ANNALES

DES

Sciences Psychiques

PUBLICATION BIMENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

de la

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

XXe ANNÉE. — 1910

PARIS — Rue Guersant, 39 (Villa des Ternes 14) — PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Janvier 1910 — Nos 1 et 2

L'AVIS D'UN MAGISTRAT ET CRIMINALISTE

SUR LA

Disparition du mal moral par la lucidité

J'avais demandé à M. le Dr J. MAXWELL, *substitut du procureur général, à Paris, dont tout le monde connaît la compétence à la fois comme psychiste et comme criminaliste, ce qu'il pensait de mon aperçu sur la possibilité de la disparition du mal moral par la lucidité. Voici la réponse qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser et je suis heureux, avec sa permission, d'en faire profiter les lecteurs des* Annales des Sciences Psychiques.

M. M.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec soin votre article, comme je le fais de tout ce que vous écrivez, car vous avez des idées originales et qui font réfléchir, même quand on ne les accepte pas complètement. Avant de vous parler de la relation entre la morale et la clairvoyance, je vous dirai un mot de votre note, page 143; j'ai fait de longues expériences sur la lecture de pensée et ses rapports avec l'hypothèse spirite, et je suis arrivé à croire comme vous, que la plupart des faits peuvent s'expliquer par la possibilité, pour certaines personnes, d'apercevoir les images mentales existant dans un autre cerveau; je ne puis formuler qu'avec prudence mes conclusions, car l'expérimentation est fort difficile en pareille matière, mais j'ai de bonnes raisons pour penser que le phénomène dont je parle repose sur des bases physiologiques. On pourrait comparer le « voyant » à un étranger qui pénétrerait dans une maison tierce, et y verrait la disposition des lieux, les meubles, les bibelots et les habitants. Il semble voir ce qu'il rencontre au hasard de sa promenade, non pas ce que le maître de la maison veut lui montrer. C'est donc dans le champ de la conscience organique, non dans celui de la conscience personnelle, qu'il lit, et ce qu'il lit ne me paraît pas être la pensée, mais les traces physiologiques, les empreintes cérébrales, qui servent de substratum physique à la pensée.

Il serait trop long de vous citer en détail les faits sur lesquels je fonde mon opinion, je me bornerai à les résumer. En premier lieu, l'image perçue n'est pas toujours ramenée à ses proportions véritables; par exemple, des objets perçus dans l'enfance, conservent leurs rapports de dimension relative, c'est-à-dire sont agrandis pour l'adulte qui les découvre; une cheminée paraît avoir un mètre quatre-vingt de hauteur, atteindre le niveau du front, tandis qu'elle est de dimension moyenne, mais qu'elle a été vue pendant l'enfance, alors qu'en réalité, elle dépassait la taille.

Le voyant n'a pas fait la réduction proportionnelle; quelquefois, son intelligence intervient, au contraire, et opère des synthèses que celui dont la pensée est lue ne ferait pas, parce qu'elles sont en contradiction avec ses perceptions anciennes. Par exemple, dans la vision d'une scène de l'enfance à laquelle deux personnages ont pris part, le voyant n'aperçoit qu'une seule personne, et décrit l'apparence physique de l'une, mais lui donne les vêtements de l'autre. Il y a eu dans ce cas, images perçues d'une manière inégale, les plus fortement senties excluent les plus faibles, et synthèse des fragments.

C'est ainsi que l'appellation familière « maman Tine », donnée à une grand'mère, est transformée dans le prénom « Clémentine », alors que le véritable nom était « Augustine ».

Enfin, les images perçues par le voyant peuvent être plus exactes que les souvenirs de la conscience personnelle; par exemple, la cause d'une mort fut attribuée à une péritonite puerpérale, dans une expérience; l'intéressé déclara que la parente décrite avait succombé à une phlébite et l'expérience fut notée comme fausse; lors de l'enquête que je fis à ce sujet, je constatai que la cause de la mort était bien celle donnée par le voyant, qui avait été selon toute probabilité, en contact avec l'image mentale primitive, alors que la conscience personnelle de l'intéressé avait perdu le contact avec cette image pure, et n'était en rapport qu'avec une image altérée.

C'est donc bien avec les éléments de la conscience générale ou organique, que le voyant est en rapport, non avec ceux de la conscience personnelle, sinon dans tous les cas, au moins dans le plus grand nombre. J'emploie le mot de conscience organique, parce que je suis convaincu que l'inconscient est une expression contradictoire avec les faits observés; l'inconscient ne me semble pas correspondre à la réalité; il n'existe qu'en fonction de la conscience personnelle.

Si l'allure du phénomène de « lecture de pensées ou d'images » est bien celle que nous concevons tous les deux, ainsi que votre note me le fait croire, quelle valeur a ce phénomène? Il faut remarquer d'abord qu'il est jusqu'à présent irrégulier et incertain; en second lieu, il présente des causes d'erreur qui dépendent peut-être de son mécanisme. Il semble que le voyant aperçoive les images isolées, mais soit embarrassé pour les déterminer; il n'est pas maître de leurs liens d'association; il les localise mal dans le temps et dans l'espace, il saisit difficilement leurs nombreuses connexions, grâce auxquelles l'intéressé peut les identifier.

Il arrive, et je l'ai constaté, que les images perçues par le voyant comme des événements réels, sont des impressions éprouvées en rêve; le voyant n'a pas reconnu le caractère onirique des images qu'il découvrait. Cela se comprend dans l'hypothèse que je viens de vous indiquer sommairement.

Dans ces conditions, je ne crois pas que la faculté de lire la « pensée » d'autrui puisse actuellement être utilisable pour la recherche des crimes; je ne me prononce pas pour le cas où elle serait suffisamment perfectionnée pour être mise à l'abri de l'erreur. Il n'en est pas aujourd'hui malheureusement ainsi; comme il serait inutile, pour nos juges d'instruction, de remplacer leurs agents par des psychiques infaillibles! Nous en sommes, je crois bien loin encore.

En supposant même que la lecture des plus secrètes pensées devint possible, en admettant que le criminel ne puisse plus cacher ses crimes, aurions-nous trouvé le moyen de faire disparaître le mal moral? J'hésite à partager votre sentiment sur ce point.

Je laisserai de côté le problème du mal; il est d'essence métaphysique; en le discutant, je ne pourrais m'empêcher de penser à Voltaire et à sa définition de la métaphysique; d'ailleurs, les vues que nous avons sur l'univers me semblent trop bornées pour que nous puissions avoir une notion exacte du mal moral; le bien et le mal ne sont pas des concepts absolus; la relativité de toutes nos connaissances nous contraint à ne connaître que des rapports et la chose en soi, nous est inaccessible. L'histoire, celle du droit criminel, en particulier, nous apprend que les idées sur le bien et le mal sont aptes à changer; elles sont comme tout ce qui est fonction de la vie, en évolution perpétuelle; nous entourons de tendresse et de soins la vieillesse de nos parents, dans certaines peuplades, qui n'étaient pas complètement sauvages, l'amour filial obligeait les enfants à tuer leurs parents infirmes ou trop âgés; ici, l'adultère est une offense, là il devient une politesse obligatoire. Le vol est une action déshonorante, que les Spartiates enseignaient à leurs enfants.

Si nous analysons sans parti pris, les idées morales, nous trouvons — c'est du moins une impression — que leur origine est dans l'intérêt personnel; cette origine impure est souvent malaisée à découvrir, elle devient cependant perceptible à la recherche, dès que l'on essaye de comprendre les conditions sociales contemporaines de la naissance probable de la moralité. Le principe primitif s'est modifié, sous l'influence de lois connues, qui régissent le développement, j'allais dire la manutention des idées; abstraction, généralisation, associations par similitudes ou contrastes, etc. La morale est une eau dont la source est fangeuse — à notre point de vue moderne — et elle coule sur de la vase; il faut peu de chose pour en troubler la limpidité; la psychologie collective nous en donne de nombreux exemples.

Qu'arriverait-il si les pensées de chacun de nous étaient accessibles à nos voisins? Le nombre de ceux dont la conscience pourrait supporter sans dommage cette transparence serait-il la majorité? Je n'en suis pas certain. Nous avons tous, ataviquement, une nature prompte au retour vers la barbarie et l'amoralité primitive et ancestrale; notre perfectionnement est l'ouvrage de la convention; c'est un produit de la civilisation, qui rend autant de service aux vertus qu'aux vices. L'hypocrisie elle-même a son mérite, et vous connaissez la boutade classique dont elle fait l'objet. Si nos pensées ne sont plus cachées, qu'y verra-t-on?

Si par hasard, nous découvrons le gorille malfaisant de Taine, n'en ferons-nous pas le type moyen de l'humanité et alors, que deviendra l'édifice fragile de la moralité, que notre race est en train d'élever avec tant de peine? J'aurais peur qu'il ne s'effondrât.

Peut-être me trouverez-vous trop pessimiste; vous aurez sans doute raison, et je vous demanderai de m'exuser, ma profession n'étant pas faite pour me faire juger avec faveur notre humanité, encore au début de son évolution morale.

Dr Maxwell.

J'espère être prochainement en mesure de répondre aux intéressantes objections de M. le Dr Maxwell. Je voudrais seulement dire aujourd'hui que la perspective paradisiaque de la disparition du mal moral comme conséquence du développement de la lucidité ou faculté de lire les pensées secrètes est, pour moi, une perspective très lointaine. L'évolution sera

forcément lente et les deux progrès étant parallèles, ou plutôt l'un suivant l'autre pas à pas, l'humanité ne se trouvera pas exposée à avoir subitement devant les yeux le dégoûtant spectacle qui, en effet, comme le fait très bien entendre M. Maxwell, résulterait d'une mise au grand jour de toutes nos vilaines consciences actuelles. L'épuration commencera par la facilité de plus en plus grande des arrestations. Soit que l'on emploie de plus en plus, comme je le voudrais, le vieux moyen qui est encore le plus sûr et le moins coûteux, la mort sans phrase, c'est-à-dire sans spectacle public, sans réclame par la presse et la photographie, soit l'encellulement perpétuel, le nettoyage des parties gangrénées se fera de plus en plus vite et facilement.

Et en même temps on se servira de la méthode préventive, c'est-à-dire on s'occupera chaque jour davantage de l'éducation des jeunes générations, on pourra de plus en plus démonstrativement leur enseigner que toutes leurs pensées et leurs actions sont visibles.

Non seulement, sans entrer dans aucun détail, bien entendu, on leur apprendra que toutes les préméditations de tel ou tel grand criminel et toutes les précautions qu'il avait prises pour échapper au châtiment ont été dévoilées, mais on les fera assister à des séances de lecture de pensée où ils verront qu'aucun secret n'est plus possible, et cela sera plus péremptoire que tous les plus beaux sermons du monde.

Marcel Mangin.



(Par le médium Mechner).

La Question du Médiumnisme

AU CONGRÈS DES NEUROLOGISTES, PSYCHIATRES ET PSYCHOLOGUES POLONAIS

Le Rapport de la Commission photographique sur les clichés du Docteur Ochorowicz

---

Il n'est guère de pays où les travaux scientifiques soient rendus plus difficiles qu'en Pologne. Partagé entre trois Puissances, ce malheureux pays ne possède que deux Universités nationales, à Cracovie et à Lemberg, les anciennes hautes écoles de Varsovie et de Vilna ayant été supprimées par les autorités russes. Les savants polonais sont exclus de l'Université russe de Varsovie et à peine tolérés au fond de la Russie. En Prusse, la langue polonaise est persécutée, même dans l'enseignement privé.

Dans ces conditions, l'entreprise d'un Congrès polonais spécial, médico-psychologique, parut bien téméraire.

Néanmoins elle eut un plein succès. Grâce aux soins réunis de deux sociétés, la Société de psychologie, présidée par M. Ladislas Weryho, directeur de la *Revue Philisophique* polonaise, et la section neurologique de la Société médicale de Varsovie, habilement dirigée par le Dr Flatau, le Congrès organisé d'abord sous la présidence du Dr Gajkiewicz, se réunit à Varsovie les 11, 12 et 13 octobre 1909.

Deux cent soixante-dix membres — nombre relativement considérable — prirent part aux travaux du Congrès, partagés en trois sections : de neurologie, de psychiatrie et de psychologie générale. Cette dernière présenta 12 communications et 1 rapport (« sur la mesure quantitative de l'intelligence » par M. J.-W. David); la section de psychiatrie, 12 communications et 2 rapports. La section de neurologie enfin, 21 communications et 2 rapports (le principal, élaboré par six auteurs différents, concernait *les néoplasmes du système nerveux*). Chose rare : presque toutes les communications annoncées ont été effectivement envoyées au Congrès.

Les réunions générales ont été présidées par l'éminent neurologiste le Dr M. Babinski, de Paris.

En général, on peut dire qu'un esprit impartial régnait dans l'assemblée; cependant l'immortelle *invidia medicorum* se fit sentir dans deux circonstances, et dans une troisième faillit compromettre la sérénité des débats. Deux communications ont été refusées par les sections médicales : l'une dirigée contre les abus des médecins aliénistes et présentée par un docteur en chimie, qui fut lui-même victime des erreurs psychiatriques; et une autre, présentée par le prof. W. LUTOSLAWSKI, concernant les applications de la Yoga et de certains exercices psycho-physiologiques dans l'auto-traitement des maladies. Enfin une tempête se déchaîna à la suite des communications du Dr J. OCHROROWICZ sur ses découvertes médiumniques, tempête qui eut un retentissement longtemps encore après la clôture du Congrès.

Mais tout est bien, qui finit bien.

Nous verrons dans la suite, que la violente opposition de certains esprits conservateurs contre les études métapsychiques en général, aboutit au triomphe des idées nouvelles et donna lieu à des constatations scientifiques de premier ordre.

Sous ce rapport, le modeste Congrès des psychologues polonais marquera une étape dans l'évolution du progrès.



Les deux communications du Dr OCHOROWICZ ont eu pour titre : 1° *les Rayons rigides*; 2° *les Rayons* X^{1} Il s'agissait donc, non seulement de l'introduction des questions métapsychiques à l'ordre du jour des Congrès, jusque-là hostiles et inaccessibles à ce genre de recherches, mais encore d'une découverte extraordinaire sur ce terrain mal vu, découverte incroyable, même pour un grand nombre de métapsychistes.

Les quelques mentions publiées par la presse du jour, excitèrent la curiosité générale : le Dr Ochorowicz, qui depuis quelques années n'était pas venu à Varsovie, sa ville natale, s'était enfermé dans sa petite propriété de Silésie autrichienne, à Wisla, dans les Beskides, pour y étudier en tranquillité les questions troublantes du médiumnisme, et était arrivé, paraît-il, à une découverte de nouveaux rayons : ceux qu'il avait nommés « rayons rigides », constituant une sorte de *fils éthériques*, et les « rayons X^{1}, » ainsi nommés à cause de leur analogie avec les rayons Röntgen, mais dont le pouvoir pénétrant dépasse de beaucoup ces derniers. Quelques jours avant l'ouverture du Congrès, le *Courrier de Varsovie* avait publié l'extrait d'une lettre du Dr Ochorowicz, dans laquelle celui-ci annonçait qu'il avait réussi à influencer des plaques photographiques à une distance de 9 et même 13 mètres, à travers des portes fermées. L'impression était tout à fait nette, caractéristique pour les rayons X_1 et combinée avec des couleurs vives et indestructibles photographiquement, sur des plaques ordinaires. Ce miracle avait été accompli par

l'intermédiaire de son nouveau médium, Mlle Stanislawa Tomczyk, une jeune fille de Varsovie.

On peut concevoir que ces nouvelles n'étaient point faites pour être facilement acceptées par les médecins. Aussi la plupart des membres du Congrès étaient plutôt d'avis que le Dr Ochorowicz était tombé victime d'une ruse quelconque et que les nouveaux rayons allaient bientôt s'éteindre.

Il fallut changer de salle pour contenir les curieux qui affluaient de toutes les sections pour entendre la conférence annoncée.

Accueilli froidement par l'assemblée, le Dr Ochorowicz se plaça, dans son exposé, sur le terrain positif des faits et se tint loin de toute hypothèse spirite. Il montra les clichés, des agrandissements sur papier, et un grand nombre de projections, illustrèrent son récit.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette conférence, car les lecteurs des *Annales* auront la primeur de ces études, dont nous commencerons bientôt la publication.

Il semblait que les auditeurs fussent gagnés par la simplicité et la netteté du compte rendu, car la conférence fut accueillie par de vifs applaudissements. Néanmoins une grande partie de l'assemblée resta intransigeante et décida d'étouffer toute discussion.

Le Dr Bychowski, de Varsovie, et le privat-docent Heinrich, de Cracovie, considérant comme extrascientifique une discussion sur ce sujet, demandèrent la clôture des débats.

Par une majorité d'environ 70 voix contre 58, cette proposition fut rejetée.

De cette manière, le Congrès manifesta son attitude impartiale et refusa d'approuver l'attitude hostile des conservateurs.

Mais alors eut lieu un incident qui aggrava la situation.

Le prof. Twardowski, de Lemberg, proposa maladroitement la nomination d'une Commission, dans le but de vérifier les assertions du conférencier.

« Assurément, dit-il, M. Ochorowicz tient beaucoup à ce que ses expériences soient confirmées par le Congrès... »

— Je n'y tiens pas du tout, répondit ce dernier. Les expériences dont j'ai parlé sont trop délicates, pour pouvoir être reproduites à volonté, surtout devant une Commission hostile.

« J'ai cru de mon devoir d'entretenir le Congrès de résultats obtenus, mais mon intention n'est pas de convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus.

« Pour aborder ce genre d'études, il faut une certaine préparation, une connaissance des conditions subtiles qui rendent possibles les phénomène. Autrement, on les paralyserait dans le but de les vérifier, et la façon seule dont on pose ici la question me prouve l'incompétence de ceux qui la posent. »

Cette réponse augmenta encore les animosités et les prof. Twardowski, Heinrich, Cybulski et leurs adhérents quittèrent la salle en signe de protestation.

Cependant ceux qui connaissent les difficultés inhérentes à ce genre de phénomènes et le grand épuisement qui en résulte pour le médium lorsque les conditions sont peu favorables, comprendront les réserves de l'auteur.

Mais la majorité du Congrès n'a pas pu les comprendre et il faut avouer que le refus du Dr Ochorowicz produisit une mauvaise impression.

Heureusement elle a pu être effacée par des circonstances ultérieures.

∴

Impassible aux attaques de certains journaux, le Dr Ochorowicz continue ses études. Après avoir refusé une Commission médicale, il en accepte deux autres, qu'il considère comme plus compétentes en la matière : une Commission technique nommée par la Société de Photographie pour juger ses clichés, et une Commission de naturalistes, organisée par le « Musée de l'Industrie et de l'Agriculture », seule institution nationale, réunissant les *expérimentateurs* scientifiques. Cette dernière Commission devait examiner les faits mêmes présentés par Mlle Tomczyk, sous la direction d'Ochorowicz et publier son Rapport, concernant la véracité des phénomènes.

La Commission photographique se réunit plusieurs fois et publia une déclaration unanime, qui, tout en restant limitée à l'étude des clichés, constitua un appui important pour la réalité des phénomènes.

Il s'agissait surtout de répondre aux attaques du prof. Cybulski, physiologiste de Cracovie, qui prétendit dans un article très superficiel, quoique très violent, publié par la *Gazette Médicale*, de Varsovie, que tous ces clichés peuvent être imités artificiellement et que le médiumnisme ne consiste qu'en une fraude ou illusion subjective.

Aux objections personnelles offensantes le Dr Ochorowicz répondit par un envoi de témoins, deux ingénieurs de Cracovie, qui allèrent trouver M. Cybulski, pour lui demander une réparation par les armes. M. Cybulski ayant refusé le duel « par principe », ils se contentèrent de la rédaction d'un procès-verbal, confirmant le refus.

Quant à la question scientifique, elle fut jugée par les deux Commissions mentionnées.

Voici d'abord le Rapport technique des photographes :

« La Commission composée des membres de la Société des Amateurs de Photographie : M. le vice-président W. Adamiecki, le Dr Karpinski, ingé-

nieur-chimiste; P. Lebiedzinski, secrétaire de la Société; J. Nowicyi et St. Szalay, avec le concours des photographes de profession : MM. A. Adamowicz, associé de la maison « M. Pusch »; A. Karoli, ex-associé de la maison « Karoli et Pusch », et Georges Richard, ex-associé de la maison « J. Mieczkowski », après avoir étudié soigneusement les négatifs présentés, à l'aide de loupes et de l'appareil de projection de la Société, déclare ce qui suit :

« *a*) Quant aux clichés obtenus avec des appareils photographiques et concernant le soulèvement de divers objets sans contact, exécuté par le médium, Mlle Stanislawa Tomczyk :

« 1° Que ces négatifs sont des originaux et non des copies;

« 2° Qu'ils ne sont point retouchés et ne portent aucune trace de manipulation mécanique ou chimique, dans le but d'enlever ou d'ajouter quelques détails;

« 3° Que, malgré que des clichés analogues puissent être obtenus à l'aide d'une double exposition, cette hypothèse est considérée par la Commission comme inadmissible, parce que sur aucun des négatifs présentés elle n'a pas trouvé trace d'une manipulation de ce genre.

« *b*) Quant aux radiographies, c'est-à-dire impressions sur plaques sans appareils, obtenues, suivant les explications du Dr Ochorowicz, sous l'action des mains du médium, les conclusions de la Commission sont les suivantes :

« 1° Quelques-uns de ces négatifs pourraient être imités à l'aide de certaines manœuvres techniques, compliquées;

« 2° Mais beaucoup d'autres présentent des signes tellement caractéristiques, qu'aucun des membres de la Commission ne saurait les imiter avec certitude;

« 3° Les taches en couleur obtenues par le Dr Ochorowicz sur un certain nombre de négatifs présentent, il est vrai, quelques analogies avec le voile dichroïque et la métallisation se montrant parfois sur les plaques à la suite d'une addition trop forte de bromure de potassium, de sulfite de soude, d'hyposulfite de soude ou d'un trop long développement; néanmoins, les impressions en couleurs présentant des couleurs si vives, si uniformes et de cette forme spéciale *ne peuvent être imitées par aucun moyen connu de la Commission.* »

(*Suivent les signatures.*)

Varsovie, le 6 novembre 1909.

« Comme supplément sur le point A du Rapport susdit, les soussignés, membres de la Commission, déclarent :

« 1° Qu'ils ont eu l'occasion d'observer et de photographier les phénomènes en question;

« 2° Qu'ils ont eux-mêmes chargé et apporté les appareils ayant servi pour ce but;

« 3° Que les photographies ont été faites par eux-mêmes à l'aide d'une seule exposition;

« 4° Que les clichés obtenus de cette manière et présentés à la Commission parmi les autres, au nombre de quatre, *ne diffèrent en rien de ceux, exposés et développés par le Dr Ochorowicz lui-même.*

« Georges Richard, Pierre Lebiedzinski. »

« Varsovie, le 6 novembre 1909.

Cette déclaration, reproduite par les journaux, produisit une certaine accalmie dans le camp des adversaires.

Néanmoins dans les cabarets et même au cirque, on blaguait les lévitations, obtenues à l'aide d'un fil de cocon, suivant l'explication fournie par le prof. Cybulski.

Le Dr Ochorowicz accepta alors l'invitation du Dr Anders, président de la Société des Amateurs de Photographie, à faire une conférence à la Société, conférence remise jusqu'ici par sa demande d'une Commission technique.

Cette conférence eut lieu le 24 novembre et obtint un grand succès.

Le Dr Ochorowicz parla « des applications de la photographie à l'étude des phénomènes médiumniques ». A l'aide d'un excellent appareil de projection dont les images nettes couvrent une surface de cinq mètres carrés, il a fait passer devant les yeux des auditeurs un grand nombre de ses dispositifs et des négatifs en couleurs. Enfin, il présenta une comparaison fort démonstrative d'une lévitation réelle et d'une lévitation artificielle, en montrant d'abord le soulèvement d'une paire de ciseaux, exécuté par Mlle Tomczyk, et ensuite une lévitation analogue, imitée artificiellement par une autre jeune fille, à l'aide d'un fil de cocon.

En montrant cette projection à l'assemblée, le Dr Ochorowicz ajouta :

— Voici le fil du prof. Cybulski. Comme vous le voyez, il est absolument invisible...

On rit beaucoup, car sur l'image projetée, ce fil avait la grosseur d'un doigt.

La conférence se termina par des applaudissements répétés. Seul, le Dr Bychowski essaya de protester encore, mais sans écho. Les réponses que lui firent les membres de la Commission et le conférencier lui-même ont été approuvées unanimement.

Dans sa dernière réplique, le Dr Ochorowicz s'exprima ainsi :

— « Précisons un seul point : M. Cybulski prétend que les images en couleurs, obtenues sur mes plaques médianiquement, peuvent être imitées facilement « par divers moyens ». Moi je prétends, au

contraire, qu'elles sont inimitables par des moyens connus. Ce désaccord peut être résolu d'une façon bien simple : que M. Cybulski indique ces moyens — un seul peut suffire — et la Commission jugera. Si son verdict lui est favorable, je donnerai mille roubles pour un but humanitaire. »

Ce défit est resté sans réponse...

Quant au gros public, il s'intéressait peu aux questions techniques, mais il attendait avec un certain intérêt le Rapport de la seconde Commission, celle des naturalistes du Musée.

Nous le reproduirons dans notre prochain numéro.

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE (1)

Preuves inductives différentes (écritures ou conversations en langues ignorées par le médium; enfants écrivant médiumniquement ; preuves d'identité calligraphiques).

Les faits auxquels se rapporte la présente catégorie atteindraient sans aucun doute une grande valeur théorique, s'il était possible de les étudier convenablement, ce qui, pour des raisons diverses, est très difficile dans la pratique.

On n'a publié en ces dernier temps que bien peu de cas semblables, méritant d'être pris en considération, ce qui m'induit à réunir en une seule catégorie les différents faits désignés plus haut.

Pour commencer par les premiers nommés, regardant les cas de conversation et d'écriture en des langues ignorées par le médium, je dirai que plusieurs des faits cités dans la classification d'Aksakoff sont toujours les meilleurs ; témoins surtout ceux de Miss Laura Edmonds parlant correctement une langue totalement ignorée, et l'autre du fantôme matérialisé d'Estelle Livermore, lequel, visible en pleine lumière, écrivait avec identité de calligraphie, une langue en tous points ignorée par le médium.

Ceci posé, voici les trois meilleurs faits que je connaisse en ce genre.

PREMIER CAS. — Il fut rapporté par Myers dans son ouvrage sur la *Conscience Subliminale* (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. IX, p. 124), et regarde un épisode d'écriture dans une langue ignorée par le médium, obtenue au moyen d'une fillette de onze ans, fille de Mr. HUGH JUNOR BROWN, qui le publia dans un livre intitulé : *The holy Truth*. Myers a personnellement connu le relateur et se porte garant de sa parfaite sincérité et honorabilité. Voici le récit de ce dernier :

Un jour, me trouvant en promenade avec ma **femme**, je rencontrai un nègre que je ne connaissais pas, mais que je compris être un Cafre à cause de ses oreilles largement perforées, ce qui est une coutume de cette race. Après l'avoir interrogé dans sa langue native, ce qui l'avait beaucoup surpris, je lui donnai mon adresse, l'invitant à venir me trouver. Il se présenta chez moi juste au moment où nous faisions des expériences médiumniques. Je dis au domestique de l'introduire, et je demandai si des esprits de ses amis n'étaient pas présents. La main de ma fille répondit en écrivant plusieurs noms cafres, que je lus au nègre, et qu'il reconnut, en donnant des marques de vive stupeur. Je demandai alors si les amis présents du nègre avaient quelque message à lui communiquer ; aussitôt fut écrite une phrase en langage cafre dans laquelle se trouvaient des paroles inconnues par moi. Je les lus à mon hôte, qui en comprit parfaitement la signification, sauf celle d'une seule parole. J'essayai de la lui faire comprendre en la prononçant de plusieurs manières différentes, mais en vain. Tout à coup la main de ma fille écrivit : « Fais claquer ta langue. » — Je me rappelai alors un claquement caractéristique qui doit habituellement accompagner la lettre *t* dans le langage cafre, et je prononçai le mot selon la méthode indiquée, réussissant à me faire comprendre immédiatement.

Je dois faire observer que ma fille ne comprend pas un mot de cafre, étant née plusieurs années après que j'avais abandonné ces régions.

Je demandai quel était l'esprit qui dirigeait la main de ma fille, l'art d'écrire étant généralement inconnu aux Cafres, et il fut répondu que le message avait été dicté par un vieil ami à moi, H. S., à la demande des amis du Cafre. Or, H. S., personne bien élevée et cultivée, parlait couramment le cafre, ayant longtemps séjourné dans le Natal. A ce moment, j'expliquai à mon hôte que les *inslessea* (les esprits de ses amis) étaient présents, ce qui parut le terrifier.

(1) Cet article se rattache à ceux que M. Bozzano a publiés dans nos livraisons de Juin, Août et Novembre derniers, et dont il est comme une continuation. — *N. de la R.*

DEUXIÈME CAS. — Cet autre exemple d'écriture en langue ignorée par le médium et les assistants, est extrait des relations sur les expériences de matérialisation poursuivies en Norvège, pendant l'année 1893, avec Mme D'Espérance, et se rapporte à la forme matérialisée la plus intéressante qui se soit manifestée à cette occasion : celle de « Nephentes », qui, invitée à écrire sur le calepin d'un expérimentateur, le fit en langue grecque classique.

Les origines de ces mémorables séances sont connues. Un groupe d'éminents expérimentateurs Norvégiens, parmi lesquels se notaient des professeurs d'Université, des lettrés, des médecins, des magistrats et des pasteurs Luthériens, dans le but de constater à quel point les conditions de préparation physique des expérimentateurs influent favorablement sur l'extrinsécation des phénomènes, se proposa de s'abstenir pour six mois de boissons alcooliques, de tabac et de drogues, pour commencer après le troisième mois une série de 12 séances, auxquelles on ne devait admettre aucune personne étrangère, et auxquelles chacun s'était formellement engagé à intervenir sans interruption.

Des représentants des deux sexes se trouvaient en partie égale dans le groupe qui se composait d'une trentaine de personnes.

Les séances achevées, plusieurs parmi les expérimentateurs en publièrent des relations dans des livres ou opuscules. Je déduis ce que je vais rapporter du journal de la BARONNE PEYRON (*Light*, 1907, p 439), et des longues citations d'un livre : *Harper i Luften*, publié par un magistrat faisant partie du groupe, que Mrs. D'Espérance fit à l'occasion d'une conférence. Dans la relation norvégienne, l'auteur cite, après autorisation préliminaire, les noms de presque toutes les personnes qui assistèrent aux séances; toutefois Mrs. D'Espérance ne se croit pas autorisée à en faire autant dans sa conférence (*Light*, 1903, p. 547, 559, 571). On voit d'après le journal de la Baronne Peyron que l'organisateur des séances fut le Dr Von Bergen, chercheur métapsychique bien connu, et d'après la conférence de Mrs. D'Espérance on apprend que Herr Sjostedt, fut préposé à la direction des séances, celle-ci ayant eu lieu chez le professeur Herr E.

Les dispositions prises relativement à la salle des séances furent cachées au médium, lequel devait arriver de Gothemburg à Christiania. — « Je ne sais pour quelles raisons — écrit la Baronne Peyron — on jugea inopportun que la médium entrât dans la salle des séances pendant la journée ; de sorte que le moment venu de nous réunir, on dut perdre beaucoup de temps afin de réformer les dispositions adoptées pour l'éclairage de l'endroit. »

La forme de « Nephentes » se manifesta l'une des premières et continua à se manifester en presque toutes les séances. C'était une forme de femme de la plus grande beauté ; elle se montrait à la lumière en même temps que la médium « qui était éveillée et se tenait assise avec les autres en dehors du cabinet) ; elle se matérialisait au milieu du cercle, se conformait à tous les désirs des assistants, se prêtant tantôt à se faire photographier, tantôt à écrire sur le carnet de l'un des expérimentateurs, tantôt à fournir le modèle de sa propre main en la plongeant dans la parafine liquéfiée.

Ce dernier épisode a été décrit de la manière suivante dans ce dernier épisode :

L'attente était immense et pleine d'anxiété. Réussira-t-elle? ne réussira-t-elle pas? Notre état d'âme fut ressenti par le médium, qui fit observer : « Ne me parlez pas, je dois rester tranquille ; tâchez de vous maintenir tous calmes et tranquilles ». Le léger bruit produit par la main qui se plongeait dans le liquide et en sortait continua pendant quelques minutes dans l'ombre des rideaux, tandis que nous apercevions complètement la forme blanche penchée sur le récipient. Puis « Nephentes » se redressa et se tourna vers nous... regardant autour d'elle jusqu'à ce qu'elle aperçût Herr E. assis derrière un autre expérimentateur qui le cachait à moitié ; alors elle s'avança vers lui, suspendue en l'air, en lui tendant un objet. « Elle me tend un morceau de cire ! » — s'écria-t-il ; puis, se reprenant : « Non, c'est le modèle de sa main ; il la lui couvre jusqu'au poignet ; sa main se dissout à l'intérieur du modèle. » Tandis qu'il parlait encore, la forme glissait tranquillement vers le gabinet, laissant le modèle de paraffine entre les mains de Herr E. — On avait obtenu enfin le phénomène tant désiré ! — La séance achevée, on examina le modèle. Extérieurement, il paraissait informe, grumeux, formé d'un grand nombre de couches superposées de paraffine ; dans la petite ouverture du pouce, on apercevait à l'intérieur l'empreinte de tous les doigts d'une main extrêmement petite. — Le jour suivant, nous la portâmes à un modeleur de profession (un certain Almiri) pour lui en faire extraire le jet. Lui et ses ouvriers regardaient stupéfaits ce modèle, et constatant qu'une main humaine, après l'avoir produit, n'aurait pu ensuite se retirer, ils finirent par l'appeler une œuvre de sorcellerie. Quand le jet fut exécuté, nous pûmes tous admirer une main très petite et complète jusqu'au poignet, dans laquelle on observait pleinement les ongles, et se dessinaient les lignes plus fines des jointures et de la paume. Les doigts fuselés et parfaitement conformés stupéfièrent l'artiste plus que toute autre chose et le convainquirent de l'origine supernormale du modèle, d'autant plus que les doigts se présentaient courbés de telle manière qu'une main humaine n'aurait pas pu s'en retirer.

La façon dont « Nephentes » se dématérialisait au milieu du cercle, est décrite dans cet autre passage :

Elle restait tranquillement au milieu de nous en baissant avec lenteur sa tête sur laquelle brillait son

habituel diadème. En peu de temps, sans que l'on entendît le plus léger bruit, la surhumaine, la spirituelle « Nephentes », si belle, si réelle, si vivante, était convertie en un petit nuage lumineux pas plus grand qu'une tête humaine, sur laquelle brillait encore le diadème; puis cette luminosité s'effaçait, le diadème se dissolvait et disparaissait à son tour : tout était fini.

Les citations précédentes m'ont paru nécessaires afin de fournir aux lecteurs des données suffisantes et les convaincre du sérieux et de l'incontestable authenticité des expériences en question : j'arrive maintenant à l'épisode qui nous regarde, et qui fut décrit en ces termes dans le livre cité :

... Nephentes se représenta, plus belle que jamais. Avec toute l'admiration et le respect que je professe envers les aimables et charmantes dames de ma connaissance, je dois dire que mes yeux n'ont jamais rien vu de comparable à cette sublime créature — femme, fée, déesse, quelle qu'elle fût; — et je ne suis avec ces mots que l'interprète de l'admiration générale. Apercevant Herr E. penché sur son carnet, occupé à prendre des notes, elle resta à la contempler; celui-ci l'invita alors à écrire une phrase pour lui, et lui offrit le calepin et le crayon qu'elle accepta. Herr E. se leva et se plaça derrière elle, observant. Ils se trouvaient au côté du médium, mais beaucoup plus en arrière; nous regardions ce groupe de trois avec une anxieuse attente. — « Elle écrit », annonça Herr E. — Nous voyions les deux têtes penchées sur les doigts écrivant, dont on percevait distinctement les mouvements. Peu de temps après, le carnet et le crayon furent rendus à Herr E., qui se rassit, triomphant. Nous examinâmes cette feuille, sur laquelle nous trouvâmes tracés des caractères grecs de forme très claire, mais inintelligibles pour tous les assistants. Le jour après, nous les fîmes traduire du grec ancien en grec moderne, puis en notre langue. En voici le contenu : « Je suis « Nephentes », ton amie; lorsque ton âme sera oppressée par trop de douleur, invoque-moi, Nephentes, et j'accourrai promptement pour soulager tes peines ». — Heureux mortel! pensions-nous tous en le félicitant.

Troisième cas. — C'est un fait de conversation en une langue ignorée par le médium, remarquable à cause de la charge diplomatique de son rapporteur.

Le ministre plénipotentiaire de Serbie, à Londres — M. Chedo Mijatovitch — écrit ce qui suit au directeur du *Light* (1908, p. 136) :

Je ne suis pas spirite, mais je me trouve précisément sur la route qui y conduit... et j'y suis entré grâce à une expérience personnelle que je crois de mon devoir de rendre publique.

[Il raconte ici que plusieurs spirites hongrois lui écrivirent, le priant de se rendre chez quelque médium réputé de Londres pour se mettre en rapport, si possible, avec un ancien souverain serbe et le consulter sur une certaine question.]

En ces jours-là justement — continue-t-il — ma femme avait lu quelque chose sur un certain Mr. Vango, doué, disait-on, de facultés médiumniques remarquables, et c'est pour cette raison que je me rendis chez lui. Je ne l'avais jamais vu, et certainement il ne m'avait jamais vu moi-même. Il n'y a aucune raison de supposer qu'il ait eu des renseignements sur moi, ou qu'il ait pu les deviner. A ma demande s'il pouvait me mettre en rapport avec l'esprit auquel je pensais, il répondit avec modestie qu'il y réussissait parfois, mais pas toujours, et que très souvent, au contraire, se manifestaient des esprits non désirés par l'expérimentateur. Ensuite, il se mit à ma disposition en me priant de concentrer ma pensée sur l'esprit que je désirais.

Peu après Mr. Vango s'endormit et commença : « Il y a ici l'esprit d'un jeune homme qui paraît très anxieux de vous parler, mais il s'exprime en une langue que je ne connais pas. » — Le souverain serbe sur lequel j'avais concentré ma pensée était mort vers 1350, en âge mûr; j'étais cependant curieux de savoir qui était ce jeune esprit anxieux de me parler, et je demandai au médium de répéter au moins un mot prononcé par l'entité présente; il répondit qu'il essayerait. En disant cela, il avait incliné son buste vers le mur, en face duquel il était assis dans un fauteuil à bras, et s'était mis dans la position d'un homme qui écoute. Puis, à ma grande stupeur, il commença lentement à prononcer les paroles suivantes en langue serbe : « Molim vas pishite moyoy materi Nataliyi da ye molim da mi oprosti »; dont voici la traduction : « Je te prie de vouloir écrire à ma mère Nathalie, en lui disant que j'implore son pardon. » — Je compris naturellement qu'il s'agissait de l'esprit du jeune roi Alexandre. Je demandai alors à Mr. Vango d'en décrire l'apparence, et lui, promptement : « Oh! elle est horrible; son corps est criblé de blessures. »

Si une autre preuve avait été nécessaire pour me convaincre de l'identité de l'esprit communiquant, je l'obtins lorsque Mr. Vango dit : « L'esprit désire vous dire qu'il déplore amèrement ne pas avoir suivi votre conseil au sujet d'un certain monument à ériger et aux mesures politiques à prendre à ce propos. » — Ceci se rapporterait à un conseil confidentiel que j'avais donné au roi Alexandre deux ans avant son assassinat, et qu'il avait jugé intempestif à ce moment, et pouvant n'être mis en action qu'au commencement de l'année 1904.

Je dois ajouter que Mr. Vango répéta les paroles serbes d'une manière assez caractéristique, en prononçant syllabe par syllabe, et en commençant par la dernière de chaque mot, pour revenir jusqu'à la première, ainsi : « him, molim; te, shite, pishite; yoy, moyoy; ri, teri, materi; liyi, taliyi, Nataliyi », etc., etc.

... Comme je publie le fait dans l'intérêt de la vérité, je n'hésite pas à signer de mon nom et de mon

grade. (*Signé :* CHEDO MIJATOVITCH, d'abord envoyé extraordinaire, puis ministre plénipotentiaire de Serbie à la Cour de Saint-James ; 3, Redchiffe-gardens, S. W. London.)



Il ne reste pas grand'chose à ajouter non plus aux cas rapportés par Aksakoff, sur les phénomènes d'écriture médiumnique de la part d'enfants en âge très tendre, ou d'adultes complètement illettrés, bien qu'on en connaisse un bon nombre qui se sont produits dans ces derniers temps. Cependant, étant donné la nature de ces manifestations qui demanderaient des méthodes d'investigations rigoureuses, on est forcé de reconnaître qu'ils laissent tous plus ou moins à désirer. — Je me bornerai à citer deux cas seulement d'écriture médiumnique enfantine.

QUATRIÈME CAS. — Il fut étudié par le Dr Hodgson, et consolidé par les signatures des principaux témoins. Je l'extrais du vol. IX, p. 122, des *Proceedings of the S. P. R.;* ce cas est cité par Myers dans son ouvrage sur la *Conscience Subliminale.*

Le relateur — Mr. A. E. HEMPSTEAD — écrit ainsi au Dr Hodgson, à la date du 19 juillet 1890 :

Je contribue avec plaisir à votre enquête en vous exposant un cas d'écriture médiumnique obtenue au moyen d'une enfant âgée de quatre ans, absolument ignare des premières notions de l'alphabet.

Ma femme avait une nièce décédée depuis 25 ans, très attachée à elle pendant sa vie, et qui se manifestait immanquablement à elle chaque fois que ma femme se trouvait en présence de personnes douées de médiumnité.

L'épisode que je vais vous raconter se produisit à la confrérie des Baptistes, où ma fille, âgée de quinze ans, de concert avec une de ses amies, avait ouvert une école enfantine. Comme Pâques approchait, l'enfant dont il s'agit fut invitée à se joindre aux autres pour les exercices religieux, les petits écoliers étant presque tous rattachés à l'école dominicale des Missions. Le premier jour où elle se présenta, on lui donna une ardoise et un morceau de craie pour la faire tenir tranquille ; l'enfant se mit immédiatement à griffonner dessus. On observa peu de temps après qu'on pouvait lire clairement, parmi ses griffonnages, le nom d'Emma ; circonstance qui étonna grandement les jeunes directrices, car elles savaient bien que l'enfant n'avait jamais été à l'école et ne connaissait pas une seule lettre de l'alphabet. L'ardoise appartenant à une autre fillette, on ne conserva pas l'écriture, ce que je déplorai vivement, et j'avertis ma fille de songer à la préserver dans le cas où elle se renouvellerait. Le lendemain l'ardoise fut remplacée par une feuille de papier et un crayon que l'on donna à l'enfant. Elle griffonna un peu sur un côté de la feuille, puis elle la retourna. On constata, cette fois aussi, que différentes tentatives avaient été faites pour écrire le nom d'Emma. La feuille étant remplie, l'enfant en demanda une autre, et recommença. Un progrès décidé fut observé dans les tentatives. Enfin, on lui donna une troisième feuille, et cette fois l'enfant écrivit sur les deux côtés et d'une main sûre : « Ta tante Emma. »

Or, la nièce de ma femme était tante de la fillette, dont elle dirigeait évidemment la main en ce moment. Dans les deux premières feuilles, la pression du crayon sur le papier semble inégale, et, à certains endroits de la première feuille, on n'en trouve la trace qu'avec difficulté. Il n'en est pas de même pour la troisième feuille, dans laquelle l'entité montre avoir surmonté toute difficulté, ayant pleinement atteint son but de nous accorder une preuve d'identité.

La petite Etta est morte un an après cet incident. Je dois ajouter que ses parents n'étaient pas spirites. Chez eux, ils essayèrent de lui donner du papier et un crayon sans rien obtenir de satisfaisant. On conçoit qu'au milieu de ce groupe d'innocents enfants qui entonnaient leurs chants, une atmosphère harmonique favorable se soit créée pour la manifestation d'un esprit au moyen d'une petite sensitive. Ceux qui sont familiarisés avec ce genre de phénomènes me comprendront, et sauront apprécier la grande différence entre les deux conditions d'ambiant. (*Signé :* A. E. HEMPSTEAD.)

Les jeunes filles dirigeant l'école dont il s'agit confirment la narration exposée en ces termes : « Nous certifions que nous étions présentes et surveillions la petite Etta lorsqu'elle écrivit ce qui forme le sujet de la précédente relation ; nous certifions également que ni la petite Etta ni aucun des enfants présents en ce moment n'auraient pu écrire cette phrase tout seuls. » (*Signé :* LAURA HEMPSTEAD et L. A. K.).

La mère de la fillette témoigne à son tour comme il suit : « Je suis la mère de la petite Etta, et je garantis qu'elle ne connaissait pas une lettre de l'alphabet et ne savait pas tenir un crayon entre ses doigts. » (*Signé :* Mrs. B. W. TERRY.)

Le Dr HODGSON se fit envoyer les feuilles contenant les écrits médiumniques et confirme ce qui est rapporté plus haut.

MYERS en parle également ainsi : « J'ai vu aussi la feuille contenant la dernière phrase : « Ta tante « Emma », laquelle est tracée d'une écriture décidée et large, très ressemblante à l'écriture automatique obtenue par un adulte avec la planchette. »

CINQUIÈME CAS. — En 1899, MM. les docteurs DUSART et CHARLES BROQUET, ce dernier alors étudiant en médecine, publièrent une longue relation sur la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* à propos d'une série variée de manifestations médiumniques poursuivie par eux, dans laquelle on remarque deux cas très intéressants d'enfants illettrés écrivant médiumniquement. Je ne rapporterai que le cas obtenu en présence de M. Charles Broquet.

En avril 1898, Mlle Marie (jeune fille médium, cousine de M. Broquet) rentra chez elle avec la petite

Céline M., enfant de l'âge de trois ans et demi, qu'elle aimait avoir souvent avec elle. L'enfant, normalement vive et gaie, était immanquablement saisie de frayeur lorsqu'elle voyait apparaître M. Broquet. Celui-ci suggéra à Mlle Marie de la faire asseoir devant la table avec du papier et un crayon, car une entité communicante avait assuré que l'enfant était médium. Mlle Marie plaça au milieu de la chambre un guéridon devant lequel elle assit le bébé. M. Broquet, pour assister à l'expérience sans déranger le petit médium, se plaça derrière sa chaise, à une distance de deux mètres environ, de manière à pouvoir surveiller ses mouvements grâce à un miroir suspendu en face, qui reflétait l'image. Marie et Mme V. se tinrent également à quelques mètres de distance.

Dès que l'enfant eut pris le crayon, elle devint agitée, et sa petite main secouée de mouvements convulsifs; puis, la main se posa sur le papier, et d'un geste rapide traça rapidement la communication suivante : « Charles, je suis heureuse de pouvoir me manifester avec un charmant petit médium de trois ans et demi, qui promet beaucoup; prends garde de ne pas le négliger. » Cette phrase écrite, le crayon fut projeté à terre avec force. L'enfant se retourna alors, et en apercevant M. Broquet se mit à crier. Marie la prit dans ses bras pour la calmer, tandis que M. Broquet prenait la feuille. (Les relateurs publièrent le fac-similé de ce document, où l'on peut voir une écriture tracée d'une façon plutôt menue et irrégulière, mais très claire.)



Il ne reste plus à parler que des cas d'identité calligraphique obtenus en l'absence de personnes connaissant l'écriture spéciale du défunt lorsqu'il était en vie.

Pour cet ordre de preuves aussi, je serai fort peu prodigue d'exemples, non pas que ces épisodes soient rares dans la casuistique métapsychique, mais parce que très peu d'entre eux sont corroborés de données suffisantes pour pouvoir être prises en considération. Dans la plupart des cas, on devrait se contenter des comparaisons faites par le rapporteur entre l'écriture du défunt et celle de la communication médiumnique ; ce qui — sauf en des cas très rares — n'est guère suffisant. Pour attribuer une réelle valeur scientifique à cet ordre de preuves, il faudrait que l'exposition du fait fût constamment accompagnée de fac-similés de l'écriture médiumnique comparée avec l'écriture spéciale de l'entité pendant sa vie. On comprendra que ceci n'est pas toujours facile, soit pour des raisons intimes, soit pour des raisons éditoriales ou financières, mais il n'en est pas moins vrai qu'en l'absence de ces critères, les épisodes en question assument rarement une importance scientifique.

Il m'est arrivé précédemment de reporter un cas renfermant un incident semblable, mais scientifiquement nul à cause du manque de données (IIIe catégorie, VIIe cas), et j'en citerai plus loin un second (VIIe catégorie, VIIe cas). Il n'est cependant question dans les deux cas que de simples incidents contenus dans des narrations importantes à d'autres points de vue.

Dans ces conditions, les cas probants d'identité calligraphique obtenus dans la période de temps où je poursuis mes recherches, se réduisent à un très petit nombre, et parmi ceux-ci se trouvent plusieurs faits que je me dispenserai de citer, car ils sont universellement connus. Je veux parler ici du cas d'identité calligraphique regardant feu le prof Sidgwick, et obtenu par M. Piddington avec la médiumnité de Mrs. Thompson (*Proceedings of the S. P. R.*, p. 236-243); du cas de « Blanche Abercombrie », obtenu par la médiumnité de Stainton Moses et étudié par Myers et le Dr Hodgson (*Proceedings*, vol. VI, p. 96-99); enfin, du cas « Burnier-Chaumontet », obtenu par le prof. Flournoy, avec la médiumnité de Mlle Smith (*Des Indes à la planète Mars*, p. 406-411).

A propos de ce dernier, je ferai remarquer que les recherches pratiquées par M. Flournoy, ont servi à mettre plus encore en évidence la potentialité merveilleuse de réception et de combinaison (cryptomnésie) qui se cache dans la subconscience; il arrive parfois qu'une parcelle d'écriture ou un objet quelconque, inconsciemment imprimé dans le champ visuel, émerge en certaines circonstances dans le plan de la conscience normale, surtout pendant le sommeil physiologique ou les états hypnotiques et médiumniques; dans le premier cas, il revient sous forme d'hallucination hypnagogique, hypnopompique ou de création onirique; dans le second, sous forme de projection hallucinatoire si précise et distincte, qu'elle permet au sujet de copier dans ses plus minimes détails tout ce qu'il voit devant lui, comme s'il s'agissait d'un modèle réel.

Je rappellerai l'exemple cité par le prof. Flournoy également, où le médium Mlle Smith, se trouvant en condition d'émisomnambulisme, vit surgir devant elle, un écrit en caractères arabes, pour elle dénué de signification, mais qu'elle se mit à copier à la façon d'un dessin, levant fréquemment les yeux sur le modèle imaginaire. Or, après des recherches correspondantes, on trouva que le docteur Rapin, médecin consultant de la famille Smith, avait publié dix années auparavant, dans un opuscule, la relation d'un voyage qu'il avait fait en Amérique, et que sur la couverture des copies destinées à ses amis, il avait transcrit de mémoire quelques proverbes arabes, trouvés dans la grammaire dont il se servait pour l'étude de cette langue. En consultant cette grammaire, on constata qu'en tête de la liste de ces pro-

verbes se trouvait celui-là même qui avait été copié en somnambulisme par Mlle Smith. On peut déduire de ce fait que le médium, se trouvant dans le cabinet du Dr Rapin ou chez des amis communs, avait jeté plus ou moins distraitement les yeux sur l'opuscule rapportant ce proverbe, sans en garder un souvenir conscient, ou l'oubliant bientôt, mais l'ait relégué dans sa subconscience de manière à le faire émerger en émisomnambulisme, sous l'effet des conditions d'ambiant propices. Cette induction atteint presque le degré de certitude si l'on songe aux circonstances suivantes : le Dr Rapin avait transcrit le proverbe en ligne horizontale, au lieu de le faire obliquement selon l'usage arabe, et il réapparaît, tracé en ligne horizontale, dans le texte médiumnique; encore on observe dans le proverbe deux erreurs orthographiques habituelles à cette époque au Dr Rapin, et ces mêmes erreurs sont reproduites dans le texte médiumnique. Il paraît donc impossible de nier l'origine cryptomnésique du fait, malgré le symbolisme des personnages orientaux derrière lequel il se retranche.

Il s'ensuit qu'il faut procéder avec une grande prudence avant de pencher pour l'intervention de trépassés dans les épisodes même les mieux authentiqués d'identité calligraphique. Il est vrai cependant qu'il y a des cas où l'hypothèse cryptomnésique se montre inapplicable, lorsqu'on peut avoir la certitude que le médium ne connaissait pas une écriture donnée; mais chaque fois que cette certitude n'est pas possible, il faudra prudemment s'abstenir de prononcer un jugement, jusqu'au jour où l'on aura découvert des critères suffisants pour séparer les cas probablement cryptomnésiques de ceux qui sont susceptibles d'une explication différente.

Or, à mon avis, le fait de juger selon les différents modes d'extrinsécation propres à ces épisodes, constitue déjà un bon critère. Ainsi, par exemple, chaque fois que le médium se comporte comme une personne *copiant un modèle*, le phénomène pourrait être considéré comme d'origine cryptomnésique excepté bien entendu dans des circonstances spéciales; au contraire, quand le texte médiumnique serait tracé sur le papier avec un procédé d'écriture ordinaire, c'est-à-dire *en l'absence de visualisations hallucinatoires remplissant les fonctions de modèles*, il faudrait alors exclure cette hypothèse.

En faveur du critère en question, il faut considérer que la cryptomnésie étant un pur *automatisme*, il s'ensuit qu'une impression *visuelle* subconsciemment reçue pourra parfaitement émerger sur le plan conscient en forme de *visualisation* hallucinatoire, mais non se transformer en automatisme d'ordre différent, comme le serait une impulsion motrice reproduisant un dessin, une écriture ou une signature, en l'absence d'une projection correspondante *visuelle*.

Tel est le critère que je propose; si on voulait l'appliquer aux trois cas énumérés, leur valeur théorique en serait accrue; ceci d'une manière spéciale pour celui de « Burnier-Chaumontel », qui, s'étant produit avec le même médium qui avait déjà donné le phénomène de réminiscence cryptomnésique, aurait dû, à plus forte raison, s'extrinséquer avec un procédé analogue de visualisation objective, étant donné qu'ils dérivaient tous deux d'une même cause; or, il n'en a rien été. Il est vrai que le prof. Flournoy propose l'hypothèse d'un *cliché* visuel oublié et reparu en somnambulisme sous forme de *modèle intérieur* servant au médium pour copier les deux signatures, mais cette hypothèse est pratiquement erronnée; d'abord parce que *les modèles intérieurs* (ou subjectifs) d'une remembrance *visuelle* donnée appartiennent au fonctionnement normal du plan *mnésique conscient*, et non aux *états* somnambuliques et hypnotiques, pendant lesquels les *clichés visuels* du plan *subconscient* s'extrinséquent immanquablement sous forme de *visualisations objectives* (l'action modératrice des autres inhibitoires faisant défaut, comme dans le sommeil physiologique). En second lieu, parce qu'on ne peut rien arguer de semblable de la façon avec laquelle la main de Mlle Smith écrivit passivement, comme guidée en réalité par une autre main occupée à écrire pour son propre compte, conformément à ce qu'affirmait le médium. En troisième lieu, parce qu'il est inexact qu'on ait imité deux signatures seulement, car on obtint une attestation signée, de vingt-trois paroles, dans laquelle l'identité calligraphique est conforme au fac-similé de l'écriture du défunt. Il faut observer que cette signature renferme quatorze lettres différentes, sur les vingt-cinq de l'alphabet français, dont chacune desquelles correspond d'une manière merveilleuse à toutes les lettres homologues du texte médiumnique (p. 408, 409 de l'ouvrage cité).

Or, si l'on tient compte que la cryptomnésie *reproduit* mais ne *crée* pas, il suffirait de cette dernière circonstance, où l'identification calligraphique regarde un texte qui n'est pas une *reproduction*, mais une *production originale*, pour rendre l'hypothèse cryptomnésique inapplicable au cas en question.

Telles sont les considérations suggérées par les cas d'identité calligraphique relatés plus haut. Il ne me reste qu'à rapporter deux autres exemples de ce genre, qui sont les seuls m'ayant paru mériter d'être joints à eux.

Sixième cas. — Dans le numéro de septembre 1906 des *Psychische Studien*, le Dr Roman Urysz, médecin en chef de l'hôpital de Bialykamien (Gallicie) publiait le compte rendu d'une série importante de messages médiumniques obtenus au moyen d'une petite paysanne, et dans des conditions qui lui per-

mettaient d'avoir le phénomène de l'écriture *directe* en pleine lumière et de façon à exclure toute possibilité de fraude. L'installation consistait en une boîte cubique en bois, des dimensions d'un pied de chaque côté, ouvert d'un côté seulement pour supporter un sac cônique en soie noire, d'une longueur de cinquante centimètres, finissant en pointe. A l'extrémité du sac, on avait pratiqué un petit trou, dans lequel était introduit un crayon, de manière à ce qu'il n'en sortît que le bout. Le médium ne faisait que poser extérieurement les mains sur la boîte; quelques minutes après le sac de soie se gonflait et le crayon commençait à écrire.

Dans ces conditions d'expérimentation exceptionnelle, on obtint des messages médiumniques de toute sorte, parmi lesquels se trouve le cas suivant d'identité calligraphiques, que le Dr URYSZ rapporte en ces termes :

Le médium est une ignorante petite paysanne de quatorze ans qui suivit pendant deux ans seulement, l'école élémentaire de son village; elle lit avec difficulté et écrit à peine. Elle est employée en qualité de femme de chambre chez Mme R., à Bialykamien. Les séances eurent lieu chez moi; Mme R. et le Dr W. y assistaient. — ... Un jour nous reçûmes une preuve d'identité spirite indiscutable. Le crayon écrivit, avec une calligraphie absolument différente de l'ordinaire, les paroles suivantes : « Je te remercie de l'injection que tu m'as faite à mon lit de mort. Tu m'as grandement soulagée. — Caroline C. » — Je demandai à qui s'adressaient ces paroles : « A toi », répondit-on. — Je demandai alors : « Quand tout cela est-il arrivé? Et qui es-tu? » — Le crayon écrivit : « Le 18 septembre 1900, à la clinique de Lemberg ». — Cette année-là j'étais encore étudiant, et je pratiquais à la clinique en qualité d'étudiant. C'était tout ce que je me rappelais.

Après quelques jours j'eus l'occasion de me rendre à Lemberg et de visiter l'hôpital, sur les registres duquel je retrouvai effectivement, à l'année 1900, le nom de la personnalité communicante. Il s'agissait d'une femme de 56 ans, souffrant d'un cancer à l'estomac et décédée à l'hôpital même.

Je me rendis alors au bureau d'informations de la police, et je demandai s'il y avait à Lemberg des personnes portant le nom de C. — On m'informa qu'il ne s'y trouvait, en ce moment, qu'une femme, institutrice de profession. Je me mis aussitôt à sa recherche. Comme elle répondit à ma demande, je lui montrai sans plus le message obtenu avec l'écriture directe. A son grand étonnement, elle reconnut aussitôt la calligraphie très caractéristique, ainsi que la signature de sa mère; et elle voulut me faire voir plusieurs lettres écrites de la main de la défunte. Il résultait de cet examen, sans aucune possibilité de doute, l'identité des deux écritures. Elle permit gracieusement que je conservasse l'une de ces lettres.

Je dois déclarer néanmoins que je ne me souviens pas avoir fait des injections de morphine à Caroline C.

SEPTIÈME CAS. — Je le prends des expériences bien connues d'écriture médiumnique publiées par le prof. Rossi-Pagnoni, de Pesaro, dans lesquelles lui-même servait de médium. L'importance de ces expériences s'augmente du fait qu'elles furent étudiées par un membre de la *Society for P. R.* — M. Babington-Smith — qui s'étant rendu tout exprès à Pesaro, en rapporta une très favorable impression. Il en a rendu compte dans le vol. V, p. 549, 565 des *Proceedings of the S. P. R.*

Le prof. ANGELO BROFFERIO, à la page 181 de son livre pour *le Spiritisme*, en parle ainsi :

Ces faits exposés, M. Brofferio les commente ainsi :

Pour des exemples d'écriture authentique de défunts, voir Aksakoff. Je citerai, quant à moi, un exemple qui m'est fourni par M. Rossi-Pagnoni, l'un des plus vieux et des plus courageux spirites... Parmi les autres déclarations signées de ceux qui ont reconnu les caractères de leurs amis défunts, on trouve celle d'un professeur d'écriture. Il déclare avoir prié M. Rossi-Pagnoni d'appeler l'esprit de son défunt maître, Louis Brunetti, et avoir obtenu en sa présence, au moyen de M. Rossi-Pagnoni, une communication écrite, dans laquelle l'écriture et la main de son maître étaient clairement visibles; il signe Cleto Masini, professeur d'écriture et de comptabilité à l'Ecole royale technique de Pesaro.

J'en citerai un second par entier, en le retraduisant d'une traduction anglaise dans les *Proceedings of the S. P. R.*, n'ayant pas sous les yeux le texte italien : « Mon grand ami Ercole Artazù, décédé depuis plusieurs années, était un bon calligraphe, fils de Louis Artazù, lequel fut employé municipal et professeur d'écriture, mort depuis longtemps. Je me souviens parfaitement qu'une fois, au cours de la conversation, mon ami Ercole m'assura qu'il ne croyait pas d'abord au spiritisme, mais qu'étant venu chez vous un jour, vous lui fîtes voir certaines communications écrites au crayon, que vous lui dîtes avoir reçues en évoquant l'esprit de son père Louis, sans que personne d'autre fût présent, que non seulement il reconnaissait en ces pages la forme élégante de l'écriture de son père, très différente de la vôtre, qui est tout autre que belle, mais que le paraphe accompagnant sa signature était exactement celui qu'avait l'habitude de faire son père; que lui-même, l'ayant eu pendant si longtemps sous les yeux, aurait été incapable de le reproduire, du moins avec cette rapidité et cette aisance; et il signe : CIRO GIOVAGNOLI, officier télégraphique. »

Ces exemples, s'ils ne sont pas des plus rares, sont cependant parmi les plus aptes à convaincre de la réalité des faits; car il ne s'agit pas d'un incident

arrivé à M. X, de Chicago, ou à M. Y, de Baltimore; et M. Rossi-Pagnoni, recteur d'un gymnase gouvernemental à Pesaro, ne pouvait inventer un employé sans être démenti par la municipalité, ni en falsifier la signature sans être démenti par l'employé. Et si un bon calligraphe et un professeur de calligraphie ne sont pas des juges compétents de l'écriture de leur père ou de leur propre professeur de calligraphie, il faudra renoncer absolument aux expertises calligraphiques.

F. L. USHER ET F. P. BURT

Quelques expériences de TRANSMISSION de la PENSÉE à grande distance

Au cours de ces derniers trente ans, plusieurs séries d'expériences de transmission de la pensée ont été faites, et des comptes rendus plus ou moins détaillés en ont été publiés. Dans ces expériences, le procédé habituel a été le suivant : une personne que nous pouvons appeler l'*agent*, concentre son attention sur une carte à jouer, un chiffre ou un dessin, et s'efforce de transmettre l'idée (1) à une seconde personne, que nous pouvons appeler le percipient, et qui tâche de la recevoir. Dans certains cas, l'agent fixe son attention en regardant la carte, le chiffre ou le dessin à transmettre; en d'autres cas, il se fait de son idée comme un tableau mental.

Les preuves qui jaillissent de ces comptes rendus, et peut-être encore davantage celles qui résultent de certains cas isolés de transmission spontanée d'idées, ont amené un grand nombre de personnes à croire à l'existence de la télépathie. Par « télépathie », nous entendons le processus par lequel des idées peuvent être transférées d'une personne à une autre indépendamment des voies ordinaires des sens.

Les expériences systématiques à longue distance dont nous nous occupons dans cet article furent entreprises à la suite de quelques tentatives plutôt fortuites qui avaient été faites entre un agent et un percipient se trouvant dans la même chambre. Nous ne parlerons pas de ces premiers essais.

Pour ce qui se rapporte à leur succès apparent, nos expériences ne sont pas remarquables, si on les compare à plusieurs de celles qui ont été enregistrées dans quelques-uns des premiers numéros des *Proceedings* et du *Journal* de la *Society for Psychical Research*. Nous devons toutefois insister sur la grande importance qu'il y a à avoir enregistré soigneusement toute variation se produisant dans les conditions expérimentales, en comparaison de la simple accumulation des preuves en faveur de la télépathie; en effet, c'est uniquement par ce moyen que l'on peut espérer acquérir quelque connaissance dans le *modus operandi* du phénomène.

On peut faire quelques objections assez faciles contre les expériences de transmission de la pensée exécutées dans une seule chambre : le percipient peut se trouver dérangé par la proximité de l'agent; il se demande jusqu'à quel moment l'agent prendra patience, et cette pensée ne peut que l'agiter. En outre, il est, malgré lui, sensible au plus léger bruit ou mouvement de la part de l'agent, et probablement dans une condition très favorable pour recevoir et utiliser des impressions sensorielles délicates.

Bien que l'intervention de l'hypéresthésie ne puisse être dans la plupart des cas qu'une question d'opinion, les expériences faites dans une seule chambre se trouvent toujours entachées de cette suspiscion, et il est impossible d'apprécier jusqu'à quel point une réussite est dûe à la transmission de la pensée. Les moyens les plus simples par lesquels l'hypéresthésie peut se produire peuvent être ainsi résumés :

1° Visuelle.

a) Réflexion par des surfaces polies.

b) Interprétation de mouvements de la part de l'agent.

2° Auditive.

a) Murmure inconscient de la part de l'agent.

b) Interprétation de bruits quelconques faits par l'agent.

3° Tactile.

a) Interprétation d'impressions de contact.

Même lorsque toute précaution a été prise contre les manières de communication ci-dessus, il reste toujours la possibilité d'un code inconscient.

Pour donner un exemple de comment l'hypéresthésie peut probablement vicier des expériences de

(1) Nous nous servons dans cet article de la terminologie commune et non point de celle technique.

transmission de la pensée, nous pouvons citer un cas qui est à notre connaissance, dans lequel l'agent avait fait des dessins, le percipient se trouvant dans la même chambre, et toutes les précautions ordinaires ayant été prises. Les succès remarquables que l'on obtint en ces conditions disparurent entièrement lorsque l'agent et le percipient se trouvèrent séparés par une cloison (1).

Un autre exemple de l'impossibilité d'assigner le rôle que jouent la transmission de la pensée et l'hypéresthésie pour les phénomènes qui se produisent dans les conditions dont il s'agit, est donné par l'expérience suivante : A et B (2) s'assirent sur deux chaises vis-à-vis l'un de l'autre avec la planche de l'Oui-jà (3) sur leurs genoux. A, après s'être couvert les yeux d'une main, ordonnait mentalement à B de choisir tel signe. B, les yeux fermés, s'efforçait de choisir le signe voulu en passant ses doigts sur la planche. Il devinait invariablement. A prit tous les soins imaginables pour éviter de faire tout mouvement, mais il n'y parvint probablement pas, puisque, aussitôt que l'expérience eut été répétée pendant qu'A se trouvait à une certaine distance, les résultats ne furent pas meilleurs qu'on pouvait les attendre d'un pur hasard (4).

Dans nos expériences, dans lesquelles la distance était pour la première série de 120 milles (de Bristol à Londres), et pour la seconde de 1.000 milles environ (de Prague à Londres), il ne peut absolument pas être question d'hypéresthésie, et toute réussite est dûe exclusivement à la transmission de la pensée, ou alors au hasard.

La première série d'expériences eut lieu quand l'agent (A) était à Bristol, et le percipient (B) à Londres ; il s'agissait de tentatives pour transmettre l'image de cartes à jouer et de dessins. Les expériences avec les cartes furent bientôt abandonnées pour les raisons suivantes : comme le nombre des cartes est limité à 52, toutes bien connues par le percipient, il se produisait en lui un travail de sélection, au moyen de tentatives et de corrections. Dans ces conditions, il lui était impossible de s'approcher de cet état de nébulosité mentale qui est incontestablement le plus favorable pour recevoir les impressions extérieures ; au contraire, la sélection dépendait probablement, en très grande partie, de la netteté avec laquelle l'image d'une ou plusieurs cartes était produite par l'auto-suggestion. En admettant que la mémoire inconsciente de certaines cartes vues récemment pût produire une tendance de la part du percipient à visualiser les cartes en question, ces impressions devaient naturellement varier de temps à autre. D'où une nouvelle cause d'erreur que nous devions éviter parce qu'elle n'affectait pas les résultats d'une manière constante. Des difficultés de cette sorte ne pouvaient pas surgir quand on employa des dessins, aucune restriction n'étant imposée à l'agent sur le choix du croquis qu'il devait faire — choix qui avait lieu immédiatement avant la transmission.

Nous pouvons à présent passer à donner quelques détails sur la méthode adoptée par A et B respectivement dans ces expériences à longue distance. A était invariablement l'agent ; il semble en effet que nous ne puissions pas intervertir les rôles. B eut en effet quelque succès comme agent avec d'autres percipients, mais A ne réussit jamais comme percipient. Les expériences avaient toujours lieu le soir, à des dates et à des heures qui avaient été préalablement fixés. Des précautions avaient été prises pour s'assurer du synchronisme, les montres d'A et de B ayant été réglées sur l'heure de Greenwich dans la série Bristol-Londres, et la correction nécessaire de l'heure ayant été faite pour la série Prague-Londres. Relativement aux remarques faites par de précédents expérimentateurs, spécialement par von Schrenck-Notzing (*Proceedings of the S. P. R.*, VII, p. 3-22), nous pouvons observer qu'aucun de nous ne peut être accusé de posséder cette espèce de tempérament qu'on attribue habituellement aux personnes douées de facultés psychiques.

Les conditions dans lesquelles A faisait et tâchait de transmettre ses dessins ne varièrent que très légèrement dans les deux séries. Dans chaque cas, il s'asseyait à une table, dans une chambre vide, éclairée par une lumière artificielle, avec la carte ou le dessin en face de lui. Dans la série Prague-Londres, il occupait toujours la même position dans la même chambre ; son champ de vue, consistant surtout en meubles, papier de tapisserie et le tapis de la table, était toujours le même dans toutes les séances. On verra plus loin l'intérêt que présente cette circonstance. Les distractions qui venaient le frapper se limitaient, au cours de la première série, à quelques bruits ordinaires de la maison — bruits qui ne se

(1) Ceci ne nous semble pas démontrer d'une façon certaine que les succès précédents étaient dûs à un cas d'hypéresthésie. Certaines expériences de téléphonie et télégraphie sans fil sont empêchées par un obstacle solide entre le transmetteur et le récepteur ; il pourrait en être de même pour la transmission de la pensée. N. de la R.

(2) Dans tout cet article, les lettres A. et B. sont employées à la place des initiales F. L. U. et F. P. B. qui sont respectivement celles des deux opérateurs.

(3) On connait cet instrument qui est constitué par une planche oblongue sur laquelle se trouvent gravées les lettres de l'alphabet et les chiffres de 0 à 9 ; les opérateurs posent leurs mains sur une planchette qui, en glissant, indique successivement les différentes lettres ou chiffres de façon à former des phrases.

(4) Là aussi, l'hypéresthésie est loin d'être démontrée, mais les auteurs de l'article ont parfaitement raison quand ils observent que ces incidents empêchent qu'on attribue une valeur absolue aux expériences faites par deux opérateurs dans la même pièce.

N. de la R.

produisirent point durant la seconde série, à cause de l'heure tardive à laquelle se passaient les expériences et de l'habitude des gens de la maison, de se coucher de bonne heure ; dans cette dernière période, tout élément de dérangement se borna, en effet, à la musique d'un piano venant d'une maison voisine.

Dans les expériences avec les cartes à jouer, on « coupait » un paquet, et la carte qui restait au fond de celui-ci était alors choisie pour la transmission, de telle manière que A ne venait à la connaître qu'au moment où il devait la transmettre. L'expérience devait durer une demi-heure successivement, avec six cartes — une chaque cinq minutes.

Quand il s'agissait de transmettre les dessins, ceux-ci — presque toujours au nombre de deux — n'étaient conçus (du moins consciemment) que quelques minutes avant le commencement de la séance ; la transmission de chacun des deux dessins durait un quart d'heure. On avait décidé qu'on pourrait transmettre indistinctement des images d'objets, des figures géométriques, ou des croquis purement fantaisistes, aucune indication n'ayant été donnée au percipient au sujet du type de dessin qu'on choisirait.

Pour ce qui peut être exprimé en paroles, le processus mental au moyen duquel A s'efforçait, dans la plupart des cas, de transmettre ses impressions, était le suivant. Plein d'espoir, dès le début de l'expérience, que le résultat attendu serait atteint, il tâchait de se convaincre, par un effort de volonté — mais sans y réussir toujours — qu'il en serait réellement ainsi. Durant la séance, il s'occupait surtout de recueillir son regard sur la carte à jouer ou sur le dessin, et d'empêcher que son attention fût détournée de l'idée à transmettre. La seule activité mentale qu'il se permettait encore, était celle par laquelle il s'efforçait de se voir auprès du percipient, dont il connaissait l'habitation, comme s'il avait tenu devant ses yeux la carte ou le dessin, et lui en donnait verbalement la description. Bien que ce dernier processus n'excluât point nécessairement l'intervention simultanée du premier, il n'était employé que pendant quelques secondes, à des intervalles répandus durant tout le quart d'heure, comme un effort spécial pour transmettre l'impression.

Pendant que A s'efforçait d'empêcher son attention de se détacher de l'idée représentée par la carte ou le dessin qui se trouvait devant lui, il se rendait compte, de temps à autre, d'autres idées qui lui traversaient le cerveau, pour la plupart découlant de la première, mais parfois d'une origine plus insaisissable.

Quand une de ces aberrations se produisait, elle était corrigée aussitôt qu'elle devenait manifeste, au moyen d'un nouvel effort de concentration sur la carte ou le dessin à transmettre, plutôt que par une tentative de rejeter l'idée intruse, parce que cette dernière méthode aurait nécessairement exigé une activité mentale se rapportant à l'idée erronée.

Le système que je viens d'exposer a été remplacé dans une certain nombre des expériences avec les cartes, par un autre qui nous a été suggéré par le docteur H.-E. Wingfield, et qui est probablement semblable à celui employé, dans plusieurs buts, par les « Christian-Scientists ». Il consistait à jeter tout simplement un coup d'œil à la carte dont il s'agissait de transmettre l'impression, et tâcher ensuite de songer attentivement à quelque idée abstraite. L'agent dut toutefois constater que cela n'était pas en son pouvoir, et la tentative aboutissait généralement à un état de confusion mentale plus ou moins complète. Dans une série d'expériences avec les cartes, dont il n'est pas tenu compte dans cet article, il apparut que ce système était tout aussi efficace que celui adopté habituellement, mais il fut bientôt abandonné à cause de la difficulté et du dérangement qu'éprouvait l'agent à s'occuper d'une idée abstraite quelconque.

Dans la plupart des expériences avec des cartes, l'agent tenait à la main un crayon dont la pointe était posée sur une feuille de papier, mais une seule fois il réussit à écrire — d'une façon incomplètement inconsciente — le nom d'une carte, et cette fois le percipient enregistra la carte écrite ainsi, et non point celle que l'agent avait tâché de transmettre d'une manière consciente.

B se trouvait à Londres durant les deux séries d'expériences et, à quelques exceptions près, il opéra dans la même chambre. Sa méthode de procéder était la suivante. Quelques minutes avant l'heure fixée pour la transmission, il faisait une obscurité presque complète et s'asseyait à une table en s'efforçant de rendre son esprit aussi « vide » que possible. Il n'y parvint toutefois jamais entièrement, puisque, aussitôt qu'il fermait les yeux, il visualisait une série continuelle de tableaux mentaux changeant sans cesse. Il choisissait enfin une ou plusieurs de ces impressions comme étant d'une origine extérieure, par quelque différence réelle ou imaginaire dans leurs qualités. Cette méthode amenait naturellement à enregistrer un nombre assez fort d'impressions, surtout dans les premières expériences. Dans les dernières expériences, un plus grand nombre de ces impressions était repoussé comme des autosuggestions, en partie parce qu'on leur avait reconnu ce caractère par suite de ce que B avait observé précédemment, en partie parce que B commençait à se rendre compte de la limitation des facultés inventives d'A dans les dessins qu'il traçait. Les dessins ne furent jamais faits automatiquement, ils étaient toujours le résultat d'une sélection délibérée. B, en effet, n'avait jamais réussi dans les tentatives d'écriture ou de

dessin automatique, et n'enregistrait aucun succès quand il opérait les yeux ouverts et regardait sur une feuille de papier blanc.

La capacité plutôt prononcée du percipient pour la visualisation, fut peut être indirectement la cause de plusieurs insuccès complets ou partiels, puisque, quand il recevait une impression fragmentaire — vraisemblablement du dehors — il avait une forte tendance à la convertir en un dessin défini et souvent symétrique, probablement de sa propre invention. Un intéressant exemple de cela nous est fourni par le dessin d'une théière (fig. 1), tandis que l'original était un serpent (fig. 2). L'impression reçue était à peu près celle de la figure 3.



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

La figure 3 suggère immédiatement l'idée de la partie supérieure d'une bouillotte ou d'une théière et a été terminée de la sorte. L'improbabilité qu'une bouillotte ait un manche droit, amena à l'addition du type plus usuel d'une bouillotte à anse que l'on voit dans la reproduction de B.

En certains cas, le percipient s'imagina être lui-même dans la chambre de l'agent, et regarder sur son épaule à la carte ou au dessin, mais on n'enregistra pas les dates qui rappellent quelles sont les expériences pour lesquelles cela eut lieu, et par conséquent on ne peut pas savoir si dans ces circonstances on a obtenu des résultats meilleurs que lorsque B ne s'écarta pas de la situation passive qui lui était normale.

En considérant d'abord les expériences avec les cartes, il est intéressant de noter que les petits succès que l'on a obtenus dans les deux premières séries disparurent dans les trois autres, où le résultat ne dépasse pas ce qui pouvait être obtenu par le pur hasard. (Voir l'Appendice.) La table suivante montre les résultats de toutes les expériences avec les cartes.

Ier TABLEAU

Nombre des essais : 30.

	Observés	Pourcentage des réussites probables	Pourcentage des réussites réelles (2)
Succès complets.........	2	0.68	2.94
La « valeur » seule (1).....	7	2.7	2.59
La « couleur » seule......	14	7.5	1.87

(1) Dans ces tableaux synoptiques, ainsi que dans les suivants, toutes les cartes à figures de la même « couleur » ont été considérées comme de la même « valeur ».

(2) Le chiffre 1, dans cette colonne, signifie que les coïncidences observées étaient dues seulement au hasard, et ainsi de suite.

Le contraste entre les deux premières séries et les trois autres apparait clairement par les tableaux suivants :

IIe TABLEAU

Nombre des essais : 12.

	Observés	Pourcentage des réussites probables	Pourcentage des réussites réelles
Succès complets.........	2	0.27	5.41
La « valeur » seule.......	4	1.1	3.64
La « couleur » seule......	9	3	3.00

IIIe TABLEAU

Nombre des essais : 18.

	Observés	Pourcentage des réussites probables	Pourcentage des réussites réelles
Succès complets.........	0	0.41	0
La « valeur » seule......	3	1.6	1.87
La « couleur » seule.....	5	4.5	1.11

Le calcul suivant sur des expériences avec les cartes, faites dans une seule chambre, est intéressant à comparer avec les précédents :

IVe TABLEAU

Nombre des essais : 25.

	Observés	Pourcentage des réussites probables	Pourcentage des réussites réelles
Succès complets.........	6	0.57	10.5
La « valeur » seule......	12	1.3	5.23
La « couleur » seule... ..	12	6.25	1.92

Ve TABLEAU

Nombre des essais : 11.

	Observés	Pourcentage des réussites probables	Pourcentage des réussites réelles
Succès complets.........	3	0.25	12.0
La « valeur » seule......	3	1.0	3.0
La « couleur » seule.....	8	2.7	2.96

Dans cette série, le percipient Q. (1) avait été hypnotisé par A et était endormi.

La supériorité de ces résultats sur ceux à longue distance, peut raisonnablement être dûe à l'hypéresthésie, bien que de strictes précautions aient été prises.

(1) Aucun succès n'a été obtenu lorsque Q. était dans une condition normale.

En passant maintenant aux expériences avec les dessins, il est aisé de comprendre que la proportion des réussites est purement subjective, puisque le nombre possible de dessins est infiniment grand. Par conséquent, alors qu'on ne peut pas dresser de tableaux quantitatifs montrant la proportion des succès obtenus, en comparaison des résultats probables par le hasard, on peut toutefois avoir quelque appréciation à ce sujet en employant la méthode suggérée par le prof. F.-H. Edgeworth, c'est-à-dire la comparaison de la ressemblance entre chaque dessin particulier et sa reproduction, et la ressemblance entre un autre dessin quelconque des différentes séries, choisis au hasard, et cette même reproduction.

Dans presque toutes les expériences, l'heure de la réception coïncidait avec celle de la transmission. Une erreur accidentelle de la part de l'agent dans un cas spécial amena à un petit nombre d'essais avec une différence intentionnelle dans l'heure.

Les résultats de cette erreur ont été assez instructifs (fig. 3 et 4, Appendice). L'agent transmit respectivement ces deux dessins entre 10 h. 30 et 10 h. 45, et 10 h. 45 et 11 h. ; ensuite il alla se coucher. Le percipient reçut entre 11 h. et 11 h. 30. Or, il est à remarquer :

a) Une ressemblance générale entre les dessins qui devaient se correspondre.

b) La conservation de l'ordre correct dans les impressions.

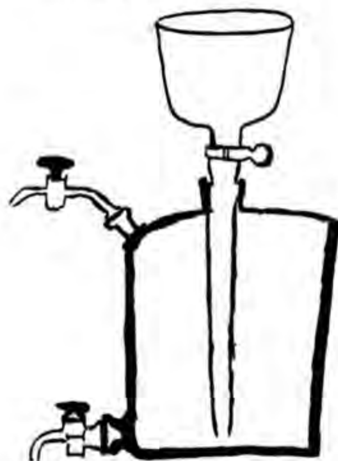
c) Le retour final à la première idée transmise.

Puisque A avait justement fini de se concentrer sur son second dessin quand B commença à recevoir, il semble que toutes les impressions de ce dessin auraient dû être retardées d'un quart d'heure ; ou bien, on pouvait s'attendre à ce que toute impression du premier dessin dût être effacée par les impressions produites par le second dessin.

Les figures 7, 8, 10 et 11 représentent des expériences dans lesquelles c'est intentionnellement que l'agent et le percipient ont agi à des heures différentes ; parmi celles-ci, les figures 10 et 11 sont parmi les meilleures de la série.

A1

Bristol, 11 juin 1907.
10 h. 30. — 10 h. 45 s.



B1

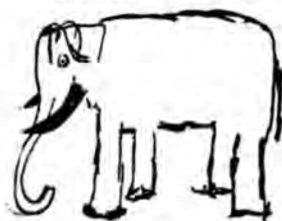
Londres, 11 juin 1907.



A2

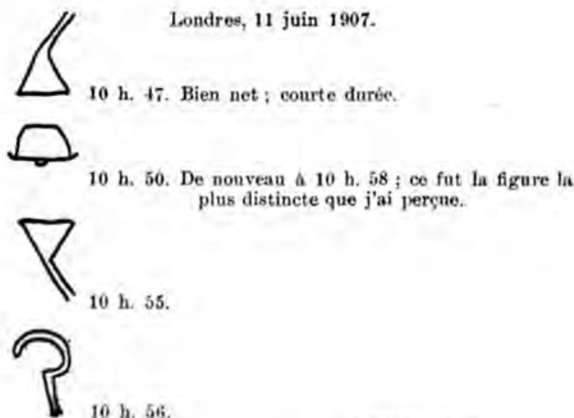
Bristol, 11 juin 1907.

10 h. 45. — 11 h. s.



B2

Londres, 11 juin 1907.



A3

Bristol, 19 juin 1907.

10 h. 30. — 10 h. 45 s.



B3

Londres, 19 juin 1907.





11 h. 7. Vu aussitôt après 11 h., et repoussé comme une auto-suggestion.



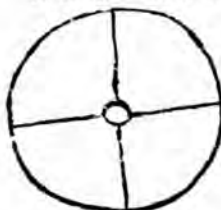
11 h. 11.

11 h. 12.

A4

Bristol, 19 juin 1907.

10 h. 45. — 11 h. s.



B4

Londres, 19 juin 1907.

11 h. 18.



11 h. 25.

(Est-ce un retour à la première image ?)

11 h. 22.





11 h. 27.



11 h. 29.

A5

Bristol, 23 juin 1907.

10 h. 30. — 10 h. 45.



B5

Londres, 23 juin 1907.



10 h. 33. Probablement auto-suggestion.



10 h. 40.



10 h. 44.

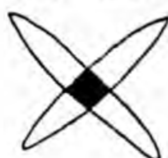


10 h. 40.

A6

Bristol, 23 juin 1007

10 h, 45. — 11 h s.



B6

Londres, 23 juin 1907.



10 h. 43.



10 h. 59. Probablement automatique.

A7

Bristol, 25 juin 1907.

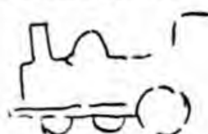
6 h. 55. — 7 h. 10.



B7

25 juin 1907.

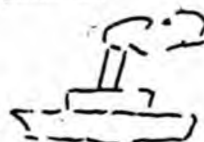
11 h. 7.
Vu la cheminée et le dôme de la vapeur ; le reste p obablement dû à une auto-suggestion.





11 h. 11.
Ceci aussi est venu tout de suite, avant la locotive, mais à été repoussé comme de l'auto-suggestion.

11 h. 13.
Aucunes de ces images n'a été vive, ni persistante.



A8

Bristol, 25 juin 1907.

7 h. 10. — 7 h. 25.



B8

Londres, 25 juin 1907.



11 h.

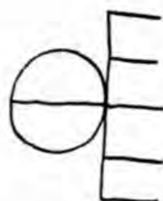


11 h. 25.

A9

Bristol, 7 juillet 1907.

10 h. 40. — 11 h.



B9

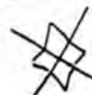
Londres, 7 juillet 1907.



10 h. 30.



10 h. 35.



10 h. 35.

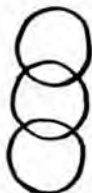


10 h. 40.

A10

Bristol, 14 juillet 1907.

10 h 40. — 10 h. 45.

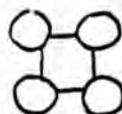


B10

Londres, 14 juillet 1907.



11 h.



11 h. 3.



11 h. 8.

A11

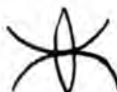
Bristol, 15 juillet 1907.

10 h. 20. — 10 h. 35.



B11

15 juillet 1907.



11 6. 15.



11 h. 17.



11 h 21.



11 h. 23. Aucune de ces images n'a été vive, et je me sens parfaitement sûr que je les ai toutes inventées.

(*La fin au prochain numéro.*)



UNE SÉANCE TRAGIQUE

avec Eusapia Palladino, à Naples

Je ne saurais, en vérité, quel autre titre appliquer à l'impressionnante séance que je m'apprête à décrire, car, à une série d'émotions ininterrompue, du sang est venu s'ajouter à la fin. Je regrette de ne pouvoir, pour des raisons complexes, authentiquer les faits d'une manière plus rigoureuse, car les personnes qui assistèrent à la séance ont désiré que leur nom restât caché. La publication de ces noms honorablement connus aurait pu donner un plus grand témoignage de vérité à mon récit, mais, au point de vue scientifique, l'intérêt et les conséquences du fait restent intègres.

Les préambules étant assez longs, j'arrive au fait. La séance avait pour médium la bonne Eusapia. Comme il s'agissait d'une séance intime, parmi des personnes sympathiques à Eusapia, ainsi qu'il arrive souvent à ces sortes d'expériences non officielles, ceux qui connaissent sa médiumnité ne s'étonneront pas de voir que les phénomènes acquirent des caractères spéciaux de précision et d'énergie. Ce soir là, Eusapia était fort gaie, et arriva à mon laboratoire pour me dire qu'elle désirait ma présence à une séance avec plusieurs de ses amis, en m'exposant les raisons de cette expérience. Je n'en peux pas rapporter le but ici d'une manière exacte, mais je dirai qu'il ne me sembla pas trop moral; le médium me répliqua que pour faire plaisir aux amis, on pouvait bien ne pas y regarder de si près. Quant à sa manière de voir personnelle à ce sujet, elle m'avoua désirer une issue favorable. Je fais observer ce détail de la volonté du médium afin que psychistes et spirites en tirent les conclusions qu'ils voudront, puisque les résultats furent diamétralement opposés à ceux que l'on désirait, et absolument imprévus. Nous nous mîmes à la table, tous de bonne humeur et pleins de confiance relativement au résultat, le médium rigoureusement contrôlé et la chambre éclairée par une lampe à pétrole disposée à peu de distance. Nous eûmes d'abord une série de phénomènes élémentaires et anodins : les attouchements habituels, lévitations, etc; mais lorsque nous formulâmes la demande qui répondait au véritable but de la séance, nous obtînmes pour toute réponse, une assiette lancée d'en haut avec tant de violences qu'elle se brisa en mille morceaux, s'abattant sur la table, et ce fut miracle si quelques débris ne nous blessèrent point. Le médium, qui était éveillé, perdit sa bonne humeur, commença à se repentir et voulait s'en aller. Les expérimentateurs, au contraire, feignirent de donner une autre explication à la balistique de l'assiette, et nous décidâmes tous de continuer. La question fut répétée pour la seconde fois; cependant, l'interrogateur eut recours à la malice de se servir de phrases prolixes et peu conclusives; mais lorsque son idée apparut nettement à la fin du discours, nous vîmes tout à coup un gros verre de bière, en verre double et lourd, et qui se trouvait, comme l'assiette précédente, à la cuisine, lancé contre la table; comme il ne voulait pas se casser, étant de constitution solide, on le battit à un grand nombre de reprises, en guise de marteau, contre la table. En outre, l'un de nous reçut quelques coups de poing, la terreur envahit le médium, et un autre perçut entre ses mains quelque chose d'humide et de chaud. Cela suffisait pour nous faire sauver tous! Dans la chambre voisine, nous pûmes constater à notre grand étonnement, que l'un des assistants avait la main couverte de sang s'échappant d'une longue blessure, et nous pûmes voir ensuite la table, à l'endroit devant lequel il était assis, également tout ensanglantée. Nous nous séparâmes, un peu mécontents et déconfits, et je retournai à mon laboratoire, situé auprès de la maison d'Eusapia, où certaines préparations chimiques réclamaient ma présence. Occupé depuis une demi-heure environ par mes expériences, bien que la nuit fut assez avancée, j'entendis frapper à ma porte par un parent d'Eusapia, laquelle me demandait en toute hâte. J'accours, je la trouve dans son lit, et elle me dit, toute bouleversée et terrorisée, qu'au moment de s'endormir, une autre assiette avait été lancée avec violence contre son lit, tout en me montrant ses débris répandus dans la chambre. Elle n'avait aucune raison de mentir avec moi, et du reste, sa réelle émotion était parfaitement visible.

Tels sont les faits. J'appelle particulièrement l'attention : 1° sur le contraste réel entre la volonté du médium et des assistants qui désiraient une chose non morale, et la production des phénomènes contraires à ces volontés; 2° sur la circonstance que le médium, jusque dans son lit et au moment de s'endormir, est encore une fois poursuivi, et avec une intention, me semble-t-il, assez claire et agressive.

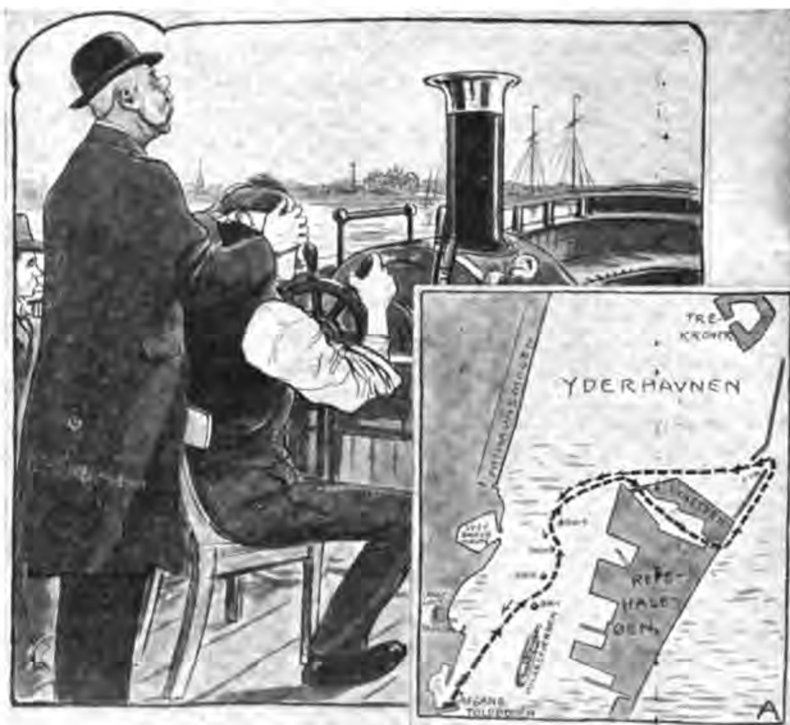
Dr Guido Fiocca-Novi.

Naples, décembre 1909.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un bateau piloté par un homme aux yeux bandés

Le *Sandhedssögeren*, une revue spirite qui se publie à Christiania, s'occupe d'un « lecteur de pensées », un Norvégien appelé Emil Knudsen, et qui habite Trondhjein. Il semble pourtant que ses facultés supra-normales ne se limitent pas au phénomène qu'on nomme abusivement « lecture de pensées », puisque, encore enfant, déjà il se faisait remarquer par sa clairvoyance ; et plus tard plusieurs villes de Norvège lui firent, mais vainement, des propositions pour le faire entrer dans la police municipale.



Une fois cependant il rendit à la police de Stavanger un grand service. C'est lorsqu'un bandit renommé, Einar Tönnesen, se sauva de prison. Knudsen traça alors sur un plan de la ville, quatre croix ; à trois des endroits indiqués on trouva des objets volés, au quatrième endroit des traces récentes du voleur.

A Copenhague, au mois d'octobre dernier, M. Knudsen désira donner, devant la presse de cette ville et des docteurs compétents, une démonstration de ses facultés, et il demanda au journal *Politiken* d'organiser dans le port l'expérience suivante : il dirigerait, les yeux fermés, un bateau à moteur.

Le journal s'en chargea, et les personnes convoquées, parmi lesquelles se trouvaient les docteurs Friedenreich, professeur à l'hôpital communal ; Thorsteinson, membre de la Société de Recherches Psychiques ; Fanoe et Jörgen Arenholt, se rassemblèrent dans la capitainerie maritime.

On fit d'abord une petite expérience préliminaire : après avoir fait sortir M. Knudsen, on cacha un crayon dans la poche d'un des assistants. Le lecteur de pensées rentra, les yeux bandés, prit la main du professeur, et immédiatement, il sauta vers le monsieur en question et lui tira, avec un petit cri de triomphe, le crayon de la poche.

On fit alors dans le port, après avoir renfermé M. Knudsen dans une chambre d'où il ne pouvait rien voir, une expédition d'essai pour déterminer l'itinéraire que devait suivre le lecteur de pensées. Ensuite on fit descendre celui-ci dans le bateau et s'asseoir sur une chaise derrière la roue du gouvernail. Derrière lui se plaça, debout, le professeur Friedenreich, mettant ses deux mains sur la tête de M. Knudsen, de façon à appliquer ses index contre les tempes de ce dernier.

La machine fut mise en mouvement, et le bateau alla en mer, dirigé par un homme aveuglé.

Le lecteur pense sans doute, dit Ibald, l'auteur de l'article, que nous allions sombrer immédiate-

ment. C'était dans tous les cas la pensée du capitaine du port, car il nous faisait suivre par un grand vapeur qui devait ramasser les noyés. Mais cela se passa tout autrement. L'homme aveuglé dirigeait brillamment le bateau grâce aux yeux du professeur dont la vue se transplantait par le bout de ses deux doigts au cerveau de M. Knudsen (1). Il est vrai que le bateau louvoya deux ou trois fois à droite et à gauche, et qu'il fut une fois près d'entrer en collision avec un voilier, mais néanmoins la direction était bonne, et elle devint meilleure encore, lorsque le professeur fut remplacé par d'autres « médiums », le Dr Fanoe et le capitaine du bateau.

Qu'un homme aveuglé pût diriger le bateau dans cette excursion compliquée — et surtout dans le port Lynette, où les quais des deux côtés n'étaient éloignés du bateau que de quelques mètres — doit être considéré comme une chose extraordinaire.

Néanmoins, quatre médecins de Copenhague peuvent témoigner que cela s'est fait.

Quelques jours après, le 23 octobre, on organisa dans une grande salle, une séance de lecture de pensées devant 6 à 700 spectateurs, parmi lesquels se trouva un grand nombre de docteurs et de professeurs. La séance eut beaucoup de succès. Les expériences, qui consistaient surtout à trouver des objets cachés, ne semblent rien présenter de nouveau, mais M. Knudsen les aurait exécutées avec une rapidité remarquable.

Il est à peine besoin de dire que l'expérience du bateau rentre parfaitement dans le cadre de celles que certains physiologistes croient pouvoir expliquer par des mouvements involontaires et inconscients exercés sur le « lecteur de pensée » par la personne qui le contrôle.

Un écho du dernier voyage de Miller en France

On sait que le fameux médium à matérialisations Miller a fait, cet été, un voyage en France, dans le but de s'occuper de ses affaires commerciales. On n'a rien publié au sujet des quelques séances, absolument intimes, qu'il a données à Paris, mais la « Société d'Etudes Psychiques » de Nancy — une société occultiste qui s'est toujours trouvée en première ligne parmi les défenseurs du médium nancéen — a dernièrement fait paraître dans son *Bulletin* le récit d'une séance que M. Miller lui a donnée le 30 septembre dernier. Ce récit ne contient rien de bien remarquable, après tous les autres qui ont été publiés depuis un an, si ce n'est un incident que nous croyons utile de rapporter ici.

On se souviendra que nous avons reproché à Miller de s'être toujours soustrait, sous différents prétextes, au contrôle qu'on voulait exercer sur ses mains, alors qu'il était assis *à côté du cabinet* et que de prétendues formes matérialisées sortaient de celui-ci, sans toutefois trop s'écarter du médium.

Or, dans la séance du 30 septembre, alors que Miller était assi, comme d'habitude, en dehors, à gauche du cabinet, on distingua la forme d'un bras, faiblement lumineux, qui apparut à différentes reprises et chaque fois toucha plusieurs personnes. Mme Beaulaton, l'un des assistants, au moment où elle est touchée, d'un mouvement impulsif écarte les personnes du premier rang, se penche, saisit les mains du médium. Ce geste n'interrompt pas la production du phénomène ; le bras continue à être visible, à se mouvoir, à toucher les assistants.

On comprend l'importance de cet incident, si on admet qu'il a été bien observé. M. A. Thomas, secrétaire de la Société de Nancy, et auteur du compte rendu dont nous nous occupons, trouve que « ce fait détruit l'insinuation que Miller profite de la demi-obscurité pour placer sur ses genoux des gants blancs, afin de simuler ses mains pendant que celles-ci sont occupées à produire les manifestations ».

Ce fait détruirait, en effet, l'insinuation dont il s'agit, si on admettait que l'observation a été bien faite. Malheureusement, nous croyons avoir montré, il y a un an, comment les prétendus faits merveilleux qui se passent aux séances de Miller s'expliquent parfaitement quand ils se trouvent soumis à l'examen d'un bon expérimentateur : nous l'avons prouvé, même, justement au sujet du contrôle des mains du médium. Devons-nous admettre la réalité des phénomènes de Miller d'après cet « acte impulsif » de Mme Beaulaton ? Si nous devons répondre affirmativement à cette question, je crois que nous nous mettrons en condition de devoir admettre la réalité des phénomènes produits par tout médium, car il n'y a pas de médium qui ne puisse pas citer le témoignage favorable de quelque dame, ou de quelque monsieur.

Pour le moment, nous pensons que ce qu'il y a surtout à retenir de cet incident, c'est qu'*on peut* — au dire des partisans de Miller — *contrôler les mains du médium sans empêcher la production du phénomène*. Et alors, on est en droit d'espérer que Miller permettra, dorénavant, ce contrôle jusqu'ici vainement réclamé.

Encore un mot. M. A. Thomas nous raconte dans son *Bulletin* que Miller « aurait accepté de donner à Paris une seule séance de rigoureux contrôle, mais qu'il paraît qu'un comité n'a pu être constitué ».

Non ! ça c'est vraiment trop drôle !...

(1) Inutile de dire que nous laissons à M. Ibald la responsabilité de cette bizarre théorie. — *N. de la R.*

Un sacrilège qui aboie.

Le *Mattino*, l'un des principaux journaux de Naples, publiait dans son numéro du 21 novembre dernier, l'extraordinaire histoire suivante, qui lui était téléphonée de Potenza :

« A Crespina, un agriculteur suivant un étroit sentier, se découvrit en signe de respect et de dévotion devant une Madone qu'il avait vue dans une niche. L'acte du paysan fut remarqué par un certain Giacomelli, robuste boucher de Crespina, qui, non seulement se moqua de l'homme, mais encore traîna son chien, qui l'avait suivi, devant l'image sacrée comme pour la lui faire baiser. Mais tout à coup, le jeune homme demeura immobile à la même place, dans un véritable état cataleptique. Les soins de ses compagnons et d'autres personnes accourues demeurèrent inutiles ; on le mit dans une voiture et il fut transporté à son domicile. Grâce à l'œuvre des différents médecins accourus, l'état cataleptique du malheureux prit fin, mais celui-ci commença immédiatement à aboyer comme son propre chien, qui aboie sans discontinuer. Cet étrange phénomène a soulevé une énorme impression dans ces parages. »

Il ne nous a pas été possible de contrôler l'authenticité de cet événement, dans lequel on est porté, s'il se confirme, à voir un exemple frappant des effets physiologiques que peut produire la terreur religieuse, alors même qu'on s'efforce de faire le fanfaron. On connaît d'assez nombreux cas de maladies dues à la suggestion — et il serait vraiment étonnant qu'il y eût des guérisons et non pas des maladies d'origine psychique. Par exemple, le docteur Dickson, dans un livre d'oculistique, cite un cas fulminant d'amaurose (goutte sereine) qu'il a vu lui-même se produire sur un Turc qui avait offensé un marabout et que celui-ci avait maudit, ajoutant : « Que Dieu te rende aveugle ! »

L'effet de la lumière sur les phénomènes physiques

On lisait dans le *Daily Mail* du 13 décembre dernier :

« Dans une conférence qu'il a faite hier, à l'occasion du prix Nobel qui lui a été décerné, M. Marconi a fait quelques communications intéressantes sur les problèmes non encore résolus de la télégraphie sans fil.

» Par exemple, de grandes distances ont été parcourues par les transmissions télégraphiques durant la nuit, plutôt que durant la lumière du jour ; or, il pense que l'absorption des ondes électriques pendant le jour est due à l'ionisation des molécules de l'air effectuée par la lumière ultra-violette.

» Comme les rayons ultra-violets provenant du soleil sont largement absorbés par l'atmosphère supérieure, il est probable que l'air contient, durant la lumière du jour, plus d'ions ou d'électrons que l'air de la nuit, et par conséquent, *cet air éclairé absorbe une partie de l'énergie des ondes électriques*.

» Il a été en outre remarqué que lorsqu'on télégraphiait de l'est à l'ouest ou de l'ouest à l'est, sur une région en partie éclairée par la lumière du jour, et en partie plongée dans la nuit, la transmission des signaux devenait plus faible.

» Il paraîtrait par là que les ondes électriques, en passant d'un espace sombre à un espace éclairé, ou *vice versa*, sont réfléchies ou déviées de leur voie. Il est probable que la même difficulté ne se produirait pas si on télégraphiait sur les mêmes distances du nord au sud ou *vice versa*, ces différentes régions, placées sur le même parallèle de longitude, ayant naturellement la même heure. »

Ces déclarations de l'inventeur de la télégraphie sans fil sont une nouvelle confirmation de l'hypothèse admise par la presque totalité des personnes qui ont étudié et reconnu les phénomènes physiques de la médiumnité, selon laquelle la grande difficulté qu'il y a à obtenir ces phénomènes à la lumi.re, dépendrait de motifs presque purement inhérents à la composition chimique de la lumière.

Cette explication serait d'autant plus naturelle si on acceptait l'hypothèse selon laquelle la production de ces phénomènes se rattache à la théorie des électrons tourbillonnants, — théorie dont nous nous sommes amplement occupés dans notre dernier numéro, à propos du livre récent du professeur italien F. Marco : *La Mecanica dello Spiritismo*.

Nous pouvons ajouter à ce sujet, sans vouloir en tirer aucune conséquence (ce qui nous paraîtrait pour le moment assez osé et difficile), une partie de la note que MM. Duchâtel et Warcollier ont encartée dans leur ouvrage l'*Art du repos et l'Art du travail*, dont la publication a donné lieu à l'institution d'un prix de 1.000 francs pour la meilleure étude sur l'influence de l'orientation sur l'activité musculaire et neuro-psychique. Cette note est extraite du compte rendu officiel de l'Académie des Sciences du 21 décembre 1908 :

« Dans une ligne télégraphique ayant une direction nord-sud, et à travers laquelle on n'envoie aucun courant électrique, on constate cependant la présence d'un courant de très faible intensité, intensité qui varie, d'ailleurs, d'une façon assez sensible, *suivant les différentes heures de la journée*. Dans une ligne dirigée de l'est à l'ouest, on ne constate aucune variation. Ces curieuses observations ont été faites par M. Brunhes, directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme, et elles ont été transmises hier à l'Académie par M. Bouty. »

Une auberge " hantée " dans le Pays de Galles

Les journaux anglais — surtout le *Daily News* — s'occupèrent, dans les premiers jours du mois de janvier courant, d'une petite hôtellerie de Llanarthney, village du Pays de Galles, où des choses extraordinaires se produisaient.

La patronne de l'établissement, Mme Meredith, descendant à l'aube dans la cuisine, vit les plats et assiettes danser devant elle. Quand elle voulut en saisir, ils s'échappèrent de ses mains. En même temps, de tous les angles de la pièce, des cailloux lancés on ne sait d'où, viennent la frapper au visage. La malheureuse prit la fuite. Quelques passants accoururent à ses cris. Ils crurent qu'elle était en proie à une hallucination. Mais les phénomènes se répétèrent plusieurs fois.

Le curé et son vicaire, un commissaire de police, sa femme, sa belle-sœur et des employés de la poste, ont été témoins de ces faits. On entend dans la maison des bruits de pas sur l'escalier et dans une chambre à l'étage, alors qu'il n'y a personne.

Pendant que le commissaire regardait sous le lit, une lourde pierre noire, ornement d'une cheminée, vint rouler près de sa tête; des bouteilles tombèrent à ses pieds et se brisèrent.



MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les premières nouvelles sur la tournée d'Eusapia en Amérique

On n'a point encore de nouvelles de l'impression que les séances d'Eusapia ont produite sur le prof. Hyslop, ce spirite ardent, qui est à la tête des négateurs des phénomènes physiques de la médiumnité en Amérique. Nous lisons seulement dans une dépêche de New-York que, dans une conférence qu'il a faite à une société congréganiste sur les illusions et les trucs dans le médiumnisme, il a déclaré : « Que les objets peuvent se mouvoir sans contact, ceci est su depuis 700 ans. L'aimant n'exerce-t-il pas cette action? » C'est tout de même un peu vague...

En attendant, l'illustre William James pense « qu'il est bien difficile de contester, maintenant, que les phénomènes d'Eusapia ont été reconnus vrais, au moins en partie, et qu'alors il n'est pas raisonnable de prétendre que les phénomènes semblables produits par d'autres médiums sont impossibles. Eusapia communique rétrospectivement du crédit à Home, Stainton Moses, Florence Cook, et autres faiseurs de merveilles. La balance des *présomptions* s'incline du côté de l'authenticité de phénomènes, puisqu'ils sont reconnus au moins possibles ».

Voici, maintenant, une curieuse dépêche transmise de Baltimore, 25 novembre, à un journal de New-York :

Baltimore, 25 novembre. — Dans son laboratoire de la Johns Hopkins University, le prof. Robert W. Wood a passé sa journée à digérer mentalement ce qu'il avait vu, vendredi soir, à New-York, lorsqu'Eusapia Paladino, le médium napolitain, donna une séance pour le Dr Wood et un groupe de ses amis.

Le Dr Wood est sceptique pour ce qui se rapporte à Mme Paladino. Comme membre de la Commission de savants choisis pour examiner ses prétentions à la sincérité, il a décidé de tenter un certain nombre d'expériences avec le médium. Quelles seront ces expériences? Le Dr Wood refuse de le dire. En effet, il admet aujourd'hui ne posséder pas une seule théorie plausible pour expliquer le secret de Mme Paladino. Le Dr Wood dénonça, il y a cinq ans, la théorie des rayons N comme une illusion. Il y a deux ans, il tâcha de montrer que Annie Abbott, « l'aimant géorgien », était une tricheuse.

Le Dr Wood déclara n'avoir aucune foi dans le spiritisme. Quand nous lui demandâmes sur quoi se fondait son soupçon, il répondit : « D'abord, tandis que les phénomènes les plus remarquables sont sur le point de se produire, au cours des séances, Mme Paladino demande à l'assistance de causer, en disant que cela facilite les expériences. En second lieu, alors que la chambre est bien éclairée lorsque la table se lève de terre, une obscurité presque complète est faite durant les autres expériences. Si ses facultés peuvent agir sur la table quand il y a une pleine lumière, pourquoi n'en est-il pas de même durant les autres expériences?

— Comment expliquez-vous sa capacité d'élever la table du parquet?

— Voilà une autre chose que je ne suis pas encore préparé à discuter aujourd'hui, dit le Dr Wood. On avance la théorie que cela s'opère au moyen de batteries électriques que cette femme a sur elle. Mais comme elle s'est habillée complètement en présence des femmes des expérimentateurs, il est clair que cette idée n'a pas de fondement.

Eusapia alla en Amérique sur le paquebot *Princesse-Irène*. Durant la traversée, elle mit à contribution ses merveilleuses facultés et donna quelques séances, assez caractéristiques dans un pareil endroit.

La presse américaine s'occupe beaucoup du fameux médium, mais les informations qu'elle en donne sont surtout des comptes rendus de séances peu intéressantes, à cause de l'obscurité des expérimentateurs. Les savants ne se sont pas encore prononcés.

Plusieurs journaux disent qu'Eusapia se fait payer 300 dollars chaque séance, et ils s'en montrent scandalisés. C'est une belle somme, sans doute ; mais on a vu des ténors payés le double et le triple, et leurs voix n'avaient pas l'importance des phénomènes que présente cette vulgaire femme du peuple. Nous croyons savoir toutefois que Mme Palladino ne doit recevoir que 200 dollars par séance. Certains spirites connus de Boston et New-York ont souscrit chacun pour 1.000 dollars.

En faveur des recherches métapsychiques à l'Institut Général Psychologique.

L'assemblée générale de l'Institut Général Psychologique a eu lieu le mercredi 22 décembre, au siège social, 14, rue de Condé, à Paris. Le président, M. d'Arsonval, étant souffrant, la séance était présidée par M. Herbette, membre du Conseil d'Etat, assisté par M. Youriévitch, secrétaire général, et M. Courtier, secrétaire.

L'allocution du président, le rapport sur le fonctionnement de la Société en 1909, le compte rendu de la participation de l'Institut Général Psychologique au VI[e] Congrès international de Psychologie, le rapport sur la situation budgétaire, la reconstitution et formation de sections d'étude, la réélection des membres du Conseil d'administration dont le mandat était échu, la réélection du Bureau de la Société — tout cela se passa comme une simple formalité bureaucratique, sans soulever la moindre objection de la part des sociétaires présents.

Mais quand la discussion des sujets inscrits à l'ordre du jour fut terminée, la partie la plus intéressante de la séance commença. Nous ne rapporterons pas ici en détail ce qui a été dit alors, nous bornant à observer qu'il en est résulté de la façon la plus manifeste que ce qui intéresse la grande majorité des sociétaires, ce ne sont pas les branches de la psychologie dont s'occupent déjà d'innombrables laboratoires scientifiques et différentes autres institutions très honorablement connues ; c'est la métapsychie, à laquelle les autres institutions scientifiques ferment les portes, et qui a été le but principal pour lequel l'*Institut Psychique International* a été fondé, et qui continue à être sa raison d'être, la seule question pour laquelle on parle quelquefois de l'Institut G. P. Quelques sociétaires ont même offert des sommes pour qu'on reprenne les expériences avec Eusapia.

M. Herbette, devant cette avalanche d'instances, d'interpellations et même de protestations, dit regretter l'absence de M. d'Arsonval, qui aurait pu répondre, naturellement, à tous, avec une compétence spéciale. Il promit toutefois que le Bureau examinerait les desiderata exprimés par les sociétaires.

M. Lemerle, ingénieur, demanda pourquoi on n'était pas convoqué pour les réunions du « Groupe pour l'étude des phénomènes psychiques et physiologiques ». D'autres sociétaires firent entendre les mêmes doléances. Il leur fut répondu que peut-être ne s'étaient-ils pas fait inscrire dans le Groupe.

Nous recommandons donc à tous les membres de la Société de l'Institut Général Psychologique qui s'intéressent aux recherches métapsychiques, de ne pas manquer d'envoyer au secrétariat leur adhésion au groupe en question : ils seront alors convoqués — paraît-il — aux séances de ce groupement, et ils pourront exercer toute leur influence pour obtenir que les études métapsychiques reçoivent dans l'I. G. P. toute l'attention qu'elles méritent.

Bien entendu, il ne peut être question, pour la plupart des membres du groupe, d'assister aux séances expérimentales qui, pour qu'elles réussissent et aient de la valeur, doivent être exécutées par un petit groupe de savants autorisés.

Une Section spirite à l'Exposition Universelle de Bruxelles.

Le Bureau d'Etude des phénomènes spirites, qui depuis des années s'est formé au sein de la Fédération Spirite Belge, a l'intention de participer d'une manière particulièrement brillante à l'Exposition Universelle de Bruxelles qui s'ouvre en avril 1910. C'est en ce but qu'il s'est adressé à un certain nombre de personnes, en les priant de lui communiquer à titre de prêt les photographies, dessins, moulages, et tous les objets quelconques ou appareils d'expériences ou de contrôle intéressant la question spirite, dont elles pourraient disposer. Ces objets devraient être adressés à M. Tuyttens, secrétaire du Bureau permanent, 88, avenue de l'Industrie, à Anvers.

Nous espérons que les personnes qui ont entre leurs mains des documents d'un intérêt réellement scientifique, voudront bien se rendre à cette invitation. Mais, en même temps, tous les psychistes sérieux sau-

ront gré, certainement, au Bureau d'Etude des phénomènes spirites s'il se montre très, très sévère dans le choix surtout des photographies médiumniques à exposer. Il y en a bien quelques-unes qui paraissent avoir été obtenues en de bonnes conditions de contrôle et dont l'authenticité peut être raisonnablement admise par les personnes préparées à les apprécier par un examen mûr de la question ; mais il n'y en a presque pas une qui, au premier abord, fasse bonne impression, et dont l'apparence ne provoque pas un scepticisme très difficile à vaincre, non pas uniquement dans le public non préparé, mais dans les psychistes eux-mêmes.

Alors, il est à se demander si l'exposition projetée par la Fédération Spirite Belge ne ferait pas plus de mal que de bien, dans le cas où le choix des photographies ne serait pas effectué avec la plus implacable sévérité. Ne rien exposer qui puisse contribuer à confirmer et justifier les préventions dominantes contre les recherches métapsychiques !...



Une des photographies qu'on peut craindre de voir afficher à la Section spirite de l'Exposition de Bruxelles. C'est un des innombrables clichés que le bon M. Th. Haussmann, de Washington, a obtenus avec le médium Keller. Il est à peine besoin de dire que la production de ces photographies n'a jamais été soumise à l'examen d'aucun investigateur autorisé.

Société Universelle d'Études Psychiques

(*Section de Paris. — Séance du 17 déc.*)

A cette séance, qui eut lieu sous la présidence de M. le Dr Ed. Allain, assistaient 17 sociétaires. Il s'agissait de renouveler les expériences de transmission de la pensée, d'une seule personne à toutes les autres présentes, dont il est question dans certains articles parus d'abord dans le *Cosmos*, puis dans les *Annales des Sciences Psychiques de* 1909, pages 122 et 149. On remarquait dans ces articles que, quand il s'agit ainsi de transmettre mentalement une lettre, un signe, etc., *toujours* le nombre des succès dépasse le chiffre donné par le calcul des probabilités.

Dans la suite d'expériences faites à la S. U. E. P., on distribua à chacun des assistants, une feuille de papier sur laquelle étaient enregistrés les six voyelles et six signes géométriques ; suivaient six bouts de papier d'une couleur différente — comme il suit :

a	*e*	*i*	*o*	*u*	*y*
◁	>	V	Λ	V	▷
rouge	*gris*	*rose*	*vert*	*bleu*	*jaune*

Les signes géométriques avaient été choisis afin d'éviter l'objection selon laquelle le succès de l'expérience s'expliquerait par un murmure inconscient de l'agent, perçu par la subconscience des percipients, à l'ouïe hyperesthésiée : il était en effet difficile d'admettre que l'agent murmurât toute la phrase nécessaire pour désigner l'un de ces signes. On pourrait, tout au plus, admettre qu'il les désignât par leur numéro d'ordre : on peut obvier à cet inconvénient en les disposant en rond. Pour ce qui se rapporte aux couleurs, on les a nommées d'abord, pour le cas où il y aurait eu chez quelques-uns des expérimentateurs des affections daltoniques.

M. le Dr Allain, président, remplit les fonctions d'*agent;* il pense d'abord la voyelle *i*.

M. de Vesme, secrétaire, demande, après cette première expérience, que les voyelles soient tirées au sort. On peut admettre, en effet, que certaines lettres, certains signes, certaines couleurs, soient préférés par l'*agent*, à cause de leur son, de leur apparence, de la position qu'ils occupent, ou pour un autre motif quelconque — car, enfin, le choix doit être consciemment ou inconsciemment déterminé par quelque influence ; cette influence peut agir de même sur les *percipients ;* et cela suffirait à expliquer la légère proportion de réussites constatée dans les expériences rapportées par le *Cosmos*, si on n'avait justement pris la précaution d'opérer le tirage au sort.

Le Président, tout en reconnaissant le bien-fondé de ces observations, estime que, pour concentrer sa pensée d'une manière plus forte et plus précise sur un objet, et partant, pour rendre le succès plus probable, il est bien de laisser à l'*agent* pleine liberté de choisir l'objet sur lequel il lui semble pouvoir plus vivement tourner son attention tout entière.

M. Ortiz est de l'avis du président : M. Dévignes parle contre.

Enfin on décide de ne pas tenir compte de l'objection du secrétaire.

On continue les expériences, en passant des voyelles aux signes géométriques et puis aux couleurs. Après sept expériences, M. Archat remplace M. Allain comme agent. Voici les résultats de 12 essais :

1re expérience :	8	réponses justes	sur	16
2e	—	1	—	14
3e	—	6	—	16
4e	—	5	—	16
5e	—	4	—	16
6e	—	4	—	16
7e	—	4	—	16
8e	—	3	—	16
9e	—	2	—	16
10e	—	5	—	16
11e	—	2	—	16
12e	—	4	—	16
Total......		48		190

La moyenne aurait donné 31 à 32 réponses justes au lieu de 48.

Le résultat obtenu est à très peu près de 1 réponse juste sur 4 au lieu de 1 sur 6 (moyenne).

Le rapport est donc dans la proportion de 3 à 2, soit 50 0/0 de plus que la moyenne.

On remarque que M. le professeur Paquier, que d'autres expériences faites à la Société paraissaient indiquer comme un excellent percipient, a deviné, sans erreur, les cinq premiers essais.

Avant de commencer ces expériences, on avait fait mention des observations de M. le Dr Paul Joire, président de la Société qui, dans une communication faite à l'occasion de l'assemblée générale du mois de juin dernier, avait conseillé d'opérer autrement. Mais on avait décidé, pour le moment, d'essayer la méthode indiquée par le *Cosmos*, quelle que soit sa valeur, pour constater si réellement ses résultats sont tels que l'avait dit cette revue.

Un très intéressant médium à matérialisations à Paris

La plupart des « militants » des recherches métapsychiques, à Paris, n'ignoraient point, depuis plus de six mois, que des séances de matérialisations très intéressantes se poursuivaient chez M. et Mme Alexandre Bisson. Ce qui constitue l'importance de ces expériences n'est point uniquement les phénomènes qu'on obtient, ni la personnalité des expérimentateurs, mais plutôt la personnalité du médium lui-mê-

me, qui a déjà servi à des expériences retentissantes et dont l'authenticité a été fort discutée : les matérialisations qu'on obtient aujourd'hui avec lui viennent, naturellement, à l'appui de celles qui se produisirent il y a quelques années, un médium à matérialisations étant chose si rare, qu'on ne peut pas facilement admettre qu'on ait constaté cette forme de phénomènes médiumniques, par pur hasard, dans un médium qui, un jour, n'aurait donné que des supercheries.

Malheureusement, le cours des expériences n'est pas terminé : c'est même là le motif pour lequel leur résultat n'a pas encore été porté devant le public. Le médium dont il s'agit est d'ailleurs, en ce moment, absent de Paris. C'est purement par une indiscrétion, à ce qu'il paraît, que l'article suivant a paru dans l'*Echo de Paris* du 14 décembre. Nous le reproduisons ici, puisque le secret d'antan est désormais devenu le secret de Polichinelle :

Ce n'est pas pour parler théâtre que des amis m'ont conduit, à l'extrémité de l'avenue Victor-Hugo, ce soir où le vent fait rage, chez M. Alexandre Bisson, mais pour y rencontrer un sujet spirite d'une nature assez rare : le médium à matérialisations.

Un médium à matérialisations chez l'auteur des *Surprises du divorce* et de *Feu Toupinel !* Je pense que bien des personnes sensées se diront : « Voilà des seances qui tourniraient des scènes irrésitibles pour le Palais-Royal ! » Si elles connaissaient M. Bisson, elles commenceraient déjà par rire moins. Les auteurs gais, ne sont pas forcément comiques dans la vie privée, et le buste de Corneille n'est-il pas sur sa colonne l'ornement le plus en évidence du cabinet de travail de ce vaudevilliste ?

Nous ne serons que sept, ce soir, en comptant les maîtres de maison. Voici, au coup de neuf heures, le « sujet »... Vingt-deux à vingt-cinq ans, les cheveux cendrés, l'air doux, un peu craintif. Rien de tragique ni de dégénéré dans l'expression. Nous montons au second étage. Mme Bisson déshabille elle-même le médium, lui passe un maillot noir, puis une robe de chambre noire également, que l'on ferme en la cousant du haut en bas, ainsi qu'autour de la taille et aux poignets. Il lui serait difficile de se dévêtir ou de cacher sur soi quelque accessoire.

Dans un angle de la petite pièce où nous venons d'entrer, est placé un fauteuil de jonc, pareil à ceux qui servent l'été dans les jardins ; il est garni de toile noire, et les murs, jusqu'au plafond, tendus de la même étoffe. Un voile de qualité semblable, fendu par le milieu, ferme ce réduit, dans lequel, une fois endormi, le sujet va demeurer emprisonné. Nous nous asseyons sur des chaises basses, en demi cercle, devant ce rideau, le touchant presque ; puis on interrompt la lumière électrique, ne conservant au lustre que deux ampoules à verre rouge, qui nous plongent dans une pénombre semblable à celle dont s'environnent les photographes pour développer leurs clichés. Les yeux qui s'habituent distinguent de mieux en mieux la tache des visages, des mains et le blanc des plastrons empesés.

La conversation cesse bientôt. On entend, malgré les grands rideaux fermés, le vent heurtant aux persiennes, les souffles venus du lointain, qui grondent, se déchirent, apportent, frémissants encore, les échos de l'Océan déchaîné... Et nous sommes là, sept, silencieux, devant cette percaline noire derrière laquelle une femme dort d'un sommeil hypnotique.

Une sorte de bégaiement inintelligible se devine dans la draperie : « Ma petite, que dis-tu ? » demande Mme Bisson. Le sujet endormi exige d'être tutoyé.

— « Chantez », soupire la voix.

Depuis plusieurs mois qu'ils fréquentent Mlle B..., M. et Mme Bisson ont pris l'habitude d'entonner *Frère Jacques* ou le trio de *Faust*, *Anges purs, anges radieux*, et même en *Revenant de la Revue*, le célèbre refrain de Paulus, que le médium affectionne particulièrement. Les vibrations de l'air aident, paraît-il, à la matérialisation. L'invité non prévenu hésite avant de se mettre à l'unisson. Et puis il attaque aussi *Frère Jacques...* Le rideau s'entr'ouvre, on devine les mains du médium sur les accotoirs. Le siège du fauteuil est bas, très creusé ; pour s'y soulever, il faudrait faire effort et pencher le corps en avant. La jeune fille a la tête renversée, presque à la hauteur des genoux. Par moments, elle tend les mains pour redemander du fluide à celui qui l'a endormie. On perd toute notion du temps dans ce silence et cette obscurité. Sommes-nous ici depuis une demi-heure, depuis une heure, à écouter le vent et à fixer les ténèbres de ce rideau ?

Les assistants encouragent la créature inerte à dégager son fluide : « Allons, montrez-vous, venez, venez ! »

Et puis, subitement, le rideau s'enfle, comme poussé par le vent, et s'entr'ouvre sur une sorte de grande coulée blanchâtre, d'une qualité particulière, qui n'est pas du tulle, qui n'est pas une étoffe phosphorescente, qui n'est rien de descriptible, et fait songer à quelques gouttes de lait dans de l'eau. Si le médium trichait, l'apparition prendrait les mêmes reflets que les mains, le visage ou l'écharpe de la dame qui est à ma droite.

Une seconde fois la percaline se gonfle à nous frôler : « *Frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous ? dormez-vous ?...* » Un peu plus haut qu'un homme debout, émergeant du rideau entr'ouvert et touchant le sol, la forme fluide s'est montrée. La tête, qui semble voilée, n'est qu'indiquée ; c'est plutôt une sorte de renflement indécis que la masse proprement dite d'un crâne et d'une face.

Nous avons cessé de chanter. Mais je voudrais être plus troublé que je ne suis. « Approchez ! appro-

chez! » s'écrie Mme Bisson... Le fluide, après avoir oscillé dans le rideau tendu d'air comme une voile de navire, s'effondre tout à coup. On voit encore traîner sur le sol comme l'extrémité angulaire d'une gaze... Mais qui donc ici oserait y porter la main?... Et puis, nous voici replongés dans le noir, le silence, avec les reflets rouges de la lumière électrique sur nos fronts et nos mains.

On réveille Mlle B... L'électricité rétablie, la jeune fille sort de son coin ténébreux. Les plis de la lustrine noire s'argentent à la lumière. Le peignoir est toujours cousu du haut en bas, aux manches, à la taille. Le médium nous dévisage craintivement, les yeux humides entre les cils recourbés, l'air de ne se souvenir de rien, presque confuse de se trouver là, si peu vêtue.

Je regarde dans l'angle la cloison tapissée, le fauteuil; rien n'a bougé... Pourtant, pourtant, je voudrais assister à d'autres séances encore... Le terrible de ces expériences, qui ne mènent à rien, c'est qu'elles ne rassasient point et, sincèrement, laissent un certain doute malgré tout dans l'esprit...

SPARKLET.

Petites Informations

⁂ Le fameux médium australien à « apports », M. **Charles Bailey,** dont nous avons parlé encore dernièrement, dans notre fascicule de mai, arrivera à Londres dans les premiers jours du mois prochain. Il s'arrêtera ensuite quelque temps en France, où un groupe de savants et de psychistes distingués a obtenu de lui qu'il se soumette à une série de séances sous un contrôle sagement organisé. Ces séances auront lieu à Grenoble, sous la direction de M. le colonel de Rochas.

⁂ M. le capitaine Le Clément de Saint-Marcq, président de la Fédération spirite belge, a fait, le 12 décembre dernier, une conférence à Paris. Le soir, un banquet a été donné en son honneur. « Au cours de cette réunion -- dit le *Bulletin du Bureau d'Etude des Phénomènes Spirites* — MM. Delanne et Chevreuil, présidents des deux cercles spirites de Paris, promirent d'ouvrir bientôt des négociations actives avec tous les groupes spirites de provinces et tous les journaux spirites du pays pour la **fondation d'une grande association spirite française.** » Les deux cercles en question sont la « Société française d'études des phénomènes psychiques », présidée par M. Delanne, et qui a toujours été nettement spirite; et la « Société d'expérimentation psychique » (ancien Cercle Allan Kardec), qui alors pourrait reprendre son premier nom.

⁂ Plusieurs de nos lecteurs nous demandent comment il se fait qu'aucune nouvelle des extraordinaires **phénomènes médiumniques de San José de Costarica** n'a été publiée depuis que parurent les quatre intéressantes photographies que nous avons publiées dans notre livraison d'août dernier. Cette demande, nous l'avons adressée, à notre tour, à M. Esteva Marata, directeur de la *Voz de la Verdad*, de Barcelone; celui-ci nous a répondu que M. R. Fernandez Güell, consul de Costa Rica à Baltimore, qui lui communiquait les renseignements relatifs à ces expériences, venait de faire un voyage en Europe; mais qu'il reprendrait la suite de ses récits dès son retour à sa résidence. Nous verrons!...

⁂ Le **médium Carancini** va partir pour Genève, où il a été appelé par MM. le professeur Flournoy et Claparède. Il ira ensuite à Paris et Bruxelles, pour le compte de la Société Universelle d'Etudes Psychiques et de la Fédération Spirite Belge.



LES NOUVEAUX LIVRES

JACQUES BRIEU : **La Philosophie et la Métaphysique sont-elles mortes ?** — (Paris, La Société Nouvelle, 28, rue Vauquelin. — 1 fr.).

Dans une étude récente sur la philosophie en France, M. Boutroux constate qu' « une multitude de sciences distinctes et autonomes : psychologie, sociologie, logique des sciences, histoire de la philosophie », se substituent induement à la philosophie générale, et doublent inutilement la science et il conclut qu'il n'y a plus de philosophie générale, plus de métaphysique. M. J. Brieu n'est pas du même avis : il croit que la Philosophie et la Méque la métaphysique doit avoir pour objet l'étude que la métaphysique doit avoir pour objet l'étude « des propriétés des antinomies à l'état général, dit abstrait ». C'est ainsi qu'à son avis, elle fera l'unité du savoir et réalisera la synthèse générale des sciences.

JACQUES BRIEU : **Essai critique sur la Forme**, d'après la Théosophie, l'Occultisme et la Kabbale. — (Paris, Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. — 1 fr.)

Dans cet autre opuscule, l'auteur s'est proposé d'étudier les origines de la Forme, ses rapports avec la Pensée, le processus de la Création ou des trois Personnes divines, d'après les données comparées de la Théosophie, de la Kabbale, du Zoroastrianisme et de la Philosophie Vedanta.

PIERRE PIOBB : **L'Année Occultiste et Psychique 1907**. (Première année : 1907.) — (Paris. — H. Daragon, éditeur. — 3 fr. 50.)

Il est vraiment bien tard pour parler d'un livre paru vers la moitié de 1908 et qui, par son caractère même, a nécessairement surtout un caractère d'actualité. Différentes circonstances ne nous ont pas permis de nous en occuper auparavant.

L'idée de ce volume est bonne sans doute : résumer en un livre annuel les observations les plus intéressantes qui ont été faites dans le domaine des sciences « occultes ». Seulement, M. P. Piobb est occultiste : il attache donc une énorme importance à l'astrologie, à l'alchimie, à la kabbale des lettres et des chiffres, à l'interprétation du tarot, et ainsi de suite, et il ignore le mouvement réellement scientifique qui se fait sur les parties encore « occultes » de la psychologie, et qui rallie tous les savants qui se sont adonnés à ces études, et dont pas un ne voudrait de l' « occultisme », « ésotérisme », etc., pour lesquels M. Piobb paraît avoir une préférence si marquée. Par exemple, dans un résumé des travaux *psychiques* de l'année, pas un mot n'est dit de l'œuvre de la *Society for Psychical Research !* Même au point de vue expérimental de ces études, on peut trouver toutefois dans ce livre quelques indications utiles.

Dr L. PEREZ CARRENO : **Anotaciones y Advertencias medicas :** (Publication officielle). — (Valencia, Vénézuela, Imprenta del Estado Carabobo, 1909).

A. TRINCHANT : **Spiritisme** (Quelques questions pour essayer de vulgariser ce sujet au point de vue pratique). — (Leymarie, éd., Paris, 42, rue Saint-Jacques). 0 fr. 10.

Appel aux Esprits supérieurs, poésie médiumnique signée : *Edgard Poë* (médium Mme KRELL) ; musique de H. ALBERT. — (Etesse, éd., 24, rue de Grammont, Tours. — Prix net : 1 fr.)

Prières et Méditations à l'usage de ceux qui croient et pour l'édification de ceux qui ont cessé de croire. — (Nantes, Librairie J. Lessard, 15, rue Rubens).

GEORGES PINÇON : **La Fin du Christianisme**. Préface de PAPUS. — (Chez l'auteur, Paris, avenue Daumesnil, 269. — Prix, franco : 3 fr. 50).

AUGUSTE COMTE : **Cours de Philosophie positive**. — Tome VI, contenant : *Le Complément de la Philosophie sociale et les Conclusions générales.* — (Schleicher frères, ed., 61, rue des Saints-Pères, Paris).

O. DE BEZOBRAZOW : **La Renaissance religieuse**. — Paris, Daragon éd.).

H.-N. DE FREMERY : **Bewijzen voor 's Menschen Woortleven na den Stoffclijken Dood**. — (Van Dishoeck, éd., Bussum, 1909).

Un Viajero del Infinito : Ecos de un Alma. — Tarrasa, 1909 ; Distribution gratuita.)

J.-F. HERBART : **Comment élever nos enfants?** — (Pédagogie générale) ; traduit par J. Molitor, professeur au Lycée de Lille. — (Schleicher frères, 61, rue des Saints-Pères, Paris). — Prix : 2 fr.

Soc. An des Imp. Wellhoff et Roche 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur. Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année | 1er et 16 Février 1910 | Nos 3 et 4

Le Rapport d'une Commission de Naturalistes

sur les Expériences médiumniques exécutées par le Dr J. OCHOROWICZ

avec le médium Mlle Stanislawa TOMCZYK

au Laboratoire de Physique du Musée de l'Industrie et de l'Agriculture, à Varsovie.

L'article publié par le prof. N. Cybulski dans la *Gazette Médicale* (1), réimprimé par un journal du matin, produisit une double impression : un certain nombre de médecins, hostiles à toute nouveauté, et le gros public peu instruit, prirent au sérieux les négations du physiologiste; mais le public intelligent, quelques jeunes médecins, et surtout les hommes de science, furent plutôt choqués par le langage violent et prétentieux du professeur, qui, sans faire preuve d'une étude quelconque du sujet, sans avoir vu les expériences du Dr Ochorowicz, avec une ignorance visible de la littérature médiumnique, niait tout et dénigrait tout. En comparant la banalité de ses arguments avec la brutalité de son jugement, on se disait plutôt : « Tu te fâches, donc tu as peut-être tort. »

Quelques physiciens s'adressèrent au Dr Ochorowicz, en lui demandant s'il ne voudrait pas soumettre ses expériences au contrôle d'un groupe de naturalistes.

Il consentit avec empressement et promit, malgré l'état peu favorable des forces du médium, troublées par certaines influences morales et surtout par les attaques parues dans quelques journaux, de faire tout son possible pour la réussite des expériences.

Séance du 30 octobre.

La première séance eut lieu le 30 octobre, au Laboratoire du Musée. Pour familiariser le médium avec les assistants, on lui montra d'abord quelques expériences électriques qui l'intéressèrent beaucoup : les rayons Röntgen, les courants de Tesla, l'électro à courants alternatifs de E. Tomson (qui produit une « lévitation » d'un anneau de cuivre), enfin, les principaux phénomènes du radium.

On remarqua, à cette occasion, que Mlle Tomczyk semblait présenter une sensibilité exceptionnelle pour les courants Tesla et le radium. Les premiers produisirent en elle des secousses, absolument insensibles pour les assistants; et le petit tube contenant une parcelle de radium provoqua, sur la main du médium, une rougeur persistante après quelques secondes d'application.

On procéda ensuite aux expériences médiumniques proprement dites, pour lesquelles, suivant la déclaration du Dr Ochorowicz, il a fallu endormir le sujet. L'hypnotisation fut effectuée par l'imposition de la main droite du Dr Ochorowicz sur la tête du médium qui s'endormit au bout de deux minutes. Après une courte période d'affaissement général, le médium, qui s'endormit au bout de deux minutes. Après il fit de nouveau connaissance avec les assistants, ne se souvenant pas bien de ses impressions normales de tout à l'heure.

Un examen scrupuleux des mains du médium, de la table, etc., ayant été accompli, on procéda aux expériences, dont nous décrirons ici les trois principales, en abrégeant un peu la description détaillée du Rapport.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

Il s'agissait de *soulever sans contact* une sonnette légère, en métal, avec un manche de bois.

« Après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles le médium tint les mains jointes, en déclarant qu'il « accumulait le courant », la sonnette, bien visitée par les assistants, fut posée par M. Kalinowski sur la table, devant le médium. Ce dernier posa ses mains des deux côtés de la sonnette, à une distance de dix à vingt centimètres.

« Quelques minutes après, la sonnette commença à remuer; à plusieurs reprises, elle s'avança de un à deux centimètres, en s'éloignant du médium. On constata que, pendant certains de ces mouvements,

(1) Voir au numéro de janvier l'article intitulé : *La Question du Médiumnisme au Congrès de Varsovie.*

les mains du médium ne bougeaient pas. Mais un soulèvement complet n'a pas été obtenu. Les gestes engageants du médium ont eu pour effet de remuer la sonnette de diverses manières et de la renverser enfin. Sur la demande des assistants, *elle se leva et occupa la position précédente,* sans cependant pouvoir quitter l'appui de la table. La réussite incomplète de cette expérience fut attribuée, par le médium, à la faiblesse du courant.

diatement après la détonation magnésique, la sonnette retomba sur la table. Les assistants peuvent de nouveau garantir que les mains du médium ont été visitées avant l'expérience, qu'après cette visite, ce dernier ne toucha plus à sa personne et ne cacha point ses mains; qu'il ne toucha pas à la sonnette, ni avant, ni pendant l'expérience; que les mouvements de la sonnette et de ses mains ne furent pas toujours synchrones; que les mouvements eurent



La Lévitation de la sonnette sans contact.
(Des trois photographies qui ont été prises simultanément, nous reproduisons celle qui montre le mieux les conditions dans lesquelles s'est produit le phénomène.)

lieu indépendamment de cette circonstance, quand la sonnette fut placée (toujours par un des assistants, M. Kalinowski), avant ou après l'apposition des mains du médium sur la table; enfin, *on n'a remarqué, ni pendant la visite des mains, avant et après les expériences, ni au moment des essais, ni sur des photographies prises, aucun lien matériel entre les mains du médium et l'objet soulevé.* »

« Un quart d'heure après, le médium déclara qu'il sentait une force plus grande, et demanda de nouveau la sonnette, en assurant que maintenant il réussirait mieux, et en priant le photographe de se tenir en garde pour la prise d'une photographie au magnésium. Et réellement, après quelques tentatives, la sonnette se souleva complètement.

« Le soulèvement de la sonnette fut d'abord peu prononcé, mais ensuite elle se porta *jusqu'à la hauteur du front du médium.* C'est ce moment qui a été saisi par M. Georges Richard, à l'aide de trois appareils, dont deux stéréo (du format 9 × 14 et 6 1/2 × 11) et un simple du format 9 × 12. Immé-

DEUXIÈME EXPÉRIENCE

C'est une répétition de l'expérience classique de la balance ou de *changement apparent du poids,* dé-

crite et illustrée par le Dr Ochorowicz dans le numéro du 1er au 15 mars 1909 de nos *Annales*.

« Sur l'un des plateaux d'une balance à suspension on mit une boule en celluloïd, ce qui détermina l'abaissement de ce plateau. Sur la demande, dans quelle position les mains du médium devaient être sous l'action des courants de Tesla. La force de cette main augmenta de 25 à 130. L'accroissement ne fut cependant que passager et disparut après quelques minutes. Ce fait qui, suivant l'expression de la Commission, ne fut pas bien observé, mériterait une vérification.



DÉTAIL AGRANDI D'UNE DES PHOTOGRAPHIES DE LA LÉVITATION DE LA SONNETTE.

tenues, M. Sosnowski indiqua la position *sous* la balance.

« Quelques minutes après, le plateau avec la boule *se souleva violemment et s'arrêta, tandis que la boule sautait hors du plateau, comme lancée par une secousse.* »

Pendant l'intervalle qui suivit cette expérience, le médium se sentant fatigué, ce dernier pria qu'on lui montrât encore une fois les expériences électriques faites pendant son état de veille.

Durant cette répétition, on remarqua un fait intéressant. La force musculaire du médium, qui était de 55 à droite et de 35 à gauche, d'après la grande échelle du dynamomètre de Basset (force inférieure à sa moyenne, suivant la déclaration du Dr Ochorowicz), fut accrue énormément, dans la main gauche du médium, à la suite de son contact prolongé avec un grand tube à air raréfié, qui reluisait à distance

TROISIÈME EXPÉRIENCE

Elle est relativement nouvelle et ne fut tentée par le Dr Ochorowicz qu'une seule fois, avant les séances de la Commission. C'est une expérience pour ainsi dire *chimique*, car il s'agissait de produire *une réaction chimique à distance.*

« Après le repos du médium, on procéda, sur la proposition du Dr Ochorowicz, aux expériences avec les dissolutions du ferro-cyanure de potassium et du chlorure de fer, dans le but d'effectuer le transfert de particules d'un de ces liquides dans l'autre. L'expérience fut faite de la manière suivante : le médium promena sa main, à une hauteur changeante de plusieurs centimètres, à droite et à gauche, au-dessus d'un carton blanc, sur lequel on avait placé deux grandes gouttes des deux liquides susmentionnés, éloignées l'une de l'autre de 25 à 30 millimètres.

« Quelques minutes après, on remarqua l'apparition de la couleur bleue dans les deux liquides à la fois; et, en dehors de la coloration bleuâtre générale, quelques petites taches plus foncées d'un diamètre de 1/2 à 1 centimètre, ce qui, à cause de la grande concentration des liquides, semble prouver que les particules transportées présentaient un diamètre extrêmement petit. En outre, on remarqua dans la direction des mouvements des mains du médium, entre les gouttes et le long du carton, un grand nombre de lignes bleues, coupant, sous des angles différents, la ligne droite qui réunissait les milieux des deux gouttes. Ces dernières présentaient une circonférence inégale, frangée dans divers endroits. La plupart des lignes liquides semblaient être produites par les gouttes des deux dissolutions déjà mélangées.

« Un second carton-témoin, sur lequel on appliqua deux autres gouttes identiques aux précédentes, mais qui ne furent pas influencées par le médium, est resté sans changement.

« La visite des mains du médium, accomplie immédiatement après l'expérience, ne dévoila aucune trace de bleu de Prusse. »

Le procès-verbal de cette séance a été signé par MM. Jean Sosnowski, candidat ès sciences naturelles, assistant à la chaire de physiologie à l'Université impériale de Varsovie; Stanislas Kalinowski, candidat ès sciences physico-mathématiques, directeur du Laboratoire physique du Musée; Bohdan Zatorski, chimiste, magistre ès sciences naturelles; Joseph Leski, magistre ès sciences naturelles, directeur du Musée; Pierre Lebiedzinski, ingénieur-chimiste; Ladislas Kislanski, ingénieur, président du Musée; Georges Richard, photographe.

Séance du 21 Novembre

Vu l'état d'épuisement du médium, il a fallu attendre quelques semaines pour pouvoir arranger une seconde séance expérimentale, exigée par la Commission afin de s'orienter mieux dans les conditions de ces phénomènes étranges et de pouvoir en tirer quelques conclusions générales.

Le compte rendu de cette seconde séance est si remarquable que nous n'hésitons pas à le reproduire *in extenso*. Malgré sa concision et ses réserves théoriques, tout à fait justifiables, il contient une description très complète des phénomènes et fait preuve d'une impartialité sévère qui va au-devant de toutes les objections. C'est peut-être le rapport le mieux documenté qui ait jamais été fait d'une séance médiumnique.

« Le 21 novembre 1909, dans le Laboratoire physique du Musée de l'Industrie et de l'Agriculture, eut lieu la seconde séance, pendant laquelle le Dr Ochorowicz continua ses expériences médiumniques avec Mlle Stanislawa Tomczyk.

« Présents : MM. Léopold Janikowski, secrétaire du Musée; Stanislas Kalinowski, directeur du Laboratoire; Pierre Lebiedzinski, ingénieur-chimiste; Joseph Leski, directeur du Musée; Jean Sosnowski, assistant de physiologie à l'Université de Varsovie; Bohdan Zatorski, ancien directeur des fabriques chimiques.

« La séance commença par la lecture, vérification et acceptation du procès-verbal de la séance du 30 octobre. Ensuite, M. Lebiedzinski présenta aux assistants les photographies exécutées dans son laboratoire et ayant pour but la vérification du degré de visibilité sur les négatifs de différents fils. Elles ont été prises dans les mêmes conditions que celles de la sonnette soulevée le 30 octobre, à la même distance de deux mètres, avec la même poudre magnésique et le même appareil stéréo 9 × 14. La distance focale de cet appareil étant de 90 millimètres, il donne, à cette distance, une image environ vingt fois plus petite que l'objet. On vérifia que même un fil de cocon, dont l'épaisseur ne dépasse pas 1/50 de millimètre et dont l'image subit une réduction d'environ 1/20, est encore visible sur les clichés à l'œil nu, aussi bien qu'un fil noir à coudre, beaucoup plus épais; *tandis que sur les négatifs du 30 octobre, aucun fil n'est perceptible, même à l'aide d'une loupe.*

« Après avoir constaté de cette façon que *la photographie constitue un moyen décisif de contrôle sous ce rapport*, on procéda aux expériences médiumniques.

« A 8 heures 52, le Dr Ochorowicz endormit Mlle Tomczyk, en tenant sa main au-dessus de sa tête, après avoir exécuté quelques « passes », ce qui dura, cette fois, une minute et demie. Une fois le médium en état de somnambulisme actif (« transe »), on procéda à l'application de moyens de contrôle encore plus sévères que dans la séance du 30 octobre, à savoir :

« 1° En présence de tous les assistants, le médium retroussa ses manches au-dessus des coudes, lava ses mains avec du savon et les essuya à l'aide d'une serviette préparée à cet effet;

« 2° Sous la pleine lumière d'une lampe à pétrole, après avoir bandé les yeux du médium, on examina soigneusement ses mains et ses doigts, l'un après l'autre, et on passa un canif entre ses ongles et la chair;

« 3° En saisissant ses mains visitées, MM. Kalinowski et Sosnowski conduisirent le médium jusqu'à la table, préalablement visitée et nettoyée. A partir de ce moment, il ne retira plus ses mains de la table, ne toucha plus ni lui-même, ni une autre personne, ni aucun des objets destinés pour l'expérimentation;

« 4° Pour éclairer la salle, on se servit d'une lampe

à pétrole, posée à une distance de deux mètres, derrière le médium et un peu de côté. Les conditions d'éclairage furent meilleures que dans la séance précédente, car le corps du médium ne projetait pas son ombre sur la table. »

PREMIÈRE EXPÉRIENCE

« Pour faciliter l'observation et le contrôle, le Dr Ochorowicz proposa d'exiger du médium la provocation d'un mouvement *horizontal*, dans la direction d'une de ses mains à l'autre, et pendant que ces dernières, posées des deux côtés de l'objet, resteraient autant que possible immobiles.

« On se servit, comme objet, d'une balle en celluloïd de 6 centimètres de diamètre. Pour éviter l'influence du tremblement de la table, et, en général, pour limiter les mouvements de la balle, on la plaça sur le dynamomètre à main de Basset, ayant la forme de la lettre O allongée, et dont l'aiguille marquait une petite saillie au milieu de l'appareil. Ces deux objets ont été visités par M. Sosnowski et posés sur la table de manière à ce que l'axe le plus long du dynamomètre fût perpendiculaire à la position des bras du médium, et que la balle occupât son angle gauche.

« Les mains du médium furent tenues au-dessus de la table à une hauteur de 2 à 3 centimètres et une distance de 2 à 3 centimètres des bouts du dynamomètre.

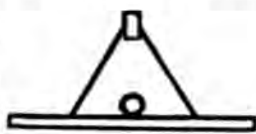
« Après une courte attente, on remarqua quelques mouvements insignifiants de la balle qui, ensuite, *roula jusqu'à la moitié du dynamomètre*. Ce déplacement se répéta encore deux fois, sans cependant que la balle eût pu vaincre le petit obstacle du milieu, formé par l'aiguille. Pendant ces mouvements, le médium souleva à plusieurs reprises ses mains au-dessus de la table, jusqu'à une hauteur de 8 à 10 centimètres. A sa prière, le Dr Ochorowicz appliqua ses mains derrière la tête du médium, après quoi la balle roula de nouveau jusqu'au centre du dynamomètre, mais, au lieu de continuer son chemin, elle sauta sur la table, en se dirigeant vers le médium. Celui-ci approcha alors ses mains de la balle, sans la toucher, et lui ordonna de remonter sur le dynamomètre, ce qui arriva à la suite de quelques gestes ascendants exécutés par les mains du médium et dont l'amplitude était de 15 centimètres environ. Pendant l'exécution de ces gestes, la balle resta immobile et ne se déplaça qu'après leur cessation. Quelques minutes après et dans des conditions analogues, la balle, qui se trouvait alors à l'angle droit du dynamomètre, *roula sur toute la longueur de l'appareil jusqu'à son bout gauche et retomba sur la table*.

« Après la fin de cette expérience, on remarqua un phénomène curieux : l'échauffement de la balle à la température du corps, ou même — suivant l'opinion de quelques-uns des assistants — un peu plus. Mais comme ce phénomène fut inattendu et comme, par conséquent, la température de la balle ne pouvait pas être prise immédiatement, la Commission ne considère pas ce fait comme suffisamment établi.

« A un nouvel examen des mains du médium, exécuté immédiatement après la fin de cette expérience, on remarqua seulement que ses mains, chaudes auparavant, étaient alors froides et humides. »

DEUXIÈME EXPÉRIENCE

Elle consiste en un essai de *l'action médiumnique à travers un écran transparent*. On se servit, dans ce but, d'un entonnoir en celluloïd, dont le tube fut coupé. Le trou qui en résulta fut bouché, avec le consentement du médium, par M. Kalinowski, à l'aide d'un bouchon de liège.



Comme objet à déplacer, on prit une petite balle, également en celluloïd, de 4 centimètres de diamètre. Cette balle, examinée d'abord par les assistants, a été placée sur la table par M. Leski, et recouverte de l'entonnoir retourné, c'est-à-dire avec sa pointe en haut.

« Les mains du médium, après une nouvelle visite, furent placées à plat sur la table, des deux côtés de l'entonnoir. Elles restèrent d'abord quelques minutes immobiles ; ensuite, le médium les souleva à une hauteur de 1 à 2 centimètres. Quelques dizaines de secondes après, ce fut l'entonnoir lui-même qui remua tout d'abord, mais ensuite, sur la demande des assistants, il resta immobile, tandis que *la balle, cachée dans son intérieur, roula dans la direction du corps du médium et un peu à gauche, et retourna ensuite à sa place primitive, au milieu de l'entonnoir*.

« Sur une demande réitérée des assistants, *la balle exécuta encore une fois son roulement et butta contre la paroi de l'écran du côté du médium*.

« Pendant ces deux premiers mouvements, les mains du médium se trouvaient à une distance de 1 à 2 centimètres des parois de l'entonnoir ; avant le troisième, le médium demanda s'il pouvait appuyer ses doigts contre l'entonnoir, ce à quoi l'on consentit, jugeant que, dans ces conditions, l'expérience sera encore plus démonstrative.

« Cette expérience terminée, on visita de nouveau les mains du médium. »

TROISIÈME EXPÉRIENCE

« Cette fois, on se proposa d'obtenir encore un *soulèvement complet sans contact*. L'objet choisi fut une petite bouteille en verre, de 11 centimètres de hauteur, remplie en partie d'eau de Cologne. Après

la visite, le médium joignit ses mains « pour accumuler le courant » et les plaça ensuite des deux côtés de la bouteille posée sur la table par M. Janikowski. Puis il exécuta quelques mouvements, invitant le flacon à se soulever. Il remua à plusieurs reprises, mais sans se soulever complètement. Alors, le médium demanda la permission de « magnétiser la bouteille », ce qui lui fut accordé, à condition de ne pas la toucher ni faire de mouvements autour de son goulot. Conformément à cette exigence, le médium exécuta quelques passes, horizontales et verticales,



Le médium Mlle STANISLAWA TOMCZYK. prenant ses ébats sur l'escarpolette.

d'un seul côté de la bouteille, pendant lesquelles ses mains se trouvaient à des distances inégales de l'objet. Pendant une de ces passes, à la suite d'un glissement de son coude, le médium toucha le bouchon de la bouteille, ce qui occasionna de sa part la demande d'une nouvelle visite des mains et du flacon. Quand cette visite fut accomplie et le flacon posé de nouveau sur la table, le médium tint ses mains des deux côtés du flacon, à une distance de 6 à 8 centimètres. Après une courte attente, lorsque le médium commença à soulever ses mains, *le flacon se souleva lui aussi, lentement, d'abord de quelques centimètres seulement, et ensuite à une hauteur de 30 à 40 centimètres au-dessus de la table, resta un moment immobile, puis retomba sur la table.*

« A la suite de cette expérience et après un examen réitéré de ses mains, le médium commença à trembler de tout son corps et à sangloter, en se plaignant d'un épuisement extrême.

« On décida de lui laisser un temps de repos, après lequel on se proposait d'exécuter encore quelques expériences, combinées auparavant par la Commission; mais, vu la grande fatigue du médium, on renonça à ce projet et Mlle Tomczyk, sur sa demande, fut réveillée par le Dr Ochorowicz.

« On constata qu'une demi-heure après, son pouls présentait encore 110 pulsations par minute.

« Au cours des expériences ci-dessus décrites, la Commission a pu constater les faits suivants, qui concernent d'un côté les conditions des expériences, et, de l'autre, caractérisent les phénomènes, à savoir :

A. *Quant aux conditions de contrôle pendant les expériences.*

« 1° Qu'avant chaque essai les mains du médium furent soigneusement visitées;

« 2° Qu'il en fût de même pour tous les objets ayant servi pendant les expériences; que ces objets furent placés toujours par un des assistants et que le médium, une fois visité, ne touchait plus ni à ces objets, ni à son propre corps, ni à d'autres personnes ou objets, sauf la table, également bien visitée;

« 3° Que les phénomènes observés ne se présentaient jamais d'une façon spontanée, mais étaient toujours annoncés et attendus, ce qui permettait de soumettre le développement de chacun d'eux à une observation stricte, avec concentration de l'attention;

« 4° Que ni pendant les expériences, ni pendant la visite des mains du médium, on ne découvrit aucun corps étranger pouvant transmettre le mouvement des mains du médium aux objets déplacés;

« 5° Que, dans la deuxième expérience, l'objet à déplacer fut séparé des mains du médium par un écran imperméable.

B. *Quant au mécanisme des mouvements observés.*

« 6° Que, dans la deuxième et la troisième expériences, lorsque les mouvements des objets se répétaient à plusieurs reprises, le mouvement réitéré s'accomplissait, malgré qu'un moment auparavant le médium eût éloigné ses mains à une distance de 30 à 60 centimètres, eût gesticulé de diverses manières et n'eût plus rapproché ses mains l'une de l'autre, avant de les mettre plus près de l'objet, dans l'intention de provoquer le mouvement répété;

« 7° Qu'entre les mouvements des mains du médium et les mouvements des objets déplacés, il y avait souvent des discordances, aussi bien par rapport à l'espace que par rapport au temps.

« *a*) Dans la première et la deuxième expériences, les objets restaient souvent immobiles, pendant que les mains du médium exécutaient de vifs mouvements; et se déplaçaient, au contraire, lorsque ses mains se trouvaient dans une immobilité absolue ou relative; la différence du temps s'éleva à plusieurs secondes;

« *b*) Lorsque le mouvement s'effectua synchroniquement avec le déplacement des mains du médium (dans la première et la deuxième expérience), l'espace parcouru par l'objet fut presque toujours plus grand que l'espace parcouru par les mains.

En général, vu les circonstances dans lesquelles ont eu lieu les essais, et la caractéristique des mouvements produits, les soussignés, sans entrer dans une discussion concernant les causes et l'essence des phénomènes incompréhensibles pour eux, les considèrent comme dignes d'être étudiés et élucidés. »

C. *Quant aux phénomènes de nature physiologique* (qui, d'ailleurs, n'ont pas été étudiés d'une façon spéciale), on a observé :

« 8° Que les expériences ont eu lieu non à l'état normal du médium, mais dans l'hypnose (somnambulisme). Dans cet état, le médium semblait présenter une hyperesthésie visuelle très marquée, car il fermait ou couvrait constamment ses yeux devant la lumière et les ouvrait en regardant les parties non éclairées de la salle;

« 9° Qu'avant les expériences, les mains du médium étaient le plus souvent chaudes, et, immédiatement après chaque expérience, froides et humides;

« 10° Qu'immédiatement avant et pendant les phénomènes, on a pu observer un accroissement notable dans les fonctions du cœur, des aspirations profondes et accélérées, accompagnées d'une rougeur brûlante des joues. Après les expériences, on constata plusieurs fois une accélération du pouls;

« 11° Après chaque expérience, le médium manifesta une fatigue plus ou moins grande, caractérisée par une tendance au repos, céphalalgie, et même, après la dernière, par une crise nerveuse.

« Ont signé :

« L. Janikowski, S. Kalinowski, P. Lebiedzinski, J. Leski, J. Sosnowski, B. Zatorski. »

L'importance de ce consciencieux Rapport n'a pas été saisie par la presse polonaise. Quelques journaux seulement le publièrent en entier parmi les faits divers; d'autres se sont bornés à des notices ou gardèrent prudemment le silence...

On ne peut pas nier, cependant, qu'il a eu une influence sur l'opinion publique. Les attaques cessèrent et, par-ci par-là, on remarqua même quelques signes d'approbation. En tout cas, on n'a pas osé attaquer l'opinion des personnes connues dans le pays, capables d'expérimenter, et qui ont fait preuve d'une circonspection et d'une réserve scientifique évidente.

En dehors du rapport de la Commission du Musée, un aliéniste connu, le Dr Przychodzki, qui assista à une séance expérimentale avec Mlle Tomczyk, publia une lettre ouverte, dans laquelle il proclama non seulement la réalité des faits, mais aussi le bien fondé des hypothèses du Dr Ochorowicz.

Enfin, dernièrement, la Société de Psychologie, dont les membres occupèrent durant le Congrès une position plutôt hostile envers le Dr Ochorowicz, l'invita à faire une conférence. Elle doit avoir lieu dans le courant du mois de février et porter comme titre : « *L'importance du médiumnisme pour les progrès de la psychologie.* »

Il est probable qu'après avoir épuisé ses communications scientifiques dans des cercles formés, le Dr Ochorowicz se décidera enfin à donner une conférence publique attendue depuis longtemps.

Nous avons cru devoir raconter à nos lecteurs les péripéties des luttes entreprises en Pologne au nom des études métapsychiques, luttes, du moins en partie, victorieuses.

C'était la première fois que ces questions étaient admises et discutées dans un Congrès scientifique. C'était la première fois qu'une Commission de naturalistes, organisée par une Institution publique, étrangère à ces études, en confirmait nettement l'importance.

Il est vrai que sa tâche fut particulièrement facilitée par les efforts de notre collaborateur, qui, grâce aux prédispositions heureuses de son médium, réussit à donner aux phénomènes spontanés la forme et les qualités de véritables *expériences*. Mais, en même temps, il faut applaudir au courage des rapporteurs qui, en bravant le ridicule, et en se conformant strictement aux exigences d'une science impartiale, ont préparé le terrain à de nouvelles vérités.

F. L. USHER ET F. P. BURT

Quelques expériences de TRANSMISSION de la PENSÉE à grande distance

(Suite et fin : Voir le n° de Janvier)

Il est souvent instructif d'examiner les cas d'insuccès apparent, qui peuvent être dus à une ou plusieurs des causes suivantes :

a) Transmission d'une seule partie de l'idée originale.

Exemples. — 1° Figure 2, où la trompe de l'éléphant, le profil de l'oreille et des défenses, paraissent avoir été transmis comme des idées séparées ;

2° Figure 27, où l'idée générale des lignes parallèles, obliques est gardée ;

3° Figure 47 (expérience du serpent et de la théière à laquelle nous avons déjà fait allusion).

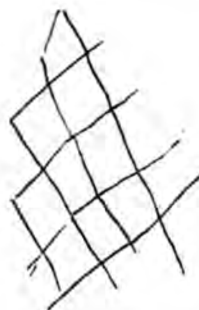
Des indications de cette même cause *a* peuvent probablement être découvertes dans chaque succès partiel.

b) Transmission de quelque idée différente de celle qu'on se propose de communiquer.

Exemples. — 1° Figures 23 et 30. Deux des dessins les plus remarquables du tapis de la table à laquelle était assis l'agent, étaient les ornements en forme de marches et de grillages qui paraissent avoir été reproduits dans quelques-unes des figures en question ; ils se reproduisirent à plusieurs reprises et furent finalement refusés comme des auto-suggestions ;

2° Figure 18. Pour la première fois au cours des séances, l'agent fumait une cigarette ;

3° Figure 39. Dans ce cas, il n'y a pas la plus légère ressemblance entre le dessin original et la reproduction. Deux jours auparavant, M. et Mme Sadgrove, dans une conversation avec le percipient, lui dirent qu'ils tâcheraient de saisir au vol, au moyen de l'*oui-ja*, l'idée qui serait transmise par l'agent le lundi suivant, en se préparant à l'expérience au moment fixé. L'agent ne savait rien de tout cela. Un dessin fait par Mme Sadgrove et la communication suivante obtenue au moyen de l'*oui-ja*, furent envoyés au percipient à West-Hampstead aussitôt qu'ils furent faits. Voici d'abord le dessin :



25 Mai 1910

8 h. 53 s.

Voici maintenant la bizarre communication obtenue par l'*oui-ja* : « Volaille rôtie, pain sauce habituelle, etc., etc., trois hommes, une voûte..., froid une curieuse lumière de lampe verte quelque chose qui résonne... »

Suivent quelques autres phrases sans signification. A part la ressemblance extraordinaire entre le dessin de Mme Sadgrove (1) et celui du percipient, cette communication ne transmit rien à ce dernier. Il expédia son propre dessin et celui de Mme Sadgrove à l'agent, qui envoya alors les deux déclarations suivantes :

Relativement à l'écriture par l'*oui-ja* obtenue par Mme Sadgrove, à Londres, à 8 h. 53 du soir, le 25 mai 1908, je fais la suivante déclaration : Vers 7 heures du soir, j'allai avec un ami, M. Wagner, dans un café, où, après avoir pris quelque nourriture, nous passâmes dans une petite salle contiguë dans laquelle se trouvaient trois tables, et nous jouâmes aux échecs. En face de nous était un passage à voûte qui menait au buffet, et, en regardant

(1) Il est à remarquer que M. et Mme Sadgrove avaient joué aux échecs dans la première partie de la soirée.

d'un côté, nous pouvions apercevoir, à travers une porte ouverte, la salle de billard, dont les tables étaient éclairées par des lampes avec des abat-jour en perles vertes. A la table voisine de la nôtre, deux hommes, ou peut-être trois, mangeaient de la volaille rôtie. A 9 h. 25, je regardai ma montre, et je sortis en toute hâte, laissant ma partie d'échecs inachevée, afin de commencer à transmettre les dessins à Mr. Burt à 9 h. 30. Durant la demi-heure que je fus ainsi occupé, quelqu'un jouait du piano dans une chambre voisine — chose qui ne se produisait pas d'habitude.

Signé : F. L. USHER.

Prague, 30/5 1908.

A l'appui du récit de M. F. L. Usher, je déclare :

Le 25 mai 1908, j'allai le soir, avec mon ami F. L. Usher, dans une petite salle d'un café, pour faire une partie d'échecs. A gauche, il y avait une porte vitrée qui conduisait à la salle de billard, éclairée par un lustre. J'avais devant moi M. Usher; derrière se trouvait le commencement d'un couloir qui était fermé par une porte à coulisse. A ma droite était l'entrée de l'établissement. A une des tables les plus proches étaient assis trois messieurs, dont deux mangeaient un poulet rôti. Cinq minutes avant 9 h. 1/2, M. Usher regarda sa montre et s'en alla aussitôt pour retourner chez lui, sans terminer la partie, car il avait à faire une expérience de télépathie, à 9 h. 1/2, à la maison.

Prague, 30 mai 1908.

Signé : CARL L. WAGNER.
11, Weinberggasse, 3, Prague (Bohême).

c) Suppression de l'idée principale à transmettre, par suite de quelque autre idée associée à la première, qui s'est présentée.

Exemples. — 1° La figure 14 montre assez bien l'un de ces cas, sans qu'il soit nécessaire de le démontrer ;

2° Peut-être la figure 35 ;

3° Les figures 22 et 36. L'agent supposa, un peu légèrement, que la spirale dessinée par le percipient dans la figure 22 pouvait s'expliquer par ce fait, que lui, l'agent, tenait dans la chambre un écureuil apprivoisé, qui tournait continuellement et rapidement autour d'une barre, en sa cage. Ce dessin fut fait le 3 février ; on n'y songea plus. Le 18 mai, l'agent, sans se souvenir consciemment de la supposition qu'il avait faite, concentra sa pensée sur une spirale (fig. 36), avec le résultat que l'on peut voir.

DISCUSSION GÉNÉRALE DES RÉSULTATS

En examinant la série toute entière des expériences, on remarque certains faits caractéristiques, qu'on peut résumer ainsi :

I. — Le processus de la transmission n'occupe pas nécessairement un temps mesurable.

Ceci paraît aussi vrai quand la distance est grande que quand elle est petite. Par exemple, dans les figures 2, de la série Bristol-Londres, la trompe de l'éléphant a été dessinée par le percipient à 10 h. 47; la partie correspondante du dessin de l'agent a été certainement faite dans la même minute. De même, dans la figure 33 de la série Prague-Londres, on constate une concordance parfaite d'heure. Dans un grand nombre de cas, le percipient ne dessina pas immédiatement l'image qui l'avait impressionné, afin de ne pas contaminer ses impressions ultérieures. Par conséquent, l'heure qui est notée pour un dessin ne représente pas toujours le moment réel dans lequel l'image s'est présentée à l'esprit du percipient. Il ne faut pas oublier par contre que l'agent ne transmettait jamais ses dessins avant l'heure fixée.

II. — Le résultat de la transmission ne semble pas influencé par le changement de distance entre l'agent et le percipient. Une comparaison entre la série Bristol-Londres et la série Prague-Londres nous montre que les résultats ne sont pas plus nombreux dans la première que dans la seconde.

III. — L'ordre et l'orientation des dessins dans les expériences entièrement ou partiellement réussies sont habituellement saisis par le percipient. Une exception remarquable nous est offerte par la figure 11 ; dans ce cas, l'agent avait dessiné la clef en sens horizontal; le percipient la dessina perpendiculairement ; mais il n'en est pas absolument sûr.

IV. — Ce que l'on transmet, est probablement l'image visuelle conçue par l'agent, sans aucune association mentale.

Ceci n'implique pas nécessairement que l'impression consciente du percipient coïncidera avec l'impression qu'on s'est proposé de lui transmettre. Par exemple, dans la figure 36, le dessin d'un écureuil, fait par le percipient, indique probablement une heureuse transmission de l'image visuelle de l'agent. (Voir à la colonne précédente.)

La vérité générale de ce principe ressort de l'ensemble des dessins.

V. — Dans certaines occasions où l'agent finit de transmettre avant que le percipient commence à recevoir, l'idée transmise reste latente (1) jusqu'au moment voulu.

Nous avons déjà discuté des exemples de cette sorte.

VI. — Il n'est pas prouvé que la réussite de la transmission, soit en rapport avec l'effort de concentration de la part de l'agent.

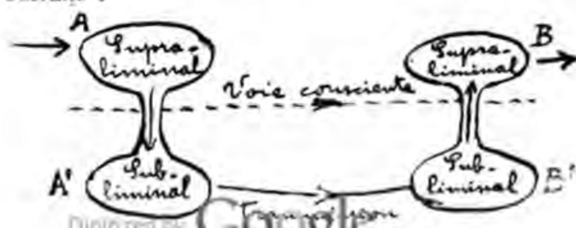
(1) Chez l'agent ou chez le percipient ? Les auteurs de cet article paraissent croire que c'est chez le premier, à en juger par les mots qui précèdent. Les cas si nombreux de pensées transmises par des mourants, et qui ont produit des hallucinations véridiques après la mort de l'agent, nous prouvent, à n'en pas douter, que l'image peut rester latente dans le cerveau du percipient — hormis qu'on veuille avoir recours à l'hypothèse spirite, sans aucune nécessité dans la plupart des cas. — *Note de la R.*

THÉORIE GÉNÉRALE

Les observations qui suivent, sur le mécanisme du processus de la transmission de la pensée, résument les conclusions auxquelles nous avons été amenés par nos propres expériences et par un grand nombre de cas télépathiques expérimentaux ou spontanés; nous les faisons suivre par quelques idées d'une nature plus spéculative, que nous n'avons la prétention de présenter que comme de simples inductions.

Un grand nombre de cas de télépathie exceptionnellement bons, se sont produits alors que, ou l'agent, ou le percipient, ou tous les deux, n'avaient pas eu conscience de l'idée qui était communiquée, et aucunement songé à cette transmission. Pour ce qui se rapporte à l'agent, dans le cours de nos expériences, nous avons déjà parlé d'un cas où une carte à jouer dont le titre avait été écrit automatiquement par A, avait été aperçue et signalée par B. Les cas les plus remarquables se rencontrent peut-être dans les communications que l'on obtient des médiums ennellement bons se sont produits alors que, ou l'agent, trancés; une grande partie des renseignements qu'ils ont acquis d'une façon anormale est évidemment tirée de quelque couche inférieure de la conscience de l'agent. Du côté du percipient, il y a des raisons pour croire que le processus de la transmission de la pensée a lieu plus facilement et complètement, quand il enregistre ses impressions par quelque forme d'écriture automatique, ou quand il est hypnotisé.

D'ailleurs, quand la conscience normale aussi bien de l'agent que du percipient, est plus ou moins effacée — par exemple, alors que les opérateurs agissent tous les deux par l'écriture automatique — la qualité véridique de toute communication télépathique qui peut avoir lieu est souvent beaucoup supérieure à celle qu'on remarque dans les expériences ordinaires de transmission de la pensée. La fréquence réelle avec laquelle les cas de cette espèce se produisent nous échappe en partie parce que ces faits, par leur nature même, ne sont pas sous le contrôle conscient. Ces considérations permettent de supposer que la transmission de la pensée ne se produit qu'entre les couches de la conscience qui se trouvent au-dessous de la normale; la concentration de l'esprit de l'agent sur une idée donnée servirait alors surtout à tâcher de faire descendre l'idée à une couche inférieure de la conscience. Le mécanisme entre l'agent et le percipient pourrait ainsi être représenté par le diagramme suivant :



Si nous adoptons cette manière d'envisager l'opération, les succès relativement petits qu'on obtient dans les expériences de transmission de la pensée se trouvent suffisamment expliqués par la nature incertaine et incomplète de tout effort fait par le contrôle conscient à l'extrémité de l'agent, et par le travail de sélection que doit faire le percipient entre les différentes idées qui tendent à émerger de sa subconscience.

Si la transmission de la pensée se produisait indépendamment de la conscience normale de l'agent ou du percipient, toutes ces difficultés disparaîtraient et les résultats seraient alors plus satisfaisants. On peut s'attendre à ce que les meilleurs résultats possibles se présentent quand tout se passe entre A¹ et B¹, mais la valeur de ces résultats ne peut être calculée que d'une manière bien approximative.

Les seules tentatives expérimentales en ce sens ont été, par conséquent, celles qui furent faites dans les conditions favorables à la production de cette sorte de télépathie; par exemple, lorsque deux personnes capables d'exprimer automatiquement leur activité mentale inconsciente opèrent simultanément de cette façon.

Bien que quelques-uns des résultats ainsi obtenus aient été incontestablement frappants, il est improbable que ce système, ou tout autre dans lequel on évite l'élément du contrôle intentionnel, puisse être bien démonstratif; c'est ce qui explique vraisemblablement pourquoi on a fait de nombreuses expériences dans lesquelles le percipient se trouvait en état hypnotique ou enregistrait automatiquement ses impressions, tandis qu'on ne s'est presque jamais occupé d'obtenir de l'agent des conditions semblables.

Nous ne connaissons pas des expériences dans lesquelles l'agent et le percipient aient été hypnotisés tous deux; cet essai pourrait toutefois être bien instructif; il faudrait naturellement avoir recours à un troisième opérateur pour hypnotiser aussi bien l'agent que le percipient, et pour diriger ensuite le cours des expériences en demandant au premier de « transmettre », au second de « recevoir », et à tous deux d'enregistrer leurs impressions respectives; la manière exacte de procéder dépendrait des circonstances.

Toute transmission de la pensée qui se produirait en de pareilles conditions devrait, selon la théorie que nous avons avancée, être exempte des seules sources d'erreur qui sont connues pour le moment, lorsqu'on opère de la manière habituelle; c'est-à-dire qu'on éviterait le caractère défectueux des procédés transliminaux aux extrémités de l'agent et du percipient. Les difficultés que rencontre ce dernier apparaissent d'une manière évidente par le cas relatif à B, que nous avons mentionné dans une page précédente, et par le peu de succès que nous rencontrons quand nous tâchons de nous souvenir par un effort

de volonté, d'un événement ou d'une notion qui se sont effacés de notre mémoire consciente.

Nous pouvons aussi nous faire une idée de ces difficultés, en songeant que nous ne parvenons pas avec certitude à déterminer le sujet de nos rêves par un acte préalable de volonté consciente ; on peut remarquer enfin que l'écriture automatique d'une personne correspond rarement à ses pensées conscientes.

Les résultats obtenus dans les conditions que nous avons indiquées, n'étant pas contaminées par deux importantes sources d'erreur, seront précieux comme des données, pour constater les possibilités et les limitations de la transmission réelle.

Nous espérons pouvoir rapporter dans une communication ultérieure le résultat de quelques expériences que nous proposons de faire en ce sens.

Bien que nous ayons déjà remarqué que rien ne prouve que la concentration délibérée de l'esprit (ou même l'effort pour transmettre) de la part de l'agent soit indispensable à la transmission, il est toutefois possible qu'elle puisse être un facteur pour dégager l'énergie nécessaire. Nous admettons que l'usage du mot *énergie* n'a aucune signification en toute autre hypothèse sur la télépathie qu'en celle physique ; mais dans cette dernière hypothèse, on ne peut pas concevoir une transmission sans dépense d'énergie. Comme l'énergie nécessaire est emmagasinée dans l'agent, le procédé de concentration, ou son effet ultime, peut fonctionner comme un détonateur, et déterminer ainsi le dégagement plus ou moins effectif de cette énergie.

L'extrême vivacité de plusieurs impressions télépathiques transmises « spontanément » peut être considérée comme une conséquence du caractère plus violent du détonateur qui est représenté, en ce cas, par quelque dérangement extérieur, comme, par exemple, un danger imminent. Dans ces cas, l'impression du percipient revêt souvent le caractère d'une hallucination, dans laquelle l'agent et le milieu dans lequel il se trouve sont vivement peints. Maintenant, puisque nous avons admis que la transmission a lieu uniquement entre les couches de conscience inférieure à la normale, il n'y a à première vue aucune raison logique pour qu'une impression de l'événement dont il s'agit soit la chose transmise : le fait que pourtant c'est bien cet événement qui se trouve transmis la plupart du temps, nous fait supposer qu'en ces cas la cause initiale peut avoir une double fonction. D'abord, elle peut agir comme un détonateur ; en second lieu, elle peut faciliter énormément la sortie transliminale, en rappelant ainsi le rôle joué par la concentration dans les expériences de transmission de la pensée préméditée. Lorsque la cause initiale est très violente, on peut concevoir que tout le champ mental de l'agent soit saturé par l'idée prédominante.

Ces considérations hautement spéculatives peuvent faire penser à une cause d'inefficacité dans l'expérience doublement hypnotique dont nous avons parlé. La conscience normale de l'agent étant effacée, on pourra imaginer qu'il ne se produira rien de comparable, d'un côté, avec la concentration consciente, ou l'effort pour transmettre, et de l'autre côté, avec la stimulation exercée par une impulsion extérieure par la voie du supraliminal.

L'insuccès complet de toutes les expériences dans lesquelles l'agent serait hypnotisé, laisserait certainement supposer que quelque manifestation d'activité mentale, associée spécifiquement avec la conscience normale, est un élément concomitant nécessaire. Par contre, la réussite ferait supposer la possibilité que l'impulsion initiale vienne de la région subliminale de l'esprit de l'agent.

Il serait intéressant d'examiner les quatre modifications suivantes de l'expérience doublement hypnotique dont nous nous occupons :

1. L'opérateur dit à l'agent de *se concentrer* sans tâcher de *transmettre ;* il dit au percipient qu'il *verra* quelque chose sans qu'il tente de *recevoir.*

2. On dit à A de *transmettre,* tandis que B se comporte comme au numéro 1.

3. On dit à B de *recevoir,* tandis que A se comporte comme au numéro 1.

4. A reçoit l'ordre de *transmetre,* et B de recevoir ; on s'efforcerait ainsi d'obtenir un rapport complet entre A et B.

L'expression « se concentrer » et « tenter de transmettre » dont nous nous servons plus haut, devrait être considérée comme représentant pour le subliminal le même procédé qu'on emploie en ces cas pour la conscience normale. Les expériences de télépathie, telles que nous les avons décrites en cet article, ne peuvent fournir que bien peu de données sur la nature du processus qui se passe entre l'agent et le percipient. A ce sujet, trois différentes hypothèses au moins ont été avancées. L'une est qu'une impulsion directe est envoyée de l'agent au percipient ; elle serait de nature physique, emploierait du temps pour parcourir l'espace et serait transmise au moyen de vibrations éthériques. Selon une seconde hypothèse, l'impulsion serait directe, mais psychique, et indépendante de tout moyen matériel ; enfin, on a eu recours à l'hypothèse d'une tierce intelligence, indépendante des deux expérimentateurs, et qui agirait comme un lien entre les deux.

Nos expériences ne nous font pas supposer un processus non physique ; au contraire, la nature des impressions du percipient, la conservation générale de l'ordre et de l'orientation, et la transmission fréquente de portions de dessins qui, par elles-mêmes, ne suffisent pas à reproduire l'idée qu'on a voulu transmettre — tout cela permet de penser plutôt à un *modus operandi* physique que psychique.

L'absence d'un intervalle mesurable de temps entre la transmission et la réception, observée quelquefois seulement, nous porte à croire à la probabilité que le temps nécessaire à l'impression pour parcourir plusieurs centaines de milles, peut-être moins d'une minute. En outre, bien que les résultats ne semblent pas être influencés par l'augmentation de la distance, comme on pourrait s'y attendre si le procédé était de nature physique, il est probable qu'on ne pourrait observer cette différence que si la distance parcourue était excessive relativement à celle que nous supposons être de nature à limiter la réussite des expériences aux extrémités de l'agent et du percipient ; et ceci serait vrai aussi bien si le processus de la transmission de la pensée avait un caractère « détonant » (comme lorsqu'une étincelle électrique s'allume à travers un obstacle d'air ou de verre entre deux pointes à des potentiels différents), ou s'il était analogue à la transmission de la lumière ou du son. Dans le premier cas, il y aurait pour une force impulsive donnée (l'équivalent approprié à « différence de potentiels »), une distance spéciale dans laquelle la transmission peut toujours avoir lieu, et au delà de laquelle elle ne peut pas se produire du tout ; ce qui fait que, si la plus grande distance essayée se trouvait être dans la limite en question, on n'observerait aucun effet dû à la distance ; en tout cas, il n'est pas facile de comprendre comment on pourrait en venir à bout, puisqu'on ne peut pas affirmer que la force impulsive soit toujours la même.

Dans le deuxième cas (c'est-à-dire si la transmission s'opérait comme celle du son et de la lumière), la diminution de la distance produirait certainement un choc plus violent à l'extrémité réceptrice, ce qui ne pourrait que renforcer les impressions du percipient, en facilitant le processus de l'émergence ; mais si nous devons supposer que la violence du choc à l'extrémité du percipient détermine la qualité de son impression, nous devons supposer aussi que la force avec laquelle l'impulsion se produit à l'extrémité de l'agent est déterminée par l'importance de la sortie transliminale. Maintenant, puisque la qualité des résultats obtenus n'est même pas approximativement constante pour une distance quelconque, il n'est pas très raisonnable de s'attendre à ce qu'elle puisse être influencée d'une manière appréciable par le changement de distance, car cet effet ne pourrait pas être distingué de celui produit par la variation qu'il peut y avoir dans la nature efficiente des processus transliminaux.

Il n'y a, en somme, rien d'incompatible avec un *modus operandi* purement physique, et rien qui puisse faire préférer l'hypothèse d'un procédé purement psychique, bien qu'en même temps on n'ait aucune preuve absolue en faveur de l'un des deux systèmes.

Au cours de cet article, on a parlé souvent de l'idée transmise comme venant de l'agent pour aller au percipient, et les flèches du diagramme que nous avons donné ont cette direction ; nous devons admettre toutefois que, bien qu'il convienne de parler ainsi, cette expression peut ne pas avoir plus de signification que si l'on disait que l'électricité se dirige du zinc au cuivre dans l'électrolyte d'une pile voltaïque.

PREMIER APPENDICE

EXPÉRIENCES AVEC LES CARTES (BRISTOL-LONDRES)

Cartes « transmises ».	*Cartes « reçues ».*	
	12 juin 1907	
Roi de carreau....	10 de carreau.........	1
4 de trèfle........	2 de trèfle............	2
As de cœur......	As de cœur............	3
6 de pique.......	6 de carreau..........	4
Roi de trèfle......	Valet de carreau.......	5
2 de pique.......	10 ou 9 de pique.......	6
	18 juin.	
3 de trèfle.......	2 ou 3 de trèfle........	7
As de cœur......	5 de cœur............	8
7 de carreau......	5 de carreau..........	9
4 de trèfle........	9 ou 10 de pique......	10
Reine de cœur....	Roi de cœur...........	11
5 de carreau......	7 de carreau..........	12
	22 juin.	
Valet de trèfle....	As de trèfle...........	13
2 de cœur........	2 de carreau..........	14
Reine de pique...	5 de trèfle............	15
4 de cœur.......	Rien..................	16
As de carreau....	9 de pique............	17
Reine de cœur....	As de pique...........	18
	24 juin.	
7 de trèfle.......	4 de cœur.............	19
7 de pique.......	As de carreau..........	20
Roi de cœur.....	Valet de pique.........	21
9 de trèfle.......	As de pique...........	22
Valet de pique...	9 de carreau..........	23
9 de pique.......	Roi de cœur..........	24
	19 juillet.	
5 de carreau.....	As ou 5 de pique......	25
7 de cœur.......	2 de cœur............	26
Valet de pique....	10 de carreau.........	27
8 de trèfle.......	2 de trèfle............	28
6 de pique.......	5 ou 4 de pique........	29
5 de carreau.....	Carreau ; ou as ou roi de pique.................	30

Nota. — Dans l'expérience n° 7, l'agent écrivit automatiquement « 3 de pique ». Dans les expériences 16 et 17, les cartes transmises paraissent être restées latentes dans l'esprit du percipient jusqu'au commencement de la séance suivante où elles apparurent dans l'ordre correct.

DEUXIÈME APPENDICE (Suite)

Expériences avec des Dessins

Série Prague-Londres (1)

A12

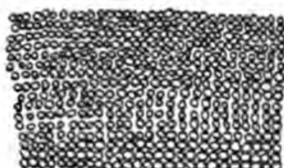
Prague, 4 novembre 1907.

9 h. 25. — 9 h. 40 s.



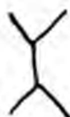
A13

9 h. 40. — 9 h. 55 s.



B12

Londres, 4 novembre 1907.



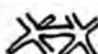
8 h. 38.



8 h. 40.



8 h. 43. (vague)



8 h. 55

B13

8 h. 55





8 h. 57

A14

Prague, 18 novembre 1907.

9 h. 30. — 9 h. 45 s.



A15

9 h. 45. — 10 h. s.



B14

Londres, 18 novembre 1907.

8 h. 39.





Presque au même temps.

8 h. 47.





8 h. 38.

B15



8 h. 59.

(1) Les dessins de la première série (Boston-Londres) ont été publiés dans notre précédent numéro (pp. 18-20). — Pour le dessin nº 13, il est à remarquer que le croquis du percipient a été probablement suggéré par les aigles couronnés des armes autrichiennes, qui étaient continuellement sous ses yeux. — Pour la figure 39, voir à la page 40.

A16

Prague, 26 novembre 1907.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A17

57 9 h. 30. — 9 h. 45 s.

B16

Londres, 26 novembre 1907.



Jusqu'à 8 h. 10.
Tout vague.



8 h. 44.



B17

8 h. 52.

A18

Prague, 2 décembre 1907.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A19



9 h. 45. — 10 h. s.

B18

Londres, 2 décembre 1907.



8 h. 39. — Je vois une sorte de spirale, qui paraît être en mouvement au bout d'une baguette.



8 h. 45.

B19

8 h. 56.





Et auparavant, mais vague.



Exactement après 9 h. Quelque chose comme une toile d'araignée.

A20

Prague, 9 décembre 1907.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A21



9 h. 45. — 10 h. s.

B20

Londres, 9 décembre 1907.

8 h. 40.

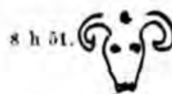


8 h. 44

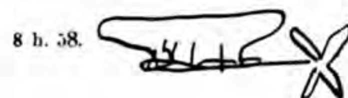


B21

8 h 51.



8 h. 58.

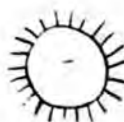


9 h. 2.



A22

Prague, 3 février 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A23



9 h. 45. — 10 h. s.

B22

Londres, 3 février 1908.



8 h. 36.



8 h. 43. — Spirale, qui paraît être en mouvement.



Retour de l'idée des ciseaux à friser, mais orientés différemment.

B23

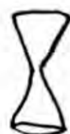
8 h. 50.





A24

Prague, 10 février 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A25



9 h. 45. — 10 h. s.

B24

Londres, 10 février 1908.

Vers 8 h. 40.





B25

8 h. 50. — Cela vient probablement de ma pipe posée sur la table.





8 h. 52.



9 h.

Je serais bien surpris s'il n'y avait point dans votre premier dessin une croix de quelque sorte.

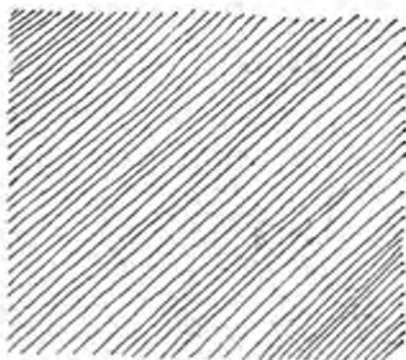
A26

Prague, 17 février 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A27



9 h. 45. — 10 h. s.

B26

Londres, 17 février 1908.

Presque tout de suite.



8 h. 35. — 8 h. 40.



B27



8 h. 48. — Cela se change en une spirale (impression d'une *qualité* différente des autres).



8 h. 53. — De nouveau une ruche à miel.

A28

Prague, 24 février 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A29



9 h. 45. — 10 h.

B28

Londres, 24 février 1908.



8 h. 30. — 8 h. 45.
Aucune impression vive.



A29



Vers 8 h. 56. — Une certaine quantité d'impressions très vagues, trop fugitives pour être reproduites par le dessin. Rien de défini ni de persistant.

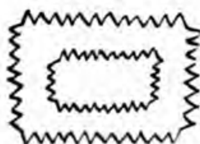
A30

Prague, 16 mars 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A31



9 h. 45. 10 h.

B30

Londres, 16 mars 1908.



8 h. 35



8 h. 40.

A31



8 h. 45. — 8 h. 50.





8 h. 50.

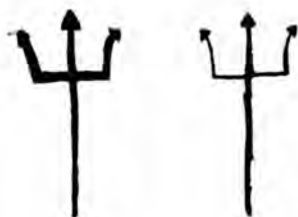
A32

Prague, 23 mars 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

A33



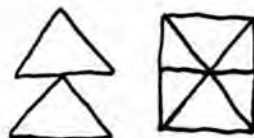
9 h. 45. — 10 h.
(Le deuxième trident a été dessiné à 9 h. 52.)

B32

Londres, 22 mars 1908.

(*Correction de F. L. N.* : 23 mars 1908.

8 h. 35.



B33

8 h. 45.



8 h. 50.

A34

Prague, 30 mars 1908.



9 h. 30 — 9 h. 45 s.

A35

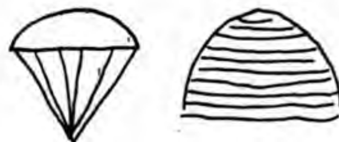


9 h. 45. — 10 s.

B34

Londres, 30 mars 1908.

8 h. 30. — 8 h. 40.



B35

8 h. 45.





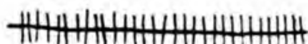
A 36

Prague, 18 mai 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45.

A 37



9 h. 45. — 10 h.

B 36

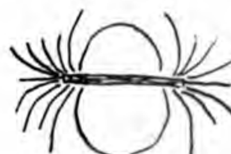
Londres, 18 mai 1908

8 h 40.



B 37

8 h. 50.



A 38

Prague, 25 mai 1908.



9 h. 30 — 9 h. 45 s.

A 39

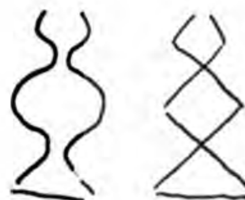


9 h. 45. — 10 h.

B 38

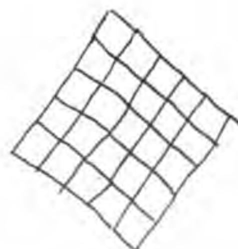
Londres, 25 mai 1908.

8 h. 30.



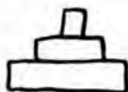
B 39

8 h. 45.



A 40

Prague, 1er juin 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45 s.

Transmis en fumant une cigarette.

A 41

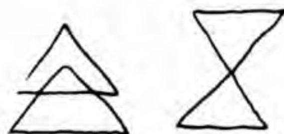


9 h. 45. — 10 h.

B 40

Londres, 1er juin 1908.

8 h. 55.





B 41

9 h. 45. — 9 h.

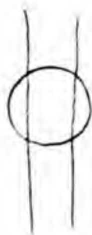






A 42

Prague, 15 juin 1908.



9 h. 30. 9 h. 45 s.

A 43



9 h. 45. — 10 h.

B 42

Londres, 15 juin 1908.

8 h. 30. — 8 h. 45.





Vu à 8 h. 30 et à 8 45.

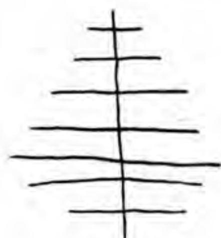
B 43

8 h. 15. — 9 h.



A 44

Prague, 22 juin 1908.



9 h. 30. — 9 h. 45.

A 45



9 h. 45. — 10 h.

B 44

Londres, 22 juin 1908.

8 h. 30. — 8 h. 45.



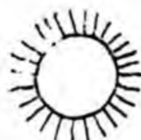
B 45

8 h. 45. — 9 h.



A 46

Prague, 29 juin 1908.



9 h. 30. — 9 45.

A 47



9 h. 45. — 10 h.

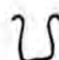
B 46

Londres, 29 juin 1908.

8 h. 30. — 8 h. 40.



B 47





(Idées subsidiaires entre les deux principales).



8 h. 50. — 9 h.



Les Phénomènes de San-José de Costa-Rica

UNE LETTRE DU PÈRE DU MÉDIUM

La *Voz de la Verdad*, de Barcelone, publie un singulier document au sujet des extraordinaires phénomènes médiumniques de Costa-Rica, dont nous avons entretenu nos lecteurs à plusieurs reprises, surtout dans notre livraison d'août 1909, où nous avons même publié quatre photographies du soi-disant fantôme de « Mary Brown ». Ce document est une longue lettre que M. B. CORRALÈS, père du médium, vient d'adresser à M. W. Stead.

Evidemment, à certains points de vue, le témoignage du père du médium n'est pas précisément celui auquel on peut tenir davantage; il est difficile de ne point le supposer entaché d'une partialité d'ailleurs trop naturelle et que nous ne pourrions considérer, en tout cas, que comme absolument inconsciente. Mais, sous d'autres rapports, cette lettre a une valeur très grande, que comprendront toutes les personnes qui en entreprendront la lecture. Nous avons voulu la traduire de son texte espagnol intégralement, c'est-à-dire sans en retrancher certains passages d'une nature très spéculative, qui ne peuvent toutefois être négligés par les chercheurs désirant se faire une idée, non seulement des circonstances matérielles dans lesquelles ces faits merveilleux se seraient déroulés, mais aussi de la mentalité des expérimentateurs.



Fig. 1. — Mlle Ofélia Corralès.

Nous espérons, enfin, que la lecture de ces pages produira à nos lecteurs, comme elle nous l'a produite à nous-même, une impression favorable à la sincérité du père de la señorita Ofélia Corralès.

San-José (Costa-Rica), 25 décembre 1909.

MONSIEUR,

Des raisons spéciales m'ont obligé, à mon grand regret, d'ajourner jusqu'à ce jour ma réponse à votre intéressante lettre du 20 août dernier. J'espère que vous voudrez bien me pardonner ce long retard.

La lettre de Buenos-Ayres à laquelle vous faites allusion a été écrite par don Jorge Vélez, ingénieur civil, personne sérieuse et honorable qui, durant son séjour à Costa-Rica, au service du gouvernement, eut l'occasion d'assister à quelques expériences chez moi. Le fait que sa signature n'apparaissait point au pied de la lettre, doit être vraisemblablement attribué, comme vous dites, à quelque déplorable oubli.

Je ne puis que confirmer les affirmations, très dignes de foi, qui vous ont été faites par votre correspondant de Buenos-Ayres. *Il n'y a pas le moindre doute* sur ce que le monsieur en question a rapporté au sujet des facultés psychiques merveilleuses de ma fille.

Toutes les personnes qui ont été témoins de ces merveilleuses manifestations de « l'Invisible » sont d'accord à déclarer qu'Ofélia est le médium le plus complet existant aujourd'hui au monde. Je crois qu'il en est bien ainsi. On a assisté ici à des phénomènes si fantastiques, qu'ils semblent dignes des *Mille et une Nuits;* des phénomènes insoupçonnés jusqu'à ce jour, à ce qu'on me dit, par les Crookes, les Wallace, les Richet, les de Rochas, les Zöllner, etc.

Et ils sont si variés, si complexes, si rebelles à toute analyse courante, qu'ils défient véritablement toute tentative de classification.

Afin que vous puissiez vous faire une idée plus précise de la puissance psychique d'Ofélia, je vais tâcher de grouper, sous les rubriques suivantes, les phénomènes les plus remarquables et les mieux contrôlés. Quand il s'agira de faits moins sûrs, je ne les indiquerai qu'avec les réserves voulues.

I. — PHÉNOMÈNES PHYSIQUES.

Lévitations. Mouvements d'objets, avec ou sans contact, dans l'obscurité ou en pleine lumière.

Variation du poids des objets.

II. — APPORTS.

Introduction d'objets dans la chambre bien fermée (meubles, livres, fleurs, etc.).

III. — ECRITURE AUTOMATIQUE.

Au moyen d'Ofélia. Dans l'obscurité ou en pleine lumière. Différentes langues : espagnol, français, anglais. Ofélia ne parle et n'écrit que sa langue maternelle. L'écriture est variable. A retenir la vertigineuse rapidité avec laquele le médium écrit, en pleine obscurité.

IV. — Écriture directe.

Dans ce cas les messages sont écrits *directement* par l'entité présente et sans la moindre intervention du médium, qui se place, avec tous les expérimentateurs, à plusieurs mètres de distance de la table. Nous avons ainsi obtenu des communications, non seulement en espagnol, mais en anglais et en français. Il faut pour cela une obscurité complète.

V. — Phénomènes graphiques

Par exemple, des dessins, et surtout des portraits au crayon de personnes célèbres, obtenus au moyen d'Ofélia, *et même d'un quelconque des assistants*, en pleine obscurité et dans l'espace de quelques secondes (un cas identique à celui de l'écriture automatique). Les portraits semblent des copies de gravures connues. Il est à noter qu'Ofélia ignore complètement l'art du dessin.

VI. — Phénomènes phoniques.

Chants très variés d'entités invisibles, accompagnés par un instrument musical quelconque (piano, violon, accordéon).

Ces beaux phénomènes se produisent également dans l'obscurité et en pleine lumière, bien que dans l'obscurité ils soient généralement plus intenses et plus parfaits. Ils sont d'un réalisme inconcevable, indescriptible. En certains cas, des chœurs se forment dans lesquels entrent huit voix d'hommes et de femmes qu'on peut entendre à 200 pieds de distance — et ceci en plein midi et avec les portes et les fenêtres ouvertes (1). Sur ces phénomènes, en particulier, vous pouvez questionner M. Antoine Lassus, commis voyageur de la maison Hachette de Paris, boulevard Saint-Germain, 79. Vous pouvez lui écrire, ou causer avec lui.

VII. — Exécution directe de musique sur le piano.

Après qu'on a pris toutes les précautions nécessaires, le médium et les assistants se placent loin du piano, et on fait l'obscurité. Un instant d'attente, destiné à préparer les âmes, à élever les cœurs, à unifier les volontés. Tout à coup apparaît dans la salle une entité inconnue qui nous serre la main avec effusion et nous salue en bon français. Elle s'approche d'Ofélia, lui baise la main et lui dit en même temps : *Bonsoir, mademoiselle* (1). Alors, elle prend une chaise, ouvre le piano, fait quelques gammes et, si l'instrument ne lui donne pas satisfaction, commence à l'accorder consciencieusement ; ce qu'il y a de plus admirable, monsieur, c'est qu'elle effectue cette opération si délicate et compliquée sans découvrir l'instrument ni enlever les vases de fleurs, les bibelots et les autres objets qui sont dessus.

Quand il a fini d'accorder l'instrument, le « mystérieux maëstro » s'assoit et commence à jouer des fantaisies musicales, avec tant d'habileté et avec une connaissance si parfaite du piano, que tous les auditeurs, même les plus profanes à l'art, en éprouvent un sentiment de délice et d'enthousiasme. On dirait qu'en ce moment passe dans l'auditoire un courant fluidique supérieur ; quelque chose comme un souffle d'infini, qu'on ne peut expliquer.

Comme il arrive de tout ce qui est bon et beau, ce phénomène n'est pas fréquent, et on ne l'obtient qu'en des conditions spéciales, dans un milieu psychique favorable, déterminé, à ce que je pense, par l'harmonie, la force de volonté et l'élévation d'esprit des assistants, et surtout d'Ofélia.

VIII. — Transports.

Après qu'on a fermé les portes et les fenêtres et qu'on y a mis les scellés ; après qu'on s'est bien assuré du contrôle et que tous les assistants ont été avertis et préparés, Ofélia quitte la chambre et y revient, littéralement comme si les murailles n'existaient pas pour elle. C'est un acte rapide comme la pensée. L'un des expérimentateurs donne les mots d'avertissement : *Un... Deux... Trois...!* A peine a-t-il terminé de prononcer le dernier mot, que la jeune fille est hors de la pièce. On fait la lumière, on examine les scellés : tout est exactement en place. Ce phénomène étonnant peut se produire, non pas uniquement avec Ofélia, mais aussi avec ses petits frère et sœurs Berta, Miguel et Flora ; je suis porté à croire qu'il pourrait avoir lieu avec toute autre personne aussi.

Vous comprendrez sans peine, Monsieur, les conséquences de ce phénomène monstrueux (pardonnez-moi l'adjectif). C'est la négation de toutes les lois qui régissent la matière : c'est la ruine inévitable, fatale du gigantesque édifice scientifique que l'homme a élevé à travers tant de siècles de lutte acharnée, d'étude et d'observation patiente sur ce sphinx mystérieux que nous appelons « la Nature ». J'avoue ma faiblesse : quand je m'attarde à méditer sur ce phénomène et d'autres de la même sorte, je me sens comme saisi d'un vertige et d'un frisson d'épouvante. L'abîme me fascine.

IX. — Matérialisations.

Notre cercle est hanté — « sous un contrôle supérieur », à ce qu'ils affirment — par un certain nombre d'entités qui disent s'appeler Miguel Ruiz, Mary Brown, Carmen X., Constantino de Alvarado, Ju-

(1) Nous avons cherché, avec plein succès, à reproduire ces chants par le phonographe. Nous avons déjà quelques disques enregistrant les voix et les chants de *personnes disparues*. N'est-ce point là le comble du merveilleux ?

(1) En français dans le texte. — *Note de la Réd.*

lia X., Camille Dijon et quelques autres dont nous ignorons le nom. Je les place dans l'ordre dans lequel elles se sont manifestées, et qui coïncide sans doute avec le progrès de nos recherches et le développement graduel des facultés d'Ofélia.

Chacune de ces entités est chargée de quelque fonction spéciale, parce que — à ce qu'elles disent — « aucune d'elles n'est un *médium* complet » (je souligne expressément le mot ! médium »). Il en résulte que les phénomènes dont est chargée l'entité A ne peuvent pas être produits par l'entité B ; ceux qui sont effectués par l'entité B ne sont point à la charge de l'entité A, et ainsi de suite. Elles se complètent et forment un ensemble harmonique, un *bloc*, un noyau médianimique d'une puissance extraordinaire. Elles sont en train de céder leur place à d'autres esprits plus élevés et plus capables, conformément au développement de nos travaux et en harmonie avec l'évolution des facultés du médium. (C'est du moins ce qu'elles déclarent.)

Et ces esprits, que font-ils ici, que cherchent-ils, quel but se proposent-ils ? Si vous les questionnez, ils répondent : « Nous ne sommes que les agents, les instruments d'entités plus élevées ; nous revenons ici pour combattre le matérialisme et pour démontrer expérimentalement la réalité d'une existence future, etc. » Evidemment, cette thèse est la règle de tous leurs enseignements, la raison d'être de tous leurs actes.

Une fois matérialisés, vous ne pouvez pas les distinguer d'un habitant quelconque de la terre. Impossible ! Ce sont des créatures en chair et os ; le corps qu'ils revêtent est un organisme parfait, qu'on touche, examine et entend. Ce sont des personnes comme nous, qui parlent, conversent, discutent, se réjouissent, s'ennuient, souffrent, jouissent, chantent, et, en un mot, vivent, durant la matérialisation, l'existence que nous vivons nous-mêmes. Quand les fluides s'épuisent et la séance finit, ils se saluent fraternellement et disparaissent avec la rapidité de l'éclair ; ils se dissolvent, s'évaporent, se convertissent en vapeur. Mieux encore, ils peuvent se multiplier à volonté. Don Constantino, par exemple, chante au piano, siffle dans un autre côté de la pièce, et vous l'entendez en même temps converser aux deux extrémités de la salle avec les initiés A et B. C'est renversant (1).

La matérialisation est partielle ou totale. Dans le premier cas, l'entité se manifeste, chante, cause, etc., sans aucun corps matériel (quelle que soit la lumière) ; dans le deuxième cas, pour lequel l'obscurité est nécessaire, l'esprit, comme je l'ai dit déjà, se présente avec ou dans un organisme humain parfait.

La lumière, disent ces messieurs, a la malheureuse propriété de dissoudre « les fluides » ; ils appellent fluide cette force — non connue par la science, cette énergie psychique, soutirée au médium et aux assistants, qui leur sert à se mettre en communication avec le monde des vivants. Je suppose que c'est comme l'électricité, le magnétisme... que sais-je ! La découverte de cette force mystérieuse est réservée à la science de l'avenir.

Permettez-moi une parenthèse. Je suis porté à croire que les architectes du Moyen Age n'ignoraient pas ces choses ; remarquez la pénombre, le clair-obscur dominant dans les enceintes qu'ils destinaient au recueillement, à « l'évocation », à l'extase, à l'ascétisme, aux mystères sacrés du culte catholique, dont il existe en Europe tant d'exemples superbes (Notre-Dame de Paris, Sainte-Gudule de Bruxelles, etc., etc.). Certainement, ces basiliques somptueuses, ces « poèmes de pierre », comme les appelait Victor Hugo, paraissent élevés *ad hoc* pour exalter le mysticisme, pour provoquer la matérialisation partielle des saints désincarnés, et pour stimuler le dégagement de ces facultés mystérieuses, latentes dans la nature humaine, qu'on appelle médiumnité. Ainsi, on peut s'expliquer pourquoi, dans ces âges de foi candide, les miracles et les cas de sainteté étaient si fréquents. Il est possible que vous trouviez plausible cette conjecture.

Mes observations sur le groupe d'esprits qui nous visitent me portent à la conclusion peu consolante que chacun reste dans l'au-delà ce qu'il a été sur la terre. Le tempérament, le caractère, le génie, la mentalité, les modalités de l'esprit, les passions nobles ou basses, les idiosynchrasies, les tares héréditaires, tout persiste, se conserve, et va former je ne sais où le *moi* désincarné.

Chacun de ces individus, en effet, est différent des autres. Ruiz et don Constantino, par exemple, sont, à ce point de vue, les pôles opposés. Autant le premier est jovial, gai, loquace, expansif — un type méridional — autant l'autre est grave, triste, laconique, correct et ennemi de la plaisanterie ; c'est le contraste de l'Athénien et du Spartiate, thèse et antithèse.

S'il en est ainsi, disais-je, *il vaut encore mieux vivre*. Les beaux concepts, les rêves d'or des gens épris d'idéal, comment vont-ils finir ? en fumée, en chimères. Est-ce que dans cette nouvelle vie, un nouveau calvaire nous est réservé ?

Justement inquiet, j'ai fait cette remarque à nos « amis invisibles », qui m'ont répondu en substance :

(1) Si cela est vrai, comme le dit M. Corralès, le fait que plusieurs personnalités paraissent se manifester simultanément dans une séance médiumnique ne prouverait pas la présence de plusieurs esprits à la fois, comme l'affirment assez souvent les spirites. Bien mieux, on peut supposer, par analogie, que la personnalité du médium lui-même peut ainsi se dédoubler et produire des phénomènes en des endroits différents qui paraissent dus, même au point de vue intellectuel, à des personnalités différentes. — *Note de la Réd.*

« Erreur. Quand nous sortons de notre plan, évoqués par vous, nous nous sentons étourdis, hors de notre élément, comme le scaphandrier, lorsqu'il descend dans les abîmes de l'océan. Et nous sommes, devant vous, ce que nous avons été dans la dernière réincarnation. Mais aussitôt que nous brisons les liens de la chair, les chaînes de la matière, et que nous remontons dans la région où nous habitons, oh ! alors nous sommes *tout autres!* Là, nous attend le vrai bonheur, la destinée suprême, la vie ineffable et parfaite de l'esprit, dont vous ne pouvez pas vous faire la plus légère idée. La réelle existence commence avec la mort. La terre? séjour d'expiation, creuset des âmes », etc., etc. Tout cela est fort bien, mais comment le prouver? Voilà la question. J'ai l'habitude de faire mes déductions de ce que je vois, de ce que j'observe, de ce que j'ai devant moi, à la portée de mes sens, dans le cercle de mes études. Or, si les choses se passent réellement d'une manière différente de ce qu'elles se présentent à notre investigation, je ne le sais pas. *Je n'affirme pas, je ne nie pas*, et, placé dans cette situation, je dis avec Montaigne : « Le doute, c'est mon meilleur oreiller. »

J'ai posé à ces messieurs la question suivante : « Pourquoi, de la même manière que vient quelqu'un de vous, ne peut-il venir une entité plus élevée pour nous apporter la lumière, pour dissiper les doutes, et nous donner la clef de tant d'énigmes ? »

Voici l'explication : « Vous êtes vraiment trop impatients. Ces grands esprits ne peuvent *pour le moment* communiquer directement avec vous. C'est trop tôt. Nous sommes leurs précurseurs, nous venons pour préparer leurs voies. L'avenir vous réserve de grandes surprises. La possibilité de communication avec le monde des vivants est en raison inverse de l'élévation morale et intellectuelle des désincarnés. Il existe aussi de l'autre côté quelque chose d'analogue à la loi de la pesanteur. Plus l'individu est grossier, *plus denses* sont ses fluides, et plus il se trouve près de vous (1); plus il est pur et élevé, *plus subtils* sont ses fluides, et plus il est éloigné de ce plan. En vertu de cette loi, chacun, en franchissant les limites de la vie, va occuper la marche qui lui correspond dans cette échelle s'étendant jusqu'à l'infini... Voilà la raison — continuent-ils — pour laquelle vous pouvez communiquer avec nous et non pas avec un Renan, un Spencer, un Cervantès, ou un autre quelconque des grands disparus. » Cette explication, comme vous voyez, paraît assez raisonnable; c'est tout au moins une belle conception de la vie ultra-terrestre. En admettant cette théorie — à laquelle fait pendant celle de la Réincarnation — on parvient à s'expliquer par exemple l'inégalité qui règne parmi les hommes.

Au demeurant, ne vous imaginez pas que ceux qui parlent ce langage et réalisent les prodiges surprenants qui donnent lieu à cette longue lettre soient des « puits de science ». Non, monsieur; ils n'ont rien de commun avec les Edison, les Berthelot, les Pasteur. Ce sont des gens de culture moyenne, presque vulgaires. Intellectuellement, ils ne valent pas grand'chose. Ruiz, un paysan; Mary, une maîtresse d'école; don Constantino, à ce que je peux comprendre, un artisan, et ainsi tous les autres, plus ou moins. Je ne les considère aucunement infaillibles; ils se trompent souvent, se corrigent, et font même douter de leur probité et de leur bonne foi. Nous ne pouvons pas apprendre grand'chose de leurs lèvres; ils sont humains comme nous. Ce qu'il y a de grand en eux, ce qui les transfigure et les fait paraître des géants à nos yeux étonnés, c'est le pouvoir immense, incompréhensible, « terrible », dont ils disposent. Ce pouvoir les change en de vrais magiciens. Les phénomènes qu'ils exécutent constituent le plus fécond de leurs enseignements. Ce sont de grands démolisseurs. Ce contraste si marqué entre ce qu'ils *sont* (ou qu'ils paraissent être) et ce qu'ils *peuvent* me fait croire que ce sont réellement des agents, plus ou moins conscients, de qui sait quelles entités supérieures, désireuses d'ouvrir à la science et à l'humanité de nouveaux horizons. Ce qui est sûr, c'est qu'il se prépare une révolution scientifique et philosophique qui fera table rase de tout. Toute chose a son temps : l'heure du spiritualisme scientifique est arrivée.

Je continue avec les phénomènes.

X. — Matérialisations visibles.

Comme la lumière dissout les fluides, la matérialisation parfaite ne peut être obtenue durant le jour et avec l'éclairage ordinaire. Ceci est bien étrange, puisque, comme vous savez, l'illustre William Crookes obtint des matérialisations visibles de Katie King avec la lampe électrique (1). A ce point de vue, nous sommes encore en état d'infériorité.

Ici nous avons commencé par établir dans la chambre une faible clarté, une lumière vague qui ne donna point le résultat espéré; pour la produire, nous nous servions de lanternes pourvues de verres de couleur, surtout rouge et violette. Les apparitions ne résistaient pas à cette lumière ni à celle de la lune, à la faveur de laquelle nous espérâmes pouvoir les examiner (Ruiz et Mary).

Fatigués de faire des tentatives infructueuses, et décidés à vaincre tous les obstacles, j'imaginai d'employer le *cocuyos*. Le cocuyos (*pyrophorus*) est un coléoptère de l'Amérique tropicale, qui émet durant la nuit une lumière phosphorescente fraîche et agréable (je tâcherai à la première occasion de vous en en-

(1) Echange de bons procédés... — *N. de la R.*

(1) Pas précisément. Il se servit d'une lanterne phosphorique, ce qui est intéressant à remarquer, au sujet de la tentative du *cocuyos* dont on va parler. — *N. de la R.*

voyer quelques-uns). Je fis venir quelques-uns de ces curieux insectes lumineux, et je les déposai dans la chambre à l'heure de la séance. Nous fîmes nos évocations, et nous attendîmes, pleins d'anxiété, le résultat de cette nouvelle tentative.

Après un instant, nous remarquâmes dans un coin de la pièce, assez près du plafond, comme une lumière blanche, diffuse, vaporeuse. Cette petite lumière se condensa petit à petit, tant qu'elle prit une forme — la forme d'une jeune femme, habillée de blanc, couronnée de fleurs d'oranger. Enfin, pleine d'émotion, elle nous souhaita le « bonsoir ». C'était la voix de Mary ; peu de temps après, elle s'approcha de nous, se fit reconnaître, nous félicita pour le triomphe obtenu, donna à Ofélia un baiser sur le front, et disparut. Vision inoubliable pour nous !

La chambre était assez éclairée pour que nous pussions nous voir les uns les autres, ce qui ne manqua pas d'attirer notre attention, car le cocuyo à lui tout seul ne peut éclairer qu'un cercle assez restreint. Mary nous expliqua alors que la lumière du coléoptère lui servait à faciliter la formation de la lumière « astrale », qui était celle que nous voyions en réalité. Cette explication ne me satisfait pas entièrement. Je pense plutôt que ces messieurs — de parfaits sorciers en tout — ravivent, augmentent et rendent plus intense la lumière de ces bestioles. En tout cas, notre cerveau ne s'adapte pas facilement à des choses pareilles.

Plus tard, nous avons obtenu des matérialisations visibles de la même Mary et de Carmen, ainsi que, plusieurs fois, du double d'Ofélia et de quelques-uns des expérimentateurs.

Vous pouvez vous imaginer, monsieur, l'effet que ces manifestations visibles produisaient sur notre âme. Ce fut une joie réelle et profonde. Jusqu'à ce moment, sans doute, nous avions entendu, touché, et nous avions pu ainsi former nos convictions, mais quelque chose nous manquait encore : nous avions besoin de voir — *de voir de nos propres yeux!* Nous l'obtînmes. Depuis ce soir mémorable du premier essai avec les *cocuyos*, tous nos sens à la fois nous fournissaient leur témoignage de la grande réalité ! Nous nous trouvions en face d'un fait incontestable, d'une vérité acquise désormais à la science — *à la science de l'avenir*. Nous étions parvenus au but — à la preuve absolue.

Vous voyez d'ici le résultat de cette heureuse tentative. Vous n'avez pas de cocuyos en Europe, mais vous avez des vers luisants, qui pourraient parfois rendre des services analogues dans les milieux où l'on fait des expériences psychiques de cette nature. Pourquoi ne pas essayer ?

XI — Possession.

Un phénomène très fréquent au début, à n'importe quelle lumière. Une fois l'esprit délogé du corps du médium, le désincarné pénètre en lui, « s'y incorpore », comme on dit, et alors il arrive le fait extrêmement curieux qu'*Ofélia cesse d'être Ofélia ;* tout a changé en elle comme par enchantement : la physionomie, les gestes, le timbre de la voix, l'accent, la mentalité, le caractère, l'écriture, tout enfin, ce qui constitue et distingue la personnalité ; son propre *moi* a disparu, a cédé la place à un autre *moi* complètement différent. Parfois, elle se présente à nous, légère, étourdie, loquace, si c'est Ruiz qui est le « locataire de la maison » ; sérieuse, grave, correcte, si c'est don Constantino ; riante, aimable, spirituelle, si c'est Mary. C'est un phénomène d'un réalisme presque brutal, répulsif. Quelques passes (1), et la possédée revient à son propre être, sans garder le moindre souvenir de ce qui s'est passé.

Ces phénomènes de possession se prêtent à plusieurs graves réflexions, surtout si nous admettons la possibilité que l'homme soit soumis, à raison de ces facultés psychiques, aux influences et suggestions, bonnes ou mauvaises, de ce monde rempli d'énigmes et de mystères que nous commençons à peine à entrevoir. Je me figure la possession d'une entité inférieure, perverse et grossière, dans un sujet faible, sans volonté, sans culture. Combien de crimes peuvent avoir été commis dans lesquels le coupable n'a été qu'un instrument docile d'une vengeance posthume !

La psychologie, l'anthropologie criminelle et en général toutes les sciences sociales, ne pourraient que profiter de l'étude de cette zone inconnue (non point *inconnaissable*, ainsi que le pensait H. Spencer) de la nature. N'êtes-vous pas de cet avis (2) ?

XII. — Dédoublement.

Qu'il existe en nous un double, un corps fluidique — ou un peresprit comme l'appellent certains — c'était pour moi, jusqu'à ces derniers temps, une légende vulgaire qui ne résistait pas au moindre examen.

Maintenant, les expériences qui ont été faites dans notre groupe ne me laissent pas le moindre doute pour ce qui se rapporte à la réalité du prodigieux phénomène du dédoublement, c'est-à-dire la « duplication de la personne », comme je préfère le nommer. Que faire ? Devant la majesté des faits, je n'ai pu que me soumettre.

---

(1) L'intervention de ces passes semble donner quelque raison aux personnes qui ne voudront voir en ces changements de personnalités autre chose qu'un simple phénomène hypnotique. — *N. de la R.*

(2) L'une des entités qui nous visitent assure — et je suis assez porté à le croire — que le phénomène extraordinaire de la « permutation des âmes » est parfaitement faisable ; elle m'a même proposé l'essai, que je ne voulus pas permettre, en deux de mes enfants (Berta et Miguel). Alors, dis-je, Théophile Gautier, quand il écrivit son *Avatar*, ne composa pas un livre de pure imagination ? — Curieux !...

Ce fait du dédoublement n'est pas, semble-t-il, une nouveauté au monde. Il n'y a pas de doute que déjà la sapience de l'ancienne Egypte avait connaissance de cette singulière faculté de l'être humain. La parole même *double*, *Kâ*, est un legs de cette civilisation — énigmatique comme le sphynx — qui fleurit aux bords du Nil cinq mille ans avant l'ère chrétienne. Je suis porté à croire que les fameux sanctuaires de Memphis, de Thèbes, de Saïs et d'Héliopolis (inaccessibles au vulgaire), où furent initiés les Moïse, les Pythagore, les Platon, les Hérodote et tous les grands Maîtres de l'Antiquité, n'étaient pas autre chose que des centres d' « occultisme », des écoles de psychologie transcendentale, servies par des médiums puissants, d'où il paraît résulter que le culte des disparus était le trait caractéristique de la religion égyptienne.

Le dédoublement ou la duplication de la personne, quand il se réalise dans les conditions où il se produit ici, est un des phénomènes les plus intéressants auxquels on puisse assister, et d'une valeur incalculable pour la science, comme il est facile de comprendre. Mais il n'est pas aisé de décrire ce phénomène.

On fait sortir Ofélia de la chambre; on ferme méticuleusement les portes et les fenêtres, et on y met les scellés de façon qu'une mouche ne pourrait y enter. Nous faisons l'obscurité, nous évoquons le double, ou, pour mieux dire, nous employons toute notre volonté à obtenir que la « duplication » du médium puisse s'effectuer. Le double commence à chanter au piano; c'est la voix même d'Ofélia; ensuite, il se matérialise partiellement ou totalement, s'approche de nous, cause et s'identifie parfaitement, et parfois il fait même des apports d'objets n'existant pas dans la pièce. En attendant — c'est-à-dire, *en même temps* — Ofélia (la vraie Ofélia) reste dehors en causant, en frappant la porte et en nous prouvant, d'une manière ou d'une autre, sa présence, indiscutable, hors de la salle. Nous allumons rapidement, et qu'est-ce qui se passe? Les scellés sont intacts; nous ouvrons la porte et nous trouvons le médium là où nous l'avons laissé.

Mais il y a mieux. Ce double se matérialise jusqu'à se rendre visible à la lumière des *cocuyos;* et alors se produit le fait, si absurde et fantastique qu'il paraît un conte de fées, de pouvoir voir, entendre et toucher deux *Ofélias* en même temps : l'une à l'intérieur de la salle, avec nous; l'autre en dehors. La dernière, qui est la vraie, est habillée de sa robe de maison, tandis que l'autre — le double — apparaît habillée de blanc, éclairée, splendide comme une fiancée. Aucune hallucination n'est possible; la matérialisation est parfaite, objective, tangible; nous avons devant nous une Ofélia en chair et os comme celle qui se tient hors de la salle; rien ne paraît différent, au physique, que la forme et la couleur de la robe. Seulement le double paraît plus discret, plus insinuant, plus spirituel [*espiritual*]. Les assistants remettent des objets au double (des bagues, des mouchoirs, des crayons, des menus objets d'usage personnel), et ces objets, comme si les parois de la chambre n'existaient point, apparaissent immédiatement aux mains d'Ofélia. Les cachets sont intacts.

Le phénomène de possession peut se produire, non pas uniquement en Ofélia même, mais en son double, et en son double *bien matérialisé*. Les dangers de cette substitution, de cette « falsification » de la personne sont évidents.

Ce phénomène capital de la duplication personnelle présente plusieurs variantes. Celle-ci, par exemple. Nous n'habitons pas dans la ville même, mais dans la banlieue, dans une maison de campagne. Eh bien, lorsque Ofélia est absente, à deux kilomètres de distance, nous évoquons son double, et ce double apparaît, cause et chante, sans que la personne intéressée se rende compte de rien.

Vous penserez peut-être que le dédoublement n'est possible que dans la personne même du médium. Il n'en est rien. Don Alberto Brenes Córdoba — notre compagnon de recherches — a été dédoublé, une nuit, en de telles conditions et avec une telle vérité et un tel luxe de preuves, que je ne savais pas dire au juste quelle était la personne réelle de mon ami. Les deux se tenaient dans la même pièce, habillés de même, en conversant et même en se serrant mutuellement la main.

Tout cela donne bien à penser, n'est-ce pas?

Les êtres qui dirigent ces travaux commencent à cultiver en Ofélia d'autres facultés de la même nature, bien que d'un ordre plus élevé. L'une de ces facultés est celle de l'*ubiquité*, grâce à laquelle elle pourra se trouver en deux ou trois endroits en même temps. Les expériences qu'on fait en ce sens m'autorisent à espérer que bientôt ce superbe phénomène, qui excède tout ce que l'imagination humaine peut concevoir, sera une réalité et un nouveau casse-tête pour nous.

Maintenant je dois admettre qu'il y a un grand fond de vérité dans la vie des grands Saints, qui, à mon avis, en même temps que de sainteté, étaient doués de facultés psychiques puissantes. Je ne repousse plus, comme je le faisais auparavant, les cas d'ubiquité qui se rencontrent dans les biographies de ces illustres personnages.

Je ne comprends pas pourquoi l'Eglise est hostile à cette classe d'investigations qui tendent à renforcer et à placer sur des bases de granit plusieurs des vérités qu'elle prêche et enseigne. L'humanité, déjà adulte, aspire à raisonner ce qu'elle croit.

Des choses diaboliques! — dira le clergé. Fort bien; si le diable existe et qu'il se place au service

de la science, c'est superbe! Pour le bien de l'Eglise même et de l'humanité, étudions-le, analysons-le, si possible, transportons-le au laboratoire : étudier la nature de ce « puissant ennemi », c'est comme couper les griffes du fauve. Chercher la vérité pour la vérité, c'est chercher Dieu.

BUENAVENTURA CORRALÈS.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES NOUVEAUX LIVRES



LE SOMMEIL DE JEANNE D'ARC, AU CAMP, COUCHÉE SUR LA PAILLE, COMME LES SOLDATS
Peinture par Georges W. JOY, gravé par Georges PROFIT,
pour la Société Française des Amis des Arts, exposé et médaillé (1)

LÉON DENIS : **Jeanne d'Arc médium**. Ses voix, ses visions, ses prémonitions, ses vues actuelles exprimées en ses propres messages. — (Librairie des *Sciences Psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — 2 fr. 50.)

On peut affirmer sans trop d'audace que tout le monde (sauf, bien entendu, les personnes qui ne se sont jamais occupées sérieusement des questions métapsychiques, et pour lesquelles « médium » ne signifie autre chose que « prestidigitateur » ou « imposteur »), est d'accord à reconnaître que Jeanne d'Arc était un être exceptionnellement doué de ce qu'on appelle aujourd'hui des facultés médiumniques. A ce sujet, catholiques, spirites, matérialistes peuvent se donner la main, tout en gardant chacun son point de vue spécial pour ce qui concerne la source purement naturelle, ou surnaturelle, des inspirations de l'héroïne. Un ouvrage sur Jeanne d'Arc médium n'a donc rien qui puisse surprendre ; sa publication était même hautement à souhaiter. Ce que le prof. Lélut avait fait pour Socrate, plusieurs autres psychologues l'ont fait dernièrement pour Jeanne d'Arc ; ils ont cherché à expliquer d'une manière purement naturelle les sources de ses inspirations. Mais comme Lélut avait manqué envers le sage fils de Sophronisque, ces psychologues ont manqué envers la bonne Lorraine : ils ont dû négliger le côté *prodigieux* de ses inspirations, c'est-à-dire les prémonitions réalisées, la vue à distance, etc. Quand ils ont été absolument obligés à s'en occuper, ils se sont tirés d'affaire en les rejetant comme des fables, bien que ces récits eussent la même provenance et fussent appuyés par les mêmes témoignages que les faits acceptés comme réels. On reconnaîtra que la bonne foi et le bon sens de l'historien ne devraient pas lui permettre de pareilles fantaisies.

Toutes les personnes qui ont étudié les phénomènes métapsychiques et en ont reconnu l'authenticité seront donc de l'avis de M. Léon Denis quand il affirme que les phénomènes médiumniques actuels nous fournissent la clef pour comprendre et expliquer ces évé-

(1) Cliché prêté aimablement par la *Revue pour Tous* (2, rue de l'Université, Paris).

nements de la vie des grands inspirés et des grands taumathurges, qu'on était obligé jusqu'ici de repousser en bloc par un tour de passe-passe.

Comme toujours, Léon Denis a donné à son ouvrage une forme non seulement brillante et variée, mais constituant aussi un ensemble rationnel et harmonique. La partie historique est elle-même assez bien traitée, quelques restrictions faites pour ce dont nous aurons à nous occuper plus loin; seulement, elle est traitée avec l'œil de l'adepte enthousiaste plutôt qu'avec celui du critique froid et impartial. Les récits d'histoire prennent ainsi les allures d'un poème épique.

La deuxième partie de l'ouvrage est toute consacrée à des considérations de l'auteur sur le rôle de son héroïne vis-à-vis de l'idée de patrie, d'humanité, de religion. Il discute aussi les jugements portés sur elle par la plupart des autres auteurs et s'efforce ainsi de montrer l'élévation du caractère de la Pucelle, la grandeur de sa mission.

Cet ouvrage rencontrera certainement, auprès des innombrables admirateurs de Léon Denis, l'accueil enthousiaste qu'ont rencontré *Après la Mort* et ses autres livres précédents. Répond-il complètement au but que l'auteur se proposait, c'est-à-dire à celui de venger la martyre de Rouen des interprétations partiales et fausses qu'on a données d'elle depuis Voltaire jusqu'à Anatole France, et d'éclairer sa vie intérieure au moyen des données les plus récentes de la science? Nous ne le croyons pas. Pour les savants qui forment l'opinion publique, pour ceux qui comptent, une critique empreinte de moins de lyrisme, se détachant moins de la raison pure, aurait certainement produit un meilleur résultat.

Mais il y a surtout un point sur lequel il nous faut insister : ce sont ces « communications médiumniques » que l'auteur cite assez souvent. Ces « communications », dont les revues spirites étaient encombrées, il y a encore une trentaine d'années, en sont disparues d'une manière presque complète; un revirement s'est opéré à ce sujet, chez les spirites eux-mêmes, qui en ont heureusement reconnu les côtés faibles. Or, s'aviser de présenter, dans un ouvrage qui voudrait être de nature historique et scientifique, telle ou telle communication médiumnique, obtenue dans le « groupe » dont fait partie l'auteur, pour trancher une controverse d'histoire, pour éclairer un côté de la psychologie de l'héroïne — ceci ne peut absolument pas être admis, et dépasse de mille coudées tout ce qui avait été vu jusqu'ici en fait de mysticisme. Où nous mèneraient ces méthodes, si elles devaient jamais triompher? On ne peut se le demander sans inquiétude. On évoquera Homère pour savoir de lui quelle est, parmi les sept villes qui se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance, celle à laquelle revient à juste titre cette gloire. On évoquera Cambronne pour lui demander s'il a réellement tenu des propos inconvenants sur le champ de bataille de Waterloo. M. W. T. Stead n'a-t-il pas, dernièrement, publié l'avis de feu Gladstone sur les questions du budget et de la Chambre Haute, qui divisent, en ce moment, les citoyens du Royaume Uni?

Il y a quelques années, il m'est arrivé de lire dans une publication spirite un jugement favorable au spiritisme, porté par Tyndall. Comme je savais que le célèbre physicien s'était, au contraire, montré toujours un négateur déterminé des phénomènes médiumniques, qu'il ne s'était, d'ailleurs, jamais attardé à examiner, je fus surpris de cette déclaration, et j'écrivis à la personne qui l'avait citée, pour en connaître la source exacte. Le brave homme — un spirite de la plus belle eau — me répondit que cette déclaration lui avait été faite par Tyndall dans une récente communication médiumnique!! M. Léon Denis n'en est pas encore là; en lisant attentivement son nouveau volume, on finit par apprendre que les quelques mots de « Jehanne », qui servent d'épigraphe à l'ouvrage, sont tirés d'une communication médiumnique — ce que le bonhomme dont j'ai parlé plus haut n'avait pas jugé nécessaire d'indiquer pour Tyndall. Mais enfin, où irons-nous, en suivant ce système?...

Il y a là un danger qu'il suffira — espérons-nous — de signaler, pour que les spirites eux-mêmes comprennent la nécessité de l'éviter, sous peine de tomber dans un mysticisme plus irraisonnable que tous ceux qui l'ont précédé, et qui les perdra irrémédiablement et justement dans l'opinion publique, laquelle déjà ne leur est pas trop tendre, comme on ne sait que trop, hélas!

Nous pensons rendre un service aux spirites, en leur signalant ces écueils, d'ailleurs assez visibles par eux-mêmes; comme nous croyons rendre un service à M. Léon Denis en lui signalant un défaut qui dépare le bel ouvrage qu'est : *Jeanne d'Arc médium.*

SAINT-YVES D'ALVEYDRE : **La Théogonie des Patriarches : Jésus, Moïse.** Adaptations de l'archéomètre à une nouvelle traduction de l'Evangile de Saint-Jean et du Sepher de Moïse. — (Paris, librairie Hermétique, 4, rue de Furstenberg, Paris. — 10 fr.)

C'est un magnifique volume, illustré de six dessins originaux de G. Goulinat. Cet ouvrage posthume de l'ésotériste bien connu a été édité par « Les Amis de Saint-Yves ». On sait que le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, comme avant lui Fabre d'Olivet et d'autres, prétendit avoir découvert les clefs permettant d'interpréter et traduire les textes sacrés. Il faudrait s'être spécialisé dans ces études pour pouvoir juger ces travaux avec la compétence nécessaire.

ÉCHOS ET NOUVELLES

La Mort du Prophète des Spirites Anglo-Américains : Andrew Jackson Davis

Ce nom, presque inconnu parmi nous, a une célébrité immense parmi les spirites anglo-saxons, pour lesquels l'homme qui vient de disparaître a une importance assez semblable à celle d'Allan Kardec pour les spirites parlant les langues néo-latines. Andrew Jackson Davis peut être considéré, en effet, comme le fondateur de la doctrine des spirites anglo-saxons, qui est radicalement différente, comme on sait, de celle de leurs confrères latins. C'est même cette circonstance, dont la signification philosophique ne peut échapper à personne, qui contribue à rendre intéressante l'étude de l'existence du prophète américain. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà », voilà le sort invariable des doctrines non fondées uniquement sur l'expérimentation !



Andrew Jackson Davis.

Pour donner une idée de la vénération dans laquelle A. J. Davis était tenu par les spirites anglo-saxons, il nous suffira de reproduire ici ce jugement qu'on peut lire dans *The Two Worlds* du 11 février courant, et qui vient de M. James Robertson, l'une des colonnes de la *London Spiritualists' Alliance* :

« *Le Dr Davis a été sans contredit la plus grande figure qui soit jamais apparue dans les siècles.* A aucun autre mortel il n'a été accordé une telle abondance de lumière vraie, dans toutes les questions qui touchent la destinée humaine, etc., etc. »

A. Jackson Davis naquit le 11 août 1826, à Blooming Grove, dans l'Etat de New-York, d'où il passa, enfant encore, à Poughkeepsie, non loin de là. Ses parents étaient de pauvres gens, qui ne l'envoyèrent à l'école que pendant cinq mois — ce qui fait que l'instruction de l'enfant demeura absolument rudimentaire. Il n'était d'ailleurs même pas porté à la lecture.

Au commencement de 1844, âgé de dix-huit ans à peine, il lui arriva d'être magnétisé par un certain monsieur Levingston, tailleur, qui reconnut aussitôt en lui un sujet doué d'une lucidité surprenante. Le jeune homme serait parvenu, en état somnambulique, à donner des descriptions exactes de scènes lointaines, à lire dans un livre fermé, etc. Depuis lors, il fut mis souvent en état somnambulique par M. Levingston, dont la maison devint le rendez-vous favori d'un grand nombre de curieux. Levingston finit par se servir de son sujet pour le traitement des maladies, et le jeune Andrew, abandonnant son métier de cordonnier, commença à dicter des recettes en état hypnotique. Il fit ainsi des tournées en différentes villes des Etats-Unis.

Le 7 mars 1844, Davis tomba spontanément dans un état hypnotique, durant lequel il resta pendant deux jours insensible aux choses extérieures ; ce fut alors que ses « guides » lui annoncèrent (d'ailleurs d'une façon assez vague) sa future mission sur la terre.

Au mois de mai suivant, tandis que Jackson Davis se trouvait en état de somnambulisme, et en présence de plusieurs personnes cultivées, parmi lesquelles le Dr Lyon, le Rév. William Fishbough, le Rév. S. B. Brittan, etc., le clairvoyant, après avoir parlé de divers sujets scientifiques et spiritualistes, annonça qu'il allait commencer une série de conférences et de révélations sur des questions élevées. Plus tard, dans son état normal, Davis désigna New-York comme le théâtre de ces conférences ; il indiqua le Dr Lyon pour être son magnétisateur, le Rév. William Fishbough comme secrétaire.

Arrivés dans la métropole américaine, les acolytes de ce prophète de vingt ans ne manquèrent point de préparer l'opinion publique au grand événement qui allait s'accomplir. Ils louèrent la salle dans laquelle devaient avoir lieu les séances, et annoncèrent que celles-ci seraient publiques. Davis, dans son sommeil, désigna trois témoins officiels qui devaient assister à chacune d'elles : c'étaient le Rév. J. N. Parker, M. Théron R. Lapham et le Dr T. Lea Smith. Beaucoup d'autres témoins accidentels signèrent ensuite, à mesure, sur un registre préparé.

Le magnétiseur et le clairvoyant s'asseyaient l'un en face de l'autre ; quelques passes suffisaient à endormir le jeune Davis, auquel on bandait alors les yeux. C'est dans cet état de léthargie, rigide, immobile, qu'il commençait à dicter ses « révélations ». Chaque dictée durait de quarante minutes à quatre heures. On tint de la sorte 157 séances, du 28 novembre 1845 au 25 janvier 1847. Ces dictées furent bientôt publiées en un volume de 800 pages, après qu'on y eut introduit plusieurs légers changements de forme et qu'on en eut retiré les erreurs grammaticales. Ce volume porte le titre : *Les Principes de la Nature et ses Divines Révélations*. Il est précédé d'une *Adresse à l'Humanité*. On en publia dans une seule année huit éditions, bien qu'il s'agît d'un volume gros et coûteux. Jackson Davis, pour sa part, renonça à tout bénéfice sur la vente, hormis une petite somme qui devait le compenser du temps qu'il avait employé à dicter.

D'autres ouvrages suivirent, que Davis attribua aussi à l'influence plus ou moins directe des esprits : *Grande Harmonie* (4 volumes) ; *Crise imminente ; Penetralia; Notre Siècle; Vie Intérieure*, etc. Ils ont été tous traduits en allemand par le prof. C. Wittig. Davis fit aussi des cours sur son système ontologique-cosmique-social, toujours en se considérant comme inspiré. Il dirigea aussi des publications périodiques, dont l'*Herald of Progress*.

Dans ses *Principes de la Nature*, on rencontre les lignes suivantes :

« Il est incontestable que les esprits communient entre eux quand l'un est incarné et l'autre dans les sphères (1), et ceci sans que le premier s'en rende compte. *Cette vérité se manifestera bientôt sous forme de démonstration vivante, et le monde saluera avec enthousiasme l'arrivée d'une époque qui éclairera la vie intérieure. Des rapports seront établis entre le monde spirituel et la terre*, comme il en existe déjà entre les planètes supérieures à celles-ci. »

Cette prophétie était publiée en 1847 ; l'année suivante se produisaient les premiers phénomènes dans la maison Fox à Hydesville. Il arriva donc fatalement que, lorsque la vogue des phénomènes spirites commença aux Etats-Unis, le public en fit une seule chose avec la révélation de Jackson Davis ; celui-ci devint chef de l'école spirite anglo-saxonne.

Il est à remarquer que quelque chose de pareil se produisit en France. Victorien Sardou a raconté plus d'une fois comment il obtint, en des séances auxquelles assistait aussi Allan Kardec, chez Mme Japhet, ces premières réponses spirites, sur lesquelles Kardec bâtit ensuite son système cosmique. Il en résulte qu'elles étaient inspirées surtout par un article d'encyclopédie : *Terre et Ciel*, de Jean Renaud, qui montrait l'humanité toujours en marche vers des mondes meilleurs et des destins plus élevés (1). On sait que Sardou, bien que spirite convaincu, n'aimait pas du tout Allan Kardec, qu'il traitait d'imposteur.

A. J. Davis prit son diplôme de médecin quand il était déjà âgé de 60 ans environ, et commença alors à pratiquer la médecine non inspirée. Il vivait, depuis fort longtemps, très retiré. Il est mort le 13 janvier dernier dans sa résidence de Watertown (Massachusetts).

Le grand âge auquel il est parvenu a été un argument employé par quelques écrivains spirites pour montrer que les pratique de la médiumnité ne sont pas toujours si dangereuses à la santé.

Andrew Jackson Davis a écrit son autobiographie dans le volume *Magic Staff*.

(1) On sait que dans le système de Jackson Davis, les esprits sont partagés en sept sphères différentes qui s'étendent jusqu'à Dieu. — *N. de la R.*

(1) On peut consulter, à ce sujet, une entrevue avec Sardou parue dans l'*Eclair* du 9 février 1897.

La Mort d'un Médium-Photographe

Les journaux spirites anglais annoncent la mort de M. Robert A. Boursnell, le médium photographe bien connu. Il était né en 1832. Il obtint ses premiers phénomènes psychiques dans la photographie en 1851, c'est-à-dire tout à fait aux premières lueurs du moderne spiritisme. Ses biographes disent toutefois qu'il n'en comprit pas alors la signification, et, blâmé par son associé parce qu'il abîmait les plaques, il renonça à cette branche de l'industrie. Sa médiumnité se développa en 1894, et il fut successivement sous le contrôle de quatre « guides », dont les plus connus sont « Tulip », « Sœur Thérèse » et « Malachi » ; leurs figures apparaissent dans un grand nombre de ces photographies. Une bourse d'or lui fut offerte par un groupe d'une centaine d'amis en octobre 1903, en témoignage d'admiration.

Dans les dix dernières années, M. Boursnell avait surtout été pris sous la protection de M. H. Blackwell, qui publia sur lui une quantité d'articles dans les journaux spirites. Le dernier numéro du *London Magazine* contient un portrait du défunt et la reproduction d'une douzaine de ses photographies spirites.

Aucun homme de science, aucune Commission sérieuse n'a constaté la réalité des phénomènes de ce médium, dont l'œuvre reste par conséquent à peu près inféconde, même en admettant qu'elle ait été sincère, comme le pensent un grand nombre de spirites.

La Conférence d'un prêtre contre le Spiritisme

Dans la dernière quinzaine du mois de novembre dernier, un journal parisien, le *Radical*, publiait un entrefilet intitulé : *La Magie de l'Antre baronnique*, où l'on parlait d'une « séance de spiritisme » qui avait eu lieu chez une dame du meilleur monde, la baronne d'A., fervente spirite. L'article, pour être sceptique — on le serait à moins — n'était pas toutefois bien méchant. La vérité est que dans les cercles où l'on s'occupe de ces questions, on racontait que tout le monde s'était éperdûment amusé, durant cette séance, espèce de pique-nique auquel chacun des assistants avait contribué, dans la mesure de ses moyens — les dépassant, même — en inventant les fraudes les plus bouffonnes et les plus effrontées. Même les jours suivants, ces messieurs se firent des gorges chaudes en songeant à cette mascarade, que seuls quelques esprits chagrins — dont nous sommes — parurent déplorer. D'autres séances non moins brillantes suivirent la première. On ajoutait qu'un abbé avait assisté à ces innocents ébats, et ceci ne manquait point de doubler la joie des farceurs.

Or voilà que, trois semaines après, on apprenait que l'abbé en question — M. le Père Berthet — avait fait une conférence sur l'Occultisme et le Spiritisme au Cercle catholique du Luxembourg, en dénonçant, en des termes indignés, les personnes qui poussent la crédulité jusqu'à croire aux phénomènes spirites — ces phénomènes, ajoutons-nous, dont pourtant l'hagiographie chrétienne — la catholique spécialement — est toute pleine. Vous vous imaginez peut-être que le bon Père est arrivé à cette conclusion par une longue étude, une série d'expériences faisant pendant à celles des savants illustres qui ont conclu d'une manière différente de la sienne. Ah bien, oui ! Ecoutez son récit même :

Cinq médiums, dûment versés « dans la science hiramique », après avoir « consulté la pléiade astrale », prirent le parti de me convoquer à une discussion qui devait être, aux termes de la lettre d'invitation, « pragmatique, sanctionnée, aléatoire ».

Le P. Berthet put lire ce galimatias sans s'apercevoir qu'on se moquait de lui. Bien mieux, un journaliste catholique intelligent et respectable s'attarda à expliquer gravement dans un grand journal parisien la signification particulière de chacune des épithètes folichonnes qui brillent dans cette lettre de convocation. Enfin la séance eut lieu et — dit le même journaliste — ce fut un effondrement. Voici d'ailleurs comment la raconte le conférencier du Cercle catholique :

On discuta longtemps, chaudement. Et l'esprit ne venait toujours pas. Il était onze heures du soir. — A quand les expériences ? demandai-je. — Il faut être patient. — Je le serai. — Il peut se faire qu'il faille attendre encore. — J'attendrai. — Nous ne sommes pas toujours sûrs de réussir. — Essayez au moins.

J'abrège. La soirée se termina par un attrapage en règle entre les médiums, dont l'un, fort connu, finit par lâcher le paquet :

Eh bien ! Vous avez droit à la vérité. Tout est truqué. Truquées les flammes qui se promènent, truquée l'écriture sur l'ardoise, truquée l'empreinte des mains, truqué l'apport des objets, — témoin Eusapia Paladino — truquées les voix... Et tenez, j'étais parmi les organisateurs de la fameuse séance spirite organisée par la rédaction d'un grand journal du matin. Là encore tout était truquée, et nous le savions tous.

La « fameuse séance » en question n'a jamais eu lieu. Il s'agit de quelques séances privées tenues par des journalistes, « pour rire un peu », et qui ne firent quelque bruit que parce qu'un organe bonapartiste jugea bon d'embêter le « grand journal du matin », en les divulguant.

Et voilà les arguments que M. Julien de Narfon admire, en déclarant même que le conférencier « a bien servi, non seulement la religion, mais le pays »!... Le Père Berthet aurait certainement bien servi lui-même en étudiant sérieusement ces questions avant d'en parler. Il ne serait pas tombé dans ce piège ridicule.

Petites Informations

∴ Le médium à *apports*, M. **James Bailey** est arrivé de Melbourne à Grenoble, et les séances présidées par M. le colonel de Rochas ont aussitôt commencé. Elles ont eu un résultat déplorable : la fraude du médium semble dûment démontrée. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

∴ M. **Yanck Gurik,** médium polonais, se trouve à Paris, où il a été appelé de Varsovie par un groupe de Russes habitant la capitale française. Il donnera aussi des séances à l'Institut Général Psychologique. Il produit des phénomènes d'ordre physique : lévitations de tables, déplacements d'objets, etc.

Soc. An. des Imp. Vellton et Boreau, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Mars 1910 — Nos 5 et 6

UNE FRAUDE DE MÉDIUM

Compte rendu des Expériences faites avec BAILEY, à Grenoble, en Février 1910

Parmi les phénomènes psychiques dont l'étude méthodique a été entreprise depuis quelques années, celui des « *apports* », qui supposerait une dématérialisation et une rematérialisation d'objets, est le plus en dehors de tout ce que nous enseigne la science officielle, encore que les propriétés radio-actives des corps semblent permettre d'entrevoir la possibilité de conséquences de cet ordre.

Un des médiums grâce auxquels ce phénomène semblait se produire est un ouvrier cordonnier, de Melbourne (Australie), nommé Charles Bailey, qui s'est déjà prêté aux recherches de plusieurs groupes de savants, notamment à Milan, en 1904 (du 28 février au 2 avril).

Tous se sont accordés à constater l'objectivité des faits sans pouvoir déceler une fraude.

M. le professeur Reichel ayant proposé au colonel de Rochas d'amener, gratuitement, Bailey de Melbourne à Grenoble, pour le soumettre à son contrôle, cette offre a été acceptée avec reconnaissance et M. de Rochas a constitué, parmi ses amis, un Comité pour l'assister.

Le Comité se composait de :

MM.

le Dr BORDIER, directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie de Grenoble ;

BARBILLION, docteur ès sciences, directeur de l'Institut électrotechnique de Grenoble ;

le Dr TERMIER, professeur de physiologie à l'Ecole de médecine de Grenoble et, de plus, habile prestidigitateur ;

le Dr PINATZIZ, médecin consultant à Grenoble, également prestidigitateur ;

le Dr MARTIN-SISTERON, spécialiste pour les maladies nerveuses ;

PIONCHON, docteur ès sciences, professeur de physique à la Faculté des sciences de Dijon ;

le pasteur ALFRED BENEZECH, de Montauban ;

ERNEST CHABRAND, ingénieur des Arts et Manufactures ;

LACOSTE, ingénieur civil des Mines et orientaliste ;

le commandant AUDEBRAND, ancien élève des Ecoles polytechnique et supérieure de guerre, ingénieur à Grenoble ;

GUILLAUME DE FONTENAY ;

le colonel DE ROCHAS.

A ce Comité furent adjointes :

Mme LACOSTE, accompagnant son mari ;

Mlle CHAMBELLAN, comme interprète de Bailey, qui ne parle que l'anglais,

et Mme CALLEMIEN, douée de qualités sensitives qui lui permettraient, lorsqu'elle est endormie, de voir les effluves fluidiques émanés des assistants plongés dans l'obscurité.

Première Séance.

Jeudi 17 février 1910.

Toutes les séances devaient avoir lieu dans une salle de l'Ecole de médecine, spécialement aménagée à cet effet, avec des ampoules électriques blanches et rouges et un piano.

Toutefois, et par exception, la première séance s'est tenue, le 17 février, dans le salon de M. le Dr Termier, en raison de la mort de M. le Dr Bordier, survenue ce jour-là.

Les circonstances dans lesquelles a été prise la résolution d'accepter l'hospitalité provisoire de M. le Dr Termier sont relatées ci-après, ainsi que les conséquences immédiates qui en résultèrent pour l'organisation du travail.

Le rendez-vous, fixé à l'Ecole de médecine pour 8 h. 1/2 du soir, n'avait pu être modifié, faute de temps.

Plusieurs membres devancèrent leurs collègues de quelques minutes et apprirent le décès de M. le Dr Bordier en arrivant à l'Ecole.

En égard au temps limité dont disposent ceux des membres de la Commission qui n'habitent pas Grenoble, il ne parut pas possible de remettre à un autre jour la séance projetée ; il fut seulement décidé, tout d'abord, de la suspendre à son début pendant quelques

minutes, en signe de deuil : c'est alors que M. le Dr Termier, à son arrivée, vint nous proposer de nous rendre chez lui où tout pouvait être aisément agencé à la convenance du médium. Cette proposition agréa tout de suite à la Commission, sous la réserve de l'acquiescement de Bailey.

Celui-ci, en effet, introduit par le professeur Reichel, tandis qu'arrivaient les membres de la Commission, s'était assis dans un fauteuil de la salle préparée et était spontanément entré en *trance*.

Le professeur Reichel, après examen du dispositif d'éclairage, parut contrarié que les commutateurs destinés à la manœuvre, l'un des lampes blanches, à cause de la sensibilité des yeux du sujet encore partiellement entrancé, l'autre de la lampe rouge, fussent situés dans une petite pièce attenante à la salle préparée, au lieu d'être dans la salle même. (Cette disposition a sa raison d'être dans les exigences spéciales de la discipline scolaire.) D'après ce qu'il nous fit comprendre, ces commutateurs étaient trop éloignés de Bailey.

On fit part alors au professeur Reichel et à Bailey, par l'intermédiaire de celui-ci, de notre intention d'aller tenir séance chez le Dr Termier ; sur l'énoncé de cette proposition, le médium manifesta d'abord quelque contrariété, disant que le dérangement nuirait peut-être au succès de la séance.

Il finit cependant par accepter et il fut convenu qu'on le conduirait sur-le-champ, et sans le réveiller, au nouveau local, à cinq minutes de l'Ecole.

Aussitôt fait, MM. Reichel et Callemien (qui avait accompagné sa femme), soutenant le médium, chacun par un de ses bras, et la Commission suivant comme un cortège.

La séance s'ouvre à 8 h. 35, chez le Dr Termier.

Le salon est grand. On y accède par une seule

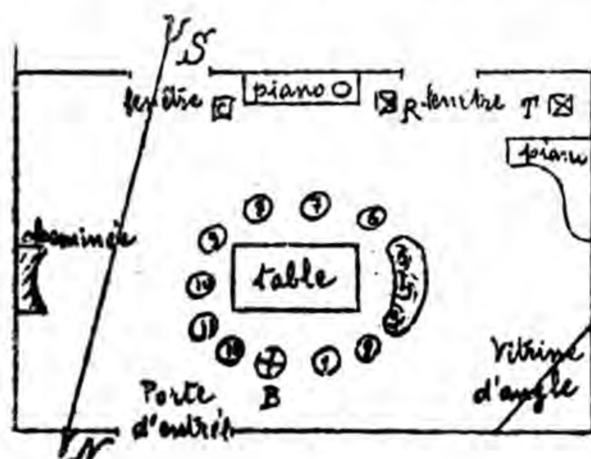


Fig. 1.

porte : deux fenêtres donnent sur la place Vaucanson et peuvent être obturées par des panneaux pliants en bois et des rideaux doubles en étoffe épaisse.

Il y a deux pianos : l'un, placé contre le merlon séparatif des deux fenêtres, supporte en L, sur sa tablette supérieure, une lampe formée d'une ampoule électrique rouge surmontée d'un abat-jour, en verre dépoli, vert. Le Dr Termier prend place à l'autre piano qui est à queue. Le mobilier est complété, en ce qui intéresse l'expérience, par une table rectangulaire placée au centre de la pièce, recouverte d'un tapis ; au-dessus de la table, à hauteur habituelle de suspension, est un lustre à trois branches ; un canapé

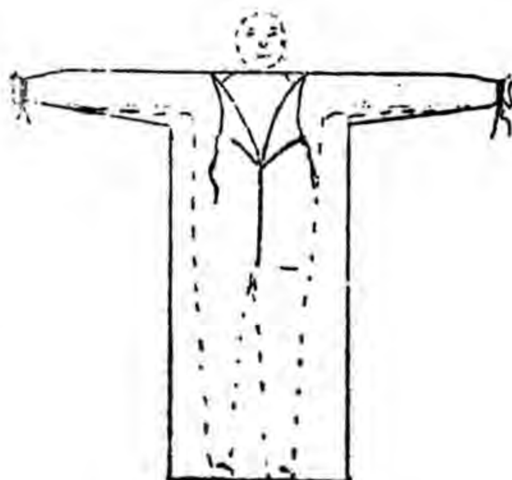


Fig. 2.

sur lequel peuvent prendre place trois assistants et des sièges en nombre suffisant pour les autres ; en plus, une chaise C reçoit le pardessus de Bailey et son veston, comme il sera dit plus loin.

Au moment où on baissa la lumière, le médium était assis entre les deux fenêtres, le dos au piano qui se trouve en cette place ; un feu de bois brûlait dans la cheminée, Bailey en demande l'extinction ; il demande également qu'on ferme les volets de bois des fenêtres et, peu de temps après, les grands rideaux ; une faible lumière diffuse vient, en effet, de la place Vaucanson et se fait percevoir dans la pièce, au fur et à mesure que nos yeux s'habituent à l'obscurité.

Bailey se lève, ôte son veston qu'on place sur la chaise C, avec son paletot, demande qu'on le tâte et lui-même se frappe avec force la poitrine, les bras, le torse, les cuisses, dans l'intention de nous prouver qu'il n'a sur lui aucun objet vivant dissimulé sous ses vêtements ; les Drs Termier et Pinatziz viennent le palper sans le déshabiller davantage et nous assurent qu'ils n'ont rien perçu de suspect. Intentionnellement, cet examen fut peu approfondi ; outre que le lieu et les circonstances s'y prêtaient mal, les expérimentateurs tenaient, avant tout, à mettre le médium en confiance. M. Barbillion présente alors un sac noir qu'il avait apporté sous son bras et le *médium* y est introduit. Ce sac est muni de deux manches fermant à coulisse sur les poignets ; son ouverture supérieure se ferme par une coulisse autour du cou et par trois boutons pour la partie verticale de cette fente (voir les figures).

Le sac est noué fortement par MM. Chabrand et Pinatziz, aux poignets et au col ; Bailey recommande lui-même de serrer sans crainte de lui faire mal. Plu-

sieurs assistants essaient de passer le doigt sous les ligatures et les déclarent bien faites. Le médium se plaint que le sac est un peu court, le gêne; note est prise, et, pour la prochaine séance, le sac sera allongé de plus de 20 centimètres. (La ligature du cou n'a pu être exactement faite au-dessus du col de la chemise du sujet.)

Pendant ces préparatifs, qu'on avait dû renoncer à faire sous la clarté des lampes électriques blanches, on dut suppléer à l'insuffisance de l'ampoule rouge en allumant deux bougies stéariques d'un candélabre situé sur la cheminée et on cachait cette clarté, pourtant faible, aux yeux du médium, en plaçant devant elle un chapeau.

Ces préparatifs achevés, Bailey se rassied à la place qu'il occupait déjà, adossé au piano. Au bout de quelques instants, il demande où est le Nord; on lui répond qu'il y fait sensiblement face; il déclare alors vouloir se transporter sur le côté opposé du salon et, conduit par M. Reichel et Mlle Chambellan, qui s'était assise à côté de lui, il va se placer dans un grand fauteuil et fait face au Sud.

Trouvant trop fort le fluide du colonel de Rochas qui s'était placé à sa gauche, il le fait rétrograder à un rang plus loin et appelle Mme Lacoste à le remplacer; puis MM. Pionchon et de Rochas permutent entre eux et le cercle a finalement la disposition indiquée à la figure 1: les assistants sont placés comme suit :

En B, Bailey; 1, Mlle Chambellan; 2, colonel de Rochas; 3, commandant Audebrand; 4, Barbillion; 5, Pinatzis; 6, Lacoste; 7, Mme Callemien; 8, Benezech; 9, Chabrand; 10, Mme Termier; 11, Pionchon; 12, Mme Lacoste; R, Reichel; T, Dr Termier. (Ces deux derniers assistants ne sont pas dans la chaîne.)

Le Dr Martin-Sisteron n'assiste pas à cette séance, non plus que M. de Fontenay, qui n'est pas encore arrivé à Grenoble.

Bailey nous prie de former la chaîne, mais celle-ci partant de Mlle Chambellan se termine à Mme Lacoste; le médium ne donne pas ses mains à ses voisines, il les conserve libres.

Puis Bailey demande l'extinction de la lampe; c'est le professeur Reichel, resté en R, en dehors du cercle, qui, pendant toute la séance, procédera aux allumages et extinctions de celle-ci.

L'obscurité est alors assez complète pour que, même après quelques minutes d'accoutumance, les yeux ne puissent pas la percer.

Le médium nous demande alors de chanter, ce que nous faisons à demi-voix, parfois même un peu plus haut, accompagnés par le piano que tient le Dr Termier. L'air choisi : *Frères Jacques, dormez-vous?* est fort agréable, dit le médium.

Au bout de quelques instants, Bailey réclame un petit éventail japonais qu'il a, dit-il, oublié dans son pardessus. Le professeur Reichel rallume la lampe rouge et, dans la demi-obscurité, cherche l'objet, le



Fig. 3. — Bailey dans le sac, à la Société d'Etudes Psychiques de Milan.

trouve assez difficilement après avoir renversé quelque chose de lourd que nous estimons devoir être une chaise, passe l'éventail au Dr Pinatzis qui l'examine avec soin à la lueur de la lampe rouge et le fait ensuite parvenir au médium, par l'intermédiaire de Mme Lacoste. Bailey nous tend l'éventail, après l'avoir reçu et manié, nous prie de le toucher et de l'ouvrir pour nous assurer qu'il n'est pas truqué. Personne n'use de la permission, jugeant suffisant l'examen par le Dr Pinatzis et le toucher de Mme Lacoste. L'éventail est alors placé sur la table en face de lui par Bailey, et à sa portée.

Bientôt, le médium, qui dit avoir la personnalité du Dr Whitecomb, annonce qu'il va venir des Hindous, qui sont de grands enfants, très capricieux. L'obscurité n'est pas complète, la lampe rouge éclaire.

(Une remarque est à faire ici : quand Bailey parle éveillé ou en transe comme étant toujours lui-même, il s'exprime en mauvais anglais, ce qui s'appelle le « *broken english* » ; quand il parle comme étant le Dr Whitecomb, il s'exprime dans le langage châtié d'un homme bien élevé, ce dont il semble tout à fait incapable à l'état de veille.)

Voici un Hindou ! On ne le voit pas, mais on l'entend. Il parle haut et interpelle le professeur Reichel en « *broken english* » et marque bruyamment sa satisfaction de le savoir présent et en place. Puis il s'agite fortement sur son fauteuil, se tournant volontiers vers l'interprète, et s'incline vers le centre du cercle, marqué par la table, en disant à plusieurs reprises : « *Salam ! Salam !* », comme un bon Musulman qu'il prétend être.

Puis il demande l'obscurité et nous fait dire, par l'interprète, que nous allons avoir un apport ; il nous prie de reprendre notre chant et, pendant ce temps, il continue, tout en s'agitant, à parler une langue inconnue de tous.

Après quelques secondes d'attente, dans ces conditions, le colonel de Rochas et Mlle Chambellan déclarent avoir perçu, entre eux deux, l'arrivée de *quelque chose*. On rend la lumière (rouge) et nous apercevons sur la table, où le colonel l'a déposé de ses propres mains, un petit rouleau qui semble en étoffe et mesure de 25 à 30 centimètres de long sur 4 à 5 centimètres de diamètre ; ce rouleau est lié par un cordonnet qui semble être du même textile.

Abdul, la personnalité évoquée, dit que c'est la coiffure d'un chef et a un caractère sacré. Le colonel met l'objet dans sa poche, pour nous le montrer en pleine lumière à la fin de la séance. Le médium le prie de conserver cet apport à titre de souvenir et annonce que, par la suite, il y aura un souvenir aussi pour chacun de nous, dû à la générosité de nos amis hindous.

Cet incident terminé, l'obscurité complète est faite à nouveau ; soutenus par le piano, nous chantons le *Petit navire ;* nouvelles vociférations du médium, accompagnées de contorsions ; nous n'observons pas celles-ci, l'obscurité est trop épaisse, mais Mme Lacoste, qui avance discrètement la main de temps en temps, vers Bailey, les perçoit. On entend, en même temps, un bruit en l'air, dû, probablement, au maniement rapide de l'éventail par Bailey. Celui-ci, qui a une autre personnalité, nous fait l'annonce d'un nouvel apport en nous recommandant de ne pas nous effrayer, encore que, la fois précédente, personne n'ait manifesté d'effroi.

Après un silence un peu prolongé nous entendons, du côté du médium et sensiblement au-dessus de la table, un bruit que plusieurs ont comparé à celui que ferait un chapelet à gros grains manié brusquement dans les mains ; enfin, on entend comme la chute de pareils grains sur la table. *Selim* annonce des diamants.

Peu avant le second de ces bruits et cette chute, en même temps qu'elle serrait, avec une très grande force, la main de Mme Lacoste, placée à sa gauche, Mme Callemien s'était écriée : « Tout flambe ! » Cette flambée resta invisible pour les autres spectateurs.

La lumière rendue, nous voyons sur la table, en face du médium, une petite poignée de sable jaune grisâtre parsemé de quelques fragments de petits cristaux blancs et de gemmes, de couleur sombre, semblant provenir de la fragmentation de rognons.

Quand la séance fut finie, il fut demandé à Mme Callemien de spécifier quelle était la forme et la situation de la lueur qu'elle avait perçue. « Vers le plafond, comme venant de la porte et tombant, obliquement, vers la table. »

Chacun palpe cet apport, en prend une pincée pour examen ultérieur au grand jour ; le reste, recueilli par le Dr Termier dans un petit porte-bouquets, est mis en réserve en vue d'un examen détaillé par un expert minéralogiste.

Bailey nous fait espérer un troisième apport, mais, peu de temps après que l'obscurité est faite et le chant repris, il déclare que nous ne pouvons plus rien avoir pour ce soir-là et il prie qu'on le sorte du sac, qu'on lui passe aussitôt après son veston et son pardessus, car il est en sueur, et, comme sa soif est vive, il demande un verre d'eau.

On fait la lumière blanche, mais l'éclat des ampoules est trop vif pour ses yeux et le prof. Reichel s'interpose comme écran devant lui et lui frictionne la tête.

On le sort du sac, on le tâte : il est en sueur.

A peine a-t-il bu et s'est-il rhabillé qu'il prend congé et retourne à son hôtel avec le prof. Reichel, non sans avoir insisté pour que, la prochaine fois, le contrôle soit plus sévère.

Il est alors environ 10 heures.

Le sac, vérifié après son départ, s'est trouvé identique à ce qu'il était au début de la séance, avant qu'il s'y fût introduit.

Deuxième Séance.

Dimanche 20 février 1910, 8 heures soir.

La séance se tient à l'Ecole de médecine, salle de physique, au premier étage. Les rideaux noirs des fenêtres ont été, au préalable, complètement fermés et des bandes d'étoffe noire interceptent les lumières qui

pourraient filtrer par les côtés des fenêtres : c'est une véritable chambre noire.

Les tables d'élèves, qui se trouvent habituellement au milieu de la salle, ont été rangées contre les parois, de façon à laisser, au milieu, un grand espace vide où ne se trouvent que des chaises de paille et deux fauteuils en cuir dont un pour le médium et l'autre pour l'interprète.

Un membre du Comité, venu d'avance, visite les tiroirs et les trouve vides.

Bailey, conduit par le prof. Reichel, est arrivé à l'heure exacte, le premier, selon son habitude, et est allé aussitôt se placer dans un fauteuil.

M. Reichel manifeste de nouveau une assez vive contrariété que les commutateurs des lampes soient dans la petite salle à côté de la grande où doit se tenir la séance. Il est bientôt rassuré en voyant le Dr Termier procéder à la pose d'une douille à clef à l'extrémité d'un fil souple, ce qui permettra d'allumer, ou d'éteindre, la lampe rouge sans quitter la grande salle; M. de Fontenay se charge des allumages et extinctions. On ne laisse dans la salle que deux lampes blanches dont l'allumage et l'extinction se feront depuis la petite salle.

Une lampe rouge foncé, ayant refusé de fonctionner, est remplacée par une ampoule plus claire à laquelle, pour en atténuer l'éclat, le Dr Termier fait une enveloppe avec plusieurs tours de bande de tarlatane à pansement. Celle-ci s'étant, au cours de la séance, carbonisée à la chaleur de la lampe, la lumière devint insuffisante et on remplaça cet éclairage par celui d'une lampe claire mise dans un tiroir dont l'ouverture, plus ou moins grande, réglait l'effet lumineux.

Tous ces incidents ont causé au médium et aux assistants des dérangements regrettables.

Entre temps, il avait été procédé à l'installation définitive de Bailey : celui-ci, ayant mis bas son veston, s'était frappé et fait frapper, avec une insistance particulière, sur la poitrine, le dos, les bras, les jambes, pour bien établir qu'il ne pourrait être soupçonné de dissimuler, sous ses vêtements, des objets étrangers et, notamment, des animaux vivants que des claques aussi fortes devraient évidemment assommer. D'ailleurs, cet examen fut très superficiel et on n'insista pas sur certaines régions de palper plus délicat, comptant, dans les séances ultérieures, procéder à un contrôle plus rigoureux.

La mise en sac, la fermeture de celui-ci au col et aux poignets, ont été exécutées avec plus de soin que la fois précédente; le sac avait été allongé et Mme Lacoste eut l'idée de réunir la partie médiane de la fente d'admission dans le sac, au dos du gilet de Bailey, par le moyen d'une épingle de nourrice.

1, Mme Lacoste; 2, Chabrand; 3, Barbillion; 4, Pionchon; 5, Dr Pinatziz; 6, Mme Termier; 7, Lacoste; 8, Audebrand; 9, Dr Martin-Sisteron; 10, Benezech; 11, prof. Reichel; 12, Mme Callemien; 13, colonel de Rochas; 14, Mme Chambellan.

Le Dr Termiér et M. de Fontenay se tenaient en dehors du cercle, et assis.

L'appareil photographique de M. de Fontenay était installé dans un coin de la salle, avec mise au point sur le centre du cercle.

En 11 est, cette fois, le prof. Reichel; M. Benezech, d'un côté, et Mme Callemien, de l'autre, n'ont jamais lâché sa main et le colonel de Rochas a contrôlé la position de ses pieds en étendant la jambe devant lui.

Le médium annonce le Dr Whitcomb, et, après avoir réclamé le silence, demande si nous avons con-

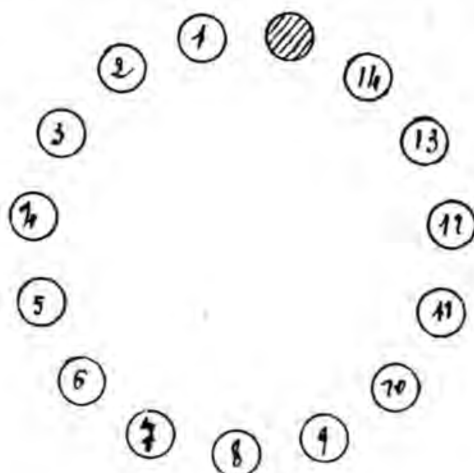


Fig. 4.

fiance en lui, si nous voulons qu'il nous donne des explications relativement à la vie spirituelle, aux matérialisations et dématérialisations; on décide de passer outre, M. de Fontenay ayant déjà recueilli ces renseignements du docteur et se proposant de nous les faire connaître à la prochaine réunion du Comité.

Après quelques instants de silence, nous chantons, à la demande du médium, en nous donnant la main entre voisins, et dans une obscurité complète.

Au bout de quelques minutes, Bailey, après quelques aspirations profondes, cesse de parler comme étant le Dr Whitcomb pour parler comme Abdul, en nous disant : « *Salam! Salam!* », et, bientôt, il annonce un apport.

Après quelques secondes d'attente, Bailey se lève, saisit en l'air et présente à ses voisins un tout petit oiseau, à peine plus gros qu'un roitelet. On rend la lumière, chacun quitte sa place pour voir le petit animal; tandis que les uns manifestent un étonnement admiratif, le Dr Martin-Sisteron fait observer, *mezza voce*, à son voisin de gauche, que l'oiselet a l'air bien comprimé. Finalement, l'oiseau est enfermé dans un tiroir de table.

La séance continue, chacun ayant repris sa place et la lumière étant éteinte.

Le Dr Pinatziz demande si nos amis hindous ne pourraient pas apporter des objets que nous désignerions nous-mêmes : un aigle ou un condor, par exemple. Bailey répond que ses contrôles hindous sont capricieux et qu'il ne peut apporter que ce qui leur plaît, et que, d'ailleurs, un petit oiseau est aussi démonstratif qu'un grand. Il ajoute alors que le petit

oiseau a une « *femme* », et il demande si nous voulons la voir, ou autre chose.

Quelques-uns reprennent l'idée du condor, mais le médium, par le même procédé, ne tarde pas à nous présenter une autre bestiole semblable à la première — le Dr Martin-Sisteron fait constater une ecchymose sur un œil du deuxième oiseau — qui va rejoindre le premier dans le tiroir. Bailey demande à Mlle Chambellan d'en accepter le présent.

L'obscurité faite de nouveau, Bailey se déplace en entraînant son fauteuil au centre du cercle, puis il prie M. de Fontenay de mettre son appareil photographique en batterie sur lui, pour essayer de faire le portrait des Hindous. (Résultat nul sur la plaque.)

Puis il nous parle du nid des oiseaux qu'il nous a apportés, nous propose de nous le présenter, et nous le présente. La lumière étant rendue, nous voyons, dans une de ses mains, un petit nid fait de filaments végétaux bruns, ayant l'aspect de fibres de coco.

Bailey déclare alors que la séance est finie ; on le sort du sac, on vérifie celui-ci, on rhabille le médium et la séance est levée.

Troisième Séance.

22 *février* 1910.

Ainsi que nous l'avons signalé, le médium avait, après la première séance, demandé que le contrôle fût, à l'avenir, plus sévère ; à la suite de la seconde séance et dans la conversation qu'il eut, à l'hôtel, avec divers membres de la Commission, il insista à nouveau sur ce point, ainsi, du reste, que le prof. Reichel.

Cette manière d'agir était, au surplus, en complet accord avec les idées des membres de la Commission. Il avait, en effet, été convenu que ceux d'entre eux qui pouvaient avoir des doutes scientifiques trop accentués les feraient taire au courant des premières épreuves, et qu'on témoignerait ostensiblement au médium et au prof. Reichel une grande bienveillance, afin de mettre Bailey dans les meilleures conditions pour produire des phénomènes ; qu'on n'introduirait une rigueur progressivement croissante qu'au fur et à mesure que sa mise en confiance se développerait. Comme il avait été entendu, dans les négociations préalables à sa venue et conduites entre le colonel de Rochas et le professeur Reichel, que nous serions autorisés à exercer le contrôle le plus entier et que Bailey resterait à notre disposition tout le temps que nous voudrions, la demande du prof. Reichel et de son sujet fut accueillie avec faveur et tout fut mis en œuvre pour donner, le 22, toute satisfaction sur ce point aux uns et aux autres.

A cet effet, la Commission chargea certains de ses membres de missions spéciales.

C'est ainsi que :

1° MM. Termier, de Fontenay et Audebrand se chargèrent de vérifier le jeu des lumières et de remédier aux défauts qu'il avait présentés dans la précédente séance, ainsi que de préparer la salle et le cabinet y attenant, où devait être examiné le médium avec toute la décence requise en pareil cas ;

2° M. de Fontenay devait assurer le maniement de la lumière en même temps que la photographie, tout en prenant place à la chaîne entre temps ;

3° MM. les Drs Termier, Martin-Sisteron et Pinatzis, secondés par M. Chabrand, devaient, à huis et à fenêtres clos, procéder à l'examen du corps du médium ;

4° Mme Lacoste, le Dr Martin-Sisteron et M. Chabrand furent chargés de la vérification des vêtements que Bailey devait revêtir pendant la séance du 22.

Bailey, n'ayant apporté d'Australie qu'*un seul complet*, prétendit que ces vêtements étant *magnétisés*, c'était avec ceux-là qu'il voulait opérer. Force fut alors au prof. Reichel de lui payer un complet neuf qu'il revêtit pendant la journée, alors que ses vêtements, remis aux mains des commissaires délégués, étaient examinés par eux et portés à l'Ecole de médecine pour qu'il pût les revêtir après sa visite corporelle. (Il avait été bien recommandé de ne pas battre ces habits.)

Le rendez-vous des commissaires avait été fixé à 7 h. 45, sur la demande même de Bailey, afin que tout le monde pût être en place et en silence à l'arrivée du médium qui devait se faire à 8 heures, exactement.

Grâce à la ponctualité de tous, il en fut ainsi.

Le prof. Reichel, qui avait cru sentir que quelques commissaires le suspectaient de connivence avec Bailey, avait déclaré qu'il ne viendrait pas à la séance. De fait, il resta à l'hôtel et s'y coucha. Par suite de cette résolution, ce fut M. de Fontenay, qui parle un peu l'anglais et habitait le même hôtel que MM. Reichel et Bailey, qui se chargea de nous amener le médium.

A 8 heures précises, ils faisaient leur entrée dans la salle des séances et passaient incontinent dans le cabinet y attenant dont la porte se refermait à clef sur Bailey et les commissaires chargés de son examen.

Peu d'instants auparavant, certains membres avaient été avisés que cette séance serait l'avant-dernière, que le médium n'en donnerait, par conséquent, plus qu'une après celle-là, au lieu de rester à notre disposition, comme il avait été primitivement entendu. C'était une raison de plus pour nous de faire tous nos efforts pour rendre ces deux séances aussi probantes que possible.

N'ayant pas assisté à l'examen de Bailey, le secrétaire cède, ici, la plume à M. de Fontenay, qui a eu un rôle à jouer dans cette visite, comme il l'explique dans la relation qu'il en a faite, le soir même, et que nous reproduisons ci-après :

« J'ai conduit M. Bailey de l'Hôtel Moderne à l'Ecole de médecine, où nous sommes arrivés quelques minutes avant 8 heures, heure fixée. Tout le monde se trouvait déjà réuni, comme il avait été convenu, dans le laboratoire où se tiennent les séances. J'avais apporté moi-même les effets que le médium devait revêtir après avoir été déshabillé et visité complètement, selon la promesse qu'avait faite, en son nom, l'entité rectrice des phénomènes qui prétend s'appeler le Dr Whitcomb.

« Ayant déposé le paquet de vêtements sur une table, je commençais à m'occuper de ce que j'avais à faire, lorsque le Dr Whitcomb, qui venait d'entrancer le médium, m'appela près de lui.

« Bien que deux de mes collègues eussent été désignés pour l'examen des effets du médium et trois médecins, les Drs Termier, Pinatziz et Martin-Sisteron, pour la visite corporelle, le Dr Whitcomb insista pour que je fusse présent dans le cabinet de physique (contigu au laboratoire) à cette double opération. La raison : j'étais le seul homme parlant un tant soit peu l'anglais et pouvant comprendre le médium et me faire comprendre de lui.

« Les vêtements apportés furent examinés minutieusement. Ils l'avaient déjà été dans l'après-midi. Ils ne présentaient rien de suspect.

« Le médium fut ensuite visité corporellement avec soin. On lui inspecta en particulier la bouche, les oreilles, les aisselles, les fesses, les orteils. Les médecins me firent demander à Whitcomb la permission de procéder au toucher rectal. Si l'on avait été sûr qu'un objet suffisamment volumineux serait apporté, on aurait, sans nul doute, renoncé à cet examen. Mais, dans l'incertitude, on jugea qu'il était préférable de pratiquer l'exploration si on y était autorisé.

« Je demandai donc, en anglais, au Dr Whitcomb s'il autorisait un médecin à pratiquer le toucher rectal.

« *I object to it* », répondit immédiatement le Dr Whitcomb.

« Le Dr Whitcomb s'y oppose », répétai-je à ces messieurs, et je n'insistai pas davantage auprès du Dr Whitcomb, me bornant à lui dire qu'il serait fait selon sa volonté et que la permission demandée n'avait d'autre but que de mettre à l'actif de Bailey les apports, même peu volumineux, qui pourraient se produire. L'incident paraissait clos, lorsque le Dr Whitcomb, dans un but que je ne veux pas rechercher, mais où des personnes moins indulgentes verraient peut-être un piège adroit et une défaite — pour éviter un désastre — reprenant la parole, me dit :

« Je vais quitter le médium pour que vous lui fassiez cette proposition quand il sera son maître ; et, s'il y consent, j'y consens aussi. »

« Le médium, en effet, ne tarda pas, s'étirant et bâillant, à passer de l'état second à l'état normal ; mais, je ne m'étais pas plus tôt acquitté de la commission du Dr Whitcomb que Bailey se rhabillait avec une indignation que je me plais à croire sincère, mais qui, peut-être aussi, n'était pas trop maladroite.

« Avant d'avoir commencé, la séance se trouvait finie.

« Presque tous, nous savions déjà que les oiseaux apportés dimanche soir avaient été achetés par Bailey chez M. Eynard, marchand d'oiseaux, place du Lycée, à Grenoble.

« Bailey — ou plutôt Whitcomb — nous avait dit, d'une voix qui ne trompe jamais, que ces petits oiseaux venaient de l'Inde. Ils en venaient, effectivement, car ce sont des *ignicolores*, mais ils en venaient par le bateau.

« G. de Fontenay.

« Faut-il ajouter que, le matin, après avoir, avec le commandant Audebrand, préparé diverses choses, dans le laboratoire, en vue de la séance, j'eus l'idée de me faire lier dans le sac de Bailey qui se trouvait déposé sur une chaise. Après avoir été soigneusement ficelé dans ledit sac, par M. Audebrand et le garçon de salle, je tirai de mes poches, comme apports, avec la plus grande facilité, un crayon, un carnet, un porte-plume réservoir et ma montre — le tout en quelques minutes.

« Or, je n'ai jamais pratiqué la prestidigitation, et c'était la première fois de ma vie que j'essayais un sac de médium.

« Je crois donc que l'on ne devra attacher quelque importance à ce moyen de contrôle que s'il vient s'ajouter à un minutieux examen des vêtements et du corps du sujet.

« G. de F. ».

Quelques remarques s'imposent.

Le prof. Reichel s'abstient de venir à la séance : Bailey fait annoncer que cette séance, au lieu d'être suivie de beaucoup d'autres, comme nous pouvions l'espérer, sera l'avant-dernière.

Bailey a réclamé un contrôle sévère. Nous nous mettons en devoir de le mettre scientifiquement complet et exact, peut-être au delà de ce qu'il prévoyait de notre part, et il agit de manière à nous laisser entendre que ce contrôle, pourtant réclamé par lui (il faut y insister), va le paralyser et lui est à ce point redoutable qu'il ne va plus nous donner même les deux séances auxquelles il s'était spontanément rabattu, mais pas même une !

Pourtant, le refus de se prêter à une visite scientifique complète n'eût pas suffi, aux yeux de tous les membres, à faire considérer l'attitude du médium comme forcément entachée de fraude s'il s'était mis en devoir de nous faire un apport assez volumineux pour que l'origine n'en pût être suspectée. Nous aurions alors volontiers mis son refus sur le compte d'un caprice.

Mais le jugement à porter sur sa conduite change en raison de l'apport nettement frauduleux qu'il a fait des oiseaux à la séance du 22 février.

C'est à la sagacité et à la prudence du colonel de Rochas que nous devons la connaissance de ce fait qui a une influence décisive sur le jugement que nous devons porter sur les phénomènes que Bailey nous a produits, les seuls dont nous puissions utilement parler.

Voici comment le colonel connut cette fraude :

L'un des oiseaux apporté dans la séance du dimanche 22 février étant mort dans la journée du lundi 23 (1), M. de Rochas le montra ce jour-là même

(1) Après la séance du dimanche 22, il fut tenu un petit cercle pendant quelques instants, le Professeur Reichel et Bailey avaient été priés d'y rester. Quand on fut sur le point de partir, il fallut songer à emporter les oiseaux. Pendant que Mlle Chambellan se mettait en mesure de les emporter, l'un d'eux s'échappa dans la salle et alla se faire reprendre à une petite fontaine dans le coin du Laboratoire. Bailey qui s'en était aperçu dit qu'il fallait avoir grand soin de ces bestioles, que, si une d'elles mourait, les esprits ne reviendraient plus.

à Mme Eynard, marchande d'oiseaux — place du Lycée, n° 1 — afin d'en spécifier la race.

Mme Eynard déclara que c'était un *ignicolore* femelle et en montra un certain nombre qui vivaient en cage dans le magasin.

M. de Rochas lui demanda si elle en avait vendu récemment. « Oui, trois », répondit la marchande; l'avant-veille, samedi, dans l'après-midi, à un monsieur de tournure commune, parlant l'anglais d'Amérique qu'elle connaissait bien pour avoir été, pendant un certain temps, femme de chambre dans une riche famille de New-York; à quoi l'acheteur répliqua qu'il connaissait cette famille; que, retournant à New-York, il désirait des oiseaux bon marché pour amuser ses enfants pendant le voyage.



Fig. 5 — Le médium Charles Bailey.

La marchande lui offrit alors trois ignicolores, pour le prix de 4 fr. 50, avec une petite cage marquée au nom et à l'adresse du magasin, du prix de 50 centimes. Le client déclara qu'il n'avait pas d'argent sur lui et qu'il allait en chercher; il revint bientôt avec une pièce de 5 francs et emporta les oiseaux dans leur cage.

Ainsi mis en garde, M. de Rochas présenta à Mme Eynard et à son mari, qui avait vu l'acheteur, le portrait de Reichel et de Bailey. Le ménage s'accorda à reconnaître Bailey comme le seul acheteur.

M. de Rochas, qui avait eu l'occasion de mettre, lundi soir et mardi matin, quelques membres du Comité au courant de ces faits, tout en exigeant d'eux une discrétion bien naturelle, attendait, pour saisir officiellement toute la Commission, que M. Eynard ait vu Bailey en personne et l'ait, officiellement, reconnu (1).

En présence du refus de Bailey de continuer les séances, le colonel de Rochas dit à celui-ci ce qui vient d'être exposé. L'Australien se borna à répondre que tout cela était des mensonges. On lui tendit pourtant une perche de sauvetage en lui déclarant que, s'il avait fait venir, par des moyens médianimiques, de l'hôtel à l'Ecole de médecine, les oiseaux qu'il avait achetés, le phénomène serait considéré comme bon. A cela, Bailey répondit qu'il exécutait quelquefois ce phénomène, mais, qu'en pareil cas, il avait toujours soin de prévenir les assistants. Cette assertion est en absolue contradiction avec la réponse qu'il avait faite, quelques jours auparavant, à M. de Fontenay. Celui-ci avait proposé de lui laisser palper une bague qu'on enfermerait, ensuite, dans une petite boîte, mise sous clef, dans l'armoire de la chambre occupée par M. de Fontenay, à l'hôtel, la clef de cette armoire restant dans la poche de M. de Fontenay. Par son pouvoir médianique, Bailey devait rendre la bague à son propriétaire, à l'Ecole de médecine. L'Australien répondit qu'il ne pouvait pas forcer les esprits à exécuter un tel travail, ni tel travail déterminé d'avance.

Le professeur Reichel a paru fort désappointé de l'aventure, a remercié le colonel du service qu'il lui a rendu en démasquant la fraude et a pris toutes les mesures utiles pour rembarquer incontinent Bailey à destination de Melbourne. Bailey, lui, ne semble avoir aucune conscience de la conséquence de sa fraude.

Pour conclure, nous dirons qu'il se peut que le médium ait des qualités réelles (la différence des langages qu'il tient quand il est entrancé et en état de veille semble en être la preuve), mais qu'il ne nous a rien montré des facultés remarquables qu'on lui attribue, et, sans rien préjuger sur les faits qui n'ont pas été soumis à notre contrôle, tout ce que nous pouvons affirmer de façon positive, c'est que les expériences faites par le médium Bailey à Grenoble ont été entachées de fraude.

La Commission n'a pas voulu se séparer sans remercier Mlle Chambellan pour la bonne grâce qu'elle a mise à faire les traductions des conversations du et avec le médium.

Le Secrétaire,

Commandant AUDEBRAND.

---

(1) Cette confrontation eut lieu le mercredi 23, à 1 heure de l'après-midi dans le hall de l'Hôtel Moderne, en présence du Professeur Reichel, du Pasteur Bénézech et de M. de Fontenay. M. Eynard fut très net dans ses affirmations et Bailey nia l'avoir jamais vu.

Il parut superflu de rechercher ce qu'étaient devenus la cage et le troisième oiseau, non plus que de rechercher qui lui a prêté de l'argent français, Reichel ayant déclaré ne lui avoir pas prêté d'argent ayant cours en France.

Appendice aux procès-verbaux des séances
par le
colonel DE ROCHAS.

Le soir même de la confrontation du mercredi 23, dont il est parlé dans la note de la page 72, M. Reichel quitta Grenoble avec Bailey et la femme de Bailey, qui accompagnait son mari.

Trois jours après, je reçus de M. Reichel la lettre suivante :

Paris, 25 février 1910.

Monsieur le Colonel,

Dans le train, en revenant à Paris, le Dr Whitcomb, le censé contrôle de M. Bailey, m'a instamment prié de vous informer de ce qui suit.

Quoique, à mon avis, rien ne puisse être plus clair que cet achat d'oiseaux, je veux cependant vous communiquer ce que désire le contrôle, car je crois que Bailey donnera à d'autres cette explication qu'il sera facile de vérifier auprès de la femme du marchand d'oiseaux.

Voici ce que dit le contrôle :

« L'oiselier et sa femme ont vendu, samedi dernier, plusieurs oiseaux à un étranger qui devait, le lendemain soir, partir pour Paris. La femme lui a demandé d'où il venait. — De New-York, a-t-il répondu, et la marchande découvrit alors que c'était un ami d'une dame et d'un monsieur qu'elle connaissait et avec qui elle avait habité. Elle se rappela à leur bon souvenir. De cela, le mari ne sait rien. »

Je vous remercie encore, monsieur le colonel, de ce que l'humanité apprendra de nouveau, par vous, combien il faut être prudent quand il s'agit de médiums, même lorsque ceux-ci ont une renommée universelle.

Croyez, monsieur le colonel, à ma haute considération.

Prof. WILLY REICHEL,
London W. C., 110, *Saint-Martin Lane*
(*Office of* Light).

Voici ma réponse à cette lettre :

Grenoble, 28 février 1910.

Monsieur le Professeur,

L'explication du Dr Whitcomb, que vous avez bien voulu me communiquer, est, en réalité, un aveu formel et involontaire fait par Bailey de sa culpabilité.

Quelle que soit, en effet, l'opinion qu'on ait sur la réalité de l'existence de l'esprit de ce docteur, on ne saurait lui prêter le pouvoir d'ubiquité ou d'omniscience qui lui aurait permis de connaître une conversation tenue loin de son médium.

Cette conversation a bien eu lieu, et M. Eynard ne l'ignorait pas quand il est venu à l'Hôtel Moderne reconnaître l'acheteur de ses oiseaux. Il avait été frappé, ainsi que moi, de l'invraisemblance que ledit acheteur eût connu, dans une ville de près de deux millions d'habitants comme New-York, précisément la famille dans laquelle Mme Eynard avait été femme de chambre.

C'est donc bien Bailey lui-même qui est allé chez M. Eynard acheter trois *oiseaux, dont l'un est sans doute mort avant la séance, comme les deux qu'il nous a présentés le lendemain sont morts le surlendemein, malgré les soins de Mlle Chambellan.*

Comment ces oiseaux ont-ils été introduits dans la salle des séances, malgré la palpation externe *du corps du médium? Probablement par la partie interne que Bailey n'a pas voulu laisser visiter au commencement de la séance suivante, bien que cet examen dût être fait par un médecin, dans un cabinet séparé, et qu'il soit d'un usage courant dans certaines maladies très répandues, telles que l'hypertrophie de la prostate et l'appendicite.*

Dès le début de nos expériences, la nécessité de ce contrôle avait été reconnue par nous tous afin de pouvoir affirmer d'une façon positive la réalité d'apports de petit volume s'il s'en produisait. Nous savions que le rectum était utilisé souvent par les gens qui avaient à dissimuler quelque chose à leurs surveillants, notamment dans les prisons.

Follin a communiqué à la Société de Chirurgie (8 *mai* 1861), *au nom du Dr Clocmadeus, l'observation d'un condamné à vingt ans de travaux forcés, qui mourut à la suite d'une péritonite causée par la présence d'un corps étranger sur la nature duquel cet individu n'avait pas voulu s'expliquer. A l'autopsie, on trouva dans le rectum un étui de quatorze centimètres de longueur, d'un diamètre de quatre centimètres et demi, recouvert d'une enveloppe de baudruche. Le tout pesait six cent cinquante grammes et contenait une série d'instruments en acier. Cet étui, connu sous le nom de* nécessaire *parmi les forçats, était habituellement introduit par le malade par sa grosse extrémité et pouvait être facilement expulsé. Par mégarde, il l'avait fait pénétrer par l'autre extrémité, qui était conique, et n'avait pu le rendre.*

Le dictionnaire des sciences médicales de Dechambre cite un grand nombre de cas où des objets de nature diverse avaient été introduits dans le rectum. En voici deux à titre d'exemple :

J. Cloquet eut l'occasion de voir, à l'Hôtel-Dieu, un homme de 35 ans qui s'était introduit un verre à bière dans le rectum. La chope avait le fond dirigé en haut et put être saisie par les bords avec les doigts. La dilatation de l'anus en rendit l'extraction facile et l'individu put quitter l'hôpital immédiatement. (Société de Chirurgie, 5 *février* 1862.)

Chez un individu adonné aux habitudes de pédérastie passive, le Dr Montanari eut à extraire, non sans peine, un pilon de mortier de cuisine long de trente centimètres et large de six centimètres et demi à sa grosse extrémité. Ce pilon, qui mesurait trois centimètres de diamètre à son autre extrémité, avait été introduit tout entier dans le rectum. (Gazette Hebdomadaire, 15 *février* 1861.)

Doit-on conclure de la fraude que nous avons constatée que tous les apports de Bailey soient fraudu-

leux? Je ne le pense pas et telle est aussi l'opinion des membres de la Commission qui ont beaucoup fréquenté les médiums et sont au courant de la littérature qui s'y rapporte. Il y a, dans cette science nouvelle que Mme d'Espérance appelle si justement le pays de l'ombre, *un mélange déconcertant de vrai et de faux dont nous n'avons pas encore l'explication. Dans le cas particulier de Bailey, il est difficile d'admettre que, pour les objets de volume considérable et de natures très diverses qui ont été effectués par son intermédiaire, il ait toujours pu tromper les observateurs très avertis qui l'ont examiné avant nous et dont nous avons les relations officielles.*

La possibilité des apports nous paraît, du reste, à peu près établie par le grand nombre de fois où des phénomènes analogues se sont produits, soit spontanément dans la vie des saints et les maisons hantées, soit avec des médiums connus, dans les cas rapportés notamment par sir W. Crookes, Recherches sur les
notamment par Sir W. Crookes, Recherches sur les
phénomènes du Spiritualisme, *p.* 169; *par Wallace,* Les Miracles et le Moderne Spiritualisme, *p.* 225; *par Aksakow,* Animisme et Spiritisme, *p.* 225; *par le Dr Gibier,* Annales des Sciences psychiques, *mars-avril* 1901.

Dans les recherches de ce genre, où presque tout est encore l'inconnu, la quantité de témoignages concordants obtenus dans différents lieux et à des époques différentes peut avoir plus de valeur que la qualité d'une expérience isolée où l'on croit avoir éliminé toutes les causes d'erreur.

*Nous avons tous certainement regretté que Bailey ne nous ait pas fourni ce que nous considérions comme l'*experimentum crucis, *mais sa venue à Grenoble ne sera peut-être point inutile pour les progrès de la science psychique où il y a à étudier non seulement des phénomènes physiques mais aussi des phénomènes psycho-physiologiques.*

Malgré la réserve que j'ai mise à expérimenter Bailey au point de vue magnétique, pour ne point l'entraîner dans des voies différentes de celles que nous devions spécialement examiner, j'ai pu constater qu'il était devenu complètement insensible quand il était en trance et que ces trances se produisaient très fréquemment en dehors des séances avec invasions présumées d'esprits étrangers; j'ai pu également l'endormir et lui donner des suggestions posthypnotiques.

L'aventure des oiseaux et de la communication du Dr Whitcomb qui s'y rapporte permet de supposer qu'il n'y a souvent, dans ses trances, qu'un changement de personnalité comme ceux qu'on produit à volonté chez tous les sujets suggestibles.

Le cas de Bailey est spécialement intéressant parce que, quand il est censé être possédé par un esprit étranger, il parle un anglais plus pur et prononce des discours d'une portée beaucoup plus haute que lorsqu'il est à l'état de veille. On est ainsi conduit à supposer que le subconscient de cet ouvrier cordonnier a enregistré le langage correct et les idées élevées qu'il a entendus et qui, ordinairement enfoncés dans la profondeur de sa mémoire, remontent à la surface quand, sous l'influence de causes encore mal définies, il se produit chez lui un état cérébral particulier constituant la transe.

Dans tous les cas, monsieur le professeur, nous vous remercions de n'avoir reculé ni devant les dérangements, ni devant les dépenses, pour soumettre à notre contrôle un médium célèbre qui pourra encore être utile, mais dont il convient de se défier, car il est complètement amoral, ainsi que le prouvent les adieux affectueux qu'il nous a faits après avoir été démasqué.

ALBERT DE ROCHAS.

M. Reichel m'a communiqué, en outre, une copie de la lettre qu'il a adressée à Bailey et dont je donne ici la traduction française :

Londres, le 28 *février* 1910.

M. Charles Bailey,
Londres.

Lors de mon séjour à Melbourne, l'année dernière, votre contrôle et vous-même personnellement me manifestâtes le désir d'être soumis à l'examen de savants



M. WILLY REICHEL,
« Professeur honoraire à la Faculté libre des Sciences magnétiques de Paris ».

européens. J'étais alors convaincu de votre bonne foi et je vous adressai £ 88 pour vos frais de déplacement. Je vous fis entrevoir une haute récompense dans le cas où vous parviendriez à convaincre ces érudits de la réalité des phénomènes. Depuis près de trente ans, je m'intéresse vivement à tout ce qui a trait à l'occultisme et c'eût été, pour moi, une grande satisfaction de convaincre le monde scientifique de la possibilité de certains phénomènes occultes. Votre

avenir aurait été assuré au cas où vous auriez pu prouver la sincérité de vos apports au colonel de Rochas et au Comité formé par lui.

Qu'avez-vous fait? La preuve a été établie que les oiseaux que vous nous disiez être apportés par l'intermédiaire de contrôles hindous avaient été achetés à Grenoble. Cette supercherie est inqualifiable et peu digne de l'amitié que je vous avais témoignée. Lors de votre confrontation avec l'oiseleur, ce dernier affirma vous reconnaître, ainsi que les deux oiseaux. Il nous expliqua que vous aviez été incapable de vous exprimer en français et que vous n'aviez pas en votre possession de monnaie française, ce à quoi il vous fut facile de remédier.

Je vous demandai alors de nous accorder une autre séance dans le but de prouver votre sincérité : vous vous y refusâtes, prétendant avoir été insulté par le Comité qui avait manifesté le désir bien légitime de procéder au toucher rectal. Votre refus était ridicule, car vous n'ignoriez pas que pareil examen est chose courante, certains médiums ayant dissimulé de nombreux objets dans cette partie de leur corps.

Votre façon de procéder est d'autant plus blâmable que le colonel de Rochas et moi sommes persuadés que vous êtes capable de phénomènes réels. Dans le cas où les apports ne se seraient pas faits immédiatement, nous aurions continué les séances. Votre imposture est donc un fait avéré.

Je n'ai pas voulu vous abandonner dans un pays si étranger pour vous. Je confie à M. Shipley, aux bureaux de « Light », 116, Saint-Martin's Lane, la somme de £ 83, montant de votre billet. Cette somme vous sera délivrée en échange d'un reçu.

Le Rapport des séances qui ont eu lieu à Grenoble sera naturellement publié par le colonel de Rochas et le Comité, dans le courant de mars ou d'avril. Je ne puis que vous conseiller de quitter l'Europe à bref délai, si vous ne voulez pas être poursuivi. Les dépenses que vous m'avez occasionnées me préoccupent peu, mais vous m'avez couvert de ridicule ainsi que votre protecteur, Mr. Stanfort, et Mrs. Bright, sans compter le tort immense que vous avez causé au mouvement occulte et spiritualiste.

Prof. WILLY REICHEL.

Je crois être le seul psychiste qui, avant les séances de Grenoble, ait dénoncé les fraudes, tout au moins probables, de Charles Bailey ; il me sera donc permis d'ajouter au récit qu'on vient de lire, quelques lignes à ce sujet.

C'est dans le fascicule d'avril 1905 des « Annales des Sciences Psychiques » que j'ai fait paraître un article intitulé : *Etude critique des séances du médium Ch. Bailey, à Milan et à Rome*. Voici ce que je disais en substance dans cette étude, qui occupait 25 pages de l'ancien format de notre publication.

Les séances qui ont eu lieu à la Société d'Etudes Psychiques de Milan ont été aussi bien faites qu'elles pouvaient l'être dans les malheureuses conditions que le médium avait imposées ; ce n'est donc pas la Commission de la Société qui mérite d'être sévèrement jugée ; c'est le médium lui-même. Tout ce qu'on peut reprocher au Rapporteur, c'est d'avoir exprimé son impression assez favorable à la réalité des phénomènes, alors que du récit très consciencieux de ces expériences, qu'il avait lui-même publié, il résultait que celles-ci étaient loin de permettre une conclusion très favorable à Charles Bailey.

Un filet séparait bien le médium des assistants, mais ce qui était à craindre n'était pas qu'il eût un complice parmi les expérimentateurs ; c'était que le médium cachât sur lui les objets devant ensuite simuler les apports. Le médium a été enfermé dans un sac, mais celui-ci ne pouvait pas empêcher d'une manière sûre le médium de faire sortir de leur cachette les prétendus « apports ».

Enfin, le médium n'avait même pas permis que la perquisition opérée sur sa personne avant et après la séance allât aussi loin qu'il le permit à Grenoble. Il se laissait parfois déboutonner le gilet sans qu'on le lui retirât, mais on n'ôtait pas son pantalon, son caleçon, son gilet de flanelle, sa chemise. Il est à peine besoin de dire que les choses ne se passaient pas ainsi par la volonté de la Commission, qui s'était efforcée de persuader le médium de la nécessité d'une perquisition personnelle plus intime. Mais le médium avait absolument refusé de se laisser déshabiller, en alléguant qu'il craignait de prendre froid. Une fois, en Australie, il s'était laissé dévêtir complètement et il en était tombé malade.

« Voilà donc un médium — remarquions-nous — qui, après nous être venu des antipodes, pour nous montrer la prétendue merveilleuse faculté qui lui est accordée par le Ciel, recule dans son sublime apostolat de crainte d'un rhume de cerveau. Encore si son prétexte avait été raisonnable ! Mais voyons ; ne se déshabillait-il pas chaque jour complètement pour changer sa chemise? Et ce qu'il faisait un peu partout, dans la cabine d'un paquebot, dans une chambre d'hôtel, ne pouvait-il pas le faire dans un cabinet confortable de la Société d'Etudes Psychiques de Milan, en présence de deux médecins, dans une température si surchauffée, qu'on était parfois obligé de suspendre la séance pour pouvoir aérer la salle, malgré le ventilateur qui y avait été installé? »

Nous faisions donc remarquer que cette répugnance du médium à se soumettre à un examen sérieux, sans constituer une *preuve*, constituait une *présomption* terriblement défavorable à l'authenticité des prétendus apports.

Il est bien vrai que M. Bailey se laissait palper à travers ses habits. Mais voici un incident qui suffit à prouver le peu de valeur qu'on peut attribuer à ce système d'examen.

Avant la deuxième séance de Rome, il fut demandé à M. Bailey de se déshabiller jusqu'à la ceinture, mais il refusa en disant qu'il craignait de prendre froid. Les docteurs durent se borner à le toucher tout le long du corps. Ils crurent découvrir une « substance dure », que M. Bailey déclara être une loupe qu'il avait depuis des années déjà ; les médecins estimèrent que la chose n'avait rien d'impossible, mais qu'enfin, rien ne prouvait qu'il en fût réellement ainsi. Or, jamais, dans les séances de Milan, ayant précédé celles de Rome, les médecins qui avaient fouillé et palpé le médium n'avaient constaté l'existence de cette loupe. Donc, de deux choses l'une : ou l'examen qu'ils avaient fait avait été imparfait, ou bien la loupe avait poussé à Bailey... depuis son arrivée à Rome seulement !

Je continuais ainsi en examinant tous les passages essentiels du Rapport de la Commission de Milan et des expérimentateurs de Rome, en montrant que rien dans toutes ces séances permettait de croire à la sincérité du médium ; au contraire !

Inutile d'ajouter que ma critique fut très mal accueillie par la plupart des spirites ; que je me trouvai même brouillé, par le fait d'avoir osé douter de Bailey, avec M. le Prof. A. C., un théosophe de Rome bien connu, et avec d'autres braves gens. C'est d'ailleurs ce qui m'est arrivé lors de mes critiques au fameux mage Sarak, à M. Miller, etc.

Au sujet de ce dernier médium, il me sera même permis de faire une remarque qui découle très naturellement du récit de la Commission de Grenoble et des observations de M. de Rochas sur la facilité avec laquellle certains individus parviennent à cacher dans le rectum des objets assez volumineux. Lorsque M. Gaston Méry (qui pourtant m'a dit à plusieurs reprises n'être pas très convaincu de l'authenticité des phénomènes de Miller), racontait un des faits qui l'avaient le plus intrigué, c'est-à-dire l'apparition de la négresse Betsy, qu'il avait pu examiner de près, il ne manquait jamais d'observer : « On dira peut-être que c'était le médium affublé d'un masque noir. En effet, Betsy avait une forte odeur de tabac ; or, on sait que Miller est un grand fumeur. Mais voyons : où avait il pris son masque ? Nous avions pourtant déshabillé complètement le médium, que nous avions ensuite revêtu d'effets m'appartenant en propre. Quelqu'un m'a parlé d'objets que le médium pouvait avoir cachés dans une partie de son corps que la décence m'empêche de nommer. Eh bien ! j'espère qu'il n'avait pas caché dans son rectum une négresse ! »

Ces artifices oratoires auxquels M. Gaston Méry a eu recours dans deux conférences qu'il a faites à Paris, dans des articles qu'il a publiés dans son *Echo du Merveilleux*, etc., avaient le don de faire beaucoup rire, et sans doute si M. A. Thomas, secrétaire de la Société de Nancy, s'était trouvé là, il aurait été fier de cette gloire nancéenne qu'est M. Muller, dit Miller. Cependant, on peut voir qu'il n'y avait pas de quoi.

Quand Miller a donné la fameuse séance de contrôle en 1908, chez Mme Nœggerath, je faisais partie de la Commission chargée de le fouiller ; quand nous le déshabillâmes, quelqu'un observa qu'il pouvait avoir quelque chose de caché là où vous savez. Je répondis : « Sans doute, mais une visite intime ne serait pas autorisée par le médium ; il se fâcherait si nous la lui demandions : la séance serait alors manquée. Il n'est pas nécessaire de pousser si loin les choses, puisque la première partie de la séance a lieu *avec le médium hors du cabinet ;* or M. Miller *ne peut extraire quoi que ce soit de pareille cachette sans entrer dans le cabinet.* »

On sait quel a été notre ébahissement, un instant après, en voyant M. Miller, *pour la première fois depuis tant de séances qu'il avait données à Paris*, entrer sans plus dans le cabinet, en supprimant la première partie de la séance. Il n'est pas nécessaire d'être bien malin pour comprendre ce qui pouvait l'obliger à prendre exceptionnellement ce parti ; comme on peut parfaitement s'expliquer pourquoi, en cette même séance, on ne vit jamais, d'une manière sûre, qu'un fantôme à la fois, au lieu des trois ou quatre, richement ornés de diadèmes, etc., qu'on voyait apparaître habituellement. « Que diable ! — observai-je dans ma critique — dans ces circonstances exceptionnelles, on fait ce qu'on peut. »

M. Miller pouvait encore, à la stricte rigueur, cacher ainsi une négresse ; il était hors de son pouvoir d'en cacher trois ou quatre... C. de Vesme.

CORRESPONDANCE

Le Secrétaire de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy

Nancy, le 15 février 1910.

Monsieur le Gérant
des *Annales des Sciences psychiques*,
Paris.

Les *Annales des Sciences psychiques*, dans leur numéro 1 et 2 du 1-16 janvier 1910, publient, sous le titre *Un écho du dernier voyage de Miller en France*, un article de nature à induire les lecteurs en erreur sur différents points au sujet de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy. Usant de mon droit de réponse, puisque cité nommément, je vous prie d'insérer les rectifications suivantes, à la même place et en mêmes caractères que l'article auquel je réponds.

Vous écrivez : « La... Société d'Etudes Psychiques de Nancy... une Société occultiste... ». Par ce qualificatif limitatif, vous indiquez que les membres de cette Société sont tous des adeptes de l'occultisme. Je suis surpris de cette affirmation inexacte, alors que vous lisez son Bulletin. La diversité des sujets traités dans les *Travaux originaux* publiés en tête du Bulletin de notre Société, ainsi que les comptes rendus de ses séances, vous ont suffisamment renseigné sur notre programme que vous me forcez à indiquer ici.

Nos Statuts portent :

ART. 1. — La Société d'études psychiques de Nancy a pour but l'étude des phénomènes magnétiques, somnambuliques, spirites et occultes.

ART. 2. — Elle se borne à contrôler et à enregistrer les faits qui lui sont soumis sans s'occuper des théories et doctrines en cours, laissant à ses membres toute liberté pour émettre ou adopter telle théorie qui répond le mieux à leurs sentiments propres.

Je continue votre phrase : « a (la Société d'Etudes Psychiques de Nancy. Usant de mon droit de réponse. dans son Bulletin le récit d'une séance que Miller lui a donnée. »

Le récit publié dans le Bulletin ne fait aucune allusion à une séance donnée à la Société. Il est dit : « Il (Miller) a consenti à donner une séance chez une famille amie. » La relation de la séance du 30 septembre a paru sous le titre *Variétés* — titre sous lequel paraissent les communications diverses n'émanant pas de la Société, reproductions diverses, etc. Il n'y est fait aucune allusion à la Société, qui n'est intervenue en quoi que ce soit à cette séance. La relation est signée du nom du narrateur, sans plus. Il ne peut y avoir de confusion involontaire.

Parlant du fait du bras lumineux continuant à toucher les assistants, bien que les mains du médium aient été tenues par Mme B..., vous dites que « ce fait s'expliquerait facilement s'il avait été soumis à l'examen d'un bon expérimentateur » et vous insinuez que le relateur s'en est rapporté « au témoignage de quelque dame ou de quelque monsieur ». C'est encore là une supposition toute gratuite de votre part, puisque vous ne connaissez aucun des assistants parmi lesquels se trouvaient des hommes de science et des expérimentateurs qui étudient pratiquement les phénomènes psychiques depuis de longues années. Tous ont constaté le fait et approuvé la relation.

Pour terminer une si savante et si consciencieuse critique, vous ajoutez :

« Encore un mot. M. A. Thomas nous raconte dans son Bulletin que Miller aurait accepté de donner, à Paris, une seule séance de rigoureux contrôle, mais qu'il paraît qu'un Comité n'a pu être constitué.

« Non ! ça, c'est vraiment trop drôle. »

Vous commettez encore une erreur au sujet du Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy qui n'est nullement *mon* Bulletin, vous le savez puisque plus haut vous écriviez : « La Société fait paraitre dans *son* Bulletin... »

De la facilité avec laquelle vous publiez des erreurs en ce qui concerne soit la Société, soit un Bulletin, soit les récits qu'elle juge assez intéressants pour les accueillir, vous me permettrez de conclure que vous n'êtes pas... infaillible et d'appliquer à vos propres critiques votre exclamation finale : « C'est vraiment trop drôle ! »

Recevez, monsieur, mes salutations.

A. THOMAS,

secrétaire de la Société d'études psychiques de Nancy.

P.-S. — Si la présente lettre dépasse le double de l'article auquel elle répond, je vous paierai le surplus, conformément à la loi.

La petite notice, absolument courtoise, qui a provoqué la lettre qu'on vient de lire, étant de moi, je répondrai *personnellement* à M. A. Thomas, sans engager dans cette ridicule affaire d'autres personnes.

Que M. Thomas se rassure : je ne lui ferai rien payer « conformément à la loi ». Si sa lettre dépasse bien le double, non pas de l'article auquel elle répond, mais de ce qui le regarde, *lui*, M. Thomas, je me dédommagerai en publiant les quelques lignes qui suivent :

J'ignore si M. Thomas est Normand : on le dirait, en tout cas, en voyant l'amour de la chicane qu'il montre par sa lettre et par son extraordinaire recours à la loi pour une question de cette sorte. Voyons.

Pour prouver que la Société de Nancy n'est pas

occultiste, M. Thomas cite des articles de ses Statuts. Je ne conteste aucunement l'existence de ces articles : ce que je conteste, c'est que la Société se soit tenue à leurs dispositions. Qu'importe le nom de *psychique?* Il y a, à Paris, une « Société française pour l'étude des phénomènes psychiques », présidée par M. Delanne ; ses Statuts ne diffèrent pas sensiblement de ceux de la Société de Nancy ; eh bien ! elle est nettement *spirite*. Il y a, toujours à Paris, une Société d'Etudes Psychiques », présidée par Papus ; elle est nettement *occultiste*, et ainsi de suite. Est-ce à dire que *toutes* les personnes composant la Société de M. Delanne soient spirites, que *toutes* celles composant la Société de M. Papus soient occultistes ? Non ; mais la personnalité du Président donne à chaque Société une empreinte qui la rend différente des autres — qui la rend spirite, occultiste, etc.

M. le Dr A. Haas, président de la Société de Nancy, n'est probablement pas occultiste : ses articles sont objectifs, scientifiques, sans théories théologiques ou philosophiques nébuleuses. Mais il a le grand tort de laisser sa Société, son Bulletin à la merci de M. A. Thomas. M. A. Thomas est le gérant du Bulletin ; il en est de toute évidence le rédacteur en chef, sans en avoir le titre. Le siège social est chez M. A. Thomas ; la direction, l'administration du *Bulletin* sont chez M. A. Thomas : il en résulte que la Société ne jouit certainement pas d'un grand crédit scientifique, malgré quelques bons articles qui paraissent, une ou deux fois chaque année, dans son Bulletin, le restant étant consacré à « Moïse et la mission d'Israël » ; à « Krishna, son histoire et sa légende », etc., etc. Est-ce qu'en publiant de pareilles choses, la Société de Nancy « *se borne à contrôler et à enregistrer les faits, sans s'occuper des théories et doctrines en cours* » ? Est-ce que des articles de cette nature paraîtraient dans les publications de la *Society for Psychical Research*, de l'*American Institute for Scientific Research*, ou même (pour ne parler que d'une Société française de province), de la Société d'études psychiques de Marseille (1) ?

Peu importe si une séance de Miller a eu lieu dans le local de la Société ou chez une famille amie ; peu importe qu'en parlant de M. A. Thomas, j'aie dit : « *son* Bulletin », puisque, en s'adressant à un rédacteur quelconque d'un journal, on lui dit : « *votre* journal ». Rien ne sert d'ergoter sur ces mesquineries. Ce qui serait essentiel, c'est que la Société de Nancy, se libérant de la tutelle de M. A. Thomas, se libère aussi de l'empreinte occultiste qu'il lui a donnée, et se borne — conformément à ses Statuts — à contrôler et à enregistrer les faits, sans s'occuper des théories et doctrines en cours. Elle pourra le faire, car, même en dehors de son Président, elle compte dans son sein différentes personnes à l'esprit ouvert, positif et scientifique, qui ne peuvent pas approuver la violation continuelle et patente des Statuts de la Société, perpétrée par le secrétaire, M. A. Thomas.

C. DE VESME.

(1) Inutile de remarquer que je ne vois pas d'objections à ce que des questions semblables soient traitées par des Sociétés théosophiques, occultistes, etc. ; c'est leur affaire, comme c'est affaire d'une société politique de s'occuper de questions politiques, etc. Mais ces questions n'entrent évidemment pas dans le cadre d'une société soi-disant *scientifique*, dont les statuts portent qu'elle doit se borner à s'occuper des faits, sans s'occuper des théories et doctrines.

Une Déclaration au sujet du médium Sambor

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous prie de bien vouloir donner place dans vos *Annales* aux lignes suivantes :

J'ai publié à diverses reprises dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1899, n° 6 ; 1900, n° 1 ; 1900, n° 4, et 1902, n° 5) une série d'articles sur le défunt médium russe Sambor. J'y ai notamment décrit en grand détail, avec force commentaires, deux séances particulièrement remarquables qui eurent lieu chez moi aux dates du 7 et du 13 mai 1902. (N° 5, 1902, p. 278-292.)

Il m'incombe à présent le pénible devoir de déclarer que je ne crois plus à l'authenticité des phénomènes qui se sont passés aux séances en question. J'ai pu, en effet, constater que ma confiance en l'un des assistants n'était pas justifiée. Je viens d'acquérir la preuve qu'à des séances récentes cet « assistant » *lâchait de propos délibéré* (autant qu'on peut en juger), la main du médium — ou soi-disant tel ; il y a en outre de sérieuses raisons de croire que, non content d'aider le médium à tricher, il trichait lui-même.

Aucune raison ne peut être alléguée pour expliquer cette inqualifiable conduite, sauf un amour morbide de mystifier, de s'amuser aux dépens d'autrui — même de ses amis.

Je tiens donc à déclarer que je désire retirer le récit des deux séances dont il s'agit — purement et simplement.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Comte PEROVSKY-PETROVO-SOLOVOVO.

Les Phénomènes de San-José de Costa-Rica

UNE LETTRE DU PÈRE DU MÉDIUM

(Suite et Fin ; Voir le N° de Février).

XIII. — Inconscience.

Phénomènes très variés et dignes de la plus grande attention. Un vaste champ d'investigation pour le psychologue, le criminaliste et l'éducateur.

Je ferai uniquement mention d'un cas typique qui s'est produit il n'y a pas longtemps, et parfaitement contrôlé.

Don Constantino dirige la séance. Ofélia se trouve endormie (apparemment du sommeil hypnotique).

Dans cet état, nous lui ordonnons avec un effort énergique de volonté, d'aller arracher des feuilles d'un arbre qui se trouve très loin de la maison, près de la rivière Torrès, avec l'obligation de répéter au retour une certaine phrase connue uniquement par l'un des expérimentateurs et par Don Constantino. Aussitôt, comme mûe par un ressort, elle part et exécute automatiquement ce qui lui avait été ordonné.

Ofélia rentra dans son état normal sans se rendre compte de rien. Elle ne pouvait croire avoir entrepris cette expédition sans le savoir.

Endormie de nouveau par cette admirable entité, on lui ordonna d'aller chercher, non plus un objet quelconque, mais une personne du voisinage — une fillette de dix ans environ — avec cette condition que la fillette, en arrivant, devait prononcer une phrase convenue d'avance. Le résultat a été surprenant. Avec une précision inconcevable, le médium exécuta ce qui lui avait été ordonné. L'enfant arriva — réduite à son tour à l'état de médium inconscient — et prononça les mots qui avaient été secrètement convenus. Il est à remarquer que nous nous trouvions en hiver, pendant la nuit, et que l'habitation de la fillette était éloignée.

Ofélia rentra en elle avec un soupir, sans conserver la moindre notion de la série d'actes très compliqués qu'elle venait d'exécuter. Il vous faudrait connaître la topographie de l'endroit pour pouvoir apprécier ce phénomène dans toute sa valeur. Il n'y a pas de doute que, durant le jour, et à l'état de veille, Ofélia ne pourrait réaliser avec tant de promptitude et d'adresse ce qu'elle a fait automatiquement cette nuit-là.

Hypnotisme? Il paraît que oui; mais un hypnotisme dans lequel l'opérateur, comme vous voyez, n'appartient pas à la république des vivants.

XIV. — Phénomènes divers.

J'ai parlé jusqu'ici de faits et de phénomènes nets, objectifs, à la portée de nos sens et qui peuvent se renouveler à tout moment et être soumis au contrôle de l'homme de science.

Loin de moi l'idée de faire une chronique ou un compte rendu détaillé de tant de merveilles auxquelles nous avons assisté au cours de nos études. L'un des cas les plus caractéristiques est celui dont vous trouverez un résumé dans cette lettre interminable. Nous avons une pléthore de phénomènes, et faire la description et l'analyse de chacun d'eux n'est pas plus facile que de vouloir herboriser dans une épaisse forêt tropicale.

Je ne m'occupe pas, par exemple, d'une catégorie de phénomènes intellectuels qui, par la subjectivité qui les caractérise, échappent aux méthodes courantes de l'investigation. Il s'agit là du domaine de la conjecture — une région qui nous est inconnue.

A ce groupe de phénomènes appartiennent la vision en pleine obscurité, l'état d'extase dans lequel l'esprit du médium est transporté à des contrées ignorées — au pays d'or des rêves — la communication intellectuelle avec les entités qui dirigent notre cercle, etc. Une chose est à remarquer ici. Les meilleurs et les plus beaux phénomènes, chose étrange, se produisent d'habitude, non pas dans les séances d'étude, mais au sein de la famille, dans l'intimité du foyer, et quand on s'y attend le moins. Est-ce une question de milieu? Ce qui ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi, c'est que les spontanéité et perfection des phénomènes dépendent en très grande partie de la sérénité et de la liberté d'esprit du médium.

XV. — Photographie.

Quelques-unes ont été prises à la lumière du magnésium. Pour la mise à point, nous employons les cocuyos, quand nous en avons.

Beaucoup de personnes soutiennent, avec une apparence de raison, que la photographie est la preuve suprême, l'argument *princeps*, en faveur de la présence des disparus dans la salle d'expérimentation, *avec la forme charnelle qu'ils eurent durant leur passage sur la terre*. Elles disent : « L'expérimentateur peut être

suggestionné, mais on ne suggestionne pas la plaque photographique. »

Sans doute, mais il ne faut pas exagérer l'importance de ces documents comme preuves d'*identité*.

Il n'est pas difficile pour un désincarné de transporter dans la salle une personne quelconque — à l'état conscient ou inconscient — et la faire photographier; il peut aussi la dédoubler, matérialiser le double, s'incorporer en lui et se présenter ainsi, etc.

Je pourrais vous citer plusieurs faits de cette nature. Carmen (l'une des entités qui nous sont familières) s'est incorporée à plusieurs reprises dans le double de ma fille Berta, en des conditions semblables à celles du cas déjà cité de Don Alberto Brénès. Elle en a fait autant avec le double d'une autre fillette du voisinage (Maria Campos). Il y a mieux : pour économiser les fluides, Don Constantino, au lieu de se matérialiser, transporte un sujet quelconque et prend possession de lui avec une facilité à faire frémir (phénomène très fréquent). Tout ceci, monsieur, semble une affaire de sorcellerie. La fraude, comme vous voyez, est possible; c'est pourquoi je n'attache à la photographie qu'une valeur bien relative.

Les photographies qu'on a prises de Mary n'ont pas tout l'intérêt qu'on y a attaché d'abord. Il est prouvé qu'elle a introduit dans la chambre une jeune fille inconnue; c'est celle qui apparaît sur les plaques (phénomène de transport et de possession). Les explications qu'elle nous a fournies à ce sujet sont assez spécieuses. Elle dit : « Ayant pris l'engagement de vous donner la photographie de ma dernière incarnation dans l'Inde et ne pouvant arriver à satisfaire mon désir au moyen de la matérialisation, je cherchai, parmi les personnes vivantes, une qui reproduisît fidèlement l'expression de ma physionomie; je la trouvai et je l'amenai ici. Mon intention a été saine et je suis prête à renouveler le phénomène afin que vous puissiez le soumettre à un contrôle plus sévère. »

Vous voyez après cela quelle confiance peuvent inspirer les photographies. M. Crookes lui-même peut avoir été victime d'une apparente mystification. En tout cas, il faut bien ouvrir les yeux et bien se tenir en garde contre une substitution possible.

Nous tâchons maintenant de prendre des photographies du double d'Ofélia ou d'une autre personne quelconque. Si, comme je n'en doute aucunement, nous parvenons à l'obtenir, nous aurons fait un grand pas. Voilà des documents qui seront certainement précieux pour la science.

Après tout, nous avons constaté ici de telles merveilles, que, franchement, je n'oserais pas nier *a priori* la possibilité de prendre des photographies légitimes de désincarnés. Seulement, tant que ces photographies ne peuvent pas être identifiées, tant qu'elles ne reproduisent pas la propre image, l'enveloppe physique de *personnes connues*, je préfère suspendre mon jugement.

XVI. — Le controle.

Vous pouvez être tranquille à ce sujet.

Durant les séances d'étude, la chambre reste hermétiquement fermée; les clefs sont dans nos poches; portes et fenêtres sont closes et cachetées avec de la cire rouge, de façon que *personne* ne peut entrer ni sortir. C'est dans ces conditions que nous travaillons; c'est dans ces conditions que se réalisent les éblouissants phénomènes objectifs dont j'ai parlé (apports, transports, matérialisations, etc.).

Ces phénomènes ne sont pas, comme on pourrait le supposer, le monopole de ma maison; ils se réalisent partout : dans une autre maison quelconque, dans une autre localité, quelques-uns même à l'air libre.

Une tromperie? Mais pourquoi? Dans l'intérêt de qui? Nous cherchons la vérité pour la vérité, et dans nos investigations nous sommes aussi sincères et impartiaux — permettez-moi la comparaison — que peut l'être M. Richet lui-même.

Qui en doute n'a qu'à venir s'en assurer. Il s'agit de choses et de phénomènes extra-naturels, sans doute, mais qui s'appuient à des preuves absolues.

XVII. — Les témoins.

Il est naturel que vous désiriez savoir quelles sont les personnes qui assistent aux séances et qui s'intéressent aux expériences qu'on fait avec Ofélia. Dans ce but, je joins la liste qui suit et que vous pouvez analyser ou montrer à notre représentant à Londres ou à celui accrédité dans une autre capitale européenne quelconque. Les personnes qui figurent dans cette liste sont bien connues; elles appartiennent aux groupes les plus intellectuels du pays, à ce que l'on pourrait appeler notre élite. Cette circonstance sera pour vous, je l'espère, la plus solide garantie de la vérité et de la sincérité de mes affirmations.

Liste de témoins.

Alberto Brenes Córdoba, avocat, magistrat de la Cour suprême de justice.

Roberto Brenes Mesén, professeur et sous-secrétaire d'Etat.

José Astua Aguilar, avocat, ancien ministre, magistrat de la Cour de justice centro-américaine.

José Maria Alfaro Cooper, homme de lettres, directeur général de la statistique.

Jorge Vélez, ingénieur civil, actuellement domicilié dans la République Argentine.

Enrique Echandi, artiste.

Francisco Jiménez Nuñez, commerçant en produits pharmaceutiques.

Ricardo Fernández Guardia, homme de lettres, ministre des Affaires étrangères et de l'Instruction publique.

Teodosio Castro, haut commerce.

Teodosio Castro Fernández, fonctionnaire.

Daniel Gonzáles Viquez, ingénieur, gouverneur de Limón (frère du président de la République).

Félix Robert, photographe.

Ramiro Aguilar, directeur de l'Ecole supérieure.

Federico Mora C., aide de camp du Président de la République.

Eduardo Esquivel, avocat.

Buenaventura Corrales, ancien inspecteur général de l'Enseignement, ancien professeur de psychologie et de pédagogie au Collège Supérieur de jeunes filles.

Siméon Jiménez, inspecteur d'écoles.

Antoine Lassus, résidant à Paris.

Victor Fernández Güell, fonctionnaire.

Julio D. Granados, commerçant.

Antonio Castro Quesada, comptable, etc., etc.

(*Cette liste pourrait dépasser cent personnes.*)

XVIII. — Le médium.

Les choses que j'ai racontées dans cette longue lettre sont si extraordinaires que je crains que vous vous fassiez une fausse idée, une conception erronée de la personnalité de ma fille. Ne pourrait-on pas supposer qu'il s'agit d'une créature *sui generis* façonnée par un moulage spécial, une sorce de sorcière, un être presque surnaturel, etc.

Rien de tout cela ! Ofélia est une jeune fille comme toutes les autres, avec tous les défauts et toutes les qualités des personnes de son âge. Qui peut le savoir mieux que son père? Elle n'a de la valeur (s'il s'agit là de valeur) que par les puissantes facultés psychiques qui sont inhérentes à sa nature. Elles sont les seuls traits qui la différencient des autres personnes de sa condition.

Pour le moment, quand vous aurez à faire avec elle, vous trouverez une jeune fille comme il y en a beaucoup : capacité moyenne, culture incomplète, un peu garçon, caractère énergique. Ofélia n'a rien de la rêveuse, de la mystique, de la sensitive.

C'est une jeune fille bien constituée, rieuse, sociable, expansive.

Elles est médium... parce qu'elle l'est, et sans y attacher d'importance. Elle prend ces choses comme un pur passe-temps et non pas sous leur côté sérieux. J'ai dû bien lutter pour vaincre ses répugnances pour le développement de ses puissantes facultés. Elle ne désire pas se singulariser, et la notoriété qu'elle s'est acquise dans le pays la contrarie plutôt. Telle est Ofélia.

XIX. — Médiumnité.

Vous ne trouverez peut-être rien d'étonnant à ce que cette enfant (désormais une jeune fille), soit un médium plus ou moins complet ; ce qui est réellement rare et digne d'attention, c'est la nature de ses facultés et la façon dont elles s'exercent. Ce n'est pas du spiritisme, mais alors je ne saurais comment l'appeler. Tout m'amène à penser qu'il s'agit de quelque chose de nouveau encore inconnu dans les annales de cette science au berceau, que Richet a baptisée du nom de *métapsychique*.

Si vous tombiez à l'improviste dans une de ces séances, il est probable que vous ne sauriez discerner facilement la personne qui sert de médium, de pont entre les deux humanités : la visible et l'invisible.

Mêlée à tous les assistants, Ofélia est, en somme, un spectateur comme tous les autres, aussi actif et conscient qu'eux.

A la différence de ce qui se passe dans la généralité des groupes similaires, le médium n'a pas besoin de tomber en trance, de s'isoler dans un coin obscur, etc.

Sa présence même dans la salle n'est pas toujours de rigueur. Elle peut s'éloigner sans que cela empêche la réalisation des phénomènes. Ses fluides — disent les esprits — sont si puissants que leurs radiations s'étendent partout.

Ce qui étonne et confond réellement, c'est la spontanéité avec laquelle ces choses se produisent ici. En apparence, du moins, il n'y a pas dans cette créature une consommation de vitalité, telle qu'elle se manifeste, à ce que l'on dit, en Eusapia et en quelques autres médiums très estimés. Elle jouit d'une santé enviable. Ce déplaisir ou cette répulsion avec lequel Ofélia considère ses facultés s'explique parfaitement. Elle n'ignore point ce qui l'attend au cours de son existence.

Dès à présent, notre situation sociale, à cause de ces expériences, n'a rien d'enviable. La déconsidération, la rancune des ignorants, le ridicule, parfois même la rupture de liens de famille doux et sacrés, et bien d'autres choses encore — voilà ce qui est tombé sur nous. Et c'est un calvaire pour ma fille.

C'est le sort de tous ceux qui, en se débarrassant des préjugés, s'efforcent d'ouvrir à la science de nouveaux horizons, et à l'humanité de nouveaux sentiers. La lutte est âpre et terrible. Il faut aller contre le courant et entre deux fanatismes : le fanatisme *religieux* d'un côté, le fanatisme *scientifique* de l'autre. Sur ce terrain s'entendent fort bien le Vatican et la Sorbonne. Le lutteur audacieux et révolté doit payer cher sa témérité. Nous vivons bien au XXe siècle !

Je ne négligerai pas de vous dire que les facultés d'Ofélia — encore en plein développement — ne lui sont pas venues toutes à la fois, comme on pourrait le croire, mais petit à petit, graduellement, et par

une évolution que je qualifierai d'admirable. Ce fut un travail obstiné et tenace, un travail de bénédictin, un travail de patience. Nous avons commencé là où a débuté l'éminent barde français avec Mme de Girardin, c'est-à-dire par ses essais un peu puérils avec les tables tournantes. Trois années se sont passées depuis cette première tentative : je n'ai pas oublié que c'était un jour de fête, le 25 décembre 1906.

Deux des petits frères d'Ofélia, Miguel et Flora, sont doués aussi, à ce qu'il paraît, de hautes facultés psychiques. Les tentatives qu'on a faites avec eux ne me permettent pas d'en douter.

XX. — Un écueil.

Permettez-moi de faire une observation qui pourra être de quelque utilité.

Les investigations dans ce continent mystérieux de l'invisible (psychisme, occultisme, métapsychie, ou comme vous voudrez l'appeler) ne sont pas un champ ouvert où chacun peut pénétrer impunément, un terrain en friche sur lequel chacun peut mettre la main.

Il s'agit d'une zone de la nature que l'homme commence à peine à explorer, et à explorer *clandestinement*, en dépit de la science officielle, obstinément préoccupée de nier la lumière du jour.

Les esprits faibles, les tempéraments sensibles, nerveux et malades, sont de mauvais colons, de détestables pionniers. Tous les humains ne résistent pas à la formidable secousse, à la forte tension du cerveau et à la perte vitale que déterminent assez souvent ces phénomènes anormaux.

Les cas d'obsession et de déséquilibre mental sont fréquents. On connaît les caractères de cette pénible infirmité : subjugué par une idée fixe, le patient perd la volonté, se détache de la vie réelle et se change en un être lunatique et excentrique, en un véritable automate.

Sous ce rapport, l'occultisme est un mal pour la race humaine.

Si l'Eglise catholique fondait sur ce grave danger — et non pas sur autre chose — son opposition tenace à cette classe d'études, j'admirerais sa prudence et je lui donnerais raison.

Dans l'intérêt de notre cause, il faut nous mettre en garde contre ce dangereux écueil. Rien ne discrédite autant une compagnie de navigation que les naufrages fréquents de ses navires.

Placer ces études — véritable boîte de Pandore — entre les mains inexpérimentées des masses, c'est les convertir en une misérable superstition, en un spiritisme grossier, digne de bohémiens et de jongleurs, sur lequel l'on ne peut rien édifier de solide.

Mais nous tenons le remède : il consiste à n'admettre dans les centres d'étude que des personnes graves et capables de s'adonner à une recherche utile, des hommes de science, de fortes intelligences. Pourquoi y admettre les simples curieux?

. . . .

. . . .

Mon intention n'était certainement pas de vous écrire une lettre de ces proportions. Ma plume a couru, a couru sans frein, impétueusement. Vous recevrez non pas une simple lettre, mais un rapport volumineux. Le besoin d'expansion, le caractère et la nouveauté du thème m'ont entraîné.

Je vous en demande respectueusement pardon, et je passe à répondre à la partie principale de votre lettre. Votre proposition de faire venir Ofélia en Europe ne me déplaît guère. Je l'accepte, en principe, avec le plus grand plaisir.

J'aurais même déjà réalisé cette idée si j'avais pu disposer des moyens nécessaires pour faire avec ma famille ce long voyage.

Le temps est venu de mettre ces choses entre les mains d'expérimentateurs compétents. Sans cela, autant vaudrait en finir.

Ce que nous faisons ici, si bon soit-il, manque de toute sanction scientifique : c'est du travail perdu. Il suffit que ces choses se produisent en Costa-Rica, petit pays ignoré en Europe, pour que tout le monde, hélas! lève les épaules dédaigneusement et dise : « Impossible! Pure suggestion ou farce. » Notre marchandise n'est pas acceptée dans les places de Londres, Paris et Berlin.

En outre, le principe intellectuel de Costa-Rica n'est pas favorable à cette classe d'expériences de « haute psychologie ». Ici, nous n'avons que des gens passionnés.

Votre idée me semble donc excellente, et nous l'acceptons dès maintenant à cette seule condition : que vous veniez d'abord étudier personnellement les phénomènes, constater les facultés d'Ofélia et former votre conviction.

Si, une fois cette étude faite, vous êtes satisfait et vous persistez dans votre décision, c'est avec plaisir que nous vous suivrons en Europe.

Ainsi, vous ne pourrez pas penser avoir été induit en erreur, si, par une circonstance quelconque, les phénomènes devaient perdre de leur intensité et de leur grandeur. Vous sauriez alors à quoi vous en tenir; nous, de notre côté, nous serions à couvert de toute responsabilité.

Ofélia a de la répugnance à quitter son pays sans sa mère et ses frères et sœurs; elle a en horreur la « célébrité »; l'idée d'être un médium professionnel comme Eusapia Paladino ne lui sourit guère. « Je serais disposée à y aller — dit-elle — mais comme pour un voyage de plaisir, en incognito, et pour travailler comme ici dans l'intimité du foyer. »

Le voyage à Costa-Rica est commode et relativement court. C'est un petit pays digne d'être visité :

le climat est frais et bénin, la nature est splendide, les habitants y sont cultivés et hospitaliers. Je suis fier de pouvoir vous dire, Monsieur, que c'est une nation exceptionnelle dans l'Amérique espagnole. Je crois que votre voyage ne sera pas perdu pour la science, et que vous reviendrez content.

Si vous vous trouviez dans l'impossibilité de faire ce voyage, veuillez nous envoyer un homme jouissant de votre pleine confiance, afin qu'il réalise cette enquête préliminaire.

Je ne doute pas que vous acceptiez cette proposition, qui concilie vos convenances et les nôtres.

Je vous laisse pleine liberté de publier cette lettre, entièrement ou en partie, si vous la jugez intéressante pour notre cause.

Vous me pardonnerez de vous avoir écrit en espagnol et non pas en français, comme je l'aurais voulu. C'est qu'on n'est jamais sûr de pouvoir se servir d'une langue étrangère avec la même aisance que de sa langue maternelle...

BUENAVENTURA CORRALES.

Il est à peine besoin de dire que notre intention n'est pas, en publiant cette lettre, de nous rendre garants des faits qui s'y trouvent racontés. Nous croyons, toutefois, que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître ce curieux document.

Des personnes que nous n'avons aucune raison de ne pas croire honorables, et dont quelques-unes occupent des situations élevées, disent avoir assisté à ces faits : la négation *a priori* de ceux qui n'ont pas vu revêt-elle, en ces conditions, un caractère sérieux et scientifique ? Il nous semble bien plutôt que la prudence scientifique nous apprend à réserver, en pareil cas, notre jugement.

Au demeurant, M. B. Corralès semble de bonne foi quand il reconnaît que ces faits manquent d'une « sanction scientifique », et qu'il offre de venir en Europe pour les soumettre à l'examen d'hommes de science. Pour ne pas être soupçonné de vouloir faire, avec sa famille, un voyage de plaisir, il demande qu'une personne honorable et compétente aille d'abord s'assurer, à Costa-Rica, de la vérité de ses dires. C'est là une demande qui paraît honnête et raisonnable.

N. D. L. R.



Société Universelle d'Etudes Psychiques

SECTION DE PARIS

Séance du 1er février 1910.

Cette séance (conférence-revue) a eu lieu à la salle Lemoine, rue Pigalle, 17, sous la présidence du Vice-Président, M. le Dr Ed. Allain. Quelques invitations de personnes étrangères à la Société avaient été lancées pour entendre la conférence que devait faire M. G. de Fontenay. Entrée gratuite.

La séance est ouverte à 9 h. 5. Après l'approbation du procès-verbal de la séance du 17 décembre, par le Secrétaire, M. de Vesme, on approuve l'admission de neuf nouveaux membres.

LE PRÉSIDENT annonce que le catalogue de la Bibliothèque circulante de la Section sera complété dans quelques jours, et le service de prêt des livres pourra alors recommencer. Les volumes contenus dans la bibliothèque sont 400 environ.

Le temps utile pour prendre part au concours Duchâtel-Warcollier (Influence de l'orientation sur l'activité neuro-psychique ; 1.000 fr.) est expiré le 30 janvier. Quatre manuscrits sont parvenus au secrétariat qui va les soumettre au Comité devant les examiner.

M. GUILLAUME DE FONTENAY fait sa conférence sur le « Rôle de la plaque sensible dans l'étude des phénomènes psychiques : son utilité ». (Avec de nombreuses projections lumineuses). Un compte rendu de cette belle conférence, qui a été vivement applaudie, paraîtra dans l'organe officiel de la Société.

LE PRÉSIDENT communique enfin différentes informations sur le mouvement psychique.

La séance est levée à 11 heures.

SECTION DE PARIS

Séance du mercredi 2 mars 1910.

La séance (conférence-revue) a lieu à la salle Lemoine. L'auditoire est composé de 300 personnes environ, plusieurs invitations ayant été faites. Entrée gratuite.

La séance est présidée par le premier Vice-Président, M. LE Dr ED. ALLAIN. On approuve l'admission de huit nouveaux membres.

M. LE Dr L. DEMONCHY, *Vice-Président*, présente le procès-verbal des expériences faites par une Commission de savants au laboratoire de physique du Musée de Varsovie avec le médium Mlle Stanislawa Tomczyk.

Le conférencier présente, par des projections lumineuses, quelques photographies, dont une exécutée par l'ingénieur Lebiedzinski afin de prouver que le plus mince fil de cocon est visible dans les photographies. Cette photographie ne peut être reproduite par la photogravure. M. L. Demonchy ajoute que M. de Fontenay est en train de renouveler les expériences de Lebiedzinski pour s'assurer de leur exactitude : il présentera bientôt à la Société le résultat de ses recherches. L'intéressante et claire conférence du Dr Demonchy est accueillie par des applaudissements unanimes.

LE PRÉSIDENT invite ensuite M. de Fontenay, qui se trouve dans la salle, à raconter comment le groupe, constitué par M. de Rochas, à Grenoble, pour examiner les facultés médiumniques de M. Ch. Bailey, a découvert une fraude grave de ce médium. M. de Fontenay se rend en effet sur l'estrade et fait son récit avec beaucoup de finesse et d'humour.

M. DE VESME, Secrétaire, remarque, au sujet de Mlle Tomczyk, que personne, sauf M. Ochorowicz, n'a autant expérimenté que lui avec ce médium. Tout en n'ayant pas la preuve absolue et objective de ces phénomènes, il ne doute pas, personnellement, de l'authenticité des lévitations de menus objets sans contact, qu'il a vues se produire au moins vingt fois.

Il communique ensuite des extraits d'une longue lettre de M. B. Corralès, de San José de Costa-Rica, sur la médiumnité de Mlle Ofélia, fille de l'auteur de la lettre même. Il termine en disant que, sans pouvoir établir le degré de crédibilité que méritent ces phénomènes, il reconnaît que la lettre de M. Corralès paraît être conçue de bonne foi.

Enfin le PRÉSIDENT donne lecture d'une petite notice sur A. Jackson Davis, dont la mort a eu lieu quelques semaines auparavant.

La séance est levée à 11 heures.

ASSEMBLÉE DE LA SECTION DE PARIS

9 mars 1910.

Une assemblée générale de la S. U. E. P. était convoquée pour le 9 mars, à 8 h. 3/4 du soir, et une Assemblée de la Section de Paris pour le même soir à 10 heures. L'ordre du jour de cette dernière assemblée portait :

1° Démission du Secrétaire, M. C. de Vesme ;

2° Election annuelle du Bureau de la Section ;

3° Communications diverses.

Présidence du premier Vice-Président, M. le Dr Edmond Allain.

Le Président expose les raisons pour lesquelles il



M. GUILLAUME DE FONTENAY,
Vice-Président.



M. CAMILLE FLAMMARION,
Président de la Section de Paris.



M. LE Dr DEMONCHY,
Vice-Président.

estime qu'il serait opportun de commencer par l'assemblée de la Section de Paris.

Personne ne s'opposant à cette proposition, elle est adoptée.

LE PRÉSIDENT parle des raisons qui ont causé la démission du Secrétaire — démission qu'il dit regretter. Il s'explique, à ce sujet, sur quelques incidents qui se sont produits et auxquels il trouve qu'on a attaché trop d'importance; il juge qu'ils ont été peut-être mal interprétés. Il déclare maintenir sa candidature à la place de Vice-Président, tout en se disant disposé à démissionner s'il est élu.

LE SECRÉTAIRE lui répond brièvement, exposant les raisons qui l'ont amené à présenter sa démission, afin que l'Assemblée puisse se prononcer sur certaines questions qui intéressent l'avenir de la Société.

M. J. ORTIZ appuie le point de vue du Secrétaire.

On procède aux élections pour le renouvellement annuel du Bureau de la Section de Paris. Sont élus :

Président : M. Camille Flammarion;
Vice-présidents : M. le Dr Edmond Allain; M. le Dr L. Demonchy;
Secrétaire : M. C. de Vesme;
Secrétaire adjoint : M. René Warcollier;
Trésorier : M. Paul Archat;
Bibliothécaire : Mme M. Josselme-Monroc.

M. LE Dr ED. ALLAIN remercie l'Assemblée de l'attestation d'estime qu'elle a bien voulu lui donner, mais, comme il l'avait dit, il donne sa démission.

M. DE VESME déclare, de son côté, ne pas retirer la sienne.

M. LE Dr L. DEMONCHY prend la présidence de l'assemblée.

On procède à une nouvelle élection pour remplacer MM. Allain et de Vesme. M. GUILLAUME DE FONTENAY est élu à la place de M. Allain et M. de Vesme est réélu secrétaire.

UNE VOIX. — « Il est entendu que M. Demonchy est premier vice-président. »

D'AUTRES VOIX. — « C'est entendu. »

M. DE VESME déclare maintenir sa démission; MM. WARCOLLIER et ARCHAT démissionnent à leur tour.

M. L. DEMONCHY. — Je n'ai pas remercié la Société de l'honneur qu'elle m'a fait ce soir; je le ferai quand nous serons sortis de l'état de crise actuel. »

On décide enfin de suspendre la séance, qui sera reprise un autre jour; on tiendra alors aussi l'Assemblée Générale.

Toutefois, le Président donne encore la parole à M. P. ARCHAT, trésorier, pour lire le rapport financier pour l'exercice 1909 (Section de Paris). Les recettes ont été de 1.655 fr. 60; les dépenses sont monté à 1.578 fr. 65. Le rapport financier est approuvé, après que les comptes eurent été examinés par MM. Lemerle et Ortiz, élus commissaires.

La séance est levée à 10 h. 50.

ASSEMBLÉE DE LA SECTION DE PARIS
16 *mars* 1910.

Présidence du Vice-Président, M. le Dr L. Demonchy, qui ouvre la séance à 9 heures.

Le Président rend compte des démarches qu'il a faites pour la solution de la crise du Bureau. Il a la satisfaction d'annoncer que M. Guillaume de Fontenay, qui avait d'abord décliné la charge à laquelle il avait été appelé par la dernière Assemblée, l'a finalement acceptée. Il ne lui reste qu'à lui céder la place de premier Vice-Président, pour le bien de la Société.

M. de Vesme déclare retirer sa démission.

M. G. de Fontenay prend la présidence de l'Assemblée et prononce une allocution.

Après avoir exprimé son regret pour la démission de M. le Dr Allain, auquel il s'était lié d'amitié en 1908 lors des séances avec Eusapia et Miller, au cours desquelles M. Allain avait donné la mesure de son sens critique, à la fois rigoureux et affiné; après avoir déploré que M. le Dr Demonchy se soit dérobé trop modestement à l'honneur qui lui avait été conféré par les suffrages de la Société, M. de Fontenay fait allusion à la refonte des Statuts et à la convention avec les *Annales des Sciences Psychiques* — refonte et convention qui pouvaient fournir à la S. U. E. P. les éléments d'une extension rapide et d'une prospérité nouvelle; puis il continue :

Enfin, mes chers collègues, laissez-moi vous remercier personnellement des suffrages que vous avez bien voulu m'accorder et que je n'aurais jamais osé ambitionner. J'ai fait bien peu de chose pour m'en rendre digne ; et ce peu de chose, je l'ai fait en vue de ma satisfaction personnelle, cherchant à dégager, à extraire de leur gangue, sans idée préconçue ni parti pris, quelques fragments de vérité. C'est vous dire que l'honneur imprévu dont vous me couvrez aujourd'hui ne me changera point. Comme auparavant, je m'efforcerai surtout d'établir la réalité matérielle de plusieurs faits curieux, nettement physiques, mais qui, par leur origine jusqu'à ce jour inconnue et leur mode de production anormal, entrent dans le cadre de nos études.

Et puisque je vous parle de ces faits, voulez-vous me permettre, dans l'intérêt même de notre cohésion, de notre vitalité, d'appeler en peu de mots votre attention sur l'importance des faits, — du fait en soi, de son étude impartiale et désintéressée.

Il se rencontre parmi nous des hommes, des chercheurs, venus de tous les horizons intellectuels. C'est une grande force si nous savons tirer profit de cette variété de connaissances pour nous instruire et nous éclairer mutuellement. Ce peut être une faiblesse si nous dissipons en vaines dissertions ce riche patrimoine de pensées. Cherchons ce qui nous unit et glissons légèrement sur ce qui pourrait nous diviser. Considérons avec tolérance, avec courtoisie, — bien mieux, avec sympathie — les hypothèses les plus éloignées des nôtres, jusqu'à ce qu'un fait décisif vienne les contredire. Alors elles tomberont d'elles-mêmes. Les faits nous uniront, messieurs. Que les théories ne nous séparent jamais !

Nos voisins d'Italie ont un joli proverbe : « Le temps est galant homme », disent-ils, exprimant ainsi que la suite ininterrompue des jours aplanit tout doucement ces mille aspérités de la vie où force et violence viendraient s'user en vain.

Eh bien ! nous pouvons en dire autant de l'ensemble des faits de la nature. Vraiment les faits sont de braves gens. Ils ne se contredisent jamais. Nous le croyons quelquefois, mais c'est que nous regardons mal. Regardons bien ; aidons-nous les uns les autres pour mieux voir, et nous serons tous d'accord.

L'observation, l'observation méthodique, rigoureuse et précise, voilà le domaine d'élection sur lequel peut évoluer sans crainte et sans danger une Société comme la nôtre.

Et quand nous interpréterons des faits (car certains esprits ne peuvent s'empêcher d'interpréter, — même prématurément), que ce soit alors avec la plus grande prudence, en nous environnant des plus formelles réserves. Les trois quarts des discordes qui ont attristé, ensanglanté même notre globe, sont venues de l'interprétation erronée, hâtive, de faits trop sommairement étudiés. Le danger est le même, qu'il s'agisse d'une petite société ou d'une grande nation.

Par notre circonspection, mes chers collègues, et aussi par cette mutuelle tolérance dont je vous parlais tout à l'heure, nous éviterons le péril, nous l'atténuerons du moins.

Observons. Observons sans trêve. Que l'observation soit notre principal objectif. Les explications viendront à l'heure voulue et comme par surcroît. Observons avec rigueur, mais aussi avec humanité. Les médiums fraudent souvent, je le sais, nous le savons : mais ils n'en sont pas moins des hommes, et parfois des malades. Surveillons-les avec vigilance pour avoir le moins souvent possible à leur pardonner. Et n'oublions pas qu'il y a quelque chose de plus nuisible qu'un médium trompeur, c'est un observateur qui se laisse tromper. (*Applaudissements.*)

La séance est levée à 10 heures.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

16 *mars* 1910.

Les assistants se constituent alors en Assemblée Générale de la Société ; M. le Dr Demonchy préside.

M. de Vesme, secrétaire général, communique la lettre suivante de M. le Dr Le Menant des Chesnais, premier Vice-Président :

Paris, 2 mars 1910.

Cher Secrétaire général,

Je vous prie d'inscrire à l'ordre du jour de cette Assemblée Générale le maintien de ma démission de Vice-Président du Bureau Central.

Le nom de M. Flammarion me paraît tout indiqué. Ainsi les mêmes membres continueront à représen-

ter le Bureau Central et le Bureau de la Section parisienne.

Je considère cette combinaison comme la meilleure et je souhaite qu'on tende toujours à la maintenir.

D'autre part, vous allez, par le vote de la prochaine assemblée, réaliser la convention entre la S. U. E. P. et les « Annales des Sciences Psychiques » que je souhaitais depuis trois ans pour la prospérité matérielle de notre Société et la sauvegarde de son caractère essentiellement scientifique.

J'en suis donc très heureux, mais mon temps se trouvant de plus en plus absorbé par mes occupations professionnelles, je tiens à ne plus être qu'un simple membre de la S. U. E. P., en souhaitant une dernière fois que toutes les bonnes volontés de la Section de Paris soient appelées à contribuer activement au travail scientifique de la Société.

Agréez, cher Secrétaire général, l'expression de mes sentiments distingués.

Dr DES CHESNAIS.

M. LE Dr ED. ALLAIN présente sa démission de deuxième vice-président du Bureau Central, comme une conséquence de sa démission du Bureau de la Section de Paris.

On procède à de nouvelles élections pour remplacer MM. les Drs des Chesnais et Allain. MM. Camille Flammarion et Dr L. Demonchy sont élus à l'unanimité respectivement aux charges de premier et deuxième Vice-Présidents du Bureau Central. (*Applaudissements.*)

M. DE FONTENAY prend la présidence de l'assemblée.

L'ordre du jour porte : « Projet de réforme complète des Statuts de la Société Universelle d'Etudes Psychiques. »

Les nouveaux Statuts sont approuvés à l'unanimité, après que quelques modifications de détails y ont été introduites. On en trouvera un peu plus loin le texte complet.

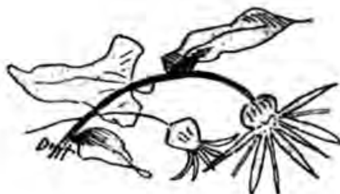
On passe ensuite au « projet de convention entre la Société Universelle d'Etudes Psychiques et les *Annales des Sciences Psychiques* ».

M. GUILLONNET, avocat, remarque que cette convention ne peut avoir un effet légal, tant que la S. U. E. P. n'aura pas été reconnue par le gouvernement.

Après une courte discussion, il reste entendu que, bien qu'il ne puisse pas être question, pour le moment, de faire reconnaître la S. U. E. P. comme une Société d'utilité publique, on fera le nécessaire afin que sa personnalité juridique restreinte soit reconnue, conformément à la loi de 1906.

La convention est ensuite approuvée à l'unanimité.

La séance est levée à minuit et quart.



STATUTS

DE LA

Société Universelle d'Etudes Psychiques

ARTICLE PREMIER. — La *Société Universelle d'Etudes Psychiques* a pour objet :

a) L'étude scientifique des phénomènes de médiumnité, télépathie, hantise, lucidité ; des prédictions, apparitions, matérialisations, et de tous faits connexes. Cette étude scientifique se poursuivra par tous les moyens que la Société jugera opportuns : expériences, débats, conférences, bibliothèque, publications, concours, etc.

b) La diffusion dans le public en général des connaissances relatives à ces phénomènes si peu connus ;



M. LE Dr PAUL JOIRE,
Président-Fondateur de la Société.

c) Tout effort tendant à rappeler à des méthodes plus scientifiques les personnes s'occupant déjà de ces recherches.

ART. 2. — La durée de la Société est illimitée. Son siège est à Paris.

ART. 3. — La Société s'interdit d'une manière absolue toute discussion en dehors des questions purement scientifiques.

ART. 4. — La Société ne poursuivant qu'un but scientifique, en dehors de toute doctrine, l'adhésion à la Société n'implique aucune reconnaissance de la réalité des phénomènes qui forment l'objet de ses recherches, ni d'aucune parmi les doctrines qui s'y rattachent.

ART. 5. — Tout membres, par le seul fait de son adhésion, s'engage à se conformer aux Statuts et Règlements de la Société.

La qualité de membre se perd par la démission, par l'omission du paiement de la cotisation après rappel, et par la radiation prononcée, sur motifs graves, par l'Assemblée générale.

ART. 6. — La Société se compose : 1° de membres *honoraires;* 2° de membres *donateurs;* 3° de membres *souscripteurs;* 4° de membres *titulaires;* 5° de membres *adhérents.*

Tous, ils ont le droit d'intervenir aux réunions générales, de prendre part aux votes et à tous les autres actes de la Société Centrale ; ils ne pourront prendre part aux réunions d'une Section que s'ils en font partie.

ART. 7. — Les membres *honoraires* sont nommés par l'Assemblée des Sociétaires parmi les personnes distinguées dont le patronage a été, ou pourra être, précieux pour la Société. Leur nombre est illimité. Ils ne sont pas tenus au payement de la cotisation annuelle. Ils reçoivent les « Annales des Sciences Psychiques » aux frais de la Société.

Le titre de membre *donateur* est acquis par le versement d'une somme non inférieure à 500 francs.

Les membres *souscripteurs* versent une cotisation annuelle de 20 francs.

Les membres *titulaires* versent une cotisation annuelle de 20 francs.

La cotisation annuelle des membres *adhérents* est fixée à 6 fr.

L'Administration des « Annales des Sciences Psychiques » est chargée du recouvrement de ces cotisations, qu'elle verse tous les trois mois au Trésorier Général.

ART. 8. — Pour être membre *donateur, souscripteur, titulaire* ou *adhérent* de la Société, il suffit d'adresser une demande d'inscription au Secrétariat, et faire le versement requis pour chacune de ces qua-

lités. Mais pour faire partie d'une Section, il faut être agréé par celle-ci.

ART. 9. — La Section de Paris n'admet pas de membres adhérents.

ART. 10. — Les membres honoraires, donateurs et souscripteurs jouiront de certains avantages qui seront déterminés par le Règlement de chaque Section.

ART. 11. — Seuls les membres honoraires, donateurs, souscripteurs et titulaires reçoivent intégralement et gratuitement les « Annales des Sciences Psychiques », organe de la Société. Les *adhérents* n'ont droit qu'aux numéros de cette publication contenant les actes de la Société Centrale (et non pas uniquement de ses Sections), ou les actes de la Section à laquelle les membres adhérents peuvent appartenir.

ART. 12. — Un même sociétaire pourra payer plusieurs cotisations et acquérir ainsi le droit de recevoir autant d'exemplaires des « Annales des Sciences Psychiques » qu'il a payé de cotisations. Cette disposition s'applique aussi aux libraires.

ART. 13. — Les membres titulaires d'une même famille, venant à la suite de leur chef, payant cotisation entière, ne payeront que cinq francs, mais ne recevront pas les « Annales des Sciences Psychiques ».

ART. 14. — Les Sociétaires peuvent se réunir en Sections d'au moins 6 membres. Ces Sections, pour avoir une existence légale vis-à-vis de la Société, devront être reconnues par le Bureau Central.

Plusieurs Sections pourront co-exister dans une même ville.

Tout en étant autonomes, les Sections devront suivre les idées et méthodes fondamentales de la Société Centrale.

ART. 15. — Le Bureau Central fixera la subvention à attribuer à chacune de ces Sections sur la Caisse Centrale. En principe, et hormis des cas spéciaux, on leur attribuera le montant des cotisations normales de leurs membres, moins la retenue destinée au payement de l'organe officiel de la Société.

Les sommes versées par les membres donateurs ou souscripteurs reviennent à la caisse centrale, mais les différentes Sections peuvent recevoir des dons particuliers.

Le Bureau Central pourra allouer annuellement à une Section une subvention en rapport avec les besoins de celle-ci, son importance morale et les fonds disponibles dans la caisse centrale.

Le Bureau Central délibérera sur les fonds à destiner aux Sections qui se formeront au cours de l'année.

ART. 16. — Chaque Section pourra imposer une cotisation supplémentaire à ses membres, si elle le juge nécessaire ; elle pourra recevoir des dons.

Chaque Section se constituera et sera réglée selon un règlement de son choix, pourvu qu'il ne soit pas en contradiction avec les Statuts et le Règlement de la Société Centrale. Elle nommera son propre Bureau.

A la dissolution de la Section, s'il n'y a de dispositions contraires, ses biens de toute nature reviennent à la Société.

ART. 17. — Le Bureau Central est tenu à aider les Sections en leur fournissant, dans les limites des moyens dont il dispose, outre les fonds dont il est question à l'article 15, du matériel, des instruments, des livres, des clichés pour projections, des conférenciers, des sujets, etc.

Le matériel de la Société ne pourra être prêté par le Bureau Central à d'autres groupements qu'aux différentes Sections de la Société.

ART. 18. — Lorsque le Bureau Central jugera qu'une Section ne répond pas au but pour lequel elle avait été créée, il pourra la dissoudre. Les membres de la Section dissoute continueront toutefois à faire partie de la Société ; seulement leur groupement ne sera pas reconnu par la Société comme une de ses Sections.

ART. 19. — Le local de la Section de Paris servira en même temps de siège de la Société ; la Caisse centrale devra contribuer à ses frais de location et autres, dans une mesure qui sera fixée annuellement par le Bureau Central, d'accord avec le Bureau de la Section de Paris, et qui devra être insérée dans le bilan de prévision, et approuvée par l'Assemblée générale.

ART. 20. — L'exercice annuel de la Société va du 1er janvier au 31 décembre.

La Société tient une Assemblée générale en Décembre, à Paris. L'ordre du jour est réglé par le Bureau Central.

ART. 21. — La Société est administrée par un Bureau Central siégeant à Paris, composé d'un Président, d'un premier, d'un deuxième et d'un troisième Vice-Présidents, d'un Secrétaire Général, de deux Secrétaires généraux adjoints, d'un Trésorier Général, et d'un Trésorier Général adjoint et d'un Bibliothécaire.

Les membres de ce Bureau sont successivement élus, au scrutin secret, chaque année, à l'Assemblée de Décembre. Ils sont rééligibles.

Le vote par correspondance est admis. Le Secrétaire Général lancera en temps utile une circulaire aux sociétaires, les invitant à exprimer leur suffrages. Les votes des membres des Sections seront recueillis par le Bureau des Sections mêmes, et transmis au Bureau Central. Le Bulletin de vote par correspondance est inséré dans une enveloppe close ensuite, dépourvue de tout signe de reconnaissance, enfermée elle-même dans une autre enveloppe portant extérieurement et très lisible le nom du membre votant, puis adressée au Président, au siège de l'Assemblée. Le dépouillement a lieu en séance générale.

Par exception, le Président, fondateur de la Société, est nommé Président à vie et ne peut en aucun cas être soumis à la réélection.

ART. 22. — Le Président convoque le Bureau ou l'Assemblée des sociétaires chaque fois que les intérêts de la Société le demandent ; la convocation a lieu de droit sur la demande de trois au moins des membres du Bureau, ou à la diligence du Secrétaire Général.

Aux réunions, le Président appelle les sujets à traiter, dirige les discussions, met aux voix les propositions, recueille les suffrages, proclame les décisions, porte la parole au nom de la Société, signe les procès-verbaux, veille au maintien de l'ordre. En cas d'absence, il est remplacé par le premier Vice-Président,

ou par le deuxième, si le premier est aussi absent, et ainsi de suite.

ART. 23. — Le Secrétaire Général prépare les travaux, rédige les arrêtés, les délibérations, signe les procès-verbaux, les convocations, correspond avec les Sections.

ART. 24. — Dans le cas où les membres du Bureau se partageront en deux parties égales au cours d'un vote, l'avis du Président de la réunion aura un effet prépondérant.

ART. 25. — La charge de membre du Bureau Central est gratuite. Toutefois, si le développement de la Société exigeait la création de fonctions rétribuées, les membres du Bureau pourront y concourir comme tout autre sociétaire.

Aucune retribution ne pourra être accordée par la Société pour les travaux de rédaction ou d'administration de l'organe officiel de la Société.

ART. 26. — A l'Assemblée de Décembre, la Société nomme deux de ses membres ne faisant point partie du Bureau, pour vérifier, en qualité de Commissaires, les comptes de la Société et la gestion du Trésorier au cours de l'année suivante.

Ils opèrent dans le mois qui précède l'Assemblée générale suivante et font leur rapport à cette Assemblée. Celle-ci se prononce sur les comptes de l'exercice clos, vote le budget de prévision pour l'exercice suivant, après avoir entendu le compte rendu financier du Trésorier Général, et le compte rendu moral du Secrétaire Général. Elle délibère, enfin, sur les questions mises à l'ordre du jour.

ART. 27. — Les assemblées sont valides quel que soit le nombre des membres présents.

ART. 28. — Les propositions qui n'auront pas été inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée devront réunir au moins, pour être approuvées, les quatre cinquièmes des suffrages exprimés.

ART. 29. — Le fond de réserve qui doit toujours se trouver dans la Caisse centrale doit égaler au moins un tiers du revenu annuel de la Société au cours de l'année précédente. Dans le cas où il se trouverait entamé par une circonstance exceptionnelle, le Bureau doit aviser au moyen d'en rétablir au plus tôt le montant au chiffre légal.

ART. 30. — Un Règlement, proposé par le Bureau Central, et adopté par l'Assemblée générale, arrête les conditions d'application des présents Statuts

Ce Règlement pourra être simplement composé des différentes motions approuvées par les Assemblées générales à mesure que l'occasion s'en présentera.

ART. 31. — Les Statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition des deux tiers au moins des membres du Bureau, ou sur la demande du dixième des Sociétaires.

Les modifications proposées doivent être inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée ; celle-ci ne peut approuver ces modifications qu'à la majorité des deux tiers des membres présents.

ARTICLES TRANSITOIRES

ARTICLE PREMIER. — Les sociétaires qui ont versé 10 francs pour être membres de la Section de Paris, pour 1910, et 8 francs pour recevoir les « Annales des Sciences Psychiques » durant la même année peuvent se faire rembourser 6 francs. S'ils ne réclament pas cette restitution, ils sont exceptionnellement considérés comme membres souscripteurs pour l'année courante.

ART. 2. — Les membres de la Section de Paris qui ne sont pas abonnés aux *Annales*, mais qui ont déjà versé leur cotisation de 10 francs pour 1910, seront tenus à verser les 2 francs supplémentaires, conformément aux nouveaux Statuts.

Nous rappelons aux abonnés des « Annales des Sciences Psychiques » habitant Paris ou la banlieue, qu'étant désormais assimilés aux membres titulaires de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, s'ils désirent faire partie de la Section de Paris et pouvoir ainsi éventuellement assister à ses réunions, conférences et expériences, ils n'ont qu'à adresser une demande à cet effet au Secrétariat de la Section, 6, rue Saulnier, sans devoir pour cela verser aucune cotisation supplémentaire.

La situation des abonnés de France ou de l'étranger qui ne désirent pas prendre part aux travaux et réunions de la S. U. E. P. ne se trouvera aucunement modifiée par la nouvelle convention passée entre les « Annales des Sciences Psychiques » et la Société en question, qui les assimile aux membres titulaires de la S. U. E. P.

La Curieuse Histoire d'une Maison hantée en Portugal

A Comeada, petit faubourg situé à deux lieues de Coimbra, ville où se trouve l'Université du Portugal, vient de se passer le fait intéressant que voici :

Au commencement d'octobre 1909, M. Homem Christo fils, étudiant en droit de première année à l'Université, loua à Comeada une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage où il s'installa avec sa jeune femme, Mme Bernardette Homem Christo et ses deux servantes. Mme Bernardette, dès la première nuit, se plaignit à son mari

d'entendre dans la maison des bruits étranges. Il n'en fit aucun cas, attribuant cette impression à son imagination. Il y avait huit jours qu'ils habitaient là, lorsqu'un de leurs amis, M. Gomes Paredes, étudiant en droit de deuxième année à l'Université, ayant eu à faire à Comeada, vint leur demander l'hospitalité pour une nuit — ce qui lui fut accordé avec plaisir. Après qu'ils eurent passé la soirée ensemble, vers une heure du matin chacun rentra dans sa chambre pour se coucher.

A peine avait-il éteint sa bougie, que M. Gomes Paredes entendit des coups sur les carreaux de la fenêtre. Il se leva et, rallumant la bougie, ouvrit sa croisée toute grande. Il ne vit personne. Il se recouche, éteint de nouveau la bougie, mais voilà qu'il entend des pas tout près de lui, et des portes dans toute la maison s'ouvrir et se refermer. Il refait la lumière et se met à regarder partout, sous le lit, sous les meubles, etc. Rien! Personne! Il éteignait, tous les bruits recommençaient. Il rallumait, toujours plus rien! Ne voulant incommoder personne il supporta cette situation toute la nuit, et le lendemain il demanda à son ami, M. Homem Christo, s'il n'avait rien entendu d'insolite dans la nuit. « Je n'ai rien entendu du tout », dit-il. « D'ailleurs, ce n'est guère facile, vu que je dors comme une marmotte. Et puis qu'y a-t-il à entendre? Il n'y a pas de voleurs dans la maison, et tous ces bruits sont de la pure fantaisie. » M. Gomes Paredes, connaissant le caractère positiviste de M. Homem Christo, n'insista pas. Il rentra chez lui à Coimbra et raconta à son père ce qui lui était arrivé chez son ami. Son père l'écouta avec attention et lui dit : « C'est très singulier! Un autre locataire, avant ton ami, quitta cette maison à cause de ces bruits, et une femme qui surveille aujourd'hui l'Observatoire Météorologique y ayant passé une nuit, s'en vint raconter que plus jamais elle n'y retournerait, car cette maison était ensorcelée. Je te conseillerais de tout bien raconter à ton ami et de le prier de sacrifier une nuit afin d'observer ce que cela peut bien être. » M. Gomes Paredes suivit le conseil de son père et ce même jour retourna à Comeada raconter l'affaire à M. Homem Christo, le priant de sacrifier la nuit et d'observer lui-même. Il se moqua de M. Gomes Paredes et se coucha comme d'habitude. Nonobstant, cette nuit-là, il entendit lui-même des rumeurs qui l'intriguèrent et lui firent prendre la décision de veiller la nuit suivante, en priant son ami de lui tenir compagnie. Il faut remarquer que tout le monde couchait au premier étage et qu'au rez-de-chaussée, il n'y avait personne pendant la nuit...

Donc, cette nuit-là, M. Homem Christo, vers onze heures, fit coucher les deux servantes comme d'habitude. Lui, sa femme et son ami attendirent les événements. Tant qu'il y eut de la lumière, il n'arriva rien d'anormal, mais sitôt qu'elle fut éteinte, de grands coups se firent entendre sur la porte du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin... M. Homem Christo descendit vite les escaliers et se mit près de la porte. Les coups recommencèrent. Il ouvre soudain la porte et ne voit personne. Il sort pour constater si quelqu'un ne s'enfuyait point par une petite rue qui se trouve au tournant de sa porte. A peine est-il dehors que, derrière lui, la porte se ferme avec fracas et on donne un tour de clef. Dehors il ne vit personne. Pour rentrer chez lui, il dut frapper et sa femme descendit lui ouvrir. M. Homem Christo se trouvait fort intrigué, mais chaque fois plus convaincu qu'il y avait quelqu'un chez lui qui trouvait bon de lui jouer une farce. Il prit son revolver, se disant : « Nous allons voir!... »

Les portes continuaient de même à être secouées et dans une petite pièce contiguë à leur chambre à coucher, qui n'avait aucune issue, les bruits étaient encore plus forts. Tout ceci se passait en pleine obscurité, car sitôt qu'on allumait, on n'entendait plus rien. M. Homem Christo, de plus en plus désireux de découvrir le mystificateur, se mit sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée, son revolver en main. A peine une allumette qu'il tenait entre ses doigts s'est-elle éteinte qu'il entend tout près de sa figure un formidable éclat de rire se répétant comme un écho par toute la maison, et qu'il voit en face lui un nuage blanc, tandis que de ses narines sortaient deux filets de lumière blanchâtre... C'en était trop! M. Homem Christo commença à être moins sûr de lui et son courage, il le confesse lui-même, faiblissait. Jusqu'à quatre heures du matin, les mêmes phénomènes se produisirent plus ou moins. Après, ils ne savent plus. Tous exténués de fatigue, ils se couchèrent et dormirent jusque très avant dans la matinée.

Le jour suivant, M. Homem Christo, ne connaissant ni admettant les phénomènes d'ordre psychique, résolut de quérir un agent de police afin qu'il fût témoin de ce qui pourrait se passer cette nuit-là. Il voulait à tout prix prendre le farceur et craignait de perdre son sang-froid et de tuer quelqu'un. On mit à sa disposition un brigadier et deux agents. La nuit venue, le brigadier se posta dehors, dans le jardin, de faction devant la porte d'entrée de la maison afin de bien voir si quelqu'un entrait ou sortait. Les deux agents restèrent à l'intérieur avec M. Homem Christo, M. Gomes Paredes et un autre ami, M. Henrique Sotto Armas, venu exprès cette nuit-là, pour assister à ce qui pourrait se passer. Après qu'on eut bien fouillé et regardé partout dans tous les coins de la maison, on éteignit les lumières et aussitôt les coups sur la porte se firent entendre, au rez-de-chaussée. « Vous entendez? », dit M. Homem Christo, aux deux agents. « Parfaitement »,

répondirent-ils. Les coups continuèrent et M. Homem Christo ouvrit tout d'un coup la porte, mais comme la veille, il ne vit personne, sinon le brigadier se promenant tranquillement à une petite distance. « Qui donc a frappé? » demanda M. Homem Christo au brigadier. « Mais personne », dit-il. « Et les coups, vous les avez bien entendus? » — « Pas le moins du monde, je n'ai rien entendu du tout », dit-il encore. « C'est trop fort, par exemple. Rentrez », dit M. H. Christo. « Et vous les agents, à votre tour de factionner dehors ». Le même phénomène se produisit. Le brigadier entendit les coups, mais les agents ne virent ni entendirent rien. « Ah! c'est comme ça, dit M. H. Christo, rentrons tous. C'est dans la maison qu'il faut continuer nos recherches. » Il envoya un des agents dans la chambre où son ami, M. Paredes, avait couché au premier étage. Cet agent voulant s'asseoir sur un banc, celui-ci lui fut retiré si précipitamment qu'il tomba à terre. Les deux amis, M. Gomes Paredes et Henrique Sotto Armas, furent placés au rez-de-chaussée, avec le brigadier. Sa femme resta dans sa chambre et les servantes dans la leur, de même au premier étage. Lui, comme la veille, resta sur le palier de l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Sitôt l'obscurité faite, les bruits et les coups se succédèrent, surtout dans la petite pièce, où il n'y avait qu'une malle et qui était contiguë à leur chambre à coucher. Cela prenait les apparences d'un défi.

Tout à coup, dans la chambre de l'ami, un bruit terrible, comme celui d'une lutte affreuse, y conduisit tout le monde épouvanté, mais persuadé qu'enfin l'agent avait trouvé le farceur! Déception! il n'y avait que l'agent affolé frappant avec un sabre à droite et à gauche, se sauvant devant tout ce monde qui lui apparaissait et rentrant dans un petit boudoir où se trouvait une armoire à glace, que dans sa fureur il cassa. Il a fallu employer la force pour le tenir : le pauvre homme devenait fou! Après cet épisode, on reprit son sang-froid. On éteignit de nouveau. M. Homem Christo reprit sa place sur le palier et reçut en plein sur sa joue gauche un formidable soufflet qui lui fit jeter un cri perçant, car, dit-il, il lui sembla que des doigts s'accrochaient à sa chair comme pour l'arracher. Vite, on ralluma et tout le monde put voir quatre doigts marqués sur la joue gauche de M. Homem Christo, qui était toute rouge, tandis que la joue droite était comme celle d'un cadavre. Il était minuit. M. Homem Christo, effrayé ainsi que sa femme, les bonnes, ses amis, les agents et le brigadier, ne voulut pas rester une heure de plus dans cette maison. Avec sa femme, ses servantes et ses amis, il s'en alla à l'hôtel passer le reste de la nuit. Les agents et le brigadier de même, ahuris, rentrèrent chez eux, jurant de ne plus jamais remettre les pieds dans un semblable logement.

M. Homem Christo sous-loua la maison, mais au bout de deux jours le nouveau locataire réclama son argent, disant que cette maison était inhabitable.

Dans la localité on s'est moqué de ces événements. Du reste, le psychisme est peu connu en Portugal.

MADELEINE LACOMBE-FRONDONI.

LES NOUVEAUX LIVRES

CESARE LOMBROSO : **Ricerche sui Fenomeni ipnotici e spiritici**. (Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1909. — Prix : 7 lires.)

Combien de choses nous servaient hier d'articles de foi qui nous sont fables aujourd'hui.

MONTAIGNE.

Lorsque, au terme d'une carrière riche, sinon en victoires, du moins en fières batailles, en faveur des nouveaux courants de la pensée humaine dans la psychiâtrie et dans l'anthropologie criminelle, j'ai entrepris d'abord des recherches, puis la publication d'un livre sur les phénomènes dits spirites, mes amis les plus chers vinrent à moi de toutes parts pour me crier : « Vous voulez ruiner un nom honoré, une carrière qui, après tant de luttes, était finalement arrivée au but, pour une théorie que tout le monde non seulement répudie, mais, pis encore, méprise et trouve même ridicule. »

Eh bien! tout cela ne m'a pas fait hésiter un seul instant à poursuivre le chemin commencé. Je m'y sentis, au contraire, plus délibérément poussé, car il me parut fatal de couronner une vie passée à la recherche de nouveaux idéals, en luttant pour l'idée la plus combattue et peut-être la plus bafouée du siècle; il me semblait un devoir de me trouver jusqu'à la fin de mes jours, désormais comptés, là justement où les obstacles sont plus touffus et les adversaires plus acharnés.

Et je sais bien que ceux-ci même n'ont point entièrement tort; il n'y a pas longtemps, je me plaçais

moi-même parmi les plus implacables d'entre eux, car, considérés comme ils le sont généralement, les phénomènes spirites semblent vouloir abattre ce grand concept du monisme qui est un des fruits les plus précieux de la culture moderne, et parce que, devant la précision, la continuité des phénomènes expérimentaux, toujours semblables à eux-mêmes dans le temps et dans l'espace, et toujours concordants entre eux, les observations et les expériences psychiques, si souvent variables selon les méthodes, selon les heures du jour, selon l'état d'esprit des assistants, quelque répétés, renforcés par des instruments de précision, substance », rencontre, dans les études de la radioactivité, une exception du moins apparente.

Les nouvelles conclusions spirites ne viennent pas abattre les lois principales du monisme; car, bien que se réduisant à une matière fluidique, visible et palpable dans certaines circonstances spéciales seulement, l'âme continue à appartenir au monde de la matière; c'est ainsi que nous apparaît pour la première fois l'observation scientifique conciliée avec celle multipliée du temps et de l'espace, depuis les peuples les plus anciens et sauvages jusqu'aux plus civilisés, cristallisée même dans la légende religieuse,



Lombroso
Le professeur Lombroso expérimentant avec le médium Politi à la Société d'Études Psychiques de Milan.

affirmés par les plus sévères expérimentateurs (et il suffirait de nommer Morselli, de Vesme, Crookes, Richet, Lodge, James, Hyslop, Wallace, Bottazzi, de Rochas, Herlitzka, Foà, d'Arsonval, etc.), ont toujours cet air d'incertitude, d'imprécision des vieilles observations médiévales.

Mais si chacune d'elles peut être ou paraître incertaine, l'ensemble de toutes forme une mosaïque de preuves assez compacte pour résister aux attaques du doute le plus sévère; d'autant plus, à présent, que même le grand principe : « Pas de fonction sans organe, ni de manifestation d'énergie sans perte de *ce qui lui confère, sinon pour la qualité, du moins certainement pour la quantité et pour l'uniformité des suffrages, une autorité pareille, si elle n'est supérieure, à la pensée des grands philosophes.*

Je me suis donc tenu éloigné, au cours de mes recherches, de toute théorie; j'ai voulu qu'elle surgît spontanément à l'esprit du lecteur en face de l'ensemble des faits présentés par l'autorité découlée du consentement général des peuples.

Du reste, nous sommes bien loin de prétendre, après cela, avoir rejoint la certitude complète; l'hypothèse spirite nous apparaît, après tant de fatigantes

recherches, comme ces immenses espaces océaniens d'où l'on voit émerger çà et là quelques îlots plus élevés qui, aux yeux du géographe seul, sont la révélation d'un antique continent englouti, alors que le vulgaire rit de son hypothèse en apparence si peu fondée.

Avant de terminer cette page, j'adresse mes plus vifs remerciements à ceux qui m'ont aidé de leurs conseils et de leurs avis : le prof. Marzorati, les Drs Ochorowicz, Imoda, Richet, et M. de Vesme.

CÉSAR LOMBROSO.

Octobre 1909.

Nous avons reproduit en entier cette belle préface de l'ouvrage posthume du professeur Lombroso, parce qu'elle ne sert pas uniquement à nous éclairer sur les buts que se proposait l'auteur en publiant les *Recherches sur les Phénomènes hypnotiques et spirites;* elle nous montre aussi l'âme noble et généreuse de ce savant qui, par la nature même des théories qu'il a soutenues, compte un si grand nombre d'adversaires, généralement de parti pris. Elle constitue un bel exemple de courage scientifique et moral, en face de tant d'autres hommes de science dont la préoccupation constante est de tirer tout le profit personnel possible de leurs travaux — et de ceux des autres.

C'est d'ailleurs surtout à ce point de vue que tout l'ouvrage dont nous nous occupons mérite d'attirer, non seulement l'attention publique, mais le respect et l'admiration. Sans doute, on peut lui adresser plusieurs reproches : il est assez décousu et inégal, toutes ses parties étant loin d'avoir la même valeur; les faits cités ne sont pas tous choisis avec une critique très difficile, les déductions pourront souvent paraître bien précipitées, parfois même inexactes. On sent, tout le long de ce volume, que l'auteur, tout en gardant la pleine lucidité de son intelligence, est fatigué, malade, obligé de suspendre souvent son travail pour le reprendre plus tard; on voit enfin qu'il n'a plus la force et la possibilté d'entreprendre personnellement des recherches expérimentales et bibliographiques suffisantes, et qu'il se trouve par conséquent tions qui n'ont pas toutes la même valeur.

Et pourtant, le professeur Lombroso a incontestablement écrit encore un livre original par sa forme et par les idées qu'il contient, un livre qu'on lit avec le plus vif intérêt, et dans lequel on sent l'empreinte du maître : *ex ungue leonem.*

Quelques-uns parmi les paragraphes de la première partie de l'ouvrage, consacrés à l'hypnotisme, tranchent même d'une façon assez nette et heureuse sur la phénoménologie constituant habituellement le fond des livres que les « psychistes » publient sur ces questions. Tels justement les paragraphes qui traitent de la « transposition des sens chez les hystériques et hypnotiques », des « prémonitions chez les hystériques et les épileptiques », des « phénomènes physiques et psychiques des sujets hypnotiques », de la « polarisation et dépolarisation psychiques ». Certainement, toutes ces questions avaient déjà été discutées par le savant criminaliste en des articles parus depuis longtemps déjà en différentes revues; mais elles prennent une signification spéciale se trouvant ainsi groupées et coordonnées, pour servir comme d'introduction à la partie de beaucoup la plus importante du livre, c'est-à-dire celle consacrée au spiritisme.

Dans cette deuxième partie, l'auteur ne s'occupe pas uniquement des phénomènes « spirites » qui ont été signalés depuis une soixantaine d'années; il attache, avec raison, beaucoup d'importance à ceux qu'on a observés avant cette époque, même dans l'antiquité et chez les peuples primitifs.

Pour ce qui se rapporte aux expériences médiumniques modernes, Lombroso s'occupe plus spécialement des phénomènes physiques : les séances avec Eusapia, auxquelles Lombroso prit la part qu'on sait, lui fournissent, naturellement, la plus grande partie des éléments qu'il se prend à discuter. Mais il ne néglige aucunement les phénomènes intellectuels et — surtout dans les chapitres intitulés : « Fantômes et apparitions des défunts », « Identification des fantômes », « Premières lignes d'une biologie des esprits » — il ne cache aucunement que l'hypothèse spirite lui semble, en bien des cas, parfaitement légitimée par les faits.

Il s'agit, enfin, d'un ouvrage qui peut aisément être l'objet de critiques si on s'attarde à y rechercher quelques données inexactes (les noms même sont fréquemment estropiés), un assez grand nombre de faits insuffisamment contrôlés, etc. Mais c'est, en même temps, un ouvrage qui renferme une foule de matériaux précieux, d'observations géniales et nouvelles. Un ouvrage, surtout, qu'on lit avec la vénération profonde qu'un fils peut accorder aux dernières paroles d'un père honnête, expérimenté et savant.

Ce volume est enrichi de 57 figures insérées dans le texte, et 2 tables hors texte.

Dr FOVEAU DE COURMELLES : **L'Année électrique, électrothérapique et radiographique.** Revue annuelle des progrès électriques en 1909 (dixième année). — Librairie Polytechnique, Ch. Béranger, éd., 15, rue des Saints-Pères, Paris, 1910. — 3 fr. 50.)

Ce volume continue la tâche des neuf autres qui l'ont précédé : présenter les progrès électriques de l'année écoulée sous une forme concise et claire. A signaler surtout les chapitres consacrés à l'électrophysiologie et à l'électrothérapie, à la radiographie et ra-

diothérapie, aux rayons X et au radium — enfin à la photothérapie.

GEORGES MEUNIER : **La « Voyante » de Jeanne d'Arc** (Les apparitions d'Orrouy, près de Compiègne). — Paris, Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères. — 1 franc, franco : 1 fr. 15.)

C'est une intéressante enquête sur la petite « voyante », Mlle Suzanne Bertin, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre livraison d'avril 1909. Elle est faite avec de la pénétration et du sens critique ; la lecture en est facile et intéressante.

Almanach illustré de l'Echo du Merveilleux pour 1910. — (Paris, Alfred Leclerc, éd., 19, rue Monsieur-le-Prince. — 1 fr.).

L'almanach, fondé par le regretté Gaston Mery, contient plusieurs articles intéressants, relatifs à différentes branches du « merveilleux ».

CLAIRE GALICHON : **Eve réhabilitée ; Plaidoyer « Pro Fœmina »**. — (Librairie des *Sciences Occultes ;* Paris, quai Saint-Michel, 11. — Prix : 3 fr. 50.)

Dans ce bel ouvrage, qui fait suite à *Amour et Maternité*, que nous avons déjà annoncé, et le complète, l'auteur, défendant un féminisme sain et bien équilibré, ne néglige point la question du spiritualisme pour envisager le mariage comme union *psychique*. (Voir surtout le chapitre VII.)

H. DURVILLE : **Pour combattre l'anémie et la chlorose.** — (Paris, librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. — Prix : 1 fr.)

Dr A. LOMBART : **Comment on défend ses dents.** — (Paris, librairie du Magnétisme. — Prix : 1 fr.)

La Voix de la Sagesse. — (Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise, 45, rue Tête-d'Or, Lyon, 1909.)

JEAN DE KERLECQ : **L'Envoûtement,** roman. — (Edition de la *Revue Internationale*, 4, boulevard des Italiens, Paris. — 3 fr. 50.)

FABRE D'OLIVET : **Histoire Philosophique du Genre Humain** (Nouvelle édition, tome Ier). — (Paris, Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 1910. — Prix : 10 fr.)

Dr HENRI LABONNE : **Comment on se défend contre la goutte.** — (Paris, librairie du Magnétisme. — Prix : 1 fr.)

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'insuccès de Carancini à Genève et Londres.

Nous avons dit, il y a deux mois, que le médium italien Carancini allait partir pour Genève afin de donner des séances à un groupe de savants. Ces séances ont eu lieu depuis, au Laboratoire de Psychologie, dirigé par M. Claparède ; plusieurs autres professeurs de l'Université genevoise y assistaient. Il paraît que M. Flournoy, souffrant, n'a pu intervenir qu'à trois parmi elles.

Nous ne connaissons pas les détails de ces expériences, dont un compte rendu n'a pas été publié ; il ne nous résulte pas qu'on ait constaté des fraudes avérées ; mais il est certain que les expérimentateurs sont restés sceptiques, tous les phénomènes qui ont été produits pouvant s'expliquer par quelque supercherie : libération d'une main, emploi des pieds. En effet, Carancini opérait généralement dans l'obscurité, n'acceptant qu'un contrôle très défectueux ; aucun phénomène n'a été obtenu quand un contrôle sérieux a été établi, savoir : lumière très faible, mais suffisante pour apercevoir la position de ses mains ; les jambes attachées ensemble, etc.

En attendant, le fasciule de janvier du *Journal of the Society for Psychical Research* contient le Rapport de M. Baggally sur les séances que M. Carancini a données à Londres : neuf chez M. Feilding, secrétaire honoraire de la Société ; quatre chez un ami de celui-ci et de M. Baggally. Sir William Crookes assista à quatre séances, Lady Crookes à trois, Sir Laurence Jones à quatre. Mme Sidgwich et Miss J. Newton à une.

Là aussi, comme à Genève, un certain nombre de phénomènes douteux dans l'obscurité, rien que des *raps* peu probants à la lumière.

Enfin, le groupe d'investigateurs anglais est parvenu aux mêmes conclusions que le groupe suisse, — conclusions que M. Baggally résume dans son Rapport en observant, qu'alors que les phénomènes d'Eusapia se passent à la lumière, Carancini se soustrait au contrôle par l'obscurité ; même dans l'obscurité on croit toutefois constater, dans ses phénomènes, des preuves de fraude.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que les phénomènes enregistrés dans les séances de Rome avec Carancini, que nous avons publiés dans notre numéro de juin 1909, se déroulaient, pour la plupart, *à la lumière*. Les journaux de Rome de ces derniers jours contenaient le compte rendu d'autres séances réussies avec le même médium. Les expérimentateurs de Rome seraient-ils peu habiles? Ou bien savent-ils mieux comment s'y prendre pour obtenir des phénomènes authentiques en de bonnes conditions?...

Enterrée vivante

Le *Daily Chronicle* de Londres publiait, le 24 mars courant, la curieuse dépêche suivante, reproduite aussitôt par un grand nombre de journaux du Continent :

CHICAGO, 24 mars. — On signale de Youngstown (Ohio), une aventure macabre et étrange. Un clergyman de race nègre se présentait hier devant le Comité sanitaire de cette ville. Il déclarait qu'une voix divine s'était fait entendre à lui et lui avait révélé qu'une dame, nommée Ella Jefferson, enterrée depuis plusieurs jours, avait été mise vivante dans son cercueil.

Les médecins auxquels il s'adressa se montrèrent d'abord incrédules, mais il insista avec une telle conviction, qu'il finit par obtenir qu'on procédât à une exhumation.

Quelle ne fut pas la stupeur des assistants quand on constata, en ouvrant la tombe, que le décès remontait à quelques heures seulement! Le cadavre était retourné et sa position prouvait que la malheureuse ensevelie vivante avait lutté longtemps contre la mort... (*Daily Chronicle.*)

Clairvoyance, télépathie, spiritisme, ou... pure imagination. Voilà un fait qu'il importe de tirer au clair. Nous avons écrit en Amérique pour obtenir des détails sur cette extraordinaire aventure.

Un Syndicat de Médiums

En ces jours de syndicats de toutes sortes, il aurait été surprenant qu'il n'y en eût pas un de médiums. Aussi existe-t-il bien en Angleterre, depuis quelque temps déjà, sous le nom de *British Mediums' Union*. Il comprend environ 350 membres, pour la plupart appartenant à cette classe à peu près ignorée en dehors des pays de langue anglaise qu'on appelle des *platform-mediums*, et qui sont des espèces de prédicateurs inspirés, censés parler sous le contrôle d'un esprit. Les buts que poursuit cette Société sont, à ce qu'affirment ses Statuts, surtout d'une nature confraternelle et éducative ; on se propose d'élever le niveau intellectuel et moral de la médiumnité ; aussi se préoccupe-t-on de maintenir le caractère élevé de ces médiums-missionnaires, et personne ne peut être admis dans l'Union s'il n'est présenté au moins par deux spirites indépendants de l'endroit où habite le candidat — ce qui ne peut pas être, d'ailleurs, bien malaisé à obtenir.

Le Syndicat fournit des médiums aux groupements qui lui en font la demande pour leurs services religieux du dimanche et organise parfois des réunions de propagande ; il a aussi rédigé une forme de contrat à l'usage des médiums et des Sociétés qui les emploient.



Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Avril 1910 — Nos 7 et 8

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X[x]

(Etudes expérimentales)

La deuxième série de mes articles doit contenir le résumé des études, commencées il y a seize ans, continuées depuis un an et demi, et concernant en particulier les manifestations de *deux nouvelles formes d'énergie*.

J'espere que la lecture attentive de ces articles, appuyée par de nombreuses preuves objectives, permettra au lecteur de confirmer mon opinion personnelle, qu'il s'agit là réellement de formes d'énergie encore inconnues et d'une importance théorique capitale.

L'étrangeté des résultats obtenus m'obligea longtemps à une réserve toute spéciale. Surtout pour ce qui concerne les rayons rigides, observés pour la première fois sur Eusapia Palladino en 1893 et 1894, je n'ai pas osé rendre publiques mes expériences, de peur d'avoir été la dupe d'une négligence quelconque de ma part.

Il est vrai que ces expériences ont eu un témoin, un médecin neurologiste, qui aurait pu certifier les faits et les précautions prises; mais il ne faut pas oublier qu'en 1893 il était encore plus difficile qu'aujourd'hui de risquer sa renommée par un semblable témoignage. Et moi-même j'avais préféré attendre une confirmation des mêmes faits avec un autre médium, avant de les livrer à la publicité.

Il m'a fallu attendre quinze ans!...

J'avoue qu'en écrivant mon livre *De la Suggestion mentale* (1887), consacré aux phénomènes auxquels, quelques années plus tard, Frédéric Myers donna le nom de « télépathie », je n'avais encore aucune idée de la possibilité des faits que je proclame aujourd'hui. Mon opinion là-dessus était à peu près celle que professe encore en ce moment le docteur Gustave Le Bon, avec cette différence toutefois, que je n'ai pas l'habitude de dire, comme lui, que ce que je ne connais pas, n'existe pas. Je doutais tout simplement, en m'abstenant de parler des choses pour lesquelles je n'avais pas de compétence. Après avoir constaté la réalité des phénomènes médiumniques en général, je doutais encore de ce que j'avais vu par rapport aux « rayons rigides », tellement le sujet frisait l'impossible d'après nos idées actuelles, et se prêtait au ridicule d'après le sens commun de l'époque.

Mais enfin, des centaines d'expériences ayant consolidé mes convictions, j'ai résolu de communiquer les résultats obtenus (en éliminant tout ce qui pouvait encore présenter certains doutes) au Congrès des psychologues, psychiâtres et neurologistes polonais, au mois d'octobre dernier, à Varsovie.

Les lecteurs des *Annales* connaissent les suites de cette hardie décision. Quelques mois après, pendant la discussion qui suivit ma conférence à la Société de Psychologie, le docteur Léon Rzeczniowski eut le courage de confirmer pleinement nos expériences communes de 1893 avec E. Palladino.

Le docteur Emile Przychodrki ayant publié le même témoignage sur la base de mes dernières expériences avec Stanislawa Tomczyk, confirmées également par le docteur Xavier Watraszewski et plusieurs autres personnes connues dans le pays; enfin, après le verdict de deux Commissions, je crois que le moment est venu de donner au public scientifique les détails de mes études, que je continue toujours, mais qui déjà en ce moment me paraissent assez mûres pour un exposé à peu près systématique.

Mon but est de susciter une critique compétente, fondée sur des documents précis, et de faciliter aux personnes, favorisées par la possession d'un médium approprié, la répétition de mes expériences.

Il me semble que les obscures et chaotiques séances spirites ont déjà terminé leur rôle de propagande en face de la science « officielle », et qu'il est temps de reprendre la seule méthode qui puisse conduire au progrès, celle des *vraies expériences*, claires, simples et précises, inaugurées, il y a près d'un demi-siècle, par William Crookes.

I

DEUX NOUVELLES FORMES D'ÉNERGIE

Tâchons tout d'abord de nous entendre au sujet de quelques détails de terminologie, et de circonscrire le terrain des phénomènes, dont il sera question dans la suite :

J'appelle *champ* médianique, l'espace contenu entre les mains du médium, au moment de la formation du « courant ».

Demi-champ médianique, la sphère d'action d'une seule main du médium, au moment du courant.

J'appelle *courant* médianique l'ensemble des changements anormaux, qui seront décrits plus loin et qui conditionnent la formation de rayons dans le champ ou le demi-champ médianique.

J'appelle *rayons* médianiques les prolongements extérieurs du courant, formé à l'intérieur du corps du médium et principalement dans ses mains, ses bras et son dos. Ces rayons de nature *physique* se propagent en ligne droite, mais non pas nécessairement en prolongement des doigts. Ils constituent un phénomène anormal quoique non pathologique. Leur direction varie et subit l'influence de *l'idéoplastie*, en grande partie inconsciente.

On ne doit pas confondre ces rayons avec le dédoublement du corps astral du médium, avec ses mains fluidiques, plus ou moins matérialisées, dont l'action (beaucoup plus forte mécaniquement) explique la plus grande partie des phénomènes médiumniques connus. Cette dernière action peut quelquefois accompagner celle des rayons, qui en est cependant indépendante.

Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'il y a un rapprochement quelconque de nature entre le courant médianique et le courant électrique. Le premier constitue un phénomène à part, qui demande de nouvelles méthodes pour pouvoir être constaté.

Pareillement, il ne faut pas considérer ces rayons comme une simple manifestation de la radioactivité. La radioactivité est une qualité bien définie et qui n'autorise nullement une confusion avec les rayons médianiques. Certaines analogies seulement doivent être invoquées, d'un côté entre les rayons *alpha* et les rayons rigides, et de l'autre, entre les rayons *gamma* et les rayons X . Nous les préciserons plus loin, en même temps que les dissemblances.
plus loin, en même temps que les dissemblances.

Enfin, il ne faut pas croire que ces rayons nouveaux prouvent l'existence du magnétisme animal, des effluves odiques de Reichenbac, de la polarité humaine en général, des rayons N de MM. Blondelot et Charpentier, ou des rayons V du commandant Darget, dont les propriétés sont ou doivent être également différentes.

Du reste, voici une caractéristique préliminaire de ces deux sortes de rayons :

Les *rayons rigides* doivent leur nom aux propriétés *mécaniques*, qui les caractérisent à un degré plus élevé que dans n'importe quel autre genre de rayons. Ce sont comme des fils plus ou moins raides, plus ou moins élastiques, presque toujours invisibles, qui peuvent non seulement soulever de menus objets dans le champ, mais aussi les *pousser* dans un demi-champ. Ils résistent à l'action du feu, mais ne peuvent traverser le moindre écran solide ou liquide. Ils apparaissent et disparaissent instantanément ; ils peuvent cependant durer plusieurs minutes et subir plusieurs sortes d'épreuves. Ils déchargent facilement l'électroscope. Enfin, leur action actinique est presque nulle et ne peut être obtenue qu'à l'aide de subterfuges spéciaux.

Les *rayons* X^x, au contraire, n'ont point d'action mécanique, mais une forte action chimique, *actinique*, et un pouvoir de pénétration qui dépasse non seulement les rayons X de Röntgen, mais même les rayons *gamma* des corps radioactifs. Ils sont toujours invisibles, quoiqu'ils agissent fortement sur des plaques sensibles sous forme de *boules géométriques*, dont la formation (à travers toutes sortes d'écrans) sera décrite plus loin. Ils paraissent insensibles à l'action d'un champ électrique ou magnétique, et leur direction, comme celle des rayons rigides, subit l'influence de la pensée.

Leur sphère d'action atteint plusieurs mètres, tandis que celle des rayons rigides ne dépasse guère un demi-mètre.

La naissance des rayons X^x est toujours accompagnée d'une douleur intense, tandis que celle des rayons rigides ne demande qu'un engourdissement momentané.

Telle est en quelques mots la caractéristique générale de ces rayons, que l'on verra développée dans une série d'expériences, à la suite desquelles nous tâcherons de leur assigner une place probable à côté d'autres formes d'énergie déjà connues et classées.

II

L'ÉVOLUTION DU « COURANT »

Avant d'aborder l'étude des rayons proprement dits, je tâcherai de préciser les phénomènes intermédiaires qui précèdent leur formation.

Le mot « courant » n'est pas de mon invention. Il m'a été suggéré par E. Palladino, dans un sens un peu vague, et ensuite, dans un sens plus précis, par Mlle Tomczyk endormie, indépendamment l'une de l'autre.

Le sens plus large de la nomenclature d'Eusapia

provient de ses habitudes médianimiques. Elle produit ses phénomènes en formant une « chaine » avec les assistants et, à la suite de cette habitude, elle a appris à distinguer les sensations que lui procure le contact des mains étrangères. Elle croit découvrir ainsi un « bon courant » ou un « courant mauvais », ou « contraire », ce qui, pour elle, est souvent indépendant du scepticisme des assistants et même de ses sympathies.

Je fus le premier qui, en expérimentant avec elle, insistai en faveur des essais isolés en pleine lumière, et alors elle appliqua le mot « courant » aux changements physiologiques qu'elle ressentit elle-même dans son corps, au moment d'une action mécanique sur divers menus objets.

Mlle Tomczyk, avec laquelle la chaine est inutile, emploie le mot « courant » uniquement dans ce dernier sens, quoique non uniquement pour des effets mécaniques, et les explications qu'elle donne ne diffèrent qu'en un seul point de celles présentées par Eusapia : ses mains deviennent humides, tandis que les mains du médium napolitain devenaient sèches. A part cette distinction individuelle, leur description du « courant » est à peu près identique. C'est un ensemble de sensations, qui embrassent le dos, les bras et les mains, et surtout le bout des doigts.

Cet ensemble de sensations se manifeste, lorsque le médium tient ses mains devant lui, par une lumière suffisante et dans le but de produire un phénomène proche et déterminé. Alors, sous l'influence de la volonté, de son imagination et de l'attention expectante, il ressent peu à peu que « le courant se forme ou s'accumule » et que le phénomène attendu devient possible.

C'est d'abord une sensation spéciale d'engourdissement et de *picotement* dans les bouts des doigts, qui s'unit à un *frisson* traversant les bras et le dos. Elle est quelquefois précédée d'un souffle froid tantôt seulement subjectif, tantôt sensible pour les assistants. Il est à remarquer qu'il se manifeste parfois exactement à une même distance des mains du médium, au-dessus de leurs dos, à 10-12 centimètres — et seulement à cette distance.

Peu à peu le picotement s'accentue et donne l'impression d'un gaz s'échappant des mains, sous forte pression, comme par de petits trous, plus ou moins douloureusement produits à l'aide d'une quantité d'épingles.

Objectivement, à un degré supérieur du phénomène, on remarque dans les bras du médium des contractions cloniques, locales, des muscles et une grande suractivité du cœur. Ces contractions locales se propagent parfois sur tout le corps et peuvent être caractérisées comme des « pulsations musculaires », car elles ressemblent complètement aux battements d'une quantité de cœurs sous la peau. Mais c'est un phénomène excessif qui arrive rarement. Plus souvent s'accentuent seulement les symptômes conjestifs : la figure brûle et s'empourpre, tandis que les mains deviennent très froides ; la respiration est haletante ; le vertige et une céphalalgie subite avec un malaise général complètent la série des divers symptômes d'épuisement nerveux, qui peuvent être caractérisés comme une neurasthénie grave mais passagère.

A la suite de plusieurs expériences de ce genre, l'échange des matières s'accélère, le sujet transpire beaucoup, son appétit et sa soif augmentent ; il n'est pas rare non plus qu'une production excessive (surtout des rayons X[1]) détermine, en dehors d'une fatigue momentanée, des paralysies, contractures ou convulsions prolongées.

Il serait fort imprudent d'employer dans ces cas des remèdes médicaux ordinaires. L'hypnotisme (1) seul peut calmer ces accidents, dont la gravité relative prouve qu'une prudence extrême doit être recommandée dans ce genre d'études. Elles doivent toujours être accompagnées d'un traitement systématique et d'une surveillance continuelle des conditions hygiéniques et morales du médium. Lorsqu'elles sont remplies et lorsqu'après chaque séance on restitue les forces par un sommeil magnétique prolongé, l'état général peut même s'améliorer, *malgré les séances*.

Au point de vue psychologique, la formation du courant est conditionnée par un état qui se rapproche plus ou moins du *monoïdéisme*. Il faut que le sujet soit pour ainsi dire obsédé (sciemment ou inconsciemment) par le désir de produire un effet quelconque. Et quoique cette remarque s'applique à *toutes* les manifestations médiumniques en général, elle est particulièrement appliquable ici, où la volonté joue un rôle plus évident, et où l'action est plus concentrée et plus conséquente, que dans les divagations des rêveries médiumniques ordinaires. Dans ce dernier cas d'ailleurs, le dédoublement du corps astral remplace l'action beaucoup plus faible du courant, et donne une tournure différente aux manifestations.

Mais en soulignant le rôle de la volonté dans ces expériences, il ne faut pas l'exagérer non plus. Le processus psycho-physique qui détermine la formation du courant et de ses effets extérieurs : les rayons, est en majeure partie inconscient et automatique. Les plus grands efforts de la volonté ne serviraient à rien là où deux conditions cardinales feraient défaut : la prédisposition générale du sujet et sa force momentanée.

(1) Il est entendu que je parle plutôt du magnétisme que de l'hypnotisme suggestif, dont la valeur est infiniment moindre. (Voir mon article : *Hypnotisme et Mesmérisme*, dans le *Dictionnaire de Physiologie*, de Ch. Richet.)

La prédisposition (sensibilité hypnotique, très accentuée, mais fort différente de la suggestibilité hébétante des sujets hypnotiques communs) constitue le fond : ne devient pas médium qui veut, et il est tout à fait inexact de s'imaginer que, par exemple, le « courant » qui, à la suite d'un entraînement convenable, se manifeste fortement chez les bons médiums à effets physiques, doit exister, quoiqu'à un degré beaucoup plus faible, chez tout le monde. Il n'existe pas du tout, même chez des médiums hypnotisables d'ordre inférieur, et il serait bon de se débarrasser de cette conception schématique sur *l'unité des systèmes nerveux*, que l'hypnotisme a renversée pour toujours.

Il n'y a pas deux systèmes nerveux identiques ; il y a seulement des analogies générales, et les caractères particuliers apparemment communs ne sont dus pour la plupart qu'à l'insuffisance de nos moyens d'analyse et la grossièreté de nos méthodes d'expérimentation.

Quant à la force... c'est le vrai nœud de la question ! Pour produire un phénomène médiumnique quelconque, il faut disposer d'une certaine quantité de ce quelque chose, que les spirites appellent *fluide*, que les médecins nomment souvent *force nerveuse*, mais qui reste à vrai dire une entité inconcevable, sous des noms connus. Je me rappelle toujours un athlète qui est venu dans mon cabinet se plaignant d'une faiblesse générale extrême, et qui a failli écraser mon dynamomètre ! Après la magnétisation, sa force tomba de moitié, et lui se sentit beaucoup plus fort. Ce n'est donc pas la même chose : force musculaire et force nerveuse !

Et chez un médium, l'affaire se complique encore davantage : un médium peut présenter une force musculaire normale, se sentir également fort, subjectivement, mais il a eu quelques ennuis dans la journée, il est un peu *inquiet*, et cela suffit pour le priver de ses facultés ; le fluide manque, dit-on ; il manque et il n'est pas possible de le restituer sur-le-champ, même par une magnétisation appropriée, qui suffit souvent pour l'état nerveux ordinaire ; on dirait un tonneau des Danaïdes, qui laisse passer tout ce qu'on y verse. La suggestion, elle aussi, n'y fait rien — seul un repos prolongé, quelquefois une *bonne nouvelle* calmante redonnent les forces. Comment ?... Si nous savions cela, il ne resterait plus grand'chose à comprendre dans la physiologie humaine.

En attendant, il faut se contenter des mots : le fluide manque...

M. le Dr Le Bon, qui a une seule et même explication pour tous les mystères du monde, dirait probablement que c'est la *dissociation de la matière* qui fait défaut dans ce cas... Et il aurait peut-être raison ; seulement il faut le prouver.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ce quelque chose est indispensable pour la formation du courant ; et c'est tellement vrai, que tous ces symptômes apparents, depuis l'engourdissement initial jusqu'à une douleur intense et une paralysie prolongée du bras correspondant, peuvent se dérouler devant nos yeux, sans cependant que pour cela la plaque sensible soit impressionnée.

Par conséquent, les symptômes physiologiques du courant, que nous venons de connaître, tout en caractérisant les degrés et l'évolution du courant dans les conditions normales, moyennes, ne doivent être considérés que comme des signes extérieurs d'un processus intime, psycho-physique, qui nous est encore absolument inconnu.

III

L'ÉVOLUTION DES RAYONS

Dans les conditions normales, le courant, une fois formé à l'intérieur du corps, s'extériorise par des *rayons-rigides*, lorsque sa rapidité est moindre et lorsque l'idée du médium est concentrée sur un effet mécanique ; par des *rayons* X^x, lorsqu'elle est concentrée sur une action non mécanique et lorsque la force disponible est beaucoup plus grande. Il est possible que, dans le premier cas, ce sont principalement les muscles qui alimentent le courant ; dans le second, c'est peut-être l'action des nerfs qui prédomine. Mais ce ne sont là que des conjectures que je ne mentionne que pour faciliter l'orientation préliminaire.

Il va sans dire que ces deux formes de rayons n'épuisent pas les possibilités physiologiques, mais je ne connais bien que ces deux formes, et elles me paraissent en tous cas les principales et les plus importantes.

Toutes les deux sont en principe invisibles et ne se trahissent pas par la présence d'un écran fluorescent comme les rayons Rœntgen et comme il était annoncé pour les rayons N ; du moins, ni le platino-cyanure de barium, en couche mince disposée sur un carton, ni un beau cristal de platino-cyanure de calcium, que je dois à l'obligeance M. B. Zatorski, et qui luit admirablement sous l'influence du radium, ne m'ont donné rien de saisissable.

Invisibles en principe, ces rayons naissent de certains phénomènes intermédiaires, également invisibles, mais qui présentent un caractère lumineux sur une plaque photographique. Lorsque l'évolution desdits

rayons est terminée, les rayons rigides, en tant que mécaniques, n'impressionnent plus le bromure d'argent, tandis que la puissance actinique des rayons X[x] augmente avec le degré de leur évolution.

Tâchons de préciser ces phases intermédiaires :

Premier stade.

Celui des taches lumineuses invisibles sur la peau des mains. On a souvent observé (W. Crookes — Mac Nab) dans l'obscurité, des taches lumineuses sur les mains du médium, taches transportables par contact sur les objets touchés. Mais elles sont bien visibles à tout le monde, et par conséquent ne se classent pas ici. C'est un phénomène à part, dû à une excrétion qui, au point de vue biologique, doit être rapprochée des phénomènes analogues présentés par divers animaux inférieurs (*Lampyridæ*, *Elateridæ*). Parmi les mollusques, le *Pholas*, par exemple, qui possède sur son corps plusieurs points capables de luire, excrète en outre une sorte de *mucus phosphorescens*, qui laisse des traces lumineuses. On en a même isolé le principe chimique qui paraît en être la cause, sous le nom de *Lucyférine.*

Un phénomène qui se rapproche davantage de notre sujet, c'est la phosphorescence du ver luisant. La lumière qu'il produit (toujours sous l'influence des excitations psychiques) est plus proche du bout droit du spectre solaire. Examinée au spectroscope, elle présente l'absence complète de la moitié gauche (rouge) du spectre, jusqu'au vert. Et en même temps on croit avoir constaté chez le ver luisant la production des rayons Rœntgen (H. Simroth).

Mais la lumière du ver luisant est encore une lumière visible, tandis que les taches qui nous intéressent ici sont absolument invisibles. On ne les constate qu'à l'aide de leurs propriétés actiniques.

Si je viens de citer les quelques exemples de la lumière organique des animaux, c'est parce que je considère en général les manifestations lumineuses des médiums, du moins les principales, comme un « phénomène rudimentaire » (1) provenant d'un atavisme éloigné ; et si ce phénomène rudimentaire se reproduit plus facilement en somnambulisme, c'est parce que l'état somnambulique se rapproche davantage de l'état normal des animaux que de notre état de veille (1).

Les taches lumineuses invisibles peuvent être distribuées différemment sur la face palmaire des mains. Examinée à la loupe, leur image se décompose en une série de petits points brillants uniformes, qui, lorsque le courant est faible, peuvent être facilement confondus avec l'empreinte mécanique de l'épiderme (fig. 1). Il est probable que ces points correspondent aux piqûres, éprouvées par le médium. Lorsque le courant est un peu plus fort (fig. 2), il n'est plus possible de les confondre avec une empreinte de l'épiderme, surtout dans les cas où ils sont concentrés dans un endroit de la peau qui n'appuyait

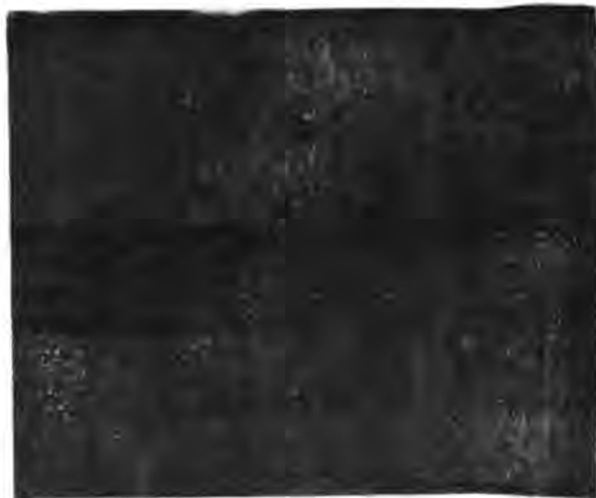


Fig. 1.



Fig. 2.

(1) La théorie des « *phénomènes* rudimentaires », correspondant aux « *organes* rudimentaires » de Darwin, a été développée par moi dans une conférence à la Société des des Naturalistes de Lemberg en 1879.

(1) Voir mon article : *Hypnotisme et Mesmérisme*, dans le *Dictionnaire des Physiologie* de Richet (1909).

pas sur la plaque (fig. 3). On y voit comme des granulations, concentrées principalement sur le creux de la main près du pouce.

Dans ce premier stade en général, sauf quand les bouts des doigts, par leur chaleur, dissolvent la géla-



Fig. 3.

tine (même fig.), leur position, et surtout leur profil ne se laisse pas voir.

Il en est autrement dans le

Deuxième stade,

celui de la concentration et de l'extériorisation de la lumière invisible.

Les taches disparaissent du dessous des doigts et ce quelque chose qui le constitue se transporte en dehors. Avec une concentration suffisante, cette lumière peut déjà éclairer les mains et radiographier leur contour d'une façon plus ou moins exacte.

C'est ainsi, que sur la fig. 3' on voit, dans un demi-champ, la luminosité concentrée entre le pouce et l'index suffisamment forte pour éclairer toute la main, et sur la fig. 4, la main droite, où le courant était plus fort, est visible, tandis que de la main gauche où le courant était beaucoup plus faible, les mains étant placées exactement vis-à-vis l'une de



Fig. 3'.

l'autre, la position des doigts ne peut être devinée que par leurs traces mécaniques. A un degré encore



Fig. 4.

plus élevé (fig. 5), on voit non seulement le contour de deux mains, grâce à la lueur extériorisée, mais encore, au milieu du champ, le noyau d'une formation consécutive, probablement des rayons Xˣ.



Fig 6.

Le troisième stade

est celui d'une nébuleuse complètement détachée des mains, extériorisée au milieu du champ, et qui, par conséquent, ne peut plus éclairer les doigts.

A un degré très faible, la nébuleuse est réduite à un noyau pâle, incapable de produire rien de plus.

La figure 6 montre un pareil germe. La position des 4 doigts qui embrassent le champ est indiquée par les contours faits au crayon sur la plaque au moment de l'expérience.



Fig. 5.

La radiographie 7 est plus instructive, car elle montre un noyau pareil (seulement placé plus bas, en face des pouces), tandis qu'une grande partie de la luminosité n'a pas encore atteint le milieu du champ, où elle a l'air de vouloir se diriger.

Le milieu du champ est occupé par un fil de fer qui m'a paru d'abord aider à concentrer les rayons, mais qui ensuite se montra superflu. Il n'a pas été radiographié par la lumière invisible. Le courant provient uniquement de la main gauche, la droite reste inactive.

Dans la figure 8, où les doigts du médium sont réunis, comme l'indique le contour au crayon, la nébuleuse est partagée entre deux points, la plus petite partie forme le germe d'une boule des rayons Xˣ (un peu plus fort que dans l'expérience précédente) et l'autre, plus grande, est encore concentrée près du petit doigt de la main gauche. Le reste, comme dans la figure précédente.

Enfin la figure 9, d'après une épreuve tirée fortement, montre le noyau double, formé par celui d'en bas, qui a remonté le long du fil de fer, et un second, provenant de la nébuleuse du petit doigt, disparue complètement.

Lorsque le courant est plus fort, la nébuleuse devient plus large. La



Fig. 7.







Fig. 8.



Fig. 9.



Fig. 10.



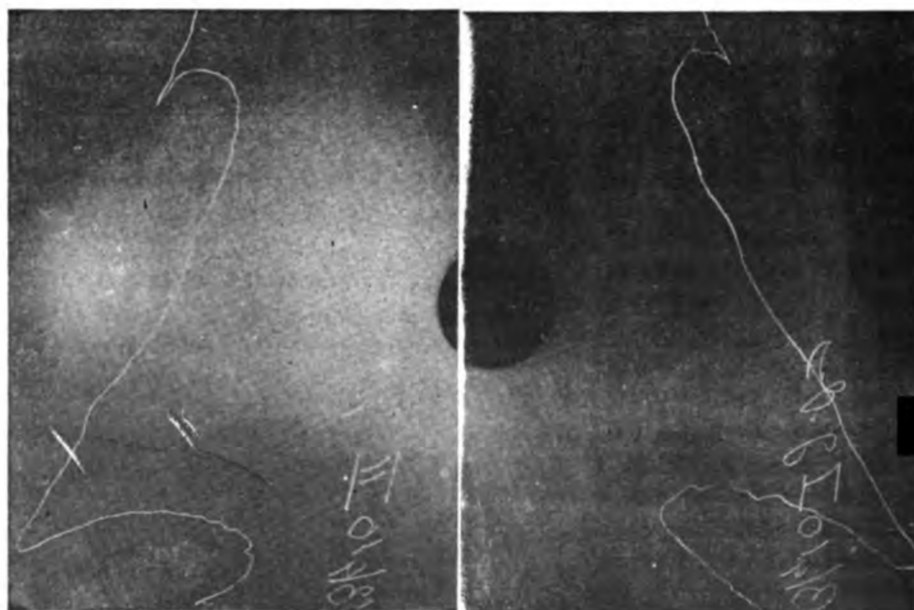




Fig. 11.

figure 10 indique un pareil état, dans lequel la nébuleuse principale, encore informe, occupe le champ entre les pouces, tandis que les bouts des doigts indicateurs donnent un trait de lumière plus fort au milieu, mais avec tendance à les réunir.

Sur le cliché 11, composé de deux plaques 9 × 12, les doigts de la main gauche n'ont plus de lumière, mais le pouce et surtout l'index droit, où le courant était plus fort, conservent encore une partie de la luminosité. Le reste, c'est-à-dire la majeure partie, est déjà extériorisée sous forme de nébuleuse, qui entoure une pièce de 2 kop., posée au milieu du champ.

Enfin, la fig. 12 représente une nébuleuse, provenant d'un courant *maximal*.

Les deux mains agissaient uniformément et tout le champ est rempli par une luminosité très forte. Par ci par là, on rencontre encore quelques points détachés, quelques taches initiales, qui n'ont pas été englobées par la nébuleuse. La position des doigts est marquée à l'encre.

Le quatrième et dernier stade.

celui de la formation définitive des rayons, sera décrit dans le chapitre suivant.

(*A suivre.*)



Fig. 12.



Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une somme de 30 centimes, en timbres-poste, même étrangers.

EUSAPIA aux ETATS-UNIS

Les accusations de fraude lancées contre elle par le Professeur MUENSTERBERG.

La réponse du Professeur J. H. HYSLOP.

La livraison des *Proceedings* de la *Society for Psychical Research* parue en novembre dernier contient en entier le Rapport de MM. E. Feilding, W. Baggally et H. Carrington sur leurs récentes séances avec Eusapia. C'est un gros volume d'environ 570 pages, avec la reproduction de quelques photographies et un grand nombre de diagrammes documentaires, et suivie de quelques autres documents se rapportant à Eusapia. Le numéro de février du *Journal of the S. P. R.* est entièrement consacré à la discussion de ce Rapport.

En attendant, Eusapia se trouve toujours aux Etats Unis, mais les journaux américains ne nous fournissent que des informations très fragmentaires sur l'impression que le fameux médium a produite sur les savants de ce pays. Il n'y a aucun doute que plusieurs parmi ceux-ci ont été assez favorablement impressionnés par les phénomènes auxquels ils ont assisté. Mais il y a eu un homme de science qui a parlé ouvertement de fraude, et alors, naturellement, les journaux des deux mondes, qui se prennent bien garde de souffler mot quand le cas contraire se produit, nous ont servi un certain nombre d'articles sensationnels intitulés : *La fin d'une imposture. — Eusapia Palladino démasquée*, etc., etc. L'article du Dr J. H. Hyslop, que nous publions plus loin, explique fort bien pourquoi les choses se passent de la sorte : nous y renvoyons nos lecteurs. Maintenant, nous nous bornerons à faire l'historique de ce bruyant incident, et de le discuter ensuite.

Voici, d'abord, le passage essentiel du récit de l'incident, que le professeur Hugo Muensterberg, de l'Harvard University, a publié dans le *Metropolitan Magazine*, de New-York.

Une semaine avant Noël, vers minuit, j'étais assis à gauche de Mme Palladino, son côté préféré, et un homme de science bien connu était à sa droite. Nous la tenions sous une observation rigoureuse. Sa main gauche tenait ma main ; sa main droite était dans la main de son voisin de droite. Son pied gauche reposait sur mon pied, tandis que son pied droit s'appuyait sur le pied de mon compagnon. Nous étions assis dans l'obscurité (*in the darkened room*), attendant avec anxiété. M. Carrington pria l'esprit John de toucher mon bras et de soulever un guéridon placé derrière nous. Et John vint. Il me toucha au poignet, puis à l'avant-bras et au coude. Je sentais nettement son pouce et ses doigts. C'était très inconfortable...

John devait aussi soulever le guéridon, dans le cabinet. Nous tenions toujours les deux mains d'Eusapia ; nous ne perdions pas le contact avec les deux pieds. Néanmoins, le guéridon, derrière elle, commençait à trépigner sur le sol et nous attendions son soulèvement. Mais, au lieu de cela, tout à coup, un cri sauvage retentit, un cri comme je n'en avais jamais entendu, pas même dans les scènes les plus pathétiques de Sarah Bernhardt. C'était comme si Eusapia avait reçu un coup de poignard en plein cœur. Que s'était-il passé ?

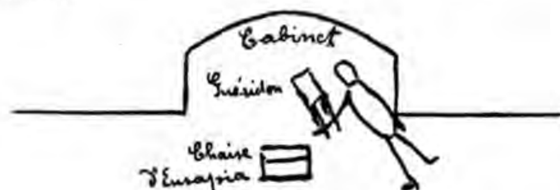
Ni le médium, ni M. Carrington ne se doutaient qu'un homme était couché dans la chambre et avait rampé sans bruit jusque derrière Eusapia. Je lui avais donné cette mission, présumant que des fils mystérieux reliaient une partie quelconque du corps de la sorcière avec les objets qu'elle devait faire mouvoir. *Il venait de voir, avec surprise, que, très simplement, elle avait sorti un pied de ses souliers et, par des mouvements athlétiques des jambes, elle cherchait la guitare et le guéridon dans le cabinet.* Il lui avait saisi le pied, dont il avait serré violemment le talon. Elle répondit par ce cri de fauve, sentant qu'elle était démasquée et que c'en était fait de sa gloire. Le tour était brillamment exécuté. Elle avait porté son pied nu jusqu'à mon bras sans qu'aucun membre du reste de son corps eût remué...

Or, **le récit du Professeur Muensterberg est faux**, parce que son passage culminant, que nous avons mis en caractères italiques, **n'est pas un fait ; c'est une interprétation** que M. Muensterberg a donné à un fait très différent, comme nous allons le prouver.

On aura remarqué que ce n'est point le Prof. Muensterberg qui, en tout cas, aurait pris Eusapia en flagrant délit de supercherie : c'est un inconnu, un anonyme, dont on ne dit même pas la situation sociale, dont on ignore la capacité de bien observer, la mentalité, etc. C'est cet anonyme qu'on oppose aux savants illustres qui ont constaté l'authenticité des phénomènes médiumniques d'Eusapia. En tout cas, voyons son récit, qui vient d'être publié par le *Journal of the Society for Psychical Research*, de Londres, dans son fascicule d'Avril.

... Je glissai à quatre pattes derrière la chaise du Prof. Muensterberg, mais, au lieu de m'arrêter là, je rampai jusqu'à l'extrémité du cabinet. L'entrée en était ouverte, parce que le rideau se trouvait sur la table, entre Eusapia et M. Muensterberg. Juste à ce mo-

ment, le guéridon se souleva et retomba presque sur ma figure. Il gisait alors en partie à l'intérieur du cabinet, en partie au dehors : je me trouvais tout à fait à côté de lui. Je ne bougeai plus de là, la main gauche soulevée, prête à intercepter tout ce qui pourrait passer entre la petite table et la chaise d'Eusapia. J'avais déjà promené à plusieurs reprises ma main devant le guéridon pour m'assurer s'il n'y avait pas quelque chose ; mais il n'y avait absolument rien. Je dessine ici un plan grossier de la situation à ce moment : seulement, il n'est pas dans les proportions exactes.



... Je ne sais pas ce que j'attendais — un fil, peut-être de l'électricité — quand, soudain, le guéridon bougea ; j'avançais la main pour intercepter, et mes doigts serrèrent fortement un pied humain qui se mouvait rapidement et que j'arrêtai de ma main. Mes doigts se trouvaient sur le talon, que ma main pressait fermement. Ce fut alors qu'Eusapia jeta un cri perçant : je me retirai promptement en arrière, dans l'obscurité, vers l'autre extrémité de la table [la grande table], où je repris ma position debout. Le cri d'Eusapia, suivi par ses plaintes continuelles, parce qu'on lui avait saisi un pied, détourna de telle manière l'attention des assistants que je ne fus découvert que par vous [M. Dorr, à qui la lettre est adressée] et par une des dames présentes...

Il est facile de voir que ce récit contredit entièrement celui du Prof. Muensterberg. Il n'est pas vrai que l'anonyme expérimentateur dont il s'agit *se soit aperçu avec surprise qu'Eusapia avait sorti un pied de ses souliers et, par des mouvements athlétiques des jambes, cherchait la guitare et le guéridon.* Rien de tout cela ! L'anonyme ne s'est *aperçu* de rien. Il a avancé une main entre Eusapia et le cabinet médiumnique, près du parquet, il a rencontré une jambe, il l'a saisie, et comme Eusapia criait, il l'a lâchée. Un point, c'est tout. Le reste n'est dû qu'à l'imagination du Prof. Muensterberg ; c'est une interprétation qu'il donne des faits, en faussant complètement les faits mêmes.

Certains spirites devant raconter ce fait à la place de notre anonyme, auraient dit : « Le phénomène est incontestablement vrai ; ayant étendu une main entre le médium et le cabinet, j'ai même pu saisir le pied fluidique de l'Esprit qui allait saisir le guéridon dans le cabinet, alors que les pieds du médium étaient dûment contrôlés par le Prof. Muensterberg et un autre expérimentateur. »

Que diriez-vous devant un récit pareil ? Que cette forme *subjective* d'exposer les faits est anti-scientifique et montre que le spirite en question est incapable de faire même un simple exposé *objectif* des faits. Cette critique serait d'ailleurs tout à fait juste. Mais que dire de M. Hugo Muensterberg, de ce professeur de Psychologie, qui montre une incapacité plus grande encore que le spirite dont nous avons imaginé le récit, et raconte les événements de la façon déplorable qu'on a pu voir ? Le dilemme est cruel : ou il a montré son incapacité absolue dans ses questions — et alors il est jugé — ou bien on peut douter de sa bonne foi, ce qui serait plus grave encore sous tous les rapports.

Nous croyons qu'il n'y a pas un seul lecteur expert en ces questions médiumniques qui n'ait pas compris déjà où nous voulons en venir. On sait que la théorie des personnes qui admettent les phénomènes de Mme Paladino et d'autres médiums similaires, c'est que des membres fluidiques plus ou moins bien constitués, plus ou moins tangibles ou visibles, selon les cas, se forment et partent du corps du médium, pour aller toucher les assistants, déplacer des objets, etc., etc. Il est à peine besoin de dire que les expérimentateurs perçoivent plus facilement des mains, d'abord parce que les mains sont pour l'homme le principal organe lui servant à toucher, à saisir, ou pousser les objets, etc., ensuite, parce que les mains se trouvent dans une position et à une hauteur où il est plus facile de les apercevoir. Mais il serait naturellement ridicule d'affirmer que des mains, et non pas d'autres membres fluidiques, se forment autour du médium. Dans le Rapport sur les expériences, avec Eusapia faites à l'Institut Général Psychologique, comme dans l'important ouvrage du Prof. Morselli, dans le compte rendu des expériences du Prof. Bottazzi, etc., il est toujours question d'autres membres que les mains, et qui n'avaient souvent pas une forme bien définie ; le Prof. Lombroso et plusieurs autres savants nous ont parlé d'un membre qui se forme sous les jupes d'Eusapia, près du sol, chaque fois qu'une lévitation de table ou un autre phénomène semblable se produit, et dont ils ont constaté la présence à ne pas en douter.

Maintenant, supposons un instant que le phénomène que le Prof. Muensterberg et l'anonyme déclarent être frauduleux, soit, au contraire, authentique. Qu'est-ce qui se serait produit ? L'anonyme aurait étendu sa main entre le médium et le cabinet ; il aurait rencontré le pied fluidique d'Eusapia, il l'aurait saisi. Eusapia aurait jeté un cri, l'anonyme aurait immédiatement lâché sa prise, et Eusapia se serait plainte qu'on lui avait saisi le pied, comme il arrive chaque fois qu'on saisit un des membres fluidiques qui se dégagent d'elle. C'est justement ce qui s'est produit dans le cas dont nous nous occupons. En effet, ces choses ne pouvaient pas se passer autrement si le phénomène était authentique.

Quelle est la personne qui, ayant expérimenté avec

Eusapia ou avec un médium du même genre, n'a pas vingt fois saisi ces mains, alors qu'elles la touchait, ou au moment où elles déplaçaient un objet? Avec le médium italien que Lombroso désigne dans son livre posthume sous le nom de Lina G..., on n'obtient pour ainsi dire pas autre chose. Vous lui contrôlez les mains, et pendant ce temps, vous êtes continuellement touché par des mains, des bras, d'autres parties du corps, que vous êtes même, de temps en temps, autorisé à serrer et à palper. Est-ce que cela prouve la fraude? Non, évidemment; c'est ainsi, au contraire, que l'on constate la réalité d'un phénomène, pourvu que vous sachiez garder le contrôle des mains.

Ah! si l'anonyme n'avait pas lâché prise au premier cri d'Eusapia, alors peut-être aurait-on pu savoir de quoi il s'agissait; si le médium trichait, on aurait peut-être pu l'établir; ou bien alors le pied aurait pu se dissoudre entre les mains de l'anonyme, s'il s'agissait réellement d'un membre fluidique. Mais on a pu voir que les choses ne se sont pas passées ainsi, et dans ces conditions, elles se sont passées, nous le répétons, **exactement comme si le phénomène avait été authentique.**

Est-ce à dire que nous n'admettons pas qu'Eusapia puisse tricher? Bien loin de là! Elle triche inconsciemment, à ce qu'il paraît, chaque fois qu'on relâche le contrôle, surtout en confondant ses membres normaux avec ses membres fluidiques, qui pour elle, dans la transe, ne font qu'un; mais nous trouverions bien étonnant aussi qu'elle n'ait jamais triché consciemment même, en tant d'années d'exercice de la médiumnité.

C'est pourquoi, si le Prof. Muensterberg nous racontait, par exemple, avoir constaté qu'Eusapia exécute le fameux truc de la substitution des mains et des pieds, etc., nous n'y trouverions rien à dire. Mais jamais — que nous sachions — il n'est passé par la tête à une personne ayant expérimenté avec Eusapia, que cette petite femme de 56 ans, *ayant les jambes prises entre les deux pieds d'une table de la largeur de 50 centimètres, avec un expérimentateur de chaque côté, dont les jambes frôlent les siennes, puisqu'on lui contrôle les pieds*, que cette femme — disons-nous — puisse toucher avec ses orteils, *sans se trahir par le moindre mouvement*, les bras des assistants. C'est fou, c'est grotesque, c'est physiquement impossible, *dans ces conditions*, et s'il pouvait en rester une ombre de doute, il suffirait de lire attentivement la lettre suivante du Prof. Muensterberg lui-même, que la *Society for Psychical Research* publie dans le fascicule d'avril de son *Journal*, pour s'en persuader :

... Au moment où le cri indiqua qu'elle (Eusapia) avait été saisie, *je me sentais sûr* que je tenais sa *bottine gauche sur mon pied droit.* En outre, *je me sens sûr qu'aucun changement dans la pression du soulier ne s'était produite durant les minutes précédentes. Je croyais sentir aussi bien le talon que la semelle de son soulier gauche*, et pourtant c'est un pied gauche qui s'étendit vers le guéridon, dans le cabinet. En outre. comme le monsieur qui se trouvait à sa gauche sentait, lui aussi, le pied tout entier sous son propre pied, *je considère comme impossible qu'une substitution ait eu lieu dans laquelle son pied droit ait donné à l'un et à l'autre des contrôleurs le sentiment d'être touché par son soulier. Comme pendant toute cette partie de la séance, je fis la plus grande attention aux sensations de mon pied, il me faut croire que son pied droit resta sur le pied de son voisin de droite, et que son soulier gauche demeura sur mon pied.*

L'habileté avec laquelle elle parvint à retirer son pied de son soulier sans me donner le moindre soupçon me paraît merveilleuse. Par mon travail de Laboratoire, je suis habitué à l'observation attentive des impressions. Je mis toute mon attention à contrôler les sensations tactiles que son soulier produisait sur mon pied, et cependant je ne sentis se produire aucun changement jusqu'au moment où se produisit le cri. D'autre part, je dois avouer que la surprise que me produisit le cri détourna mon attention pendant quelques secondes si complètement des sensations tactiles, que je fus depuis incapable de me souvenir exactement de ce qui se produisit immédiatement après la surprise. En tout cas, *quand je tournai de nouveau mon attention sur mon pied, il est certain que son pied était de nouveau dans le soulier.* Mais il est possible qu'une minute fût passée depuis que s'était produit l'excitation provoquée par le cri

HUGO MUENSTERBERG.

C'est une palinodie complète, irrémissible, de ce que le Professeur a écrit dans le *Metropolitan Magazine!* Il faut n'avoir jamais assisté à des séances d'Eusapia pour ne pas se rendre compte, après cela, que le récit que le Prof. Muensterberg avait fait d'abord dans le *Metropolitan Magazine* est absolument faux, et que le fameux incident du pied n'a absolument pas la moindre importance. Si on doit avoir recours à l'hypothèse d'une illusion de la part des expérimentateurs — illusion qui, de la part de M. Muensterberg et de l'autre contrôleur, atteindrait presque les limites de l'hallucination — il est bien plus raisonnable d'admettre que les deux contrôleurs ont bien contrôlé, et que l'anonyme en avançant la main et en tâtonnant dans l'obscurité (1), a rencontré le pied d'Eusapia, qui n'avait pas bougé de sa place, et l'a saisi en s'imaginant qu'il était en mouvement vers le cabinet. Ç'a été peut-être une errreur involontaire de sa part; il n'est donc même pas nécessaire d'avoir recours à une hypothèse désobligeante pour lui, c'est-à-dire de supposer, qu'ayant involontairement touché le pied d'Eusapia, et comme celle-ci avait tout naturellement crié et protesté,

(1) *I instantly closed in to intercept*, écrit l'anonyme même.

l'anonyme ait imaginé, pour excuser sa maladresse, l'histoire du pied en mouvement, et surtout du pied déchaussé. Cela n'est même pas nécessaire — disons-nous — bien que cela soit bien humain.

Nous prendrons le plaisir de communiquer, à titre de pure curiosité, la lettre du Prof. Muensterberg, qu'on vient de lire, ainsi que les observations dont nous l'avons accompagnée, non pas uniquement au *Metropolitan Magazine*, mais encore au *Journal de Genève*, au *Petit Marseillais* et aux deux ou trois autres journaux du Continent qui ont reproduit la fausse narration du Prof. Muensterberg, en l'agrémentant des commentaires qu'on peut imaginer. La fausseté de cette narration, en ce sens qu'elle n'est qu'une interprétation subjective, ne peut pas former l'ombre d'un doute; eh bien! on peut être absolument sûr que malgré cela, ou justement pour cela. lesdits journaux se garderont bien d'en souffler mot, en conservant pour eux leur déconvenue.

Quant à ceux qui (comme nous même et comme notre excellent ami le docteur Ed. Allain, qui ne passe certainement pas pour un phénomène de crédulité), se sont tenus pendant des demi-heures accroupis sous la table d'expérimentation dans une pittoresque mais incommode position, en serrant dans nos bras les deux jambes d'Eusapia, pendant que les phénomènes allaient leur train, nous savons trop bien à quoi nous en tenir au sujet des vagues sensations tactiles de l'anonyme, qui contredisent celles des deux contrôleurs et que l'on veut opposer triomphalement à toutes les longues expériences d'hommes connus par leur science et leur pénétration, malgré l'obscurité qui, dit-on, ôte toute valeur même aux expériences qui paraissent le plus concluantes, mais qui conserve toute sa valeur, en ce cas, à l'impression fugitive d'un anonyme, parce qu'il s'agit, cette fois, d'établir la fraude du médium!

Il est à remarquer que, dans sa narration, l'anonyme oublie de dire s'il a serré un pied nu, un pied couvert d'un bas, ou un pied dans son soulier. M. Muensterberg nous dit que c'était un pied déchaussé (*unshod*), ce qui signifierait plutôt un pied nu qu'un pied couvert d'un bas. Il est cependant inadmissible qu'Eusapia ait retiré son bas. Et pourtant, le Professeur dit que, quand il fut touché au bras, il sentit fort bien le pouce et les doigts (*I plainly felt the thumb and the fingers*). On ne comprend pas comment il aurait pu ressentir l'attouchement *d'un pouce et des doigts* s'il avait été touché par un pied, et un pied couvert d'un bas, à travers les habits d'hiver que le Professeur portait. Et pourtant ce professeur de Psychologie admet tout, les choses les plus invraisemblables comme les plus humiliantes pour lui (son incapacité de contrôler), plutôt que d'admettre qu'il y a eu là un phénomène authentique, ou tout simplement, que l'illustre anonyme a lui-même mal contrôlé dans cette seconde qu'a duré son observation, au milieu du trouble où le mettait son expédition clandestine! Il n'a même pas voulu comprendre, le Prof. Muensterberg, que, non seulement on reconnaît immédiatement qu'un soulier est vide par son manque de poids, mais encore qu'un soulier vide, placé sur le pied d'une personne, tombe nécessairement au moindre mouvement!

Un commentaire du Dr JAMES H. HYSLOP

Ancien Professeur à la Harvard University

Plusieurs membres de la Société m'ont écrit pour me demander de répondre aux affirmations du professeur Muensterberg, parues dans le *Metropolitan Magazine* de Février dernier. J'ai invariablement répondu à ces sollicitations, que je ne voulais pas même faire aux assertions de M. Muensterberg l'honneur de les critiquer. Je m'étais proposé de les négliger purement et simplement, et si je me rends enfin aux invitations qu'on m'avait adressées, c'est uniquement en considération du caractère spécial du public américain. Si je fais cette concession, c'est qu'il s'agit du seul homme universitaire de notre pays, qui paraît disposé à discuter ouvertement les phénomènes psychiques. Il a pris parti dans le débat, bien qu'en se rangeant du côté où l'on peut se placer sans montrer beaucoup de courage. On ne peut pas encore en dire autant de nos autres Philistins. Mais en discutant le professeur Muensterberg, je me trouverai dans la nécessité de parler de la même manière du public américain en général : il me faudra même commencer par un court exposé de toute cette affaire qui a si étrangement excité ce public.

L'article de Mr Carrington, dans le *Journal* [*of the A. S. P. S.*] d'octobre 1909, indiquait ce qui avait été fait en Europe avec Eusapia Palladino dans les dernières vingt-cinq ou trente années, ainsi que les phénomènes tout récents qui l'avaient impressionné, en même temps que quelques autres chercheurs. Je n'y reviendrai donc pas. Il me suffira de rappeler ici que l'*Institut Général Psychologique* examina soigneusement ce médium et publia ensuite dans son *Bulletin* le résultat de ses recherches. Le professeur Lombroso publia un Rapport beaucoup plus élaboré, qui fut traduit en anglais; le professeur Morselli publia deux volumes à ce sujet, et la Société Anglaise publia un volume d'observations faites par MM. Feilding et Baggally, membres de son Conseil, et Mr Carrington.

Avant que ne parût ce dernier Rapport, Mr Carrington s'arrangea pour faire venir Eusapia en Amé-

rique. On me demanda que la Société prît part à la souscription ouverte dans ce but. Je refusai en observant que la Société n'avait pas de fonds pour examiner Eusapia d'une manière adéquate, et on se procura de l'argent d'autres côtés; quelques-uns parmi les souscripteurs mirent toutefois la condition que le médium serait dûment examiné par des hommes de science. Certains souscripteurs stipulèrent même que des hommes de science seulement seraient appelés à l'examiner. On ne tint aucun compte de ce pacte, et la première chose que l'on fit fut de porter le cas devant des journalistes et de faire connaître que l'entreprise était surtout fondée sur des articles qu'on voulait écrire pour des magazines.

Je m'étais engagé à fournir le sténographe qui devait écrire les comptes rendus des séances, avec le privilège de les publier pour me compenser du dérangement et de la dépense. Il avait été prévu en outre, que je prendrais part à quelques-unes des séances. Mais l'intervention des journaux et des magazines avec leurs méthodes spéciales m'obligea, comme Secrétaire de la Société, quand je fus interviewé par les reporters, à indiquer quelle était, à mon avis, la manière d'étudier le médium italien. Je pensais qu'en tout cas il fallait plutôt l'envisager comme un hystérique que comme un fraudeur. Le résultat de cette attitude conservatrice a été de me faire accuser de jaloux et de gâte-métier. J'expliquai alors franchement dans le *New-York Evening Post*, le *Times* et quelques autres journaux la conduite que j'avais suivie, et je finis par me retirer complètement de l'affaire.

La première erreur vitale faite dans l'examen du cas en question a été celle d'envisager le médium sous le rapport de la fraude consciente, au lieu de l'examiner au point de vue de la psychologie anormale. Tous les principaux investigateurs d'Europe avaient bien compris combien ce cas se rattachait à l'hystérie.

Mr Carrington est un prestidigitateur amateur et avait fait ses expériences en Italie avec MM. Feilding et Baggally à son point de vue spécial; il ignorait complètement les avantages qu'il y avait à examiner d'abord le cas sous le rapport de l'hystérie. Mais en envisageant le cas comme un prestidigitateur, en défiant les hommes de science, en demandant d'abord aux journalistes de se prononcer sur le cas, il créa un jury qui n'était pas du tout qualifié pour se prononcer sur ces phénomènes, et la seule attitude que pouvaient prendre les hommes de science était celle de défendre les méthodes conservatrices. Il en résulta une conception entièrement fausse du problème qu'il fallait examiner. On avait l'air de dire qu'il s'agissait de miracles physiques, ce qui provoquait tous les préjugés légitimes de la science contre le cas dont il s'agissait. Les hommes de science durent se prononcer au point de vue admis par le public; ils ne purent pas prendre la position correcte, celle qui touchait à l'hystérie, parce qu'il ne semblait pas que l'on dût d'abord examiner cette hypothèse qui, si elle avait été admise, aurait pu expliquer l'apparence de fraude dans les phénomènes. On demandait au public de croire aux miracles, pour ainsi dire, et non pas à l'automatisme inconscient, avec peut-être quelque chose de transcendant. Si on avait admis, dès le début, qu'il s'agissait d'un cas à soumettre aux spécialistes de la psychologie morbide, et non pas aux prestidigitateurs, on aurait ainsi fourni aux investigateurs intelligents une base qui aurait fixé leur attention : le prestidigitateur ordinaire, en effet, n'est pas plus qualifié pour se prononcer sur les phénomènes réellement intéressants dont il s'agit, que ne l'est, en somme, un profane quelconque. Il pourra être un expert en trucs, mais les prétendus « trucs » d'Eusapia Palladino sont dix fois moins habiles que ceux que peut exécuter le plus médiocre prestidigitateur. Ils sont, en comparaison, si simples! L'homme qui les jugerait habiles ne se tromperait pas moins que l'homme simple d'esprit qui prendrait les performances d'Hermann pour de vrais miracles. Tandis qu'en les considérant comme des phénomènes hystériques — quels que soient les faits d'autre nature qui les accompagnent — on les place dans une catégorie bien différente de la jonglerie consciente, même s'ils imitaient plus ou moins cette dernière.

La seconde erreur qu'on a commise dans l'arrangement de cette affaire, a été celle de ne pas avoir obtenu que les hommes de science examinent complètement ces phénomènes sous leur véritable aspect. Je dois toutefois avouer que ma conversation avec plusieurs personnages qui font profession de science m'a persuadé qu'ils étaient aussi peu qualifiés pour juger de ces faits que d'autres personnes ayant moins de prétention. Ils ne se rendaient aucunement compte ni de l'occasion qui s'offrait à eux, ni de leurs devoirs, et ne s'écartaient pas des méthodes de vaudeville qui avaient été adoptées; surtout, ils se disposaient à assister à un spectacle au lieu d'examiner une hystérique. C'est ainsi que l'affaire ne tarda pas à dégénérer en quelque chose de semblable au dîner d'un singe appartenant à un homme riche : même pour des hommes ayant des prétentions au rang de savants, elle ne s'éleva jamais au delà de ce niveau.

Ce que je viens de dire permettra de comprendre pourquoi je n'étais disposé à prendre sérieusement rien de ce que le professeur Muensterberg a écrit à ce sujet. Les articles concernant les recherches psychiques, qui paraissent dans les Revues populaires, ne méritent généralement la moindre attention de la part de l'homme de science, si ce n'est pour permettre à

ce dernier de corriger les illusions que ces écrits font naître. Le public ne devrait en tenir aucun compte. Malheureusement, dans ce pays, le public pense conformément à ce qu'il lit dans les journaux et les Revues populaires, qui constituent certainement la plus déplorable source d'information qu'on peut imaginer. Il suffit de jeter un coup d'œil à ces journaux et d'en retenir quelques phrases, après quoi on peut aller causer de ces questions dans les *five-o'clock* et les soirées. Quant à examiner à fond le problème avec une connaissance entière de la psychologie normale et anormale, on n'y songe aucunement, pas plus qu'à s'en remettre à l'homme de science pour qu'il l'étudie dûment. Les nouvelles quotidiennes des journaux constituent, à ce qu'il paraît, tout ce qu'on peut désirer pour se former une opinion sur les questions les plus compliquées de la science ou de la politique. Tout charlatan qui se présente avec un article habilement écrit constitue pour le public une autorité aussi considérable que peuvent l'avoir pour les fidèles les sermons de leur curé.

Tant que cela durera, les soi-disant savants qui écrivent des articles richement payés pour les Magazines continueront à recueillir une riche moisson d'influence, et la crédulité restera à peu près au même niveau qu'elle l'était au Moyen Age. Le public doit apprendre à demander une discussion intelligente et honnête des problèmes, s'il veut parvenir à connaître la vérité. Jamais il ne l'obtiendra par la presse sensationnelle, mais il n'est pas disposé à payer pour obtenir la vérité dans la seule forme importante et utile.

Malgré le fait que les journaux et les Magazines sont entièrement gouvernés par la politique de l'Administration, le public se prosterne à ses pieds comme il le ferait devant un oracle. Il oublie que l'éditeur a un intérêt à vendre sa marchandise, et que, par conséquent, il doit la présenter de la manière qui a la plus grande chance de plaire à la majorité des lecteurs. Un récit sobre et froid des faits a assez peu de probabilité de recevoir un accueil favorable : il ne saurait convenir à un public qui vit, ou désire vivre, sur des sensations.

Dans un sujet tel que celui dont nous nous occupons, le public ne lirait pas la froide vérité, et les Magazines ne s'aviseraient pas de le présenter au lecteur. Il est de l'intérêt personnel des deux côtés d'éviter les faits réels, parce qu'ils n'apparaîtraient point miraculeux.

D'un autre côté, le professeur Muensterberg a (ou suppose avoir) une réputation à maintenir — et cela suffit à déterminer sa politique. Des miracles comme le mouvement des tables sans contact ne se produisent point chaque jour pour un homme de science ; il est donc naturel qu'il ne se dispose à les examiner qu'avec beaucoup de soupçons ; quand même il ne les soupçonnerait pas, il serait porté à s'opposer à l'esprit populaire et exercer une grande prudence dans la discussion de semblables phénomènes. Il a un respect naturel pour sa propre position et pour le jugement des savants en général. M. Muensterberg est professeur de psychologie à l'Harvard University ; il a longuement attaqué la psychologie expérimentale, qu'il accuse d'avoir manqué à ses promesses envers le public, et il affirme aujourd'hui que, si elle ne parvient pas à faire quelque chose au bénéfice de la vie humaine, elle est jugée — ce en quoi je suis parfaitement d'accord avec lui. Il ne pouvait pas se laisser aller à annoncer activement sa conversion aux miracles après deux misérables séances, alors que le public qui se targue d'être respectable et estétique ne peut pas s'accommoder à l'idée que les esprits peuvent mouvoir les tables ou se servir de la jambe d'une paysanne pour vous taper sur l'épaule ; il préfère tout naturellement être bien payé par les Magazines pour s'occuper de la question au point de vue qui ne présente aucun danger, que d'endosser le rôle de missionnaire pour dire des vérités désagréables. Il a dit, il y a quelques années, qu'il n'est pas bienséant d'assister à des séances médiumniques. Il a mis de côté ce préjugé en cette occasion, mais les lecteurs de son article s'aperçoivent facilement de la lutte qu'il a dû soutenir contre lui-même pour le faire.

C'était une erreur de supposer qu'on aurait pu conquérir d'emblée les savants par des spectacles pareils à ceux qui se sont déroulés dans cette ville en ces derniers mois. Cette méthode ne sert qu'à les mettre en garde, et on ne peut pas les juger trop sévèrement s'ils prennent un parti que d'aucuns considèreront comme une hypocrisie et une lâcheté, mais qui pour le grand public est uniquement un mode légitime de défense et de protection de la méthode scientifique. L'instinct naturel de la part d'un homme qui a une réputation à soutenir est de comprendre qu'il vaut infiniment mieux se tromper du côté « respectable » de la question que du côté impopulaire. Ces motifs prévaudront toujours dans nos systèmes universitaires, qui ne sont pas fondés sur un idéalisme de missionnaires, mais sur le désir d'être appréciés par le public respectable. Il faut que les Universités ne perdent pas leurs étudiants, et que les maîtres ne perdent pas leur pain.

Sans doute, en bien des cas, l'influence de ces raisonnements ne se fait pas sentir d'une façon consciente. Les hommes les plus habiles s'adaptent à la respectabilité de leur entourage et ne demandent pas qu'on la réforme — voilà tout ; ils comprennent instinctivement quel est leur intérêt. C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous attendre à voir des professeurs d'Université accepter facilement les prétentions du

spiritisme; cela ne servirait qu'à leur faire perdre leur réputation et leur influence vis-à-vis d'un public qui leur demande de l'éduquer, mais en attendant se trouve être juge en dernière instance de la vérité.

Je connais parfaitement cette situation, ayant passé dans les Universités vingt années de mon existence, et n'ayant joui de ma liberté de pensée que quand ma santé ébranlée m'obligea à me retirer de l'enseignement. Je n'ai pu travailler utilement que lorsque je me suis trouvé émancipé de cette négligence organisée des grands problèmes, qui prévaut dans la vie universitaire. Ce n'est donc point en débridant mon imagination que je décris ainsi la situation, pour faire comprendre l'ambiance qui ne peut qu'engager à la prudence des hommes se trouvant à la place du professeur Muensterberg. Je ne fais que résumer vingt années d'expérience dans ce domaine; c'est donc une erreur de s'attendre du professeur Muensterberg ou d'un autre quelconque de ses semblables qu'ils acceptent des miracles après deux séances avec un sujet dont les phénomènes se prêtent incontestablement à des opinions très différentes. La « respectabilité », le prix payé pour des articles de revue, le préjugé, la réputation scientifique sont tous du même côté. Toutes les circonstances d'ambiance et d'intérêt personnel militent dans le même rang. Il en coûte beaucoup de lutter contre elle, et la crainte du ridicule est plus puissante que l'amour de la vérité.

Je ne conteste certainement pas qu'il y ait beaucoup de personnes à l'esprit ouvert et prêtes à accepter toutes sortes de vérités. Mais elles aussi doivent respecter les méthodes scientifiques, toujours plus exigeantes que ne le sont les masses impulsives qui, alors même qu'elles parviennent à une conclusion juste par suite d'une faible preuve, ne savent pas comment se protéger contre l'illusion. L'honneur professionnel et les devoirs de la méthode scientifique rendent l'homme académique plus prudent, et il est bien qu'il en soit ainsi. En des cas très nombreux, il peut être critiqué plutôt pour son manque d'élan que par sa patience et sa prudence à conclure.

Mais après avoir tenu compte de tout cela, il y a un bien grand nombre d'hommes de science qui, par leur attitude dans la question, ne méritent pas d'excuse. Un trop grand nombre d'entre eux sont sujets aux influences qui les retiennent plutôt du côté de l'intérêt que du côté de la vérité. Il n'y a pas une affirmation au monde qui ne puisse pas être contestée ou mise en doute de quelque manière. Il est impossible de convaincre un homme de quoi que ce soit s'il se propose de résister en ergotant. La plus grande partie de ce qui passe pour du scepticisme est simplement de l'obstination ou de l'ignorance, et c'est une erreur de croire que nous sommes en devoir de le confondre. Nous devons uniquement accumuler des faits, et lorsque la génération présente sera dans la tombe, la suivante montrera plus d'intelligence. L'orgueil a autant affaire avec le scepticisme d'un homme qu'avec ses croyances, et nous ne devons jamais oublier que toutes les conversions ne sont pas uniquement dues à des arguments. L'homme de science cédera souvent à l'opinion publique, même à la plus vulgaire, particulièrement lorsqu'il s'agit de l'intérêt de sa situation, alors qu'il ne cédera pas à la logique. En ce cas, notre devoir est de travailler fermement, sans regarder ni au croyant, ni au négateur.

Je ne comprends pas pourquoi le public attacherait une valeur quelconque à l'opinion du prof. Muensterberg après qu'il a avoué lui-même ne pas être qualifié pour examiner des cas comme celui d'Eusapia Palladino. C'est la déclaration qu'il a faite dans l'article du *Metropolitan*, et il avait déclaré la même chose il y a quelques années. Je suis absolument de son avis. Il n'a étudié aucun aspect de la question et il ne sera pas plus qualifié pour se prononcer à ce sujet tant qu'il n'aura fait personnellement de longues recherches, que ne l'est un écolier quelconque pour usurper la place d'un oracle de psychologie. S'il avait consacré des années à l'étude de ces questions, je pourrais parler plus respectueusement de lui; mais c'est par suite de sa propre confession que je n'ai pas le droit de m'attendre de lui à aucune opinion de valeur. S'il n'est pas qualifié pour exprimer une opinion à ce sujet, il n'est pas qualifié non plus pour le combattre.

Pour ce qui concerne les recherches psychiques, certaines mentalités ne peuvent être converties par aucun argument, par aucune autorité. Elles se cramponneront au scepticisme jusqu'au moment où il deviendra respectable de croire. Peu de personnes peuvent être converties par des faits ou des arguments; la plupart restent en suspens tant que la longue œuvre du temps n'a constitué une ambiance convenable pour qu'une idée soit acceptée. Le christianisme commença avec les personnes ordinaires et employa trois siècles à convertir les philosophes et les personnes respectables. Il en sera de même avec les recherches dont nous nous occupons. Et un certain nombre de personnes croiront, malgré les déceptions continuelles qu'ils rencontrent. Ce sont d'ailleurs ces déceptions qui constituent le plus grand obstacle à l'avancement de notre cause. Un grand nombre de personnes abandonnent la poursuite d'un problème réel par suite des perpétuelles illusions dans lesquelles tombent les croyants. Nous devons donc travailler sans nous imaginer de ne pas rencontrer d'obstacles incessants et formidables; sans croire que des hommes qui appartiennent au côté « respectable » du monde se transforment en missionnaires d'une croyance désagréable s'ils ne sont pas payés pour cela!

Quant au professeur Muensterberg, nous n'avons pas plutôt de quoi nous réjouir s'il admet la réalité de ces faits que s'il la repousse, n'étant pas qualifié pour se prononcer à ce sujet. Tout ce que les spiritualistes pourraient gagner par sa conversion, c'est de pouvoir le compter parmi les leurs, alors que les respectables diraient qu'il y a un autre bonhomme qui a perdu la tête. Le Prof. Muensterberg le sait parfaitement, et ne nous donnera pas le spectacle de sa conversion, tant qu'il ne sera pas précédé par le troupeau qui l'adore. On peut en dire autant avec des douzaines de ses collègues. Ils ne mènent jamais, ils suivent toujours, et il en sera toujours ainsi des hommes académiques tant qu'on ne modifiera pas la constitution de nos Universités.

Je n'éprouve qu'une seule cause importante d'hésitation à accepter de répondre au Prof. Muensterberg. Mon acceptation signifiera pour beaucoup de personnes que je défends Eusapia Palladino et ses phénomènes. Si je ne devais pas échapper à ce soupçon, je ne me mêlerais pas de cette polémique, ne voulant pas plus qu'on en tire cette conséquence, que je ne crois que l'article de magazine publié par le prof. Muensterberg est digne de beaucoup d'attention pour ses propres mérites. Si nous voulons en tirer une leçon au point de vue des méthodes scientifiques, cet article pourra être certainement digne de discussion, mais pas sous d'autres rapports. On peut le critiquer pour certaines méthodes de traiter le sujet, sans qu'il en résulte que nous croyons qu'aucun des phénomènes en question n'est authentique — et ce que je vais dire n'est pas destiné à soutenir qu'il y a quelque chose d'authentique dans les performances d'Eusapia Palladino. En effet, je ne me chargerai pas de défendre leur caractère supernormal. Je ne toucherai pas à cette question. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit envers le prof. Muensterberg. La question est de savoir s'il a justifié sa prétention d'être un homme scientifique, et s'il s'est occupé du problème d'une façon entièrement honnête. C'est tout ce que je me propose de discuter, et les phénomènes d'Eusapia peuvent être tout ce que le lecteur voudra.

L'article du prof. Muensterberg est écrit d'une façon très habile. On ne pouvait mieux faire pour induire en erreur des amateurs, c'est-à-dire le gros du public qui tire ses renseignements des journaux et des magazines, qu'il lit de la même manière qu'il lirait un récit sensationnel d'assassinat. Le ***Metropolitan Magazine*** ne publierait pas un autre genre d'articles. Ce n'est pas de l'entière vérité qu'on a besoin ici; cela n'aurait pas été intéressant; c'est pourquoi le Professeur de l'Harvard University devait songer à satisfaire à la demande. Le Magazine n'était pas la publication indiquée pour discuter une question psychologique sérieuse dont l'hystérie constituait la base; les aspects dramatiques du fait devaient donc être présentés sur un fond spirite afin de donner à l'article le ton voulu. Cela n'aurait pas dû être fait; mais c'est le Directeur de la Revue qui mérite d'être blâmé; quant au Prof. Muensterberg, il avait bien le droit de profiter de l'occasion qui se présentait d'écrire cet article, si sa manière d'envisager la question le portait à la traiter ainsi, et non pas autrement. Et comment aurait-il pu la traiter d'une façon différente, lui qui se reconnaissait non qualifié pour parler de ces phénomènes? L'article aurait eu la même valeur que peuvent avoir une ou deux séances avec Eusapia — voilà tout.

Le Prof. Muensterberg commence de la même manière que toutes les personnes qui ont discuté la personnalité de cette femme. Elle a toujours été présentée comme une paysanne ignorante; personne n'a songé



Eusapia Palladino, à l'âge de 30 ans.

à la comparer à Mme Récamier, ou à Marie-Antoinette telle qu'elle a été envisagée par Burke. Nous étions tous d'accord à la croire une femme vulgaire, et non pas une personne habile, capable de faire des merveilles. Mais le Prof. Muensterberg renverse tout cela : il paraît avoir été aussi épris d'elle que Burke l'a été de la Reine de France. Il en a été immédiatement captivé. Il a trouvé une femme « qui doit avoir été fort jolie dans sa jeunesse, les yeux délicatement spirituels, avec une expression de sympathie et presque de splendeur sur son visage, avec une vivacité et une intelligence qui aurait attiré sur elle l'attention dans tout salon.... Avec son charme inimitable, elle m'indiqua aussitôt comme la seule personne qu'elle voulait avoir à la meilleure place, à côté d'elle ».

Il continue ainsi, en laissant croire que tous les

savants européens s'étaient trompés en représentant cette femme comme une personne ignorante. C'est là du journalisme splendide, c'est de la belle imagination; ces prémisses portent à insinuer tout de suite que tous les autres hommes de l'Europe ont été dupés — mais pas lui. Si on devait se tenir à ce qu'il raconte, que devrait-on penser de son état d'esprit et de sa capacité de faire face à la situation? S'il écrivait pour plaire aux amateurs, que doit-on songer de son honnêteté?

Un jour que je parlais de mes expériences avec Mme Piper, une dame m'interrompit pour me demander si Mme Piper était jolie. Comme je lui demandais pourquoi elle me posait cette question, elle me répondit qu'elle n'aurait prêté aucune foi aux affirmations d'un homme dont les expériences eussent été faites à la présence d'une belle femme. Je crains que le Prof. Muensterberg ne tombe sous le coup de ce jugement. De toutes façons, ou il a dit une sottise, ou il a agi en habile journaliste. Dans un cas comme dans l'autre, personne ne le prendra au sérieux.

Tout l'article est à l'avenant. Il n'y a aucune tentative pour écrire quelque chose de scientifique. Il n'y a aucune preuve qu'un compte rendu des séances ait été rédigé immédiatement, ou qu'on ait pris des notes. Tout dépend de sa mémoire et de son imagination, toutes les deux mises au service des nécessités du journalisme.

Le lecteur superficiel de l'article n'en remportera d'autre impression que celle-ci : qu'une fraude très peu habile a été découverte au cours des séances. La façon dont cette insinuation est faite ne manque pas de dextérité; tout le reste est caché sous un vernis de bonne humeur et de phrases bien tournées. Le seul incident dramatique de l'article arrive à la fin, sans aucun rapport avec la première partie du récit; en suivant la curieuse allusion à son idéalisme plus curieux encore, et qu'on ne parvient pas à comprendre, il laisse le lecteur sans aucun souvenir net du restant de la narration. En attendant, le lecteur n'a peut-être pas observé les faits suivants :

1° Que le Prof. Muensterberg a avoué son incapacité de porter un jugement sur des faits de cette sorte, en sauvant ainsi son erreur, dans le cas où nous aurions prouvé que les phénomènes en question étaient meilleurs qu'ils ne le paraissaient;

2° Qu'il convient qu'Eusapia Palladino est une hystérique, en admettant ainsi implicitement, sans le dire, qu'elle ne doit pas être jugée au point de vue de la supercherie consciente;

3° Qu'Eusapia elle-même avoue qu'elle fait et fera bien des choses si on ne la contrôle pas.

Tout compte rendu des phénomènes d'Eusapia, qui ne touche pas à ces points si importants, ou glisse sur eux, ne pourra produire que des illusions au lecteur. Ou le Prof. Muensterberg sait fort bien tout cela, si nous lui accordons une mesure quelconque d'intelligence, ou il présente faussement le fait, d'une manière délibérée, pour atteindre le résultat qu'il se propose. Il ne peut éviter ici l'une de ces deux alternatives. Naturellement, le lecteur intelligent comprend les concessions faites par M. Muensterberg à la psychologie anormale, mais l'auteur de l'article et le directeur du Magazine n'ont pas pu résister à la tentation de faire qu'une bonne histoire et une allusion demi-philosophique à l'idéalisme se terminent d'une façon digne d'un vaudeville.

Maintenant, l'article parle beaucoup de fraude et de l'atmosphère dans laquelle se déroulent les phénomènes. Ce que les lecteurs doivent savoir, c'est que nous ne pouvons accuser de supercherie une personne que nous admettons être une hystérique. J'ignore si le Professeur Muensterberg aperçoit la contradiction entre ce qu'il admet et les insinuations qu'il fait sans cesse dans son article. S'il s'en rend compte, nous savons que penser de son honnêteté. S'il ne la voit pas, nous pouvons porter un jugement sur son intelligence. Nous n'accusons pas les noctambules et les personnes hypnotisées de faire des « supercheries » tant qu'elles sont dans cet état spécial : nous reconnaissons que leurs actes sont, de quelque façon, inconscients et irresponsables. Les phénomènes peuvent tromper l'observateur, mais nous n'avons aucun droit de considérer le sujet comme responsable de la tromperie. Cela impliquerait une intention délibérée de tromper, la reconnaissance de la signification de l'acte et de son faux caractère. Nous ne pouvons faire de telles accusations contre des hystériques, et M. Muensterberg le sait fort bien, ou alors il est extrêmement ignorant. Il ne peut pas y avoir de doute sur ce fait : qu'E. Palladino est une hystérique, et non pas un prestidigitateur ordinaire. Je ne crois pas que nous connaissions tout sur son état hystérique, et nous pouvons même trouver un rapport intéressant entre sa conscience normale et son état hystérique; mais la personne qui admet qu'elle est hystérique et qui parle de ses *trucs* ne peut que se tromper elle-même et tromper les autres.

Je ne discute point si Eusapia Palladino ne fait pas beaucoup de choses que les spirites croient être plus merveilleuses qu'elles ne le sont réellement. Eusapia l'admet elle-même, ainsi que nous l'avons dit, et ceci la place hors de la catégorie des truqueurs et jongleurs ordinaires. Après cela, il est absurde de l'accuser de fraude, et il peut être aussi absurde de traiter sérieusement ses phénomènes après avoir connu ce fait. Mais M. Muensterberg ne comprend et ne présente pas bien la situation en parlant de fraude après avoir admis l'hystérie, et en sachant qu'Eusapia reconnaît elle-même qu'elle peut commettre des actes

incorrects si on ne l'en empêche pas. Ce fait est d'ailleurs une preuve plus ou moins absolue que ce médium n'est pas une personne aussi avisée que le professeur voudrait le faire croire.

Ce contre quoi les hommes de science doivent protester, c'est que le médium refuse de permettre les conditions propres à déterminer la réalité de ses facultés. Mme Palladino refuse d'autoriser les expérimentateurs à fixer leurs propres conditions, ce qui pourrait les autoriser à ne pas s'occuper de l'examiner. Je ne suis pas de l'avis du prestidigitateur, selon lequel il n'y aurait pas moyen d'étudier ces cas de médiumnité tant que les conditions indiquées par le prestidigitateur lui-même ne seront pas appliquées. Il y a des moyens que la science peut employer pour reconnaître la vérité dans les conditions proposées par Eusapia elle-même. Mais, étant données les conditions absurdes qu'elle impose pour les séances, et le fait que les savants n'ont pas le temps de consacrer des années et toute leur fortune à ces expériences, il vaut encore mieux ne pas s'occuper de l'affaire que d'assister à une ou deux séances et prétendre ensuite d'avoir agi en homme de science. Toute l'affaire, telle qu'elle s'est passée dans ce pays, n'était au fond qu'une affaire d'argent, et l'homme de science, avec les moyens et le temps limités dont il dispose, ne peut pas être blâmé s'il décide de résoudre le problème de la façon la plus économique. Il aurait bien mieux fait de refuser de se mêler de tout cela, que de jouer un rôle dans ce vaudeville. Il n'est pas obligé d'examiner des cas semblables, quand l'examen est si nettement limité et circonscrit par le médium lui-même. Il doit demander, ou de pouvoir choisir les conditions de recherche qui lui conviennent, ou qu'on lui accorde le temps et les moyens pour s'assurer du bien-fondé des prétentions du médium. Mais il est certain qu'Eusapia refuse des contrôles qui sont nécessaires et ouvre ainsi la porte au scepticisme. Toute l'affaire prend ainsi l'apparence d'une fumisterie, et si ce n'était pour la circonstance de l'hystérie, que nous avons admise, elle ne mériterait pas l'attention d'un homme sérieux. Il en serait autrement si on pouvait appliquer les conditions nécessaires. Mais tout en étant parfaitement d'accord avec les spirites sur le fait que nous ne pouvons pas dicter les conditions dans lesquelles on peut obtenir ces phénomènes, je partage l'avis de l'homme de science selon lequel nous ne sommes pas obligés de nous former des convictions favorables à la réalité de ces phénomènes, tant que nous ne pouvons pas obtenir les conditions nécessaires pour les contrôler.

La grande erreur des spirites — ou tout au moins d'une partie d'entre eux, et de beaucoup de personnes qui sympathisent avec les recherches psychiques — c'est qu'ils ont cru nécessaire de défendre ce cas dans l'intérêt de leur cause. Les phénomènes physiques par eux-mêmes, quand ils ne sont pas compliqués de quelque autre chose, n'impliquent la preuve d'aucune doctrine spiritualiste. Ils sont plus rares que les phénomènes qui ont quelque probabilité d'avoir une origine spiritique, et ils sont beaucoup plus sujets au doute et à la discussion, surtout quand ils sont entourés de conditions et de précédents semblables à ceux qui se présentent dans le cas de Mme Palladino. La personne qui lit les comptes rendus de ces séances sent constamment qu'elle est dans l'atmosphère d'un prestidigitateur. Elle n'éprouve jamais ce sentiment en face des phénomènes de Mme Verrall, de Mme Forbes, de Mme Holland, de Mme Piper, de Mme Smead, de Mme Quentin et d'autres du même genre. Quoi qu'elle puisse penser de ces cas, elle ne soupçonne pas qu'il s'agit d'un truc. Mais la danse des tables et le mouvement d'autres objets se rapprochent tellement de fraudes bien connues, qu'ils provoquent et favorisent les plus raisonnables scepticismes — et pas autre chose. On ne peut les prendre au sérieux que si on observe les plus rigides conditions dans les expériences. L'obscurité peut être nécessaire, mais en ce cas il n'est pas nécessaire que nous ayons hâte de conclure ; peut-être même vaut-il mieux que nous ne concluions pas du tout si nous croyons que les circonstances ne le permettent pas. Si une vérité aussi importante que l'existence des esprits doit dépendre de notre opinion sur l'efficacité de ces conditions, nous avons le droit de demander l'une des trois conditions suivantes : 1° qu'on nous autorise à expérimenter de la façon que nous croyons nécessaire ; 2° que, dans le cas où nous ne pourrions pas agir à notre guise, on nous autorise à prolonger les investigations aussi longtemps que nous le voulons, et à varier les phénomènes d'une manière opportune ; 3° qu'on nous permette de suspendre notre jugement si nous ne parvenons pas à réaliser les conditions qui sont nécessaires à l'épreuve. Alors que je ne partage pas l'opinion de beaucoup de psychistes au sujet de la limitation de l'obscurité pour la production de certains phénomènes, je n'ai pas de peine à reconnaître avec eux qu'il n'est pas facile de former une conclusion dans ces circonstances, ainsi que dans tout autres conditions imparfaites de contrôle. Ce n'est qu'une question de multiplier les expériences et de varier la forme des phénomènes. Mais cela demande une grande dépense et un temps illimité, alors que cinq minutes à la lumière fixeraient le cas.

La médiumnité de Mme Paladino, telle qu'elle nous a été présentée, n'est pas de nature à influencer les personnes intelligentes, qui n'ont pas des années à perdre et des patrimoines à y consacrer. Elle ne fait

que soulever des controverses, et plusieurs des phénomènes allégués ont un tel rapport avec la fraude que même l'hypothèse de l'hystérie suffit à peine à les excuser.

Je ne dis rien de la question relative à l'absurdité que les esprits aient recours à de tels phénomènes, soit à titre de démonstration, soit pour s'amuser. Je ne touche absolument pas à cette question. Si ces phénomènes se produisent réellement, ils sont dignes d'une investigation scientifique. Quelle que soit leur origine, et je ne m'abstiendrai pas de les étudier quand même je croirais que les esprits ne s'occupent pas d'autre chose. J'ai assez peu de respect pour les habitudes actuelles des hommes pour penser qu'ils ne disent rien, la plupart du temps, qui soit beaucoup plus intéressant que ce qu'on obtient par les coups de la table. J'avoue que je n'ai pas une idée très majestueuse de l'univers. En même temps, je ne suis pas très enthousiaste de ces phénomènes comme preuve d'un idéalisme quelconque, même s'il est aussi peu intelligible que celui du Prof. Muensterberg. Je suis sûr qu'ils ne feront pas la conquête des hommes de science en bloc, tant qu'on ne parviendra pas à les soustraire à leur ambiance de jonglerie; je me garderai donc bien de les défendre dans l'intérêt d'une interprétation spirite quelconque de la nature, tant qu'ils ne seront pas appuyés par des preuves adéquates. Personne dans notre pays n'a essayé d'étudier ces faits d'une manière scientifique. Nous avons eu des séances de salon pour ceux qui pouvaient payer la forte somme, et un bout de pain jeté à un petit nombre d'hommes de science qui ont été assez légers pour s'en occuper en de telles conditions; l'un d'eux l'a même été assez pour écrire un article pour une revue sur la base de deux séances! Si on avait étudié ces phénomènes pendant des années, comme le Dr Hodgson l'a fait avec Mme Piper et avec la même patience et le même soin, nous aurions peut-être alors quelques données sur lesquelles nous former une opinion (1). Mais l'homme de science qui a compromis sa réputation en publiant des conclusions après avoir si peu expérimenté, perd le droit d'être pris au sérieux, surtout après avoir admis qu'il s'agissait d'un cas d'hystérie.

Il y a de graves défauts dans le récit que le Prof. Muensterberg nous fait de l'incident. On ne comprend pas bien par ce qu'il raconte, si un compère s'est glissé subrepticement pour jouer un tour, ou si c'est M. Carrington qui a saisi le pied du médium. On ne peut interpréter autrement ses paroles. Or, ce n'est pas M. Carrington qui a fait cela : c'était un autre monsieur. J'ai son récit de l'incident, appuyé par celui d'un de ses amis, qui était aussi présent. Tout le phénomène se passa d'une manière très différente de celle dont le raconte le Prof. Muensterberg, bien que le fait essentiel, c'est-à-dire que le pied a été saisi, soit exact. Mais sans le témoignage d'une autre personne, le Prof. Muensterberg l'aurait ignoré. Il a été trompé pour ce qui se rapporte à son contrôle du pied, selon le récit qu'il donne lui-même; cela suffit à prouver combien il est inutile de discuter même cette série de phénomènes.

Le Prof. Muensterberg omet en outre, dans son récit, deux choses qui ont une importance fondamentale pour apprécier justement les faits : 1° il ne nous dit pas qu'Eusapia se plaignit d'une manière enfantine d'avoir été touchée au pied. J'ai, à ce sujet, l'affirmation de trois témoins. Cette circonstance est une forte preuve de l'honnêteté naturelle de la femme, et de l'état de trance au moins partiel dans lequel elle se trouvait; 2° il ne nous dit pas qu'Eusapia était en trance. Trois témoins m'ont pourtant bien déclaré qu'il en était ainsi; un quatrième, consulté par un de mes amis, a fait la même déclaration. Ces deux faits sont tous deux d'une importance capitale pour apprécier la question de la fraude et pour déterminer la véritable nature des phénomènes.

Le Prof. Muensterberg dit dans son article qu'il faut choisir entre l'hypothèse de la fraude et celle du miracle. Pas du tout. Les phénomènes peuvent être somnambuliques ou hystériques, et l'affirmation de M. Muensterberg montre uniquement que la manière dont le public envisage ces phénomènes est fausse. L'homme de science devait déterminer la nature de la trance, les conditions psychologiques et physiologiques dans lesquelles se produisent les prétendus miracles; tant qu'on n'a pas fait cela, il est inutile de songer à des prodiges. Ces phénomènes somnambuliques d'Eusapia sont bien connus et admis par tous les savants qui les ont étudiés, et ce n'est pas la démasquer que de faire du bruit autour d'une chose que tout le monde connaît.

Le seul résultat de l'affaire a été de créer une fausse idée du problème réel des recherches psychiques, pour ce qui se rapporte à la question de l'existence d'esprits désincarnés. Naturellement, les études psychiques ont bien mieux à faire que de chasser les fantômes, mais la question centrale qui intéresse le public, quand il n'est pas frivole et dissipé, est la question d'une vie future, et malheureusement

(1) Il ne sera pas inutile de faire remarquer ici que ces phénomènes, que le Dr Hyslop déclare *dignes d'une investigation scientifique*, ont été étudiés en Europe par des savants qui y ont justement consacré de fortes sommes et beaucoup de temps, ayant eu avec elle des dizaines et des dizaines de séances, quelques-uns même en des conditions relativement excellentes de contrôle, ayant Eusapia chez eux. Il est à peine besoin que nous rappellions ici les séances de l'Institut Général Psychologique, celles des professeurs Richet, Morselli, Lombroso, Bottazzi, etc. — N. de la R.

pour le problème, cette question a été trop strictement associée aux miracles et à la prestidigitation. Le public n'ayant pas montré assez d'intelligence pour voir que le problème de la vie future et les phénomènes qui s'y rattachent sont autre chose que ces faits plus sensationnels, il court après des choses qui provoquent le doute et la controverse. Il néglige les principaux faits dont on peut attendre une solution à ce problème. Il faut pour cela qu'il paye la pénalité qui est la conséquence inévitable de l'erreur. Je ne me soucie pas de l'en détourner tant qu'il ne commencera pas, en montrant plus d'intelligence, à s'occuper d'une meilleure classe de faits et d'une meilleure méthode pour en tirer parti.

Dr James H. Hyslop.

On a pu voir par les observations dont nous avons fait précéder l'intéressant article du Dr J. H. Hyslop, que nous ne partageons pas entièrement ses idées sur l'incident dont il s'agit. Nous ne croyons pas que, dans ce cas, il y ait eu, de la part d'Eusapia, une supercherie même inconsciente; s'il n'y a pas eu formation d'un membre fluidique, il y a eu, tout au moins, une illusion de la part de l'anonyme, qui, dans l'obscurité, a avancé la main et a saisi un pied d'Eusapia que le Prof. Muensterberg affirme se sentir sûr d'avoir toujours bien contrôté, et qui n'avait pas bougé.

Pour le restant, ce que soutient le docteur Hyslop est ce que nous avons toujours soutenu nous-mêmes, sous une forme un peu différente : c'est-à-dire qu'on ne devrait pas aborder ces expériences sans s'y être préparé par l'étude des fraudes plus fréquentes (comme la substitution des mains et des pieds, etc.), mais aussi de celles *apparentes* et de celles *inconscientes*, qu'il est indispensable de connaître, si on ne veut pas étrangement se méprendre sur les plus simples incidents, comme l'a fait M. Muensterberg.

M. Hyslop, on le sait, n'aime pas les phénomènes physiques de la médiumnité. Nous croyons, nous, que, comme il faut envisager dans l'homme le corps et l'intelligence, le côté physiologique et le côté psychologique (d'ailleurs si strictement liés entre eux qu'ils se confondent), il faut que nous considérions les phénomènes physiques et les phénomènes intellectuels de la médiumnité comme les deux colonnes sur lesquelles se base l'édifice de la Métapsychie, qu'on travaille à élever, avec tant de peine.

Le distingué Secrétaire Général de l'A. S. P. R. parle des supercheries qu'on rencontre, en si grand nombre, chez les mediums à effets physiques. Pourquoi ne parle-t-il pas des sottises incommensurables qui fleurissent sous le crayon des médiums écrivains, sur les lèvres des médiums « à incarnation », ou inspirés? Nous avons même à Paris, comme partout ailleurs, nombre de cercles spirites où on obtient des « communications », misérable enfantement de l'hystérie, du somnambulisme et du travail subconscient de fantaisistes malades, dont le débordement a fait plus de mal aux études psychiques que les expériences avec Mmes Piper, Verrall, Holland, etc., ont fait de bien. Dans le pays d'Eusapia, en Italie, nous pourrions citer au moins trente professeurs d'Universités différentes, ayant reconnu et proclamé l'authenticité des faits médiumniques; on ne peut pas en dire autant du pays de Mme Piper, si nous devons en croire ce qu'affirme M. Hyslop lui-même dans son article. Quand un professeur de l'Université de Genève s'est décidé à étudier les facultés supernormales d'un médium à manifestations intellectuelles, Mlle Hélène Smith, le résultat n'a pas été nécessairement tel que les spirites l'auraient souhaité.

La vérité est que nous ne devons négliger l'étude d'aucune des manifestations physiologiques ou psychologiques, normales ou supernormales de l'être humain, et que nous ne devons pas nous laisser décourager par les déconvenues, inévitables dans ces recherches.

Quant aux incidents du genre de celui si déplorablement soulevé par le Prof. Muensterberg, nous en avons déjà vu surgir un grand nombre, et nous les avons vus successivement enterrés et oubliés ensuite, alors que les études métapsychiques ont continué à progresser, et continueront à progresser malgré tout, parce qu'elles sont fondées sur des faits qu'on ne peut méconnaître, quand on ne s'arrête pas à sa seconde expérience, comme a fait M. le Professeur Hugo Muensterberg.

(Du *Journal of the American Society for Psychical Research.*)



ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE (1)

Messages médiumniques de défunts, contenant des particularités probablement ignorées de toute personne vivante.

En réalité, les cas rentrant dans cette catégorie sont très rares, et un très petit nombre d'entre eux répondent aux exigences de la critique scientifique. S'il en était autrement, l'hypothèse spirite n'aurait pas besoin d'être défendue. Parmi les faits que j'ai pu recueillir, il y en a pour lesquels l'induction qu'il s'agit de choses ignorées par toute personne vivante n'est que supposable; pour d'autres, au contraire, elle peut être considérée comme certaine. Cependant, on en trouve plusieurs parmi ceux-ci, dont la valeur théorique est diminuée par le fait que les relateurs ne se préoccupent pas assez de les corroborer par des données et des preuves de témoignage suffisantes pour les rendre incensurables au point de vue scientifique. Il s'ensuit que trois ou quatre seulement parmi eux peuvent être considérés comme répondant pleinement aux conditions requises; ce qui ne signifie pas, cependant, que les autres n'aient point leur importance.

On pourrait observer qu'un seul cas de cette nature, répondant aux conditions scientifiques requises, suffirait à prouver la thèse spirite; ce qui peut être vrai théoriquement, mais non pratiquement. Devant le problème de la survivance, qui se présente comme le plus difficile et troublant de nombreux problèmes fatiguant l'intelligence humaine, ni un seul, ni dix cas semblables ne pourraient suffire, et on ne parviendra à arracher le consentement unanime des esprits acquis aux disciplines scientifico-philosophiques, qu'en accumulant une somme imposante de preuves. D'autant plus si l'on considère que l'hypercritique positiviste, en ergotant sur l'existence des facultés supernormales subconscientes, pourrait encore se retrancher derrière l'hypothèse télesthésique comme explication présumée de beaucoup parmi les cas en question, étant donné que presque toujours les « particularités ignorées par toute personne vivante » regardent des choses concrètes existantes, telles qu'objets, argent, manuscrits. Effectivement, quelqu'un a déjà exprimé cette idée, à peu près dans les termes suivants : « Etant donnée l'existence de facultés télesthésiques subconscientes, qui saurait en déterminer les limites? Qui pourrait disposer d'un critère certain pour distinguer un fait télesthésique d'un autre que l'on suppose spirite? » — Cette objection n'est légitime qu'en partie, et quant aux critères, il ne sera pas difficile d'en découvrir à l'avenir; en attendant, celui que je proposais dans la IVe catégorie, est fondé sur la circonstance que les phénomènes de clairvoyance somnambulique (télesthésie) se réalisent constamment sous forme de vision directe, comme si le percipient *voyait* à distance à travers les corps opaques, tandis que les cas d'identification spirite se produisent comme si le défunt rapportait personnellement ou communiquait médiumniquement les particularités dont il s'agit; et ce critère paraît déjà valide et suffisant; d'autant plus si l'on considère que les seconds se trouvent ordinairement comme enchâssés au milieu d'un contours de circonstances accessoires *véridiques*, tantôt mimiques, tantôt graphiques, tantôt sous forme d'apparitions de défunts, ce qui équivaut à autant de graduations d'identifications concomitantes. Par conséquent, ce critère semble dès à présent pratiquement utile chaque fois que l'on n'y a qu'à le soumettre à l'expérience des preuves et contre-preuves, sur des cas variés appartenant aux deux catégories. Ainsi donc : pour atteindre la certitude scientifique au sujet de la question dont nous nous occupons, on ne peut se passer d'accumuler un grand nombre de preuves.

Dans ces conditions, il ne reste, pour l'heure, qu'à trésoriser les rares cas de ce genre que l'on connaisse, en attendant que ce cercle exigu grandisse peu à peu jusqu'à se montrer à la hauteur de sa tâche, ce qui ne manquera pas de se réaliser avec le temps.

PREMIER CAS. — Etant données la rareté et l'importance des cas appartenant à la présente catégorie, je rapporterai l'épisode suivant que j'ai déjà rapporté dans mon étude intitulée : *Mrs. Piper et le problème de la subconscience;* d'autant plus que, pour des nécessités théoriques de la thèse soutenue (celle de prouver que même en considérant la phénoméno-

(1) Cet article se rattache à ceux que M. Bozzano a publiés dans nos livraisons de juin, août et novembre 1909 et janvier 1910, dont il est comme une continuation. — *N. de la R.*

logie de Mrs. Piper en dehors de l'hypothèse spirite, on arrive par une autre voie à devoir admettre la survivance), je dus ensuite le faire entrer dans la catégorie des phénomènes télesthésiques. Je le rends maintenant à la catégorie qui lui convient.

Le cas a été publié par le Rév. MINOT-SAVAGE dans son livre : *Can telepathy explain?* (p. 105).

Pendant une de mes séances avec Mrs. Piper, une personnalité disant être mon fils se présenta. Je passe la description des incidents qui se produisirent, et je me borne à rapporter fidèlement cet unique épisode. A l'époque de sa mort, il occupait une chambre avec un étudiant en médecine et un autre vieil ami, à Boston, rue Joy. Il avait précédemment habité rue Bacon, et n'avait déménagé qu'après ma dernière visite, de sorte que je n'avais jamais été dans la chambre de la rue Joy; comme je n'en avais jamais entendu parler, je n'aurais jamais pu soupçonner de loin ce qu'il voulait me dire à ce sujet. Or, il commença : « Papa (et ceci avec une réelle expression d'anxiété), je désirerais que tu te rendisses sans retard dans la chambre que j'habitais et que tu ouvrisses mon tiroir; tu y verras une quantité de papiers. Parmi ceux-ci s'en trouvent plusieurs que je voudrais que tu recueilles pour les détruire immédiatement. » Ensuite, il ne se montra pas satisfait jusqu'à ce que je lui eusse formellement promis de le faire.

Il faut rappeler que Mrs. Piper se trouvait en état de trance profonde, tandis que sa main écrivait. Elle n'avait pas personnellement connu mon fils, et, d'après ce que je sais, elle ne l'avait jamais vu. Du reste, cette allusion aux notes volantes qu'il était si anxieux, pour des raisons inconnues, de faire détruire, me paraît dépasser les limites de toute conjecture possible, même dans le cas où Mrs. Piper aurait été éveillée.

Bien que je me fusse trouvé en rapports de véritable intimité avec mon fils, cette requête de sa part m'était inexplicable, au point que je n'essayai même pas d'en deviner les causes. Je me rendis néanmoins dans la chambre qu'il habitait, je cherchai dans le tiroir indiqué, réunis tous les papiers volants qu'il contenait, et je commençais à peine à les examiner lorsque les motifs et même la grande importance de ce qu'il avait voulu me faire promettre d'exécuter se révélèrent à mes yeux. Là se trouvaient des choses qu'il avait jetées en les confiant à la discrétion de son tiroir, mais qu'il n'aurait pas rendues publiques pour tout l'or du monde. Je dirai seulement que l'anxiété de mon fils était pleinement justifiée. Peut-être un plus sage que moi saura-t-il m'expliquer comment Mrs Piter ait pu avoir connaissance de ce secret.

DEUXIÈME CAS. — En 1896, la *Revue Spirite* publia une lettre écrite par un certain Meyer, et racontant un cas d'identité spirite obtenu à Saint-Paul (Brésil) au moyen du magnétisme. Le cas parut suffisamment sérieux au Dr Hodgson pour le décider à entreprendre une enquête dont les résultats furent substantiellement affirmatifs, et qui fut publiée dans le *Journal* (1898, pp. 281-295).

Je m'en occuperai après avoir exposé le cas.

M. MANFRED MEYER écrit ce qui suit à la *Revue Spirite :*

Le Dr O. Vidigal habite au n° 2 de l'Allée du Triomphe, avec sa famille, composée de sa femme, de deux fils et de son vieux père. Sa mère mourut il y a trois mois. Ayant besoin d'une jeune domestique, il se rendit au dépôt de l'émigration ; là, il s'accorda avec une jeune fille espagnole, âgée de douze ans, arrivée le jour même, qui ne savait pas un mot de portugais et ne connaissait naturellement pas non plus la personne qui l'employait.

L'enfant était orpheline de son père. Le soir même de son entrée chez le Dr Vidigal, celui-ci reçut la visite de M. Edouard Silva, né à Gibraltar, et qui parlait couramment l'espagnol.

Ce dernier ayant demandé un verre d'eau, l'enfant le lui apporta ; comme il était bon magnétiseur, il lui demanda, par une inexplicable intuition, si elle consentait à se laisser magnétiser. Elle consentit et, quelques instants après, tomba en état de somnambulisme profond.

Tout à coup, élevant le regard, elle dit voir des choses extrêmement belles et demanda qu'on ne la tirât pas de sa vision. Après quelques instants de silencieuse contemplation, elle ajouta voir son propre père qui lui parlait ; en disant ces mots, elle porta sa main à l'oreille, en guise de pavillon, pour écouter. Elle répéta ensuite que son père l'avertissait qu'une vieille dame, présente à ce moment, avait une communication à faire au Dr Vidigal ; et elle fit une description si exacte de la vieille dame que les familiers reconnurent en elle la mère défunte du docteur. Ensuite, l'esprit de la dame — par l'intermédiaire de la fillette-médium — ordonna à son fils de se rendre dans la chambre qu'elle avait eue, et où personne n'avait pénétré après sa mort ; là, il aurait trouvé un vêtement de soie noire pendu au mur et, à l'intérieur de ce vêtement, une poche cousue contenant la somme de 75.000 *reis* (environ 500 francs), qu'elle désirait qu'on remît à son mari.

Les personnes présentes n'attachèrent pas grand poids à cette révélation, mais les familiers, réfléchissant que l'enfant était avec eux depuis un seul jour, que depuis deux jours seulement elle se trouvait au Brésil, et qu'elle ne pouvait donc avoir été renseignée sur ce qu'elle avait dit, décidèrent de vérifier la chose. Le Dr Vidigal eut beaucoup de peine à ouvrir la porte, car la serrure s'était rouillée. Il entra dans la chambre accompagné par le Dr Silva et trois personnes désireuses de connaître le résultat des recherches : un vêtement de soie noire était pendu au mur, et ils y trouvèrent une poche cousue contenant exactement la somme indiquée.

A la suite de l'enquête entreprise par le Dr Hodg-

son, et achevée par le Prof. Alexander, il résulta que le rapporteur Meyer, en écrivant un fait advenu trois années auparavant, était tombé en plusieurs inexactitudes regardant des détails secondaires, qui n'en infirmaient pas cependant la partie substantielle. Ainsi, par exemple, il avait écrit que M. Silva entreprit l'expérience magnétique « par une inexplicable intuition », tandis qu'il le fit au contraire pour satisfaire la curiosité d'une dame. Par contre, les témoignages prouvent que ni la voyante, ni le magnétiseur ne pouvaient connaître l'aspect et les vêtements de la défunte, et que M. Silva avait connu le Dr Vidigal après la mort de la mère de ce dernier. On apprit aussi qu'au moment de la mort de la vieille dame, le Dr Vidigal se trouvait en des embarras financiers, et qu'il put avec peine pourvoir aux dépenses de l'enterrement; circonstance importante, car on conçoit que s'il avait connu l'existence de cet argent, il ne l'aurait pas laissé où il se trouvait.

Voici enfin les conclusions du Dr Hodgson :

La transmission de pensée de la part du Dr Vidigal est naturellement admissible tant que Françoise (la voyante) se limita à des descriptions physiques, telles que la personne de la dame défunte et le costume qu'elle portait à son lit de mort; mais lorsqu'elle fit allusion à une somme précisée. cousue dans une poche, et désigna l'endroit où elle se trouvait, il apparaît naturellement qu'elle devait puiser à une source d'informations bien différente. Et cette circonstance de la révélation d'un fait que la défunte seule pouvait connaitre, se reflète favorablement sur les autres incidents de la séance, faisant paraître d'une manière beaucoup plus probable qu'ils dérivaient également — au moins en partie — de cette même entité désincarnée. (*Ibidem*, p. 294.)

Troisième cas. — Bien qu'il s'agisse d'un épisode très connu, ayant été publié par Alexandre Aksakoff dans son ouvrage : *Animisme et Spiritisme* (p. 566), je crois devoir le rapporter, étant données la rareté des cas appartenant à la présente catégorie, et leur importance théorique. C'est le cas du baron Korff.

Alexandre Aksakoff s'exprime ainsi :

Désirant exposer les faits d'une manière aussi détaillée que possible, je m'adressai, pour la circonstance, au baron C. N. Korff, jadis mon camarade, lequel m'informa que je pouvais avoir des renseignement sur le cas dont je parlais, en écrivant au baron Paul Korff, fils du défunt, résidant à Pétersbourg. Voici ce que j'appris de ce dernier :

Son père, le général Ivanovitch Korff, est mort à Varsovie le 7 avril 1867. On connaissait l'existence d'un testament, mais, en dépit des plus soigneuses recherches, on ne parvenait pas à le retrouver. En juillet 1867, la sœur du baron Korff — la baronne Charlotte Wrangel — résidait à Plotzk, aux environs de Varsovie, avec sa mère, veuve du général Korff, laquelle, se trouvant momentanément à l'étranger, avait chargé sa fille d'ouvrir les lettres qui lui étaient adressées. Il arriva entre autres une lettre du prince Emile Wittgenstein, également absent de la maison, dans laquelle il disait à la veuve avoir obtenu une communication médiumnique de feu son mari, dans laquelle ce dernier désignait l'endroit précis où se trouvait son testament.

La baronne Wrangel, connaissant les graves préoccupations que l'introuvabilité du testament occasionnait à son frère aîné — le baron Joseph Korff (maintenant défunt) — chargé de la liquidation du testament et résidant à Varsovie, alla immédiatement lui communiquer la lettre du prince Wittgenstein. Son frère l'accueillit en lui annonçant la nouvelle que le testament avait été enfin retrouvé. On lut alors la lettre du prince, et l'on constata, à la grande surprise générale, que l'endroit indiqué dans le message était précisément celui où le baron l'avait retrouvé.

La lettre en question du prince Wittgenstein n'a pu être retrouvée; par contre, Aksakoff trouva dans l'épistolaire imprimé du prince une lettre adressée par ce dernier à ses parents, et datée du 5-17 juillet 1867, dans laquelle il leur raconte le cas en ces termes :

Un de mes amis, le lieutenant-général baron de Korff, décédé depuis quelques mois, s'est manifesté médiumniquement à moi (sans que j'y pensasse le moins du monde), m'ordonnant d'indiquer à sa famille l'endroit où, par malveillance, on avait caché son testament, c'est-à-dire dans une armoire spéciale de la maison où il est mort. Je ne savais même pas que les héritiers cherchaient sans résultat le testament en question. Or, il fut retrouvé au point exact désigné par l'esprit du défunt. Il s'agissait d'un document de la plus haute importance pour la gestion des possessions de la famille, ainsi que pour les questions à résoudre lors de la majorité des fils. — Voilà un fait qui défie toute critique.

Quatrième cas. — Communiqué à la *Society for P. R.*, par le Dr Hodgson, et rigoureusement étudié par le juge W. D. Harden et le Dr S. Knorr. La relatrice, Mrs. B., écrit ce qui suit au juge Harden :

Je me rends à votre invitation et je vous expose le fait. Après la mort de mon mari, le major Lucius B..., je me trouvais en de très tristes conditions d'esprit, que nul ne pourrait s'imaginer s'il ne s'est pas trouvé en pareil cas. Je passai deux semaines en proie à une stupeur douloureuse : enfin, je dus me secouer pour faire face à la situation. Je connaissais très peu de chose de ses affaires. Je savais cependant qu'il avait en mains une quittance qui lui avait été remise

par le juge H. W. Hopkins, qui montait à plusieurs centaines de dollars, mais j'avais beau chercher et fureter dans tous les angles et tous les interstices de son coffre-fort, lire toutes les lettres, les manuscrits, les mémoires que je trouvais, je n'arrivais à bout de rien. J'essayai enfin de me mettre en communication avec le défunt au moyen du médiumnisme, et je lui demandai : « Sais-tu où tu as déposé la quittance? » — « Oui, je le sais. » — Où? » Pas de réponse.

J'abandonnai toute espérance, et j'écrivis au juge Hopkins, auquel je devais l'envoyer, en ces termes : « Je dois vous apprendre, avec un très grand regret, que la quittance n'a pas été retrouvée, et que je ne réussis pas à m'imaginer où elle peut être. » Je lui écrivis ces lignes un vendredi; le dimanche suivant, vers quatre heures de l'après-midi, ma fille Nina, qui est douée d'une certaine médiumnité, proposa de tenter entre nous de se mettre en communication avec l'esprit de mon mari... Nous posâmes les mains sur la table, et nous obtînmes promptement la phrase suivante : « Regardez dans mon tiroir long et vous y trouverez la quittance de Willie. » En proie à une vive émotion, je courus au coffre-fort, j'en tirai le dernier tiroir, et, renversant à terre son contenu, je me mis à chercher. Sous tous les autres objets se trouvait un gilet, et, dans le gousset de celui-ci, la quittance tant cherchée.

Feu le major B... avait l'habitude de désigner le dernier tiroir de son coffre-fort, celui qui ne contenait que du linge, par la phrase « mon tiroir long », afin de le distinguer des petits tiroirs latéraux réservés à son usage. Le gilet était l'unique vêtement qui se trouvait dans le tiroir en dehors du linge, et c'était celui qu'il avait porté avant de tomber malade. Dans les premiers jours de sa maladie, il avait perdu connaissance, et très probablement le gilet avait été déposé dans ce tiroir par une amie qui s'était offerte pour le soigner. Je sais que le tiroir n'avait plus été ouvert après sa mort... Le major B... et moi avions l'habitude de désigner sous le diminutif de « Willie » le juge Hopkins, que nous avions connu enfant. (*Proceedings*, vol. VIII, p. 239.)

CINQUIÈME CAS. — Cet autre cas, très important, fut de même rigoureusement étudié par le Dr Hodgson, avec un résultat pleinement affirmatif. Il fut publié par Myers dans le vol. VIII (p. 200) des *Proceedings of the S. P. R.* et originairement par H. L. Sill sur le journal *The Herald* de Iowa (Etats-Unis) :

... Le 2 février, un certain Michel Conley, métayer, résidant dans les alentours de Ionia, fut trouvé mort dans une remise de l'auberge Jefferson. On en transporta le cadavre dans la chambre mortuaire, et, après une enquête régulière, conduite par le juge d'instruction de l'endroit, M. Hoffmann, il fut déposé dans sa bière en attendant l'enterrement. Les vieux habits crottés qu'il endossait furent jetés dans la cour.

Le fils du mort vint de Ionia afin d'y transporter le cadavre. Lorsqu'il fut de retour, une de ses sœurs, à laquelle on venait d'apprendre la mort de son père, tomba sans connaissance; lorsqu'elle reprit ses sens, elle demanda : « Où sont les habits de notre père? Il m'est apparu vêtu d'une chemise blanche, d'une veste noire et de pantoufles de satin; il dit que, durant son voyage, il avait cousu un paquet de billets de banque dans la partie intérieure de sa chemise grise, en se servant pour cela d'un morceau d'étoffe rouge découpée d'un vieux vêtement à moi, et m'avertit que l'argent se trouve encore où il l'a mis. » Ensuite, elle s'évanouit de nouveau, pour se remettre peu à peu, et demanda avec insistance que l'on envoyât reprendre les habits de son père. La jeune fille fut très mal pendant toute la journée et n'est pas encore remise aujourd'hui.

Les familiers considérèrent ce récit comme l'effet d'une hallucination. Cependant, le docteur conseilla que l'on envoyât chercher les habits en question, dans le but de calmer l'excitation de la malade. Le fils téléphona au juge Hoffmann, en demandant si les habits ne pourraient être retrouvés. Celui-ci les retrouva dans la cour, bien qu'il supposât qu'on les eût jetés dans le souterrain, comme il l'avait ordonné. Il répondit affirmativement, et, en attendant l'arrivée du fils, il en fit faire un paquet.

Dans l'après-midi du lundi, le fils se présenta chez le juge Hoffmann en lui racontant ce que sa sœur avait dit. Le juge remarqua qu'elle avait exactement décrit le costume dont le défunt avait été revêtu, y compris les pantoufles, bien qu'elle n'eût pas revu son père après sa mort, et bien que les familiers n'en eussent vu que le visage à travers le couvercle de la bière. Intéressé par ce récit, le juge se rendit avec le fils à l'endroit où avait été déposé le paquet, d'où ils tirèrent la chemise grise, et, dans la partie intérieure du plastron, ils trouvèrent effectivement un paquet de billets de banque cousu dans un morceau d'étoffe rouge. Le jeune homme remarqua que sa sœur avait porté un vêtement d'une étoffe identique. Les points étaient longs et irréguliers comme faits par une main inexperte.

Hier matin, le fils est retourné à la maison avec son fardeau, fortement impressionné par la révélation surnaturelle obtenue par sa sœur, laquelle se trouvait, à ce moment, si mal, qu'elle oscillait entre la vie et la mort.

J'extrais ces quelques détails complémentaires de l'enquête dirigée par le Rév. Amos Crum, pasteur de Dubuque :

La poche était d'une profondeur de sept pouces, et on y retrouva un paquet de billets de banque montant à 35 dollars... Le juge Hoffmann me dit que la jeune fille avait décrit exactement le costume dont fut revêtu le cadavre : chemise, veste, pantoufles; qu'elle avait également décrit la forme de ces pan-

toufles, qui étaient d'un modèle absolument nouveau et inconnu encore dans le commerce, de sorte qu'elle ne pouvait en avoir vu de pareilles; qu'elle n'avait pas vu le cadavre de son père ni avant, ni après sa déposition dans la bière; que, lors même elle l'aurait vu dans cette dernière circonstance, elle n'aurait pu en voir les pieds chaussés d' « élégantes pantoufles de satin noir », comme elle l'a dit.

En outre du Rév. Amos Crum, la vérité des faits est confirmée par le juge instructeur Hoffmann, le Rév. R. A. Green, MM. Ham et Carver, propriétaires du journal *The Herald*, Mr. H. L. Sill, rédacteur à ce même journal, et Mrs. George Brown, femme du métayer concitoyen de la famille Conley.

Sixième cas. — Le Dr Moutin, nom favorablement connu des chercheurs métapsychiques, publiait le très intéressant cas suivant, qui lui est arrivé personnellement, dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1901, p. 168). Une année auparavant, il en avait fait l'objet d'une communication spéciale au *Congrès Spiritualiste* tenu à Paris en 1900, à l'occasion de l'Exposition Universelle :

En 1884, pendant l'épidémie de choléra, je me trouvais à Marseille pour assister aux derniers moments d'une de mes parentes que la maladie emporta en heures.

Avant de mourir, et quand elle eut perdu l'usage de la parole, elle sembla vouloir me communiquer quelque chose d'important, ce qui se devinait aux gestes désespérés qu'elle faisait. Enfin, réunissant toutes ses forces, elle parvint à articuler deux fois le mot « glace, glace! » indiquant de sa main droite le miroir déposé sur la cheminée en face de son lit. Quelques instants après, Mme Joubert expirait.

Son mari, homme de marine, se trouvait en mer sur le bateau *Gyptis* de la Compagnie « Fraissinet ».

Quelques jours après, je fus également saisi par la maladie, et je quittai Marseille pour retourner chez moi, avant l'arrivée du mari, auquel j'aurais désirer apprendre ce qu'avait dit la défunte. N'ayant pu accomplir la mission de vive voix, je lui écrivis.

M. Joubert, sachant que la défunte avait la manie de cacher de l'argent partout, n'hésita pas à ôter le fond du miroir en question, mais ses recherches furent vaines, et il me l'apprit par lettre.

Quinze mois après environ, j'assistais à une séance médiumnique chez M. Decius Déo, nom très honorablement connu à Avignon (c'est chez lui que Léon Denis fut initié à la science nouvelle). Dès que le médium, Mme Decius, fut tombé en trance, il s'adressa à moi, m'appelant par mon nom de baptême, qu'à son état normal il ne connaissait certainement pas : « Lucien! je viens te communiquer maintenant ce que je n'ai pu te dire avant de mourir. » — « Qui es-tu? » (J'avais vu mourir une telle multitude de personnes, l'année précédente, que ma mémoire ne parvenait pas à deviner qui pouvait être l'esprit communiquant.) « Je suis madame Joubert. » Alors, par la bouche du médium endormi, l'esprit de Mme Joubert parla ainsi : « Peu de temps avant de mourir, j'avais placé une obligation de la Compagnie « Fraissinet » entre le verre et le fond de la glace posée sur la cuve à la cuisine. Mon mari va prochainement changer d'appartement pour en prendre un autre plus petit, et il a décidé de vendre un grand nombre d'objets du mobilier, parmi lesquels la cuve et le miroir; il est donc urgent de l'informer de ce que je te dis. »

Le message surprit profondément les assistants (nous étions une dizaine); ses caractères d'authenticité nous parurent si évidents que je n'hésitai pas une seconde à en informer M. Joubert.

La réponse me parvint quinze jours après. A peine débarqué à Marseille, il avait trouvé ma lettre et avait aussitôt commencé les recherches, à la suite desquelles *il trouva une obligation Fraissinet de 500 francs à l'endroit précis qui avait été indiqué.*

Ce cas revêt indubitablement une grande valeur théorique; il faut noter spécialement cette particularité de la spécification précise du papier-valeur caché par la défunte. Mais justement parce qu'il est théoriquement important, il est à regretter que le Dr Moutin n'ait pas songé à fournir des informations complémentaires. Ainsi, par exemple, il oublie de faire connaître si les détails sur le prochain changement d'appartement de M. Joubert, avec la vente projetée de certains meubles, parmi lesquels la cuve et le miroir, étaient conformes à la vérité. Dans ce cas, cet épisode aurait fourni une bonne preuve de plus que les défunts viennent parfois à connaître des faits advenus après leur mort. On entrevoit, on devine que les détails en question furent reconnus exacts; mais il ne suffit certainement pas de le deviner pour leur conférer une valeur. Enfin, pour accorder à ce cas une solidité d'exemple classique, les attestations signées de chaque assistant ne seraient certes pas superflues, malgré la certitude qu'on a de l'honorabilité parfaite et prouvée du relateur.

Septième cas. — A propos du merveilleux épisode suivant, qui fut publié en plusieurs numéros de la *Revue Spirite* des années 1865-1866, je dirai que je n'avais pas l'intention de l'inclure dans la présente classification, à cause justement de son caractère merveilleux qui se prêtait à des doutes légitimes. Cependant, ce même épisode fut récemment publié par M. Delanne sur la revue qu'il dirige, avec l'appui d'une lettre corroborative écrite par une dame — Mme Henry, sœur du général Fix, — laquelle en connut intimement les protagonistes et contribua à l'étude du cas en conseillant à ces derniers de le communiquer au Directeur de la *Revue Spirite*. Une

lettre de confirmation du général H. C. Fix vint s'y ajouter dans la suite. Dans ces conditions, le fait revêt une apparence de sérieux et d'authenticité suffisants pour m'induire à le rapporter. La relation du cas occupe dix pages de la *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* (1907, pp. 20-30), ce qui m'oblige à n'en rapporter que les passages essentiels.

A la date du 4 juillet 1865, M. Albéric Second, publiait dans le *Grand Journal*, la relation qui suit :

Les éditeurs et amateurs de musique à Paris connaissent tous M. M. N. G. Bach, élève de Zimmermann, celui qui remporta le premier prix de piano au concours du Conservatoire, en 1819. C'est l'un de nos maîtres les plus estimés, petit-neveu du grand Sébastien Bach, dont il porte dignement le nom illustre.

Par un ami commun, M. Dollingen, administrateur du *Grand Journal*, je fus informé que, dans la nuit du 5 mars dernier, la maison de M. M. N. G. Bach avait été le théâtre d'un véritable prodige ; je le priai donc de me conduire chez M. Bach — au numéro 8 de la rue Castellane — où je fus accueilli avec une courtoisie exquise. Avec une autorisation préalable de M. Bach, je m'empresse de raconter le fait.

Le 4 mai, M. Léon Bach, qui est un amateur d'antiquités artistiques, apporta à son fils une épinette admirablement construite. Après de longues et minutieuses recherches, M. Bach parvint à en découvrir l'état civil sur une planchette interne ; elle datait du mois d'avril 1564 et avait été fabriquée à Rome.

M. Bach passa une grande partie de la journée en contemplation devant la précieuse épinette ; il y pensait encore en allant au lit ; quand le sommeil l'envahit, il y pensait toujours. Par conséquent, rien de plus naturel qu'il ait fait le rêve suivant : dans le plus profond de la nuit, il vit apparaître à son chevet un homme à la longue barbe, aux souliers recourbés en pointe et garnis de gros nœuds, avec pantalons très larges, pourpoint, manches tombantes avec des crevés vers le haut, large collerette et chapeau conique à larges toises. Le personnage, en se penchant sur M. Bach, parla ainsi : « L'épinette que tu possèdes m'appartient, et elle a bien souvent servi à distraire mon seigneur, le roi Henri III. Dans sa jeunesse, il avait composé une romance qu'il se plaisait à chanter et que je lui jouais. Il la composa en souvenir d'une jeune fille qu'il avait connue pendant une partie de chasse et dont il s'était violemment épris. La jeune fille fut éloignée aussitôt et on lui dit qu'elle avait été empoisonnée, ce qui lui avait causé une immense douleur. Après ce jour, chaque fois qu'il se sentait triste, il entonnait cette romance, et j'essayais de le distraire en jouant sur l'épinette une « sarabande » de ma composition qu'il affectionnait. De sorte que ces deux morceaux de musique se suivaient toujours l'une l'autre et se confondaient dans mon esprit. Je vais te les faire entendre. »

En disant ces mots, l'homme du rêve s'approcha de l'épinette, et, après quelques arpèges préliminaires, entonna la romance avec une telle expression de sentiment que M. Bach se réveilla avec les yeux pleins de larmes. Il alluma sa bougie pour constater l'heure et vit qu'il était deux heures du matin. Il ne tarda pas à se rendormir.

C'est ici que commence le merveilleux.

En se réveillant, le matin, M. Bach eut la surprise de trouver sur son lit une feuille de papier couverte de notes musicales microscopiques, soulignées d'une écriture excessivement fine. Il parvint avec peine à les déchiffrer, avec le secours d'une loupe ; quelques instants après, le petit-neveu de Bach essayait, au piano, ce morceau musical. Il résulta que la romance, les paroles, la sarabande étaient parfaitement conformes à ce que l'homme du rêve lui avait fait entendre.

Or, il faut considérer que M. Bach n'a jamais été somnambule, qu'il n'a jamais écrit un seul vers et que les règles de la prosodie lui sont inconnues... (On rapporte ici les paroles de la romance qui compte vingt vers écrits en vieux français.)

... Dans cette romance mélancolique, ainsi que dans la gaie sarabande qui la suit, l'orthographe musicale est aussi archaïque que l'orthographe des paroles. Les clefs sont indiquées avec une méthode différente de la nôtre, et les bas sont écrits en un ton différent de celui du chant. M. Bach me fit entendre les deux morceaux qui sont d'une facture mélodique simple, ingénue et extraordinairement insinuante.

Or, on apprend par la chronique de l'*Estoile* qu'Henri III ressentit, effectivement, une grande passion amoureuse pour Marie de Clèves, marquise d'Isle, laquelle mourut, à la fleur de l'âge, dans un couvent, le 15 octobre 1574. Serait-elle la « pauvre, belle et triste recluse » dont on parle dans la poésie ? Dans cette même chronique, on apprend aussi qu'un musicien italien, du nom de Baltazzarini, s'était rendu en France à cette époque et était devenu l'un des favoris du roi. L'épinette aurait donc appartenu à Baltazzarini ? Et serait-ce son esprit qui aurait écrit la romance et la sarabande ? Mystères que nous n'osons pas approfondir.

Ici prend fin la relation publiée par M. Second dans le *Grand Journal*. Peu de temps après, par l'intermédiaire de Mme Henry, M. Bach faisait la connaissance du directeur de la *Revue Spirite*, Allan Kardec ; ce dernier entreprit des investigations ultérieures sur ce cas, et en rendit compte dans sa revue d'une manière étendue. A propos du manuscrit médiumnique, il s'exprime ainsi :

M. Bach reconnut que la feuille de papier musical sur laquelle était inscrite la romance lui appartenait. Sur cette feuille, il trouva l'air musical tracé selon les méthodes et les signes du temps. Les paroles sont écrites avec la plus grande précision, et chaque syllabe est placée sous la note correspondante. L'écriture est excessivement fine, mais distincte et intelligible ; la forme des lettres est caractéristique et

conforme en tous points à celle des manuscrits de l'époque...

Un an après, la *Revue Spirite* publiait un complément inattendu à l'épisode en question. Voici les termes dont se sert Allan Kardec :

Le fait que je vais raconter forme la suite de celui intitulé : *Une romance avec paroles d'Henri III*, rapporté dans le numéro de juillet 1865 de la revue. Après cet événement, M. Bach devint médium écrivain, quoi qu'il profite rarement de sa médiumnité à cause de l'épuisement qu'elle lui procure. Il ne le fait que lorsqu'il s'y sent poussé par une force invisible qui se traduit en lui par une vive agitation avec tremblement aux mains : dans ce cas, la résistance à l'impulsion est plus pénible encore que l'exercice de ces facultés. Il est médium mécanique dans le sens précis de la parole, n'ayant conscience ni souvenir de ce qu'il écrit. Un jour qu'il se trouvait dans ces dispositions, la strophe suivante fut écrite :

Le roi Henry donne cette grande espinette
A Baldazzarini, très bon musicien.
Si elle n'est bonne ou pas assez coquette
Pour souvenir, du moins, qu'il la conserve bien.

L'explication de ces vers qui, pour M. Bach, n'avaient aucune signification, fut fournie en prose : « Le roi Henri, mon seigneur, m'avait donné l'épinette que tu possèdes et avait écrit cette strophe sur un morceau de parchemin qu'il fit fixer sur l'étui lorsqu'il me l'envoya. Quelques années plus tard, devant partir en voyage et emporter l'épinette avec moi, je détachai le parchemin pour ne pas qu'il se déchirât, et, pour ne pas le perdre, je l'introduisis dans un petit interstice où il se trouve encore... »

Lorsque ce message fut écrit, l'épinette se trouvait aux Champs-Elysées, exposée au Musée rétrospectif ; il ne fut donc pas possible d'entreprendre immédiatement les recherches nécessaires. Dès que M. Bach put la retirer, il s'empressa, avec son fils, d'en visiter tous les coins intérieurs, mais sans résultat ; de sorte qu'il avait fini par se convaincre d'avoir été mystifié. Malgré cela, pour n'avoir rien à se reprocher, il résolut de la démonter complètement ; en se mettant à l'œuvre, il découvrit, à gauche de la caisse harmonique, entre deux planchettes, un intervalle si étroit que la main n'y aurait pu passer. Il fouilla ce coin poussiéreux et en tira un morceau de parchemin plié et noirci par le temps, mesurant 31 centimètres de longueur et 7 1/2 de largeur, sur lequel la strophe suivante était écrite en gros caractères de l'époque :

Moy le Roy Henry Trois octroi celle espinette
A Ballasarini, mon gay musicien,
Mais si dit mal sône, ou bien ma *moult simplette*
Lors pour souvenir dans lestuy garde bien.

HENRY.

Sur les quatre angles du parchemin, on aperçoit des trous correspondant évidemment aux clous qui servirent à le fixer sur l'étui, et, le long des marges, d'autres petits trous marquent probablement la place de tout petits clous.

Comme on peut le voir en confrontant les deux strophes, la première, dictée médiumniquement, n'est que la reproduction de la même pensée contenue dans la seconde, écrite sur le parchemin, dont elle n'est que la traduction en français moderne. Or, la première strophe fut dictée médiumniquement lorsque le parchemin n'avait pas encore été retrouvé.

Le troisième vers est obscur et contient un *ma* qui semble dénué de sens, car il ne se relie pas à la pensée principale, et que, dans l'original, il apparait encadré par une ligne noire. Nous trouvant un jour chez M. Bach (c'est Allan Kardec qui écrit), celui-ci obtint spontanément, en notre présence, un message dans lequel Baldazzarini l'informait que le roi s'amusait constamment à ses dépens parce que, dans la conversation, il prononçait *ma* au lieu de *mais*.

Et voilà l'explication de ce mot dans le vers. C'est le mot italien *ma*, correspondant au français *mais*, que le roi substitua par plaisanterie au nom de Baldazzarini. Donc, le roi, en donnant cette épinette à son musicien, exprima cette pensée : « Si elle n'était pas bonne, ou jouait mal, ou si *ma* (c'est-à-dire Baldazzarini) la trouvait trop simple et de peu de valeur, qu'il la garde au moins dans son étui en souvenir de moi. »

Il restait encore une importante question à résoudre : c'était de savoir si l'écriture du parchemin était réellement de la main d'Henri III. M. Bach se rendit exprès à la Bibliothèque Impériale pour la comparer avec les manuscrits originaux. Dans la comparaison avec les premiers documents, il paraissait qu'il n'y eût pas identité parfaite, mais seulement conformité substantielle ; bientôt, cependant, on en trouva d'autres avec lesquels l'identité parut absolue, aussi bien pour l'écriture proprement dite que pour la signature. Les différences remarquées au commencement s'expliquent par le fait que le roi changea graduellement son écriture.

Ici se terminent les relations publiées par la *Revue Spirite*. M. Delanne les fait suivre dans sa propre revue, d'une lettre de Mme HENRY — toujours vivante — confirmant pleinement les faits qu'elle a personnellement suivis dans leur marche. Elle termine ainsi sa lettre :

J'ouvre une parenthèse pour déclarer que le parchemin en question resta longuement exposé dans la salle des séances d'Allan Kardec... C'est moi qui ai poussé Bach à communiquer les faits à Kardec. M. Bach n'avait alors aucune notion de spiritisme, mais il devint, par la suite, un fervent spirite et même médium ; sa fille est également devenue une spirite convaincue. Mon frère, le général Fix, a connu comme moi Mme Greffier, et est à même de certifier la vérité de ce que j'affirme.

De son côté, le général H. C. Fix écrit à M. Delanne, à la date du 11 novembre 1907 :

J'ai personnellement connu cette dame (Mme Greffier) et j'étais présent lorsque, très émue et impressionnée, elle vint chez ma sœur lui raconter le phénomène extraordinaire qui était arrivé à son père dans la nuit précédente. Je confirme donc en tout point le récit de ma sœur, et je vous autorise, monsieur, à faire l'usage que vous croirez bon de ma déclaration. (*Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, 1907, p. 377.)

Tels sont les faits. Quelques commentaires suffiront. Au point de vue probatif, la circonstance de la grande différence de mots entre la strophe écrite médiumniquement et celle trouvée sur le parchemin serait un appui en faveur de l'authenticité du fait, car un mystificateur aurait reproduit la strophe telle qu'elle était, et le curieux incident du *ma*, en sa qualité de plaisanterie familière suggérée par des circonstances d'ambiant très spéciales, paraît d'un genre trop exceptionnel pour venir facilement à la pensée d'un mystificateur, lequel, remarquons-le bien, s'il l'avait imaginé, aurait également pris soin de le reproduire dans le faux message médiumnique ; ce qui n'est pas. Je fais observer enfin que la circonstance que M. Bach et sa fille devinrent de fervents spirites à la suite de l'incident en question, revêt une haute valeur probative, car on n'embrasse pas une foi sans la base de faits authentiques.

Or, le vrai point à résoudre à propos de ce cas réside uniquement dans son authenticité, car, son authenticité admise, aucun doute ne pourrait subsister relativement à la théorie pouvant l'expliquer. Les hypothèses combinées de la cryptomnésie et du somnambulisme pourraient servir à en expliquer la première partie — celle qui s'est déroulée en rêve — à condition que celle-ci pût être séparée de l'enchaînement des faits ; mais comme cela n'est pas possible, on est forcé de les écarter toutes les deux, comme étant insuffisantes à expliquer cette partie même ; ainsi donc, l'unique hypothèse capable d'élucider complètement le cas serait l'hypothèse spirite.

Cependant, en cet exemple comme dans le précédent, il faut déplorer le manque de preuves corroboratives complémentaires. Par exemple, il aurait été désirable que M. Bach ou Kardec publiassent un facsimilé de l'écriture sur parchemin posée en regard de l'écriture autographe du roi Henri III.

Huitième cas. — Je l'extrais du vol. VIII, p. 248, des *Proceedings of the S. P. R.*, où il est cité par Myers, qui le rapporta ensuite dans son principal ouvrage. Bien qu'il s'agisse d'un cas très connu, je ne peux me passer de le reproduire, car il est pour le moment presque unique en son genre. Il y est question de deux messages médiumniques, avec le premier desquels un défunt révélait le contenu d'un écrit cacheté à lui ; avec le second, l'endroit où lui-même avait caché tel objet ; le tout disposé pendant sa vie avec l'intention expresse de le dévoiler après la mort à titre de preuve d'identité.

Le cas fut rigoureusement étudié par le Dr Hodgson, qui, en ayant lu un rapport sur le numéro de janvier 1891 du *Religio-Philosophical Journal*, demanda des détails supplémentaires à l'auteur de l'article, qui le mit à son tour en rapport avec le principal témoin, Mrs. Finney.

Celle-ci, aux dates du 19 avril et du 3 mars 1891, écrivait au Dr Hodgson :

Pendant des semaines et des mois avant que mon frère (Cousin Benja) vînt à mourir, nous conversâmes librement ensemble sur le thème de la possibilité de communiquer médiumniquement avec les défunts. Un matin, il me demanda de lui apporter un morceau de brique, une plume et un encrier ; j'obéis. Il prit la brique, fit, avec la plume, une marque sur un côté, deux sur l'autre, puis le rompit en deux morceaux et m'en donna un, en me recommandant de le conserver avec soin, car il avait l'intention de cacher l'autre morceau dans un endroit ignoré de tous, avec l'espérance de pouvoir se manifester de quelque manière après sa mort et me révéler l'endroit où il l'avait caché ; dans ce cas, j'aurais pu confronter et réunir les deux morceaux, obtenant ainsi une preuve absolue de son identité, vu qu'en des circonstances semblables il aurait été impossible de recourir à l'hypothèse de la transmission de pensée.

Après sa mort, nous cherchâmes anxieusement les occasions d'assister à des séances médiumniques, et nous expérimentâmes pendant des mois et des mois sans rien obtenir de satisfaisant.

Ma mère et moi, nous résolûmes de retenter l'épreuve toutes seules, à la maison. Du temps se passa avant que la table donnât signe de mouvement. Enfin, un jour, elle s'anima et se mit à frapper des coups, avec lesquels la phrase suivante fut épelée alphabétiquement : « Vous trouverez l'autre morceau de brique dans mon bureau, sous la zagaie. Benja. »

Je me mis aussitôt en quête de la clef du bureau, dans lequel personne n'avait plus pénétré après que lui-même l'avait fermé en emportant la clef. Je l'ouvris, et, à l'endroit précis qu'il nous avait indiqué, nous ne tardâmes pas à trouver le morceau de brique complémentaire, lequel s'emboîtait parfaitement avec l'autre partie que j'avais conservée. Il était enveloppé dans une feuille de papier et enfoncé à l'intérieur d'une coquille que nous trouvâmes déposée au fond du bureau, et précisément sous la zagaie... La coquille était placée sur une étagère plus basse, de sorte que, d'en haut, on n'en apercevait que le sommet.

Je dois vous rapporter, à ce propos, un autre petit incident qui a pour moi la valeur du premier. A

l'époque à peu près où il me consigna le morceau de brique, il écrivit aussi une lettre qu'il me donna cachetée, m'avertissant qu'elle ne demandait pas de réponse, et qu'il s'agissait d'un écrit dont il serait lui-même venu me révéler le contenu. Or, au moyen des mouvements de la table et de l'alphabet correspondant, il nous fut dicté que la lettre renfermait cette phrase : « Julie! Conduis-toi toujours bien et vis heureuse. BENJA. » Nous vérifiâmes et nous trouvâmes que la lettre contenait cette phrase et pas autre chose... A Kingston, chez moi, je conserve encore la coquille avec le morceau de brique et, si vous désirez les avoir, je vous les enverrai. (Signé : JULIA A. FINNEY.)

Le Dr Hodgson se fit envoyer les objets désignés, au sujet desquels il écrit :

La coquille est un gros triton, d'une longueur de dix pouces environ. Le morceau de brique avait été enveloppé dans une feuille de papier souple et profondément enfoncé à l'intérieur. Puis un morceau de papier avait été collé pour empêcher la brique de tomber. Lorsque je reçus la coquille de Mrs. Finney, je regardai à l'intérieur et la secouai fortement, sans que rien n'indiquât la présence d'un objet dans cette coquille en dehors du morceau de papier collé... En même temps que la coquille, Mrs. Finney m'envoya aussi la lettre que lui avait écrite son frère. Coquille, brique et lettre se trouvent maintenant en ma possession. (Signé : R. HODGSON.)

Le Rév. C. Y. NORMANDIE, résidant à Kingston, au Canada, confirme les faits racontés par Mrs. Finney.

CORRESPONDANCE

La Société d'Études Psychiques de Nancy.

Orville, le 11 mars 1910.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Personnellement mis en cause, en ma qualité de Président de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy, au cours d'un article publié sous votre signature, en réponse à une lettre du Secrétaire de la Société, M. A. Thomas, dans le numéro des *Annales des Sciences Psychiques* du 1/16 mars, j'ai le devoir de répondre en quelques mots aux critiques peu aimables que vous formulez à l'adresse de la Société, de son Bulletin et de son Secrétaire, afin de rétablir la vérité aux yeux des lecteurs des *Annales*.

Sans doute, la Société d'Etudes Psychiques de Nancy a été fondée dans le but principal d'enregistrer et de contrôler les faits supranormaux qui font l'objet de ce qu'on est convenu d'appeler les sciences psychiques. Mais, comme les faits qu'elle est appelée à étudier sont relativement rares, elle a aussi recours à des conférenciers (art. 3 des Statuts) qui viennent soit pour apporter des faits, soit pour exposer des théories et des doctrines entre lesquelles chacun a la liberté de choisir celles qui lui conviennent le mieux, sans que la Société fasse sienne aucune d'entre elles. En parcourant son Bulletin depuis son origine, qui remonte à bientôt dix ans, on peut constater que la Société est éminemment éclectique et fait appel tour à tour à des conférenciers spirites, occultistes, théosophes et magnétiseurs.

Quant aux articles dont vous vous gaussez sur Moïse, Krishna, etc., il font partie d'une série d'études entreprises depuis quelques années par M. J. Cordier, avocat et ancien député, sur les Grands Initiés et la Doctrine ésotérique à travers les âges. Ces conférences, qui font le plus grand honneur à la vaste érudition et au talent littéraire de leur auteur, sont fort goûtées, non seulement de nos sociétaires, mais encore d'un public nombreux qui y apporte la plus grande attention.

En ce qui concerne M. Thomas, le dévoué secrétaire de la Société, son rôle se borne à rassembler et à collationner les matières du Bulletin qui se publie sous la direction d'un Comité de rédaction, lequel se conforme aux Statuts en permettant aux différentes doctrines spiritualistes d'être exposées dans des conférences qui sont reproduites par le Bulletin.

J'ignore si M. Thomas a des sympathies occultistes; mais je suis sûr que c'est un homme d'esprit très ouvert, de sens rassis, sans parti pris d'aucune sorte et tolérant pour les opinions d'autrui, quand elles sont sincères. Il ne peut avoir qu'un tort à vos yeux, celui de ne pas partager votre manière de voir au sujet de Miller.

Je compte, Monsieur, sur votre courtoisie pour publier ces quelques lignes qui, je l'espère, mettront fin à un incident plutôt pénible entre gens qui, par des voies peut-être différentes, poursuivent le même but, la recherche de la vérité.

Veuillez agréez, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

Dr A. HAAS,
Président de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy.

Il est tout naturel que M. Haas ait écrit cette lettre,

pour couvrir galamment son Secrétaire et sa Société. Pour ma part, je n'ai pu m'empêcher de la publier, puisque M. Haas faisait appel à ma courtoisie; mais je dois avouer que je n'ai du faire pour cela aucun sacrifice, parce que le document qu'on vient de lire est bien la plus belle justification que pouvait recevoir ma conduite dans cette question.

Ce n'est pas à nous à faire connaitre les raisons pour lesquelles le Secrétariat (j'ajouterai maintenant : la Présidence) de la Société de Nancy viole chaque jour les dispositions de ses Statuts. C'est là une affaire entre ladite Présidence, et la Société elle-même. M. Thomas, avec plus de pétulence que de prudence, m'avait cité certains articles des Statuts pour me prouver que la Société doit s'occuper des faits, et non des théories : je lui ai prouvé que ces articles étaient violés chaque jour : M. Haas a été amené à reconnaître publiquement cette violation quotidienne : il peut en remercier l'amour passionné de son dévoué Secrétaire pour la polémique.

Il serait facile à M. Haas de me fermer la bouche en disant : « M. Thomas n'est pas occultiste. » Il dit, au contraire, qu'*il ne sait pas*. Il discute et expérimente avec son Secrétaire depuis plusieurs années, et il ne sait pas s'il a des sympathies occultistes ! Vous voyez comme c'est vraisemblable. En tout cas, M. Haas est bien le seul qui ne s'en soit pas aperçu.

Je ne puis terminer sans protester contre l'affirmation de M. Haas que je me gausse des articles sur Moïse, Krishna, etc. ». Quelle que soit mon opinion personnelle sur ces articles, j'ai tenu, au contraire, à faire bien remarquer que je les trouvais tout simplement déplacés : j'ai dit qu'ils ne devraient paraître que dans des Revues théosophiques ou occultistes, non pas dans une Revue à qui ses Statuts imposent d'être scientifique.

J'ai le plus grand respect pour la Théosophie et l'Occultisme, comme pour le Christianisme, l'Islamisme, la Swedenborgisme, le Babisme et toutes les autres « théories et doctrines en cours »; seulement, je dis que vos Statuts vous défendent *de vous en occuper*, et que vous en faites fi; que, dans ces conditions, la Société d'Etudes Psychiques de Nancy pourra être éclectique, si vous voulez, mais ne sera jamais scientifique. La responsabilité de cet état de choses n'est pas du Secrétaire, ainsi que je le croyais? Il paraît que non, puisque le Président la revendique pour lui-même; mais cela ne change rien au fond de la question.

C. DE VESME.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Une Maison hantée en Lorraine

Paris-Journal publiait, le 6 avril courant, la lettre suivante de SAINT-NICOLAS-DU-PORT, près de Nancy :

Sur la place de la République existe un bazar « parisien » qui appartenait, il y a deux ans, à M. Renaud, et qui est, aujourd'hui, la propriété d'un ex-caporal du 4[e] bataillon, caserné dans la ville.

Le nouveau propriétaire fit de brillantes affaires, car il ne tarda pas à annexer un magasin de nouveautés mitoyen.

Cette prospérité rendit-elle jaloux les démons célestes ou terrestres? On ne sait encore; mais, il y a trois semaines, s'abattit sur l'habitacle une pluie vraiment terrifiante.

La bonne de M. Tible — tel est le nom du propriétaire actuel du bazar parisien — une accorte villageoise de dix-huit printemps, nommée Germaine Maire, lavait dans l'une des deux cours aménagées derrière l'immeuble : une miche de pain s'abattit à ses pieds...

Le mardi suivant, une manifestation plus expressive encore se produisit, alors qu'elle accomplissait sa lessive hebdomadaire. Un long clou vint traverser en sifflant la manche gauche de sa camisole et se planter au beau milieu de son tablier.

Rebelle à la superstition, Germaine crut à une farce de voisins. L'heure du dîner avait sonné. Elle descendit à la cave et remonta la bouteille de vin habituelle. Un caillou énorme la lui brisa dans la main.

La plaisanterie, cette fois, dépassait les bornes. Germaine se mit à crier : un cliquetis de ferrailles lui répondit, faisant tomber à ses pieds une vitre pulvérisée; les projectiles les plus divers crépitèrent sur la muraille : pierres, clous, morceaux de bois, crampons...

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels la jeune bonne pénétra le moins possible dans la cour maudite. Elle essaya d'accomplir sa besogne dans l'enclos voisin : une nouvelle grêle salua immédiatement son apparition. Clous, pitons et cailloux allèrent, cette fois, frapper jusque dans les fenêtres, dont tous les carreaux s'éparpillèrent en miettes.

Depuis ce jour — vendredi 25 mars — la mi-

traille redoubla, chaque soir, avec une ponctualité effarante, tombant même jusque dans le magasin.

Un charpentier, M. Fournier, essayait une casquette, qu'un long clou vint transpercer dans ses mains. Il ne restait à M. Tible qu'à s'en remettre à la police du soin de sa sécurité.

M. Michelet, l'actif commissaire de l'endroit, vint enquêter. Il crut découvrir le point de départ de la grêle mystérieuse, et il l'indiqua du geste. Un caillou lancé d'une direction opposée l'atteignit aussitôt au milieu du dos.

Semblable à Guignol, l'invisible farceur ne respectait pas même le commissaire. Celui-ci résolut d'arracher, de gré ou de force, leur secret aux murs voisins ou à la terrasse qui les surplombe.

Il posta sur le toit ses fidèles gardes champêtres. De leurs observatoires, les gardiens de l'ordre apercevaient la terrasse soupçonnée et, en même temps, les tours de la basilique d'où, affirmaient certains, pouvaient partir les projectiles, et, pourtant, le bombardement redoubla. Ce qui restait des malheureuses vitres se déchiqueta sous leurs regards impuissants.

Depuis onze jours la garde veille et la grêle malfaisante continue.

Phénomènes spontanés à Venise

Dans la seconde quinzaine du mois dernier, les journaux de Venise racontaient que la famille Pasquali, habitant une maison de la Calle Goldoni, était dérangée chaque soir par des coups violents frappés sur les murailles, pendant que des sonnettes tintaient et des portes claquaient, sans qu'on pût en connaître la cause. M. Fazio, commissaire de police, alla constater le phénomène avec quelques-uns de ses agents; ils entendirent bien les coups mystérieux, mais ne parvinrent pas à en découvrir la cause, bien qu'ils eussent inspectionné la maison à l'extérieur et l'appartement à l'intérieur.

Quelques spirites se rendirent à leur tour sur place, et, ayant soupçonné que ces phénomènes pouvaient se produire grâce à la médiumnité de la petite servante de la famille Pasquali, Mlle Antoinette Angelini, âgée de dix-sept ans, ils obtinrent de ses maîtres de tenir une séance dans une chambre de l'appartement, avec l'intervention de la jeune fille en question. On ne tarda pas à constater que la table ne se mouvait que lorsque Mlle Angelini posait les mains sur elle. Des communications typtologiques s'établirent ainsi, et on demanda aux supposés esprits, entre autres choses, s'ils allaient continuer à frapper des coups sur les parois, le soir même, et à quelle heure. On fixa 9 h. 50.

La séance prit fin. Une montre fut placée sur la table, en attendant que la demande fût satisfaite. Chaque minute paraissait éternelle. Enfin, aussitôt que l'aiguille de la montre eût marqué l'heure fixée, un coup résonna dans la paroi, puis un autre, et un autre encore, au milieu de l'étonnement général.

La jeune servante, aussitôt rentrée dans sa chambre, fut prise d'un accès nerveux très violent et d'une crise de larmes qui nécessitèrent l'intervention d'un médecin; celui-ci ne crut pas devoir exclure qu'il s'agissait peut-être d'un cas médiumnique.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Errata importants

Plusieurs erreurs graves se sont glissées dans le compte rendu des séances de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, paru dans notre dernier fascicule.

D'abord, à l'article 7 des nouveaux Statuts, une coquille typographique nous a fait dire que la cotisation annuelle des membres *titulaires* est de 20 fr. C'est de **12 francs** qu'il faut lire — et nous prions nos abonnés de faire eux-mêmes cette petite correction à la page 88 du numéro de Mars.

A la page 87, dernière ligne de la première colonne, il est dit que MM. Flammarion et *Demonchy* ont été élus respectivement aux charges de premier et deuxième Vice-Président du Bureau Central. C'est MM. Flammarion et *G. de Fontenay* qu'on doit lire, M. Demonchy étant déjà Vice-Président du même Bureau depuis trois ans.

Il faut enfin rectifier ainsi, à la fin de la même page, les remarques faites par M. GUILLONNET, avocat.

Il a fait observer que notre Société n'ayant pas de capacité juridique, la convention projetée ne peut être régulièrement établie; qu'il faudrait pour cela que la Société fût, sinon reconnue d'utilité publique, ce que son importance actuelle ne semble pas comporter, du moins *déclarée* conformément aux prescriptions de la loi du 1er juillet 1901, ce qui lui donnerait une capacité juridique restreinte, mais suffisante au regard des actes de la vie civile autres que les acceptations de legs et donations.

Ce à quoi le *Secrétaire Général* a répondu que la « déclaration » dont il s'agit avait été faite depuis longtemps déjà par le Président, M. le Dr P. Joire; il examinera toutefois le cas pour voir s'il faudra la renouveler.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris
Anceau, directeur.
Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année | 1er et 16 Mai 1910 | Nos 9 et 10

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X^x

Etudes expérimentales

(Suite; voir la livraison d'Avril)

IV

Les faisceaux de rayons rigides.

Récapitulons d'abord les trois premiers stades de l'évolution, déjà décrits, pour les compléter en même temps par le quatrième, celui de la formation définitive des rayons :

Ier stade : les *points* et les *taches* actiniques invisibles, apparaissent sur le côté palmaire des mains; elles les éclairent plus ou moins, et, sur une radiographie, laissent voir la position des doigts; le champ reste noir.

IIe stade : la luminosité actinique des taches *s'extériorise près de la peau;* elle éclaire encore les mains, suivant le degré de sa concentration et de son intensité; seul le milieu du champ reste obscur.

IIIe stade : la luminosité extériorisée, se transporte vers le *milieu du champ;* elle constitue alors une *nébuleuse* plus ou moins informe et qui n'est plus capable d'éclairer les mains.

IVe stade : la nébuleuse se concentre au milieu du champ et se différencie en *rayons* — sous forme d'écheveaux, pour les rayons rigides — sous forme de boule géométrique, pour les rayons X^x ; les radiographies ne laissent plus voir aucune trace des mains et le milieu du champ est seul fortement éclairé.

En abordant l'étude de ce dernier stade, je donnerai d'abord au lecteur une idée générale de la forme des rayons.

La figure 1 représente un écheveau de rayons rigides entre les pouces des deux mains, radiographié à travers un carton blanc, avec l'annonce du Bon Marché (1). (J'expliquerai tout à l'heure la présence inattendue de ce carton.) Le bout droit de l'écheveau est comme coupé, à cause d'un second morceau de carton, fourré entre le pouce du médium et la plaque sensible. L'autre bout est plus aiguisé, sans cependant que l'on puisse voir sa pointe, à cause de l'éloignement du pouce gauche, qui touchait à peine le bord



Fig. 1. — Réduction d'un tiers de l'original.

(1) L'annonce des « Grands Magasins du Bon Marché », à Paris, est invisible dans la fig. 1, et peu visible dans la fig. 3, bien qu'on l'aperçoive assez bien dans les deux photographies dont les gravures en question ont été prises — surtout dans la seconde. — *N. de la R.*

de la plaque. Les deux lignes qui limitent l'écheveau, ne sont pas tout à fait parallèles et leur parcours est irrégulier. Elles sont un peu plus claires que le milieu du câble ; car ce n'est vraiment pas un fil, c'est un câble ! (Mais nous verrons aussi des fils, dans la suite.)

Au moment donné, le courant fut excessivement fort, et c'est pour cette raison que la Petite Stasia a cru devoir mettre un grand carton sur la plaque, et encore un autre bout de papier sous le pouce droit du médium. L'expérience ayant été faite dans l'obscurité complète et assez rapidement, je n'ai pas pu empêcher cette manœuvre. C'était d'ailleurs dans le temps, où la Petite était encore difficile à maîtriser, et moi-même je n'avais pas assez d'expérience dans les radiographies médiumniques, pour pouvoir réduire son concours au rôle passif d'observateur.

Néanmoins j'étais furieux contre elle, d'abord pour ce carton du Bon Marché, ensuite pour l'écartement des mains du médium, qui, suivant mes conjectures d'alors, empêcha l'impression des doigts.

La Petite s'excusa, en disant que : 1° si elle n'avait pas mis le carton, toute la plaque aurait été voilée uniformément et il n'y aurait plus rien eu à voir ; et 2° que je lui avais demandé la photographie du « courant » et non des doigts. Elle m'a promis d'essayer une autre fois, d'avoir les deux en même temps. Nous ne savions pas encore, ni moi ni elle, que c'était à peu près impossible ; comme on le devine d'après la classification ci-dessus exposée (1).

Le faisceau de rayons rigides, apparaît sur ce cliché sans structure définie, ce que j'attribue surtout à l'écran du carton, à travers lequel la radiographie a été faite. D'ailleurs ces rayons ne possédant pas, par eux-mêmes, de qualités chimiques (ce qui sera prouvé dans la suite), je suppose que l'impression obtenue a été dûe à un autre genre de rayons qui accompagnent le courant, lorsqu'il est exceptionellement fort. A des degrés plus faibles, on obtient, ou bien une action uniquement mécanique, sans image sur les clichés, ou bien une image qui correspond au 3e stade (de nébuleuse), sans action mécanique.

La figure 2 représente un de ces cas. Le courant est formé entre deux doigts indicateurs, mais il ne donne qu'une nébuleuse. Malgré l'intensité de la douleur éprouvée par la somnambule au moment de cette expérience, le faisceau, les rayons rigides (ou plutôt ces autres rayons qui les rendent visibles), n'ont pu se former. Il y a cependant sur ce négatif



Fig. 2. — Réduction d'un tiers.

quelques traces nettes d'un fil excessivement fin, réunissant les deux doigts, mais il faut le chercher à l'aide d'une forte loupe et il ne sera pas visible sur une reproduction.

La lueur qu'on y voit est analogue à celle que l'on remarque sur le cliché n° 1 tout autour du faisceau (plus intense à droite, où le courant était plus fort), et que l'on peut rendre plus manifeste, en tirant l'épreuve moins fortement.

On aura alors (fig. 3), une auréole plus large, entourant le faisceau. Cette circonstance prouve en même temps, que l'auréole est beaucoup moins condensée.

(1) Pour les personnes qui n'ont pas lu la première partie de mes études et qui seront étonnées de trouver ici cette « Petite Stasia », j'explique que c'est un fantôme, visible seulement pour le médium endormi, quoique non une simple hallucination, car il semble prouver quelquefois sa présence par des déplacements d'objets et autres signes objectifs. Suivant le langage spirite, c'est le « guide » ou le « contrôle » du médium.

Suivant ses propres assertions (communiquées de vive voix à la somnambule ou par écriture automatique au médium éveillé), elle n'est pas l'âme d'une personne morte, mais un esprit indépendant qui essaya une fois de me prouver son indépendance, en se photographiant dans une chambre vide et non éclairée. (V. les *Annales* de l'année passée). Les dimensions du portrait correspondaient aux allégations antérieures de la somnambule, d'après lesquelles la taille de la Petite ne devait pas dépasser 55 centimètres environ. Malgré l'impossibilité d'expliquer ce portrait par la fraude, vu les conditions de l'expérience, il y a dans ce phénomène extraordinaire, plusieurs côtés obscurs, qui attendent encore leur explication. Suivant moi — jusqu'à preuve du contraire — la Petite Stasia n'est pas un esprit, mais une émanation et une création inconsciente de l'esprit du médium, qui s'extériorise de temps en temps, lorsque les forces de la somnambule sont pour cela suffisantes. A part ces moments, elle n'existe pas du tout, contrairement aux extravagances qu'elle débite, sous l'influence de l'imagination complémentaire inconsciente du médium. En tant que formée, elle représente une agrégation bizarre d'idées, de sentiments et d'impulsions provenant des couches profondes de l'âme du médium, de son état maladif et des qualités de son double. Cette agrégation est loin d'être constante et sa personnalité n'est qu'apparente. Lorsque l'état maladif, hystérique du médium était encore très prononcé, il se composait principalement des tendances pathologiques destructives, nuisibles au sujet lui-même ; et la Petite agissait alors dans le but de compromettre la santé et la réputation de la « grande », tout en feignant l'amitié. Aujourd'hui, elle est relativement plus raisonnable, et en tout cas, ses sensations supranormales que je cherchais à développer, m'ont été d'un grand secours dans mes études. A vrai dire, ces questions très compliquées mériteraient un volume à part.

A un degré encore plus faible du courant, en cherchant l'impression des rayons rigides, on n'obtient que le stade II. Tel est par exemple le cas de la figure 4, où, au lieu du faisceau des rayons entre deux doigts de la main gauche et le pouce de la main droite, j'obtins seulement une luminosité entourant les doigts, et séparée au milieu du champ; ce qui correspond au stade II.



Fig. 3. — Réduction d'un tiers.

Le résultat incomplet de pareilles expériences dépend de l'intensité insuffisante du courant, mais aussi, quelquefois, de cette circonstance, qu'en voyant la douleur du médium, je retire ses mains paralysées, trop tôt pour donner à l'action actinique le temps de se fixer sur la plaque.

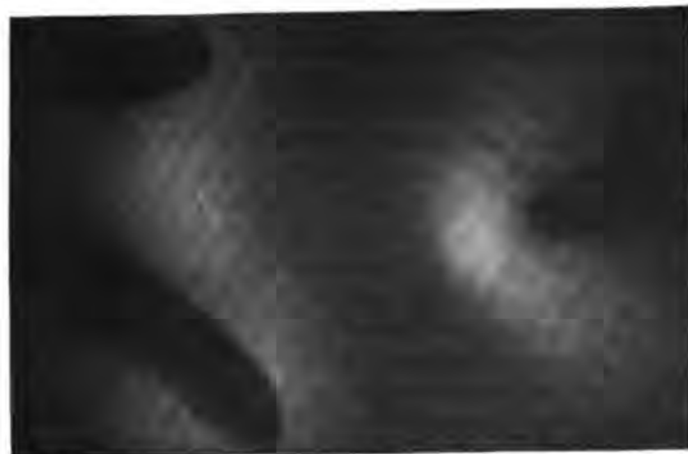


Fig. 4. — La photographie est quatre fois plus grande que la gravure.

Revenons maintenant aux rayons complètement formés.

Voici un modèle typique, le meilleur que je possède et dont l'impression sur la plaque fut suivie d'une heure de convulsions et d'une paralysie du bras droit, qui dura plus de 24 heures.

La figure 5 reproduit une photographie directe de deux faisceaux de rayons ridiges, provenant des deux index et des deux pouces. Le faisceau des pouces est plus gros; tous les deux sont un peu plus larges à droite (à gauche sur la photogravure) et beaucoup plus larges au milieu.

Leurs quatre bouts sont pointus à l'endroit où ils sortent des doigts (invisibles sur la figure). On distingue facilement l'auréole de l'axe beaucoup plus blanche. Cependant le cliché est tellement dense, que pour obtenir ces détails il a fallu copier quelques heures au soleil.

Les deux faisceaux sont courbés l'un vers l'autre, mais ne se touchent pas : leurs auréoles seules se confondent, et dans un tirage normal elles couvrent l'axe presque complètement (fig. 6 et 7).

Cette particularité, qui décide de la forme générale croisée de l'empreinte, mérite une attention spéciale.

Les lecteurs qui connaissent la première partie de mes études se rappellent peut-être que, longtemps avant cette radiographie mémorable, la Petite Stasia décrivit ce qu'elle voyait, au moment de la formation du courant entre deux pouces et deux index, et que j'en avais donné un dessin schématique, pour illustrer son récit. Ce dessin (v. les nos 5 et 6 des *Annales* de l'année dernière), je le reproduis ici. (Voir la fig. 6).

Et voici encore ce qu'elle disait alors :

« Le courant va des doigts du médium jusqu'à l'objet » (représenté sur la figure par un rectangle). « Lorque le médium écarte ses pouces, le courant se partage : il y en a deux, qui se *croisent* sur l'objet.

Mais ils le traversent, le *pénètrent* et le soutiennent mieux. Les variations dans la force de ces courants, à droite et à gauche, par devant et par derrière, déterminent les mouvements de l'objet ...

» Le croisement des courants produit encore un autre effet : lorsque l'objet est traversé et non pas seulement atteint par eux, chaque ligne du courant devient double, étant composée d'un courant sortant et d'un courant entrant.

» Ce n'est pas une *attraction* qui soulève l'objet en l'air. Il est plutôt *poussé* de deux côtés et se maintient, par cette pression double et contraire. Ce quelque chose qui s'échappe des doigts, devient plus dense et plus résistant, quand les courants se croisent, et c'est pour cela que vous avez cru voir un fil ; mais, c'est beaucoup plus épais qu'un fil, et puis ce n'est pas noir. Si cela vous a paru noir, c'est parce qu'il y avait de la lumière ; s'il n'y avait pas eu de lumière, vous auriez eu au contraire une impression lumineuse ».

Un peu plus tard, elle expliqua, que, malgré que le courant soit double, chacune de ses parties reste indépendante et que de même, lorsque le courant des pouces et le courant des doigts indicateurs, *attirés l'un vers l'autre*, se replient en arc et se rapprochent, ils ne se confondent jamais et leur attraction s'arrête à une très faible distance.

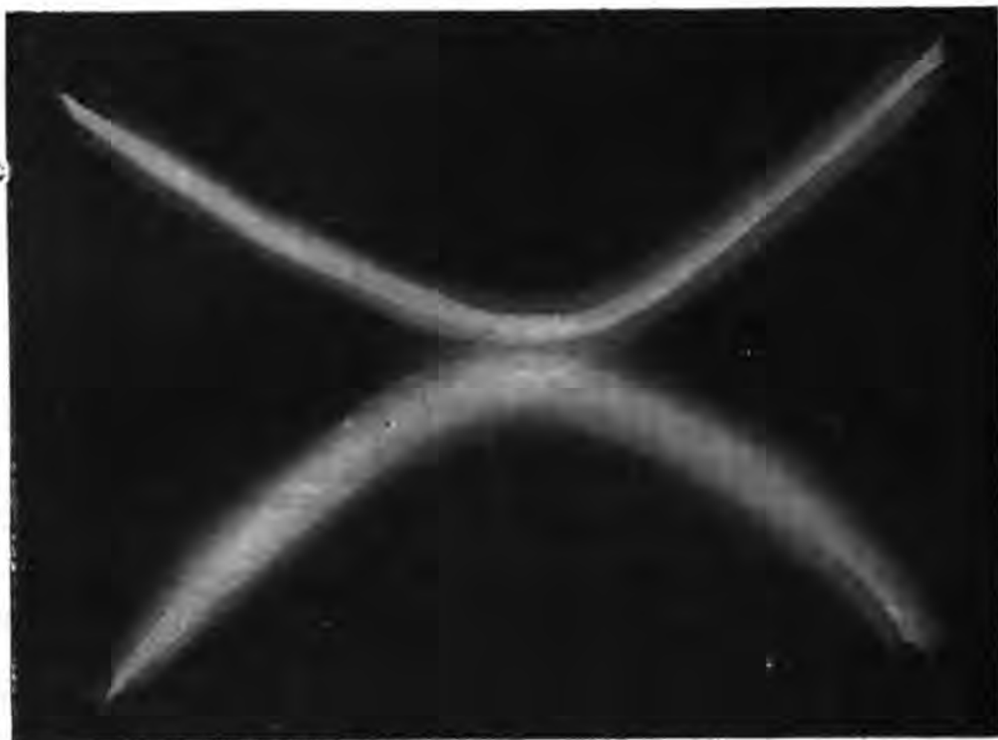


Fig. 5. — Les proportions de la photographie ont été gardées dans la gravure.

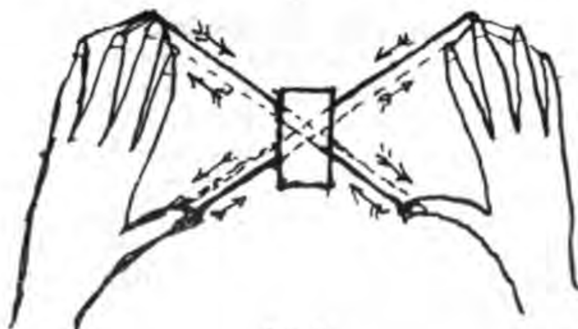


Fig. 6.

En voilà une bien drôle d'attraction qui causerait des ennuis à Newton !

Confrontons maintenant les opinions de la Petite, avec les résultats des expériences :

1° La forme générale de la croix des courants, *vue* par la Petite Stasia et schématiquement dessinée par moi, d'après sa description, présente une analogie frappante et indubitable avec la radiographie obtenue quelques mois après ;

2° Ce croisement apparent, présenté par elle d'abord comme réel, s'explique par la confusion des deux auréoles, quoique la Petite, qui est quelquefois entêtée et présomptueuse, prétende que c'est moi qui ai mal interprété ses paroles ;

3° La structure double de chaque faisceau des rayons rigides, sans être absolument prouvée, paraît probable. Elle est probable, car sur le même cliché, du côté de la main droite, où le courant était plus

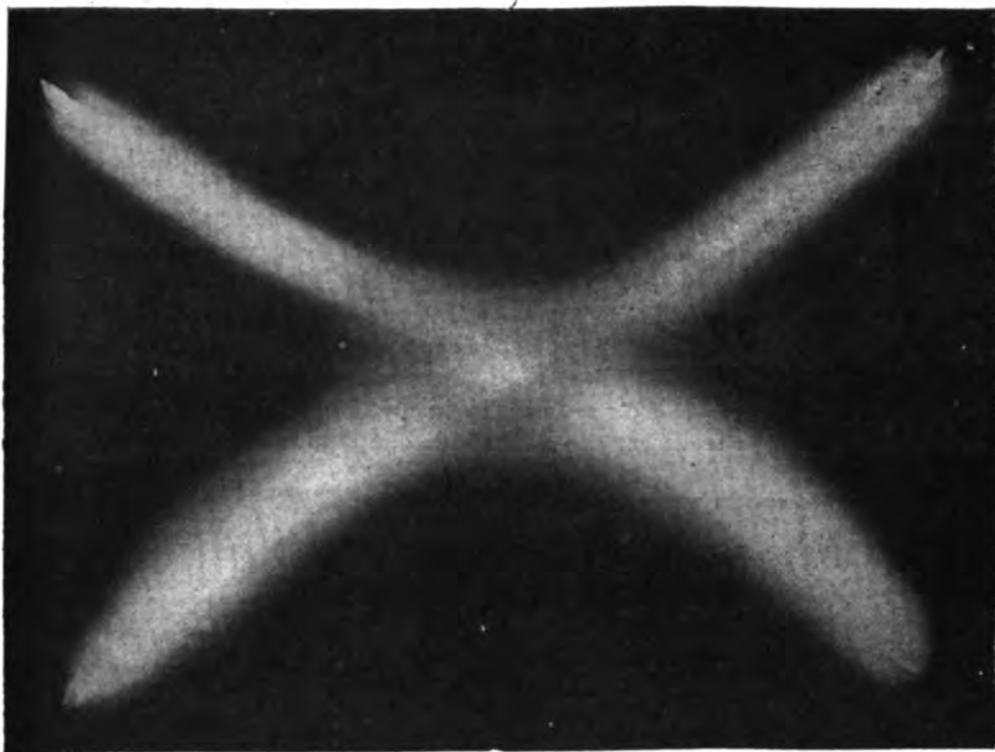


Fig. 7.

fort, et en général pour le faisceau des pouces, on voit très bien que l'empreinte de l'axe est double : Sur l'écheveau plus gros des pouces il est non seulement double au bout, mais ces bouts, ces pointes,

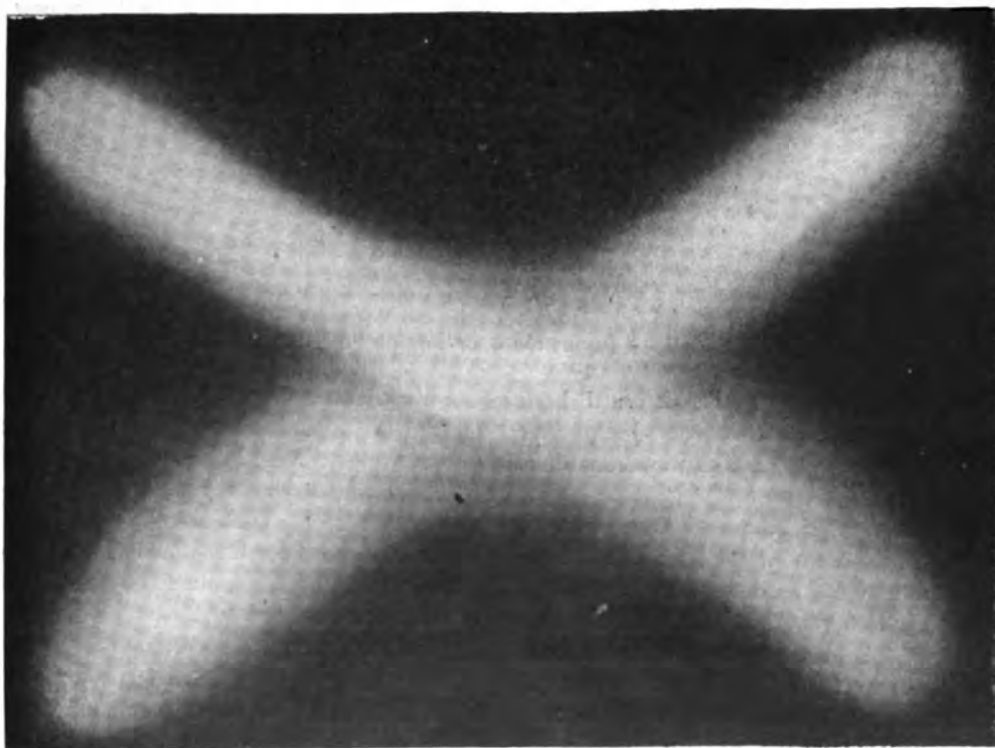


Fig. 8.

dans le faisceau de l'index droit les deux axes sont superposés, et l'un se termine plus tôt que l'autre. s'écartent un peu l'une de l'autre. Il est plus difficile de remarquer, même sur le négatif, une struc-

ture semblable à gauche, où le courant était plus faible ;

4° Quant à la *pénétration* de l'objet par le « courant », suivant la nomenclature de la Petite ; par les « rayons rigides », suivant la mienne, elle n'a pas été confimée par l'expérience et elle a dû être révoquée par la Petite elle-même. Les rayons rigides ne pénètrent aucun objet solide ou liquide, ils traversent seulement les gaz et les objets troués.

5° La question du *fil fluidique*, c'est-à-dire d'une simple fibre des rayons rigides, sera traitée à part, étant la plus importante et la plus extraordinaire ;

6° L'action principalement *répulsive* de ces rayons a été confirmée par l'expérience ; seulement elle est beaucoup plus compliquée que ne l'avait cru d'abord la Petite, et elle peut même se changer *quelquefois* en une action attractive, que nous expliquerons dans la suite ;

7° Enfin, la question, si, comme elle le prétend, *deux courants voisins s'attirent réellement*, reste ouverte. Une pareille courbure des faisceaux rigides, qui se plient en arc l'un vers l'autre, n'a été observée par moi que deux fois et je penche plutôt vers cette supposition, que ce n'est pas une force attractive qui les rapproche, mais plutôt la direction de l'idée, concentrée sur le milieu du champ ; car il est certain que la pensée *peut* modifier cette direction.

Quoi qu'il en soit, l'objet qui se trouve entre deux pareils arcs fluidiques, peut être facilement déplacé et même soulevé par eux.

La figure 5, comme je viens de le faire observer, représente le dernier stade de la formation. Mais il est possible de retrouver, sur le même cliché, les traces des stades précédents. Il suffit pour cela de tirer les épreuves moins fortement. On obtiendra alors, d'abord la figure 6, sur laquelle la distinction de deux faisceaux, recouverts par leur auréole, s'efface ; et ensuite, en abrégeant davantage l'action de la lumière, on obtient la figure 7, où il est possible de revoir encore les traces du 1er stade, celui des taches lumineuses, éclairant la position des doigts.

Avec un autre cliché, représentant également les rayons rigides, nous reprendrons l'ordre inverse, c'est-à-dire l'ordre naturel de la formation.



Fig. 9. — Réduction d'un tiers de l'original

En copiant le négatif faiblement, on peut encore, malgré la prépondérance du stade de la nébuleuse, découvrir les traces du 1er stade, à savoir quelques points lumineux, qui marquent la position des doigts tout autour de la nébuleuse élargie (fig. 9).

Sur la figure 10, obtenue à l'aide d'une exposition plus longue, les taches lumineuses disparaissent, et la nébuleuse, un peu moins large, mais encore presque informe, marque le 3e stade de l'évolution.

Enfin, avec une exposition très longue, la nébuleuse, elle aussi, se rétrécit et s'efface, tandis que l'empreinte beaucoup plus intense des rayons déjà formés, nous montre le 4e stade, définitif (fig. 11).

Cette image est intéressante à ce point de vue, que le faisceau supérieur des rayons, celui qui provient des doigts indicateurs, présente une forme différente :

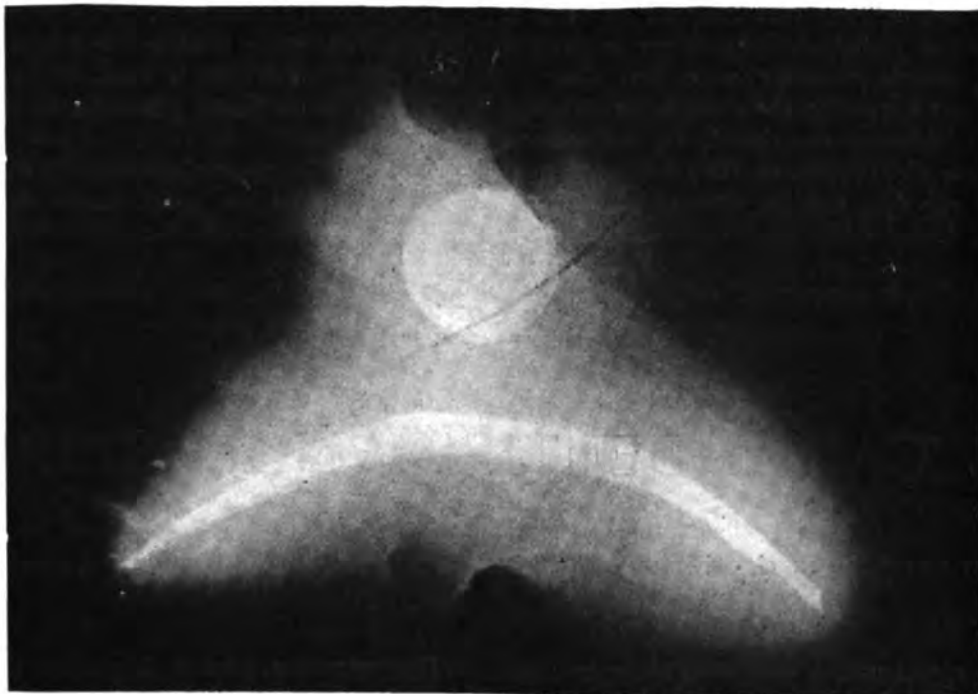


Fig. 10.

il est remplacé par un disque (je dis *disque* et non *boule*, car une seconde plaque sensible, placée au-dessous de la première, ne donne jamais rien, quand on a affaire à des rayons rigides, tandis qu'elle donne toujours quelque chose quand il s'agit des rayons X[1]), un disque irrégulier, que l'on ne doit pas confondre avec les boules géométriques, qui caractérisent les rayons X[1], qui ont des propriétés différentes, et que nous étudierons plus loin. Nous nommerons ce disque hypothétiquement : *un* PELOTON DE RAYONS RIGIDES.

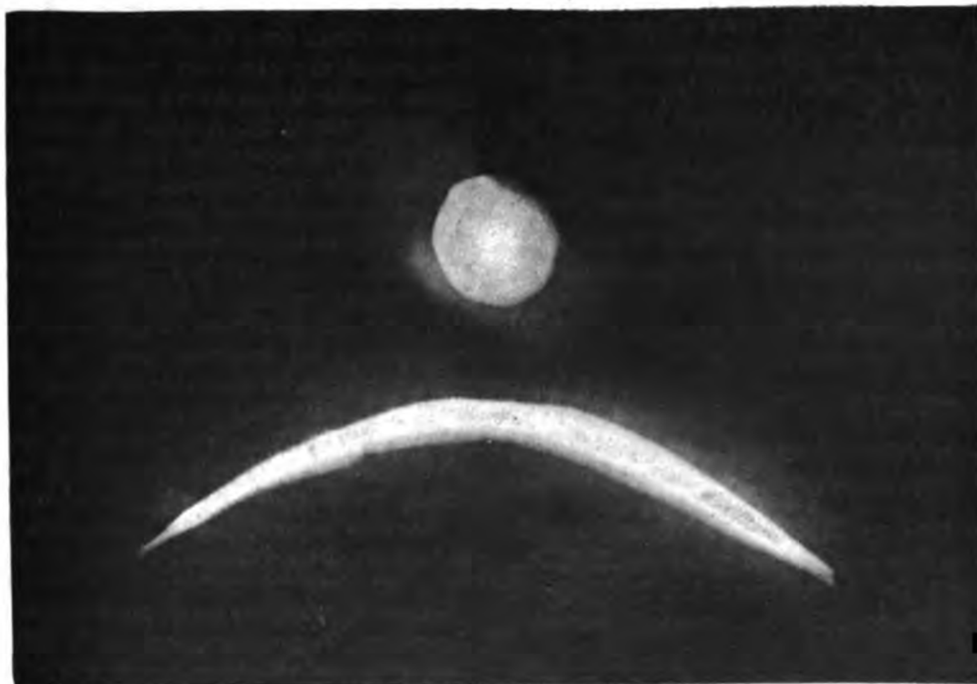


Fig. 11.

La structure ne se dessine pas clairement ; on peut

seulement dire qu'il est plus lumineux au bord, et que ce bord est probablement formé par un faisceau plus clair, enroulé autour de l'autre, plus pâle.

En tout cas, cette composition double est nettement visible sur l'écheveau des pouces, formant un arc, comme sur le cliché précédent. On y voit un faisceau plus clair par devant et un autre moins clair par derrière.

Il est encore à remarquer, que la grande partie du peloton, celle qui se dessine sur le fond de la nébuleuse est plus claire que le reste, qui la dépasse.

Telles sont les formes générales des faisceaux des rayons rigides.

Nous examinerons maintenant, afin d'en avoir une idée comparative par contraste, la formation des rayons X¹. (*A suivre.*)

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE [1]

Manifestations de défunts inconnus au médium et aux assistants

Les cas appartenant à cette catégorie se trouvant en très grand nombre, il est nécessaire de les séparer en groupes distincts, dont je diviserai le premier en deux sous-groupes, tel qu'on le verra par le schéma suivant :

Ier GROUPE. — *Preuves d'identification personnelle de défunts inconnus aux percipients et aux assistants, observées sous forme d'apparitions.*

Sous-groupe *A.* — *Apparitions reconnues, grâce à la description qu'en a fournie le percipient.*

Sous-groupe *B.* — *Apparitions identifiées au moyen de portraits.*

IIe GROUPE. — *Preuves d'identification personnelle de défunts inconnus au médium et aux assistants, obtenues au moyen de communications médiumniques.*

Ceci posé, je passe à l'exposition des cas.

Ier GROUPE. — Sous-groupe *A.*

Apparitions reconnues grâce à la description qu'en a fournie le percipient.

Premier cas. — Je le prends d'une étude de Myers parue dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 418. Le relateur en est Mr. D.-M. Tyré, demeurant à Glascow, St. Andrew-road, Pollockshield, 157.

Il raconte que pendant l'été 1874, sa famille loua une maison de campagne très solitaire, située dans le Durbantonshire, séparée de 5 milles du plus proche village, et d'un mille des premières cabanes de la plage. Avec deux de ses sœurs, il s'y était rendu en attendant que des exigences d'affaires permissent aux autres de les rejoindre. Il continue alors.

Un jour que ma sœur aînée s'était rendue au village, j'allai à sa rencontre à l'heure convenue, en laissant seule mon autre sœur L.... A notre retour, nous trouvâmes cette dernière au bout de la montée, nous attendant ; elle nous raconta d'un air inquiet qu'une vieille femme s'était introduite à la cuisine et étendue sur le lit. A notre demande, elle répondit qu'elle ne la connaissait pas, ajoutant l'avoir trouvée sur le lit complètement habillée, et qu'il s'agissait probablement d'une bohémienne, de sorte qu'elle n'osait pas se hasarder à rentrer sans nous. Nous arrivâmes à la maison et L..., entrant à la cuisine, indiqua le lit en disant : « La voici » ; puis elle s'arrêta, presque dans l'attente que nous allassions la secouer pour lui demander ce qu'elle voulait. Nous regardâmes : le lit était vide et en ordre, et les couvertures parfaitement lisses. Nous le lui dîmes, et elle s'écria, stupéfaite : « Comment ! vous ne voyez pas cette vieille accroupie sur le lit, le visage tourné vers la fenêtre ? » — Mais rien n'existait pour nous. Alors, pour la première fois, L.... sembla s'apercevoir de quelque chose d'anormal dans ce qu'elle voyait, et fut saisie d'une grande frayeur ; il fut nécessaire de la calmer et de la faire sortir, toute pâle et tremblante. Cependant, il ne vint même pas à l'esprit d'aucun de nous qu'il pouvait s'agir d'un fantôme. L'idée seule de quelque chose de réel se trouvant dans ce lit nous paraissait ridicule, et nous attribuâmes la chose à un écart d'imagination. Deux jours se passèrent tranquillement ; mais dans l'après-midi du troisième, comme nous étions réunis à la cuisine autour du feu (car la journée était froide et humide) L.... nous fit soudain

(1) Cet article se rattache à ceux que M. Bozzano a publiés dans nos livraisons de juin, août et novembre 1909, janvier et avril 1910, dont il est comme une continuation. — *N. de la R.*

tressaillir en s'écriant : « Voilà la vieille! Elle est sur le lit accroupie comme avant! » — Cette fois L... se montrait plus calme, et nous lui demandâmes de nous décrire ce qu'elle voyait. Alors, les yeux fixés sur le lit et son doigt indiquant tantôt un point, tantôt un autre, elle nous dit que la vieille se trouvait sur le lit habillée, y compris les chaussures, les jambes repliées comme si elle avait froid, et le visage tourné vers le mur; qu'elle portait sur la tête une coiffe blanche à la mode des vieilles paysannes, avec des dentelles autour du visage et un tuyauté postérieur; qu'elle avait une jupe marron et les épaules étaient étroitement enveloppées dans un châle à carreaux. Elle n'en voyait pas le visage; la main droite serrait le bras gauche, et elle semblait jaune, ratatinée, maigre comme les mains d'une personne qui a peiné sur de rudes travaux.

De temps en temps, nous portions nos yeux vers ce lit, tandis que L... ajoutait quelque nouveau détail à sa description.

Les jours suivants, cette apparition se répéta avec une si grande fréquence, que nous finîmes par nous y habituer, et nous la nommâmes « la petite vieille de L... ».

On arriva ainsi au cœur de l'été, lorsque enfin les autres membres de la famille vinrent nous rejoindre, et nous commençâmes à former des relations avec les personnes de la plage. Or, il arriva qu'un jour ma sœur aînée amena la conversation sur « la petite vieille de L... » avec une certaine Mme M. P..., notre plus proche voisine, laquelle faillit s'évanouir à ce récit, et, toute bouleversée, s'écria que ce fantôme était véridique, et qu'il répondait exactement au signalement personnel de la première femme de l'homme qui avait vécu dans cette maison, et que cette femme fut victime de ses mauvais traitements. Voici, en résumé, la pénible histoire que nous a racontée Mrs. M. P...

Malcom — notre prédécesseur dans cette maison — et sa femme Kate (la petite vieille de L...) vivaient ensemble comme chien et chat; elle travaillait du matin au soir, et lui ne pensait qu'à s'enivrer le plus souvent possible. Un jour, ils allèrent au marché vendre de la volaille, de petits porcs, etc. Au retour, il acheta une demi-pinte de whisky qu'après avoir portée quelque temps, il donna à la vieille, laquelle s'empressa de retourner à la maison tandis qu'il s'attardait en chemin. Lorsqu'il rentra chez lui, il commença à l'accuser d'avoir bu de son whisky et se mit à la battre si cruellement qu'il finit par réfléchir sur ce qu'il avait fait et alla avertir Mrs. M. P... que sa femme était très mal. Lorsque Mrs. M. P... accourut, elle trouva la pauvre Kate accroupie sur le lit, habillée, dans la position identique décrite par ma sœur, le visage tourné au mur afin de cacher — au dire de Mrs. M. P... — les blessures du visage. La pauvre vieille ne se remit plus et succomba peu de temps après.

Ce qui précède est le résumé exact et complet des faits, et je l'ai écrit de concert avec ma sœur J... Mon autre sœur L... est morte. (*Signé* : D. M. TYRE.)

Myers observe à ce propos : c'est un cas qui nous laisse très perplexe, car il n'y a rien en lui qui puisse s'associer à ce qu'on entend communément sous l'appellation de « localité hantée »; et son explication avec l'hypothèse d'une « attraction locale », éprouvée par la personne défunte ne satisferait pas. On songerait plutôt à la possibilité de la « persistance d'une pure image », que l'organisme de la personne impliquée aurait imprimé dans l'ambiant — on ne sait comment, ni où — et qui, en certaines circonstances, se révèlerait à des personnes douées d'une sensibilité spéciale.

M. Podmore, à son tour, croit résoudre toute difficulté en supposant une action télépathique de la part de la voisine, Mrs. M. P., qui avait trouvé la petite vieille sur son lit de mort, dans cette attitude précise. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VI, p. 301.)

Chacune des hypothèses fut avancée pour remplacer la spirite, laquelle parut avec raison inconciliable avec l'automatisme d'un fantôme réapparaissant constamment dans la même attitude de douleur, forme inerte, ignorante de soi-même et des autres. Il faut ajouter à tout cela la considération que si, conformément à cette théorie, on devait croire que ces apparitions impliquent une sorte de sanction morale à la charge de celui qui se manifeste, dans ce cas l'expiation aurait été pour la victime au lieu d'être pour le coupable.

Sans entrer dans la théorie proposée par Myers, ni entendre pour le moment discuter celle de Podmore, je me bornerai à observer qu'elles se montrent aussi bien l'une que l'autre inconciliables avec la partie la plus importante de la phénoménologie à laquelle elles se rapportent; de sorte que si l'on voulait avancer une hypothèse plus vaste, et en même temps capable de surmonter les flagrantes absurdités théorico-morales rapportées plus haut, il ne resterait qu'à chercher la genèse des faits dans l'esprit du coupable lui-même, qui, en proie à des remords posthumes et repensant avec intensité à son délit, à sa victime et au théâtre de ses gestes, déterminerait un courant télépathisant dans la direction de la localité « hantée », de façon à influencer les personnes présentes, douées d'une sensitivité spéciale; dans ce cas, ces dernières devraient voir le fantôme télépathique de la victime, non pas celui du coupable, et ce fantôme devrait avoir l'attitude pensée par le coupable, qui ne pourrait pas ne pas reproduire la scène culminante du drame, scène fixée dans l'esprit du coupable comme une idée obsédante.

J'aurai l'occasion de citer plus tard un cas analogue au précédent, qui nous offrira le moyen d'ajouter plusieurs considérations supplémentaires en faveur de l'hypothèse proposée (SOUS-GROUPE *B*, HUITIÈME CAS).

Deuxième cas. — Il fait partie d'une collection de cas publiée par Myers, sur les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 466. Il a été étudié par Podmore, et la relatrice en est Mrs. Clerke, demeurant à Londres, Redcliffe Square, 68.

En automne 1872, je me trouvais à Sorrente avec mes deux filles, où je m'étais installée pour quelques mois à l'*Hôtel Collumella*, qui longe la route provinciale, à une demi-heure de la ville. L'étage que j'habitais comprenait un grand salon, une antichambre et trois chambres à coucher; il était en forme d'*U*, et, à chacune de ses extrémités, donnait sur une terrasse. L'hôtel était tenu par deux hommes, Raffaele et Angelo, et le service de chambre exécuté par leurs femmes; combinaison familière qui s'harmonisait parfaitement avec le service, à tout l'avantage des hôtes.

Le soir dont je parle, nous quittâmes la salle à manger sans attendre le thé, désireuses de prendre un peu d'air sur la terrasse, car la journée était étouffante. Lorsque nous y arrivâmes, je songeai que je devais me rendre dans ma chambre pour y prendre un châle et un chandelier, mais j'étais si peu disposée à bouger, que je m'attardais illogiquement après avoir décidé d'y aller. Je me résolus avec effort; je traversai l'antichambre, puis le salon, et j'entrai dans ma chambre, dont je trouvai la porte, à deux battants, à moitié ouverte. Je pris ce que je voulais, me disposant à retourner par le même chemin, lorsque, me tournant vers la porte qui était restée ouverte, j'en vis l'espace occupé par la forme d'une vieille femme immobile comme une statue clouée sur le seuil de la porte, dont le visage exprimait une tristesse si désespérée que je ne me souviens pas en avoir jamais vu d'égale. Je ne saurais dire pourquoi je fus effrayée; peut-être l'idée qu'il s'agissait d'une folle fut ce qui m'occasionna cette panique subite et me fit fuir par la porte opposée sur la terrasse. Ma fille, en apprenant le fait, retourna immédiatement dans ma chambre, mais ne vit rien et trouva tout en son ordre normal.

Le lendemain, je parlai à mes hôtesses de la vieille qui s'était introduite dans ma chambre, supposant que cette dernière était en relation avec l'hôtel; mais la description que j'en fis eut pour effet de les épouvanter, et tremblantes, elles m'assurèrent que personne correspondant à ma narration n'était entré à l'hôtel. Je m'aperçus ensuite que j'avais causé par ce récit une espèce de consternation chez mes hôtes, mais je n'y attachai pas grande importance.

Une quinzaine de jours après, je reçus la visite du curé, ami des propriétaires et leur directeur spirituel. A défaut de meilleur argument, je me mis à lui raconter ma vision, observant par plaisanterie qu'elle s'était ponctuellement produite à 8 heures, « l'heure des défunts ». Le révérend écouta mes paroles avec la plus grande gravité, puis, après une courte pause, il répondit : « Madame, vous décrivez d'une manière très précise la vieille patronne de cet hôtel, décédée dans la chambre située au-dessus de la vôtre, six mois avant votre arrivée. Les propriétaires de l'hôtel m'avaient parlé du fait et s'en montraient préoccupés dans la crainte que cela ne vous amenât à les quitter; grâce à votre description, ils avaient identifié avec moi la *vieille patronne*, qui était toujours désignée par cette appellation. » — Tout cela m'expliqua la raison de certains cadeaux de fruits et de certaines attentions spéciales dont je me voyais l'objet.

Quant à l'apparition, elle ne se renouvela plus. Mes filles et moi nous cherchâmes inutilement à découvrir dans la commune quelque femme portant un costume analogue à celle de ma vision. Bien que je ne l'eusse regardée qu'un instant, cette forme était restée si profondément imprimée dans ma mémoire que je pouvais la décrire. Elle était pâle, de la pâleur caractéristique de la vieillesse, ses yeux étaient gris et froids, son nez profilé et le front couronné de grosses mèches de couleur gris-jaunâtre. Elle portait sur la tête une coiffe de dentelle, aux bords abondamment brodés, un mouchoir blanc croisé sur la poitrine, et un long tablier blanc. Le visage paraissait sans vie et exprimait une grande tristesse. Je ne peux m'imaginer qu'elle savait se trouver où elle était, ni que j'étais devant elle; toujours est-il que pour une apparition d'outre-tombe, elle ne pouvait être d'une plus grande inutilité qu'elle ne le fut. Je dois ajouter que je n'ai jamais connu personne qui lui ressemblât. (*Signé :* Mrs. Kate M. Clerke.)

On observe également, dans ce cas, le fait de l'inconscience du fantôme par rapport à lui-même, aux assistants et à l'ambiance; ce qui porterait à conclure que dans la plus grande partie des apparitions de ce genre, il s'agit effectivement d'une action télépathique de la part d'une personne défunte donnée, laquelle, retournant intensément par la pensée aux lieux qu'elle a fréquentés pendant sa vie, déterminerait un courant télépathique dans la localité en question, qui deviendrait ainsi le théâtre d'apparitions fantômatiques. Il est évident qu'au point de vue de l'identification personnelle des défunts, il n'y aurait rien de substantiellement changé, si l'on adoptait cette explication.

Troisième cas. — Comme les précédents, il est extrait d'une étude de Myers, parue dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 462. La relatrice est la femme du colonel Lewin.

En janvier 1868, les médecins ayant conseillé le séjour de Saint-Léonard à un de mes enfants convalescent, je louai une villa meublée, conduisant avec moi ma domesticité...

Un soir qu'une forte tempête sévissait, accompagnée d'une température très froide, je me couchai vers 10 heures et demie, en gardant le feu allumé dans la cheminée. J'avais tranquillement passé la soirée en compagnie de ma sœur, causant et lisant, sans avoir fait allusion à des sujets sensationnels d'aucun genre. Comme d'habitude, avant de me mettre au

lit, j'avais fermé à clef les portes de toutes mes chambres. Il me fut impossible de m'endormir, à cause du bruit des vagues et du sifflement du vent, et à un moment donné la furie de l'ouragan projetant la pluie contre les volets libérés devint telle, que je descendis du lit pour les fixer tant bien que mal, en les liant à l'aide de serviettes de toilette. Je m'aperçus en le faisant que le feu s'était éteint, et je tâchai de le ranimer en me servant des pincettes, mais inutilement. J'éteignis la lumière, et je retentai de m'endormir, mais la chose était impossible, étant donné la fureur croissante de la tempête. Deux heures peut-être s'étaient passées de cette manière, lorsqu'il me sembla percevoir une certaine luminosité dans la chambre... Je pensai que le feu s'était rallumé et je me penchai vers les pieds du lit pour observer la cheminée au-dessus du dossier. Je répète que je m'expliquais cette lueur en l'attribuant au feu qui se serait rallumé spontanément, et que je n'étais ni nerveuse ni impressionnée. Dès que je me fus penchée au-dessus du dossier, je vis en face de moi et à une petite distance, la forme d'un homme. Je ne crus pas un seul instant à la présence d'un intrus, et je compris que je me trouvais en face d'un fantôme. Cette luminosité semblait émaner de son corps, et j'en voyais clairement la tête et les épaules. Je n'oublierai jamais ce visage pâle et défait, caractérisé par un nez long et effilé; la barbe était longue et abondante, le cou enveloppé dans une écharpe de laine blanche, et la tête couverte d'un chapeau de feutre posé en biais.

Je sentais qu'une personne morte se trouvait en face de moi, vivante; cependant, je n'éprouvai pas un véritable sentiment de terreur jusqu'au moment où le fantôme, avec des mouvements lents, vint s'interposer entre moi et la porte; alors je fus prise d'une horreur indicible et je retombai en arrière, évanouie. Je ne sais pas combien de temps je suis restée en cet état; lorsque je revins à moi, j'avais les membres engourdis et endoloris, et je me trouvais en pleine obscurité. Bien que certaine du caractère fantomatique de ma vision, je fis la lumière et regardai sous le lit et la table, même dans la garde-robe; puis j'examinai les serrures, que je retrouvai fermées; je regardai la fenêtre et la vis encore retenue par la serviette de toilette. Quand au tuyau de la cheminée, il était trop étroit pour y laisser passer un homme, et l'on ne voyait pas la moindre trace d'aucune sorte sur les cendres du foyer. Je retournai dans mon lit, et cette fois mon épuisement physique était tel que je m'endormis pour ne me réveiller qu'au matin.

Au déjeuner, ma sœur, sans me donner le temps de parler, me regarda au visage et s'écria : « Qu'as-tu donc! On dirait à ton air que tu as vu un spectre. » — Je répondis : « C'est cela même! »; et je me mis à lui raconter le fait.

De crainte d'effrayer les domestiques ou de causer des ennuis à de tierces personnes, je m'abstins de procéder à des investigations spéciales, comme je l'aurais voulu. Néanmoins, j'appris du facteur que l'hiver précédent, cette même villa avait été habitée par un jeune homme malade de consomption, qui s'occupait d'expériences avec de petits navires à chambres d'air gonflables, et qu'un jour, tandis qu'il soufflait avec sa bouche dans les compartiments à air de l'un d'eux, un vase sanguin se rompit dans la poitrine, et il fut transporté dans la chambre que j'habitais, où il mourut.

Il ne fut pas possible de vérifier autre chose; si j'avais questionné davantage, j'aurais suscité des rumeurs que je voulais éviter... (*Signé :* MARGARET LEWIN.)

QUATRIÈME CAS. — Je le prends du vol. VIII, p. 177, des *Proceedings of the S. P. R.* Le relateur, Mr. C. Downshire, est aussi le témoin principal du fait. Le percipient, Mr. Popham, est mort.

Dans l'année 1850, ou à peu près, nous avions à notre service un cuisinier français, nommé Cartel, qui se trouvait avec nous depuis quelques années. En plein mois de juillet, il prit un fort refroidissement avec une toux violente, bientôt transformé en une inflammation pulmonaire. La chaleur étant excessive, et sa chambre se trouvant au-dessus des cuisines, je le fis transporter dans une autre chambre de réserve, mieux située. Il continua à empirer et à tousser d'une manière très violente... jusqu'à ce que, malgré les soins de deux docteurs, il vint à mourir... Je fis complètement débarrasser la chambre, en laissant pendant deux ou trois mois les fenêtres ouvertes et la porte fermée. Après quoi, à l'occasion de l'arrivée de quelques hôtes, je la fis remeubler à neuf et l'assignai à un certain M. Popham, de Littlecot. Celui-ci en sortit un matin disant qu'il avait vu un fantôme, et raconta que le soir précédent, tandis qu'il lisait dans son lit, il entendit quelqu'un tousser violemment dans la chambre même, ce qui lui semblait incompréhensible, car personne ne s'y trouvait à part lui. Il descendit du lit et visita chaque coin inutilement. Alors il reprit sa lecture; mais à un moment donné, comme il lui était arrivé de lever les yeux, il vit une tête s'avancer au fond du lit. Il en décrivit l'apparence, décrivant de cette manière aussi précisément que possible celle de Cartel, bien que M. Popham n'eût jamais connu ce dernier, et n'ait jamais rien su de sa maladie et de sa mort. — D'autres dormirent après lui dans la même chambre sans jamais rien remarquer d'anormal. (*Signé :* C. DOWNSHIRE.)

Myers s'arrête perplexe en face de ce cas où le fantôme est secoué de quintes de toux, ne sachant comment concilier cet incident avec les hypothèses les plus en vogue; de sorte qu'il recourt à la supposition d'un rêve prolongé de la part du défunt, télépathiquement transmis au percipient. « Car — observe-t-il — nous pouvons difficilement imaginer que le courant central de l'intellectualité d'un trépassé ignore s'être pour le moins libéré des microbes pulmonaires. » Personnellement, je ne vois pas cette difficulté, ni par conséquent la nécessité de recourir à l'hypothèse hardie et un tantinet anthropomorphique du rêve et des rêves d'outre-tombe; ceci parce que

l'hypothèse que j'ai proposée, d'une action télépathique de la part du défunt repensant à ce moment à la dernière phase de sa maladie et aux lieux où il passa les derniers jours de sa vie, suffit pour donner d'une manière satisfaisante, la raison de l'hallucination auditive, combinée à celle visuelle du percipient ; d'autant plus que cette explication est étroitement conforme à ce qui se vérifie dans des cas analogues d'hallucinations télépathiques *auditives* entre vivants.

Cinquième cas. — Il fut communiqué au Dr Hodgson, en 1888, par le Dr S. T. Armstrong, et je l'extrais du vol. VI, p. 300, des *Proceedings of the S. P. R.* La relatrice désire que son nom ne soit pas publié.

Un soir du mois de mars 1873, ou 1874 (je ne me rappelle pas lequel des deux) je soignais ma mère malade en ce moment. Il était huit heures à peu près, lorsqu'il m'arriva de me rendre dans la salle à manger pour préparer une tasse de thé, et, me retournant, j'aperçus de l'autre côté de la table, juste en face de la cheminée dans laquelle le feu flambait, un soldat sur les trente ans, debout avec les bras tendus le long du corps selon l'usage militaire, et dont les yeux obscurs et pénétrants fixaient directement les miens. Il portait sur la tête un petit béret avec plume, et était en uniforme militaire. Tout ceci à la pleine lumière du gaz. Tout d'abord, je ne le pris ni pour un fantôme, ni pour une manifestation anormale d'autre nature, mais simplement pour un soldat ; cependant, comme je le regardais attentivement, je m'aperçus qu'il ne pouvait être vivant à cause de l'immobilité qu'il observait, de la fixité de son regard et de la transparence de son corps à travers lequel j'apercevais le feu. Je fus impressionnée, mais non effrayée, peut-être parce que je me sentais envahie par des étourdissements. Néanmoins je reculai et demandai à la domestique si elle ne voyait rien, ce à quoi elle répondit négativement. Je rentrai dans la chambre de ma mère où je restai une heure environ à causer avec elle, sans souffler mot de ce que j'avais vu pour ne pas l'impressionner, de sorte que j'avais fini par ne plus y penser. Lorsque je retournai dans la salle à manger pour préparer de nouveau du thé, j'avais momentanément oublié l'incident ; mais comme je répétais l'acte de me retourner vers la table, il m'arriva de regarder le feu, et le soldat me réapparut. Cette fois je fus saisie de frayeur, et je m'enfuis en appelant mon père, qui accourut sans rien voir. Je suis de tempérament nerveux, mais ce soir-là j'étais très calme, et je n'avais rien lu de particulier.

Quatre ans après, j'appris le fait suivant qui s'était produit dans notre maison. Mon frère fréquentait une école d'enfants, dont la porte était contiguë à la nôtre, et où il entendit raconter un jour par un vieux monsieur plusieurs incidents advenus pendant la guerre et se rattachant aux anciennes maisons du pays. L'un de ceux-ci se rapportait à l'histoire d'un soldat tué et jeté dans la cave de notre maison. Mon frère rapporta l'histoire parce qu'elle regardait la maison que nous habitions et non parce qu'elle coïncidait avec mon expérience, qu'il ignorait certainement, étant alors trop petit pour que je l'entretinsse de semblables choses. A ces mots, mes intimes furent très impressionnés par l'étrange coïncidence.

Tels sont les faits, que j'ai rapportés aussi fidèlement qu'il est possible de le faire après quelques années passées.

Il résulta, après des investigations ultérieures, que le soldat occupait dans les deux circonstances la même position, qu'il était visible de différents points de la salle, et que la percipiente continuait à le voir en présence de son frère qui n'apercevait rien.

Sixième cas. — Il fut publié par Myers dans le vol. V, p. 460 des *Proceedings of the S. P. R.* La relatrice-percipiente désire que son nom reste caché.

Pendant une de mes visites au couvent de Saint-Quay, que je fis en compagnie de mes deux filles et de mon fils, les bonnes sœurs ne disposaient que d'une seule chambre pour moi et mes filles, et c'était celle qu'occupait l'évêque de Saint-Brieuc dans la circonstance de ses visites au couvent. Le matin suivant je me sentais fatiguée, et au lieu d'aller en promenade, avec mes enfants, je restai dans la chambre, m'étendant tout habillée sur un petit lit. C'était une splendide journée de soleil et la chaleur était très forte. Avant de me coucher, j'avais placé une chaise contre la porte de la chambre, dépourvue de serrure et se fermant à l'aide d'un simple loquet de bois. Je m'étais endormie depuis quelques minutes, lorsque je fus éveillée par un léger coup sur la poitrine. J'ouvris les yeux et je vis un vénérable vieillard, en costume blanc et noir, agenouillé à mes côtés, les mains jointes et le regard fixé en haut du lit. Je le regardai silencieusement ; peu après il se leva et se dirigea vers la porte ; lorsqu'il y fut arrivé il leva les mains en disant par trois fois : « Je te bénis », et disparut. Je me levai vivement et courus à la porte, le prenant pour un vieux prêtre venu prier devant le crucifix accroché au-dessus de mon lit ; mais à ma surprise, je trouvai la porte fermée et la chaise toujours appuyée contre elle. Je me rendis immédiatement chez la vieille sœur qui avait soin de nous, laquelle occupait la chambre voisine, en lui racontant qu'un vieux prêtre vénérable était venu dans ma chambre prier devant le crucifix. La sœur observa que ni prêtres ni séculiers ne se trouvaient dans le couvent, et que ceux-ci avaient tous été aux funérailles de l'Evêque de Saint-Brieuc, qui avaient lieu ce même jour à un village situé à seize milles du couvent. Je décrivis alors l'apparence et le costume du prêtre que j'avais vu, en ajoutant les paroles qu'il m'avait adressées. A ce récit, la sœur se prosterna, s'écriant : « Vous êtes heureuse et fortunée d'avoir été visitée par l'évêque en personne ! » — Il était venu prier pour la dernière fois à sa place habituelle ! — (Les deux filles de la percipiente confirment le récit de leur mère.)

Cet épisode permet de faire une observation importante, c'est que si les fantômes des défunts se montrent souvent en des formes inertes et inconscientes, il arrive prfois qu'ils se comportent d'une manière intelligente. On a vu que dans le premier cas, je conclus à une action télépathique, originée dans la pensée même du défunt; que conclure dans le second? Chaque fois que le fantôme démontre une pleine conscience de soi, des assistants et du milieu ambiant où il se trouve, devrons-nous peut-être conclure à la présence réelle de l'entité qui se manifeste? — On sait que William Wallace soutient cette thèse, qui n'est ni insoutenable, ni absurde, et même, en quelques rares circonstances, qui apparaît expérimentalement démontrable. Si cependant, dans l'incertitude dérivant d'un grand nombre d'incidents contradictoires, on ne veut pas arriver jusque-là, sauf dans des cas exceptionnels, il est nécessaire alors de retourner à l'hypothèse d'une impulsion télépathique, partie dans la pensée du défunt, mais combinée cette fois en lui, à une vision clairvoyante.

A l'appui de ce que j'affirme, il faut rappeler qu'on trouve, dans la casuistique télépathique entre vivants, des apparitions de fantômes immobiles et inconscients, alternant avec d'autres qui se comportent d'une manière intelligente, et que dans les cas de ce dernier genre, il semble justement qu'à l'impulsion télépathique de l'agent se soit combiné un phénomène de vision clairvoyante.

Je rappellerai à ce propos un cas typique, celui de Mrs. Wilmott, qui, anxieuse pour la vie de son mari naviguant en pleine mer pendant une tempête, se sent tout à coup comme transportée vers lui, qu'elle aperçoit endormi dans sa cabine, dans laquelle elle hésite à s'introduire parce que le compagnon de son mari, couché tout éveillé dans la couchette supérieure, l'a aperçue et la regarde avec une expression de stupeur. Enfin elle avance, et dépose un baiser sur le front du mari; lequel rêve simultanément d'être baisé, dans des circonstances identiques, par sa femme, tandis que Mr. William J. Tait, compagnon de cabine de Wilmott, assiste éveillé, à sa grande stupeur, au déroulement d'une scène galante, dans laquelle une belle dame en robe d'intérieur se présente sur le seuil de la cabine, hésite un instant, puis s'avance déposer un baiser sur le front de son compagnon endormi. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. VII, p. 41.)

Tels sont les phénomènes télépathiques, probablement combinés à de la clairvoyance, entre personnes vivantes. Or, voulant expliquer d'une manière analogue l'épisode de l'évêque de Saint-Brieuc, il faudrait croire que l'esprit du défunt, adressant, pour la dernière fois, sa pensée aux lieux de sa demeure sur la terre, ait déterminé un courant télépathisant dans cette direction, qui, combiné en lui à une vision clairvoyante, ait produit le double effet d'impressionner la personne présente, et de permettre au défunt de l'apercevoir, donc de se mettre télépathiquement en rapport avec elle.

J'observe que pour l'épisode en question, cette induction pourrait être aussi « l'hypothèse la moins vaste »; ceci parce que les considérations exposées feraient exclure l'autre hypothèse proposée par Podmore, selon laquelle l'épisode pourrait être réduit à un phénomène de transmission télépathique tirant son origine dans la pensée de quelqu'un parmi les assistants aux funérailles de l'Evêque de Saint-Brieuc; mais je l'exclus parce que, conformément à ce que j'ai dit, le fantôme apparu aurait dû être dans ce cas une forme immobile et inconsciente, ce qui ne fut pas; et s'il s'était agi d'une personne vivante, chez laquelle l'impulsion télépathique s'était combinée à une vision clairvoyante, alors, au lieu du fantôme du défunt, c'est celui de l'agent qui aurait dû se manifester en forme consciente.

SEPTIÈME CAS. — Il fut publié par Robert Dale Owen dans le livre *The Debatable Land*, et mérite la plus haute considération, parce qu'il est pris de l'expérience personnelle de l'auteur. Alexandre Aksakoff l'a rapporté dans son ouvrage (p. 560-566).

Plus de quarante ans se sont passés depuis la mort d'une jeune dame anglaise que je connaissais intimement. Elle jouissait de tous les avantages que peut donner une instruction complète; elle parlait couramment le français et l'italien; elle avait beaucoup voyagé et connaissait un grand nombre des personnalités les plus éminentes de l'époque. La nature l'avait aussi généreusement favorisée que le sort : elle était aussi belle qu'instruite, se montrait accessible à tout sentiment généreux, était douée d'une admirable simplicité de manières; c'était enfin une âme d'élite, avec des tendances spiritualistes. Je la désignerai sous le nom de Violette.

... Cinq ou six semaines après la publication de mon livre *Footfalls on the boundary of another world*, en février 1860, mon éditeur me présenta un monsieur arrivant alors de l'Ohio, qui m'apprit que mon livre avait un bon succès dans cette province. Il ajouta que j'aurais contribué à sa diffusion en envoyant un exemplaire à une certaine Mme B..., résidant à Cleveland, propriétaire d'une belle librairie et directrice d'un journal. — « C'est une femme qui s'intéresse grandement à ces études — observa-t-il — et je crois même qu'elle est médium. »

Je n'avais jamais entendu parler de cette dame; néanmoins, je lui envoyai un exemplaire de mon livre, avec quelques lignes d'hommage; à la date du 14 février je reçus une lettre d'elle.

Mme B..., après avoir parlé de plusieurs questions, m'y exprimait la grande satisfaction qu'elle avait éprouvée à la lecture du chapitre de mon livre inti-

tulé : *Changements après la mort.* — « Je suis médium voyant — écrivait-elle — et tandis que je lisais le chapitre, un esprit de femme vint se placer à côté de moi, presque comme en acte d'écouter, puis observa : « Je l'inspirais quand il l'écrivit; et j'ai contribué à le convaincre de la réalité d'une vie d'outre-tombe. » Après quoi Mme B... décrivait la forme apparue, en détaillant la couleur des cheveux et des yeux, ses traits, etc. ; et le portrait qu'elle traçait correspondait exactement à celui de Violette. Elle ajoutait qu'un commerçant de Cleveland, doué de médiumnité intuitive, s'était rendu chez elle peu de temps avant pour lui annoncer : « Vous serez aujourd'hui visitée par un esprit de femme qui a connu sur terre une certaine Mme D... » (C'était le nom d'une dame écrivain anglaise connue de réputation par Mme B..., mais tout à fait inconnue au commerçant). Or, cette dame D... était la sœur de Violette.

Je répondis à Mme B... en lui parlant affaires, sans toucher à la personne dont elle m'avait décrit l'aspect, ni à Mme D... ; et, afin de soumettre le cas à un critère de preuves complet, j'évitai de faire allusion à la circonstance que j'avais reconnu l'esprit à elle apparu, me limitant à exprimer mon vif désir d'obtenir des détails supplémentaires à ce propos, y compris le nom de l'esprit qui s'était manifesté, afin d'en établir, si possible, l'identité.

Je reçus deux lettres en réponse, l'une portant la date du 27 février, l'autre du 5 avril, et contenant les indications suivantes : 1° Le nom de famille de l'esprit communiquant; 2° Déclaration de la part de ce dernier que Mme D... était sa sœur; 3° Autres détails se rapportant à Violette. — Toutes ces indications étaient rigoureusement exactes. En outre Mme B... m'informait avoir obtenu d'autres détails de nature absolument privée, et confidentiels à un tel point qu'elle ne croyait pouvoir me les communiquer que de vive voix, et me proposait de passer par Cleveland à mon voyage de retour de l'Ouest.

Je devais partir pour l'Europe dans quinze jours, de sorte que j'écrivis à Mme B... en la priant de me rapporter toute chose par écrit; ce qu'elle fit en une quatrième lettre datée du 20 avril. Les détails qu'elle contenait furent obtenus en partie à l'aide de sa propre médiumnité, en parti avec celle du commerçant cité plus haut.

J'ai déjà dit que les preuves obtenues par moi ne pourront jamais avoir pour les autres l'importance immense que je leur attache personnellement, et je ne rends avec ces mots qu'une bien pâle idée de leur valeur. Cependant, il est encore donné aux lecteurs d'apprécier en partie les merveilles qui me furent révélées. Par exemple : j'avais écrit une courte lettre d'affaires à une personne inconnue, habitant à cinq cent milles de moi, dans une ville que jamais Violette n'avait visitée, et que je n'avais jamais traversée moi-même, si ma mémoire ne me trahit point; circonstances qui excluent toute possibilité de suggestion, de lecture de pensée et de rapports magnétiques entre nous; il faut exclure aussi, d'un autre côté, la possibilité qu'un médium écrivain et un commerçant de Cleveland aient pu se procurer des informations sur une personne restée obscure et morte dans un autre hémisphère, à mille milles de distance, quarante années auparavant. Et cependant, j'avais reçu de ces étrangers, si éloignés de ma résidence, d'une manière spontanée et non demandée, comme provenant d'un monde supernormal, la description précise d'un fantôme répondant exactement à la personnalité de Violette; puis le nom d'une parente de cette dernière (ce qui appuyait grandement la supposition que c'était elle qui se manifestait); puis le nom réel de Violette; enfin la désignation de sa parenté avec Mme D... ; et tout cela en l'absence d'allusions ou de suggestions de ma part.

Les lecteurs sauront apprécier la valeur de cet ensemble de révélations véridiques, lesquelles constituent d'elles-mêmes une preuve d'identité merveilleuse, mais qui ont pour moi une signification plus élevée encore, par le fait qu'elles contenaient des particularités intimes se rapportant à ma jeunesse et à celle de Violette, *particularités que personne, en deçà de la Grande Frontière, ne pouvait connaître*, et dont je ne puis parler ici que très vaguement; c'étaient des détails ensevelis dans un passé lointain, mais existant dans les recoins secrets de deux cœurs, pour lesquels ils s'étaient changés en souvenirs sacrés. Pour moi donc — le survivant — ces révélations fournirent la preuve intime et certaine que les souvenirs, les pensées, les affections humaines survivent eux aussi à la mort, conviction qu'il est impossible de transmettre ou imposer à d'autres, puisque les données sur lesquelles elle se fonde ne peuvent procurer que des formes personnelles de certitude.

Sous-groupe *B.*

Apparitions identifiées au moyen de portraits.

Huitième cas. — Je l'extrais du vol. VIII, p. 178, des *Proceedings of the S. P. R.* Myers écrit ces phrases préliminaires en le rapportant : Le récit suivant nous fut envoyé avec le nom des protagonistes, mais avec prière de ne pas les publier et de taire les particularités de lieux, à cause de la nature très triste de l'incident exposé. La relatrice, que nous appellerons Mrs. M., s'exprime ainsi à la date du 15 décembre 1891 :

Avant de raconter l'histoire de ma vision, je désire faire savoir que j'ignorais complètement que la maison habitée par moi eût la réputation d'être « hantée », et que des événements douloureux de caractère intime fussent arrivés au sein de la famille y ayant résidé longtemps avant nous. La maison en question, très bien située, était en partie neuve et en partie ancienne et nos chambres à coucher se trouvaient dans la partie ancienne. Deux branches d'escalier y conduisaient, lesquelles convergeaient sur un palier pourvu d'une fenêtre; de ce palier, on passait dans l'antichambre.

Un soir, vers 11 heures, je venais de me retirer dans

ma chambre, lorsqu'il me sembla entendre au loin des plaintes, puis des sanglots déchirants. J'écoutai plus attentivement et me convainquis de leur réalité. Je rallumai vivement le gaz, courus sur le palier que l'on sait, j'ouvris la fenêtre et je regardai. Je vis alors, sur l'herbe, une très belle jeune fille agenouillée devant un militaire en uniforme de général, qui implorait un pardon en sanglotant et les mains jointes. Mais celui-ci la repoussait dédaigneusement! Je m'émus en faveur de la jeune fille, et sans hésiter je descendis l'escalier, j'ouvris la porte qui donnait sur le pré, invitant la jeune fille à venir me confier ses peines. Dès que j'eus formulé cette phrase tout disparut! — Je n'éprouvai aucune frayeur; et, retournée dans ma chambre, je pris note immédiatement de ce qui m'était arrivé. Mrs. M... avait conservé la note en question, qu'elle envoya ensuite, sur sa demande, à la *Society for P. R.* — C'est une demi-feuille de papier à lettre sur laquelle sont tracés au crayon les mots suivants : « Mars 13, 1886. — A ce moment, j'ai vu deux fantômes sur le pré : un militaire en uniforme de général, et une jeune dame agenouillée à ses pieds. (11 heures 40 du soir.)

Mon mari n'était pas à la maison à cette époque, mais une de mes amies habitait avec moi; je me rendis dans sa chambre avec le prétexte que je me sentais impressionnée par certains bruits que je venais d'entendre, et que j'avais besoin de me remettre. Suivirent des jours de grande agitation nerveuse; c'est pourquoi j'étais d'autant plus étonnée de ne pas m'être effrayée au moment de l'apparition.

Il résulta que ma vision se rattachait à une histoire malheureusement trop vraie. La fille cadette d'une très vieille et très orgueilleuse famille ayant habité cette maison, avait donné le jour à un fils illégitime; son père, sa mère et ses parents furent impitoyables pour elle; ils ne pardonnèrent pas, la répudièrent, et la pauvre enfant mourut de douleur. Le général de ma vision était strictement apparenté avec elle (et même parent très éloigné de mon mari); la malheureuse avait en vain imploré son pardon. (Dans une autre lettre, Mrs. M... expose la carrière militaire de cet officier très distingué.)

Les traits du général restèrent si bien marqués dans ma mémoire, que plusieurs mois après l'événement, me trouvant avec mon mari en visite auprès d'une famille qui possédait un portrait de lui, je m'arrêtai soudain devant le portrait, disant à mon mari : « Regarde! C'est le général! » — Et c'était vrai!

Dans une lettre suivante, Mrs. M... écrit : « Lorsque j'ouvris la porte qui donnait sur le pré, je perçus nettement les formes, qui ne disparurent pas d'une manière soudaine, mais à la façon d'un tableau dissolvant, c'est-à-dire graduellement; et je ne m'en allai pas jusqu'à ce qu'elles se fussent complètement fondues. Impossible pour toute personne vivante d'imiter une scène pareille... Le général naquit et mourut dans la maison où il m'apparut... J'ignorais que son portrait se trouvât dans la famille où je le vis, n'ayant jamais eu l'occasion de pénétrer dans la chambre où il était placé. La triste épisode de la jeune fille répudiée advint vers l'année 1847 ou 1848. (Mrs. M... ajoute qu'un commerçant du pays, apprenant le fait, observa: « Il n'est pas rare qu'on la voie apparaître en cet endroit. Pauvre esprit malheureux! Elle fut si cruellement traitée pendant sa vie! »)

Le mari de Mrs. M... écrit ce qui suit à la date du 23 décembre 1891 : « J'ai vu la lettre de ma femme au sujet de sa reconnaissance du portrait de Sir X. Y... — Je n'avais rien dit à ce sujet à ma femme; mais, connaissant l'existence de ce portrait très ressemblant du général, je lui proposai de nous rendre ensemble en visite auprès de cette famille (dont le chef était neveu de Sir X. Y...), anxieux de voir l'effet que sa vue produirait sur elle. Dès qu'elle fut entrée dans la chambre, ma femme tressaillit, changeant de couleur et fixant son regard sur le portrait, s'exclama : « Regarde! C'est le général!..... » Comme il existait des liens de parenté, entre la famille en question et moi, je n'en ignorais pas le passé; quant à ma femme, elle lui était étrangère, et certainement je n'avais pas pris soin de l'informer d'événements que j'avais moi-même presque oubliés.

Le cas ci-dessus revêt les caractères déjà rencontrés dans un autre précédemment cité (1er cas) où le fantôme apparu était une reproduction automatique d'une situation réalisée jadis; et Myers retourne à ce propos sur l'hypothèse de Gurney relativement à la probable « persistance de pures images que les organismes des personnages en cause auraient imprimées à l'ambiant — on ne sait où ni comment — et qui, en certaines circonstances, se révéleraient aux sensitifs ».

Comme je l'ai fait observer précédemment, il ne me semble pas nécessaire de recourir à une hypothèse aussi hardie, puisque l'hypothèse télépathique — étendue aux communications entre vivants et trépassés — suffirait à expliquer les faits. Il faut observer à l'appui de cette dernière que dans le cas présent le phénomène d'hallucination auditive précéda celui de la visualisation, et fut caractérisé par un sens de localisation assez précise pour servir de guide au percipient, circonstances qui suffisent à exclure l'hypothèse de la « persistance des images », car si l'audition précéda la visualisation, il faut avant tout expliquer le premier phénomène, qui ne peut s'éclaircir par l'hypothèse en question, vu que les sons ne sont pas des images.

Par conséquent, ce cas est assez facilement explicable par l'hypothèse que j'avance, étant donné que si la cause du fait doit être recherchée dans la mentalité du général défunt repensant à cette scène de douleur, on comprendra que l'écho des accents désespérés de sa nièce implorant miséricorde, ait occupé une large part dans ses souvenirs, déterminant l'hallucination auditive correspondante chez la percipiente, avec localisation dans le pré où la scène se déroula. Il n'y a dans cette explication rien d'arbi-

traire ou d'artificieux, car elle est conforme à ce qui se réalise dans les cas d'*audition* télépathique entre vivants.

Je dois relever maintenant un détail de l'épisode cité, qui comporte une contradiction apparente avec la thèse que j'ai développée en commentant l'autre épisode de la « petite vieille de L. », victime des mauvais traitements de son mari (1er cas). Je démontrai alors que le fait de la visualisation du fantôme de la petite vieille, à l'exclusion de celui du mari, était conforme à ce qui devait se réaliser dans le cas où l'hallucination aurait eu son origine dans la pensée de ce dernier; mais nous voici maintenant en face d'un épisode où se manifestent simultanément les deux protagonistes : la victime et l'oppresseur. Comment concilier les faits? Malgré les apparences, il n'y a aucune contradiction entre les deux épisodes.

En les analysant d'après les méthodes d'introspection psychologique, on remarque que dans le premier d'entre eux, la visualisation subjective, telle qu'elle devrait se présenter à un homme en de pareilles conditions de culpabilité et de remords, ne pourrait consister que dans l'image de la victime accroupie sur son lit de douleur; pour le second, au contraire, où la scène culminante — celle de la victime implorant miséricorde — est composée de deux figures formant un groupe d'action dramatique unique, la visualisation subjective de cette même scène ne pourrait que se présenter dans son intégrité au protagoniste du drame, c'est-à-dire que celui-ci, par une loi fondamentale de projection mnésique, devrait s'objectiver mentalement lui-même, en acte de repousser la malheureuse victime de son propre orgueil, et conséquemment déterminer chez d'autres la représentation hallucinatoire identique dans le cas de transmission télépathique.

Donc, les deux épisodes, loin de présenter une contradiction entre eux, sont au contraire psychologiquement conformes à ce qui devait se réaliser étant données les situations différentes dans lesquelles ils se déroulèrent, et leur divergence apparente se mue en une confirmation ultérieure de la thèse soutenue.

NEUVIÈME CAS. — Je l'extrais du vol. V, p. 416 des *Proceedings of the S. P. R.*

Le relateur et le percipient — Mr. John E. Husband — ainsi que le principal témoin — Miss K. Falkner — étaient personnellement connus de Myers, lequel s'arrêta longuement à raisonner avec eux sur le cas intéressant qui leur était arrivé. Cette fois aussi, le fantôme se comporte intelligemment par rapport au percipient.

15 *septembre* 1886. — Voici en peu de mots comment se déroulèrent les faits. Une nuit de janvier 1886, je me trouvais dormir à un hôtel de Madère : la lune resplendissait, et j'avais laissé la fenêtre ouverte. Tout à coup j'eus l'impression que quelqu'un se trouvait dans la chambre, et, en ouvrant les yeux, je vis un jeune homme sur les vingt-cinq ans, endossant un costume de flanelle, qui, debout à côté du lit indiquait avec son index et son bras étendu la place où j'étais couché. Plusieurs secondes se passèrent avant que je réussisse à me persuader de la réalité de ce que je voyais. Enfin, je me levai d'un bond en regardant l'intrus en face; et je le vis assez distinctement pour l'identifier plus tard dans une photographie qu'on me présenta. Je lui demandai ce qu'il voulait, sans obtenir de réponse; mais l'expression du regard et l'index dirigé sur moi semblaient dire que je me trouvais à sa place. J'essayai de le frapper d'un coup de poing, mais je ne l'atteignis pas; j'allais m'élancer sur lui, lorsque je le vis disparaître lentement à travers la porte fermée, sans qu'il détachât jamais son regard de ma personne.

Je vins à savoir ensuite que le fantôme perçu par moi était celui d'un jeune homme décédé dans cette même chambre... (*Signé :* JOHN E. HUSBAND.)

Cette autre lettre fut écrite par Miss K. FALKNER, résidant à Wisbech, Churchterrace, laquelle logeait au même hôtel à l'époque de cet incident.

8 *octobre* 1886. — Le fantôme apparu à M. Husband, pendant sa résidence à Madère, était celui d'un jeune homme mort à l'improviste plusieurs mois auparavant dans la chambre qu'il occupa ensuite. La particularité la plus étrange du fait est en ceci que ce dernier n'avait jamais connu le jeune homme, ni entendu parler de lui ni de sa mort. Il me raconta sa vision le matin qui la suivit, et, d'après la description qu'il m'en fit, je reconnus aussitôt le jeune défunt dans ce fantôme; je fus fortement impressionnée, mais me retins de le lui dire et d'en parler à d'autres. Un moment après, Mr. Husband raconta l'incident à mon frère, en ma présence et, dès que nous l'eûmes quitté, nous observâmes simultanément : « Il a vu le fantôme de Mr. D... »

Je laissai passer plusieurs jours sans plus parler du fait avec Mr. Husband; après quoi, je lui fis voir à l'improviste une photographie du défunt; il observa et dit immédiatement : « C'est le jeune homme qui m'est apparu l'autre nuit; cependant, il portait un costume différent. » Et il se mit à le décrire : c'était un costume de jeu, serré autour du cou au moyen d'une cravate de matelot. J'ajoute que Mr. Husband est un homme tout à fait pratique, et le dernier que l'on pût accuser d'être sujet à faire de la fantaisie sur des visites d'outre-tombe. (*Signé :* Miss K. FALKNER.)

Il résulta d'une enquête ultérieure que le jeune homme en question, Mr. du F., était mort dans cette chambre à la date du 29 janvier 1884, et que Mr. Husband l'avait occupée à la date du 2 février 1885, c'est-à-dire plus d'un an après.

DIXIÈME CAS. — Le protagoniste en est un homme de science très renommé et personnellement connu par Myers. Il désire que son nom ne soit point publié, et les initiales que l'on donne ne correspondent pas

à la réalité. Le fait est extrait du vol VI, p. 57, des *Proceedings of the S. P. R.*

En 1880, je succédai à Mr. Q... à la charge de bibliothécaire de X... Je ne connaissais pas mon prédécesseur, et lorsque le fait que je vais raconter m'arriva, je n'avais jamais vu un de ses portraits. Il se peut que je l'aie entendu décrire par quelque assistant de la bibliothèque, mais je ne me souviens pas de cela.

Un soir du mois de mars 1884, je me trouvais seul dans la bibliothèque, occupé à un travail que je poursuivais depuis quelques heures, lorsque je m'aperçus que si je ne me hâtai pas, je manquerais le dernier train pour H..., lieu de ma résidence à cette époque. Il était 10 h. 55, et le train partait à 11 h. 5. Je pris dans ma main plusieurs livres et m'acheminai en traversant une chambre réservée qui aboutissait dans le salon de lecture au moyen d'un corridor. Lorsque j'éclairai ce dernier avec ma lampe, il me sembla apercevoir au fond la silhouette d'un homme. Je pensai immédiatement à un voleur qui se serait introduit dans la bibliothèque, chose très vraisemblable et à laquelle j'avais déjà pensé plusieurs fois. Je revins sur mes pas, déposai mes livres, pris un revolver, et tenant la lampe derrière moi, je m'avançai de nouveau à travers le corridor (il existait là une cachette où je supposai que le voleur s'était dissimulé pendant la journée), et j'entrai dans la salle. Je ne vis personne, mais la salle était vaste et encombrée de bibliothèques ; j'intimai à haute voix au voleur l'ordre de s'avancer, répétant ce cri plusieurs fois, bien plus dans l'espoir de me faire entendre par quelque policeman passant dans la rue, que pour attirer l'intrus. Tout à coup, je vis un visage sortir de derrière une bibliothèque et regarder tout autour. Je dis « de derrière une bibliothèque », mais en réalité il apparaissait étrangement situé, et l'on aurait dit que le corps de la personne se trouvait dans la bibliothèque, le visage s'étant avancé jusqu'au bord sans que j'en aperçusse le buste. C'était une figure pâle, totalement privée de poils, avec des orbites creux. Je me dirigeai de ce côté, et en même temps je vis un vieillard aux épaules carrées surgir de derrière la dernière bibliothèque, me tourner le dos, et, sans faire de bruit, s'acheminer d'un pas glissant vers la porte d'un petit « lavabo » auquel on n'accédait que de cette même salle. Je le suivis, mais arrivé dans le cabinet, je ne vis plus personne. J'ouvris la petite fenêtre que je trouvai fermée au verrou ; elle donnait sur une cour exiguë, à dix pieds plus bas, dont le fond était constitué par une lucarne à verres ; en haut, les murs atteignaient une hauteur d'une vingtaine de pieds. La cour était située au centre du bâtiment, et tout homme qui aurait sauté en bas aurait inévitablement cassé les verres ; personne, d'ailleurs, n'aurait pu grimper en haut sans une échelle, qui n'y était pas. D'autre part, cet homme n'aurait pas eu le temps de passer par la fenêtre sans que je fusse arrivé sur lui. Complètement désorienté, je voulus cependant regarder dans la petite armoire qui se trouvait sous le bassin et dans laquelle un enfant n'aurait pas pu entrer. J'avoue qu'à ce moment j'éprouvai cette certaine impression que les romanciers définissent « la sensation de l'occulte ». Lorsque je m'en allai, j'avais manqué le train.

Le matin suivant, je parlai de cet incident à un clergyman de l'endroit, lequel, entendant ma description, s'écria : « Seigneur ! vous avez vu le vieux Q... ! » Peu de temps après, on me fit voir une photographie de lui tirée d'un portrait à l'huile, et la ressemblance entre elle et ma vision me parut surprenante. Mr. Q... avait perdu la barbe et les sourcils à la suite — je crois — d'une explosion de poudre pyrique ; on me dit, en outre, que sa marche était caractérisée par un pas hâtif et presque glissant, et qu'il avait les épaules rehaussées de façon à paraître carrées. Par des informations ultérieures, j'appris que le jour où il m'apparut était l'anniversaire de sa mort...

Onzième cas. — Il se rapporte à une maison « hantée » au sujet de laquelle Podmore publia une relation minutieuse dans le vol. VI, p. 276-282 des *Proceedings of the S. P. R.* Je me bornerai à la résumer en grande partie, car elle est très étendue.

Au mois d'octobre 1885, dans l'habitation de Mr. Z., on commença à entendre des bruits de toute sorte, en même temps que l'écho de pas cadencés dans les chambres, et plus tard un fantôme féminin se fit voir, qui fut identifié par la suite comme étant celui d'une dame défunte qui avait habité la maison. Au mois de mars 1886, le maître d'hôtel la vit à deux reprises. Au mois de juin, les familiers entreprirent des expériences de typtologie avec la table, pendant lesquelles l'esprit hanteur se manifesta, en préannonçant qu'il se serait montré ce même soir à 11 heures. Ce qui se réalisa, bien que trois personnes seulement des assistants aient pu le voir. Le maître de maison, M. Z., écrit à ce sujet les lignes suivantes :

Ma femme vit l'apparition en quatre temps différents. Ce qu'il y a de plus intéressant, à mon avis, c'est l'utilité des tables tournantes. Je n'avais jamais assisté à des expériences de ce genre, et lorsque nous nous disposâmes autour de la table, aucun de nous ne pensait sérieusement que l'esprit hanteur dût se manifester, ni que quelque chose d'utile pût sortir de cette forme de passe-temps. D'autre part, bien que j'eusse fréquemment entendu d'étranges rumeurs dans la maison, et sachant que mes serviteurs murmuraient que la maison était hantée, malgré cela, rien n'était arrivé qui suffît à justifier ces bruits jusqu'à l'hiver dernier, lorsque le maître d'hôtel vit nettement le fantôme auprès de la cheminée. Grâce à nos expériences, une donnée importante fut établie d'une façon satisfaisante, et c'est que deux ou trois personnes, dans une assemblée, ont le privilège d'apercevoir un fantôme, tandis que les autres en ignorent la présence. Pour moi, je me suis inutilement efforcé de le voir en quatre circonstances différentes. Dans le

cas dont je parle, ma femme, une dame de nos amies et le maître d'hôtel le voyaient clairement, tandis que rien n'existait à l'endroit désigné pour les quatre autres personnes... Que le fantôme se soit réellement présenté du côté de la galerie, cela ne peut être mis en doute, car tous trois le virent au même point et l'annoncèrent simultanément.

Podmore interrogea à ce propos Mrs. Z. et rapporte ce qui suit :

D'après son récit, on apprend que la forme apparue était la même pour les trois percipients. Mrs. Z... en distingua clairement les traits, de manière à l'identifier quelque temps après dans une photographie représentant une dame ayant vécu dans cette même maison plusieurs années auparavant et qui était morte depuis plusieurs années lorsque Mrs. Z... vint y habiter. Cette dernière ne la connaissait pas et n'en avait jamais vu de portrait. (*Ivi*, p. 80.)

A propos de la manière dont l'identification du fantôme se produisit, le mari de Mrs. Z. écrit ce qui suit :

Un monsieur résidant à C..., ayant entendu parler de la prétendue apparition dont ma femme avait été témoin, prit avec lui une demi-douzaine de photographies, parmi lesquelles il introduisit celle du prétendu esprit hanteur, et vint nous trouver avec l'intention de confondre ma femme. Celle-ci était absente lorsqu'il arriva, et, lorsqu'elle arriva, nous évitâmes tous de faire allusion à l'expérience projetée. A un moment donné, je passai les photographies à ma femme, lui demandant si par hasard parmi ces portraits, qui remontaient tous à vingt ans en arrière, il y en avait qui lui rappelaient d'anciennes connaissances. Elle crut reconnaître dans l'un d'eux les traits de jeunesse d'une amie qui était présente. Alors, j'en tirai un autre que je lui lançai à travers la table, en lui disant : « Et celle-ci? Qui est-ce? » Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria : « Oh! celui-ci, c'est le fantôme! D'où vient donc ce portrait? » Nous restâmes tous très déconcertés et impressionnés par cette reconnaissance, surtout le propriétaire des photographies qui, jusqu'au dernier moment, avait ri et plaisanté de ces faits...

Douzième cas. — J'extrais du recueil d'Alexandre Aksakoff l'épisode suivant obtenu avec la médiumnité de sa femme.

Le 26 février 1873, je tins seul une séance avec ma femme. Elle s'endormit bientôt, et sa main se mit à dicter en français un message de caractère intime, où l'on faisait allusion à une séance antérieure à laquelle avait assisté une dame de notre connaissance, la comtesse A. Tolstoï, femme du vice-président de l'Académie des Beaux-Arts. Le message venait de la fille défunte de la comtesse et était adressé à cette dernière. Inutile de parler de son contenu, car la preuve d'identité se trouve dans ce qui suit.

Ma femme, en se réveillant, observa : « C'est étrange, je voyais quelqu'un. » — « Qui donc? » — « Une personne. » — « Homme ou femme? » — « Une femme très belle, qui me frappa par la splendeur de ses prunelles bleues, qui semblaient intérieurement éclairées. Elle se tenait devant moi, à une certaine hauteur de terre. Elle était jeune, bien formée et vêtue de blanc. » — « Brune, peut-être? » — « Oui. » — Ne te semble-t-il pas la reconnaître? » — « Non; de toute façon, elle m'a laissé une impression très agréable. Il est vrai que je dormais, mais ce n'était pas un sommeil ordinaire. »

Cette conversation eut lieu immédiatement après le réveil de ma femme, laquelle ignorait que sa main eût dicté un message, et d'autant plus son contenu et sa signataire. Ni elle, ni moi ne pouvions savoir si l'apparition avait des rapports avec la communication.

Un mois après, ma femme rendait visite à la comtesse Tolstoï, dont le mari était mort, et, passant dans une chambre écartée où elle n'était jamais entrée, elle se trouva en face d'un portrait de jeune femme inconnue par elle, mais dans laquelle elle reconnut immédiatement la belle jeune femme qui lui était apparue sous forme de vision intérieure. C'était le portrait de la fille défunte de la comtesse. (*Animisme et Spiritisme*, p. 606.)

Treizième cas. — Avec le consentement gracieusement accordé par la présidence de la *Society f. P. R.*, j'extrais du *Journal* de cette Société (1906, p. 290), l'intéressant épisode suivant raconté par Mrs. Verrall, et par conséquent digne d'une haute considération, étant donné les éminentes qualités d'observatrice propres à la percipiente, et les méthodes sévères d'introspection psychologiques auxquelles elle se soumet elle-même. On passe sous silence les noms des localités et des personnes, qui sont cependant dûment enregistrés au Secrétariat de la Société. Mrs. Verrall raconte ce qui suit :

Vendredi dernier (date omise), je partis pour A..., afin de visiter les époux Z..., auprès desquels je n'avais plus été depuis le jour où ils s'établirent à A... Le dimanche suivant je me rendis à l'église en compagnie de Mrs. Z..., et, avant que le service ne fût commencé, vers 10 h. 55, lorsque je me préparais à prendre place, j'éprouvai subitement l'étrange sensation de quelque chose qui allait arriver se rattachant avec le chœur, en face duquel j'étais assise. Le service commencé, la sensation se dissipa; mais, un instant après, j'eus l'impression d'une figure humaine debout auprès de l'angle sud du chœur, qui dura pendant une grande partie du service, se dissolvant peu de temps avant la fin du sermon. Je me sers à bon escient de cette phrase : *impression d'une figure*, car je ne la considérai pas un instant comme une chose réelle, et je m'étais aperçue qu'elle persistait lorsque je fermais les yeux. Je la voyais d'une manière très distincte, et je l'observai avec la plus grande attention, en vue de la possibilité d'une identification. Elle resta immobile sur la place, et je ne la vis pas disparaître; ce qui doit être attribué au

fait que je portais mon regard de temps en temps seulement vers cet endroit, pour m'assurer de sa persistance, et un moment vint où je ne la revis plus; bien que je m'employasse intensément à en provoquer la réapparition, je ne pus y parvenir.

A peine sortie de l'église, je racontai le fait à mon mari en présence des époux Z... Je reproduis ci-dessous la relation de M. Z..., conformément à la description que je lui avais faite, description qui lui avait rappelé les frères C. D... et E. D..., dont les noms étaient étroitement rattachés à l'église, où ils étaient enterrés. La famille D... m'était totalement inconnue. Le lendemain, on me présenta les portraits en gravure des deux frères, et je reconnus immédiatement dans le plus jeune — Mr. E. D... — la forme apparue que, comme je l'ai dit, je vis assez distinctement pour être sûre de la reconnaître dans le cas où je l'aurais rencontrée ou que j'en eusse vu le portrait. Je l'avais jugée d'un âge entre 40 et 45 ans, et à l'époque où la gravure fut exécutée, M. E. D... en comptait 37. On me fit voir dans la suite deux portraits à l'huile de lui, où il était représenté à des époques différentes, ce qui servit à reconfirmer ultérieurement l'identification, bien que dans le portrait le représentant à un âge plus jeune, j'eusse remarqué un teint rosé contrastant avec le teint jaunâtre de la forme apparue. L'autre portrait rendait l'effet remarqué par moi d'une peau plus foncée que les cheveux, et, dans les trois, la coupe des cheveux et de la barbe, comme les traits et l'expression du visage, étaient pleinement concordants. Les trois portraits ne reproduisaient que la tête et les épaules, et il ne m'était possible de rien déduire relativement au maintien habituel de Mr. E. D..., et ceux-ci ne le représentaient pas en habit, tel que je l'avais vu.

Dans les notes de la main de Mr. Z... rapportées ci-dessous, sont exposés les résultats de recherches ultérieures. Il ne me reste, quant à moi, qu'à déclarer que je n'ai jamais eu à expérimenter des impressions semblables. (*Signé :* MARGARET DE G. VERRALL.)

Mr. Z. écrit :

Mrs. Verrall arriva en visite chez nous le vendredi (date omise) de l'année en cours. C'était la première fois qu'elle venait en ces lieux. Le matin du dimanche suivant, à la sortie de l'église et devant le Dr Verrall, Mrs. Z... et moi, elle décrivit en ces termes un fantôme qui lui était apparu dans l'église même. Les notes rapportées ici furent prises immédiatement; nous ne suggérâmes rien, pour notre part, au sujet de l'identité du fantôme jusqu'à la fin de la description. Voici le récit de Mrs. Verrall :

« Dès que j'entrai dans l'église, j'eus l'impression que quelque chose allait arriver. A peine le service commencé, je vis apparaître un fantôme d'homme de haute taille, d'apparence aristocratique, et dont je voyais le visage de trois quarts, du côté gauche. Ce n'était ni un militaire, ni un ecclésiastique. Il se tenait debout près de la porte du chœur, en regardant l'église. J'eus l'impression que sa présence en ce lieu avait une signification, que cette figure s'associait à cette localité, et non à des personnes spéciales. Les épaules ne semblaient pas suffisamment larges par rapport à la grandeur. Le visage était ovale, sans rien de bien caractéristique; le nez long, la peau obscure et pâle, d'un âge de 40 à 45 ans. Il ressemblait un peu à Mr. Q..., mais paraissait plus florissant. Il portait des moustaches, une barbiche. Les moustaches étaient minces et la barbiche courte, peu fournie et coupée en carré, en rapport avec les lignes du visage. La barbe était brune, de même que les cheveux qu'il portait repoussés et lisses sur la tête, et tombant librement sur les côtés; ils paraissaient plutôt fournis et frisés, et étaient coupés assez courts. La forme portait un *frac* noir à longs pans, pantalons gris, cravate de soie grise nouée négligemment et visible sous la courte barbiche. Il avait l'apparence d'un gentilhomme. Sur le côté droit du *frac* pendait un pince-nez d'or à ressort recourbé; le bras droit tombait étendu et sans gant; le bras gauche était plié et tenu horizontalement sur la poitrine dans une position rigide, avec la main gantée suivant directement le bras. L'impression la plus intense éprouvée par moi se rattachait à ce bras et à cette main.

J'eus également l'impression de quelque chose de rouge en relation avec cette forme et se rapportant à je ne sais quoi de petit. Cette impression n'était pas visualisée, ni localisée sur sa personne, et ne se concréta en aucune forme. Je sentais comme s'il s'était agi d'un ordre de chevalerie que la personne visualisée ne portait pas à ce moment. »

Telle est la narration de Mrs. Verrall; avant de la commencer, elle demanda si un certain C. D..., décédé, et qu'elle connaissait de nom, parce qu'il était intimement rattaché à ce lieu, avait l'habitude de tenir le bras gauche dans une position caractéristique. A ma réponse négative, elle se mit aussitôt à me raconter sa vision. Ayant entendu la description du fantôme, je suggérai qu'il pouvait s'agir de E. D..., c'est-à-dire du frère de C. D..., mort également, et que je ne connaissais pas, mais dont elle m'avait rappelé un portrait que j'en avais vu auprès d'une famille du voisinage. Je dois déclarer que Mrs. Verrall ne pouvait avoir vu ce portrait ni les autres de lui, et que je n'en possède pas moi-même.

Le jour suivant, Mrs. Verrall voulut se rendre avec moi visiter les portraits en gravure des deux frères, et elle reconnut immédiatement la forme apparue dans celui d'un des deux frères. Nous portâmes ce portrait à la maison, et Mrs. Z... et le Dr Verrall convinrent avec moi qu'il s'accordait dans chaque détail avec la description de la forme visualisée. En outre, nous convînmes également, le Dr Verrall et moi, qu'il était très naturel que le visage apparu à Mrs. Verrall dût lui rappeler celui de Mr. Q..., que nous connaissions.

A la suite de recherches pratiquées ultérieurement par Mrs. Z... et moi, on vint à savoir par trois personnes interrogées séparément, et qui avaient personnellement connu Mr. E. D..., que ce dernier avait l'habitude de porter le bras gauche horizontalement plié sur la poitrine. Nous apprîmes également qu'il était de haute taille, et qu'il boitait de la jambe gauche, pour se l'être cassée à deux reprises (supposait-

on). Je fais remarquer qu'en général les personnes boiteuses ont la constante habitude de porter le bras correspondant à la jambe défectueuse dans la position analogue à celle observée sur le fantôme.

Je me trouvais avec Mrs. Verrall lorsqu'on lui montra les portraits à l'huile des frères en question, et je conviens pleinement avec elle qu'ils reconfirment plus que jamais l'identification.

E. D... était jurisconsulte et membre du Parlement; il mourut il y a environ vingt ans, et il est par conséquent probable qu'il ait parfois porté un vêtement du genre de celui décrit.

Il ne résulte pas que des raisons spéciales tendent à faire coïncider le jour où il apparut (je m'exprime ainsi car il me semble difficile de résister à l'évidence de son identification avec le fantôme apparu) avec quelque date d'un intérêt spécial pour lui; de toute façon, ce n'était ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort.

Au sujet de l'impression de quelque chose de rouge en connexion avec la forme, j'observe que c'est la couleur de fond dans le blason de la famille D... Ce blason est reproduit dans une partie de l'église, mais il est invisible du point où se trouvait Mrs. Verrall, et cette dernière ne pouvait l'avoir aperçu en s'y rendant.

Mr. Z... et le Dr Verrall signent la relation présente en confirmation de ce qui les y concerne. (*Signé :* X. Y. Z..., A. W. VERRALL.)

Par la suite, Mr. Z. eut l'occasion de parler avec la veuve de M. C. D., frère de E. D., dont il apprit que ce dernier avait la jambe gauche plus courte de deux pouces que l'autre, raison pour laquelle il boîtait. — Il portait la cravate négligemment nouée, et à l'occasion de parties de chasse seulement il la nouait à la marinière pour que les bouts ne voltigeassent pas. — Elle ne se rappelait pas le détail du bras gauche horizontalement tenu sur la poitrine; cependant Mr. Z. remarque dans un *post-scriptum :*

Juillet 1906. — Après avoir écrit le rapport ci-dessus, j'obtins des reconfirmations ultérieures indépendantes, sur le fait que Mr. E. D... portait effectivement le bras gauche dans la position où le vit Mrs. Verrall.

QUATORZIÈME CAS. — Il se produisit avec le médiumnité d'Eusapia Palladino pendant une séance à laquelle j'assistais, dont je fus relateur, et que je publiai dans mon ouvrage intitulé : *Ipotesi Spiritica e teoriche scientifiche* (p. 358).

(*Procès-verbal d'une séance tenue au siège du Cercle Minerve, le soir du* 10 *février* 1902.)

Sont présents : MM. Félix Avellino, Evaristo Testa, Gerolamo Pastorino, Giocondo Faggioni, Ernesto Bozzano... A la gauche du médium a pris place M. Giocondo Faggioni. La chambre est faiblement éclairée par la lumière d'une bougie posée dans l'antichambre... Tout à coup, nous remarquons des mouvements dans le rideau, localisés derrière les épaules de M. Testa. Peu après, une main, dont la forme est visible pour tous, émerge à ce point et s'avance jusqu'à rejoindre M. Testa; elle le touche, le caresse et se retire rapidement. Puis le rideau s'agite de nouvau, se regonfle, adhère au visage de ce monsieur, lequel déclare sentir distinctement le contact d'un visage complètement matérialisé. Il n'a pas encore fini sa phrase que nous entendons résonner un baiser sur son visage. M. Testa prie la personnalité qui se manifeste de dire son nom; suivent alors derrière le rideau des émissions de sons légers, interrompus, inarticulés, conservant néanmoins un timbre vocal humain, presque comme s'il y avait eu quelqu'un faisant de suprêmes efforts pour articuler une parole. En effet, ces sons arrivent peu après à se concréter en une voix humaine débile, aphone, hésitante, qui parvient à proférer avec peine la phrase : « Je suis ta mère... mon fils! » Suivent d'autres baisers, d'autres caresses et embrassements longs et affectueux. M. Testa, plus désireux que jamais d'obtenir quelque preuve d'identité définitive, demande à cette forme de vouloir se manifester visiblement. On obtient une réponse affirmative. Et voici que le rideau s'ouvre par le milieu, et, à une hauteur de quarante centimètres environ au-dessus de la tête d'Eusapia, se présente un buste de femme qui s'avance et se retire d'une manière lente et égale. A cause de la position que j'occupe relativement à la porte d'où arrive la lumière, il ne m'est donné de discerner cette forme que confusément; la même chose arrive à MM. Testa et Avellino; il n'en est pas ainsi pour MM. Faggioni et Pastorino, très favorablement situés, qui affirment en distinguer nettement non seulement le profil, mais les traits du visage; et les observations qu'ils font à ce sujet concordent parfaitement. Pendant ce temps, M. Testa qui, à la suite de ces observations, s'est intimement convaincu de l'identité de sa mère, insiste chaleureusement, prie, exhorte la forme matérialisée de vouloir se montrer distinctement. A ces insistances, M. Faggioni, avec l'accent de qui s'apprête à contre-cœur à ôter à d'autres une douce illusion, lui observe : « Mais non, mais non, cher monsieur Testa, la forme que je vois ne peut être votre mère; j'en distingue nettement les traits, et je peux vous dire que c'est une jeune personne. » A quoi M. Testa répondit : « Mais si, mais si, ma pauvre mère est morte à vingt ans! »

Cette surprenante et inattendue coïncidence ne manqua pas de produire une vive impression sur tous les assistants; d'autant plus que personne parmi eux ne pouvait supposer même de loin que la mère de M. Testa fût morte à un âge si tendre. Il ne sera pas inutile de faire observer que M. Testa était une connaissance nouvelle pour tous les assistants, puisqu'il n'était entré comme membre du *Cercle Minerva* que depuis quelques jours.

Ici se termine le procès-verbal de la séance; cependant l'épisode raconté devait avoir une suite très intéressante le lendemain.

M. Testa songea à prouver ultérieurement la vé-

ridicité de l'épisode qui l'avait tant impressionné. Dans ce but, il prit un portrait photographique de sa propre mère, auquel il joignit d'autres portraits de jeunes dames, qu'il eut soin de choisir uniquement parmi ceux qui remontaient à la même époque. Après quoi il se rendit chez M. Faggioni le priant de vouloir bien lui indiquer celui d'entre eux qui ressemblait davantage à la forme apparue. M. Faggioni se mit à les examiner attentivement l'un après l'autre, jusqu'à ce que, jetant les yeux sur le dernier, il s'exclamât : « C'est la forme que j'ai vue! » C'était le portrait de la mère de M. Testa.

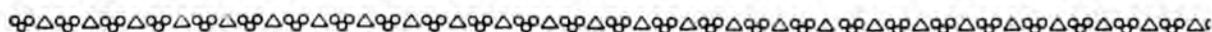
Quinzième cas. — Parmi les cas antérieurs à la période dont s'occupe la classification présente, je rappellerai encore celui arrivé à Lord Lindsay (depuis Lord Crawford) avec D. D. Home. Ayant manqué le train qui devait le reconduire à Norwood, il dut se résigner à dormir sur un canapé dans la chambre de Home. A un moment donné il vit un fantôme de femme surgir au côté du lit du médium, et se dissoudre aussitôt; pas assez vite pourtant pour l'empêcher d'en apercevoir les traits. Le lendemain, en feuilletant un album de photographies, ses yeux tombèrent sur un portrait de femme dans lequel il reconnut immédiatement le fantôme qu'il avait aperçu. Il résulta que ce portrait était celui de la femme défunte de D. D. Home. (*Journal of the S. P. R.*, page 112, vol. IV.)

Les lecteurs trouveront plus loin (20e cas) un autre incident intéressant, appartenant au groupe des « apparitions identifiées au moyen de portraits », et qui y fut relégué parce qu'il fait partie d'un tout théoriquement beaucoup plus important sous un autre point de vue.

Il y a ensuite d'autres cas semblables aux faits cités dont parle Mrs. D'Espérance, à laquelle se manifestaient des fantômes de personnes inconnues qu'elle était en degré de reproduire au crayon, même en pleine obscurité, et qui étaient par la suite identifiés. Cependant Mrs. D'Espérance en parle d'une manière trop générique pour qu'on puisse les prendre en considération. (D'Espérance : *Shadow Land* p. 155.)

Enfin, il faut rattacher à cette forme de médiumnité d'autres cas où des portraits de défunts inconnus, indépendamment de toute vision de fantômes, sont dessinés par l'automatiste. En l'absence du phénomène de visualisation, ces cas ne doivent pas être compris dans le groupe dont nous venons de nous occuper, mais dans les premiers de celui qui va suivre.

(A suivre.)



Société Universelle d'Etudes Psychiques

Section de Paris

Séance du 25 avril 1910

La séance a lieu au siège social de la rue Saint-Jacques. M. le Dr L. Demonchy, Vice-Président, préside. Le procès-verbal de la dernière séance est approuvé.

La visibilité des fils dans la photographie.

M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président, prend la parole pour faire la communication suivante :

Après avoir pris connaissance du très remarquable article paru dans le dernier numéro des *Annales* (pages 33 à 39) au sujet de M. le Dr Ochorowicz et de ses expériences avec Mlle Stanislawa Tomczyk, plusieurs personnes se sont demandé si l'on devait admettre dans un sens absolu l'affirmation de M. Pierre Lebiedzinski, suivant lequel « la photographie constituerait un moyen décisif de contrôle » dans certains cas où les mouvements d'objets légers seraient produits frauduleusement au moyen d'un fil ou d'un cheveu.

En vérité je ne le crois pas. Et je pense être d'autant mieux fondé à exprimer librement cette opinion que :

1° Je suis certain qu'il se produit auprès d'un assez grand nombre de médiums des mouvements d'objets sans contact; j'en suis certain, tout au moins, autant qu'un observateur peut être certain d'observations qu'il a faites, répétées et photographiées dans des conditions où l'usage d'un fil aurait été impossible;

2° Je crois fermement que Mlle Tomczyk est un de ces médiums, car je me refuse à admettre qu'un observateur de la valeur du Dr Ochorowicz ait pu se tromper avec tant de persistance sur une question aussi facile (1);

3° Enfin, je n'ai jamais cessé, depuis plus de dix ans, de préconiser l'application de la photographie aux études psycho-physiques, et de l'employer moi-même le plus que j'ai pu.

(1) Oui, *facile*; et j'y insiste, quoi que puissent prétendre certains théoriciens qui s'intitulent des chercheurs, et qui cherchent les faits nouveaux en physique, à peu près comme les *chemineaux* cherchent du travail dans nos campagnes : fermement résolus à n'en point trouver.

On ne me reprochera donc pas d'être hostile de parti pris à la théorie de M. Lebiedzinski.

J'ajouterai même que, dans le cas particulier où il a opéré et moyennant les précautions qu'il a prises, il est plus que probable qu'un fil un tant soit peu visible se serait inscrit sur la plaque photographique si Mlle Tomczyk s'était avisée d'en employer un.

Cependant il importe, en de telles matières, de se montrer parfaitement précis et de ne laisser s'accréditer aucune légende. Voilà pourquoi, aux personnes qui me demanderaient si réellement « la photographie constitue un moyen décisif de contrôle sous ce rapport », je répondrais sans hésiter : « Non ». Il sera toujours bon de prendre des clichés. Mais aucun de ces clichés ne sera une preuve absolue, une preuve *per se*. Il faudra *critiquer* chacun d'eux, le rapprocher (c'est, d'ailleurs ce qu'a fait M. Lebiedzinski) de clichés-témoins pris dans des conditions aussi semblables que possible; et si cette critique est favorable, nous nous trouverons en présence d'une forte présomption, d'une très grande probabilité, mais non encore d'une certitude absolue, car en photographie plus qu'ailleurs, il est difficile de réaliser des conditions rigoureusement identiques

Mais surtout il serait enfantin de prétendre que, parce qu'un cliché pris d'aventure ne laisse voir aucun fil, il n'y avait réellement aucun fil.

Je ne crois pas très nécessaire de signaler toutes les causes qui peuvent intervenir dans la production ou la non-production, sur un cliché, de l'image d'un fil. L'image d'un fil n'est, en somme, qu'un fin détail; et tous les photographistes savent ce qu'il faut réaliser de conditions diverses pour l'enregistrement de fins détails. Il faut d'abord que l'objectif ait un pouvoir de définition suffisant : 1° par lui-même, c'est dire qu'il doit être bon; 2° du fait de son propriétaire; c'est dire qu'il faut *mettre au point*. Il faut ensuite qu'il y ait contraste entre le fil et le fond sur lequel se détache le fil; et ce contraste dépend lui-même d'un grand nombre de facteurs : coloration propre du fil et du fond; distance du fil au fond; éclairage du fil, éclairage du fond, etc...

Viennent ensuite deux éléments essentiels : l'exactitude du temps de pose et la justesse du développement. Posez trop ou trop peu; développez trop ou trop peu, et vous perdrez un certain nombre de détails.

Voilà ce qu'indique la théorie, et voilà sur quelles bases je me suis appuyé pour tenter quelques essais pratiques.

J'ai commencé par disposer sur un cadre en bois revêtu de papier blanc, différents fils (1) de nuances et de diamètres variés (comme on peut le constater en 1803). Chacun de ces fils était muni d'un ou de



deux voyants. J'ai fait varier d'abord la couleur du fond, la mise au point (en donnant plus ou moins de flou), le temps de pose et le développement. J'ai constaté que, *en bonne lumière naturelle diffuse*, contrairement à mes premières prévisions, il faut presque le faire exprès pour ne pas trouver les fils au développement (sauf toutefois le fil de cocon le plus fin) (1). La tolérance de temps de pose, de développement et de mise au point est bien plus grande que je ne le supposais d'abord. J'attribue ce résultat à ce que les fils se trouvant baignés de tous côtés dans la lumière, ils envoient toujours un reflet brillant dans la direction de l'objectif. Ce n'est d'ailleurs qu'une hypothèse; elle vaut ce qu'elle vaut; mais le fait est là.

Par contre, lorsque la source lumineuse est unique (cas des éclairs de magnésium), le fil échappe très facilement à l'objectif; et l'angle d'incidence de la lumière joue, suivant les probabilités, un rôle important.

Ainsi, en 1796, il est impossible de discerner la moindre trace du cheveu noir au moyen duquel je soulève en l'air une pince hémostatique (2).

En 1795, il en est presque de même.

En 1792, on distingue parfaitement ce fil entre ma main droite et la pince; beaucoup moins bien

(1) Il est possible que la nature de ces fils, indiquée sur le bord du cadre, vienne mal à la photogravure. Il y avait, de haut en bas : 1° un crin de cheval blanc; 2° une racine anglaise (gris glauque); 3° de la soie jaune; 4° de la soie rouge; 5° un cheveu blond; 6° un fil de cocon, très fin, blanc.

(1) Le fil de cocon ne s'étend qu'entre les deux voyants. Les accrochages de droite et de gauche sont en soie jaune identique au fil n° 3.

(2) Pour cette raison même on a trouvé inutile de reproduire ici le cliché 1796.



document photographique ne prouve presque jamais rien par lui-même. Il ne prouve que par la façon dont il naît, dont il est obtenu. C'est pourquoi un cliché n'est pleinement probant que pour son auteur — et pour qui a confiance en son auteur. — Et c'est pourquoi aussi tant de documents dont on approvisionne, dont on encombre le marché psychique, sont fort justement laissés pour compte aux producteurs.

J'ai volontairement omis, pour ne pas trop allonger cette note, l'influence sur la visibilité ou la non-visibilité des fils fins, du mouvement qu'il est relativement facile de leur imprimer ; mais je voudrais rappeler l'attention de mes collègues des *Annales* sur nos vieux amis les « sequins » (2) dont, bien fortuitement, les clichés 1792 et 1793 m'ont fourni d'assez jolis spécimens. Ici, nous ne sommes plus en présence de trous percés dans une feuille de papier ; mais l'éclair magnésique a allumé une foule de petits soleils sur les serrures, les poignées de cuivre et même les saillies de chêne ciré d'un buffet. Ce buffet, naturellement, ne se trouvait pas au foyer, puisqu'il était en arrière-plan ; et les points lumineux, *ayant du flou*, ont fourni des « *sequins* » *par réflexion*, tout à fait semblables en

entre ma main gauche et la pince, surtout vers cette dernière.

Il est vrai que la mise au point était plus rigoureuse en 1792 qu'en 1795 ; mais ce n'est qu'une demi-raison, car si nous nous reportons à 1807 (cliché 9 × 12, pris par un autre appareil *pendant le même éclair* que 1792 et sous un angle légèrement différent) le phénomène se confirme très nettement, quoique dans le sens inverse. Ici, c'est de ma main gauche à la pince que l'on voit le cheveu. De la pince à ma main droite il est complètement invisible sous n'importe quel grossissement (1).

Il est donc bien certain que nous ne devons pas prendre au sens absolu la phrase de M. Lebiedzinski. Mais la photographie n'en restera pas moins pour nous un précieux auxiliaire. Demandons-lui seulement ce qu'elle peut donner, c'est déjà beaucoup. Elle a mille et une vertus : elle ne les a pas toutes. Et surtout elle n'a pas celle de nous fournir automatiquement la certitude et la vérité. Ne nous lassons pas de le répéter : *Un*



(1) Il va sans dire que j'ai les clichés originaux sous les yeux en écrivant ces lignes. Je doute que la similigravure puisse reproduire ces finesses sans une intervention délibérée de la main humaine.

(2) Voir *Annales* 1909 : pages 1. et 271.

principe et en fait aux « *sequins* » *par transparence*, que je présentais ici même en Septembre dernier.



Durant cette communication, M. de Fontenay fit défiler devant les yeux de l'assistance, par des projections lumineuses, un grand nombre de photographies qu'il avait prises pour cette étude (1).

Le Secrétaire ayant envoyé, quelques jours auparavant, à M. Lebiedzinski, le texte de la communication que M. de Fontenay allait faire, il en avait reçu la lettre suivante, qui fut alors lue à son tour :

Monsieur le Secrétaire général,

J'ai lu avec un grand intérêt la communication de M. de Fontenay : « La photographie des fils fins » et je lui suis reconnaissant pour l'occasion qu'il me procure de compléter le rapport de la commission par quelques détails concernant le contrôle photographique, appliqué sous ma direction pendant la séance du 30 octobre dernier.

En effet, on ne peut jamais recommander trop de prudence dans de pareilles expériences, car il est toujours plus facile de prouver que quelque chose, un fil, par exemple, *existe réellement*, que de prouver son *absence*. *Une seule* preuve aurait suffi dans le premier cas, mais, pour être sûr qu'il n'y avait point de fil il a fallu réunir *plusieurs* preuves. Aussi, la photographie *ne fut appliquée* par la Commission du Musée *que comme un des moyens complétant le reste* (1). Et c'est *seulement* dans *ce sens* que nous avons eu le droit de dire que la photographie « présente sous ce rapport un moyen de contrôle décisif ». Il va sans dire qu'elle doit encore être appliquée *convenablement* pour présenter cette valeur scientifique. Voici les conditions et les précautions de nos expériences ; je les résume pour éviter des maientendus ou des critiques éventuels.

Ayant choisi un appareil stéréoscopique parmi les meilleurs (objectifs : Anastigmat double de Goerz, « Dagor », F : 6.8, foyer 90 m/m.) tout neuf, nous avons d'abord soigneusement nettoyé les lentilles, afin d'éviter toute lumière diffuse.

Les photographies ont été prises à l'aide d'une lampe à poudre éclair rapide, à pleine ouverture des objectifs, à une distance de 2 mètres, c'est-à-dire avec une réduction de 1/20.

Dans ces conditions, un fil de cocon, dont l'épaisseur ne dépasse pas 1/50 de millimètre, devrait donner sur le négatif une image de $1/50 \times 1/20 = \frac{1}{1000}$ de millimètre d'épaisseur. Or, un objet d'une telle finesse doit donc être complètement *invisible*. Et cependant sur les négatifs comparatifs *le fil est visible même à l'œil nu*. Pourquoi ? En voici les raisons :

a) La correction optique des objectifs employés en *photographie* (2). n'est jamais suffisante pour donner les images d'une finesse pareille (du moins si on travaille à pleine ouverture) et, par conséquent, les lignes aussi fines apparaissent toujours beaucoup *plus épaisses* que suivant le calcul optique. La mise au point, non précise, augmenterait encore l'épaisseur du fil.

b) La couche sensible d'une plaque n'est pas uniforme ; elle se compose de la gélatine dans laquelle sont incorporés les éléments sensibles (bromure d'argent) sous la forme des *grains* plus ou moins fins. Le diamètre de ces derniers étant de 1/300 à 1/100 de millimètre, chaque ligne, *même la plus fine*, de l'image, se reproduira avec une *épaisseur au moins égale au diamètre du grain* et en réalité *plus grande*, car il est impossible que l'image d'une ligne ne touche au moins *deux grains* voisins.

c) Le fil, c'est-à-dire un objet cylindrique brillant, éclairé, donne un *reflet* plus ou moins fort. Ce reflet possédant une énorme densité de la lumière,

(1) Quelques-unes d'entre elles sont reproduites ci-contre mais, ainsi qu'il était facile de le prévoir, certains détails — et les plus essentiels — bien que nettement distincts sur les négatifs originaux et sur les diapositives projetées, ont dû être soulignés ici par le burin du similigraveur ; — donnan ainsi de simples indications, plus schématiques que fidèles — utiles néanmoins.

(1) Voyez le rapport (*Annales des Sciences Psychiques*, nos 1, 2, 3 et 4, 1910) où toutes les précautions appliquées par la Commission sont décrites très strictement.

(2) Les objectifs télescopiques, microscopiques et pour reproduction ont, comme on sait, une correction beaucoup plus précise.

produit sur le négatif un *halo* qui augmente le diamètre du fil, en proportion de l'intensité de l'éclairage et du degré de l'éclat du fil.

Il en résulte que *les fils même les plus fins* se reproduisent sur le négatif, toujours *avec une épaisseur d'environ* 1/40 à 1/20 de millimètre.

Le fil moins brillant, comme par exemple, le fil à coudre, mentionné dans le rapport, quoique beaucoup plus épais est, cependant, moins visible que le fil de cocon qui luit.

La visibilité dépend aussi du fond : un fil *brillant* s'imprime sur le négatif comme une *ligne noire, aussi bien* sur un fond sombre que sur un fond clair (pourvu qu'on développe soigneusement), tandis qu'un fil peu brillant paraîtra *noir* sur un fond *sombre* et *blanc* sur un fond *clair*.

L'invisibilité totale ou partielle des fils dans les expériences de M. de Fontenay s'explique de la façon suivante :

Si on éclaire un objet cylindrique à l'aide d'un *point* lumineux, on obtient le reflet seulement sur *une partie du cylindre*, partie correspondante à l'angle de réflexion des rayons qui, après la réflexion traversent l'objectif, tandis que le reste du cylindre paraîtra moins éclairé.

Au contraire, si on l'éclaire avec une lumière *diffuse* ou avec une source assez large, on obtiendra ledit reflet *sur toute la longueur* du cylindre (fil).

Il est donc indispensable pour avoir une image *complète*, de placer — ainsi que nous l'avons fait — la lampe au magnésium *devant* un *réflecteur* blanc (un mur, un carton, etc.) pour obtenir une *surface lumineuse aussi grande que possible*.

En terminant, il ne me reste qu'à remercier M. de Fontenay d'avoir entrepris cette série d'intéressants essais, qui me semblent prouver, conformément à nos conclusions, que, *dans les conditions données*, la photographie peut réellement constituer un moyen de contrôle décisif.

Veuillez agréer, monsieur le Secrétaire général, l'expression de mes sentiments distingués.

Pierre LEBIEDZINSKI,
ingénieur-chimiste.

Varsovie, le 7 avril 1910.

P.-S. — J'ajouterai encore qu'en se servant du papier brillant, M. de Fontenay aurait pu obtenir des copies beaucoup plus nettes et plus aptes à une reproduction zincographique.

M. DE FONTENAY. — Je suis heureux de me voir parfaitement d'accord avec M. Lebiedzinski sur le point précis qu'il s'agissait de déterminer. *Dans les conditions données*, et venant s'ajouter à toutes les autres précautions prises par d'excellents expérimentateurs, il me paraît certain que l'absence de toute apparence de fil sur le cliché de Mlle Tomczyk correspondait bien à l'absence de toute espèce de fil entre les mains du médium. Mais, comme le reconnaît M. Lebiedzinski, et comme je crois l'avoir expérimentalement démontré, il faut se garder des généralisations. Un fil dûment existant peut fort bien ne pas venir en de certains cas. C'est ce qu'il importait d'établir.

M. Lebiedzinski observe avec raison que les papiers brillants, genre citrate, donnent un peu plus de finesse que les papiers au bromure. C'est vrai, mais ils ne donnent tout de même que ce qui est sur le cliché. Si j'ai tiré sur bromure les épreuves destinées à illustrer ma note, c'était pour économiser mon temps et parce que les fins détails devaient de toute manière tomber à la zincogravure. Inutile de filtrer l'eau avec laquelle on gâchera du béton, ou de repriser au point de dentelle des voiles de navire. J'avais l'intention de montrer et j'ai montré à mes collègues de la S. U. E. P. les clichés originaux et de très fines projections. Si j'avais su que mes épreuves iraient jusqu'en Pologne, il est certain que je les aurais soignées davantage.

Peut-être aurais-je quelques réserves à formuler sur divers autres petits points secondaires de la note de M. Lebiedzinski, et notamment sur sa comparaison des objectifs usuels et des objectifs télescopiques ; mais cela nous éloignerait beaucoup du psychisme et serait mieux à sa place dans une revue d'optique physique que dans nos *Annales*.

Le Dr L. DEMONCHY pose à M. de Fontenay la question suivante :

« N'y a-t-il pas intérêt, au double point de vue de constater les phénomènes produits et de les mieux contrôler, d'avoir un fond d'une couleur spéciale ? Dans ce cas le fond peut être, soit la muraille, soit le rideau du cabinet, soit même l'habillement du médium.

M. DE FONTENAY. — Un fond uniforme, de quelque couleur qu'il soit, ne présenterait jamais une garantie complète au point de vue qui nous préoccupe en ce moment. Mieux vaudrait un fond à contrastes, comme par exemple un damier blanc et noir, dont les cases seraient suffisamment larges.

Dr DEMONCHY. — Quel est le meilleur appareil photographique à employer : un appareil ordinaire ou un stéréoscopique?

M. DE FONTENAY. — Les deux doivent être employés concurremment. Ils se complètent l'un l'autre.

Expériences pour éclaircir le mécanisme de la Transmission de la pensée.

La parole est donnée à M. DE VESME, Secrétaire.

Vous avez pu voir par la circulaire de convocation, — dit-il — que je me propose de vous conseiller « l'organisation de groupes d'expérimentation pour

examiner le mécanisme de la transmission de la pensée ».

Voici comment on pourrait, en quelques lignes, formuler le problème que je voudrais que nous nous efforcions de tirer au clair :

1° La transmission de la pensée n'est-elle pas une fonction spéciale de la conscience subliminale, comme paraissent l'être les autres facultés supernormales de notre esprit : prémonition, clairvoyance, etc?

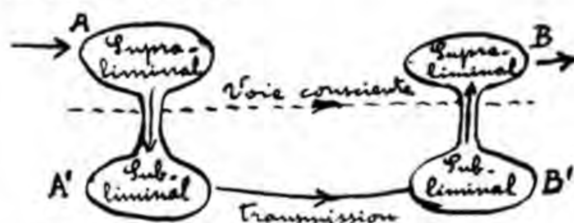
2° S'il en est réellement ainsi, il est évident que, pour obtenir, dans les meilleures conditions possibles, la transmission de la pensée, il faut trouver les meilleurs moyens, d'abord pour atteindre et faire fonctionner la conscience subliminale de l'*agent;* ensuite pour atteindre et impressionner la conscience subliminale du *percipient*, déceler les impressions qu'elle a reçues et les faire jaillir à la surface de la conscience normale. Quels sont les meilleurs moyens auxquels il faut avoir recours pour obtenir ce résultat?

3° Enfin, il serait intéressant d'examiner, en nous servant des méthodes reconnues les meilleures et des données acquises au moyen de ces expériences, quel est le rôle que la télépathie peut jouer dans les communications qu'on appelle « spirites ».

J'ajouterai quelques explications pour chacune des trois questions ci-dessus.

I. Les études expérimentales et les observations des cas spontanés ont porté la plupart des psychistes à admettre que la transmission de la pensée s'opère en effet entre la conscience subliminale de l'agent et celle du percipient. La conscience normale, ou superliminale, ne joue parfois aucun rôle dans cette transmission, ignorant alors même l'idée qui a été transmise; en d'autres cas, elle se borne, chez l'agent, à passer à la conscience subliminale l'idée à transmettre, et chez le percipient, à recevoir de la conscience subliminale l'idée qui lui est parvenue, et dont, sans cela, on n'aurait pas connaissance.

MM. Usher et Burt, dans un article que vous avez pu voir dans l'une des dernières livraisons des *Annales des Sc. Ps*, résumaient cette théorie dans le diagramme que voici.



Quelles sont les données sur lesquelles se fonde cette théorie? Voici les principales :

Pour ce qui se rapporte à l'agent, on remarque que l'idée qu'il transmet n'est pas toujours celle qu'il se proposait de transmettre, mais une autre idée qui était, en ce moment, à l'état subconscient dans son esprit. Nous prendrons deux ou trois exemples dans la série d'expériences faites par les deux auteurs que nous venons de citer.

L'agent dessine une fleur et s'efforce d'en transmettre l'image. Le percipient dessine au contraire ce qu'il décrit, en même temps, par les mots suivants : « Je vois une sorte de spirale qui paraît être en mouvement au bout d'une baguette ». Or, ce jour-là, pour la première fois, l'agent s'était permis de griller une cigarette, durant l'expérience, et craignait évidemment que cette distraction ne nuisît à l'expérience.

Autre cas. L'agent dessine un soleil, et le percipient reçoit, au contraire, l'image d'une spirale. L'agent suppose alors, un peu légèrement, que le dessin de cette spirale peut probablement s'expliquer par le fait que lui, l'agent, tenait dans sa chambre un écureuil apprivoisé, qui tournait continuellement et rapidement autour d'une barre dans sa cage. Quelque temps après, l'agent lui-même, sans se souvenir consciemment, en ce moment, de la supposition qu'il avait faite, tâche de transmettre l'image d'une spirale. Le percipient dessine un écureuil. Il faut croire que l'idée de la spirale avait réveillé subconsciemment, chez l'agent, l'idée de l'écureuil, et c'est cette dernière idée qui a été transmise.

On pourrait citer des centaines d'autres exemples semblables, s'il en valait la peine pour une question si connue par tous ceux qui se sont occupés de la transmission de la pensée.

Pour ce qui se rapporte au percipient, la justesse de la théorie dont nous parlons, peut être prouvée d'une manière bien plus éclatante encore par ce fait universellement reconnu, que, pour avoir les plus grandes probabilités de réussite, le percipient doit être dans ces états spéciaux dans lesquels la conscience normale est presque supprimée, et la subconscience émerge. Tel l'état somnambulique. Les expériences de Richet, Lombroso, Ochorowicz, Schrenck-Notzing, etc., avec les cartes à jouer, semblent prouver que la proportion des cartes devinées est généralement fort supérieure lorsque le percipient est hypnotisé. Si on ne veut pas faire intervenir l'hypnotisme, le percipient doit au moins rester dans un état d'abstraction mentale; mieux encore, il doit avoir recours à l'écriture automotique, à la typtologie, à *l'oui-ja*, ou à un autre quelconque des systèmes par lesquels on parvient à faire émerger ce qui se passe dans la subconscience.

Obtiendrait-on de bons résultats si l'agent et le percipient se trouvaient tous les deux en état hypnotique? L'expérience n'a pas été tentée, que je sache; plusieurs savants estiment qu'un état semi-hypnotique est préférable.

II. En discutant la première question, nous avons touché implicitement à la seconde : « Quels sont les

meilleurs moyens pour obtenir de bons phénomènes de transmission de la pensée », et nous avons montré quel peut être le chemin à suivre pour résoudre ce problème.

III. Nous arrivons maintenant à la troisième question : la plus intéressante peut-être : « Quel est le rôle que la télépathie peut jouer dans les communications qu'on appelle *spirites?* »

Pour me faire comprendre, j'apporterai ici deux exemples.

Le premier est celui fort connu du professeur Pierre Janet, qui étudie une jeune fille, médium écrivain très intéressant. Pour prouver que ce qu'elle écrit automatiquement vient des profondeurs de sa subconscience, M. Janet hypnotise la jeune fille et lui donne, par exemple, la fausse nouvelle de la mort d'un membre de sa famille qui se serait produite, tout à coup, dans telle et telle circonstances. Puis il réveille le sujet, qui, à son état normal, a tout oublié. M. Janet invite la jeune fille à faire de l' « écriture spirite ». Le soi-disant esprit du parent ne tarde pas à se manifester par une « communication » dans laquelle il annonce sa « désincarnation » par suite des événements indiqués par M. Janet à son sujet. Désespoir du médium, qu'il faut calmer, en lui faisant connaître l'expérience à laquelle on s'était livré sur lui.

Maintenant, je vais emprunter à A. Aksakoff le fait suivant, qui a paru, pour la première fois, dans le *Rébus* de 1884 :

« A l'une des séances, notre interlocuteur déclara être le fils d'une propriétaire de notre voisinage, demeurant à une distance de 8 verstes. Ce jeune homme est chargé d'un service dans l'un des gouvernements du midi de la Russie. Le matin même du jour de la séance, un de nous avait vu sa mère. Il n'avait pas été question de son arrivée, et néanmoins, en parlant avec nous, il déclara qu'il était arrivé dans sa propriété deux heures auparavant. A notre question comment il se faisait qu'il pouvait parler avec nous, il répondit : « Je dors ».

« Intrigués et croyant être l'objet d'une hallucination, deux d'entre nous se rendirent le lendemain matin chez notre voisine. Ils trouvèrent le jeune homme en question encore couché, et apprirent de lui que pour affaires de service il se rendait à Saint-Pétersbourg et qu'il s'était arrêté, chemin faisant, chez sa mère, un jour seulement. La veille au soir, fatigué du voyage, il s'était tout de suite mis au lit. — *Signé : Samoïloff, Trifonoff, Uveretzki, Slavoubinskoy.* Village Krasnya Gorki (gouvernement de Kostroma), le 19 janvier 1884. »

Ces expériences, et beaucoup d'autres que je pourrais citer, ne nous apprennent rien de si extraordinaire, car enfin, nous savons bien que les idées que le médium écrit se trouvaient préalablement enfouies dans sa subconscience. Seulement voilà : d'où lui venaient-elles?

Assez souvent le médium n'a aucune connaissance de ces idées, à son état normal. Nous avons vu, par l'exemple concernant le professeur Janet, que quelques-unes de ces idées ont cependant pénétré dans sa subconscience d'une façon bien normale; dans le cas cité par Aksakoff, elles y ont pénétré d'une façon supernormale, c'est-à-dire par la télépathie : enfin, les spirites peuvent parfaitement avoir raison quand ils affirment que certaines de ces idées ont pénétré dans la conscience subliminale du médium par l'œuvre d'êtres désincarnés. Nous ne devons repousser *a priori* aucune théorie, mais nous devons les examiner expérimentalement, dans les limites du possible.

Maintenant, il faut trouver un moyen d'appliquer ma proposition d'une façon concrète.

Il importe de former quelques groupes d'étude, rattachés entre eux de manière à pouvoir tenter une œuvre systématique et ordonnée. Il faut surtout chercher quelques médiums écrivains, d'autres médiums obtenant des communications par *l'oui-ja*, le guéridon, etc. Mais les personnes qui ne sont pas douées de facultés médiumniques peuvent quand même tenter des expériences intéressantes et obtenir, peut-être, les meilleurs résultats.

A la suite de cette proposition, quatre ou cinq petits groupes d'expérimentation se forment; ils sont constitués complexivement par une douzaine de personnes, dont le Secrétaire enregistre les noms.

La séance est levée à 11 heures.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Agents provocateurs

Quelques journaux spirites de langue anglaise signalaient dernièrement un intéressant jugement qui a été prononcé par le tribunal d'Auckland, dans la Nouvelle-Zélande, et qui suggère une ligne de défense dont les médiums, somnambules, etc., ainsi que leurs conseils judiciaires, ne manqueront probablement pas de se valoir aussi en d'autres pays.

Deux agents de police avaient visité un médium et lui avaient payé 3 shellings chacun, en échange de quoi ils en avaient obtenu des communications dont l'intérêt n'est pas en question ici. Ils avaient ensuite dénoncé le médium pour infraction aux lois qui défendent ces consultations psychiques ou prétendues psychiques.

L'avocat défenseur, dans sa plaidoirie, s'attacha à développer cette thèse que, selon l'accusation, les constables avaient payé pour consulter le médium, et que, par conséquent, ils étaient également coupables d'infraction aux lois; en leur qualité de complices, ils ne pouvaient donc pas servir de témoins.

Le magistrat accueillit ce point de vue, et considéra que les constables étaient tout aussi bien que le médium lui-même, coupables d'infraction à la loi. Il ne lui restait donc qu'à acquitter le prévenu, l'accusation tombant d'elle-même par manque de témoignage à charge. Quatre autres cas qui se présentaient dans les mêmes conditions furent alors retirés par les autorités.

Maintenant, quand même la loi new-zélandaise ne frapperait pas les « complices », c'est-à-dire les « consultants des médiums et somnambules », les constables dont il est question plus haut n'étaient-ils pas des « agents provocateurs »? Ces « agents provocateurs », dénoncés à l'indignation publique lorsqu'il s'agit d'autres questions, seraient-ils donc louables dans le domaine dont nous nous occupons? Peut-on provoquer une infraction aux lois pour avoir l'occasion de la punir?... Nous nous bornons à poser la question, laissant à qui de droit de la résoudre.

Mark Twain

A l'occasion de la mort du célèbre humoriste américain, plusieurs journaux ont rappelé qu'il était un adepte des recherches psychiques. Il ne s'en était d'ailleurs jamais caché; il l'avait même proclamé d'une façon assez amusante dans une revue américaine, en 1894 :

« Quel tourment — s'écriait-il — d'être un humoriste! Quoi que l'on écrive ou que l'on fasse, on est condamné à n'être plus pris au sérieux. Ce qui me fâche par dessus tout, c'est que mes recherches sur la télépathie, sur la lecture de la pensée, sur le spiritisme, subissent ce sort. — Pour l'amour du ciel — disais-je dernièrement à un ami — j'y crois réellement; je suis même un apôtre enthousiaste du spiritisme; n'avez-vous donc pas lu mes écrits à ce sujet? — Sans doute — me répondit l'autre, en souriant — et je les ai beaucoup goûtés : leur sérieux est merveilleux; c'est la satyre la plus fine et la plus spirituelle du spiritisme qu'on ait jamais publiée. — Et il en est toujours ainsi. J'ai beau m'égosiller à répéter : — Je suis spirite! je suis spirite! et je suis spirite! — tout le monde rit et dit tout bas : — Dis ce que tu veux, je ne l'avale pas! — C'est à se cogner la tête au mur! »

La spécialité de Mark Twain au point de vue des recherches psychiques, était la télépathie. Il disait même avoir été un *télépathiste* avant le mot; il appelait alors ce phénomène de la « télégraphie mentale ». Il a même consacré à cet argument un ouvrage sur ses dernières années. Ce qui l'avait toujours frappé davantage, c'est que, la plupart des fois qu'il écrivait une lettre à une personne de sa connaissance, celle-ci lui écrivait à son tour, presque en même temps.

« Si vous désirez — disait-il en substance — avoir des nouvelles d'une personne A avec laquelle vous êtes ou vous avez été en correspondance, vous pouvez l'amener à vous écrire immédiatement en lui *écrivant* à votre tour une lettre et en la lui *envoyant*. Alors, avant que vous ayez eu le temps de recevoir d'elle une réponse de la façon ordinaire, vous recevrez d'A une lettre se croisant avec la vôtre. » Mark Twain dit avoir constaté à plusieurs reprises l'efficacité de ce système. Sa théorie était que la concentration de votre pensée sur A amenait ce dernier à penser à vous, et lui rappelait qu'il devait vous écrire; mais si vous écrivez sans l'intention d'envoyer la lettre, la force de l'impulsion mentale s'en trouvait diminuée.

On peut naturellement penser, dans certains cas, que l'intention d'écrire était venue d'abord dans l'esprit d'A, et qu'il vous l'avait transmise télépathiquement, en provoquant en vous le désir d'avoir des nouvelles de votre correspondant. Dans les deux cas, il s'agirait quand même de télépathie.

La remarque de Mark Twain touchant les lettres qui se croisent a été faite par beaucoup d'autres ob-

servateurs; il ne nous résulte toutefois pas qu'une recherche méthodique ait été poursuivie à ce sujet; cette recherche est beaucoup plus difficile qu'elle n'en a l'air au premier abord, non seulement parce qu'il importe d'enregistrer minutieusement l'intention que vous avez d'écrire des lettres en ces conditions, afin de ne pas tomber dans la faute habituelle de ne tenir compte que des succès, en négligeant inconsciemment les insuccès, mais aussi parce que les probabilités que deux personnes en rapport d'affaires ou d'amitié pensent presque en même temps à écrire l'une à l'autre, sans qu'il soit nécessaire pour cela de faire intervenir l'hypothèse télépathique, sont évidemment très difficiles à déterminer.

L'acquittement d'une magnétiseuse

Tout en évitant, autant que possible, de nous occuper des affaires qui touchent de près ou de loin la question si épineuse de l'exercice illégal de la Médecine, nous ne pouvons nous passer de signaler le jugement si caractéristique qui vient d'être prononcé par le tribunal de Versailles dans le procès contre Mme Lalloz, qui prétend guérir des malades par l'apposition de ses mains et en leur faisant boire de l'eau magnétisée. Voici cet intéressant document judiciaire :

1. — Sur la prévention de l'exercice illégal de la médecine :

Attendu que ne commet pas le délit d'exercice illégal de la médecine, le magnétiseur qui, sans ordonner aucun remède ni médicament, sans faire aucune prescription, sans donner aucune direction au malade, se borne, quelle que soit la nature du mal, à agir au moyen, soit d'un fluide qu'il leur transmettrait par l'imposition des mains, soit d'une eau ou d'une pommade ordinaire prétendument magnétisée.

Que c'est ainsi que l'on n'a jamais songé à condamner, ou même simplement à poursuivre ceux qui, en grand nombre et chaque jour, ne font autre chose pour obtenir la guérison des malades que conseiller un régime hygiénique ou alimentaire, que prescrire soit le séjour dans des localités déterminées, dites stations climatériques, soit l'usage d'eaux minérales, thermales ou miraculeuses.

Que l'on n'a même jamais inquiété, ni ceux qui, à grand renfort de publicité, recommandent aux malades des produits pharmaceutiques dont la composition est presque toujours inconnue et l'innocuité nullement démontrée, ni ceux qui vendent ces produits.

Que dès lors et sans qu'il soit nécessaire d'étendre le nombre des exemples qui précèdent la prévention d'exercice illégal de la médecine relevée contre la dame Lalloz, n'est pas suffisamment caractérisée.

2. — Sur la prévention d'escroquerie :

Attendu que la prévenue, en se disant magnétiseuse, n'a pas pris une fausse qualité, qu'en effet elle exerce très effectivement cette profession, qu'elle est même diplômée et lauréate de l'*Ecole de Magnétisme.*

Que d'autre part, il n'appartient pas au tribunal de décider qu'elle s'attribue faussement le pouvoir de guérir.

Qu'en effet la loi et même la simple logique veulent que toujours et spécialement pour prononcer des condamnations pénales, les tribunaux ne se fondent que sur des vérités certaines et incontestées.

Qu'il leur est par suite interdit, s'immisçant dans le domaine scientifique, de prendre partie dans la controverse qui s'agite.

Qu'avec la théorie contraire ils s'exposeraient, en frappant des initiateurs hardis et de génie, non sans doute à étouffer la vérité, car sa force est invincible, mais à arrêter et à paralyser, dans une certaine mesure, pour quelque temps, au grand dommage de l'humanité, l'évolution incessante de la science vers le progrès infini.

Qu'ainsi, dans l'hypothèse où ces principes eussent été méconnus, l'on aurait pu, à une époque même récente, précisément en matière de magnétisme, condamner comme escrocs, au début de leurs travaux, les maîtres des écoles de Nancy et de la Salpêtrière.

Que, par suite, la prévention d'escroquerie n'est pas suffisamment justifiée,

PAR CES MOTIFS :

Renvoie la prévenue des fins de la poursuite sans dépens.

Du 7 avril 1910. — Tribunal de Versailles.

MM. WORMS, *président;* DAYRAS, *substitut;* DUPORTAL, *avocat* du barreau de Paris.

L'affaire a été portée devant la Cour d'Appel, par suite du pourvoi du ministère public.

Pour une question de priorité dans l'enregistrement photographique des radiations humaines

Nous rencontrons dans un article publié par M. L. Chevreuil dans la *Revue Spirite* les quelques lignes suivantes :

« Notons une circonstance heureuse. L'examen de ses plaques photographiques ayant consacré définitivement l'existence des radiations humaines, M. Ochorowicz, avec une modestie que nous ne saurions trop admirer, a fait hommage de la priorité d'invention à notre courageux champion, M. le commandant Darget, réhabilitant les résultats contestés de ses expériences. »

Nous n'avons pris position ni pour, ni contre l'authenticité des « radiations humaines » que le commandant Darget croit avoir enregistrées par des plaques photographiques, nous bornant à publier les critiques qui lui ont été adressées, ainsi que sa propre défense. Nous devons toutefois observer que M. le Dr Ochorowicz, en parlant des rayons X^x et

« rigides », dont il croit avoir constaté l'existence, a publié dans notre livraison d'avril, page 98, le passage suivant qui paraît contredire entièrement l'affirmation de M. Chevreuil :

« Enfin, *il ne faut pas croire que ces rayons nouveaux prouvent l'existence* du magnétisme animal, des effluves odiques de Reichenbach, de la polarité humaine en général, des rayons N de MM. Blondelot et Charpentier, ou des *rayons V du commandant Darget, dont les propriétés sont ou doivent être également différentes.* »

Il ne peut donc pas être question de « priorité de découverte », puisqu'il s'agit de deux choses différentes.

CORRESPONDANCE

Sur les phénomènes de Costa-Rica
La " pluralisation " de " Mary "

Monsieur le Rédacteur en Chef,

J'ai suivi avec intérêt le compte rendu des extraordinaires et importants phénomènes de Costa-Rica, publiés par les *Annales des Sciences Psychiques*, et je ne mets pas en doute leur réalité objective, parce que, à mon avis, ils entrent dans le domaine de la Science moderne. Vous me permettrez, toutefois, d'objecter que je ne suis pas d'accord avec le rapporteur pour ce qui concerne la « pluralisation » de Mary.

Qu'un fantôme se matérialise et prenne une forme plastique et tangible, cela n'a rien de spécial et peut s'expliquer d'une façon plus ou moins hypothétique. Mais qu'après avoir fait cet effort conscient, il tende à constituer de nouveau trois individualités ou formes psychiques égales, et dont le rapport astral est, par conséquent, égal à l'unité, en conservant sa propre identité et un Moi caractéristique pour chacune, grâce à un effort conscient, un acte de volonté du fantôme — ceci ne peut s'expliquer, malgré toute la constance que nous pouvons mettre à tourner la manivelle des conjectures.

Non, je crois que le fait est absolument *impossible*. J'estime que la biologie astrale, aussi bien que la biologie classique, doivent protester contre cette infraction de leurs lois. On me dira que la Science a des connaissances limitées, que l'homme, tout investigateur qu'il soit, se trouve à tout moment en face de choses qui échappent à sa pénétration, qu'il vit dans un monde d'aberration romantique et d'empirisme dangereux pour toute conception philosophique et psychologique de l'âme, et par conséquent de l'Univers. Fort bien ; mais ce n'est pas encore une raison pour appuyer les intransigeances du fanatisme et dormir du sommeil des équivoques.

C'est pourquoi je me lève de l'état chaotique de la crédulité pour protester contre la dernière manifestation des phénomènes de Costa-Rica. La pluralisation de « Mary », et, en général, celle d'un esprit quelconque, ne peut pas se faire.

Supposons que nous assistions à une séance de spiritisme, et que nous obtenions en de bonnes conditions la matérialisation d'un être de l'Au-delà. Celui-ci pourra-t-il, rien que par un effort de sa volonté, fractionner son corps astral, le diviser, par exemple, en trois parties, et faire que chacune de celles-ci prenne une individualité propre et consciente, égale à la première ?

Non. Sans cela, le phénomène révèlerait trois consciences égales entre elles, et égales à la conscience de celle dont elles émanent — ce qui est absurde.

L'Esprit n'a qu'une conscience unique, qui prend racine dans le Moi, et elle ne peut pas se partager parce qu'elle est indivisible.

Agréez, cher Monsieur, etc.

FEBO DE LIMOSIN,
rédacteur en chef de la *Voz de la Verdad*.

Nous remercions notre confrère du journal spirite de Barcelone, d'avoir soulevé par sa lettre une question sans doute élégante et intéressante, parce qu'elle est à peu près nouvelle dans les annales du métapsychisme. Nous croyons même utile de répondre par quelques autres remarques sur le même sujet.

Nous ne savons pas s'il existe réellement l'esprit de « Mary Brown » et encore moins s'il s'est pluralisé. En admettant qu'il ait réellement fait ce tour de force, nous ignorons s'il l'a fait « rien que par un effort de sa volonté ». Mais au point de vue théorique, nous avouons ne pas être de l'avis de M. Febo de Limosin.

Notre confrère dit en somme : « Il est absurde d'admettre dans un Esprit trois consciences égales entre elles et égales à la conscience dont elles émanent. » — Mais selon la méthode expérimentale, on peut retourner la question et affirmer : « Si un Esprit se divise en trois consciences égales, ce phénomène ne peut pas être absurde. » Nous ne devons pas juger les faits d'après les théories que nous proposons ; nous devons juger les théories d'après les faits que nous constatons. Si le phénomène de la pluralisation

de Mary sera bien établi, il est évident qu'il sera absurde d'en nier la possibilité.

Maintenant, la *pluralisation* dont il s'agit constituerait-elle réellement une infraction aux données psychologiques et biologiques que nous connaissons? Nous ne le croyons pas.

Le fractionnement de la personnalité humaine a été démontré désormais d'une manière si lumineuse, qu'il n'y a plus, croyons-nous, un homme de science qui puisse en douter. Sans parler des expériences hypnotiques proprement dites, chacun connaît les exemples classiques des deux Félida du Dr Azam, de la Lucie-Adrienne du Dr Janet, de la Léonie I et Léonie II du Prof. Richet, et surtout celui plus récent de Mlle Beauchamp, étudié par Morton Prince.

Pour ce qui se rapporte au côté physiologique de la question, M. Febo de Limosin n'admet-il pas la possibilité du dédoublement du corps d'Ofélia Corralès, puisque tous les spirites admettent la possibilité de ce phénomène? Si le corps d'Ofélia se dédouble, pourquoi ne pourrait-il pas former trois corps au lieu de deux seulement? On me dira — toujours par la force des thérories admises à tort ou à raison — que l'homme n'a qu'un *double*. C'est la théorie des spirites kardécistes : ce n'est pas, par exemple, celle des bouddhistes et des théosophes, qui prêtent à l'homme plusieurs âmes et plusieurs corps fluidiques. Il n'y a d'ailleurs, pour tourner cette question, qu'à admettre ce qui nous paraît infiniment probable, c'est-à-dire que les fantômes matérialisés ne sont point des dédoublements du médium ni une *incarnation* proprement dite d'un Esprit, mais tout simplement un corps pour ainsi dire de fortune, créé par le médium lui-même (ou, si on aime mieux, par un Esprit), sous une forme quelconque, comme les formes que nous nous créons dans le rêve, mais substantiel.

Faraday, cité par Crookes, a fort bien dit : « Rien n'est trop merveilleux pour être vrai, pourvu qu'il soit conforme aux lois de la nature — *et on ne peut juger de ceci que par l'expérience.* »

C. de V.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Règlement du Congrès International de Psychologie Expérimentale qui aura lieu à Paris en Novembre 1910

Article premier. — Le congrès est organisé par la Société Magnétique de France.

Art. 2. — Il se réunira à Paris du 15 au 20 novembre.

Art. 3. — Le congrès se composera : 1° d'une séance d'ouverture; 2° de séances en nombre encore indéterminé, consacrées à la lecture des rapports, aux communications et discussions, de séances de commissions et de séances plénières; 3° de conférences, s'il y a lieu, de fêtes, etc., organisées par le bureau.

Art. 4. — Seront membres du congrès, tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à 15 francs. Les membres du congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

Art. 5. — L'organisation du congrès est confiée à cinq commissions de six membres dans le but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les phénomènes psychiques universellement admis : Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Ecriture automatique, Dédoublement de la personnalité).

Quatre autres commissions étudieront les phénomènes psychiques non universellement admis :

La deuxième étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur un Etre animé (Action de l'homme sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, étude de la radiation humaine dans ses propriétés biologiques, développement de la force magnétique).

La troisième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur les Corps bruts (extériorisation de la motricité, mouvements de tables, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc., etc.).

La quatrième commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Etre animé agissant ou semblant agir sur un Etre animé à grande distance. (Dédoublement du corps humain, transmission de la pensée, télépathie, clairvoyance, double vue, etc.)

Enfin la cinquième commission étudiera les Forces inconnues émanant des Corps bruts, agissant ou semblant agir sur un Etre animé (action des courants atmosphériques et souterrains des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances

diverses, homéopathie, action des médicaments à distance, etc...)

Art. 6. — Chaque commission mettra à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers. Les travaux et rapports devront parvenir avant le 1er novembre au secrétariat général qui en fera la répartition aux commissions. Celles-ci seront seules juges de la mise en discussion et des conclusions à prendre. Les commissions sont souveraines dans la direction de leurs travaux. Leurs conclusions quelles qu'elles soient ne peuvent engager qu'elles-mêmes.

Dans les réunions plénières, seuls les travaux, rapports ou questions que les commissions auraient examinés au préalable et pris en considération, seront présentés et discutés s'il y a lieu.

Art. 7. — Toutes les correspondances, communications et fonds devront être adressés au secrétariat de la Société Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. Henri Durville fils, secrétaire général et trésorier du Congrès.

Commissions d'organisation.

M. le professeur Boirac, *recteur de l'Académie de Dijon*, est Président d'Honneur.

Les commissions d'organisation sont ainsi constituées :

1re Commission : Dr Albert Charpentier, Dr Desjardin de Régla, Chartier, J. Brieu, Tisserand.

2e Commission : Dr Moutin, Marcel Mangin, Dr Ridet, Oswald Wirth, H. Durville fils.

3e Commission : MM. de Fontenay, Gab. Delanne, César de Vesme, Ch. d'Orino, Démétrio de Tolédo, Gaston Durville.

4e Commission : MM. Fabius de Champville, Ch. Blech, Dr Encausse, Ch. Lancelin, Lefranc.

5e Commission : MM. Pierre Piobb, H. Mager, Dr Vergnes, Barlet, Bonnet.

Le secrétariat reçoit dès maintenant les adhésions et travaux. Il correspond en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en portugais, en russe, en hollandais et en espéranto.

A l'Institut Général Psychologique

On sait que les membres de la Section de Recherches psychiques et physiologiques de l'Institut Général Psychologique, de Paris, avaient manifesté le désir d'être convoqués de temps en temps pour entendre quelques communications sur les travaux de l'Institut, dans les questions qui les intéressent. Se rendant à ce désir, le Bureau de la Section convoqua une première réunion pour l'après-midi du 21 mars dernier. L'assistance était assez nombreuse.

M. S. Youriévitch, secrétaire général de l'Institut, présenta d'abord deux électroscopes appropriés aux recherches psychiques — c'est-à-dire évitant autant que possible les inconvénients que l'on rencontrait quand il s'agissait de faire décharger un de ces appareils par la force psychique d'un médium.

M. Louis Favre fit ensuite une intéressante communication sur « les dispositifs et la technique applicables aux recherches médiumniques d'ordre physique ». Nous espérons pouvoir en parler quand cette petite conférence paraîtra, comme nous l'espérons, dans le Bulletin de l'Institut G .P.

Enfin, M. J. Courtier, secrétaire de la Section, parla d'un sujet hypnotisé avec lequel il avait obtenu des variations de la température périphérique du corps, s'élevant parfois jusqu'à 2°, par des suggestions de froid ou de chaleur.

Une courte discussion suivit chacune de ces communications.

En somme, une séance très bien réussie, malgré l'absence de M. le Prof. d'Arsonval, Président de la Section, qui a dû renoncer à la présider, cette fois, à cause d'une indisposition.



AUX PROCHAINS NUMÉROS :

Dr J. Maxwell : **Magie et Sciences Psychiques.** (A propos d'un article de M. Gustave Le Bon).

Dr J. Maxwell : **"La Méthode".**

Colonel A. de Rochas : **Répercussion sur le corps physique des actions exercées sur le corps astral.**

Marcel Mangin : **Le cas Thompson. Un orfèvre peint automatiquement des paysages qu'il n'a jamais vus encore.**

Comte Perovski-Petrovo-Solovovo : **Les phénomènes physiques du Spiritisme : Quelques difficultés.**

Colonel J. Peter : **Psychométrie.**

L'influence de l'orientation sur l'activité humaine. (Résultat du concours Duchâtel-Warcollier.) Etc., etc.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : Drouard

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année | 1er et 16 Juin 1910 | Nos 11 et 12

L'ARTICLE DE M. GUSTAVE LE BON

SUR

" La Renaissance de la Magie "

Dans les derniers jours de mars dernier, la *Revue Scientifique* (Paris) publiait un article de M. GUSTAVE LE BON, intitulé : *La Renaissance de la Magie*, qui, de même que les autres écrits de cet auteur, eut un certain écho dans le public, et souleva particulièrement quelque émotion chez les personnes s'occupant de métapsychie. L'un de nos plus éminents « psychistes », M. le Dr J. MAXWELL, s'étant alors proposé de répondre par un autre article, nous tardâmes à nous occuper, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, de l'écrit de M. G. Le Bon, pour pouvoir soumettre simultanément à nos lecteurs les plaidoyers des deux parties adverses. M. le Dr J. Maxwell nous ayant, enfin, aimablement transmis son article, en même temps qu'à la *Revue Scientifique*, nous allons d'abord résumer celui de M. Le Bon qui, étant écrit pour un public non spécialiste, contient forcément des passages ne présentant pas un grand intérêt pour les lecteurs de notre revue.

Après avoir remarqué que la magie a été pratiquée par tous les peuples, à tous les âges de leur histoire, par suite de la soif que l'homme a toujours eue de connaître sa destinée et d'obtenir l'assistance des puissances surnaturelles dont il se croyait entouré, M. G. Le Bon ajoute que la magie antique devait reparaître de nos temps en changeant de nom sans se modifier beaucoup : elle s'appelle aujourd'hui occultisme et spiritisme ; les augures s'appellent des médiums ; les dieux inspirateurs d'oracles s'appellent les esprits (1).

Longtemps — dit M. Le Bon — la nouvelle croyance demeura dédaignée des savants ; mais, depuis une vingtaine d'années, nous assistons à ce phénomène très imprévu : des professeurs éminents devenant défenseurs convaincus de toutes les formes de la magie. Nous voyons enfin d'illustres philosophes comme M. Boutroux disserter dans de brillantes conférences sur les esprits, les communications surnaturelles et nous assurer que « la porte subliminale est l'ouverture par où le divin peut entrer dans l'âme humaine. »

Il est vrai que d'autres savants, tout aussi illustres, rejettent ces observations, dues suivant eux à des hallucinations ou des suggestions, et s'indignent contre ce qu'ils appellent un retour aux formes les plus basses de la sorcellerie et de la superstition (1).

Devant des affirmations aussi contradictoires, le public instruit reste fort perplexe, se demandant s'il est vraiment possible que des observateurs habiles puissent se tromper aussi lourdement, et, pourquoi des faits prétendus absolument certains n'ont jamais été vus par d'autres observateurs opérant avec les mêmes sujets et dans des conditions paraissant identiques.

Nous voici donc en présence des problèmes suivants :

1° Peut-on parmi les faits merveilleux annoncés chaque jour en citer un ou plusieurs rigoureusement démontrés ?

2° Si tous ces faits sont chimériques, comment de très éminents savants ont-ils pu affirmer leur existence ?

---

(1) Tout cela est fort bien : M. G. Le Bon se trompe seulement quand il parle de la *renaissance* de ce qu'il appelle la « magie », après une période durant laquelle « devant les progrès des méthodes scientifiques, la croyance dans la magie semblait ruinée ». Par les Mesmer, les Puységur, voir même les Mlle Lenormand, nous arrivons, sans aucune interruption, à la naissance du moderne spiritisme, dont les Zœllern, les Thury, les Hare, les Flammarion, les Wallace, les Crookes, etc., reconnurent les phénomènes depuis plus de quarante ans. Seulement, le nombre des savants qui admettent ces phénomènes a beaucoup augmenté en ces derniers temps, et la croyance à ce que M. Le Bon dénomme « la Magie » se développe sensiblement chaque jour. C'est le résultat du développement de l'esprit scientifique. — C. V.

(1) Il est seulement à remarquer que les savants qui ont admis l'authenticité des phénomènes médiumniques sont parvenus à ce résultat après une longue série d'observations, qui ont duré parfois des mois et des années, alors que les négateurs, tel que MM. Le Bon et Dastre, se sont prononcé contre, après avoir assisté à deux ou trois séances mal conduites. C'est ce qui explique l'anomalie apparente à laquelle fait allusion M. Le Bon. — C. V.

3° L'illusion peut-elle, dans certaines circonstances à déterminer, acquérir assez d'intensité pour se confondre avec la réalité?

Ces problèmes et quelques autres seront étudiés dans ce travail.

Pendant longtemps j'ai reculé devant l'étude des phénomènes spirites, jugeant inutile de perdre du temps dans des recherches imprécises où ne sont guère échangées que des assertions contradictoires. Mon attention fut attirée sur elles lorsque les spirites prétendirent trouver, dans mes recherches sur la dématérialisation de la matière et l'existence de l'énergie intra-atomique, des preuves à l'appui de leurs doctrines.

Bien que resté très neutre sur ces questions, une chose me frappait cependant : c'était de voir des savants illustres, habitués aux recherches de laboratoire, consacrer un temps considérable à l'étude de phénomènes spirites tels que les matérialisations, et affirmer leur existence. Le passage à Paris du médium Eusapia, qui a servi depuis quelques années à la plupart des expériences, et convaincu plusieurs savants, me détermina à l'examiner avec soin. Mon éminent ami le Dr Dastre, membre de l'Académie des Sciences et professeur de physiologie à la Sorbonne, voulut bien m'assister dans cette étude. Elle ne nous révéla rien de très sensationnel mais nous fit comprendre avec quelle facilité on arrive à illusionner d'excellents observateurs...

J'étudierai successivement les méthodes d'observation des phénomènes occultistes et les erreurs qui s'y peuvent commettre. J'analyserai ensuite au point de vue critique les résultats obtenus dans les formes diverses de la magie.

Ici, M. Le Bon s'étend à parler assez longuement des « illusions créées par la suggestion individuelle ou collective ». « Toutes les recherches scientifiques — dit-il — impliquent un certain pourcentage d'erreurs et d'illusions ; mais la fraude n'y tient habituellement aucune place (1). Dans les recherches occultistes, au contraire, elle joue un rôle que ses disciples ne songent plus à nier ».

Notre auteur s'étend particulièrement à parler d'un certain nombre d'erreurs dont les savants français ont été victimes en ces derniers cinquante ans. D'abord la mystification dans laquelle tombèrent, il y a une quarantaine d'années, la presque totalité des membres de l'Académie des Sciences, en insérant comme authentiques dans ses comptes rendus une centaine de lettres supposées de Newton, Pascal, Galilée, Cassini, etc., fabriquées de toutes pièces par un faussaire peu lettré, qui finit par avouer sa fraude. Il y a une dizaine d'années, on accepta comme véridiques des expériences minutieuses faites par M. Becquerel pour prouver que l'uranium émet des radiations capables de se polariser ; on reconnut depuis qu'il n'en était rien. On se rappelle ce qui se produisit dernièrement pour les rayons N de M. Blondlot, que tout le monde s'accorde maintenant à reconnaître non existants (1).

« En fait de phénomènes occultistes — dit M. Le Bon — on peut dire que les observations vivent de suggestion. » Et il s'appuie sur le passage suivant de M. Maxwell :

« Les expérimentateurs se suggestionnent véritablement les uns les autres et finissent par avoir de curieuses hallucinations collectives. Il m'est arrivé d'entendre un assistant indiquer qu'il voit une lueur dans une direction déterminée ; les autres regardent à leur tour et voient. Puis l'un d'eux déclare qu'il aperçoit une forme ; bientôt, d'autres personnes voient également une forme. Et d'exclamations en exclamations, la description de la forme se complète. On assiste à la genèse d'une hallucination collective (2). »

« Un fait curieux à signaler — écrit à son tour le professeur Grasset — c'est l'entraînement que subissent les expérimentateurs, quand une fois ils sont entrés dans ce genres d'études, et l'évolution que subit leur mentalité. Ils commencent, en savants, des expériences étroites, précises, limitées, de nature par conséquent à donner des conclusions vraiment scientifiques. Puis ils étendent leur champ d'observation, généralisent leurs conclusions, et citent, à côté de leurs expériences, d'autres faits infiniment moins scientifiques.

» ... Lombroso, qui commence son mémoire sur des expériences très précises et limitées avec le cardiographe, parle ensuite, dans le même travail, des fantômes et apparitions de défunts, des autolévitations comme celles de Home, « qui tourne horizontalement autour de toutes les fenêtres d'un palais », et celle des deux petits frères de Ruvo qui parcourent 45 kilomè-

(1) Il est de toute évidence qu'il en est réellement ainsi pour les expériences sur la matière ; mais nous sommes ici dans le domaine psychologique. Or, il suffit de songer à l'hypnotisme pour voir si l'affirmation de M. Le Bon est exacte. De même pour l'étude de l'hystérie, etc. — C. V.

(1) A ces trois exemples cités par M. Le Bon, nous pouvons en ajouter un plus caractéristique encore : c'est celui qui empêcha pendant trois quarts de siècle aux savants de reconnaitre l'authenticité du somnambulisme provoqué. La suggestion individuelle et collective exercée par le prestige de certains négateurs illustres et la force de prévention se fondant sur les « lumières de la science moderne », etc., fut telle qu'elle empêcha pendant tout ce temps les Gustave Le Bon d'alors de reconnaître les phénomènes que tout le monde s'accorde à présent à proclamer véridiques. Inutile de citer les autres exemples classiques : la longue négation de l'existence des aérolithes, etc. C'est justement une de ces illusions collectives, dues à la suggestion exercée par le prestige de certaines personnes et par le préjugé universel, qu'empêche les Gustave Le Bon, aujourd'hui, de reconnaître l'authenticité des phénomènes métapsychiques. On voit par ces considérations si simples pourtant et si spontanées, comment les argumentations de notre auteur sont loin de prouver quelque chose, militant plutôt contre sa thèse que contre celle qu'il s'efforce de combattre. — C. V.

(2) Ce passage de M. le Dr Maxwell montre bien que les psychistes éclairés savent voir et analyser les hallucinations, quand elles se présentent ; malgré cela, ils ont pu reconnaître des phénomènes authentiques, ne pouvant pas être attribués à des hallucinations. — C. V.

tes en 15 minutes... Le contact des phénomènes de l'occultisme fait oublier aux meilleurs les règles élémentaires de la méthode scientifique (1). »

M. Le Bon conclut de tout cela qu'il n'existe pas de limites aux choses qu'on peut faire croire par suggestion à un homme suggestionné, alors même qu'il serait extrêmement savant. Il continue en disant :

Quant à la fraude, son rôle considérable dans les phénomènes occultistes n'est plus contesté, même par les spirites. La fraude accidentelle ne suffirait pas, assurément, à faire rejeter tous les phénomènes produits par les médiums. Ce qui paraît plus grave, c'est que plusieurs médiums célèbres ont été convaincus d'obtenir tous leurs phénomènes, sans exception, uniquement par des fraudes. Tels jadis Hume et les frères Davenport, et plus récemment le fameux spirite Miller (2).

Les médiums ne se mettent pas, d'ailleurs, en grands frais d'imagination pour produire leurs phénomènes, y compris l'apparition de fantômes. C'est ce qui faisait assez justement écrire par un habile prestidigitateur, M. A. Meynier :

« Les médiums emploient des trucs si grossiers qu'aucun prestidigitateur n'oserait les produire en public ; aussi on les réserve pour les savants... Si les prestidigitateurs se donnaient comme spirites, ils feraient des merveilles auxquelles ne résisteraient pas les Eusapia Paladino, ni les médiums les plus célèbres (1). »

La fraude la plus habituelle — dit M. Le Bon — consiste à considérer les fantômes comme émanant du médium alors qu'ils ne sont que le médium lui-même. De cette supercherie fut victime l'illustre Crookes. La fameuse Katy King n'était autre que son médium miss Cook, plus tard prise en flagrant délit de fraude à Berlin lorsqu'elle voulut rééditer les phénomènes qui avaient convaincu le grand chimiste.

« J'ai constaté à Londres, à n'avoir plus le moindre espèce de doute, écrit M. Jules Bois, les trucs puérils et grossiers de la fameuse Florence Cook qui dupa magnifiquement William Crookes par le fantôme de Katy King qui n'était autre que sa sœur ! (*Journal de l'Université des Annales ;* 5 septembre 1909.) Florence Cook produisit devant notre compatriote des matérialisations, mais l'haleine du fantôme était imprégnée d'une violente odeur d'alcool et les trucs employés tout à fait enfantins (2). »

M. Gustave Le Bon énumère ici nombre de trucs plus ou moins étonnants que savent accomplir certains prestidigitateurs, et il en vient à cette conclusion : Si les prestidigitateurs avaient prétendu jouir de facultés surnaturelles, ils auraient pu, eux aussi fonder une religion nouvelle qui compterait maintenant autant de sectateurs que le spiritisme.

---

(1) Ce que M. le professeur Grasset ne dit pas, c'est que Lombroso n'a pas uniquement montré ces graves défauts dans l'étude du médiumnisme, mais aussi dans les recherches anthropologiques et psychologiques auxquelles il doit pourtant sa juste célébrité. Il avait le coup d'œil de l'aigle, du génie, pour embrasser synthétiquement les conséquences d'un ordre de faits, mais il a toujours été un assez piètre observateur et expérimentateur pour le détail des faits. Ceci ne l'a pas empêché de voir juste dans une infinité de questions, qui sont actuellement généralement admises, après avoir été longuement combattues — toujours par suite de la même suggestion collective. Mais à côté de ces quelques savants, portés à oublier trop facilement les bonnes méthodes scientifiques, non pas uniquement dans l'étude du médiumnisme, mais *dans toutes les questions*, (on pourrait, en cet ordre d'idées, citer également Zœllner et Wallace), il y en a d'autres, comme Sir W. Crookes, Morselli, etc., auxquels on ne peut absolument pas adresser le même reproche. En somme, ce n'est pas, comme l'affirment MM. Grasset et Le Bon, la nature des expériences qui entraîne à relâcher les bonnes méthodes scientifiques ; c'est la nature même des expérimentateurs, qui, s'ils se sont montrés faibles dans les recherches métapsychiques, ont montré les mêmes défauts dans les autres études qu'ils ont entreprises. — C. V.

(2) Ce médium Hume n'a jamais existé. M. Le Bon veut probablement parler de Daniel Douglas Home, qui a été cité parfois comme le seul médium qui n'ait jamais été reconnu coupable d'une fraude. La réputation de Miller n'est jamais sortie de quelques groupements spirites ultra ; les spirites eux-mêmes contribuèrent à le dénoncer, ainsi que notre auteur veut d'ailleurs bien le reconnaître. — C. V.

(1) C'est entendu. Mais, en attendant, lorsque, il y a quatre ans, l'un des plus habiles prestidigitateurs anglais, M. Maskelyne, paria avec l'archidiacre Colley qu'il aurait imité une « matérialisation » à laquelle ce clergyman disait avoir assisté, il perdit son pari ; le Tribunal de Londres, devant lequel il porta la controverse, lui donna tort. Ce qui prouve que M. Le Bon ne devrait pas se contenter de simples affirmations et vantardises de jongleurs. — C. V.

(2) Quand M. Jules Bois publia, ou, pour mieux dire, réédita cette affirmation dans la conférence à laquelle fait allusion M. Le Bon, nous lui écrivîmes, en le priant de bien vouloir enfin publier un récit de cette fameuse séance dans laquelle il aurait démasqué Florence Cook, et en mettant à sa disposition, pour cette publication, les colonnes de notre Revue. On aurait pu ainsi se former une idée des arguments sur lesquels M. J. Bois appuyait sa grave assertion. M. J. Bois nous répondit en disant qu'il avait bien l'intention de publier ce récit, mais qu'il ne le ferait que plus tard, dans telles conditions qu'il n'indiquait pas. Le récit resta ainsi inédit. Mais la légèreté et la partialité de certains critiques, qui pourtant se réclament des plus sévères méthodes scientifiques, sont telles, qu'ils se contentent d'une simple affirmation de M. Jules Bois, lorsqu'ils repoussent les témoignages concordants d'hommes comme Sir W. Crookes, le juge Sergent Cox, etc., étayées par le récit très précis de toutes les précautions prises pour rendre une fraude impossible. Où voulez-vous trouver de plus beaux exemples de la faiblesse de certains savants expérimentateurs qui « citent, à côté de leurs expériences, d'autres faits infiniment moins scientifiques, etc., etc. » ? Je parie que M. Le Bon ignore même que les matérialisations de Katil King se produisaient *chez M. Crookes ;* et il est absolument ridicule d'affirmer qu'on introduisait, à son insu, chez lui, une personne étrangère à la maison ! — C. V.

M. Le Bon ne croit guère aux enquêtes collectives sur le spiritisme ou sur une autre question quelconque, préférant l'œuvre d'un savant isolé et par conséquent moins sujet à se laisser suggestionner par ses collègues.

La plus importante de ces enquêtes, aussi bien par le temps et l'argent dépensés que par la qualité des observateurs, fut celle qu'organisa l'Institut Psychologique de Paris. Sur presque aucun des phénomènes, les observateurs ne réussirent à se mettre d'accord. Ce n'est guère que sur celui de la lévitation que le Rapporteur se montre un peu affirmatif.

D'ailleurs, c'est une erreur de s'imaginer qu'un savant, distingué dans sa spécialité, possède pour cette seule cause une aptitude spéciale d'observation de faits étrangers à cette spécialité, notamment de ceux où l'illusion et la fraude jouent un rôle prépondérant. Vivant dans la sincérité, habitué à croire le témoignage de ses sens complétés par des instruments, les savants sont, en réalité, les hommes les plus faciles à tromper...

Ce n'est pas par des savants que peuvent être efficacement constatés les phénomènes du spiritisme. Les seuls observateurs compétents sont ceux habitués à créer des illusions et, par conséquent, à les déjouer, c'est-à-dire les prestidigitateurs. Il est fort regrettable que l'*Institut Psychologique* ne l'ait pas compris.

On sait d'ailleurs la méfiance profonde professée par les croyants à l'égard des prestidigitateurs. Ils semblent craindre la perte de leurs illusions. M. le professeur Binet avait offert à l'Institut Psychologique d'amener gratuitement d'habiles prestidigitateurs. A partir du jour où il fit cette proposition, on évita de le convoquer, ainsi qu'il me l'écrivit lui-même spontanément.

Dans une interview, M. d'Arsonval a fini par reconnaître combien aurait été utile la présence des prestidigitateurs; « mais, dit-il, nous nous sommes adressés en vain à plusieurs d'entre eux, ils n'ont point voulu répondre à notre invitation ».

Je puis assurer à l'éminent physicien que sa mémoire l'a mal servi. A la déclaration précédente de M. Binet je pourrais ajouter celle de plusieurs prestidigitateurs. Voici d'ailleurs un extrait de la lettre que j'ai reçue de l'un d'entre eux, M. Raynaly, vice-président de la chambre syndicale de la Prestidigitation :

« Permettez-moi de vous expliquer que M. d'Arsonval commet une erreur lorsqu'il dit que les prestidigitateurs ne se soucient pas d'assister aux séances de spiritisme alors que nous n'avons pas de plus ardent désir. Ce sont les spirites qui ne veulent pas de notre présence. Cela paraît assez significatif (1). »

M. Gustave Le Bon détaille ensuite les différents phénomènes occultes et leur interprétation.

1° *Le magnétisme animal et la suggestion mentale.* — L'ancien magnétisme devenu hypnotisme (2) était attribué à un fluide particulier capable d'agir sur les êtres vivants, et même sur les corps inanimés. Il est maintenant généralement admis que tout se passe dans le sujet à endormir, et que le magnétiseur n'émet rien du tout. Toutes les expériences tentées pour prouver l'existence de la suggestion à distance ont échoué.

Voici, d'ailleurs, ce que M. Bernheim, professeur à la Faculté de Médecine de Nancy, qui a pendant vingt-cinq ans fait l'étude très approfondie de ces phénomènes sur des milliers de sujets, m'écrivit à ce propos :

« Je n'ai jamais constaté un seul fait de suggestion mentale, de transmission de la pensée, de divi-

(1) C'est donc entendu : la défiance des spirites n'a pas permis à M. A. Meynier, à M. Raynaly et aux autres prestidigitateurs spiritophobes français d'assister à des séances de quelques médiums de conséquence. Mais ça ne les empêche pas de proclamer que les phénomènes qu'ils n'ont pas vus ne sont dus qu'à la fraude, et ça n'empêche aucunement M. Le Bon de croire à ces prestidigitateurs de préférence à ceux qui ont vu. Des prestidigitateurs amateurs, MM. Carrington et Baggally, assistèrent dernièrement aux séances d'Eusapia, et proclamèrent, comme on sait, la réalité des phénomènes qu'elle produit. Dans le prochain fascicule, nous reproduirons, d'ailleurs, l'attestation d'un prestidigitateur professionnel américain en faveur du même médium. Dans notre fascicule de septembre 1909 (page 281), le Dr Ochorowicz, en faisant allusion au désir exprimé par M. J. Courtier que des prestidigitateurs puissent assister aux séances de bons médiums, écrivait : « Le rapporteur de l'Institut Psychologique ne sait même pas que son rêve a déjà été réalisé. Bellachini en Allemagne et Rybka en Pologne, après avoir contrôlé les phénomènes présentés par Slade et par Eusapia, ont publié des certificats dans lesquels ils confirment l'authenticité des phénomènes. » Nous pourrions citer plusieurs autres prestidigitateurs qui en sont venus aux mêmes conclusions. Mais M. Gustave Le Bon, après avoir parlé de la déclaration contraire de Maskelyne, qui dénonça les fraudes d'Eusapia à Cambridge, préfère aux attestations des prestidigitateurs qui ont vu et se sont déclarés favorables aux médiums, les attestations de ceux qui n'ont rien vu ! Toujours la même suggestion, qu'il décrit si bien, sans doute l'ayant subconsciemment étudiée sur lui-même ! — C. V.

(2) Ces mots que l'on répète sans cesse et par lesquels les savants actuels tâchent d'excuser l'impardonnable obstination avec laquelle ils ont si longuement repoussé un ordre de phénomènes psychologiques, est fondé sur le faux. Ce n'est pas le magnétisme qui est devenu hypnotisme : c'est le *somnambulisme* artificiel, proclamé par le marquis de Puységur, et dont l'abbé Faria avait fort bien reconnu, dans un livre fameux, le caractère exclusivement subjectif — c'est-à-dire son origine due à la suggestion ou à l'auto-suggestion. Cela n'empêcha aucunement les savants, suggestionnés eux-mêmes, de continuer à le nier, de le nier alors même que Braid renouvela la théorie de Faria et forgea le mot d'*hypnotisme;* la suggestion collective porte maintenant à admettre que le somnambulisme artificiel n'a été nié que sous la forme de magnétisme. — C. V.

nation. Ces expériences ne réussissent *jamais* quand on sait éliminer toutes les causes d'erreur (1). »

2° *La force psychique et l'extériorisation de la sensibilité.* — Tous les occultistes ne reconnaissent pas l'existence des esprits, mais tous admettent la réalité d'une force particulière habituellement désignée par eux sous le nom de force psychique.

Les spirites assurent que cette force peut rester éloignée du médium formant à quelque distance de lui une sorte de gaine sensible aux attouchements et aux pincements. C'est ce qu'ils appellent l'extériorisation de la sensibilité...

Les spirites n'ont jamais apporté d'autre preuve de ce phénomène que leurs assertions. Il paraît être le résultat de simple suggestion... En attendant, on ne peut tenir aucun compte d'observations qui justifieraient, si elles étaient exactes, les pratiques de la plus antique sorcellerie.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il faille rejeter la possibilité d'une force psychique. Bien que des impressions ne puissent jamais tenir lieu de preuve, et soient sans valeur pour établir une conviction, j'avouerais volontiers que, dans tous les phénomènes spirites, l'hypothèse la moins invraisemblable est précisément l'existence d'une force psychique rayonnée par les êtres vivants.

Ce n'est nullement, d'ailleurs, la constatation des phénomènes précédents qui m'a suggéré cette opinion, mais seulement mes études sur le dressage des animaux et la psychologie des foules et de leurs meneurs. On dirait, en vérité, que certains individus, les orateurs célèbres, notamment, rayonnent autour d'eux quelque chose de très intense. Ce ne sont pas leurs discours qui impressionnent, puisque, le plus souvent, on ne les entend pas. Leur puissance secrète est cependant indéniable. Gambetta retournait le Parlement avec quelques gestes.

3° *Double vue, divination et télépathie.* — Les magnétiseurs ont toujours prétendu obtenir la lucidité, la vision à distance ou à travers des corps opaques avec leurs sujets... Plusieurs prix, on le sait, ont été fondés depuis un siècle pour la personne capable de lire quelques mots à travers une enveloppe fermée. Jamais ils ne furent décernés, malgré les supercheries tentées pour les gagner. Aussi la question de la double vue est-elle considérée aujourd'hui comme expérimentalement résolue.

La divination serait plus merveilleuse encore que la vision à distance ou à travers les corps opaques. Elle constitue une croyance vieille comme le monde et qui probablement survivra toujours...

Malheureusement, depuis l'origine de l'histoire, on n'a pu constater un seul exemple qu'une divination faite réellement d'avance ait été vérifiée. Celles qui se vérifient sont forgées après coup. Les écrits spirites prétendent naturellement le contraire, mais ils n'ont jamais pu citer un fait catégorique prouvant que la divination s'est produite avant l'événement et non après (1). N'est-il pas vraiment bien singulier que si des individus possèdent le pouvoir de lire dans l'avenir, aucun des innombrables journaux spirites n'ait pu enregistrer d'avance un seul événement capital, tel qu'une grande guerre, l'assassinat d'un souverain ou la destruction de Messine et de 50.000 habitants? La prédiction de ce dernier cataclysme, si imprévu, eût constitué une de ces preuves catégoriques attendues encore.

Je rapprocherai des phénomènes de vision à distance et de divination les cas dits de télépathie, sur lesquels ont été écrits des volumes aussi gros que peu probants. Aucune de ces histoires d'apparition d'individus à distance au moment de leur mort n'est suffisamment démonstrative. Ils rentrent dans la catégorie des hallucinations innombrables assez facilement expliquées par la préoccupation que l'on peut avoir à l'égard de parents éloignés. De ces hallucinations, on ne cite que celles vérifiées par l'événement. Elles semblent constituer de simples coïncidences (2).

Je crois donc que le professeur Grasset a tout à

(1) On sait qu'un autre éminent hypnologue de l'Ecole de Nancy, le professeur Liébeault, a cité des cas de divination qu'il a constatés. Le professeur Gilbert Ballet a publié dans ces *Annales* mêmes des cas de transmission de pensée qu'il avait observés. Les cas de cette sorte, dûment contrôlés, sont d'ailleurs des centaines; les revues et les livres spécialistes en sont remplis; un grand nombre d'entre eux ont été examinés par des illustrations de la science psychologique, comme Sidgwick. Pour M. Le Bon, ceux qui disent avoir vu tomber des aérolithes ne comptent pas; il n'admet que le témoignage des personnes qui n'en ont pas vu tomber. — C. V.

(1) Comme les prédictions n'ont aucun intérêt tant qu'elles ne sont pas vérifiées, il est tout naturel qu'on ne les publie qu'après leur réalisation. Mais ce que M. Le Bon néglige de dire, c'est que, quand on publie la plupart de ces prémonitions réalisées, on publie en même temps les attestations de personnes qui avaient reçu du percipient le récit du rêve, de l'hallucination véridique, du message médiummique, etc., contenant la prémonition. Assez souvent, la prémonition avait été enregistrée dans un document, le plus souvent dans une lettre ou dépêche envoyée à la personne rêvée, pour lui demander de ses nouvelles, par suite de l'inquiétude provoquée par la prémonition. Il est donc absolument inexact qu'il n'y ait pas d'exemples de divination faite d'avance. Il y en a des centaines, dont quelques-unes constituent des preuves de tout premier ordre. — C. V.

(2) Un grand nombre des hallucinations véridiques dont parle M. Le Bon ne peuvent s'expliquer par aucune préoccupation à l'égard de parents éloignés, puisqu'elles se rapportent à des personnes absolument indifférentes ou qu'on ne connaît même pas. Quant à considérer comme de simples coïncidences des hallucinations qui se rapportent à un événement absolument inattendu; des hallucinations dans lesquelles se trouve l'indication de détails imprévisibles de l'événement, tels que le genre de blessure qu'une personne a reçue, le vêtement qu'elle portait, contre son habitude, etc. — ceci sort complètement de l'ordre de choses que nous pouvons constater chaque jour dans la nature, pour entrer dans le domaine du fantastique. — C. V.

fait raison de nier, malgré sa prudence, l'existence d'un seul fait de télépathie (1). Ne contestons pas la possibilité de ces faits puisqu'il ne faut rien nier, *a priori*, mais attendons-en une preuve décisive. Depuis longtemps on la cherche. Le jour où on la trouvera il ne sera pas besoin de livres volumineux pour entraîner les convictions. Un fait unique, bien établi, est plus probant que l'accumulation de petits faits incertains.

4° *Les esprits et les tables parlantes.* — D'après la théorie spirite, le monde serait peuplé d'êtres immatériels nommés esprits. Ils se manifesteraient à nous en faisant tourner des tables et répondraient aux questions, soit par des coups frappés, soit en dirigeant la main d'un médium munie d'un crayon...

Il est assurément fort intéressant pour un convaincu de recevoir des communications des êtres chers disparus, de pouvoir, au besoin, entrer en relations avec les âmes des morts les plus illustres. Malheureusement ces communications sont généralement d'un ordre bien inférieur, et correspondent exactement, on l'a constaté, au niveau mental du médium qui les obtient. Les croyants dédaignent naturellement ces objections. La foi leur suffit.

Au point de vue scientifique, le phénomène des tables tournantes est résolu depuis longtemps. C'est inconsciemment que les assistants les font tourner, et c'est de lui-même que le médium tire les réponses qu'il croit dictées par les esprits.

Le point vraiment intéressant dans ces phénomènes est constitué par les désagrégations de personnalités dont nous parlerons bientôt. Pendant que le médium cause avec les spectateurs, sa main peut écrire les communications supposées provenir des esprits...

La crédulité a fait d'énormes progrès et nous voyons maintenant quelques savants, du reste, en petit nombre, revenir à l'explication spirite des tables tournantes.

« Parfois, dit M. Boutroux, les révélations spirites sont si étranges qu'il semble bien que le sujet soit en communication avec des êtres autres que ceux qui lui sont normalement accessibles. »

Avoir converti, ne fut-ce qu'à moitié, un savant de la valeur de M. Boutroux serait pour les spirites un sérieux triomphe. Il est seulement fâcheux que la catégorie de preuves invoquées par lui soit si discutable. J'ai lu une foule de communications, supposées d'esprits, reproduites par les journaux spéciaux. Elles sont d'une médiocrité navrante et généralement très au-dessous de ce que pourrait nous révéler une intelligence fort ordinaire. Jamais les prétendus esprits ne nous ont appris une vérité ignorée (1).

5° *Les médiums et les personnalités inconscientes.* — La pratique du spiritisme ne nous a rien révélé de ce que prétendaient prouver ses adeptes, mais elle a contribué à nous éclairer sur des phénomènes qu'ils ne cherchaient pas. Le temps consacré à cette étude n'aura donc pas été totalement perdu.

Elle a, en effet, dévoilé aux psychologues le rôle immense joué dans les phénomènes de la pensée, par notre activité inconsciente. Sans doute on l'avait déjà signalé, mais c'est seulement en examinant les médiums et les somnambules qu'il a été possible d'assister à la séparation nette du conscient et de l'inconscient et de pénétrer un peu dans le mécanisme des dédoublements de la personnalité.

Les psychologues considèrent aujourd'hui l'unité de notre personnalité comme une simple apparence...

Il semble qu'on puisse aller plus loin et dire que notre moi se compose de personnalités momentanément agrégées. La plus grande partie de cet agrégat, celle qui forme le subconscient, n'est probablement qu'un résidu de personnalités ancestrales...

6° *Les phénomènes de matérialisation.* — Pour les occultistes, tous les organes sont entourés d'une sorte d'enveloppe formée de cette substance subtile. En dehors de notre corps matériel, nous posséderions, en double, un « corps astral » parfois séparable du premier et qui s'en sépare après la mort. Il pourrait se matérialiser en empruntant des éléments matériels à un corps vivant, par exemple celui du médium.

Après la démonstration de pareils prodiges, on serait mal fondé à nier ceux de la Bible. Malheureusement, chaque fois qu'ils ont pu être examinés d'un peu près, ces fantômes révélèrent la présence de fraudes très grossières.

Maintenant, le Dr Le Bon parle des phénomènes de matérialisation que les professeurs Bottazzi et Morselli, le Dr Venzano et d'autres ont observés avec Eusapia, conformément aux récits parus dans les *Annales des Sciences Psychiques*, (avril, mai, août, septembre et

(1) Si le prof. Grasset et M. Le Bon étaient nés trente ans plus tôt, ils auraient sans doute, comme la plupart des plus hardis psychologues même, nié l'existence d'un seul fait probant d'hypnotisme, et ils n'auraient pas eu raison, ni *tout à fait*, ni *en partie*. Par contre, ils auraient montré de la sagacité et de la justesse de jugement s'ils avaient dit de l'hypnotisme ce que M. C. Flammarion a dit de la télépathie, c'est-à-dire que « son existence est tout aussi bien prouvée que celle de Sirius ». — C. V.

(1) Il ne s'agit point des fameuses « révélations et communications » de nature religieuse et philosophique, que les journaux spirites eux-mêmes se refusent de publier aujourd'hui. L'étrangeté des révélations auxquelles fait allusion M. le professeur Boutroux consiste dans la communication de faits ignorés par le médium et les assistants et dont on constate ensuite la réalité. M. Le Bon n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la série d'articles que publie en ce moment dans notre Revue M. E. Bozzano pour s'en faire une idée. Or, comment expliquer ces faits autrement que par par l'intervention des esprits, s'il nie la télépathie, etc., alors qu'on discute si ces phénomènes supernormaux même suffisent à expliquer les faits en question ? — C. V.

octobre 1907). Nos lecteurs connaissent donc ces faits, et comme M. Le Bon ne les discute point, nous croyons inutile de reproduire ici le passage assez long qui s'y rapporte. Il continue ensuite en écrivant :

Au cours d'une interview publiée par divers journaux, M. d'Arsonval déclare considérer tous les phénomènes de matérialisation comme « des fraudes ou des acrobaties », et l'Institut psychologique, après de nombreuses séances, n'a pu encore en observer aucun où la fraude ne jouât quelque rôle plus ou moins visible.

A cette même conclusion est arrivé M. Dastre, membre de l'Académie des Sciences et professeur de physiologie à la Sorbonne. Il voulut bien examiner avec moi Eusapia, qui me donna plusieurs séances dans mon domicile. Nous avons vu, à diverses reprises, presque en plein jour, une main apparaître au-dessus de sa tête, mais en faisant surveiller par mon préparateur le mouvement de ses épaules, dont un éclairage en arrière, qu'elle ne pouvait soupçonner, permettait de suivre tous les mouvements, nous acquîmes vite la preuve que ces mains matérialisées étaient simplement les mains naturelles du médium, libérées du contrôle des observateurs. Dès qu'Eusapia se devina suspectée, les apparitions de mains cessèrent complètement et ne reparurent que lorsque, cédant au désir de quelques amis crédules, je consentis à les faire assister à une séance et m'écartai du médium.

Les conclusions de ce qui précède s'imposent trop facilement pour qu'il soit nécessaire de les développer. Ce serait d'ailleurs une bien inutile tâche. Les convaincus resteront convaincus et les sceptiques resteront sceptiques. Le sujet discuté appartenant au domaine de la foi, la raison ne saurait y intervenir (1).

7° *La lévitation et le déplacement d'objets sans contact.* — Le déplacement d'objets sans contact mérite d'être examiné avec soin. C'est le seul fait retenu par la commission de l'Institut psychologique. Elle s'est donné pour le constater un mal énorme, mais malheureusement aucune des expériences exécutées, et surtout les photographies présentées à l'appui, ne peuvent entraîner de conviction. Elles n'ont pas entraîné en tous cas celle de tous les assistants...

Eusapia tenta de faire varier son poids devant l'Institut psychologique, et en effet, dit le rapporteur, la balance indique une diminution de poids, mais le graphique donné par l'appareil enregistreur paraît être fort incertain, puisque le rapporteur ajoute : « Devons-nous en conclure qu'Eusapia exerçait à ce moment des pressions avec ses mains sur la table? » Il est fâcheux que les expérimentateurs qui ont étudié Eusapia pendant trois ans n'aient jamais eu l'idée de renouveler cette importante expérience pour se faire une conviction positive ou négative...

J'ajouterai d'ailleurs que les phénomènes de lévitation n'ont rien qui choque la raison. Un médium pourrait posséder une force particulière capable d'attirer les objets, comme l'aimant attire le fer, mais avant de disserter sur cette force, peut-être serait-il utile de démontrer son existence.

Afin de fixer mes doutes sur la possibilité de ces lévitations, je résolus de faire appel aux médiums prétendant posséder cette faculté. On sait qu'avec le concours du prince Roland Bonaparte, membre de l'Académie des sciences, et du Dr Dariex, directeur des *Annales des Sciences Psychiques*, j'ai fondé un prix de 2.000 francs, destiné au médium pouvant déplacer un objet sans contact.

L'expérience que je proposais, si elle avait été réalisée, eût constitué une preuve définitive, à l'abri de toute discussion. Elle devait être, en effet, accomplie en plein jour dans le laboratoire de M. le professeur Dastre, en présence de deux prestidigitateurs, d'un photographe chargé de cinématographier tous les détails de l'opération, et enfin de quatre membres de l'Académie des sciences qui auraient constaté dans quelles conditions avaient été réalisés les phénomènes.

On pouvait objecter aux conditions qui précèdent que les phénomènes de lévitation ne sauraient se produire que dans l'obscurité. Mais la plupart des occultistes actuels ont renoncé à cette exigence. M. Maxwell ne cesse d'insister dans son livre sur la possibilité d'obtenir les phénomènes de lévitation en pleine lumière. M. Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, affirme aussi avoir à plusieurs reprises attiré en plein jour une table à lui sans la toucher. Pourquoi, jouissant de cette propriété, n'a-t-il pas tenté d'obtenir le prix de 2.000 francs?

L'annonce de ce prix me valut naturellement la réception de plusieurs milliers de lettres, mais quatre ou cinq médiums seulement se présentèrent pour le gagner ; je leur fis connaître les conditions indiquées plus haut, leur garantissant d'ailleurs autant de

(1) M. Le Bon se connaissant probablement soi-même, mieux que nous ne pouvons le connaître, nous ne voulons pas contester qu'il restera convaincu de ses théories malgré tout ce que la raison pourrait lui montrer, par suite des observations et expériences. Mais il va trop loin en attribuant à d'autres savants cette manière d'envisager les choses. Qu'il lise les *Researches in the Phenomena of Spiritualisme*, et il verra que Crookes a commencé par nier les phénomènes médiumniques. Lombroso a dû déclarer qu'il se sentait *honteux* d'avoir d'abord nié ces phénomènes. Morselli a d'abord longuement lutté, lui aussi, contre les spirites, en niant la réalité de ces faits, etc. M. Le Bon peut donc voir que ces savants n'avaient pas sa mentalité et savaient abandonner leur ancienne foi quand la raison intervenait pour leur montrer la vérité. — C. V.

séances qu'ils le demanderaient. Tous promirent de revenir. Aucun ne reparut (1).

Conclusion. — Comme conclusions générales de cette étude, nous pouvons dire que la très immense majorité des faits exposés dans l'occultisme sont le produit d'illusions et que le fort petit nombre de ceux en faveur desquels on peut conserver quelques doutes, tels que le déplacement d'objets sans contact, n'ont jamais encore été rigoureusement démontrés.

Les recherches des occultistes ne nous ont donc rien révélé du monde ignoré dans lequel ils prétendaient pénétrer, sans posséder cependant aucune preuve de son existence...

Quand, par contagion mentale, ou, pour un motif quelconque, une croyance pénètre un peu dans certaines régions de l'entendement, elle y germe très vite, finit par l'envahir entièrement et s'y fixer tellement solidement qu'aucun raisonnement, aucune expérience ne saurait l'ébranler. Elle est alors à l'abri des atteintes de la logique. Le temps seul pourra lentement l'user (2).

---

(1) La question de ce prix a été amplement discutée dans cette Revue même, il y a deux ans. Il nous suffira donc, maintenant, d'en dire quelques mots. Supposons comme une chose admise l'existence du fameux « serpent de mer » que des officiers de la marine française disent avoir rencontré, dernièrement encore, dans les mers de l'Indo-Chine. J'institue un prix de 2.000 francs pour celui qui parviendra à le cinématographier. Mais des siècles se passeront peut-être avant que ce prix soit gagné. Le serpent de mer existe : c'est entendu. Mais il arrive si rarement de le voir, et il y a si peu de probabilité, en tout cas, qu'un cinématographe soit prêt à le saisir quand le rarissime monstre apparaîtra, que je sais fort bien que mes 2.000 francs ne courent pas le moindre danger de passer de ma poche dans une autre, du fait de mon pari. Et pourtant, nous l'avons dit, le serpent de mer existe réellement : donc, le pari en question ne prouve absolument rien. Il en est de même de celui de M. Le Bon. Il y a bien des lévitations d'objets sans contact, en pleine lumière, mais le phénomène doit se produire bien rarement dans les conditions imposées par M. Le Bon, puisque jamais je n'en ai entendu citer un seul cas. Et alors, vouloir, par dessus le marché, que cela se passe dans le laboratoire de M. Dastre, en présence d'un cinématographe, etc. Non ! les phénomènes médiummiques seront généralement admis, comme ceux de l'hypnotisme, que le prix Le Bon ne sera pas encore gagné. — C. V

(2) Ces quelques lignes ont été mises en italique par l'auteur ; sans cela, nous l'aurions fait nous-mêmes, tant elles servent bien à expliquer l'obstination de M. Le Bon et d'autres dans leurs anciennes idées, malgré tous les raisonnements, toutes les expériences qu'on leur oppose. Comment expliquer autrement que par la contagion mentale d'une idée et la fixité qu'une croyance prend dans certaines régions de l'entendement, l'opposition presque séculaire des savants contre le système astronomique de Copernic, contre la découverte de la circulation du sang, faite par Harvey, contre le somnambulisme artificiel et maintenant contre le médiumnisme ?

Nous avons voulu prouver, par ces Notes apposées au texte de M. Gustave Le Bon, comment ses argumentations ne sont presque autre chose qu'une suite d'inexactitudes et d'affirmations *a priori*, qui n'ont, en réalité, aucune valeur scientifique.

Avant de donner la parole à M. le Dr Maxwell, pour la réponse qu'il a bien voulu adresser à M. Le Bon, il nous sera permis encore de rappeler le passage suivant de l'article : *Faut-il étudier le Spiritisme?* que M. le prof. Ch. Richet a publié dans cette Revue en janvier 1905 :

« L'histoire des sciences, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit humain, nous autorise à concevoir une science future, prodigieusement différente de notre science actuelle.

» Nous vivons en effet, dans l'illusion du temps : ces *idola temporis* contre lesquelles protestait Bacon. Nous sommes ainsi faits que l'avenir nous apparaît comme devant être semblable au présent. C'est une loi psychologique qui gouverne notre mentalité... Nous, les hommes de 1904, nous ne pouvons pas nous persuader qu'en l'an 2004, et à plus forte raison en l'an 3004, — avenir qui défie toutes nos hypothèses les plus audacieuses, — les données scientifiques seront absolument différentes de nos données actuelles. Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'il ne restera pas debout une parcelle de ces théories que nous regardons comme certaines. Et cependant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une une certitude.

» Pour nous en convaincre, voyons le passé ; un passé qui ne comprend que quatre siècles. Que reste-t-il des théories scientifiques de l'an 1504 ?...

» Il a suffit de quatre siècles pour constituer l'immense édifice de toute la science contemporaine !

» Et on se persuade que les quatre siècles qui suivront n'amèneront pas de révolutions analogues ! C'est une illusion singulière que de croire nos doctrines préservées de la même ruine que les doctrines de nos prédécesseurs du XVIe siècle. Pourquoi aurions-nous le privilège de formuler des lois intangibles, alors que la science n'a jamais été qu'une série d'erreurs et d'approximations, constamment évoluant, constamment bouleversée ; et cela d'autant plus vite qu'elle était plus avancée ?

» Nos ancêtres n'étaient pas plus sots que nous, et pourtant peu de choses leur ont échappé ! Que de faits évidents, éclatants, ont été méconnus ! Avec quelle complaisance se sont-ils laissés entraîner à des convictions qui nous paraissent ineptes et sans preuves ? On veut que nous soyons moins aveugles qu'eux. Mais vraiment n'est-ce pas une infatuation enfantine, et croit-on qu'on puisse dire : « Nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-» pères, ont méconnu la vérité, défendu des théories faus-» ses, mais nous, nous sommes à l'abri de pareilles er-» reurs : ce que nous disons est intangible. On ne renver-» sera rien de ce que nous avons établi, et on n'établira » pas de sciences nouvelles. »

» Je sais bien que personne, parmi les savants, n'ose émettre ce raisonnement sous cette forme ridicule. Mais au fond c'est raisonner de cette manière que de dire : « La » théorie spirite est absurde. Il n'est pas possible que les » morts revivent : nous ne pouvons pas comprendre des » forces intelligentes mêlées à notre existence et aux for-» ces inertes qui gouvernent la matière. Il n'est pas pos-» sible de voir à travers l'espace... etc. »

» Pour ma part — sans prétendre que ces choses soient vraies ou fausses, ce qui nécessiterait une discussion qui ne convient pas ici, — je dis seulement que ces choses sont possibles : et qu'elles ne sont pas beaucoup plus étranges que ne le serait, pour un contemporain de Voltaire, le fait suivant, très vulgaire, que je prends presque au hasard, parmi les miracles contemporains : cent millions d'Européens lisant le discours que le Président de la République des Etats-Unis a prononcé il y a une heure.

» L'histoire du passé me rend très confiant dans les merveilles de l'avenir. Un espoir immense est devant nous. Il est possible que la science s'arrêtera un jour, et qu'après ce prodigieux essor dont nous sommes les témoins trop peu étonnés, elle s'arrêtera dans ses conquêtes. Mais le moment n'est pas venu encore ; car, malgré ses apparences triomphales, la science n'est en somme que l'étude des phénomènes, et elle n'a pas encore atteint le fond des choses. »

Lequel de ces deux langages — de celui de M. Gustave Le Bon ou de celui de M. le professeur Charles Richet — est le plus scientifique, le plus remarquable par sa largeur d'idées et la pénétration de sa logique ?... — C. V.

Dr J. MAXWELL

La Magie et les Recherches Psychiques

Le Dr Le Bon a publié un récent article dans la *Revue Scinetifique* sur les recherches psychiques; les jugements qu'il porte sur cette matière peuvent donner une idée erronée de l'objet exact de ces recherches.

Je désire être très bref, dans ma réponse, et je serai forcément incomplet, je m'en excuse d'avance. Il y aurait beaucoup de réserves à faire, par exemple, sur la conception de la magie telle que l'expose le Dr Le Bon; ce phénomène de psychologie collective est plein d'intérêt pour l'histoire des religions; mais il ne faut pas confondre les oracles anciens et la magie; les oracles étaient rendus par les dieux et faisaient corps avec les religions officielles, tandis que la magie était proscrite. Les différentes magies semblent souvent représenter des cultes anciens, généralement autochthones, s'opposant aux cultes des peuples conquérants. Le paganisme a rempli le même rôle vis-à-vis du christianisme; les dieux sont devenus des démons. La magie toutefois se conserva dans les pratiques payennes, devenues criminelles.

Le spiritisme, est un nom nouveau donné à une chose ancienne; on voit, dans les procès-verbaux d'exorcismes, les démons ou les esprits des morts, communiquer leurs désirs par coups frappés. L'occultisme n'a rien de commun avec le spiritisme, qu'il condamne en général, comme le fait la théosophie. Toutes ces écoles sont l'expression du mysticisme moderne, et le savant psychologue auquel je réponds ne niera pas que le mysticisme n'ait de profondes racines dans l'intelligence humaine, fruit d'une longue hérédité. Il reconnaît d'ailleurs que l'étude des phénomènes de l'occultisme (magnétisme animal) ou du spiritisme a été féconde; nous lui devons l'hypnotisme et nos connaissances sur le subconscient. Les démonologues eux-mêmes avaient observé jadis l'anesthésie, la catalepsie et le somnambulisme hystériques.

Les sectes mystiques sont répandues dans tout l'univers, et certains de leurs enseignements sont partout semblables; on les retrouve dans le spiritisme, avec une simplification qui en rend l'examen plus facile; car il n'existe dans le spiritisme aucune sorte d'initiative préalable, et son cérémonial est rudimentaire. L'étude du mysticisme est intéressante, et ses doctrines ont été analysées par des érudits; il n'en était pas de même de sa phénoménologie, qui demeurait inexplorée. Les procédés spirites, par leur simplicité, rendaient cette étude facile; elle a tenté quelques curieux, et la plupart d'entre eux se sont convaincus de la réalité des phénomènes allégués. Mais, il y a une distinction capitale à faire entre les spirites et ces observateurs; les premiers ont édifié sur leurs expériences une philosophie mystique, une véritable religion; les autres n'acceptent pas l'explication spirite des faits observés.

Ils se préoccupent simplement des faits et se placent pour cela dans les conditions favorables à leur obtention. Ils savent que l'erreur et l'illusion sont choses communes, et ils prennent leurs précautions pour s'en garer; la théorie de la suggestion leur est familière autant que sa pratique, et ils s'efforcent de l'exclure; il est assez curieux à ce point de vue, de remarquer que les savants auxquels le Dr Le Bon adresse ses critiques sont presque tous connus par leurs travaux sur ces questions. Il me fait même l'honneur de citer mes propres observations. Il y a donc une certaine contradiction à reprocher à ces expérimentateurs d'être les victimes d'un danger contre lequel ils ont pris des précautions spéciales. Il y a quelque chose de plus remarquable encore dans sa critique sévère; il choisit ses exemples dans le milieu le plus réfractaire aux recherches psychiques! Il va plus loin, il prend, comme critère de la valeur des expériences, l'opinion d'un savant pour lequel j'ai la plus grande considération, mais dont l'habileté expérimentale, en matière psychique, a été justement contestée.

Cela n'empêche pas l'auteur de l'article de conclure que l'état mental des observateurs varie suivant les pays et les races, et que les médiums obtiennent des résultats d'autant plus beaux qu'ils opèrent en présence de gens plus latins. Cette affirmation n'est vraie qu'en partie ; les expérimentateurs anglais sont en général revenus de leur opinion hostile aux phénomènes physiques, tels que le déplacement des objets sans contact; d'autre part c'est chez les Anglo-Saxons que l'adhésion des savants aux doctrines spirites proprement dites parait avoir fait les plus grands progrès.

L'œuvre de la *Society for Psychical Research* est très instructive à ce point de vue; elle contredit les indications données par Le Bon, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en lisant les derniers volumes des Proceedings.

On peut résumer les critiques du Dr Le Bon dans ces deux termes : d'une part, les observateurs qui ont conclu en faveur de la réalité des phénomènes

psychiques ou métapsychiques sont des esprits faibles, d'autre part, ils ont suivi une mauvaise méthode. J'aurais du mal à prendre au sérieux la première critique, puisque les cas donnés en exemple par l'éminent écrivain sont empruntés à des milieux étrangers aux recherches malmenées par lui ; la seconde, à l'examen, révèle un singulier état d'esprit. L'auteur déclare que le fait ne lui sera démontré que s'il se produit dans des conditions déterminées. Je comprends fort bien les raisons qui ont inspiré ce sentiment, mais je m'étonne qu'un psychologue aussi avisé que le Dr Le Bon ne se soit pas demandé si les conditions imposées étaient compatibles, dans tous les cas, avec l'obtention du phénomène cherché; rien, peut-être, ne s'oppose au succès d'une expérience tentée ainsi qu'il le propose, mais avant de faire varier les conditions d'observation, il est nécessaire d'avoir observé des faits; c'est pour cela que j'ai recommandé d'opérer comme le font les spirites, mais avec le plus de lumière possible; mon expérience m'a convaincu que la lumière de midi elle-même n'était pas un obstacle absolu.

Je me suis aperçu aussi que les sujets devaient être ménagés, car ils subissent l'influence de la disposition des assistants; je n'ai pas constaté la suggestibilité des expérimentateurs sérieux, la citation qui m'est empruntée se réfère à mes observations dans des milieux de croyants, non de chercheurs, mais j'ai signalé l'extrême suggestibilité des *personnifications*, pour peu que l'on sache s'y prendre. C'est sur ces observations que j'ai eu l'impression d'être en présence de phénomènes dépendant des assistants, constatation contraire aux théories des spirites et des occultistes, avec lesquels le Dr Le Bon confond la catégorie d'expérimentateurs qu'il critique.

Un exemple, emprunté à l'histoire d'un illustre savant, montrera combien l'état d'esprit dans lequel se trouvent l'expérimentateur et le sujet influe sur le résultat des expériences. Chevreul a étudié la baguette divinatoire et le pendule explorateur. Il a reconnu que les mouvements de l'anneau et de la baguette étaient dus à des contractions involontaires et inconscientes des muscles du sujet; il en a conclu que tout était fraude dans les expériences de ce genre. Il s'est borné à cette constatation négative, sans chercher à déterminer s'il y avait un lien quelconque entre la présence de l'eau souterraine, par exemple, et les mouvements de la baguette; cette étude a été faite par un savant anglais, le Pr Barrett, qui conclut à la réalité des relations entre l'eau cherchée par le sourcier et les torsions de la baguette. Je comprends que Chevreul, malgré l'indépendance de son caractère, n'ait pas voulu reprendre des expériences faites un demi-siècle plus tôt par Charles et Lalande avec Bléton; mais, on ne peut s'empêcher de constater que Chevreul eût découvert facilement l'*automatisme psychologique* s'il n'avait pas été prévenu contre des pratiques dédaignées; car ce qu'il a observé sur lui-même et sur ses sujets, c'est, à n'en pas douter, cet important phénomène de notre activité subconsciente; mais il a passé à côté sans en reconnaître la valeur.

Les expériences de Lalande et de Charles sont plus instructives encore; il s'agissait toujours de la baguette des sourciers; Thouvenel prétendait que le mouvement en était dû à l'électricité souterraine, et, en effet, la baguette se mouvait ou demeurait immobile, suivant que Bléton était ou n'était pas en communication avec le sol; Charles imagina de rétablir à l'insu du sujet cette communication; la baguette, qui devait se tordre dans l'hypothèse de Thouvenel, demeura immobile, et Bléton fut déclaré un imposteur.

L'excellente expérience de Charles démontrait que la cause du mouvement n'était pas l'électricité terrestre; Lalande, plus tard, établit que les mouvements étaient provoqués par des contractions musculaires, et conclut à la fraude, mais personne ne chercha à vérifier la réalité du fait allégué, on se contenta de démontrer la fausseté de l'explication proposée, sans contrôler dans les conditions ordinaires de leurs manifestations les faits eux-mêmes.

Qu'avait observé Charles ? Un phénomène subconscient encore, l'inhibition due à l'auto-suggestion, dont le rôle psychologique est capital. Il n'a été reconnu que cent ans plus tard.

Il est surprenant qu'un excellent psychologue, comme le Dr Le Bon, tombe dans l'erreur de Charles, et ne s'aperçoive pas que si les phénomènes métapsychiques sont liés à l'activité nerveuse, ils sont en ce cas conditionnés par les états physiologiques et psychologiques des sujets. Cette connexion cependant a déjà été signalée.

Je ne crois pas que l'on puisse actuellement déterminer par avance les conditions dans lesquelles les faits devront se produire; la complexité des facteurs physio-psychologiques est telle, que nous ignorons leur action; il me paraît prudent de se borner à observer, dans les meilleures conditions possibles, mais sans imposer aux expériences des conditions préalables, dont on ignore la répercussion.

Faut-il renoncer à expérimenter, plutôt que de se limiter à observer ? Le Dr Le Bon répond lui-même à la question, en reconaisant que le spiritisme « a dévoilé aux psychologues le rôle immense joué dans les phénomènes de la pensée par notre activité inconsciente ». Il a raison, le temps consacré à une pareille étude n'est pas perdu; mais pour cela il faut étudier les faits, dans les conditions où ils se produisent. Rien n'est plus instructif.

Cette étude révèle la fragilité, où, plus exactement, la relativité de la conscience personnelle, et

montre, derrière elle, une conscience générale, organique, individuelle, par rapport à l'autre, qui est simplement liée à la personnalité, et qui est singulièrement inférieure à la première. Le moi est formé par une orientation d'états de conscience selon un axe déterminé, mais ces états ne sont qu'une partie infime de la totalité des états de conscience organiques. Je ne sais toutefois si le Dr Le Bon a raison de voir, comme les spirites, la représentation des existences ancestrales, dans cette conscience organique, source probable des communications des Esprits.

L'étude des états purement psychologiques ne doit pas se restreindre aux sujets, elle est aussi intéressante quand on l'étend aux assistants, sans s'excepter soi-même; on aperçoit l'unité physiologique des phénomènes conscients et subconscients, l'étendue de l'automatisme et l'identité fondamentale de ce fait dans les sphères de la sensibilité et de la motricité; on constate encore un phénomène, également automatique, du plus haut intérêt, l'intuition. Il y a là toute une psychologie à découvrir, et l'un de nos plus grands philosophes actuels y trouverait la confirmation de plusieurs de ses vues.

Il n'y a pas seulement un intérêt psychologique à observer les phénomènes des séances spirites ou occultistes; il s'y produit des faits dont l'interprétation soulève de grandes difficultés physiques, physiologiques et biologiques; il ne faut pas s'imaginer que nous les attribuions à des esprits; l'opinion que j'ai maintes fois exprimée est opposée à l'hypothèse spirite et à la théorie occultiste, bien que je ne me croie pas autorisé à les traiter avec la sévérité du Dr Le Bon; leurs adeptes ne sont pas pour moi ni des imbéciles ni des fous, mais des gens convaincus; leur croyance me paraît être d'ordre religieux, et je la respecte; elle est très consolante, et les progrès qu'elle fait sont considérables; elle donne une solution simple des problèmes qui nous tourmentent; malheureusemeent la simplicité de cette solution me semble inconciliable avec la complexité des faits.

Mais autre chose est la constatation d'un fait, autre chose, l'édification d'une théorie sur ce fait. On peut légitimement refuser de le considérer comme merveilleux, sans refuser cependant de l'admettre. Je n'ai pas la prétention d'être un expérimentateur aussi habile que le Dr Le Bon, cependant ceux qui ont observé certains phénomènes pendant vingt ans, ont plus d'expérience que celui dont les essais se bornent à cinq ou six séances ineffectives; la valeur de ses constatations négatives se compare mal avec celle des observations positives faites par des hommes compétents; elles ne prouvent que son insuccès; j'ignore les conditions dans lesquelles ses expériences ont été faites, mais il me semble trouver dans l'article que j'examine, l'indication qu'il n'a pas tenu compte du facteur psychologique, sur l'importance duquel j'ai toujours insisté.

Le Dr Le Bon est d'ailleurs trop absolu quand il reproche aux expérimentateurs de ne pas être au courant des procédés d'imitation employés par les prestidigitateurs. A Cambridge, M. Maskelyne a assisté à certaines séances, et l'explication qu'il donne du « truc » du médium est manifestement fausse. J'ai observé de nombreux prestidigitateurs, *aucun n'a reproduit* les phénomènes vérifiés par moi, dans les conditions où je les avais constatés.

La fraude est un danger contre lequel nous nous mettons toujours en garde; mais si nous cherchons à contrôler avec soin les conditions dans lesquelles se produisent les faits observés, nous ne cherchons pas à tromper nous-mêmes les sujets.

Leur psychologie est très difficile à pénétrer; la moralité des personnalités secondes est fort différente de celle des personnalités ordinaires, et il y a dans ces états particuliers de graves problèmes qui se posent, problèmes que Le Bon ne semble pas avoir soupçonnés; je regrette qu'un homme aussi bien préparé que lui à résoudre ces difficultés, n'ait expérimenté qu'en passant, dans des conditions excluant toute observation utile; dans le cas contraire, son opinion se serait modifiée, comme s'est modifiée celle de tous les expérimentateurs ayant soigneusement et longtemps observé. Les savants auxquels on reproche leur crédulité sont justement des hommes qui ont prolongé leurs expériences pendant des années quelquefois, et qui ne se sont prononcés qu'après de patientes recherches. La valeur de leurs travaux en d'autres matières devrait inspirer plus de respect pour leurs affirmations en métapsychique.

Que dirai-je du prix de 2.000 francs qu'il a offert? Il n'a trouvé aucun candidat sérieux, et il s'en étonne; cela n'a rien de surprenant. Je n'hésite pas à lui dire que je n'aurai jamais conseillé à un sujet psychique de se prêter à ses expériences. Un être humain n'est pas un appareil de physique; le Dr Le Bon ne confierait pas ses délicats instruments à des mains inexpérimentées; un « médium », dans les états psycho-physiologiques mal connus qui semblent la condition des phénomènes observés par nous, est plus délicat à manier encore qu'un appareil de physique. Nous savons qu'il réagit physiologiquement d'une manière fâcheuse aux mauvaises conditions d'expériences, et nous soupçonnons que psychologiquement ses réactions sont semblables.

N'est-ce pas Laplace qui a dit, en parlant du magnétisme animal, que les phénomènes dus à l'extrême sensibilité du système nerveux sont produits par un agent sans doute faible, et facilement troublé par une foule de circonstances accidentelles; que l'absence de ses manifestations dans un grand nombre de cas ne doit pas conduire à en nier l'existence.

Pourquoi régler ces circonstances, alors qu'on ne connaît pas du tout leur action? Les exigences du Dr Le Bon seraient justes si les phénomènes étaient dus à des esprits indépendants des conditions de l'expérience; elles cessent de l'être si la cause de ces phénomènes est dans l'organisme humain comme nous le pensons.

Leur réalité, qu'il me permette de le lui répéter, n'est pas douteuse pour ceux qui ont observé avec méthode et soin, et elle sera reconnue tôt ou tard; les attaques dont les observateurs sont l'objet apparaîtront comme une preuve de la persistance de la mentalité scholastique contre laquelle le Dr Le Bon s'élève avec tant de justice.

Je ne discuterai pas les faits; pour ma part, je n'ai constaté que des coups frappés à distance, des mouvements sans contact, la production de quelques lueurs; je n'ai jamais vu de matérialisation, quoi qu'en dise le Dr Le Bon; j'insiste sur le caractère imprécis des expériences de ce genre auxquelles j'ai assisté, quand elles n'étaient pas des fraudes grossières comme celles de Miller; en me citant, l'auteur de l'article aurait dû me citer complètement; en m'expliquant sur ce que j'ai appelé les « *personnifications* », qui sont les esprits des spirites ou les fées de certaines de mes expériences, j'ai clairement dit combien j'étais éloigné de croire à la réalité de ces entités, qui me laissent très sceptique sur leur existence; leur intervention est faite pour le roman, non pour la science.

Tous ceux qui voudront expérimenter comme nous l'avons fait, constateront les mêmes phénomènes que nous; cela est certain, mais il ne faut pas avoir la mentalité du douanier turc, qui n'admettait pas que l'on refusât d'ouvrir en plein jour les boîtes de plaques photographiques. Les lois immuables de la nature, telles qu'il les connaissait, ne lui permettaient pas de penser que l'exposition du gélatino-bromure d'argent à la lumière le rendît inutilisable.



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X^x

Etudes expérimentales

(Suite; voir les livraisons d'Avril et Mai)

V

Les boules des rayons X^x

La classification en quatre stades, que je viens d'esquisser, ne doit pas être prise dans un sens absolu. Elle est plus ou moins artificielle et marque seulement les étapes, logiquement distinguées, sur la base de nombreuses expériences, qui rarement permettent de suivre pas à pas tous les degrés de l'évolution.

En général, lorsque le médium a acquis une certaine habileté dans la production des rayons, elle devient trop rapide pour permettre la fixation des états intermédiaires. Et puis, diverses conditions momentanées et individuelles influent sur la forme de l'évolution.

Néanmoins, en nous tenant aussi près que possible des faits dûment constatés, nous tâcherons de reconstituer l'évolution définitive de cette deuxième forme nouvelle d'énergie, caractérisée par le signe X^x.

Je l'ai adopté au moment où les expériences m'ont prouvé que la pénétrabilité de ces rayons dépasse considérablement celle des rayons X de Röntgen.

Tâchons d'abord d'en donner une caractéristique formelle, analogue à celle que nous avons esquissée pour les rayons rigides.

Lorsque les rayons X^x sont complètement formés, ils prennent l'aspect d'une *boule* plus ou moins *géométrique*, dont le diamètre, sur une radiographie, atteint 2, 3, 4, jusqu'à 8 centimètres, à peu près.

On n'obtient jamais qu'une seule boule à la fois, en agissant avec une seule ou avec les deux mains, et la position des mains pendant l'expérience peut être la même que pour les rayons rigides (champ plein); quoique celle du demi-champ paraisse préférable.

Par contre, je n'ai jamais obtenu l'impression des rayons rigides avec une seule main du médium. Le plus souvent ce dernier tient une de ses mains horizontalement, au-dessus d'une plaque sensible, à une distance plus ou moins grande, et la plaque reste tantôt découverte (dans l'obscurité ou par une faible lumière rouge), tantôt recouverte d'un écran quelconque ou enfermée dans un châssis ou une boîte en fer, en bois, en carton, etc. Au moment où la douleur ressentie par le médium devient intolérable, je retire son bras, toujours momentanément paraly-

sé, et je le magnétise, afin de le remettre en état. (Je crois avoir observé que l'apposition d'une de mes mains entre les omoplates du médium diminue la douleur ou du moins la fait passer plus vite).

Immédiatement après, la plaque (préalablement mise à l'abri de la lumière rouge) est développée comme d'habitude.

L'action actinique des rayons médianiques, en gé-

mencement de mon étude. Mais comme la noirceur de l'image est tout de même inégale, on peut la disséquer à l'aide d'une surexposition des copies.

Le second moyen, celui des impressions directes des stades intermédiaires, réussit rarement. Je cherchai à l'appliquer avec un autre médium, Mlle Clémentine Miniewicz, incapable encore de la production complète de rayons X^x



Fig. 1.



Fig. 2.



Fig 3

néral, présente ceci de particulier, qu'elle ne conduit jamais à une surexposition qui rend le cliché grisâtre. La noirceur de l'impression augmente avec la force et le temps d'action, sans ce recul de netteté, caractéristique pour la lumière visible.

Les figures 1, 2 et 3 présentent des boules complètement formées, de différentes grandeurs et sans trace de stades intermédiaires.

Ces petits *soleils médiumniques* sont tellement brillants, quoique invisibles, que par une exposition du négatif dans le châssis-presse pendant plusieurs heures au soleil on arrive seulement à diminuer un peu leur diamètre. Ce qui prouve en tout cas que la surface des boules est moins dense ou moins actinique que leur masse.

Naturellement, j'ai cherché à découvrir quelle est la structure intime de ces boules mystérieuses et comment elles se forment.

Généralement, quand on veut connaître les menus détails d'une image photographique, il faut les chercher plutôt sur le négatif, que sur la copie positive. Mais pour les rayons X^x produits par Mlle Tomczyk, ce moyen est maintenant à peu près inapplicable ; lorsqu'elle est mal disposée, elle ne donne rien, lorsqu'elle est bien disposée, l'action est si rapide et produit des images tellement denses, qu'il est impossible de distinguer leurs détails ou de saisir les stades intermédiaires que j'avais pu réunir au com-

L'expérience faite à travers un châssis en tôle de fer, deux doigts de la main droite sur le châssis, la main gauche sur la table de l'autre côté du châssis, dura environs 15 minutes et donna le résultat suivant. (*Fig.* 4[b].)



Fig. 4[b].

La lumière principale accumulée sur la ligne des pouces. Dans le champ des index et surtout sous l'index droit, une nébuleuse pâle avec le commencement de la formation des vésicules germinatives (stade III). La boule devait se former probablement près du pouce droit, mais le médium ressentit seu-

lement des picotements peu douloureux, qui cessèrent au bout de quelques minutes et l'action fut interrompue.

Avec Mlle Tomczyk, j'obtins des résultats très intéressants à l'aide du premier moyen, c'est-à-dire par une surexposition des copies sur papier. On constate de cette façon que si la masse des boules est plus dense que leur superficie, il y a encore différentes couches concentriques dans les boules elles-mêmes.



Fig. 4a.

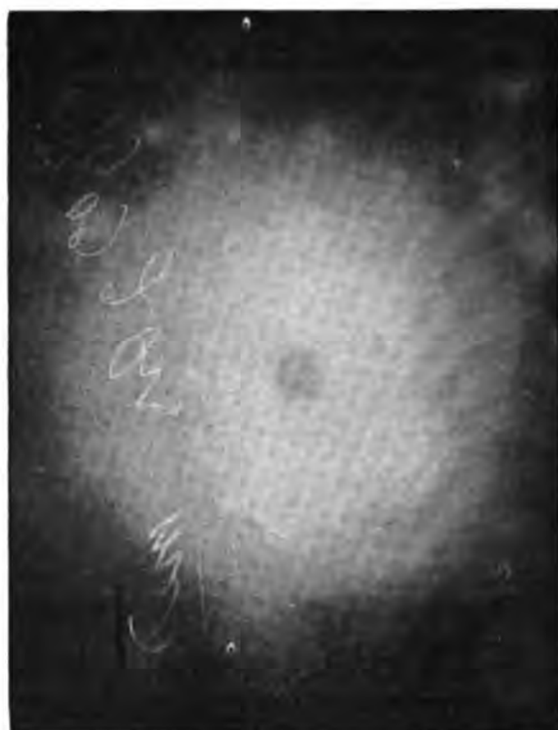


Fig. 5.

couches concentriques dans les boules elles-mêmes.

Les figures 4a et 5 montrent :

1° Que le noyau central est plus sombre et que sa forme est irrégulière ;

2° Que ce noyau est entouré d'une sphère plus brillante et également irrégulière ;

3° Que ce n'est que la partie superficielle de la boule, qui s'arrondit géométriquement, tout en étant de nouveau moins brillante, et dont la luminosité diminue rapidement en s'approchant de la périphérie.

Ces détails parlent en faveur de l'hypothèse, corroborée aussi par d'autres indices, que ces boules, formées d'une matière très subtile de nature inconnue, semblent se trouver dans un état de rotation.

Je suppose qu'elles sont formées d'une substance très subtile, parce qu'elles traversent tous les corps sans difficulté et peuvent produire leur empreinte à travers une plaque de marbre ou de plomb sans déformation et sans affaiblissement.

C'est cette particularité qui permit en même temps de prouver que ce sont des vraies boules et non des disques, car en prenant toute une boîte de pla-

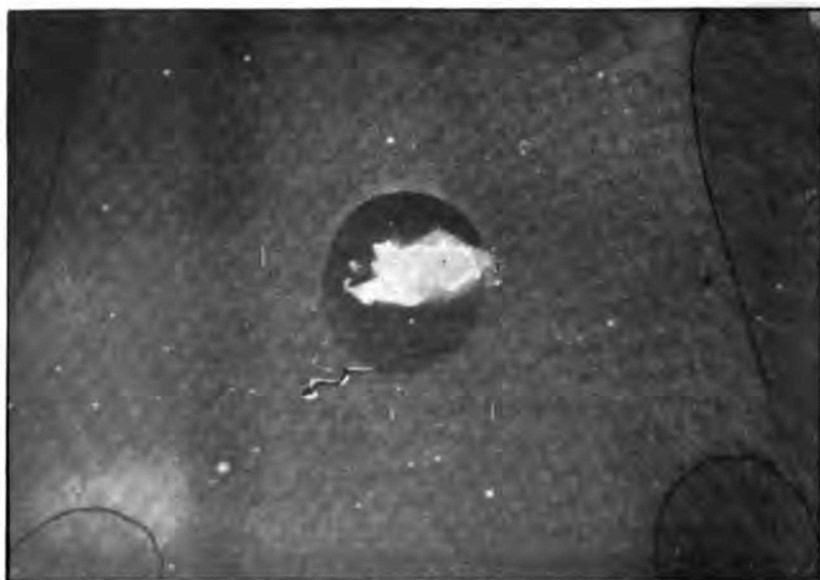


Fig. 6.

ques, on obtient sur chacunes d'elles une coupe horizontale, correspondant au plan plus ou moins profond de la boule. Les tranches du milieu sont les plus larges — celles de la périphérie de plus en plus petites.



Fig. 7.

Sur certaines radiographies incomplètes on obtient seulement le noyau.

Tel est le cas de la figure 6, où les rayons X[x], ayant traversé une pièce de 20 couronnes en or, posée sur la plaque, et dont le contour est assez nettement visible, ont formé un noyau très condensé et tout à fait irrégulier. Cette fois, la lueur extérieure (probablement d'une nature différente), suffit pour imprimer, avec le profil de la pièce de monnaie,



Fig. 8.

aussi le profil faible des doigts, qui embrassent le champ.

Il n'en est pas de même pour le cliché 7, influencé à travers un châssis en fer. On n'y voit ni la pièce de monnaie, mise sur le châssis, ni le profil des doigts, mais seulement le noyau de forme irrégulière.

Il est probable, que, dans ces deux derniers cas, le noyau ne fut pas en rotation.

On a au contraire le droit de supposer une rotation, dans les cas où tantôt la couche superficielle seulement (fig. 8), tantôt la boule tout entière (fig. 9) s'aplatit elliptiquement.

Sur ce dernier cliché on distingue bien les sphères

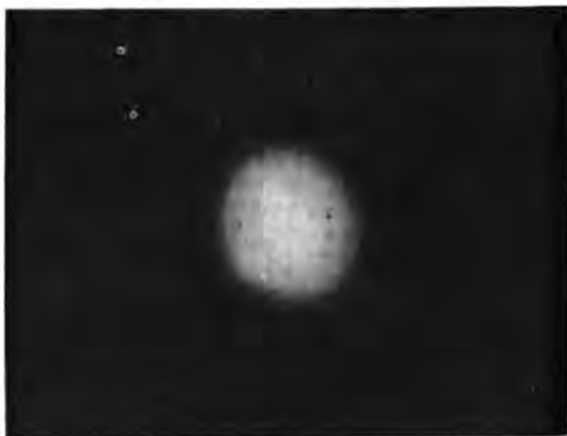


Fig. 9.

concentriques, claires et sombres alternativement, que je viens d'énumérer tout à l'heure.

Maintenant, comment se forme la boule?

Lorsque le courant du médium évolue vers la formation des rayons Xx, la nébuleuse du III[e] stade,

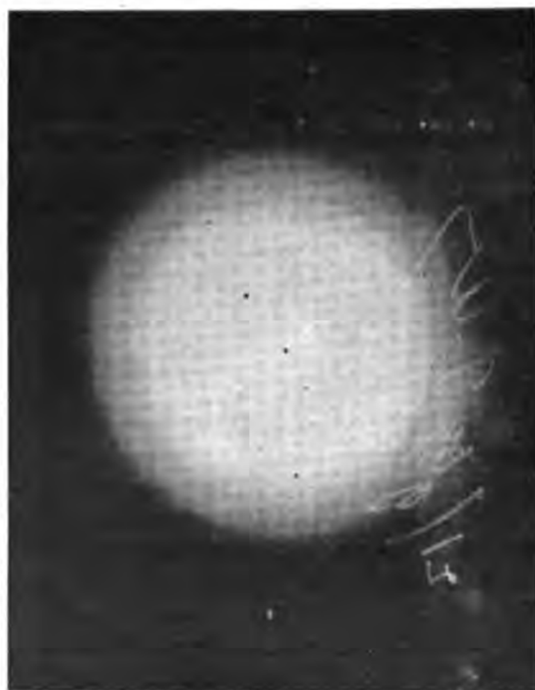


Fig. 10.

au lieu de se condenser en faisceaux, se différencie d'abord en petites boules, que nous nommerons *vésicules germinatives* ou *nutritives*. Déjà sur la figure 5 on a dû remarquer que le champ qui entoure la

boule est comme parsemé de points d'une clarté inégale, surtout d'un côté de la boule.

Nous les retrouverons plus nettement dans les cas où la formation de la boule est plus avancée en général, mais moins complète en un point donné. On



Fig. 11.

verra alors du côté de ce point, une large masse, plus ou moins actinique, contenant ces vésicules, qui alimentent la formation de la boule.

Sur la figure 10 cette dernière n'est pas complètement arrondie, n'ayant pas encore englobé une grande partie des vésicules.

Elle est un peu plus avancée en formation sur la figure 11, où la nébuleuse de vésicules est beaucoup plus sombre, quoique encore large.

Sur la figure 12, les contours de la boule étant encore mieux condensés, il ne reste plus qu'une queue de la nébuleuse, pâle dans sa masse et parsemée seulement de quelques petites boules plus claires.

Sur la figure 13 cette queue de la nébuleuse, encore plus pâle, est visible de deux côtés. Elle provient par en haut des doigts indicateurs, par en bas des pouces, et à l'endroit où ces deux queues, de forme conique, se touchent par leurs sommets, la boule est déjà bien condensée, quoique encore mal arrondie du côté des cônes de la nébuleuse. La position des cônes contenant les vésicules germinatives est analogue à la forme croisée des rayons rigides : dans les deux cas, probablement sous la direction de l'idée, les courants provenant des doigts indicateurs et les courants provenant des pouces

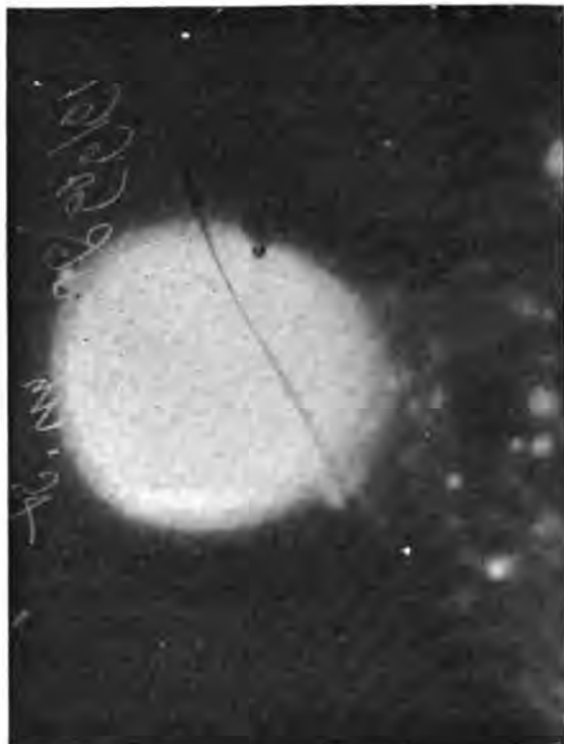


Fig. 12.

se recourbent vers le milieu de la plaque, comme s'ils étaient attirés les uns vers les autres. L'exposition dans cette expérience ne dura qu'une minute.

Enfin, la figure 14 représente une boule complètement formée, sans trace de nébuleuse ni de ses vésicules alimentaires. Elle a été obtenue à travers ma main gauche, dont le profil se dessine très faiblement, sans trace de la bague que je portais sur le qua-

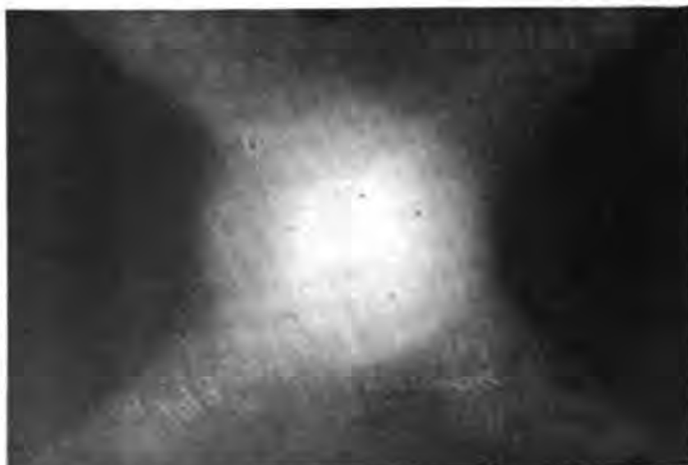


Fig. 13.

trième doigt. La main (gauche) du médium qui agissait dans cette expérience, s'appuyait sur la mienne. Elle est restée invisible.

La position de la boule correspond en ligne perpendiculaire à l'endroit de la main du médium, où

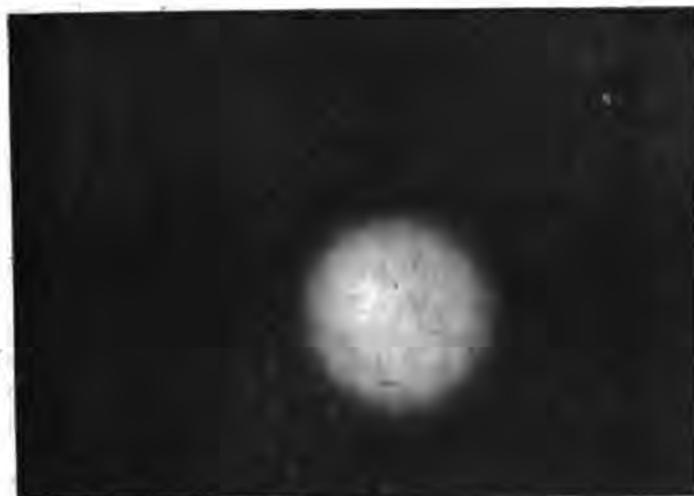


Fig. 14.

celui-ci sentit une vive piqûre, et à peu près à l'endroit où se trouvait ma bague. L'expérience dura deux minutes et demie, à la lueur d'une lampe rouge éloignée. Il est probable, que le faible contour de ma main a été obtenu grâce à la luminosité des taches initiales sous la main du médium, lesquelles taches

lesquelles se manifeste l'action actinique des rayons Xˣ, je décrirai encore deux essais, entrepris dans des conditions un peu différentes.

Dans le premier, il s'agissait pour moi de voir quel serait l'aspect de l'image sur deux plaques adossées l'une à l'autre, perpendiculairement au niveau de la table, lorsque le médium tient ses deux mains des deux côtés, tous ses doigts dirigés les uns vers les autres et en face les uns des autres, séparés seulement par les deux verres et leurs couches sensibles.

La main droite, dont le courant se manifesta plus fortement, touchait l'émulsion de la plaque *B* — les doigts de la main gauche appuyaient sur le côté verre de la plaque *A* (fig. 15 A et 15 B).

Entre les plaques, j'avais mis un anneau plat en papier d'étain, pour voir si ses contours apparaîtraient sur l'une des plaques ou sur les deux. Mlle Tomczyk tint ses doigts rapprochés, horizontalement, c'est-à-dire perpendiculairement à la surface des plaques.

L'expérience dura environ 3 minutes et lorsque la douleur du médium devint trop forte, je retirai ses mains paralysées.

Au développement, l'anneau en papier d'étain est resté invisible. Ce qui pouvait signifier : ou bien, que l'action actinique n'a pas traversé les plaques ;

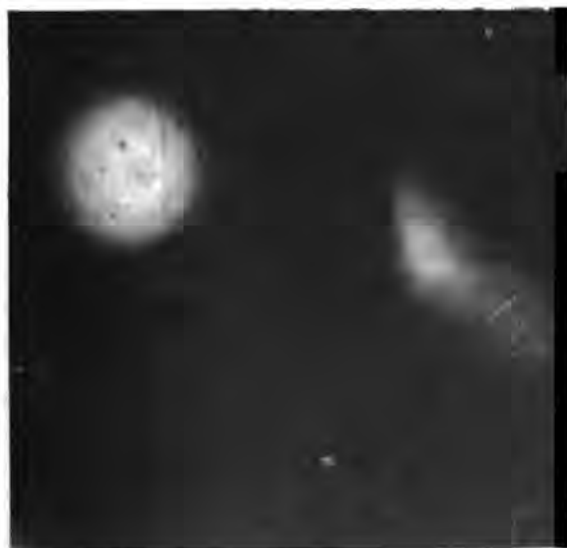


Fig. 15 A.

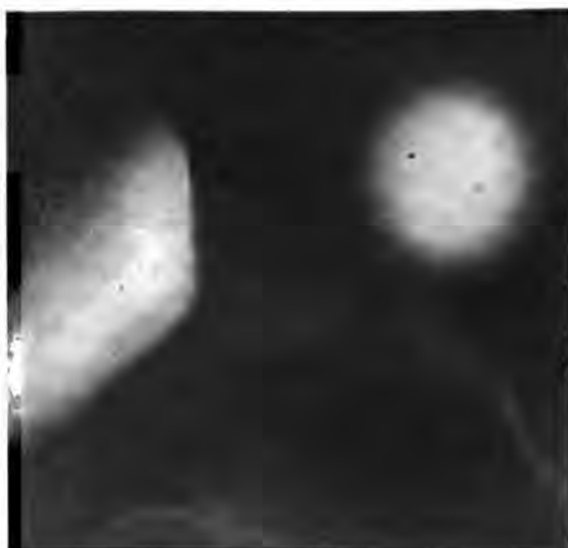


Fig. 15 A.

n'ont pas la faculté de traverser la chair — car les rayons Xˣ, qui la traversent sans obstacle, n'ont pas pu produire cet effet.

Je dois ajouter que je n'eus aucune sensation au moment ou les rayons Xˣ traversèrent ma main.

Pour compléter l'énumération des formes sous

que le courant droit agissait seulement sur l'émulsion *B* directement, et le courant gauche sur l'émulsion *A* à travers le verre ; — ou bien, que, ayant traversé les deux, ils ont également traversé l'anneau en étain, comme un corps transparent.

Cette dernière hypothèse est seule probable, car :

1° Il en fut de même dans toutes les autres expériences, où des diaphragmes métalliques plus épais ont été traversés sans difficulté;

2° La boule, formée entre les petits doigts du médium, est visiblement la même sur les deux plaques. Leurs contours concordent mathématiquement et la diminution du cercle sur la plaque *A* prouve, que, tout en étant formée du côté droit, elle a occupé néanmoins l'épaisseur des deux plaques. Elle paraît relativement trop petite sur la plaque *A*, mais



Fig. 16.

cela ne tient qu'à un tirage un peu plus fort de l'épreuve.

Au lieu du stade IV du côté des petits doigts, nous avons du côté opposé, des pouces, le stade III de la nébuleuse, limitée par des lignes presque droites, tandis que celle des autres doigts de la main droite est encore tout à fait informe, et que les mêmes doigts de la main gauche (où le courant était plus faible) n'ont donné que le Ier stade, sous forme de trois taches.

Dans la nébuleuse des pouces il y a ceci de particulier, qu'elle a pris une direction divergente : elle devance le pouce droit et reste en arrière du pouce gauche.

D'autres expériences analogues prouvent, que dans le cas d'une opposition exacte de *tous* les doigts, on n'obtient jamais qu'une seule boule, tantôt du côté des pouces, tantôt du côté des petits doigts ou des index, tandis que les autres doigts ne donnent que les stades intermédiaires ; c'est-à-dire que l'action maximale se concentre toujours en un seul point.

Mais, ce point peut se placer n'importe où, dans le champ ou dans le demi-champ ; on peut cependant prévoir sa position : 1° d'après l'endroit de la main où le médium ressent le maximum de douleur, et 2° quelquefois aussi d'après les indications de la Petite qui *voit* la boule, toujours invisible pour moi et presque toujours pour la somnambule.

Je terminerai ce chapitre par le récit d'une autre expérience, dans laquelle l'action des rayons X^x a été combinée avec celle des rayons ultra-violets, afin de faire voir exactement la position des doigts. La disposition prise fut la suivante :

J'ordonnai au médium de tenir sa main droite à plat sur l'émulsion de la plaque sensible nue. A une dizaine de centimètres au-dessus de cette main, agissait une ampoule de Crookes, alimentée par un courant de haute tension mais d'une intensité insuffisante pour la production des rayons Röntgen. Dans ces conditions la lumière verdâtre de l'ampoule pouvait seulement donner le profil des doigts. Elle n'empêcha pas la formation des rayons X^x qui se condensèrent en une petite boule, très actinique, placée entre le 3e et le 4e doigt du médium (fig. 16.)

La boule peut donc occuper une position *entre* les doigts et non seulement vis-à-vis de la paume de la main, ce qui est cependant le cas le plus fréquent, surtout lorsqu'on agit à distance. Les autres doigts n'ont rien donné.

Voilà tout ce que je crois devoir dire au lecteur, dans le but d'une orientation prélimaire.

J'espère que les caractères distinctifs des rayons rigides et des rayons X^x se dessinent maintenant dans son esprit avec assez de netteté, pour que nous puissions aborder leur étude spéciale.

Elle sera conduite d'après la méthode *comparative historique* que j'applique toujours et que j'avais recommandée pour les recherches psychologiques en général, dans mon premier travail juvénile concernant la méthodologie (1).

Nous nous occuperons d'abord des rayons rigides et de leurs actions méaniques. *(A suivre)*.

(1) J. Ochorowicz : *Sur la méthode de recherches psychologiques*; dissertation couronnée par la Faculté philol. hist. de l'Université polonaise de Varsovie en 1863.

LES NOUVEAUX LIVRES

PROFESSEUR BECHTEREW : **La Suggestion et son rôle dans la vie sociale.** Traduit et adapté du russe par le Dr P. KERAVAL, médecin en chef de l'Asile-Clinique Sainte-Anne, à Paris. — (Paris, Ch. Boulangé, 11, rue de l'Ancienne-Comédie, Paris. — 1910. — Prix: 4 fr.)

« La contagion matérielle, par des microbes, doit-elle nous faire oublier l'agent de contage mental, qui contamine l'esprit? Si ce ne sont pas des microbes qui agissent dans ce dernier cas, l'action de la contagion n'en est pas moins réelle; elle se transmet par les paroles, les gestes et les mouvements des personnes, au moyen des livres et journaux ; bref, où que nous nous trouvions dans le milieu social, nous subissons la contagion psychique et, par suite, nous sommes exposés au danger d'être mentalement infectés. »

Ces quelques lignes, par lesquelles s'ouvre le livre, indiquent le but auquel l'auteur parvient méthodiquement, dans une série de chapitres dans lesquels il s'occupe successivement du mécanisme de la suggestion, des différentes formes qu'elle peut prendre.

Plusieurs chapitres de cet ouvrage intéresseront tout spécialement les personnes cultivant les études métapsychiques. Tels ceux qui portent les titres : *La suggestion mentale. Illusions et Hallucinations collectives. Rêves messagers et prophétiques. Epidémies d'ensorcellement et de possession diabolique*, etc.

Pour ce qui se rapporte à la « suggestion mentale », l'auteur distingue fort bien le *cumberlandisme* des Pickmann et autres semblables « lecteurs de pensée »; de même la transmission mentale apparente qui n'est fondée que sur de petites impulsions matérielles au cours des séances médiumniques avec les tables, ou sur une hyperesthésie étonnante des sens de l'ouïe et de la vue. Mais il continue en disant :

« Un intérêt particulier s'attache aux expériences sur la divination des *dessins*, exécutées par J. JOUK et SCHRENCK-NOTZING, ainsi qu'à celles de SIDGWICK et LOMBROSO sur la divination des *nombres* et des *cartes à jouer*. Celles des expériences qui dépendaient du devin lui-même, des conditions et de la disposition des épreuves, furent couronnées de succès.

« Nous arrivons pour en terminer aux expériences de *suggestion mentale* sur les *somnambules*. Il s'y rattache celles exécutées sur Léonie B... par JANET, puis par Ch. RICHET; elle s'endormit, dans un certain nombre d'entre elles, par suggestion, bien qu'elle fût du sujet inducteur à une distance de sept cents à quinze cents mètres.

« Mentionnons également les observations d'OCHOROWICZ à l'étranger, et, en Russie, celles de KHOWRINE, KRAINSKY, et, tout récemment, du docteur KOTIK.

« Tous ces auteurs, forts de leurs observations et de leurs recherches, se montrent les défenseurs convaincus de la transmission directe de la pensée à distance. Nous devons une attention toute particulière aux investigations circonstanciées du Dr KHOWRINE sur une hystérique, et du Dr KOTIK sur la jeune Sophie Schtarker, fille d'un vaticinateur de profession. Notons, du reste, que le professeur J.-A. ANFIMOW envisage sous un jour spécial le cas de la petite hystérique de M. KHOWRINE. Il y a lieu notamment de remarquer que les expériences sur les sujets dont nous venons de parler ne réussissent qu'avec le concours de certaines personnes, celui de M. KHOWRINE, dans le premier cas, et du père de Sophie Schtarker dans le second.

« Nous avons fait la même constatation chez les somnambules étudiées à la clinique, toute somnambule ne devinait que les suggestions mentales qui partaient de son médecin, de celui qui avait fait sur elle une série d'explorations préliminaires.

« Ceci nous a conduit à croire que la divination de la pensée résidait ici dans le médecin lui-même, sujet inducteur; la somnambule présentait simplement une acuité étonnante des organes sensoriels qui lui permettait de surprendre des impressions, imperceptibles aux autres, à l'aide desquelles se produisait l'apparente divination.

« Nous ne voulons point dire par là que ceci ait lieu invariablement dans tous les cas.

« Nous n'avons pas non plus le dessein de faire table rase de la valeur des observations semblabes publiées dans la presse. Mais, dans une aussi grosse question que celle de la suggestion mentale et de la transmission de la pensée à distance, ne peuvent avoir de signification que les observations et recherches décisives susceptibles d'être vérifiées par d'autres, et de donner entre leurs mains des résultats identiques. Ce n'est que dans ces conditions que l'on pourra réduire et définitivement supprimer le scepticisme fort concevable d'autres représentants de la science. »

Il est intéressant de voir, aussi par cet exemple, quel chemin a fait dans les milieux scientifiques la croyance à la suggestion mentale, malgré qu'une arrière-garde de Gustaves Les Bons, traîne encore à la suite de la grande armée qui s'avance.

Pour ce qui se rapporte aux « rêves messagers et prophétiques », le professeur Bechterew les admet bien, et en cite un certain nombre d'assez curieux; seulement il les explique par une préoccupation subconsciente. C'est vous dire qu'il ne s'occupe point des rêves dans lesquels l'hypothèse de ce travail subconscient se trouve naturellement exclu par la nature même des choses rêvées.

Une partie assez importante de l'ouvrage est consacrée aux épidémies religieuses et de « possession », dont la Russie même a naturellement fourni à M. Bechterew un grand nombre d'exemples frappants.

PAUL NORD : **L'essor moderne vers l'Idéal des Temps nouveaux**. (Les perspectives nouvelles de la pensée moderne. — L'Universalisme. — Monisme intégral ou Panmonisme. — Problème moral. — Problème scientifique. — Problème social. — Les

Lois universelles de la Nature et de la Vie. — Les destinées de l'Etre et de l'Humanité. — (Paris, librairie Arnaud, 26, avenue de l'Opéra, Paris, 1910. — Prix : 3 fr.)

Chaque fois que les événements qui s'alternent en ce monde paraissent devoir donner la victoire à l'un des courants de la pensée humaine, on voit les succombants — qui souvent ont été les vainqueurs d'hier et seront, sous une forme différente, les vainqueurs de demain — chercher les moyens de se transformer, de s'entendre, de former bloc, pour remplacer par l'union de toutes les minorités ayant quelques points de contact, la faiblesse numérique de chacune de ces minorités. Pour ce qui se rapporte à la question spiritualiste, ce phénomène, si naturel, commence à se produire d'une manière frappante en France ; ont veut grouper toutes les forces pouvant élever une digue à la marée montante du matérialisme.

L'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs constitue, pour ainsi dire, le programme du groupement constituant la « Société Universaliste ». M. Paul Nord, qui en est le Secrétaire, remarque dans une Introduction à son livre, que de grandes doctrines ont réglé sur le monde, mais qu'aucune d'elles n'a réussi à prendre, sur la pensée humaine, une emprise suffisante pour guider définitivement vers la Vérité. En réalité, chacune d'elles a raison, mais partiellement, et il faut s'élever au-dessus de toutes pour juger le rôle que chacune de ces méthodes joue dans la recherche de la vérité intégrale.

L'auteur aurait pu aussi bien tâcher, comme nous le faisons, de rechercher expérimentalement et scientifiquement la vérité, sans se préoccuper des doctrines existantes. Mais ayant placé la question comme on vient de le voir, que lui restait-il à faire? Deux routes s'ouvraient devant lui. La première était ample, sans de graves encombres : c'était de rechercher tout simplement quels sont *les points essentiels, communs indistinctement à toutes les grandes doctrines* qu'il s'agit de grouper dans un faisceau, et inviter les adeptes de chacune d'elles à une alliance sur les bases de ces points communs et essentiels ; c'est le meilleur moyen au point de vue de la tactique, mais il peut évidemment porter à la constitution d'une alliance basée sur des *erreurs communes*. L'autre route, infiniment plus attrayante pour un penseur, mais aussi infiniment plus difficile, consiste, par contre, à rechercher quels sont les *points vrais* de chaque doctrine, pour en constituer la « vérité intégrale ». On conçoit quel est, au point de vue pratique, le côté faible de ce système : il faut faire accepter, en somme, une doctrine constituée d'éléments qui sont tous *vrais* pour le nouvel apôtre, mais dont une partie sera fatalement regardée comme *fausse* par d'autres penseurs : *Quot capita, tot sententiæ.*

Dans son honnêteté d'idéaliste, se refusant de fonder éventuellement le triomphe éphémère du Spiritualisme sur l'erreur universellement admise, M. Paul Nord a choisi cette dernière route, scabreuse, bordée de précipices, mais offrant de magnifiques points de vue, et au bout de laquelle il entrevoit la Lumière.

Une analyse des idées de l'auteur serait déplacée ici. Il nous suffira d'observer que M. Paul Nord admet le Positivisme comme base de la nouvelle doctrine, qui serait en somme un Monisme qu'il considère plus droit, plus complet que celui d'Haekel — un Monisme Intégral. Et il développe son programme avec une profondeur et une ampleur de vue réellement remarquables.

ANTOINE WYLM : **Maîtresse mystique**. — (Paris, librairie Félix Juven, 13, rue de l'Odéon, 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

Déjà dans un précédent roman, *Le Chapelet de Corail*, M. Antoine Wylm nous avait montré tout le parti qu'on peut tirer des sciences métapsychiques en les faisant pénétrer dans le champ de l'imagination. On sait que sous le pseudonyme d'Antoine Wylm se cache l'une des personnalités les plus proéminentes du psychisme, l'une des figures dont il s'honore le plus justement.

Dans sa nouvelle œuvre, *Maîtresse mystique*, l'auteur a su marier de la plus heureuse façon ses remarquables qualités inventives avec l'érudition complète et réelle qu'il possède des rouages enchevêtrés de la politique, avec lesquels sa haute situation lui permet d'être familiarisé. C'est, en effet, dans un milieu politique que l'auteur nous transporte ; s'il sait nous en montrer les côtés pollués et décourageants, il nous fait un moment vibrer de ses espoirs, vivre de ses luttes, aimer ses passionnantes victoires.

Mais là ne s'arrête pas le souple talent de l'auteur ; mettant à contribution son imagination fertile, il a donné pour base à l'ouvrage une intrigue émouvante, vraie et forte ; on y voit se croiser, se heurter les passions de la vie, toutes senties, toutes vécues. Chacun, jeune ou vieux, homme ou femme, ne pourra que s'intéresser fortement à cette œuvre dont l'intérêt substantiel triomphe presque toujours de l'aridité inévitable que présentent si souvent les questions politiques au point de vue littéraire.

JEAN SARYER : **Réflexions sur le second foyer de l'Orbite terrestre**. — (Paris, bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — Prix : 1 franc.)

Cette intéressante plaquette ne touche qu'indirectement à l'objet de nos études, bien que l'on puisse voir aux pages 23 et 40 comment l'auteur tire quelques arguments à l'appui de sa thèse, des résultats auxquels sont parvenues les sciences psychiques.

On sait que la Terre décrit dans l'espace une ellipse dont le Soleil occupe un des foyers ; mais on ne voit rien au point où se trouve l'autre foyer, qui est donc considéré comme purement virtuel : un point géométrique. L'écrivain qui se cache sous le pseudonyme de J. Saryer soutient, au contraire, que ce second foyer doit être réel, bien qu'invisible, et étaye sa thèse si intéressante par des arguments empruntés à différentes sciences : astronomie, géométrie, etc.

« Si aventurés que soient mes raisonnements et mes hypothèses, un problème sérieux s'en dégage », observe M. Saryer lui-même. Aux astronomes, aux mathématiciens le soin de le résoudre.

Comte DE LARMANDIE : **L'Amour Astral.** — (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — Prix : 2 francs.)

Une extraordinaire histoire de rivalité entre deux hermétistes qui, par leur science très particulière, sont arrivés à reformer fluidiquement le corps d'une femme, après avoir assassiné son corps matériel, et qui, tous deux amoureux de cette semblance de femme, se la disputent avec des procédés tout autres que doux. Lecture déconcertante et tout de même un peu pénible par l'invraisemblance de l'argument, si forcé qu'on éprouve quelque peine à s'intéresser à ces personnages par trop fantastiques.

FABRE D'OLIVET : **Histoire philosophique du Genre humain**, ou l'Homme, considéré sous ses rapports religieux et politiques dans l'état social, à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre. — Nouvelle édition. Tomes I et II. — (Paris, Bibliothèque Chacornac, quai Saint-Michel, 11. — 1910. — Prix : 10 francs le volume.)

M.-P. NÉVA : **Notes envolées sous l'archet**. Petits poèmes en prose. — (Paris, P. Leymarie, édit., 42, rue Saint-Jacques. — 1909.)

JEAN ERIAM : **Réflexions d'un Théosophe**. — (Paris, Leymarie, édit., 1909. — Prix : 2 fr. 50.)

FRANK : **Dieu et l'Humanité**. Preuves de l'existence de Dieu, etc. — (Paris, Leymarie, édit., 1910. — Prix : 1 fr. 50.)

A. BONNEFONT : **Leçons de Spiritisme aux Enfants,** 5e édition. — (Paris, Leymarie, édit., 1910. — Prix : 25 centimes.)

A l'Humble. Enseignements spirites, obtenus par le médium écrivain EVARISTE DURAND. — (Paris, Leymarie, édit. ; Alger, librairie Relin, 1908. — Prix : 1 fr. 50.)

Les Sociétés anciennes, modernes et futures, par l'ESPRIT HUMANITAIRE. — (Paris, Leymarie, édit., 1909. — Prix : 25 centimes.)

BERTHE JOUAUX : **Comment on devient spirite**. Recueil de lettres renfermant de nombreuses communications spirites. — (Paris, Leymarie, édit., 1909.)

PAULINE RODIÈRE : **Foi, Espérance, Charité.** — (Paris, Leymarie, édit., 1909.)

LOUIS DE VALBOIS : **Pour franchir les portes,** roman spiritualiste. — (Paris, Leymarie, édit., 1910. — Prix : 3 fr. 50.)

Dr M. DUZ : **Traité pratique de Médecine astrale et de Thérapeutique,** permettant à chacun de connaître ses prédispositions morbides et de leur opposer les moyens thérapeutiques les plus appropriés. — (Paris, *La Médecine Pratique*, 4, rue Maître-Albert ; Bâle et Genève, Georg et Cie. — Prix : 5 francs.)

BERTIL HAMMER, docent i Psykologi vid Uppsala Universitet : **Jakttagel,** seformagan dess utveckling och Uppfostran. — (Upsala, Almquist & Wiksells Boktrykceri, A.-B. — 2 kr. 25 ore.)

L'Au-delà dévoilé !! Traduction inédite de communications éthérées des entités Eva et Magdalène, par DAVIL et NOUTTY. — (Librairie des Sciences Psychiques, Paris, 42, rue Saint-Jacques. — 1910. — Prix : 2 fr. 50).

Nous nous abstenons régulièrement de porter un jugement quelconque sur les livres de « révélations » médiumniques, tout élément nous faisant naturellement défaut pour en contrôler les dires. Le petit ouvrage dont nous nous occupons contient des communications dont l'exactitude pourrait être, à la rigueur, contrôlée en partie, parce qu'elles présentent un côté scientifique, ou pseudo-scientifique, qui ferait supposer qu'elles viennent de la subconscience en rêve d'un médium rompu aux études de certaines formes de science. Ces « révélations » ont abondé de tout temps, et ont toujours déçu les espoirs qu'on avait fondés sur elles. Cet ouvrage fera-t-il exception à la règle ? En tout cas, des indications précises sur le sujet qui a servi automatiquement à obtenir ces écrits, et sur la manière dont il opérait, seraient indispensables pour pouvoir s'intéresser au côté psychologique de la question.

ERNEST HAECKEL : **Histoire de la Création,** ouvrage orné de 17 planches, 20 gravures en bois, 21 tableaux généalogiques et 1 carte. — (Schleicher frères, 61, rue des Saints-Pères, Paris. — 1909. — Prix : 3 fr.)

Guide pratique du Médium guérisseur. — (Paris, P. Leymarie, édit., 42, rue Saint-Jacques. — 1910. — Prix : 1 fr.)

ALBERTO SEABRA : **O Problemo do Alêm e do Destino.** — (Sao Paulo, Typ. Espindola C., Rua Direita, 10. — 1910.)

C'est bien l'un des meilleurs ouvrages spirites qui aient été écrits en portugais. En effet, l'auteur s'écarte ici de la méthode purement philosophique, ou plutôt religieuse, qui paraît être exclusivement en honneur parmi les spirites brésiliens, pour traiter avec beaucoup de verve et de talent aussi plusieurs côtés scientifiques de la question.

De prochaine publication :

La Philosophie occulte, de HENR. CORN. AGRIPPA, conseiller et historiographe de l'empereur Charles V. Divisée en trois livres et traduite du latin. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée du quatrième livre et de divers autres traités. Précédée d'une étude sur la vie et l'œuvre d'Agrippa et ornée d'un portrait inédit de l'auteur. — (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. — 1910. — Prix : 12 fr.)

AU MILIEU DES REVUES

Expériences d'écriture directe et d'apports, à Nice

Sir Oliver Lodge écrivait, il y a quelques années, qu'il n'était pas dans les annales du médiumnisme un seul phénomène d'*apport* qui lui parût tolérablement bien prouvé. Bien qu'un apport, impliquant le passage de la matière à travers la matière, n'ait rien, par lui-même, de plus « impossible » que, par exemple, la matérialisation d'une main et sa dématérialisation successive, il se présente habituellement en des conditions si louches, si rebelles à tout contrôle, que, lorsqu'il se produit durant une séance médiumnique, loin de convaincre, il jette sur celle-ci comme une ombre de suspicion, qui embarrasse les expérimentateurs même les mieux prévenus. On demande une preuve définitive, un *expérimentum crucis* ; on n'obtient d'habitude que quelque chose qui a tout l'air d'un tour de prestidigitation médiocrement réussi : on entrevoit immédiatement le défaut de la cuirasse par lequel le prétendu phénomène peut être expliqué.

Ces considérations sont vraies aussi pour la plupart des phénomènes d'apport qu'a publiés, dans la *Revue du Spiritisme* (février et mars 1910), M. le Dr J. Breton, médecin en chef de la Marine, en retraite, président de la Société d'études psychiques de Nice.

Les sujets qui ont servi à ses expériences sont deux : Mme N., « médium écrivain intuitif », dont le rôle est en somme assez effacé, et Mme C., qui obtient automatiquement de la main gauche une écriture en miroir ; ces écritures sont presque toujours ornées d'un signe distinctif représentant un triangle avec trois points à l'intérieur. Dernièrement, elle s'avisa qu'elle obtiendrait peut-être aussi de l'écriture *directe*, c'est-à-dire sans le secours de la main ; secondée par Mme N., son amie (qui ne demeure toutefois pas avec elle), elle tenta donc quelques expériences en plaçant du papier et un crayon dans des boîtes fermées, ficelées, cachetées. C'est de ces expériences que nous allons nous occuper brièvement, et avec autant plus de liberté que, le nom des médiums n'ayant pas été donné, nous n'avons aucune raison pour faire entrer en ligne de compte l'honorabilité des personnes visées. Nous discutons les phénomènes, et non pas les médiums.

1° *Boîte disparue.* — Le 15 septembre 1909, Mmes C. et N. placent un papier et un crayon dans une boîte de carton, qu'elles cachètent ensuite. La boîte reste chez Mme C. tandis que Mme N. emporte le cachet qui a servi.

Huit jours après, Mme C. se rendant chez son amie Mme N., prend cette boîte, la place sur la table, puis sort, oubliant l'objet ; quand elle rentre chez elle pour la chercher, elle ne la trouve plus.

Inutile de faire remarquer que ce fait n'a pas la moindre importance.

2° *Boîte ronde.* — Mme C., M. André D. et son frère M. Robert D. tentent un nouvel essai. Il prennent une boîte ronde en carton ; ils fixent la boîte et le couvercle au moyen d'une petite bandelette de papier collé, sur laquelle M. André D. appose sa signature. Puis il enferme la boîte dans un tiroir *chez Mme C.* et emporte la clef. Trois jours après, on procède à l'ouverture de la boîte, le papier est bien celui qui a été enfermé ; il porte d'un côté un triangle au crayon bleu avec trois points à l'intérieur, de l'autre côté de la feuille on lit, tracés en miroir, ces mots : *Impossible de rematérialiser la boîte. — Andréa.*

Il est à peine besoin de remarquer que le médium pouvait facilement ouvrir le tiroir d'un meuble qui se trouvait chez lui. Pour le reste, le Dr Breton lui-même observe que « la fermeture de la boîte ronde était illusoire, rien n'étant plus facile que de décoller la languette de papier de sûreté et de la recoller ensuite. »

3° *Boîte à l'épi.* — Le soir même, Mme C. et M. André D. font un nouvel essai auquel M. André procède seul. Il prend une petite boîte en carton, y place un papier et un crayon, et ferme la boîte au moyen d'une tresse blanche d'un centimètre de largeur, qui embrasse la boîte dans toute sa longueur ; deux cachets de cire fixent cette tresse aux deux extrémités, un cachet est placé sur une seule des faces latérales. Il cache cet objet dans une des chambres de l'appartement.

Le surlendemain, une « communication » écrite par Mme N., ayant annoncé qu'il y avait quelque chose dans la boîte, cette dame et M. D. se rendent chez Mme C. ; M. André D. va chercher la boîte dans sa cachette et on procède à l'ouverture, après s'être assuré de l'intégrité des cachets ; on y trouve, roulé dans le papier, un épi de blé dont la tige est sectionnée nettement et en biseau. Le papier portait au crayon noir, le triangle cabalistique avec ses trois points.

Mais le Dr Breton, mis au courant de l'expérience, observe qu'il n'était pas difficile de soulever avec une lame chauffée les trois cachets de cire très épais, puis de les recoller ; et que même sans toucher aux cachets, on pouvait déprimer la face latérale de la

boîte (qui n'avait pas été cachetée), suffisamment pour y glisser un objet comme l'épi.

4° *Vase en cristal.* — Le 30 septembre, Mme C. et M. André D., prennent deux morceaux de papier portant un filigrane spécial et les introduisent dans un étui de carton cylindrique, analogue à ceux qui servent de boîte à certains produits pharmaceutiques; un petit crayon y est ajouté. Ce tube fermé est dûment cacheté. Ainsi prépare, ce tube est placé dans un petit vase en cristal taillé, porte-fleurs de forme tronconique, dont l'ouverture est recouverte d'une rondelle de carton cachetée à son tour, et puis transporté chez Mme N. Celle-ci obtient une communication l'informant que le phénomène de l'écriture directe ne pourra pas se produire chez elle et qu'il faut renvoyer le vase chez Mme C. où il est placé dans le tiroir d'un secrétaire, dont les deux extrémités sont scellées avec deux cachets différents.

Trois jours après, on constate que les scellés du tiroir du vase en cristal et du tube en carton sont intacts. On s'assure que les deux morceaux de papier filigranés sont bien ceux qui avaient été déposés dans le tube. Les deux papiers portent le dessin d'une ancre, du fameux triangle, et quelques lignes d'écrire en miroir.

M. le Dr Breton remarque là encore, que le soulèvement des cachets pouvait peut-être se produire; en tout cas, il n'était pas absolument impossible, bien que peu probable.

Ce que le Dr Breton devrait faire aussi remarquer, à notre avis, c'est que les morceaux de papier avaient été choisis et placés dans le tube par M. André D... et par Mme C..., c'est-à-dire *par le médium lui-même.* Tout prestidigitateur sait fort bien que, dans la plupart de ses jeux, quand il fait examiner un objet par les spectateurs, et les invite à prendre toutes les précautions imaginables, le tour est en réalité déjà joué.

5° *Vase en faïence.* — Le 6 octobre, M. C... « quelque peu sceptique en présence des expériences précédentes », dit le Dr Breton lui-même, voulut à son tour faire un essai pour sa conviction personnelle; en présence des deux dames médiums, il prit un petit vase à fleurs en faïence, y introduisit, avec un bout de crayon, sa carte de visite revêtue de trois signatures. Une rondelle de carton est placée sur l'ouverture; par-dessus, une feuille de papier fortement enserrée autour du goulot par une ficelle rouge, sur lequel trois cachets sont placés. Ainsi préparé, ce vase est enveloppé dans un papier cacheté, et le tout placé dans une petite boîte, elle-même cachetée.

Trois jours après, on brise les scellés, et on trouve que la carte de visite de M. C... est vierge de toute écriture; mais à côté d'elle se trouve un papier un peu froissé; c'est celui qui avait été primitivement trouvé dans la boîte ronde et qui portait écrits en miroir les mots : « Impossible de rematérialiser la boîte. »

Ici, un doute surgit. M. C... croit se rappeler que cet écrit était sur la table au moment où il confectionnait le vase. Mme C... croit avoir montré cet écrit à son mari le lendemain. Bref, il y a doute pour M. C...; a-t-il vu ce papier avant ou après la confection du vase? De plus, M. C... avoue franchement qu'il n'a pas pris la précaution de regarder s'il n'y avait rien dans le vase avant d'y mettre sa carte et le crayon.

« Ce vase en faïence est rapporté chez Mme C..., raconte ensuite le Dr Breton, et placé tout découvert sur un meuble quelconque. Or, le lendemain, M. C..., l'ayant pris et secoué, il en tomba, enveloppés dans un petit morceau de journal, 2 petits morceaux de marbre de forme triangulaire, aux arrêtes arrondies comme les petits cailloux roulés qu'on trouve au bord de la mer. N'importe qui, un enfant, aurait bien pu mettre les deux petits morceaux de marbre dans le vase. Or, la veille chez Mme N..., le vase une fois vidé, je n'avais vu ni senti rien dedans. Mettons que c'est un fait divers sans importance. »

6° *Le flacon en verre cylindrique.* — Le 10 octobre, M. Delanne, M. C... et le Dr Breton procèdent à la fermeture d'un flacon de verre cylindrique dans lequel on place, avec un bout de crayon noir, un morceau de papier portant leurs trois signatures, et dont un coin a été déchiré pour servir de témoin. L'ouverture est fermée par un bouchon coupé au ras; une tresse de fil métallique provenant d'un ancien ruban d'argent très difficile à trouver aujourd'hui enveloppe le vase de verre en hauteur et au milieu. Elle est fixée par un double nœud coupé au ras; tous les points d'entrecroisement sont fixés à la cire rouge et reçoivent l'empreinte de quatre cachets différents. Le vase de verre est enveloppé par trois tours dans un papier imprégné d'une colle chimique et fixé par une tresse, des cachets de cire sont placés sur tous les points d'entrecroisement de la tresse; tous les cachets ayant servi sont mis sous scellés et restent chez M. Delanne; le vase est porté chez Mme C...

Le surlendemain, une communication de Mme N... informe qu'il y a quelque chose dans le flacon. Le Dr Breton et Mme C... vont chez M. Delanne procéder à l'ouverture. On sectionne les quatre brides de la tresse et on fait une première ouverture longitudinale. La pointe du canif rencontre un corps résistant qui est formé par un des cachets intérieurs, mais en faisant alors une légère incision perpendiculaire à l'extrémité de la première et relevant l'angle du papier ainsi formé, on dégage un petit morceau de marbre blanc de forme triangulaire, aux bords arrondis, et portant sur sa face plane un triangle au crayon bleu avec trois points — morceau de marbre identique à ceux trouvés dans le vase de faïence le lende-

main de son ouverture. Le flacon ouvert, on retire le papier, qui est vierge de toute écriture médianimique.

Donc, cette fois, l'apport n'ayant pas pu pénétrer dans le flacon, les « esprits » avaient dû se limiter à le faufiler dans le papier cacheté qui enveloppait le flacon même. Hum! Le Dr Breton explique bien que, pour admettre l'hypothèse de la supercherie, il faudrait imaginer « cette rarissime coïncidence, de son coup de canif portant juste exactement, mathématiquement, sur une incision frauduleuse ayant permis d'introduire cette petite pierre triangulaire entre le verre et l'enveloppe »; mais enfin, il n'est pas sans reconnaître que, « malgré toutes ces difficultés à vaincre pour enlever sans traces appréciables des cachets de cire, certaines personnes soutiendront toujours que c'est possible ». On décida alors de chercher un autre mode d'obturation sans cachets.

7° *Etui en bois.* — Le 18 novembre, M. C... et le Dr Breton, réunis chez M. Delanne, enferment un morceau de papier portant leurs trois signatures, avec un bout de crayon, dans un étui de bois tourné, dont le couvercle s'engage vers la partie supérieure de l'étui. L'espace nous manque pour énumérer les précautions qui ont été prises alors pour fermer cet étui à l'abri de toute supercherie : on verra, d'ailleurs, plus loin pourquoi cela n'a pas, d'ailleurs, beaucoup d'importance pour nous. Il nous suffira de dire que ces précautions nous paraissent très habilement prises : par exemple, on traverse avec un fin stylet de part en part le couvercle et la boîte à leur surface d'emboîtement, et par les deux ouvertures on fait passer quatre brins d'un fil métallique; les bouts de ces quatre fils sont ramenés sur le couvercle, fixés par deux nœuds bien serrés et coupés *au ras*. On pouvait peut-être donc les défaire, mais il était matériellement impossible de les refaire. On consulta à ce sujet des ouvriers de diverses professions : opticien, orfèvre, horloger, tailleur, stoppeur, modiste, brodeuse, lingère, et jusqu'à un ouvrier en postiches : tous ont déclaré que, quelle que soit l'habileté manuelle de l'opérateur, quelle que soit la finesse des instruments employés, la reconstitution de ces nœuds une fois défaits était absolument impossible. Après cela, inutile d'insister sur un système de matière colorante, etc., auxquels on avait recours pour rendre l'épreuve encore plus difficile.

Malgré cela, quand l'étui fut ouvert, bien que tout fût trouvé parfaitement en ordre, on constata que le papier aux trois signatures portait les quelques mots suivants en écriture en miroir : « *Votre médium est très fatigué. Malgré sa docilité, il est inutile de continuer des expériences qui n'ont pour but que la curiosité et non la preuve.* » Dire que M. Gabriel Delanne et M. le Dr Breton faisaient ces expériences par curiosité, et non point dans un but sérieux, c'est faire une affirmation au sujet de laquelle tous ceux qui connaissent ces deux propagandistes ardents sauront à quoi s'en tenir. La série d'expériences termina donc avec ce dernier que nous venons d'exposer, et que le Dr F. Breton estime avoir été réalisé « avec toute la rigueur de la méthode expérimentale ».

Ceci peut être parfaitement vrai pour ce qui se rapporte à la manière dont l'étui en bois fut fermé. On nous permettra, toutefois, d'observer que l'expérience a un péché originel : c'est celui que l'opération de la fermeture de l'étui a été faite, non pas uniquement par MM. Breton et Delanne, mais aussi par M. C..., le mari du médium.

Nous savons bien que M. et Mme C... (ainsi que d'ailleurs Mme N...), sont des personnes honorablement connues, qui — observe le Dr Breton — occupent une situation sociale indépendante et n'étudient les phénomènes spirites que pour leur instruction personnelle. Mais un dilemme inexorable se présente ici. Ou cette circonstance de la situation honorable et indépendante d'une personne a une valeur scientifique, et alors on ne voit pas pourquoi on prenait tant de précautions envers Mme C...; ou bien elle n'a pas une valeur sérieuse et scientifique, et alors on peut se demander pourquoi on n'a pas pris les précautions nécessaires aussi envers M. C... On n'est pas plus inconvenant en estimant que le mari du médium ne devait pas être mis au courant des secrètes opérations des expérimentateurs, que MM. Breton et Delanne ne l'ont été en les cachant au médium même. D'ailleurs, M. C... voudra bien excuser notre scepticisme, après que le Dr Breton a écrit que M. C... lui-même était resté « quelque peu sceptique en présence des premières expériences », et qu'il avait justement pour cela voulu entreprendre le cinquième essai, celui du vase en faïence.

En somme, si cette série d'expériences est très intéressante sous plusieurs rapports, elle n'est pas encore de nature à nous donner la preuve définitive du phénomène de l'écriture directe et de celui des apports, que le distingué Président de la Société Psychique de Nice s'est efforcé d'atteindre avec beaucoup de constance et d'ingéniosité.

Séances de Magie avec le médium Jean Gourik

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que quelques psychistes russes habitant Paris se proposaient de faire venir de Varsovie le médium Yanck Gourik (1), pour le soumettre ensuite à l'étude de l'Institut Général Psychologique. Mais Gourik disparut alors de la métropole polonaise; on sut, quelque temps après, qu'il avait été à Saint-Pétersbourg et y donnait des séances assez suivies.

(1) Habitant à Varsovie, rue Srednia Obozowa, 138.

Maintenant, l'*Initiation* publie un récit de quelques séances de ce médium, écrit par Punar-Bhava, moins favorablement connu en Russie, et surtout en Autriche, sous son vrai nom de Creslaw Czynski. Malheureusement, ce récit est la chose la plus cocasse, la plus bouffonne qu'il nous soit jamais arrivé de lire en fait de recherches psychiques, ou, pour mieux dire, d'occultisme, tellement il est conçu dans un invraisemblable langage, dépourvu de tout caractère scientifique, de toute précision, mais riche de cabrioles oratoires, de clowneries écervelées.

C'est malheureux, car il devient impossible d'attacher une importance quelconque à ces compte rendus. Ce n'est donc qu'à titre purement documentaire que nous en parlons brièvement ici.

Punar-Bhava nous apprend d'abord que Yanck Gourik est un médium « à manifestations d'élémentals ». Un peu plus loin, il dit qu'il est « dominé par l'esprit de Maurice Yarosch, mort, comme il le prétend lui-même, en 1893 à Cracovie, lequel s'incarne en Yanck depuis le commencement de sa médiumnité en 1893 ». Et puis : «*Maurice Yarosch se manifesta en notre milieu en un joli ourson.* » Punar-Bhava croit être parvenu à photographier cet ourson, et alors il crie : « Crookes, Mantegarra [Mantegazza?!], Ochorowitch ont pu photographier des esprits matérialisés, Durville photographia des fantômes, mais l'école de Pétersbourg est la première qui a pu saisir des élémentals. C'est le droit de priorité que je me réserve, en affirmant que c'est grâce à mon initiateur, au Dr Papus, que je dois (*sic*) ce succès inouï. » Tout au bout de son article, le même Mage invite ses amis lecteurs et aimables lectrices à « le combler de reconnaissance en priant pour Maurice Yarosch ,mort le 23 mai 1894 (*sic*) à Cracovie. » Le fameux ourson serait donc l'esprit d'un défunt. Or Papus, l'initiateur de Punar-Bhava, le directeur de l'*Initiation*, nous apprend dans son ouvrage sur l'*Occultisme et le Spiritualisme*, p. 57, que « les élémentals n'ont pas encore passé par l'humanité; point très important à retenir ». Retenons-le donc, et déplorons qu'un initié tel que Punar-Bhava soit moins documenté sur l'occultisme qu'un simple profane connaissant la littérature occultiste.

Ce sont là, d'ailleurs, de simples vétilles théoriques. Voici, maintenant, quelques passages du récit de Punar-Bhava, pour donner une pâle idée de l'ensemble :

Cet ourson a été vu, tâté par des centaines de personnes qui l'avaient observé dès le début des séances de Yanck, depuis 1893. Il entra vite en amitié avec les nôtres, s'attacha à nous en manifestant sa bonne humeur par des caresses, des baisers surtout sur les visages des dames qui, effrayées, lui présentaient quand même leurs petites oreilles. Il tirait celles-ci avec tous les égards dus au beau sexe ; un peu taquiné, il mordait par-ci et par-là, et, pour comble, il me chuchotait des paroles que je ne vous confierai pas, chères lectrices..., et pour cause.

Dans nos séances, il transportait des objets lourds ; faisait jouer des polyphones qu'il remontait lui-même en faisant entendre quelque morceau demandé ; enlevait les fauteuils des assistants pour les mettre ensuite sur la table ; transportait des pots de fleurs, des tableaux de chambre en chambre, remontait l'accumulateur d'électricité, pour nous montrer sa force. Toujours bon enfant et plus encore polisson, ce messire Yarosch chantait comme un coq, contrefaisait les chats, les grenouilles, puis, à la fin, voulant laisser un bon souvenir à ses « amis », il allumait une cigarette et la mettait dans ma bouche !...

Une idée me vint, celle de prendre la photographie d'un de ces êtres mystérieux...

Un jour, sentant mon ourson bien disposé, je lui proposai une certaine expérience ! Sans hésiter *il fit écrire* la phrase suivante sur du papier et par un crayon disposé à cet effet sur la table voisine : « Je le veux bien, tu sais, Creslaw, mais il faudra *bien vouloir* (BIEN souligné) et c'est à toi de réussir, si tu le peux. »

Avec moi on est obligé d'obéir toujours, mais l'ourson ne demandait qu'à se soustraire à mes ordres, le malin !

Je fis donc les préparatifs nécessaires, un kodak fut préparé, tout fut distribué, les rôles actifs et passifs, et grâce au concours de M. Bielinski, photographe, nous tentâmes l'opération...

Une vingtaine de minutes passèrent dans le plus grand silence, dans la plus constante concentration. Après avoir fait la prière magique, je dégageai mes forces vivantes, je les extériorisai avec la ferme volonté de dominer les élémentals ! Mon extrême tension psychique me fit réussir et me permit de montrer à la science positive la réalité de notre Art Saint, aux sectaires leurs leurres sur les démons, enfin elle me permit de donner à nos frères occultistes la preuve de la possibilité de dominer par notre pouvoir psychique les êtres inconnus !...

Tout à coup un silence s'établit tandis que Yanck, le médium, entraîné, subissait des secousses très fortes.

Je priais !

Une lueur phosphorescente d'une clarté éblouissante apparut au-dessus de nos têtes ! Je sentais le moment approcher ! Mon oreille droite fut tirée cinq fois de suite ; c'était le signal convenu ! L'ourson était sur mon dos !

— Monsieur Bielinski — dis-je, — à l'œuvre !

Je priais...

Le photographe quitte la chaine et se dirige vers l'appareil, la lampe électrique est aussitôt éteinte par un élémental, et le fil de magnésium fut allumé !

C'est à ce moment que je fis appel à toutes mes forces tutélaires, aux génies et à mon Maître spirituel, dont je n'ose prononcer le nom ! C'est en ce moment que je sentis en moi cette force occulte qui émerge de notre être psychique, c'est dans ces moments sublimes que je compris notre maître Papus,

c'est alors que je connus la pierre philosophale des alchimistes...

Mais, d'où provient ce retard? La poudre de magnésium s'était éteinte sans produire la clarté demandée.

Je fus désappointé, j'étais au désespoir. « Comment, me disais-je, par une gaffe du photographe, les preuves de l'existence du monde invisible vont encore être reculées pour des années entières?

Que Dieu me pardonne, je perdis ma quiétude morale et fis des reproches au photographe...

— Attendez, cher maître, me dit-il avec sa bonhomie désarmante, nous réussirons, que diable...

Je ne pus retenir mon hilarité!

— Attendez, j'allume! Voilà!

Et tout à coup, une lumière blanche, aveuglante, frappa nos yeux...

Et je priais... Et j'ordonnais!

La lumière qui brûlait nos yeux, fit tressauter Yanck!

C'était fait!!!

La séance fut levée.

Quelle importance peut-on attacher à un fait raconté de la sorte, et qui montre un pareil désordre psychique chez le narrateur?...

Quant à la photographie dont il s'agit, elle ne montre pas l'ourson sur le dos de Punar-Bhava; mais on voit sur un tableau pendu à la paroi, et représentant un paysage, une forme dans laquelle on peut dévisager un ours, un moine encapuchonné, ou tout simplement une tache de mauvais lavage, comme on en voit en bien des photographies.

Nous épargnerons à nos lecteurs le reste du récit. Il nous sauront gré, néanmoins, de leur faire connaître encore le délicieux passage suivant :

Un jour, en passant, j'aperçus à la devanture d'un magasin un jouet, un ourson, qui avait quelque ressemblance avec le « nôtre » et je m'en rendis acquéreur avec l'idée d'expérimenter les secrets de l'envoûtement » sur mon ourson, selon les traditions du quinzième siècle. Rentré chez moi, je lui octroyai une place dans mon cabinet de travail.

Les soirs, je m'exerçai sur mon ourson en effigie. Enfin, un samedi, c'était le 19 de février, à une de nos séances habituelles, notre ourson fit son apparition, tenant entre ses bras son effigie, et la balançant comme une nourrice son poupon, tout en grognant de contentement. En voyant cette nourrice coiffée d'un volumineux bonnet trouvé sans doute à la cuisine, et revêtu de ma robe de chambre, nous pouffâmes de rire jusqu'à en pleurer... Et l'ours, voyant notre joie, grognait et faisait crier l'ourson acheté, pourvu d'une mécanique spéciale, ce qui nous fit crier au lieu de rire... (*sic*).

Il paraît que, depuis quelque temps, l'ourson a déserté Yanck Gourik, qui continuait à donner des séances en ville, pour rester toujours auprès de son cher Punar-Bhava.

On peut obtenir la photographie dont il est question dans cette notice en envoyant à l'Administration de l'*Initiation* (5, rue de Savoie, Paris), la somme de 75 centimes.

Bruits mystérieux dans les lieux d'un crime

La *Revista de Estudios Psiquicos*, de Valparaiso, Chili (avril 1910), reproduit de *La Reforma*, de La Serena, l'entrefilet suivant :

« Depuis quelque temps se produisent, dans le quartier élevé de la calle de Colon, des événements qui forment l'argument des discussions les plus animées, et qui, par la constance avec laquelle ils se renouvellent, et par le nombre incalculable de personnes qui les ont observés, seraient dignes de figurer à côté des contes ténébreux de Hoffmann, ou semblent un chapitre arraché des *Mille et un Fantômes* du fécond Dumas père.

» On se souvient que, il y a quelque temps, ce quartier a été profondément impressionné par le crime commis sur la personne de José Santos Hugues — événement qui aurait continué à être entouré de mystère si le suicide de l'agent de police Belisario 2° Soto, sur lequel tombaient directement les soupçons de la justice, n'était venu l'éclaircir.

» Les événements actuels qui préoccupent tous les habitants de l'endroit doivent être les effets de cette impression et de cette stupeur que produisit ce crime dans le quartier en question.

» L'un des points les plus difficiles à établir au cours de l'instruction a été l'heure à laquelle devait s'être déroulé le drame puisque, comme on s'en souviendra, le corps de Hugues fut découvert, après que Soto fut mis en fuite dans sa tentative d'incendier l'habitation d'Aniceto, par les personnes qui accoururent en s'apercevant de l'incendie.

» Eh bien! ce que la justice des hommes n'avait pu établir, les événements surnaturels que nous allons raconter sont venus nous l'apprendre; nous laissons à tous la plus grande liberté pour les expliquer conformément à ses croyances et à ses doctrines.

» Toutes les nuits à une heure et vingt minutes, les voisins sont réveillés par un fait singulier : c'est un bruit de pas de deux personnes qui courent précipitamment, comme si l'une courait après l'autre. On distingue avec précision le pas léger de celui qui est en avant, un peu incertain comme s'il s'agissait d'un homme ivre (on se souviendra que Hugues a été assassiné en état d'ivresse), et très différent de l'autre pas, gymnastique, sonore, ferme, comme peuvent le produire les souliers d'un soldat. Cette course commence au coin de la rue del Manzano et se termine invariablement en face de la fenêtre de la maison où Hugues tomba assassiné, et où existait

encore dernièrement une tache de sang qui avait coulé du crâne de la victime, frappé d'un coup de pierre, ainsi que nous l'avons raconté dans notre numéro du 24 janvier dernier.

» Parfois la course se termine sans plus de bruit que si les pas s'éloignaient; en d'autres cas (et c'est ce qui fait surtout trembler les voisins et les commères de l'endroit), on entend le coup d'un corps qui tombe, suivi par un juron, et par le bruit d'une grosse pierre qui roule sur le pavé. C'est le même bruit fatidique, macabre, épouvantable, que la señora Anacona entendit dans la nuit fatale du crime et dont elle parla au reporter de la *Reforme*, chargé de faire une enquête.

» Il y a dans ce quartier des personnes d'une trempe supérieure, telles que M. Nicasio Torreblanca, vétéran de 1879, qui a vu la mort de près à Tacna, San Francisco, Chorrillos et Miraflores, et qui se sont senti dresser les cheveux sur la tête en entendant avec une si grande netteté la course du criminel et de la victime.

» Les incrédules, les esprits forts, qui ont bien voulu veiller en attendant l'heure fatidique entre une heure et une heure et demie après minuit, n'ont pu que se rendre à l'évidence et accepter la réalité de ces choses surprenantes...

» En tout cas, le phénomène de la calle de Colon est digne d'étude; les personnes courageuses doivent découvrir s'il s'agit d'un fait surnaturel que la raison repousse, ou d'une supercherie que la presse doit être la première à dénoncer, puisqu'il s'agit de la tranquillité d'un quartier populeux. »

ÉCHOS ET NOUVELLES

A propos de la curieuse histoire d'une Maison hantée au Portugal

L'histoire de « Maison hantée » que nous avons publiée dans notre fascicule de mars dernier, page 90, est sans doute l'une des plus extraordinaires du genre. Il ne lui manquait que l'attestation des personnes qui y avaient joué un rôle et avaient été témoins de ces singuliers phénomènes. M. Homen Christo fils, étudiant en droit à l'Université de Coïmbra, qui est le plus important de ces témoins, vient de nous faire parvenir une déclaration dans laquelle il confirme entièrement le récit que Mme Madeleine Lacombe-Frondoni avait bien voulu nous envoyer et que nous avons publié.

Quelques échos des expériences de Grenoble avec le médium Bailey

Ainsi qu'on pouvait d'ailleurs le prévoir, les éditeurs de *The Harbinger of Light*, de Melbourne, n'admettent pas facilement que le médium Charles Bailey ait été démasqué à Grenoble. Dans la livraison du 1er mai de leur Revue, se trouve, en effet, un article dans lequel ils tâchent de prouver que les indices de fraude recueillis par la Commission présidée par le colonel de Rochas, n'ont pas la valeur qu'on leur attribue. L'élégante Revue spirite de Melbourne étant une publication hautement respectable, et l'honorabilité de ses éditeurs se trouvant au-dessus de tout soupçon, il n'est pas sans intérêt de reproduire ici la partie essentielle de leurs observations.

M. Willy Reichel, auteur des *Voyages d'un occultiste* et d'autres ouvrages bien connus, se rendit expressément en Australie au commencement de 1910 pour assister aux séances du cercle de M. T. W. Stanford avec le médium Bailey. Celui-ci produisait alors ses phénomènes pendant qu'il était enfermé dans une cage, et M. Reichel put le contrôler, en dirigeant personnellement l'inspection du médium dans une chambre séparée, en le conduisant jusqu'à la cage qu'il inspecta soigneusement; il en ferma la porte qu'il cacheta en plusieurs endroits, mit la clef dans sa poche, puis enfin s'assit à côté de la cage qu'il ne perdit pas de vue. C'est ainsi qu'il assista à la matérialisation de quelques oiseaux et d'un manuscrit à la lumière qui se trouvait en haut de la cage. Il fut si bien convaincu de l'authenticité de ces phénomènes, que, comme on le sait, il offrit de faire les frais du voyage de Bailey en Europe pour le soumettre d'abord à une Commission présidée par M. de Rochas. On sait le reste.

« Maintenant — écrit le *Harbinger of Light* — quand même les indices de fraude recueillis à Grenoble contre Ch. Bailey auraient été de nature sérieuse, il ne faudrait pas croire qu'ils auraient suffi à détruire les résultats de sept années, durant lesquelles M. Stanford a strictement examiné ce médium; ni la longue série de séances que « X », le médecin bien connu de Sidney, consigna dans son ouvrage *Rigid Tests of the Occult*, ni les résultats excellents obtenus en Italie il y a trois ans environ — tout cela parce qu'un groupe de savants à Grenoble, en proposant un contrôle abominable (*an abominable test*) montrèrent leur incapacité d'étudier les phénomènes psychiques, et accusèrent Bailey d'avoir acheté

à un marchand d'oiseaux de la ville les deux oiseaux qui ont été produits à la deuxième séance.

» Il a toujours été déclaré dans la description des « apports » que nous avons reproduits dans les suppléments illustrés de ce journal, que M. Stanford n'affirmait autre chose que le phénomène du « passage de la matière à travers la matière ». Il était évidemment impossible de s'assurer si ces apports venaient réellement des endroits indiqués par les « guides », mais il a été prouvé d'une manière absolue qu'aucun de ces apports n'entra dans la salle des séances autrement que d'une façon occulte... Quelques-uns des oiseaux qu'on a obtenus dans les séances de M. Stanford sont apparus à la lumière ; quelques colibris étaient d'une nature si délicate, qu'après avoir été « apportés » dans une cage fermée en verre, fournie par M. Stanford, et montrés aux assistants, ils furent emportés immédiatement par les forces invisibles, et presque à la vue des expérimentateurs. Ces oiseaux ne pouvaient pas vivre dans ce climat, ni y trouver un aliment convenable.

» Une fois, un serpent brun, de la longueur d'un mètre environ, fut trouvé enroulé autour du bras du médium, qui tenait le reptile par le cou. C'était un apport d'une apparence formidable, et il a été emporté à la demande de M. Stanford, de crainte d'un accident (1). On fit alors apporter un morceau d'étoffe qu'on plaça sur le serpent, et, en présence de tous les assistants, à la lumière, il disparut aussitôt ».

Le journal australien continue en énumérant les objets volumineux : un habit de mandarin, une peau de tigre, un crâne, un filet de pêche de la longueur de cinq mètres, et autres apports « impossibles à cacher », qui furent apportés en différentes séances.

A Melbourne, M. Willy Reichel put aussi assister, avec le médium Bailey, au fameux phénomène de la croissance immédiate d'une plante par un grain de mango qu'il avait lui-même marqué de quelques signes et qu'il reconnut, quelques minutes après, quand une petite plante avait déjà germé de cette semence d'où ressortaient aussi de petites racines.

Si les choses se sont mal passées à Grenoble, c'est probablement que quelques-uns des meilleurs « guides » du médium, tels que le Dr Robinson, le signor Valetti, le prof. W. K. Clifford, etc., refusèrent d'intervenir, trouvant mauvaises les conditions des séances.

« Il a été dit déjà — conclut *The Harbinger of Light* — bien que MM. de Rochas et Reichel eux-mêmes reconnaissent que des phénomènes authentiques se produisent dans les séances de Bailey, qu'on n'a jamais su d'une manière certaine d'où viennent les apports. On considère que le magnétisme du sensitive contribue au processus de dématérialisation et matérialisation des apports. M. Stanford n'ignore pas que Charles Bailey a acheté des oiseaux à Melbourne ; et il n'y a pas de doute que tout ce qui peut avoir été magnétisé par le médium peut être plus facilement manipulé par les êtres se trouvant dans l'au-delà. Jusqu'à nouvelles informations, on peut admettre comme une chose possible — bien qu'elle n'ait pas été prouvée (!) — qu'en trouvant atroces les conditions qui lui étaient imposées, Bailey puisse avoir acheté ces oiseaux — ce qui n'empêche pas que les apports peuvent avoir été aussi authentiques que s'il s'était agi d'un autre objet.

» Que les conditions devaient être presque intolérables, ceci est prouvé par le contrôle auquel les docteurs voulaient soumettre Bailey au cours de la troisième séance. Si M. Stanford avait été présent, cela aurait été absolument défendu, non pas uniquement comme une chose inutile, mais comme une chose outrageante pour tout homme. Au moment même où j'écris, je bous d'indignation de ce que ces médecins français aient suggéré pareille chose. Les sensitives sont incontestablement des êtres faibles, et bien que Bailey ait pu être assez inconséquent pour acheter des oiseaux, pendant qu'un examen critique de ses facultés avait lieu, afin d'assurer les phénomènes qui avaient déjà été prouvés comme authentiques, quelle que soit la vérité à ce sujet, il ne peut être blâmé d'avoir refusé de se soumettre à un outrage qui ne présentait aucune nécessité. Rien ne montre mieux le caractère des investigateurs, leurs idées entièrement matérialistes et leur incapacité complète pour ces recherches. Tout cela est bien malheureux, mais quelque chose de bon en sortira sans doute. Et il faut espérer que Bailey parviendra à se purger de toute imputation de fraude. »

C'est l'espoir que nous exprimons à notre tour, bien qu'avec moins de confiance.

Nous croyons maintenant devoir reproduire, au moins à titre de curiosité, la lettre suivante qui a été publiée dans un des derniers numéros du *Light* de Londres.

MONSIEUR,

A propos du récent démasquement du médium australien Bailey, qui s'est produit le 23 février, je vous soumets le fait suivant qui a peut-être quelque importance, puisqu'il semble impliquer quelque présomption d'une action des esprits.

Mon fils, en m'écrivant de Melbourne (Australie), le 4 avril, et avant que le « démasquement » ait pu

(1) Il est à remarquer qu'un serpent s'échappa un jour de la chambre de Charles Bailey à Grenoble, et mit sens dessus dessous tout l'hôtel. Inutile de dire que la plupart des expérimentateurs estimèrent que, si cet incident imprévu ne s'était pas produit, le serpent aurait constitué un apport d'apparence formidable dans une des prochaines séances. — *N. de la R.*

être connu de qui que ce soit par des moyens ordinaires, me disait :

« J'ai visité aujourd'hui Mme Annie Bright, directrice du *Harbinger of Light*, etc... Mme Mc Lellan arriva pendant que je me trouvais auprès d'elle... Cette dernière apportait un « message » du « guide » de M. Bailey, le médium à apports, dont je ne pus pas bien saisir la signification ; mais il paraîtrait que M. Bailey a été entraîné dans quelque faute qui provoque beaucoup d'indignation et de douleur du côté des esprits, et il semble que leurs desseins ont été gravement bouleversés par cette action, quelle qu'elle soit. Dans les bureaux de la Revue, je vis un grand nombre de photographies d'apports qui se sont produits aux séances de Bailey, depuis des oiseaux vivants jusqu'à des algues fraîches, avec un oursin vivant dans ses plis. »

Une comparaison des dates montra que ce message ne pouvait pas être basé sur des informations transmises par des moyens naturels à l'autre extrémité du globe...

HENRY G. SWIFT.
134, Mildmay-road, Mildmay Park, N.

Le directeur du *Light* ajoute à ce curieux document l'indication suivante :

« Nous avons reçu, datée du 7 avril, une lettre de Mme Bright, écrite évidemment aussitôt après la réception des mauvaises nouvelles de Grenoble, avec la surtaxe imposée aux lettres mises à la poste à la dernière heure. On peut donc présumer que les lettres parties d'Angleterre le 4 mars et qui annonçaient le démasquement n'étaient pas parvenues à Melbourne le 4 avril. »

On comprend que, quand même il en serait ainsi, et qu'aucune dépêche n'aurait été câblée à Melbourne au sujet de la séance de Grenoble, la préoccupation sur ce qui pouvait se produire suffirait à expliquer suffisamment le « message » médiumnique en question, auquel on ne peut donc pas attacher une valeur sérieuse.

Le Congrès Spirite International de Bruxelles

Un Congrès Spirite International a eu lieu à Bruxelles, le mois dernier, à l'occasion de l'Exposition Internationale qui venait de s'ouvrir dans cette ville. Les réunions eurent lieu dans les « Salons Modernes » placés près de la Bourse, et où l'on pouvait trouver des salles, non pas uniquement pour les séances générales, mais aussi pour celles des trois Sections entre lesquelles le travail avait été partagé : Propagande, Science et Perfectionnement.

Le samedi 14 mai, les congressistes se rencontrèrent pour la première fois à une réception offerte par la Fédération Spirite Belge.

La véritable ouverture du Congrès eut lieu le lendemain dimanche. M. LE CHEVALIER LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ, commandant du génie, salua les congressistes par un discours officiel, en parlant des buts du Congrès et des difficultés qu'il fallait vaincre pour triompher. M. LÉON DENIS, le célèbre conférencier et propagandiste, parla ensuite en saluant la Belgique au nom de tous les délégués, puis fit une apologie du spiritisme qu'il dit être appelé à remplacer les religions contraires à la raison et à la science.

M. BRINKMANN décrivit l'organisation de la Fédération Spirite Allemande ; Mme DE KONING parla pour la Hollande ; Mme H. SPERANSKY pour Moscou, et d'autres pour leurs pays respectifs. La séance termina par la nomination des Bureaux des différentes sections.

Dans l'après-midi, M. V. CHARTIER, secrétaire de la Société Française pour l'Etude des Phénomènes Psychiques, présidée par M. Delanne, fit une lecture sur « le caractère scientifique des expériences spirites ». La conférence était accompagnée de projections lumineuses.

La soirée fut employée à l'étude de différents médiums.

Le lundi matin commença le travail détaillé des trois Sections du Congrès.

La première partie de l'après-midi fut consacrée à une visite à l'Exposition Internationale, et particulièrement à la Section de photographie, dont une partie, qui occupe une paroi d'une longueur de 7 mètres environ, est consacrée à « l'application de la photographie à l'étude des phénomènes spirites » — exposition faite par le Bureau permanent pour l'Etude des Phénomènes Spirites (Anvers), et par la Fédération Spirite Belge. Cet espace est divisé en sections verticales intitulées respectivement : *Effluves*, *Dédoublements* (matérialisations, nébulosités, etc.), et *Divers* (lévitations, etc.). M. le sous-lieutenant DE BACKERE et M. TUYTTENS, organisateur de cette Section, donnèrent des explications aux assistants.

Il doit y avoir dans la Section scientifique de l'Exposition, un groupement des appareils les plus perfectionnés employés pour l'étude des phénomènes spirites, avec les preuves des manifestations les plus intéressantes obtenues jusqu'ici — mais cette Section n'est pas encore ouverte au public. Il y aura aussi une exposition des pastels exécutés en état de trance, par Mme Assmann, le médium allemand.

Dans l'après-midi même, M. DURVILLE, président de la Société Magnétique de France, fit une conférence avec projections sur les fantômes des vivants.

Une troisième conférence fut donnée le lendemain par M. LÉON DENIS sur « le spiritisme et la mission du XXe *siècle* ». (Cette conférence fut répétée à Paris le 19 juin.)

Voici maintenant pour ce qui se rapporte aux travaux des Sections.

Dans la Section de la Propagande, M. EHLERS, au nom de la Fédération Spirite Belge, présenta un Rapport sur les meilleurs moyens de convaincre le public de la réalité des phénomènes spirites. Le Rapport recommande l'organisation continuelle de conférences publiques, faisant connaître le bien-fondé de la philosophie spirite, suivies par des séances publiques strictement contrôlées, et la distribution de brochures de propagande. Plusieurs congressistes participèrent à la discussion qui suivit ; entre autres quelques dames : la Princesse KARADJA, Mme O. DE BEZOBRAZOW, etc.

Dans la Section scientifique, M. GOBERT, toujours au nom de la Fédération, présenta une étude sur la photographie en rapport avec les recherches psychiques. L'un des membres de la Section discuta la question de l'élément psychique chez les animaux ; d'autres indiquèrent des bases de rapprochement entre le Spiritisme et la Science.

Le Rapport de la Fédération dans la Section du perfectionnement, présenté par le Président, M. LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ, contient des recommandations pour éviter le mysticisme, les fraudes des médiums, etc. On parla des moyens de découvrir et développer les médiums.

La séance de clôture, qui eut lieu Mercredi matin, fut présidée par M. VAN GEEBERGEN, un ancien abbé, actuellement directeur de la *Revue Spirite Belge*.

Il fut décidé qu'un autre Congrès Spirite International aurait lieu à Genève en 1913.

Un dernier détail assez curieux. Dans la Section de Propagande, on proposa l'adoption d'un signe particulier — de préférence un bouton — qui permettrait aux spirites de se reconnaître mutuellement.

L'Antoinisme (1)

Nos lecteurs ont souvent entendu parler d'Antoine-le-Guérisseur, de Jemeppe-sur-Meuse. On sait qu'il reçoit chaque jour de 500 à 1.200 malades ; c'est plus qu'à Lourdes. Et mieux qu'à Lourdes, des milliers et des milliers de personnes déclarent avoir été guéries par lui, et des maladies les plus graves et les plus diverses, depuis le cancer, le lupus, l'eczéma, jusqu'à la tuberculose, la paralysie et l'épilepsie. On lui écrit de l'étranger ; il reçoit 200 lettres par jour, et des télégrammes de toutes les parties du monde.

Le dimanche, à 10 heures, ses adeptes se réunissent dans le Temple, à Jemeppe. Pendant des années, le Maître lui-même montait en chaire et développait son enseignement moral. Il était écouté avec une ferveur inconnue dans nos églises et nos temples. Mais depuis quelques mois Antoine ne se montre plus dans le temple, et un de ses adeptes les plus zélés donne lecture d'une de ces brochures qu'Antoine a publiées dans ces deux dernières années et qui ont été distribuées à profusion.

Mais voici qui va attirer l'attention du pays tout entier sur le guérisseur de Jemeppe. Les adeptes d'Antoine viennent d'adresser au roi et aux chambres une pétition leur demandant de reconnaître par une loi la religion nouvelle qu'il a fondée, l'antoinisme. En quatre mois, ils ont recueilli plus de 150.000 signatures, 120.000 dans la province de Liége, 30.000 dans l'arrondissement de Charleroi, 4.000 à Bruxelles et 4.000 à l'étranger ; ils en auraient recueilli le double s'ils avaient parcouru le restant du pays wallon.

Quel est donc cet homme extraordinaire, qui, à notre époque, et dans notre pays de scepticisme, crée une foi nouvelle ?

C'est un simple ouvrier. Louis Antoine est né en 1816, à Mons-Crotteux ; ses adeptes vont visiter la petite maison où il est né. Son père était mineur. Il est descendu lui-même dans la mine pendant deux ans, mais il étouffait sous terre et préféra travailler dans une usine. Il entra à Cockerill, fit son service militaire dans les chasseurs à pied, rentra à Cockerill comme marteleur, passa cinq ans aux aciéries Paster, à Ruhrort, revint pendant deux ans dans le pays, fut machiniste aux Kessales, fut de nouveau engagé comme chef marteleur par M. Pastor pour les aciéries de Praga, près de Varsovie, où il passa cinq ans ; enfin, revint définitivement à Jemeppe comme encaisseur aux Forges et Tôleries Liégeoises. Il s'était marié en 1873 et eut un fils qui mourut en 1893.

Antoine, par son travail et son économie, avait gagné une petite fortune ; il rêvait de grandes destinées pour son fils ; après la mort de celui-ci, il résolut de consacrer sa vie et sa fortune à la guérison des malades et au soulagement de toutes les misères physiques et morales. Il quitta le travail et resta chez lui, à la disposition des malades et de tous ceux qui sont dans la peine. Il recevait d'abord une centaine de personnes par jour, puis le bruit de ses guérisons miraculeuses se répandit et, maintenant, on vient de partout, en foules toujours grossissantes. Antoine est d'un désintéressement complet. Il ne

(1) Tous ceux qui se sont occupés des sciences psychiques ont tout au moins entendu nommer « Antoine le guérisseur ». M. Jules Bois s'est rendu tout exprès, il y a quelques années, dans le bassin houiller de Mons pour étudier le vaste mouvement spirite qui s'est manifesté parmi ces mineurs, dans lequel Antoine apparaissait comme un prophète. Une nouvelle phase de ce mouvement se dessine aujourd'hui : il est intéressant de le suivre, non pas, bien entendu, avec l'œil du mystique, mais avec celui du psychologue. C'est pourquoi nous reproduisons cet article que la *Meuse*, de Liège, a publié dans son numéro du 16 mai dernier. — *Note de la Rédaction.*

reçoit jamais rien de ses malades. Il y avait jadis, dans le temple, un tronc dans lequel les malades pouvaient déposer leur obole et dont le produit était intégralement distribué aux pauvres de Jemeppe. Depuis plusieurs années, Antoine l'a supprimé et dit à ceux qui lui offrent de l'argent de faire eux-mêmes leurs charités. Non seulement il ne reçoit jamais rien, mais il donne aux malades pauvres : il a donné presque tout ce qu'il possédait; à peine lui reste-t-il de quoi vivre.

Il vit, d'ailleurs, comme un ascète. Il est végétarien, ne prend ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait. Il reçoit ses malades le matin; l'après-midi, il se promène dans son petit jardin et prépare son enseignement. Il ne sort jamais de la maisonnette qu'il habite à côté du Temple qu'un adepte reconnaissant a fait construire et où il vit avec son admirable femme et deux orphelines qu'ils ont recueillies et élevées. Depuis cinq ans, il n'est sorti de sa maison que deux fois, pour comparaître devant le tribunal correctionnel et devant la Cour d'appel, du chef d'infractions à la loi sur l'art de guérir; on sait qu'il fut acquitté et on se souvient des manifestations populaires auxquelles donnèrent lieu ces deux comparutions.

C'est un saint, et ainsi s'explique la prodigieuse influence morale qu'il exerce sur tous ceux qui l'approchent et qui suivent ses enseignements. Quels sont ces enseignements, quelles sont les doctrines philosophiques d'Antoine, à quoi croit-il? Antoine a été longtemps catholique, et catholique fervent. Il a toujours été mystique; on raconte que, quand il était enfant, il quittait ses camarades de jeux pour entrer à l'église et prier. Puis Antoine a été spirite; aujourd'hui, il est plutôt théosophe. Il croit à la réincarnation, il croit que chacun de nous porte la peine et la récompense de ses vies antérieures, et doit travailler à son amélioration, à son avancement moral, doit se détacher de plus en plus de la matière pour mériter de devenir un pur esprit et se rapprocher de plus en plus de Dieu. Mais Antoine s'explique peu sur ses idées philosophiques; son enseignement est surtout, on peut même dire uniquement moral; il prêche le désintéressement, la résignation devant l'épreuve nécessaire, la charité, l'amour même de ses ennemis. Comme guérisseur, il croit que les maux du corps proviennent d'une imperfection de l'âme, et il soigne et guérit l'âme de ses malades; il ne demande pas même aux malades le mal dont ils souffrent...

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à Antoine pourront le voir dans son temple lundi prochain. Nous avons dit qu'Antoine ne se montrait plus dans le temple le dimanche; mais les jours fériés qui ne tombent pas le dimanche, le guérisseur ne reçoit pas les malades individuellement, les uns après les autres. Il les reçoit dans le temple et opère sur tous les malades réunis. Le jour de l'Ascension, quinze mille personnes se pressaient dans le temple et autour du temple. Quatre fois, on a dû faire sortir les malades pour permettre à tout le monde d'entrer. Quatre fois, Antoine est monté en chaire et a opéré. Des guérisons merveilleuses se sont produites : des paralytiques marchaient; des aveugles voyaient; ceux qui ont assisté à ce spectacle ne l'oublieront jamais. Et lundi prochain, ce sera la même affluence, et des guérisons nouvelles.

Comment fut récupéré, grâce à un rêve, le corps d'une victime de la catastrophe de Messine.

Vers Noël de l'année 1908, le prof. Edouard Boner, vainqueur du concours pour la chaire de littérature allemande à l'Université de Messine, se rendait à cette ville pour passer les fêtes au milieu de sa famille, l'une des plus distinguées de l'endroit,



Les restes du poète Edouard Boner.

et épouser la jeune fille dont il était épris, réalisant ainsi l'un de ses plus chers rêves.

Excellent poète polyglotte, écrivain gracieux, intelligence vive et cultivée, Boner, deux jours après, resta enseveli sous les ruines de sa maison écroulée avec mille autres à la suite du tremblement de terre. Une seule personne de la famille Boner survécut au désastre; ce fut Mme Beccarla, sœur d'Edouard. Secondée par les autorités et ses amis, elle fit l'impos-

sible pour retrouver les restes des siens, mais en vain. Voici qu'il y a quelques jours, une fillette du voisinage, appartenant à une bonne famille, se présentait à Mme Beccarla, tout émue et tremblante. L'enfant lui raconta avoir rêvé dans la nuit du professeur Edouard, lequel lui avait indiqué le points précis où se trouvait son corps (qui avait échappé aux recherches dont les voisins survivants de la famille Boner étaient informés), gisant, la tête écrasée et les pieds hors du restant de la loge du concierge. Au récit de ce rêve étrange, la sœur de l'écrivain se rendit, accompagnée par un agent, au point indiqué par la petite fille, et, à la suite de fouilles, le corps de l'illustre et charmant poète fut retrouvé dans les conditions précises prédites par l'enfant. Edouard Boner était enveloppé dans les couvertures de son lit, couvertures que sa sœur reconnut parfaitement.



L'endroit où le cadavre a été retrouvé.

Les restes du cadavre, pieusement recueillis dans un cercueil, furent transportés au cimetière où ils auront leur sépulture en un lieu spécial, par ordre de la mairie.

Les gravures que nous publions ici nous ont été aimablement communiquées par le *Corriere della Sera*, de Milan.

Tous les journaux italiens et plusieurs grands journaux des autres pays ont publiés ces faits quand ils se produisirent, dans la première quinzaine de juin. Plusieurs journalistes interviewèrent Mme Beccarla et la petite voisine qui avait fait le rêve, et qui confirmèrent entièrement le récit ci-dessus.

Ce cas est à rapprocher de celui que nous avons publié dans notre livraison de décembre 1908 (page 377). Il s'agit d'un soldat qui parvint à sauver sa fiancée, ensevelie sous les décombres de sa maison, durant le tremblement de terre, à Messine, par suite d'un rêve. Dans les deux rêves, l'hypothèse d'une coïncidence ne peut pas être complètement exclue ; mais elle ne paraît pas très probable si on considère les détails des événements.

La mort de la comtesse Pillet-Will.

Le 23 juin est décédée, à Paris, la comtesse Pillet-Will qui, sous le pseudonyme de *Ch. d'Orino*, publia différents livres et brochures de « communications médiumniques » et de propagande morale. On se souvient que, immensément riche, elle avait osé aller faire des conférences morales et spiritualistes pour les ouvriers dans les quartiers les plus populaires de Paris. Elle avait fondé et dirigeait activement plusieurs institutions philanthropiques.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.

Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Juillet 1910 — Nos 13 et 14

Dr JAMES H. HYSLOP

LE CAS THOMPSON

Un orfèvre peint automatiquement des paysages lointains qu'il n'a jamais vus encore

Je voudrais essayer de résumer sans rien laisser passer d'essentiel, la volumineuse étude (450 pages des *Proceedings of the American Society for Psychical Research*), que le Dr James-H. Hyslop consacre au cas fort remarquable de M. Frédéric Thompson. Quelle que soit la théorie qu'on adopte, il y a là certainement des phénomènes supranormaux.

Pendant l'été et l'automne de l'année 1905, M. Frédéric-L. Thompson, qui était un orfèvre et non pas un artiste, commença subitement à éprouver des impulsions à esquisser et peindre des tableaux. Ces impulsions étaient accompagnées de nombreuses hallucinations ou visions d'arbres et de paysages qui lui servaient de modèles pour son travail.

M. Thompson n'avait aucune éducation artistique. Il avait seulement suivi l'enseignement de l'école publique jusqu'à l'âge de 13 ans. Et cet enseignement pour le dessin n'avait consisté qu'en quelques leçons. Il lui avait fallu ensuite travailler pour gagner et apprendre à graver; c'est ainsi qu'il passa quelques années. Ceux qui l'employaient s'aperçurent en voyant ses esquisses qu'il avait des dispositions et le chef de l'atelier l'encouragea, pensant que cela l'aiderait pour la gravure. A la même époque, M. Thompson forma avec un artiste une espèce d'association pour peindre à l'huile des photographies. C'était l'associé qui faisait la partie artistique de l'ouvrage, mais ce ne fut point pour eux un travail rémunérateur.

Là s'arrêtèrent les tentatives de M. Thompson en peinture, et ce fut pendant l'été de 1905 qu'il ressentit la première impulsion à esquisser et peindre. Ainsi il y avait eu un intervalle de plusieurs années pendant lesquelles il avait fait de l'orfèvrerie. A l'occasion de sa séparation d'avec son associé de New-Bedfort, il était venu à New-York et était employé dans diverses maisons de bijouterie à la gravure et à l'orfèvrerie.

D'après tout cela on voit qu'il avait en peinture une éducation nulle et une expérience bien petite, de sorte que les mérites, quels qu'ils soient, qu'auraient ses œuvres, ne seraient pas le résultat ordinaire de l'éducation et de la pratique. Quand il fut saisi par le besoin impulsif d'esquisser et de peindre, il sembla n'avoir plus d'intérêt, ni d'habileté dans ses travaux d'orfèvrerie, et il commença à montrer des facultés nouvelles comme artiste peintre. Alors il lui semblait souvent être M. Gifford, Robert Swain Gifford, et il disait quelquefois à sa femme : « Gifford veut faire une esquisse ». A cette époque il ne savait pas que M. Gifford était mort. Il l'avait un peu connu quelques années auparavant, l'ayant rencontré une ou deux fois aux marais des environs de New-Bedford. M. Gifford y dessinait. M. Thompson y était venu chasser. Ils causèrent quelques minutes seulement dans une de ces occasions, et les autres fois M. Thompson ne vit que de loin M. Gifford en train de dessiner. Une fois il alla chez M. Gifford, à New-York, pour lui montrer quelques bijoux, mais ensuite il ne le revit plus.

Nous avons dit qu'il commença à faire des esquisses et à peindre pendant l'été de 1905; il continua jusqu'à la fin de janvier 1906. A cette époque, il vit annoncée l'exposition des peintures de R. Swain Gifford, aux Galeries d'Art américain et il alla la voir. C'est alors seulement qu'il apprit que M. Gifford était mort. L'événement avait eu lieu le 15 janvier 1905, environ six mois avant que la première « impulsion » se fit sentir. Pendant qu'il regardait à l'exposition les peintures de M. Gifford, il lui sembla entendre une voix dire : « Vous voyez ce que j'ai fait, ne pouvez-vous vous charger de finir ce que j'avais commencé? »

Fut-ce là une hallucination, ou même une invention? Toujours est-il qu'imaginaire ou réelle, la chose eut sur l'esprit de M. Thompson une influence suffisante pour le pousser à continuer son esquisse et sa

peinture. A partir de ce moment l'impulsion à peindre devint plus forte et pendant les derniers mois de l'année il produisait des peintures d'un mérite artistique assez grand pour pouvoir en demander un bon prix. Seule sa femme connaissait son histoire.

En janvier 1907, M. Thompson vint trouver M. Hyslop, craignant que ses visions et hallucinations n'altérassent sa santé. Elles n'avaient pas cessé de se produire depuis l'incident arrivé à l'exposition des peintures de Gifford, et un sujet de tableau représentant un groupe de chênes noueux le hantait continuellement, tandis qu'il ressentait une forte impulsion à peindre ce tableau. Il en traça plusieurs esquisses et l'insistance de ces visions commença à le faire douter de la santé de son esprit.

Il demanda conseil à un monsieur qui l'envoya me voir — écrit M. Hyslop. — Je passai deux heures à l'interroger sur tout ce qui lui était arrivé, y compris l'histoire que je viens de raconter. Comme je ne vis pas, dans son récit, la preuve qu'il y eût là quelque chose de supranormal, je diagnostiquai une désintégration de la personnalité, c'est-à-dire un phénomène d'hallucination, symptôme d'un trouble mental. Je lui conseillai de ne pas continuer son travail de peinture, mais de reprendre son métier d'orfèvre, car je ne voyais aucune raison de croire qu'il pourrait bien gagner sa vie en faisant de la peinture, surtout s'il lui fallait expliquer comment il faisait son travail. De plus, je craignais que la faculté, si elle n'était pas due à des conditions mentales morbides, ne durât pas. Mais voyant qu'il faudrait du temps pour établir qu'il s'agissait d'hallucinations morbides et que l'on ne pourrait même jamais savoir autrement que par l'autopsie la nature du trouble, je crus avoir un moyen plus rapide de démêler la vérité. L'incident de la voix entendue à l'Exposition pouvait faire supposer qu'en ce cas, comme dans beaucoup de ceux publiés par la A. S. P. R., les morts pouvaient parfois faire sentir leur influence sur les vivants. Non pas qu'il y eût une preuve de cela dans l'histoire telle que la racontait M. Thompson, mais enfin la question pouvait se poser et se résoudre d'une manière très simple. Il n'y avait qu'à chercher à obtenir des communications de M. Gifford par l'intermédiaire d'un médium.

Je demandai à M. Thompson s'il avait déjà vu ou consulté un médium. Il me répondit que non, qu'il avait toujours méprisé le spiritualisme, qu'avec d'autres personnes il le tournait en ridicule. Mais comme je lui demandais s'il viendrait avec moi chez un médium, il accepta.

Cela avait lieu le 16 janvier 1907. J'arrangeai aussitôt une séance pour le surlendemain, le 18 au soir. Je ne dis pas à M. Thompson qui il verrait, ni où nous irions. Il vint me prendre chez moi et je le menai chez une dame que j'appellerai ici Mrs. Rathbun. Je le présentai sous le nom de M. Smith et je pris des notes moi-même, ayant demandé à M. Thompson de ne rien dire, de ne pas poser de questions sans ma permission.

Au bout de quelques minutes, le médium décrivit quelqu'un que M. Thompson reconnut comme sa grand'mère. Mais ce n'était pas convaincant. Puis il fut fait allusion à un homme qui se tenait derrière lui et qui devait aimer beaucoup la peinture. Aucune espèce d'allusion n'avait été faite au caractère de M. Thompson ni à ce qui lui était arrivé. M. Gifford fut décrit de manière à être reconnu par M. Thompson et, au bout de quelques minutes, un groupe de chênes fut décrit également, avec même la couleur des feuilles, tel qu'il était apparu dans les visions, et on nomma l'endroit où était né M. Gifford. — « Cet endroit est près de la mer... non pas en Angleterre... il faut prendre un bateau pour y aller. » — C'était bien le groupe d'arbres qui avait hanté l'esprit de M. Thompson depuis dix-huit mois et qu'il m'avait décrit dans notre conversation deux jours auparavant. Le groupe d'arbres fut ensuite trouvé dans la localité décrite. C'était sur une des îles Elisabeth, sur la côte de la Nouvelle-Angleterre (1).

Cette séance me suggéra qu'il y avait là une occasion d'expérimenter à laquelle je ne m'attendais pas. Il en résulta aussi un apaisement dans l'esprit de M. Thompson et il résolut de continuer ses peintures. Il venait d'en réussir quelques-unes qui avaient reçu l'approbation des artistes, et il avait fait un grand nombre d'esquisses assez grossières, le tout, esquisses et peintures, basées sur ses visions. Sans dire comment elles avaient été faites, il vendit deux ou trois des peintures à des personnes que son art intéressait. Un des acheteurs, M. James R. Townsend, en en examinant une, remarqua que cela ressemblait à ce que faisait R. Swain Gifford, et alors M. Thompson lui raconta un peu son histoire. Peu après il vendit une autre peinture au Dr Alfred Müller. Tout cela l'encouragea à continuer.

Pendant ce temps, je résolus de faire une seconde expérience médianimique. A cette époque, j'expérimentais avec une dame que j'appellerai ici Mrs. Chenoweth. Je menai M. Thompson chez elle. Il n'entra qu'après que Mrs. Chenoweth fut en trance, et il s'en alla avant qu'elle sortit de cet état. A la première séance, sur une vingtaine d'incidents, plusieurs se rapportaient à l'identité de M. Gifford. Parmi ceux-là, une allusion fut faite à son goût pour les tapis, pour les couleurs riches et les tons de chairs, une autre à une toile goudronnée qu'il avait l'habitude d'emporter quand il allait peindre en bateau, et il fut aussi parlé plus ou moins nettement de ses rapports avec M. Thompson. A ce dernier point de vue, rien de très probant, les questions de M. Thompson pouvant suggérer à la subconscience du médium les réponses. Mais les faits mentionnés au sujet des habitudes de M. Gifford étaient plus suggestifs. Il y eut des incidents encore plus pertinents. Il fut parlé de sa mort soudaine, de son œuvre inachevée, de l'état de son atelier, d'une femme, sans doute la même que celle qui se manifesta dans la séance chez Mrs. Rathbun,

(1) Etats du N.-O. des Etats-Unis.

ensuite des effets de brouillard que M. Gifford affectionnait, et enfin du groupe d'arbres et de la localité mentionnés plus haut. Ce passage mérite d'être cité.

M. Thompson dit au médium : « Il y a une peinture représentant un groupe de vieux arbres, près de la mer. Je voudrais aller à l'endroit où le tableau a été fait. Pouvez-vous le voir? » Il supposait avec raison que si M. Gifford était là, il pouvait lui dire où les arbres se trouvaient et parler de ces arbres. Voici le passage sténographié :

« Croyez-vous que c'est celui qu'il vous donne?

M. THOMPSON. — Oui, je le crois. Je sens que je dois aller voir ce motif et peindre ces arbres.

« Je veux vous dire à vous, petit garçon (1), je crois qu'il a vu les arbres et je crois qu'il vous en donne la représentation. Je crois que vous les verrez aussi. Je ne connais pas l'endroit, mais il me paraît comme cela. Lorsque vous monterez sur cette colline, comme je vous l'ai dit, vous aurez l'océan en face de vous et le motif à votre gauche, et vous descendrez une petite pente, presque un petit ravin, et ensuite il y a à monter tant soit peu, il y a une saillie. Voilà bien le chemin, il me semble. Maintenant, vous avez ce que vous pouvez suivre, n'est-ce pas? Ils ont l'air d'arbres noueux. Il y en a un qui se tient tout à fait droit, et il y a des racines que vous pouvez voir qui ne sont pas entièrement mortes. Quelques-uns sont racinés et noueux (2) et ensuite le reste. Ils sont beaux.

M. THOMPSON. — D'une belle couleur?

— Oh! oui. Mais c'est ce que vous trouverez si vous allez bien à cet endroit. Vous aurez ces couleurs harmonieuses, justement comme son vieux tapis, qu'il aime tant, qui a ces couleurs harmonieuses. »

Lorsqu'on finit par trouver les arbres, on vit que la description correspondait tout à fait exactement avec la réalité, bien qu'elle n'eût probablement pas suffi pour faire trouver l'endroit ou le motif. Elle complétait celle donnée par Mrs. Rathbun. Quand on fait face au détroit ou à la mer, le groupe d'arbres est à gauche, et il faut descendre un petit ravin pour y arriver. Ce sont des arbres noueux, bien conformes à la description. Il n'y a pas de racines mortes visibles, ni de racines à moitié mortes. Mais il y a, près de la terre, une branche morte qui ressemble à une racine très tortue. On peut la voir dans la gravure des *Proceedings*. Les arbres sont bien sur un petit promontoire. En automne, leur feuillage a les tons rouges et bruns qu'aimait M. Gifford. Le tapis auquel il est fait allusion se trouvait au pied du chevalet de M. Gifford et il offrait les mêmes tons que les feuilles dans l'effet d'automne de ce paysage.

Peu de choses furent dites concernant M. Thompson et elles ne se rapportaient pas à l'identité du mort. Elles firent impression sur M. Thompson. Par exemple, il fut dit à M. Thompson qu'il irait à l'endroit où se trouvaient les arbres, qu'il les peindrait et qu'il y retournerait quand le temps serait « d'un froid piquant ». C'est ce qui arriva. Cet accomplissement de la prédiction peut cependant être considéré comme le résultat d'une suggestion.

... Il résolut de se mettre à la recherche des motifs de paysage de ses visions et de les peindre. Le 2 juillet 1907, il me remettait un certain nombre d'esquisses qu'il avait faites pendant l'été et l'automne de 1905. J'écrivis une note à ce sujet et je les rangeai dans mon dossier. M. Thompson alla d'abord à Nonquit, Mass. Il affirme n'avoir jamais rien su sur cet endroit, si ce n'est que c'était là que M. Gifford habitait en été. Sa maison à lui, M. Thompson, était tout près de là, dans New Bedford, mais on ne pouvait y arriver qu'en bateau. M. Thompson découvrit quelques motifs qui lui étaient apparus en vision : il en prit des photographies. Mais il s'assura que l'endroit qu'affectionnait particulièrement M. Gifford, c'était une des îles Elizabeth. Il résolut d'aller voir ces îles et de vérifier si ce qui lui était apparu existait. Mais avant qu'il réalisât ce projet, il arriva que Mme Gifford le conduisit dans l'atelier de M. Gifford, où l'on n'avait presque rien changé depuis deux ans et demi. A sa grande surprise, il vit sur le chevalet une esquisse inachevée absolument identique à une des esquisses qu'il m'avait laissées plus d'un mois auparavant. Il écrivit dans son journal qu'il fut littéralement suffoqué quand il constata cette identité. Le lecteur peut se rendre compte de cette ressemblance en comparant les figures I et II. Il y avait sur des chevalets d'autres peintures identiques à des esquisses qu'il avait faites, mais qu'il ne m'avait pas laissées comme celle dont je viens de parler.

L'authenticité du cas ne repose pas seulement sur la véracité de M. Thompson. Je puis affirmer qu'il m'avait laissé l'esquisse avant d'avoir vu la peinture de M. Gifford. Et Mme Gifford atteste que ce ne fut qu'après la mort de M. Gifford que la peinture, qui était roulée et mise de côté, fut reprise et mise sur le chevalet. M. Thompson n'eut aucune occasion de la voir et son impulsion à peindre ne se manifesta que six mois après la mort de M. Gifford.

M. Thompson alla donc aux îles et tomba par hasard sur le motif de M. Gifford, dans l'île de Nashawena, et le peignit. Jamais auparavant il n'avait été dans cette île ni par conséquent vu cet endroit.

En se promenant dans une des autres îles que je ne suis pas autorisé par son propriétaire à nommer, M. Thompson trouva un grand nombre des motifs qui lui étaient apparus dans ses visions. Dans celle-là non plus il n'était jamais allé. Il est très difficile de la visiter sans permission et M. Thompson dut en demander une. Il peignit plusieurs des motifs qu'il avait vus en vision et qu'il avait esquissés avant de visiter les îles. Un jour qu'il était tombé sur un de ces motifs et commençait à le dessiner, il entendit une voix pareille à celle qu'il avait entendue à l'exposition et qui lui dit : « Regarde derrière l'arbre. » Il en était séparé par une soixantaine de pieds; il alla regarder et vit sur le tronc les initiales de M. Gifford, gravées, ainsi que la date 1902.

(1) Je traduis mot à mot ces phrases à peu près incompréhensibles. On sait combien les oracles aiment à ne pas être clairs. (*Note du T.*)

(2) En français on dirait : Il y a des racines visibles et ces arbres sont noueux. (*N. du T.*)



Fig. 1. — Esquisse faite par M. Thompson, d'après ses visions

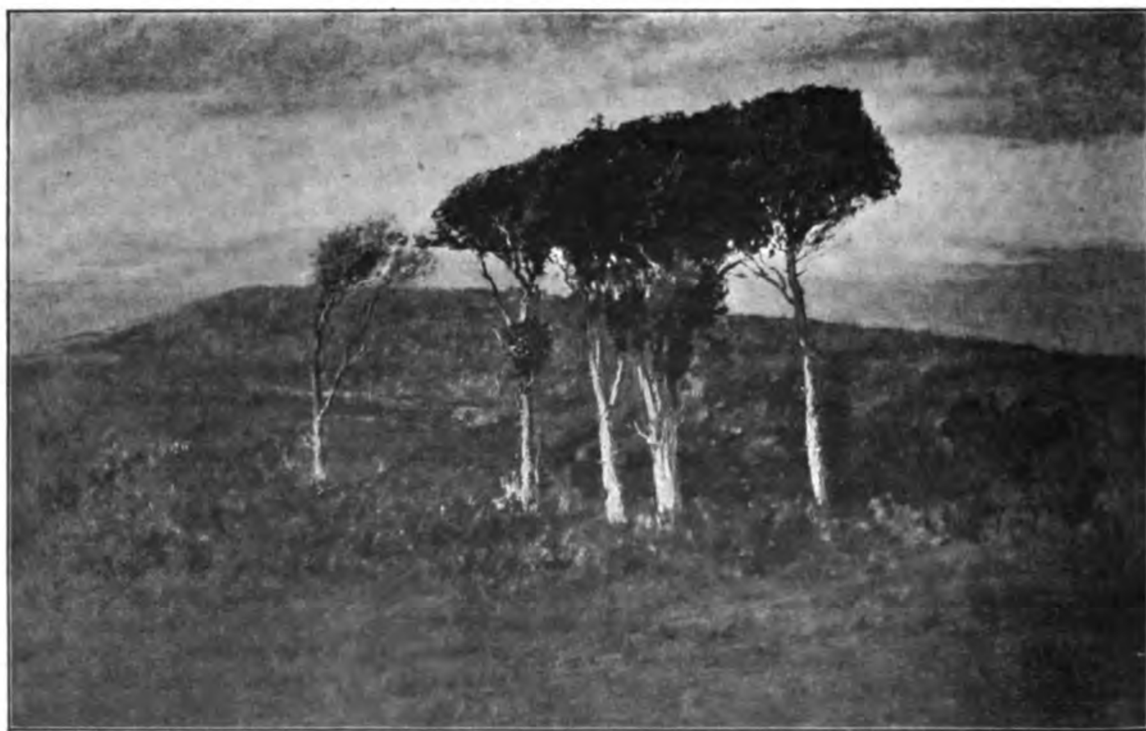


Fig. 2. — Dessin fait par le peintre Gifford, d'après nature

Enfin, en octobre, il trouva par hasard le groupe de chênes noueux que les deux médiums avaient décrits et il le peignit. On peut voir à la figure III l'esquisse qu'il avait faite le 2 juillet auparavant et qu'il m'avait laissée. Il prit une photographie de ces arbres, mais l'épreuve fut mauvaise et même si elle eût été réussie n'aurait rien prouvé. La peinture, au contraire, correspondait exactement avec l'esquisse primitive. On peut le voir en comparant la figure III avec la figure IV.



Fig. 3. — Esquisse faite par M. Thompson, d'après une vision.



Fig. 4. — Dessin d'après nature fait par le même, quand il eut découvert le site correspondant à sa vision.

Le problème consistait donc maintenant pour moi à trouver ces arbres et à les photographier moi-même. Comment je les trouvai, je dois le raconter avec quelques détails, car ce sont ces détails qui rendront le cas plus probant.

Après quelques indications qui me furent données sur les endroits qui devaient se trouver près de ce qu'on appelle les Bois Noirs, ou à l'extrémité de ces bois, j'obtins une permission pour visiter l'île et je m'y rendis. Je trouvai bien l'endroit, mais je n'y vis aucun arbre comme ceux que je cherchais. Il y avait une quantité de chênes noueux et d'arbres de toute espèce déformés par les tempêtes ; il y avait un groupe que M. Thompson avait peint, mais pas un qui présentât une ressemblance particulière avec ce que montrent les figures III et IV, sauf pour des détails isolés. Je photographiai quelques arbres, pensant que peut-être M. Thompson avait pris des arbres en divers endroits et en avait composé un ensemble idéalisé. Cependant les traits caractéristiques de ses esquisses ou peintures ne se retrouvaient pas dans ce que j'avais photographié.

Aussitôt qu'il vit mes photos, il dit qu'elles ne représentaient pas le motif qu'il avait peint et que les arbres se trouvaient réunis justement comme il les avait faits. Alors, je l'emmenai avec moi et nous retournâmes au même endroit. Nous trouvâmes le groupe qui, disait-il, allait nous servir de guide pour arriver au groupe en question. Mais il n'y avait pas trace de celui-ci. Il n'y avait qu'un désert de sable. Découragés, nous revînmes à la maison.

Dans une troisième excursion, nous fûmes plus heureux. J'avais dit à M. Thompson, pendant la précédente recherche, qu'il devait avoir fait son tableau d'après une hallucination, mais il m'avait répondu que c'était impossible, parce qu'il avait gravé ses initiales sur un des arbres. Il conjectura qu'il pouvait avoir fait sa peinture sur le bord septentrional de l'île, un jour de tempête et de brouillard. Nous nous dirigeâmes donc de ce côté. Nous marchâmes pendant deux ou trois milles, examinant chaque arbre, chaque groupe : rien ! aucune ressemblance. Et le rivage même n'avait rien de ce qu'il fallait. Une quantité de chênes noueux, mais rien qui rappelât la peinture. Nous nous décidâmes alors à faire voile vers ce qu'on appelle le Détroit de la Vigne, en tournant autour de l'île pour examiner un petit groupe d'arbres que nous n'avions pas vu dans la seconde excursion.

Avant de quitter New-York, M. Thompson m'avait dit qu'il en était arrivé à croire qu'il ne pourrait jamais trouver les arbres par lui-même, et qu'il était allé consulter un médium, une dame que je connais sais personnellement et qui n'est pas un médium professionnel. Elle lui dit ce qui suit, qui fut écrit pour moi par M. Thompson, de mémoire, avant que le steamer ne quittât le dock à New-York. J'avais gardé le papier sur moi depuis ce moment.

« Je vois les arbres. Ils sont sur un banc de sable arrondi. La terre va en pente. Une branche manque. Elle a été cassée par la tempête ou frappée par la foudre. Cela change l'aspect de l'arbre. »

D. — Voyez-vous quelque point de repère qui me servirait à trouver leur place ?

R. — L'eau se courbe autour rapidement et c'est au delà que des hommes ont travaillé. Je vois quelque chose comme un bâtiment rond. Je ne peux pas voir ce que c'est : cela peut servir pour les bestiaux ou bien c'est un pont, comme un pont rustique. En face, il y a un endroit dégarni, puis des arbres plus loin.

D. — Dans quelle partie de l'île est-ce ?

R. — Vous faites face au soleil levant. Je vois des maisons à côté. Ce n'est pas l'est exactement quand vous faites face au soleil levant ; c'est à votre gauche.

D. — Y a-t-il des arbres à côté ?

R. — Quand vous êtes sur le pont et que vous faites face au sud, ils sont à votre gauche.



Fig. 5. — Photographie, prise par le Dr Hyslop, des arbres qui avaient servi de modèle au dessin précédent (Le temps était beau en ce moment).

On voit qu'il y a quelque ressemblance avec ce que disait Mme Chenoweth, que j'ai cité plus haut.

Donc, après avoir examiné la rive nord de l'île, nous fîmes voile vers la baie Hadley, où nous jetâmes l'ancre pour prendre un canot à rames et aller au Détroit de la Vigne. Mais en essayant de ramer sous le pont nous trouvâmes un courant tellement fort que nous fûmes forcés de nous arrêter. M. Thompson jeta sa jaquette sur le pont et nous aida à faire tourner le bateau. Il retourna pour chercher son habit, mais

au lieu de le prendre, il s'arrêta sur le pont, face à l'est, et n'entendant pas que nous lui criions trois fois de prendre sa jaquette et de revenir ; il paraissait être tombé dans une sorte de trance. Bientôt il des-



Fig. 6.

cendit du pont, laissant à un autre le soin de ramasser sa jaquette, et courut de toutes ses forces le long du rivage, vers un petit promontoire. Là, il cria qu'il avait trouvé les arbres. Il jeta en l'air la vieille boite d'épicerie que, d'après ce qu'il avait dit avant de quitter New-York, nous devions trouver à cet endroit. Et sur un des arbres il y avait ses initiales.

Nous prîmes une photo des arbres (voir figure V). Une des branches principales, ayant une forme bien caractéristique, avait été cassée par le vent. Elle fut attachée à sa place pour la photographier. Une autre, en forme d'S, à droite, avait été cassée par les moutons. On la trouva aussi. On les voit toutes les deux, figures VI et VII. La branche qui part du tronc à gauche et qui se retourne sur elle-même n'existe pas dans la nature, mais comme M. Thompson avait toujours dit qu'il l'avait prise d'un autre arbre, cette différence n'a pas d'importance. La branche fourchue sur la terre était là et la gravure montre les deux grands rochers... Il n'y avait pas de tempête au moment de notre visite, d'où la grande différence avec la peinture.

Il est certain qu'entre l'esquisse et la peinture, il y a de la ressemblance, mais entre ces deux œuvres et la nature, M. Hyslop trouve qu'il y en a. « Les caractéristiques, écrit-il, sont toutes là, ce sont bien les mêmes arbres ; la scène est idéalisée suivant l'habitude des artistes. »

Se basant sur ce premier exemple, M. Hyslop ajoute :

Nous trouverons maintenant moins de difficulté pour accepter d'autres exemples où une semblable identité existe entre des esquisses que M. Thompson fit d'après des visions et des scènes trouvées postérieurement. Ainsi une forêt, assez épaisse, que M. Thompson esquissa d'après une hallucination et dont il trouva l'original sur un autre chevalet, sans pourtant la reconnaître de suite, ayant oublié sa propre esquisse ; deux esquisses d'un bord de mer et d'un homme conduisant un attelage de bœufs, sujet identique à celui d'une peinture de M. Gifford qui fut encore trouvée sur un autre chevalet.

Pendant ces recherches dans les îles, M. Thompson entendit souvent de la musique qui lui paraissait venir d'une guitare ou d'un violon. Il montait précipitamment sur la colline d'où il pouvait voir à plusieurs



Fig. 7.

milles autour de lui et ne voyait personne. C'était ordinairement de la musique instrumentale. M. Gifford aimait passionnément la musique, surtout le violon.

Toutes ces choses et beaucoup d'autres me poussèrent à essayer de nouvelles expériences avec des médiums pour voir si je pourrais obtenir des preuves encore plus précises de l'influence de M. Gifford. J'eus ainsi plusieurs séances avec Mrs. Rathbun et Mrs. Chenoweth, et certaines de ces séances eurent lieu avant que les médiums eussent pu soupçonner que j'expérimentais avec M. Thompson et avant qu'ils connussent quoi que ce soit de ce cas.

Première séance, le 3 avril, avec Mrs. Rathbun, avant ma recherche des arbres. Elle ne reconnait pas M. Thompson qui était venu il y avait plus d'un an.

Puis, très vite : « Votre honnêteté a été mise en question au sujet d'intuitions, d'impressions, ou, comme on pourrait dire, d'hallucinations, car vous avez un pouvoir très particulier. »

Ensuite, une allusion à une dame l'influençant de l'Au-delà, un rappel de ce qui avait été dit l'année précédente. Puis des allusions au trouble dans la situation matérielle, les conditions financières, causé par les phénomènes ; à un uniforme (peut-être s'agissait-il de la toile goudronnée), et il lui fut dit qu'il avait été deux fois sur le point de se désincarner. Cela était bien exact, à en croire ses impressions. Quand il termina la peinture du groupe d'arbres dont nous avons parlé, intitulée « La Bataille des Eléments », il entra dans un tel état d'extase qu'il crut que la vie se retirait de son corps. Il consigna le fait dans son journal. Une autre fois, il fut presque broyé (1) pendant qu'il peignait la mer, revêtu de sa toile goudronnée, et il se cramponna à un rocher pour ne pas être emporté. Ces faits, M. Thompson était seul à les connaître. Le médium parla de « heurt et de coup » se rattachant au danger.

Une allusion frappante fut faite à une opération subie par un homme qui était là, communiquant. M. Thompson, pendant qu'il était dans l'île, avait, en effet, assisté à l'enterrement d'un homme qui était mort d'une opération, et la scène avait produit en lui une profonde émotion.

Mais cela nous entrainerait trop loin et hors du sujet si nous citions beaucoup d'autres communications d'un caractère évidemmment supranormal.

Nous avons dit que le médium ne connaissait rien du cas Gifford. Mais il parla du travail de M. Thompson qui était influencé par les esprits qui l'entouraient.

Une allusion directe fut faite « à des scènes particulières et à des visions ». Il y en avait « des quantités autour de lui » et « des choses extraordinaires lui étaient arrivées les dix derniers mois ». Puis, spontanément, il fut parlé de l'océan, d'un naufrage et encore de l' « uniforme » et de ce qu'il faut prendre lorsque quelqu'un situé dans l'Au-delà le guide dans son travail.

Deuxième séance. — Il est dit que M. Thompson est un artiste, il est fait allusion à un mot latin qui lui est arrivé. Et, en effet, M. Thompson avait reçu en communication d'un prétendu esprit les mots *Alter Ego* (« l'autre Moi »), comme représentant l'influence agissant sur lui, et cette personne disait être une dame. Puis il fut question d'une femme et d'un enfant qu'il aurait vus dans ses visions et qu'il aurait peints. Le fait est que, quand il finissait son tableau « La Bataille des Eléments », il eut une vision d'une femme et d'un enfant, entremêlée avec le paysage. Il fut, depuis, toujours hanté par le désir de peindre cette image.

Mais, avec tout cela, aucune identification positive de M. Gifford.

Séance du 10 *avril*. — Médium, Mme Chenoweth. Beaucoup d'inventions subliminales au milieu desquelles des communications supranormales. M. Gifford est bien décrit physiquement et moralement, avec quelques erreurs, et l'on dit qu'il influence M. Thompson. Le nom de Charles est donné, c'est celui de M. Thompson. Allusion à la même femme, dont Mrs. Rathbun avait parlé et aussi Mme Chenoweth l'année dernière. Il est possible que la subconscience de celle-ci ait reconnu M. Thompson. Même allusion que celle faite par Mrs. Rathbun au trouble physique et mental de M. Thompson, à l'état embarrassé de ses finances. Relativement à M. Gifford, les détails furent quelquefois entièrement faux.

Curieuse question sur l'état de ravissement extatique de M. Thompson. A rapprocher de celle de Mrs. Rathbun.

« Il y a aussi des choses que vous entendez. Ce n'est pas encore bien défini, bien développé. On dirait que des airs de musique flottent autour de vous... » L'allusion aux sons de harpe entendus dans l'île était assez évidente.

Séance du 11 *avril*. — Beaucoup de choses trop vagues pour pouvoir les résumer. Quelques-unes plus particulières : la description d'une falaise jaune avec une mer bleue, se rapportant très nettement à une peinture que M. Thompson avait faite à Cuttyhunk et que longtemps auparavant il avait esquissée d'après une vision.

Il y eut ensuite une allusion à une femme imaginée, mais rien sur l'enfant. Voir un peu plus haut la vision apparue lorsque M. Thompson finissait un paysage.

« Malgré toutes ces divinations, écrit M. Hyslop, ma déception était complète, si grande même que je décidai de tenter un autre genre d'expériences. Je ne laisserais plus entrer M. Thompson que lorsque Mme Chenoweth serait plongée dans un état de trance bien plus profond, où j'obtiendrais l'écriture automatique. J'eus ainsi des résultats bien meilleurs.

La première fois, ce fut le Prof. Sidgwick qui s'annonça et il ne vint personne ayant quelque rapport avec M. Thompson, jusqu'au moment où celui-ci ayant fait un mouvement, le médium parla aussitôt de quelqu'un qui était auprès de lui et d'incidents relatifs à M. Gifford. Allusion fut faite à une planche pour débarquer, à un steamer et à une excursion, pas sur la mer, et ensuite au havresac « lisse » et luisant contenant une permission pour un enterrement. Ce dernier point pouvait avoir rapport au carnets d'esquisses de M. Gifford.

(1) Sans doute « renversé par une vague » !

Ce qu'il y eut de plus intéressant fut l'allusion à un petit voyage fait en compagnie de Mme Gifford, juste avant la maladie qui devait l'emporter.

De la deuxième séance avec M. Chenoweth, M. Hyslop tire cette conclusion :

Finalement, les communications furent si confuses et si équivoques que je déclarai que l'ensemble était tout à fait inintelligible. Et c'est alors seulement que le « contrôle » dit : « De la couleur, plus de couleur, et encore plus », puis fit allusion au « carnet de papier » et à une remarque, qui était très vraie, de M. Gifford, c'est que le bleu et le ciel étaient des choses qui le fascinaient toujours.

Au sujet du début de la 3e séance, M. Hyslop fait une distinction entre les méthodes subliminales et l'écriture automatique.

Les contrôles, dit-il, essayèrent de celles-là croyant arriver mieux à établir l'identité qu'avec celle-ci... En tout cas, voici qui est assez curieux :

« Je crois qu'il fume. C'est quelque chose qu'il tient dans sa bouche. Il semble qu'il ne fume pas toujours, mais il semble qu'il tienne quelque chose dans sa bouche continuellement : en réalité, comme un — comme — je crois que c'est une cigarette. Je crois qu'il devient nerveux, et qu'il les roule, et qu'il les tient, et qu'il s'asseoit un peu, et qu'il recommence avec une anxiété un peu nerveuse. »

M. Gifford ne fumait pas. Mais M. Hyslop apprit qu'il avait l'habitude en travaillant d'avoir un petit bâton dans la bouche, qu'il roulait et mâchonnait comme on le fait avec un cigare.

Vint ensuite une description de peinture... achevée non complètement, mais suffisamment pour bien voir ce que c'est. Quelques arbres... Un premier plan plus éclairé que le fond qui est sombre... Rien autour... Un peu de ciel... Des couleurs brillantes.

M. Hyslop prie le lecteur de comparer avec la figure 2, c'était la peinture sur le chevalet, celle qui correspondait à l'esquisse que M. T. fit d'après une vision, sans avoir jamais vu l'original.

Il y a erreur, quand il est dit que le fond est sombre. Mais c'est peut-être corrigé par la remarque que la lumière traverse les arbres.

Assez suggestif l'incident suivant : « Il y a une autre petite chose qui se tient debout, ou bien c'est attaché avec une épingle, mais c'est comme une petite chose. C'est plus mince et plus petit que la peinture. Ce n'est pas une étude pour le tableau, c'est quelque chose de différent et cela semble être droit sur un des montants. »

M. Gifford avait fait une petite esquisse de son tableau (fig. 2), et elle était placée sur le chevalet.

De bonnes choses furent dites sur des illustrations d'un livre de poésies en blanc et noir. Par M. Harpers et Mme Gifford, je sus qu'en effet M. G. avait illustré une édition de Longfellow.

Comme une des choses les plus justes citons la remarque sur l'amour qu'il avait pour sa vieille maison ; sur ses deux genres de travaux, et sur le fait qu'il avait voyagé. Une erreur pourtant sur ce point : sur le nom de la ligne des steamers. M. Hyslop entre dans les détails de la description de la maison et de son entourage. Plusieurs choses exactes et une curieuse erreur sur un nom propre : Essex au lieu de Nonamesset. On remarquera la ressemblance des deux dernières syllabes.

Le plus intéressant ce fut l'allusion, d'abord un peu tâtonnée, ensuite se précisant. à une grange avec l'odeur du foin où « cet esprit » gardait des affaires et travaillait quelquefois. « Il y a deux endroits où il travaillait : un à la campagne, un à la ville. »

Et en effet, autrefois M. G. avait pris pour atelier une grange et y travaillait avec Mme G.

Ensuite commença l'écriture automatique. On (c'est-à-dire évidemment M. Hyslop) a fait comprendre à l'esprit, qu'il influence l'assistant (c'est-à-dire M. Thompson) et on lui demande quelles choses il lui a particulièrement inspirées. Voici la réponse :

« Il sait, bien entendu, ou plutôt il savait, qu'il y avait un effet qu'il voulait rendre et qu'il n'avait encore jamais réalisé, c'est un jour de brouillard, sur la vieille route, ou un jour de brouillard, sur les marais. Je ne sais lequel des deux. Notre ami a eu cette pensée bien des fois qu'un jour de brouillard, un doux jour gris serait un bon sujet. »

Tout cela est excellent. M. Gifford aimait beaucoup les jours et les effets de brouillard ; sans doute il en est de même pour beaucoup d'artistes, mais M. Thompson dit qu'il a été souvent hanté par des apparitions d'effets de brouillard, dignes d'être peints.

« M. T. fut-il dit, a de la peine à choisir ses couleurs, et particulièrement ses gris, tandis que les jaunes viennent facilement. » Parfaitement exact.

Le nom : Watson est donné comme celui d'un marchand de couleurs. Inexact. C'est celui d'un cousin du propriétaire de l'île et M. Gifford le connaissait.

Dans la séance suivante, chez Mme Rathbun, rien de bien remarquable de l'avis même de M. Hyslop. Rien d'apparence spirite.

Ensuite avec Mme Chenoweth, il fut question de vieux meubles que M. Gifford avait chez lui, de chaises à dossiers droits, à fonds de paille et d'un bureau de genre ancien, avec des pieds courbés. M. Gifford aimait en effet beaucoup les vieux meubles et avait chez lui un bureau dont les pieds se terminaient en griffes d'oiseaux de proie, et quelques chaises à fonds de paille.

Il y eut aussi des renseignements mélangés d'er-

reurs comme celui-ci. D'après la communication M. G. avait fait un dessin pour la maison Gorham. « Cela ressemblait à une collection de brosses à cheveux, un miroir et autres choses du même genre ». En réalité, M. G. ne reçut jamais cette commande et ne fit rien de pareil pour la maison Gorham. Mais Mme Gifford dit à M. Hyslop qu'il avait aidé un monsieur en rapport avec cette compagnie pour le dessin d'une très belle coupe ou quelque chose de semblable, après le tour qu'il fit comme membre de l'Expédition Harriman.

Comme dans toutes les expériences de ce genre, et comment pourrait-il en être autrement? la vérification dépend des souvenirs des vivants, ou des traces laissées dans quelque document existant. Ici les souvenirs existent principalement dans la mémoire de Mme Gifford. Ainsi lorsque la communication dit que M. Gifford était membre de l'Académie Nationale, qu'il avait souvent aidé le comité à placer et accrocher les tableaux dans les occasions importantes, tout cela s'accorde assez bien avec les souvenirs de Mme G. Mais lorsqu'il est dit qu'une fois il s'intéressa aux miniatures, Mme G. répond qu'elle n'a jamais rien su à ce sujet ,et qu'elle croit que c'est une erreur.

Après quelques passages sans grande importance, il en vint un que M. Hyslop considère comme très probant. Il fut fait allusion à « des chênes décharnés et noueux » et à « un banc en surplomb » avec un bateau à côté et la mer en face. M. Gifford avait peint un motif dans ce genre près de sa maison. « J'ai une gravure de ce tableau, ce n'était pas la mer qu'on avait en face de soi, mais la baie de Buzzard ». Tout de suite après il y eut une allusion au phare qui se trouve là et à cette particularité que ce n'est pas un feu tournant, mais un feu fixe, ce qui est exact.

Vint ensuite la description d'un monument qui fut erronée ou invérifiable. Puis celle d'un tableau fait par M. G. pendant des journées de tempête, qui eût été exacte s'il eût été question d'une tentative faite une ou deux fois, mais qui s'adaptait mieux à beaucoup de choses faites par M. Thompson. Après un essai manqué pour décrire la maison de M. G. dans la ville, le communicateur décrivit un tableau en disant que lui et Mme Gifford l'aimaient particulièrement. Mme G. ne le reconnut pas, mais dit que plusieurs qu'ils aimaient particulièrement ressemblaient beaucoup à celui-là.

Il dit qu'il avait perdu un enfant et essayé une ou deux fois d'en reproduire les traits. « Je m'assurai que c'était vrai. Mais le nom de l'enfant fut une erreur. »

Alors les communications subliminales s'arrêtèrent et le communicateur essaya de contrôler directement le médium. Ne pouvant tout citer nous nous arrêterons à la remarquable question suivante :

« Je l'ai influencé comme en rêve quelquefois. »

— (Oui, je comprends.)

« Et je le ferai encore. »

— (Merci.)

« Demandez-lui s'il se rappelle qu'une fois se tenant sur un pont et regardant en bas, il eut la vision de tableaux dans les reflets de l'eau et ressentit un grand désir de les peindre? »

— (Oui, il dit qu'il se rappelle cela très bien.)

« J'étais là et je le suivis pendant quelque temps. Quelquefois dans l'ancien temps, il était si découragé, il avait des idées si noires, il était comme perdu, mais maintenant il est beaucoup plus heureux et la vie lui semble moins vide. »

On comprendra ce passage quand on saura que tout au commencement de sa visite aux îles Elizabeth, M. T. arrêté sur le pont d'où il découvrit le groupe de chênes qu'il peignit dans la « Bataille des Eléments », regardant les réflexions dans l'eau des rochers couverts de mousses et de plantes marines, eut la vision de paysages dignes d'être peints et un désir extatique de les peindre. Il avait été profondément découragé avant cet incident et il le fut après, mais c'est la résolution qu'il prit ce jour-là qui lui fit parcourir l'île et découvrir les différents motifs qui avaient hanté son esprit, et peindre ces motifs.

Jusqu'à cette époque M. Hyslop n'avait encore jamais obtenu le nom de M. Gifford. Ce fut avec l'intention de l'obtenir qu'il voulut s'adresser à Mme Smead, qui habitait un des Stats du Sud et à une trentaine de milles du chemin de fer. Il lui parut que c'était de bonnes conditions pour qu'elle ne sût rien du cas. Et il s'assura que la seule revue qu'elle recevait une fois en deux ou trois mois n'avait rien publié à ce sujet.

Dès la première séance, le médium dit que M. T. s'occupait d'art, et parla d'une peinture à cadre doré placé près de sa porte et représentant un paysage. C'était exact.

A la seconde séance, une des initiales de son nom fut donnée, bien que, dit M. Hyslop, « nous n'ayons pu être sûrs que c'était avec intention. »

Troisième séance : le communicateur est donné comme un artiste. « Il aime cette peinture que vous avez », ceci se rapportant sans doute à une des deux peintures que M. Hyslop avait. « J'avais acheté la « Bataille des Eléments », écrit M. Hyslop, et M. Thompson m'avait donné une autre peinture qui avait de grandes qualités artistiques, qui était en réalité une des meilleures qu'il eût peintes. Mme Smead ne pouvait rien savoir là-dessus, car une de ces peintures avait été mise de côté et l'autre rangée dans mon parloir. »

Après deux autres séances, assez insignifiantes, nous arrivons à la dernière que M. Hyslop déclare très intéressante et établissant bien l'identité du com-

municateur. C'était feu le docteur Hodgson qui remplissait le rôle de secrétaire, c'est-à-dire de contrôle. « Je lui demandai d'essayer de donner le nom du communicateur. Aussitôt il écrivit « R. G. Yes ». Je supposai que « Yes » était une erreur pour « S. » et qu'on avait voulu dire « R. G. S. » — Robert Swain Gifford. Peu après « R. G. S. » fut donné et l' « S. » répété. »

Après que M. Hyslop fut retiré, le communicateur fit allusion à une peinture représentant des rochers



Peinture faite par M. Thompson d'une scène qu'il vit et à laquelle le médium Mme Chenoweth fit allusion, sans la connaître.

au bord de la mer ; puis, il fit un dessin représentant un amas de rochers surmonté d'une croix et il écrivit « mon nom est dessus ». Plus tard, une autre allusion fut faite à cette scène, une croix fut encore dessinée et cette fois ce n'était pas sur un amas de rochers, mais sur un terrain sableux, lavé par les vagues.

Or, l'été précédent, se trouvant sur le rivage, en train de peindre, M. Thompson vit devant lui des débris de bateau et en s'approchant découvrit une croix fate d'une côte de navire et d'une pièce de charpente. En regardant de près, il vit dessus les initiales de M. Gifford, mais de plus près encore il ne les vit plus. Il écrivit de suite dans une lettre à Mme Thompson, un compte rendu de cette expérience. Mme Th. me donna la lettre le 10 novembre, je l'avais dans mes dossiers au moment de cette séance qui eut lieu le 10 décembre.

On voit que l'incident a beaucoup de valeur.

De tous ces faits et de quelques autres tout à fait analogues, M. Hyslop, tire la conclusion que l'hypothèse spirite est celle qui convient ; que la télépathie entre vivants n'explique pas les hallucinations. Il reconnait cependant qu'il y a un grand mélange d'erreurs et de confusions et que dans un résumé comme celui-ci, le cas se présente plus avantageusement que lorsque l'on donne le compte rendu détaillé, tel que celui des *Proceedings*. D'un autre côté, ajoute-t-il, celui qui se donnera la peine de tout examiner avec soin découvrira que dans beaucoup des parties défectueuses, il y a des rapports, des connexions qui semblent peut-être fortifier le cas au lieu de l'affaiblir et qui y mettent une unité qu'une étude superficielle ne révélera pas.

Traduit et résumé par Marcel Mangin.



Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X[x]

Etudes expérimentales

(Suite; voir les livraisons d'Avril, Mai et Juin)

VI

MES PREMIÈRES EXPÉRIENCES CONCERNANT LES RAYONS RIGIDES

C'était le 2 décembre 1893.

Depuis huit jours Eusapia Paladino habitait dans ma maison de Varsovie. Nous avions déjà fait quelques séances et ces séances m'ont inspiré l'idée de déterminer d'abord expérimentalement *les distances accessibles à l'action télékinésique du médium.*

Dans ce but, j'avais construit un simple appareil, qui se composait d'une sonnette, enfilée sur une tige métallique, tendue horizontalement sur deux supports A et B (fig. 1).

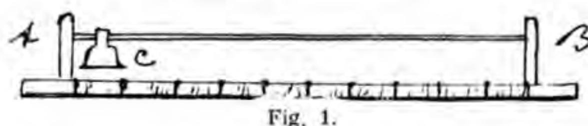


Fig. 1.

La sonnette C, mobile transversalement, ne pouvait pas se balancer dans la direction de A et B, tout en pouvant être poussée dans cette direction, avec une friction, juste suffisante pour empêcher un déplacement facile spontané ou par élan.

Nous refîmes l'expérience plusieurs fois et à chaque reprise le phénomène se manifestait de plus en plus rapidement. En dernier lieu, l'action fut presque immédiate.

Une lampe très claire à pétrole, placée à environ un mètre de distance sur la même grande table, permettait de bien voir les conditions. J'ai d'ailleurs vérifié, dans une des expériences consécutives, qu'Eusapia n'avait rien entre ses doigts. Et puis, la position de la clochette était telle, qu'un cheveu, pour expliquer l'effet produit, aurait dû être *attaché* à la clochette, ce qui ne manquerait pas d'être remarqué de loin. Et nous regardions attentivement, tout près de l'appareil, les coudes appuyés sur la table.

Il aurait été beaucoup plus facile de provoquer, à l'aide d'un cheveu tendu entre les doigts, un déplacement de la clochette dans la direction de A vers B — *ce qui n'a pas réussi.*

La tige avait un mètre de longueur, ce qui m'a paru suffisant pour commencer.

L'appareil devait être posé sur la table, perpendiculairement à la ligne qui réunissait les mains du médium (fig. 2), et l'éloignement de la sonnette C, dans la direction de la flèche, devait indiquer la limite de distance atteinte par les mains fluidiques, ou une autre force inconnue, agissant mécaniquement.

J'étais en train de confectionner cet appareil, lorsqu'entra le Dr Léon Rzeczniowski, un des participants aux séances officielles.

Eusapia était absente : elle était allée au théâtre avec ma femme, ce qui précisément me permit de travailler à mon aise, étant débarrassé de son bavardage continuel, qui dans la journée ne me laissait pas un moment de tranquillité.

Nous causâmes des expériences préparées, lorsqu'on annonça son retour.

Egayée par le spectacle, bien choisi pour elle, elle était d'une humeur excellente et, voyant mon appareil déjà terminé, elle demanda ce que signifiait cette machine.

Je lui explique son but.

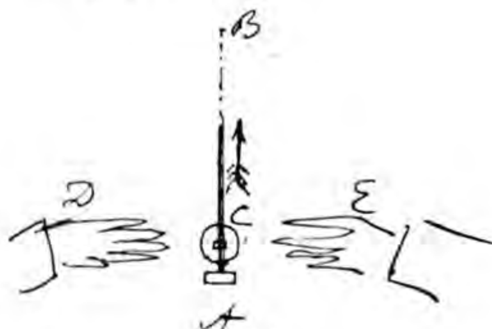


Fig. 2.

— Attendez, dit-elle, j'essayerai de faire marcher la sonnette!

Et elle plaça ses deux mains dans la position indiquée par la figure 2.

Après plusieurs minutes d'attente, elle dit :

— Je sens un souffle froid... et un frisson qui parcourt mes bras et mon dos... je sens des picotements dans mes doigts, qui se dessèchent... ça me fait mal!...

A ce moment la clochette oscilla de droite à gauche et sonna.

Eusapia, qui commençait déjà à s'impatienter, sauta de joie.

Enchanté du phénomène, j'ai abandonné pour le moment l'idée d'une mesure de distance, en s'éloignant du médium, et je me suis borné à une étude des conditions du phénomène constaté.

Ce fut une première expérience de ce genre. Elle a été ensuite refaite par d'autres expérimentateurs, avec d'autres objets analogues (1).

Deuxième expérience.

M. le Dr Rzeczniowski et moi nous essayâmes encore, le même soir, d'approfondir les conditions du phénomène. D'abord, en changeant la forme du support. Au lieu d'une tige droite, horizontale, nous nous servîmes d'un arceau, d'un fil de laiton rigide, recourbé sur lui-même, sur lequel fut enfilée (non suspendue, comme dans le dessin du livre de M. de Rochas) la sonnette (fig. 3) :

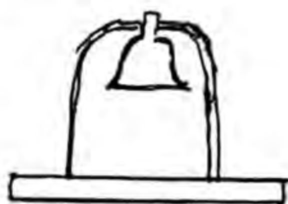


Fig. 3.

De cette façon, pour mouvoir la sonnette, un cheveu, tendu entre les doigts, aurait dû se heurter contre l'arc de suspension; sans parler de la difficulté de faire osciller la sonnette de droite à gauche, dans la position de la figure 4, les mains restant immobiles ou remuées dans le sens perpendiculaire aux flèches.

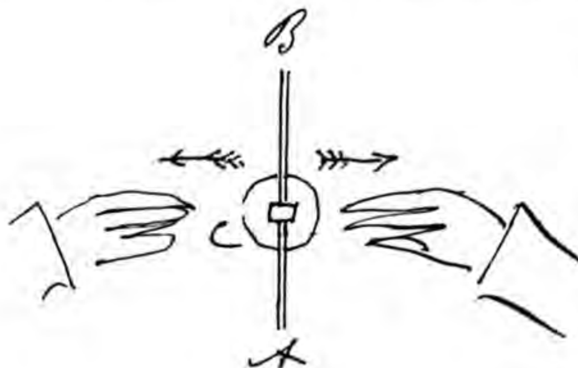


Fig. 4.

Pour l'expliquer, il fallait supposer que quelque chose, provenant des doigts, *poussait* la sonnette dans la direction des flèches.

Néanmoins, cette expérience réussit comme la première, malgré l'obstacle de l'arceau.

Elle fut ensuite répétée à plusieurs reprises devant 14 témoins, qui tous ont été convaincus, sauf M. Bronislas Reichman, qui soupçonnait toujours un cheveu.

Troisième expérience.

La sonnette fut suspendue librement (fig. 5) sur un fil de cuivre isolé très mince (n° 50) :

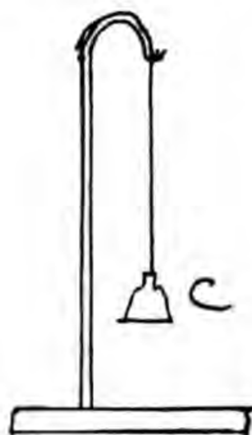


Fig. 5.

Avec cet arrangement les mouvements ont été beaucoup plus variés : avant de sonner, la clochette oscillait dans diverses directions.

Mais ce qui fut tout à fait surprenant pour moi, c'est le détail suivant :

Au moment où le médium tint ses mains un peu au-dessus du plan horizontal de la sonnette, nous entendîmes, d'une manière indubitable, *un grattement* sur le fil de suspension... Absolument comme si un autre fil, également tendu (entre les doigts du médium) avait *frotté* contre le premier à la façon d'un archet...

Cette expérience me rendit perplexe. Comment expliquer ce son inattendu? Que devais-je en penser?...

Dans les premiers essais l'action avait l'apparence d'un fil qui prolongeait les doigts du médium. Mais vu l'impossibilité d'une attache solide de ce fil avec la clochette, il fallut plutôt admettre une action attractive ou répulsive des doigts. Cette action répulsive ou attractive, comment pouvait-elle *frotter* contre le fil réel, tendu perpendiculairement? Et si c'était un fil, ou plutôt deux fils provenant de deux mains, il aurait fallu leur attribuer une *rigidité* inconcevable, pour qu'ils pussent *pousser* la sonnette à droite ou à gauche... Passe encore pour le cheveu tendu, mais un fil rigide pouvait-il échapper à notre attention aiguisée?... Et même un cheveu tendu, comment pouvait-il provoquer un grattement si les mains du médium restaient immobiles?

(1) Voir surtout dans le livre classique de M. le colonel de Rochas : *L'Extériorisation de la motrocité*, la description détaillée de l'expérienc du pèse-lettre du comte A. de Gramont (1895).

C'était cependant le cas à certains moments de l'expérience.

En y réfléchissant, et comme j'avais alors dans l'idée que tous les phénomènes produits par le médium devaient s'expliquer par l'action de ses mains fluidiques, je me suis arrêté à cette supposition : que les mouvements de la sonnette ont été dus à l'action mécanique de la main de « John », en partie matérialisée, quoique invisible — et que le grattement entendu par nous, devait être attribué aux *ongles* de cette main. Pour vérifier l'hypothèse nous cherchâmes à obtenir les traces visibles des ongles matérialisés.

Quatrième expérience.

La sonnette fut recouverte de noir de fumée. Je la suspends de la même façon et j'engage le médium à tenir ses mains juste en face de la sonnette.

Celle-ci oscille et sonne comme tout à l'heure.

Sur ses côtés enfumés apparaissent en lignes droites les traces d'un fil très fin ou d'un cheveu, qui ne ressemblent pas du tout aux traces des ongles ou des doigts...

Mais alors, nous étions trompés malgré tout ! Eusapia s'était servie d'un cheveu, escamoté devant nos yeux avec une dextérité inconcevable !....

D'autres essais parlaient contre ; mais celui-ci, en connexion avec l'expérience troisième (son de grattement) me parut suspect au plus haut degré.

Pouvais-je raisonnablement admettre l'existence d'une force occulte, prenant l'apparence d'un cheveu ? C'eût été trop fort !

Cinquième expérience.

Dans cet état d'incertitude, une épreuve pouvait être décisive : l'action à travers un écran. Nous l'essayâmes.

Une grande cloche en verre a supprimé l'effet.

Avec une cloche hémisphérique en fer grillée il y a eu quelques oscillations incertaines ; je dis incertaines, car le filet était très dense, par conséquent peu transparent, et la sonnette, suspendue intérieurement, si elle avait fait quelques mouvements, n'avait pas sonné.

Je cherchai par d'autres moyens encore d'élucider le mystère.

Un autre médium à effets physiques — en même temps ce qu'on appelle une somnambule lucide — habitait dans ma maison, en tenant compagnie à Eusapia ; et bientôt entre les deux femmes s'établirent des relations amicales, très sincères de la part d'Eusapia.

Mlle Marie n'assistait pas aux séances officielles, mais elle prit part de temps en temps aux séances en petit comité. J'en avais arrangé une spécialement dans le but d'avoir ses observations au sujet du cheveu mystérieux. En sa qualité de sensitive, beaucoup plus instruite qu'Eusapia, elle était tout indiquée pour une perquisition de cette nature.

Sixième expérience.

L'objet choisi pour être remué sans contact, fut une toute petite table (jouet d'enfant) de 2 × 3 centimètres de longueur, très légère.

Placée sur la table devant Eusapia, par une lumière suffisante, elle fut déplacée et soulevée latéralement à plusieurs reprises, sans que je pusse soupçonner un cheveu.

Néanmoins, l'apparence des mouvements s'accordait parfaitement avec l'emploi d'un fil invisible. Une lévitation régulière, horizontale, semblable à celle d'une grande table, n'eut pas lieu — la table minuscule sursautait et retombait, *comme accrochée à un cheveu.* D'ailleurs ces mouvements étaient moins marqués que dans les expériences précédentes, et il fallut attendre plus longtemps.

A l'état normal, Mlle Marie n'a rien vu de suspect, malgré sa très grande acuité visuelle.

Questionnée en somnambulisme, elle me donne des réponses embrouillées, qui augmentèrent seulement mes doutes :

« Ce n'est pas un cheveu, mais c'est quelque chose dans ce genre, *rendu invisible par la force...* il y avait aussi un cheveu *réel, sur les genoux d'Eusapia,* sur sa robe blanche, mais je ne suis pas tout à fait sûre qu'Eusapia s'en soit servie pour l'expérience, etc. »

En somme, réponses équivoques. Au surplus, il m'a semblé que, mise au pied du mur, Mlle Marie manifestait une certaine satisfaction à débiter des soupçons contre Eusapia, tout en affectant une impartialité parfaite.

Avant l'arrivée du médium napolitain, elle absorbait toute mon attention, car elle présentait réellement des phénomènes intéressants : entre autres la vision sans le secours des yeux. Dans un certain état somnambulique elle parlait une langue inconnue, créée par elle, etc. Maintenant négligée, à cause des séances avec Eusapia, elle en gardait une sourde rancune, qui fit écho en somnambulisme. Et puis, voyant l'importance que j'attachais aux déplacements des menus objets en pleine lumière, et ne pouvant pas produire le même phénomène, elle en fut jalouse — ce qui, évidemment, diminuait la valeur de ses accusations, d'ailleurs très vagues. Quant à ses explications, elles me parurent (injustement) vides de sens.

L'expérience de la table minuscule prouva seulement deux choses :

1° Qu'il était beaucoup plus facile pour Eusapia

de soulever une table ordinaire, qu'une toute petite, uniformément éclairée ;

2° Que ces expériences, qui au commencement, en tant que nouvelles, l'amusaient beaucoup, finirent par l'agacer.

Probablement d'abord à cause de cette plus grande difficulté, et ensuite, parce qu'elle ne pouvait pas comprendre, que la lévitation d'un jouet d'enfant présentait plus d'importance scientifique que la lévitation d'une grande table ou autres phénomènes tapageurs.

J'endors encore Eusapia elle-même, et je lui pose les mêmes questions.

Elle nie énergiquement l'emploi d'un cheveu. « Celui qu'a vu la somnambule n'était pas à moi. C'est un poil provenant de la pelisse, beaucoup plus fort et plus court. Allez chercher ma robe blanche, renvoyée à la couturière pour être corrigée. La boîte qui la contient n'a pas encore été ouverte. Vous y trouverez le poil dont je parle, à l'endroit indiqué. »

La boîte fut rapportée et ses assertions confirmées. Il y avait à l'endroit indiqué de la robe, un poil, provenant de la pelisse et qui ne pouvait pas servir pour l'expérience, étant trop court et trop visible.

Eusapia me montra encore, que ses cheveux à elle sont trop faibles pour soulever la sonnette avec laquelle ont été faites nos premières expériences — ils se cassent trop facilement.

Elle ne savait pas, d'ailleurs, comment expliquer le phénomène. *Ce n'était pas l'œuvre de John...* C'était par l'action du *courant*, et ce courant elle le voit quelquefois entre ses mains, en les tenant rapprochées sur un fond noir et contre la lumière (elle me montre cette expérience, mais, moi, je ne distingue rien de saisissable). C'étaient pour elle comme des faisceaux blanchâtres ou grisâtres qui réunissaient ses doigts et qui s'amincissaient avec l'écartement des mains. (Plusieurs années plus tard, sur l'instigation du livre de M. Maxwell, qui parle longuement de ce phénomène, j'en ai fait une étude un peu plus attentive, et je suis arrivé à cette conviction qu'il y a là, à côté d'un phénomène médiumnique rare, un autre relativement beaucoup plus commun et qui consite en une illusion d'optique).

Bref, toutes ces investigations n'ont abouti à rien de décisif, et le « courant visible grisâtre » d'Eusapia, qui m'a paru constituer une simple hallucination, augmenta plutôt mes doutes.

Un « courant » qui agit comme un cheveu... un fil qui ressemble à une traînée de fumée blanchâtre... quelque chose de plus fin qu'un cheveu et qui cependant peut *pousser* un objet, comme un fil de métal... un fil tendu, qui s'amincit par l'allongement... un cheveu réel, mais « rendu invisible par la force »... Certes, ce n'étaient pas des explications capables de satisfaire ma curiosité !

Je dois encore ajouter que, pour surcroît de suspicion, Eusapia avait l'habitude de tirer légèrement un de ses cheveux pour voir dans quel état se trouvait sa tête : « Si cette manœuvre lui faisait mal, c'était — disait-elle — une preuve qu'elle était mal disposée pour une séance. »

Et puis, elle s'amusait souvent avec ses cheveux tombés, et même, quand elle n'en avait pas sous la main, *elle jouait avec ses doigts comme avec un cheveu*.

Il est à remarquer que des mouvements instinctifs analogues sont exécutés par Mlle Tomczyk endormie, au moment où elle « accumule le courant ». Elle essaye de cette façon si ses doigts sont déjà aptes à soulever quelque chose à distance. On dirait qu'elle soutire de ses doigts des fils invisibles, comme une femelle d'araignée s'aide de ses pattes en déplaçant son corps, pour filer sa toile.

Grâce à cet excellent médium, j'ai pu, non seulement mettre hors de doute le phénomène de lévitation de divers menus objets, mais encore accorder, autant que possible, avec l'ensemble des faits observés, ces deux détails, les plus absurdes théoriquement et qui m'ont intrigué le plus : le son de grattement sur le fil tendu et les traces du fil invisible sur le noir de fumée.

Mais il m'a fallu attendre quinze ans pour ces constatations invraisemblables !

VII

EXPÉRIENCES DU CHEV. PERETTI ET DE M. ERNEST BOZZANO

Dans l'intervalle parut une très importante lettre de M. Ernest Bozzano, qui cependant passa inaperçue et qui ne m'a été communiquée que cinq ans plus tard par M. le rédacteur en chef des *Annales*.

Le fait mérite d'être examiné avec soin.

Aux mois de juillet et août 1902 eurent lieu à Palerme plusieurs séances avec Eusapia dans une réunion d'hommes de science. Le journal *L'Ora* en publia un compte rendu, dans lequel, tout en proclamant la réalité des phénomènes, on enregistra quelques détails d'un caractère suspect et surtout une expérience spéciale, qui parut franchement frauduleuse :

> A deux reprises, alors *que nous n'étions pas en séance*, et qu'Eusapia se trouvait en pleine lumière, tout près d'une table où étaient placés plusieurs bibelots, *elle s'est servie d'un fil qu'elle avait entre les mains pour déplacer ces objets et nous a donné bien à croire qu'elle se livrait là à une fraude consciente.*

Une pareille accusation, se répéta encore maintes fois à l'occasion des séances avec E. P., — quoique

toujours sans preuves suffisantes, — car ce prétendu fil n'a jamais été trouvé.

Il n'a pas été trouvé non plus pendant lesdites séances de Palerme, et il est intéressant de constater que les mêmes observateurs qui, pour ne pas paraître trop crédules, ont accusé Eusapia de fraude consciente, ont eu cependant assez de courage pour confirmer le même phénomène en dehors de la fraude :

Parmi les mouvements d'objets, nous ferons remarquer que quelques-uns de nous ont observé hors la séance, en pleine lumière, de petits objets, tels qu'une petite cuiller à café, un petit verre à liqueur et autres choses du même genre, se mouvoir sans contact *en suivant les mouvements* des mains d'Eusapia, placées à environ 10 centimètres des deux côtés de l'objet. Ce genre de mouvements attira particulièrement notre attention, non seulement à cause de leur grand intérêt, puisqu'ils se produisaient en pleine lumière, mais aussi parce que, comme nous l'avons mentionné plus haut, *nous les avions déjà vus produire frauduleusement.* Or, plusieurs d'entre nous peuvent affirmer en avoir vu se produire sincèrement et en dehors de tout truc, parce qu'ils ont observé avec soin avant, pendant et après la production du phénomène, les mains d'Eusapia qui étaient soigneusement contrôlées et que même, une fois, les mouvements se produisirent alors que les mains d'Eusapia étaient tenues par des expérimentateurs.

M. Ernest Bozzano qui, après avoir lu ce rapport, avait fini par croire que, dans ce cas spécial, Eusapia avait fraudé « d'une façon à la fois impudente et insensée », assista quelques mois plus tard aux expériences avec elle à Gênes chez le chev. Peretti, en voici ce qu'il en raconte :

Après la séance, Eusapia, encore un peu épuisée, était assise auprès de la table. Tout à coup, le médium parut se réveiller de l'espèce d'engourdissement dans lequel il se trouvait ; il se frotta les mains ; après quoi, en les éloignant l'une de l'autre et en les poussant en avant, il les approcha d'un petit verre posé sur la table ; alors, en faisant avec les mains des mouvements tantôt en avant, tantôt en arrière, il parvenait à imprimer au petit verre en question des mouvements analogues de traction ou de répulsion à distance...

Pendant que se déroulait ce phénomène, tous les expérimentateurs furent à même d'apercevoir très clairement, à l'improviste, *quelque chose comme un gros fil d'une couleur blanchâtre*, lequel, en partant d'une manière indéfinie des phalanges des doigts d'une main d'Eusapia, allait se joindre d'une façon tout aussi peu définie aux phalanges des doigts de l'autre main.

Aucun doute : le médium trichait ; chacun des expérimentateurs ne put s'empêcher de songer, en ce moment, à l'épisode de Palerme.

Mais voilà que le médium lui-même se prend à s'écrier avec un ton de joyeuse surprise :

— Tiens ! Regardez le fil ! Regardez le fil !

A cette exclamation spontanée, sincère du médium, le chevalier Peretti imagina de tenter une preuve aussi simple que décisive. Il allongea le bras et commença à *presser légèrement et ensuite à tirer vers lui, lentement, ce fil, qui s'arqua, résista un instant, puis se brisa et disparut tout à coup;* une brusque secousse nerveuse fit tressaillir tout le corps du médium. Inutile de décrire l'étonnement général ; un tel fait suffisait à résoudre d'un coup toute incertitude : il ne s'agissait point d'un fil ordinaire, mais d'un filament fluidique !...

Dans une circonstance analogue avec Mlle Tomczyk, je n'ai pas réussi à saisir le fil qui disparut trop tôt, et malgré cela la secousse nerveuse éprouvée par le médium fut tellement forte, que la contracture douloureuse du bras droit persista plusieurs minutes. Mais, en gardant certaines précautions j'ai pu, dans d'autres occasions, sentir ce fil sur ma main, sur mon visage et sur mes cheveux. Lorsque le médium écarte ses mains, le fil s'amincit et disparaît, et la sensation tactile qu'il procure ressemble beaucoup au contact d'une toile d'araignée.

L'expérience du chev. Peretti fut la première dans son genre : elle prouva que les rayons rigides, *lorsqu'ils prennent la forme d'un fil fluidique*, peuvent supporter le contact d'une main, qu'ils présentent une certaine élasticité et une certaine consistance.

Dans mes essais subséquents, la résistance des fils fluidiques pouvait être estimée à une centaine de grammes au maximum.

Je présenterai au lecteur, dans un des chapitres suivants, les radiographies de ce fil, qui mettront hors de doute sa possibilité physiologique. Nous y verrons, en même temps, que ces radiographies peuvent être obtenues à travers un châssis de fer, hermétiquement fermé. Elles présentent alors des caractères spéciaux inimitables par les moyens ordinaires.

M. Ernest Bozzano rapproche encore la création du fil fluidique, phénomène relativement rare, d'un autre plus commun « se manifestant sous une forme un peu atténuée, mais qui présente l'avantage de pouvoir être obtenue d'une façon expérimentale ».

Voici — dit-il — l'expérience que nous avons répétée vingt fois au cours des séances de Gênes (1903) :

On peut la renouveler immédiatement après toute séance bien réussie... Alors, en pleine lumière, l'on n'a qu'à étendre sur le giron du médium un drap noir et à disposer la table, ou un autre meuble quelconque, de façon à ce que son ombre tombe sur le drap en question, placer les mains du médium dans l'étendue de l'ombre, les deux pointes l'une vis-à-vis de l'autre, à une distance de 10 centimètres environ, les dos des

mains soulevés et les doigts légèrement ouverts. Quelques instants après, l'on pourra observer distinctement *quatre filaments fluidiques fort minces, d'une couleur blanchâtre*, qui, en partant de chacune des phalanges d'une main d'Eusapia, iront se rattacher à chacune des phalanges correspondantes des doigts de l'autre main.

Ce phénomène, ainsi que l'on peut voir, ne diffère que par le degré d'intensité de l'autre dont j'ai parlé plus haut.

C'est d'ailleurs la même expérience qui, avec peu de succès, m'a été montrée par Eusapia, dix ans auparavant, et qui a été généralisée ensuite par M. Maxwell dans son livre sur les phénomènes psychiques.

Pourquoi, en répétant la même expérience avec E. Paladino, a-t-on tantôt reconnu la réalité du phénomène, et tantôt proclamé tout bonnement qu'il consiste en une fraude consciente?

Pour cette simple raison, que le fil fluidique, qui y entrait toujours en jeu, fut tantôt tout à fait invisible (« rendu invisible par la Force »), tantôt plus ou moins facilement visible.

Ce dernier cas eut lieu, entre autres, à l'Institut Général Psychologique (1907).

MM. le comte Bubna et Otto Lund ont *vu* le fil. Ces messieurs ne faisaient pas partie de la Commission scientifique. M. le comte Bubna est un peintre de talent, et M. Otto Lund un excellent mécanicien. En leur qualité d'observateurs de circonstance, ils ont dit ce qu'ils ont vu, sans prétendre à une constatation rigoureuse.

Les vrais expérimentateurs scientifiques : MM. les prof. Branly et Perrin, qui ont assisté au phénomène, ne se sont pas prononcés là-dessus, considérant leurs impressions comme insuffisantes. Mais pour le Rapporteur de l'Institut, M. J. Courtier, c'était plus que suffisant pour accuser Eusapia de « supercherie ».

Il ne soupçonne même pas la nécessité d'une constatation plus complète! Voilà comment il s'exprime :

« Eusapia, avant une autre séance, alors que les assistants terminaient de dîner, se dirigea vers le pèse-cocon et s'exerça à l'aide d'un cheveu blanc à le faire osciller. M. Otto Lund, qui travaillait tout près de là, vit à un moment *comme un rayon lumineux partant de l'extrémité des doigts d'Eusapia*. Observant attentivement sans mot dire, il s'aperçut que ce rayon n'était autre chose qu'un cheveu réfléchissant la lumière, et que, *finalement*, le plateau du pèse-cocon était actionné par ce cheveu tendu entre les doigts du sujet... » (*Rapport sur les séances d'E. P. à l'Inst. Gén. Psych.*, p. 65.)

M. le chev. Peretti, quoique non Rapporteur d'une institution scientifique, comprenait mieux ce que c'est qu'une constatation rigoureuse — surtout quand il s'agit d'une accusation de supercherie portée contre une femme sans défense.

(*A suivre.*)



Un Curieux épisode des "Correspondances-croisées"

Comment le secret d'une enveloppe cachetée courait les rues

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles que nous avons récemment consacrés aux *Cross-correspondances,* ou « Correspondances-croisées », surtout dans notre fascicule d'octobre 1909. Le dernier volume des *Proceedings* (Annales) de la Society for Psychical Research, de Londres, contient le récit d'un intéressant et instructif épisode des recherches entreprises par ce système, et nous croyons utile de le faire connaître à nos lecteurs. Après avoir publié, au sujet des Correspondances-croisées, l'étude impartiale de l'Hon. GERALD W. BALFOUR, ainsi que celle de M. MARCEL MANGIN, contraire à l'hypothèse spirite, nous estimons avantageux de publier, relativement à l'épisode en question, l'analyse d'un auteur spirite, et nous avons recours à la traduction d'un article, très bien fait, d'ailleurs, qui vient de paraître dans le *Light* de Londres.

Il est à peine nécessaire de rappeler ici que M. PIDDINGTON est l'un des membres les plus actifs du Conseil directeur de la S. P. R., et que Mme VERRALL, Miss VERRALL, Mme HOLLAND, Mme PIPER, Mme HOME et Mme FRITH sont des médiums — pour la plupart non professionnels — au moyen desquels se poursuivent ces épreuves de Correspondances-croisées.

Pour ceux qui n'ont pas lu l'article de l'Hon. G. W. Balfour, il nous suffira de dire qu'on se propose d'obtenir des « contrôles », ou soi-disant « esprits », qui semblent se manifester dans les communications médianiques, qu'ils partagent un de leurs « messages » entre divers médiums opérant indépendamment l'un de l'autre, de façon à rendre moins vraisemblable l'hypothèse qu'il s'agit d'un simple cas de clairvoyance ou de transmission de la pensée.

On sait que l'une des méthodes par lesquelles la « Society for Psychical Research » a imaginé d'obtenir des preuves de la survie de l'homme après la mort, consiste à demander à des personnes d'écrire un mot ou une phrase et de les donner en garde à la Société, dans une enveloppe cachetée, avec l'intention de les communiquer, si possible, au moyen de quelque sensitive, après la mort. On pensait que cela aurait offert une preuve d'identité, d'autant plus que personne, en dehors de celui qui a écrit les mots en question, ne devait connaître le contenu de l'enveloppe. M. Myers m'écrivit un jour à ce sujet en me disant que le nom ou le fait ainsi enregistré devait être choisi parmi ceux qui sont « le plus intimement enracinés dans notre être ». On comprendra par cela que j'ai tâché de contribuer, moi aussi, au recueil d'enveloppes fermées, conservées aux Bureaux de la Société, désirant ajouter, si possible, mon petit témoignage à la grande vérité de la Survie.

Quand on ouvrit l'enveloppe fermée de M. Myers, par suite d'indications qu'on supposait venir de M. Myers lui-même, le contenu n'a pas été jugé conforme à ce qu'on espérait. Ce fut une grande déception, et ceux qui regardent toute la question de la communication avec les décédés comme une idée absurde et impossible, considérèrent naturellement cette déconfiture comme corroborant leur thèse.

Le dernier volume des *Proceedings* de la S. P. R. contient un incident qui est directement lié à cette question. Mme VERRALL reconnaît dans son rapport (partie LIII), qu'il y a des traces de quelque confusion, ou dans son esprit ou dans celui de l'Intelligence qui la « contrôle » quand elle écrit automatiquement, entre le contenu de l'enveloppe cacheté de M. Myers et d'autres enveloppes cachetées (1), et l'incident dont je vais parler montre qu'il y a une autre source inattendue à ces confusions. Pour ceux qui ne l'ont pas étudié, je vais indiquer les points saillants de ce cas, et dire ensuite ce qu'il me semble en résulter. Il n'est que trop facile pour un lecteur, dans ces « correspondances croisées » si compliquées, de se laisser échapper la vraie signification des idées concordantes qu'on y rencontrent. Les Intelligences qui contrôlent les médiums, se rendent évidemment compte de la possibilité de ces oublis, et dans cette circonstance, comme dans bien d'autres, elles donnent l'avertissement : « Dites-lui d'examiner avec soin... » — « Il faut donc coordonner toutes les communications qu'on obtient, sans cela, si on les laisse éparpillées, les concordances qui s'y trouvent pourront vous échapper. »

Le cas auquel je fais allusion est celui qui se trouve à la page *222*, partie LX, intitulé : CORRESPONDANCE-CROISÉE. *Sept.*

Le 13 juillet 1904, M. PIDDINGTON écrivit la lettre suivante, qui ne devait être ouverte qu'après sa mort :

(1) Justement j'ai touché à cette question de la confusion dans un chapitre de mon dernier ouvrage : *Mors Janua Vitæ ?*, pp. 49-58.

20, Hanover-Square, Londres W.

Si je suis jamais un esprit et que je puisse me communiquer, je tâcherai de me souvenir, pour le transmettre d'une façon ou de l'autre, du chiffre SEPT.

Comme il me semble probable qu'il soit difficile de transmettre un mot précis ou une idée, il est possible que, ne pouvant pas transmettre par l'écriture le simple mot *sept* en toutes lettres ou par le chiffre 7, je tâcherai de communiquer des choses telles que : « Les sept lumières de l'architecture », « dans soixante-dix fois sept », « nous sommes sept », et ainsi de suite.

La raison pour laquelle je choisis le mot *sept*, c'est que le 7 a été une espèce de tic pour moi depuis ma première enfance. Il m'arrivait de marcher le long de la rue avec un rythme formé en comptant 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. Bien que je n'aie jamais été superstitieux, j'ai toujours aussi, un peu en plaisantant, considéré le 7 comme un chiffre heureux, tout au moins pour moi. Souvent, en jouant au golf, à Woking, je compte le nombre de wagons des trains qui passent, et si un train est composé de 7 voitures, sans compter la locomotive, je considère cela comme présage heureux, et je m'imagine que cela signifie que je gagnerai la partie.

J'ai tout exprès cultivé ce tic, dont je n'ai jamais parlé à personne, en pensant qu'il est probable que, si la survie existe, son souvenir ayant été si souvent renouvelé durant le temps de mon existence, pourra survivre au choc de la mort.

J. G. PIDDINGTON.

Cette lettre a été remise à Miss Johnson, secrétaire de la S. P. R., pour qu'elle la conserve dans les archives de la Société. Personne, en dehors de M. Piddington, ne connaissait rien de son contenu.

Le jour même, 13 juillet 1904, Mme VERRALL écrivit automatiquement ce qui suit :

13 juillet 1904.

Mais il ne s'agit pas de cela, c'est quelque chose de contemporain qu'il faut que vous enregistriez — notez l'heure — la moité du message est venue à Londres.

La communication faisait ensuite allusion à « l'enveloppe cachetée de Myers laissée chez Lodge ». Un peu plus loin, il est dit :

Helen [miss VERRALL] pourrait probablement donner aussi le contenu de l'enveloppe si vous avez besoin d'une confirmation... Sans doute Piddington verra que c'est assez et agira en conséquence. — F. W. H. M. [Initiales de Myers.]

Ne sachant rien de la lettre de M. Piddington, qui avait été remise aux soins de la Société ce jour même, Mme Verrall ne vit aucune signification spéciale dans la première phrase, et supposa que le reste se rapportait à la lettre cachetée laissée par Myers. Mais ce qui suivit montra que l'allusion à un événement contemporain avait une signification importante, et indiquait que l'action de M. Piddington était connue des « contrôles », qui semblent en avoir fait la base d'une preuve de correspondance-croisée soigneusement préparée et exécutée ; mais les différentes parties de cette preuve élaborée ne peuvent être données ici qu'en abrégé.

Deux jours après que Mme VERRALL eut écrit ce qui précède, sa fille écrivit : « Mère a fait une erreur ; la lettre est dans le deuxième tiroir, mais elle n'y trouvera pas ce qu'elle attend. »

Trois ans après, le 6 août 1907, apparut dans l'écriture de Mme VERRALL une allusion au numéro 7 dans les vers suivants :

Un arc-en-ciel dans le ciel,
Juste emblème de notre pensée,
Le rayonnement septuple d'une seule lumière
Plusieurs dans un et un dans plusieurs.

Après quoi, en latin : « Sans doute il paraîtra rapporter ceci à ce qui le regarde. Il faut donc que toutes les communications soient coordonnées, sans quoi, étant éparpillées, la signification de leur contenu échapperait. »

On fit voir cette communication à Mme VERRALL. Le 28 août, elle écrivit :

La signification est claire ; vous avez touché le symbole... Il vaut mieux que Piddington choisisse un mot qui ne soit pas connu, et qu'il en envoie une partie à chacun. On verra alors si on pourra le compléter.

Le 20 avril 1908 et puis le 27 avril, le chiffre 7 apparut dans l'écriture de Mme VERRALL ; mais nous ne nous arrêterons pas à cela pour tourner notre attention sur les circonstances les plus frappantes.

Le 8 mai 1908, Mme PIPER étant réveillée, prononça les mots suivants (1) : « Nous sommes sept. Je dis Horloge. Tick, tick, tick ! » (On se souviendra que M. Piddington se servit du mot *tic* dans sa lettre, dans la signification d'habitude.) Questionné à ce sujet, le 12 mai, son « contrôle » écrivit : « Ce sont des mots de Wordsworth ; mais nous *étions* réellement sept, à distance. » Et aussitôt après : « Sept de nous — 7 — sept. »

La signification de ces mots répétés est évidente, puisque, en y comprenant M. Piddington, qui écrivit la lettre, *sept* personnes étaient engagées dans cet essai de correspondance-croisée, c'est-à-dire : Mme et

(1) Les paroles que prononce Mme Piper après être sortie de trance sont enregistrées par le sténographe qui assiste à ses séances, parce que son état « médiumnique » se manifeste aussi durant cette période de temps. Voir à ce sujet la note qui se trouve à la page 292 des *Annales des Sciences Psychiques*, octobre 1909. — *N. de la R.*

Mlle Verrall, Mme Holland, Mme Piper, Mme Home et Mme Frith.

Le 10 mai, Mme VERRALL reçut une « communication » médiumnique selon laquelle sa fille avait obtenu « quelque chose de nouveau dans son écriture », et « ce serait elle qui ferait la besogne principale, cette fois, non pas vous; vous ne ferez que boucher les vides laissés par elle ». Le jour suivant, 11 mai, miss VERRALL, sans avoir encore connu cette « communication », obtint un écrit dans lequel on rencontrait les symboles suivants :

« L'échelle de Jacob et des anges sur elle — qu'est-ce que cela signifie?

« La toupie est de différentes couleurs, mais quand elle tourne, elles se fondent en une couleur unique. [Le médium dessina ici une branche avec sept feuilles.] Le chandelier de sept branches; c'est une image — les sept églises, mais il ne s'agit point d'églises; sept bougies unies dans une seule lumière, et aussi sept couleurs dans l'arc-en-ciel. Plusieurs sept mystiques — ils serviront tous — nous sommes sept. Qui (?) F. W. H. Myers.

Les admirateurs de Dante reconnaîtront dans cette « communication » des allusions au Paradis, chant XXI, où l'échelle de Jacob apparaît dans le septième ciel, et au XXIXe chant du Purgatoire, où, dans la vision de la procession du char, on voit « plusieurs sept mystiques ».

On ne peut s'empêcher de reconnaître que l'insistance avec laquelle le numéro sept est répété revêt une signification évidente. Il est à remarquer que « Miss Verrall n'avait jamais lu Dante; elle ne comprit pas les citations et ne fit aucune recherche pour les comprendre ».

Le 11 juin 1908, l'écriture de Mme FRITH faisait mention du « 7 mystique » et du « candélabre d'or ».

Le 14 juillet 1908, Mme HOLLAND rêva de la communication posthume d'un chiffre (ce n'était toutefois pas un sept, mais un six) et le 23 du même mois, elle écrivait : « On devrait être au moins trois à être d'accord, et, si possible, sept. » Suivaient certains détails intéressants avec une allusion subtile à un chant du « Purgatoire » dans lequel sont introduites sept nymphes. Ces détails sont trop compliqués pour pouvoir être rapportés en entier ici. Je ne puis toutefois omettre une phrase courte mais significative : « Un certain sens d'humour manque-t-il en ceci? » Ce qui équivaut à dire : Il vous faut un certain sens d'humour pour voir le piquant de cette épreuve. » Il y a, en effet, un côté humoristique dans tout cet épisode, et il est rassurant d'apprendre que ceux qui traversent les eaux du Léthé n'y perdent pas complètement la capacité de reconnaître et apprécier cet aspect de l'épreuve — une capacité qui dans cette vie est souvent un trait caractéristique des esprits les plus fins et les mieux équilibrés.

Le sixième élément de cette correspondance à sept fut introduit le 24 juillet 1908, quand Mme HOME, parlant sous le contrôle supposé de Myers, dit :

Sept fois sept et soixante-dix-sept
Envoient le poids de mes paroles à d'autres.

Un membre de la S. P. R., le colonel Taylor, demanda alors : « Dois-je envoyer ceci à Miss Johnson ou à Mme Verrall? » Voici la réponse : « Miss Johnson peut mieux l'apprécier; il est plus utile que vous le lui envoyiez. » Le colonel Taylor et Mme Home ignoraient alors tous les deux les correspondances-croisées qui se produisaient sur le chiffre 7; elles n'avaient d'ailleurs pas été communiquées ni à M. Piddington, ni à Miss Johnson; tout ce que connaissait cette dernière, c'est l'épisode qui se rapporte à Mme Holland.

Quand elle fut informée de ces différentes correspondances au cours de novembre 1908, Miss Johnson en parla à M. Piddington, dont la surprise doit avoir été bien grande en voyant que le contenu de sa lettre posthume se trouvait éparpillé ainsi entre tant de sensitives. Avec Miss Johnson, il brisa les cachets, après avoir constaté qu'ils étaient intacts; lorsqu'ils eurent ensemble examiné la lettre, ils la fermèrent de nouveau.

Mme VERRALL ne fut pas encore informée de cela, mais le 27 janvier 1909, avant d'avoir eu connaissance de la moindre chose se rapportant à la lettre, elle écrivit :

Rien de plus rapide que la Pensée; rien de plus sûr — plus rapide que la flèche ou la balle, la pensée passe d'un cerveau à l'autre instantanément. C'est l'affaire d'un instant; pas une pause... comprenez-vous? Et demandez quel a été le succès de la dernière expérience de Piddington. A-t-il trouvé les miettes de son fameux mot éparpillé entre vous toutes? Et pense-t-il qu'il s'agit d'une coïncidence ou qu'il a été transmis par une de vous? Dites-lui de regarder attentivement et il verra une grande différence entre les écritures qui se rapportent à son épreuve et les autres. Cela devrait aider la théorie. Pour ce cas, il a toujours été employé un seul langage. Mais quand même la source en serait humaine, qui a transmis les pensées à ceux qui les ont perçues? Posez-lui donc ces questions. — F. W. H. M.

Après avoir discuté les différentes hypothèses possibles auxquelles on pourrait avoir recours pour expliquer cette étonnante correspondance, et avoir montré qu'elles ne suffisent pas à rendre compte de tous les faits, Miss JOHSON demande :

Devons-nous aller plus loin et avoir recours au postulat de quelque autre intelligence qui, en choisissant parmi ces divers éléments, c'est-à-dire parmi les idées qui surgissent dans les esprits des automatistes et de

M. Piddington, et le travail télépathique qui a lieu entre eux, les emploie à ses propres fins?... J'affirme seulement qu'il y a de forts arguments en faveur de ce dessein qui paraît le dessein d'une seule intelligence, et non de deux ou trois. (*Proceedings*, partie LX, p. 256.)

Si nous admettons que la question de Miss Johnson peut recevoir une réponse affirmative, et affirmons avec elle que les coïncidences « semblent répondre à un plan », pouvons-nous comprendre quel but les « contrôles » se proposent en choisissant pour cette épreuve un sujet aussi bizarre que la lettre « posthume » de M. Piddington, en annulant ainsi le but qu'il se proposait en écrivant la lettre? Pourquoi n'ont-ils pas employé leurs énergies à donner les contenus de quelques-unes des enveloppes appartenant à des personnes décédées, pour fournir ainsi les démonstrations qui avaient été si laborieusement projetées? On peut comprendre quelle satisfaction aurait produite la réussite de cette expérience. Mais pendant combien de temps aurait duré cette satisfaction? Ne serait-il pas apparu bientôt qu'après tout, cette fameuse preuve d'identité était loin d'avoir de la valeur?

Ceux qui sont convaincus de la réalité de la clairvoyance, savent qu'une enveloppe cachetée ne constitue point un obstacle pour la vision d'une sensitive. S'il en est ainsi, on peut légitimement en déduire que la communication du contenu d'une enveloppe cachetée laissée par M. Myers, ou par une autre personne quelconque qui est venue à mourir, si elle montre des facultés supernormales de la part du « psychic », ne prouve pas que M. Myers ou telle autre personne qui a écrit la lettre a été l'agent de la communication. Même si nous écartons la possibilité d'une action des facultés du « psychic » lui-même, nous nous trouvons toujours en face de ce fait, que les intelligences *invisibles* peuvent facilement connaître le contenu des enveloppes fermées; donc, quand même la communication prouverait l'activité de ces agents, elle ne prouverait pas l'*identité* de telle ou telle personnalité. La satisfaction que les chercheurs auraient éprouvée par suite du succès des expériences avec les lettres posthumes n'aurait donc eu qu'une base très peu sûre. Ceux qui travaillent pour le futur et désirent bâtir leurs faits sur des fondements solides, ne se soucient pas de triomphes qui n'auraient pas donné des résultats bien stables, et de donner des *preuves* qui n'auraient point une valeur intrinsèque. On dirait que *les chercheurs de l'au-delà* se rendent parfaitement compte du manque de valeur des épreuves se basant ainsi sur des lettres posthumes, et sont déterminés à empêcher leurs collègues de l'autre côté de gaspiller ainsi leur temps.

En 1905, le « contrôle » affirmant être M. Myers disait par le moyen de Mme Holland :

En d'autres conditions, je dirai combien je regrette l'insuccès de l'épreuve de l'enveloppe; et si je le regrette, c'est à cause de votre désillusion; à part cela, il s'agit d'une chose trop banale pour pouvoir y songer. (*Proceedings*, partie LV, p. 248.)

J'interprète ces paroles en ce sens, qu'en « d'autres conditions » de vie terrestre, il aurait regretté l'insuccès parce qu'il aurait attaché de la valeur à cette démonstration, mais que dans ces conditions présentes, il n'y attribuait aucune valeur, voyant bien qu'il s'agissait d'une chose banale; et qu'il regrettait l'insuccès uniquement par rapport à ceux qui n'en reconnaissaient pas le manque de valeur. Il faut bien dire que si M. Myers désirait convaincre ses collègues de la vanité de l'épreuve, il ne pouvait pas mieux faire qu'en ayant recours à ce curieux incident. Il montre, en effet, que l'identité ne peut pas être établie par cette méthode.

Il ne sera peut-être jamais possible d'obtenir une preuve absolument irréfutable d'identité. Nous en possédons bien déjà des preuves circonstanciées et impressionnantes, mais il est tout à fait probable qu'il sera toujours possible d'affirmer que la preuve *irrésistible* n'a pas été atteinte. Il y a toujours la théorie selon laquelle des « psychics » peuvent lire dans *tous* les cerveaux et choisir dans chacun d'eux la pièce spéciale de connaissance qui permettra à la partie subliminale de l'intelligence d'un sensitive honnête de tromper la conscience supraliminale de la même personne, et par suite d'induire en erreur le public. Il est bien difficile de prouver la fausseté de cette théorie; il est donc probable que ceux qui ne se sentent pas le courage d'accepter les preuves dont il s'agit par leur valeur apparente, auront toujours moyen de se rabattre sur cette hypothèse.

Je ne parle pas de la théorie « démoniaque », selon laquelle les intelligences de « psychics » honnêtes sont les jouets d'esprits menteurs qui, pour le seul plaisir de mentir, s'efforceraient par plusieurs systèmes ingénieux de convaincre les hommes de la survie, en affirmant être les esprits des morts. C'est une autre théorie dont il ne sera pas facile de prouver la fausseté. Ceux qui combattent en principe l'hypothèse spirite, ne doivent donc pas trop craindre de ne point trouver des échappatoires.

Néanmoins, sans prétendre qu'on puisse obtenir des preuves incontestables, nous pouvons estimer qu'on a déjà recueilli des témoignages suffisants pour justifier la conviction qu'en de nombreux cas, les communications qui sont censées venir des « morts » sont réellement des personnes qui disent en être les auteurs.

L'une des plus fortes présomptions qui militent en faveur de l'identité, c'est le caractère de ces communications. Dans un rapport précédent, M. Piddington a dit, en parlant d'elles : « Si ce n'est pas

l'esprit de Frédéric Myers lui-même, c'est celui de quelqu'un qui imite d'une façon délibérée et remarquable ses caractéristiques mentales. » (*Proceedings*, partie LVII, p. 243). A ce point de vue, le dernier volume des *Proceedings* nous offre un témoignage d'une grande valeur. Les connaissances classiques montrées par l'intelligence qui se communique, sont bien propres à Frédéric Myers : la finesse, l'ingéniosité, la patience extraordinaire employées à réaliser un ferme projet — tout ce qui se manifeste dans ces correspondances-croisées si compliquées — sont bien ce qu'on pouvait attendre de l'auteur de la *Personnalité Humaine*.

Dans les discours commémoratifs publiés dans la partie XLII des *Proceedings* (p. 30), M. PODMORE, après avoir fait remarquer la puissance extraordinaire de généralisation et de classification que possédait M. Myers, ajoute :

Le professeur W. James et le Dr Lodge ont déjà parlé de la faculté qu'avait Myers de mettre ensemble un vaste assemblage de phénomènes hétérogènes, en montrant leurs ressemblances et leurs analogies et en les réunissant dans un système commun.

C'est cette faculté qui entre en jeu dans les détails des correspondances-croisées qui ont constitué un trait si marquant des travaux de la Society for Psychical Research depuis la mort de M. Myers. Si on posait la question : « Est-il probable qu'un esprit tel que le sien s'occuperait encore des détails d'une épreuve relative à un problème qui doit être enfin résolu pour chacun par le grand changement de la mort? », nous répondrions par les mots de SIR ROBERT COLLINS, ami de Myers, qui dit :

Son trait caractéristique le plus frappant était l'ardeur avec laquelle il s'identifiait avec toutes les questions, grandes ou petites, qui présentent un intérêt réel pour la plupart des hommes; pendant que sa faculté d'examiner ces choses à de nouveaux points de vue si attrayants, et sous de nouvelles lumières, fournissait une preuve — si une preuve était nécessaire — de sa force extraordinaire et de son génie. (*Proceedings*, partie XLII, p. 11.)

On arrive à la dernière page de ce dernier volume des *Proceedings* de la S. P. R. avec un sentiment mêlé de surprise, d'admiration et de gratitude pour les travailleurs, des deux côtés du voile, dont « l'effort coopérant à un but unique » aura certainement sa récompense — la seule récompense qu'ils désirent, c'est-à-dire, d'avoir été les serviteurs de la Vérité et d'avoir pu soulever un autre bout du voile qui cache son visage à nos yeux aveuglés.

H. A. DALLAS.



(Par le médium MECHNER).

UNE PRÉDICTION DE MORT

Villa « My Home », rue du Soleil, par Bompard, Marseille.

Le 5 avril 1910.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous communiquer un cas de prédiction très nette de mort, dont je détiens tous les documents principaux.

Il s'agit d'une dame Brot, habitant Alais (8, place de la République), et avec laquelle je suis en rapport depuis trois années environ : je m'en suis même occupé dans mon ouvrage sur le *Fluide humain*. Il y a un peu plus d'une année, cette dame, dont le mari était employé à la gare d'Alais, m'écrivit qu'elle voyait son mari blessé et rapporté mourant à la suite d'un grave accident de chemin de fer.

Jamais auparavant (ainsi que d'autres femmes d'employés de chemin de fer), elle n'avait songé à la mort de son mari.

Je lui écrivis pour essayer de la rassurer; mais *par trois fois* dans ses lettres, elle me confirmait cette prédiction : « Je vous remercie, disait-elle, de me rassurer; mais j'ai beau faire, c'est inutile, et je reste convaincue que je serai veuve *à la fin de l'année.* »

Ses lettres étaient absolument formelles et comme je n'y pouvais rien, je n'en parlai plus à Mme Brot.

Or, au début de cette année, je reçus d'elle une lettre de faire part de la mort de son mari, décédé le 10 décembre 1909.

Aussitôt, je lui écrivis pour lui adresser mes condoléances; et dans cette lettre je terminais ainsi :

« Votre mari est mort effectivement comme vous me l'aviez annoncé, à la fin de l'année (10 décembre 1909). Je n'ai pas oublié votre prédiction renouvelée par trois fois, que vous seriez veuve à la fin de l'année, mais par suite *d'un grave accident de chemin de fer causant la mort de votre mari.*

« Quoi qu'il en soit, c'était donc *fatal*, puisque votre mari est mort quand même; mais y aurait-il de ma part indiscrétion à vous demander de quelle maladie votre mari est mort? »

Notez que si Mme Brot était devenue veuve, même par suite d'une maladie quelconque de son mari, c'eût été déjà intéressant, car M. Brot était dans la force de l'âge et prédire : « *Dans une année, je serai veuve* », c'était déjà fort; mais ajoutez-y les détails de sa mort par « *accident de chemin de fer* », cela devient stupéfiant!

Je reçus peu après une découpure du *Journal*, relatant tous les détails de l'accident grave arrivé à son mari, dont la tête fut prise entre un wagonnet qu'il maniait, chargé de rails, avec deux de ses camarades, et un autre wagon chargé de sable, qui, suivant la pente, vint les heurter. Tous furent blessés, mais M. Brot mourut dans l'après-midi de l'accident, après avoir été emporté mourant sur une civière.

Bref, tout s'était donc passé exactement comme l'avait prédit sa femme et à la fin de l'année.

Je vous adresse les documents dont je vous ai parlé : lettres de Mme Brot, lettre de faire-part, et la coupure du *Journal*.

Je pense que ces documents suffiront avec mon article pour établir la netteté de cette prédiction dont Mme Brot paraissait accablée et absolument certaine, malgré tous mes raisonnements.

Cette dame *m'avait déjà donné des preuves très précises de sa clairvoyance dans l'avenir*, en me faisant plusieurs prédictions qui se réalisèrent à la lettre, et qui se rapportent à des choses dont elle ne pouvait rien savoir à Alais, d'autant plus que moi-même je les ignorais.

C'est ainsi qu'elle me prédit une fois mon changement très proche de domicile, alors que j'avais encore plus de deux années de bail à faire.

Or, huit ou quinze jours après, la propriétaire, Mme M..., m'écrivait pour m'offrir de résilier mon bail, car elle voulait, disait-elle, entreprendre de gros travaux de réparation à son immeuble, fait que je ne pouvais en rien prévoir et dont Mme M... ne m'avait jamais parlé.

J'acceptai et aussitôt je louai une villa, qui fut exactement ce que m'avait écrit Mme Brot. C'est-à-dire avec de beaux ombrages et grands arbres où je devais me trouver mieux que dans mon précédent domicile.

Notez que ce ne fut pas moi qui louai cette villa, et elle fut choisie par M. C. et Mme M. M.

Comte de Tromelin.



Une séance du médium à matérialisations Craddock A PARIS

Le 8 juin 1910.

Cher monsieur,

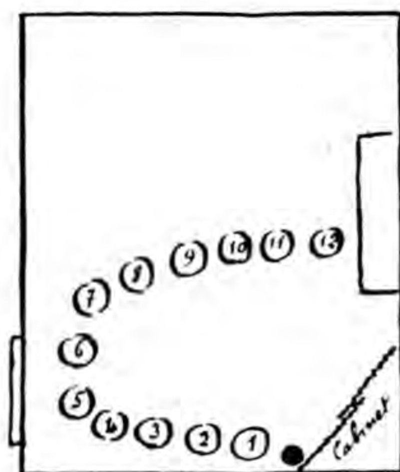
J'ai reçu votre lettre du 28 mai dans laquelle vous me priez de vous donner quelques informations concernant une récente séance de Craddock dans laquelle j'ai constaté quelque chose de suspect. Je le fais bien volontiers, dans l'intérêt des recherches spirites ou parapsychiques, mais je suis désolé de ne pouvoir, une fois encore, donner à ma déposition l'accent décisif que tout chercheur est si désireux de rencontrer dans les comptes rendus de ces sortes de choses. Il y a huit jours, je vous aurais écrit une toute autre relation des faits que celle-ci; mais j'ai reçu dans la huitaine écoulée, d'une personne amie qui a assisté à la dernière des quatre récentes séances de Craddock, une lettre racontant, à propos de cette séance, des choses si étonnantes, que mon impulsion à accuser la supercherie est profondément diminuée.

Voici d'ailleurs les faits. Je tâcherai de les rendre avec le plus d'ordre possible, bien que le peu de temps dont je dispose m'oblige à écrire ce qui va suivre au courant de la plume et un peu hâtivement.

Craddock devait donc donner une série de quatre séances chez M. et Mme X... Je venais d'être présenté dans cette maison; je demandai à être admis à ces soirées spirites. Toutes les places (douze) étaient retenues, mais une personne ayant été empêchée de venir au dernier moment, il me fut permis de souscrire pour trois séances. C'était la condition : trois séances ou rien. Prix d'admission, 20 francs par personne et par soirée. Une quatrième était bien réservée aux personnes qui voulaient ne souscrire que pour une seule réunion, mais il n'y avait plus de place disponible dans cette série.

Je n'avais à ce moment aucune information sur la personnalité de Craddock; d'autre part, on m'assurait de la bonne foi de M. et Mme X... Cette dame est, d'ailleurs, une personne intelligente et charmante. Je vins donc à la première séance du médium. J'avais dû promettre, au préalable, au maître de céans, de ne pas bouger, de ne pas parler, de ne pas lâcher les mains de mes voisins, de ne rien demander, de ne pas allumer de lumière quand l'obscurité serait faite. Tout cela semblait bien rendre la fraude facile, mais, pensai-je, il est même utile éventuellement d'être familiarisé avec la fraude habile. Je promis et je tins, monsieur. C'est bien pourquoi je n'ai que peu à dire en fait de constatations *positives*.

Voici donc la disposition de la chambre et des assistants. On avait fait visiter le cabinet avant l'arrivée de l'opérateur; mais celui-ci même fut exempt de toute inspection. L'esprit qui régnait dans le milieu m'empêcha de la demander.



Dès l'arrivée du médium, il y avait eu des présentations. Il *paraît* que Craddock connaît une ou deux douzaines de mots français. Il les place occasionnellement, avec un accent à faire frémir, comme : « Bone-jo, Mone-ce », consonnances dans lesquelles on aurait peine à reconnaître « Bonjour, monsieur », n'est-ce pas? Cela donne l'impression d'une personne qui ne parle pas français. Je place ce détail intentionnellement.

Les douze personnes s'asseyent comme il est indiqué sur le plan; les dames alternent avec les messieurs. On me place au siège 4. Je suis à côté de Mme X... Du siège n° 7 au siège n° 12, on pourrait voir dans le cabinet si, étant éclairé, les rideaux venaient à s'écarter; mais, du siège 1 au siège 6, on ne le pourrait. La consigne est de rester fixé à son siège, de se tenir les mains, de voisin à voisin, gauche et droite, d'accompagner en sourdine le refrain somnolent d'une boîte à musique qui, sous la tutelle de M. X..., répète fois après fois, sans une faute, son air métallique languide. Dans un instant, nous serons plongés dans l'obscurité la plus parfaite que j'aie jamais observée. Auparavant, on assiste dans une lumière faible à deux possessions du médium par des esprits bien divers. C'est d'abord un chef indien qui nous parle par l'organe de Craddock. Il a une intonation traînante; il rappelle des faits de sa vie terrestre, en cite d'autres de sa vie actuelle, semble plus heureux de ce qu'il est que de ce qu'il était, mais sans grande conviction. Il parle à plusieurs personnes, notamment à M. X..., en l'interpellant « long hair », selon le vocable imagé des Indiens. Il parle de lui-même et de ses conci-

toyens sous l'appellation de « red skui ». Les messieurs présents, moi-même, nous sommes les « faces pâles ». Il s'adresse à moi, je lui dis que je connais bien son pays, le Delaware ; sur ce, il se retire. J'aurais plutôt pensé que l'Indien eût eu plaisir à causer de son ancien pays avec un de ses actuels habitants... Le médium est donc rentré dans le cabinet d'où il était sorti avec le caractère de l'Indien. Cela avait duré une dizaine de minutes. Rien ne fut dit que n'aurait pu dire aussi bien, mieux peut-être, le premier lecteur venu de Mayne Reid ou de Fenimore Cooper.

On entend un frottement furieux dans le cabinet ; des personnes disent : « Il se frotte » (le médium). Nouvelle sortie du cabinet. C'est maintenant l'esprit d'un certain docteur, bien connu de plusieurs personnes de la réunion, qui parle, qui nous gronde un peu, qui nous enseigne, qui nous reproche notre attachement aux choses matérielles, notre peu de constance pour les études psychiques. Il parle avec volubilité, une intonation toute spéciale, il dit des choses intéressantes, répond à des questions, se retire. Rien d'extrapsychique ne me frappe dans ces deux présentations.

Le médium sort une troisième fois, toujours dans cette demi-lumière ; il trouve qu'il y a trop de volonté latente et active dans la réunion ; par contre, pas assez de dames ; l'ordre des personnes aussi est mauvais ; des changements sont faits. Je passe du siège 4 au siège 2. Confiance ou défiance ? Je suis plus près du cabinet, mais aussi plus près de M. X... qui joue en quelque sorte le rôle de bedeau dans ces démonstrations.

Craddock fait d'une seule main la lévitation d'une petite table pesant bien deux livres. Pour ce genre d'exercice, — comme pour bien d'autres, hélas ! — j'aime les voir de plus près pour m'y intéresser beaucoup...

Voilà l'obscurité, cette fois ! Et, dans le cabinet, des frottements, des frottements à arracher l'épiderme. Puis des voix étranges, grêles, amples, diverses, émergent les unes après les autres, jamais deux ou plusieurs à la fois, de la direction du cabinet. *In petto* je m'écrie : Quelle ventriloquie savante ! Un assistant salue l'une de ces voix grêlettes du nom de Joë. Joë répond à ce monsieur, un docteur. Un colloque s'engage, des lazzis sont échangés. Joë a de l'esprit, mais il fait des calembours aussi. Il se prend de bec avec un autre esprit qu'il empêche de parler. Joë sort plusieurs fois du cabinet, c'est évident, puisque tantôt on entend sa voix au ras du parquet, vers les sièges 8 et 9, puis 11 et 12, et que d'autres fois cette voix semble venir d'une distance de 5 pieds et demi à 6 pieds au-dessus dudit parquet. Des exclamations dénotent chez des assistants une grande surprise, une admiration chez d'autres. Quelqu'un dit : « Ah ! comme cette voix vient de loin ! » C'est vrai, j'avais aussi cette impression, mais comment la traduire au lecteur ? Qu'on suppose une voix ventriloquente parlant sous le paletot par un enfoncement de la tête... Je conviens que la voix semblait venir de loin.

Le « docteur » parle, du cabinet. Il s'adresse à la deuxième personne à gauche. Je compte un, deux, c'est moi. Il paraît que quelqu'un vient pour moi. J'éprouve un petit frisson : probablement de contentement et d'étonnement mystique. « Qui est-ce ? » dis-je. — « Un savant, un professeur. » — « Quel nom, s'il vous plaît ? » — « Monti-Mati-gnon-gna... » (suivaient des articulations insaisissables). Il y avait assez, dans ces articulations frustes ou perceptibles, pour qu'un esprit imaginatif composât un nom plus ou moins connu de lui et demandât au médium : « Est-ce cela ? » Mais comme, en ces sortes d'expériences, il faut se défier de l'imagination, j'insistai : « Précisez votre nom, je vous prie... » Il y a une tentative, des bruits plus imprécis que les premiers ; puis Joë vient faire du désordre. Toutefois, cet « esprit » qui veut bien m'honorer, m'annonce qu'il va se matérialiser et se présenter à moi. Une dizaine de minutes au plus, puis une lueur écarte les rideaux et vient vers moi. C'est un écran fluorescent. A deux pieds de ma tête, l'écran se place horizontalement, luminosité en dessus, et je vois alors, me regardant paisiblement et gravement, une assez belle tête moyenâgeuse, au front découvert, aux yeux intelligents, à la barbe partagée en deux. Je prends plaisir à observer la tête, j'allais commencer à l'analyser un peu, en commençant mon examen au-dessus de ses sourcils, quand l'écran lumineux se projette brusquement et bruyamment sur le tapis qui recouvre le parquet. Le tout avait pu durer de 12 à 15 secondes. J'appris par une voix du cabinet que l'apparition était un professeur d'un autre âge ; il me prédisait de grands succès si je voulais m'adonner à la vulgarisation des choses psychiques. Le moins que je pouvais faire était de remercier, tout en avouant que je ne connaissais point la sommité de je ne sais quel âge reculé qui m'avait honoré de sa visite. Mais peut-être qu'en écrivant ceci, je commence bien mal l'accomplissement de la prédiction qu'il m'a faite. Il est vrai que cela dépend du point de vue.

Une apparition vint ensuite à un monsieur anglais. Il reconnut, lui, son père. Tout le monde entendit son étonnement. La femme de ce monsieur, ma voisine de gauche, lui demanda : « Mais es-tu sûr ? » — « Oh ! oui, mais au commencement il me semblait que c'était moi-même que je voyais, puis la figure a changé. »

Joë va et vient dans cette obscurité profonde ; il demande au docteur assis au siège nº 12 ce que sont tous ces papiers qu'il a dans son appartement. Le docteur cherche à part lui et dit qu'il n'y a pas de papiers si extraordinaires. On lui répond alors qu'il se trompe, il y en a des tas. « Ah ! dit le docteur candidat, ce sont des affiches pour les élections ! » Il paraît qu'il y en avait des ballots. Pendant que les voix et les chuchotements d'esprits vont de l'un à l'autre des assistants (mais, pour ma part, il ne m'a rien été dit de cette manière), on entend dans le cabinet des frottements rudes comparables au bruit que feraient deux feuilles de papier de verre montées sur bois et frottant l'une sur l'autre. Des assistants font remarquer que le médium se frotte pendant qu'il y a des manifestations dans la chambre, pour bien montrer que ce n'est pas lui qui les produit directement.

Une voix vient chuchoter quelques mots en norvégien aux genoux de Mme X... C'était court, c'est tout ce que j'en puis dire. Mme X... est Norvégienne ; si je me rappelle bien, c'était quelqu'un des siens qui lui parlait dans sa langue maternelle. Cette dame ne nous a pas dit si l'accent et la forme de ce qu'elle a entendu étaient du norvégien correct ; il est avéré, toutefois, que Craddock connaît très bien M. et Mme X... et qu'il sait que cette dernière est Norvégienne.

Tout le monde entend ou voit quelque chose. La musique, fidèlement remontée par M. X..., continue de débiter son rouleau ; on commence à s'y habituer, c'est comme la morphine même, maintenant on l'aime à ne s'en plus passer.

Mon intérêt est tout à coup éveillé réellement par l'audition d'une voix traînante, d'une tonalité étrange, hors ton, plutôt douce mais presque pas féminine, et faible, parlant français. Cela se passe dans le cabinet. Mon esprit est comme en arrêt. C'est la première chose qui me surprend depuis le commencement de cette séance. N'ai-je pas entendu Craddock, à son arrivée, articuler cet impossible *Bone-jo, Mone-ce?* Alors quoi? Plusieurs des assistants, évidemment au courant des amitiés spirites de Craddock, m'apprennent, dans leurs exclamations joyeuses, que l'esprit familier qui se manifeste est une jeune fille dont le nom m'échappe maintenant, Italienne, ayant habité Florence, parlant couramment français. Plusieurs la connaissent, ai-je dit, elle leur est apparue jolie de ses grands yeux et de son visage à coupe régulière. Ce soir, elle est trop faible pour nous apparaître, il n'y a pas assez de bon fluide dans la salle pour qu'elle en puisse utiliser les propriétés. Mais elle cause gentiment derrière le rideau, avec le ton d'humilité et avec des inflexions mourantes. Elle a le timbre pastoral, un peu creux pour une femme. Cette fille, la fille qu'on entendait, si fille était, pouvait être classée dans la catégorie des paysannes. Le peu qu'elle dit, ou plutôt qu'elle répond, est d'un français correct, mais, chose curieuse, son langage répond d'une manière frappante à l'identité qui est donnée d'elle : c'est d'un Italien ou d'une Italienne ayant longtemps habité la France, mais né en Italie.

Sa matérialisation a été photographiée dans des séances précédentes, je ne sais quand. Avant la réunion, Mme X... m'avait montré une de ces photographies. Cela me fit l'effet d'une mauvaise peinture qui aurait été placée devant l'objectif. On ne voyait que la figure inclinée presque parallèlement à l'écran. Grandeur de la figure cinq centimètres, si je ne me trompe pas. Comment ce cliché a-t-il pu être obtenu? Au magnésium? Mais il serait venu bien autre chose sur la plaque à la lumière du magnésium! Grâce à la lumière de l'écran? Alors, la « matérialisation » a dû poser bien longtemps! Si j'avais pu revoir la photographie après la séance, je l'aurais étudiée de plus près que je ne le fis au commencement. Enfin, la douce enfant nous dit adieu et la boîte à musique, que le médium avait prié d'arrêter pour qu'on s'entendît mieux quand l'Italienne « était là », reprit, pour nous consoler, son petit grattage métallique sous la direction lubrifiante de M. X... Faible consolation.

Les minutes s'écoulent : cinq, dix, quinze, je ne puis dire combien. C'était long comme l'entr'acte pour ceux qui ne vont pas à la buvette. Mais un monsieur vient de s'écrier : « Une lueur bleue devant les genoux de Mme X... ! »

J'avance un peu la tête dans la direction présumée de la chaise de Mme X..., je ne vois rien. Deux secondes après, je crois voir, alors, une lueur entre ma voisine de gauche et moi, vers les genoux. Comme on vient de parler de lueur, et que je n'avais rien vu, je crois à une hallucination et instinctivement, sans lâcher la main de ma voisine, je porte l'espèce de poing fermé double que constituent nos deux mains vers l'objet de mon doute. Bon! voilà que j'ai gâté les choses. J'ai heurté de mon annulaire gauche un corps dur ou rugueux. La lueur s'est évanouie, est allée je ne sais où, par terre peut-être. Je ressens au doigt qui a touché comme l'effet d'une égratignure. Le médium part à grogner, M. X... me bougonne, le docteur me supplie de ne pas faire manquer la séance, des dames parlent, et encore le médium ; et moi, j'ai beau me tuer à dire que je ne l'ai pas fait exprès, on m'excommunie dans l'ombre, et ce n'est pas fini. Ma voisine, dame de distinction et très fine, que j'avais compromise involontairement dans cet incident, ne soufflait mot ; je m'excuse auprès d'elle et elle comprend que mon geste n'a été qu'instinctif. Je lui explique, d'ailleurs, un peu après l'incident, que si vraiment je voulais faire du contrôle, je m'y prendrais d'une autre manière, qu'on l'aurait trop belle de démasquer la fraude si on voulait s'y résoudre, pour intentionnellement créer du trouble sur un petit point comme cela, fût-il lumineux. Le médium parlait toujours, il fait des reproches à Mme X... de n'avoir pas assez bien choisi son monde, se plaint de l'oubli du sentiment d'honneur. Je suis obligé de l'interrompre dans sa tirade pour l'inviter à ne parler que de ce qu'il connaît. Ça soulève un nouveau tolle, on m'implore de laisser continuer la séance ; je propose qu'on se taise pour que ça continue. On se tait et ça continue.

La preuve que je n'avais pas fait de mal et que les esprits ne me gardaient pas rancune, c'est que, quinze ou vingt minutes après, l'écran sort du cabinet, se dirige vers moi, se tourne dans la position convenable et éclaire à mon émerveillement la plus jolie petite tête sémitique que j'aie vue, soit en cire ou en peinture. La tête était grosse comme un ananas de moyenne grosseur, ovale. Elle portait un turban. Le teint, joliment olivâtre, tranchait sur un turban d'une blancheur immaculée formant légèrement angle sur le front, à la manière des Hindous. La moustache était fine, noire, brillante comme de l'alpaga. Les yeux bruns foncés, au blanc pur, étaient grands et doux, et ils se mouvaient de gauche à droite et de droite à gauche, dans le but évident de me convaincre que cette petite tête était animée des attributs réels de la vie. L'épiderme, dans la seconde de cette vision, me parut vivant, modelé même ; mais au moment où, de l'ensemble que je viens de réussir à décrire parce qu'il s'est comme stéréotypé sur ma rétine, j'allais, dans

la seconde suivante, passer aux détails et chercher notamment l'attache de cette tête, le cou, le pourquoi de l'impeccable mouvement du turban, et tâcher d'arrêter le regard de ces yeux mouvants, la plaque lumineuse chavira... Plus de petit Arabe! La pensée qui me resta, dans le saisissement de mon émerveillement et dans le désappointement de n'avoir pas eu dix secondes de plus pour *voir*, ce fut : « Il est vraiment fort! » Je pensais à la baudruche avec un système merveilleusement étudié pour le mouvement des yeux. Je pensais à un chef-d'œuvre de l'art de Craddock...

Et cependant, voici une citation textuelle d'une lettre que je viens de recevoir d'une de nos amies, Mme S..., actuellement en Suisse, qui a assisté à la quatrième séance de Craddock, et à celle-là seulement :

« Il me tardait de vous faire part de la grande joie que j'ai éprouvée à ma séance de Craddock. Je suis enfin *convaincue* de la réalité des phénomènes spirites. Le soir du 8 mai, du moins en ce qui concerne une certaine partie de la séance, Craddock n'a pas triché. Au commencement de la réunion, j'assure que je ne savais absolument pas ce qu'il y avait à penser; il y avait eu des apparitions d'Indiens ou d'Arabes. Cependant, un Arabe très grand avait soulevé le rideau du cabinet de Craddock et tout le monde avait parfaitement vu le médium endormi *en même temps que l'Arabe*. La seconde partie de la séance a été des plus passionnantes pour cinq des personnes présentes. Nous étions onze. Donc Mme V..., M. C..., M. G..., un autre monsieur que je ne connais que de nom, et moi, *avons vu* des esprits matérialisés que nous avons reconnus immédiatement; il est donc impossible que le médium ait pu fabriquer des têtes présentant tous les caractères de l'authenticité. A un moment donné, on avait entendu une voix prononçant le nom de « M... » (1). A la demande si quelqu'un portait ce nom, j'avais dit que je me nommais ainsi. Mais je ne voulais tirer aucune conclusion de cela. Un instant après, on entend « R... » (2); je ne dis toujours rien, étant décidée à ne pas me laisser influencer par de si légers indices qui auraient pu être de simples coïncidences. Peu après, je me sens touchée par une petite main glacée qui me caresse, et ensuite me tape amicalement le genou. C'est ensuite M. G..., qui voit un esprit qu'il reconnaît en poussant une exclamation. Puis Mme V... voit un de ses parents et, un instant après, elle pousse un cri; elle venait de reconnaître sa mère qui lui dit : « Ma fille! » Un monsieur à côté de moi reconnaît un de ses parents mort au Tonkin; je le vois moi-même parfaitement. M. C..., qui était mon autre voisin, qui suivait les séances depuis le commencement et qui doutait absolument de la bonne foi de Craddock, poussa un cri perçant et dit : « Oh! ma mère! » Je vois en effet l'esprit que M. C... dit être sa mère; je l'ai reconnu le lendemain sur une photographie que ce monsieur m'a montrée. Il était dans un état violent et proclamait la réalité et la véracité des phénomènes. Moi, voyant cela, je me disais : Ne verrai-je donc rien? Et je désirais ardemment voir celui qui m'a précédée là-haut. Tout à coup, l'écran lumineux se soulève et se dirige de mon côté. J'attends avec anxiété et me penche en avant. L'écran retombe. Pensez, chers amis, quel est mon désappointement. Je me mets à pleurer malgré moi. A ce moment, je sens sur ma tête une caresse d'une douceur inouïe qui avait l'air de me dire : Ne te désole pas! Au bout de quelques minutes, l'écran se soulève et je vois enfin celui que j'ai tant désiré revoir depuis qu'il m'a quittée. Je ne puis nier. Mes deux voisins le voient comme moi et voient même mieux ses yeux que moi. D'ailleurs, vous pensez dans quel état de saisissement j'étais; je me sentais comme pétrifiée. L'un de mes voisins me dit que dans ces yeux se lisait la plus grande tendresse et un désir intense de se faire reconnaître. Vous pouvez penser dans quel enthousiasme a fini la séance. M. C..., qui cherchait depuis *vingt-huit ans* la réalité des phénomènes de ce genre, ne se sentait plus de joie. Quant à moi, je suis maintenant convaincue. Il est bien regrettable que vous n'ayez pas été là le 8 mai, avec nous; il est évident que vous auriez rapporté une tout autre impression.

« Me voilà bien heureuse, comme vous le pensez. J'ai retrouvé ici mon petit médium, et je vais pouvoir avoir des choses intéressantes.

« Faites-vous des choses curieuses? Obtenez-vous des « *forces supérieures* », des renseignements scientifiques qui peuvent s'accorder avec vos sciences? Je serais bien heureuse d'avoir de vos nouvelles.

« J'espère que vous n'allez pas me prendre pour une visionnaire. Vous savez que j'étais assez incrédule; du reste, M. C..., à qui j'ai montré une photographie de mon mari, les derniers temps de sa vie, l'a reconnu. »

Voilà, monsieur le Rédacteur en chef, l'étonnante lettre qui est venue remettre pour ainsi dire tout en question dans mon esprit, à propos de la bonne foi de Craddock. Evidemment, il y a bien des gens qui s'imaginent avoir vu des esprits matérialisés ou, pour mieux s'exprimer, qui croient avoir reconnu des leurs dans de pseudo-esprits, œuvre de l'ingéniosité de médiums sans scrupules. Mais si je fais cas de la lettre de notre amie Mme S..., c'est parce qu'il y a cinq personnes, elle y compris, qui, dans la même soirée, ont reconnu avec certitude leurs parents dans les apparitions. Je fais cas aussi et surtout de cette lettre, quoique en opposition avec les opinions que j'avais emportées de ma soirée chez les époux X..., parce qu'elle émane d'une femme intelligente, veuve d'un savant, homme très doué dont elle était presque la collaboratrice. Parce que j'ai pu constater que cette dame a un esprit critique très sûr et parce qu'enfin, au cours des nombreuses expériences que, durant l'hiver passé, ma femme et moi avons faites avec elle, en compagnie de médiums, j'ai pu rendre hommage à son calme, à sa prudence dans l'admission des faits et à son scepticisme pour les phénomènes dont la raison ou l'évidence intelligente ne sont pas les supports.

Depuis la séance Craddock à laquelle j'ai assisté et

(1) Le nom de baptême de cette dame.
(2) Le prénom de son mari.

depuis la réception de la lettre de Mme S..., j'ai lu dans l'ouvrage du Dr Grasset, au chapitre *Fraudes des Médiums*, ce qu'il cite à propos des fraudes flagrantes de l'homme qui nous occupe. C'est affreusement accablant pour Craddock. Faut-il porter ces contrastes hurlants au compte de la nature même des choses, l'imputer au médianisme comme un regrettable et inséparable apanage? Triste et navrant s'il faut se résoudre à cela, car, soit perversion de la conscience chez ces grands sensitifs qu'on appelle médiums, soit suggestion occulte et bizarre qui les pousserait à produire l'artificiel à l'imitation du réel dans les manifestations qu'on peut appeler classiques, ça déconcerte et fatigue l'effort du chercheur.

Pour finir sur une donnée précise à propos de la séance à laquelle j'ai assisté, je dois retenir tout au moins, contre Craddock, un fait matériel, indéniable, dénotant une fraude enfantine : je me suis égratigné un doigt en heurtant un angle ou une arête d'un petit écran en bois de 5 centimètres sur 5 environ, avec ou sans armature de métal (écran enduit d'une blinde ou d'un sel de baryum pour le rendre lumineux), que ledit Craddock voulait nous faire prendre pour une flamme mystérieuse. Il me faut faire alors une extrême violence à mon esprit pour admettre que l'homme qui s'est abaissé à ce petit truc banal, et si risqué, puisque c'est vraiment sans le vouloir même que je l'ai découvert, soit en possession de la faculté extraordinaire, incompréhensible, admirable, inimaginable de nous faire voir, de nos yeux voir, en plein contrôle de notre jugement, des disparus, amis, parents ou bien-aimés chers à nos cœurs; ou même, — voyez mon savant, — des morts parfaitement inconnus de nous. Un athlète moins que quiconque ne s'abaisserait à porter la main sur un être faible; comment un homme ayant réellement le pouvoir de remplir le rôle immense de catalyseur psychico-spirite, la question étant vue sous le rapport scientifique, ou le rôle, assimilable à une sorte de ministère transcendant et inouï, d'esprit choisi, en somme, des forces supérieures pour vulgariser parmi nous le règne de l'Au-delà, la question regardée au point de vue spirite, comment cet homme peut-il corrompre la joie intime qu'il doit ressentir de ses facultés prodigieuses, et avilir son caractère d'apôtre en s'abaissant à la supercherie dont j'ai été témoin?

Craddock a-t-il obtenu des matérialisations réelles, enfin? Pour moi, je ne puis me prononcer sur ce point quand, d'ailleurs, l'on peut relire le témoignage de valeur que j'ai transcrit; mais ce sur quoi je me prononce positivement et ce que j'affirme, c'est que ce médium a commis la supercherie vulgaire et puérile que j'ai signalée.

A la manière dont les spectateurs des séances Craddock sont triés sur le volet, il est probable qu'on ne saura jamais si, à côté des figures postiches que cet homme habile nous présente comme des matérialisations, ne se produisent pas parfois, comme Mme S... l'assure, des matérialisations authentiques. Mais si, une seule fois seulement, M. Craddock voulait bien nous permettre de constater, avec les garanties de la preuve humaine, la réalité d'une de ses matérialisations, je lui pardonnerais de grand cœur, — et je suis sûr que le plus grand nombre des chercheurs, sinon tous, le feraient sincèrement aussi, — ses jeux d'adresse que des nécessités d'ordre privé lui conseillent peut-être. J'avais demandé à M. et Mme X... qu'on voulût bien me permettre de prendre des photographies des apparitions, cela m'a été refusé. Mais si ces lignes tombent sous les yeux de M. Craddock et qu'il ait à cœur de faire passer l'éponge sur les pseudo-manifestations dues à son industrie, au prix d'une séance de contrôle sans rudesse, exercée bienveillamment par cinq ou six personnes compétentes, qu'il m'écrive au bureau des *Annales des Sciences psychiques*. Il n'aura pas à le regretter.

Ma lettre, monsieur le Rédacteur en chef, sera peut-être trouvée un peu longue, mais il m'a paru indispensable d'embrasser, au moins en quelques mots, les diverses circonstances de la séance au sujet de laquelle vous me demandez des éclaircissements, pour qu'on en pût tirer, non une conclusion, mais des conclusions. Car, malgré l'incident survenu en 1906 entre le lieutenant-colonel Mark Mayhew et M. Carleton d'une part, et Craddock d'autre part, incident qui s'est terminé si terriblement à la confusion de ce dernier, malgré les observations que j'ai exposées ici, il n'est malheureusement pas possible, à mon sentiment, depuis la lettre de Mme S..., de considérer comme close dans une sens quelconque la question de la médianité de Craddock.

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

J. O.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une somme de 30 centimes, en timbres-poste, même étrangers.



CORRESPONDANCE

Discussion des expériences d'écriture directe et d'apports, à Nice

Nice, le 8 juillet 1910.

Mon cher confrère,

Puisque vous avez bien voulu parler, dans votre numéro des 1er-16 juin, des phénomènes d'écriture directe et d'apports observés à Nice, veuillez me permettre de dire à vos lecteurs pourquoi votre réserve, en ce qui concerne la présence de M. C... à la dernière expérience, me parait un peu excessive.

Il faut savoir que M. C... n'est nullement spirite, qu'il ne fait partie d'aucune société, qu'il n'a aucun intérêt moral ou matériel à soutenir cette doctrine et que, de plus, il était fort incrédule en ce qui concerne la réalité des phénomènes en général, et particulièrement de celui de l'écriture directe, bien que sa femme fût le médium, de sorte que, malgré la confiance qu'il a en M. le docteur Breton et en moi, des doutes sérieux lui seraient restés s'il n'avait pas assisté à la confection de l'étui. De là sa présence. Dans ces conditions, on ne voit pas trop pourquoi il se serait mystifié lui-même ou dans quel but il eût essayé de nous tromper.

Mais laissons de côté, si vous le voulez bien, ces considérations morales et permettez-moi d'attirer votre attention sur ce point : que les précautions prises étaient assez sérieuses pour que la présence de M. C... chez moi n'ait pas eu pour résultat de diminuer la valeur de la preuve :

1° Parce que c'est M. le Dr Breton, *seul, qui a fait toutes les manipulations*, ce qui n'aurait pas permis à M. C... de substituer un autre papier à celui que nous avons signé tous les trois et qui, nous l'avons constaté, était vierge ;

2° Parce que la poudre dorée que l'on a trouvée ensuite n'aurait pas pu être introduite à notre insu dans l'étui ;

3° Parce que le produit chimique dont la colle était imprégnée était inconnu de moi comme de M. C... ;

4° Enfin, parce que l'étui, une fois fermé avec les précautions indiquées, nous a paru inviolable pour qui que ce soit, sans qu'on s'en aperçût, et alors il importait peu que M. C... fût présent ou absent, sauf en ce qui concerne sa conviction personnelle, que nous désirions qui fût complète.

Je crois donc que l'expérience reste des plus intéressantes, et c'est d'ailleurs pour cela que je l'ai publiée dans ma revue.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes meilleurs sentiments. G. DELANNE (1).

(1) M. le Dr Breton, président de la Société d'Études Psychiques de Nice, vient de nous écrire dans le même sens. *N. de la R.*

Paris, 8 juillet 1910.

Cher monsieur,

Vous me paraissez sévère pour le M. C..., de Nice. Il n'était pas du tout spirite. Il veut confectionner lui-même les fermetures. Après l'expérience du vase de faïence, il avoue s'apercevoir d'un défaut de surveillance de sa part. Malgré cela, vous croyez possible qu'il s'amuse ensuite à tromper MM. Breton et Delanne qui assistent ou collaborent aux opérations.

Comme tromperie, tout est possible de la part des médiums. Ils ont le génie de la tromperie.

Je n'attache à cette expression aucune idée blessante pour Mme C..., que je considère, bien au contraire, comme très honnête. Je veux dire seulement, que, chez les médiums, le dédoublement de la personnalité est quelquefois si complet, que nous ne pouvons pas plus leur appliquer nos principes de morale que nous ne le faisons aux rêves, souvent coupables et même criminels, d'un dormant. Ils sont eux-mêmes, très innocemment, la dupe de leur subconscience. Il leur est impossible d'admettre que l'*autre personne*, c'est *eux-mêmes*.

On connait des cas où la personne n° 2 joue à la personne n° 1 des tours pendables.

Et ici ma conclusion serait : ou que le récit est incomplet, c'est-à-dire qu'il y a eu quelque occasion pour Mme C... de tromper même son mari et MM. B... et D..., ou que le phénomène est authentique.

Mais la tricherie de M. C... me paraît tout à fait invraisemblable. C'est son septicisme primitif qui arrête le mien relativement à sa sincérité.

Bien à vous.

MARCEL MANGIN.

Une question de priorité dans la photographie de radiations humaines

Paris, 14 juin 1910.

Monsieur le rédacteur en chef,

J'apprends, par l'*Argus*, que les *Annales Psychiques* de mai dernier m'infligent un démenti prétendant s'appuyer sur un texte d'Ochorowicz. Je suis fort étonné qu'on éprouve le besoin de contester une affirmation que je n'ai point inventée, et qui n'est nullement contredite par le texte invoqué, attendu qu'il s'agit de deux choses différentes.

Entre les résultats obtenus par M. le commandant Darget et les rayons Xx du Dr Ochorowicz il peut n'y avoir aucun rapport. Il s'agissait, non pas d'un article, mais d'une phrase prononcée à l'issue d'un

banquet où la présence du commandant Darget me remit en mémoire l'hommage que venait de lui rendre Ochorowicz, fait dont j'avais bien le droit de le complimenter. Cela ne regardait en rien les *Annales*.

Je faisais allusion à quelques interviews de la grande presse ; maintenant, puisqu'il faut me défendre, je rappellerai qu'Ochorowicz n'a pas obtenu que des rayons X^x, il a obtenu un autre genre de rayons organiques qui se comportent de façon toute différente. Telles sont les impressions en couleur obtenues médiumniquement et soumises à une commission technique qui les a déclarées inimitables par des moyens connus. J'ai dit que cela réhabilitait les résultats contestés des expériences du commandant Darget. Cette affirmation ne saurait être contredite par M. Ochorowicz qui déclare que M. de Fontenay a commis une imprudence en niant en bloc toutes les expériences du commandant Darget (*Annales des Sciences Psychiques*, nov. 1909, p. 341). Voilà pour la réhabilitation.

Quant à la question de priorité, j'avais pris cela dans les journaux ; mais Darget m'envoie lui-même l'argument décisif en détachant d'une lettre, à lui adressée par Ochorowicz, les lignes suivantes : — « Une de vos vitroses (celle avec papier imprimé) a donné sur le creux de l'estomac de Mlle Tomczyk une copie très nette en noir ; l'autre, sur un malade mélancolique, quelques taches et points irréguliers. Au congrès des neurologistes, j'ai montré vos clichés et j'ai proposé de nommer les rayons qui donnent des empreintes en couleur « rayons Darget » *malgré que, pendant un temps j'avais cru être le premier à les avoir obtenus.* »

Il s'agit donc bien de priorité. Cet extrait suffira, je pense, à justifier mes paroles. Le sens des phénomènes est étranger à la question. Si on proclamait toujours les faits sans souci de ce qu'ils prouveront ou ne prouveront pas, la science psychique serait plus avancée.

Agréez, cher monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

L. Chevreuil.

Le serpent de Bailey n'était qu'une anguille.

Mont-en-Genevrey, le 14 juillet 1910.

Cher monsieur,

... En parlant d'un serpent qui se serait échappé à l'Hôtel Moderne, vous avez commis une très légère erreur matérielle qui s'est répercutée en erreur d'interprétation. Le serpent n'était qu'une modeste petite anguille qui ne s'est pas échappée de la chambre de Bailey. Elle est (ou serait) tombée soudain sur la main de Bailey et le journal qu'il lisait. Reichel, présent au phénomène, s'est précipité chez moi, l'air fort ému, et m'a demandé de venir constater. L'intention de Bailey ne pouvait donc pas avoir été de simuler un apport *en séance* au moyen de cette anguille. Elle aurait été plutôt de faire de moi et par avance un croyant. Je dois dire que l'effet a été contraire. Mais ce sont là de simples détails sans grande importance.

Agréez, cher monsieur, etc.

G. de Fontenay.

ÉCHOS ET NOUVELLES

L'Armoire mystérieuse de M. Fay et un pari de Sir H. Maxim.

Dans un récent article du *Strand Magazine*, Sir Hiram Maxim, l'inventeur des mitrailleuses et des sous-marins qui portent son nom, ainsi que de bien d'autres machines moins meurtrières, défie tous les prestidigitateurs de lui fournir l'explication rationnelle de certains exercices qu'il a vu exécuter, il y a un demi-siècle bientôt, par un médium américain appelé M. Fay. Sir Hiram Maxim demeurait à Fitchbourg, en 1863, lorsque ce M. Fay était venu y donner une séance publique. Il avait installé sur la scène une sorte de grande armoire en bois blanc, d'un poids de 40 kilos ; et sur son invitation, tous les spectateurs avaient pu examiner l'armoire, pour s'assurer qu'elle n'avait point de double fond ni de tiroir secret. L'examen achevé, quatre des spectateurs avaient posé l'armoire sur des chaises de paille, prises au hasard dans la salle. La scène était brillamment éclairée, et les quatre témoins avaient continué à observer l'armoire, par crainte qu'un « compère » ne pût s'y introduire. D'autre part, M. Fay avait demandé à un marin ou autre ouvrier quelconque dans l'auditoire de venir le lier dans l'armoire avec une corde de fort calibre, achetée par cet ouvrier dans n'importe quelle boutique du voisinage.

Dans les coins extrêmes de la large armoire, les quatre témoins avaient déposé des instruments de musique, un trombone, un accordéon, une guitare, un triangle, ainsi que plusieurs cloches ou sonnettes. Après quoi on avait refermé l'armoire, dont le haut était à découvert.

Aussitôt la porte fermée, on avait entendu sortir

de l'armoire un véritable concert, produit par les différents instruments et les cloches; et une main invisible avait lancé au dehors plusieurs des instruments par l'ouverture ménagée à la partie supérieure. Et puis à l'instant même où ce concert venait de finir, sur un signal convenu d'avance, les quatre témoins s'étaient empressés de rouvrir l'armoire; et M. Fay était apparu toujours assis sur sa chaise immobile et les yeux clos, avec les membres liés absolument comme ils l'avaient été tout à l'heure.

Alors d'autres spectateurs avaient apposé des cachets de cire sur d'autres nœuds, que chacun avait pu faire à sa guise. On avait mis sur la tête du médium un verre tout rempli d'eau, et passé sous ses pieds une feuille blanche où l'on avait dessiné les contours des souliers. Dix fois, toujours après de nouvelles mesures de garantie expressément sollicitées par le médium, le concert avait recommencé à l'intérieur de l'armoire, aussitôt que la porte avait été refermée. A la dernière épreuve, à peine emprisonné dans son armoire, M. Fay en personne avait surgi au-dessus de celle-ci, les mains parfaitement libres, un peu comme un prédicateur monté dans sa chaire; avec une gravité toute sacerdotale, il avait étendu ses bras vers l'assistance, et s'était écrié : « Tout est tranquille sur le Potomac! » L'instant d'après, on l'avait retrouvé sous ses liens, les yeux bandés, avec le verre d'eau en équilibre sur sa tête, et les pieds exactement au même endroit où l'on avait dessiné leurs contours.

Sir H. Maxim offre donc 100 dollars au prestidigitateur qui reproduirait dans les mêmes conditions ces merveilles qu'il attribue à M. Fay.

M. Maskelyne, le fameux prestidigitateur anglais qui s'est fait connaître comme un adversaire de l'authenticité des phénomènes médiumniques, a déclaré accepter le défi de Sir H. Maxim; seulement, il demande que celui-ci fasse venir M. Fay lutter d'habileté avec lui en public. Comme on sait que M. Fay est mort, la réponse de M. Maskelyne ne signifie rien du tout.

Un autre prestidigitateur anglais, M. Marriott, dont un article antimédianique, publié dernièrement dans le *Pearson's Magazine*, a fait beaucoup de bruit dans les pays de langue anglaise, a accepté à son tour le défi; les choses en sont restées là pour le moment.

Il est bien peu probable qu'aucun prestidigitateur soit à même de répéter les tours de M. Fay, *tels qu'ils sont racontés par Sir H. Maxim*, c'est-à-dire avec la circonstance déroutante de l'instantanéité avec laquelle M. Fay aurait été trouvé ligoté sur sa chaise après qu'il s'était montré au-dessus de l'armoire, les mains parfaitement libres.

Seulement, ne devons-nous pas supposer que Sir H. Maxim peut s'être trompé en quelque détail essentiel de son récit? Par exemple, est-il bien sûr que la personne qui s'est montrée au-dessus de l'armoire était bien M. Fay et non pas quelque sosie, peut-être un homme muni d'un masque imitant ses traits; ou ces bras étaient-ils bien authentiques? etc.

On sait que ce tour de l'armoire a été joué aussi par les fameux frères Davenport, qui firent tant de bruit à Paris aussi, et que des spirites mêmes, tels que Victorien Sardou, ont dénoncés comme des imposteurs. Même en ces dernières années, plusieurs prestidigitateurs exécutèrent ce truc, dont la possibilité repose sur certains détails, insignifiants en apparence, qui ont peut-être échappé à Sir Hiram Maxim.

Le Congrès Spirite de Bruxelles contre les séances dans l'obscurité

Au Congrès Spirite de Bruxelles, M. Léon Denis, Président d'Honneur, a proposé au Congrès une résolution, relative aux séances obscures données par des médiums professionnels. Voici le texte de cette résolution :

Le Congrès Spirite de Bruxelles, ému des fraudes nombreuses et répétées qui se produisent dans les séances obscures données par des médiums professionnels, ému du préjudice moral qu'elles causent à notre doctrine,

Invite les groupes d'études et les expérimentateurs qui recherchent les faits physiques, les apports et les phénomènes de matérialisation, à n'utiliser les séances obscures ou en demi-lumière que dans des conditions de rigoureux contrôle.

Il recommande notamment de faire tenir les mains et les pieds du médium par deux assistants éprouvés pendant toute la durée de la séance; ou bien à isoler le médium à l'aide d'un filet tendu ne présentant aucune solution de continuité; ou encore de le placer dans une cage soigneusement close et dont la clé restera en possession de personnes sûres.

Toute séance où ces conditions ne seraient pas observées constitue un véritable danger en facilitant les supercheries et en favorisant le développement du charlatanisme, ce pire ennemi de notre cause.

En soutenant sa thèse, M. Léon Denis dit particulièrement ce qui suit :

Les séances en demi-lumière sont beaucoup préférables car les phénomènes sont contrôlés par tous les assistants; un médium bien doué doit s'en contenter. Il devient suspect quand il exige l'obscurité, quoique l'obscurité augmente la force psychique, car on peut craindre qu'il n'en profite pour frauder, ce qui a eu lieu dans bien des cas.

On doit se contenter de résultats moindres mais plus sûrs.

Pour que le spiritisme puisse rester et demeurer une *source productrice de courage moral* et en même

temps un foyer de lumière, d'espérance et de consolations, il faut qu'il reste par-dessus tout *une chose digne, respectable et honnête*. Il faut que la base sur laquelle il s'appuie, c'est-à-dire les faits, les preuves, les expériences soient à l'abri de toute suspicion, de toute hésitation, de toute critique. Et pour cela, il est indispensable que tous les phénomènes que nous signalons, que nous mettons en avant, soient soumis à un contrôle sévère, à des conditions irréprochables d'expérimentation absolue, de loyauté et de probité.

Si la base sur laquelle repose l'édifice du Spiritisme devenait suspecte, incertaine, douteuse, l'édifice entier serait ébranlé, son existence serait compromise.

Or, de tous les dangers qui menacent le Spiritisme, le plus grand, le plus redoutable dans ses conséquences, dans ses effets, vous le savez bien, c'est le charlatanisme, la fraude, l'imposture.

L'ensemble de ce vœu a été adopté par la Section de perfectionnement d'abord, et ensuite par le Congrès réuni en Assemblée générale.

Le Roi des Belges à l'Exposition de Bruxelles

Nous avons parlé dans notre dernier fascicule (p. 189), du « Stand » consacré aux photographies spirites, à l'Exposition de Bruxelles. Nous lisons maintenant dans la *Revue Spirite Belge* la curieuse notice suivante :

S. M. le Roi a visité mercredi 22 juin, vers 4 heures de relevée, le Stand de la Fédération Spirite, à l'Exposition de Bruxelles.

M. Tuyttens qui avait été prévenu dans la matinée par télégramme, a fait les honneurs de notre installation au royal visiteur.

S. M. a paru s'intéresser vivement à notre exposition ; il a regardé de près plusieurs des photographies présentées au public et s'est même donné la peine de lire le texte des explications manuscrites figurant au-dessous.

Il a posé à M. Tuyttens la question de savoir si ce dernier pouvait garantir l'authenticité de toutes les photographies exposées et notre délégué a pu faire connaître au Roi quelles étaient les précautions que nous avions prises pour que notre bonne foi ne pût être déçue.

Le Roi a paru attacher une importance toute particulière aux clichés représentant des matérialisations ; il semble bien au courant des diverses théories explicatives qui en ont été données jusqu'à présent. C'est ainsi qu'il demanda si ces formes devaient toujours être considérées comme des images corporelles de personnes décédées, c'est-à-dire comme des spectres ; il s'est informé également des impressions ressenties par les témoins de ces séances, apparemment effrayantes.

M. Tuyttens put ainsi lui fournir amplement toutes les explications voulues.

Cette marque d'intérêt donnée à nos idées si violemment attaquées dans les milieux officiels, témoigne de l'indépendance d'esprit de S. M. le Roi et constitue, pour les organisateurs de notre stand, une haute satisfaction à laquelle ils sont très sensibles.

Petites Informations

On vient de fonder à Cape Town une Société Sud-Africaine des rercherches psychiques (**The South African Society for Psychical Research**). Le *Cape Times* consacre un long compte rendu à l'inauguration de la nouvelle Société. Cette cérémonie était présidée par l'Archevêque protestant de Cape Town qui, dans son allocution, appuya franchement les études psychiques. « Nous voulons la vérité — dit-il — toute la vérité, rien que la vérité, avec l'espoir de parvenir à une connaissance plus étendue des facultés humaines, de la personnalité humaine, de la destinée humaine. » En concluant, il recommanda à la Société d'étudier « l'extraordinaire puissance télépathique qui est le propre des races indigènes d'Afrique. »

Le discours inaugural a été prononcé par le Prof. Hoernle, qui traça le programme de la Société, en disant surtout qu'elle devait soustraire l'étude de ces phénomènes à la superstition, à la légèreté et à la manie du merveilleux qui inspirent un si grand nombre de personnes s'occupant de ces questions. La S. P. R. de Londres a tracé à ce sujet le chemin que doivent suivre les Sociétés Psychiques se proposant de faire un travail réellement sérieux et utile.

Le Gouvernement de la République de Honduras, tout proche de cet Etat de Costa-Rica, où se produisent, paraît-il, des merveilles médiumniques si extraordinaires, a fait fermer tous les cercles spirites, sous prétexte qu'on y étudie des idées sataniques et dissolvantes. Les spirites de l'Amérique centrale attribuent cette mesure d'intolérance à des pressions cléricales.

Soc. An. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.
Anceau, directeur.
Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques
REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Août 1910 — Nos 15 et 16

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X[x]

Etudes expérimentales

(*Suite; voir les livraisons d'Avril, Mai, Juin et Juillet*)

VIII

Le fil fluidique photographié.

Tel était l'état de la question, lorsque j'entrepris mes expériences avec Mlle Stanislawa Tomczyk en 1908.

On se rappelle que le jour où, convaincu déjà d'une manière absolue de la réalité du phénomène de lévitation, je me préparais à en prendre des photographies, la « Petite Stasia » me posa inopinément cette question, qui m'a paru fort bizarre :

— *Veux-tu que le courant soit visible ou invisible?...*

Il dépendait donc de sa volonté de le rendre visible ou invisible?... Et comment pouvait-on voir une chose, qui, tout en agissant d'une façon indubitable, est restée inaperçue dans des centaines d'expériences?

Je l'ai vu, il est vrai, moi-même, ce fil mystérieux (voir les *Annales* du 1er et 16 mars 1909). Mais c'était une seule fois, dans des conditions un peu suspectes, et je ne pouvais pas encore, en mon âme et conscience, trouver une liaison raisonnable entre ce « fantôme d'un fil », aperçu fugitivement, et les nombreux faits de lévitation et de déplacement, constatés en des circonstances irréprochables.

J'avais d'ailleurs autre chose dans la tête : donner aux lecteurs des *Annales* une preuve objective de mes assertions, et par conséquent, obtenir d'abord des photographies, libres de tout soupçon.

Ainsi, à l'interpellation de la Petite, je répondis négativement, tout en me réservant ses services, dans le sens contraire, pour un autre jour.

Ce jour arriva d'une manière imprévue.

Le 28 mars 1909, à Paris, la Petite a voulu se photographier. L'entrée de la femme de chambre avec une lumière, empêcha le phénomène. Furieuse contre nous de n'avoir pas prévenu l'incident, la Petite se fâcha et, après nous avoir conseillé aigrement « d'aller nous coucher », cessa de nous répondre.

Néanmoins, Mlle Tomczyk me propose une séance.

— Comment, sans la « Petite »?

— Essayons quand même ; il me semble que j'ai assez de force.

Nous essayâmes et avec un plein succès.

Je dois ajouter, que, quelques mois après, à Wisla, à la suite d'une querelle plus grave avec la Petite Stasia, nous l'avons chassée, pour de bon, la somnambule et moi, et pendant trois semaines nous avons fait des séances *sans elle*. Au point de vue de l'action du médium sur les plaques photographiques, c'étaient des meilleures.

C'est à ce moment que se développèrent les facultés radiographiques de la somnambule et que je pus séparer expérimentalement l'action des rayons et celle du double fluidique.

Après sa réapparition, la Petite assista d'abord aux séances les mains croisées, et nous, nous faisions semblant d'ignorer sa présence. Enfin, voyant les beaux clichés obtenus par le médium seul, elle voulut me montrer qu'elle pouvait faire encore mieux, et réellement l'un des plus beaux négatifs que je possède a été dû à son action spéciale, bien loin du médium.

Mais revenons à cette première séance « aspirite » du 28 mars.

J'obtins ce jour-là quatre lévitations excellentes, photographiées.

Par malheur, les photographies sont mauvaises. Elles prouvent que le mieux peut être l'ennemi du bien. Pour obtenir des images plus grandes, j'avais placé les appareils trop près, à un mètre de distance seulement, et à cette distance la lumière magnésique fut trop forte : il y eut surexposition.

A cause de ces deux défauts, il est inutile de les reproduire ici, car même de très bonnes épreuves perdent toujours beaucoup à la reproduction.

Mais il faut que je donne, à ce sujet, les détails nécessaires :

1° La première expérience consistait en une lévita-

tion simultanée de deux grandes jacinthes avec leurs longues tiges. Elles se sont soulevées toutes droites, parallèlement, comme attachées par leur bout supérieur à un fil. Et certes, il n'y avait pas de fil entre les doigts du médium.

De deux photographies prises en même temps, la plus grande, 13 × 18, présente cependant les traces indubitables d'un fil extrêmement mince, beaucoup plus fin qu'un fil de cocon, photographié dans les mêmes conditions. On le distingue bien avec des loupes grossissant environ dix fois. Il paraît blanc sur le fond noir et noir sur le fond blanc. Sa direction ne répond pas tout à fait à la position des doigts. Là où il est plus visible, il semble se diriger vers la première phalange du doigt indicateur.

Sur la plus petite photographie (9 × 12) on ne distingue rien, malgré que la mise au point fut plutôt meilleure. Ce qui confirme le fait, observé par moi déjà à l'œil nu, que le fil fluidique *n'est pas également visible de tous les côtés;*

2° Le soulèvement droit de la flèche dorée, la pointe en bas entre les mains du médium tenues *l'une au-dessus, l'autre au-dessous* de la flèche perpendiculaire, les doigts écartés. Sur la poitrine du médium un mouchoir blanc, permet de voir bien le profil de la flèche. Expérience impossible avec un fil naturel.

Sur les photos rien de suspect ;

3° Soulèvement d'une grande boîte en carton, contenant les tubes pour cigarettes.

Cette boîte se souleva perpendiculairement, en glissant un peu de droite à gauche, comme enfilée à l'aide des trous dans le carton. Et comme il n'y avait ni fils, ni trous, il faut supposer que plusieurs fils fluidiques embrassaient la boîte, en la serrant élastiquement. Soulevée en l'air, la boîte s'est ouverte latéralement, en laissant tomber une à une, une grande partie des tubes ; ce qui fit rire le médium, car la boîte resta suspendue en l'air.

Rien de suspect sur les photographies ;

4° Soulèvement d'une sonnette métallique avec manche ; soulèvement en biais, position impossible avec un fil naturel unique. Il faut donc supposer également plusieurs fils fluidiques qui serraient l'objet des deux côtés.

Rien sur les photographies prises, qui auraient été très démonstratives, si l'on pouvait les reproduire convenablement, car la sonnette elle-même est très nette.

De sorte, que le fil fluidique ne fut visible que sur une seule photographie ; par morceaux, mais d'une façon indubitable.

Quelques jours après, j'obtins encore une autre photographie avec un fil, visible sous une loupe.

C'était une lévitation d'un écrin, petite boîte fermée, quadrangulaire, recouverte d'une soie bleu-ciel.

Le fil est visible presque entièrement, clair sur le fond noir, sombre sur le fond blanc. Il retombe sous le poids de l'écrin, comme un fil naturel. Son mode d'attache à la boîte est incompréhensible au point de vue d'un fil ordinaire. Il est comme collé sur ses côtés. On ne le voit pas embrasser la boîte.

Sur quelques autres photos, où le fil est invisible dans le champ, on voit cependant sur la première phalange des doigts indicateurs du médium une sorte de pli, comme formé par un cheveu, invisible en lui-même.

Par contre, sur quelques photographies du courant, sans objet soulevé, j'ai trouvé, à l'aide d'une forte loupe, un fil fluidique, excessivement fin, tendu dans le champ, mais sans relation visible avec les doigts du médium.

Enfin, dans une lévitation, qui a déjà été reproduite (voir les *Annales* du 1er et 16 octobre 1909), celle de la balle en celluloïd devant une glace, on voit (sur le négatif et sur les copies directes seulement) sauf les points lumineux au bout des doigts et les lignes qui paraissent les réunir, un fil *lumineux*, pendant en spirale de la main gauche du médium. Cette spirale rappelle le bout du « fil noir » vu par moi à Wisla et le « cheveu blanc » vu par M. le professeur Perrin, à l'Institut Général Psychologique.

Les lignes droites, excessivement fines, du fil fluidique, doivent être rapprochées encore des traces semblables, obtenues par moi, une fois, sur commande, et plusieurs fois accidentellement, sur différentes radiographies. Ce sont des lignes parallèles, allant en partie dans une direction et en partie dans une autre, extrêmement faibles, et visibles seulement sur les négatifs. Ne laissant pas de traces positives sur papier, elles me font l'impression plutôt d'une action mécanique sur la gélatine, que d'une action actinique sur le bromure d'argent. Elles se montrent par séries entrecoupées, mais manifestement liées les unes avec les autres. En tout cas, ce ne sont pas des défauts accidentels des plaques.

Voilà tout ce que je puis dire au sujet des photographies avec appareil.

Nous passerons maintenant aux radiographies, qui sont plus démonstratives et qui nous permettront même de se former une idée sur la structure intime et sur le mode de formation de ces fils mystérieux.

Mais avant de le faire, notons encore une observation d'importance générale.

Dans la polémique entre MM. de Fontenay et Lebiedzinski, il s'agissait de savoir, si l'absence du fil sur les clichés peut constituer une preuve décisive en faveur de la réalité des lévitations. Et on a été d'accord, que, *dans certaines conditions*, cette preuve *peut* être décisive.

Mais on n'a pas pensé, on n'a même pas cru devoir penser au cas contraire : « Les traces d'un fil sur le cliché peuvent-elles constituer en elles-mêmes une preuve de la fraude?...

Au point de vue du sens commun de l'époque, il n'y aurait pas de doute. Un soulèvement, exécuté à l'aide d'un fil inaperçu, mais visible sur la photographie, ne saurait être considéré que comme un essai frauduleux.

Eh bien, non! Cette preuve n'est pas suffisante en elle-même : un fil photographié, peut encore ne pas être un fil réel...

Après avoir lu mes premiers doutes à ce sujet, M. le comte Perowski Petrovo-Solovovo écrivit un article dans le *Rèbus* russe, dans lequel, tout en rendant hommage à mes travaux en général, il exprima son opinion, que, cette fois-ci, j'exige un peu trop de la crédulité du lecteur...

C'est possible. Mais, puis-je faire autrement?... Dois-je m'inspirer de la crainte du ridicule, si je suis certain, absolument certain, d'avoir rempli les préceptes d'une stricte observation?...

Ce serait mesquin. Me croira qui voudra; pour moi la réalité des filaments fluidiques est démontrée.

Ils peuvent être vus et touchés, et alors quoi d'étonnant à ce qu'ils peuvent être photographiés?

Seulement, il y a certaines différences, qui distinguent un fil fluidique d'un fil naturel, différences qu'il faudra connaître, avant d'avoir le droit d'émettre un jugement définitif sur la fraude ou la véracité du phénomène.

M. le Dr Le Bon n'aura pas ces scrupules, c'est certain. Il va rire de mon « fil fluidique photographié » ; mais, ce qui est encore plus certain pour moi, il ne rira pas le dernier.

IX

Les radiographies des fils fluidiques.

J'en ai obtenu cinq, dont quatre sur commande. La première fut pour moi inattendue, mais le médium me déclara qu'il pensait vivement au fil. Une sixième n'a pas réussi à cause de la faiblesse du médium.

La position des mains pendant ces expériences fut différente. Tantôt c'était le champ plein, tantôt le demi-champ, ou seulement un doigt de chaque main. Les résultats ont été à peu près indépendants de cette disposition.

Une fois, l'empreinte a été obtenue à travers ma main; une fois à travers une autre plaque et le châssis; dans trois cas à travers un châssis en tôle de fer.

Toutes les plaques contenant les radiographies du fil fluidique sont plus ou moins vivement colorées et les fils eux-mêmes ont une apparence comme s'ils étaient incrustés en or, en argent ou en bronze.

Dans trois cas l'empreinte du fil est accompagnée de la boule des rayons X¹, complètement formée.

Les fils radiographiés sont toujours plus forts que les fils photographiés.

Ils sont toujours multiples; un ou deux bien formés, les autres en formation.

Dans deux cas, même le fil principal est interrompu.

La droiture des fils est remarquable. Il est certain que le médium ne saurait dessiner à la main de lignes aussi droites.

Quelques-uns des fils sont comme rompus et laissent voir les fibres qui les composent, disjointes et même tordues en une ligne courbe, quelquefois onduleuse. Les fils mal formés se composent de points d'apparence irrégulière et sans liaison directe.

Les quatre premières radiographies ont été obtenues le lendemain du jour où j'avais communiqué au médium le contenu de l'article ironique du comte Pérowsky, qui se moquait du prétendu fil éthérique (influence morale de l'ambition du médium).

Toutes les plaques ont été signées et numérotées par moi et ne sont pas restées auparavant entre les mains du médium.

Entrons maintenant dans quelques détails.

La première plaque a été influencée dans les conditions suivantes :

Après avoir obtenu deux images bizarres par l'application des plaques sur le front et sur le cœur de la somnambule (question à part), je prends une troisième plaque Lumière Sigma 9×12, je la marque et l'enferme dans son châssis en tôle de fer. Le médium pose ses deux pouces sur le châssis, avec l'intention d'obtenir l'image du fil qui soulève les menus objets. Après peu de minutes d'attente (je n'ai pas marqué le temps exactement) la somnambule ressent une faible douleur, et dit qu'elle « entend un mouvement à l'intérieur du châssis ».

J'interromps l'expérience et je développe la plaque. Je ne distingue rien dans le révélateur, sauf que toute la plaque est légèrement voilée. Mais dans l'hyposulfite, elle tarde à devenir transparente, comme toutes les plaques qui doivent présenter des couleurs.

Je l'examine à la lumière. Les couleurs sont pâles; mise sur une feuille de papier blanc, la plaque paraît seulement grise, avec une teinte rose et une tache noire près d'un des pouces. Elle est rose en transparence, avec une bordure bleu-vert par en haut, et la tache noire présente alors deux couleurs fortes : bleu-vert et brune. Cette tache, c'est une empreinte d'un doigt (fluidique, puisque la plaque n'a pas été touchée). Une autre tache pareille, mais sans couleur, laisse voir seulement une empreinte mécanique de l'épiderme. Toutes les deux se trouvent aux environs de la position des pouces du médium (qui s'appuyaient sur la tôle de fer du châssis).

En haut de la plaque, sur la ligne des doigts indicateurs (qui restaient en dehors du châssis, sur la table) se dessine très nettement un fil d'argent, qui occupe toute la longueur de la plaque. Le courant, qui a déterminé ce dépôt d'argent métallique, en réduisant le bromure, a dû être double, car, examiné de près, ce fil d'argent se décompose en deux, dont un plus fort. En les regardant du côté de l'émulsion, on voit qu'ils sont clairs vus de face, et noirs en transparence.

Du côté verre, ils ont la couleur luisante de l'argent.

En examinant la plaque à l'aide d'une loupe, on retrouve, à côté des deux fils principaux en argent, plusieurs autres fils, plus ou moins longs, parallèles, mais noirs et beaucoup plus fins.

Enfin, à côté des traces des pouces fluidiques, on en distingue encore une multitude (j'en ai compté 48 dans un endroit) de fils encore plus minces, plus courts et noirs, mais toujours parallèles aux autres.

Les deux fils principaux, en argent, sont par-ci par-là interrompus, et alors examinés sous le verre grossissant, ils se décomposent en partie en points et en partie en fibres plus fines, qui forment comme des bouffettes. Surtout le fil plus faible est comme crêpé par de nombreuses effilures, et là où il disparaît complètement, il se décompose en points.

Il y a en outre, tout près des deux fils principaux, quelques petites taches de la même couleur (d'argent) et d'un aspect spécial. Nous les nommerons « comètes », à cause de leur forme, et nous en reparlerons encore plus loin.

En attendant, tâchons de nous orienter dans l'ensemble de l'expérience. Comment expliquer une pareille action physiologique sur une plaque sensible et à travers un châssis en tôle de fer, hermétiquement fermé à la lumière du jour? Sans parler des difficultés théoriques générales, pour expliquer le phénomène, et en restant pour le moment sur le terrain purement empirique, je dois faire observer qu'il y a dans cette expérience une certaine contradiction.

Le fil fluidique et les rayons rigides en général, en tant qu'agissant mécaniquement, n'ont aucune action sur une plaque sensible.

Je vérifiais le fait de toutes les manières possibles. Ni en remuant un petit objet, mis sur une plaque découverte, les doigts du médium reposant sur l'émulsion, ni en prenant la plaque elle-même de petites dimensions, comme l'objet à soulever, on ne retrouve sur elle aucune trace de l'action du « courant », toutes les fois qu'il y a eu un déplacement quelconque.

D'un autre côté, je vérifiais que les rayons rigides ne peuvent pas agir à travers un écran uni. Pourquoi donc, dans ce cas, y a-t-il eu une action manifeste travers un châssis en tôle de fer?

Trois considérations générales sont capables de jeter sur cette question une certaine lumière :

1° Pour obtenir une image radiographique des rayons rigides en général, et du fil fluidique en particulier, il faut « accumuler » le courant, mais *ne pas l'utiliser mécaniquement*. Nous sommes donc là, probablement, en présence d'une transformation des propriétés mécaniques en propriétés chimiques, et réciproquement ;

2° L'expérience apprend que, si les rayons rigides ne passent pas à travers les écrans unis, ils peuvent se faufiler par la moindre fissure, étant excessivement fins. Tel est le cas de l'expérience, faite devant la Commission de Varsovie, dans laquelle une petite boule a été remuée sous un entonnoir en celluloïd, bouché par le haut, mais librement posé sur la table. Il en a été de même sous une soucoupe en verre, retournée, ou avec des disques minces de divers métaux, découverts mais difficiles à saisir et à soulever. Les obstacles de cette nature ne laisseraient pas passer un fil naturel, ni même un cheveu, sans être secoué; mais un fil fluidique y passe assez facilement (à moins que l'on ne presse pas l'objet trop contre la table) quoiqu'il lui arrive aussi de pousser l'écran au commencement. Et puis, comme nous le verrons dans la suite, les rayons rigides ont la propriété de se plier pour la circonstance, quittes à reprendre ensuite la direction imposée par l'idée. De sorte, que la possibilité de traverser les fentes, hermétiques pour la lumière visible, n'est peut-être pas tout à fait exclue pour eux ;

3° S'il n'en est pas ainsi dans le cas du châssis fermé, il faut supposer que les rayons d'une nature différente, les rayons X^x, par exemple, accompagnent le phénomène, et procurent au courant mécanique la possibilité d'une action chimique à distance. Ce serait alors une sorte de *transcription* qui l'imprime sur la plaque.

Revenons maintenant à nos expériences.

Dans un second essai je demande au médium la répétition du phénomène, et j'obtiens ces trois choses en même temps : 1° les couleurs nettes ; 2° la boule des rayons X^x ; et 3° le fil.

L'expérience a été faite à travers ma main gauche, qui couvrait la plaque, et au-dessus de laquelle, à quelques centimètres de distance, la somnambule tenait sa main droite.

Les couleurs sont un peu plus vives, surtout sur un fond noir ; la plaque est fortement verte des deux côtés, gris-rose sur du papier blanc et tout à fait rose en transparence.

Au milieu de la plaque, sous mon quatrième doigt, se forma une belle boule noire, géométriquement arrondie, ayant 2 centimètres et demi de diamètre et une auréole plus claire, verte. Elle était blanche, étant

encore humide. Le fond, lui aussi, était bleu par réflexion et jaune en transparence, avant le dessèchement.

Le fil d'argent s'est formé sur toute la longueur de la plaque, sous mon doigt indicateur.

Il est double, avec une faible différence d'épaisseur et plus régulier que sur la plaque précédente.

Un troisième fil, également en argent, mais plus mince et moins formé, s'étend à une distance de 3 millimètres, aussi sur toute la longueur de la plaque. Il est seulement parsemé de points plus gros, et de comètes, encore plus grandes, et, dont la queue est toujours dirigée du même côté. Enfin, quelques points et quelques comètes détachés, mais plus ou moins rangés, semblent indiquer d'autres formations ébauchées.

Les deux fils principaux, dessinés admirablement et qui ont une couleur d'argent du côté verre, présentent une couleur de bronze du côté de l'émulsion, où ils sont d'ailleurs beaucoup moins visibles.

En général, ce cliché produit l'impression d'un travail mieux appris et mieux exécuté.

Pour une troisième expérience j'avais ouvert une nouvelle boîte de plaques sigma, dans le but de répéter exactement le premier essai à travers le châssis en tôle de fer.

La douleur du médium fut cette fois plus forte et de même l'impression obtenue.

Le cliché est comme peint à l'huile et, par conséquent, presque privé de transparence, il n'y aurait pas moyen de le copier. Il est d'un gris jaune sale du côté verre, largement doré du côté de la gélatine, avec une bordure intérieure verte. Taches des doigts fluidiques au milieu et aux bords, également dorées, brunes, presque noires en transparence. Sur le parcours du fil, une tache transversale noire-jaune-bleue en regardant contre le jour. Il n'y a pas de boule.

Le fil apparaît par en bas du côté verre et présente l'apparence d'un fil *d'or bronzé* incrusté (ce qui n'empêche pas que c'est certainement de l'*argent* métallique).

Un autre fil, cette fois, noir, est visible par en haut et seulement du côté de la couche sensible.

Tous les deux sont doubles et accompagnés d'autres fibres, incomplètement formées ou n'occupant pas toute la longueur de la plaque. Ce qui est surtout intéressant sur ce cliché, ce sont les intervalles et les effilures du fil.

Aux endroits où les gros fils sont interrompus, ils se partagent en une quantité de fibres très subtiles, et ces fibres forment des lignes courbes et même onduleuses, presque spirales.

Dans l'espace entre les deux fils principaux et le troisième, très mince, mais très bien formé, se trouve une quantité de points et de comètes indiquant les formations inachevées.

Enfin, par en bas, un quatrième fil se dessine. Il est même plus gros que tous les autres, mais sans continuité. Il se compose d'une série des boules dorées, ovales, aplaties, avec tendance à se réunir. Ce sont comme des nœuds d'une action qui n'a pas pu s'étendre régulièrement. Je dois ajouter que le fil noir de la gélatine est également triple et même quadruple, par endroits. Il est noir par réflexion, mais presque invisible en transparence, sur le fond sombre bleu-violet et brun foncé.

Le fil d'or est également noir en transparence, mais invisible du côté de la gélatine. C'est le plus curieux des fils, quoique en principe semblable aux autres.

Une quatrième expérience donna le même résultat que la deuxième, c'est-à-dire une combinaison du fil avec la boule et les couleurs.

La plaque fut découverte et le champ déterminé par les deux pouces du médium, entre lesquels se forma la boule.

Elle est très noire avec un reflet violet-vert en transparence et entourée d'une délicate auréole verte, jaune, rose et bleue. Le fond, vu de face, est d'une couleur jaune sale avec une nuance bleu-vert d'un côté. Avant le desséchement, ce fond était jaune-vert.

En transparence, il est rose-violet, ayant des bords en partie brun-noir, et qui ont une couleur d'or du côté de l'émulsion, comme sur le cliché précédent.

Le fil, qui paraît incrusté, en or, passe au-dessous de la ligne des pouces. Il est simple, double, multiple par endroits et surtout aux brisures. D'autres fibres, en formation irrégulière, par points. Ces fibres en général ne sont visibles que du côté verre, mais alors très distinctement.

Les parties dorées présentent, sur le négatif, comme toujours, une *surface très rugueuse*. Dans un bon agrandissement par projection, on voit que cela dépend des granulations, formées par les octaèdres de l'argent cristallisé. Je pus faire cette observation à Varsovie, au moment de ma conférence à la Société Photographique, qui possède un excellent appareil de projection. Les parties occupées par la boule des rayons X² présentent au contraire une surface *excessivement lisse*.

Une cinquième expérience donna de nouveau une combinaison de la boule avec le fil.

Les couleurs du fond sont très pâles ; seulement un coin de la plaque est marqué par une forte tache transversale, jaune-vert de face, or-bleu par derrière, et brun-violet contre le jour.

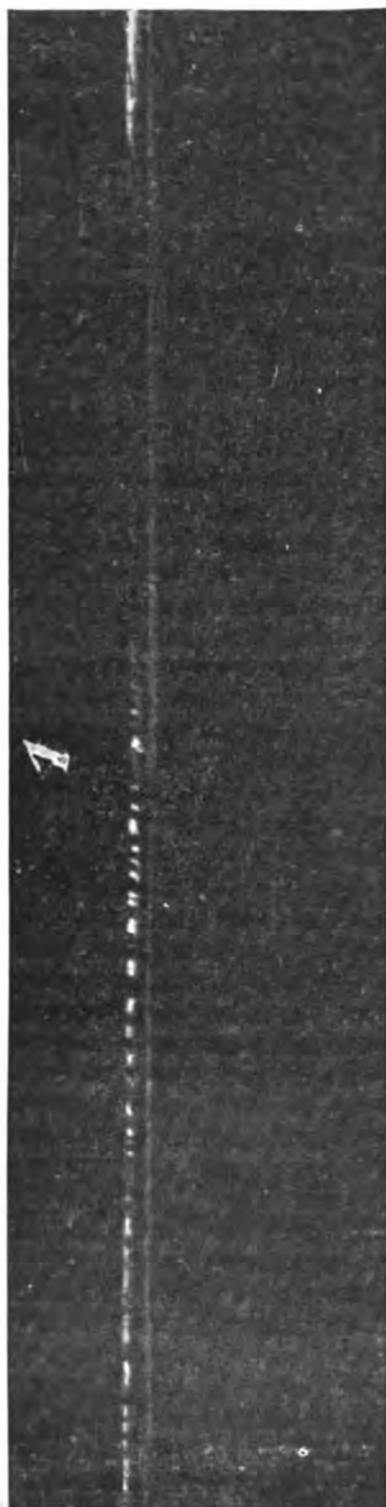
La boule est noire, avec une auréole blanche.

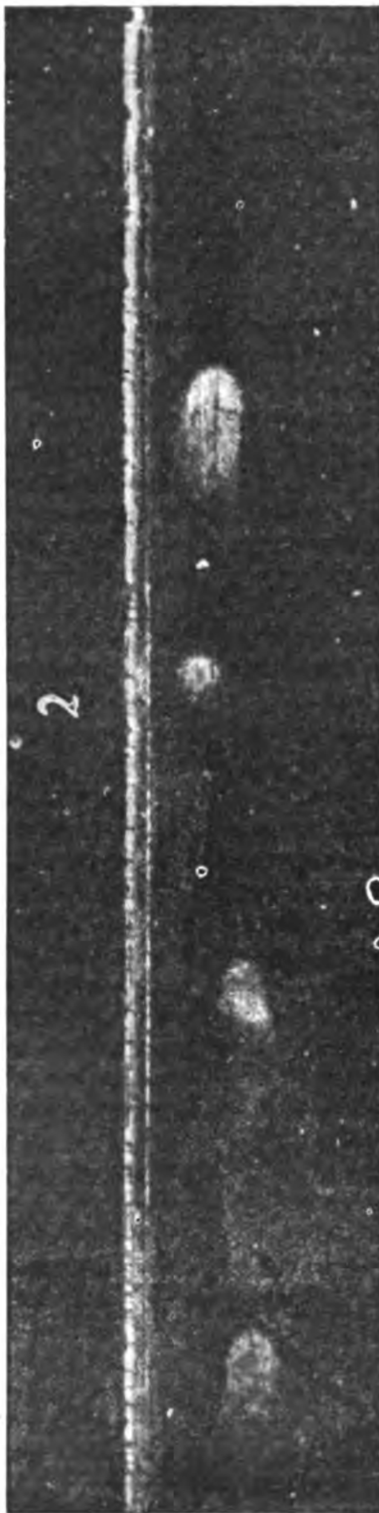
Le fil, *blanc d'argent*, n'est visible que du côté de la tache mentionnée. Il est double, par-ci par-là

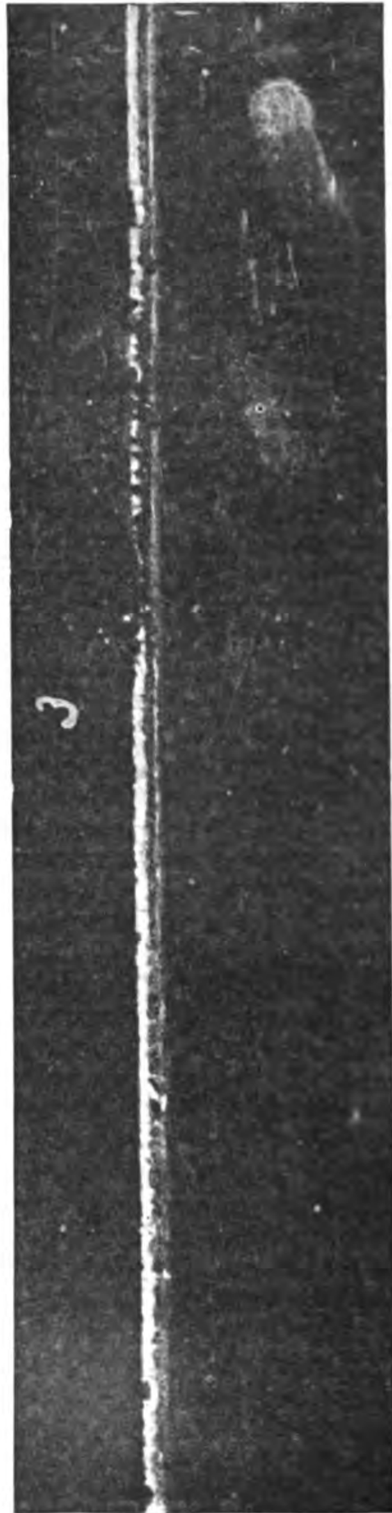
replié sur lui-même comme par des obstacles mécaniques locaux d'une nature inconnue. Fibres plus fines aux brisures. Un troisième fil en formation à peine commencée, par points.

Ce cliché a été obtenu quelques jours plus tard, lorsque cette aptitude spéciale du médium était déjà en décadence. (Je ne parle pas des *traces* des fibres, visibles seulement à la loupe, qui ont été encore assez fréquentes.)

Et je dois ajouter, que dans cette expérience, il y avait deux plaques, l'une sur l'autre. Sur la première (enfermée dans son châssis de fer), j'avais posé une croix en argent noirci, vieille décoration de francs-maçons polonais. Elle n'a pas été reproduite.







AGRANDISSEMENT DE DEUX FILS " ETHERIQUES "
obtenus par le Dr Ochorowicz, grâce à la mediumnité de Mlle St. Tomczyk.

C'est la boule qui se forma à la place (dans le champ des quatre doigts du médium). Une autre coupe de la boule s'imprima sur la plaque du dessous, non enfermée, recouverte seulement par le châssis de l'autre plaque. Et c'est cette plaque du dessous qui a donné l'empreinte du fil.

Pour mieux faire voir la structure intime des fils éthériques en général (je n'attache évidemment à ce mot aucune signification précise), je présente au lecteur un agrandissement en noir d'une partie du premier fil obtenu (couleur blanc d'argent vu de face). Il a été exécuté par M. Georges Richard dans le laboratoire de M. Lebiedzinski (fig. 1, 2, 3). Partagé en trois section consécutives, il représente les deux fils principaux, agrandis dans la proportion d'environ 1 : 8, et un peu réduits pour la reproduction, avec les cinq comètes, dont quatre au milieu et une au bout.

Cet agrandissement, examiné à la loupe (sur l'original), fait voir trois faits importants :

1° Que même le fil principal, qui, sur le cliché, à l'œil nu, paraît présenter une parfaite continuité, *se décompose en points;*

2° Que de leur côté, ces points se décomposent en segments ou même en *lignes transversales;*

3° Que ces lignes transversales sont un peu obliques par rapport à la direction du fil, comme si elles représentaient les traces unilatérales d'un mouvement spiral progressif.

Il n'est donc pas continu, le fil fluidique; et il se peut qu'il soit constitué par un jet cinétique, qui lui procure une consistance et une continuité apparentes, par la seule rapidité du mouvement.

Dans ce cas, il serait comparable à un jet de liquide, qui s'échappe d'une ouverture très étroite, sous une très forte pression.

Mais, ne décidons rien et continuons plutôt notre étude expérimentale. *(A suivre.)*

NOTA. — M. le Dr Ochorowicz nous avait envoyé, sur notre demande même, deux des plaques colorées dont il est question dans cet article : ce sont précisément celles obtenues au cours de la troisième et de la quatrième expérience. Nous nous proposions de les reproduire en des planches chromolitographiques. Malheureusement cette reproduction présente de telles difficultés de tout genre, que nous avons dû y renoncer pour le moment. Nous espérons pouvoir faire bientôt connaître ces plaques, au moyen de projections lumineuses, etc., à la Société Universelle d'Etudes Psychiques. — Note de la R.

Colonel JOSEPH PETER, A. D. (Munich)

PSYCHOMÉTRIE

Parmi tous les phénomènes supernormaux de nature purement intellectuelle, ceux qu'on a groupés vulgairement sous le nom de psychométrie *sont probablement ceux qui ont été le moins assujettis à une étude sérieuse et systématique de la part des savants. Ce nom même de* psychométrie *(« mesure par l'âme ») est tellement absurde et si peu propre à désigner le phénomène dont il s'agit, qu'on ne parvient pas à comprendre qu'est-ce que voulait bien entendre, par lui, la personne qui l'a forgé ; aussi il n'a jamais été accepté par ceux qui cultivent la métapsychie avec un esprit scientifique, et désirent commencer par ne point créer de confusion dans les mots. Frédéric Myers a considéré ces phénomènes comme constituant une catégorie de ceux dus à cette mystérieuse faculté subliminale qu'il a désignée sous le nom de* panesthésie.

Ce n'est pourtant pas que l'observation de ces faits soit aussi récente qu'on semble le croire. Quand les somnambules de la première moitié du siècle dernier demandaient un objet ayant appartenu à la personne au sujet de laquelle on les questionnait ; lorsque, bien longtemps auparavant, Jacques Aymar et d'autres rabdomanciens se faisaient conduire à l'endroit où un crime avait été commis — ces devins faisaient de la « psychométrie » sans le savoir.

Nous croyons donc utile de reproduire ou résumer, ici, quelques-unes des plus remarquables études qui ont paru, en ces derniers temps, sur cette si intéressante question. Nous commençons aujourd'hui par publier la traduction d'un article que M. le colonel JOSEPH PETER *vient de publier dans* Die Uebersinnliche Welt, *de Munich, et qui présente le grand avantage de donner une idée générale sur l'historique de la « psychométrie » depuis que ce mot a été créé, et des premières théories qu'on a imaginées pour expliquer ce groupe, ou pour mieux dire, cette* forme *de phénomènes supernormaux. Il n'est point sans intérêt de connaître ainsi les théories enfantines de Mrs. Elisabeth Denton, etc., avant d'en venir à celles si vagues, mais déjà plus sérieuses, des modernes psychistes.*

LA RÉDACTION.

Incité par les intéressantes séances que j'eus récemment avec le célèbre médium psychomètre Vout Peters, je pris la résolution d'entreprendre l'étude de la psychométrie. Il est vrai que le désir était plus aisé que la réalisation de l'œuvre. A ma grande surprise, je ne pus tabler que sur une source de documentations des plus restreintes. Les anciens ne paraissent pas avoir connu ce genre de phénomène, ou bien encore les connaissances acquises, et leur étude ne franchissait pas les cercles d'initiés. Il n'existe, que je sache, qu'une seule indication qui permette, *peut-être*, de conclure à une connaissance relative de la psychométrie à cette époque reculée; c'est-à-dire qu'Hérodote relate que la huitième des tours consacrée à Bélus, à Babylone, laquelle était affectée aux prêtres-astrologues, renfermait une enceinte dans laquelle séjournaient et dormaient les prêtresses voyantes et lucides. Une table d'or surplombait les couchettes et supportait des pierres qui, d'après Manéthon, étaient de vrais aérolithes, celles-ci ayant été recueillies après leur chute du ciel. Pour obtenir une vision, les prêtresses portaient l'une des pierres sacrées à leur front ou à leur poitrine. D'identiques pratiques s'accomplissaient également, paraît-il, à Thèbes et à Patara.

La littérature et l'histoire du moyen âge ne fournissent aucun renseignement sur cette science; quant à l'époque contemporaine, il n'est question que du don de la clairvoyance à l'état somnambulique. La philosophie, elle, avec ses méthodes, ne se laisse pas aller à des rêves de ce genre phénoménal. Il apparaît donc, en fait, que deux savants américains : les professeurs Buchanan et Denton, ont découvert et étudié la psychométrie. Les travaux de ces deux savants constituent l'œuvre d'origine unique qui existe à ce sujet.

Le professeur d'anthropologie BUCHANAN fut le premier à jeter la base de l'œuvre, et voici comment il y fut amené :

En 1841, ce savant fit la connaissance d'un clerc de paroisse dont le degré de sensibilité, d'impressionnabilité était tel, qu'il reconnaissait et identifiait, à distance et sans les voir, par simple influence, divers métaux et autres corps du même règne. A la suite d'une série d'expériences, le Dr Buchanan a établi que beaucoup de personnes possédaient cette faculté sans qu'elles s'en doutassent.

La continuation des recherches et expérimentations ont conduit ce savant à admettre que certains sensitifs arrivaient à être influencés au point de reconnaître et d'identifier certaines matières ou substances, notamment des produits n'émettant aucune odeur apparente, ou tout au moins renfermés dans une armature isolatrice de papier, ainsi que, par exemple : du sucre, du sel, du poivre, des réactions et des acides, etc. Le contact de produits pharmaceutiques, tels que des vomitifs, produisit une action drastique.

Les essais poursuivis par Buchanan portèrent ensuite sur d'autres objets. Leur résultat fut surprenant. Il rencontra en effet des sujets d'une hypersensitivité tellement accusée, qu'il leur fut possible de décrire et de définir la personnalité morale, le caractère, l'aspect d'ensemble d'un individu quelconque, dont il avait suffi de se procurer un texte écrit, une lettre, que l'on plaçait dans la main des percipients. Ceux-ci ignoraient absolument de qui émanaient les écrits, les lettres; ils n'en déchiffraient pas le contenu. L'on avait pris la précaution, pour ce genre d'expériences, de faire intervenir un intermédiaire ne connaissant pas davantage l'auteur de la lettre, ni le contenu du message, avec la mission de la remettre en mains propres du percipient. Le résultat obtenu établit fermement la réalité du phénomène. Le Dr Buchanan a réuni ses découvertes et recherches dans un ouvrage qu'il intitula : *Manuel de la Psychométrie*. Nous extrayons de l'introduction de cet ouvrage, comme suit, l'explication que l'auteur de cette intéressante étude consacre au titre de son livre.

La *psychométrie* explique, dit-t-il, une faculté divine qui s'exerce et se développe dans l'homme. Ce monde, domaine ténébreux dans lequel nous rencontrons des réponses d'oracles, aussi bien que des découvertes du somnambulisme magnétique, les prophéties des saints, les jugements et solutions donnés par les devins, les sensations intimes prémonitoires et impressions subites par lesquelles beaucoup d'individus sont informés d'un décès, d'un malheur, et prévenus d'événements; les mystérieuses influences attachées ou attribuées à certains lieux, amulettes et souvenirs, se trouvent éclairés par les données de la psychométrie, laquelle donne la preuve de l'existence de cette force puissante et transcendentale dans l'être humain que les philosophes avaient toujours traitée ironiquement jusqu'à présent (1). La psychométrie s'étend donc à la partie psychique, à l'âme, ou, ainsi que le remarque avec à propos L. Deinhard, au sujet mental et transcendental que Kant et du Prel ont reconnu, mesuré et décrit.

Le professeur de géologie Denton, après avoir lu la relation du Buchanan (2), résolut d'entreprendre pareillement une série d'expériences. Il fut on ne peut plus heureux de découvrir dans sa propre sœur : Mrs. Anne Denton Cridge, un sujet de médiumnité tellement développé qu'elle ne se bornait pas seulement à définir le carctère d'un scripteur inconnu, mais, de plus, elle décrivait les moindres détails

---

(1) Voir à ce sujet l'intéressant article sur la *Psychométrie*, de LUDWIG DEINHARD, — revue mensuelle : *Sphinx*, 10e volume.

(2) Dr BUCHANAN : 1. *Journal sur l'Homme*, vol. I, n° 2, 1849; 2. *Manuel de la Psychométrie*, Boston.

d'une physionomie, la couleur des cheveux, de la prunelle du consultant, comme si elle voyait le sujet en chair et en os.

C'est alors que le savant imagina de porter l'application de cette faculté phénoménale sur un autre champ d'explorations et d'études scientifiques du domaine géologique et paléontologique. Il estimait que si une simple lettre, n'ayant subi que pendant une courte durée l'influence fluidique d'un scripteur consultant, permettait de dégager minutieusement les détails de sa physionomie et de son ambiance, combien plus des minerais, des rochers, qui avaient emmagasiné pendant de longs siècles l'influence de leur milieu, devaient-ils en avoir conservé, profondément gravées, d'impressionnantes images! S'il en devait être ainsi, des scènes et épisodes remontant aux époques les plus reculées se dévoileraient fatalement aux yeux de la percipiente. Et, en fait, le psychomètre perçoit et voit cette incroyable merveille. Le Dr Denton a le grand mérite d'avoir placé ses recherches sur un terrain scientifique et de les avoir poursuivies avec méthode et science. Le volume intitulé : *Nature's Secrets, or Psychometric Researches* (1) renferme le résultat d'ensemble de ses travaux.

Les détails qui suivent sont développés par le menu et avec ampleur dans l'ouvrage en question. L'insuffisance de la place qui m'est réservée m'oblige à résumer; toutefois, nos honorables lecteurs pourront néanmoins se faire une idée avec le peu que je leur communique. Quelles merveilles créées et découvertes par de patientes recherches dans ce domaine psychométrique! Le savant utilisa des débris métalliques, des minerais, des fossiles, des résidus archéologiques, et ainsi de suite; aussi combien sa joie fut-elle grande en constatant que tous ces objets avec une éloquence particulière racontaient leur histoire propre. A l'instar d'une vision panoramique, des images, des scènes se succédaient, souvent fulgurantes et rapides comme l'éclair; mais souvent aussi avec une lenteur et une précision, une netteté telle que le médium pouvait en faire la description minutieuse, absolument comme s'il s'était agi d'événements présents. En fait, dans ce genre d'expériences, le temps et l'espace ne jouaient aucun rôle.

Le médium assista ainsi aux épisodes des diverses époques antérieures à l'apparition de l'homme; il vit les colossaux et fantastiques bouleversements et révolutions géologiques des premiers âges, les modifications violentes d'un sol neuf aux bords d'un océan sans limites. Il vit les premiers hommes en compagnie et contemporains de l'ours des cavernes; il assista à l'érection des pyramides et parvint à pénétrer l'existence, les mœurs, la vie intime, en un mot, de générations depuis longtemps disparues. Le médium fut le témoin épouvanté de l'effroyable catastrophe qui anéantit Herculanum et Pompéi. Mieux encore, il assista, plein d'émotion, à la formation de continents nouveaux entrevus au vol d'éclairs fulgurants et de météores déchaînés! Il va sans dire, et il faut admettre que d'aucuns, en lisant ces merveilles, croiront à une vision toute de fantaisie et de divagation, et non à la réalité d'une interprétation visuelle merveilleuse de ces images vécues. Cela est compréhensible, si nous ne pouvons appuyer ces résultats et nos explications sur une base solide.

Les tentatives et les expériences du Dr Denton sont à l'abri de toute objection, ainsi que nous le verrons, par le fait même que nos connaissances scientifiques relatives aux époques ainsi décrites, aux habitants, à leurs faunes et à leurs flores, se trouvent entièrement vérifiées et confirmées par les indications des médiums psychomètres, et, par suite, n'auront pas à être remaniées ou complétées davantage d'une façon imprévue. Evidemment, les derniers résultats que nous avons exposés n'ont pas été acquis dès les débuts de nos premières recherches. La force et les qualités du médium se perfectionnèrent et augmentèrent sensiblement par l'exercice méthodique de sa faculté.

Mrs. Elisabeth Denton fournit d'intéressantes explications sur les parties technique et théorique de la psychométrie, dans le texte d'introduction du livre de son mari. Mrs. Denton pose la question de savoir si les perceptions visuelles enregistrées par le psychomètre sont réelles et peuvent être comparées par exemple à celle de la vue d'un champ émaillé de fleurs, ou l'aspect d'un ciel pur étoilé. Elle répond à cela que sans être précisément la règle, ce genre de visions se produit fréquemment. Souvent, les images passent devant les yeux du percipient, comme dans un panorama, en se succédant avec la rapidité de l'étincelle électrique. Dans ce cas, il n'est pas naturellement possible de saisir plus que le contour d'une scène, d'un événement. On ne réussit à enregistrer que l'impression de certains passages. Au début, Mrs. Denton prenait ces visions fugitives pour des fragments visuels; mais elle se rendit compte, par la suite, au cours de ses expériences, qu'en agissant avec volonté et fermeté, elle arrivait à fixer plus longuement les scènes si fugitives. Elle s'aperçut ainsi qu'il ne s'agissait pas de fragments visuels; d'autres fois, les objets paraissaient rester stationnaires. Souvent, il n'y avait qu'une surface visible réduite, mais comportant toutefois tous ses détails, parties éclairées et ombres; le tout restait inaltéré pendant qu'un voile d'une impénétrable obscurité masquait le reste du pourtour. Il se produisit également des cas où le psychomètre n'eut plus le rôle d'un tranquille observateur. La loi de la pesanteur

(1) Chez William Denton et Mrs. Elisabeth Denton. — Londres, Houlston et Wright, 1863.

n'avait plus d'action sur lui, sa volonté restait anéantie et il se retrouvait lui-même, non plus comme un habitant mortel de la terre, mais à nouveau comme un habitant des régions de l'espace. Il voyait, autour de lui, graviter des mondes, et, détaché de la terre et du ciel, il se déplaçait avec une rapidité qui défie celle de l'ouragan déchaîné. Il volait librement, sans entraves ni attaches, et rien ne pouvait faire obstacle à l'allure rapide de sa course. Ce phénomène ne se produisait que lorsque le médium restait entièrement passif, dans un milieu calme et tranquille, et qu'il maintenait l'état de son esprit dans un équilibre paisible.

Je me suis souvent arrêté, dans ma prime jeunesse, ajoute Mrs. Elisabeth Denton, jusqu'à une heure avancée dans la nuit, pour me consacrer à de semblables visions; celles-ci n'étaient nullement fantaisistes, mais dûment enregistrées par mes yeux, aussi clairement et aussi nettement que des perspectives que mon œil aurait caressées à la lumière du jour. L'enfant questionnait sa mère sur la cause de ce genre d'apparitions lumineuses et la mère s'ingéniait à rassurer son enfant inquiète, en lui disant que cela était le résultat accidentel de la compression des paupières sur le globe de l'œil. Elisabeth ne creusa pas davantage la question et se convainquit que ce devait être un cas général. Ce n'est qu'en prenant de l'âge qu'elle observa, par la suite, que bien des choses qu'elle avait déjà perçues en vision interne devaient exister et permaner, en réalité, dans l'Au-delà; ce fut un stimulant qui éveilla son attention. En grandissant, elle considéra la vie sous son sens pratique, dénuée de prétentions, et, par suite, visita moins souvent la région éthérée et ses formes aériennes; mais il apparaît qu'il vint sans doute un moment où elle se rendit compte que la compression des paupières sur les yeux n'avait aucun point de liaison avec les visions et les phénomènes, et elle se décida à étudier les apparitions qu'elle continuait à percevoir occasionnellement.

Mrs. Denton, qui est convaincue que beaucoup de personnes possèdent, à un degré variable, le don de la psychométrie, estime que lorsque l'on observe dans un lieu complètement obscur, l'on ne distingue rien au début, mais que, peu à peu, l'on arrive à percevoir ici ou là la présence d'une forme visible, soit une figure ou face effrayante, soit encore une jolie fleur, etc. Il peut se faire que cela représente le *facsimilé* d'une chose, d'un objet, d'un sujet quelconque qui peut être repéré dans la mémoire, revu et reconnu. Il se produit également qu'une chose n'ait pas encore été perçue précédemment. En un instant rapide, l'image fuit et se fond dans l'obscurité. Chaque tentative nouvelle donne par la suite et de plus en plus de meilleurs résultats.

Qu'est cela? — interroge l'observatrice. — Qui arrivera à en donner la solution ou une explication rationnelle? Les ouvrages, en général, sont muets, l'anatomiste ignore quel organe engendre de telles visions. L'oculiste se prononcera pour une aberration visuelle. Est-ce du mesmérisme?... Mais on peut ne pas être mesmérisé... Le psychomètre possède, lui, la connaissance intégrale, il a la vertu et la force de décision et d'interprétation. Ce qui lui est nécessaire, c'est un milieu où règne le silence absolu; de plus, le repos physique et moral.

Mrs. Denton expose comment le livre du Dr Buchanan lui fut utile et l'aiguilla sur la véritable voie. Elle s'étonne que l'humanité n'eût pas découvert plus tôt cette faculté, et j'avoue, quant à moi, que je partage cette opinion, parce que la faculté psychométrique pure est *en dehors du somnambulisme*, comme cela a été dit incidemment, et qu'elle reste inexpliquée. A part le repos et le silence complets, l'obscurité a-t-elle quelque utilité pour la vision interne?... il se produit aussi des visions à la lumière du jour... Quelle lumière secrète éclaire les tableaux et les scènes de la vision? Ces questions se soustraient à toute hypothèse. Il y a des époques ou moments, soit qu'il s'agisse des conditions physiques du psychomètre, ou bien qu'il s'agisse de conditions spéciales fluido-atmosphériques, ou même ces deux conditions combinées, pour produire la lumière, au moyen de laquelle les images deviennent perceptibles pour le voyant, et qui dépasse, en pouvoir éclairant, la lumière solaire. Il est plus aisé, paraît-il, pour le voyant d'opérer les yeux clos; ses descriptions y gagnent en précision et en netteté. Il est très compréhensible que le percipient ne doive pas être troublé ni distrait par son milieu, et que sa concentration morale ne doit pas être exposée aux accidents ambiants. Il faut admettre que cette lumière est vraisemblablement d'une autre nature que la lumière habituelle; elle n'est pas perçue par l'organe externe de la vue, et n'a pas encore été, jusqu'à présent, l'objet de recherches scientifiques.

L'on doit aussi surtout éviter soigneusement tout ce qui pourrait troubler l'équilibre spirituel, si je puis m'exprimer ainsi, en présence du médium. Un voisinage réfractaire, une pensée désagréable, une fatigue de l'âme peuvent compromettre le résultat de l'expérience. Mais il ne ressort pas de cela expressément que chaque pensée morale, ou même une simple excitation mentale soit un obstacle pouvant troubler ou annihiler le processus du phénomène. Au contraire, dit Mrs. Denton, l'esprit du psychomètre entre dans une certaine agitation pendant et après la description des tableaux recueillis par la vision psychométrique. Nous savons, quant à nous, au cours de notre existence journalière, que même sous le poids de pénibles préoccupations, il arrive que notre esprit arrive à garder sa sérénité, alors qu'en

d'autres circonstances, un incident de peu d'importance, une futilité, un rien suffisent pour troubler cette paix morale et la concentration de l'esprit.

Mrs. Denton croit aussi qu'il peut paraître extraordinaire de désigner la faculté psychométrique par la simple vision, du moment que l'œil n'intervient pas pour conduire au cerveau les impressions reçues par le percipient. Elle croit, très justement, que le fait psychométrique constitue une vision réelle et qu'évidemment un organe identique doit entrer en fonction dans le cerveau même (1). De plus, il arrive qu'en certains cas où le psychomètre reçoit d'abord une sensation au cerveau, laquelle lui fait alors percevoir, tout se lie à la circonstance visionnelle ; il y a donc d'abord choc et ensuite lucidité visuelle. Il importe aussi que le percipient arrive à discerner les perceptions vraies de celles qui pourraient naître d'une extravagance mentale.

Dès qu'il a appris à distinguer les impressions vraies des créations fantaisistes, il peut être considéré comme étant réellement doué. La sélection des visions à réaliser est très variable. Combien rapidement, certaines impressions ne se déroulent-elles pas, déjà mentionnées, tandis que d'autres restent stationnaires et immobiles ! D'autre part, le psychomètre, en examinant la source des impressions, doit arriver à discerner les images; il doit se consacrer aux visions vraies et leur réserver le concours de son esprit. Cette nécessité ne concerne en rien la faculté de la vue naturelle. Mais chez un psychomètre, entre son plus ou moins d'aptitude, de même pour ce qui est du degré de discernement entre les perceptions vraies, réelles, et celles qui sont dépourvues de fondement, il n'y a souvent que la largeur de la main. De là, la possibilité chez divers médiums, d'enregistrer diversement la même vision ou le même objet, les uns très lucidement, les autres confusément.

Mais la question de la production des images se présente encore plus ardue à résoudre que celle de la nature même de la lumière intérieure. Les hypothèses émises sont hardies et reposent sur une base fragile. L'on peut admettre que les événements s'impriment sur la matière périphérique et que ces impressions se détachent sous l'œil du psychomètre dans un cercle ordonné et d'après leur succession. Je tiens cette supposition pour risquée, d'une éloquence muette, et sans ombre de démonstration possible. « Et pourtant, ajoute Mrs. Denton dans sa relation, les pièces et documents servant aux recherches psychométriques ont beau être taillés, retaillés, diminués de volume, au point d'être réduits en poussière, cette poussière projettera de telles visions qu'elle déroulera et accusera toutes les circonstances, les accidents, les transformations et modifications infinis de lieux et d'origine qu'elle aura enregistrés et subis sur notre planète, à travers les multiples révolutions de celle-ci. Mais le psychomètre perçoit ces évolutions se succédant comme dans un cinématographe ; mieux encore, il entend le fracas tumultueux qui a pu y être associé. Il entend résonner des bruits, des sonorités qui avaient ébranlé les airs des milliers d'années auparavant, il entend parler des hommes que des centaines de milles séparent de lui ; ainsi de suite. Ces vibrations sonores ne sont pas perçues par l'oreille externe, cela se produit comme pour la vision, par une action cérébrale. Mais c'est également tout ce que nous puissions dire pour l'intelligence de cette merveille. »

J'abandonne, quant à moi, les savantes théories édifiées par le mari d'Elisabeth Denton ; celle-ci est convaincue que chaque rayon lumineux, chaque vibration sonore, chaque mouvement, chaque fait qui ont marqué un événement, restent gravés pour l'éternité. Les fluidifications dont est saturée la matière se transmettent au psychomètre, et ainsi de suite.

Je dois avouer que cela dépasse mon imagination, et je ne parviens pas à m'expliquer comment le médium arrive à démêler, à dégager, à situer un tableau clair et net à travers le fouillis des milliers de transformations, d'impressions et d'influences variées. Il doit y avoir assurément une autre interprétation à cela.

Dans ce domaine occulte, il semble que nous nous retrouvons constamment en face d'une porte, devant laquelle nous nous sommes souvent attardés, perplexes et sans guide, et dont nous ne franchissons le seuil qu'au trépas. *Je reste convaincu que l'énigme humaine restera secrète aussi longtemps que durera notre séjour dans la sphère terrestre.*

Intéressante est également la réponse que fit Mrs. Denton à la demande consistant à savoir si le psychomètre sait et peut également voir les esprits des trépassés, parmi les formes et les figures éthérées qu'il perçoit sous une forme si animée, si vivante. Quelques psychomètres, M. Vout Peters notamment, affirment le fait avec une entière certitude, et leurs descriptions des prétendus assistants désincarnés sont traduites ainsi avec une surprenante exactitude. Mais Mrs. Denton répond qu'elle ne peut, quant à elle, donner une réponse précise, ses aptitudes personnelles excluant sans doute la possibilité qui serait accordée aux esprits des défunts de se faire voir. Il lui aurait suffi de voir quelque trépassé connu, au cours de ses visions, qu'elle tiendrait volontiers pour exacte la théorie spirite et s'y rallierait sans hésiter ; « mais, objecte la voyante, lorsque je vois certains hommes vivants, quoique séparés de moi par plusieurs

(1) Il est à peine besoin de dire que, pour nous, ces visions sont de nature purement hallucinatoire, alors même qu'elles sont véridiques ; et que, par conséquent, la question de la nature de la lumière qui les éclaire, etc., ne se pose même pas. — N. de la R.

milles ; que je les entends converser aussi distinctement que si j'entendais ma propre voix ; lorsque je vois aussi ceux qui ont quitté la vie depuis de nombreux siècles, et qu'il m'apparaissent occupés à se livrer à leurs travaux, que je vis de leur vie pour ainsi dire ; lorsque je vois des animaux apparus sur terre à leur époque et dont la trace et les types sont entièrement disparus de nos jours, et que je perçois tout cela, dis-je, vivant en réalité devant mes yeux, je trouve la question posée comme étant extraordinairement inextricable et embrouillée, et j'avoue que je suis incapable éventuellement d'asseoir une opinion conforme qui s'adapterait à tout cet ordre de faits et de choses ».

M. Denton, le mari d'Elisabeth, expose, de son côté, très simplement, que si les animaux, les arbres, les rochers, etc., peuvent être perçus et décrits, pourquoi les êtres humains ne le seraient-ils pas, alors qu'ils avaient habité les mêmes lieux, il y a quelques milliers d'ans? Le savant n'entend pas détruire, par cet argument, l'hypothèse spirite. Il estime (et cela est extrêmement caractéristique pour les visions surtout du professeur Denton) que maintes manifestations qui avaient été considérées comme des phénomènes spirites ressortissent à ce chapitre : la Psychométrie, et que par cette voie, ces faits deviennent susceptibles de recevoir une explication plus exacte et plus rationnelle :

« Vous ne pouvez pénétrer ni sortir de votre chambre sans y laisser de votre fluide, et cette fluidification permanera aussi longtemps que dureront les briques et le mortier de la maison. Vous ne pouvez vous asseoir sur un siège sans que ce meuble reçoive et conserve de votre individu, une impression, une fluidification qui marquera la trace de votre passage, et qu'il sera donné à une personne sensitive de constater, de percevoir et d'identifier. Nos maisons dont les pierres ont été extraites d'un sol sur lequel aura cheminé un Indien, nos logis avec les correspondances que nous échangeons avec certains contemporains, dont les uns sont déjà trépassés, avec le cas éventuel où ces correspondances écrites seraient passées par des mains de générations entières, comme les flèches de l'Indien, le thé sortant des mains du Chinois, le café et le coton de provenance de pays nègre, les objets en ivoire qui auraient été maniés par des Samoyèdes et des Russes, nos habitations, dis-je, avec les fluidifications variées des nombreux individus qui y ont séjourné, constituent par suite des accumulateurs d'impressions, de vibrations émises par des milliers de personnes, qui agissent sur les sensitifs, sans que l'on puisse ou que l'on soit parvenu à connaître le premier mot de la source à laquelle remontent et sont dus ces phénomènes. Je ne dis pas cela pour émettre un doute ou discréditer la réalité des relations possibles entre les deux plans ; notre monde et celui des esprits ; car je sais que cela existe ; mais je pense que lorsque la science, en progressant, parviendra à pénétrer dans le royaume des ombres, où se sont réfugiés les esprits, les sorcières et les kobolds, l'on constatera que beaucoup de faits et de choses que l'on avait cru pouvoir attribuer au monde des esprits, n'avaient eu, en réalité, qu'une origine très terrestre.

« Je suis obligé d'abandonner aux savants le soin de creuser davantage ce genre de spéculations ; quant à moi, je crois qu'ici-bas nous errons dans un vrai labyrinthe. »

A titre de conclusion, il reste à établir deux remarques quant aux médiums psychomètres. A ce sujet, M. Denton affirme que les femmes sont plus aptes que les hommes à recevoir les impressions psychométriques ; et cela, en quelque sorte, dans le rapport de 5 à 1. Il semble que l'on trouve là la raison pour laquelle, d'ailleurs, la femme, en général, est douée d'un jugement plus prompt, et qu'en général elle arrive plus aisément à une conclusion ou à une solution que l'homme. Plus loin, enfin, M. Denton avance que les médiums n'éprouvent aucune fatigue, dans l'usage de leur faculté, lorsque les visions sont spontanées ; mais qu'au contraire, ils se sentent déprimés lorsqu'ils s'efforcent d'eux-mêmes à provoquer les visions, et qu'ils cherchent à les fixer surtout plus ou moins longtemps.



Le développement anecdotique dont j'ai entrepris la tâche comprendra dans son cadre des exemples circonstanciés et complets empruntés à l'extrait que j'ai fait de l'ouvrage déjà cité de Mrs. Denton (1). Dans la majeure partie des exemples relatés, ce fut la sœur de Denton (Mrs. Anne Denton Cridge) qui, en sa qualité de médium, remplit le rôle de percipient.

1er Cas. — Un menu morceau de lave balsatique provenant du fameux volcan de Kilua, à Hawaï (l'une des îles Sandwich) est placé dans la main du médium. (*Il y a lieu de noter une fois pour toutes que le médium ne connaissait nullement la nature de l'objet en question, et par suite en ignorait l'origine, une épaisse enveloppe de papier en voilait d'ailleurs l'aspect extérieur.*) Aussitôt mise en possession de cet objet, et pour ainsi dire spontanément, Mrs. Denton, sous l'empire de sa faculté, s'exprima dans les termes suivants :

(1) Le premier ouvrage de William Denton : *The Soul of things* (« L'Ame des choses »), renferme également de nombreux et intéressants exemples. L'honorable lecteur trouvera quelques-uns de ceux-ci dans le compte rendu déjà cité que L. Deinhard a fait paraître dans le *Sphinx* sous la forme d'un article.

Je vois un océan sans bornes; de nombreux navires, toutes voiles déployées, voguent dans des directions différentes. A présent, il me semble que j'aperçois une île. Il en doit être ainsi, puisque je vois la mer lui former une ceinture sans solution. Que vois-je maintenant ?... O terreur ! quelque chose d'effrayant ! Un fleuve de feu se précipite du sommet d'une montagne, il se fraye un passage, engloutissant tout sur sa route, et finalement vient se déverser tumultueusement dans les flots du rivage qui entrent violemment en ébullition !

L'exactitude des détails de cet événement ne laisse aucun doute dans l'esprit, par la raison que le débris de lave, de la dimension d'une noisette, provenait effectivement de la fameuse éruption qui désola l'île en 1840. D'autre part, un témoin oculaire de la catastrophe relatée est venu confirmer de toutes pièces la description faite. Celui-ci raconte qu'en effet un fleuve de feu, d'un rouge vif, de la largeur du Niagara, fut expulsé subitement par le volcan principal Kilua et, en semant la désolation sur son trajet, alla se déverser dans la mer.

2e CAS. — M. Denton soumet à la faculté visuelle de deux médiums psychomètres (Mrs. Denton et Mrs. Foot) un petit fragment pétrifié prélevé sur le squelette d'un poisson fossile. Comme précédemment, ces dames ignoraient respectivement la nature et la composition de l'objet qui leur était confié. Sans la moindre hésitation apparente, et sans se communiquer leurs impressions, elles se mettent à décrire une scène impressionnante remontant à la période dévonienne :

Elles voient avec émotion la végétation luxuriante et exubérante qui marqua cette époque; des eaux claires baignent les rives d'une mer hérissée de récifs escarpés. Elles assistent également au prodigieux effort qui agite les sables d'un sol en formation chaotique.

« Quel tableau suggestif cela ne nous donne-t-il pas de l'âge dévonien! » ajoute M. Denton... Et, en fait, la science psychométrique fournit ici aux savants des éclaircissements et des documentations précieuses sur des périodes géologiques au sujet desquelles nous ne possédons que des données bien précaires et réduites.

3e CAS. — L'échantillon est composé d'un débris de tuf calcaire ramassé dans les ruines du temple de Neptune, à Pestum. Le médium s'exprime ainsi :

Je vois près de moi des montagnes aux cimes élevées : mon regard plonge également dans de profonds défilés qui traversent sinueuseuent ces montagnes. Quelques-unes de ces dernières, privées de végétations quelconques, offrent l'aspect sauvage d'enrochements complètement dénudés. Dans le lointain, par contre, certaines de ces montagnes sont tapissées de verdure, d'où un contraste d'autant plus frappant que tout le paysage se trouve baigné d'une lumière tamisée très douce à la vue. Au pied de l'une des montagnes, laquelle me donne l'impression d'être un volcan, s'élèvent quelques habitations rudimentaires plus ou moins groupées, tel un ancien village des premiers âges ; mais celles-ci disparaissent rapidement à notre regard... Oui, en effet, cette montagne est bien un volcan ! Je vois bien à présent comme il rejette des vapeurs et de la fumée... Derrière moi, la mer s'étend au loin... Je distingue maintenant plus nettement encore les détails de ce tableau émotionnant, dans lequel le volcan joue un rôle très actif ; les laves et matières ignées m'apparaissent en détail. Tout alentour, la désolation règne en maîtresse, comme si toute la région environnante était recouverte des matières expulsées par le cratère en activité. Une couche molle d'un brun sombre a pris la place du sol naturel sur une étendue à perte de vue.

Le Dr Denton demande pour quelles raisons le temple lui-même ne fut pas aperçu par le médium au cours de sa vision?... Je l'ignore, dit-il ; en tout cas, je crois que lors même que l'expérience aurait été poussée plus loin, ou même recommencée entièrement, le résultat obtenu aurait été le même. Il semblerait qu'en cette occurrence le Vésuve avait assombri les détails groupés dans le même cadre, en les soustrayant à l'action visuelle du percipient.

4e CAS. — Pièce à consultation : un menu débris d'émail détaché d'une dent de mastodonte découvert dans le Visconsin, aux environs d'Hazel-Green.

J'ai l'impression, dit le médium, de détenir une parcelle osseuse ayant appartenu à un animal gigantesque ; sa composition me laisse pressentir qu'il s'agit vraisemblablement là de la partie minuscule d'une dent... Je le constate !... Oui, il s'agit bien d'un véritable monstre monté sur pattes très charnues et lourdes, la tête est extrêmement volumineuse et le corps, en proportion, accuse un développement énorme, etc...

Puis, peu après, Mrs. Denton voit surgir tumultueusement un troupeau complet de ces animaux monstrueux. Elle distingue aisément les jeunes parmi les plus âgés. Elle voit aussi, en même temps, des végétaux dont les hauts panicules dépassent sensiblement la tête de ces animaux, etc., etc.

Dans une autre séance, la percipiente dépeint les monstres fossiles des mers, les baleines des premiers âges et autres grands cétacés... Oui, elle donne la description d'animaux qui furent ensevelis sur place et pétrifiés au cours des périodes silurienne et carbonifère... Le médium voit, s'agitant dans les eaux des vieux océans, certains grands animaux inconnus de nous et dont le type a disparu... Ses yeux perçoivent aussi les événements et faits antérieurs aux constructions lacustres.

Il ne saurait être émis de doute, quant à la réalité et à l'exactitude des renseignements ainsi recueillis, par la raison bien simple que par suite des recherches géologiques poursuivies relativement à ces diverses époques (lesquelles ont permis de reconstituer certains sujets-types) il a été possible d'établir un rapprochement des plus intéressants entre les données exactes acquises aux travaux des géologues d'une part, et celles fournies, d'autre part, par la psychométrie. Or, il résulte de la comparaison des indications ayant une source aussi différente, une similitude absolue qui frappe au plus haut degré.

5e Cas. — Les descriptions prennent une tournure qui tient du merveilleux dès que l'on soumet à l'analyse psychométrique des pierres du ciel, des météorites. Il me semble, dit Mrs. Foot, que je suis impérieusement sollicitée par un vol fantastique qui m'entraîne rapidement au loin, très au loin, à travers le vide, subissant cette allure vertigineuse qui va s'accentuant et m'anéantit. Je distingue quelque chose de comparable à des nuées, à des couches de vapeurs condensées d'où fulgurent des rayons, comme ceux émis par les étoiles ; mais il me semble qu'à un moment donné un brouillard surgit et forme écran entre eux et moi !... Quel tableau grandiose et sensationnel !... Je sens mon regard fasciné par le zénith, alors qu'en d'autres circonstances ma vue se porte de préférence vers le point opposé !

A ce même sujet, Mrs. Denton déclare que cette vision, dans son ensemble, lui laisse l'impression dominante que le tout s'agite et obéit à un mouvement de rotation autour d'un axe prodigieusement infini.

Je m'en rends parfaitement compte, dit-elle, et vois très distinctement comment s'effectue ce mouvement giratoire immense, abandonnant, dans le cours de cette rotation éperdue, des étincelles et des parties ignées qui se condensent à l'arrière en se soudant en forme de queue en éventail. Puis, pendant cette course folle, le bolide errant modifie sans cesse sa forme et son aspect général. Je vois la trace d'un système de veines, véritables filons métalliques internes ; l'extérieur est grumeleux, garni d'anfractuosités multiples. Des ces veines jaillissent des rais de lumière, absolument comme les poils que porte un épi de blé... Présentement, je distingue une construction en bois non dégrossi et que je crois être un temple ; à l'intérieur, je vois une pierre garnie de trois aspérités... Cela me rappelle les temples des Aztèques, en tant que style !

D'ailleurs, continue M. Denton, dans bien des pays, les aérolithes ont toujours été entourés d'un grand culte. A Einès, en Syrie, le soleil fut adoré sous la forme d'une pierre noire que l'on disait être tombée du ciel. Pline rapporte un fait identique, quant à une autre pierre qui fut recueillie à Abydos. La sainte Kaaba, à la Mecque, de même que la grosse pierre de la pyramide de Cholola à Mexico, ont une origine et une histoire identiques. Il est très possible que le débris de roche dont il a été question plus haut ait été détaché d'un aérolithe qui fut entouré d'un culte spécial par une race qui vivait alors dans l'Ohio, antérieurement aux Indiens. Cet aérolithe a été effectivement recueilli dans les dépendances de la ferme d'un colon installée aux environs de Fainesville dans l'Ohio. Cela formait un gros bloc siliceux, d'aspect sombre, du poids total de cinq à six cents livres, et recouvert d'une épaissee couche vitreuse. En fractionnant cette masse de silex, l'on mit à jour un réseau de filaments métalliques qui ne laissèrent aucun doute sur l'origine météorique de cette pierre.

En d'autres circonstances, alors que l'on venait de placer dans la main de Mrs. Denton un débris de lave solidifiée, d'origine météorique probable, celle-ci s'exprima comme suit :

Je me sens entraînée par une force ascensionnelle qui tient du vertige, et tout, autour de moi, semble être soumis au même mouvement... Je ressens aussi une influence mystérieuse, semblable à celle qui se manifeste chez tout sensitif pressentant un tremblement de terre imminent... Je continue à subir l'ascension qui m'entraîne de plus en plus rapidement, avec des alternatives d'oscillations et de chutes légères, décrivant ainsi, sans heurt, les courbes d'abscisses successives d'une asymptote indéfinie... Je vois, au cours de cette envolée vertigineuse, apparaître, juste en face de moi, un torrent de lumière !... Que cela peut-il bien vouloir signifier ?... Des éclairs se succèdent jetant un vif éclat dans une suite ininterrompue ! Ce tableau est d'une grandeur terrifiante ! Au fur et à mesure que j'avance dans cette course échevelée, le tableau se modifie... Je me sens envahie par des angoisses indéfinissables ; car tout cela, je le répète, me paraît engendré par une puissance mystérieuse qui tient du prodigieux ; je discerne au loin deux courants lumineux à travers un épais brouillard ; tout à coup, je perçois les éclats tonitruants d'un fracas terrible qui m'emplit d'épouvante, et tout me semble être le théâtre d'un chaos affreux... Je n'imagine pas que jamais pareil bouleversement ait pu se produire sur terre !... Je vois des rochers d'une taille gigantesque, de la hauteur d'une montagne, éclater sous une poussée titanesque et se rompre dans un fracas assourdissant ; j'en vois les énormes débris se heurter dans une culbute épouvantable !... Jamais il ne m'avait été donné d'assister à quelque événement d'une aussi effroyable envergure ! Toutes ces accumulations de rochers s'entre-choquant furieusement ne portent pas la moindre trace de verdure ! Quels abîmes sous mes pieds !... Ma vue parvient à plonger très avant dans ces gouffres qui me paraissent être d'une insondable profondeur... Je continue à errer sur une étendue de plusieurs centaines de milles, et je me vois planant à tire-d'aile au-dessus de la surface d'un monde inconnu ; car il s'agit bien là d'un monde en réalité dont je distingue les continents et les mers...

Le météorite venait de raconter le cataclysme terrifiant qui avait agité son monde d'origine, c'est-à-dire sa propre histoire !

6ᵉ Cas. — *La Catastrophe d'Herculanum à Pompéi.* — L'on remet au médium un débris de tuf, d'origine volcanique, provenant des fouilles pratiquées à Pompéi ; après avoir pris, au préalable, toutes les précautions pour laisser le médium dans une ignorance absolue quant à la nature et la provenance de l'objet placé dans sa main.

J'aperçois des peintures murales, s'écrie le médium tout aussitôt ; ce sont de grandes fresques qui me font l'effet de décorer les murs intérieurs d'une habitation confortablement organisée... Ensuite, je vois... j'identifie ce milieu qui me paraît appartenir assurément à un pays et une époque déjà anciens ; cette impression de mise au point chronologique est très nette. Je perçois les détails de cette construction d'un âge passé... les ailes de la façade, tournée vers la mer, sont flanquées de tourelles carrées. J'entends le bruit que produisent de longues draperies qui, à l'intérieur du bâtiment, font office de rideaux et qui sont agitées par le vent. Devant moi et sur ma gauche, au fond d'un petit enclos qui affecte la forme d'une cour intérieure, mon regard se heurte brusquement à un obstacle dont je m'efforce de reconnaître la nature. Il me semble que cet obstacle n'est autre que le voisinage d'une immense montagne immédiatement contiguë à cette demeure. Sa cime est tellement élevée que pour la jauger du regard je suis obligé de relever entièrement la tête. L'élévation du niveau du sol est à angle vif et la base même de la montagne... Celle-ci me fait l'effet d'être le siège d'un volcan ; car, à présent, je vois au sommet un jaillissement ininterrompu de fumée, de pierres ignées, d'étincelles et de vapeurs... La violence qui préside à cette éruption est telle que de loin celle-ci présente l'aspect d'une énorme colonne très épaisse et rectiligne, telle une cheminée gigantesque qui, arrivée à une certaine hauteur, s'infléchit de toutes parts, et, en s'élargissant sur son pourtour, se répand sur la région environnante.

La montagne donne l'impression d'un immense étui arrondi et dont l'intérieur présente une cavité d'une profondeur insondable. Le cratère extrême ne possède qu'un orifice d'un diamètre réduit comparativement à la capacité évidée de la partie interne... Le volcan possède un deuxième cratère qui vient de se frayer un passage et je distingue que celui-ci, s'il est d'un moindre volume que son voisin, accuse, en revanche, une activité bien plus prononcée... Je me trouve placée, en ce moment, entre ces deux sommets, et je continue à gravir vers le sommet le plus élevé... J'entends gronder furieusement à l'intérieur de la montagne... De quelle profondeur monte ce tumultueux fracas ?... L'impression que je ressens de cette phase particulière n'est plus la même que celle du premier moment... Il me semble étrange que je n'aie pas perçu tout cela de prime abord... car rien n'est comparable à ce qu'il m'est donné de distinguer à présent !... Le volume de matières rejetées est effrayant et dépasse toute imagination... Ce n'est pas de la lave, au contraire, et cette masse s'élargissant graduellement sous l'aspect d'un colossal nuage d'un noir opaque qui s'abat en énormes flocons, va se précipitant sur toute la région environnante qu'elle recouvre comme un crêpe sans limites... Je puis très difficilement me rendre à l'épouvantable évidence de la réalité, tant sa vision me paraît fantastique et inédite. Il me paraît qu'à présent l'œuvre de destruction doit être arrivée à son apogée et qu'il ne reste plus rien à engloutir. Quel coup d'œil plein d'effroi !... Tout cela siffle en tempête déchaînée, bouillonne et passe en tourmente.

Il me paraît aussi qu'à présent des torrents d'eau sont également expulsés par le volcan ; tout d'abord, tout paraissait être abandonné à l'action titanesque de scories et de matières enflammées ; mais maintenant ce sont bien des masses d'eaux brûlantes que la montagne se met à vomir et à déverser furieusement dans la plaine, celles-ci balayant avec rage tout ce qui se trouve sur leur passage : cendres, scories en fusion, rochers, etc., après avoir raviné à fond l'intervalle qui sépare les deux cratères... Quelle catastrophe dévastatrice pour ce pauvre pays !... Il ne saurait être question, en effet, d'un simple frisson sismique, d'une secousse passagère, mais bien d'un cataclysme sans précédent, profond dans son horreur et irrémédiable dans sa durée. Toute la partie basse de la montagne est submergée par le fléau, et il semble que ce linceul de mort s'étende dans un rayon de plusieurs milles sur les environs. Tout est assombri par des ténèbres impénétrables qui augmentent d'autant l'horreur du tableau !... Entre temps, des éclairs éclatent rapides, aveuglants et vont se perdre, en partie, dans l'intérieur des couches d'épais nuages accumulés, après être sortis du flanc des masses ignées qui sont rejetées à l'extérieur, avec accompagnement de détonations qui font trembler les flancs de la montagne. Je ne crois pouvoir attribuer cette force effrayante qu'à une puissance magnéto-électrique, la seule qui soit assez agissante pour produire de tels effets dynamiques.

M. Denton s'adressant au médium, l'invite à quitter l'altitude élevée d'où elle exerce sa vision et lui demande d'aller se rendre compte de ce qui se passe dans la plaine basse de cette région dévastée.

Là-bas, en dessous de moi, à mes pieds, répondit-elle, je vois un bouleversement chaotique complet ; je ne distingue que ruines et épaves ; ou, si vous préférez, un effroyable désordre de cendres et de poussières accumulées... Je ne puis repérer ni reconnaître exactement aucun point particulier ; il est impossible de reconnaître quoi que ce soit de ce qui préexistait... Je suis secouée d'angoisse et d'effroi... je n'aperçois plus aucun être vivant... Cette impression muette me remplit d'horreur !... Je devine combien épouvantable doit être la terreur des malheureuses victimes... Les impressions qui me jettent dans un trouble sans mesure me laissent haletante ; c'est une terreur indéfi-

nissable qui règne partout... Nous devons nous trouver à Herculanum ou Pompéi !... Il ne s'agit pas d'une fantaisie atroce de mon imagination, mais bien d'une horrible réalité !... Par intuition, j'aperçois certaines des malheureuses victimes, ensevelies vivantes, se croyant frappées par la colère des dieux... Il y a là une inénarrable lutte à mort ; des supplications farouches, affolées, une terreur aveugle dominante, et maintenant que ma vision se précise et que j'arrive à pénétrer du regard, je vois beaucoup de ces malheureux arrivés au dernier affolement se tordre désespérément les mains, pendant que d'autres tendent vainement leurs bras suppliants vers le ciel courroucé...

M. Denton ajoute, à titre d'indication, que jamais auparavant le médium n'avait lu de relation ayant trait à cette catastrophe...

Dégageons, en passant, le point intéressant relevé dans la description générale faite par le médium : celui de l'action destructrice exercée par les eaux limoneuses rejetées du volcan, qui en charriant les cendres avaient envahi et inondé la cité dont elles amenèrent la destruction complète. Il est acquis, en effet, à la suite des fouilles poursuivies à Pompéi, que celles-ci ont mis à jour des traces indélébiles et unanimement partagées par l'opinion, qui ne laissent aucun doute sur l'envahissement brutal d'un élément liquide. De nombreux emplacements conservent les empreintes laissées par des eaux chargées de limon.



Ces quelques exemples suffiront amplement pour servir de titre de préface autorisée à la merveilleuse faculté de la psychométrie. L'ouvrage de M. Denton renferme d'ailleurs encore beaucoup d'autres relations psychométriques, non moins merveilleuses et palpitantes d'intérêt. A cet effet l'on employa des pierres provenant de mausolées et de tombes royales existant à Thèbes, de la montagne des Oliviers, près Jérusalem, de débris de roches de la cataracte du Niagara, de morceaux de quartz prélevés sur les glaciers des Alpes helvétiques, d'échantillons de charbon tirés des mines d'anthracite de la Pensylvanie, de fragments ramassés dans les ruines du temple de Minerve à Béjà ; de pièces diverses découvertes dans les fouilles de l'ancienne Rome, de morceaux de marbre extraits au Liban ; de résidus de minerai apportés des régions polaires, etc., etc.

Il y a lieu de remarquer, qu'en toutes ces circonstances, les descriptions données par les médiums furent d'une précision et d'une netteté caractéristiques, sans que ceux-ci eussent eu jamais, au préalable, la moindre connaissance de l'événement dont ils allaient se faire les traducteurs, étant donnée leur ignorance complète du genre et de la nature de l'objet : débris de pierre quelconque, morceau d'os, fossile, etc., etc., qui leur servait de pièce à expérience psychométrique. Nous ajouterons même que sous ce rapport l'on est allé jusqu'à grouper, pêle-mêle, dans une armoire scellée, plusieurs de ces objets témoins destinés aux expériences, en laissant au médium le soin d'en faire lui-même, à tout hasard, le prélèvement, sans lui communiquer la moindre indication capable de lui révéler l'origine ou la nature de l'objet

(La fin au prochain numéro.)

(Traduit de *Die Uebersinnliche Welt* (Munich), par Hamilcar.)

Quelques gouttes de sang sur un exemplaire des « Annales »

Le « Miracle » de la Sainte Epine, à Andria

Nouvelles hypothèses sur le « Miracle de Saint-Janvier »

Le sang qui suinte d'une image à Buenos-Ayres

Senones (Vosges), le 9 octobre 1908.

Monsieur le rédacteur en chef,

Voulez-vous me permettre de vous signaler le fait suivant qui est arrivé hier à une personne fort honorable, toute disposée à affirmer elle-même la chose, ainsi que deux témoins qui étaient présents. Voici :

M. Laurent, receveur des postes à Senones, se trouvait à son bureau, lisant un numéro des *Annales des Sciences Psychiques* que je lui avais prêté, lorsque tout à coup, il vit apparaître sur une des pages de cette revue une gouttelette de sang, pas plus grosse qu'une forte tête d'épingle. Avec son doigt, il l'essuya pensant qu'elle venait de lui. Retournant la page, il vit, quelques instants après, apparaître une autre goutte, pareille à la première, qu'il essuya également avec le doigt. Il se mit alors à chercher où il pouvait bien saigner, et après avoir examiné

bouche, nez, s'être regardé, essuyé la figure, la tête, les mains et n'ayant rien trouvé, il chercha si une mouche ou un insecte quelconque pouvait avoir fait ces gouttelettes ; il ne trouva rien.

Il appela alors un de ses aides pour lui montrer ces taches de sang et au même instant, une troisième goutte apparaissait sur le papier. L'aide examinant la page, une goutte se forma sous les yeux du receveur et de son aide — la quatrième.

Quelques secondes après, la demoiselle du receveur venait examiner aussi la chose et, devant ces trois personnes, une nouvelle goutte se formait sans qu'elles puissent voir d'où elle venait, ni d'où elle tombait.

Quatre de ces gouttes ont été étendues par le doigt ; une est restée telle qu'elle était, ronde : toutes sont très apparentes sur le papier.

La fille du receveur, qui réussit l'expérience dite « de la clef », a demandé par celle-ci d'où venait ce sang et il lui a été répondu « de sa mère, morte depuis peu ».

J'ai la revue maculée ; si ce fait vous intéresse, je puis vous faire donner les attestations et vous envoyer la revue.

Je pense que M. Laurent, comme fonctionnaire, ne verra pas d'inconvénient à vous livrer son nom.

Agréez, monsieur, mes sentiments dévoués.

EUGÈNE LOUIS.

Senones, le 19 octobre 1908.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Pour répondre à votre lettre, j'ai l'honneur de vous adresser par ce courrier, paquet recommandé, le numéro des *Annales* maculé de taches de sang, de provenance inconnue.

En même temps, je vous adresse l'attestation des personnes qui ont été témoins du phénomène.

Je ne vois rien autre à ajouter comme preuves. J'aurais pu faire légaliser ces signatures ; je puis le faire encore si ma qualité de premier suppléant de justice de paix et d'ancien maire de Senones ne vous semblent pas des garanties de moralité suffisantes.

Je connais M. Laurent, receveur des postes ; c'est un homme froid, ne s'emballant pas, très scrupuleux, très franc et dont la parole ne peut être mise en doute.

Il a fait toutes les recherches possibles pour trouver la source de ces gouttelettes, il a fait les suppositions les plus folles plutôt que de s'arrêter au phénomène psychique.

Je terminerai en me portant garant de la parole de M. Laurent.

Tout à votre disposition, le cas échéant, je vous prie d'agréer, monsieur, etc...

EUGÈNE LOUIS.

ATTESTATION

Je soussigné, LAURENT, receveur des postes et télégraphes à Senones (Vosges), atteste et affirme de la manière la plus formelle l'authenticité du fait suivant qui s'est produit sous mes yeux le 9 octobre 1908, vers 4 heures du soir.

Etant en train de lire, sur mon bureau, un article des *Annales des Sciences Psychiques* que m'avait prêtées M. E. Louis, je vis apparaître tout à coup, sans l'avoir vue se former, une gouttelette de sang, grosse comme une forte tête d'épingle. Je l'effaçai avec le doigt, pensant que ce sang venait de moi. Je retournai la page sans m'occuper du fait, lorsque quelques instants après une seconde gouttelette apparut, dans les même conditions que la première. Je l'effaçai encore, mais ne voulant pas maculer davantage cette revue, je cherchai d'où venait ce sang, de la bouche, du nez, de la tête, des mains ! J'eus beau chercher partout, il n'y avait pas trace de sang sur moi ; j'examinai s'il venait du plafond, d'un insecte quelconque ; rien, je ne trouvai rien.

Il se trouvait dans la même pièce que moi ma fille et deux autres personnes. J'appelai une jeune fille pour lui montrer la chose, et au moment même où elle arrivait près de moi, je vis une troisième goutte se former, puis une quatrième et celle-ci sous les yeux de deux témoins.

Ma fille s'étant approchée de nous, une cinquième goutte se fit sous nos yeux à tous quatre.

Ces cinq gouttelettes de sang, qui se sont formées, comme il est dit plus haut, sans cause apparente, sans explication possible, existent sur l'exemplaire : quatre ont été étendues avec le doigt, une est intacte.

Les soussignés déclarent ne s'être jamais occupés de ces questions et être très incrédules en ce qui concerne l'explication spirite qu'on pourrait leur donner.

Senones, le 13 octobre 1908.

JULIETTE LAURENT.

LAURENT,
receveur des Postes et Télégraphes.

P. BOUDOT,
aide des Postes à Senones.

Mlle H. WOHLGEMUTH,
aide des Postes à Senones.

Le fascicule sur lequel se sont produites les gouttelettes de sang en question est un exemplaire du numéro du 16 août-1er septembre 1908. Les petites taches de sang qui ont été décrites par M. Laurent dans le document qu'on vient de lire sont évidemment celles qu'on voit aux pages 248, 250 et 251 ; mais en plus de celles, il y en a au moins cinq autres, un peu plus petites, mais ayant exactement la même

apparence, surtout si on les examine à la loupe : trois sont sur la couverture, l'une à la page 246, la dernière à la page 247 (1).

Aucun de nos lecteurs ne s'étonnera probablement de ce que nous ayons gardé ce fait dans nos cartons, jusqu'à ce jour, sans nous décider à le publier. Sa nature supernormale ne paraît point, en effet, assez caractérisée pour qu'on puisse lui attribuer une réelle importance : on a vu que les témoins mêmes du fait paraissent partager cet avis. Nous nous sommes toutefois décidés à cette publication aujourd'hui, devant nous occuper de faits religieux, dont le côté matériel se rapproche de celui que l'on vient de lire. Nous nous y sommes décidés parce qu'en somme, on ne peut se former une idée adéquate sur ces prétendus phénomènes qu'en recueillant et en examinant les faits similaires qui peuvent se produire ; or, si on les écarte systématiquement *a priori*, quand ils paraissent se présenter, jamais on n'en viendra à bout. Il est seulement bien entendu que nous avons publié le fait de Senones à titre purement documentaire, sans que nous y attachions pour le moment une signification précise.

L'un des faits religieux auquel nous faisions allusion plus haut, est le prétendu « Miracle de la Sainte Epine », qui se produit périodiquement à Andria, comme le fameux miracle de saint Janvier à Naples, et qui vient justement de se reproduire le 25 mars dernier.

Andria est une ville de 30.000 habitants, dans les Pouilles ; elle est le siège d'un évêché ; elle a eu dans le temps une importance de beaucoup supérieure à celle qu'elle a aujourd'hui.

Lorsque Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, qu'il avait accompagné dans sa première croisade, reçut du pape Urbain IV l'investiture du royaume de Naples et de Sicile, parmi les moyens qu'il employa pour se concilier ses nouveaux sujets, il y eut celui-ci : il fit présent à la ville d'Andria d'une des épines de la sainte couronne que saint Louis avait rapportée de la Terre Sainte et pour laquelle il faisait ciseler la Sainte-Chapelle.

Cette épine est depuis lors vénérée dans la cathédrale d'Andria. On peut l'y voir toujours. Elle porte des taches qui ont en temps ordinaire une couleur de lie de vin défraîchie. C'est surtout la pointe de l'épine qui est ainsi colorée.

Or, chaque fois que le Vendredi Saint coïncide avec la fête de l'Annonciation, ces taches deviennent d'un rouge vermeil, comme si l'épine s'empourprait d'un sang fraîchement jailli. C'est plus qu'une tradition purement orale, puisque le prodige est dûment constaté dans des actes notariés ; les archives d'Andria possèdent des actes dont la série part de 1864 et remonte jusqu'aux années 1712, 1701, 1644 et 1633.

Nous avons dit que le « miracle » s'était produit pour la dernière fois en 1864 ; il devait se renouveler cette année, le jour du Vendredi Saint. L'attente était d'autant plus grande que les socialistes, assez nombreux dans cette localité, mènent dans le pays une propagande anticléricale violente, et n'ont naturellement pas manqué de dénoncer d'avance le miracle comme une supercherie éhontée des prêtres, sans toutefois indiquer très exactement comment cette supercherie pouvait se faire.

Les autorités ecclésiastiques redoublèrent alors de précaution. Dès le 10 juillet de l'année dernière, l'évêque, Mgr Staiti di Brancaleone, réunissait dans son palais le préteur (juge de paix), le maire, le maréchal des carabiniers, six médecins, trois pharmaciens, un notaire et les représentants du clergé, en tout 20 personnes. Il faisait apporter en leur présence le reliquaire. Il faut citer les termes de l'acte notarial, déposé et enregistré aux archives d'Andria à la date du 14 juillet 1909 :

Monseigneur l'évêque ayant présenté le reliquaire où est déposée la Sainte Epine, acte lui est donné qu'il est le même que celui décrit dans l'acte précédent du notaire Cristiani du 12 avril 1864. La Sainte Epine est enfermée dans une cloche de verre, clôturée à sa base par un cordon de soie attaché par un sceau aux armes de Mgr Staiti.

Puis les médecins, pharmaciens et experts, après avoir examiné, font les déclarations suivantes : Pour mieux observer la Sainte Epine et la voir à nu, ils ont rompu le sceau de cire, et enlevé la cloche de verre. Ils ont alors procédé à une étude minutieuse et immédiate de la relique, en se servant de loupes.

Ils confirment en tous ses détails la description faite dans le procès-verbal de 1864, etc.

Puis la cloche de cristal a été replacée sur la base du reliquaire ; sa fermeture a été assurée par deux lacets de soie rouge, qui ont été scellés par-dessous le reliquaire au moyen de quatre cachets, deux portant le timbre : *Pretura di Andria* (justice de paix d'Andria), et deux les armes de l'évêque Staiti. Ces sceaux, de cire rouge, sont placés de telle sorte qu'on ne peut ouvrir le reliquaire ni extraire la Sainte Epine sans les rompre ou les endommager.

Le reliquaire est ensuite placé dans un étui de bois ; il avait été lui-même dûment fermé et scellé par quatre cachets de cire rouge, dont deux portant l'empreinte de la mairie d'Andria, et deux de la justice de paix.

Ensuite, on a fermé l'étui et on l'a attaché avec

(1) L'article qu'on peut lire dans ces pages ne paraît avoir rien de remarquable au point de vue dont nous nous occupons ; c'est un récit de notre excellent confrère le capitaine H.-N. de Frémery, intitulé : « Mes Expériences dans un Cercle spirite de la Haye ».

un ruban blanc, qui a été assuré aux extrémités par cinq cachets de cire rouge, dont un de la municipalité, deux de la justice de paix, deux portant les armes de Mgr Staiti, évêque d'Andria; Ange Fanizza, juge de paix; A. De Stefano, maréchal des logis des carabiniers; M. Nicola, archidiacre de Troie, protonotaire apostolique; Drs Terlizzi, Chicco, Lops, Merra, Sgarra, Marano; Richard Chiappa, notaire, etc.

On arrive au Vendredi Saint, 25 mars 1910; la cathédrale est remplie d'une foule hostile en partie. Le reliquaire est apporté sur l'autel majeur de la cathédrale. On constate l'intégrité de tous les sceaux de l'enveloppe. On les brise, on en retire le reliquaire, et on expose la relique sous sa cloche de verre, toujours scellée. Les prières commencèrent, dirigées par l'évêque lui-même; les supplications se prolongèrent, devenant de plus en plus anxieuses chez les fidèles, « mais il ne plut pas à Dieu — écrit l'organe de l'évêché — d'accomplir le prodige désiré, et nous courbâmes le front en adorant devant ses jugements inscrutables ». A 6 h. 1/2 du soir, les autorités civiles, pour des raisons d'ordre public, voulurent qu'on renvoyât le peuple et qu'on fermât l'église. Alors la relique, toujours cachetée, a été reportée à l'évêché, et la Commission rédigea un verbal négatif.

Le lendemain matin, la cathédrale était de nouveau remplie de peuple, et la relique y fut rapportée en procession, et déposée sur l'un des autels.

Les supplications recommencèrent; on implorait à haute voix le prodige, on gémissait, on pleurait. Lorsque l'archiprêtre Cristiani, qui célébrait les fonctions du Samedi Saint, entonna le *Gloria* de la Résurrection, un prêtre, s'étant levé et ayant observé attentivement la relique, remarqua les premiers symptômes du « miracle ». On crie de joie, on agite les mouchoirs; on dut écarter un peu le peuple, avec l'aide de la force publique. Il fallait en effet convoquer d'abord la Commission de la veille pour la constatation officielle du « prodige ». En attendant, les taches de l'épine continuaient à rougir. Les Commissaires arrivèrent, examinèrent attentivement les changements qui s'étaient produits dans l'Epine, vérifièrent les cachets des autorités civiles et ecclésiastiques, laissés intacts la veille, et, l'un après l'autre, sous la foi du serment, proclamèrent au peuple le « miracle » qui s'était produit. Les Commissaires se retirèrent ensuite avec les notaires à l'évêché, et rédigèrent le procès-verbal de constatation.

Le lendemain matin, les taches de l'Epine avaient repris leur couleur habituelle; c'est pendant qu'on les transportait de l'Evêché à la Cathédrale, en procession, que les taches reprirent leur couleur rouge, qui dura toute la journée. La même chose se vérifia dans les journées suivantes : aussitôt que l'Epine était portée à l'église pour l'adoration des fidèles, le « miracle » se renouvelait; quand on la rapportait à l'Evêché, les taches reprenaient bientôt leur couleur normale de lie de vin défraîchie. Si nous devons en croire ce récit publié sous la direction de l'Evêque, on remarquait que le rouge des taches s'étendait fortement, de temps à autre, aux moments les plus solennels, comme au moment de la bénédiction donnée au peuple.

Les circonstances spéciales dans lesquelles se produisait le « miracle » devraient remplir d'aise notre ami M. MARCEL MANGIN, dont elles paraissent, jusqu'à un certain point, confirmer l'hypothèse avec laquelle il a tâché d'expliquer le miracle similaire de l'ampoule du sang de saint Janvier à Naples, c'est-à-dire qu'il s'agirait d'un phénomène médiumnique : l'apport du sang de quelques-uns des assistants, que l'enthousiasme religieux met dans un état psychologique spécial (1).

Il est à peine besoin de dire que la supposition de M. M. Mangin, si elle a été généralement trouvée originale et intéressante, ne pouvait pas contenter tout le monde. C'est d'abord M. L. CAVÈNE, auteur du livre analysé par M. Mangin même (2), qui la combat dans une longue lettre dans laquelle il expose les arguments de nature en partie matérielle, en partie religieuse, qui militent, selon lui, pour l'hypothèse catholique du phénomène. Ces arguments sont loin d'être négligeables, mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on les retrouve, en très grande partie, dans une autre critique de l'essai publié par M. M. Mangin — critique venant d'un spirite, et ce qu'il y a de mieux, d'un pasteur évangéliste : le Rév. E. SENAREGA, de Florence, qui l'a fait paraître d'abord dans la *Rivista Cristiana*, le plus important organe du Protestantisme italien, et ensuite, avec plus d'étendue, dans la *Filosofia della Scienza*, de Palerme (numéros de décembre 1909, et mars 1910).

M. Senarega n'appuie naturellement pas l'explication catholique du phénomène, mais lui aussi, il ne croit pas qu'on puisse parler d'une supercherie, tant qu'on ne découvre pas le moyen par lequel elle serait perpétuée; seulement, il doute que l'hypothèse « psychique » fournie par M. Mangin soit suffisante.

L'hypothèse de l'*apport*, à laquelle parvient M. Mangin — dit-il — est viciée par un « défaut de logique », puisqu'elle est contredite par les modalités dans lesquelles (je ne dis point : *par lesquelles*) le « miracle » de saint Janvier se réalise dans les différentes circonstances.

Le distingué rédacteur des *Annales* est d'avis qu'un *quantum* de *sang vivant* s'extériorise de la foule rem-

(1) *Annales des Sc. Ps.*, juillet et août 1909.

(2) *Le Miracle de saint Janvier*, par M. Léon CAVÈNE, professeur au collège de Cette. (G. Beauchesne, éditeur, Paris 1909. — Prix : 5 francs.)

plie de ferveur religieuse, ou plutôt des *parentes* du saint, et vient s'introduire d'une façon surpernormale dans les ampoules, « en faisant revivre le sang ancien, ou en le remplaçant ».

Seulement — et voilà le point faible de cette hypothèse — le « miracle » est antérieur à la foule; la foi populaire est venue après l'observation du prodige; c'est donc celui-ci qui a produit celle-là, et non point *vice versa*. On n'explique l'enthousiasme du peuple napolitain que comme une conséquence de multiples constatations du prodige, se produisant donc par un processus de casualités indépendantes de la ferveur des multitudes. On ne pourrait soutenir le contraire, comme le fait M. Mangin, sans admettre que les phénomènes spirites, anciens et modernes, ont été produits *par la croyance de l'humanité aux esprits*, alors que c'est bien l'opposé qui a eu lieu; ces phénomènes, qui se sont manifestés *spontanément toujours et partout*, ont donné lieu à cette croyance qui n'aurait jamais pu surgir sans eux parmi des hommes si différents pour ce qui se rapporte aux conditions de temps, de lieu, d'éducation, etc., etc.

... Une autre considération mérite de ne pas être négligée : les annales du miracle rapportent que le sang se liquéfia à plusieurs reprises en dehors de l'époque pour ainsi dire *liturgique*, en des occasions extraordinaires, lorsque le peuple et les parentes du saint n'étaient pas présents. En effet, le *Journal du Trésor* parle souvent de personnages illustres qui, en des mois différents, étant venus à Naples et étant allés voir le miracle, par curiosité ou par dévotion, purent — bien que *hors de saison* et d'une manière absolument privée — le constater. C'est ce qui arriva, par exemple, au cardinal Harrac (6 avril 1644), au vice-roi de Sicile (7 janvier 1656), à l'ambassadeur de la nation maltaise (1er février 1661), à Philippe V d'Espagne (12 avril 1702), etc., etc.

... Le Dr A. Amitrano remarquait dernièrement que parfois, alors que personne ne voudrait le miracle, celui-ci se produit. « Je fais allusion — dit-il — à la fête du *Patrocinio*, le 16 décembre; à cette date, quand le phénomène se produit, il est considéré comme un mauvais présage. »

... L'*apport!* C'est bientôt dit! Mais puisque ce phénomène est, dans le médiumnisme, l'un des plus difficiles à obtenir, comme le prouvent cinquante années d'expérimentation! Et à Naples, au contraire, dans les fêtes du Saint, on l'obtiendrait avec tant de facilité! Et quel apport colossal, encore! Comme le vieux sang du reliquaire se dématérialiserait périodiquement et se trouverait remplacé par du nouveau, M. Mangin arrive en somme à dire que le sang de saint Janvier n'existe plus; il y a là le sang du peuple, des parentes, qui serait renouvelé sans cesse par le processus de translation transcendantale! Eh bien! j'avoue que je trouve ce miracle un peu trop « miraculeux ». Remarquons encore qu'il ne s'agit pas de quelques *gouttes de sang*, mais d'une quantité assez forte...

Il faudrait donc, puisque les cas dans lesquels le prodige ne se vérifie pas sont bien rares, qu'au mois de mai et au mois de septembre il y ait toujours dans la foule, non pas un, non pas deux, mais dix, vingt, trente médiums à apports!

Est-ce possible? Oui, mais c'est aussi extrêmement improbable. Tout au moins l'hypothèse est bien gratuite...

Après cette critique de l'hypothèse de M. Marcel Mangin, le Rév. Senarega passe à énoncer sa propre hypothèse, « supranormale » aussi, pour expliquer le phénomène.

On sait que le *Lévitique* et le *Deutéronome* répètent que « la vie est dans le sang ». Cette idée existe encore à présent sous des formes un peu différentes. M. Senarega pense donc que le fluide vital de saint Janvier peut être encore enfermé dans l'ampoule. On peut s'étonner, sans doute, de ce qu'il en soit ainsi après tant de siècles, mais il est à remarquer que, justement, d'autres sangs qui se liquéfiaient de même encore dans le XVIe siècle, à Naples, tels que le sang de sainte Patrice et de saint André Avellino qui n'offrent plus maintenant le « miracle ». Ne serait-ce pas parce que le sang a perdu sa *vitalité?*

Maintenant, pourquoi cette *vitalité*, enfermée avec le sang dans l'ampoule, se réveille-t-elle de temps à autre, en produisant le « miracle » avec ses différentes phases?

Je suis d'avis — dit M. Senarega — qu'on peut probablement trouver la solution du problème dans la considération d'un *fait* — c'est-à-dire que, *pour obtenir le « miracle », il importe de mettre le sang en présence de la tête (crâne) du saint, qui se trouve dans le reliquaire d'argent.*

... Selon la tradition recueillie par Celano au XVIIIe siècle, le « prodige » se serait justement produit, pour la première fois, « chez une dame napolitaine qui conservait le grand trésor du sang de saint Janvier en deux ampoules de verre... L'évêque [Severus, de Naples] ayant été dans la maison avec son clergé et y ayant porté la tête du saint, le sang, qui était solidifié, se liquéfia, de façon qu'il paraissait sorti en ce moment du corps du saint. Pour mieux constater alors le miracle, on éloigna la tête du sang, qui se solidifia comme auparavant. On ramena la tête, et le sang redevint liquide; tout doute étant ainsi écarté, les deux ampoules furent apportées avec une grande joie dans la ville, et placées avec grande vénération dans la cathédrale, où le miracle a continué, depuis, chaque fois que le sang s'est trouvé en présence de la tête. »

M. Senarega croit donc qu'on peut, en se basant sur ces données, formuler deux hypothèses : 1° un *rapport* fluidique existe entre le sang et la tête de saint Janvier, de telle façon que le premier, en se rapprochant de la seconde, subit une certaine influence; 2° la tête fonctionne comme un *point de rappel* d'une *entité hyperphysique*, qui agit sur le sang en y produisant les modifications que l'on connaît.

Sans doute, si le cas du sang de saint Janvier était isolé, ces hypothèses pourraient paraître bien étranges ; mais M. Senarega est à même de citer un nombre assez fort de cas, racontés par Thomas Campanella, Pierre d'Alban, André Libavius, Hippolyte de Marsiliis, Henri Kormann, Levinius Lemnius, et d'autres, dans lesquels le sang du cadavre d'un assassiné recommence à couler, quand il est mis en présence de l'assassin (1).

M. Senarega illustre son hypothèse de plusieurs autres considérations secondaires auxquelles nous ne toucherons pas par brièveté.

Toutes ces discussions sont loin d'être inutiles, bien qu'elles prouvent combien il est difficile encore pour le moment de se faire une idée exacte sur ces questions. C'est justement pourquoi nous n'avons pas cru devoir négliger le tout petit fait de Senones.

En tout cas, il y a deux considérations que tous les psychistes ne doivent jamais perdre de vue ; la première est celle qui a été si bien énoncée par un autre protestant, l'éminent professeur Réville, de la Sorbonne : « *Il n'y a rien de plus superficiel que les explications des grands phénomènes religieux, quand elles n'ont pas d'autre base que l'hypothèse d'une imposture prolongée.* » L'autre considération est celle-ci : qu'on ne résout pas les problèmes de l'histoire, de la physiologie, de la psychologie, de la philosophie, enfin, en tâchant tout simplement de négliger ou de nier les faits qui dérangent les théories que nous affectionnons. Et pourtant ce système a été suivi de tout temps par la plupart des apologistes de toutes les religions; il est suivi aujourd'hui par la plupart des apologistes de toutes les irréligions.

Voici, maintenant, les commentaires de M. Marcel Mancin à l'article qu'on vient de lire :

On ne s'étonnera pas qu'avec ma manière d'envisager (je me garde de dire de *comprendre!*) le miracle de saint Janvier, j'aie été intéressé au plus haut point par le récit du phénomène de Senones, et que je sois tenté d'y voir un *apport* de sang. Peut-être quelque lumière nous viendra-t-elle de ce côté si, de nouveaux phénomènes se produisant, l'observation peut être faite rigoureusement.

Sans aller jusqu'à l'*apport* qui suppose une dissociation de l'atome en électrons, un transport de ces électrons et une reconstitution des structures atomique et moléculaire, on peut imaginer quelque chose de peut-être un peu moins exorbitant : le transport des molécules non décomposées. Leur petitesse qui empêche qu'avec nos microscopes et nos ultra-microscopes, même seraient-ils encore cent fois centuplés de puissance, nous puissions espérer les apercevoir, l'inconcevable vitesse dont elles sont éternellement animées, et qui est peut-être encore accrue lorsque la force psychique les entraîne, expliquent leur invisibilité totale et (qui sait?) leur introduction dans une ampoule que nous considérons comme fermée.

Myers, dont le génie scientifique n'est pas contestable, considérait les phénomènes de Stainton Moses et de Home comme authentiques. Et dans son esquisse d'une théorie de la force psychique (1) que la mort l'a empêché de continuer — malheur incalculable pour les progrès du psychisme — il parlait du contrôle de la force médiumnique sur chaque molécule matérielle individuellement. Il faut relire les nombreux exemples de cette faculté dans les expériences de Home et surtout de Stainton Moses. Ils sont peut-être encore plus stupéfiants que le miracle de saint Janvier. Mais au point de vue probatoire ils lui sont tout à fait inférieurs : ils ne se sont pas passés comme lui au grand jour devant des centaines de témoins.

Très récemment (Voir les *Annales* du 1er février 1910), M. Ochorowicz a obtenu, devant un groupe de savants, avec son médium, le transport de particules d'un liquide dans un autre liquide voisin. Il emploie le mot *particules* et non *molécules*. Je ne trouve pas le phénomène moins mystérieux. Je trouve que le mystère gît dans la faculté de direction intelligente, qu'il s'agisse de particules, de molécules, ou d'électrons.

Il faudra accepter ce pouvoir de direction des molécules comme l'on est forcé d'accepter, depuis que l'homme observe, sans y rien comprendre, les anomalies, les monstruosités produites sur le fœtus par une perception de la mère, une émotion violente pendant la grossesse. Il y a quelques jours, M. Cunisset-Carnot racontait dans le *Temps*, une histoire si curieuse de veau à tête d'ours qu'elle mériterait d'être reproduite ici en son entier. Je vois une grande analogie entre les miracles de l'idéoplastie médiumnique (direction des molécules, production de fantômes humains partiels ou complets, quelquefois fantômes d'animaux, ou même d'objets) et la matérialisation d'une idée de la mère sur le corps de l'enfant, ou bien chez les sujets hypnotiques la production d'une vésication véritable et complète sans vésicatoire ou le stigmate. Du reste sans même chercher l'exceptionnel, l'anormal, ne suffit-il pas de réfléchir sur le fonctionnement de notre admirable organisme avec son extrême complication pour admettre avec

(1) Cette épreuve du sang était une des « ordalies » ou « jugements de Dieu », les plus pratiquées à certaines époques. Voir à ce sujet l'article sur *Les Ordalies* que nous avons publié dans les *Annales des Sciences Psychiques* mêmes (fascicule de février 1907, et précisément aux pages 86 et 87).

(1) Voir la traduction que j'en ai faite (*Revue scientifique du Spiritisme*, 1908-1909 ; page 360.)

M. Edm. Perrier (1) que « notre corps a été l'œuvre de notre intelligence ». Sans doute l'intelligence a son origine dans la vie et la vie a la sienne dans les phénomènes physiques et chimiques, mais il n'en est pas moins vrai qu'à mesure qu'elle se formait l'intelligence prenait dans la direction des phénomènes organiques une part de plus en plus grande. C'est ainsi qu'on peut comprendre le progrès dans l'évolution, le perfectionnement inouï des organes et de leurs fonctions. Les religions l'attribuent à un grand architecte infiniment puissant et prévoyant mais elles devraient le déclarer en même temps, si elles étaient logiques, infiniment immoral. Dans un des plus beaux chapitres de sa « magie » Karl du Prel a montré combien de phénomènes s'expliquent par la force vitale organisatrice et téléologique.

Mais laissons là ces considérations trop générales et revenons au point spécial qui nous occupe : les miracles du genre de celui de saint Janvier.

Le rév. E. Senarega me fait dire qu'il faut chercher la cause du phénomène dans la présence d'une *foule* autour de l'ampoule. Comment a-t-il pu tomber dans cette erreur? Je parle d'apport et je dis que dans une foule il peut se trouver plusieurs médiums, mais comment peut-il supposer que j'ignore la possibilité d'obtenir un apport avec *un seul* médium? N'ai-je pas comme conclusion proposé que l'on tâche de découvrir parmi les « *parentes* » celle dont l'expression sera la plus extatique et d'expérimenter avec elle. Le jour, très ancien, où le phénomène s'est produit pour la première fois, il est presque certain qu'il a dû y avoir un seul médium. La spontanéité! personne n'est plus convaincu que moi qu'elle se retrouve à l'origine de tous les faits de médiumnité. Si le fait de Senones se confirme, il en sera un nouvel exemple très frappant. Des gouttes de sang sont projetées sur une feuille de papier, voilà le premier fait. Bien peu intellectuel. Pas aussi stupide, cependant, que les projections d'objets dans les cas de « Poltergeist ». Vient ensuite l'explication (?) spirite « c'est le sang de ta mère ». Soit! Et alors je proposerais à Mlle Laurent de conserver soigneusement ces taches et de voir, bien entendu, sous le contrôle le plus rigoureux, si le jour anniversaire de la mort de Mme Laurent ces taches se liquéfieront.

Quant à l'explication de M. Senarega par le rapport sympathique qui s'établit entre le crâne du saint et son sang vieux de seize siècles, elle est insuffisante pour les cas très nombreux où la confrontation n'a pas eu lieu. Si elle était bonne, le problème deviendrait une simple expérience de physique aussi facile à reproduire que celle de l'aiguille mise en mouvement à distance par le mouvement de l'aimant. Et je ne vois pas du tout l'analogie avec les cas où le sang d'un cadavre d'assassiné recommence à couler quand il est mis en présence de l'assassin. Un crâne de saint vieux de seize siècles ne ressemble pas à un assassin vivant. Je suis cependant très heureux d'avoir lu les articles de *Filosofia della Scienza*, qui prouvent l'érudition de M. Senarega. Les auteurs qu'il cite ne doivent pas tomber dans l'oubli. Sans doute les absurdités fourmillent dans ces vieux traités de magie et d'alchimie, mais depuis que quelques-uns de nos savants modernes — pas M. Le Bon — ont constaté la réalité de beaucoup de prodiges médiumniques, il est bien intéressant de relire les passages des savants d'autrefois qui décrivent ces mêmes prodiges, très reconnaissables malgré les différences de mise en scène. Seulement c'est tout à fait abuser des comparaisons que d'en faire comme celle que je reproche à M. Senarega. Nous n'avons pas le droit de nier la possibilité de l'apparition de sang sur un cadavre quand l'assassin est remis en présence de sa victime. Si la réalité du fait m'était prouvée, voici comment j'essaierais de comprendre la chose. Des phénomènes vitaux partiels peuvent se continuer après ce que nous appelons la mort, la mort de la personne. N'a-t-on pas constaté, par exemple, la croissance de la barbe, des ongles, sur des cadavres exhumés, dont des circonstances particulières favorisaient la conservation? Et dans les phénomènes télépathiques ou magnétiques, ce qui est peut-être la même chose (1), n'y a-t-il pas des effets qui se produisent par l'influence de l'agent sur le centre nerveux du sujet d'une manière très physiologique, je veux dire presque physique et non pas du tout intellectuelle? Qu'on se rappelle par exemple Lafontaine endormant un chien, un lion, des lézards. Ce sont les appareils de la vie organique qui sont actionnés. Or, la vie organique persiste alors que la vie *complète*, phénomène excessivement complexe malgré son unité apparente, a cessé d'être.

Le fruit séparé de l'arbre conserve longtemps une demie-vie. Un pois, prétend K. du Prel, sorti d'un sarcophage égyptien où il devait être depuis 2.544 ans, fut mis en terre et germa. Je ne vois pas d'absurdité à prétendre que la subconscience d'un assassin médium violemment ému en revoyant sa victime, puisse galvaniser les systèmes nerveux et vasculaires du cadavre et produire une hémorragie. Mais je refuse obstinément d'admettre que le crâne de saint Janvier puisse s'émouvoir et émouvoir l'ampoule ou le résidu qu'elle contient. Il n'y a plus aucune espèce de vie dans ces vénérables restes. Enfin, l'augmentation de poids du liquide mystérieux me paraît avoir été constatée par M. Sperindes, et en ce cas, l'apport serait bien manifeste.

MARCEL MANGIN.

(1) *Le Monde Vivant* (*Temps* du 9 juin 1910.).

(1) Relire BOIRAC : *La Psychologie inconnue.*

Les récits des faits de Senones et d'Andria sont composés depuis plus de trois mois, mais l'encombrement des matières et la place dont nous disposons ne nous ont pas permis de les publier avant.

En attendant, un fait nouveau, qu'il est intéressant de signaler ici, est venu se joindre aux précédents.

Les journaux argentins s'occupent, depuis quelque temps, d'un petit chromo représentant le « Sacré Cœur de Jésus », appartenant à une modeste famille d'ouvriers italiens, habitant la calle de Pichincha, n° 1135, à Buenos-Ayres ; du cœur et des mains de l'image émane constamment du sang.

Une immense quantité de personnes — écrit le spirite *Fraternidad* (juillet 1910) — ont observé longuement le tableau, qu'elles ont étudié de la façon la plus minutieuse ; elles le remirent ensuite à sa place, et, peu de temps après, virent apparaître le sang.

C'est ce que confirment et assurent, entre bien d'autres, le docteur Juan A. Martinolich, résidant dans la rue Matheu, 1138 ; le docteur Roberto Ehstein, résidant rue Balcarce, 1217 ; le commissaire de police de la 20e section, M. Picabea. Ces messieurs affirment que le sang émane du cœur, sans que le tableau soit touché par personne. Tous s'en sont assurés en approchant de l'image un mouchoir, qu'ils ont retiré taché de sang.

La *Fraternidad* propose qu'une Commission composée de MM. Mariño, Odell, Canter et Rebaudi, quatre notables spirites de la ville — le dernier un chimiste — fasse une enquête à ce sujet et analyse le liquide rouge qui se dégage du cœur de l'image.

Constancia, autre revue spirite de Buenos-Ayres, publie, dans son fascicule du 19 juillet 1910, la lettre suivante de M. Egidio A. Zamboni :

9 juin 1910.

Voilà soixante-deux jours que le « phénomène » continue. La mathématique prouve désormais, d'une manière péremptoire, la réalité de l'événement et se charge de *constater* que celui-ci ne peut être originé par la peinture du chromo (*oléographie*). Depuis le 9 avril jusqu'à ce jour, 9 juin, on a compté, en moyenne, trente gouttes chaque jour. 30 gouttes durant 62 jours, cela fait 1.860 gouttes de liquide coloré, entre les gouttes grandes, les moyennes et les petites, que nous calculons du poids d'un décigramme chacune. Nous avons donc 186 grammes de liquide, alors que le poids du papier sur lequel se trouvent peints le cœur et les mains n'atteint pas, en tout, six grammes !!!

Le tableau entier est constitué par un carton très mince auquel est attachée l'image en papier formant le chromo, et il n'y a aucun fond en bois ou autre matière quelconque.

Le fait qu'à 2 heures de la nuit, la famille, composée de 7 personnes, entend de grands coups dans les tableaux et dans le parquet ; qu'elle voit des bras et des mains matérialisés, que le médium supposé parle durant des heures entières dans son sommeil, montre bien l'intervention des esprits dans cette maison. Quand le temps est *exceptionnellement* humide, les gouttes ne paraissent point. Quand Maria Pécora tomba malade et se trouva sans forces, le phénomène cessa de se produire.

Tout cela prouve nettement que le phénomène est produit par les invisibles...

Qu'importe s'il s'agit d'esprits fanatiques ?!

Le phénomène existe-t-il ? S'il existe, employons-le en faveur de la vérité. Il faut que la science le constate : voilà l'essentiel...

E.-A. ZAMBONI, 46, Esparza.

Dans une lettre qu'il avait écrite au même journal et que celui-ci publia dans son numéro du 15 mai 1910, M. Zamboni affirmait avoir apporté à un chimiste un mouchoir sur lequel des gouttes du liquide prodigieux étaient tombées, et que le chimiste avait reconnu qu'il s'agissait bien de sang.

M. Carlos Kochler, président un centre spirite « Sol del Porvenir », envoyait dernièrement à la direction du journal argentin *El Espiritismo* une lettre dans laquelle il racontait qu'il s'est rendu le 9 juin, visiter l'image prodigieuse, avec un « médium voyant » ; il relate ce que celui-ci a cru voir, ce qui n'a d'ailleurs pas beaucoup d'intérêt pour nous, le travail inconscient de l'imagination devant nécessairement entrer en ligne de compte dans cette classe de phénomènes subjectifs. Nous nous limiterons à traduire ici la dernière partie de la lettre :

... Nous n'avons pas obtenu les gouttes que nous désirions, à cause d'une inadvertance que nous avons commise.

Au cours de la communication que nous donna le médium, je demandai si le phénomène se produirait devant nous ; on me répondit que notre désir serait satisfait dans 15 à 20 minutes. Nous attendîmes, sans perdre de vue le tableau. A l'heure indiquée, la main blessée commença à se mouvoir, comme si elle se gonflait ; elle prit une couleur de chair, et une grosse goutte apparut sur elle.

Supposant qu'elle allait tomber, conformément aux indications que le médium m'avait données, je me disposais à la recueillir dans un mouchoir, mais la goutte finit par se retirer de nouveau. La maîtresse de maison me dit ensuite que j'aurais dû approcher le mouchoir à la plaie...

AU MILIEU DES REVUES

Dessins automatiques

Dans *Occult Review* (1) d'avril dernier, un auteur qui se cache sous le pseudonyme de SCRUTATOR, présente d'assez curieux dessins médiumniques, qu'il fait précéder par quelques remarques sur ce sujet.

Tous ceux qui se souviennent d'avoir appris à dessiner une ligne droite ou une courbe régulière se sont bien rendu compte que cet acte appartient à l'ordre des actions volontaires. L'artiste ou le dessinateur expérimenté savent, par contre, que le fait de tracer une ligne ou une courbe tombe très souvent dans le domaine des actions automatiques ou involontaires. Chaque action tend à devenir habituelle, involontaire et automatique depuis le temps qu'elle a été exécutée pour la première fois — qu'il s'agisse de se tortiller la moustache, de rejeter en arrière les cheveux, de satisfaire un appétit ou de se souvenir d'un nom. Même une attitude mentale ou une manière d'envisager les choses deviennent habituelles et, partant, hors du contrôle de celui qui pense.

Qu'arrive-t-il de tous ces souvenirs « habituels » par lesquels nos actions et nos pensées se trouvent inconsciemment contrôlées ? Ils passent dans le champ de la subconscience et, de temps à autre, alors qu'ils sont réveillés par quelque stimulus suggestif venant de la conscience normale et attentive, ils émergent dans l'activité et provoquent à l'action répétitrice. L'agent stimulateur, son action sur la subconscience, et la réponse automatique passent également inaperçus pour l'intelligence qui se trouve activement engagée. Ce n'est que quand l'intelligence attentive est momentanément en repos, que ces effets automatiques se manifesteront par des sentiments de trouble, d'inquiétude et de désir. La partie subconsciente et automatique de notre être se manifeste plus fortement quand l'intelligence « attentive » est très activement engagée et préoccupée.

« Scrutator » continue en exposant, à ce sujet, une théorie physiologique moins orthodoxe et surtout moins incontestable que ce qui précède, pour expliquer comment s'opère dans le cerveau et dans le système nerveux le dualisme de la conscience, dont nous nous occupons. Il observe ensuite :

Avec cela mon intention n'est certainement pas de nier l'intervention possible d'intelligences étrangères dans la production de certains phénomènes d'automatisme. Il y a des cas dans lesquels, pour expliquer comment le médium est parvenu à connaître certaines choses, il nous faut tout au moins supposer une extension des facultés de sa conscience. La question de l'intervention des esprits dans les messages automatiques qu'on obtient par la planchette, l'*oui-ja*, etc., est entourée de bien des difficultés, et ce qu'on appelle « écriture directe » tend plutôt à compliquer la chose qu'à l'éclaircir.

En tout cas, il est toujours admis qu'un médium sait écrire normalement, mais on ne peut pas toujours admettre qu'il sache exécuter certains dessins artistiques et élaborés. Par conséquent, l'exécution rapide de dessins compliqués, due à une personne qui (pour se servir de l'expression de son mari), « aurait été incapable, même pour sauver sa vie, de dessiner un escabeau à trois pieds », ne manque point d'intérêt psychologique. Voici donc ce que m'écrit le mari en question :

« ... Il arriva qu'au commencement de 1895, alors que je me trouvais à Sidney (Australie), ma femme et moi, avec notre fils, nous étions hôtes d'une maison où on s'occupait un peu de phénomènes spirites. Il y avait des personnes qui prenaient les choses au sérieux, d'autres ne les envisageaient que comme un amusement. Moi, qui avais déjà étudié la question, je m'en occupai, naturellement, sans légèreté. Il y avait les coups frappés habituels, les mouvements de la table ; mais rien de très satisfaisant. Enfin, on essaya l'écriture automatique. Je suivis ces dernières expériences pendant quelque temps, mais ensuite, n'aimant pas l'atmosphère générale du groupe, je décidai de poursuivre les essais tout seul. Ma première tentative ne fut point heureuse ; mais le deuxième soir, j'obtins le mouvement du crayon, — mouvement qui ne tarda pas à se changer en écriture ; celle-ci prit la forme d'un message assez impressionnant, assez convaincant pour me persuader de l'intervention de quelque intelligence étrangère à ma personnalité normale. L'écrit contenait des noms de personnes, ainsi qu'une adresse qui m'était entièrement inconnue, mais dont je fus plus tard à même de vérifier l'exactitude.

» Ma femme, qui était demeurée jusqu'alors sceptique, fut si impressionnée par ce succès, qu'elle se décida à faire un effort sérieux pour obtenir des résultats semblables. Elle prit la résolution de faire une heure de séance chaque jour, et parvenir ainsi à pouvoir juger de la question. L'heure choisie fut de midi à une heure. Elle s'assit donc journellement à la table, tenant un crayon sur une feuille de papier.

» Durant la première semaine, jamais le crayon ne bougea de la place où elle le tenait. La deuxième semaine ne donna point de meilleurs résultats. Ma femme commençait à se décourager, mais j'insistai pour qu'elle ne faillît point à sa résolution. Au cours de la troisième semaine, elle obtint un mouvement produisant des lignes ondulées et des angles ; mais tout cela était plutôt grossier et sans aucune signification — quelque chose comme les tentatives d'un petit enfant pour écrire. Ces griffonnages semblaient dire, néanmoins : « Espoir ! »

(1) Londres, 164, Aldersgate Street.

» Un matin, durant la quatrième semaine, j'avais terminé de déjeuner et ma femme, ayant fini sa séance, avait été dans la salle à manger. Sur la table de la chambre dans laquelle je me trouvais étaient placées les feuilles de papier dont elle s'était servie, et sur l'une d'elles je vis un dessin de caractère oriental, ressemblant aux sculptures de quelque temple indien ou maori. Je pensai que cette figure avait été exécutée par quelque visiteur, sachant bien que ma femme ne connaissait absolument rien en fait de dessin. Je lui demandai qui avait dessiné cela, et je fus étonné en apprenant que c'était elle-même qui s'était sentie entraînée à le faire, durant l'heure précédente. Elle était ravie de son succès et se proposa de tenir désormais aussi une séance chaque soir.

» Elle obtint bientôt des dessins remarquables,









Réduction de grandes planches dessinées automatiquement en 20 minutes.

d'une apparence bizarre et compliquée. Un album à dessin que je lui procurai ne tarda pas à se remplir d'étranges sujets, tous d'un aspect nettement antique, quelques-uns ayant l'apparence de fossiles, de masses de têtes, d'ossements, etc. Tous ces dessins furent exécutés avec une grande rapidité ; ma femme constata enfin qu'elle pouvait être « contrôlée » aussi quand d'autres personnes étaient présentes, et même pendant qu'elle se mêlait à la conversation.

» Les dessins de têtes devinrent si fins et si petits, que je tâchai d'obtenir quelque chose de plus vaste ; alors, en se servant de grandes feuilles de papier et d'un crayon noir Conté, le médium produisit des dessins plus amples et satisfaisants. En vingt minutes exactement, ma femme acheva un travail fort élaboré, représentant une tête d'homme surmontée d'une sorte de gros casque oriental — le tout posant sur de beaux ornements compliqués. Chaque jour on obtint une de ces figures extraordinaires. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, chaque fois, les têtes étaient dessinées avec le visage tourné en bas ou en haut, c'est-à-dire vers la terre ou vers le ciel ; jamais dans la position droite, comme chacun les aurait naturellement tracés. Huit grands dessins du même genre constituèrent quatre paires distinctes de têtes, alternativement un homme et une femme, placés vis-à-vis.

» Pendant qu'elle dessinait automatiquement, ma femme ne se trouvait pas en trance ni dans un état anormal ; seulement, sa main transpirait largement, et elle parlait d'un certain « frissonnement » qui lui parcourait la main et la tête ; à l'issue de chaque séance, elle tombait en outre dans un état de grand épuisement. Comme sa santé s'en trouvait ébranlée, on cessa enfin le cours de ces expériences ; mais avant de le clore, nous obtinmes ce renseignement : que le « contrôle » s'appelait « Menthès » ; ce nom fut écrit plusieurs fois en réponse à nos questions. »

Le rédacteur de l'*Occult Review* se demande, naturellement, si ce « Menthès » n'était pas autre chose que la subconscience du médium.

CORRESPONDANCE

Au sujet d'une Séance avec Craddock

Paris, le 12 août 1910.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous me permettrez certainement de répondre quelques mots à l'article sur Craddock, publié par M. J. O. dans les *Annales des Sciences Psychiques* des 1er et 16 juillet. La séance dont il s'agit a eu lieu chez nous, et le monde spirite de Paris le sait, bien que nos noms n'aient pas été publiés. M. O. me désigne d'ailleurs suffisamment en parlant de ma nationalité.

Bien que je n'aie pas la moindre prétention à la science et que j'aie la naïveté de ne jamais accuser un médium de fraude sans preuve certaine, j'ai peut-être un peu plus d'expérience dans l'étude des phénomènes psychiques que M. O. qui assista ce soir-là, pour la première fois, à une séance de matérialisations, et dont l'article semble avoir été sollicité pour les *Annales*, tout simplement parce qu'il croyait avoir constaté quelque chose de suspect.

L'artice de M. O. est plein d'insinuations malveillantes. En parlant, avec plus ou moins d'exactitude, des voix directes, il les attribue en bloc à une « ventriloquie savante » ; c'est vite fait, mais ç'aurait été plus digne d'un investigateur impartial, d'accorder au moins au médium le bénéfice du doute et d'étudier plus sérieusement les phenomènes avant de se prononcer. Il semble que s'il faut des preuves incontestables pour affirmer un phénomène, point n'en est besoin pour affirmer la fraude.

Et de même pour les matérialisations. L'Hindou par exemple, dont l'épiderme paraît à M. O. « vivant, modelé même », dont les yeux « bruns foncés, au blanc pur, étaient grands et doux et se mouvaient de gauche à droite et de droite à gauche », dont « le teint joliment olivâtre tranchait sur un turban d'une blancheur immaculée, formant légèrement angle sur le front à la manière des Hindous », cet Hindou l'impressionne et l'émerveille, mais plutôt que d'admettre la probabilité d'un phénomène réel, M. O. préfère « penser à de la baudruche avec un système merveilleusement étudié pour le mouvement des yeux ».

Je ne m'arrêterai pas à toutes ces insinuations ; il me semble que le lecteur sans parti pris pourra en tirer lui-même des conclusions différentess de celles de l'auteur de l'article.

M. O. retient « un fait matériel, indéniable, dénotant une fraude enfantine ». C'est de ce fait que je veux parler. Voyant une lumière, M. O. a tendu sa main et a rencontré un objet dur. Comment dans l'obscurité, et surtout si son mouvement était réellement, ainsi qu'il le prétend, instinctif, a-t-il pu se rendre compte que c'était « un petit écran en bois de 5 centimètres sur 5 environ, avec ou sans armature de métal », et « enduit d'une blinde ou d'un sel de baryum »? Je le répète, dans l'obscurité complète, en faisant un mouvement instinctif de sa main, durant à peine une seconde, M. O. a constaté tout

cela, et encore les mots « avec ou sans armature de métal » indiquent-ils qu'il ne sait pas s'il s'est égratigné le doigt sur du métal ou sur du bois. C'est étonnant combien l'imagination de certains investigateurs scientifiques marche vite, quand il s'agit d'expliquer un phénomène par la fraude.

M. O. a dû, en effet, sentir un objet dur, il a pu s'y égratigner le doigt, car les lumières de Jocy ne sont point des « flammes mystérieuses », mais des corps lumineux. Jamais, dans les séances Craddock, on nous a parlé de « flammes astrales », et il n'en fut point question dans la séance dont il s'agit. Jocy nous montre des corps lumineux ayant une forme ronde, et qui seraient, d'après lui, d'une nature similaire à celle du radium. Cette substance est prise, nous dit-il, dans le cerveau des assistants, et la luminosité en est plus ou moins grande selon la quantité de phosphore fourni par ceux-ci. Ainsi, quand il y a des jeunes gens dans le cercle, ces lumières, ou pour parler plus correctement, ces corps lumineux sont plus grands et ont plus d'éclat que dans un cercle, composé seulement de personnes âgées. De même ils ont plus d'éclat par un temps sec que par un temps humide.

Il ne s'agit pas ici de discuter l'exactitude de l'explication de Jocy, mais ce que je tiens à faire ressortir, c'est qu'il n'a jamais été question de « flammes » mais bien de corps lumineux. Par conséquent, la main de M. O. a rencontré ce qu'elle devait nécessairement rencontrer : un objet dur, et son « enfantine » accusation de fraude tombe d'elle-même. Il est possible que l'explication indiquée ci-dessus n'a pas été faite, ou pas suffisamment faite, dans la séance à laquelle assista M. O., auquel cas le tort est à nous, à mon mari et moi, mais je suis certaine que la plupart des personnes qui ont assisté chez nous aux séances de Craddock, ont entendu expliquer que les lumières en question sont des corps lumineux d'une nature similaire à celle du radium. Souvent même Jocy dit : « Je vais vous montrer du radium », et il ajoute que s'il pouvait nous laisser un peu de cette substance, et si nous pouvions la conserver, cela vaudrait une somme énorme.

Avec deux autres médiums nous avons vu des lumières de ce même genre, et plusieurs fois même on nous les a mises dans la main ; elles paraissent parfaitement rondes, plates, ni froides ni chaudes, et elles n'ont aucune odeur. Elles ont une luminosité étrange, vibrante, argentée, quelque chose comme du clair de lune sur une surface d'eau légèrement mouvante, mais c'est difficile de les décrire ; cela semble être une matière plus ou moins fluide contenue dans une bogue d'une substance dense. Beaucoup d'expérimentateurs ont observé, dans les séances, des corps lumineux; ainsi William Crookes déclare dans *Recherches sur le spiritualisme* (p. 153) qu'il a vu « sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, un corps solide lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre ». M. Gambier Bolton, secrétaire de la Société Psychologique de Londres (dissoute depuis 4 ou 5 ans) raconte dans son livre *Psychic Force* (page 47), qu'il a vu « une grande lumière ronde », et il ajoute : « Elle fut placée sur ma tête, puis appuyée contre ma joue, à deux pouces environ de l'œil gauche ; la lumière n'avait ni chaleur ni odeur. »

Quant à l'incident survenu en 1906 entre M. Craddock et le lieutenant-colonel Mayhew, et au sujet duquel le procédé de ce dernier a été blâmé par le rédacteur en chef même de cette revue, les faits constatés sont *loin* d'être aussi accablants pour le médium que le croit M. O. ; malgré ce que peut en dire le Dr Grasset, la « fraude » est loin d'être « flagrante » pour les investigateurs qui ont une expérience approfondie des phénomènes psychiques et qui savent combien ceux-ci sont extraordinairement complexes.

M. O., en demandant à M. Craddock de donner « une seule fois seulement » une séance de contrôle, ne semble pas se douter qu'il en a déjà donné beaucoup. Il a donné des séances avec toutes les garanties désirables, dans la Société Psychologique de Londres, et il en a donné ailleurs. Ainsi M. Henry Llewellyn (magistrat ou avocat, je crois) a organisé dans le temps à Burslem, Staffs, une séance dans laquelle on avait soigneusement lié les mains du médium derrière son dos, les attachant ensuite au dossier de sa chaise. En outre, après la séance, le médium fut complètement déshabillé par Llewellyn et les autres assistants, tous des hommes. Un compte rendu de cette séance, dans laquelle on obtint des matérialisations, aussi bien que d'autres phénomènes extraordinairens, a été publié dans les journaux psychiques de l'époque, et un récit détaillé en a été donné à la fin d'un des livres de R. Dale Owen ; je crois que c'est dans le *Boundary of Another World*. Malheureusement je n'ai pas ce livre sous la main. M. Gambier Bolton parle également de cette séance dans *Psychic Force* (page 73), mais sans en raconter tous les détails.

Sans parler de toutes les preuves spiritiques qu'on obtient continuellement dans les séances de M. Craddock, ce médium a donc fait ses preuves, aussi devant des investigateurs d'ordre scientifique.

Quant à la photographie dont parle M. O., elle a été obtenue à la Société Psychologique de Londres, où une série de séances fut organisée exprès pour photographier Sister Amy. Elle seule se matérialisa, et ce n'est qu'après plusieurs essais infructueux qu'on obtint cette photographie à la seule lumière des cartons lumineux. La photographie étant

un peu floue, on l'a retouchée, et par conséquent, si elle est précieuse pour nous, qui considérons Sister Amy comme une amie chère, elle n'a pas de valeur comme preuve.

« Sister Amy », qui se matérialise presque toujours aux séances de Craddock, ne s'est pas montrée à celle où était M. O., les conditions manquant d'harmonie. La voix d'Italienne dont il parle n'était pas celle de Sister Amy, mais celle de Cerise.

ELLEN LETORT.

Au reçu de la lettre qu'on vient de lire, nous avons envoyé à Mme E. Letort une note d'un de nos abonnés, qui se demandait si le « corps dur ou rugueux », et lumineux, auquel M. J. O. s'était frotté, n'était pas simplement une de ces ardoises enduites de sulfure de calcium, dont les fantômes, ou prétendus fantômes, s'éclairent dans les séances de Craddock et d'autres médiums. Comme ces écrans lumineux sont préparés sans aucun mystère, les soupçons de M. J. O. auraient été dus alors évidemment à une méprise de sa part.

Mme E. Letort nous a répondu par la lettre suivante :

Paris, le 14 août.

Miss X... se trompe en pensant que la lumière à laquelle M. O. porta la main pouvait provenir des écrans lumineux. Il y en avait, bien entendu, dans la pièce, puisque les formes matérialisées s'éclairent à l'aide de ces écrans, et M. J. O. les avait vus aussi bien avant la séance que pendant celle-ci. Mais les écrans lumineux, que je prépare toujours moi-même, ont 30 centimètres sur 20, et répandent une clarté suffisante pour qu'on puisse distinguer tous les traits des matérialisations ; impossible de les confondre avec les petites lumières en question, qui n'éclairent point...

E. L.

Pour une question de priorité

Mont-en-Genevrey, le 7 août 1910

Monsieur le Rédacteur en chef,

Il est vraiment bien malaisé de se faire comprendre. Voici que M. L. Chevreuil, après et d'après le Dr Ochorowicz, pense et dit et imprime que j'ai « commis une imprudence en niant en bloc toutes les expériences du commandant Darget » (1). Permettez que je rétablisse les faits une bonne et, s'il se peut, une dernière fois. Où ces messieurs ont-ils pris que je niais en bloc quoi que ce fût ? Je ne me suis occupé publiquement que d'une seule catégorie d'expériences présentées par M. Darget : celles dont il avait saisi l'Académie des Sciences (qui d'ailleurs s'est montrée rétive, — à juste titre, selon moi.) Ces expériences consistaient à produire sur des couches sensibles la transcription de caractères tracés sur des feuilles de papier ; transcription que l'on obtenait en s'appliquant sur le front, la poitrine, etc., le papier et la plaque dûment superposés et enveloppés de papier noir.

Or, bien loin de *nier en bloc* ces faits, je les ai confirmés dans une large mesure (1). Seulement je les ai interprétés (et les interprète encore) d'une tout autre façon que M. Darget. Je suppose que c'est mon droit.

Loin d'admettre que ces phénomènes soient dus à des rayons V, *vitaux*, Z, K ou W, je prétends qu'ils ne sont dus (quand les précautions techniques nécessaires sont prises) qu'à des actions chimiques et calorifiques banales. Quand les précautions nécessaires sont omises, il peut y avoir naturellement aussi intervention d'un rayonnement quelconque : par exemple de la phosphorescence quand le papier a subi une insolation préalable (effet Niepce de Saint-Victor, décrit par ce chercheur entre 1857 et 1867 ; ce n'est pas d'hier) ; plus simplement encore de la lumière, lorsque l'empaquetage de la plaque et du papier dure trop longtemps à une clarté trop forte. Alors oui, il y a des rayons qui peuvent s'ajouter ou se substituer à l'action chimique ; mais ces rayons, inutile de leur chercher un nom ronflant : ce sont bonnement *les rayons de la lanterne*.

Voilà donc ce que l'on appelle mes « négations en bloc ! » Je n'ai dit que cela et je le répète. Que M. le Dr Ochorowicz me trouve imprudent ! Soit. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ce verdict me laisse indifférent, car en vérité il me chagrine ; mais il me chagrine pour le Dr Ochorowicz et non pour moi. Je supporte d'ailleurs le poids de mon *imprudence* avec d'autant plus de sérénité que je le partage avec la Commission spéciale nommée par l'Académie des Sciences pour étudier les phénomènes en question. Cette Commission, composée de MM. d'Arsonval et Lippmann, a fait insérer mon travail aux Comptes rendus, à l'exclusion de toute autre communication relative au même sujet. Que ceci soit dit à ma décharge, et non pour me glorifier.

Un point encore est à noter. J'ai bien spécifié, dans les documents incriminés, que je visais uniquement les faits produits par des individus normaux : vous, moi, n'importe qui. C'était d'ailleurs sous cet aspect général que les phénomènes avaient été annoncés à l'Institut et au public. Je nie si peu que les mé-

(1) *Annales*, 1er-16 juillet 1910, page 222.

(1) Voir ma note (du 11 janvier 1909, je crois) aux Comptes rendus de l'Académie des Sciences.

diums puissent agir sur la plaque sensible, que pas un d'eux ne me passe par les mains sans que je le soumette à des essais photographiques. Ainsi ai-je fait pour Eusapia, Politi, Peters, Mme Agullana, Mme Lambert, bien d'autres encore, et même, plus récemment, à Grenoble, pour le mémorable Bailey (1).

Aucun de ces essais, je dois l'avouer, ne m'a fourni de résultat intéressant au point de vue que nous envisageons ici ; mais de mes vaines tentatives je me garderais bien de conclure à une impossibilité radicale. Je crois tout le contraire, sur la foi d'un très grand nombre d'observateurs sérieux et de M. Ochorowicz lui-même. Je dis seulement que les médiums doués de cette faculté spéciale me semblent rares, et que le commun des mortels, en tout cas, n'agit pas de façon appréciable sur le gélatino-bromure, si ce n'est par la chaleur naturelle du corps humain ou sa transpiration.

J'ai déjà fait observer que si nous étions assez radio-actifs pour voiler une plaque à travers deux épaisseurs de papier noir, nous voilerions à plus forte raison les plaques que nous manipulons à nu dans nos laboratoires ; — ce qui n'est pas. — Et les ouvriers voilant de même les plaques qu'ils fabriquent, celles-ci seraient inutilisables quand nous les achèterions.

Personne encore n'a répondu à cet argument de sens commun. Je me trompe : M. Delanne m'écrivit un jour à peu près ceci : « Mais oui, précisément. J'ai un ami qui habite Lyon. Il m'a dit qu'à la maison Lumière on était fréquemment obligé de congédier tel ou tel ouvrier parce qu'il voilait les plaques en les maniant. »

Déjà nous retombions dans le cas d'individus anormaux, rares, probablement de médiums, et je n'avais aucun motif pour révoquer en doute un fait de ce genre. Néanmoins, et parce que je sais combien vite les histoires se dénaturent en passant de bouche en bouche, j'écrivis au directeur de la maison Lumière. Sa réponse fut écrasante. Elle a paru ici même l'an dernier (2) : « Nous n'avons jamais, sur les milliers de douzaines de plaques que nous avons développées, rencontré d'action sur la couche semblant due à de la radio-activité humaine. Toutes les impressions que nous avons vues ont toujours été dues à des causes bien déterminées : rayures, marques de doigts, voile de lanterne, etc... »

M. L. Chevreuil et M. Ochorowicz me permettront donc de conserver jusqu'à nouvel ordre l'opinion que je me suis faite et que je viens d'exprimer assez clairement, il me semble, pour être compris. Je n'ai d'ailleurs nulle prétention à l'infaillibilité. J'énonce en toute franchise ma croyance actuelle. Le jour où quelque fait nouveau m'aura prouvé qu'aujourd'hui je me trompe, je n'hésiterai pas à venir déclarer ici même (si vous m'ouvrez vos colonnes) : « Le sept août 1910, je crois m'être trompé. Voici pourquoi. » Et je donnerai sans fausse honte les raisons de mon changement de croyance ; car il n'y a aucun déshonneur à s'égarer quand on cherche de bonne foi.

Voilà, cher monsieur, la petite explication que je me devais de fournir aux personnes qui semblent n'avoir pas lu les documents qu'elles jugent, ou bien en avoir singulièrement oublié (ou généralisé) la teneur depuis un an passé.

Quant aux « rayons qui donnent des empreintes en couleur » pour employer la terminologie du Dr Ochorowicz, et quant à cette question de priorité à laquelle je me trouve si inopinément mêlé, je n'ai jamais écrit un mot sur ce double sujet. Il me semble que le Dr Adrien Guébhard, un excellent physicien, a passablement étudié le premier de ces deux points, il y a au moins une douzaine d'années. Le second, je m'en désintéresse absolument. Le Dr Ochorowicz aussi me paraît assez détaché d'une telle gloriole, et pour le coup je pense qu'il a bien raison. Ce droit d'aînesse ne vaut peut-être pas beaucoup mieux qu'un plat de lentilles.

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. DE FONTENAY.

(1) Cecil Husk et Craddock, à Londres, se sont absolument refusés à tout essai de cette nature ; mais ce n'est pas ma faute.

(2) *Annales*, 1er-16 juin 1909, page 188.

Le pari de Sir H. Maxim relativement à l'armoire mytérieuse de Fay

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans les *Echos et Nouvelles* de votre numéro de Juillet, vous publiez un très intéressant article sur une armoire mystérieuse de M. Fay et un pari de Sir H. Maxim, l'inventeur des mitrailleuses et des sous-marins qui portent son nom, article que vous terminez de la façon suivante : « Seulement, ne devons-nous pas supposer que Sir H. Maxim peut s'être trompé en quelque détail essentiel de son récit ? »

Je dois à mon amour de la vérité la déclaration suivante que j'affirme sur mon honneur : Non, M. H. Maxim ne s'est pas trompé ; il a dit toute la vérité et rien que la vérité ; car moi-même j'ai assisté à la performance incroyable, hors ligne, que M. H. Maxim a racontée, quoique je ne l'aie pas vue à Fischbourg, a racontée, quoique je ne l'aie pas vue à Fitchbourg, de 1875 à 1876.

J'étais alors une jeune fille en pension chez les dames Rontledge, pour me perfectionner dans la langue anglaise. Avec mes autres compagnes, ces dames nous conduisirent un jour au Casino où nous assistâmes, à notre plus grand émerveillement, au phénomène de l'armoire que raconte votre article par la

bouche de Sir H. Maxim. Rien n'y était changé, si ce n'est que je ne puis certifier que le médium ait crié : « Tout est tranquille sur le Potomac », ce qui ne prouve d'ailleurs rien (1), vu que j'étais assise trop loin pour comprendre toutes les paroles du médium.

Mais ce que je dois ajouter au récit en question est le détail suivant.

Le médium, ou son impresario, je ne sais plus au juste lequel des deux, pria un spectateur de vouloir bien *entrer dans l'armoire* pour assister « à ce qui se passe » et c'est le propre fils d'une des dames Rontledge, un homme d'une trentaine d'années, qui se décida à accepter l'invitation fort intéressante, mais certes, très impressionnante. (Même si impressionnante que, quoi qu'il y eût foule dans la salle, *il fut le seul* à se présenter ; circonstance que j'aurais pu prendre pour une preuve de complicité, si le courageux « inspecteur de l'armoire » ne m'avait été connu personnellement et intimement).

Je disais donc que M. Rontledge entra dans l'armoire (elle était très grande cette armoire) où le médium était assis ficelé, cacheté, etc., etc. L'impresario l'invita alors à se tenir coi, la face tournée contre une des parois du meuble et le pria de donner sa parole d'honneur de ne point bouger « quoi qu'il arrive ». Cette promesse faite, on ferma l'armoire.

Les spectateurs n'eurent pas à attendre.

Intantanément M. Rontledge jeta un grand cri et instantanément encore, l'armoire se rouvrit toute grande et nous montra M. Rontledge en pantalon et chemise, tous ses autres vêtements enlevés et gisant de l'autre côté de l'armoire, tandis que le médium en transe, les yeux convulsés, se tenait immobile sur sa chaise.

Quand M. Rontledge revint nous rejoindre à nos places, nous l'assaillîmes de questions, comme de juste. Hélas ! il ne sut y répondre. Il n'avait rien vu, *ni rien* compris. « Aussitôt l'armoire fermée, il s'était senti entouré d'une foule d'êtres indéfinissables, et ses vêtements enlevés du dos, comme par enchantement, *sans que ses bras eussent bougé.* »

Voilà, monsieur, le souvenir qui est resté gravé dans ma mémoire et qui, loin de détruire le récit de Sir H. Maxim, le confirme.

Toutefois, n'ayant pas vu l'exploit en question à Fischbourg, en 1863, mais à Croydon, douze à treize ans plus tard ; en plus, le nom du médium m'échappant complètement, une question se pose : celle-ci : Etait-ce bien M. Fay qui opéra devant moi ? Si « oui », mon témoignage prouve évidemment la réalité du fait à quiconque ne veut pas me supposer intéressée à travestir la vérité ; si « non », le pari est perdu pour M. Maxim, puisque le fameux phénomène « inimitable » a pourtant été imité, et, *probablement par des prestidigitateurs*, deux mediums pouvant difficilement se ressembler jusque dans le moindre détail du phénomène médianimique. Le point à vérifier serait donc le nom du médium ayant donné sa séance au Casino de Croydon dans l'hiver de 1875 à 1876.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

CLAIRE GALICHON.

Nous avons, nous-même, assisté au tour de l'armoire magique ; c'était vers 1882. Nous ne sommes pas parvenu à nous l'expliquer, mais nous n'avons pas cru qu'il s'agit d'un phénomène spirite. Les choses se passèrent telles que les raconte Mme Claire Galichon ; seulement nous ne pouvons pas affirmer que la personne qui a été déshabillée dans le cabinet (et qui était connue favorablement par l'assistance), ait affirmé que le veston lui avait été enlevé *sans que ses bras eussent bougé* — ce qui sortirait évidemment du domaine de la prestidigitation pour entrer, tout au moins, dans celui de la suggestion, ou de l'action que peuvent exercer certains narcotiques.

Mais une chose nous paraît hors de doute : c'est que ce tour est très connu par les prestidigitateurs. La *Nature*, si nous ne nous trompons pas, en a publié une explication, avec figures à l'appui, il y a quelques années déjà. Il s'agit, naturellement, d'une armoire à double fond. Mais ce double fond — disons-nous — n'explique pas « l'instantanéité avec laquelle M. Fay aurait été trouvé ligoté sur sa chaise après qu'il s'était montré au-dessus de l'armoire, les mains parfaitement libres », hormis qu'un sosie du « médium » se soit fait voir à sa place ; comme il n'explique pas qu'on puisse retirer un veston à un homme sans lui bouger les bras. Mais M. Rontledge ne s'est peut-être pas aperçu, dans l'état où il se trouvait, de cet acte, exécuté avec beaucoup de rapidité, de légèreté et d'adresse.

C. V.

(1) Cette phrase n'avait évidemment une signification que tant que durait la guerre de Sécession aux Etats-Unis. — N. de la R.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Une Enquête sur la « Maison hantée » de Saint-Nicolas-du-Port

Les lecteurs se souviendront que nous avons reproduit de *Paris-Journal*, sans y faire de commentaires, l'histoire d'une « maison hantée » de Saint-Nicolas-du-Port, près Nancy (livraison d'avril dernier, p. 127).

Quelque temps après, un membre de la S. U. E. P., section de Périgueux, s'étant adressé au commissariat de police de Saint-Nicolas pour lui demander quelques renseignements à ce sujet, reçut du commissaire la lettre suivante, qu'il eut l'amabilité de nous communiquer :

En réponse à votre demande en date du 12 mai 1910, j'ai l'honneur de vous faire connaître que les faits matériels, et non surnaturels, de la maison hantée de Saint-Nicolas se résument simplement à ceci :

Une jeune bonne, à cervelle quelque peu détraquée s'est amusée à briser un certain nombre de vitres de l'immeuble occupé par son patron.

Elle fut obligée de reconnaître sa culpabilité pour tous les faits où des preuves matérielles furent réunies contre elle et continua à nier les autres. Elle agissait avec une réelle adresse et dans deux circonstances différentes :

1° Etant seule, elle brisait les vitres de l'intérieur de l'habitation, c'est-à-dire de l'intérieur à l'extérieur ;

2° En compagnie d'autres personnes, elle lançait des projectiles, pendant et chaque fois que les personnes l'accompagnant lui tournaient le dos.

Signé : MICHELET.

Nous avouons franchement n'avoir pas attaché à cette déclaration de M. le commissaire une importance excessive. D'abord, il s'agissait de l'affirmation d'un enquêteur — sans aucune compétence, d'ailleurs, dans les questions métapsychiques — et non pas d'un jugement prononcé par un tribunal après l'audition des deux parties. Ensuite, l'aveu de la petite servante ne se rapportait qu'à quelques faits, non pas à tous. Quand même se serait-elle avouée entièrement coupable, nous n'aurions pas prêté une foi aveugle à ses déclarations. Nous savons bien qu'on peut pour cela nous accuser de crédulité ridicule. Mais comme les personnes qui estiment qu'on peut croire aveuglément aux aveux des hystériques sont obligées d'admettre que les anciennes sorcières allaient réellement au sabbat, ainsi qu'elles s'accusaient de le faire ; qu'elles avaient un commerce immonde avec messire le Diable, etc., etc., nous préférons encore notre crédulité à celle de ces négateurs de la suggestion sur les hystériques.

Maintenant, le *Bulletin* de la Société d'Etudes Psychiques de Nancy vient de publier une bonne relation faite sur la « maison hantée » de Saint-Nicolas par M. le Dr H. Boucher. Nous croyons intéressant de la reproduire, en supprimant seulement, par brièveté, la partie théorique.

En vérité, ceux qui ne connaissent pas le phénomène spirite, ou qui ne l'ont pas suffisamment étudié, ne peuvent imaginer les dégâts qu'occasionnent, en certaines circonstances, ces forces mystérieuses désignées sous le nom d'Esprits par les spirites.

A Saint-Nicolas-du-Port, en Lorraine, dans la cour intérieure de la maison où elles se manifestèrent récemment, tous les carreaux étaient cassés, et leurs débris, où se mêlaient des projectiles de toutes sortes : boulons, pierres de toutes dimensions, clous énormes, pitons, roues de jouets, formaient au centre de la cour un amas des plus pittoresques.

Devant ce tas, le commissaire de police qui, depuis huit jours cherchait la solution de l'intéressant problème, semblait pensif.

Tour à tour, il examinait chacun de ces objets disparates, espérant, peut-être, trouver sur l'un d'eux un signe, une empreinte qui le pussent mettre sur la piste de l'auteur des dégâts.

On doit lui rendre cette justice qu'il employa, pour arriver à ce but, tous les moyens les plus propres à faire tomber le coupable dans les filets de la justice.

C'est ainsi qu'il avait fait placer, devant chacune des fenêtres donnant sur la cour, trois écrans faits de papier très tendu sur un châssis, de façon à pouvoir, en réunissant par une ligne les trous faits par les projectiles, suivre leurs trajectoires et savoir d'où ils venaient.

De plus, il avait fait occuper par des agents et des gardes toutes les mansardes voisines donnant sur la maison hantée, où lui-même s'était installé en permanence.

Malgré tout, les projectiles continuaient à pleuvoir durant le jour, sans que l'on pût apercevoir quoique ce fût.

Cependant, ce qui me frappa de suite, ce fut la forme que présentait, dans certains carreaux et dans les écrans, le passage des projectiles.

Il était net, à peu près rond, à peine étoilé sur les bords, sans éclat presque, ce qui indiquait que la force agissant sur l'objet lancé avait été particulièrement puissante.

Ainsi deux grands clous étaient encore fichés dans une vitre en le trou qu'ils avaient percé ; de plus, les éclats de verre se trouvaient profondément enfoncés dans un mur.

Pour expliquer ces faits par les moyens ordinaires, il était nécessaire d'admettre l'intervention d'instruments spéciaux : frondes, fusils à vent, arbalètes, etc., comme moyens de projection, et ces diverses

hypothèses avaient été, bien entendu, envisagées par l'autorité compétente.

Mais on dut aussitôt y renoncer car elles ne tenaient pas debout.

On ne lance pas, en effet, des pitons, des pierres grosses comme le poing avec des fusils à vent et des arbalètes, et les frondes n'eussent pu projeter des clous, la pointe en avant, durant toute leur trajectoire.

D'ailleurs, aucun de ces instruments ne fut trouvé dans la maison, malgré les perquisitions et les recherches minutieuses qui furent faites...

Aussitôt après avoir fait la constatation des dégâts et apprécié la puissance des objets lancés, infiniment supérieure à celle dont disposent personnellement les humains, j'examinai les différents habitants de la maison capables, au point de vue occulte, de déterminer inconsciemment les faits que nous avions observés.

J'ajoute que je n'eus pas besoin de longues recherches pour découvrir l'intermédiaire obligé de ces phénomènes : c'était la domestique, jeune fille d'une vingtaine d'années, présentant toutes les qualités de déséquilibre nerveux requises pour un excellent médium.

Extraordinairement impressionnable, il lui arrivait souvent, et cela depuis son enfance, de s'arrêter subitement, de rester comme en hypnose, n'entendant plus, ne voyant plus, et, pour la remettre en son état normal, il fallait l'asperger d'eau froide.

C'est ainsi que je la désignai sans hésiter au commissaire et à ses maîtres comme l'auteur irresponsable et inconscient des dégâts commis, et cela malgré les dénégations de tous, car le premier avait fixé ses soupçons sur un brave habitant déjà, et les seconds, enchantés des services de leur petite bonne, ne voulurent pas qu'elle fût l'auteur de pareils faits.

Cependant, impressionné sans doute par la netteté de mes affirmations, le magistrat n'hésita pas, lorsque je fus parti, à mettre cette jeune fille en état d'arrestation.

Aussitôt elle reconnu avoir jeté, elle aussi, quelques pierres dans les carreaux ; mais elle soutint énergiquement n'en avoir brisé que deux et affirma que, pour les autres, les faits s'étaient bien passés ainsi qu'elle l'avait toujours dit, c'est-à-dire qu'elle avait vu passer près d'elle divers objets violemment lancés, sans avoir jamais pu savoir d'où cette pluie spéciale provenait.

Il est bien entendu que cette dernière partie de ses affirmations ne fut pas admise et que, pour la tranquillité de tous, elle fut considérée par tous comme l'auteur unique, conscient et responsable de ces dégâts. Cependant, le fait spirite ne se trouve dans l'espèce nullement atteint et la complicité de la jeune bonne n'en est que le corollaire obligé.

En effet, dans cet état de déséquilibre nerveux dont nous avons parlé plus haut, son cerveau particulièrement impressionnable s'est trouvé frappé par le bruit et par la vue de la première vitre brisée.

De plus, au fur et à mesure que le fait se recommençait, l'image de la destruction s'identifiait chez elle, préparant ainsi le geste automatique qui restait la scène vue, geste qui fatalement se produit quand la hantise, quand l'excitation atteignent le degré d'excitation voulu.

En conséquence, le fait spirite, dans cette observation, est bien le fait de début. Il est l'origine du geste de la domestique et les affirmations de celle-ci sont légitimes.

Nous retrouvons donc ici encore les deux facteurs qui semblent toujours exister dans les phénomènes dont nous nous occupons.

L'un réel, produit par une force occulte ; l'autre, réel aussi, mais produit par le médium suggestionné.

Ce dernier constitue, pour ceux qui n'ont pas sur ce sujet des connaissances suffisantes, le truc sur lequel se trouve basée la doctrine spirite tout entière, et c'est cette erreur seule qui, jusqu'à présent, empêcha son essor et voila son importance.

Dr H. BOUCHER.

La mort mystérieuse de M. Frank Podmore

La disparition de M. Frank Podmore, le psychiste bien connu, a causé une émotion considérable dans le district de Malvern, en Angleterre.

M. Podmore, dimanche soir, 17 août, après avoir commencé une lettre, sortit de sa villa pour faire une promenade avec un ami de rencontre. M. Podmore revint souper et, après le repas, la pluie ayant cessé, il décida de refaire une seconde promenade. Comme il ne revenait pas, on envoya des brigades de scouts qui ont fouillé tous les environs ; enfin son corps fut trouvé dans un étang.

On sait que M. F. Podmore est l'auteur, avec MM. Myers et Gurney, du livre fameux : *Phantasms of the Living*, qui fut traduit en français, avec une préface de M. Ch. Richet, sous le titre de : *Les Hallucinations télépathiques*. Membre très actif du Conseil de Direction de la « Society for Psychical Research », esprit exclusivement critique, il représentait, dans cette Société, l'élément hostile à l'interprétation spirite de tout phénomène psychique supernormal. Il était aussi un adversaire déterminé de la réalité des phénomènes physiques de la médiumnité, qu'il a combattu dans son grand ouvrage : *Modern Spiritualism* (qui constitue un recueil précieux de faits pour l'historique du spiritisme), et dans un grand nombre d'articles. Depuis quelques mois, il avait donné sa démission de membre de la S. P. R.

Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant :* DROUAR

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année — **1er et 16 Septembre 1910** — **Nos 17 et 18**

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS X[x]

Etudes expérimentales

(Suite; voir les livraisons d'Avril, Mai, Juin, Juillet et Août)

X

LES EMPREINTES MÉCANIQUES DU FIL

Il y avait deux manières principales de concevoir l'essence du mystérieux fil fluidique :

1° On pouvait supposer que c'est une création purement *dynamique,* une vibration rapide, qui produit, quelquefois, sur nos sens, l'illusion d'un objet réel ;

2° On pouvait se demander si ce n'est pas une *matérialisation,* dans le genre de celles que l'on obtient en médiumnisme. Un objet qui, sans présenter une réalité constante, la possède momentanément — un fil, un vrai fil matériel, avec cette particularité exceptionnelle et extraordinaire, qu'il se forme et disparaît on ne sait pas comment.

Cette dernière supposition m'engagea à faire des efforts pour obtenir une empreinte du fil, tout en comprenant que les traces mécaniques ne décideraient pas encore la question de matérialité.

Elles étaient cependant très désirables pour juger définitivement une autre question.

Les radiographies du fil présentaient un défaut théorique capital : on pouvait les considérer non pas comme des images du fil qui soulève les objets, mais simplement comme une « photographie de la pensée », une idéoplastie photographique, peut-être indépendante du fil quasi réel, agissant mécaniquement — d'autant plus que nous savions déjà qu'entre une action mécanique et une action chimique sur la plaque, il existait un antagonisme évident.

Cette objection ne se rapporterait plus à une empreinte *mécanique,* puisque, dans ce cas, l'action aura été tout à fait de la même nature. Il importait donc de trouver un moyen convenable, permettant au fil de s'imprimer, juste au moment de son action mécanique.

1re *expérience.* — Après avoir visité soigneusement les mains du médium, je les ai placées aux deux côtés d'une *assiette remplie de farine.* La farine fut tantôt versée tout simplement sur l'assiette et entassée sous forme d'un cône plat, tantôt aplatie et lissée en une surface unie, à l'aide d'un couteau. Dans le premier cas, les traces du « courant » ont été incertaines ; le sommet du cône n'a pas été visiblement coupé et le soulèvement de parcelles de la farine n'a pu être observé. Dans le second cas, je trouvai la surface de la farine légèrement sillonnée de rides très délicates, dont le nombre augmentait surtout lorsque le médium promenait ses mains aux bords de l'assiette.

La même expérience, répétée avec un cheveu tendu entre les doigts, donna un résultat tout à fait comparable ; seulement, les traces ont été moins subtiles et le déplacement des parcelles arrachées à la surface lisse de la farine, par les mouvements du cheveu, bien visible.

2e *expérience.* — Elle est importante sous plusieurs rapports ; je la décrirai donc en détail. Les conditions un peu compliquées de cette expérience ont été les suivantes :

Une rondelle en étain, ayant des bords légèrement relevés (*a b*), a été saupoudrée, posée sur la table, puis recouverte d'une couche assez épaisse de poudre de *Lycopode* (*l l*), formant une petite colline au-dessus de la rondelle, et le tout recouvert encore d'un couvercle ovale en carton (*c c*) (*fig.* 1).

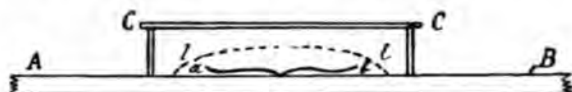


Fig. 1.

Le médium tenait ses mains (les doigts réunis) des deux côtés du couvercle, comme l'indiquent les lettres A et B.

Il s'agissait de soulever, si possible, en même temps le couvercle et la rondelle (qui étaient sans relation mécanique), ou bien de retirer la rondelle seule du dessous de la poudre et du couvercle.

Je dois ajouter que l'adjonction du couvercle m'a été suggérée par Mlle Tomczyk elle-même, qui a

voulu savoir comment se comporterait le fil fluidique en présence de cette double difficulté.

Nous étions assis vis-à-vis l'un de l'autre, la table pouvait à peine contenir nos quatre coudes, et la lumière d'une lampe, recouverte d'un journal et placée sur une seconde table, à côté, fut suffisante pour pouvoir lire.

Voici maintenant les résultats de l'expérience entreprise, comme toujours, après un examen minutieux des doigts :

D'abord se souleva un peu le couvercle seul, comme à l'aide d'un fil passé sous ses bords, latéralement.

A ce moment, nous entendîmes clairement le *son de grattement* du fil contre les bords du couvercle! Je vérifiai ensuite qu'il ressemblait au son produit par un fil naturel tendu et frottant les mêmes bords. Seulement, il fallait imprimer à ce fil un mouvement de va et vient qui n'était pas exécuté avec le fil fluidique, les doigts du médium n'ayant fait qu'un petit mouvement de bas en haut, pour engager l'objet à se soulever.

Voyant le soulèvement du couvercle, je dis au médium que je désirais qu'il restât immobile et que la rondelle seule fût retirée de ce qui la couvrait.

Ça n'a pas réussi. Mais la rondelle d'étain se souleva *en même temps* que le couvercle, s'approcha du médium, avec un déplacement de 15 centimètres environ, puis retomba lentement sur la table.

Il était évident que ce mouvement ne pouvait pas être exécuté à l'aide d'un fil unique. Pour ma part, je ne me ferai pas fort de l'exécuter, même à l'aide de trois fils convenablement arrangés pour la circonstance.

Le principal intérêt consistait à savoir comment le fil ou les fils se sont glissés sous lesdits objets pour pouvoir les soulever? C'est ce que va nous apprendre l'aspect de la petite colline de Lycopode.

La rondelle d'étain fut retirée de la colline poudreuse par soulèvement; mais la poudre qui la recouvrait ne retomba pas — preuve que la plaque fut soulevée à peu près horizontalement.

Dans la colline se forma ainsi un cratère dont les bords devaient nous renseigner sur le passage du fil.

Or, examiné à la loupe, ce cratère montre les traces de *deux* fils parallèles, suffisamment espacés pour pouvoir soulever horizontalement la rondelle. Les traces sont très fines, mais très droites et ne permettent pas de présumer un déplacement transversal quelconque. Les deux fils ne se sont donc pas glissés latéralement; ils sont entrés dans la masse poudreuse *tout droit*, en suivant deux lignes parallèles tracées entre les mains du médium.

En conséquence, il faut supposer que le son de frottement que nous avons entendu a été provoqué par un mouvement longitudinal et non transversal du fil fluidique, et comme le mouvement correspondant n'a pas été observé au moment donné, il devient probable que ces fils possèdent la propriété de frotter en se formant, c'est-à-dire en se dirigeant d'une main à l'autre, en ligne droite, comme une flèche.

Cette supposition est confirmée par l'aspect de la rondelle. Elle aussi, ayant été saupoudrée de lycopode, a gardé les traces de *trois* fils parallèles, visibles sur une moitié de la rondelle, et dont deux correspondent aux traces sur les bords du cratère (*fig.* 2 *et* 3).

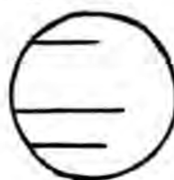


Fig. 2.

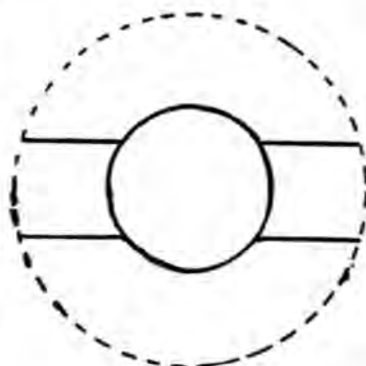


Fig. 3.

Il est difficile de savoir pourquoi ils ne sont pas visibles sur l'autre moitié de la rondelle. Peut-être la pression y était-elle moins forte? En tout cas, cela concorde avec les images radiographiques qui, elles aussi, présentent souvent des traces de fils moitié coupés.

Il est à remarquer que les sillons qui se trouvent sur les bords du cratère ne sont pas assez profonds (*fig.* 4) pour expliquer le soulèvement de la rondelle et leur propre continuité avec les traces sous la rondelle.

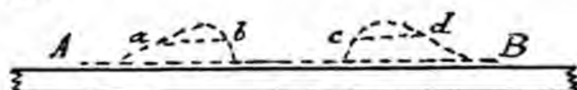


Fig. 4.

Il faut supposer, ou bien que les fils se sont recourbés en *b* et *c* pour atteindre le dessous de la rondelle, ou bien que leurs sillons furent d'abord plus profonds, mais que la masse de Lycopode les aurait englobés en se resserrant.

Ces sillons sont d'ailleurs excessivement étroits et une expérience comparative, faite avec un cheveu tendu, a donné, aussi bien sur le cratère que sur le dessous saupoudré de la rondelle, des traces sensiblement plus marquées. La seconde hypothèse est donc plus probable, d'autant plus que, dans le cas contraire, il aurait fallu supposer encore une autre courbure, de bas en haut cette fois (points *a* et *d*), pour expliquer le passage des fils sous le couvercle.

3e *expérience*. — Pour mieux s'orienter quant au mode de passage des fils fluidiques au travers d'une

masse poudreuse, je répétai l'expérience précédente en la simplifiant.

Sur une plaque 9 × 12 nettoyée, c'est-à-dire privée de sa gélatine, j'avais posé une rondelle très légère en aluminium, saupoudrée de deux côtés et recouverte ensuite d'une couche de Lycopode d'un centimètre d'épaisseur.

La somnambule tint ses doigts réunis près des bords de la plaque de verre.

C'est de nouveau cette dernière qui fut remuée tout d'abord. Mais sur mon ordre de rester immobile, elle ne bougea plus et la rondelle d'aluminium fut soulevée et transportée, comme dans l'expérience précédente.

Au moment de la formation du courant, la somnambule s'écria :

— Je vois deux fils luisants, comme s'ils étaient en or ou en argent, et dont un a passé devant mes yeux comme une flèche, *deux fois* sur la même ligne; un autre, *une fois* seulement...

Et, en effet, il y avait deux sillons sur le cratère, l'un mieux visible et profond de plusieurs millimètres, l'autre plus faible et beaucoup moins profond.

Le plus grand était en rapport avec la position des pouces.

Ces sillons concordaient avec les traces analogues sur le dessous de la rondelle métallique.

Elles étaient toutes plus délicates que celles laissées par un cheveu.

Cette expérience confirme donc l'impression précédente en prouvant que les fils fluidiques ne se sont pas glissés de côté, *mais qu'ils ont traversé la poudre en ligne droite*. La profondeur des sillons indique seulement qu'il y avait un déplacement de haut en bas dans le même plan vertical.

4e *expérience*. — Le seul objet à influencer consistait en une plaque 9 × 12 *enfumée* sur son côté *supérieur*.

Cette fois, la somnambule ne vit rien, mais elle sentit une piqûre douloureuse dans les doigts indicateurs. Ses quatre doigts, les pouces et les index, reposaient directement sur la plaque enfumée, avec l'injonction de ne plus bouger, pour avoir en même temps l'empreinte de l'épiderme et pour pouvoir se rendre compte du rapport des fils avec la peau. Les doigts indicateurs appuyaient à plat — les pouces par leurs bords.

J'avais ordonné au médium de ne plus penser au soulèvement de la plaque, mais uniquement à une action sur la couche du noir de fumée.

Un seul fil apparut, mais plus nettement que dans les expériences précédentes.

Sa ligne réunit les empreintes de l'épiderme des index.

Il est sensiblement plus large près des doigts.

Il ne sort pas de leurs bouts, mais du milieu de la dernière phalange.

Analysé à l'aide d'une loupe, *il se compose de points ou comme de virgules*.

Vers le milieu de son parcours, très droit, il disparaît.

Il s'efface aussi par endroits près des bords.

Il est rompu près de l'index droit, juste après sa sortie de la peau, à l'endroit où il est plus fort.

Il paraît sortir d'un pore limité par deux petites lignes qui l'embrassent.

Les traces comparatives d'un cheveu, produites artificiellement, sont aussi entrecoupées, mais non pointillées et sensiblement plus fortes.

5e *expérience*. — Il s'agissait de savoir s'il y aura une différence dans le cas de *soulèvement* réalisé dans les mêmes conditions.

A cet effet, un morceau d'une lame de verre oblongue a été enfumé par en *dessous* et posé, avec précaution, sur la table.

Le médium devait le soulever d'un côté seulement.

Le soulèvement eut lieu, et je pus constater ce qui suit :

1° La plaque a été soulevée latéralement à l'aide de deux fils qui ont laissé leurs traces;

2° Les lignes des fils sont très proches (les doigts du médium furent tenus en pointe), mais pas tout à fait parallèles;

3° Elles sont plus fortes près des doigts;

4° Elles disparaissent par endroits;

5° *Elles sont en partie composées de points;*

6° Un détail intéressant est encore à signaler : les fils fluidiques doivent *se coller*, pour ainsi dire, à l'objet soulevé, car *ils ne glissent pas du tout*. Comme sur les empreintes précédentes, les lignes ne sont nulle part effacées ou élargies par un mouvement de côté. Or, dans un soulèvement latéral comme celui-là, si on l'exécute à l'aide d'un fil naturel *fin* ou d'un cheveu, cela arrive presque nécessairement.

6e *expérience*. — Je me proposai d'intervertir les conditions : au lieu d'imprimer le fil sur une couche de poudre toute prête, j'essayai de faire presser la poudre contre le fil, formé auparavant.

Deux doigts du médium appuyaient contre les bords d'une rondelle en verre, propre, bien polie et d'une épaisseur de près de 5 millimètres.

Au moment où le médium sentit le courant, je saupoudrai ses doigts et le verre, par en haut, avec du Lycopode. Ensuite, j'ordonnai au médium d'écarter ses mains tout doucement. A ce moment, c'est-à-dire lorsque les mains s'éloignaient, la rondelle remua et fut tirée un peu dans la direction de la main gauche.

Je secouai alors la rondelle, afin de la débarrasser de l'excès de poudre, et je l'examinai à la loupe;

puis, séparément, le petit cratère qui était resté sur la table.

La surface supérieure de la rondelle en verre était encore recouverte d'une très mince couche jaunâtre de Lycopode, sauf sur la ligne où avait passé le fil.

Il est unique, s'étend sur tout le diamètre du disque, très droit comme toujours, très fin, mais très distinct, et *totalement formé de points*.

Aux bords, à droite et à gauche, traces rayonnantes de plusieurs autres fils, surtout à droite, c'est-à-dire du côté opposé au mouvement d'attraction, causé par l'éloignement de la main gauche du médium. Plus elles sont nombreuses, ces lignes, plus elles sont

Mêmes traces de fils sur les bords du cratère. Il y en a deux de parallèles à gauche et six rayonnantes dirigées vers le centre du disque, à droite. Ces



Fig. 5.

traces, aussi bien sur le disque que sur le cratère, produisent une impression, comme si le premier avait été empêtré dans une sorte de toile d'araignée, ou du moins par plusieurs fils plus fins et visibles seulement aux bords.

Serait-ce là la cause de « l'accrochement » dont je viens de parler tout à l'heure?...

Dans plusieurs expériences, j'avais observé cette sorte d'adhérence des rayons rigides à l'objet soulevé. Le soulèvement de plusieurs objets ne se laisse même pas concevoir autrement. Par exemple, lorsqu'un crayon, ou deux crayons ensemble, une allumette usée, une aiguille à coudre enfin, se soulèvent perpendiculairement, il faut bien supposer que les rayons rigides qui les soulèvent se collent d'une manière quelconque à l'objet pour pouvoir le maintenir. Et il en est de même dans les lévitations de boules, de cylindres, de cônes, etc.

Pour voir si une surface réellement collante ne faciliterait pas le phénomène, j'avais roulé une carte de visite en cylindre, enduit sa surface de gomme arabique et demandé au médium de le soulever tout droit. Ce qui fut fait, mais sans aucune différence de facilité. Il n'y avait aucune trace de contact d'un fil sur le tube et les fils fluidiques ne se sont pas collés à sa surface pour l'entraîner au moment de l'écartement des mains.

Il en fut de même avec un autre tube pareil, enduit d'une couche de baume du Pérou. Là aussi il n'y avait aucune empreinte mécanique et je m'explique ce fait par un effacement spontané, immédiatement après l'expérience. Il est, en effet, compréhensible qu'une surface semi-liquide s'aplanisse encore plus facilement qu'une forte couche de poudre.



Fig. 6.

Donc, le collage n'est qu'apparent, et je crois plutôt que les rayons rigides empêtrent l'objet ou le serrent élastiquement.

Leur élasticité est d'ailleurs prouvée par une foule d'expériences, et s'il est possible d'assimiler leur action, dans la plupart des cas, à celle d'un fil ou d'un cheveu tendu, il faut en même temps ajouter que ce fil peut être rendu momentanément ou plus long ou plus court, plus gros ou plus fin, simple ou multiple, qu'il s'allonge et descend sous le poids de l'objet, et que quelquefois même, lorsque le médium est bien disposé, il permet à celui-ci d'écarter largement les mains sans que pour cela l'objet soulevé en l'air redescende sensiblement ou se soulève, au contraire.

Les figures 5 et 6 illustrent des cas de cette nature. Sur la première, le médium écarte ses doigts, en soulevant une paire de ciseaux; sur la seconde, au

moment d'une lévitation d'une boite d'allumettes suédoises, il éloigne les deux bras.

Mais là ne finit pas l'étrangeté de propriétés de cette bizarre forme d'énergie, et nous en verrons bien d'autres dans la suite.

En attendant, notons seulement que les empreintes mécaniques du fil *n'infirment pas les résultats obtenus à l'aide des radiographies.*

L'expérience du fil fluidique traversant une couche de Lycopode a été répétée encore une fois le 25 avril de l'année courante, au laboratoire de physique de l'Université russe de Varsovie, en présence de MM. A. Trusiewicz et P. Lebiedzinski.

Le courant fut instantané, mais très fort, et le sillon tracé sur la surface de la poudre plus large que d'habitude. Ses bords présentaient l'apparence d'une déchirure rapide, produite comme par un tourbillon qui progresse. Nous l'avons examiné, ce sillon, sous le microscope, mais le plus faible grossissement microscopique était déjà trop fort pour ces détails ; on pouvait les saisir mieux sous une loupe.

La poudre a été disséminée sur une lame de verre et cette lame posée sur un fort électro, car nous avons voulu essayer si le champ magnétique ne modifierait pas la direction du fil. Malheureusement, le médium, qui avait peur du courant électrique, retira ses mains avant que le courant ne fût lancé dans l'électro.

Et comme son époque est venue subitement vers le soir et que nous avions déjà fait quelques expériences auparavant, je préférai interrompre la séance.

Malgré cette précaution, en sortant de la salle, la somnambule tomba évanouie et il fallut la laisser encore quelque temps endormie pour se remettre de l'épuisement causé par notre dernière expérience.

XI

LA QUESTION DE LA NATURE INTIME DU FIL

La question de cette « adhésivité » spéciale des rayons rigides contre divers objets plus ou moins polis, que nous venons de constater tout à l'heure, restait encore obscure. Et comme elle m'a paru importante, au point de vue de la nature intime de ces rayons, je cherchai à imaginer des expériences capables d'en éclaircir le mystère.

Dans les cas où il y avait plusieurs traces de fils, on pouvait invoquer une sorte d'empêtrage. Mais c'étaient — paraît-il — des cas rares, et un seul fil fluidique présentait cependant la même particularité : il ne glissait pas, il s'attachait à l'objet.

Par quel moyen, s'il était lui-même composé de points?

Les difficultés, au lieu de disparaître, s'amassaient au fur et à mesure que je progressais dans mon étude.

Une fois convaincu qu'il s'agissait là d'une nouvelle, d'une bien nouvelle forme d'énergie, ne rimant à rien de connu, je n'avais pas assez de présomption pour croire que je pourrais résoudre la question moi-même. Néanmoins, il fallait épuiser les ressources pour en avoir le cœur net.

Une attraction électrique parut exclue, car jusqu'à ce moment je n'avais pas réussi à découvrir dans ces rayons une propriété électrique quelconque. Une réaction chimique aurait été certainement instructive, mais elle ne se manifestait pas, et je suis arrivé à cette conviction que les traces actiniques obtenues sur des clichés ont été dues à un autre genre de rayons, non pas ceux qui sont capables de *mouvoir* quoi que ce soit.

Quant à la nature chimique de différents objets soulevés qui, au début, parut jouer un certain rôle, elle finit par être à peu près indifférente au sujet. Au commencement, Mlle Tomczyk disait toujours qu'elle préférait les métaux, mais ensuite elle apprit à soulever les menus objets en celluloïd, en caoutchouc, en papier, en verre, en soie, etc. Douze plaques de divers métaux, propres ou oxydées, polies ou non, se soulevaient par deux ou trois en même temps et avec la même facilité ; une dizaine de cristaux, rares et communs, n'ont présenté aucune différence ; les écrans phosphorescents ou fluorescents n'ont pas réagi ; les tubes de Geissler, remplis de différents gaz, se comportaient comme des objets quelconques et le vide des tubes de Crookes n'a pu être traversé comme d'ailleurs tous les écrans unis.

Plusieurs fois, entre autres, à Paris, en présence du prof. Th. Flournoy, de Genève, et puis devant M. le Dr V. Schrenck-Notzing, de Münich, un pèse-lettres a pu être abaissé, les deux mains du médium restant au-dessous du plateau et de côté.

Une grille en fer ou en bois, même très dense, ne constituait pas un obstacle ; elle remuait d'abord elle-même, ensuite laissait passer les rayons pour atteindre l'objet qui se trouvait dedans, et quelquefois ils se déplaçaient ensemble : l'objet (une boule ou une pièce de monnaie, par exemple) et la grille qui l'entourait. Plusieurs fois, une lame de métal avait été soutirée du dessous d'une soucoupe en verre et introduite de nouveau. Une fois, la somnambule réussit à retirer une seule allumette de la boite (ouverte) qui les contenait, et de l'y introduire, non sans difficulté d'ailleurs et après plusieurs tâtonnements.

Une fois, elle put tourner à droite et à gauche une aiguille légère en carton, enfilée horizontalement sur sa pointe et marquant les heures sur un cadran recouvert d'une légère cloche transparente. Ce qui prouvait, en tout cas, que les rayons rigides, après s'être glissés sous la cloche, pouvaient cependant changer encore de direction et modifier leur pression, appliquée contre l'aiguille, probablement avec une certaine adhérence momentanée.

Plusieurs fois, à Paris et à Varsovie, une cigarette ou un petit gâteau ont été soulevés et transmis à la bouche du médium ou d'une autre personne présente (MM. Swiecicki, Prés. de la Caisse Litt., et le Dir. de l'hôpital Saint-Lazare), ce qui indiquait une adhérence ou un empêtrage de l'objet encore plus solide que dans les lévitations ordinaires.

Une petite éponge a pu être *attirée* par les deux mains, dirigées vers elle, ce qui prouve que le fil fluidique (en se dissociant en fibres) est capable de s'accrocher à l'objet pour l'attirer ensuite (par une contraction élastique des mêmes fibres), les mains du médium restant immobiles.

Enfin, cette contractibilité et dilatation alternatives ont été mises en évidence dans un essai, fait d'abord par M. Lebiedzinski avec une poupée en celluloïd, qui, grâce à un poids additionnel dans sa base arrondie, conservait toujours sa position debout. Sous l'influence des rayons rigides, la figurine s'inclinait en avant et en arrière, *malgré l'immobilité des mains du médium.*

Mais tous ces tours de force, rendus possibles grâce à l'éducation et à l'exercice, ne nous donnaient pas encore une solution suffisante du problème de l'adhésivité et de la matérialité du fil.

A l'aide d'un objet étranger quelconque (non seulement des ciseaux), on pouvait le couper facilement (toujours avec une réaction désagréable sur le médium), ou du moins supprimer ses propriétés mécaniques; mais le même phénomène eut lieu lorsque le médium éloignait de trop ses mains; et, dans les deux cas, le fil mystérieux se reconstituait immédiatement lorsque la somnambule rapprochait ses mains à nouveau.

La Petite Stasia prétend même que, pourvu que le « courant » persiste, il n'y a pas de rupture absolue, même si les mains sont complètement séparées dans l'espace et c'est pour cela que le médium peut gesticuler au moment des expériences; il y a toujours de nombreux fils qui réunissent les mains; seulement, ils deviennent trop ténus pour pouvoir agir mécaniquement.

Malheureusement, quant à la nature intime de ces fils, la Petite Stasia n'a pas su me donner une explication suffisante. Voici d'ailleurs ses réponses à mes questions, que je note toujours soigneusement, tout en me réservant la faculté de les soumettre ensuite à une vérification expérimentale et tout en me gardant de la suggestionner involontairement :

— Peux-tu me dire quelle est la relation entre les radiographies de rayons rigides que nous avons obtenues au commencement, et le fil qui soulève les objets?

— C'est la même chose; seulement le fil est simple, ou du moins composé d'un petit nombre de fibres, tandis que les premières radiographies représentent de gros faisceaux de fibres.

— Mais alors ils devraient agir plus fortement?

— Ça dépend. Lorsqu'ils ont traversé un obstacle, un châssis photographique, par exemple, ils ne peuvent plus rien soulever.

— Et comment peuvent-ils s'imprimer sur une plaque enfermée dans son châssis de fer?

— Je ne sais pas. Ils s'affaiblissent en traversant le fer. Ils ne sont plus assez rigides...

— Pourquoi le fil est-il quelquefois visible et quelquefois pas?

— Lorsqu'il est très fort, il est toujours visible.

— Est-il toujours lumineux?

— Je le vois quelquefois comme une étincelle qui passe; plus rarement le médium le voit aussi, mais je ne sais pas de quoi ça dépend.

— Ce fil est-il matériel et de quoi se forme-t-il?

— Il est formé de quelque chose qui provient du médium.

— Cependant, sur les plaques photographiques, il est certainement formé de l'argent contenu dans l'émulsion?...

— C'est possible, mais je ne saurais t'expliquer cela.

— Pourquoi souvent, lorsque je demande le fil, est-ce la boule qui apparaît sur la plaque, malgré le désir contraire du médium?

— Ça ne dépend pas de sa volonté... C'est toujours le même courant qui agit... *Lorsque deux courants vont parallèlement dans le sens contraire, c'est le fil qui se forme. Il se forme une boule lorsque deux courants contraires, au lieu d'aller parallèlement, se choquent l'un contre l'autre au milieu... alors, ils se concentrent en une boule...*

Elle n'a pas pu m'expliquer pourquoi cependant la boule, aussi bien qu le fil, pouvaient être radiographiés dans le demi-champ, c'est-à-dire sous l'action d'une seule main. (Ce qui m'étonna, car elle aurait pu s'en référer à ce qu'elle disait auparavant, que le courant, même provenant d'une seule main, est toujours double.)

Elle expliquait l'adhésivité du fil tout simplement par ce fait que les fibres entouraient et embrassaient l'objet; et quant à la nature dynamique ou matérielle du fil, elle ne saisissait pas bien la différence. Il m'a semblé cependant qu'elle le considère comme une création matérielle et que, suivant ses observations, cette matière n'est pas prise du milieu ambiant, mais du corps du médium.

— Retourne-t-elle au médium après l'expérience?

— Pas complètement. Je crois qu'il y a toujours une perte qui l'épuise.

C'est tout ce que j'ai pu tirer des réponses de la Petite, qui m'ont été répétées par la somnambule.

Comment trouver une expérience capable de nous

fournir quelques indications au sujet de la nature intime du fil ?

J'en ai imaginé plusieurs, et voici l'énumération des principales questions qui devaient être élucidées par de nouvelles séries d'expériences :

1° Le fil fluidique peut-il supporter une température de plusieurs centaines de degrés sans perdre ses propriétés mécaniques ?

2° Peut-il traverser une mince couche de liquide, une boule de savon, par exemple, et, en général, peut-il agir à travers les liquides ?

3° Est-il conducteur d'électricité ? Peut-il charger ou décharger un électroscope ?

4° Les rayons rigides, en général, peuvent-ils déterminer une action chimique quelconque ?

5° Sont-ils capables d'une attraction autre que celle provenant d'une pression du fil et, en général, quelle serait la manière d'agir de ces rayons *dans un demi-champ médianique ?* Y aurait-il moyen de soulever quoi que ce soit à l'aide d'une seule main, en des conditions où l'application d'un fil, tendu entre les doigts, ne saurait plus être invoquée ?

(*A suivre.*)

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE

Manifestations de défunts inconnus au médium et aux assistants

(*Suite : Voir au numéro de Mai dernier*)

IIe GROUPE

Preuves d'identification personnelle de défunts inconnus au médium et aux assistants, obtenues au moyen de communications médiumniques.

M. HUGO D'ALÉSI, le peintre français bien connu, mort depuis peu d'années, jouissait d'une médiumnité, lui permettant parfois de dessiner automatiquement des portraits de défunts inconnus, indépendamment de toute vision de fantômes. Il est à déplorer cependant que, dans les cercles d'expérimentation parmi lesquels il se produisit, on n'ait pas toujours eu une conception claire des méthodes d'exposition et de recherche nécessaires afin de conférer une valeur scientifique aux phénomènes étudiés ; et si les phénomènes obtenus par son intermédiaire peuvent être considérés comme probants, cela vient de ce que sa personne est supérieure à tout soupçon. Comme chacun sait, il fut toute sa vie un fervent spirite, ce qui témoigne en faveur de la sincérité de ses facultés médiumniques. Je ne rapporterai de lui que deux épisodes.

16e CAS. — Le 7 mars 1879, pendant une séance à la Société spirite d'Allan Kardec, Mme Massiou demanda à M. Hugo d'Alési, se disposant à dessiner médiumniquement, s'il était possible d'obtenir de son « esprit-guide » l'effigie de son propre père mort depuis longtemps sans laisser de portraits. M. Hugo d'Alési observa être un instrument passif de son guide « Donato » entre les mains duquel il se remettait complètement pour la bonne réussite de l'expérience. Après ces paroles, sa main se prit à tracer les lignes d'un visage dans lequel Mme Massiou reconnut bientôt son père, en reportant une profonde et vive impression. C'est la première fois que M. Hugo d'Alési obtient sur demande le portrait d'une personne défunte totalement inconnue par lui. (*Revue Spirite*, 1879, p. 143.)

17e CAS. — Le vendredi 22 avril 1904, Mme Rufina Nœggerath réunissait chez elle un groupe de spirites de valeur, afin de leur présenter Mlle Iza Frizk, Suédoise, douée de médiumnité guérisseuse, et connue dans son pays par les innombrables guérisons obtenues dans un simple but charitable, bien souvent y remettant du sien pour venir au secours de pauvres malades.

Etaient présents : Mmes Hella M. Bastian, relatrice de la séance ; Leymarie, directrice de la *Revue Spirite ;* Lamoureux, artiste de chant ; Bardelia, médium, et MM. Hugo d'Alési, peintre ; Alexandre Hepp, homme de lettres ; A. Baudelot, fondateur du *Spiritualisme Moderne ;* Jules Gaillard, ex-député et secrétaire général de la Société française pour l'Arbitrage, et Paul Roux Delille. J'extrais le passage suivant de la relation de la séance :

M. Hugo d'Alési avait prié ses *guides* de lui dessiner un emblème représentant une idée de charité,

pour l'offrir au médium. Sa demande ne fut pas exaucée immédiatement, et lorsque sa main commença à se mouvoir, il fut stupéfait de voir apparaître sur le papier le portrait d'un vieillard qui lui était complètement inconnu. Dès que le médium et son amie le virent, elles jetèrent un cri de surprise, ayant reconnu dans ce dessin l'effigie d'un célèbre poète de la Finlande (auteur de l'*Hymne Finlandais*) qu'elles avaient connu en vie, et dont la mort leur avait été annoncée dans les circonstances suivantes : Un soir que Mlle Yza Trisk tenait son habituelle séance hebdomadaire à Stockholm, l'esprit du poète en question se manifesta et lui dit : « J'ai quitté la terre depuis vingt-quatre heures, et je viens te remercier pour tes amabilités à mon égard, durant ma vie. Je te ferai avoir un souvenir. » Les assistants observèrent que cette nouvelle paraissait invraisemblable, car si le poète avait réellement été mort, les journaux n'auraient pas manqué de l'annoncer. Cependant, ce même soir, l'annonce de sa mort survenue en Italie parut dans un journal. Le souvenir promis était le portrait obtenu et offert par M. Hugo d'Alési. (*Reveue Spirite*, juin 1904.)

18e ET 19e CAS. — Il n'est certainement pas nécessaire que je présente aux lecteurs la PRINCESSE KARADJA, cultrice fort connue de sciences psychiques et douée elle-même de facultés médiumniques prononcées. La *Revue des Etudes Psychiques* publiait dans l'année 1902 (pp. 83 et 129) une longue biographie d'elle — d'où j'extrais les deux épisodes de médiumnité dessinatrice suivants.

On était en l'année 1900 ; la princesse Karadja avait publié le poème *Vers la lumière*, dicté par inspiration, ainsi que l'opuscule *Phénomènes Spirites ;* publications qui avaient grandement attiré l'attention publique sur les phénomènes médiumniques :

Dans ces circonstances — écrit la princesse — je me vis arriver de la Suède, du Danemark et de Finlande, des centaines de lettres écrites par des personnes pleurant leurs chers défunts. L'une d'entre elles venait d'un certain Georges Larsen, de Copenaghen, dont je n'avais jamais entendu parler. Il m'informait qu'il avait perdu depuis quelques mois sa femme tendrement aimée; qu'après ce coup terrible, il avait vécu, lui pénétré de convictions matérialistes,dans une douleur muette et désespérée jusqu'au jour où il lui était arrivé de lire mes publications, et qu'à la suite de cette lecture il avait décidé de se rendre à Londres pour consulter les médiums dont je parlais, car la vie ne lui aurait été supportable qu'à la condition d'acquérir la certitude qu'après la mort, il nous sera donné de retrouver les êtres aimés.

Le soir où nous reçûmes cette lettre, on fit chez moi une séance pendant laquelle se manifesta l'esprit de mon mari, auquel je demandai s'il était possible de se mettre sur les traces de l'esprit de Mme Larsen. Je fus très surprise de m'entendre répondre qu'elle était présente, et je demandai comment la chose pouvait se faire du moment que je venais à peine de la demander. Il expliqua que Mme Larsen avait inspiré à son mari de m'écrire, ajoutant : « Elle désire qu'il vienne ici. » — J'écrivis en ce sens à M. Larsen, lequel, sans perdre de temps à répondre, se mit immédiatement en voyage pour Stockholm.

Depuis le précédent hiver déjà, s'était développée en moi la faculté de dessiner médiumniquement, avec la particularité que j'exécutais des portraits de personnes défuntes. Le jour où M. Larsen arriva à Stockholm, j'avais dessiné au crayon une très belle tête de femme dont les traits étaient expressifs à un tel point qu'on ne pouvait songer à une création de la fantaisie; on sentait par intuition que ces traits séduisants devaient représenter une créature naguère vivante. J'avais depuis peu de temps terminé le portrait, lorsque M. Larsen arriva en même temps que d'autres amis appartenant à notre groupe d'expérimentation; et dès que M. Larsen tourna son regard sur le dessin posé sur la table, il jeta un cri de surprise et de joie : il avait reconnu sa femme en ce portrait ! Il tira alors de sa poche une photographie d'elle et me la fit voir, observant que le portrait dessiné par moi la représentait telle qu'elle était dans les derniers jours de sa vie plus fidèlement que la photographie, qui la représentait en des conditions de santé normales. Plus tard, il m'écrivit que son gendre, à la vue du dessin médiumnique, avait éclaté en sanglots.

Des centaines de personnes en Suède et en Danemark sont devenues croyantes, à la suite de ce fait, car M. Larsen m'était complètement inconnu, et nous n'avions pas un seul ami commun.

Pendant la séance, M. Larsen reçut les messages les plus probants; sa femme lui dit son nom de baptême que nous ignorions tous, et lui rappela plusieurs circonstances de leur vie privée; elle joua sur une mandoline un de ses airs favoris. Puis elle demanda à M. Larsen de se rendre à Copenhague, à un endroit qu'elle lui mentionna et que nous ignorions tous; qu'il y trouverait une femme nommé Christina à laquelle on avait fait un tort qu'elle voulait voir réparer. Revenu dans son pays, M. Larsen trouva cette femme à l'endroit indiqué. Il n'avait jamais entendu parler d'elle auparavant. Je considère ce fait comme une excellente preuve d'identité d'un esprit, car il ne peut être expliqué par la théorie de la conscience subliminale, puisque nous ignorions tous l'existence de Christina, que feu Mme Larsen était seule à connaître.

M. Larsen confirme le fait dans les termes suivants :

Je certifie, par la présente, que lorsque je suis arrivé à Stockholm pour assister à une séance chez la princesse Karadja, nous ne nous connaissions absolument pas, qu'elle n'avait jamais ni vu ni entendu parler de ma femme morte, que nous n'avions pas un seul ami commun et que nous n'habitions pas la même ville.

Le portrait de ma femme, dessiné par la Princesse quelques heures avant la séance, la représente telle qu'elle était les dernières heures de sa vie. J'ai parfaitement reconnu l'expression de son œil mourant; le

père de ma femme et plusieurs amis l'ont également reconnue.

A la séance, ma femme me pria de me rendre à un endroit de Copenhague qu'aucun de nous ne connaissait, pour y chercher une personne appelée C... J'obéis et j'y trouvai cette personne à l'endroit indiqué. Cela ne me laisse aucun doute au sujet de l'identité de l'esprit de ma femme.

Copenhague, le 22 août 1900.

Overassistent GEORG LARSEN.
(Oesterbro Station, Copenhague, Danemark).

Quatre autres cas analogues sont exposés par la princesse Karadja, dont je cite le suivant :

L'automne passé, après avoir dessiné le portrait d'une jeune fille, je reçus l'ordre de mon guide d'envoyer ce dessin automatique à Potsdam, parce qu'il serait identifié par une amie de la comtesse de Moltke. Cela eut lieu six mois plus tard. Je ne connais pas la comtesse Gyllensvard, ni son amie morte; le portrait n'aurait donc jamais été reconnu, s'il était resté chez moi. »

Voilà maintenant le certificat de la comtesse Gyllensvard :

Je certifie par la présente, avoir reconnu les traits de mon amie Mlle Helen Dickson, dans un dessin automatique exécuté par la princesse Karadja.

Mlle Dickson, native de Gothenbourg, est morte le 24 février 1893.

Elle ne connaissait absolument pas la princesse, qui n'a jamais vu de portrait d'elle.

Le dessin automatique avait été remis à la comtesse de Moltke, chez laquelle je l'ai trouvé et reconnu. Je ne connais pas personnellement la princesse Karadja. (*Signée :* AMELIE GYLLENSVARD, Sodertalje, Suède. *Contresigné par* EBBA PIPER et EVA WATHANY, née THANN).



Après l'exposition de ces cas de médiumnité dessinatrice, je passerai à la partie essentielle de ce second groupe, qui, parlant des cas d'identification personnelle de défunts inconnus au médium et aux assistants, obtenus au moyen de messages médiumniques d'ordre typtologique, auditif, verbal ou graphique, devrait être théoriquement le plus important ; ce qui n'est malheureusement pas, à cause des insurmontables difficultés qui s'opposent pour l'instant à la certification des faits.

Lorsque, par exemple, dans les séances de Mrs. Piper, on introduit sous un faux nom un expérimentateur inconnu au médium, et qu'au moyen de ce dernier se manifeste une entité se disant l'esprit d'un parent ou d'un ami de cet expérimentateur, auquel on révèle des noms et des faits en partie connus par lui seul, en partie ignorés même par lui, mais qui sont reconnus par la suite conformes à la vérité ; lorsque tout cela se réalise, on obtient la preuve absolue de la sincérité du médium, de sorte que pour atteindre la certitude scientifique de la réalité des faits, il ne reste qu'à s'informer de l'honorabilité du spectateur, qui, s'il est homme de science, présente à son tour toutes les garanties demandées par le sérieux des recherches. Etant données ces circonstances, il ne sera plus logiquement permis de mettre en doute la sincérité des faits.

Mais lorsqu'au contraire, le soi-disant esprit communiquant est inconnu à tous les assistants, dans ce cas la preuve de la réalité des faits dépend uniquement de l'honorabilité du médium ; ce qui, sauf des cas exceptionnels, ne peut suffire aux justes exigences de la critique scientifique. Ceux qui s'en contentent se valent de la circonstance que les esprits communiquants sont bien souvent des personnes très obscures, ayant vécu en des localités éloignées de centaines de milles de la résidence du médium ; mais personne n'ignorera que la valeur probative de cette considération est purement illusoire, puisqu'il existe des méthodes très variées pour se procurer ce genre d'informations, en commençant par la méthode épistolaire jusqu'à celle, très simple, d'interroger des personnes d'autres pays, qui ne manquent jamais dans tout centre habité (spécialement dans la classe des domestiques), et de cette façon recueillir des renseignements à profusion sur les défunts ayant vécu en des endroits éloignés.

Je me hâte d'ajouter que je n'entends pas insinuer par là que cette supposition doive s'appliquer sans restrictions aux séries de cas que je vais énumérer, mais je veux montrer qu'en l'absence de preuves auxiliaires, elle est bien légitime ; ce qui suffit à leur ôter presque toute valeur, sauf toujours dans des circonstances exceptionnelles.

Avec cette dernière restriction, je veux parler de la circonstance fort rare où les qualités morales, la mentalité et la culture du médium apparaissent d'un ordre tellement élevé qu'elles rendent la personne supérieure à tout soupçon.

Telle est, sous tous les rapports, la noble figure de William Stainton Moses, et à mon avis, les cas de ce genre obtenus par son moyen peuvent exceptionnellement être accueillis sans réserve. Comme je l'ai déjà dit, je ne m'en occuperai pas dans la classification présente, afin de ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs.

Par contre, on connaît plusieurs autres séries de ce genre de cas non moins importants que ceux dont j'ai parlé, et qui ne peuvent pas être prises en considération à cause de l'insuffisance des données concernant les personnalités des médiums qui les obtinrent; ce qui cause un grave dommage à la cause spiritualiste, car il n'existe pas de meilleurs exem-

ples pour prouver l'insuffisance de toutes les théories opposées à la spiritualiste, au point que l'on pourrait affirmer, sans crainte d'erreur, que si la sincérité des séries en question était prouvée, le problème de la survivance serait grâce à elles résolu dans le sens affirmatif. Et la chose est d'autant plus déplorable, qu'il y en a quelques-unes d'entre elles où la nature sincère des faits paraît évidente; mais malheureusement, en des questions de cette importance, les suppositions ne suffisent pas.

Pour l'histoire, j'examinerai brièvement quelques-unes de ces séries.

Le directeur de la revue spirite *The Banner of Light* avait organisé à Boston des séances publiques avec Mme Conant, médium à trance très favorablement connu en son temps (1857-1872), au moyen duquel se manifestaient des esprits de défunts en grande partie inconnus aux assistants et ayant vécu au loin, lesquels, à titre de preuve d'identité, fournissaient des renseignements sur les événements de leur existence terrestre. Ces messages médiumniques étaient publiés dans *Banner of Light*, avec invitation aux lecteurs résidant aux endroits indiqués, à vouloir bien en vérifier le contenu; et à mesure que les lettres de vérification arrivaient, les résultats étaient publiquement dévoilés. Un grand nombre de messages ne furent pas vérifiés, mais une grande partie d'entre eux furent suivis avec résultats presque toujours favorables, et l'on en remarque quelques-uns parmi eux qui frappent par leur empreinte de sincérité.

Le directeur de *Banner*, répondant aux critiques adressées à ce système d'identification, s'exprime en ces termes :

Pendant la première année de vie de *Banner*, tous les messages obtenus au moyen de Mme Conant étaient d'abord soigneusement vérifiés en écrivant aux personnes indiquées dans les messages — lesquelles habitaient le plus souvent à des endroits éloignés et étaient absolument inconnues au médium, chose dont nous sommes certains — et neuf fois sur dix, on recevait des réponses pleinement concordantes. Nous nous sentîmes donc encouragés à continuer; cependant dans les années successives, devant toujours faire face à de nouvelles charges, on trouvait rarement le temps d'entreprendre des investigations personnelles, de sorte que l'on songea à y suppléer au moyen d'un appel au public qui nous mit en degré d'obtenir également les preuves testimoniales demandées. A partir de ce jour, de chaque contrée de l'Union et de l'étranger, ces preuves parvinrent par milliers à notre rédaction. » (*The Banner of Light*, 27 février 1886.)

Ainsi s'exprime le directeur de *Banner*. Rien, ou presque rien, ne peut être ajouté à ces déclarations. Le médium, Mme Conant, était l'un des plus connus et estimés de son temps, et la chronique contemporaine n'enregistrait rien de suspect à son égard. Peu de temps après sa mort, une biographie d'elle fut publiée par les soins d'Allen Putnam (Boston, 1873). Etant donnée l'époque où elle vécut et le milieu où elle se produisit, il serait vain d'aller à la recherche d'investigations systématiques sur sa médiumnité; et sans cela, hélas! les cas d'identification spirite obtenus par ses facultés doivent être considérés comme non advenus. Alexandre Aksakoff les tient pour réels. C'est tout ce que l'on peut alléguer en leur faveur; trop peu, vraiment; passons à autre chose.

Une autre série de cas, identique à la précédente par la modalité d'extrinsécation et les méthodes d'investigation adoptées, se poursuivit pendant des années, à partir de 1870, dans les colonnes de la revue maintenant éteinte, *The Medium and Daybreak*, de Londres. Le médium était Mr. J. Morse, encore vivant, dont le nom est universellement connu et estimé parmi les psychistes, et actuellement directeur de la revue *The Two Worlds*, de Manchester. Cette série de cas se présente en des conditions beaucoup plus probantes que la première.

Mr. James Burns, directeur de la revue *The medium and Daybreak*, s'exprime ainsi à ce sujet :

Les esprits qui fournissent de cette manière leurs éléments biographiques, sont pour la plupart inconnus aux présents et au médium, et nous publions hebdomadairement leurs messages sans savoir s'il sont vrais ou faux, nous adressant pour les recherches nécessaires à nos amis qui habitent les localités désignées... Les conditions de *trance* dans lesquelles se trouve à ces moments Mr. Morse sont réelles et indubitables, ce dont peut se rendre compte tout psychologue qui veuille étudier le cas; et cette circonstance barre déjà d'elle-même le chemin à toute possibilité de fraude. Ajoutons à cela que l'extrinsécation des messages est accompagnée de formes de personnifications tellement suggestives qu'elles paraissent plus convaincantes que les renseignements biographiques eux-mêmes... Il y a plusieurs semaines, un esprit se manifesta trente heures après que son corps avait sauté par l'éclatement d'une chaudière, dans le comté de Warickshire; c'est-à-dire lorsque le fait n'était pas encore connu à Londres, ou du moins à aucun des assistants à la séance. La première nouvelle en parut le jour suivant sur le journal *Echo*. (Cité dans le livre de E. T. Bennet : *Automatic speaking and writing*, p. 14.)

A son tour, E. T. Bennett, dans l'ouvrage cité, écrit à ce sujet :

Ces messages se retrouvent dispersés çà et là dans les volumes de la revue, désormais éteinte, *The medium and Daybreak*, dont il n'existe plus que de rares exemplaires, et dont le contenu est à peu près ignoré à la génération présente; de sorte que ces messages peuvent être considérés en pratique comme inédits. A mon avis, ils constituent une série de cas absolument

unique, dont la valeur fut incompréhensiblement négligée, au point qu'on n'en trouve aucune allusion dans les publications psychiques actuelles... J'étais intimement lié aussi bien avec Mr. Burns qu'avec Morse, et j'assistai à différentes de ces séances... Mr. Morse est l'un des rares médiums sur le compte desquels on n'a jamais formulé des soupçons justes ou injustes, de fraude... Les discordances mêmes qui émergent maintenant à la comparaison entre les données biographiques obtenues médiumniquement et celles réelles, témoignent en faveur de leur sincérité, car elles sont de nature à être bien difficilement explicables par l'hypothèse de la fraude... Il faut remarquer que, s'il s'était agi de pratiques frauduleuses dans des buts de popularité, le médium aurait dû se montrer beaucoup plus diligent à procurer les preuves relatives d'identification, ainsi qu'à les divulguer ensuite. Il arriva au contraire qu'une bonne moitié des messages publiés tombèrent dans l'oubli... Pour un oppositeur sceptique la chose pourrait s'expliquer de deux façons : ou les messages non identifiés furent passés sous silence ayant été reconnus faux; ou bien cela se produisit parce que ces messages, ayant été formés à base de simples indications du Moi conscient ou subconscient du médium, ne correspondirent pas à la vérité.

Dans ces conditions, je résolus de terminer les débats en choisissant moi-même un cas quelconque parmi ceux restés sans réponse, pour en tenter ensuite l'investigation. Le choix tomba sur le cas d'un certain Thomas Waller, rapporté dans le numéro du 19 août 1870 du *Medium*. Celui-ci, inconnu à tous les assistants, avait longuement parlé de lui, décrivant ses propres impressions après sa mort, ainsi que la société spirituelle dans laquelle il se trouvait, société plutôt vulgaire, et avait conclu en fournissant les renseignements suivants :

« Sur terre, j'étais mitron et je m'appelais Thomas « Wallers; j'habitais à Chorlton Road, Hulme, à « Manchester. Je suis mort en mai de cette année, à « l'âge de plus de 60 ans. »

Je m'adressai au bureau démographique de la ville, et je reçus la copie d'un certificat de décès dont j'extrais ces lignes : « Thomas Waller, de profession bou« langer, est mort le 22 mai 1870, à son domicile de « Chorlton Road, Hulme, nº 33, à l'âge de 66 ans. »

L'unique discordance qui émergea de la confrontation consiste dans l'*s* final du nom de Wallers, absent dans le certificat de décès. Si l'on m'observait (comme le fit la première personne à laquelle je soumis le certificat) que Mr. Morse pouvait facilement se procurer ces informations, je ne le nierais pas, mais je demanderais qu'on m'explique comment, dans ce cas, M. Morse, après avoir pris ses informations, n'a pas fait le nécessaire pour divulguer ce qu'il savait. (Œuvre citée, p. 25-26.)

Ainsi parle E. T. Bennett. Pour mon compte, je m'abstiens de formuler des jugements pour ou contre, me bornant à informer le lecteur que M. Bennett luimême recueillit dans son livre un certain nombre de ces cas extraits de la revue en question, auxquels je renvoie ceux qui auraient envie de se former une conviction personnelle à ce sujet.

Je rappellerai encore une troisième série de cas semblables, poursuivie dans ces derniers temps (1907-1908) sur le *Bulletin de la Société Psychique* de Nancy.

Le secrétaire de la Société en question, M. A. Thomas, informe que le relateur de ces cas, M. X..., se trouve à la tête d'une importante administration, et est un homme muni d'une culture supérieure jointe à un sens pratique et sens critique non communs; qualités qui transparaissent d'ailleurs dans les commentaires de ces relations, remarquables surtout pour la prudente réserve avec laquelle sont formulées conclusions et hypothèses, ainsi que pour le ton toujours calme et serein avec lequel on y discute et on analyse les objections de tiers.

Les séances se déroulèrent en un milieu complètement familier, où une demoiselle de dix-neuf ans servait de médium. Le secrétaire de la Société observait à ce sujet :

J'ai assisté à plusieurs de ces séances, et après avoir surveillé attentivement et minutieusement toute chose, selon ma constante habitude, je puis affirmer d'une manière catégorique que tout soupçon de fraude, consciente ou inconsciente, doit être écarté pour ces réunions formées avec la plus étroite loyauté, et sur lesquelles veillent les facultés éminentes d'observateur propres à M. X.

Les personnalités communicantes sont séparées par M. X... en trois catégories, selon l'importance qu'elles revêtent au point de vue de l'identification : 1° celles qui occupaient sur terre une position plus ou moins considérable et dont on pouvait avoir lu l'histoire quelque part; 2° celles dont le nom pouvait avoir incidentellement paru sur un journal; 3° celles enfin dont l'existence avait été absolument obscure. Plus loin, il rapporte :

Sur une trentaine de communications, une seule fut trouvée inexacte; pour deux autres, nos recherches n'aboutirent pas; les autres furent toutes identifiées.

Les deux relations publiées ne contiennent qu'une quinzaine de ces communications, dont un tiers appartient à la dernière catégorie.

Dans presque tous les cas rapportés, on trouve des circonstances contrastant plus ou moins avec l'hypothèse de la fraude, telles que des détails inexistants dans les livres ou les journaux consultés, ou discordances peu conciliables avec cette même hypothèse, ou des renseignements corroboratifs venus au jour d'une manière inattendue; circonstances qui, toutes, témoignent en faveur de l'authenticité des faits, bien qu'elles ne suffisent pas à la prouver d'une manière définitive.

Ainsi, par exemple, un baron Augustin Cauchy, jadis professeur à la Sorbonne, décédé en 1855, et connu en son temps pour avoir refusé le serment de fidélité au gouvernement de Juillet et au second Empire, fournissait typtologiquement sa propre biographie, dictant entre autres choses ce proverbe latin gravé sur sa tombe dans le cimetière de Sceaux (Seine) : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem;* proverbe qui, à la demande des assistants ignorant le latin, fut traduit : « Heureux celui qui comprend le malheureux et s'attendrit sur son malheur. »

M. X... écrivit au gardien du cimetière de Sceaux, et en obtint la réponse suivante :

J'ai l'honneur de vous informer que l'on a trouvé après de longues recherches la tombe Cauchy, sur laquelle j'ai dégagé moi-même cette inscription, gravée sur le marbre sépulcral : Augustin Louis, baron Cauchy. Décédé le 23 mai 1855. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperum.* C'est une tombe complètement abandonnée et en des conditions déplorables. Elle était envahie par l'herbe, et, pour en recopier l'inscription, j'ai dû d'abord la nettoyer. (Signé : VINCENT, gardien du cimetière de Sceaux, 174, rue Houdan, Sceaux (Seine). »

Dans tout cela, la particularité corroborative venue inopinément au jour, consisterait dans ce fait de la tombe si envahie par l'herbe, qu'elle demanda un travail de nettoyage d'une heure environ (ainsi que le gardien l'apprit ultérieurement) afin de permettre d'en relever l'inscription. Il s'ensuit que si un envoyé du médium avait été d'abord y chercher les renseignements et le proverbe latin, il aurait dû faire identiquement la même chose, en laissant l'inscription nettoyée et à découvert.

Cependant, même cette remarquable circonstance corroborative ne présente pas une valeur absolue, car il reste encore la possibilité que l'inscription ait été reproduite en quelque biographie du défunt tombée sous les yeux du médium, bien que la chose ne paraisse pas vraisemblable étant donnée la personnalité certainement peu éminente du défunt et le demi-siècle écoulé depuis sa mort. Cependant, cette supposition est légitime, et en l'absence de preuves auxiliaires, chaque supposition plus ou moins fondée suffit à infirmer les faits. Et c'est, hélas! à cause de ces doutes légitimes que perdent leur valeur presque tous les cas où la preuve d'authenticité dépend uniquement du médium.

Dans un milieu privé, où les membres du cercle sont familiarisés avec le caractère, la culture et les habitudes du médium, on conçoit que l'on puisse avoir en lui une confiance absolue, mais on devrait comprendre aussi que cette confiance ne peut être transmise aux étrangers auxquels on cache, bien souvent, jusqu'au nom du médium.

On demandera : Mais alors, comment faire pour que cette catégorie de cas — théoriquement la plus importante — puisse s'élever scientifiquement au degré qu'elle mérite? — Entreprise ardue, malheureusement. On demanderait avant tout que les cas de mort de personnalités ignorées et obscures fussent survenus depuis un temps suffisamment court, ou bien dans des régions suffisamment éloignées, ou en des pays suffisamment séparés des bureaux télégraphiques, ou en de spéciales circonstances, tels à pouvoir certifier pratiquement l'impossibilité de la transmission de nouvelles d'un point à l'autre dans l'intervalle du temps écoulé; et à défaut de cela, on demanderait de ne laisser jamais seul le médium durant la période des expériences qui devraient se prolonger pendant quelques mois, pour écarter aussi la possibilité de moyens mnémoniques.



Nous avons parlé jusqu'ici de séries de cas obtenues avec le même médium; il reste à considérer les cas isolés obtenus incidentellement en quelque groupe, lesquels, en l'absence de cette forme de séries — qui constitue une aggravation au point de vue de la possibilité de fraude — présentent de meilleures garanties d'authenticité. Malgré cela, il ne nous est pas encore donné d'atteindre, en général, ce degré de certitude indispensable pour fonder sur eux des conclusions qui ne soient pas basées sur du vide; dans les quelques cas dont je vais parler, les deux premiers seulement répondent d'une manière satisfaisante aux justes exigences de la critique; ce qui d'ailleurs, n'est pas peu dire, vu que deux cas de cet ordre bien authentiqués devraient déjà assumer une signification théorique des plus hautes. Quant à l'authenticité des rares autres cas suivants, bien qu'ils soient choisis parmi les plus probants, elle dépend uniquement de l'honorabilité du médium qui les produit, puisqu'ils ne donnent lieu à aucune donnée corroborative auxiliaire, et si je ne me décide à les rapporter, c'est grâce à une considération *a priori* : c'est-à-dire que si l'on voit se réaliser des cas authentiques dire que si l'on voit se réaliser des cas authentiques de communications avec des défunts, sous les formes variées que nous avons vues précédemment, ils ne peuvent pas ne pas se réaliser en d'égales proportions avec la forme qui est propre à la presque totalité des cas appartenant à la catégorie présente, bien que les conditions dans lesquelles ils s'extrinsèquent, qui ne permettent que rarement d'atteindre le degré de certitude possible avec les autres — restent à leur désavantage. On comprendra donc qu'il vaut mieux rapporter quelques exemples de ces cas, vu l'utilité de ce qu'une catégorie de faits (qui, pris isolément, peuvent ou ne peuvent pas être authentiques,

mais doivent indiscutablement former une classe par une loi d'analogie) soit représentée.

20e Cas. — Mrs. d'Espérance publie sur le *Light* (1905, p. 43) le très intéressant épisode suivant, survenu à sa personne même, mais rigoureusement étudié par d'autres.

Le 3 avril 1890, à 10 heures du matin, je me trouvais à mon bureau, occupée à écrire plusieurs lettres d'affaires qu'il fallait expédier avant midi. J'avais daté une feuille de papier et tracé l'en-tête; puis je m'étais arrêtée pour me renseigner sur l'ortographe d'un nom. Lorsque je remis les yeux sur la feuille, je m'aperçus que ma plume ou ma main avaient écrit spontanément et à grands caractères, les mots : « Svens Stromberg » de manière à rendre cette feuille inutilisable. C'était sans aucun doute un nom suédois, bien qu'il me fût absolument nouveau. Un peu contrariée, car il me restait beaucoup à écrire avant l'heure du courrier, je mis la feuille de côté et j'en commençai une autre, oubliant l'incident jusqu'au moment où, ma correspondance achevée, je voulus mettre les papiers en ordre, et où la feuille portant le nom étranger me tomba sous les yeux. Cette fois, j'arrêtai sur lui mon attention, et je demandai aux employés s'ils connaissaient quelqu'un du nom de Svens Stromberg, mais la réponse négative fut générale. Plus tard, en écrivant mon habituel rapport journalier pour M. Fidler, qui se trouvait en Angleterre, je fis allusion à l'incident. Ce rapport fut, comme d'ordinaire, reproduit au copie de lettres, circonstance que je crois devoir rapporter parce qu'elle établit exactèment la date de cet incident et la rend incontestable. Le copie de lettres ainsi que la feuille sur laquelle le nom fut écrit ont été conservés.

Deux mois après, M. Alexandre Aksakoff, le prof. Boutleroff et d'autres amis Russes vinrent nous trouver. Mr. Fidler était également rentré d'Angleterre, et nous discutions entre nous des meilleurs moyens pour obtenir des photographies de fantômes matérialisés. « Walter », notre esprit ami, se disait désireux de nous donner son assistance, et nous discutions journellement avec lui sur l'argument. Dans une de ces séances préliminaires, « Walter » écrivit : « Il y avait ici un esprit qui a dit s'appeler Stromberg, lequel désirait que ses parents fussent informés de sa mort. J'ai oublié de vous le rapporter auparavant. Il me semble qu'il a dit être mort dans le Wisconsin, le 13 mars, et être né à Jemtland. Ce pays existe-t-il? De toute façon il est mort, et désire que ses parents le sachent. Il avait une femme et une demi-douzaine d'enfants. »

Ce message n'intéressa pas beaucoup les assistants, à l'exception de Mr. Fidler qui observa : « Qui sait s'il ne s'agit pas de ce même Stromberg qui écrivit son nom, il y a plusieurs mois, sur une feuille de papier de mon bureau! S'il est mort à Yemtland, qu'il nous fasse le plaisir de nous donner l'adresse de sa femme. « — Il fut répondu : Non, il est mort en Amérique, et ce sont ses parents qui vivent à Jemtland. » — « C'est bien, répliqua Mr. Fidler — donne-moi l'adresse de ces derniers, et j'écrirai. »

Le jour suivant les préparatifs pour les séances projetées furent terminés; mais, à cause de l'heure tardive, personne ne songeait à tenir une séance ce soir-là. Cependant, le prof. Boutleroff, auquel était confiée la tâche de photographe, exprima le désir d'essayer l'intensité de la lumière afin d'en constater l'effet; nous entrâmes donc tous dans la salle des séances pour assister à l'essai.

Lorsque tout fut prêt, le prof. Boutleroff me pria de me mettre à l'endroit qui m'était réservé en face de l'appareil, de façon à ce que mes traits pussent être fixés sur la plaque; ce que je fis, tandis que les autres restèrent avec lui. On éteignit la lumière, on découvrit la plaque et l'on mit le feu au magnésium. Dans cette fraction de seconde, j'avais senti distinctement un contact à la tête, mais avant de pouvoir le déclarer, quelqu'un s'écria : « Il y avait une tête d'homme derrière vous ! » — « Je l'ai vue aussi! » — Moi aussi! » — « Moi aussi! » s'écrièrent les autres. — Je fis connaître à mon tour que j'avais senti un contact, mais sans rien voir.

Naturellement, nous attendimes avec impatience le développement de la plaque et l'épreuve que l'on en tira. — C'était vrai! Derrière moi apparaissait une tête d'homme à l'aspect placide et serein, contrastant avec mes propres traits bouleversés par l'éclair du magnésium.

Tandis que les autres continuaient à s'occuper des expériences, Mr. Fidler demanda à Walter s'il pouvait lui apprendre qui était cette entité photographique. — « Oui — répondit Walter — c'était ce Stromberg dont je t'ai parlé. Je dois même te dire qu'il n'est pas mort dans le Wisconsin, mais à New-Stockholm, et que la date de sa mort est le 31 mars, et non le 13. Je me rappelais qu'elle contenait le 3 et le 1, mais j'ai interverti les chiffres en te la rapportant. Ses parents habitaient à Strom Stocking, ou un nom de ce genre, dans la province de Jemtland. Il a dit, me semble-t-il, qu'il émigra en 1886, qu'il se maria et qu'il eut trois fils, et non six. Il mourut aimé et pleuré de tous. » — « C'est bien — répliqua Mr. Fidler — veux-tu me dire ce qu'il désire? Dois-je peut-être envoyer sa photographie à sa veuve? »

— « Tu n'as pas encore bien compris — répondit Walter — j'ai dit que ce sont les parents à Jemtland qui ignorent sa mort, et non sa femme; et il désire qu'ils en soient informés, et qu'ils sachent qu'il est mort pleuré et aimé de tous. » — « Vraiment — observa Mr. Fidler — c'est plutôt à la veuve qu'il conviendrait de le faire; mais de toute façon, si cela lui fait plaisir, j'écrirai, ou pour le moins je m'informerai à ce sujet. » — « Je t'en remercie pour lui. Il m'a dit que tout le monde le connaît à son pays; j'imagine donc que si tu envoies la photographie à Jemtland tu atteindras le but. Envoies-en aussi une copie à sa femme, mais le brave homme pense que ses parents recevront avec plaisir de ses nouvelles. »

Le jour suivant, Mr. Fidler tint sa promesse et écrivit au curé de Strom dans le Jemtland, deman-

dant si un homme du nom de Stromberg, émigré en Amérique vers l'année 1886, avait habité dans sa paroisse; et dans le cas affirmatif, il le priait de lui communiquer le nom et l'adresse de ses parents.

Puis M. Fidler se mit à chercher sur les cartes géographiques la localité de New-Stockholm, mais inutilement. Il alla se renseigner alors auprès des diverses agences d'émigration, mais toujours en vain. Enfin, il écrivit à un ami, vice-consul à Winnepig, dans le Canada, en lui racontant ce qui était arrivé et le priant de lui dire s'il existait par là une localité de ce nom.

Peu de temps après l'envoi de cette lettre, arriva la réponse du curé de Strom, qui disait avoir consulté les registres paroisiens, et constaté que nulle personne de ce nom n'avait jamais habité le pays. Il informait cependant qu'un certain Svens Erson s'était marié et était parti pour l'Amérique vers cette époque, qu'il y avait beaucoup d'autres Svens, mais qu'aucun d'eux ne portait le nom de Stromberg. Ces informations, jointes au fait qeu personne ne connaissait l'existence d'une New-Stockolm et que celle-ci n'était pas marquée sur les cartes, paraissaient montrer clairement que nous avions été mystifiés; je conseillai moi-même à Mr. Fidler de ne pas s'occuper davantage du cas. Quant à la lettre au consul Ohlen, on ne pouvait plus la récupérer.

Du temps se passa; un matin le courrier apporta un journal canadien; en le parcourant, les yeux de Mr. Fidler tombèrent sur les mots : *New-Stockolm* en tête d'un article signé A. S. — Il écrivit immédiatement à l'auteur de l'article, adressant la lettre au directeur du Journal, avec prière de la lui faire tenir. Il y demandait des renseignements sur un certain Svens Stromberg, décédé à New-Stockholm dans le printemps de 1890.

En attendant, le consul Ohlen avait reçu la lettre de Mr. Fidler, et bien qu'il ne fût ni spiritualiste, ni bien disposé envers qui l'était, il s'était prêté à faire des recherches pour satisfaire son ami. Une correspondance active fut entamée entre eux, correspondance qui aboutit à l'arrivée en Suède du consul Ohlen, désireux de tirer la chose au clair. Pendant ce temps, ce M. A. S. auquel Mr. Fidler avait écrit, fournissait, lui aussi, des renseignements et des données importants. Voici enfin le résumé de ce que l'on vint à apprendre.

Svens Ersson, natif de Strom Stocken (paroisse de Strom) dans la province de Jemtland, en Suède, s'était marié avec Sarah Kaiser, avait émigré au Canada, et, une fois établi, avait pris le nom de Stromberg; cette dernière circonstance est assez commune parmi les paysans de la Suède, dont les familles ne portent pas de noms qui leur soient propres; c'est-à-dire que si, par exemple, un paysan nommé John a un fils qu'il appelle Charles, ce dernier est désigné par le nom de Charles Johnson (fils de John); mais s'il naît à ce dernier une fille qu'on appelle Marie, celle-ci ne sera pas désignée sous le nom de Marie Johnson, mais sous celui de Marie Johnsdaughter (Marie fille de John.) Or, comme cet usage n'est pas exempt d'inconvénients pour les Suédois établis à l'étranger, ceux-ci adoptent bien souvent un nom de famille. De sorte que Svens Ersson, établi au Canada, avait pris le nom de son pays natal comme nom de famille, en le faisant devenir Svens Stromberg. Là, il avait acheté des terres dans une région qu'on appela ensuite New-Stockholm (en 1887); il eut trois fils, et mourut dans la nuit du 31 mars 1890. On consulta à ce sujet la femme du défunt, le médecin qui l'avait soigné et le pasteur qui assista à la mort. La femme et le pasteur dirent que l'un des derniers désirs exprimés par lui, avait été que ses parents et ses amis en Suède fussent informés de sa mort. Ce désir ne fut pourtant pas exaucé, bien qu'une lettre eût été écrite dans ce but, pour des raisons différentes, dont la principale était que le bureau postal était éloigné de 24 milles, et la lettre ne fut pas envoyée à destination. Cependant, la veuve, à cause du bruit suscité par la lettre de Mr. Fidler et les personnes qui étaient venues la chercher, fut saisie par la crainte et le remords, et voulut se rendre expressément à Witewood afin d'expédier la missive si retardée.

Lors que cette dernière arriva à Strom en Jemtland, le curé écrivit aussitôt à Mr. Fidler, en rapportant les détails donnés plus haut, détails que ce dernier avait déjà obtenus par le consul Ohlen, le pasteur canadien et M. A. S. En conclusion : d'après les rapports que je viens de citer, on peut constater que chaque détail communiqué médiumniquement était conforme à la vérité.

La photographie de Svens Stromberg aussi fut identifiée au moyen de ses nombreux concitoyens qui l'avaient connu. Elle avait été envoyée à Strom, où elle fut accrochée à la sacristie, avec invitation aux personnes qui le reconnaîtraient d'y apposer leur signature. Elle nous fut finalement retournée avec de très nombreuses signatures et beaucoup de commentaires; parmi ceux-ci, plusieurs se rapportaient aux moustaches qu'il portait sur sa photographie, et qu'il n'avait pas lorsqu'il avait émigré, très jeune.

L'investigation du fait avait coûté un an de travail à Mr. Fidler, mais en récompense, elle avait été couronnée de plein succès. Toute la correspondance, ainsi que les certificats, les documents, les attestations signées des différentes personnes impliquées dans l'enquête, en Suède comme au Canada, furent soigneusement conservés, et après la mort de Mr. Fidler, passèrent entre mes mains.

On apprit par l'enquête que la station postale la plus proche de New-Stockholm est Witewood, à vingt-quatre milles de distance; qu'il existe maintenant entre les deux pays un service hebdomadaire régulier, mais qu'avant 1890 le service était des plus irréguliers et moins fréquent, et que le voyage pour se rendre à Witewood devait se faire à pied ou à cheval; que jusqu'en 1893 la plus proche station télégraphique se trouvait à cent milles du pays, et qu'il n'y avait pas de chemin de fer; circonstances qui écartent absolument toute possibilité que la nouvelle de la mort de Stromberg ait pu rejoindre par voie normale la Suède, dans l'intervalle de temps écoulé entre la mort et le message médiumnique.

Il reste donc acquis que 60 heures après sa mort, survenue à New-Stockholm, dans le nord du Canada, Svens Stromberg écrivit son nom sur une feuille de papier dans le bureau de Mr. Mattews Fidler, dans la ville de Gothembourg, en Suède.

..... Svens Stromberg avait prospéré dans son pays d'adoption, et il était orgueilleux de sa prospérité; pour cette raison, il désirait que ses concitoyens apprissent qu'il était devenu, au Canada, un homme beaucoup plus considérable qu'il n'aurait pu le devenir dans sa propre patrie. Probablement ce désir, uni à un sentiment de nostalgie posthume, contribua à lui donner les facultés nécessaires pour accomplir sa tâche, et nous préparer, à nous, un an de travail pour prouver d'une manière incontestable qu'il y était réussi.

Tel est l'intéressant cas raconté par Mme d'Espérance. Il faut remarquer que celui-ci, outre à répondre aux conditions de temps et de lieux énumérées plus haut comme étant les seules capables de conférer une valeur probative aux épisodes de ce genre, contient également une preuve auxiliaire aussi concluante : celle de l'identification d'une photographie de *visage matérialisé* avec la personne du défunt communicant, ceci étant conforme à ce qui avait été transmis médiumniquement ; cette preuve appartient à un genre des plus rares dans le domaine métapsychique. Il est certainement inutile d'ajouter que par les circonstances dans lesquelles se produisit le phénomène, par la personnalité inconnue et obscure du défunt matérialisé, par son mode d'identification, et par le fait que le phénomène se trouve indissolublement lié avec les messages médiumniques d'un ordre insoupçonnable qui le précédèrent et le suivirent, il répond à son tour aux conditions requises pour avoir une valeur probative incontestable. De sorte que ce cas doit être compé parmi les mieux documentés et les plus incontestables du genre que nous étudions, c'est-à-dire parmi les plus efficaces pour soutenir la thèse spirite, étant donné qu'il n'existe aucune autre hypothèse capable de l'expliquer d'une manière complète ; cette assertion est si évidente qu'elle ne vaut pas la peine d'être démontrée.

21ᵉ Cas. — Je l'extrais de l'ouvrage d'Alexandre Aksakoff : *Animisme et Spiritisme* (page 440), dans lequel sont réunis plusieurs exemples semblables, munis d'une rigoureuse documentation.

(Copie du procès-verbal d'une séance tenue le 18 novembre 1887 chez M. Nartzeff, à Tambow (Russie) rue des Invalides, et à laquelle assistaient : le docteur N. P. Touloucheff, M. A. N. Nartzeff, et Mmes A. S. Sleptzoff, A. P. Ivanoff.)

La séance eut lieu à dix heures du soir, avec les portes fermées, autour d'une table ronde située au milieu de la chambre, à la lumière d'une veilleuse posée sur la cheminée. La chaîne était formée comme il suit : chacun mettait sa main gauche sur la droite de son voisin, et tenait ses pieds en contact avec ceux des voisins. Les mains et les pieds furent donc réciproquement contrôlés pendant toute la séance.

On entendit d'abord des coups violents battus successivement sur le parquet, sur les parois et le plafond. Peu de temps après, ils furent renouvelés très fortement au centre de la table, paraissant venir d'en haut et appliqués par un poing avec une succession si rapide que la table ballottait sans interruption. A ce moment M. Nartzeff demanda : « Peux-tu nous donner des réponses intelligentes ? Si oui, frappe trois coups, si non, un coup. — « Oui (trois coups.) » — Désires-tu répondre au moyen de la table. » — « Oui. » — « Alors dis-nous ton nom. » — « Anasthasie Pérélyguine ? — Veux-tu nous dire pourquoi tu es venue, et ce que tu désires ? » — « Je suis une malheureuse ; priez pour moi. Hier, pendant la journée, je suis morte à l'hôpital ; je m'étais empoisonnée trois jours avant avec des allumettes. » — « Peux-tu nous dire quelque autre chose de toi ? Quel âge avais-tu ? Frappe autant de coups que tu comptais d'années. » — (On entendit dix-sept coups.) — « Qui étais-tu pendant ta vie ? » — « J'étais camériste ; je me suis empoisonnée avec des allumettes. » — « Pourquoi t'es-tu empoisonnée ? » — « Je ne veux pas le dire. Je ne veux pas vous dire autre chose. »

Soudain une table très lourde appuyée au mur s'avança rapidement à trois reprises vers nous, et chaque fois elle fut repoussée par une force invisible. Aussitôt sept coups résonnèrent (signal convenu indiquant la fin de la séance), et l'on brisa la chaîne. Il était 11 h. 20. » (Signés A. Sleptzoff, N. Touloucheff, A. N. Nartzeff, A. P. Ivanoff.)

(*Déclaration.*) — « Nous sousignés, ayant assisté à la séance du 18 novembre 1887 chez M. A. N. Nartzeff, témoignons par la présente que nous ne savions rien de l'existence ou de la mort d'Anasthasie Pérélyguine, et affirmons avoir appris pour la première fois son nom dans la séance en question. » (De Tambow, en date du 6 avril 1890. *Signés :* Docteur N. P. Touloucheff, A. Sleptzoff, Alexis Nartzeff, A. Ivanoff.)

Le Dʳ N. Touloucheff écrit ainsi, à la date du 15 avril 1890, à Alexandre Aksakoff :

A la séance du 18 novembre 1887, chez M. Nartzeff, nous reçûmes une communication de la part d'une certaine Anasthasie Pérélyguine qui demanda que l'on priât pour elle, déclarant s'être empoisonnée avec des allumettes et être morte le 17 novembre. — Aux premiers moments je ne prêtai pas foi à ces déclarations, car en ma qualité de médecin municipal de la ville de Tambow, je suis immédiatement averti par la police en chaque cas de suicide. Toutefois, réfléchissant qu'elle disait être morte à l'hôpital, et que l'hôpital de Tambow — bien que compris dans la liste « Œuvres Pieuses », dépend autant de la municipalité que du Gouvernement et échappe à ma juridiction, car les directeurs de cet hôpital ont directement recours à la police en des cas semblables — j'écrivis à mon collègue le docteur Sundblatt, médecin en chef de l'hôpital, en le priant de vouloir bien m'informer si dans les

jours derniers, on avait recueilli des malades par tentative de suicide; et, dans le cas affirmatif, de me renseigner sur les personnes et les circonstances. La copie de la réponse (l'original est en possession de M. Nartzeff) écrite par le Dr Sundblatt, nous a été remise. » (*Signé* : docteur N. Touloucheff, Tambow, rue du Séminaire.)

Voici la lettre du Dr Sundblatt :

19 novembre 1887. — Cher collègue. Le 16 mai je me trouvais de service, et ce jour-là on admit à l'hôpital deux femmes en très graves conditions pour s'être empoisonnées au phosphore. La première, une certaine Vera Kossovitch, âgée de trente ans (femme d'un fonctionnaire, je crois) demeurant rue Teplaia, a été reçue à 8 heures du soir, après un rapport du troisième arrondissement de police. La seconde, infirmière à l'asile des aliénés, une certaine Anasthasie Pérélyguine, fut admise à 10 heures du soir. Cette dernière, outre à une infusion d'allumettes (une dizaine de boîtes) avait avalé une demi-tasse de pétrole. Son état était très grave, et elle est morte le 17 à une heure de l'après-midi. On a pratiqué l'autopsie réglementaire aujourd'hui même, sur les deux femmes. La Kossolovitch déclara s'être empoisonnée dans un accès de mélancolie; quant à la Pérélyguine, elle ne voulut rien dire des causes qui la poussèrent au suicide. C'est ce que je peux vous communiquer à ce sujet. Salutations cordiales. (*Signé* : Docteur F. Sundblatt.)

Il faut remarquer en faveur de l'authenticité de ce cas, en plus des attestations exposées plus haut, l'importance très grande assumée par les phénomènes d'ordre physique produits simultanément avec la communication intelligente et extrinséqués sous la forme de coups violents aux parois, au plafond, au centre de la table, et de rapides mouvements à distance d'une autre grosse table; le tout à la lumière d'une veilleuse, lumière plus que suffisante pour discerner objets et personnes, donc pour démasquer la fraude si les phénomènes à distance avaient été l'œuvre d'un intrus, et si les coups frappés sur la table avaient été assénés par un bras délivré de la chaîne. Etant donnée, par conséquent, l'incontestable authenticité des phénomènes physiques en question, c'est-à-dire l'existence incontestable d'une puissante médiumnité dans le groupe, il serait absurde de jeter des doutes sur l'authenticité du message médiumnique obtenu simultanément; de sorte qu'on peut affirmer avoir indirectement atteint, par ce cas, un critère de certitude scientifiquement suffisant. Une fois que ceci est admis, on pourrait difficilement contester l'interprétation spirite de ce même cas.

Alexandre Aksakoff fait à ce sujet les observations suivantes :

Je crois inutile de recommencer avec la même série d'argumentations pour démontrer qu'il ne peut être question en ce cas de transmission de pensée, vu l'absence de « lien psychique » qui en est une condition essentielle et qui n'existe certainement pas entre deux personnes inconnues l'une à l'autre. Reste encore et toujours la clairvoyance, mais l'unique « point de repère » nécessaire à une « médiation sensorielle » conductrice de la perception, c'est-à-dire la présence à la séance d'une personne qui connaissait le défunt, manque également. Il ne resterait comme dernière ressource que la clairvoyance pure, à propos de laquelle il ne faut pas oublier que tout accès clairvoyant a sa raison d'être dans l'intérêt intense de la volonté, et que dans le cas en question cette dernière condition essentielle est encore absente; donc, pas de rapports téléphoniques avec l'Absolu. » (Œuvre citée, p. 444.)

22e Cas. — Je l'extrais de l'ouvrage bien connu de E. Nus : *A la recherche des destinées*, p. 223. Cet auteur écrit :

Voici le récit de M. Raissac, tel que je l'ai entendu de mes oreilles, et qu'il a été publié dans une Revue Spirite.

« Le 7 mai de cette année 1890, il nous passa par la tête de faire bouger et parler une grosse table située dans mon cabinet. Il était 8 heures 1/2 du soir, on avait à peine fini de dîner et nous n'avions d'autre but que de faire passer le temps.

» Nous prîmes place autour de la table dans l'ordre suivant : ma femme, mon fils, un de mes cousins âgé de dix-sept ans, deux dames de nos amies et moi. Après cinq minutes d'attente, la table commença à vibrer, puis à craquer, et enfin se leva à plusieurs reprises sur un seul de ses quatre pieds.

» Mon fils se mit à formuler des demandes auxquelles il fut répondu par l'épellation de l'alphabet, et il résulta que nous avions affaire à une personne défunte se qualifiant comme il suit :

» Louis Constant, natif du département de la Cha-
» rente, non loin de Limoges, soldat mobilisé, mort à
» l'âge de 27 ans dans un combat livré les premiers
» jours de décembre 1870. »

» Pour plus de certitude, chaque parole du message fut épelée trois fois.

« Or, comme mon bureau au ministère de la guerre est situé auprès des archives administratives, je priai des amis à moi de faire des recherches dans les listes des soldats morts en 1870, pour voir si par hasard il n'y en aurait aucun parmi eux répondant aux indications personnelles exposées plus haut. Mais je n'attribuais aucune importance à la communication, bien que je ne pusse m'expliquer ce grand nombre de réponses précises et intelligentes, ni les mouvements de la table, auxquels je puis jurer qu'aucun de nous ne prit part volontairement; de sorte que je laissai passer huit jours avant de me rendre aux instances de ma famille. A la fin je m'adressai à l'employé préposé aux archives, le priant de me laisser consulter celui d'entre les cartons des morts pendant la guerre contenant les noms des Constant; et voici le texte de l'acte que j'y ai trouvé et lu de mes propres yeux :

« Constant Louis, né à Saint-Coutant, commune de

« de Champagne-Mouton, département de la Cha-« rente, le 5 août 1843, mobilisé en novembre 1870, « incorporé dans le 51e régiment d'infanterie, tué le « 8 décembre au combat de Josnes. »

« Personne de nous n'avait entendu parler de ce Constant, et d'autant moins soupçonné qu'il ait existé un soldat mobilisé en 1870 répondant au nom et aux indications données plus haut. »

23e Cas. — Je le prends du *Light* (1905, p. 399). Mr. J. Mr. Cluskie, d'Ivy House, Hanley Staffs, raconte ce qui suit :

Dans une de nos récentes séances, la phrase suivante fut épelée : « Je désire que la femme de Thomas ait mon petit garçon. »

Je demandai qui était l'esprit communiquant, et le nom de Mrs. Gilbert fut dicté. Je demandai encore le nom de famille du Thomas en question, et la table épela : « Mr. Everall, de Newcastle-under-Lyme, Cotton's row. »

Je m'adressai alors aux personnes présentes, demandant si quelqu'un connaissait l'un ou l'autre nommés, mais aucune n'en savait rien.

Nous fûmes ensuite informés que Mrs. Gilbert avait habité rue Cartwright à Newcastle, où son corps se trouvait encore, étant morte depuis deux jours seulement, et qu'un mois auparavant elle avait donné le jour à un garçon; que dans cette circonstance elle prit froid, ce qui fut le commencement de la maladie dont elle mourut.

Le jour suivant, je me rendis à l'adresse fournie, demandant Thomas Everall. La personne qui avait ouvert me regarda en face disant : « Je suis Mrs. Everall. » — « Je demandai : « Vous connaissez alors certains époux Gilbert habitant rue Cartwright ? » Elle me répondit que Gilbert était son frère, que sa femme était morte depuis très peu de temps, et que l'on devait accompagner son corps le lendemain au cimetière.

A ce point, je consignai aussitôt le message obtenu, ce qui fut cause d'une véritable stupeur pour les époux Everall, et pour moi d'une grande satisfaction, car ce message me fournissait la preuve que l'esprit survit à la mort du corps, aime et prend soin de ceux qu'il a laissés sur terre... »

Ce récit est suivi de ces courts commentaires :

Dans cette circonstances, les hypothèses de la lecture de la pensée et de la télépathie sont hors de cause, et le tendre désir maternel contenu dans le message élève ce dernier au-dessus de toute vulgarité. Il est évident que « l'opérateur intelligent à l'autre coup du fil » avait un but précis qu'il réussissait à accomplir, et aucune autre théorie en dehors de celle spirite ne pourrait expliquer l'ensemble des faits d'une manière complète.

24e Cas. — Mr. A. W. Orr, président de la « Society for Psychical Research » de Manchester, rapporte dans le *Light* (1907, p. 122 et 1908, p. 43) la communication suivante qu'il obtint lui-même par le système du plateau muni d'un alphabet et d'une lancette indicatrice. Les expérimentateurs étaient au nombre de deux.

La première communication fut : « Peut-être qu'un aveugle peut lire ? » Ceci se rapportait probablement au fait que l'un des expérimentateurs avait suggéré de ne pas regarder l'instrument lorsqu'on extrinséquait le message. On demanda : « Connais-tu l'un de nous ? » — « Non. » — « Veux-tu nous dire qui tu es ? » — « William Hodson; gare de London-road. » — « Cela signifie que tu as été victime d'un accident à cet endroit ? » — « Non. » — Es-tu mort à cette gare ? » — « Oui. » — « De quelle maladie ? » — « De cœur. » — « Etais-tu un employé de chemin de fer ? » — « Non. » — « Etais-tu un passager ? » — « Non. » — « Comment ta mort est-elle donc arrivée ? » — « Le bagage d'un voyageur en fut cause; j'étais à l'hôtel Mosley. »— « Quelles attributions y avais-tu ? » — « Je cirais les souliers. » — « Combien d'années sont-elles passées depuis ? » — « Vingt-quatre ou vingt-cinq. » — « T'es-tu déjà manifesté d'autres fois ? » — « Jamais. » — « Habitais-tu dans l'hôtel ? » — « Non. » — « Veux-tu nous donner ton adresse ? » — « Ardwick, rue Tipping. » — « Y a-t-il quelqu'un qui te connaisse à Manchester ? » — « Beaucoup. »

Ici prit fin la communication. — Le 5 mars, je me rendis à l'hôtel Mosley, demandant à parler à quelqu'un ayant eu des rapports avec l'hôtel il y a une vingtaine d'années. Je fus assez heureux pour trouver encore un valet de chambre déjà employé à cette époque, et lui demandai s'il se rappelait avoir connu dans l'ancien personnel quelqu'un portant le nom de Hodson.

« William Hodson ? — répondit-il — oui, je l'ai connu. » — « Que faisait-il ? » — « Il cirait les souliers. » — « Où est-il mort ? » — « A la gare de London-road. » — « De quelle manière ? » — « C'était le jour de St-Léger, il avait des bagages à expédier, et je le vis monter à la gare avec ce bagage. Il y eut du retard pour le placer sur le train, ce qui le mit en fureur et le fit crier qu'il aurait réclamé auprès du chef de gare; c'est alors qu'il tomba foudroyé. » — « Depuis combien de temps ceci est-il arrivé ? » — « Plus de vingt ans se sont passés. » — « Où habitait-il ? » — « Dans la rue Tipping. »

« Cet épisode — commente Mr. Orr — présente à mon avis des traits caractéristiques évidents de message authentique de défunt, suffisant à prouver que la personnalité humaine survit à la mort du corps. »

25e Cas. — M. G. Monnosi, rédacteur au *Giornale d'Italia* (Rome), relatait dans ce journal (14 octobre 1907) le fait suivant :

L'un des derniers soirs de septembre dernier, à Rome, pendant une séance spirite à extrinsécations psychiques, on entendit de violents signaux réclamant la nécessité de communiquer. Auprès du médium se

trouvait M. Annibal Tritoni qui se chargea d'écrire ce que l'entité manifestée au moyen de la table avait dicté.

« Je suis un esprit — dicta l'entité — qui vit dans des anxiétés terribles depuis que j'ai abandonné les dépouilles mortelles. Je me suis adressé à d'autres et personne ne voulut exaucer mes prières; c'est pour cela que j'ai fait ces signaux. Je m'appelais Lida Giordani Brunelli : je suis morte à Cento, le 6 janvier 1907; je désire ardemment communiquer avec ma mère Louis Buggio, veuve Giordani, et mon mari, Fedele Brunelli.

Les recherches nécessaires ayant été faites auprès d'une personne insoupçonnable par son grade et son office, à laquelle on demanda des informations sans expliquer du tout pourquoi et dans quel but cette démarche était faite, on obtint cette réponse :

« Effectivement, le 6janvier passé mourut à Cento Mme Lida Giordani, femme de Fedele Brunelli, âgé de 40 ans, demeurant maintenant à San-Nicolo, commune d'Argenta, où il possède des maisons et les terres. Mme Buggio Louise, âgée de 77 ans, veuve Giordani, mère de la défunte, réside à Cento avec son unique fils, Charles Giordani, âgé de 54 ans, riche propriétaire et industriel.

Un dilemme s'impose avec la ferme inexorabilité de la logique — commente M. Monnosi — car ici, ni les timides échappatoires de l'hallucination en bonne foi, ni les hypothèses de forces matérielles dont on ne connaît pas encore les origines, mais dont on a des manifestations effectives — ici, rien de tout cela n'est possible. Il s'agit d'une entité qui pense et qui se souvient, qui souffre et qui implore, liée à notre monde et à notre vie par les liens de nos sentiments et de nos passions.

Etant donné le sérieux et la diffusion du journal qui publiait cette relation, elle produisit une stupeur et un bruit énormes dans le public, et les objections et protestations plurent à la rédaction du journal. M. Monnosi, dans un second article, répondit brillamment à toutes les objections dignes de considération qui lui furent adressées, expliquant que M. Tritoni était Romain, qu'il n'avait jamais été à Cento, qu'il ne connaissait absolument pas les personnes dont il s'agissait, et qu'il avait solennellement déclaré n'avoir jamais entendu ce nom, ni avoir jamais eu des renseignements d'aucun genre sur la défunte Lida Giordani Brunelli.

Pendant ce temps, M. Henri Carreras, spirite connu et distingué, entreprenait une enquête pour son propre compte, dont il résulta que le récit de M. Monnosi correspondait parfaitement à la vérité. Il en rendit compte dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1907, p. 268) dont j'extrais le passage suivant :

Je connaissais la communication avant qu'elle fût publiée dans le *Giornale d'Italia*, et je peux ajouter que les informations sur l'existence et la mort de Mme Lida Giordani furent demandées au moyen de la police, ne sachant pas à qui s'adresser ailleurs... A la suite de la publication de cet article, le beau-frère de la défunte, le Prof. Brunelli, demeurant à Rome, voulut se rendre chez M. Tritoni pour se renseigner, en emportant une conviction absolue de sa sincérité et de celle du médium; de cette façon, une autre preuve de la survivance de sa belle-sœur fut fournie à la femme du professeur. »

26e Cas. — Je rapporte les passages suivants d'une longue et intéressante relation publiée dans la revue *Luce e Ombra* (1905, p. 21-37) de l'avocat F. Zingaropoli sur certaines curieuses manifestations d'un esprit familier dans la maison de l'avocat Vincent Fornaro.

Personne — écrit l'avocat Fornaro — ne peut être, en fait de spiritisme, plus sceptique que je ne l'étais, que ne l'était toute ma famille. Ce n'est pas le récit d'une personne facile à suggestionner ou à s'auto-suggestionner, et à laquelle il suffit de raconter un phénomène ou de la faire assister à une expérience pour qu'elle en garantisse la véracité. Il faut des récits de ces personnes défalquer le cinquante pour cent, car elles ont pu facilement être trompées ou se tromper elles-mêmes... Au contraire, le sceptique devenu croyant donne la garantie de ce qu'il vous dit, car pour passer d'un état à l'autre de sa conscience, il a dû et voulu se rendre compte de tout; il n'a pas fait de fantaisie, mais il a raisonné; il ne s'est pas laissé impressionner, mais il a touché de sa propre main...

L'une de mes sœurs fréquentait la maison de certains de nos amis où l'on faisait des expériences avec la table. Au commencement, elle nous racontait les phénomènes auxquels elle assistait, déclarant que ces messieurs voulaient se moquer d'elle en levant eux-mêmes le pied de la table qui indiquait, comme on sait, les lettres de l'alphabet. Mais, après quelque temps, ses défiances commencèrent à s'atténuer, jusqu'au jour où elle raconta que l'esprit avait fait allusion à des choses connues par elle seule, et qui excluaient toute tromperie. Alors, c'est nous qui commençâmes à rire d'elle et décidâmes de constater directement la vérité de l'expérience. Nous avions à la maison un guéridon à trois pieds, nous nous assîmes autour en faisant la chaîne, attendant. A un moment donné nous remarquâmes qu'il se penchait d'un côté. Chacun se regarda dans les yeux pour scruter dans le regard des autres quel était celui qui, en attendant l'esprit, avait l'esprit de faire bouger le guéridon. Seule, ma sœur, habituée désormais à ces expériences, crut à la spontanéité de son mouvement, et demanda à l'esprit comment il s'appelait; on obtint la réponse: *Baccala.*

Nous éclatâmes tous de rire, en disant à ma sœur qu'elle aurait pu choisir un nom plus décent et moins... parfumé! Elle protesta naturellement que ce nom n'était pas une invention à elle, mais nous ne crûmes pas à ses protestations et demandâmes une seconde fois le nom de l'esprit; celui-ci répéta :

Baccala, Baccala, et toujours Baccala. Nous lui demandâmes son vrai nom, car Baccala devait probablement être un surnom, et il nous répondit : *Scella.*

Evidemment l'esprit avait envie de plaisanter en complétant son nom : *Scella di Baccala* (morceau entier de morue salée.)

Nous lui demandâmes ce qu'il avait été et ce qu'il avait fait durant sa vie; il nous raconta qu'il déchargeait du charbon dans le port, et qu'il avait habité à la Porte Capuana, ajoutant être mort depuis cinq ans.

Nous ne savions plus s'il fallait croire ou ne pas croire; mais il était facile de savoir s'il nous avait dit la vérité, et un ami de notre famille, M. Enrico Cacciapuoti, qui avait assisté avec nous à l'expérience, nous promit qu'il aurait fait des recherches sur l'existence de ce débardeur de charbon.

En effet, il nous apprit deux jours après qu'aux alentours de la Porte Capuana, on connaissait beaucoup un commissionnaire nommé Baccala, mort depuis cinq ou six ans; qu'il était justement débardeur de charbon et qu'il s'employait, à l'occasion à n'importe quel autre travail. C'était un homme très gai, mais très débauché — comme nous pûmes le constater nous-mêmes plus tard — et, lorsqu'il n'avait rien à faire, il s'amusait à troubler la paix des gens avec des plaisanteries et des lazzis de tout genre. Une marchande de beignets surtout informa M. Cacciapuoti que sa mort avait causé un deuil général, tant il était aimé dans tout le voisinage, et elle ajouta que Baccala avait une quarantaine d'années au moment de son décès.

Nous recommençâmes donc les expériences et Baccala se montra dans toute sa vulgarité de *facchino,* nous régalant des gros mots qui lui avaient été habituels durant sa vie. Nous essayâmes de le calmer lui demandant la raison de ces invectives, et lui, toujours de la façon la plus triviale, nous dit être offensé du contrôle exercé par nous, et que nous devions le croire sans jamais douter de rien.

Comme il arrive chez presque tous ceux qui, de sceptiques deviennent croyants, nous nous passionnâmes si bien à l'expérience qu'une grande partie de nos journées et de nos soirées étaient occupées à ce qui était devenu pour nous un amusement, à cause des informations comiques et des brillants discours de Baccala, qui se révélait vraiment un esprit d'esprit et confirmait ce que nous avait raconté la marchande de beignets à la Porte Capuana sur sa gaieté durant sa vie. Cependant, il s'oubliait très souvent un peu trop, et nous devions interrompre la séance à cause des dames et des demoiselles qui faisaient la chaîne avec nous.

Baccala en était contrarié et manifestait sa mauvaise humeur *en faisant bouger tout seul le guéridon; plusieurs fois, il arriva à le renverser.* Alors, nous recommencions pour le calmer; mais, pécheur impénitent, Baccala recommençait avec certaines phrases pornographiques, nous obligeant à nous lever de nouveau, et pour éviter qu'il ne s'irritât trop, au lieu de le faire parler, nous le faisions jouer et danser...

...Un soir, il s'est rendu visible. Ma mère l'a vu dans la pénombre passer d'une chambre à l'autre; de taille moyenne, trapu, pâle, les cheveux extrêmement noirs et frisés, le bas des pantalons retroussé, les pieds nus et sans veste. Ma mère, très courageuse, comprit aussitôt que ce *facchino* était Baccalà, et eut la présence d'esprit de le suivre pour mieux le voir, mais l'apparition disparut. Immédiatement, ma mère s'assit à la table avec les personnes qui étaient à la maison à ce moment, et Baccalà assura que le fantôme qui venait de passer d'une chambre à l'autre était lui-même. Non contents de cela, nous envoyâmes à la Porte Capuana pour obtenir des informations plus précises, et notre ami Cacciapuoti apprit que Baccalà *était de taille moyenne, pâle de visage, avait des cheveux très noirs et frisés et s'en allait la plupart du temps déchaussé!*

..... Encore une expérience, la plus importante et la plus impressionnante de toutes. Mon père était gravement malade. D'une constitution nerveuse très forte, il n'avait pas craint les pièges de l'*influenza* et en payait les conséquences avec une terrible affection aux bronches. Les plus illustres médecins étaient venus et venaient à la maison, quelques-uns nous broyant le cœur par les plus funestes prévisions, d'autres nous soulageant par de réconfortantes paroles d'espoir. Nous ne vivions tous que pour conserver la vie de notre cher malade. Eh bien, même dans ces tristes, si tristes souvenirs qui seront pour toujours l'amertume de notre existence, dans ces douloureux souvenirs, Baccalà a sa part aussi!

Un soir, dans ce découragement qui bouleverse l'âme et le cerveau, qui fait penser à l'impensable pour s'agripper à un espoir, nous priâmes Baccalà de nous mettre en communication avec l'esprit de l'un des plus valeureux médecins, et il nous répondit qu'il allait nous satisfaire immédiatement. En effet, peu de temps après, les coups sur le guéridon nous avertirent qu'un esprit était présent. Nous demandâmes son nom; il nous dit : Domenico Cotugno! — Baccalà avait bien choisi! — Nous priâmes l'esprit de Cotugno de visiter notre père et de nous dire la vérité, quelle qu'elle fût.

Mon père dormait; à ce moment, il s'éveilla avec un sentiment de regret, nous reprocha de l'avoir secoué; et, encore tout ensommeillé, ne s'apercevant pas qu'il n'y avait personne tout à côté de lui, il continua à nous reprocher que nous le tournions et retournions et battant sur sa poitrine et ses épaules. Evidemment, la visite s'effectuait, et nous étions tremblants : le cœur nous battait à se rompre, notre esprit était en suspens! Peu de temps après le guéridon eut un léger mouvement; nous interrogeâmes, anxieux : il nous fut répondu un seul, horrible mot : *Résignation!* — Nous comprîmes, et quinze jours après, la maison était plongée dans le deuil. »

Je termine ici les citations du récit de M. Fornaro, ajoutant qu'en même temps, des manifestations physiques spontanées identiques à celles qui se rencontrent dans les « maisons hantées » se réali-

saient dans sa maison ; le tout et toujours par l'œuvre de Baccala.

L'avocat ZINGAROPOLI remarque à ce sujet :

Lorsque la famille Fornaro quitta la maison, qui resta libre, et se transporta ailleurs, les voisins et le concierge entendaient la nuit, dans la demeure vide, des bruits réitérés et caractéristiques de portes battant comme si elles étaient agitées par le vent ; de sorte qu'ils allèrent l'inspecter plusieurs fois, mais à leur étonnement, tout était régulier, et les portes bien fermées et fixées ! — Peu à peu, les bruits s'affaiblirent et finirent par cesser. »

Je rapporterai pour terminer ces réflexions de M. ZINGAROPOLI :

Il me semble que dans ce cas, la preuve de l'identité a été atteinte presque complètement. Baccalà avait été durant sa vie une personne insignifiante, et aucun des assistants (dont M. Fornaro garantit la respectabilité) ne l'avait jamais connu. Son histoire simple et négligeable, comme peut l'être celle d'un pauvre *facchinos* qui a cheminé son existence obscurément, sans infamie et sans honneur, ne pouvait vraisemblablement être connue par des gens d'une condition sociale différente et plus élevée, d'un milieu et d'une culture différents, et habitant un endroit tout autre, dans une ville aussi étendue et peuplée que la nôtre. Les informations recueillies aux alentours dessinent le type du *lazzaro* napolitain, bon au fond, serviable et plein de cœur, aussi prompt à la plaisanterie de mauvais genre et à l'invective de taverne qu'à l'action généreuse et noble...

Cet esprit inculte, vulgaire, non évolué, qui devient comme une personne de la famille, qui donne des manifestations gaies et folles au milieu d'elle et qui ne peut pas — peut-être ne doit pas — la suivre dans une autre demeure ; qui reste comme prisonnier dans ces murs, qui se désespère de la voir s'éloigner et reste seul dans la maison vide ; qui ignore si les futurs habitants arriveront à l'entendre, et qui, désespéré, erre dans les chambres nues et solitaires et bat rageusement les portes et les volets, cet esprit finit par intéresser, comme intéressent les vaincus, les déshérités de l'existence d'ici-bas, abandonnés dans une vie déserte et sans but !... »

Colonel JOSEPH PETER, A. D. (Munich)

PSYCHOMÉTRIE

(Suite et fin : Voir le précédent numéro.)

Depuis les travaux des Drs Buchanan et Denton, plusieurs personnalités se sont révélées comme possédant des facultés psychométriques, tant en Angleterre qu'en Amérique et ailleurs. L'Allemagne nous fournit également quelques sujets. Dans cet ordre et tout récemment, deux médiums tout particulièrement doués se sont signalés à l'attention : MM. VOUT PETERS & STYLES. Notre Revue a déjà eu l'occasion de citer le premier ; quant à l'autre, nous dirons que l'année dernière, celui-ci a fait paraître, dans l'Alliance spiritualiste de Londres (1), une étude intéressante sur la psychométrie, qu'il considère, en tant que faculté, comme une aptitude, qui permet d'enregistrer des visions sans le secours de l'organe de la vue, ou pour mieux dire peut-être, comme une aptitude qui permet à toutes les régions du corps physique de recevoir des sensations de vision. A ce sujet, il avait observé qu'il devenait absolument indifférent pour le médium de porter l'objet d'émulation : pierre, bijou, débris quelconque, soit au contact du front, soit de l'épine dorsale, soit ailleurs, pour obtenir un résultat ; mais que toujours, et cela peut-être inconsciemment, il avait remarqué que le percipient se servait de la main gauche pour effectuer le contact. Quant à lui personnellement, ajoute M. Styles, il faut faire une part large au crédit que peuvent fournir des dispositions héréditaires. Il expose d'ailleurs dans quelles conditions s'est développée en lui la faculté psychométrique et cela tout fortuitement, dit-il.

Un de ses anciens condisciples d'école lui apprit un jour qu'un sien ami était devenu, à force d'entraînement, un médium professionnel et l'invita à venir assister à une séance. Moitié incrédule et moitié ironique, il se rendit à cette invitation, qu'il trouva tellement intéressante, qu'il se décida à retourner plusieurs fois chez ce médium. C'est ainsi que, prié un certain jour, de se placer à côté du médium, il sentit en lui se révéler les premières sensations de cette faculté. Il commença, en effet, par percevoir certains tableaux et scènes symboliques, au fur et à mesure que le médium développait ses impressions

(1) Voir le *Light*, 1909, page 19, ff.

de vive voix, et notamment, lorsque celui-ci, à un moment donné, s'adressa à une dame présente, M. Styles perçut très nettement l'image d'un pont. Intrigué, il demanda par la suite au médium le sens d'interprétation qu'il convenait de rattacher à cette image précise. La réponse lui apprit que l'image d'un pont symbolisait, en principe, une difficulté, un obstacle qu'il importait de vaincre ou de surmonter, et que lui, le médium, avait d'ailleurs également enregistré la vision d'un pont dans le même moment...

M. Styles rapporte plus loin qu'un des jours suivants il alla visiter un ami qui se passionnait, à titre d'amateur, pour les objets d'antiquité quelconques, et incidemment il fut amené à lui raconter combien il prenait intérêt à la faculté qui s'était développée en lui, que cela lui était d'une distraction des plus intéressantes. Cet ami, interloqué et surpris, le prit au mot, en lui disant que s'il parvenait à lui dire quelque chose de particulier sur un objet qu'il allait lui remettre à l'instant, il ajouterait foi à la Psychométrie à son tour. Ce disant, l'ami lui confia, séance tenante, un objet qui pouvait avoir le calibre d'un schelling. Sans s'attarder à l'examiner, M. Styles se mit à décrire tout ce qui se présenta à son esprit. Il lui dépeignit un paysage que traversait une chaîne de hautes montagnes, plus loin il vit un grand fleuve prenant sa source dans l'une de ces montagnes, dont il baignait la base, formant, à un endroit donné, un petit lac. Il vit un personnage dans l'attitude d'un charmeur, qui après une série de chants, semblait fixer avec ténacité la surface de l'étang, comme pour y puiser un oracle.

A ce moment l'ami l'interrompit, et lui demanda si positivement il ignorait quelle était la nature de l'objet qu'il lui avait confié pour son expérience. A son grand étonnement, M. Styles lui répondit qu'il n'avait pas eu la moindre idée quant à ce sujet. C'est alors qu'il lui apprit que l'objet en question était une amulette d'origine aztèque qu'un prêtre-sorcier de ce peuple avait longtemps portée sur lui ; que d'autre part, et autant qu'il pouvait le savoir, la description topographique fournie était exacte, et qu'il n'ignorait pas enfin qu'il était de coutume, chez ce peuple, de rechercher dans la vision d'un étang consacré, la réponse à des oracles.

Au début de mes recherches, il me semblait, dit M. Styles, recueillir mes impressions à grande distance, comme du haut d'une tour, par exemple, ou d'un ballon ; ce qui ne manquait pas de m'être très pénible et plein de difficultés pour arriver à discerner l'ensemble suffisamment.

Par la suite, en progressant, je me rapprochai de plus en plus de mon champ de vision, au point qu'un jour, à ma grande surprise, je me demandai si je ne m'identifiais pas avec le sujet dont je recevais l'impression visuelle et dont je faisais la description.

Toutefois, M. Styles est d'avis que les premières étapes de sa faculté lui parurent plus intéressantes que celles qu'il parcourut par la suite...

Il est également intéressant de noter que le psychomètre discute aussi la question, maintes fois posée, consistant à établir si c'est par le moyen propre de sa faculté que le percipient reçoit l'impression de ses visions, ou bien si celles-ci s'obtiennent avec le concours d'une influence spirituelle étrangère.

J'ai, dit à ce sujet M. Styles, de nombreux amis théosophes qui croient que mes visions ne relèvent que de ma faculté et que moi seul j'interviens ; d'autre part, je compte d'autres amis spirites qui, eux, estiment que je ne saurais rien obtenir isolément et sans le concours d'influences extérieures. Tout en donnant, en partie, raison à la manière de croire des deux groupes, je leur donne également tort à tous deux.

M. Styles expose qu'il lui arrive souvent de s'épuiser en vains efforts pour arriver à un résultat expérimental. Dans d'autres cas, ajoute-t-il, il croit qu'un concours étranger vient le seconder, comme dans le cas décrit ci-après :

Il est généralement connu qu'en plein moyen âge, il était d'usage de placer sur la poitrine des individus que l'on enterrait dans les couvents, une croix de plomb grossièrement ouvragée et parfois aussi d'ensevelir le frère lai avec la défroque d'un moine. Cette précaution était apparemment prise dans le but d'égarer le diable en quête d'acquisition d'âmes qui ne demandaient qu'à lui fausser compagnie. Or, tout récemment l'on entreprit les fouilles d'un terrain sur lequel avait existé autrefois un couvent de moines, pour y jeter les fondations d'un bâtiment de rapport, en pleine avenue Gate. Ces fouilles mirent au jour une grande quantité de ces croix de plomb ; leur nombre en fut même si élevé et leur style était si grossièrement ébauché, que l'on pensa un moment que c'étaient les ouvriers eux-mêmes qui les y avaient dissimulées.

Sur ces entrefaites, l'on en apporta quelques échantillons à M. Styles : « Je sais, déclara-t-il, de quoi il s'agit dans votre démarche, et peut-être ma réponse sera-t-elle produite par une autosuggestion. »

... Dans tous les cas, il traduisit son impression par une phrase écrite : « Béni par notre Saint-Père à Avignon », sans pouvoir expliquer le sens de sa phrase. Aucune des personnes présentes ne put d'ailleurs en dire plus à cet égard, et finalement l'on mit le tout sur le compte d'une plaisanterie d'un goût douteux. Quelques jours suivants, le propriétaire des croix eut l'occasion de narrer le fait à un antiquaire-archéologue de ses amis, et à sa grande surprise,

d'apprendre par cette voie qu'à l'époque où ces croix avaient été utilisées, il existait deux papes, l'un à Rome, l'autre fixé à Avignon, et que vraisemblablement les plaques de plomb qui avaient servi à la confection desdites croix avaient dû être bénies par le pape français à Avignon, avant d'être expédiées en Angleterre. M. Styles déclare que le sens des mots écrits lui avait complètement échappé à ce moment-là, mais que par la suite, il se souvint avoir lu autrefois quelque chose ayant trait à cette situation particulière, et il croit qu'en attribuant à un réveil inconscient de la mémoire la manifestation dont il est question, l'on se rapproche d'une solution pouvant donner la meilleure réponse possible.

Un autre cas laisse l'impression toutefois d'une intervention étrangère, en raison de la difficulté qu'il y aurait précisément de pouvoir trouver une explication rationnelle en dehors de celle-ci. Le voici :

L'on remit au médium un flacon en verre dont l'ancienneté, officiellement admise, remontait à seize siècles en arrière. De plus, d'après les indices recueillis, cet objet n'avait pas dû être fabriqué sur le lieu même où il avait été trouvé. M. Styles ne possédait, du reste, aucune indication quelconque au sujet de ce flacon dont il ignorait l'origine et l'ancienneté. Aussi, ses investigations furent-elles lentes à lui fournir une impression. Mais au bout d'un moment, il fut incité tacitement à dessiner, au crayon, sur un bout de papier, une image représentant une faucille au contour grossièrement arrêté, et à un endroit déterminé, il inscrivit le mot : Hellespont.

Sans plus tarder son ami chercha un atlas géographique qu'il ouvrit à la planche intéressant l'Asie-Mineure à l'époque de Jésus-Christ et, prenant le dessin il le posa à même la carte, de manière que le manche de la faucille se trouva orienté dans la même direction que la rive de la Palestine.

Or, il arriva du fait de cet agencement, que la courbe de la faucille se trouva parallèlement placée et coïncidait avec la rive de l'Asie-Mineure, l'extrémité allant toucher le point occupé par Bizance, et il fut réellement surprenant de constater que le mot Hellespont se trouvait marqué à l'endroit voulu. Ce n'est qu'alors que l'on apprit au médium que le flacon de verre avait été effectivement trouvé en Palestine, et que grâce à son dessin médianimique, il devait être certain que cet objet avait dû être fabriqué à Bizance. M. Styles déclara ensuite que la solution de cette question ne l'avait pas plus inquiété que ne pourrait le faire le contenu d'une lettre sur l'esprit d'un intermédiaire, auquel on aurait confié la mission de la transmettre à destination.

Je désirerais volontiers mentionner, en passant, qu'il m'a été également donné d'observer, dans plusieurs séances successives que j'ai tenues avec M. Vout Peters, la traduction par l'écriture automatique. Dans cet ordre de faits je me bornerai à citer l'un d'eux. M. Vout Peters était occupé à donner à une dame présente les détails descriptifs d'une entité qu'il disait voir placée derrière elle dans une attitude sympathique. D'après cette description la dame interpellée crut reconnaître une personne amie défunte.

Continuant ses indications, Peters entra dans des détails précis, quant aux causes qui avaient déterminé le décès de l'entité, et là encore la dame fut amenée à convenir de la présence de ces détails d'un ordre privé. Malgré cette succession d'indications fournies par le médium, le scepticisme de la dame n'était qu'entamé, et celle-ci paraissait encore nourrir certains doutes, lorsque M. Peters, se voilant les yeux, s'écria : « Un instant, je vous prie, madame! » comme s'il se recueillait... et prenant machinalement une feuille de papier et un crayon placés à sa portée, il écrivit, en saccadant, le prénom de Georges... Or, c'était précisément le prénom du défunt vu et décrit par le médium, ce que reconnut d'ailleurs la dame, visiblement émue par cette révélation complémentaire.

D'après M. Peters, l'explication de cette révélation est aisée; l'esprit apparu avait communiqué lui-même son prénom.

M. Styles, qui n'est point spirite ne donne aucune explication quant à lui. Il nous paraît, en ce qui nous concerne, bien difficile de s'appuyer sur une appréciation satisfaisante, en dehors de la théorie spirite; cela n'empêche pas, il est vrai, de reconnaître que l'explication spirite, à son tour, donne lieu à plusieurs autres points d'interrogation, que tout partisan de cette hypothèse doit être à même de satisfaire. C'est ainsi que l'on me demandera, par exemple : comment et d'où l'esprit peut-il savoir qu'il y aura une séance ici ce soir? A notre avis, il nous semble que l'on peut, en occultisme, comme par ailleurs, développer une belle doctrine ou une théorie très élargie sur les forces de la pensée de l'adepte, qui par ce moyen, attire sympathiquement, magnétiquement pour ainsi dire à lui, et réciproquement; mais je crains, en serrant la question de plus près, que ce ne soit là que du verbiage, du moment qu'une preuve irrécusable fait défaut. Il se peut que M. Peters ait pu retenir le prénom par le moyen de la lecture de la pensée?... Mais c'est à l'unanimité toutefois que les médiums psychomètres se défendent de recourir à la lecture de la pensée, qui d'après eux, n'entre nullement en ligne de compte.

A notre avis, le phénomène n'en serait pourtant pas diminué dans sa valeur. Nous allons relater, ci-après, certains exemples donnés par M. Styles, lesquels plaident contre la méthode dite de la lecture de la pensée. On apporta à ce médium un glaive de combat, dont la poignée était à deux mains et que

l'on avait retiré depuis peu d'un cours d'eau profond. L'arme était entièrement recouverte d'une épaisse couche de limon. Les personnes qui l'apportèrent, peu versées, sans doute, dans la science archéologique pensaient que psychométriquement, cet objet leur vaudrait la description d'un chevalier armé de toutes pièces. Mais, à leur grande surprise et à mon grand étonnement à moi-même, dit M. Styles, je décrivis le dernier possesseur du glaive, en le voyant, dans mon mirage, sous l'aspect d'un être aux jambes difformes, à chevelure rousse, à considérer comme un individu d'extraction roturière, vêtu de laine, sans aucune armure, à part une espèce de casque qui le coiffait. J'estimai que cette arme devait être d'une origine plus récente que je ne l'avais pensé d'abord au premier coup d'œil. Confiée par la suite à un antiquaire professionnel, l'on sut par ce moyen que l'arme avait dû appartenir à l'un de ces routiers mercenaires qui formaient des bandes d'aventuriers irréguliers, de l'époque de la guerre des Deux-Roses (1452-1482), et qu'en aucune façon ce glaive ne remontait à une époque plus reculée.

Ensuite, M. Styles examine et traite le côté des difficultés qu'il faut vaincre en psychométrie. D'abord, dit-il, il se présente avant tout *que les impressions se croisent*, et qu'ainsi ces impressions peuvent aussi bien se manifester *latéralement*, qu'elles peuvent *se superposer*, s'enchevêtrer, se chevaucher, *se pénétrer*.

M. Styles classe parmi les impressions *latérales* ou *parallèles*, celles que fournissent les objets qui sont passés successivement entre les mains de deux ou plusieurs personnes ; ou bien encore, lorsque les objets comportant plusieurs parties distinctes, ont été associés ou réunis après. A titre d'exemple, nous citerons le cas où le sabre d'un derviche avait été ramassé sur le champ de bataille d'Omdurman.

En prenant contact avec le fourreau de l'arme, raconte M. Styles, je perçus l'image d'un chef de partisan, espèce de fanatique oriental, au teint bazané, très barbu, très excité, à la tête de ses partisans, les entraînant du geste et de la voix pour anéantir leurs adversaires, les non-croyants exécrés. Je soupçonnais bien en fait, dit-il, ce que je m'attendais à voir dans cette circonstance ; mais, lorsque je m'emparai de la lame, j'eus la perception d'une vision tout autre. Je vis, en effet, un Européen, armé de pied en cap, visiblement épuisé de fatigue, perdu au milieu d'une solitude très ensoleillée. Il était agenouillé et tenait une grande dague dite : à deux mains, devant lui, ainsi que le faisaient les chevaliers du moyen âge, lorsqu'à défaut de crucifix, ils se recueillaient devant leur épée qui leur servait de signe symbolique à cet effet. Il me sembla qu'il avait été séparé de ses compagnons, comme abandonné à lui-même en plein désert, et que, se rendant compte d'une mort certaine et inévitable, il se préparait, en vrai chevalier, par une prière ardente, à un trépas imminent.

Le mystère de cette aventure fut éclairci, par la suite, par un ami qui découvrit sur la lame le coin ou marque de fabrique, à peine apparente, de l'armurier. L'arme était bien d'origine française et remontait à l'époque des Tudor. L'on peut donc conclure que cette épée datait de la période de la dernière croisade dont la plupart des contingents comportaient un gros effectif de Français qui, presque en totalité furent faits prisonniers ou exterminés par les Sarrazins...

Ci-après, nous relatons un exemple d'impressions superposées et mélangées très intéressant, également dû à M. Styles. Un certain jour, on lui apporta un bizarre débris d'ornement en bronze qui affectait l'aspect d'une lime ordinaire, d'environ cinq pouces de long, d'une teinte vert-de-gris et portant un dessin très grossièrement ébauché.

« Ce qui me frappa, dans ce cas, dit M. Styles, ce fut de voir, de prime abord, un individu portant le costume géorgien, en train de ramasser l'objet, pendant qu'il travaillait le long d'une haie en pleine campagne. » Le psychomètre suivit l'homme dans sa maison dont il décrivit l'atelier et les outils s'y trouvant, et dans le voisinage, il vit couler un grand cours d'eau.

Il me sembla voir, dit-il, l'homme porter cet objet dans la poche extérieure de sa veste, pendant une journée, et ensuite s'en débarrasser en le jetant pardessus bord dans le fleuve voisin... Ce fut tout ce qu'il me fut possible de percevoir en la circonstance. Mais il arriva que le possesseur de l'objet se mit à tant insister et à m'importuner de telle façon pour que je continuasse à prolonger mon examen, que je repris le fil interrompu de ma vision. Mais après un temps assez long seulement je me sentis tout raide, immobile, et, dans cette attitude, je fus placé sur une espèce de civière et porté sur un canot amarré au bord d'un fleuve ; j'étais vêtu d'habits grossiers de cuir ou de peau, et sur ma poitrine était posée une longue épée que retenaient mes mains croisées. Ma vision se précisa plus nettement alors, lorsque je vis des objets, identiques au débris de bronze trouvé, régulièrement plantés à intervalles égaux sur certains points ; de même autour de ma couche.

C'est à ce moment que les consultants se déclarèrent satisfaits de cette description complémentaire, et l'on me dit qu'il était connu que ce débris remontait, en effet, à l'époque celtique, et que très probablement il avait dû être importé par des hordes normandes au cours de leurs nombreuses incursions ; mais ce que l'on ignorait toutefois, c'est que personne ne soupçonnait là qu'il s'agissait d'un débris d'ornement funéraire. Cette explication fut acceptée comme étant vérifiée par ma vision.

Cet exemple démontre amplement combien il arrive

que des influences tardives et plus fortes peuvent parfois contrarier, troubler et presque détruire les influences et impressions d'origine.

M. Styles termine la clôture de son importante relation par quelques exemples où le symbolisme joue un rôle particulier dans la Psychométrie. L'espace qui m'est mesuré ne me permet pas d'entrer dans ce domaine spécial. Aussi bien pour ce qui est des espérances grandioses que fondent Buchanan et Denton, sur l'utilisation pratique que le progrès humain pourra retirer, dans un avenir éloigné, de la Psychométrie, lorsque celle-ci sera plus répandue, je ne saurais m'y arrêter davantage.

Ceci dit, la question de savoir si tous les êtres humains sont plus ou moins doués de cette aptitude psychique reste ouverte. J'estime, quant à moi, qu'il doit en être comme pour toutes les autres facultés mais médianimiques surtout. Il ne paraît pas impossible d'admettre que tout individu possède, à l'état latent et embryonnaire, ce don de sensitivité particulière; par contre, le développement permettant de recevoir les impressions réelles de vision ne nous paraît conféré qu'à un très petit nombre de personnes privilégiées.

Mais de toutes ces appréciations je dégage que l'important des merveilleux phénomènes de la Psychométrie consiste, à mon avis, dans la révélation d'un autre monde, en même temps que notre survivance après le trépas. Les expériences psychométriques nous ont fait connaître des forces de notre esprit qui, par leur perfection pour le développement progressif de l'humanité, ne peuvent s'exercer que dans un plan élevé. L'on peut admettre avec certitude que ces forces, qui dans l'espèce n'apparaissent que très rarement dans cette vie, ne sauraient être limitées par la mort du corps physique; mais qu'au contraire un avenir est ouvert à notre esprit, dans lequel il participe des propriétés découlant pleinement et sans limites de la divinité. Je crois que Denton a raison, lorsqu'il déclare que la mort ne saurait éteindre cette étincelle providentielle qui doit luire en éclairant le non-arrivé aussi bien que, par comparaison, il a pu éclairer psychométriquement le passé. H. P. Blawatzki, dans son *Voile d'Isis*, exprime ces pensées sous une forme très belle : « Si la Psychométrie nous fournit, *a priori*, une des plus grandes preuves de l'indestructibilité de la matière et nous donne la certitude de l'éternité d'un monde invisible, combien *a fortiori* la possession d'une telle faculté de vision interne, ne nous donne-t-elle pas, à notre sens, un argument encore plus puissant en faveur de l'immortalité de l'âme individuelle! En effet, du moment qu'elle est capable de voir et de revivre des événements accomplis quelques centaines de mille ans auparavant, pourquoi ne conserverait-elle pas la même faculté pour les événements de l'avenir qui se perdent dans l'éternité, où il n'existe ni passé ni futur, mais bien exclusivement un présent sans limites ni bornes? »

(Traduit de *Die Uebersinnliche Welt* (Munich), par HAMILCAR.)

CORRESPONDANCE

Pour une question de priorité.

Paris, le 20 septembre 1910.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans votre numéro du 16 août, je vois une nouvelle attaque de mes expériences signée par M. de Fontenay, et je m'en félicite puisque cela me permet de mettre les choses au point.

M. de Fontenay commence par se plaindre de ce que le Dr Ochorowicz l'accuse d'avoir « commis une imprudence en niant en bloc toutes les expériences du commandant Darget ». Il s'en défend en disant que, de mes expériences, il n'a attaqué que celles relatives à mes rayons V, auxquels il dit ne pas croire encore. Pour le convaincre, je vous envoie un cliché sur cuivre que je vous prierai de reproduire en même temps que la présente lettre.

M. de Fontenay écrit avec une certaine ironie : « ... mais ces rayons (il parle de mes rayons V), inutile de leur chercher un nom ronflant : ce sont bonnement *les rayons de la lanterne*. »

Or, je prétends que nul procédé opératoire, nulle lumière connue, ne peuvent impressionner la plaque à la fois en noir, en blanc, ou bien encore en noir et en blanc sur la même plaque, faisant ressortir sur le cliché les lettres ou signes que porte la première des trois enveloppes qui l'entourent, dont celle du milieu est noire, opaque et ne graphiant aucun signe lorsque, dans mes expériences, j'ai exposé mes plaques au grand soleil pendant une heure.

Mais, exposée sur mon front, sous un bandeau, pendant une heure, ainsi que sur le front d'une

foule de personnes qui ont fait l'expérience et dont j'ai les lettres affirmatives, l'impression a lieu. Les clichés ne peuvent comporter aucune simulation, aucune fraude, parce qu'ils sont la représentation d'un témoin permanent qui est le papier imprimé enveloppant la plaque ou la vitrose.

Pour le prouver, je présente la gravure d'une plaque recouverte de mes trois enveloppes superposées :

1° Enveloppe blanche imprimée et manuscrite ;

2° Enveloppe en papier noir, opaque à la lumière ;

3° Enveloppe en papier rouge, ou de couleur quelconque pour enserrer le tout.

Ce tout, je l'ai placé sur mon front, côté gélatine du côté du front, pendant une heure, maintenu par un bandeau.

Il est bon de noter que ce n'est pas la composition de l'encre qui est la cause des impressions en blanc ou en noir ; car l'encre Antoine, dont je me sers toujours, m'a donné du blanc chez certaines personnes et du noir avec d'autres, et il en a été de même pour les caractères d'imprimerie.

Je dois dire aussi, que certaines personnes m'ont donné des impressions très nettes en moins d'une heure de pose et que d'autres m'ont donné de faibles impressions au bout de trois ou quatre heures. Je dois ajouter aussi que l'épigastre m'a donné les mêmes phénomènes que le front et avec la même intensité, tandis que d'autres régions du corps donnent beaucoup moins, les vitroses mises ensemble et pendant le même laps de temps. Si ces effluves humains



Cette plaque (une vitrose rigide Lumière) avait, comme première enveloppe, une feuille de papier portant les mots imprimés *Catharina* et plus bas *Brésil*, mots qui étaient placés à l'extérieur du gélatino-bromure d'argent et qui ont impressionné la plaque en *noir*, ce qui donne du *blanc* par conséquent sur la présente épreuve.

J'avais fait une barre à l'encre ordinaire, coupant AR de Catharina qui a impressionné en blanc.

Puis un autre trait en diagonale sur le premier touchant CA qui a également imprimé en blanc.

Retournant mon papier, j'avais fait à l'intérieur deux traits semblables à ceux de l'extérieur, ainsi qu'un D, un losange et trois traits parallèles.

Ces derniers traits et signes, à l'encre ordinaire (encre Antoine), et en contact direct avec le gélatino-bromure, ont imprimé en blanc comme les traits et signes de l'extérieur du papier.

On ne peut pas dire, par conséquent, que c'est l'encre qui a déchargé son noir par contact.

sortaient d'une même source, impressionnaient toujours de la même façon, on pourrait en inférer que c'est une source lumineuse comme les rayons X ou du radium que nous aurions dans le corps. Mais, comme on l'a vu, il n'en est pas ainsi ; et non seulement les plaques portent du blanc et du noir, mais encore sont quelquefois colorées de diverses couleurs.

Donc, nous devons produire plusieurs espèces de fluides encore inconnus, et c'est en étudiant ces nouveaux phénomènes fluidiques qu'on connaîtra davantage le corps humain et qu'on arrivera à la photographie des maladies dont j'ai déjà obtenu quelques échantillons rudimentaires.

Il s'agit de trouver des plaques, plus aptes que celles que nous avons, pour enregistrer ces nouvelles vibrations. La souscription Emmanuel Vauchez, dont les *Annales des Sciences Psychiques* ont parlé, et qui a atteint près de 50.000 francs, provoquera sans doute ce résultat avec les chercheurs qu'elle fera surgir.

Pour terminer, j'ajoute qu'il vient de me tomber entre les mains un journal de médecine, *Revue clinique d'andrologie et de gynécologie*, en date du 13 décembre 1909, dans lequel j'ai lu un article de l'éminent docteur Foveau de Courmelles ayant pour titre : *Analogie des phénomènes électriques, nerveux, psychiques*, et commençant par ces mots :

— Tout est force et mouvement.

J'en détache les phrases suivantes :

— L'électricité paraît être la nécessité ou la résultante des phénomènes vitaux.

— Le radium est dans tout, partout autour de nous, comme l'électricité.

— Le corps lui-même n'émet-il pas des ondes hertziennes quand, l'esprit concentré sur un point, il se concentre à distance en une ombre reconnaissable dans les phénomènes dits de télépathie ?

— Les rayons N, pour niés actuellement, existent certainement ; ce sont des radiations émises par l'agent agissant ; ce sont les rayons vitaux du commandant Darget.

— On a plaisanté maintes fois les sciences dites occultes, reposant sur le fluide vital, et l'on est obligé de reconnaître leur utilité.

— Le commandant Darget a communiqué en 1908, à l'Académie des Sciences, maintes expériences concluantes de rayons qu'il appelle V, ou vitaux.

— De là à croire que le corps humain se dématérialise en sa partie sensitive et motrice, l'âme si l'on veut, et émette des radiations pouvant impressionner la plaque sensible, voire même certains appareils électro-enregistreurs, il n'y a qu'un pas.

Puisque un homme de science si considérable que l'est le Dr Foveau de Courmelles, a l'audace de parler ainsi, je lui demande la permission de le féliciter pour avoir eu le courage d'affirmer l'existence des « sciences dites occultes reposant sur le fluide vital » et de le remercier pour avoir cité mes expériences.

Commandant Darget,
11, rue de la Glacière.

Le 3 septembre 1910.

Monsieur le Rédacteur en chef.

Je regrette que M. de Fontenay ait perdu de vue le motif de ma réplique. Qu'il veuille bien reconnaitre que, en empruntant une citation aux *Annales* de nov. 1909, je me suis abstenu de tout commentaire à son égard. Si j'ai cité ces lignes c'est que j'y étais contraint. J'y attachais d'ailleurs une toute autre intention, celle de montrer que M. Ochorowicz pensait qu'il ne fallait pas nier en bloc les résultats du commandant Darget. Les *Annales* de mai 1910 m'avaient donné, sur ce point, un démenti de nature à me représenter dans une attitude quelque peu mensongère ; je me suis défendu par cette citation ; malheureusement elle contient un nom propre ; j'en fais à M. de Fontenay toutes mes excuses, mais sa réponse eût été mieux placée en 1909.

Veuillez croire, Monsieur, à ma bien sincère considération.

L. Chevreuil.

A propos du pari de Sir H. Maxim relativement à l'armoire mystérieuse de Fay.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous remerciant de l'aimable insertion de mon article relativement à l'armoire mystérieuse de Fay et en me rapportant à votre estimable notice dont vous l'avez fait suivre, je crois encore de mon devoir de faire remarquer « que rien dans l'état de M. Routledge », homme vigoureux et d'un esprit positif, *peu impressionnable*, permet de supposer « une suggestion quelconque » qui aurait pu lui faire perdre la notion des choses et confondre la réalité avec la fiction. D'autre part, si la revue *La Nature* a publié une explication (*sic!*) « avec figures à l'appui », sur le phénomène de l'armoire mystérieuse, rien ne prouve que cette explication s'applique à la performance à laquelle j'ai assisté à Croydon dans l'hiver de 1875 à 1876 ; je suis même moralement convaincue qu'il n'en est rien.

Voici pourquoi : l'objection « du double fond » fut parfaitement formulée par quelques-uns des spectateurs présents à la séance ; en conséquence, l'armoire fut visitée et mesurée *en tous sens* devant le public qui suivait attentivement chaque sentence du contrôle, et cependant le phénomène se renouvela *malgré les surveillants* choisis dans l'assistance et qui la cernaient de près et de tous côtés. J'ai déjà dit que M. Rousledge était une fois entré dans l'armoire sur l'invite de l'impresario et qu'il y faisait la garde, la face appuyée contre un des montants du meuble en question. Comment dans ces conditions, une demi-douzaine de personnes dont on voyait instantanément les mains munies d'instruments de musique, surgir au-dessus de l'armoire, sans plafond (donc ouverte dans le haut), auraient-elles pu s'y cacher sans que ni la surveillance extérieure, ni intérieure s'en fût aperçue ?

Je me garderais de plaider dans l'occurrence « le fait spirite » ; il me semble trop hors ligne pour les annales du merveilleux « connu », et répondre trop imparfaitement « aux possibilités *comprises* » attribuées jusqu'ici à un médium de *bonne foi*, par la science psychique actuelle ; je voudrais seulement combattre une erreur qui donnerait une explication trop facile à un acte des plus extraordinaires, à un acte qui sort du prestige vulgaire.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués. Claire Galichon.

P.-S. — Dans mon dernier article une ligne ayant été imprimée en double et une autre supprimée, une phrase est devenue incompréhensible, cette phrase que voici :

« Car moi-même j'ai assisté à la performance incroyable, hors ligne, que M. H. Maxim a racontée, quoique je ne l'aie pas vue à Fitchbourg, *mais à Croydon, près* Londres, dans l'hiver de 1875 à 1876. »

Je ferai remarquer à mon aimable correspondante que j'avais fort bien compris que l'armoire du médium ou prestidigitateur de Croydon avait été visitée et mesurée en tous sens, puisque l'objection du « double-fond » est la première qui se présente à l'esprit en ce cas. Mais l'habileté du prestidigitateur consiste justement à arranger les choses de façon à déjouer les recherches. Tout le monde a entendu parler du fameux « joueur d'échecs » automatique — un automate qui battait souvent les meilleurs joueurs de son époque. Des années se passèrent avant qu'on découvrît qu'un joueur habile se cachait dans la machine et faisait mouvoir les pièces de l'échiquier. On soupçonnait bien l'existence d'un double-fond ; on bouleversait toute la machine pour découvrir le truc, *mais sans y réussir*, tellement le mécanisme en était ingénieux. C'est ce qui se produit aussi dans certains appareils, grands ou petits, qu'on trouve chez tous les bons fournisseurs d'objets de prestidigitation.

Pour ma part aussi, lorsque j'ai assisté au tour de l'armoire, j'ai regardé à l'intérieur, à l'extérieur, et je n'ai découvert aucun double-fond. Je répète donc que je ne peux pas m'expliquer le mécanisme de ce truc, ainsi qu'il m'arrive d'ailleurs assez souvent lorsque j'assiste à un tour de prestidigitation. Seulement, je ne peux m'empêcher de me dire à mon tour : « Nous savons tous combien les phénomènes médiumniques de ce genre sont rares — surtout les phénomènes de cette intensité. En tout cas, les phénomènes médiumniques ne sont pas constants ; ils ne peuvent pas être produits ainsi, à volonté, chaque soir, à l'heure voulue. Comment donc tant de médiums prodigieux produisent-ils, depuis tant d'années, des phénomènes si extraordinaires, et comment les produisent-ils avec une régularité qui déconcerte tout ce que nous connaissons des facultés médiumniques ? » C'est pourquoi, alors qu'il y a déjà mille tours de prestidigitation qui sont pour moi inexplicables, je préfère avouer qu'il y en a mille et un, plutôt que d'admettre une chose qui bouleverse complètement tout ce que les spirites eux-mêmes soutiennent de la façon la plus unanime.

La *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* écrit dans son dernier numéro :

Les *Annales des Sciences Psychiques* osent prétendre (sapristi !) que, en ces dernières années, plusieurs prestidigitateurs ont exécuté ce truc. Rien n'est plus faux. Où est celui qui opère à domicile (1)? Où est celui qui consent à se laisser attacher par des professionnels et avec des liens de leur choix? (2) Où est celui qui accepte que les nœuds soient arrêtés avec de la cire, de la poix, du fil de fer, etc. ? (3) Où est celui qui, dans ces conditions, est non seulement détaché, mais rattaché sans qu'on ait pu jamais constater le moindre changement dans la disparition des liens ? Voilà pourtant ce qui s'est fait aux séances dont il est ici question.

Nous savons qu'il y a des détracteurs acharnés ; comment se fait-il qu'ils n'aient jamais pu préciser leurs accusations ?... Quoique spirite, Victorien Sardou a répété l'accusation après tant d'autres ; cela prouve qu'il était suggestible ; Sardou était médium ; c'est un fait trop souvent constaté qu'un médium n'avoue pas d'autre médiumnité que la sienne propre.

Toutes les personnes qui ont connu Victorien Sardou et qui ont invariablement reconnu si justifiée sa réputation universelle de *roublardise* seront bien surprises en lisant ce jugement par lequel on veut le représenter comme un être suggestible, envieux de la gloire de tous les médiums, hormis de la sienne propre ! Si Sardou avait reconnu l'authenticité des phénomènes des frères Davenport, « après tant d'autres », l'écrivain de la *Revue du Spiritisme* s'étonnerait qu'on l'accuse de suggestibilité. Aussi ne songe-t-il pas à accuser de suggestibilité les personnes qui ont admis la réalité du phénomène de l'armoire. Ce qui peut-être pousse si loin l'auteur de l'article de la *Revue du Spiritisme*, c'est que, dans la même ligne où Victorien Sardou accuse les frères Davenport d'être des charlatans, il en dit autant d'Allan Kardec. Mais cette considération n'a pas autant de prise sur moi que sur lui.

Au sujet du pari de Sir Hiram Maxim, un journal spirite pur de Manchester : *The Two Worlds*, parle, dans son numéro du 9 septembre courant, de Mme Tompson, qui, depuis deux ans, produit le phénomène de l'armoire en des conditions qui arrachèrent des cris d'admiration et d'enthousiasme à Sir William Stead, qui la proclama un médium merveilleux. Sir Hiram Maxim assista tout dernièrement à quelques-unes des séances de ce médium et déclara que les phénomènes de Mme Tompson étaient dus à la fraude. Seulement, Sir W. Stead est médium lui aussi, et peut-être s'est-il laissé influencer dans le sens opposé à M. Victorien Sardou !...

C. V.

---

(1) Dans le cas cité par Sir H. Maxim, le prestidigitateur n'opérait pas à domicile. — C. V.

(2) Ces prestidigitateurs opèrent à peu près tous dans ces conditions. — C. V.

(3) Partout aussi Tout cela ne sert pas à grand' chose, si le truc est opéré par un compère caché dans l'armoire. — C. V.

NÉCROLOGIE

William James.

Comme on avait vu tout dernièrement le prof. William James en Europe, et qu'on pouvait donc le croire bien portant, la mort de ce savant, une semaine seulement après son retour aux Etats-Unis, a d'autant plus douloureusement impressionné le monde scientifique et philosophique.

Les journaux américains, qui le proclament « le plus grand philosophe et psychologue de notre temps », nous disent qu'il était né à New-York en 1842, une année avant son frère Henri, le romancier également célèbre, qui, d'ailleurs, s'occupe aussi avec passion de recherches psychiques. William s'adonna d'abord à l'étude de la médecine à la Harvard University, et fut reçu docteur en 1876. Quelque temps après, il fut professeur assistant d'anatomie et de physiologie. Neuf ans après, il passa professeur assistant de philosophie, de telle façon que lorsqu'on le nomma professeur titulaire en 1889, il avait eu une préparation remarquable pour l'enseignement de cette matière.



William James.

Son premier ouvrage de philosophie a été *Le Sentiment de l'Effort*, et déjà William James y montrait la tendance que prit ensuite son esprit et qui s'affirma surtout dans *Les Principes de Psychologie*, devenus célèbres et classiques, et dans *La Volonté de croire*. On y pressent, en effet, son passage à la doctrine du pragmatisme dont il devint ensuite, sinon le fondateur, tout au moins l'apôtre le plus autorisé. Son livre sur le pragmatisme exerça aussi en Europe une certaine influence, bien que les doctrines matérialistes prédominantes lui aient suscité un grand nombre d'adversaires. On sait que le pragmatisme, très difficile à définir, parce qu'il est plutôt une tendance qu'une doctrine, est en somme une manière de traiter la philosophie d'une façon moins abstraite qu'on ne l'a fait, surtout depuis Kant ; c'est une philosophie pratique, avec un but moral, qui tient compte de la possibilité et de la force de la volonté, en s'élevant ainsi contre le déterminisme, et en se rapprochant indirectement des doctrines spiritualistes.

Enfin parut ce merveilleux ouvrage sur *Les Variétés de l'Expérience Religieuse*, dont une traduction a paru aussi en français (ainsi, d'ailleurs, qu'ont été traduits la plupart des ouvrages du même auteur), et dont M. Addington Bruce écrivait dernièrement dans le *Transcript* de Boston : « C'est un volume qui, quand même William James n'aurait pas écrit autre chose, lui assurerait une place dans l'histoire de la philosophie. »

C'est — ajoutait-il — une étude scientifique des phénomènes de l'expérience religieuse, dans le but de se rendre compte de l'essence de la religion et d'apprécier sa valeur.

A ce point de vue, il est unique et fournit l'antidote le plus puissant au scepticisme cynique et pessimiste de notre temps, depuis *L'Etude de la Religion*, de Martineau, qu'il égale en beauté spirituelle et dépasse en observations vastes et en interprétations dramatiques du côté expérimental que présentent les âmes humaines. Ce que le Prof. James a fait, en étudiant systématiquement la signification de la religion, a été de l'examiner par la méthode pragmatique. La religion a-t-elle exercé une influence? a-t-elle été utile? Ce furent là les principales questions que l'auteur s'adressa, et, basant sa réponse sur des faits tangibles de concrète expérience humaine, il se trouva amené à y répondre par une énergique affirmation. Son analyse l'amena, en outre, à la ferme croyance que la religion vivra. La religion — déclara-t-il en effet — constitue incontestablement une part de la vie normale de l'homme, et contribue à sa préservation, à son intégrité, à sa prospérité ; la raison se combine avec l'instinct et la tradition pour favoriser sa continuation.

En faisant voir dans ce livre une mentalité profon-

dément religieuse, William James se montra en même temps homme à l'esprit ouvert à un degré qui n'est pas fréquent parmi les philosophes... Il regarda sereinement, philosophiquement, expérimentalement, des matières que la majorité de ses confrères, philosophes ou psychologues, considère comme étant absolument en dehors de la connaissance humaine. Par une généreuse et sage catholicité, le Prof. James vit en ces questions des faits qui devaient être examinés pragmatiquement, et sur lesquels il fallait ensuite, par le même système, se prononcer.

C'est ainsi, par exemple, qu'il fut amené à commencer, depuis plus de vingt-cinq ans, ses travaux de recherches psychiques, avec lesquelles son nom a été fortement associé dans l'esprit populaire. Plusieurs parmi ses compagnons, quelques-uns même parmi ses amis personnels les plus dévoués, estimaient qu'en consacrant une partie de son temps aux investigations psychiques, il se trouvait nécessairement en condition à devoir s'adonner moins complètement à d'autres questions qui leur paraissaient bien plus profitables. En réalité, le monde a beaucoup gagné par ces recherches qui avaient attiré au Prof. James tant de critiques, et qu'il poursuivit, à ce qu'il me résulte, autant par un sentiment de devoir que par une impulsion personnelle...

Si ses nombreuses séances avec Mme Piper et d'autres fameux médiums, ses excursions répétées dans le domaine embrouillé de l'écriture et de la parole automatique, de la clairvoyance et de la clairaudience, et d'autres phénomènes analogues, ne parvinrent pas à procurer à son esprit si pénétrant la preuve suffisante qu'il cherchait de la survivance de la personnalité humaine après la mort corporelle, ils lui ouvrirent au moins de nouveaux aperçus de connaissance psychologique et de pénétration philosophique qu'il fut à même de communiquer à d'autres par la parole et par l'écriture.

On peut en dire autant de l'intérêt qu'il prit à la *Christian-Science* et au *New Thought*. Au point de vue pragmatique ils attiraient son attention parce que c'étaient des doctrines *actives*. Mais il vit fort bien qu'elles ne l'étaient pas toujours, qu'on pouvait leur attribuer autant d'insuccès que de guérisons, et en poussant plus loin dans le problème, il fut porté en contact direct avec l'hypnotisme scientifique, la psychopathologie de Liébeault et de Bernheim, de Charcot et de Janet, qui avait déjà exercé une profonde influence sur la pratique de la médecine. Etant lui-même médecin, le Prof. James ne tarda pas à se rendre compte de l'importance des découvertes des suggestionneurs français. Probablement, aucun Américain n'a fait autant que lui pour répandre des connaissances sur le rôle exact joué par l'esprit relativement à la santé et aux maladies du corps.

Le Prof. James écrivait avec un style si net, si simple, si attrayant, qu'il se faisait écouter même dans les endroits où la psychologie et la philosophie produisent habituellement bien peu d'impression.

Les journaux quotidiens et les revues d'actualité se sont beaucoup occupés en ces derniers jours de William James, surtout au point de vue d'une ou plusieurs lettres cachetées qu'il a laissées à l'*American Society for Psychical Research*, promettant de faire de son mieux, après sa mort, pour en communiquer à quelque médium le contenu et prouver ainsi la continuation de sa personnalité après la mort. Nos lecteurs savent qu'il ne s'agit aucunement d'une chose nouvelle, que l'épreuve a été tentée déjà par Frédéric Myers, sans succès d'ailleurs, et qu'un essai de cette sorte fait par M. Piddington a donné lieu, de son vivant même, à un épisode extrêmement intéressant et caractéristique, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans le fascicule de juillet dernier des *Annales*. Nous attacherons donc beaucoup moins d'importance à ce fait que les journaux non spécialistes qui en parlent comme d'une nouveauté. D'ailleurs, comme le disait M. Podmore lui-même, dans son *The Newer Spiritualism*, « les conditions hypothétiques de communication entre ce monde et celui de l'au-delà, au moyen d'une espèce de réincarnation partielle peuvent, comme l'avait compris le Dr Hodgson depuis longtemps déjà, être telles à créer de la confusion et à embrouiller l'intelligence de l'Esprit qui désire communiquer ; dans tous les cas, si nous repoussons même cette forme modifiée de la théorie de la possession, notre expérience terrestre est suffisante à nous montrer que la télépathie est un moyen bien peu sûr de communication ». L'insuccès de ces expériences ne suffit donc pas à faire repousser l'hypothèse spirite, comme le succès ne peut pas suffire à la démontrer absolument.

M. Guglielmo Ferrero, le savant et historien italien bien connu, dans un article qu'il vient de faire paraître dans le *Figaro*, remarque génialement que l'œuvre de William James est peut-être la plus sérieuse parmi les tentatives de conciliation philosophique faites jusqu'ici par l'esprit américain pour concilier la science moderne avec la tendance religieuse.

William James, en effet — dit-il — a donné, dans son système, à la religion une place bien plus grande que celle que lui ont donnée, en Europe, même des philosophes qui, toutefois, représentent les tendances conservatrices. Une partie considérable de son œuvre tend à prouver que la personnalité humaine ne trouve que dans la religion la réalisation complète de ses aspirations.

Mais après avoir reconnu que la religion est un élément indispensable de la vie, il l'a conçue comme un moyen d'agir sur la nature analogue à la science. La religion serait, comme la science, une expérience continuelle faite par l'individu dans une partie de l'univers qui échappe à la science. Elle se servirait, comme la science, pour compléter ses investigations, de l'induction et de l'hypothèse. Elle se proposerait, comme la science, de modifier à l'avantage de

l'homme le cours des phénomènes naturels. On trouve dans les œuvres de James des comparaisons très hardies entre les services rendus à l'homme par la science et ceux dont l'homme est redevable à la religion. Si la science nous a donné le télégraphe et l'électricité, la religion nous donne la tranquillité, la paix, le bonheur, qui valent le télégraphe et l'électricité ; quant à notre santé, la science et la religion sont également nécessaires pour la conserver. Si la science a trouvé le moyen de guérir certaines maladies, la religion guérit d'autres maladies mieux encore que la science.

Naturellement, l'expérience religieuse est plus individuelle que l'expérience scientifique. James ne cesse de répéter que la religion est essentiellement une affaire personnelle, et que chacun doit être religieux de la manière qui répond le mieux aux tendances de son esprit. Mais si la religion est personnelle, elle n'est pas, pour William James, une simple création de notre imagination. En Europe, même les philosophes qui, dans le conflit entre la religion et la science, plaident avec le plus d'ardeur la cause de la religion, s'éloignent de plus en plus de la conception populaire et personnelle de Dieu pour le remplacer par une conception transcendante et métaphysique. Cet Américain, au contraire, est revenu en partie, par un long détour, et au nom de la science, à la conception traditionnelle et populaire de la religion. Dans le spiritisme et les théories qui en sont sorties, surtout dans la doctrine de la « conscience subliminale » élaborée à Cambridge, en Angleterre, par Myers, dans un cercle assez curieux de professeurs spirites, James a cru trouver la preuve scientifique de l'existence d'un pouvoir extérieur qui agit sur l'homme et lui est supérieur.

Frank Podmore

Voici quelques détails sur la mort tragique de M. Frank Podmore, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro.

C'est le vendredi 19 août que les journaux anglais publièrent la nouvelle que M. Podmore avait disparu, dès le dimanche précédent, de la maison de campagne où il avait passé le jour de fête, chez des amis, aux Malvern Hills. D'une première enquête, il résulta qu'il était en une disposition d'esprit très gaie, qu'il n'avait pas d'ennuis financiers ou d'un autre genre, et qu'il avait toujours respecté le caractère sacré de la vie. Le dimanche soir, M. Podmore était revenu dîner à la villa avec un jeune ami. Après dîner, il sortit avec son compagnon, revint quelque temps après tout seul, et se mit en robe de chambre, mais à 10 h. 30, comme son hôte, M. Cross, lui dit que la pluie avait cessé, M. Podmore sortit de nouveau, disant qu'il voulait faire encore une courte promenade avant de se coucher. Il ne revint pas, mais on pensa qu'il s'était peut-être réfugié chez d'autres amis, un orage ayant éclaté.

Toutefois, comme on n'avait plus de nouvelles de lui, les jours suivants, on en informa la police. Celle-ci constata qu'avant de sortir de la villa, il avait écrit une lettre à sa mère, lui racontant qu'il avait été très occupé, durant toute la journée, à jouer au golf, et qu'il pensait se rendre à Buxton le mercredi suivant. Il ajoutait dans un post-scriptum qu'il ne fermait pas la lettre pour le cas où, dans



Frank Podmore.

le courrier du lendemain matin, se serait trouvée une lettre de sa mère.

Enfin, sur les bords d'un étang, près de l'emplacement du jeu de golf, on trouva la canne de M. Podmore ; c'est alors qu'on chercha dans l'eau et on trouva le cadavre. La montre était arrêtée à 11 h. 23. Il n'y avait aucune marque extérieure de violence, et tout porte à croire qu'il est tombé accidentellement dans l'eau, en perdant probablement son chemin pendant qu'il regardait les éclairs qui interrompaient l'obscurité de la nuit.

Une lettre envoyée au *Daily News* par un habitant de Malvern dit que « l'étang en question a causé déjà plusieurs malheurs semblables dans les dernières années, et qu'on devrait prendre des mesures pour que ces malheurs ne se renouvellent plus ».

Voici les informations biographiques que le *Times* vient de publier à son sujet :

M. Frank Podmore, dont la mort, à l'âge de cinquante-quatre ans, prive le mouvement des recherches psychiques d'un de ses partisans les plus énergiques, était fils du Rév. Thompson Podmore, ancien professeur à l'Eastbourne College. Il étudia au Pembroke College, à Oxford, où il passa son baccalauréat en belles-lettres et en sciences. En quittant l'université, il prit un emploi au ministère des Postes, où il tint une place importante durant 25 ans. Il consacra la plupart de son temps disponible à l'étude du spiritisme ; mais trouvant qu'il lui était bien difficile de s'occuper des deux choses en même temps, il abandonna son emploi des Postes il y a quatre ans environ.

Le nom de Podmore, comme auteur, fut connu pour la première fois du public en 1886, quand il publia les *Fantasms of the Living*, avec Myers et Gurney... Six ans après, M. Podmore publia son livre sur *Les Apparitions et la Transmission de la Pensée*, qui fut suivi, en 1897, de ses *Etudes sur les Recherches Psychiques*. En 1902, il publia deux volumes sur le *Spiritualism, a History and a Criticism*, et un an après un autre livre sur le spiritisme, appartenant à la série dite *Pro and Con* (Pour et Contre), dans lequel la partie *Pro* était écrite par Mr. Wake Cook, et la partie *Con* par M. Podmore. Parmi ses autres publications se trouvent : *La Naturalisation du Surnaturel*, *Mesmérisme et Christian-Science*, *Les Hallucinations Télépathiques : Les anciens fantômes et les nouveaux*. En 1906, Podmore publia une biographie de Robert Owen (le fameux spirite américain qui fut ambassadeur à Naples).

Il était membre du Conseil de la *Society for Psychical Research*.

Personnellement, M. Podmore était un homme aimable et d'un agréable caractère.

Tout jeune encore, il paraît avoir été spirite convaincu. Dans un article publié en 1875, il exaltait le spiritisme, disant qu'il donnait un but à l'existence et lui conférait une auréole de noblesse qui lui manque sans lui. Mais, cinq ans après, il tombait dans l'excès opposé, écrivant dans le *Spiritualist* : « Je suis si loin de croire à la doctrine spirite, que je ne puis même pas dire de croire aux faits les plus élémentaires auxquels j'ai assisté et sur lesquels est fondée cette doctrine. »

Toutefois, dans ses derniers ouvrages, on commence à trouver de nouveau quelques concessions faites à l'hypothèse spirite.

Les faits — écrivait-il dans sa *Naturalisation du Surnaturel* — ne sont certainement pas en contradiction avec l'hypothèse de l'intervention d'un mort. En effet, nous avons accumulé un grand nombre d'observations et d'expériences, ouvertes à différentes interprétations, mais entre autres à celle-ci : qu'elles indiquent de quelque façon la présence d'un trépassé... Dans quelques-unes des séances avec la personnalité G. P., les allusions qu'on y rencontre à des faits qui paraissent avoir été en dehors de la connaissance de l'expérimentateur laissent supposer qu'en certains cas, de toute façon, nous pouvons entrer quelque peu en rapport avec les décédés. »

Dans son dernier ouvrage, *The Newer Spiritualism*, les concessions à l'hypothèse spirite sont plus marquées encore, par exemple où il écrit :

Malgré tout cela, il est difficile de ne pas être impressionné par quelques-unes des communications de la personnalité Hodgson, particulièrement l'incident « de l'achat de Billy », la petite scène durant laquelle on a serré le poing de Mme James, et l'épisode Putnam-Bowditch. Le message chiffré de Hodgson à Mme Holland a aussi sa valeur. Il y a également le fait assez curieux que Mme Piper a reconnu parfois les photographies des supposés esprits.

On sait que M. Podmore a toujours été très contraire à l'admission de la réalité des phénomènes physiques de la médiumnité. Il a été ébranlé un instant par la lecture du livre de M. Hereward Carrington sur Eusapia Paladino ; et dans le *Daily Chronicle* du 16 juillet dernier, il écrivait :

Je ne cache pas que j'ai été impressionné à la première lecture de cet ouvrage ; après une deuxième lecture, je me suis senti convaincu. Un peu avec répugnance — car il n'est pas facile de détruire les conclusions raisonnées de plusieurs années — un peu avec joie aussi, comme lorsqu'on assiste à la naissance d'une nouvelle découverte, j'ai cherché à extraire du compte rendu sténographique les circonstances pouvant justifier ma nouvelle foi.

Mais alors, M. Podmore s'aperçoit que dans tous les épisodes, il y a quelque détail qui diminue — l'auteur trouve même qu'il *détruit* — la valeur de l'épisode.

Il faut beaucoup insister sur ce point pour comprendre comment, alors que certains expérimentateurs de valeur ont admis les faits médiumniques, d'autres les ont niés. Tout dépend de la manière d'envisager la question. Ceux qui cherchent les faits pouvant triompher absolument de toute objection, *ne seront jamais convaincus*. Si M. Podmore avait appliqué aux phénomènes télépathiques la règle qu'il a appliquée aux phénomènes physiques et à l'hypothèse spirite, il aurait sans doute dû constater que même la télépathie ne devrait pas être admise, parce qu'il est toujours possible de chicaner sur tout cas, même des plus probants, et y trouver quelque défaut. C'est d'ailleurs ce qu'a fait dernièrement M. Gustave Le Bon. Qu'on applique le même système à toutes les questions médicales, historiques,

astronomiques, etc., et il en sera de même, comme il en sera de même, d'ailleurs, pour toutes les théories soutenues par M. G. Le Bon. On parviendra ainsi à détruire follement presque toutes les plus glorieuses et les plus utiles découvertes de la science, par suite d'une fausse méthode. Et cette méthode est *fausse*, parce qu'en dehors des mathématiques pures, il n'y a pas une seule vérité qui puisse être déclarée absolument *certaine ;* il ne faut donc pas chercher ce qu'on ne peut pas trouver, et surtout, il ne faut pas appliquer aux sciences psychiques un système qu'on se refuserait raisonnablement à appliquer aux autres sciences — plus encore ne faut-il pas appliquer à une classe de phénomènes métapsychiques, une méthode qu'on ne prétend pas appliquer aux autres classes.

C'est cette erreur de méthode qui est la cause de la plupart des contradictions et des luttes infécondes auxquelles sont livrées les études métapsychiques. C'est pourquoi il faut insister inlassablement, inébranlablement, sur ce point.

Inutile d'ajouter que, pour les nécessités de sa thèse, Podmore a été entraîné fréquemment à des partialités et inexactitudes au moins aussi graves que celles qu'il reprochait aux spirites. On pourrait même douter quelquefois de sa bonne foi, si on ne connaissait point la faiblesse humaine, par laquelle la passion de parti entraîne si souvent, non pas uniquement à une interprétation fausse des faits, mais aussi à dénaturer les faits eux-mêmes, sans que le critique s'en rende bien compte. Il nous suffira de citer un passage de l'article que Podmore a dernièrement publié dans le *Daily Chronicle* au sujet des expériences de MM. Feilding, Baggally et Carrington avec Eusapia, à Naples :

La morale de tout cela n'est certainement pas que M. Carrington et ses compagnons soient plus crédules que le commun des mortels, mais que, en faisant une séance dans une chambre obscure, ayant subi une préparation, et en des conditions qu'ils n'avaient pas pu choisir, dans le but de triompher des astuces d'un prestidigitateur professionnel dont les facultés naturelles ont été perfectionnées par un long entraînement, et qui a ce privilège, nié aux autres prestidigitateurs, de ne rien faire quand il trouve les circonstances peu favorables, — avec cela ils ont entrepris une tâche qui est supérieure au pouvoir humain.

Or, M. Carrington et ses compagnons avaient bien fait remarquer que les séances s'étaient presque toujours déroulées avec une lumière suffisante, que le local choisi était l'une des chambres d'hôtel occupées par ces messieurs, avec des conditions que les expérimentateurs eux-mêmes avaient indiquées ; Eusapia n'a jamais été un prestidigitateur professionnel ou amateur — et ainsi de suite.

Il est toutefois incontestable que cette attitude critique de Podmore n'a pas été sans donner quelques bons résultats. C'est ce qu'a bien voulu reconnaître le *Light* même, principal organe des spirites anglais, et qui a eu pourtant si souvent maille à partir avec Podmore :

Il faut toutefois reconnaître que, malgré ses limitations dans la poursuite de son idéal, qui était celui d'obtenir des preuves absolument irrésistibles avant de se rendre à l'armée spirite, M. Podmore a rendu un service appréciable à la vérité. Il a agi comme un correctif pour les ultra-enthousiastes et comme un frein pour ceux qui auraient été entraînés dans la pente rapide où ils s'étaient engagés. Non seulement il obligea les spirites à essayer de vérifier leurs faits et d'obtenir des preuves indispensables, mais, par la sévérité de sa critique, il entraîna un grand nombre de penseurs à étudier un sujet que, sans cela, ils auraient cru indigne de leurs investigations.

C'est pourquoi le *Daily News* a pu dire de lui :

Il possédait l'esprit scientifique type, patient, honnête et toujours à la recherche de la vérité. En même temps, il avait un talent remarquable au point de vue littéraire, qui pouvait supporter la comparaison avec ceux de quelques-uns de nos plus grands savants de l'époque Victorienne.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une somme de 30 centimes, en timbres-poste, même étrangers.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. Le Gérant : DROUARD

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année | 1er et 16 Octobre 1910 | Nos 19 et 20

ALBERT DE ROCHAS

Répercussion sur le corps physique des actions exercées sur le corps astral

I

L'existence du corps astral a été admise de temps immémorial en Orient (1). Elle a été niée au moyen âge en Occident par un concile composé d'évêques ignorants. Elle s'affirme aujourd'hui par des expériences qui se font de plus en plus précises.

J'ai montré, il y a quelques années, qu'en endormant certains sujets avec des passes magnétiques, on déterminait l'extériorisation de la substance qui fait connaître au cerveau les actions exercées sur le corps charnel. Cette extériorisation s'effectue d'abord, en général, sous la forme de couches parallèles à la surface de la peau : puis elle détermine la formation d'un fantôme où sont concentrées toutes les sensibilités pendant que le corps physique reste à côté, complètement insensible comme un vêtement que l'âme a quitté.

Quand le sujet est plus sensible, on remarque que son poids diminue à mesure que celui de son fantôme augmente. On a même pu constater avec Mme d'Espérance que son corps charnel s'était, dans une séance de matérialisation, dématérialisé dans toute la partie inférieure, au point que les vêtements de dessus et de dessous se rejoignaient.

Chez quelques ascètes dont le mode d'existence a développé d'une façon tout à fait exceptionnelle cette faculté, le corps astral a pu prendre toutes les apparences d'un corps vivant et se transporter à distance pendant qu'un simulacre du corps physique restait seul en place. C'est ce qu'on appelle la *bilocation*.

Voici deux dessins anciens qui semblent se rapporter à la sortie du corps astral.

Le premier (fig. 1) a été copié par M. Albert Teyssandier sur un vase grec ; il montre Pallas sortant de la tête de Jupiter, mythe dont l'origine pourrait bien se trouver dans l'observation de la sortie en astral.

Le second (fig. 2), emprunté aux *Mémoires sur la Chine* par le comte d'Escayrac de Lauturac, représente, d'après un tableau boudhiste, Ma-Ming-Tsun, célèbre solitaire qui échappe aux tentations et aux terreurs en se dégageant de son corps physique. On voit le lien fluidique qui partant du sommet de la tête relie le corps physique au corps astral.

II

Les Annales de la sorcellerie rapportent que quand on frappe le corps astral extériorisé et plus ou moins visible la répercussion se fait sur le corps physique même fort éloigné.

L'*Initiation* du mois d'avril 1893 relate une observation de M. Gustave Bojanvo relative à une blessure mortelle occasionnée, suppose-t-on, par un coup de sabre sur le corps astral d'une sorcière. Ce fait offre une ressemblance frappante avec l'événement qui se passa en 1849 dans le cimetière de Cideville et qui a été rapporté, d'après M. de Mirville, par Figuier (*Histoire du merveilleux*, tome IV, p. 261).

Le colonel Olcott, président de la Société théosophique de Madras, a fait une enquête sur les phénomènes de cette nature auprès des membres de la Société habitant diverses régions de l'Inde. Dans cette enquête, qui a été publiée par le *Lotus* (octobre-novembre 1888), nous relevons le fait suivant envoyé par le professeur J.-N. Umvalla, à Bawnagar.

(1) D'après Zoroastre, la partie sensitive et intelligente de notre être doit être considérée comme la réunion de trois principes distincts :

1° Le *Djan*, qui conserve la forme du corps et entretient dans toutes ses parties, l'ordre et l'harmonie ;

2° L'*Akko*, principe divin et inaltérable qui nous éclaire sur le bien qu'il faut faire, sur le mal qu'il faut éviter et nous fait pressentir, dès cette vie, une vie meilleure ;

3° L'*Ame*, ou personnalité humaine dont la substance (*Férouer*) est le siège de l'intelligence, du jugement et de l'imagination.

A la mort, l'Akko retourne au ciel et l'âme demeure seule responsable de nos bonnes et de nos mauvaises actions.



Fig. 1.



Fig. 2.

W. B. m'apprend qu'il connaît un brahmine dont la sœur fut un jour prise de tremblements médiumistiques, et le « possesseur », questionné, répondit qu'il était une sorcière vivante qui en voulait à la patiente, parce qu'elle n'en avait pas été convenablement traitée. Le brahmine, qui était un gaillard à ne craindre ni Dieu ni diable, la força à quitter le corps de sa sœur en lui brûlant la main avec une petite torche et par d'autres traitements de ce genre. Le lendemain, comme il était *bhikshu* (mendiant), il alla à dessein chez la sorcière et lui demanda une poignée de riz pour aumône. Elle le regarda d'une façon particulière et lui donna son aumône de la main gauche, voulant évidemment cacher la brûlure qu'elle avait reçue la veille sur la main droite. Il lui dit alors d'un air moqueur : « Pourquoi donc, madame, me donnez-vous du riz de la main gauche au lieu de me le donner de la main droite ? Je sais pourquoi, c'est parce que votre main droite a été brûlée hier. Essayez donc de recommencer. » Etant un homme « d'airain », la sorcière ne put rien sur lui pour le moment; mais au bout de quelque temps il tomba malade; il devint très faible et la sorcière commença à le tourmenter de trem-

blements nerveux. On lui conseilla alors d'apaiser la femme, et après plusieurs mois de supplications, il recouvra la santé « plus triste et plus sage ».

J'ai fait, moi-même, un certain nombre d'expériences qui confirment ces répercussions. En voici une qui date de près de vingt ans.

Un de mes amis, de quelques années plus jeune que moi, d'esprit très cultivé et occupant une haute situation dans le monde, présente d'une façon remarquable le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité qui chez lui se produit, même à l'état de veille, à mon simple contact.

M. X..., intéressé par mes recherches, a bien voulu s'y prêter et je l'ai magnétisé une dizaine de fois en approfondissant chaque fois l'état d'hypnose où je m'arrêtais.

A la quatrième séance, il m'a dit qu'il quittait son corps matériel, qu'il le voyait inerte; il manifesta alors une sorte de dégoût pour ce qu'il appelait sa *loque*.

A la sixième séance, non seulement il se dégagea et vit son corps matériel, mais encore à côté et à un mètre environ, il vit apparaître une sorte de nuée lumineuse où il reconnut sa silhouette. A ce moment, je constatai que le rayonnement de son corps matériel ne présentait plus de sensibilité, sauf entre ce corps et le corps astral où la sensibilité était portée à son maximum et parfaitement localisée. En d'autres termes, le corps matériel était insensible, le corps astral lumineux était sensible et il y avait des rayons moins sensibles, et non assez lumineux pour être perçus par le sujet, qui reliaient le corps astral au corps matériel qui me parlait.

Le 28 avril 1892, je priai M. X... de faire changer de place son corps astral; il ne put y parvenir, mais il put étendre son bras astral et mettre sa main astrale dans ma main; il en ressentit l'étreinte et s'étonna que je ne sentisse pas la sienne. Je lui dis alors d'appuyer le bout de l'annulaire de sa main droite astrale sur une grande épingle que je tenais jusqu'à ce qu'il sentît la piqûre; il le fit, sentit la piqûre, et je passai à d'autres observations. Dix minutes après, M. X..., complètement réveillé et ayant comme d'habitude perdu le souvenir de ce qui s'était passé pendant son sommeil, causait de choses tout à fait étrangères avec quelques personnes de ma famille lorsqu'il retira le gant de sa main droite qu'il avait conservée gantée et regarda attentivement le bout de son doigt annulaire. Je lui demandai ce qu'il avait; il me répondit qu'il éprouvait comme une piqûre, puis, pressant avec l'ongle du pouce, il fit perler *quelques gouttelettes de sang* précisément à l'endroit où il aurait appuyé le doigt sur l'épingle. Je lui donnai l'explication et il chercha à voir si son gant n'avait pas été percé, mais naturellement il ne put rien voir (1).

L'expérience est absolument nette; il ne peut y avoir de doute sur le fait. On peut supposer, il est vrai, que le jaillissement du sang est dû à une autosuggestion de M. X... qui croyait être piqué; même dans cette hypothèse, le phénomène est fort extraordinaire, car il y a eu ici non point un stigmate souscutané par arrêt de la circulation sanguine, mais une lésion effective de la peau.

Une autre expérience faite deux jours auparavant montre que la suggestion est insuffisante pour tout expliquer et que, dans certains cas, il y a bien réellement des sensations transmises par raisonnement.

Le 26 avril, je me rendis chez Nadar avec Mme O..., pour faire divers essais relatifs à l'emmagasinement de la sensibilité dans une photographie.

Mme O..., comme M. X..., présente le phénomène de l'extériorisation dès l'état de veille, après un simple contact de ma part.

Pendant qu'on développait la plaque sensibilisée par le sujet dans le laboratoire noir à l'étage inférieur, le sujet manifesta un violent malaise : on constata que la plaque venait de se briser par accident.

Tout récemment, j'ai pu faire une observation qui ne présenterait pas d'intérêt, faute de précision suffisante, si elle ne concordait avec les pratiques classiques de la sorcellerie.

J'ai comme voisins de campagne un jeune ménage de paysans aisés et estimés, les époux Ribaud. Depuis quatre ans (en 1904), ils étaient tourmentés par des persécutions qu'ils attribuaient à un beau-frère qui se prétendait lésé par eux dans une affaire d'héritage. Ce beau-frère, nommé Simiand, était un très mauvais sujet qui avait été fossoyeur à Moirans et renvoyé parce qu'on l'avait soupçonné de dépouiller les morts. Il s'était alors établi à Voiron et il courait les campagnes pour réparer les horloges. Il était très lié avec une vieille revendeuse qui passait pour une sorcière. Chez les époux Ribaud, les vaches n'avaient plus d'appétit ni de lait; elles gaspillaient le fourrage; le pain ne levait plus; les tableaux se décrochaient et les petits meubles se déplaçaient tout

(1) Le Dr Encausse a produit un fait analogue à l'hôpital de la Charité. Un de ses sujets, Marguerite, souffrait violemment d'une fluxion au début. Après avoir mis le sujet en état d'hypnose profonde et après avoir extériorisé sa sensibilité, il donna un coup de bistouri *dans le vide*, au milieu de la bouche, là où il supposait que se trouvait la première couche présentant un maximum de sensibilité extériorisé. Cinq minutes après, le sujet était réveillé, sans souvenir aucun de ce qui s'était passé, lorsque subitement, en montant l'escalier pour retourner à la salle, l'abcès s'ouvrit et, comme il n'était pas encore bien formé, ce fut du sang qui s'écoula. Le lendemain, la fluxion était guérie.

Ce qui est intéressant dans les faits de ce genre, c'est le temps qui s'écoule entre l'action en astral et la réaction en physique. Comme on peut le voir, il faut quelques minutes entre les deux actions dans le cas de blessure.

seuls en présence des membres de la famille; les vêtements de fête sortaient des armoires fermées à clef et on les retrouvait lacérés dans le fumier, les pièces de soie auxquelles travaillait la jeune femme étaient lacérées pendant la nuit, sur le métier, comme à coups de ciseaux; enfin, des lettres de menaces se

Vous me combattez je le sais
malheur a vous si je puis
remporter vous n'êtes pas
a bout de vos misères
avant 3 jours vous
serez debarrassez de
votre femme je n'est
encore rien put sur vous
mais si je puis reussir
je vous ferai danser

Fig. 3.

trouvaient souvent le matin sur les tables, sans qu'on sût comment elles avaient été apportées.

C'est en vain qu'on avait eu recours au médecin et au curé; tous les deux y avaient perdu leur latin. En désespoir de cause, les Ribaud vinrent me demander conseil pour savoir s'ils devaient faire venir de Lyon une désenvoûteuse qu'on leur avait indiquée. Je leur dis d'attendre quelque temps et je fis une enquête dans le pays. Les voisins, qui plaignaient les victimes, me confirmèrent la réalité des faits et m'assurèrent qu'ils ne pouvaient être dus à un mauvais plaisant. Je voulus m'assurer alors si ce n'était pas Mme Ribaud qui en produisait quelques-uns dans des accès de somnambulisme. Le mari m'affirma que cela avait été aussi son idée, mais c'est en vain qu'il avait surveillé sa femme nuit et jour. Je lui demandai la permission d'endormir magnétiquement celle-ci; j'y réussis par la fixation des yeux et, dans l'état d'hypnose elle me confirma qu'elle n'était pour rien dans les phénomènes dont elle se plaignait. Elle vit le corps astral de Simiand et se précipita effrayée dans les bras de son mari; puis quand je l'eus rassurée elle allongea des coups de poing sur le fantôme qui disparut à ses yeux (1).

Désireux de voir par moi-même ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les traditions des sciences occultes, je priai qu'on vînt m'avertir la première fois qu'il se produirait un fait nouveau de persécution. Quelques jours après, on me présenta dans leur maison une étoffe et une gravure qui avaient été déchirées par une cause inconnue. Je lardai l'une (fig. 3) écrite au crayon sur de mauvais papier gris. J'endormis Mme Ribaud et je lui en dictai les premiers mots (fig. 4), pour en comparer les écritures, qui n'ont aucun rapport.

Quelques semaines après, Simiand mourait, au milieu de vives souffrances, sans causes connues et, *depuis ce moment, la vie des époux Ribaud est redevenue absolument normale.*

Le bruit s'en répandit vite dans le pays et plusieurs personnes, qui se

Vous me combattez je le
sais malheur a vous si je
puis remporter

Fig. 4.

disaient envoûtées, vinrent me trouver pour les guérir. Je ne jugeai pas à propos d'entrer dans cette voie et je tâchai de leur persuader ce que je crois vrai dans la plupart des cas, qu'ils subissaient simplement des malheurs inhérents à toute vie terrestre.

III

Je me suis demandé si la répercussion qui se faisait pour le mal ne pouvait se faire pour le bien et j'ai pu constater le bien fondé de cette hypothèse.

1er EXEMPLE. — *Mme Lambert. — Lésions du tube digestif.* — Mme Lambert est une femme avec

(1) Les occultistes admettent que les sorciers peuvent agir à distance à l'aide de leur corps fluidique qu'ils projettent. Les objets sur lesquels ils ont ainsi agi restent ensuite, pendant quelque temps imbibés de ce fluide et en relation plus ou moins étroite avec le corps fluidique revenu dans le corps physique, de telle sorte qu'en agissant sur les objets, il y a répercussion sur le sorcier.

qui j'ai expérimenté pendant quinze ans et qui sert aujourd'hui de sujet à M. Durville. Elle a mené une existence fort précaire et l'irrégularité de son alimentation a provoqué chez elle des lésions du tube digestif diagnostiquées par le Dr Baraduc.

J'ai dégagé son corps astral; elle a vu, sur le double de son tube digestif, ces lésions sous la forme de plaques d'une couleur particulière. Je lui ai dit de placer ma main sur l'une de ces plaques et de tâcher d'absorber le fluide vital dégagé par cette main. Elle a vu la tache diminuer, puis disparaître. J'ai opéré successivement sur chacune des taches et les symptômes maladifs ont disparu pendant plusieurs mois pour revenir sous l'influence des mêmes causes qui les avaient déjà produites.

2e EXEMPLE. — *Lina.* — *Descente de matrice.* — Lina est un modèle de peintre, chez qui de longues stations debout nécessitées par son état ont causé une descente de matrice. L'organe est arrivé à l'orifice du vagin et rend la marche très difficile.

J'extériorise le corps astral et je dis à Lina de mettre ma main sous le double de l'organe déplacé et de me prévenir quand il sera en place. Je remonte alors doucement ma main et je l'arrête sur son avertissement, quand elle s'est élevée d'une dizaine de centimètres. L'organe est en place et toute gêne a disparu. Il y a plusieurs années que l'opération a été faite et il n'y a pas eu de rechute.

3e EXEMPLE. — *Mme de N...* — *Rein flottant.* — Mme de N... est une femme de 45 ans, bien constituée, ayant eu plusieurs enfants. A la suite d'un accident de voiture de louage, elle a eu un rein flottant et a reçu, pour cette infirmité, une forte indemnité de la part du propriétaire de la voiture. Depuis ce moment, le chemin de fer la fatiguait beaucoup. Ayant à faire un long voyage, elle me pria d'essayer de la guérir. J'opérai comme pour Lina, et toute gêne disparut.

J'ai demandé à Mme de N... endormie si j'aurais pu la guérir en opérant sur le corps astral à travers le corps physique. Elle m'a répondu que j'y serais probablement arrivé, mais à la longue et que c'eût été comme si j'avais placé un emplâtre sur la chemise au lieu de l'appliquer directement sur la peau. C'est ce qui s'est produit dans le cas suivant.

4e EXEMPLE. — *Mme de N...* — *Sarcome.*

Mme de N..., très heureuse de la guérison que je viens de rapporter, me confia, après son retour de voyage, qu'elle avait sur l'omoplate un sarcome qu'on avait déjà opéré deux fois. Il lui restait toujours des élancements qu'elle comparait à la sensation d'une griffe qui lui déchirerait la chair.

J'ai extériorisé le corps fluidique par des passes et j'ai fait placer par elle ma main sur le point de ce corps fluidique qui correspondait au sarcome du corps physique. J'ai serré entre mes doigts ce que je supposais être l'astral du sarcome et je l'ai retiré doucement; j'ai produit ainsi une douleur analogue à celle que produirait l'extraction d'une dent. J'ai trempé ensuite mes doigts dans une boîte en fer-blanc remplie d'eau qui se trouvait à proximité, et j'ai refermé la boîte.

Réveillée, Mme de N... ressent comme une impression de vide à l'emplacement du sarcome. Je remue légèrement la boîte où j'avais eu l'intention de dissoudre l'astral de ce parasite; elle éprouve la sensation de mouvement à l'endroit opéré; elle se sent attirée vers la boîte; je romps autant que possible le lien entre elle et la boîte, en coupant l'air avec la main, puis je verse l'eau sensibilisée sur un arbre qui est au-dessous de ma fenêtre.

Deux jours après, Mme de N... revient; le sarcome ne l'a plus fait souffrir, je recommence cependant l'opération qui est douloureuse, mais moins que la première fois. Deux jours après, même manège; elle ne ressent plus rien.

Présumant que j'ai enlevé l'astral du parasite qui, privé de vitalité, va se dessécher et probablement s'éliminer comme une épine, j'ai écrit plusieurs mois après à Mme de N.., qui était alors en Orient, pour m'en assurer. Elle me répondit : « Pour mon épaule, il ne s'est plus rien passé; je n'ai rien fait extraire, et votre médication astrale a sans doute pleinement réussi; je ne sens plus rien, pas plus que de mon rein en parfait état. Plein succès, comme vous voyez. »

5e EXEMPLE. — *Joséphine.* — *Contusion.*

Joséphine est une jeune fille de 18 ans extrêmement sensible et qui a servi pendant un an à mes expériences sur la régression de la mémoire. Elle est domestique chez un marchand tailleur de Voiron. En remettant un ballot de marchandise sur un rayon élevé à l'aide d'une échelle, elle tomba sur l'angle d'une machine à coudre et se blessa grièvement le côté. J'extériorisai le corps astral par lequel elle reconnut, au changement de couleur, l'emplacement de la contusion de son corps physique. Elle y plaça ma main que j'y laissai quelque temps avec l'intention de la guérir. Réveillée, toute douleur avait cessé définitivement.

6e EXEMPLE. — Il y a en ce moment à Grenoble une jeune femme de 20 ans, intelligente et bien portante, qui est extrêmement sensible. Elle a accouché, absolument sans douleur, sous l'influence de la suggestion. Chaque fois qu'elle a un petit malaise (mal de gorge, douleur dans les membres), j'opère sur son corps astral dégagé et je la guéris. Elle voit, dans ce corps astral, les parties malades changer de couleur selon leur état de santé.

IV

Je rapporterai maintenant deux cas où le phénomène a été produit et observé par un autre que moi.

1er cas. — *Mme A... — Hypertrophie du foie.* — Mme A... est à la tête d'une très importante exploitation rurale à la suite du décès de son mari. Elle se donna beaucoup de peine et souffrit d'une hypertrophie du foie. Un médecin spécialiste de Lyon qu'elle a consulté lui a dit que l'organe descendait à 6 ou 7 centimètres au-dessous de sa limite inférieure normale. J'ai essayé d'extérioriser son corps astral, mais je n'ai pu y parvenir. Je suis toutefois arrivé à l'endormir jusqu'à la période où elle voit à l'intérieur de son corps physique. J'ai fait alors des passes remontantes à l'extérieur, en regard du foie. Mme A... a senti que j'agissais sur l'organe, mais elle m'a arrêté au bout de quelques minutes en disant que je la faisais souffrir. Ne pouvant continuer ce traitement parce que je n'habite pas la même ville qu'elle, je donnai mes instructions à un de ses parents, qui a un assez grand pouvoir magnétique. Ce monsieur a opéré pendant deux mois, remontant peu à peu l'organe qui a fini pas ne plus occuper que le volume normal, ainsi que l'a constaté, à son grand étonnement, le médecin spécialiste qui s'est borné alors à prescrire une saison à Vichy pour achever la cure.

Le second cas a été observé le 31 janvier 1908, à Monte-Carlo, chez Mme X..., par son médecin, le Dr Y..., à qui j'avais exposé mes théories et qui en a rédigé un compte rendu, dont j'extrais ce qui suit :

Le sujet (Mme X...) par des passes faites avec le bras droit est plongé dans le sommeil magnétique, franchit très rapidement les différentes phases du sommeil, pendant lesquelles l'expérimentateur (le Dr Y...) pince l'air à distance des mains, des bras, s'attendant à trouver la sensibilité extérieure. Aucune sensation n'est manifestée. Cependant, d'après les phases de l'hypnose, tout indiquait que le dégagement du corps fluidique était prêt à se faire. L'opérateur recherche alors de tous côtés et fait avec la main le tour du corps pour rencontrer le double. Tout à coup le sujet pousse un cri, la main exploratrice était au dessus de sa tête, le corps astral sortant par en haut, comme chez les sujets peu matériels et les instruments délicats. Les passes sont continuées pour amener le dégagement total ; et, après qu'il est effectué le sujet peut parler. Il voit en arrière et en haut son double et, d'un air heureux et satisfait, s'écrie : « Oh ! qu'il est beau, qu'il est grand ! — Quoi donc ? — Mais là ! moi. » Ce double est plus grand, plus vaste que le corps physique, et lui est relié par un cordon souple, élastique, extensible et lumineux ; mais, par le fait de sa volonté et sur l'invitation de l'opérateur, le double peut se contracter, réduire ses dimensions et se mouvoir dans tel ou tel sens. On prie le sujet d'amener son double sur une chaise longue qui se trouve près de lui et de l'examiner pour renseigner sur les lésions ou déplacements d'organes dont il peut être atteint.

D'abord on constate de la congestion légère au larinx provoquant parfois de l'enrouement. L'opérateur place sa main sur le larynx astral, lui donne de son fluide et la réparation se fait rapidement.

L'examen se poursuit en descendant vers les organes abdominaux. Là le sujet constate des déchirures et une vaste zone de congestion vers le côté gauche de l'utérus. « C'est rouge », dit-il. — Même application est faite par l'opérateur de sa main sur la région astrale ainsi signalée et même émission volontaire du fluide en vue de la guérison.

Le double astral ainsi dégagé peut-être touché par les assistants qui éprouvent la sensation de froid ou de toile d'araignée...

Quand l'opérateur voulut faire rentrer le double fluidique dans le corps physique, le sujet refusa formellement. Il était très bien, très heureux où il se trouvait et ne voulait pas rentrer dans sa loque...

Quand le sujet fut dégagé par des passes transversales, il reprit peu à peu conscience du monde extérieur, mais ne se souvenait de rien. La douleur provoquée au début du dédoublement n'était pas dans la mémoire ; mais la pression du doigt sur le front l'y plaça immédiatement.

V

La suggestion a-t-elle joué un rôle dans les cas que nous venons de rapporter ? C'est bien possible ; mais celui de Lina prouve qu'il y a plus qu'une action sur le système nerveux du sujet et que l'effet ne s'est pas borné à empêcher le cerveau de percevoir la douleur comme cela se produit avec la suggestion pure.

De tout ce qui précède, il résulte que si l'on pouvait toujours atteindre le corps astral, soit en le dégageant complètement, soit même en agissant à travers des organismes physiques propres à laisser pénétrer le fluide du magnétiseur, on arriverait à produire des résultats en apparence miraculeux.

L'effet produit est certainement proportionné à la fois à la force du magnétiseur et à la sensibilité du sujet. Il s'agirait donc d'augmenter le plus possible l'un de ces deux facteurs.

Comme il n'y a pas de saut dans la nature, il est probable qu'on trouve, chez les hommes, tous les degrés de sensibilité et que cette sensibilité peut être développée, soit par la culture, soit par un régime spécial. Quant à la force du magnétiseur, on sait, d'une façon à peu près certaine, qu'elle est due à la production d'une sorte d'électricité à *timbre* spécial qui se développe dans son organisme et qu'on peut l'augmenter, dans des proportions assez importantes, en faisant passer à travers son corps des

courants électriques *harmoniques* avec des courants naturels (1).

Ce sont des recherches dans cet ordre d'idées que je faisais dans mon laboratoire de l'Ecole polytechnique lorsqu'il me fut retiré. Je n'ai pas eu depuis l'occasion de les reprendre, mais je suis porté à croire que c'est par cette voie qu'on arrivera à reproduire une partie des miracles des saints.

Les idées de certains médecins commencent du reste à être orientés dans le sens de l'action sur l'astral, ainsi qu'en témoigne une très intéressante conférence faite en 1908 à Nancy par Mme le Dr Jenny Liehrmann et publiée sous le titre : *De la Théurgie en médecine*, dans le Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy (n° de mars-avril 1908).

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS Xx

Etudes expérimentales

(Suite; voir la livraison d'Avril et les suivantes)

XII

L'ÉPREUVE DU FEU

Déjà au commencement de cette étude, le médium me proposa lui-même d'essayer le soulèvement du *papier allumé*, afin de prouver qu'un fil ou un cheveu n'y entrent point en jeu.

J'avais froissé une feuille de papier, en forme d'une boule, qui, après avoir été allumée, fut soumise à l'action du médium.

Il y eut bien quelques petits mouvements, mais la lévitation ne réussit pas, vraisemblablement à cause de la lumière trop vive.

Il en fut de même pour une petite bougie allumée.

Une cigarette fumante s'éleva, et put être photographiée en l'air, mais ce n'était certainement pas une preuve que les rayons rigides supportent l'action du feu.

On se rappelle, qu'une autre fois, ma somnambule réussit à redresser le manche mobile en ivorine, appartenant à un poêle à la Choubersky, qui à ce moment était trop brûlant pour permettre un contact des doigts. Mais il pouvait bien être redressé à l'aide d'un fil, même fin, par un mouvement brusque.

En faisant passer les rayons rigides au travers d'une flamme, pour mouvoir ensuite un objet quelconque, on ne pouvait pas être sûr que le fil fluidique ne se formât, ou du moins ne se reformât qu'après avoir traversé la flamme. Il fallait donc avoir l'objet à pousser dans la flamme même.

Définitivement, je résolus de profiter d'un allumoir à alcool méthylique et mousse de platine, pour faire l'essai en question.

Sa boîte métallique, quadrangulaire (fig. 1), pré-

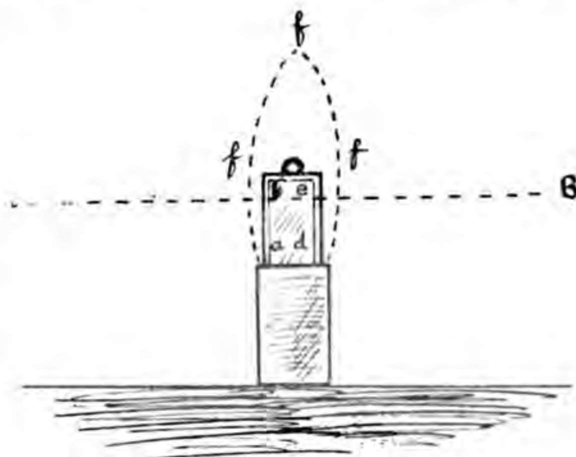


Fig. 1.

sentait (lorsqu'on la posait debout et toute ouverte), un espace *a b c d*, duquel s'échappait une flamme (*f, f, f*) pâle, bleuâtre, large de 2 cm., haute de 6 à 8, qui couvrait complètement la moitié supérieure de l'appareil. Il s'agissait d'appliquer à cette surface le fil fluidique, en tenant les mains dans la position A et B, de pousser l'appareil et de le renverser en arrière.

Pour plus de sûreté, j'avais enjoint au médium de procéder doucement, car une secousse brusque pouvait renverser l'appareil, même étant appliquée plus bas, quoique avec plus de difficulté, vu que dans ce dernier cas, la boîte glissait plutôt sur la surface lisse de la table.

Après avoir vérifié sur un bouchon de liège que le courant était déjà suffisamment fort, la somnam-

(1) Chez des sujets très sensibles, j'ai pu produire les diverses phases du sommeil jusques et y compris l'état de rapport au moyen d'un courant continu très faible (3 à 4 milli ampères), avec le pôle négatif dans la main droite et le pôle positif dans la main gauche. En renversant le sens du courant, et *en le laissant à la même intensité*, on détermine le réveil.

bule introduisit le fil fluidique dans la flamme en tenant ses mains dans la position A et B *pendant quelques secondes*, et ensuite, sur mon ordre, avança ses mains dans la direction horizontale du même plan.

L'allumoir glissa et se renversa au moment où la ligne des mains du médium avait déjà dépassé celle de l'appareil.

Malgré le calme parfait de la somnambule, avant l'expérience, cette dernière eut sur elle une répercussion fort désagréable ; elle se sentit mal, éprouva des palpitations, des nausées, une sorte de vertige et une douleur à la tempe droite.

Elle se disait très épuisée par cet essai. Je n'ai donc pas voulu recommencer — mais il m'a semblé que, dans les conditions données, le fil fluidique fut réellement exposé à l'action de la flamme, sans cependant avoir perdu ses propriétés mécaniques.

Au reste, Mlle Tomczyk était très forte ce jour-là ; une demi-heure après, elle souleva encore le couvercle très chaud d'une lanterne rouge photographique et l'abat-jour d'une lampe à pétrole en pleine lumière.

L'épreuve du feu, répétée avec différentes sortes de fils, prouva qu'une brusque secousse pouvait être imprimée à l'allumoir, à l'aide d'un cordon, fort avant qu'il brûlât, mais qu'un fil *fin* se consumait instantanément.

Cependant, malgré le succès de cette épreuve, je ne conteste pas que l'expérience aurait dû être reprise avec quelques modifications, pour donner une certitude absolue.

Jusqu'à ce moment (6/9 10) je n'ai pas eu l'occasion de la répéter, et le seul médium, à ma connaissance, capable de ce tour de force, en dehors de Mlle Tomczyk, c'est encore E. Paladino. Elle aurait seulement besoin d'être entraînée à cet effet, pendant quelques semaines, et l'expérience devrait être faite, non pas en une séance officielle, mais en petit comité ; de préférence devant *une seule* personne, sympathique au médium.

Quant à la forme de l'appareil, la suivante serait certainement préférable à celle dont je me suis servi pour commencer (fig. 2 et 3).



Fig. 2. Fig. 3

Une petite bobine en métal *ab* (fig. 2) doit être entourée de plusieurs couches de flanelle ou de drap *c d* (fig. 3) dépassant un peu les bords. Le tout trempé dans de l'alcool méthylique, dont on verserait encore quelques gouttes autour de la bobine, sur une plaque en métal lui servant de base.

Il faudrait tâcher d'obtenir une lévitation complète ; je crois cependant qu'un renversement, et même un déplacement quelconque de la bobine allumée, serait déjà suffisant.

XIII

LES ÉCRANS LIQUIDES

Il n'est pas nécessaire que les objets, soumis à l'action des rayons rigides, soient secs.

Des objets mouillés, même une petite éponge imbibée d'eau, se soulèvent sans difficulté.

De même, l'expérience prouve que les mains du médium peuvent être mouillées.

Mais il en est tout autrement, dès qu'il s'agit d'agir à travers une couche *unie* de liquide. Si, par exemple, on place un petit objet métallique au fond d'une cuvette remplie d'eau, les rayons rigides ne peuvent plus l'atteindre.

Et en faisant des efforts dans le but de soulever ce petit objet, le médium éprouve la même fatigue et les mêmes sensations désagréables, qu'en agissant à travers une flamme — quoique dans le premier cas l'action soit nulle et qu'elle paraisse efficace dans le second.

Il en fut encore de même avec une mince rondelle d'aluminium et en diminuant graduellement l'épaisseur de la couche d'eau qui la couvrait.

De même, lorsque le médium plongea ses doigts dans le liquide, tout près de la rondelle.

De même, avec des liquides d'une composition différente, des huiles, de la glycérine, etc.

Au commencement, la somnambule éprouva même une certaine difficulté à déplacer les objets *flottant sur l'eau ;* mais ensuite, une action répulsive fut manifeste. Elle disait cependant que ce genre d'expériences la fatiguait plus que d'habitude « probablement parce que l'eau absorbe le courant ».

Néanmoins, vu l'importance de cette première difficulté d'un caractère spécial et précis, pouvant par conséquent jeter une certaine lumière sur la nature même des rayons rigides, j'ai résolu d'exécuter une série d'expériences avec les *bulles de savon*.

Au fait, les bulles de savon présentent un moyen presque unique d'expérimenter avec des écrans liquides d'une extrême ténuité et l'addition de la glycérine (environ 34 o/o avec quelques autres précautions, suivant la méthode de Platau) nous permet de

leur assurer une durée suffisante pour un grand nombre d'expériences.

Cependant, avec des *bulles* de savon proprement dites, il n'était guère possible d'arriver à quelque chose d'intéressant. Les bulles, soufflées à l'aide d'un entonnoir en verre, et soumises à l'action de rayons rigides, *tremblaient* d'une façon particulière, se *balançaient* à droite et à gauche, comme attirées, ou plutôt poussées différemment, mais elles ne purent se détacher de l'entonnoir et leur surface luisante de toutes les couleurs fut trop tendue pour manifester quelques traces de la subtile pression mécanique exercée sur elle par les rayons rigides.

Le seul phénomène intéressant de cette première série d'essais avec les bulles de savon, fut le *souffle froid*, qui accompagnait souvent l'action mécanique, et qui fut parfois assez fort, pour que je pusse le sentir sur mon front à une distance d'environ 50 centimètres de la bulle. Il va sans dire, que toutes les précautions ont été prises, pour éviter l'action mécanique de nos respirations.

En revanche, des constatations fort remarquables ont été obtenues à l'aide des *écrans plats*.

Voici quel a été le principal instrument pour cette seconde série d'expériences :

A l'aide d'un fil d'aluminium très léger on a construit des cadres, tantôt ronds, tantôt quadrangulaires ou ovales (fig. 4 et 5), pouvant se tenir debout et être couverts d'une couche de liquide savonneux.



Fig. 4. Fih. 5.

On obtient cette membrane liquide, tout simplement en plongeant le cadre dans une grande cuvette contenant la dissolution préparée, et en faisant attention à ne plus la toucher ensuite.

Eh bien, aucun mouvement mécanique n'a pu être provoqué derrière cette mince membrane liquide! Elle constituait un obstacle insurmontable.

Lorsque le médium tint ses mains des deux côtés de l'écran *ab* (fig. 6), aux points indiqués par les lettres A et B, et que l'objet *c* se trouvait d'un de ses côtés, il put bien être remué; mais c'était uniquement grâce à l'action unilatérale de la main correspondante A.

Lorsque les deux mains agissaient du même côté, et que l'objet se trouvait de l'autre (fig. 7) il n'y eut aucune action sur l'objet.

Mais l'action sur l'écran lui-même donna lieu à plusieurs phénomènes remarquables, que nous allons résumer dans les points suivants : (Pour avoir des résultats nets, il fallait expérimenter dans le demi-champ. L'année dernière, j'avais déjà essayé la production de rayons rigides, efficaces mécaniquement,

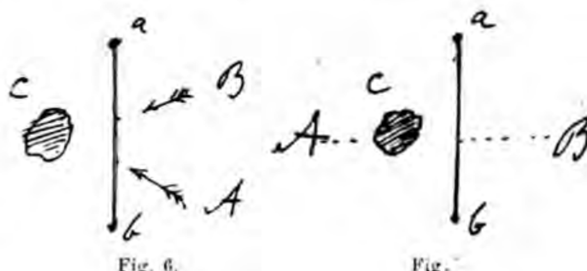


Fig. 6. Fig. 7

avec une seule main du médium — mais cela n'allait pas. Le seul mouvement obtenu dans ces conditions, fut le soulèvement partiel d'une feuille d'or ou d'aluminium battu, trop facile à ébranler par le moindre souffle. Ce printemps, à Varsovie, le médium réussit à provoquer toute une série de déplacements, par l'action d'une seule main, et parmi ces expériences, celles qui concernent les écrans liquides appartiennent aux plus importantes. Voici la disposition choisie pour ces expériences (fig. 8) : *ab*, l'écran liquide;

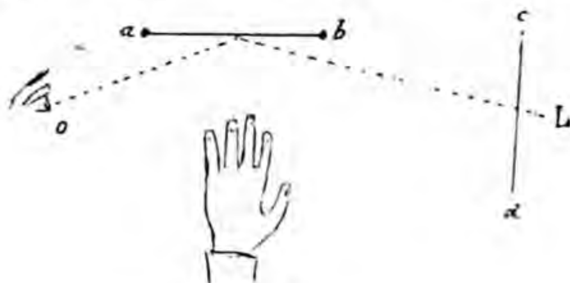


Fig. 8.

A, la main du médium; L, une lampe à pétrole; *ed*, une feuille de journal ombrageant la lampe; O, position de l'observateur. Il faut ajouter, qu'en allongeant son bras, Mlle Tomczyk se penchait sur la table et détournait sa tête, pour éviter l'influence de la respiration.)

1. Au moment où le médium sentit les piqûres dans ses doigts, piqûres annonçant la formation du courant, on pouvait remarquer sur la surface lisse et luisante de l'écran plane comme un miroir, des vibrations caractéristiques à l'endroit vers lequel se dirigeait l'action. La membrane fluide se gonflait du côté opposé comme poussée par un souffle et l'écran tout entier étant mobile, *reculait devant la main*. Il y avait donc une action répulsive évidente. Dans une première expérience de ce genre, l'écran fut repoussé à une distance de 20 centimètres environ, puis de 30, et dans une troisième, lorsque le médium voulut faire parade de ses nouveaux exploits devant M. Lebiedzinski, qui venait d'entrer, le cadre, se-

couru par ma suggestion, recula de 45 centimètres et tomba par terre, ne trouvant plus de place sur la table. Cette dernière répulsion a été accomplie en trois temps : je disais : « Encore ! encore ! » et le cadre avançait — et comme la main du médium restait toujours à sa place, il faut bien admettre que les rayons rigides *s'allongeaient*, au fur et à mesure de l'excitation psychique.

2. En dirigeant la main du médium plus haut, plus bas, à droite, à gauche, on pouvait observer que le point d'application de la poussée mécanique changeait en conséquence. En le déplaçant à droite ou à gauche, le cadre reculait *en tournant* à droite ou à gauche. Il est à remarquer que dans la plupart de ces expériences, le médium ne regardait pas l'écran — c'était donc une action physique, automatique des rayons. Cela ne veut pas dire que les rayons rigides ne peuvent pas changer de direction, en se conformant au but proposé, mais il faut que le médium *voie*, ou du moins s'imagine exactement la position de ce but ; autrement leur action prend un caractère purement physique, automatique.

3. La dilatation de la membrane du cadre, causée par la pression fluidique, provoquait encore un autre phénomène intéressant : les *tourbillons de couleurs.* Les lignes colorées, plus ou moins horizontales, résultant de l'inégale épaisseur de la membrane, commençaient à tournoyer en spirale, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; et parfois, deux tourbillons voisins marchaient simûltanément : l'un de droite à gauche, l'autre de gauche à droite. Ces tourbillons se formaient toujours *en dehors* du point d'application de l'influence mécanique répulsive : plus haut, si on agissait par en bas — plus bas, si on agissait par en haut.

4. Souvent, quoique pas toujours, ces phénomènes furent accompagnés d'un *souffle froid*, dirigé tantôt de l'écran vers le médium, tantôt de l'écran vers moi (qui restais assis en face) et tantôt enfin dans les deux directions à la fois. Le plus souvent c'est le médium seul qui sentit le souffle entre ses doigts. Une fois, au contraire, il fut perceptible à moi seul, à une distance de 10 à 12 centimètres de la main du médium, et seulement en cet endroit. Les phénomènes du souffle et ceux des tourbillons prouvent qu'en dehors des lignes de force des rayons rigides proprement dits, il se passe des phénomènes concomitants, encore plus subtils que les rayons eux-mêmes, et qui pour cette raison échappent à nos moyens d'investigation.

5. Avec un écran rond, la table étant mouillée à l'endroit où il restait debout, et au moment de l'action d'un seul doigt, dirigé en bas, près de la surface de la table, la membrane, gonflée et repoussée, *se détacha* de la partie inférieure du cadre et recula encore davantage, tout en conservant sa liaison d'un côté avec le fil d'aluminium, de l'autre avec la table.

6. En général, tous les phénomènes décrits cessaient immédiatement, si on éloignait la main du médium, ou si le courant prenait fin. La membrane se redressait alors, et regagnait son aspect habituel d'un calme miroir liquide.

7. La membrane éclatait seulement dans les cas où la poussée des rayons rigides était trop forte et le cadre trop lourd (en tôle de fer par exemple) pour permettre un déplacement libre en arrière.

8. Il n'y avait pas de différence dans l'action de deux mains, agissant séparément ; et lorsqu'elles agissaient ensemble, l'action était seulement plus forte, quoique toujours répulsive.

9. Cependant, exceptionnellement, se manifesta aussi une action attractive. Dans ce cas, le phéno-tirée vers le médium, comme un ressort spiral, trop mène semblait comme si les rayons rigides s'étaient accrochés au milieu de la membrane, puis l'avaient allongé d'abord, et qui se resserrait par réaction — ou bien, comme si le courant qui pousse, avait été accompagné d'un autre qui tire, et qui prédomine momentanément. Car cette action attractive ne fut jamais durable et le mouvement de rapprochement vers le médium fut toujours suivi d'un gonflement en sens inverse et d'une répulsion plus forte.

En tout cas, cette sorte d'attraction est excessivement intéressante et bien difficile à comprendre. Les rayons rigides peuvent-ils réellement s'accrocher à une membrane liquide aussi ténue, aussi fine, sans la rompre ?

Voilà la question que je cherchai à élucider par une série d'expériences qui sera racontée tout à l'heure.

En attendant, résumons les conclusions des expériences déjà décrites. Elles prouvent :

1° Que l'action mécanique des rayons rigides, qui, dans un champ plein pouvait être assimilée, le plus souvent, à celle d'un fil tendu entre les mains, peut s'exercer aussi dans le demi-champ ; et alors il faut l'assimiler plutôt à celle d'un fil métallique agissant par son bout, ou d'une tige rigide quelconque ;

2° Que les lignes de force, que nous sommes obligés de supposer entre la main du médium et l'objet, se comportent comme étant à la fois rigides et *élastiques;*

3° Que leur action mécanique, et principalement répulsive, peut s'exercer encore à une distance d'environ 50 centimètres au maximum ;

4° Que la membrane liquide, dont nous nous sommes servi, présente un réactif extrêmement utile pour ce genre de recherches, permettant de suivre par la vue, une action, autrement invisible ;

5° Que le contact et même la pression des fils fluidiques dans les deux sens, n'abîment pas ces membranes, qui éclatent au moindre attouchement d'un cheveu ou d'un fil naturel ;

6° Que l'adhésion des fils fluidiques à des bulles de savon, attachées à l'entonnoir, qui les maintient n'est pas suffisante pour vaincre leur adhésion naturelle au verre ;

7° Que la poussée de rayons rigides, s'exerçant en ligne droite, est probablement accompagnée d'un mouvement hélicoïdal, puisqu'elle provoque à côté, et en dehors de leur point de mire, des tourbillons dans les deux sens, alternativement ou simultanément.

Ces résultats concordaient toujours, sauf dans une séance, où j'eus l'impression d'une action apparemment différente.

Après avoir constaté, que, dans le demi-champ, l'influence est presque toujours répulsive, j'avais construit un moulinet très léger, quoique assez grand, croyant pouvoir le mettre en rotation, d'après un principe un peu analogue à celui des rayons cathodiques dans un tube de Crookes.

Ce moulinet, à deux ailes seulement (fig. 9), fut

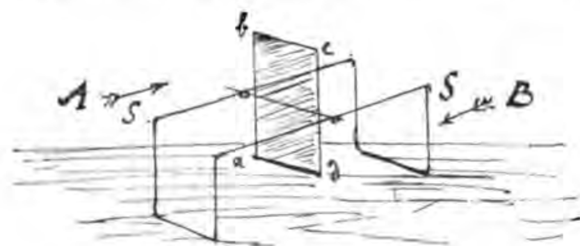


Fig. 9.

construit à l'aide d'un mince fil d'aluminium. Les ailes carrées formaient ensemble une seule surface rectangulaire, *a b c d*, qui pouvait être recouverte d'une couche liquide. L'aile inférieure fut faite un tout petit peu plus lourde, pour assurer au moulinet la position verticale constante au repos.

Je m'imaginais que, l'action des mains étant répulsive, on obtiendrait une rotation en les plaçant dans la position des flèches A et B.

Elle ne fut pas obtenue. Le moulinet s'inclinait à droite et à gauche, *surtout à droite*, comme s'il avait été faiblement repoussé par la main gauche et fortement attiré par la main droite et comme si ces deux influences s'étaient contre-balancées en grande partie.

Il y avait donc l'apparence d'une polarité.

J'ordonnai au médium de changer la position de ses mains. Au lieu de les tenir parallèles (fig. 10), de les placer en face l'une de l'autre (fig. 11) ; et réellement, il s'ensuivit comme une attraction par la main droite et comme une répulsion par la main gauche. Le mouvement correspondant atteignit 20° à 30° dans les deux premières expériences, et environ 90° dans une troisième, où l'aile supérieure descendit jusqu'à la ligne horizontale, en heurtant la main droite du médium.

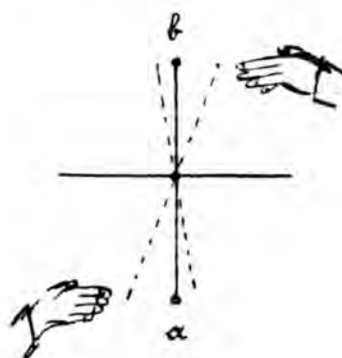


Fig. 10.

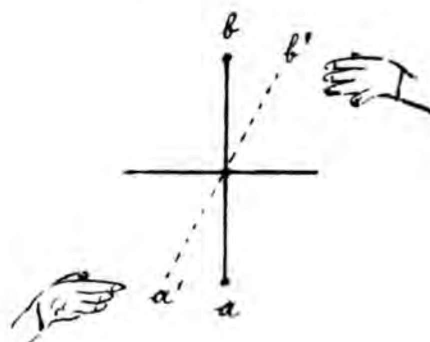


Fig. 11.

Pour vérifier si une polarisation quelconque n'était survenue dans les ailes du moulinet, je retournai sa position. Mais l'action fut toute pareille. Il semblait toujours que la main droite attirait et que la main gauche repoussait.

Alors, en supposant qu'une polarité dans les mains avait peut-être remplacé leur action, auparavant semblable et uniformément répulsive, je repris les anciens appareils (cadres simples, ronds et carrés), pour voir, si, en agissant avec une seule main, comme auparavant, je ne constaterais pas de polarité.

Or, dans les premiers instants, il y eut, en effet, une attraction (de la membrane seulement) vers la main droite ; mais ensuite le gonflement se retourna, et le cadre fut repoussé de 20, puis encore jusqu'à 40°.

Comment concilier ces résultats avec les précédents ?

Voici quelles furent mes conclusions à ce sujet :

1° Dans l'expérience du moulinet, les courants, au lieu d'aller tout droit en prolongeant les mains, cha-

cune séparément (fig. 12), formèrent (comme c'était d'ailleurs leur habitude, prise dans des centaines

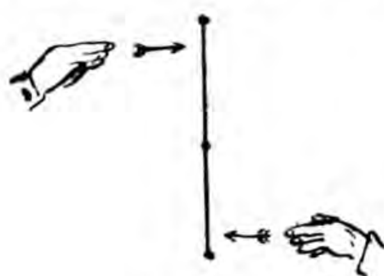


Fig. 12.

d'expériences antérieures), une ligne droite, réunissant les deux mains (fig. 13). et par conséquent ne

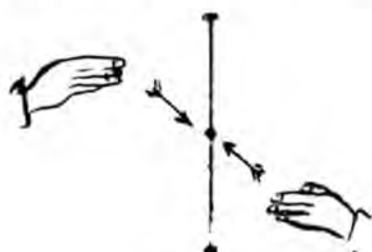


Fig. 13.

purent provoquer qu'une suite d'oscillations indécises ;

2° Il est probable que le courant, même celui qui provient d'une seule main, est toujours *double*. Généralement c'est le courant *sortant* qui prédomine, et alors il y a répulsion ; mais quelquefois arrive le contraire : le courant *entrant* prévaut, et alors il y a attraction. Elle n'est d'ailleurs que momentanée et c'est toujours l'action répulsive qui doit être considérée comme caractéristique.

De cette manière, les contradictions disparaissaient, et comme le phénomène fut pareil des deux côtés du corps du médium, la supposition d'une polarité dut être abandonnée ;

3° Une rotation régulière ne put être obtenue encore pour cette raison générale, qu'entre l'action des rayons cathodiques et celle des rayons rigides, il y a une différence dans leur manière d'agir.

Les rayons cathodiques agissent par poussées rapides, par un « bombardement » de particules, électrisées négativement. Ils peuvent donc, en frappant coup sur coup l'aile du moulinet, toujours du même côté, soutenir la rotation.

Les rayons rigides, au contraire, une fois formés, persistent dans leur action principalement répulsive, sans la renouveler par poussées rapides et répétées, ce qui est cependant nécessaire pour soutenir une rotation ;

4° Enfin, les courants qui déterminent la création de rayons rigides, possèdent, très probablement, une vitesse beaucoup moindre, et la résistance que rencontrait notre moulinet en l'air fut incomparablement plus grande.

Une complication additionnelle de ces phénomènes, par le fait d'une composition probablement double du courant, a certainement besoin d'être encore confirmée par de nouvelles recherches.

Pour ma part, ce qui m'intéressait avant tout, c'était cette exceptionnelle et énigmatique *attraction* qui s'exerçait, parfois, sur des surfaces liquides !

Comment la concevoir ? Comment admettre qu'un « rayon » (et nous n'avons pas un mot meilleur pour exprimer cette bizarre propagation dynamique en ligne droite) puisse s'attacher à une membrane, à une membrane liquide aussi subtile, pour la « tirer » ensuite ?

Deux images sensorielles différentes pouvaient servir de *substratum* à notre conception hypothétique du phénomène en question :

1° On pouvait s'attacher à l'image *matérielle* d'un fil. Ce fil, comme nous l'ont montré les radiographies et les empreintes, se partage en fibres qui le composent. On pouvait supposer qu'elles empêtrent l'objet, en totalité ou par endroits. Et comme les fils fluidiques sont encore plus fins que les membranes en question, on avait le droit de s'imaginer qu'en se subdivisant en fibres, le fil principal s'attache par son bout à la surface liquide, la tient pour ainsi dire dans ces doigts fibreux, s'y colle et la tire ensuite, en se raccourcissant. Il y aurait là une certaine analogie avec les *pseudopodes* des amibes, qui s'allongent pour saisir la proie et se retirent ensuite pour disparaître dans le plasme monocellulaire de l'animal ;

2° On pouvait au contraire se tenir à la conception purement *dynamique*, et sans s'inquiéter du genre de la matière, qui constitue ou ne constitue pas les rayons rigides, leur attribuer un courant double, dans le genre des courants induits, dont le principal exercerait une pression répulsive (comme un souffle), et le secondaire un entraînement attractif (comme un souffle agissant du côté opposé).

La première hypothèse gagnerait du terrain, s'il était possible de prouver que les rayons rigides peuvent, non seulement s'attacher, pour ainsi dire, aux liquides, mais encore *transporter leurs particules*.

C'est cette dernière question que je me suis proposé de résoudre en premier lieu.

XIV

UNE EXPÉRIENCE CHIMIQUE
TRANSPORT DES PARTICULES LIQUIDES

Parmi les réactions chimiques très sensibles et facilement vérifiables, deux surtout m'ont paru commodes pour une démonstration de ce genre : celle

du perchlorure de fer Fe^2Cl^6 avec le ferro-prussiate jaune $K^4Fe (CN)^6$, et celle du même perchlorure avec le sulfo-cyanure d'ammonium NH^4CNS.

Le moindre mélange de ces solutions, presque incolores séparément, donne dans le premier cas, une coloration très vive *rouge*, et dans le second, une coloration très vive *bleue*.

L'expérience a été faite de la manière suivante :

Deux grandes gouttes de chaque paire de réactifs ont été versées, non loin l'une de l'autre, sur un carton blanc bien collé, ou mieux sur une assiette en porcelaine.

Le médium promenait sa main à quelques centimètres au-dessus des gouttes, après avoir ressenti le courant.

Au bout de plusieurs minutes, on pouvait remarquer une coloration graduelle des liquides, tantôt générale dans toute leur masse, tantôt locale par points.

La petitesse de ces points et surtout la coloration générale graduelle, prouvent que le transport a dû s'effectuer par des quantités minimes des liquides, car un transport normal, à l'aide d'un fil fin, légèrement trempé, provoquait des taches sensiblement plus grandes.

Dans une première expérience de ce genre, l'espace contenu entre les deux gouttes a été trouvé libre et net; dans une deuxième, il y eut au contraire de très nombreuses traces d'un passage filiforme dans diverses directions. C'était des lignes très fines qui réunissaient les gouttes, et les gouttes elles-mêmes ont été en partie frangées par l'action.

Cette deuxième expérience a été faite en présence de la Commission de Varsovie et elle est décrite en détail dans son rapport, auquel je renvoie le lecteur (V. les *Annales* de février 1910.)

Le transport de particules d'une solution chimique à l'aide de rayons rigides, est donc possible. Et s'il en est ainsi, il faut admettre que ces rayons, qui cette fois ont pris une direction perpendiculaire à la main du médium, peuvent pour ainsi dire *saisir* les particules liquides, se tremper dans la solution et en transporter une partie à côté, sans laisser la moindre trace sur la peau de la main, qui les avait déplacées.

Il serait difficile de concilier ces faits avec la seule conception de deux courants : entrant et sortant, car ce n'est plus une attraction ou une répulsion — c'est un *transfert* à distance, une adhésivité spéciale des particules liquides à ce quelque chose d'impalpable que nous avons nommé rayons rigides.

En vérité, ils ne sont pas tout à fait impalpables, puisqu'on peut sentir leur contact. Et voici, à ce propos, l'expérience que j'ai faite en présence de M. Ladislas Reymont, romancier distingué qui vient d'emporter un prix au dernier concours littéraire de Varsovie.

Nous posâmes nos quatre mains à plat sur la table, et j'ordonnai au médium de promener la sienne au-dessus des nôtres, après avoir « accumulé le courant » absolument de la même façon que tout à l'heure pour l'expérience chimique. Nous mîmes donc tout simplement nos mains à la place des gouttes, incapables de nous raconter leurs sensations.

Eh bien, au moment où passait la main du médium, nous sentîmes — et nos sensations concordaient absolument — deux genres de contact :

1° Comme d'une toile d'araignée;

2° Comme des fils très fins, mais raides et pointus.

Ces deux genres de sensations se mélangeaient, et, chose étrange, tous les deux nous les distinguâmes beaucoup mieux par le dessus de nos mains, que par leur côté palmaire.

Je m'imagine — puisqu'il faut s'imaginer toujours quelque chose! — que les petites piqûres répondaient aux rayons rigides concentrés, et les contacts mous aux flots fluidiques dissociés en leurs fibres constitutives.

C'est peut-être ces dernières qui s'attachaient à la membrane de mes cadres et qui transportaient les minimes gouttes de liquide?...

Je voulus varier l'expérience chimique, en l'arrangeant d'une autre manière.

Le médium trempa sa main dans un réactif liquide, qui après dessèchement, devait réagir sur un autre à distance. Il importait de savoir si les particules adhérant à la peau, pouvaient être transportées avec le courant *in statu nascendi* à un autre liquide — et réciproquement. De cette façon, on pourrait se rendre compte du rôle relatif de deux courants : sortant et entrant. Le premier emporterait les sels, adhérant à la peau, et provoquerait une réaction dans un vase quelconque — le second aurait pour effet de colorer l'épiderme de la main du médium.

Malheureusement, en médianisme, il faut toujours compter avec les nerfs : au moment de la formation du courant, les solutions les moins corrosives agaçaient tellement le médium, qu'il ne voulut pas continuer.

C'est ici qu'il me paraît utile de raconter une expérience, qui, quoique faite déjà en 1893, n'a pas encore été publiée.

Elle tient pour ainsi dire le milieu entre celles déjà citées et les autres que je me propose d'exposer dans un prochain chapitre.

Cette expérience a été exécutée par deux médiums : Eusapia Paladino et Mlle Marie, déjà mentionnée à propos de la question du cheveu.

Eusapia prit la main de Mlle Marie, en saisissant principalement son index, et, après avoir attendu

quelques moments la sensation du souffle froid, dessina avec ce doigt une ligne courbe sur le plateau blanc d'une table non vernie, faite exprès pour nos séances.

Mlle Marie sentit dans ce doigt un « pincement » douloureux et un engourdissement qui fut très long à se dissiper, et, au moment du mouvement exécuté, nous vîmes apparaître sur la table une ligne courbe rouge, dessinée *comme avec du sang!*

La même expérience, essayée avec ma femme, insensible à l'hypnoscope, n'a pas réussi, pas plus qu'avec moi, qui suis également insensible.

Le signe obtenu, rouge pâle, avait toute l'apparence du sang, quoique en très petite quantité. Je me proposai de l'examiner le lendemain au microscope.

Malheureusement, une heure après, il était devenu tout à fait pâle, et le lendemain il était déjà presque introuvable. *(A suivre.)*

ERRATA

Dans l'article de M. le Dr Ochorowicz du dernier numéro des *Annales* :

Sur la *figure* 1, le dessous de la rondelle d'étain doit être plat et non concave.

Sur la *figure* 2, les deux lignes principales parallèles doivent être également espacées.

Les *figures* 5 *et* 6 sont interverties.

Page 260, l. 13, après les mots : « Plus elles sont nombreuses, plus elles sont... » on a omis le mot : « fines ».

Page 262, l. 4, on a omis le nom du Dr Xavier Watraszewski, directeur de l'Hôpital Saint-Lazare.

ERNEST BOZZANO

DES CAS D'IDENTIFICATION SPIRITE[1]

CONCLUSIONS

Arrivés au terme de cette longue classification, il ne nous reste qu'à jeter un regard sur le chemin parcouru, en ajoutant quelques considérations d'ordre général aux argumentations de caractère particulier formulées à mesure que les circonstances le demandaient.

Je dois déclarer d'abord que personne plus que moi n'a conscience des vides parsemés dans mon œuvre, où les exemples insuffisamment documentés alternent avec d'autres plus ou moins susceptibles d'être élucidés par des hypothèses différentes de celle qui est proposée. Ce genre de défauts peut difficilement être éliminé d'une longue classification, et l'on a fait la même accusation à Aksakoff ; cependant, ce ne sont pas des défauts qui infirment le moins du monde les conclusions tirées du complexe des faits, et pour mon compte j'ai tâché d'y réparer autant que possible en commentant ou en désignant aux lecteurs les cas les meilleurs au point de vue expérimental ou théorique. Ceux-ci atteignent la moitié environ des cas cités ; ils sont d'ailleurs plus que suffisants à prouver mon assertion, qui se réduit à cette affirmation, que l'hypothèse spirite a acquis graduellement le droit à la considération scientifique.

J'appelle d'une manière spéciale l'attention des psychistes sur ces cas mis en évidence de cette manière, en souhaitant que les flèches des contradicteurs viennent, au service de la Vérité, s'abattre sur eux.

Il reste entendu que s'il y en avait parmi ceux-ci qui entendissent contester mon assertion en recourant au système de choisir quelque cas scientifiquement incomplet, ou plus ou moins élucidable avec une autre hypothèse, ils feraient une œuvre vaine et donneraient preuve d'une partialité manifeste. Il faut réunir dans ce but tous les cas désignés par moi au lecteur, et que les droits et les devoirs du critique s'exercent sur eux.

Ceci posé, je passe à la discussion des deux uniques objections d'ordre général dignes de considération, quoique la première d'entre elle soit purement sophistique.

Je veux faire allusion à l'objection que la *preuve absolue* de l'identification personnelle d'un défunt n'est pas théoriquement possible. Nous le savions, mais il n'est pas philosophiquement possible de fournir la preuve absolue de quoi que ce soit, en commençant par l'existence de la matière et de l'Univers, pour finir à celle de notre propre Moi ; choses déjà niées et contestées par une école philosophique

(1) Dans cette dernière étude, M. Ernest Bozzano résume les conséquences des faits qu'il a produits et examinés dans la brillante série d'articles qu'il a publiés, depuis un an, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, pour prouver, comme il le dit lui-même, que « l'hypothèse spirite a acquis graduellement le droit à la considération scientifique ». — Note de la Rédaction.

partant de principes qui, bien que sophistiques, n'étaient pas absurdes, et qui, bien que non identiques, se rapprochaient de ceux d'où partent les sophistes d'aujourd'hui. Descartes répondit aux premiers avec son célèbre aphorisme : « Je pense, donc je suis », et quoique, philosophiquement parlant, Descartes eût tort aussi, tout le monde, pratiquement, pense et pensera toujours comme lui. Il sera donc raisonnable de renoncer, dans le champ métapsychique aussi, aux petitesses hypercritiques pour nous contenter sagement de preuves relatives.

Cependant cette objection spécieuse surgit de temps en temps, et récemment mon illustre ami, le Prof. Henri Morselli, l'a formulée en ces termes : « L'identification des esprits n'est admise, même par les spirites, que comme une supposition invérifiable; jusqu'ici, toujours et partout, elle a fui à l'évidence; il faut recommencer à la prouver cas par cas, et lorsqu'on tente l'épreuve, tout s'évanouit. (*Psicologia e Spiritismo*, vol. II, p. 562.)

Le spirite qui déclara la preuve absolue de l'identification spirite impossible à obtenir, c'est Alexandre Aksakoff, qui s'exprime en ces termes : « ... Exiger la preuve absolue de l'identité de l'intelligence qui se manifeste équivaut à prétendre l'impossible. Nous devons nous contenter d'une preuve relative, qui consiste à en devoir admettre la possibilité... La preuve incontestable de l'identité d'un esprit, sous quelle que forme qu'il se manifeste, est impossible, précisément parce que nous sommes contraints à *admettre l'existence des esprits;* mais ceci est pour nous l'essentiel, et c'est ce qu'il fallait démontrer. » (*Animisme et Spiritisme*, p. 623.) Aksakoff s'exprime ainsi en réponse à l'objection que si les esprits étaient doués de facultés supernormales qui les rendaient capables de tout scruter, ils auraient pu personnifier en ce cas n'importe quelle personnalité de défunt, en fournissant toutes les preuves nécessaires à l'appui, et en mystifiant sans que nous ayons la possibilité de découvrir la tromperie. Si l'on peut théoriquement soutenir cette thèse, si, par quelques rares cas, elle peut être même supposable, il serait absurde de l'étendre à l'explication de tous les cas d'identification de défunts, en se basant sur la raison spécieuse qu'aucun ne pourra jamais fournir la preuve du contraire. Si l'on prétendait cela, il faudrait alors supprimer aussi les tribunaux, puisqu'ils rendent la justice en se basant sur des preuves testimoniales dont il n'est presque jamais possible de démontrer la sincérité absolue; et il faudrait supprimer le télégraphe et le téléphone, vu que l'on n'est jamais sûr de l'identité de la personne avec laquelle on communique. Malgré cela, les hommes continuent à recourir au tribunal et à se servir du télégraphe et du téléphone, bien qu'il soit prouvé qu'il existe de faux témoins et qu'on s'amuse à tromper son prochain au moyen du télégraphe et du téléphone. Enfin, il suffit et il doit suffire à tout expérimentateur judicieux, pour se convaincre de l'identification d'un défunt, de se contenter des preuves que l'on réclame dans la société humaine, pour prouver l'identité d'une personne; c'est-à-dire, l'exposition détaillée de données et d'incidents privés regardant le passé de cette personne, et en quantité suffisante pour éliminer toute possibilité de fraude vulgaire; plus, la condition que ces faits soient ignorés par les expérimentateurs et susceptibles de vérification.

Mon assertion est si évidemment raisonnable, que Podmore en convient en ces termes : « Dans le cas où les informations fournies regarderaient des choses familières au défunt et ignorées par le médium et les assistants, ainsi que par toute personne vivante, nous serons obligés d'en rechercher ailleurs l'explication (c'est-à-dire dans l'hypothèse spirite). Des critiques d'autorité ont discuté le thème de savoir si une telle preuve suffit à prouver l'existence d'esprits désincarnés, et s'il existe des preuves d'identité suffisantes, devant la possibilité d'une tromperie provenant des êtres de cette nouvelle existence présumée. Cependant cette forme de scepticisme dénote peut-être une certaine confusion de pensée, relativement au premier point, et quelque chose de pédantesque relativement au second. Il est à peine possible dans notre monde d'exprimer dans une forme logique la preuve de l'existence des autres êtres pensants en dehors de nous-mêmes, et si une de ces preuves était obtenue sur l'existence des esprits (désincarnés, mais non dépourvus d'enveloppe matérielle) tout cela serait suffisant pour en tirer une conclusion pratique. Et si les esprits existent, le moyen le plus rationnel et le plus pratique de se comporter avec eux, serait celui de se fier à eux de la même manière que nous nous fions à nos semblables sur terre (*Modern Spiritualism*, vol. II, p. 357.)

D'après ce qui est exposé ci-dessus, il apparaît d'une manière manifeste que cette objection est sophistique sous tous les rapports; de plus, elle ne compte même pas comme argumentation antispirite, puisqu'il faut d'abord, pour la formuler, admettre l'existence des esprits.

Cette objection éliminée, reste à en considérer une autre contenue dans la proposition finale de l'assertion du Prof. Morselli, c'est-à-dire « qu'il faut recommencer à prouver l'identification des esprits cas par cas, et lorsqu'on tente l'épreuve, tout s'évanouit; affirmation qui ne se rapporte évidemment pas uniquement à la preuve absolue discutée plus haut, mais aussi aux difficultés qui se rencontrent toutes les fois que l'on veut éliminer du nombre des explications possibles, celles se rapportant aux facultés supernormales de la subconscience, car on manque jusqu'à présent de critères de preuves aptes à séparer

les faits d'ordre subconscient de ceux qui ne le sont pas.

Bien que les difficultés en question n'infirment pas mes conclusions, puisqu'elles ne regardent que certaines catégories de faits, je fais remarquer de toute façon que si des critères de preuves certains pour quelques ordres de faits nous font défaut, tout nous fait croire que l'on en découvrira à l'avenir, le problème ne présentant en réalité rien d'insoluble ; j'ai proposé moi-même un critère de preuve au sujet des phénomènes de clairvoyance de télesthésie et de cryptomnésie, et, dans les cas d'apparitions contenant des particularités qui rendirent perplexe Myers, j'ai avancé une hypothèse d'élucidation très simple, rigoureusement fondée sur des faits, et suffisant à dissiper les difficultés apparentes (VIIe catégorie, sous-groupe A). En outre, dans une catégorie initiale, je recueillis un groupe d'incidents complexivement inexplicables avec n'importe quelle théorie ayant pour base les facultés subconscientes, et seulement élucidables à l'aide de l'hypothèse spirite. Il ne faut pas oublier qu'il existe d'autres classifications de faits analogues qui entraînèrent les investigateurs éminents qui les recueillirent, à des conclusions identiques aux miennes, et qui, si on les considère avec la classification présente, constituent une masse déjà considérable de matériel psychique spécialisé, dont l'évidence théorique devient presque irrésistible pour qui n'a pas l'esprit enténébré par le préconçu positiviste.

Il reste donc entendu que malgré ces difficultés le problème de l'identification spirite est partiellement accessible, qu'il existe dès maintenant un bon nombre de cas pour lesquels cette preuve peut se dire atteinte, et que l'assertion du Prof. Morselli, selon lequel « lorsqu'on tente l'épreuve cas par cas, tout s'évanouit », est inexacte. Non, tout s'évanouit seulement lorsqu'au lieu de formuler des hypothèses raisonnables, on lâche le frein à la fantaisie, laquelle peut s'envoler à son aise, créant de rien autant d'hypothèses qu'elle veut, surmontant tout obstacle, démontrant tout, y compris la genèse de l'Univers. Ainsi se comporta Hartmann, lequel, après avoir avancé l'hypothèse d'un « Inconscient Universel » qui, pour être inconscient, ne cesse pas d'être Omniscient et est un avec l'Absolu, mit la *conscience somnambulique* du médium en rapport direct avec ce dernier, de manière à les rendre également omniscients. Après lui vinrent les partisans d'une hypothèse télépathique ayant une portée universelle, lesquels, plus inconséquents qu'Hartmann, attribuèrent à la subconscience des facultés divines identiques sans se préoccuper de compléter leur conception en formulant au moins quelque chose de semblable à l'Inconscient Universel. Non seulement, mais tandis qu'Hartmann posa des conditions et mit des limites au fonctionnement des facultés omniscientes de sa *conscience somnambulique*, limites au delà desquelles il y avait place pour d'autres théories (ce qui permit à Aksakoff de montrer que l'hypothèse d'Hartmann n'excluait pas celle spirite), ses imitateurs d'aujourd'hui permettent au contraire aux facultés magiques des médiums de chevaucher librement dans l'Univers, en puisant dans les subconsciences de lointains ignorés les nouvelles fournies sur le passé de défunts inconnus ! Et tout cela au nom de la science, et avec le propos de s'en tenir rigoureusement « à l'hypothèse la moins large ». A l'aspect de ces vols fantastiques je me déclare vaincu, et le sens commun l'est avec moi.

Je fais observer que si le fait de lancer des hypothèses ailées de cette nature est une entreprise si facile que le moindre Trissotin de salon s'en montre un fertile élucubrateur, il est au contraire suprêmement difficile de se maintenir dans le cercle de la raison, en mesurant les confins de la probabilité sur toute une multitude de données, de preuves, d'inductions, souvent contradictoires en apparence, mais cependant toutes nécessaires pour arriver aux grandes synthèses véritablement géniales et fécondes. Et tout investigateur qui n'ait en lui le pouvoir supérieur de garder présent à sa mémoire l'ensemble complet des facteurs concurrents à la solution d'un tel problème, ne peut que s'y perdre. « La vérité — ai-je dit ailleurs — peut être représentée par un prisme à figures multiples, et l'erreur consiste à en remarquer quelques-unes seulement en se berçant de l'illusion de les voir toutes. » Et c'est l'illusion à laquelle sont sujets certains hommes de science qui ne sont adversaires de l'hypothèse spirite, que parce qu'ils niaient déjà *a priori* l'existence d'un esprit survivant chez l'homme à la mort du corps. Empreints jusqu'à la moelle d'un positivisme préconçu, oubliant que le positivisme n'explique pas le moins du monde l'énigme de la vie et la genèse de la pensée, ils n'aperçoivent qu'une petite figure du prisme-Vérité : celle bio-physique, « se berçant de l'illusion qu'ils les distinguent toutes ».

Il s'ensuit que se trouvant en face d'un nouvel ordre de manifestations psychiques rebelle à leurs théories, ils s'efforcent de les y faire rentrer à tout prix ; puis, lorsqu'ils se heurtent à des exemples si éloquents qu'on ne peut en nier la genèse spirite, on dirait que ceux-ci n'ont aucune prise sur leur intelligence, car ils ont pour règle de les négliger, et lorsqu'ils ne peuvent se passer d'en parler, ils les effleurent distraitement, en se tirant au besoin d'affaire par un trait d'esprit, bien qu'en continuant à traiter de mystiques ceux qui, comme Myers, comme Hodgson, comme Hyslop, ont le tort d'avoir profondément étudié ce thème ardu, comparant, classifiant, analysant avec une méthode sévère et un esprit

libre d'idées préconçues. Par cette attitude — qu'on le remarque — ils ne suivent pas moins les règles les plus élémentaires de la correction scientifique et de la bonne foi; et la raison de cette curieuse forme d'aveuglement logique doit être recherchée d'ordinaire dans le champ des lois physio-psychiques. Il est, en effet, reconnu que chaque fois que les voies cérébrales se sont exercées pendant une longue série ininterrompue d'années dans le sens erroné d'une association d'idées constante, elles deviennent littéralement impraticables à toute nouvelle association d'idées qui s'écarte un peu trop de celle physiologiquement acquise.

Et c'est pour cette raison qu'un Ernest Haeckel — très médiocre philosophe mais naturaliste insigne — ne pourra jamais comprendre que dans l'énigme de l'Univers, il y a place aussi pour une âme survivant à la mort du corps, d'autant qu'une branche de science est survenue pour le démontrer avec une méthode rigoureusement expérimentale. Et la tentative de le convaincre sur ce point serait plus qu'inutile, étant donné qu'il existe dans son cerveau des voies d'orientation psychique irrévocablement tracées par le temps, et constituées par des systèmes de cellules dont les *dendrides* — si je peux m'exprimer ainsi — ne répondent plus à des vibrations psychiques ayant un degré de *syntonisation* différent.

Et c'est pour la même raison que dans un champ diamétralement opposé à celui où s'exerce Haeckel, nous voyons ce bon vieillard de pape Pie X, s'acharner à ce point contre qui refuse de considérer comme historique la Genèse biblique, et il serait plus qu'inutile de vouloir essayer d'illuminer sur ce point l'excellent successeur de Pierre, en lui énumérant la longue liste de contradictions, d'absurdités, de puérilités dont regorgent les pages sacrées, et qu'un enfant saurait discerner, mais non plus un cerveau qui a crû et vieilli sous l'influence journalière d'une association d'idées constante.

De là la grande vérité que dans toute branche des disciplines scientifiques, sociales, morales, la tâche d'innovateurs incombe aux jeunes; vérité qui n'empêche aucunement de conserver aux vétérans du savoir — parmi lesquels Haeckel a le premier rang — l'éloge entier qui leur est dû pour ce qu'ils firent, et innovèrent à leur tour, dans leurs jeunes ans, éloge exempt de blâme pour leur attitude présente, qui, je répète, est la conséquence d'une loi fatale mais normale, et à laquelle bien peu d'esprits peuvent se soustraire.

Pour revenir au Prof. Morselli, je ferai remarquer qu'il reconnaît dans la casuistique médiumnique l'existence de faits plus ou moins irréductibles aux théories positivistes, mais il se dégage en déclarant que « les résultats sont peu consolants pour une hypothèse que l'on nous offre basée sur la *méthode des résidus*, c'est-à-dire de ces rares faits que la science physique, biologique, physiologique, psychologique et sociologique, trouva au fond du tamis où elle a épuré les croyances, les nouvelles et les empirismes séculaires de l'Humanité » (vol. II, p. 564). Or, justement, les plus grandes découvertes dont se glorifie la science ont été dues à la « méthode des résidus », qui, restés au fond du tamis scientifique où s'étaient élaborées les découvertes antérieures, passèrent d'abord presque inobservés; puis, grâce aux nouvelles méthodes de recherches, ils attirèrent l'attention de quelque expérimentateur; puis, isolés et mieux étudiés, ils s'imposèrent et finirent par devenir la base de nouvelles découvertes. Telle est, on peut le dire, la règle qui domine le vaste champ de l'étude expérimentale; de sorte que les *résidus* de la phénoménologie médiumnique auraient dû mériter une plus grande considération de la part du Prof. Morselli; d'autant plus qu'ils possèdent aussi une vertu qui leur est propre, et c'est que si un seul de ces derniers venait s'entremettre dans un épisode autrement susceptible d'explications naturalistiques, il aurait la force, en des cas spéciaux, de rendre moins probables ces dernières à l'avantage de la thèse spiritualiste. Je m'explique : supposons un cas d'identification spirite dans lequel tous les incidents soient plus ou moins élucidables par les hypothèses télépathique, télesthésique, cryptomnésique, exception faite pour un seul qui ne supporte que l'explication spirite; supposons, en outre, que l'un et les autres forment un tout indivisible par leur unité de développement et d'action; dans ce cas, il faudrait logiquement en déduire que si le second est spirite, les autres pourraient l'être aussi malgré leur possibilité d'être autrement expliqués. Tout cela au nom de la bonne logique, en hommage de laquelle il n'est pas permis de sacrifier l'intégrité d'un épisode en le fractionnant en de petites portions élucidables avec autant d'hypothèses disparates, lorsqu'on en trouve une, parmi celles-ci, capable de les expliquer complexivement, et que celle-ci est la seule capable de tout, et la seule aussi dont il soit impossible de se passer.

D'où il s'ensuit que si, dans le procédé d'analyse, il est nécessaire de se tenir à la méthode d'isolement des faits pour avoir le moyen de les étudier convenablement, dans le procédé de synthèse, il faut au contraire que ces faits soient rétablis dans leur position première, pour être ensuite accueillis ou éliminés selon leur relation avec le tout.

Voilà pourquoi certains épisodes obtenus avec Mrs. Piper ou Mrs. Thompson, et analytiquement répartis en incidents tantôt explicables avec la télépathie, la télesthésie, la cryptomnésie, tantôt avec l'hypothèse spirite, devraient logiquement s'inscrire dans leur intégrité, ou presque, à l'œuvre de ces

mêmes personnalités extrinsèques qui sont nécessaires à expliquer une partie de ces épisodes.

Et c'est ce qu'oublient bien souvent les adversaires de l'hypothèse spirite, et parmi eux le Prof. Morselli, lequel, jugeant la phénoménologie de Mrs. Piper d'après les procédés d'analyse auxquels la soumirent Myers, Hodgson, Hyslop, et concluant qu'une grande partie des incidents observés étaient élucidables par des hypothèses naturalistiques, il en conclut, que « c'est un artifice et un sophisme de séparer dans la phénoménologie intellectuelle de ce médium ce qui serait personnistique, animique, télépathique, de ce que l'on prétend spirite (vol. II, p. 563) ». Pourquoi, de grâce? J'insiste dans mon affirmation que ce procédé est encore l'unique qui soit possible, l'unique rationnel, l'unique scientifique, et que ce serait un artifice, un sophisme, une erreur impardonnable d'agir autrement; j'insiste à répéter que beaucoup d'épisodes ainsi fractionnés par nécessité d'analyse, devraient beaucoup plus raisonnablement être expliqués avec l'hypothèse spirite toutes les fois qu'ils se réalisent dans les conditions que j'ai dites; j'ajoute enfin que, même en ne tenant pas compte de ce que j'ai dit à ce sujet, et si l'on veut considérer comme rigoureusement personnistiques, animistiques, télépathiques tous les incidents susceptibles d'explication semblable, la méthode condamnée par le Prof. Morselli serait plus que jamais nécessaire. En effet, si l'on tient compte que les conditions d'hypersensibilité dans lesquelles se trouve nécessairement le médium, le rendent fatalement sujet à recevoir et à rendre des impressions psychiques originées dans sa propre subconscience ou la mentalité des assistants, ainsi qu'un sismographe est sujet à enregistrer toute vibration du sol en outre des vibrations telluriques, de là la nécessité de surveiller et d'analyser constamment le déroulement des faits pour remédier autant que possible à telle imperfection de l'instrument médiumnique, de même que le météorologue surveille et analyse les diagrammes enregistrés par l'instrument sismique pour remédier à ses imperfections. Et si la réception d'impressions psychiques subconscientes ou télépathiques se réalise, il est bien certain que ce fait ne pourrait diminuer l'authenticité et l'importance des impressions ou communications d'ordre différent que l'on a obtenues; de même que l'enregistrement de la part du sismographe de vibrations étérogènes, ne diminue en rien l'authenticité ou l'importance des vibrations positivement telluriques signalées. Et le météorologue aussi bien que le psychiste auront respectivement accompli leur tâche en parvenant à diviser les vibrations réellement telluriques, ou les communications réellement médiumniques, de celles qui ne le sont pas. Selon le Prof. Morselli, au contraire, ce serait un artifice et un sophisme de se comporter de cette façon, et les vibrations telluriques, comme les communications médiumniques, devraient également être considérées comme une sorte de *résidus* plus ou moins intéressants pour la science, mais dénués d'une valeur réelle.

Cette dernière observation, qui reflète exactement la pensée du Prof. Morselli au sujet de la *valeur* accordée par lui aux messages médiumniques d'origine spirite, me fournit l'occasion de faire observer que si jusqu'ici, me conformant littéralement aux paroles avec lesquelles il formulait sa propre objection, je me suis efforcé de démontrer que les *résidus* aussi présentent une grande importance dans le champ scientifique, il est temps maintenant de remarquer que dans les cas d'identification personnelle des défunts, il ne s'agit absolument pas de résidus, mais bien d'une catégorie de faits clairs, précis, définis comme tout autre catégorie de faits examinés dans les branches multiples de la science, susceptibles comme celles-ci d'être expérimentalement étudiés, ou contrôlés scientifiquement selon leur nature et dont l'importance souveraine apparaît d'une manière manifeste à tous ceux qui n'ont pas l'esprit enténébré par un misonéisme préconçu; affirmations que je crois suffisamment confirmées par la classification qui précède. Il s'ensuit que l'objection du Prof. Morselli, outre à être substantiellement artificieuse et sophistique, manque totalement de base et n'a aucune raison d'exister.

∴

J'ai répondu par les lignes précédentes aux objections que l'hypercritique scientifique oppose à l'interprétation spirite de cas analogues à ceux que nous avons vus, en se prévalant au besoin des hypothèses télépathique et télesthésique dont elle exagère la valeur et la portée. Cependant, on est en train d'expérimenter journellement, dans le champ métapsychique, de nouveaux systèmes de recherches contre lesquels les hypothèses en question n'auraient aucune prise, même poussées jusqu'aux limites de l'absurde. Je veux parler des si intéressantes expériences commencées depuis peu en Angleterre et en Amérique par l'œuvre de la *Society f. P. R.*, auxquelles prennent part quelques dames douées d'automatisme écrivain, c'est-à-dire Mmes Piper, Thompson, Verrall, Forbes, Holland et Mlle Verrall.

Ces expériences furent désignées sous le nom de *cross-correspondances* (communications croisées); Mrs. Verrall et Miss Alice Johnson en donnèrent une ample relation dans les *Proceedings of the S. P. R.* (vol. XX et XXI) et elles consistent en ceci, que les personnalités médiumniques communicantes s'efforcent de rendre un message quelconque en le fractionnant en deux parties qui sont transmises séparément et simultanément à deux médiums éloignés l'un de

l'autre (parfois d'un continent à l'autre), en ayant soin que le message soit exprimé avec une forme suffisamment voilée pour que la signification n'en apparaisse pas à la lecture d'une seule partie, mais qu'elle ressorte pleine et entière lorsque ses deux parties sont réunies.

Dans ces circonstances, il est évident que l'hypothèse de la transmission de pensée d'un médium à l'autre ne peut être avancée pour l'explication des messages obtenus, vu que l'une et l'autre ignorent l'idée à transmettre; non plus d'ailleurs que l'hypothèse d'actions télépathiques originées dans les subconsciences de tiers, étant donné qu'aucune personne vivante ne connaît cette même idée.

En d'autres expériences de ce genre, au lieu de fractionner une idée quelconque, celle-ci est transmise aux médiums avec des formes et des aspects différents, de sorte qu'en comparant les messages en observe que l'un est le supplément et le complément de l'autre. A cette variété de *communications croisées* peuvent s'appliquer aussi les mêmes considérations.

J'ai rapporté un exemple de cette dernière sorte d'expériences dans la IIIe catégorie (VIIIe cas) de la présente classification, dans lequel le médium, Mme Forbes, écrivit automatiquement qu'une entité, affirmant être son propre fils, aurait tenté de se manifester avec une autre sensitive dans le but de la convaincre de son identité; dans le même jour, Mrs. Verrall écrivait automatiquement des mots sur certains petits arbres de sapins plantés dans un jardin, en traçant sous le message une épée, une couronne et un cor de chasse pendu à un clou; dessins qui composaient la devise héraldique du régiment auquel appartenait le fils défunt de Mrs. Forbes, tandis qu'en effet, dans le jardin de cette dernière, se trouvaient plusieurs petits sapins venus de semences que son fils lui avait envoyées; détails qui étaient tous inconnus à Mrs. Verrall, laquelle au surplus, ne pouvait même pas vaguement comprendre à qui ils se rapportaient, la personnalité médiumnique ne s'étant pas nommée.

Il faut remarquer une autre circonstance hautement suggestive au sujet de ce système de *communications croisées*, et c'est que ce système ne fut imaginé ni proposé par personne; il a été l'œuvre des personnalités médiumniques communicantes qui se signent des noms de Myers, Gurney, Sidgwick, c'est-à-dire de membres éminents récemment décédés de la *Society for P. R.* A ce propos, miss Alice Johnson, jusqu'à hier inflexible partisan des hypothèses télépathique et télesthésique, s'exprime ainsi :

« On dirait qu'en ces dernières années un groupe de personnalités suffisamment instruites sur les objections avancées contre les preuves d'identité obtenues jusqu'ici, et capables en même temps d'en apprécier le bien-fondé, ont imaginé et mis en œuvre un nouveau système de preuves — celui des *communications croisées* — dans le but d'écarter les objections en question... Car le point important consiste dans le fait que ce système de preuves est absolument nouveau et original... Ce ne furent pas les expérimentateurs venus après la mort de Myers qui l'imaginèrent, comme ce ne furent pas les médiums qui en découvrirent le fil, ... fut celle qui entreprit d'analyser et de comparer leurs écrits (c'est-à-dire Alice Johnson elle-même). Elles ont donc l'aspect d'expériences qui ont une origine extrinsèque; en somme, elles démontrent une imagination indépendante, comme aussi une intelligence constamment active dans le présent, et non un écho ou un résidu d'individualités éteintes. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XXI, p. 377.) »

Je remarque encore que ces *communications croisées* sont bien souvent accompagnées de phrases élucidatives comme celles-ci :

Prends note de l'heure, car je me propose d'informer quelque autre personne que je me trouvais ici. Ou bien : *Prends garde que le restant de la phrase a été communiqué à Mrs. Forbes.* Ou : *Comment pourrais-je en rendre la signification plus claire sans lui fournir la clef?* Cette dernière phrase a l'apparence d'une parcelle de dialogue poursuivi entre deux personnalités médiumniques et transcrit par effet de l'automatisme récepteur du médium.

A propos d'autres phrases analogues, miss Johnson se demande justement : « Comment donc les ressources subliminales de Mrs. Verrall pouvaient-elles surgir avec des allusions aussi appropriées à des faits qu'elle ignorait complètement au moment où elle les écrivait? Car elle ne connaissait pas l'existence des *communications croisées* lorsqu'elles se produisirent. A mon avis, l'ensemble des circonstances démontre que ces communications et les commentaires qu'on fait sur elles, doivent être attribués à la même intelligence, ou au même groupe d'intelligences. (*Ivi*, p. 391). »

Miss Alice Johnson termine sa très intéressante relation en annonçant que d'autres séries très importantes de *communications croisées* ont été récemment obtenues entre Mrs. Verrall et Mrs. Piper d'une part, Mrs. Verrall et Mrs. Holland de l'autre, dont Mrs. Piddington donnera prochainement un compte rendu dans les *Proceedings of the S. P. R.*

Tels sont les toutes nouvelles méthodes de recherches dans le champ métapsychique, grâce auxquelles on peut préconiser que beaucoup de temps ne se passera point sans que les partisans de l'hypothèse spirite soient en degré de faire face même aux exigences les plus exorbitantes de la critique scientifique.

***

Les considérations qui précèdent m'en suggèrent

une autre, avec laquelle je mets terme à ces pages. En livrant à l'imprimerie le présent volume, je ne peux m'empêcher de me demander : « Est-il logiquement vraisemblable que parmi mes futurs critiques, il s'en trouve de ceux qui, après avoir médité comme il convient sur la nature des cas recueillis par moi et le bien-fondé des argumentations émises, se sentent le courage de pouvoir répéter de bonne foi que l'hypothèse spirite est absurde et insoutenable? Où est-il logiquement supposable que parmi eux, il s'en trouve qui soient capables de passer en revue la phénoménologie entière, si éloquente et suggestive dans ses modes multiformes d'extrinsécation, sans cesser pour cela de dénigrer les partisans de l'hypothèse spirite en les classant tous parmi les mystiques et les déséquilibrés? Est-il possible — me demandai-je — que l'on trouve des esprits incapables de discerner qu'en face de cette casuistique, l'énonciation pure et simple de l'hypothèse spirite se change en une nécessité logique, vu qu'elle répond mieux que toute autre aux exigences de la situation? Franchement : s'il y avait des critiques capables de cela, leur conduite ne déposerait certes pas en faveur de leur pénétration intellectuelle, ou fournirait du moins une preuve stupéfiante du pouvoir des idées préconçues misonéistes sur l'exercice des facultés de raisonnement; car les faits ne sont pas des opinions, et lorsqu'on en trouve parmi eux qu'aucune théorie ne peut expliquer, en dehors de celle spirite, celui qui la soutient ne peut pas être traité de mystique, ni cette théorie d'absurde et insoutenable, sans manquer aux règles les plus élémentaires du sens commun.

Cependant je tiens à ce que mes paroles ne soient pas mal entendues, et je déclare que je ne prétends aucunement que la simple lecture des cas recueillis par moi doive convertir tout être bien pensant à l'hypothèse spirite. Au contraire : je tiens même à répéter ce que j'ai dit au commencement, c'est-à-dire qu'en face d'un problème de si vaste portée, l'homme de science comme l'investigateur éclairé ont le devoir de ne pas s'écarter des règles de la prudente réserve indispensable en toute branche de recherches, mais plus qu'ailleurs pour celle qui nous occupe, dans laquelle se trouve mêlée une thèse dont la solution du côté affirmatif modifierait radicalement la pensée scientifico-philosophique actuelle sur la nature et la finalité de la vie, en apportant des conséquences sociales et morales incalculables, d'où la nécessité de précautions très spéciales pour ne pas entraîner les autres et s'entraîner soi-même à des conclusions prématurées et intempestives. On est cependant forcé de reconnaître qu'au point de vue scientifique et philosophique, la matière psychique recueillie jusqu'ici ne peut suffire à résoudre définitivement le grandiose problème d'outre-tombe (quoiqu'il puisse être assez fort pour engendrer des convictions personnelles en ce sens), de sorte qu'il conviendra d'attendre que cette matière s'accumule longtemps encore avant d'entreprendre avec la certitude du succès, l'érection du temple si souhaité où Science et Foi se tendront fraternellement la main.

Ceci n'empêche pourtant pas qu'il est temps de cesser de dénigrer et de condamner à l'ostracisme scientifique quiconque n'a d'autre tort que celui de s'être convaincu par l'examen des faits qu'il n'existe d'autres théories capables d'expliquer complexivement ces mêmes faits, que la théorie spirite. Que ceux-ci aient raison ou tort, peu importe pour le moment; mais il importe au contraire que les bien pensants reconnaissent loyalement que les raisonnements sur lesquels les spirites fondent leur conviction sont plus rationnels et légitimes que ceux avec lesquels leurs adversaires les combattent, et que la justice impose de les mettre sur le même plan.

Encore, sur la base des argumentations énoncées, il serait temps aussi de proclamer le droit acquis par l'hypothèse spirite de prendre place parmi les hypothèses scientifiques, étant donné que si celles-ci sont légitimement considérées comme telles parce que, jusqu'à preuve contraire, elles sont nécessaires à expliquer « certaines successions de phénomènes », la même chose se produit pour l'hypothèse spirite, indispensable pour expliquer certaines formes d'extrinsécations intelligentes qui, jusqu'à preuve contraire, ne peuvent voisiner avec aucune théorie positiviste. Et s'il est vrai que l'hypothèse spirite doit surmonter encore l'épreuve du temps, il n'est pas moins vrai que la même chose se vérifie pour la plupart des hypothèses scientifiques. Pour éviter les équivoques, je fais observer que tout cela fait ressortir d'une manière évidente que le simple fait de considérer la première du même œil que les dernières, ne signifie pas l'élever au rang de vérité acquise par la science, mais simplement à celui d'hypothèse qui, à l'état actuel des recherches métapsychiques, doit être considérée comme légitime par les représentants de la science, puisqu'elle est nécessaire à expliquer « certaines successions de phénomènes ».

Quant à ce qu'il est permis de pronostiquer d'après les matériaux recueillis jusqu'ici, je dirai que tout concourt à faire croire que nous voici positivement acheminés sur la route qui nous conduira à la démonstration scientifique de la survivance de l'âme. Le fait est qu'après soixante ans de luttes et d'assauts, l'hypothèse spirite, loin de se montrer affaiblie ou vaincue, écarte plus que jamais les ténèbres enveloppant le problème de l'être, et apparaît comme un phare qui indique le port aux navigateurs égarés dans l'océan de la vie.

ERNEST BOZZANO.

CAS DE PRÉVISION D'UN FAIT D'AVENIR

Réalisation point par point de ce fait. Détails précis. — Témoignages concordants.

Je dois la connaissance de ce cas à mon excellent confrère, le Dr Gallet, d'Annecy, qui eut lui-même, dans un éclair de lucidité spontané et inattendu, la remarquable prémonition que voici :

Le 27 juin 1894, *vers 9 heures du matin*, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon, travaillait dans sa chambre en compagnie d'un camarade d'études, actuellement le Dr Varay, médecin lui aussi à Annecy.

Gallet était alors très occcupé et préoccupé par la préparation d'un examen tout proche (1er examen de doctorat) et ne songeait pas à autre chose qu'à cet examen.

En particulier, il ne s'intéressait absolument pas à la politique, ne jetait qu'un coup d'œil distrait sur les journaux et n'avait causé qu'incidemment et superficiellement, dans les jours précédents, de l'élection du Président de la République qui devait avoir lieu ce jour même. (*Le Congrès électoral allait se réunir à midi.*)

Tout à coup, Gallet, entièrement à son travail, en fut distrait impérieusement par une pensée obsédante. Une phrase inattendue s'imposait à son esprit avec une telle force, qu'il ne put s'empêcher de l'écrire d'un trait sur son cahier de notes. Cette phrase était, textuellement :

« M. CASIMIR-PÉRIER EST ÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PAR 451 VOIX ! »

(Cela se passait, je le répète, *avant la réunion du Congrès*. On remarquera que, cependant, chose curieuse, la phrase, dont le Dr Gallet a le souvenir le plus net, indique le présent et non le futur.)

Stupéfait, Gallet interpella alors son camarade Varay et lui tendit le papier sur lequel il venait d'écrire.

Varay lut, haussa les épaules et, comme son ami, très intéressé, insistait, déclarant qu'il croyait à la réalité de cette prémonition, il le pria, un peu rudement, de le laisser travailler en paix.

Après déjeuner, Gallet sortit pour aller suivre un cours à la Faculté. Il rencontra, chemin faisant, deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin à Cruseilles (Haute-Savoie) et M. Deborne, actuellement pharmacien à Thonon. Il leur annonça que Casimir-Périer serait élu par 451 voix. Malgré les rires et les moqueries de ses camarades, il continua à leur affirmer, à plusieurs reprises, sa conviction.

Au sortir du cours de la Faculté, les quatre amis se retrouvèrent et allèrent se rafraîchir à la terrasse d'un café voisin.

A ce moment arrivèrent des camelots vendant des éditions spéciales de journaux qui annonçaient le résultat de l'élection présidentielle.

Gallet s'empressa d'acheter un journal et de le passer à ses amis qui demeurèrent muets de stupeur en lisant :

M. Casimir-Périer élu par 451 *voix.*

Ce récit a été écrit sous la dictée du Dr Gallet dont les souvenirs, encore une fois, sont extrêmement nets et précis.

Voici maintenant les attestations des témoins :

1° ATTESTATION DU Dr VARAY, *ancien interne des hôpitaux de Lyon :*

Je déclare absolument exact le récit fait par le Dr Gallet au Dr Geley de sa prémonition relative à l'élection présidentielle de Casimir-Périer par 451 voix.

Annecy le 15 juillet 1910. Dr VARAY.

2° ATTESTATION DE M. DEBORNE, *pharmacien à Thonon :*

Thonon, le 25 juin 1910.

Monsieur le docteur Geley,

J'ai parfaitement souvenance du fait dont le Dr Gallet a été le héros le 27 juin 1894.

En présence des Drs Varay et Bouchet et de moi, il nous a annoncé le chiffre 451 comme étant celui des voix que réunirait M. Casimir-Périer, candidat à la présidence de la République.

L'éloignement (16 ans) de cette affaire ne me permet pas de préciser l'heure ni l'endroit où les choses se sont passées ; mais le souvenir du fait en lui-même est resté gravé en ma mémoire, et je puis vous affirmer la véracité du récit du Dr Gallet tel que vous me l'indiquez.

Veuillez, monsieur le docteur, agréer l'expression de ma considération très distinguée.

C. DEBORNE.

3° ATTESTATION DU Dr BOUCHET :

Cruseilles, le 28 juin 1910.

Bien cher confrère,

Vous voudrez bien excuser le retard que j'ai apporté à répondre à votre lettre du 23 juin. A cette

date, je n'étais pas encore rentré d'une période d'instruction militaire que j'accomplissais à Lyon.

Je me souviens, en effet, qu'avant l'élection présidentielle de Casimir-Périer, le Dr Gallet, se promenant avec moi et un ou deux amis, rue de la République, à Lyon, nous dit : « Casimir-Périer sera élu par 451 voix. »

Comme nous n'accordions qu'une attention distraite à un tel propos, notre ami Gallet se plût à le répéter plusieurs fois, en insistant sur ce chiffre, et affirmant comme s'il eût été certain de ce résultat.

Autant, sur le moment, nous accordâmes peu de crédit à une prédiction fantaisiste, autant nous fûmes surpris lorsque nous connûmes le résultat de l'élection.

Pour moi, je crus à une de ces surprises du hasard qui fait que souvent ce que l'on pense arrive. Toutefois, ce besoin d'affirmer, de répéter à satiété quelque chose qui alors nous intéressait peu, montre bien que voilà un fait surprenant et qui mérite de retenir l'attention des psychistes.

Pour moi, ce que je voudrais savoir, c'est si mon ami le Dr Gallet a eu d'autres visions de l'avenir et si les faits lui ont donné raison. Je veux dire : y a-t-il des personnes qui ont une sorte de faculté de divination? Y a-t-il, permettez-moi le mot, des prophètes ; ou bien ces phénomènes se présentent-ils d'une façon irrégulière chez n'importe quel individu?

Voilà une question intéressante à étudier ; et veuillez bien croire, mon cher collègue, qu'à partir d'aujourd'hui je serai heureux de collaborer avec vous et d'observer étroitement ces faits sur lesquels je vous suis reconnaissant d'avoir appelé mon attention.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de mon affectueuse sympathie.

Dr Bouchet.

Comme on le voit, tant d'après le récit du Dr Gallet que d'après les attestations sans réserve des témoins, la prémonition s'est réalisée point par point.

Le fait est donc certain.

Mais comment l'interpréter?

On ne saurait invoquer la télépathie ; car on ne peut pas logiquement supposer un rapport télépathique entre « le moi » de Gallet, étudiant en médecine à Lyon, indifférent à la politique et aux politiciens, entièrement absorbé par la préparation d'un examen et « le moi » des 850 sénateurs et députés qui n'avaient pas encore voté ; dont quelques-uns, sans doute, étaient encore hésitants.

On n'a le choix, à mon avis, qu'entre deux explications : ou une simple *coïncidence* — ou un fait de *lucidité.*

L'hypothèse coïncidence est fort invraisemblable.

Sans doute, si Gallet n'avait fait que désigner d'avance le nom du candidat qui allait être élu, la prémonition n'aurait pas grande valeur ; mais il est bien difficile de mettre sur le compte du hasard la prévision exacte du chiffre de voix obtenues par Casimir-Périer.

Il est bon de remarquer, d'ailleurs, que l'élection de Casimir-Périer, qui n'eut lieu qu'à une majorité de 28 voix (1), était généralement inattendue et que l'on escomptait plutôt le succès de MM. Brisson ou Dupuy.

De plus, je le répète encore une fois, Gallet n'avait jamais songé à cette élection. *Il n'y pensait absolument pas quand la prémonition se produisit, en dehors de toute réflexion consciente.*

Enfin, cette prémonition s'imposa immédiatement à l'esprit de Gallet avec un caractère de certitude absolue. Il n'eut aucun doute dans l'attente du résultat, et fut le seul à n'éprouver aucune surprise quand il l'apprit.

Ce sont là des arguments très sérieux en faveur de l'hypothèse de lucidité.

Du reste, Gallet a eu, maintes fois, d'autres prémonitions réalisées :

Un jour, par exemple, ses facultés de lucidité se manifestèrent d'une manière aussi inattendue et aussi parfaite. (Ce cas n'est malheureusement pas appuyé, commme le précédent, sur des témoignages indiscutables.)

Assistant aux courses, à Lyon, alors qu'il était encore étudiant, il eut, 6 *fois de suite*, avant le départ des chevaux, la « vision mentale » d'un chiffre qui fut, chaque fois, *celui du cheval gagnant.*

Il l'annonça d'avance, les 6 fois, à un camarade stupéfait et enthousiasmé (2).

Mais Gallet chercha en vain, en d'autres occasions, à renouveler ses prémonitions. Jamais il ne put les faire naître quand il les évoqua.

Il lui est arrivé, en voyage, d'avoir, d'une manière frappante, la sensation du « déjà vu ».

Dans le temps où se produisit la prémonition relative à Casimir-Périer, il faisait parfois, avec ses camarades, des expériences élémentaires de médium-

(1) Voici quel fut le résultat officiel du scrutin :

Suffrages exprimés	845	
Majorité absolue	423	
Ont obtenu :		
MM. Casimir-Perier	451	voix, élu.
Brisson	195	—
Dupuy	97	—
Général Février	53	—
Arago	27	—
Divers	22	—

(2) Le Dr Gallet ignore malheureusement ce qu'est devenu ce camarade. Je vais essayer de trouver son adresse actuelle afin de lui demander son attestation. En cas de réussite, j'en ferai part aux lecteurs des *Annales.*

nité physique, expériences assez réussies. Il possède, à mon avis, des facultés médianimiques évidentes, bien que non développées.

Il présente, très net, le signe de Maxwell (taches dans l'iris).

De tout ce qui précède, je crois pouvoir conclure que le cas de mon confrère *est bien un fait de lucidité*, et de lucidité relative *à un événement futur*.

Or, si les cas de prévisions d'avenir, véritablement réalisés, semblent assez fréquents, ils sont rarement observés dans des conditions qui ne laissent pas de place au doute et plus rarement encore appuyés sur des témoignages concordants.

C'est pour cela que la prémonition du Dr Gallet, remarquable par sa netteté, sa simplicité, sa précision, contrôlée dans d'excellentes conditions, m'a paru digne, à tous points de vue, d'être enregistrée dans vos *Annales*.

Dr GUSTAVE GELEY,
ancien interne des hôpitaux de Lyon.

Annecy, 15 juillet 1910.

RÊVE PRÉMONITOIRE

M. CAMILLE FLAMMARION a reçu de M. MAURICE ROLLINET la relation ci-dessous, qu'il nous adresse à titre de document pour les observations télépathiques.

C'est à la suite d'une conférence que M. Rollinet fit à Domdidier, Canton de Fribourg (Suisse), que M. Doutaz, Curé, l'invita à diner et lui parla des sciences occultes ; puis lui cita un fait dont il avait été lui-même le sujet. Dans l'intérêt de la science, M. Rollinet pria M. Doutaz de bien vouloir lui certifier le fait par écrit ; le récit est en effet écrit entièrement par le percépient et timbré du sceau de la paroisse de Domdidier. Le voici :

C'était à la mi-novembre de l'année 1859. J'avais alors dix-huit ans; ma veillée d'étude (la philosophie) achevée, vers dix heures, je me mettais au lit.

Après une courte récapitulation mentale des divers arguments de ma thèse pour le lendemain, je m'endormis.

Depuis combien de temps Morphée me berçait-il dans ses bras, je l'ignore, lorsqu'une vision étrange se présenta à mon esprit.

Je vis le visage attristé de mon cher vieux père, s'adressant à moi, depuis la maison paternelle, éloignée de vingt-quatre kilomètres de la villa que j'habitais près de Fribourg. « Mon cher Joseph, me « disait-il, c'est avec un immense chagrin que je « viens te dire : ta pauvre sœur Joséphine est mou- « rante à Paris. »

Réveillé par cette vision, je me dis aussitôt : « Ah bah! c'est un rêve! » Là-dessus, je me rendormis...

Mais voilà que la même vision se présente encore exactement comme la première fois, avec le même aspect lamentable, et avec les mêmes paroles : « Mon « cher Joseph, etc. : mais ta mère ignore encore la « douloureuse nouvelle. »

Cette fois, me dis-je, en quittant le lit, je ne crois plus à un rêve et, sous l'impression pénible d'une douloureuse réalité, je m'habillai, je consultai ma montre : minuit et demi. Ému jusqu'aux larmes, j'arpente ma chambre, je m'assieds à ma table de travail, la tête dans mes deux mains, j'essaie de réagir contre la violence de l'émotion. L'idée que mon unique sœur tant aimée est mourante, m'accable à tel point que je me sens incapable, soit de reprendre un peu de repos, soit d'étudier.

Enfin m'apercevant que mon imagination s'exaltait, j'essayai de me raisonner : voyons, calmons-nous en attendant quelque dépêche, ou une information quelconque, plus explicite. S'il y a par malheur du sérieux, du vrai, je ne tarderai pas à le savoir.

Là-dessus je repris mes auteurs classiques et je m'appliquai tant bien que mal, dans mon invincible trouble, à mes études variées, jusqu'à l'aurore.

Le jour venu, je descendis à la salle à manger, où l'on ne tarda pas à me servir mon déjeuner. Un peu après je m'acheminais vers la ville et le lycée.

A mon entrée en ville, comme j'avais du matériel d'école à prendre dans ma chambre, j'abordai d'abord la maison, confiée à la garde d'un vieux concierge. A peine entré dans le corridor du rez-de-chaussée, je vis venir au-devant de moi le bon vieillard tenant en main un petit paquet. « Un monsieur, qui est arrivé de chez vous, m'a chargé de vous remettre sans retard le présent envoi de la part de votre père, car c'est du très pressant. » J'ouvre aussitôt le paquet ; il était accompagné d'une lettre écrite en toute hâte, par mon père, et j'y lis :

Mon cher Joseph,

C'est avec un immense chagrin que je viens te dire : ta pauvre sœur Joséphine est mourante à Paris... mais ta mère ignore encore la douloureuse nouvelle.

La dépêche m'est seulement parvenue vers les dix

heures ce soir, je n'ai pas cru devoir en donner connaissance à ta mère pour le moment, à cause de sa santé ; je préfère la préparer insensiblement. C'est maintenant onze heures : à minuit et demie, M. le député M... partira pour le Grand Conseil ; je la mettrai dans le paquet que ta chère mère t'a préparé à cette occasion.

Mon cher fils, tâche de nous arriver sans manquer demain soir, avec les permissions obtenues et ton passe-port en règle. Impossible à mon âge et avec mon infirmité de pouvoir remplir ce douloureux devoir ; tu nous représenteras, hélas !...

Ton père affectueux qui t'embrasse, S.

Le soussigné déclare en conscience que la narration est parfaitement exacte et qu'il garde de cet événement un souvenir précis, comme s'il datait seulement d'hier.

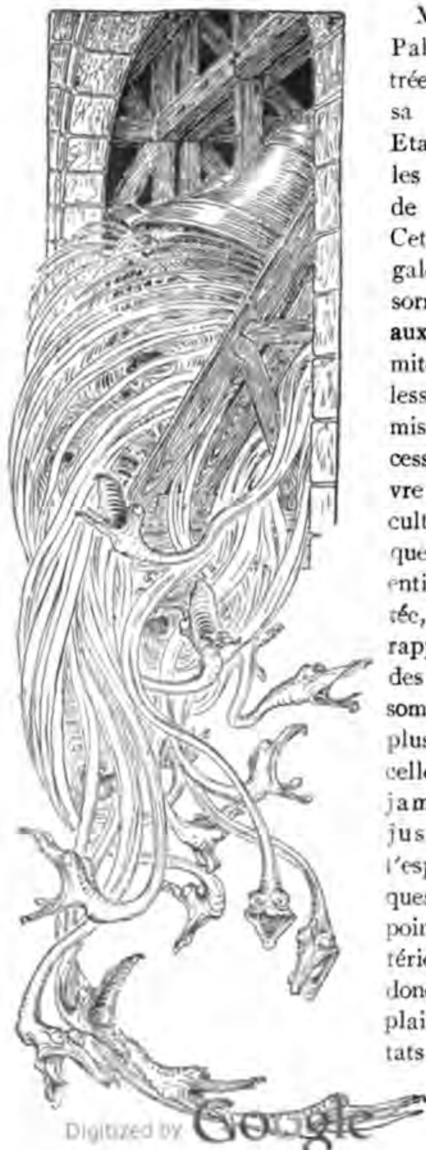
Domdidier, le 18 avril 1908.

Jos. Doutaz, *curé*.

LES COULEUVRES

Derniers échos des séances d'Eusapia en Amérique

LE MÉDIUM AU MILIEU DES PRESTIDIGITATEURS



Mme Eusapia Palladino est rentrée à Naples, de sa tournée aux Etats-Unis, dans les derniers jours de juin dernier. Cette bonne cigale qui était désormais parvenue aux premières limites de la vieillesse sans avoir mis de côté le nécessaire pour vivre quand ses facultés médiumniques l'auraient entièrement quittée, a sans doute rapporté du pays des dollars des sommes infiniment plus fortes que celles qu'elle a jamais gagnées jusqu'ici dans l'espace de quelques mois. Au point de vue matériel, elle ne peut donc pas trop se plaindre des résultats de son voyage transatlantique. Mais peut-on en dire autant des résultats moraux et scientifiques? Il est permis d'en douter.

Nous n'ignorons certainement pas que le côté financier des questions de cette sorte a ses exigences, auxquelles il faut bien se plier, si on ne veut pas renoncer à tout ; nous connaissons la défense que M. Hereward Carrington, organisateur de cette tournée, a écrite pour répondre aux critiques que les « psychistes » ne lui ont pas ménagées ; nous reconnaissons qu'à côté des séances de pure curiosité, il y en a eu un certain nombre qui étaient plus ou moins exclusivement réservées à des savants. Mais c'est surtout dans l'organisation de ces dernières séances « de contrôle » que M. Carrington, les managers qui lui ont succédé, et Eusapia elle-même ont montré, à notre avis, assez peu d'expérience. Au lieu de suivre le système reconnu désormais comme le seul raisonnable et possible, c'est-à-dire de constituer une Commission de savants et prestidigitateurs, favorablement préparés par une certaine connaissance, au moins théorique, de ces phénomènes, et de lui destiner tout un cycle de séances — on a invité confusément quelques savants, *sans aucune préparation spéciale*, à prendre part quelquefois à une, à deux séances. Il en est résulté ce qu'il n'était d'ailleurs pas malaisé de prévoir : aucune unité de conclusions, aucune possibilité de contrôler dans une séance ultérieure les faits dont la nature avait d'abord paru douteuse : enfin, des jugements précipités, déraisonnables, dont nos lecteurs connaissent le plus beau spécimen par l'article publié par le professeur Münsterberg et que nous avons commenté dans notre livraison d'avril dernier.

Même les observations du professeur Miller, et celles, plus sensées, que le professeur J. Jastrow a publiées dans le *Collier's Weekly*, n'échappent point à ce caractère dilettantiste d'impressions personnelles, de spéculations sur la manière dont les choses *peuvent* s'être passées, sans aucun effort pour remonter à la source même des phénomènes, c'est-à-dire aux doctrines métapsychiques, édifiées par soixante ans d'études individuelles et collectives, par des millions d'expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent des centaines d'hommes capables et éminents, qui y ont fait un grand nombre de séances avec les médiums les plus différents. C'est quelque chose comme si quelqu'un entreprenait d'étudier l'astronomie sans rien connaître de la science accumulée par ses devanciers : non seulement il ne pourrait pas aller très loin, mais encore il retomberait dans les erreurs inévitables des premiers expérimentateurs : la Terre plate et centre de l'univers, etc., etc. ; il croirait expérimenter avec la plus grande rigueur, ne se fiant qu'à ses constatations les mieux établies, et il ne dirait en somme que des bêtises, que le moindre écolier éviterait, grâce à la science accumulée des Copernic, des Galilée et des Newton. Il en serait de même pour la chimie, la physique, la médecine et toutes les autres sciences ; on ne comprend pas pourquoi la métaphysique seule devrait faire exception à cette règle fatale.

L'exemple que viennent de donner le Prof. Dickinson S. Miller, qui occupe la chaire de philosophie à la Columbia University (New-York), le Prof. Joseph Jastrow, de l'Université de Wisconsin, très connu par ses travaux sur la subconscience, et le Prof. H. G. Lord, avec quelques autres expérimentateurs de moindre importance, est un exemple frappant du principe que nous avançons. Tous plus ou moins sceptiques, ils imaginèrent d'avoir recours aux mesures les plus décisives pour déceler la fraude du médium italien. Ils s'adressèrent pour cela à trois prestidigitateurs, les nommés James L. Kellogg, John W. Sargent, et W. S. Davis, tous trois fermes adversaires des médiums, qui se faisaient forts de découvrir les trucs d'Eusapia. Le *Journal of the American Society for Psychical Research* publie le compte rendu de deux séances qu'eut ce groupe avec Eusapia — compte rendu qui est dû à la plume de M. W. S. Davis lui-même.

Le récit est assez long — il occupe 22 pages du *Journal* — mais il n'est pas très intéressant, puisque les remarques que nous allons faire tout à l'heure établissent une espèce de question préalable, détruisant la plupart des conséquences que le prestidigitateur en question voudrait tirer des faits qu'il croit avoir observés. Il nous suffira de dire qu'au cours de la première séance se produisirent les phénomènes habituels des séances d'Eusapia, mais que Davis les attribue à la fraude; les trucs du médium seraient à peu près ceux dont on a parlé vingt fois : il soustrairait un pied ou une main au contrôle, il soulèverait la table avec le bout de son pied, etc. Quand l'auteur doit faire mention des expériences en bonne lumière durant lesquelles les mains et les pieds du médium étaient visibles ; les lévitations de la table qui ont été obtenues avec les pieds du meuble entourés d'une gaine, etc. — expériences qui ont été faites par Feilding, Baggally et Carrington à Naples, M. Davis se tire d'embarras en soulevant l'hypothèse que ces faits ne se sont pas produits en de bonnes conditions d'examen. — Dans la seconde séance, Davis et Kellogg, qui contrôlaient le médium, se proposèrent d'empêcher Eusapia de frauder — et la séance tourna mal ; on finit par se disputer, et on n'obtint à peu près rien.

Il est à remarquer que tout avait été strictement réglé pour ces séances, dont on fit d'avance trois répétitions avant d'y faire intervenir le médium ; chacun avait son rôle bien déterminé, par lequel il devait contribuer à démasquer la fraude.

Qu'avaient donc oublié les expérimentateurs ? Ils avaient oublié qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une séance de prestidigitation, mais d'une séance dans laquelle on devait tâcher d'obtenir des phénomènes psychiques. Dans une question de psychologie, ils avaient tout simplement oublié la psychologie.

Si MM. Miller, Jastrow, les trois prestidigitateurs et leurs collaborateurs avaient eu la précaution de consulter d'abord une personne bien au courant de ces questions, qu'elle fût professeur de psychologie comme M. Morselli, ou un simple chercheur obscur, ils auraient entendu à peu près le langage que je leur adresse moi-même :

« Il faut d'abord que vous ayez bien soin de former un cercle psychologiquement favorable à la production de ces phénomènes. Si ceux-ci ne se produisent pas à tous moments, alors même que le médium est présent — si par exemple ils ne se produisent pas pendant que l'on est à table — c'est qu'un travail psychologique et physiologique, conscient et inconscient, doit intervenir pour que la séance réussisse. Nous ne savons pas si les esprits interviennent dans la production de ces phénomènes, que nous attribuons, quant à nous, à l'œuvre consciente et inconsciente du médium et des assistants. Les spirites eux-mêmes, qui font intervenir les Esprits, sont les premiers à reconnaître la nécessité de constituer un cercle homogène et sympathique si on veut obtenir de bons phénomènes.

Avez-vous seulement songé à cela? Pas le moins du monde. Non seulement, mais vous avez exercé sur le médium une influence inhibitive, empêchant la production des phénomènes authentiques; que dis-je? vous lui avez suggéré les fraudes.

Dans ces conditions, et avec une telle ignorance ou négligence des principes même de la métapsychie, vous n'avez rien prouvé, parce que la base même de vos expériences était faussée Vous vous trouviez exactement dans la même situation où se trouvaient, il y a trente ans encore, les « savants » quand ils faisaient des expériences d'hypnotisme. Je citerai un exemple qui me paraît presque parallèle à celui dont nous nous occupons. Je me souviens que, tout jeune encore, presque enfant, j'assistai à une de ces séances, avec un sujet somnambulique non professionnel — une jeune femme de vingt-trois ans environ. Son hypnotiseur, après lui avoir suggéré qu'elle était Charlotte Corday, ou je ne sais plus quelle autre héroïne du poignard, lui fit « tuer » avec un couteau de bois l'un des assistants, qui jouait le rôle de Marat ou d'une autre fameuse estimé demanda alors à l'hypnotiseur de renouveler l'expérience dans les conditions suivantes : on donnerait au sujet un vrai poignard et on ferait revêtir à Marat une maille de fer. L'hypnotiseur dut avouer que la somnambule n'obéirait pas.

— Pourquoi donc? — demanda le professeur.

— Parce qu'elle n'est pas capable d'un crime.

— Elle savait donc, tout à l'heure, que c'était un couteau de bois qu'elle avait à la main.

— Il paraît que oui.

— Elle savait donc qu'elle jouait une comédie?

— Jusqu'à un certain point. La crédulité a des bornes, même chez un sujet hypnotisé.

— Bon : il ne croira donc pas à certaines choses, tout en étant disposé à croire à d'autres. Le fait d'être Charlotte Corday est parmi celles que ce sujet croit, ou parmi celles qu'il ne croit pas. S'il y croit, il doit être heureux de tuer Marat. S'il n'y croit pas, il jouait une comédie avec son couteau de bois : il fraudait.

Embarras de l'hypnotiseur, qui ne sut pas répondre ce que nous répondons pour les médiums :

— *Il fraudait, sans doute; mais il ne le savait pas.*

Quand même ce monsieur aurait fait cette réponse, elle aurait été trouvée absurde par ce professeur, qui raisonnait conformément à la raison courante, au lieu de se mettre au point de vue psychologique spécial du sujet. Maintenant nous savons qu'il se trompait.

D'autres expérimentateurs négligeaient souvent le consentement du sujet; d'autres encore exerçaient de différentes manières une influence inhibitive, etc. — alors, ils n'obtenaient rien du tout, ou, ce qui est pis encore, ils obtenaient des supercheries; ils niaient alors les phénomènes hypnotiques, ils plaignaient les pauvres illusionnés qui se laissaient prendre à ces niaiseries — et ils ne s'apercevaient point que les illusionnés, les niais, c'étaient eux-mêmes. »

Ces savants américains, — disait Eusapia à un journaliste de New-York (1) — n'emploient d'ailleurs pas la moitié des contrôles auxquels j'ai été assujettie à Rome et à Paris. Dans cette dernière ville, Flammarion et Richet me placèrent les pieds sur deux boîtes dont je ne pouvais les retirer sans mettre en mouvement une sonnette électrique, qui m'aurait aussitôt dénoncée.

Ici, vous ne connaissez pas grand'chose en fait de contrôles scientifiques. Vous laissez que les choses aillent leur train, sans avoir recours à aucun appareil — rien ! Vos professeurs s'asseyent autour de la table, agitent leurs bras, leurs mains comme des moulins à vent, rient, me tâtent par ci, par là. Cela n'est pas agréable, mais n'est pas scientifique non plus. Ligotez-moi, si vous voulez, mais ne me saisissez pas, ne m'étourdissez pas !

On affirme que j'exécute quelques-uns de mes prétendus « trucs » en sortant un pied de son soulier et en touchant les personnes qui se trouvent autour de la table, du bout de mes orteils ! Ai-je donc des jambes pareilles à celles d'une jeune fille américaine, pour pouvoir faire cela ? Mes bottines, vous le voyez, sont lacées jusqu'à la cheville. Je porte toujours de ces bottines.



EUSAPIA ENTRANCÉE.
(Photographie prise par M. Demaison).

Quant à la capacité qu'on m'attribue de soustraire une main au contrôle et la tendre derrière moi de façon à atteindre des objets qui se trouvent à plus de quatre pieds [1 m. 25] de distance, ai-je donc les bras de Lina Cavalieri, pour y arriver ? Je vous laisse en juger. Même la Cavalieri, avec ses longs bras, ne pourrait faire ce que, au dire du professeur Miller, m'aurait vu exécuter cet homme qu'il avait placé en haut du cabinet.

— N'avez-vous donc jamais été attrapée au moment où vous... où vous... trichiez ? — demanda le reporter.

— A plusieurs reprises, — répondit franchement Mme Palladino. — Voici comment cela se passe. Il y a à la table des assistants qui s'attendent à consta-

(1) Reproduit par *The Progressive Thinker*, de Chicago, 28 mai 1910.

ter des fraudes ; ils les désirent, d'ailleurs. Moi, je suis entrancée. Rien ne se produit. Ils s'impatientent. Ils pensent aux fraudes, rien qu'aux fraudes. Leurs pensées sont tournées aux fraudes — et j'en subis automatiquement le contre-coup. Mais cela ne se produit pas si souvent — surtout pas aussi souvent qu'ils le voudraient. Voilà tout.

Oh ! que je suis donc fatiguée de ce commercialisme américain ! Tous les managers que j'ai eus se sont arrangés pour m'exploiter. Je voudrais bien avoir des séances avec quelques vrais savants, quelques vrais gentlemen, comme j'en ai connus en Europe ; il me faut de la sympathie, et un certain respect pour ce que j'ai fait.

En de pareilles circonstances, il est impossible qu'ils parviennent à découvrir si j'ai la singulière faculté de concentrer une grande force physique encore inconnue, ou si ces phénomènes sont réellement des manifestations d'un autre monde. C'est une chose ou l'autre. Donnez-moi des séances avec de vrais savants, qui sympathisent réellement avec mes phénomènes, qui n'attendent pas seulement de m'attraper à tricher, et je vous promets qu'il n'y aura point de fraudes.

Il est curieux d'observer comment cette femme illettrée développe et confirme la théorie soutenue encore dernièrement par le Dr P. Joire dans ses *Phénomènes Psychiques*, selon laquelle le médium plus ou moins complètement entrancé, triche souvent par suggestion, sous l'influence d'expérimentateurs hostiles à la réalité des phénomènes médianiques — ce qui peut fort bien expliquer la différence des résultats obtenus dans les différents groupes.

On aura aussi remarqué, dans les pittoresques déclarations d'Eusapia, que nous venons de rapporter, l'allusion à l'homme que le professeur Miller avait caché en haut du cabinet médiumnique. Le truc qui avait été imaginé, à Paris, par le professeur Dastre et M. Gustave Le Bon a donc été renouvelé en Amérique. Et dans les deux occasions, l'homme caché crut voir (et vit probablement en effet) les « mains d'Eusapia » qui saisissaient les objets dans le cabinet. Voici ce qu'écrit, à ce sujet, M. H. Carrington, dans une lettre au *Light* (7 mai dernier) :

... J'ai vu, à plusieurs reprises, ce qui paraissait être un troisième bras — un bras exactement semblable à celui d'Eusapia — qui « sortait » de son épaule et allait toucher l'expérimentateur qui se trouvait à sa droite. Pendant que cela se produisait, et que le bras surnuméraire pouvait être aperçu à travers la fente des rideaux du cabinet, *les deux mains d'Eusapia étaient visibles sur la table.*

Aux séances qui eurent lieu à la Columbia University, un trou fut pratiqué dans le toit du cabinet, et l'un des expérimentateurs regarda sans cesse par cette petite ouverture. Par trois fois il vit des projections bizarres venant du corps d'Eusapia — dans un cas même du milieu de son dos — et y rentrant aussitôt. Ces « pseudopodia » étaient couverts par l'étoffe du rideau, de telle façon qu'il n'est pas possible de déterminer leur consistance ; mais celui qui fut aperçu plus nettement avait une forme plutôt pointue et ressortait d'un pied environ (33 cm.) du corps d'Eusapia. Il s'approcha du guéridon, en toucha le plateau et finalement, par un mouvement horizontal, balaya les objets qui se trouvaient sur le petit meuble, les jetant sur le parquet. Tout cela a été vu, paraît-il, très nettement.

Maintenant, mettez à épier par le petit trou un assistant ignorant de tout ce qui se rapporte au médiumnisme ; il rapportera avoir vu Eusapia toucher aux objets placés dans le cabinet, en se servant des mains « qu'elle soustrayait au contrôle de ses deux voisins » (et voilà l'*interprétation* inconsciemment amalgamée avec l'exposition objective du fait) ; ou même « avec des bras artificiels actionnés par des mouvements qui échappent aux contrôleurs » (autre interprétation plus hardie encore). Et voilà comment on « démasque » assez souvent un médium !...

***

Maintenant, peut-on au moins attacher beaucoup d'importance à la déclaration de Davis, Kellogg et Sargent, pour ce qui se rapporte à leur compétence de prestidigitateurs?

Nous avons dit, au mois de juin dernier (p. 164), que nous aurions bientôt reproduit l'attestation d'un prestidigitateur professionnel américain qui venait de joindre son attestation à celles de son collègue Ribka et de quelques illusionnistes amateurs en faveur de l'authenticité des phénomènes d'Eusapia. C'est M. H. Carrington qui s'est adressé au prestidigitateur le plus renommé de l'Amérique, M. Howard Thurston, premier assistant et successeur de Harry Kellar, pour qu'il assiste à quelques expériences du médium napolitain. Voici la déclaration de ce prestidigitateur :

J'ai observé en personne les lévitations de table de Mme Eusapia Palladino, en compagnie de mon assistant et de M. Carrington, et je suis absolument convaincu que les phénomènes que j'ai vus n'étaient pas dus à la fraude et n'étaient pas produits à l'aide des pieds, des genoux ni des mains, à la façon dont cela est décrit et publié dans le New-York Times, *ni d'aucune autre façon que je connaisse. Je suis convaincu qu'il n'existait aucun contact matériel entre le corps de Mme Palladino et la table, ses deux pieds étant sous mon pied droit, ses deux genoux étant tenus par moi et ses deux mains étant au-dessus et éloignées de la table et bien visibles. Mon assistant* (1) *et moi*

(1) Cet assistant n'est autre que Mme Thurston. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un récent numéro de l'*Illusionniste*, de M. Caroly (Paris, boulevard Saint-Germain, 20) : « Howard Thurston, le magicien américain, successeur de Kellar, a épousé le 28 mai 1910, à New-

l'avons contrôlée et les phénomènes se produisirent en bonne lumière. Ceci s'est produit à plusieurs reprises.

J'ai été prestidigitateur toute ma vie et j'ai toujours pu jusqu'ici démasquer tous les médiums qui produisaient des phénomènes physiques. Je suis si bien convaincu que ce médium peut produire des lévitations de table authentiques, que je m'engage à donner une somme de MILLE DOLLARS *à une fondation charitable, si l'on peut me prouver que Mme Palladino n'est pas capable de soulever une table sans le secours d'aucun truc et d'aucune fraude.*

Je suis convaincu que la table a été enlevée sans le secours frauduleux des mains, des pieds, des genoux ou d'aucune partie de son corps, sans l'emploi d'aucun moyen mécanique. Tous les pieds de la table étaient nettement visibles sur le parquet et nous avons pu nous assurer qu'aucun pied n'a pu se placer entre eux.

Signé : HOWARD THURSTON.

Pourquoi donc Thurston Hippocrate dit-il oui, alors que Davis Galien dit non? Tout simplement parce qu'il est arrivé au premier d'assister à une séance dans laquelle se trouvaient des personnes qui ont suggéré, qui ont produit même (subconsciemment et supernormalement) des phénomènes authentiques; alors que le deuxième a assisté à une séance dans laquelle tout avait été admirablement bien arrangé pour n'obtenir pas grand'chose, ou peut-être des fraudes. Ce résultat ne valait pas les 250 dollars qui ont été payés à Eusapia pour les deux séances; ça ne valait même pas la peine de faire trois répétitions.

C. DE VESME.

LES NOUVEAUX LIVRES

WILLY REICHEL : **An Occultist's Travels.** — (R. F. Jenno & C., 18, East Seventeenth Str., New-York. — Prix : $ 1.00.)

C'est une édition anglaise de l'intéressant ouvrage qui portait le titre de : *A Travers le Monde* et *Kreuz und Quer durch die Welt*, respectivement dans les éditions française et allemande ; mais une partie assez importante y a été ajoutée par l'auteur qui, grand voyageur, y raconte ses visites aux Etats-Unis, à la Chine, au Japon et à d'autres contrées lointaines. Les personnes qui s'intéressent aux études psychiques y trouveront des récits enthousiastes des phénomènes que M. W. Reichel croit avoir obtenus, non seulement avec le médium Miller, mais avec des cartomanciennes clairvoyantes, etc. Un enthousiasme facile paraît être le fond du caractère de cet écrivain, dont toutefois le désintéressement et le dévouement à ce qu'il juge être vrai ont été montrés, dernièrement encore, au sujet du voyage de Ch. Bailey à Grenoble.

J.-L.-P. BONSENS : **Le Clergé catholique et le Spiritisme, en face du Problème social.** — (Chacornac, édit. — Prix : 1 fr. 50.)

J.-L.-P. BONSENS : **Le Clergé catholique et le Spiritisme, et la Paix Universelle par l'Evolution morale des peuples.** — (Chacornac, Paris. — Prix : 1 fr. 50.)

Ces deux ouvrages de l'ingénieur Bonsens méritent d'être signalés à l'attention publique comme l'intéressante tentative d'un catholique sincère et libéral pour faire appel aux phénomènes spirites à l'appui de la foi spiritualiste scientifique qu'il identifie avec le christianisme ; de la conservation sociale menacée, de la paix universelle et de la morale privée et publique en danger de manquer de base. A ce point de vue, leur intérêt symptomatique est déjà grand ; mais les deux livres sont aussi écrits avec de la pénétration et du talent.

L.-C.-E. VIAL : **Hypnose et Hypnotisme.** — (Chez l'auteur, 82, rue Charles-Laffitte, Neuilly-sur-Seine.)

Dans cette plaquette, M. Vial expose une théorie spéciale de l'hypnose et de la « force vitale », fondée sur l'électricité ou, pour mieux dire, la polarisation. Avec cette théorie, il explique de même certains phénomènes médiumniques. Seulement, l'auteur voit des « aimantations » où il n'y a, selon toute probabilité, que l'effet de la suggestion (page 40, etc.).

H. DURVILLE : **Pour combattre les fièvres éruptives,** 2e édition. — (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 1 fr.)

H. DURVILLE : **Pour combattre les névroses,** 2e édition. — (Librairie du Magnétisme, Paris. — Prix : 1 fr.)

Dr ELY STAR : **Les Mystères du Verbe.** — (Chacornac, édit., 11, quai Saint-Michel, Paris. — 1909. — Prix : 7 fr.)

Professeur BECHTEREW : **L'Activité psychique et la Vie.** Traduit et adopté du russe par le Dr P. KERAVAL. — (Paris, Ch. Boulangé, 11, rue de l'Ancienne-Comédie. — Prix : 5 fr.)

York, Miss Beatrice Foster, son assistante de scène. » — Nous citons l'organe attitré des prestidigitateurs français, pour montrer que M. Thurston n'est point un prestidigitateur de pacotille. N. DE LA R.

AUGUSTO AGABITI : **La Vivisezione.** — (Rome, chez miss Lister, Via Banco S. Spirito, 12. — 1910.)

P. FROUMENT : **Les Méthodes de la Raison,** précédées d'un exposé complet du travail cérébral. — (Vigot frères, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris. — Prix : 2 fr.)

LOUIS BUCHNER : **L'Homme selon la Science**, avec 37 gravures su bois. — (Schleichter frères, Paris, rue des Saints-Pères, 15. — Prix : 2 fr.)

JEAN MAVÉRIC : **La Lumière Astrale**, Traité d'astrologie judiciaire. — (H. Daragon, édit., Paris, 96, rue Blanche ; 1910. — Prix : 2 fr.)

SEDIR : **Les Rêves**. Théorie, Pratique, Interprétation. — (Paris, Librairie du XXe siècle, 25, rue Serpente. 1910. — Prix : 1 fr. 50.)

Catalogue annoté d'ouvrages anciens et modernes relatifs aux Sciences occultes (de A à I.), en vente aux prix marqués à la LIBRAIRIE DORBON AINÉ, 53 *ter*, quai des Grands-Augustins, Paris. 1910. — Prix : 1 fr.)

CORRESPONDANCE

Les Effluves humains et les plaques photographiques

30 septembre 1910.

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans sa lettre qui a paru dans les *Annales* du 1er-16 août, au sujet des photographies des émanations fluidiques humaines, M. G. de Fontenay a oublié deux considérations importantes lorsqu'il dit que les ouvriers dans les fabriques de plaques photographiques, et les photographes, ne voilent pas les plaques en les manipulant.

Premièrement : Tous les expérimentateurs disent qu'il faut une assez longue imposition des mains posées directement au-dessus de la plaque pour produire une impression sensible. Or, les ouvriers des manufactures de plaques photographiques, aussi bien que les photographes, doivent éviter une attitude pareille : 1° pour ne pas abîmer l'émulsion, dans le cas des ouvriers ; 2° pour bien voir le développement, dans le cas des photographes.

Deuxièmement : Des expériences avec les moteurs à fluide, etc., semblent démontrer que *la volonté* a une influence en augmentant l'émission du fluide humain (odique ou psychique). Il est donc possible qu'*une attention soutenue* soit nécessaire pour produire une impression assez forte sur l'émulsion pour réduire les sels d'argent.

Veuillez agréer, etc.,

C. J. H. HAMILTON.

Nous publions les observations de notre correspondant, parce qu'elles peuvent présenter un certain intérêt. Il nous semble, toutefois, que la position de M. de Fontenay dans cette affaire n'est pas exactement telle qu'elle paraît résulter de la lettre de M. Hamilton. On avait affirmé qu'il arrivait parfois aux ouvriers de la maison Lumière de voiler, en les manipulant, les plaques qu'ils fabriquaient. M. de Fontenay s'est alors adressé à M. Lumière pour avoir la confirmation de ce propos, qui lui était attribué. M. Lumière a répondu en démentant ce bruit (voir les *Annales* de juin 1909, p. 188). « Donc — a dit alors M. de Fontenay — les ouvriers *ne voilent pas* les plaques en les manipulant. »

Maintenant, M. Hamilton fait observer qu'à son avis cela ne prouve pas encore que, dans certaines conditions, *différentes de celles qui avaient été indiquées d'abord*, les « effluves humains » ne puissent pas voiler les plaques. — N. D. L. R.



ÉCHOS ET NOUVELLES

Mr E. Dawson Rogers

Edmund Dawson Rogers, président de l'Alliance Spirite de Londres, et pendant plusieurs ans rédacteur en chef du journal spirite *Light*, vient de mourir, le 28 septembre dernier, à l'âge de 78 ans. Né à Holt, dans le comté de Norfolk (Angleterre) M. Rogers choisit comme carrière le journalisme, et dans la ville de Norwich il dirigeait avec un



D'un tableau de James Archer.

MR. E. DAWSON ROGERS.

brillant succès quelques journaux qu'il avait fondés. Plus tard il se rendit à Londres, où il fonda la National Press Agency. Ayant été amené à l'étude des œuvres de Swedenborg, il fit encore un pas et devint spirite convaincu. Il eut beaucoup d'expériences très remarquables avec les meilleurs médiums de cette époque. A Londres il prit une part prépondérante à la fondation d'une Société Spirite qui est devenue plus tard l'Alliance Spirite de Londres, qu'il présida pendant dix-huit ans. En 1881 il fonda le journal hebdomadaire bien connu, *Light*, rédigé pendant plusieurs années par le médium célèbre W. Stainton Moses, et après la mort de ce dernier il en assuma la rédaction aussi bien que la direction. C'est par le résultat d'une suggestion faite par M. Rogers au professeur W. E. Barrett que la Société de Recherches Psychiques de Londres a été fondée en 1882. Au premier conseil administratif de cette Société se trouvaient, outre ces deux derniers, plusieurs spirites mais, comme on sait, la Société ne se montra guère disposée à prendre une tournure nettement spirite. M. E. Dawson Rogers était un chercheur infatigable en fait d'études psychiques, et il avait une connaissance presque sans pareille des médiums, des clairvoyants et des phénomènes du spiritisme. Sa haute probité et la parfaite honorabilité lui valaient l'estime universelle et il exerçait une influence prépondérante dans le mouvement spirite anglais.

Les « Gadalkas »

... Le règne des devins, des chiromanciens, des astrologues, des voyants, des sorciers et autres personnages qui se livrent à des rites singuliers contre de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, n'est pas terminé chez nous.

Mais il est un pays qui, sous ce rapport, nous dépasse de beaucoup, c'est la Russie. Les sujets du tsar sont soumis à une foule de superstitions tyranniques et les diseurs — surtout les diseuses — de bonne aventure font fortune là-bas.

On les appelle les *gadalkas*. Elles sont connues et appréciées dans toutes les classes de la société. Depuis le moujik jusqu'au grand-duc, chacun tient à les consulter. Pour la plupart, ces *gadalkas* sont d'origine bohémienne.

A Saint-Pétersbourg elles viennent faire leur saison en hiver et elles arrivent dans leur accoutrement national, aussi pittoresque que bariolé. Elles portent en guise de boucles d'oreilles une quantité de piécettes d'argent reliées les unes aux autres et leur cou est entouré de lourds colliers de perles fausses.

Elles ne craignent point d'interpeller le passant : « Qui veut du bonheur? Qui veut du bonheur? » Elles en ont, en effet, à vendre et à revendre. Beaucoup de promeneurs sourient et passent, mais beaucoup aussi se laissent entraîner dans un coin de rue ou au fond d'une cour. Là ils apprennent les mystères du futur.

Les clients succèdent aux clients; les gens du peuple de toute catégorie ne se lassent pas de ces initiations décevantes.

Quand l'été approche, les *gadalkas* émigrent à la campagne. Elles ont un truc qui réussit souvent avec les paysans. D'abord elles demandent une tasse d'eau chaude. Puis pour commencer la séance on doit mettre quelques pièces dans l'eau et à mesure que la divination s'accentue le prix de la consultation monte : « Allons! trois roubles et tu sauras tout! » La gadalka est âpre au gain, le paysan russe avare comme tous les paysans et parfois il refuse. Alors la *gadalka* s'en va avec tous ses secrets...

La police intervient rarement pour empêcher les abus qui se produisent. D'ailleurs, elle est superstitieuse aussi, la police, et elle consulte volontiers à son tour les gadalkas.

L'art de la divination est tellement en honneur dans la société russe que plusieurs femmes, d'un rang social élevé, s'y sont créé une véritable réputation. Les gens chics ont leur devineresse qui n'est inspirée que pour l'aristocratie.

On m'a cité l'histoire d'une baronne authentique qui s'étant ruinée a reconstitué une jolie fortune en jouant ainsi à la pythonisse. Son cas ne serait pas isolé...

François de Tessan.

(*Liberté* (Paris); 3 août 1910.)

Le « comte de Sarâk » nous est revenu !

Le signor Alberto Santini-Sgaluppi, qui se dit en même temps Hindou et « comte de Sarak », après plus d'un an d'absence, passé surtout sur la Côte d'Azur, nous est revenu et a donné, le soir du 6 octobre, à l'Hôtel Continental de Paris, une séance par laquelle il va inaugurer sans doute sa nouvelle série d'escroqueries. Il fit jaillir des étincelles et des vapeurs d'une bouteille dans laquelle il avait « projeté du fluide vital »; puis il joua le fameux tour de la croissance instantanée du blé; enfin, il lut, joua aux dominos, fit un tableau avec les yeux bandés. Ces tours sont à peu près les mêmes que « l'Inspecteur Général du Suprême Conseil de l'Orient » nous avait servis dans la séance dont nous avons parlé en notre numéro d'octobre 1907 : nous nous dispenserons donc d'en donner ici une nouvelle description, mais nous y reviendrons probablement dans un prochain numéro.

Nous remarquerons plutôt que, dans le discours qu'il fit au début de la séance, cet aventurier, condamné huit fois pour escroquerie, dénoncé à plusieurs reprises comme escroc et imposteur par le Conseil de la Société Théosophique, et dont nous avons rapporté, en notre livraison du 6 février 1908, les gestes cosmopolites, se proclama un être désintéressé, « n'ayant travaillé que pour une chose sainte ». Nous avons eu la consolation d'entendre par la comtesse de Pillet-Will (Charles d'Orino), peu de temps avant sa mort, des paroles de feu contre cet escroc vil, qu'elle avait longtemps fait l'objet de largesses royales, mais dont elle avait enfin reconnu le caractère cupide, et même les fraudes médiumniques.

Voilà que cet homme, qui a toujours refusé de soumettre ses prétendues facultés à l'examen d'une Commission compétente — et pour cause! — vient de recommencer à Paris la série de ses farces, si funestes pour la bourse de ses fidèles et pour la respectabilité des études dont nous nous occupons. — C. V.

La Société d'Études Psychiques de Nice

Cette Société, présidée par M. le Dr Breton, vient de publier le Catalogue de sa Bibliothèque qui contient plus de 300 volumes, dont plusieurs d'une réelle valeur, et le recueil d'un assez grand nombre de Revues. Cette Bibliothèque rendra sans doute des services appréciables aux membres de la Société.

Il nous sera permis, toutefois, d'adresser une petite observation au rédacteur du Catalogue. Il indique aux débutants la progression à suivre dans quelques branches des études auxquelles se consacre la Société, et conseille, pour le *Spiritisme*, les ouvrages d'Allan Kardec, Léon Denis et G. Delanne; pour la *Théosophie*, ceux d'Annie Besant, Pascal, Leadbeater, Sinnet, Chaterji; pour l'*Occultisme*, Papus, Eliphas Lévi, E. Bosc, Dupouy, Ely Star, etc. Il nous semble qu'une Société qui s'intitule « psychique » devrait aussi se préoccuper d'indiquer aux débutants les ouvrages de Crookes, Flammarion, Maxwell, Myers, de Rochas, etc., qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Société.

Parmi les spirites, on ne devrait pas oublier Aksakof, sous peine de montrer une tendance plutôt mystique que scientifique.

Dans la même plaquette dont nous nous occupons, se trouvent les Règlements de la Bibliothèque et les Statuts de la Société.

Une étrange pluie de pierres

Le correspondant du *Giornale di Sicilia*, M. Paolo Palmisano, de Siculiana (province de Girgenti) écrivait à la date du 6 juin dernier :

Depuis hier soir, notre ville est en révolution à cause d'un phénomène très curieux qui devrait réveiller l'intérêt de tous les culteurs du magnétisme et du spiritisme. Je ne me rappelle pas avoir lu qu'un cas semblable se soit jamais vérifié ailleurs, et je m'empresse de vous en donner la nouvelle; je ferai mon possible pour être à même de vous envoyer plus tard d'autres explications plus complètes.

Je suis profane en la matière et je me bornerai simplement au récit de l'événement.

Hier soir, vers 6 heures, tandis que le cultivateur C... et sa famille s'occupaient, dans leur propre maison, à certains travaux de cordage, une pierre fut tout à coup lancée parmi eux, puis une autre. A la tombée de la nuit, croyant que ces pierres étaient lancées par quelque voisin, ils se postèrent pour tâcher de le surprendre. Les pierres, au contraire, continuaient à tomber par intervalles, comme lancées par une invisible main, et ils ne comprirent plus de quoi il s'agissait. La pluie a toujours continué, par intervalles, jusqu'à ce matin.

Dans le pays, parmi les commères du peuple, la voix se répandit immédiatement que c'était là l'effet d'enchantements opérés par les *femmes;* d'autres crurent à une plaisanterie qu'on avait voulu diriger contre le cultivateur C...

Je me suis rendu sur les lieux pour voir ce dont il s'agissait, et je suis entré dans la chambre, au plafond bas, aux parois noircies tapissées de saints et de madones, et à l'air vicié par l'haleine de toutes les personnes qui s'y pressaient confusément. Une paysanne se prit à me raconter l'événement. Tandis que j'écoutais son récit, où elle me parlait d'esprits et autres choses, j'entendis le bruit d'une pierre tombant sur le sol. On me l'indiqua, et je crus tout d'abord à une tromperie; mais, à ce moment, une autre pierre tombait, sans que personne s'en fût aperçu, frappant un œil du garde-champêtre. Je ne pus voir d'où la pierre, assez grosse, avait bien pu tomber. Elle arriva avec grande lenteur, sans produire la moindre contusion au garde : du reste, tout le monde m'assura que ces pierres ne produisaient pas grand dommage où elles frappaient.

A ce moment arriva un prêtre pour bénir la maison. Les conjurations du rite exécutées, il rassura les femmes effrayées.

Alors, nous pûmes assister à un splendide spectacle : juste à l'endroit où se tenait une fille sourde-muette du cultivateur, une pierre se détacha du mur, et, avec une relative lenteur, décrivant un petit circuit, elle alla tomber dans les mains d'un de mes amis. Nous nous regardâmes tous avec étonnement, tandis que d'autres pierres tombaient. Il faut exclure absolument qu'il puisse s'agir d'un truc, et un grand nombre de personnes, parmi lesquelles des étudiants et des docteurs, peuvent témoigner du fait. Les murs et les parois sont d'ailleurs dans un excellent état. Une pierre frappa mon chapeau, et le même sort échoua à beaucoup de mes amis.

La pluie de pierres a continué et continue pendant que je vous écris.

Le cas est véritablement étrange, et tous ceux qui n'y croient pas s'empressent d'aller le constater sur les lieux, revenant abasourdis par cet exceptionnel phénomène.

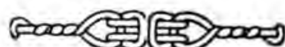
De quoi est-il produit?

Je suis, je le répète, profane en la matière. Il s'agit peut-être de magnétisme ou de spiritisme : la nature nous offre de ces surprises.

Je dirai simplement que le phénomène a lieu lorsque la femme et la fille sourde-muette du cultivateur se trouvent à la maison; l'une est grandement épileptique, et l'autre est devenue sourde-muette à la suite d'une fièvre typhoïde et d'accès nerveux.

Je retourne sur les lieux pour mieux observer et pour faire quelques expériences : la femme du cultivateur doit posséder des facultés médianiques très développées sans qu'elle s'en doute. Je vous avertirai si quelque chose de nouveau se produit.

PAOLO PALMISANO.



Soc. an. des Imp. WELLHOFF et ROCHE, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. ANCEAU, dir. *Le Gérant* : DROUARD.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année — 1er et 16 Novembre 1910 — Nos 21 et 22

Quelques séances avec Mlle Ofélia Corralès le médium de Costa-Rica

Séance d'expériences psychiques donnée chez Don Buenaventura Corralès (San-José de Costa-Rica), à 8 h. 15 du soir, 5 juin 1910.

Sont présentes dans la salle les personnes suivantes :

Don X. Y. (1), Don Teodosio Castro Fernandez, M. Félix Robert, Don Buenaventura Corralès, Doña Josefa de Alvarado, Doña Adelia de Corralès, Señorita Audata Quesada, Señorita Ofélia Corralès (médium) ; les trois enfants : Berta, Miguel et Flora Corralès.

Objet de la réunion : Impressionner trois cylindres de phonographe par les chants et les voix de quelques-unes des entités qui nous sont familières dans le but de les remettre à M. César de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques* de Paris.

Après avoir fermé les portes et les fenêtres et avoir éteint la lumière (pour faciliter la matérialisation et obtenir une plus grande intensité dans les chants), Doña Adelia se mit au piano, et M. Robert se chargea du maniement du phonographe, aidé par une petite lampe électrique de poche.

Nous faisons les évocations habituelles. Quelques instants après se présenta l'entité « don Constantino »; il causa avec les présents, fit placer le pavillon de l'appareil d'une façon différente de celle d'auparavant, et prit toutes les mesures opportunes pour obtenir un résultat satisfaisant.

Après un petit essai, don Constantino chanta un air très connu, *Las Campanadas*, qui fut continué après lui par sa compagne « Mary Brown ». Les voix sont enregistrées dans le cylindre n° 1.

Le cylindre n° 2, le meilleur de tous, contient le toast de la *Traviata*, chanté par Mary, accompagnée de son double (*sic*).

Le n° 3 est un chœur : la *Marseillaise*, dans lequel on distingue les voix de Mary et Don Constantino. Faute de fluide, le final manque, et l'appareil n'a pas été retenu au moment voulu.

Après cela, on convint de se réunir un des jours suivants pour obtenir l'impression des autres cylindres généreusement offerts par M. Robert.

On continua pendant longtemps à converser avec Don Constantino, dont quelques-uns des assistants assurent avoir distingué la silhouette blanche. Sa voix claire, reposée et tranquille s'adressait de préférence à un monsieur, dernièrement initié à ces expériences, en lui offrant son amitié fraternelle ; il lui parla de la grande importance de nos travaux et de la nouvelle orientation qu'ils sont appelés à donner à la science et à l'humanité. Le langage simple, grave et persuasif de cette aimable entité laissa l'impression la plus agréable dans toute l'assistance.

Observations.

1° Les cylindres ont été impressionnés dans les meilleures conditions possible. Tous les assistants, y compris Ofélia, se tenaient loin de l'appareil. Il est à remarquer que l'on obtient ces chants, non seulement dans l'obscurité, mais aussi en pleine lumière, et dans l'absence du médium.

2° Les cylindres ne donnent pas une idée adéquate de la réalité. Cela dépend probablement de quelque défaut de l'appareil ou de notre inexpérience à le manier. Toutefois, les voix peuvent certainement se reconnaitre et s'identifier facilement.

3° La Señora de Corralès joue du piano à oreille et avec beaucoup de difficulté, surtout dans l'obscurité.

La séance prit fin à 10 heures moins un quart.

Signés :

X. Y. — B. Corralès. — Félix Robert. — Teodosio Castro Fernandez.

Gouvernement de la Province de San-José. — Dix-sept juin, mil-neuf-cent-dix.

(1) Nous possédons bien le nom de cet expérimentateur ; mais nous regrettons de ne pas pouvoir le publier, à cause de la situation très élevée qu'il occupe dans la République de Costa-Rica. — N. de la R.

Je certifie que les signatures ci-dessus sont authentiques.

Signé :

José-Maria Vargas, *gouverneur*.

Manuel Castro Quesada, secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères de la République de Costa-Rica, reconnaît authentique la signature antérieure qui dit : José Maria-Vargas, gouverneur de la Province de San-José; dix-sept juin mil-neuf-cent-dix.

Signé :

Manuel Castro Quesada.

Séance du samedi 12 juin 1910, à 8 heures du soir.

Sont présents dans la salle :

Don X. Y. — Don Fernando Goicoechea. — Don Félix Robert. — Don Teodosio Castro Fernandez. — Don Buenaventura Corralès. — Doña Adelia de Corralès. — Señorita Audata Quesada. — Señorita Ofélia Corralès. — Les enfants Berta, Miguel et Flora Corralès.

Objet : Continuer l'impression des cylindres du phonographe, conformément à ce qui avait été décidé dans la dernière séance.

On procéda de la façon suivante :

Nous nous mîmes d'accord pour tâcher d'enregistrer la voix du médium accompagné par l'entité connue sous le nom de Constantino de Alvarado.

En effet, sans qu'on eût éteint la lumière de la lampe, Ofélia chanta un air quelconque qui fut accompagné, conformément à nos désirs, par l'entité susdite, qui restait invisible pour nous.

Avant de chanter, Ofélia adresse la parole à M. A. Lassus afin que ce monsieur (1), le cas échéant, puisse reconnaître et identifier sa voix.

Le cylindre marqué par le n° 4 une fois impressionné, on l'essaya, et tout le monde put constater qu'il était très défectueux. La voix d'Ophèlia réussit assez mal, cette dernière ayant trop approché son visage du pavillon du phonographe. Ce défaut aurait pu être immédiatement corrigé; mais on ne le fit pas, car nous ne disposions que de deux autres cylindres intacts.

Alors, on éteignit la lumière pour nous mettre d'accord avec les entités présentes, et nous étions en train d'examiner leur matérialisation, quand nous fûmes surpris par une violente secousse de tremblement de terre qui nous obligea à suspendre la séance, en renvoyant l'impression des deux autres cylindres à une meilleure occasion.

X. Y. — Don Fernando Goicoechea. — Don Félix Robert. — Don Buenaventura Corralès.

Les signatures ci-dessus sont authentiquées dans la même forme que pour la séance précédente.

Séance tenue à 8 heures du soir le jeudi 16 juin 1910.

Présents : Don X. Y. — Don Cecilio V. Lindo. — Don Fernando Goicoechea. — Mr. John C. Hemmann. — Don Félix Robert. — Don Buenaventura Corralès. — Doña Adelia de Corralès. — Señorita Ofélia Corralès. — Les trois enfants de la maison.

Conditions défavorables pour opérer avec beaucoup de probabilités de réussite; la nuit est humide et orageuse; on remarque en outre que l'état d'âme d'Ofélia, à cause des fréquents tremblements de terre, est déplorable; elle a perdu la sérénité et le sang-froid qui lui sont habituels.

On tâche d'obtenir l'impression des deux cylindres restants (nos 5 et 6).

Les fluides des assistants une fois harmonisés, on demanda aux entités connues sous les noms de Suzana Edwards et de Constantino Alvarado de chanter ensemble. On place la lampe dans un coin afin d'obtenir une demi-obscurité.

Doña Adelia exécute au piano un air quelconque; nous faisons les invocations et les chants commencent à se faire entendre, bien que pas avec l'intensité et la beauté habituelle. On sent l'insuffisance de forces fluidiques. La dame qui est au piano, un peu énervée, se trompe souvent. Le cylindre reste impressionné, mais non avec la perfection que nous aurions désirée. C'est celui qui porte le n° 5.

Don Constantino demande l'obscurité complète pour se matérialiser, devant nous communique, dit-il, quelque chose de très important.

Quand son désir fut accompli, cette entité vint, et après avoir préparé les esprits à ce qu'elle allait nous communiquer, nous parla en des termes vraiment dramatiques du triste avenir qui est réservé à Costa-Rica et des dangers sismiques auxquels elle est exposée par suite de la nature volcanique de ce pays. Elle nous parla aussi d'une conflagration possible de cette partie du globe, qui signifierait la ruine complète et définitive de notre pays, et nous conseilla de nous tenir en garde et de prendre des précautions.

Par suite d'une rare coïncidence, Don Constantino n'avait pas encore terminé de parler qu'on ressentit un tremblement de terre, qui, bien que faible, amena le bouleversement dans la séance, nous obligeant à

(1) M. A. Lassus, qui réside à Paris, voyage pour le compte d'une grande Maison industrielle parisienne.

N.D.L.R.

faire la lumière et à sortir. Ofélia était très troublée.

Après une période de temps durant laquelle chacun exprima ses espoirs et ses craintes, on décida de continuer la séance avec le dernier cylindre (n° 6).

Ofélia se mit au piano, et sans qu'on eût éteint la lumière, elle joua l'air appelé *Campanadas*, que Don Constantino lui-même chanta dûment.

Une partie du cylindre étant restée disponible, nous songeâmes à la faire impressionner par la voix de « Miguel Ruiz », afin qu'elle pût être reconnue et identifiée par M. Antoine Lassus.

Doña Adelia se mit au piano et joua *Peteneras*. Obscurité complète.

Ruiz se dédouble. Il chante, et en même temps il cause, en s'adressant particulièrement à M. Lassus.

On fit la lumière, et on essaya le cylindre, qui réussit incontestablement meilleur que le précédent.

La séance se prolongea pendant longtemps encore.

« Miguel Ruiz », parfaitement matérialisé, chanta, accompagné au piano par le Señ. Goicoechea. Il causa avec les assistants et serra la main de la plupart d'entre eux.

On obtint aussi le dédoublement, en des conditions réellement satisfaisantes, du médium lui-même. La séance se termina à 9 heures.

Signés :

X. Y. — BUENAVENTURA CORRALÈS. — FERNANDO GOICOECHEA. — CECILIO V. LINDO. — JOHN C. HERMANN. — FÉLIX ROBERT.

Ces signatures sont authentiquées comme d'habitude, et le document porte les timbres du gouvernement de la Province de San José et du ministère des Affaires étrangères.

San José (Costa-Rica), 2 octobre 1910.

Monsieur César de Vesme, rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*.

Cher monsieur,

Dans ma dernière lettre, je vous ai promis un petit rapport au sujet d'un phénomène très intéressant, qui, à mon avis, et à l'avis des personnes fort honorables devant lesquelles il s'est déroulé, mérite d'être pris en considération par ceux qui, en Europe, suivent comme vous l'actuel mouvement spirite et s'efforcent de faire pleine lumière dans une question de si grand intérêt pour la science et pour l'humanité.

La présente lettre n'a d'autre objet que de donner, à vous et aux nombreux lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques*, une idée, tout approximative qu'elle soit, du phénomène transcendental dont il s'agit.

Je crois que prouver par une démonstration objective, le fait, sujet d'éternelles controverses, que l'âme humaine peut exister, ou, ce qui revient au même, vivre consciemment en dehors de l'organisme charnel qui lui sert d'enveloppe et de moyen de communication avec le monde physique, est la conquête la plus précieuse et la plus solide que nous puissions faire dans la région vaste et inexplorée de cette science encore au berceau que l'illustre Richet a baptisée du nom de métapsychique.

Maintenant, le fait qui suit, et qui s'est réalisé à plusieurs reprises dans mon centre d'études, vient ajouter beaucoup de lumière, à mon avis, sur ce problème ténébreux qui est le boulevard le plus formidable du matérialisme scientifique.

Nous sommes dans le salon de ma maison, éclairés par deux ou trois bougies.

On prend les précautions nécessaires pour le contrôle. Nous asseyons Ofélia sur un canapé, au milieu des deux expérimentateurs.

Elle cause avec animation. A un certain moment, elle demande le silence. Nous nous approchons, et nous observons ce qui suit : pâleur au visage, regard fixe et sans expression, température basse, légères contractions. Dans cet état, l'un quelconque des assistants, avec une volonté ferme, compte : *Un, deux, trois!*... Aussitôt, nous entendons Ofélia qui nous parle, non pas à l'intérieur ou près de son corps, mais à distance, à l'autre bout de la salle.

Alors, hors de son « cadavre » (il me semble permis d'employer ce mot), Ofélia est un esprit désincarné comme l'un quelconque de ceux qui nous assistent dans nos travaux.

Sa personnalité subsiste ; son *moi* conscient et actif n'a souffert d'aucune altération. Dépouillée telle qu'elle est de ses organes physiques, elle *voit*, elle *entend*, elle *sent*, elle *pense*, et, en un mot, est une Ofélia entière et parfaite. Elle chante, cause, s'approche ou s'éloigne avec la vélocité de la pensée, elle nous dit ce que nous devons faire, et prend part à la séance comme l'un quelconque de nous. Il n'y a aucun doute sur ce phénomène.

Pour prouver que c'est elle-même et non pas son double qui agit, nous évoquons ce double, et aussitôt celui-ci se manifeste en chantant en chœur avec l'esprit du médium.

Et le corps? Il est là, sur le sopha, soutenu, à ce que je suppose, par un faible souffle vital. Il est très probable qu'il soit insensible. Pour nous en assurer, nous avons été jusqu'à le piquer avec une épingle aux bras, ou à le pincer fortement dans le cou, avec les ongles : on n'observe pas la moindre contraction nerveuse. Un soir, pendant que nous exécutions cette cruelle expérience, Ofélia nous

criait de l'autre côté de la salle : « Attention avec mon corps ! ne touchez pas à la figure ! »

Ce détail de l'insensibilité relative du corps d'Ofélia ne constituera pas une nouveauté pour ceux qui connaissent les extraordinaires expériences que l'on exécute dans le domaine de l'hypnotisme, et les merveilles de cette même espèce que produisent les fakirs de l'Inde.

Mais nous avons été plus loin encore. Nous avons invité Mary à animer pendant un instant le corps « vide » du médium. Aussitôt, au chiffre *trois!* ce corps, comme mû par un ressort, se lève, converti en une personne très distincte (qu'on le remarque bien) du propriétaire légitime. C'est Mary incorporée dans un organisme qui ne lui appartient pas et dont elle se sert pour converser avec nous, faire des commentaires sur ce qui se produit et se féliciter avec nous du nouveau résultat auquel nous sommes parvenus.

En attendant, Ofélia continue à bavarder à l'autre bout du salon, en interrompant la conversation de Mary, à tel point que celle-ci est obligée parfois de lui reprocher amicalement sa loquacité excessive.



La forme matérialisée de " Mary Brown ",
d'après une photographie que nous avons publiée l'année dernière.

Ce n'est pas tout encore. Pour dissiper en nous tout doute au sujet de son identité, Mary prend une petite table et une chaise qu'elle place au milieu du salon, prend du papier et un crayon, s'asseoit et commence à écrire, toujours en conversant

et sans jamais baisser les yeux sur ce qu'elle est en train d'écrire; sa main court vertigineusement sur le papier; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le crayon se meut comme dans l'air sans que l'ouïe puisse percevoir le bruit le plus léger. Quelques secondes après, elle nous tend le papier, dans lequel nous lisons une communication écrite avec une écriture complètement différente de celle d'Ofélia, et, ce qui est plus étonnant encore, dans un anglais élégant et correct, de l'avis de ceux qui connaissent à fond cette langue. Dans une occasion, elle ne prit pas une feuille de papier, mais deux, et écrivit simultanément sur les deux; vous pouvez vous imaginer notre surprise en lisant, dans l'une le texte anglais, dans l'autre une parfaite traduction en espagnol.

Quand le moment est arrivé pour Ofélia de récupérer son corps, Mary prend congé de chacun de nous, nous recommande « élévation d'âme et forte volonté »; ensuite elle demande le silence. L'un des assistants prononce : *Un, deux, trois;* aussitôt, le corps s'agite, s'anime, émet un soupir profond, et aussitôt nous récupérons Ofélia! Celle-ci a repris sa physionomie habituelle, la couleur vive du visage, la température normale, etc.

Il serait absolument absurde de douter qu'Ofélia ait été consciente durant tout le temps qu'elle est restée hors de son corps — ce qui équivaut à dire hors de notre plan. Elle a *vu* et *entendu* ce qui s'est passé dans la chambre, et nous raconte ponctuellement tous les détails de ce que nous avons observé. La chose est absolument évidente (1).

Ce phénomène capital se développe avec une clarté et une précision admirables, et non point dans l'obscurité, mais *en pleine lumière*, ce qui ne manquera pas de satisfaire quelques-uns de mes lecteurs, dont l'éminent auteur d'*Après la mort*.

Ici se présente cette question : Quelle sensation éprouve le médium durant l'exécution du phénomène? — A ce sujet, nous ne pouvons savoir rien de sûr; le sujet échappe, comme vous comprenez bien, à nos moyens d'investigation.

Ofélia dit : « La première impression est désagréable et presque douloureuse; c'est comme une impression de vide, de vertige. Ensuite, tout change. Je ne peux pas exprimer ce que je ressens en quittant la matière; c'est une sensation de liberté, de dégagement mental, de clarté et de bien-être ineffable qu'on ne peut pas expliquer. Je n'ai point d'organes, et je me transfère, sans savoir comment, d'un point à un autre, et je vois, j'entends et je pense. Je contemple mon enveloppe physique comme on contemple l'habit qu'on a déposé, et je vois clairement que *je ne suis pas cet habit.* Je reviens en mon corps sans plaisir. Au reste, si cela est mourir, ce n'est que mourir à moitié, puisque j'aperçois entre mon corps et moi-même comme un cordon lumineux qui me retient encore à ma prison charnelle... La rupture de ce lien serait pour moi probablement la liberté complète, c'est-à-dire ce que nous appelons la mort. »

Je tiens toutefois à observer ici que, si je consigne ces déclarations de ma fille, ce n'est point que j'y attache plus d'importance qu'elles n'en méritent. Bien qu'elle soit sincère et qu'elle parle avec l'accent de la plus ferme conviction, bien qu'elle n'ait aucun intérêt à tromper qui que ce soit et encore moins son père, je n'accepte tout cela que sous bénéfice d'inventaire, tant qu'on ne pourra constater autrement la réalité de ces *visions* (par exemple, je voudrais voir de mes propres yeux le lien fluidique dont elle parle).

Je ne sais si le phénomène que je viens de décrire aura pour vous, monsieur, et pour les lecteurs de l'importante revue que vous dirigez, l'intérêt et la portée qu'il a pour moi et pour mes compagnons d'étude. J'ignore même s'il s'agit de quelque chose de nouveau et d'inédit dans les annales de la psychologie expérimentale.

Quoi qu'il en soit, je considère ce phénomène comme la pierre angulaire du spiritualisme scientifique.

La possibilité que l'âme humaine puisse se détacher de son organisme physique, et continuer ainsi à vivre d'une vie consciente, est un fait, à mon avis, parfaitement démontré et parfaitement démontrable.

Ceci une fois posé, les conclusions, oh! les conclusions sont d'une portée incalculable pour la science, pour la philosophie, et pour la *religion même*.

Depuis que le monde est monde, nous avons devant nous ce terrible problème de nos destinées ultérieures et la solution ne se présente pas. Cet x est l'obsession éternelle et l'éternelle torture de l'humanité en marche.

Nous ne savons rien avec certitude, et la vérité est que, dans cet ordre de connaissance, nous nous trouvons dans une obscurité aussi complète qu'au temps du divin Platon.

En vain, nous interrogeons le théologue et le savant. Le premier affirme, le second nie; aucun d'eux ne parvient à nous arracher du doute désespérant; aucun d'eux n'est parvenu à prononcer le dernier mot sur la question.

Eh bien! la lumière, la vérité, la clef de l'énigme, nous la trouverons, non point dans les affirmations

(1) Ceci me semble constituer une démonstration patente du fait que les sens ne résident pas dans les organes et les centres cérébraux correspondants, mais qu'ils sont une propriété inhérente de l'esprit. La vision de ce que je suis en train d'écrire en ce moment, par exemple, n'est point dans ma rétine et dans mon cerveau, mais dans mon *moi* — contrairement à ce que l'on apprend aux pauvres étudiants en psychologie. Des études dans ce sens seraient de la plus haute importance pour la science. — B. C.

ni dans les négations, toujours vulnérables, des hauts représentants de la religion et de la science (je parle surtout de la science occidentale), mais dans les expériences toujours plus fécondes, toujours démolisseuses qu'on réalise dans ce vaste domaine, encore vierge, des facultés de l'âme humaine. Je crois enfin que nous sommes sur la vraie piste de la vérité, sur la piste signalée il y a tant de siècles déjà par le génie créateur du grand philosophe grec — celui qui sut exprimer et condenser toute la science de la connaissance humaine dans cette formule lapidaire : CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

Avec mes sentiments de distinguée considération, etc., etc.

B. CORRALÈS.

Séance d'Etude ayant eu lieu le jeudi 13 Octobre 1910

La séance commence à 8 heures du soir. Sont présents, avec les personnes de la maison, don CECILIO V. LINDO, Mr. F. H. HEMMANN et la Señorita AUDATA QUESADA.

Conditions : portes et fenêtres fermées, les clefs dans la poche, lumière de bougie qu'on allume et éteint selon les besoins.

Première partie.

Période d'obscurité. Ofélia harmonise les fluides ambiants ; dans ce but, elle met en contact une de ses mains avec la droite de chacun des assistants ; après cela, la jeune fille reprend sa place, et nous attendons.

La maîtresse de maison joue du piano, et on entend plusieurs voix qui chantent à l'extrémité opposée du groupe, c'est-à-dire près du piano.

« Mary Brown » se présente, nous salue avec affabilité, et nous annonce que ce soir elle nous fera connaître un phénomène entièrement nouveau et d'une grande transcendance dans cette classe d'investigations ; elle commencera par mettre Ofélia en état d'inconscience complète.

Cela fait, elle s'approche de nouveau et nous dit à peu près ce qui suit :

« Je me propose de vous démontrer le fait, insuffisamment étudié encore, que le médium peut servir d'instrument docile à des volontés différentes de la sienne ; c'est-à-dire, automatiquement et sans aucune conscience de ce que son enveloppe physique (indépendemment de son *moi*) exécute en certains cas aux yeux des expérimentateurs. Veuillez prêter la plus grande attention aux différentes phases et aux détails de ce phénomène extraordinaire, qui vous donnera la clef de plusieurs faits ambigus observés dans ces études subtiles et délicates ».

« Mary » donna alors les instructions nécessaires pour nous faire partager en deux groupes, et ordonna que l'un des assistants s'assît à côté d'Ofélia dans le but de la contrôler.

La conscience d'Ofélia une fois rétablie (sans qu'on lui eût communiqué les instructions que nous avions reçues de « Mary », on alluma une bougie.

Conformément aux instructions de cette entité, nous nous partageâmes en deux groupes, qui se tinrent chacun à un coin opposé du salon. Dans l'un de ces groupes se placèrent Ofélia, el Señor Lindo et la Señorita Quesada ; dans l'autre Mr. Hemmann, le Señor Corralès et les enfants de la maison (frères du médium).

Nous fîmes l'obscurité, et aussitôt, Mary s'incorpora dans le corps d'Ofélia. Alors, *en quittant la chaise*, elle se dirigea vers le coin opposé de la chambre, où elle commença à causer avec le groupe qui s'y trouvait et à se faire palper par tous les assistants. Non seulement elle causait, mais elle donnait des explications sur ce qui se passait.

Et ici nous arrivons au côté le plus merveilleux de phénomène. Pendant que Mary se trouvait de l'autre côté — en possession du corps d'Ofélia — cette dernière causait activement avec M. Lindo, se tenant sur la chaise que Mary venait de quitter, et qui était — comme nous l'avons dit auparavant — *entièrement vide*. Ofélia se croyait dans son corps ; elle ne se rendait pas compte que son corps n'était pas là, et ne se doutait pas de ce qui se passait dans l'autre groupe.

Dans ces conditions, si absurdes à première vue, Ofélia appela son double, qui commença à chanter et à causer, lui aussi, près du piano, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la chambre, d'où provenaient aussi d'autre voix connues.

Ce qui fait que trois phénomènes différents se déroulaient en même temps dans la salle, à savoir : 1° dans un coin, Ofélia conversait en se tenant aux côtés de M. Lindo et de Mlle Quesada ; comme elle était dépouillée de ses organes physiques, *sa chaise restait vide ;* 2° au coin opposé, Mary, incorporée dans le corps d'Ofélia, devisait avec MM. Hemmann et Corralès ; 3° dans un autre coin, le double d'Ofélia, avec d'autres Esprits, chantait en accompagnant au piano la Señora de Corralès. Tout cela se produisait en même temps, et, bien que les trois scènes dont il s'agit fussent d'une clarté et d'une précision absolues, on avait de la peine à en embrasser l'ensemble grandiose.

Mary nous parla longuement de l'enseignement qui découle de ce merveilleux phénomène pour ceux qui se consacrent à cette classe d'étude, et ensuite, assise sur la chaise, rendit à Ofélia son enveloppe corporelle.

Ofélia en revenant à son corps et à sa « véritable

conscience », ignorait tout ce qui s'était passé, moins l'épisode de l'évocation de son double, auquel elle avait pris part. Elle apprit avec surprise et même avec effroi que Mary l'avait dépossédée de son corps, cette série de phénomènes s'étant produite à son insu et malgré sa propre volonté.

Deuxième partie.

Nous fîmes l'obscurité, et Mary se manifesta de nouveau pour nous dire que les conditions étaient favorables pour répéter le phénomène de la « séparation de l'esprit », qui peut se réaliser en pleine lumière.

Nous allumons les bougies, et nous asseyons Ofélia sur le sofa, au milieu de MM. Lindo et Hemmann. Aussitôt, elle tombe en trance et appuie doucement la tête au dossier du meuble. Le regard est fixe et sans expression ; les battements du pouls sont presque arrêtés.

Au chiffre *trois!* Ofélia nous parle de l'extrémité de la salle en causant gaiement avec les assistants. Son double se manifeste à son tour, et l'accompagne quand elle commence à chanter.

Dans cet état, Ofélia nous ordonne de contrôler l'insensibilité complète du corps, mais personne n'ose le soumettre à cette épreuve, qui lui produit des souffrances après qu'elle est revenue en elle-même.

« Don Constantino » anime le *cadavre* et s'assoit à côté de nous en faisant des commentaires sur les phénomènes merveilleux de ce soir ; ensuite il s'approche du piano et il chante, accompagné par Ofélia même.

Les fluides étant épuisés, il s'assit sur le sofa, prit congé des assistants, et le corps resta vide une fois encore.

Nous appelons Ofélia, et, au chiffre *trois!* elle émet un profond soupir et se retrouve de nouveau au milieu de nous à son état normal.

Nous déclarons que c'est là l'une des séances les plus surprenantes auxquelles nous ayons assisté dans ce cercle ; nous en dressons procès-verbal, bien que persuadés que la description qu'il contient ne donne qu'une idée légère de la réalité.

La séance se termina à 10 heures du soir.

B. Corralès. — C. Vernor Lindo. — J. C. Hemmann.

San-José (Costa-Rica) 18 octobre 1910.

M. C. de Vesme
Rédacteur en chef des Annales des Sciences Psychiques.

Cher monsieur,

Le soir du 13 courant, nous fîmes une séance d'étude que, par la nouveauté et l'intérêt des faits observés, nous croyons nécessaire de vous signaler pour que les enseignements qui en découlent ne soient pas perdus.

Vous trouverez ci-joint un compte rendu de cette séance, qui a été signée, en même temps que par moi, par deux respectables messieurs de cette capitale (1), et que vous pouvez publier dans votre Revue si vous le jugez opportun.

Bien que tout commentaire puisse paraître superflu, je me permettrai d'appeler votre attention spécialement sur les phénomènes observés au cours de la première partie de cette instructive séance.

Ils apportent une lumière suffisante sur le problème si compliqué et embrouillé de la médiumnité ; ils apprennent beaucoup, en même temps, aux personnes de bonne foi, mais ne possédant pas la préparation voulue, qui se consacrent à ces difficiles études de l'âme humaine désincarnée.

Pour moi du moins, ce que j'ai observé ce soir-là a été une véritable révélation. C'est comme si un bandeau m'était tombé des yeux.

Maintenant que je comprends, je me rends mieux compte des dangers multiples auxquels se trouve exposé un médium, et, je ne vous le cache pas, je tremble pour Ofélia !

L'incorporation inconsciente, la substitution de la personnalité, non seulement est une chose possible, mais un fait certain et parfaitement prouvé, et, ce qui est mieux, prouvé avec une loyauté qui leur fait honneur, par les mêmes qui auraient intérêt à le cacher, c'est-à-dire par les « esprits » eux-mêmes.

Alors, comment dégager les responsabilités dans certaines circonstances douteuses et équivoques, et comment nous assurer d'où se termine celle du médium et où commence celle de ces volontés intelligentes et libres, qui agissent dans un plan inaccessible à nos sens ? Notre contrôle est insuffisant ; c'est un contrôle fragmentaire, puisqu'il ne s'étend pas au-delà de la personne du médium, dont la passivité est évidente dans certains cas.

Tout cela donne lieu à bien des considérations qui n'échapperont pas à votre pénétration, et qui sont dignes de la plus grande attention de la part des savants et des bons investigateurs.

Je tourne le regard autour de moi avec inquiétude, et je vais jusqu'à admettre la possibilité qu'on ait commis des injustices graves et irréparables avec certains médiums authentiques.

Le spiritisme, sans aucun doute, a été et continuera à être encore, par sa nature même, un terrain excel-

(1) MM. don Cecilio V. Lindo et don J. C. T. Hemmann, appartiennent au haut commerce de cette ville. Le premier est le chef de l'opulente maison Lindo-Bros. ; le deuxième est à la tête de la Compagnie anglaise des tramways et de la lumière électrique ; ce sont des personnes sérieuses, intelligentes et d'un grand prestige social. — B. C.

lent pour la supercherie, le charlatanisme et les faux prophètes; mais sans doute, après les éloquentes expériences qui donnent lieu à ces considérations, la raison conseille que, dans l'intérêt de la cause, on procède avec la plus grande circonspection et prudence dans l'étude de ces facultés exceptionnelles de l'âme qu'on appelle « médiumnité ».

Il est heureux pour nous qu'Ofélia soit entourée d'entités bonnes et poussant leur probité jusqu'à nous montrer les écueils du chemin, à nous introduire, pour ainsi dire, dans les coulisses mêmes où elles opèrent, et à revendiquer noblement la partie de responsabilité qui leur revient.

En tout cas, il faut bien ouvrir les yeux de l'intelligence et se tenir en garde contre les mystifications possibles — non pas précisément du côté du médium, mais de ceux qui se servent de lui comme vous vous servez du téléphone pour vous mettre en rapport, par exemple, avec un ami résidant à Saint-Cloud. Le pouvoir de ces entités est énorme : matière et esprit sont bien peu de chose pour elles. Là est le danger.

Ces expériences sont sans doute très utiles, aussi pour la science; mais combien de difficultés on rencontre sur son chemin! Parfois, on se prend à désespérer; on sent le cerveau vaciller, les forces fléchir, pour continuer la marche en avant. C'est un Himalaya qu'il s'agit d'escalader.

Un message « direct » de Mary, que j'ai sous les yeux, se termine par ces paroles significatives :

« ... *May you go on along the straight and narrow road that leads to knowledge. It is long and hard and often tiresome; but it is worth while to keep on, as you will some day be well assured* » (1).

Prenons comme devise ces belles paroles, dans l'espoir que le temps convertira en réalité la séduisante promesse qu'elles contiennent.

Une fois encore, j'ai l'honneur de vous renouveler, etc.

B. CORRALÈS.

(1) Puissiez-vous suivre le chemin étroit qui mène au savoir Il est long, âpre et souvent fatigant; mais il est digne d'être suivi, ainsi que vous pourrez le constater un jour.

D J. MAXWELL

LA MÉTHODE

Conférence faite à la Société Universelle d'Études Psychiques, à Paris, le 25 mai 1910

Mesdames, messieurs,

Je remercie M. de Fontenay des paroles aimables qu'il a prononcées à mon adresse. Je crains qu'il ne vous ait donné une idée un peu exagérée de la portée de ma causerie.

En effet, je n'ai pas la prétention d'indiquer une méthode absolue pour l'obtention de phénomènes très délicats et dont les causes sont peu connues. Je veux plutôt vous indiquer les conditions dans lesquelles on doit chercher à obtenir des observations sérieuses et non les moyens d'obtenir ces phénomènes. Ces moyens, je ne les connais pas et j'ai bien peur que personne ne les connaisse. Notre but doit être de faire nos observations dans des conditions telles que nous évitions les critiques dont nos expériences sont constamment l'objet.

Nous n'avons pas à faire de prosélytisme. Nous ne convaincrons jamais ceux qui ne veulent pas être convaincus. Cependant il ne faut pas qu'on puisse adresser à nos expériences le reproche, qu'on leur adresse trop souvent, d'être faites dans des conditions qui rendent toute observation véritablement scientifique difficile sinon impossible.

Le premier point est d'avoir des phénomènes. Certes, je ne doute pas de la réalité de certains faits qui ont été constatés par la plupart d'entre nous, tels que les coups frappés, les productions de lumière, les déplacements d'objets sans contact, enfin les communications intellectuelles, si intéressantes, si compliquées. Mais je reconnais qu'il est difficile d'avoir des manifestations nettes et claires. Comment les chercher?

Pour faire une omelette, il faut des œufs; de même, pour obtenir des phénomènes, il faut un médium.

Il est très difficile de rencontrer de bons médiums, je parle surtout des médiums à effets physiques. Car les phénomènes dont nous nous occupons sont de deux natures bien distinctes : les phénomènes physiques et les phénomènes intellectuels. Dans la première catégorie se rangent les phénomènes sonores, moteurs et lumineux; la seconde catégorie comprend toute une série de manifestations différentes : la

typtologie, la grammatologie, l'écriture automatique, divers autres moyens de communication moteurs ou sensoriels. Enfin il est une dernière catégorie de faits sur laquelle on n'a pas suffisamment insisté et qui cependant présente un intérêt considérable, je veux parler des phénomènes purement intuitifs.

D'ailleurs toutes ces catégories sont intimement liées les unes aux autres. On n'obtient pas d'effets physiques sans qu'il y ait une manifestation quelconque d'intelligence. Je sais bien qu'il s'en produit d'incohérents; mais, en général, dès qu'ils prennent une allure un peu systématisée, un peu sérieuse, on voit tout de suite émerger des indications manifestant une intelligence plus ou moins développée. Seuls les phénomènes intellectuels se présentent quelquefois tout à fait indépendants d'effets physiques.

Mais comme nous sommes certains, avec le phénomène physique, d'arriver au phénomène intellectuel, nous devrons surtout nous préoccuper d'observer le premier. Nous avons pour cela une autre raison : c'est que le phénomène intellectuel soulève des problèmes actuellement insolubles au point de vue psychologique pur.

Je laisserai ce soir complètement de côté toute explication. Je ne rechercherai pas la nature du sujet qui se dissimule derrière les communications intelligentes que nous recevons. Bien des opinions différentes ont été émises sur cette question délicate, et vous me permettrez de n'indiquer qu'avec beaucoup de réserve ma propre opinion. Je fais tout de suite cette remarque afin que vous ne vous mépreniez pas sur le sens des indications que je développerai devant vous.

Je veux d'abord vous parler des phénomènes physiques à cause de la facilité qu'ils présentent pour le contrôle scientifique. Ils peuvent être mesurés, photographiés; en un mot, ils se prêtent à tous les contrôles physiques; ils permettent d'arriver à une démonstration objective, par un effet matériel observable pour tout le monde, et non subjective, c'est-à-dire dépendant de la condition propre de l'observateur.

Y a-t-il un moyen qui nous permette de trouver le médium nécessaire à la production de ces phénomènes physiques? Je le crois. Notez bien que je ne suis pas l'inventeur du procédé que je vais indiquer; je ne le garantis pas non plus. Je ne donne qu'une hypothèse, mais j'expliquerai pourquoi elle me paraît vraisemblable et je donnerai les raisons qui me font lui accorder une certaine importance.

UN SIGNE DANS L'ŒIL DES MÉDIUMS

Reportons-nous à l'histoire de la sorcellerie et de la magie où l'on trouve, il ne faut pas nous le dissimuler, des faits étroitement connexes à ceux que nous étudions.

Les personnes qui ont été brûlées au moyen âge et jusqu'au XVIe siècle comme sorciers et magiciens étaient ce que nous appelons des médiums. Dans l'antiquité, les magiciennes contemporaines d'Ovide, d'Aulu-Gelle et des écrivains des premiers siècles de l'ère chrétienne ou des derniers siècles du paganisme, étaient aussi ce que nous appelons des médiums.

Or, dès la plus haute antiquité, on trouve une indication sur un détail particulier que présentaient ces magiciennes et ces sorcières. Dans les *Fastes* d'Ovide, par exemple, on lit que les sorcières de Thessalie avaient dans l'œil une marque figurant une patte de lièvre; que dans la Numidie elles avaient un signe dans l'œil. Aulu-Gelle dit aussi que les sorcières ont l'œil marqué d'une tache spéciale.

Je vous ferai grâce de tout ce que les anciens ont raconté à ce sujet et j'arriverai tout de suite aux procès de sorcellerie du moyen âge. Ici nous rencontrons des documents d'une très grande précision. Je ne les citerai pas tous. Nous en trouvons dans Le Loyer, dans Torquemada, dans Bodin et enfin dans de Lancre. Vous m'excuserez de citer de préférence ce dernier dont j'ai eu l'honneur d'être le collègue à la Cour de Bordeaux à quelques centaines d'années de distance.

De Lancre a publié des livres très curieux et assez rares aujourd'hui sur les sorciers. Voici ce qu'il écrit dans son *Traité de l'incrédulité des magiciens et sorciers*. (Livre 3, section 3, p. 181, édition parisienne de 1621.) Il parle des observations qu'il a faites au cours de son enquête sur la sorcellerie dans le Labourd où il avait été envoyé par une délégation expresse du Conseil privé du roi, avec le président d'Espagnet dont le nom est très connu dans les sciences hermétiques. En effet, d'Espagnet, qui était président au Parlement de Bordeaux, est l'auteur de deux traités célèbres : *L'Œuvre secrète de la philosophie hermétique*, et le *Manuel de la physique restituée*. Au fond, d'Espagnet était un alchimiste. Il avait été envoyé avec de Lancre pour mettre fin aux désordres qui se produisaient dans le Labourd où la sorcellerie s'était développée dans des proportions vraiment effroyables. Mais d'Espagnet ayant dû s'occuper de négocier un traité de délimitation de frontières entre la France et l'Espagne, de Lancre dirigea seul l'enquête, et il en a profité pour brûler environ 400 sorciers ou sorcières entre Bayonne et Hendaye. Vous voyez qu'il avait dû observer un grand nombre de sujets et qu'on ne peut pas lui refuser une expérience sérieuse. Voici donc ce qu'il écrit :

« Une fille nous a dit que toutes les sorcières (celles de Biarritz) étaient marquées en l'œil gau-

che d'une marque semblable à une patte de crapaud... Mais nous n'avons sceu bien vérifier ce point. Car cette fille ny autre ne nous a sceu nettement faire voir ces marques en cet endroit. »

« Messieurs de la Grand Chambre me faisaient appeler et encore messieurs de la Tournelle plus souvent pour s'esclaircir avec moi de quelque point de sorcellerie duquel nous aurions veu quelque preuve ou expérience en nos procédures. Le 3 septembre 1610 ils m'appelèrent pour voir si je recognoîtrois la marque dans l'œil à une jeune fille de dix-sept ans : je la recognus dès l'entrée de la chambre et dy qu'elle l'avait dans l'œil gauche lequel estait aucunement louche et égaré et plus hagard que l'autre : on regarda au dedans, on y trouva comme quelque petit nuage qui semblait une patte de crapaud et la fille confessa... »

Dans son livre sur *l'Incrédulité et mescréance du sortilège*, il ajoute (p. 37) : « A Biarritz toutes les sorcières se trouvaient marquées à l'œil de marques en forme d'une patte de chat ou de crapaud. »

Je me suis demandé si cette tradition qui remonte à deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne, dont on voit l'indication dans les auteurs classiques et qu'on trouve mentionnée dans les procédures de sorcellerie, avait quelque valeur. Je ne puis à ce sujet vous apporter une conclusion ferme et précise, mais simplement une hypothèse que je vous soumets; j'ai quelques raisons pour la considérer comme valable.

Je crois, en effet, qu'il y a dans l'œil des médiums des taches assez caractéristiques. Je n'ai pas pu observer beaucoup de médiums à effets physiques pour l'excellente raison que je n'en ai pas trouvé beaucoup. A l'époque où j'ai expérimenté avec Eusapia, c'est-à-dire il y a environ quinze ans, je ne m'étais pas encore préoccupé des taches de l'œil chez les sujets.

Je n'ai pu observer, à ce point de vue, que deux médiums à effets physiques. L'un avait dans l'œil gauche une tache blanchâtre avec trois points simulant une tête de chat ou de hibou, ou une patte de crapaud. Vous pensez bien que ces dessins n'ont pas une grande précision ; ils sont au contraire très vagues. Mais enfin on distinguait sur un fond un peu laiteux, dans l'iris de l'œil gauche, des points disséminés au nombre de trois.

Chez un autre médium, j'ai trouvé, cette fois dans l'œil droit, une tache en forme de M allongé. Ainsi sur ces deux médiums à effets physiques présentant à mon avis des facultés certaines, j'ai trouvé des taches dans l'œil.

L'examen des yeux des médiums est très délicat et il doit souvent être assez prolongé. Il est difficile d'acquérir l'expérience qu'avait de Lancre, en cette matière. Quant à moi, je suis loin d'être capable de reconnaître un œil de médium dès l'entrée de son possesseur dans la pièce où je me trouve. Mais avec un peu d'habitude, on parvient à découvrir, après un examen un peu prolongé, les particularités qu'il présente.

Toutes les taches dans l'œil n'ont pas la même importance, et il ne faut pas croire que toutes les personnes qui ont des taches dans l'œil sont des médiums à effets physiques. J'en ai rencontré qui avaient un certain nombre de taches dans l'iris, dans l'iris gauche principalement, comme dit de Lancre, et qui ne produisaient pas d'effets physiques. Mais presque toutes les personnes qui ont dans l'iris certaines taches, généralement pigmentées de noir, ont des facultés psychiques.

La plus répandue de ces facultés est le pressentiment, ordinairement sous la forme de rêves prémonitoires.

J'ai rencontré hier chez un de mes amis que j'aperçois ici, un médecin qui est au courant de mes recherches, le Dr Geley. Il a la même impression que moi ; il lui semble que ses recherches sur ce point confirment l'hypothèse que je vous soumets. Je vous engage à la vérifier vous-mêmes. Lorsque vous cherchez un médium, si vous voyez une personne qui a des taches dans l'iris de l'œil, gauche de préférence, précipitez-vous sur elle et expérimentez immédiatement. (*On rit.*)

LA COMPÉTENCE QUI EST NÉCESSAIRE POUR JUGER DES FRAUDES DES MÉDIUMS

Mais il faudra prendre certaines précautions. On nous reproche constamment — je puis bien le dire ici puisque nous sommes entre gens de la même confrérie — d'être faibles d'esprit. Une revue des plus respectées dans le monde scientifique nous représentait ainsi il y a encore deux mois. Il ne faut pas que nous prêtions plus longtemps le flanc à de pareilles critiques. Il faut que nous démontrions à ceux qui prétendent que nous sommes des naïfs et que nos médiums sont tous des hystériques, qu'ils se trompent.

Cette erreur fondamentale a, en effet, les plus fâcheuses conséquences. Une personne vous paraît avoir des facultés médianiques; vous voulez expérimenter avec elle. Immédiatement elle pousse les hauts cris : « Que va dire le médecin? Il dira que je suis une malade, une hystérique! »

Eh bien, non. L'hystérie et la médianité sont deux choses différentes. L'erreur des médecins s'explique d'ailleurs très bien. Leur attention n'est pas d'ordinaire appelée sur les gens bien portants; quand on les fait venir, c'est pour examiner des malades. Lorsqu'un médecin se trouve en présence d'un médium, ce sujet est pour lui par définition un malade.

Puis, c'est surtout dans les hôpitaux que les médecins ont observé les médiums et Dieu sait à quels résultats ils sont arrivés! Si vous suiviez les observations faites par eux, vous seriez frappés de leur mauvaise méthode et si nous avions la voix suffisamment haute pour faire entendre nos protestations, elles seraient au moins aussi nombreuses et aussi fortes que les leurs.

Ici permettez-moi d'ouvrir une parenthèse. Vous avez suivi, sans doute, un procès qui a été célèbre à son heure en Allemagne, celui de Mme Rothe, un médium qui, au cours des séances, faisait des apports de fleurs en quantité considérable. La police s'en est mêlée, dans des conditions qui font plus d'honneur à sa perspicacité et à ses qualités de ruse et d'adresse qu'à sa loyauté. Le commissaire de police s'est fait inviter sous un faux nom chez Mme Rothe. Il avait pour complice une dame de l'assistance. A un moment donné, il a frappé dans ses mains : la dame s'est jetée sur Mme Rothe, l'a déshabillée et on a trouvé sous sa robe des masses de fleurs en gerbes. On l'a mise en prison, le Dr Henneberg, professeur de clinique à Berlin, l'a observée. Il a reconnu qu'elle n'était pas folle, ce qui l'a fort étonné, les médecins ne pouvant pas admettre qu'un médium ne soit pas fou. Il est vrai que la qualité de médium de Mme Rothe n'est nullement établie; on peut même affirmer qu'elle fraudait amplement. Mais le Dr Henneberg pouvait observer, et il paraît l'avoir fait, les coups frappés; il ne s'en est d'ailleurs pas inquiété. Son long rapport s'occupe uniquement du phénomène des apports, phénomène probablement exagéré, frauduleux ou difficile à constater. Et il conclut à la fraude en se fondant principalement sur le fait que Mme Rothe produisait comme apports des pierres provenant du jardin de la prison. Il indique bien qu'il a entendu des coups frappés, mais il ne s'est pas préoccupé de ce qui lui a paru un détail sans importance.

Eh bien, il faut adopter une méthode meilleure que celle de ce médecin qui est cependant une autorité en matière de neurologie et nous ne devons pas, dans nos expériences, nous exposer aux critiques du genre de celles qui nous sont souvent adressées. Pour cela quelques précautions sont à prendre.

Je ne parlerai pas des phénomènes compliqués; je ne parlerai ni des apports, ni des matérialisations, phénomènes très rares et très difficiles à obtenir, pour le contrôle desquels une très grande habitude est nécessaire. Il sera préférable de nous en tenir aux phénomènes facilement accessibles. Parmi ceux-là, les plus fréquents et ceux qu'on obtient le plus facilement, sont les raps — j'emploie le mot anglais qui est commode parce qu'il est court; — ce sont des coups frappés entendus à distance sur le plancher, sur les meubles, sur le plafond, quelquefois même sur les tentures. Puis nous avons les mouvements sans contact, par exemple les lévitations de la table, des déplacements de chaises ou de meubles légers.

Dans ces expérimentations, il importe de se mettre à l'abri de la fraude, de l'illusion et un peu aussi de l'hallucination.

En ce qui concerne la fraude, il est d'abord nécessaire de bien connaître les procédés des fraudeurs, cela est très important, même lorsqu'on opère dans des cercles dont on est sûr, car on peut y rencontrer des médiums professionnels, venus surtout de l'étranger, qui donnent des phénomènes très remarquables mais d'une authenticité plus que douteuse.

LES RAPS VRAIS ET SIMULÉS

Les raps sont produits de bien des façons : d'imperceptibles glissements de doigts sur la table, le contact des vêtements et des manchettes, sont des sources abondantes de raps. Je ne dirai rien de ceux qui sont produits avec le tendon du muscle « long péronier latéral », mais je parlerai d'une fraude que j'ai constatée à deux ou trois reprises et qui m'a encore été démontrée récemment par un psychiste des plus distingués de Saint-Pétersbourg M. de Petrovo-Solovovo; il a la faculté de produire des raps admirables et d'une sonorité remarquable; il m'a indiqué son procédé : il appuie le second orteil sur le troisième et lui fait brusquement frapper la semelle de sa bottine. Il obtient ainsi des bruits très forts et ceux qui les entendent n'ont aucun moyen de soupçonner qu'ils sont produits dans son soulier.

J'avais observé une fraude de ce genre. Une fillette de 14 ou 15 ans qui habitait Agen et qui a été célèbre dans son temps, produisait des phénomènes si beaux que sa maison avait eu la réputation d'être une maison hantée. Comme je demeurais non loin de là, je me suis empressé de visiter cette maison; il y avait là deux fillettes, toutes deux médiums. J'ai pu obtenir de la Société spirite de Bordeaux que ces deux enfants fussent hébergées à Bordeaux pendant une quinzaine de jours. Là je les ai observées, mais je n'ai jamais pu obtenir de coups frappés dans des conditions me permettant de faire une observation utile. Les raps étaient produits soit sous les pieds des enfants, soit quelquefois au plafond. Mais, pour ces derniers, nous avons leur explication. Les fillettes opéraient d'une façon très bizarre. Les phénomènes ne se produisaient que dans l'obscurité et lorsque les deux médiums étaient étendues sur un lit. On entendait alors des coups magnifiques au plafond. J'ai eu la curiosité indiscrète de visiter le lit et j'y ai trouvé un grand bâton avec lequel on frappait le plafond. (*On rit.*)

Il faut donc avoir la plus grande méfiance; car s'il existe des faits réels — nous en avons tous constatés — il est bon d'éviter de perdre notre temps en nous exposant à être dupes de supercheries de ce genre.

Les raps sont encore produits au moyen des articulations. Un de mes amis, médecin de la marine, actuellement à Saint-Pierre et Miquelon, possède un talent extraordinaire. Par des mouvements presque imperceptibles il fait craquer ses articulations de façon à produire le bruit de coups frappés. Il eût certainement fait une fortune s'il avait voulu s'exhiber en public.

La fraude, je le reconnais volontiers, ne se produit guère dans les cercles honorables que nous fréquentons. Mais il n'est pas suffisant de se garer de la fraude, il faut encore se prémunir contre l'erreur qui est plus redoutable; nous sommes les complices de notre propre illusion, laquelle nous joue souvent les plus vilains tours.

On se met à une table; on est sérieux, grave, solennel. On appuie les mains sur la table, et... la pression des doigts suffit pour déterminer des craquements que l'on peut confondre avec des phénomènes sonores. Il y a encore des craquements qui se produisent dans les meubles et qui sont dus à des causes toutes naturelles, comme les changements de température. Il est à remarquer que c'est aux changements de saisons que ces médianités spontanées se manifestent avec le plus d'intensité.

Quant à l'hallucination collective, le grand cheval de bataille de nos contradicteurs, je ne l'ai jamais observée. On peut la provoquer dans certaines conditions; mais lorsqu'on expérimente sérieusement, prudemment et quand on ne cherche pas volontairement à faire naître cette hallucination, on n'y est pas exposé.

Cependant, il ne faut pas s'y tromper, les expériences spirites, quand on s'y livre sans précaution, sans prudence, sans modération, prédisposent aux phénomènes automatiques du système nerveux, et l'automatisme sensoriel se traduit par des hallucinations.

Une des grandes difficultés de l'observation des coups frappés consiste dans l'incertitude de leur localisation. Il faut, pour les localiser approximativement une grande habitude; il faut avoir, par des exercices appropriés, habitué son oreille à reconnaître la direction des bruits entendus.

Généralement les raps se produisent dans un rayon qui ne dépasse pas deux ou trois mètres autour du médium; j'en ai rarement vu se produire au delà de cette distance.

Pour bien localiser les raps, j'ai eu l'idée d'ausculter le plateau de la table avec un stéthoscope. Il est possible d'obtenir ainsi la démonstration que le coup est frappé sur le plateau, mais les constatations de ce genre sont très difficiles parce qu'il s'agit de phénomènes très complexes; c'est pourquoi je me garderai de préconiser une méthode quelconque comme devant donner des résultats certains.

J'arrive maintenant à une série de mesures que je considère comme indispensables. Nos expériences sont de deux genres : il en est que nous faisons pour nous-mêmes, pour notre édification personnelle. Celles-là, nous pouvons les faire comme nous l'entendons dans la mesure de contrôle que nous jugeons utile. Mais pour les expériences que nous faisons avec l'idée de les opposer à ceux qui nient la possibilité des phénomènes que nous avons observés, nous devons prendre les précautions de nature à nous mettre à l'abri de toute critique.

La première objection que l'on nous fait est que ces phénomènes se produisent dans l'obscurité. Je reconnais que l'obscurité est, en effet, une très mauvaise condition d'expérimentation. Cependant elle est parfois nécessaire. Par exemple pour la production de phénomènes lumineux qui, pour la plupart, sont d'une très faible intensité. Il faut même que l'œil soit depuis un certain temps habitué à l'obscurité pour pouvoir les percevoir.

Mais les autres phénomènes peuvent et doivent être obtenus en lumière. Je ne veux pas dire que les phénomènes auront ainsi la même intensité que ceux produits dans l'obscurité. L'action de la lumière paraît nuisible aux phénomènes et elle les diminue. Peut-être cet effet est-il dû à des causes purement physiques. Mais on peut obtenir des coups frappés et des déplacements d'objets sans contact en pleine lumière. J'en ai maintes fois obtenu dans ces conditions.

Pour cela il est nécessaire de commencer l'expérience avec un éclairage suffisant, car les phénomènes sont très routiniers. Lorsqu'on a commencé à expérimenter dans l'obscurité, il est ensuite très difficile d'obtenir un résultat à la lumière.

En second lieu, il est utile d'éviter toute espèce de contact. Cette condition pourra parfois paraître excessive; elle est cependant nécessaire. Les médecins ont raison lorsqu'ils parlent de mouvements inconscients et involontaires. Nous l'avons tous constaté, lorsque la table commence à remuer sous nos doigts réunis, chacun accuse son voisin d'avoir poussé. Le voisin proteste et il dit : je vous assure que c'est vous; j'ai vu votre main remuer. Les uns et les autres ont raison. Il s'agit de mouvements inconscients, involontaires, et qui échappent par conséquent à notre observation. Des quantités d'expériences ont été faites sur ce point, les plus précises et les plus sérieuses. Les premières constatations remontent à plus de 70 ans; elles ont été faites pour la première fois en 1833 par Chevreul. Mais en accusant les médiums d'alors de fraude et d'imposture, Chevreul a commis lui-même une erreur. Il a démontré la fausseté de l'explication qui était

donnée par ces médiums des phénomènes produits par eux ; mais il n'avait lui-même aucune idée de la véritable nature du phénomène se manifestant à lui ; il a été expliqué 60 ans plus tard ; c'était l'automatisme psychologique, que Chevreul aurait découvert s'il avait tenu compte de tous les éléments de ses observations.

Nous ne devons pas tomber dans une erreur opposée. Lorsque nous voudrons démontrer l'authenticité de phénomènes de télékinésie, il sera nécessaire de nous assurer qu'il n'y a aucun contact, pas même celui des vêtements. Je le sais, cela est assez malaisé, même pour les phénomènes les plus faciles à obtenir. On remarque, en effet, que les vêtements du médium se gonflent et approchent du pied de la table. Cette observation, en particulier, a été faite par tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia. J'ai fait la même observation avec des médiums non professionnels et qui expérimentaient sans aucune préoccupation d'intérêt personnel.

Ce gonflement de la robe paraît même un phénomène médianique réel. Cela s'explique. On peut, en effet, supposer qu'on est en présence d'une force nerveuse se transmettant par les étoffes et en général par les objets d'origine organique plus facilement que par ceux d'origine minérale ou métallique.

Pour éviter toute cause d'illusion dans les raps, il conviendra de les obtenir sur un rythme déterminé, de les faire se répéter dans des conditions provoquées par la parole ou, ce qui sera préférable, par le geste.

L'UTILITÉ DES APPAREILS SCIENTIFIQUES

Le professeur Dessoir de Munich a reproché à nos phénomènes leur caractère qu'il a appelé catastrophique — c'est ainsi que je traduis le mot allemand dont il se sert. Il a voulu dire que le phénomène se produit brusquement à un moment où on ne l'attend pas et où l'attention est fatiguée, ce qui peut entraîner les plus graves erreurs d'observation.

Le moyen d'éviter ce reproche est de provoquer soi-même le phénomène sonore ou moteur au moment où on le veut, et cela est possible. Je n'affirmerai pas que ce résultat sera obtenu chaque fois qu'on le désire ; car nous avons affaire à des phénomènes très déconcertants : ce que l'on obtient avec un médium, on ne l'obtient pas toujours avec un autre. On se trouve souvent en présence de routines, d'entraînements particuliers individuels. Quand un médium est habitué à produire un phénomène dans des conditions déterminées, il lui devient impossible de se débarrasser de cette habitude. Mais en général, je l'ai observé bien des fois, lorsqu'on veut obtenir un coup frappé ou un léger déplacement, il suffit de serrer ou de frapper la main du médium ou même celle de son voisin à l'insu du médium. On obtient ainsi un phénomène au moment que l'on a choisi soi-même et lorsqu'on est bien préparé pour l'observer.

Enfin il y a les instruments enregistreurs. Notre président, M. de Fontenay, s'est acquis une véritable célébrité comme photographe. Ses photographies sont les plus belles que j'aie vues des phénomènes psychiques. Mais tout le monde n'a pas sa grande expérience et nous ne pouvons pas, chaque fois que nous expérimentons, appeler M. de Fontenay ; eût-il le don d'ubiquité qu'il n'y suffirait pas. Nous pouvons essayer de l'imiter, car la photographie est certainement le mode de contrôle par excellence.

Il y a encore les instruments de mesure, de pesage, On vous en montrera un ce soir même. Quant à moi, je dois dire que j'ai été très malheureux dans mes essais en cette matière.

Un de mes amis qui était médecin et qui possédait un talent de serrurier remarquable, m'avait fabriqué une petite balance pour les raps. C'était une balance très fine, très légère, avec de minuscules plateaux en os. La première fois que j'ai voulu m'en servir, elle a été brisée.

D'autres fois, j'ai essayé de faire produire des raps sur des tambours, sur la membrane desquels j'avais versé du pulvérin. J'espérais obtenir ainsi des figures géométriques dont un savant que j'aperçois ici pourrait vous dire le nom, ce dont je suis incapable. Mais je n'ai jamais obtenu de raps sur ces tambours.

Evidemment il faut, lorsque nous essayons d'employer des procédés scientifiques dans nos expériences, nous attendre à bien des mécomptes. Ce n'est cependant pas une raison pour ne pas les employer. Il se peut que les conditions dans lesquelles j'ai opéré aient été très défectueuses.

J'ai fait aussi des essais avec le phonographe et j'ai également été malheureux : il m'a été impossible d'enregistrer des raps. Je dois reconnaître que la principale coupable en cette affaire a été ma maladresse. J'ai voulu mettre mon expérience ou plutôt mon inexpérience à l'essai ; j'ai fait chanter dans le pavillon de mon phonographe et je n'ai pas réussi davantage à inscrire la voix du chanteur. (*On rit.*) Il sera donc facile de trouver parmi vous des expérimentateurs plus habiles.

MÉFIEZ-VOUS DES PERSONNIFICATIONS MÉDIUMNIQUES !

Quant à moi, je me suis borné à vous indiquer un certain nombre de procédés qui me paraissent présenter des garanties pour la constatation objective et matérielle des phénomènes. J'arrive tout de suite à un point très intéressant qui concerne l'expérimentateur lui-même.

Je commencerai par l'expérimentateur le plus important, celui qu'on appelle souvent l'esprit. Pour

éviter toute affirmation qui ne soit pas controversée, je me bornerai à l'appeler la personnification. Cette personnification pourra être étudiée plus facilement dans les phénomènes intellectuels que dans les phénomènes physiques.

Quelle est exactement la nature de la personnification? Elle est très variable. Voici la liste des différentes personnifications avec lesquelles j'ai eu des interviews : Dieu lui-même, Jésus-Christ; certains de mes amis ont été favorisés de la présence de Jehovah. Puis Satan, divers autres démons de moindre importance; enfin nous-mêmes; j'ai obtenu des phénomènes dans lesquels la personnification disait : « Je suis vous-même, votre subconscient. » J'ai eu des fées, des anges et enfin des esprits, cela a été le cas le plus général. Je dois dire qu'à mesure que les séances se multiplient, la personnification prend peu à peu, plus nettement, l'allure spirite. Elle déclare être l'esprit d'un mort ou quelquefois d'un vivant.

Quelle qu'elle soit, la personnification doit être traitée comme elle désire l'être. Toutes les fois qu'on se mettra en opposition avec elle, il y aura des chances de n'obtenir aucun résultat. Cela s'explique dans toute hypothèse, qu'on admette la réalité de l'hypothèse spirite ou l'hypothèse d'une intelligence d'une autre nature, par exemple d'une conscience collective qui se manifeste. Dans tous ces cas, il est évident que si nous nous mettons mal avec l'expérimentateur le plus important, nous n'obtiendrons pas grand'chose. Je conseille donc d'avoir pour lui les plus grands égards, d'essayer d'entretenir avec lui les meilleures relations. On s'en trouvera toujours très bien. Quelles que soient les qualités que présente une personnification, qualités qui en font l'identité et la continuité, qu'elle soit timide, confiante ou autoritaire, ou qu'elle ait des défauts, surtout des défauts d'éducation, il faut toujours la bien traiter. L'important est d'analyser son caractère.

La personnification, quelque étonnement que cela puisse causer parmi vous, est éminemment suggestible. Elle est très accessible aux compliments; en la flattant, vous arriverez souvent à lui faire faire ce que vous désirez. Voici un procédé très simple. On lui dit : « Dans tel autre cercle la personnification fait cela. » Vous verrez que généralement la personnification de votre cercle ne voudra pas être inférieure à celle des autres groupes.

On a très souvent observé la mégalomanie des personnifications. Je suis sûr de ne pas me tromper en disant que dans la plupart des expériences que vous avez faites, vous vous êtes trouvés en présence d'esprits supérieurs. Il en est bien qui se disent dans les ténèbres, dans la souffrance; mais il y a toujours à côté d'elles celui qu'on appelle avec tant d'exactitude le guide : celui-là généralement est un esprit très supérieur; non seulement il a une haute opinion de lui-même, mais encore il vous dira que vous êtes chargés d'une grande mission.

Ce sont là des caractères très étranges qui font ressembler beaucoup ces personnifications à des personnalités secondes. En les prenant par leurs petits défauts, vous arriverez à obtenir d'elles beaucoup de choses que vous n'obtiendriez pas autrement. Cela ne vous donnera peut-être pas la certitude d'obtenir des phénomènes, mais au moins vous aurez des promesses et c'est déjà quelque chose. (*On rit.*)

Enfin il faudra vous observer vous-mêmes, être bien persuadés que vous êtes en présence de quelque chose de sérieux et de grave. Nous ne savons pas exactement ce qu'il y a derrière ces phénomènes; il n'est donc pas prudent de les prendre en plaisantant, de les traiter comme un jeu. Dans tous les cas, si on le fait, on n'est pas, je crois, dans un état d'esprit vraiment scientifique.

Le premier point à étudier en présence d'une personnification sera son identité. Presque toujours les personnifications sont très loquaces toutes les fois qu'elles développent des idées générales; elles le font alors souvent très bien, avec beaucoup d'éloquence, de chaleur et de sentiment, et elles donnent à ce point de vue des communications très remarquables. Mais les personnifications disposées à répondre à un interogatoire sur leur état civil sont beaucoup plus rares. On en trouve cependant et lorsqu'on a la chance de les rencontrer, il faut avoir soin de vérifier leurs assertions.

Mais ici attendez-vous à des déboires. Ne nous en étonnons pas trop : les enquêtes n'aboutissent pas toutes à des résultats favorables et il faut penser qu'un fait positif bien démontré suffira à lui seul pour établir une thèse que mille expériences négatives ne suffiraient pas à renverser.

LE RÔLE DE LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

Malheureusement le problème de l'identité des communicateurs me semble insoluble pour plusieurs raisons. En effet, les indications que vous donnera le personnification sur son état civil seront connues de vous ou elles ne le seront pas. Si elles sont connues, vous vous heurtez immédiatement à une grosse objection qui a un fondement sérieux, c'est la communication de pensée. Et quand je parle de pensée, je m'exprime peut-être mal : ce n'est pas la pensée qui se transmet, mais quelque chose de plus intéressant que la pensée consciente, probablement l'image mentale.

Ce point a été signalé il y a quelques années par Lodge lorsqu'il parlait de l'expérience cruciale qu'on doit faire en matière de psychisme; il se demandait si le mécanisme de la transmission de la pensée n'était pas un mécanisme physique. Je crois que la question

peut être résolue par l'affirmative. C'est, me semble-t-il, la trace existant dans le cerveau qui est perçue par un cerveau voisin, et voici ce qui me fait penser qu'il en est ainsi.

Lorsqu'on rappelle le souvenir d'un objet vu dans l'enfance et qu'on n'a plus revu depuis, l'image de cet objet se présente avec les dimensions relatives qu'elle avait pour le percipient au moment où il a éprouvé sa perception.

Pardonnez-moi ce galimatias psychologique que je ferai mieux comprendre par un exemple. Supposons l'image d'une cheminée. Les enfants voient les cheminées très hautes parce qu'elles sont au-dessus de leur front. Eh bien! j'ai entendu des médiums faire des descriptions d'appartements très grands dans lesquels les cheminées étaient très hautes ; alors qu'en réalité, ces cheminées et ces appartements étaient de dimensions ordinaires. Mais la personne dont le médium décrivait un parent mort, et la chambre que le défunt avait habitée, conservait l'image de l'appartement tel qu'il l'avait vu lorsqu'il était enfant; l'image en était restée dans son esprit avec les dimensions relatives qu'elle avait pour lui à ce moment.

Quelquefois l'image est symétrique — le fait est plus rare, mais il se produit — c'est-à-dire que l'appartement est décrit non pas comme il est réellement, mais comme s'il était vu dans une glace. Les objets qui sont à droite sont transportés à gauche. Il y a là une seconde raison de penser qu'on est en présence d'un phénomène matériel et non immatériel, physique et non purement intellectuel.

Dans le premier cas, nous sommes en présence de traces cérébrales ou de quelque chose qui a une dimension relative, qui, par conséquent, est d'ordre physique; dans le second cas, nous sommes en présence d'un objet qui apparaît sous la forme d'une figure symétrique, c'est-à-dire de quelque chose qui suggère une image matérielle vue à contre sens.

J'ai encore d'autres raisons qu'il serait peut-être trop long d'exposer, mais qui aboutissent à la même conclusion : l'une de ces raisons est la confusion des images. Le caractère principal de la pensée est l'unité; si une pensée se transmet, elle se transmet dans son ensemble. Si une image est perçue — je parle d'une image matérielle inscrite en quelque sorte comme une photographie dans les cellules cérébrales — elle peut se transmettre avec ses accessoires et avec les images voisines. Il arrive très souvent, c'est un fait d'expérience journalière — que les images se mélangent : par exemple, on voit une personne affublée du costume d'une autre. Notre entendement a fait une synthèse de deux images dont les éléments sont inégalement perçus. On aura vu l'aspect physique d'une personne et le costume qu'avait sa voisine.

Toutes ces raisons justifient l'hypothèse que j'indiquais; ce n'est qu'une hypothèse et je n'affirme rien, je vous livre simplement le résultat de mes réflexions pour montrer sur quel point peut porter l'examen. Il me semble possible, en étudiant cet ordre de phénomènes, de trouver la réponse à la question à laquelle le professeur Lodge attache une si haute importance, celle du mécanisme physique de la transmission de la pensée. Si nous arrivons à établir positivement qu'il en est ainsi, vous ne sauriez imaginer quelles conséquences importantes nous pouvons en tirer même au point de vue de la direction de nos phénomènes.

LES PRÉMONITIONS

Un autre point intéressant est la prémonition. Lorsque nous pourrons réunir un ensemble de prémonitions bien démontrées, nous serons en présence d'un ordre de faits qui soulèveront les problèmes les plus graves. Mais bien entendu pour qu'une prémonition ait quelque valeur, il faut qu'elle ait précédé l'événement et non qu'elle l'ait suivi. On a raison, en effet, de dire que la plupart de nos prophéties apparaissent seulement après que l'événement s'est produit.

Mais comment faire constater l'authenticité de notre prémonition sans s'exposer à être traité, en cas d'insuccès, de mauvais prophète, ce qui est toujours désagréable? On peut déposer chez un notaire l'indication du fait annoncé et s'il se réalise faire ouvrir le pli conservé ainsi dans des conditions qui sont de nature à donner toute garantie. Il n'est pas suffisant d'écrire des lettres ou des cartes postales à des amis. Car nous pouvons être accusés — on est si bienveillant pour nous! — d'avoir écrit après coup. Les notaires ont jusqu'à présent tout au moins échappé aux soupçons dont on nous gratifie : on n'accusera pas, je pense, un notaire d'avoir commis un faux, dans l'intérêt des phénomènes psychiques.

J'ai obtenu deux ou trois prémonitions intéressantes qui se sont réalisées dans une certaine mesure quoique jamais bien complètement. Lorsque j'ai cru en avoir une bien nette, j'ai écrit des cartes postales à des amis, où je disais ce qui m'était annoncé. Malheureusement, jamais aucune de ces prédictions ne s'est réalisée. Vous voyez que j'ai subi bien des échecs. C'est à se demander si nous n'avons pas affaire à des lutins malicieux qui assistent à nos expériences, se moquent de nous et nous trompent.

Mais cela ne m'a pas découragé; j'ai acquis la certitude que nous sommes en présence de phénomènes vrais, si je n'ai pas réussi à les enregistrer, cela ne veut pas dire que d'autres ne réussiront pas. Multiplions donc nos expériences et soyons assurés

qu'un jour viendra où des praticiens plus habiles que moi les feront inscrire par des instruments appropriés. Crookes, Richet et les expérimentateurs de l'Institut Général Psychologique est déjà obtenu, en cette matière, des résultats importants.

J'aurais encore bien des idées à vous présenter sur le sujet. Mais je ne veux pas abuser de votre obligeance et je vous remercie de la bienveillance avec laquelle vous m'avez écouté pendant si longtemps.

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS Xx

Etudes expérimentales

Suite; voir la livraison d'Avril et les suivantes)

XV

TRANSPORT DE PARTICULES SOLIDES

L'expérience que je viens de décrire fut suivie d'autres, dans lesquelles il s'agissait de détacher et de transporter les particules de la mine de plomb d'un crayon à une distance de plusieurs centimètres.

Elles ont été faites dans la nuit du 10 décembre 1893, après une séance officielle, très réussie.

Le crayon en question possédait à son bout inactif un petit cylindre de gomme élastique, propre, qui ne laissait aucune trace sur le papier.

Le premier essai est fait par Mlle Marie. En tenant le crayon à l'envers elle essaya de dessiner avec. Le résultat fut négatif.

Alors Eusapia mit sa main droite sur celle de Mlle Marie, qui tenait le crayon.

Une minute après, la gomme du crayon, conduite par Eusapia, dessina plusieurs lignes courbes, manifestement produites par la mine de plomb, apparemment transportée du bout taillé du crayon sous la gomme, d'une manière inaperçue.

Ces traces cessaient immédiatement, lorsque Eusapia retirait sa main.

La même expérience, répétée avec ma femme, réussit cette fois : sur le papier apparut d'abord une ligne droite et ensuite la lettre M.

Ce succès m'engagea à tenter l'expérience moi-même.

Je pris donc le crayon, la gomme en bas, Eusapia posa sa main sur la mienne, et nous entendîmes le « courant ». Nos mains se trouvaient à la pleine lumière d'une lampe à pétrole et tout près d'elle.

— Sentez-vous le souffle froid? demanda Eusapia.

— Rien de bien net, répondis-je.

— Et moi je le sens déjà! Et après avoir prononcé ces mots, elle fit quelques passes avec sa main, comme si elle avait voulu descendre les molécules de la mine de plomb, du bout taillé du crayon, au bout inférieur, où se trouvait la gomme. Puis, remettant sa main sur la mienne, elle dit :

— Ecrivez maintenant!

Et en effet, sous ma direction cette fois, la gomme traça plusieurs lettres. *Elles devenaient plus pâles, lorsque Eusapia tenait sa main au-dessus de la mienne sans la toucher, et disparaissaient complètement avec l'éloignement de sa main.*

Il était 2 heures du matin et je ne voulus pas la fatiguer davantage.

Mais quelques jours après, également à la suite d'une séance officielle, je repris ces essais.

La séance ne fut pas très bonne, à cause des ennuis procurés au médium par la façon d'être de M. Bronislas Reichman, à la fois méfiante et sans franchise. Mais peu à peu il se calma, et lorsque tout le monde partit, je priai M. le Dr Meyzel, sympathique au médium, de rester, pour faire encore quelques expériences supplémentaires.

Eusapia regagna peu à peu sa bonne humeur et se montrait plutôt favorablement excitée par sa lutte contre les incrédules.

J'avais pris une main du papier écolier achetée dans la journée; nous l'avions soigneusement visitée et posée sur la table.

Eusapia répéta d'abord la dernière expérience toute seule; puis avec mon doigt, et enfin avec le doigt du docteur.

Tous ces essais réussirent; et encouragée par le succès, elle posa le crayon sur la table et écrivit tout simplement avec son doigt, préalablement visité par nous.

A vrai dire, elle n'écrivit pas, car elle ne sait pas écrire : c'étaient des lignes courbes, des zigzags, quel-

quefois des lettres, plus ou moins correctes, mais cela ne diminue pas l'importance du phénomène.

L'expérience paraissait comme si les particules du crayon (qui reposait à côté) avaient été attirées par le « courant », rassemblées sous le doigt, et enfin déposées sur le papier, au fur et à mesure du déplacement de la main. Quelquefois elle prétendait même sentir sous son doigt « comme un tout petit bout de crayon ». Il n'y avait cependant rien sous son doigt.

Ensuite, elle prit tout un paquet de feuilles, et dessina un zigzag sur la première. Rien n'apparut. Mais nous trouvâmes le signe en question *sur la huitième page* du paquet!

C'était comme si les particules de la mine de plomb avaient traversé sept feuilles, ou du moins comme si elles s'étaient glissées là, de côté, par l'entrebâillement du paquet.

Voyant ce résultat, je remis au médium une planchette de bois blanc, pour essayer, si les signes ne se montreraient pas au revers du bois.

Et réellement, le dessin fait sur la planchette, apparut sur sa surface inférieure.

Même réussite sur le plateau de la table. Et cette fois le signe fut fait au-dessus du plateau, sans le toucher, *en l'air*. Au même instant, nous entendîmes *le grattement* d'un crayon sous la table — et c'est là que fut trouvé le signe!

Pendant que nous répétions la même expérience, Eusapia s'écria tout à coup :

— Je sens sous ma main un morceau plus large de mine de plomb... comme un crayon de menuisier!

Et en effet, la ligne tracée sous la table, fut cette fois beaucoup plus large — et un crayon de ce genre ne se trouvait pas dans la maison.

Si, au moment de l'expérience, j'approchais la lampe, les traces devenaient plus pâles, pour disparaître complètement avec une trop vive lumière à côté. Elles s'accentuaient au contraire graduellement, si j'éloignais la lampe. Mais, en général, dans toutes ces expériences, la lumière fut suffisante pour bien se rendre compte des conditions.

Une dernière expérience dépassa encore les précédentes.

L'autre partie de la main du papier écolier resta sur mon bureau, à 1 m. 50 d'Eusapia; elle décida d'étendre son influence jusque-là.

Elle allongea sa main et, avec un visible effort traça un signe en l'air, puis s'écria :

— *È fatto!*

Le signe correspondant, au crayon, fut trouvé sur la première feuille du paquet...

Et maintenant qu'on me permette encore une remarque de nature théorique.

Je ne prétends pas que toutes ces expériences ont été dues à l'action des rayons rigides. Je crois, au contraire, que si, dans les premières, cette action est très probable, elle s'élargit peu à peu par le concours prépondérant et même unique en dernier lieu, d'un autre agent, celui du double du médium.

Avec Mlle Tomczyk, spécialisée dans cet ordre de recherches, je puis toujours distinguer l'action des rayons rigides de celle d'une main fluidique; mais avec Eusapia Paladino, habituée à ce dernier mode d'action, le passage est difficile à saisir, et il a dû s'effectuer assez vite, sous l'influence de l'habitude.

En tout cas, je n'ai jamais observé une action, incontestablement due à ces rayons, et dépassant une distance de 50 centimètres.

XVI

QUELQUES EXPÉRIENCES ÉLECTRIQUES
LA DÉCHARGE DES ÉLECTROSCOPES

Voici d'abord un essai, sans importance au point de vue électrique, mais instructif pour la question des rayons.

Dans un circuit électrique (fig. 14), contenant une pile (P) et une sonnerie (S), les bouts du fil isolé ont été roulés en spirale, afin de conserver plus facilement une position donnée, et leurs bouts proprement dits, dénudés et laissés droits et parallèles,

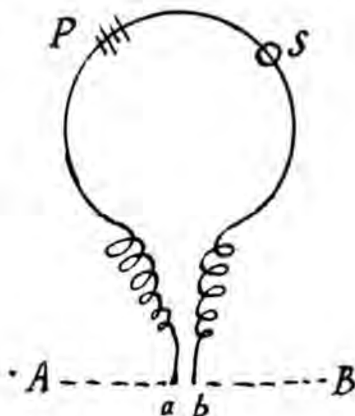


Fig. 14.

avec un écartement de 1 à 2 centimètres. Lorsque *a* et *b* entraient en contact, la sonnerie marchait, autrement elle restait silencieuse.

Il s'agissait de produire ce contact à distance, au moyen de rayons rigides, les mains du médium étant tenues dans la position des lettres A et B.

L'expérience réussit. Les bouts des fils *a* et *b*, poussés par les rayons l'un vers l'autre, entrèrent en contact et la sonnerie se fit entendre.

Cet essai prouve, une fois de plus, que les rayons

provenant de chaque main du médium peuvent être assez rigides pour *pousser* mécaniquement.

D'un autre côté, en approchant les mains et les fils, on a pu constater, que même un rapprochement de 1 millimètre (avec la probabilité que le fil fluidique réunissait simultanément et les mains du médium et les fils), ne suffisait pas à faire marcher la sonnerie. Autrement dit, le fil fluidique ne conduit pas à un degré suffisant, pour laisser passer un courant de quelques volts. Le conduit-il à un degré quelconque? N'ayant pas alors sous la main un galvanomètre suffisamment sensible, je fus obligé de remettre cette étude à une autre occasion.

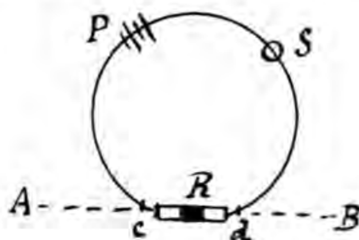


Fig. 15.

En fermant le circuit, et en y introduisant encore un radioconducteur Branly (R, fig. 15), c'est-à-dire un tube en verre, hermétiquement fermé et contenant une pincée de limaille, entre deux contacts métalliques, on avait tout ce qu'il fallait pour déceler l'action d'une onde hertzienne à petite distance. Dans ces conditions, en tournant à côté de ce circuit une machine Wimshourst, modèle moyen, en écartant complètement les excitateurs et *sans produire une décharge disruptive visible*, on faisait tout de même marcher la sonnerie.

Or, quelle que fût la position des mains du médium, A, B ou une autre, aussi proche que possible, il n'y eut aucune action. Je dois ajouter que dans les mêmes conditions, un petit tube contenant un sel de radium, n'agit pas non plus. Mais un faible courant électrique direct agissait parfois. Si par exemple, en fermant ce court-circuit aux bornes du radioconducteur *c*, *d*, on faisait passer un courant de dérivation à travers la limaille de d'appareil, ce faible courant suffisait à améliorer la conductibilité, et la sonnerie marchait, même après la rupture du court-circuit (1).

Les rayons rigides, agissant dans les mêmes conditions, ne pouvaient pas remplacer ce faible courant. Peuvent-ils « ioniser » l'air, c'est-à-dire le rendre conducteur, pour des charges électrostatiques?

Voilà ce qu'il fallait surtout savoir, vu la grande importance de ce phénomène dans la science actuelle depuis les mémorables découvertes de M. et Mme Curie.

Le premier essai, concernant la décharge des électroscopes, par la médiumnité de Mlle Tomczyk, a été fait chez moi, à Varsovie, avec un électroscope pour projections. Les mains du médium, comme telles, n'avaient aucune influence sur la boule chargée de l'appareil. Quant aux rayons rigides, il fallait, pour en constater l'action, préciser bien le moment, où ils sont déjà formés; et comme ils restent presque toujours invisibles, je me suis, dans ce but, servi de leurs propriétés mécaniques.

L'électroscope étant trop lourd pour être remué par ces rayons, je le posai sur une grande éponge plate (fig. 16, *e*).

De cette façon, tout en restant debout, il pouvait être penché à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, sous une très faible pression.

A et B indiquent la position des mains.

L'électroscope remua d'abord, en prouvant que les rayons agissaient déjà, mais il ne se déchargea pas.

Ensuite, lorsque le courant devint manifestement plus fort, la décharge eut lieu.

Elle s'accomplissait graduellement, lorsque la distance qui séparait les mains de la boule, atteignait 10 à 12 centimètres.

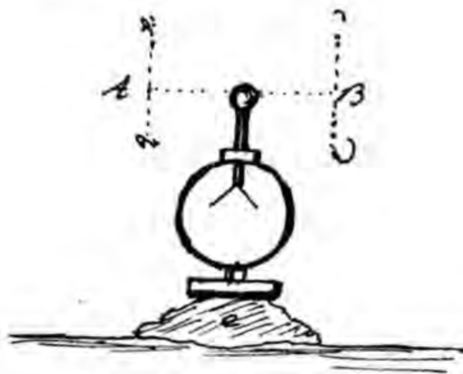


Fig. 16.

Elle était un peu plus rapide, et s'accomplissait par saccades, lorsque le médium promenait ses doigts transversalement sur les ligne *ab* et *cd*.

Encore plus vite, s'il les balançait sur la ligne AB, en s'approchant et en s'éloignant de la boule.

Il est évident, que c'est le contact du fil fluidique qui disperse l'électricité, et que sa conductibilité augmente avec le raccourcissement, et diminue avec la prolongation.

(1) J'avais présenté mes recherches sur la théorie des radioconducteurs au Congrès des Nationalistes Polonais à Lemberg, en 1908. Elles ont été faites à Paris au siège de l'Institut Général Psychologique grâce à l'obligeance de M. Youriévitch. Malgré leur caractère purement physique, elles présentent un certain rapport avec mes expériences médiumniques ultérieures — mais la complexité de ces questions demanderait une étude à part.

Lorsque le médium rapprocha ses mains à une distance de 4 à 5 centimètres, la décharge fut immédiate.

Avant ces expériences, j'avais fait une petite étude, concernant la conductibilité de différents fils et autres objets non conducteurs.

Un fil à coudre ordinaire, déchargeait l'électroscope assez facilement.

Un cheveu du médium n'agissait pas, à cause de sa graisse.

Un fil de soie restait d'abord sans action, mais il suffisait de le manier quelques minutes entre les mains, pour le rendre conducteur. Mes mains à moi avaient sous ce rapport la même influence que celles du médium, car il ne s'agissait que de l'influence de l'humidité. Un tube de verre, de près d'un mètre de longueur, présentait des traces de conductibilité, qui augmentait sensiblement, après quelques passes longitudinales.

Des passes, faites sans contact, mais de très près et lentement, agissaient encore, quoique beaucoup plus faiblement.

Lorsque les mains étaient tout à fait sèches, les passes directes électrisaient au contraire le verre, et augmentaient la charge (positive) de l'électroscope.

Une toile d'araignée restait inactive.

Le bois blanc déchargeait très bien, le bois dur et sec, très mal ; la corne, la résine, un tube en caoutchouc, etc., point du bout. Mais il était à remarquer, que même avec la plupart des mauvais conducteurs, on arrive tout de même à décharger l'électroscope, en insistant un peu ; c'est-à-dire, en prolongeant l'action, ou bien en renouvelant les contacts (des objets tenus dans la main). Au contraire, un fil de soie, qui déchargeait déjà très bien, devient inactif, après un séchage par échauffement. Il en est de même pour une plaque de verre qui, dans les conditions ordinaires, décharge très bien, en répétant les contacts. On dirait que le mauvais conducteur « apprend » à conduire, par l'exercice. Ce fait tient peut-être en partie à l'accumulation de l'humidité des mains (dont la transpiration insensible peut être rendue visible à l'aide d'un arrangement télescopique spécial), mais aussi grâce à une sorte d'entraînement de la charge électrique elle-même, remarquée déjà par Faraday. On sait que, pour obtenir le *maximum* de longueur d'une étincelle, on ne doit pas dès l'abord écarter trop les électrodes, mais qu'il faut aller graduellement. De même pour l'obtention d'un arc voltaïque : il faut d'abord rapprocher les charbons, pour favoriser la formation entre eux d'une sorte de « pont » conductible.

Dans le vide, c'est, suivant la spirituelle remarque de M. Villard, une sorte de « fil idéal » qui se forme et qui conduit l'électricité. Il présente peut-être une certaine analogie avec le fil fluidique dans l'air, comme en général une certaine analogie ne peut pas être niée entre les rayons rigides et les rayons cathodiques. Mais mon intention n'est pas d'aborder ces questions théoriques ; je voulais seulement faire observer, qu'il faut s'abstenir d'une conclusion simple dans ces phénomènes compliqués. Aujourd'hui, sous l'influence de la théorie régnante, on est disposé à réduire toutes les formes de dispersion électrique à *l'ionisation*. Les rayons ultraviolets, les rayons cathodiques, ceux de Lenard, de Röntgen, de Ségnac, les flammes, les corps incandescents, certaines réactions chimiques, enfin les corps radioactifs y compris l'air ambiant — tout cela est sensé agir par l'*ionisation*, qui doit expliquer tout. Or, je crains qu'on se paye un peu de mots, car l'ionisation elle-même me paraît encore loin d'être expliquée.

Si donc, après avoir constaté la décharge médiumnique des électroscopes, on en conclut que le corps humain, lui aussi, possède des « propriétés radioactives », la propriété de l'ionisation de l'air, en particulier, je crois qu'on se hâte trop, et que le corps humain, *dans certaines conditions exceptionnelles*, peut bien posséder la faculté de décharger un corps électrisé à petite distance, tout en étant privé de la radioactivité proprement dite.

Mon opinion personnelle va plus loin. Je crois que les récentes découvertes médiumniques jetteront une nouvelle lumière sur le mécanisme de certains de ces faits purement physiques, insuffisamment expliqués.

Mais le nombre de mes essais étant encore trop restreint, je m'abstiens pour le moment de toute hypothèse. Je me borne à une exposition de faits.

L'expérience de la décharge des électroscopes a été répétée au laboratoire de l'Université russe de

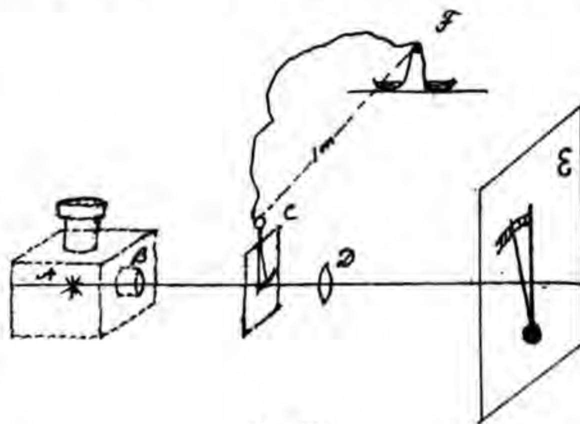


Fig. 17.

Varsovie, grâce à M. A. Trusiewicz, assistant à la chaire de physique, qui se donna la peine d'une installation précise dans ce but.

La figure 17 représente le schéma de cette installation. A, est la lanterne de projection ; B, son « condensateur » ; D, l'objectif ; E, l'écran, sur lequel la déviation de la feuille d'or de l'électroscope est rendue facilement appréciable par l'agrandissement de son ombre et par une échelle graduée ; F, l'isolateur-transmetteur de Mascart, réuni à l'électroscope à l'aide d'un fil de cuivre isolé, de 1 m. de longueur.

L'électroscope, chargé négativement à l'aide d'un bâton d'ébonite, n'a pas été influencé directement, mais par l'intermédiaire de ce fil, l'action des rayons rigides ayant été dirigée contre la boule du transmetteur.

Elle fut plus faible que dans mes expériences précédentes. Se sentant un peu énervée, la somnambule approchait ses mains davantage.

A une distance de 4 centimètres, aussi bien au repos qu'avec quelques mouvements transversaux, l'action fut lente et tout à fait comparable à celle d'une petite flamme. La feuille d'or descendit graduellement de 7° à 3°.

Avec une seule main, approchée par en haut, et à la même distance, l'effet fut à peu près le même.

Dans les deux cas, le médium retira ses mains trop tôt, c'est-à-dire avant la décharge complète, « à cause d'une douleur trop vive », et la position de la feuille d'or resta stationnaire. Ce qui prouve, que l'action des rayons rigides *ne se prolonge pas d'elle-même*.

Il aurait été important, de constater l'action inverse de ces rayons : leur faculté de *charger* l'électroscope neutralisé.

Cette action a été essayée, mais avec un résultat absolument négatif.

Les premières expériences concernant la décharge, électrique médianimique ont été exécutées à l'Institut Général Psychologique avec E. Paladino.

Le rapport en donne des détails, quoique, comme toujours, sans conclusion nette :

« (1905-26 juin). — L'électroscope de Curie avait été chargé avec une plaque d'ébonite. M. Courtier demanda à Eusapia d'approcher ses doigts de la platine de l'électroscope, sans la toucher. Eusapia tint ses doigts à 3 *ou* 4 *millimètres* du bord de la platine » (une distance si petite ne pouvait pas donner de certitude). « La feuille de l'électroscope tomba, non point brusquement, mais rapidement cependant, sans que M. Courtier ait surpris de contact.

« L'expérience fut répétée le lendemain avec M. Branly, sur un électroscope allemand de Geitel, construit pour les observations sur l'électricité atmosphérique. La boule de cet électroscope est constituée par un cylindre de 10 centimètres de hauteur sur 49 millimètres de diamètre et offrant, par conséquent, une grande surface d'influence. L'appareil était placé sur un petit guéridon, tout à côté d'une lampe. M. Courtier observait la feuille de l'électroscope ; M. Branly contrôlait les mains. *Il semble*, qu'Eusapia ait, par deux fois, à moins d'un instant de fatigue ou d'inattention des observateurs » (on ne devrait pas faire des expériences de ce genre, si l'on se fatigue si vite !), « déchargé complètement l'électroscope sans contact. Cette fois encore la chute de la feuille n'avait pas paru aussi brusque à M. Courtier, que dans le cas d'un contact. » (L'opinion de M. Branly et la distance des mains ne sont pas indiquées.)

« En 1907, M. Youriévitch constata à plusieurs reprises des décharges d'un électroscope à boule de M. Branly, Eusapia tenant ses mains *à 5 ou 6 centimètres* de l'appareil. Elle signala, qu'elle se mettait dans un état psychologique de volonté énergique, pour obtenir le phénomène, et que, pour pouvoir le réaliser, elle devait sentir comme un picotement à l'extrémité de ses doigts. » (Rapport, p. 52 et 53.)

A une des séances de l'Institut, à laquelle j'avais assisté (le 25/10 07), on appliqua la décharge de l'électroscope, comme moyen de contrôle, pour le phénomène du pèse-lettres. On s'imaginait que, puisqu'un contact passé sur le plateau du pèse-lettres déchargeait immédiatement l'électroscope, avec lequel il était en communication électrique à distance, on aurait de cette façon une preuve de la fraude, c'est-à-dire du contact normal du pèse-lettres. On n'a pas réfléchi, que si l'action médiumnique décharge les électroscopes sans contact, cette décharge ne pouvait plus servir comme preuve du contact normal, dans le cas d'abaissement du pèse-lettres. Toute cette laborieuse installation, très précise et très scientifique, au point de vue de la science actuelle, était donc complètement inutile et même irrationnelle, puisqu'elle pouvait induire en erreur.

Eusapia était mal disposée ce soir-là, et l'abaissement du pèse-lettres ne réussit pas. Mais eût-il réussi admirablement, que l'électroscope aurait pu être déchargé quand même, et le Rapporteur de l'Institut n'aurait pas sans doute manqué d'inscrire ce fait parmi les preuves de « supercherie ».

Cet exemple fait pendant au fil fluidique photographié.

Dans les deux cas, le bon sens et l'esprit scientifique de l'époque se trouvent en contradiction avec la méthode vraiment scientifique, c'est-à-dire *conforme à la nature des phénomènes*.

XVII

MES PREMIÈRESS EXPÉRIENCES CONCERNANT LES RAYONS X^x

Cette question est toute neuve. Les premières expériences qui la concernent ont eu lieu au mois d'octobre 1909, pendant le troisième séjour de Mlle Tomczyk dans ma maison à Wisla.

On se rappelle, qu'en écrivant la première partie de mes articles, je ne croyais pas encore à la possibilité d'une action actinique à travers un châssis hermétiquement fermé. Il faut donc que je raconte comment la conviction contraire s'imposa à mon esprit, et comment je suis arrivé à distinguer les rayons « X^x » de tous les autres, qui leur sont, plus ou moins, analogues.

Parmi les phénomènes lumineux, dans le sens le plus large du mot, je connaissais déjà trois catégories bien distinctes :

1° Les points, les zigzags, les flammes, les éclairs, parfaitement visibles, et pouvant, à la rigueur, s'imprimer eux-mêmes sur la plaque sensible, ou bien radiographier, en les éclairant, des objets visibles, posés sur la plaque. On réussissait rarement, mais en principe c'était possible;

2° Les éclairs invisibles, plus actiniques, mais ne différant des phénomènes précédents que par leur invisibilité, et également incapables de traverser les écrans, opaques pour la lumière ordinaire;

3° Les rayons inconnus, invisibles, encore plus actiniques, et *capables de traverser certains écrans.*

Mais ma connaissance de cette dernière catégorie était extrêmement vague. J'avais plutôt un soupçon de leur existence, qu'une conviction établie par l'expérience. Je savais seulement, que par leur intervention, les rayons rigides, inactiniques en eux-mêmes, purent cependant s'imprimer à travers un carton assez épais. C'était tout.

Ce qui me frappa surtout dans cette évolution, c'est la croissance de l'action actinique dans le rapport inverse de la visibilité. Il devenait probable que nous étions là en présence de vibrations très courtes, très rapides, appartenant au côté droit du spectre et plongeant dans l'ultra-violet, inaccessible à notre rétine.

Pour montrer la différence dans l'action actinique de la première et de la troisième des catégories citées, je vais donner un exemple :

J'avais eu dernièrement l'occasion d'expérimenter avec un médium masculin, qui ne désire pas être nommé (nous le nommerons M. N.) et qui est particulièrement fort dans la production des lumières visibles (sauf les éclairs). Une séance entière avait été consacrée à l'étude des points et flammes médianiques, qui apparurent pendant deux heures consécutives, presque sans interruption. J'en profitai, pour mettre une plaque sensible sous les quatre doigts des deux mains du médium. Elle y resta *cinq minutes*, pendant lesquelles les lumières ne cessèrent pas de se manifester, d'abord à gauche, puis des deux côtés, avec prépondérance du côté droit. Eh bien, malgré cette longue pose, le côté gauche ne donna presque rien (fig. 18) et sur le côté droit, on voit seulement deux taches, illuminant l'épiderme. Placé à côté de cette épreuve le cliché n° 19 représente une boule de rayons X^x obtenue avec Mlle Tomczyk après une pose de 20 secondes seulement.

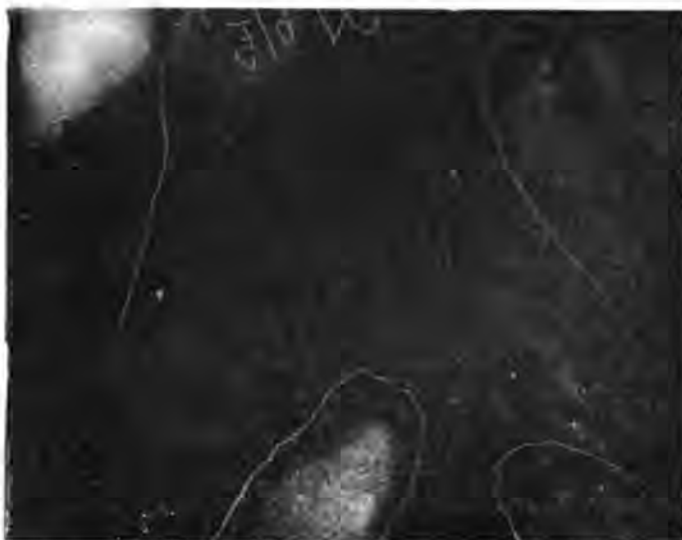


Fig. 18

A l'époque indiquée j'étais absorbé par l'étude des stades intermédiaires dans l'évolution du courant, et pour préciser mieux mes idées, j'avais imaginé l'expérience suivante.

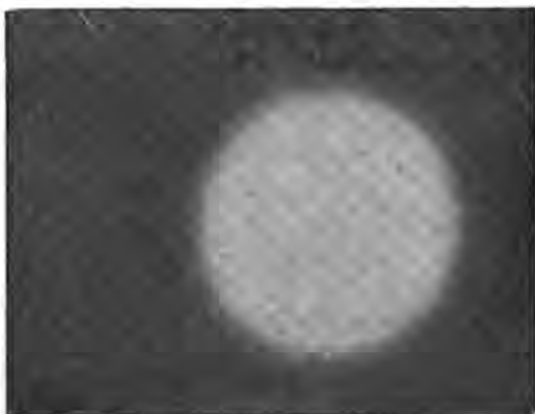


Fig. 19.

J'avais préparé plusieurs plaques 13 × 18 et je

les intercalai, sous les doigts du médium, l'une après l'autre. La première fut retirée au moment des premiers indices du courant, voire après 20 secondes, la deuxième après 30 secondes, la troisième après 50 secondes environ et ainsi de suite. Il en résulta la confirmation des stades, que l'on connaît déjà, et pendant lesquels la lumière (invisible) de l'épiderme, s'extériorisait d'abord dans le champ, formait une nébuleuse et se condensait enfin en une création définitive.

Or cette création définitive prenait maintenant de préférence la forme non plus de faisceaux de rayons rigides, mais d'une boule, plus ou moins grande et géométriquement arrondie.

L'action se spécialisa. Il fallait donc étudier ses propriétés spécifiques.

En posant divers objets sur la plaque, je m'aperçus que parfois ils apparaissaient au développement, et parfois ils n'apparaissaient pas. Le premier cas eut lieu surtout, lorsque les doigts du médium étaient posés à plat sur la plaque embrassant les objets, le second, lorsque les mains du médium agissaient à distance au-dessus de la plaque et au-dessus des objets.

C'était l'inverse de ce que j'avais observé pour les *éclairs*, visibles ou non.

Il devenait presque évident que si la source des rayons, agissant par en haut, noircissait la plaque, et n'imprimait pas le profil des objets, c'est que ces derniers avaient été *traversés* par les rayons. Et comme la lumière des éclairs, visibles ou non, ne possédait pas cette faculté, il en fallut conclure que c'était bien quelque chose de nouveau.

Ma première pensée alla naturellement aux rayons X de Roentgen.

S'il y avait moyen de prouver, d'une façon claire et précise, que les rayons Roentgen peuvent se former dans le corps humain, grâce à certaines conditions spéciales, ça aurait été un fait excessivement curieux et qui n'avait pas encore été soupçonné.

Je tâchai donc d'obtenir quelque chose de ressemblant aux radiographies d'origine électrique, des os de la main par exemple, ou des pièces de monnaie, contenues dans un sac, qui ont fait la popularité de cette étonnante découverte.

Mais avant tout il fallait vérifier si la lumière invisible des rayons inconnus passait réellement à travers les écrans imperméables pour la lumière ordinaire, ou pour celle des éclairs médiumniques.

Je risquai donc l'expérience avec un châssis en bois. Il fut traversé sans obstacle, comme avec les rayons X. Mais les traces du courant étaient faibles et les couleurs, également pâles, disparurent dans l'hyposulphite.

Etait-ce la faute de l'écran?

Un médium constitue malheureusement un instrument beaucoup plus compliqué qu'un tube de Crookes, et on ne peut jamais prévoir à coup sûr ce dont il est capable. Le courant a pu être moins fort que d'habitude, indépendemment de l'écran.

En tout cas le bois avait été certainement traversé, ce qui concordait avec les propriétés des rayons X.

On sait que ces derniers traversent au contraire difficilement le verre, malgré sa complète transparence.

Je voulus voir comment se comporteraient sous ce rapport les nouveaux rayons médianiques.

Deux plaques, adossées l'une à l'autre, ont été soumises à l'action des mains du médium, de cette façon, que la main gauche agissait directement sur la couche sensible et la main droite sur le verre de l'autre plaque. Un signe sur cette dernière prouverait la transparence du verre pour ces rayons, puisque la couche sensible de la deuxième plaque, ne pouvait être atteinte par l'action de n'importe quelle main, que par l'intermédiaire du verre.



Fig. 20.

De ces deux plaques, la gauche donna l'empreinte du courant, reproduite par la figure 20. C'est une large ceinture blanche, occupant la partie inférieure de la plaque, influencée directement par le pouce et l'index. Elle ne présente aucune structure, mais nous savons déjà qu'une pareille ceinture uniforme, se partage ensuite en granulations — les vésicules germinatives — qui, englobées par le germe d'une boule, disparaissent ensuite dans son sein, lorsque elle est déjà complètement arrondie et concentrée. La deuxième plaque présentait exactement la même ceinture nébuleuse, mais tellement faible, qu'on pouvait à peine le distinguer.

Etait-ce de nouveau la faute de l'écran? Dans ce cas il y aurait eu une nouvelle analogie avec les rayons X.

Mais, en faisant ces expériences, je remarquai qu'en général le côté gauche du médium agissait plus fortement, et alors on ne pouvait pas prévoir quel aurait été l'effet produit, si la main droite avait agi avec une égale intensité?

Plusieurs couches du papier ont été traversées facilement, comme avec les rayons X — et une feuille imprimée n'a donné aucune trace de lettres, ce qui arrive cependant facilement avec les rayons V du commandant Darget.

Je résolus de risquer l'expérience avec un châssis en fer.

Mais ce jour-là, ma somnambule, généralement très docile, boudait un peu. Elle disait, que c'était trop fatigant pour commencer, qu'il valait mieux prendre d'abord une plaque nue, et elle me proposa d'y apposer un objet en métal, pour voir ce que cela allait donner.

Je cédai, car en général il ne sert de rien de contrarier un médium.

L'expérience faite avec une pièce de 5 couronnes en argent, mise sur une plaque 13 × 18, entre les mains du médium, donna une image très pâle de cette pièce, et principalement, au même endroit, le germe d'une boule, faible et mal formée.

Donc résultat incertain, encore une fois.

Mais après cette expérience il m'a semblé que l'assurance du médium a augmenté, et je lui proposai de faire l'essai avec le châssis en tôle de fer.

Il accepte. J'enferme une plaque 9 × 12 Lumière, étiquette bleue dans son châssis en tôle de fer, et j'ordonne au médium de le prendre entre ses deux mains.

Au bout de 55 '', il sent les piqûres et au bout d'une minute et demie je retire le châssis.

Dans le révélateur, ou plutôt dans l'hyposulfite apparurent seulement les couleurs. Elles sont assez vives : jaune-vert du côté verre, gris sombre de l'autre côté, et rose-violet, contre le jour. Mais elles ont changé d'aspect : au lieu de taches larges, elles ont pris l'apparence des tourbillons de couleurs.

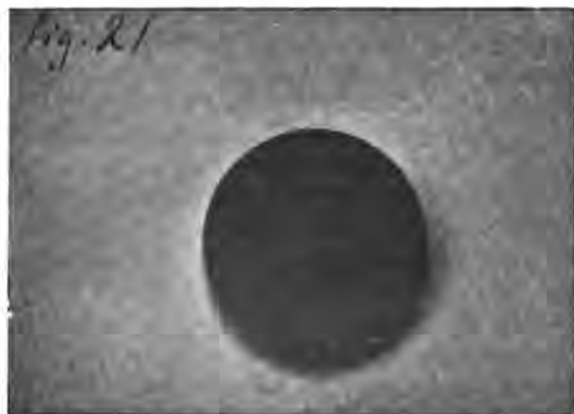


Fig. 21.

sur la table ; sur le châssis je mets une pièce de 5 cou-

Je recommence, en plaçant maintenant le châssis ronnes en argent et j'ordonne au médium de l'entourer avec les quatre doigts de ses mains.

Le courant devient plus fort, et j'obtiens sur la



Fig. 22.

plaque une image très nette de 5 couronnes, en profil, malgré la position horizontale des mains (fig. 21). Point de couleurs cette fois. La plaque est fortement voilée, et sur la pièce de monnaie on voit la moitié d'un fil (blanc sur la positive) et plusieurs autres parallèles trop fins pour être vus sur la photogravure

Cette épreuve mérite d'être examinée avec attention.

Comment le profil a-t-il pu s'imprimer si nettement avec une lumière (invisible) provenant des côtés?

Sur le négatif on peut distinguer la ceinture-nébuleuse, en haut de la plaque et provenant visiblement des doigts indicateurs. Elle éclaire le disque métallique par devant, où l'on voit même une sorte d'auréole. Elle jette une ombre, visible en bas, à droite et à gauche. Cette ombre prouve que la lumière ne provenait pas d'en haut, qu'elle embrassait le disque, faiblement de tous les côtés, mais qu'elle était fortement concentrée par devant et un peu à gauche ; et enfin, qu'elle n'était pas restée immobile, ou bien qu'elle était double, car l'ombre est double.

Il était certain que la tôle de fer avait été facilement traversée par les rayons, mais le disque, influencé latéralement, ne fut pas traversé.

Pour résoudre la question de perméabilité du fer, j'organise d'abord une expérience radicale :

Sur le châssis de fer, enfermant la plaque (fig. 22), je pose debout un hypnoscope non aimanté, c'est-à-dire un cylindre fendu, de 500 m/m de hauteur et de 5 m/m d'épaisseur, et j'ordonne au médium de tenir une seule main, la gauche, *au-dessus* du tube, et à quelques centimètres (3 en moyenne) de distance.

La pose dura environ 1 m. 30. Plaque Lumière ordinaire.

Vers la fin du temps indiqué, la somnambule res-

sentit une très vive douleur dans le deuxième et troisième doigts, et à ce moment eut lieu un phénomène extraordinaire, que je raconte avec toutes les réserves, ne l'ayant observé qu'une seule fois : le cylindre (d'acier trempé mais non aimanté, pesant 150 grammes), *sauta vers la main du médium et y resta attaché* (aux 2e et 3e doigts) *pendant une à deux secondes,* puis retomba sur le châssis. Il ne voulut plus poser, et il fallut terminer l'expérience !...

Le négatif, ainsi obtenu, est nettement voilé. Sur le fond sombre, en l'examinant attentivement (inutile de chercher ces détails sur la photogravure), on distingue un reflet des bouts de 4 doigts lumineux, parmi lesquels le 2e et le 3e sont les plus visibles. Le cylindre lui-même est nettement reproduit en projection, mais il n'est pas tout à fait noir et ne présente aucune ombre, ce qui s'explique d'ailleurs par la direction verticale des rayons.

Et maintenant en mettant de côté le phénomène d'attraction, qui étant isolé ne se prête pas à une conclusion fructueuse — que devons-nous conclure de cette expérience ?

Il est évident que la tôle de fer de 1 m/m d'épaisseur avait été traversée.

Il paraît évident, qu'une masse cinq cent fois plus épaisse, n'a pu être traversée.

Elle est cependant un peu pâle sur la radiographie, ce qui peut signifier qu'elle a été traversée en partie.

Mais cela peut provenir aussi de l'interruption de la pose par l'attraction du cylindre, qui, à ce moment-là, n'obstruait plus l'action des rayons.

Enfin, on pouvait encore supposer que ces rayons inconnus se trouvent en état d'évolution et qu'il faut attendre, pour conclure, leur formation définitive. A ce moment, ils présentent peut-être quelque chose d'intermédiaire entre leurs qualités définitives et celles des éclairs invisibles ?...

La petite Stasia n'était pas présente à cette séance et par conséquent je n'ai pas pu profiter de ses lumières supranormales.

Quelques semaines plus tard elle me dit :

— C'est une force nouvelle, inconnue, quoique naturelle, que les hommes ne sauront jamais diriger...

— Mais dis-moi seulement, crois-tu que cette couche de métal constitue un obstacle insurmontable pour les rayons ? Y a-t-il des corps qui les absorbent complètement ?...

— Je ne le crois pas, mais je n'en suis pas sûre non plus. Il faut essayer...

(A suivre.)

Ed. DUCHATEL

Quelle est la nature de la " PSYCHOMÉTRIE " ?

Au moment même où nous commencions la publication d'une série de documents sur la « Psychométrie », par l'intéressante étude du colonel Joseph Peter, parue dans nos livraisons d'août et septembre, M. EDMOND DUCHATEL, le dévoué apôtre du « Cautionnement Mutuel », corrigeait les épreuves d'un ouvrage qui va paraître en ces jours mêmes et qui est intitulé : *La vue à distance dans le temps et dans l'espace. — Enquête sur des cas de psychométrie (janvier-décembre* 1909). M. le Dr J. MAXWELL a écrit pour ce livre une préface admirable par sa clarté et son esprit critique (1).

M. DUCHATEL a bien voulu nous autoriser à reproduire dans les *Annales* les trois derniers chapitres de son ouvrage, dans lesquels, après avoir établi les faits, il tâche d'en analyser la nature et d'en rechercher l'origine. Voici cette nouvelle contribution à l'étude de la « Psychométrie » :

(1) Paris, Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques. — Prix : 3 fr. 50.

La psychométrie est-elle une simple lecture de pensée ?

Si la psychométrie n'était qu'une lecture de pensée, elle serait bien déjà digne d'étude au point de vue philosophique ; mais elle se rapprocherait davantage de la frontière de la *Psychologie* connue au lieu de rester dans la *Terra incognita* d'où nous essayons de la tirer actuellement.

La *lecture de pensée*, en effet, commence à être admise par un grand nombre de psychologues.

Aussi nous sommes-nous maintes fois posé la question qui fait le titre de ce chapitre, et n'avons-nous rien négligé pour y répondre en toute conscience !

Aujourd'hui, nous croyons pouvoir répondre :

Non ! la psychométrie n'est pas une simple lecture de pensée !

Elle ne l'est pas pour la bonne raison que nous

avons opéré sur des cas inconnus de nous, avec le même succès que sur des personnes connues...

Même lorsqu'il s'agissait de personnes connues, combien de détails de nous inconnus nous étaient révélés par l'analyse psychométrique !

Et combien de notions matérielles, pathologiques ou autres ne se trouvaient ni dans notre pensée ni même dans la pensée du consultant situé à des kilomètres ou à des centaines de kilomètres du lieu de l'expérience !

Evidemment, nous aurions mieux aimé, pour la facilité de la théorie, supposer une simple lecture de pensée, mais nous serions obligés pour cela de recourir à des hypothèses extrêmement compliquées, comme celle-ci, qui nous a été indiquée, en cours d'expérience, et qui pourrait s'appeler l'hypothèse des relais :

1° Relai de la subconscience du psychomètre à celle de l'expérimentateur ;

2° De celle de l'expérimentateur à celle d'un ami qui connait le sujet ;

3° De celle de l'ami à celle du sujet.

Nous préférons déclarer franchement : *Il y a autre chose que la lecture de pensée.*

Nous ne voulons pas affirmer, en ce disant, que nos psychomètres sont incapables de lire une pensée ! Loin de là ! Nous voulons dire seulement qu'ils peuvent *se passer de lecture de pensée !*

Sur leur aptitude à lire la pensée, nous avons le témoignage contraire de Mme L[1] F., qui nous a déclaré avoir essayé vainement (avec d'autres expérimentateurs que nous), des lectures de pensée très simples. Cela n'est peut-être pas tout à fait convaincant, car ces tentatives étaient *conscientes*, et la lecture de pensée peut n'être que *subconsciente*.

Nous avons, pour notre part, peine à croire que des sujets qui vivent et sentent des choses et des pensées si éloignées d'eux n'aient pas quelque notion de ce qui est en leur présence ; mais il ne faut pas oublier qu'il leur est nécessaire de *toucher un objet*, et ensuite qu'ils possèdent cette « affinité élective » dont on a parlé au chapitre X, et qui peut, tantôt leur faciliter, tantôt leur interdire la *mise en communication* avec la personne présente.

De toute manière, la lecture de pensée ne serait tout au plus, d'après nos expériences, que l'*un des éléments de la voyance psychométrique !*

Quelle est la nature de l'enquête du psychomètre ? Y a-t-il un déplacement matériel ?

Au début d'une expérience, il y a certains psychomètres qui donnent des indications sur cet état infiniment curieux dans lequel ils cherchent à établir la *mise en communication* avec le possesseur de l'objet.

Voici, par exemple, quelques-unes des exclamations assez habituelles chez Mme V. :

« Attendez ! je n'y suis pas encore. Oui, maintenant je sens, je suis bien avec elle (ou avec lui ;) » et ensuite la description commence !

Dans cette courte période d'incertitude où l'on sent l'effort du psychomètre à la recherche de la « piste » indiquée, il peut arriver à tel ou tel, comme Mme N., M. P., Mme V., de nous dire : « Conduisez-moi ! »

La première fois que cette demande nous fut faite, nous supposâmes immédiatement — mais à tort — que le psychomètre, hors d'état de trouver la piste, voulait nous prier de le renseigner sur l'objet de ses recherches, et nous avions pris le parti de ne pas répondre.

Or, ce que demandait le psychomètre, c'était tout simplement une direction topographique sous une forme vague et il se contente parfaitement d'indications comme celles-ci :

« Prenez les grands boulevards jusqu'à la place de la République et tournez à gauche. »

Ou bien :

« Prenez la ligne métropolitaine n° 1 jusqu'à la station d'Obligado et tournez à droite. »

Ou encore :

« Prenez le train à Montparnasse pour la direction N. O. »

Nous avons fait mainte conjecture, on le comprendra sans peine, sur l'utilité que peut avoir, au point de vue de l'enquête psychométrique, une orientation de ce genre.

Ah ! s'il n'y avait dans la psychométrie que de la lecture de pensée, on pourrait supposer tout uniment qu'il y a là un moyen de faire fixer la pensée du consultant sur un point donné et, par conséquent, de lire avec plus de facilité une idée devenue plus précise !

Mais on a vu au chapitre précédent, n° XIV, que la psychométrie n'est pas pour nous une simple lecture de pensée. D'ailleurs, sauf la résidence de la personne indiquée, nous ignorions parfois tout de sa vie et de son entourage.

Alors la question subsiste encore : à quoi peut servir au psychomètre cette orientation dans l'espace ?

Ici, comme sur d'autres points encore obscurs, nous ne prétendons pas apporter une solution complète et définitive ; nous tenons simplement à rapprocher cette recherche de l'orientation d'une conversation avec Mme L[1] F. sur une expérience à laquelle *nous n'avons pas personnellement participé :*

« Mme L[1] F. faisait, sur une lettre de Mme X, en présence de témoins, une expérience de psychométrie. A ce moment, Mme X. écrivait, *loin de là*, dans son appartement. Tout à coup, Mme X. remarqua, dans sa chambre, l'apparence de la psychomètre, Mme L[1] F., qui resta un moment (sans parler bien entendu), et puis disparut. Le fait fut rapporté ensuite, par Mme X, à Mme L[1] F., et aux autres témoins de l'expérience de psychométrie, qui avait lieu à la même

heure, mais dans un lieu éloigné de l'habitation de Mme X. »

On aurait aimé pouvoir réunir d'autres faits de cette nature et les soumettre à un contrôle rigoureux. Toutefois, ne semble-t-il pas que ce fait isolé vient éclairer les observations précédentes sur la recherche de l'orientation chez les psychomètres?

Enverraient-ils à distance quelque chose d'eux-mêmes, en sorte que leur langage usuel serait littéralement exact lorsqu'ils disent : je vois, j'entends, je sens, etc...? Nous savons bien qu'on peut raisonner autrement et dire : la concentration de la pensée de Mme L[1] F., sur la lettre de Mme X. a produit un effet de télépathie entre le cerveau de Mme L[1] F. et celui de Mme X. Celui-ci a projeté au dehors, sous la forme d'une hallucination visuelle, l'impression sur lui produite par le message télépathique et l'apparition s'explique ainsi.

Oui, mais cela n'explique pas non plus très bien, comment s'est produite l'action du cerveau de Mme L[1] F. sur celui de Mme X., et cela n'explique pas du tout cette autre déclaration de Mme L[1] F. (dont certaines descriptions matérielles sont, on le sait, d'une précision frappante) :

« Quand Mme L[1] F. compte (*à distance*), les pièces d'un appartement, il lui arrive de voir une porte sans pouvoir connaître ce qu'il y a derrière, en sorte qu'il peut rester des chambres qu'elle ne voit pas. Lorsqu'à ce moment on lui suggère de regarder derrière la porte (ou de franchir la porte), cela facilite la voyance! »

Est-ce que là encore tout ne se passe pas comme s'il y avait un émissaire matériel qui irait faire l'enquête sur place?

Nous n'affirmons rien, bien entendu, mais nous estimons que certains dires et certains faits, font étrangement penser aux expériences récemment publiées par un magnétiseur, M. Durville, sur *Les fantômes des vivants* (Paris, 1909, librairie du Magnétisme). Les pages 155 à 175 de ce livre décrivent 9 sujets, sur lesquels l'auteur aurait constaté des dédoublements, avec formation de fantômes, pouvant produire l'apparence indiquée par Mme X. pendant l'expérience de Mme L[1] F. Les sujets de M. Durville ne sont pas des psychomètres; il y en a cependant qu'il qualifie de « lucides »; en tout cas, ces sujets sont certainement des *sensitifs* dont la sensibilité est voisine de celle des psychomètres.

Nous n'osons en conclure à une véritable « bilocation » dans les enquêtes des psychomètres.

Et pourtant l'ensemble de ces faits qui se rapprochent, qui se corroborent, donne singulièrement à penser!

Peut-être finira-t-on par dire aussi de la psychométrie à distance :

« Eppur si muove! »

— Après la rédaction du chapitre XV, on a recueilli, dans une expérience du 19/1, chez Mme V., la curieuse indication suivante :

La psychomètre venait, au contact d'une lettre, de décrire deux dames qui étaient allées en visite chez une troisième.

Après l'expérience, on a posé une question tendant à mieux identifier, — par la couleur des cheveux — les deux dames en question. On a obtenu cette réponse : « Ces deux dames viennent à la lumière, *et la lumière m'empêche;* je ne vois pas bien la couleur. »

Ceci paraît pouvoir être rapproché de cette autre constatation des psychistes, à savoir que la lumière serait contraire à ce qu'ils appellent les *matérialisations*, et ce serait peut-être un argument en faveur du déplacement « effectif » du psychomètre.

En tout cas, n'est-il pas bien curieux que la lumière puisse être signalée comme un obstacle et une excuse?

La psychométrie est-elle une faculté générale de l'âme humaine?
« Psychomètres sans le savoir. »

Deux raisons ont retardé jusqu'ici l'étude sérieuse de la psychométrie :

1° D'abord le charlatanisme de certains professionnels, qui n'ont jamais eu, ou qui ont perdu *le don* et qui exploitent la crédulité des foules, des foules qui ignorent précisément quelles sont les limites de la psychométrie, les conditions d'une expérience sérieuse et pratique, qui réclament des réponses à des questions d'une solution impossible, et qui acceptent, les yeux fermés les consultations les plus fantaisistes!

2° Plus encore que le charlatanisme des professionnels, le scepticisme *a priori* des rares observateurs qui refusent de se placer dans les conditions nécessaires de l'expérience, de respecter les innocentes manies de certains *sujets*, de les encourager par un accueil sympathique, dont ces natures sensitives ont particulièrement besoin.

L'un des motifs de ce scepticisme est la place en apparence exorbitante que tient la psychométrie dans l'ensemble des facultés humaines, la rareté qu'on lui suppose, l'absence de relations qui paraît exister entre *la voyance* et les autres fonctions intellectuelles!

Tout cela nous semble de pure apparence. Il n'est que temps de remettre cette faculté à sa place naturelle. Peu commune, il est vrai, dans sa forme la plus élevée (mais n'en est-il pas de même de toutes les autres facultés?), la psychométrie, à des degrés divers, doit appartenir à peu près à tous; il est probable qu'une fois ou deux dans notre vie, nous sommes tous, plus ou moins, des *Psychomètres sans le savoir*.

Qu'on relise, à la lumière des observations qui précèdent, la vie des grands meneurs d'hommes : politiques, militaires, orateurs, fondateurs de religions, d'états, d'écoles, grands séducteurs (ou grandes séductrices), on y retrouvera tellement développé ce qu'on

appelle : connaissance des hommes, perspicacité, prévoyance allant jusqu'à la prescience et aussi cette faculté mystérieuse appelée vulgairement « le tact, » que leur génie paraîtra bien souvent se confondre avec cette vision à distance (dans le Temps et dans l'Espace), que nous trouvons chez nos modestes psychomètres appliquée à de plus humbles objets.

On se rappellera que le *génie*, d'après l'école philosophique de F.-W.-H. Myers, n'est que l'utilisation par l'intelligence d'un certain nombre de facultés qui restent ordinairement inconscientes dans la majeure partie de l'humanité.

Voilà déjà un trait d'union entre la psychométrie et la psychologie générale, trait d'union formé de tous ceux qui ont dominé l'humanité grâce à leur puissance de pénétration, à leur privilège d'évocation de ce qui n'existe pas encore ou de ce qui n'apparaît pas encore aux yeux du troupeau humain !

Mais il y a des cas où tout être, le plus humble, le plus déshérité, peut atteindre, *pendant une seconde*, à ce niveau supérieur, c'est lorsqu'une affection profonde, un grand et pur amour, l'unit à un autre être, et alors la prescience, la divination, la vue à distance dans le Temps et l'Espace, peut appartenir à celui qui aime et uniquement à l'égard de ce qu'il aime, — et cela s'appelle alors d'un mot qui a fait fortune : la *Télépathie*.

Et voilà un second trait d'union, plus large encore, entre les psychomètres et le reste de l'humanité.

Et d'ailleurs, sont-ils (les véritables psychomètres), aussi peu nombreux qu'on veut bien le croire ?

D'après un vieux magnétiseur, qui ne s'est pas préoccupé spécialement de psychométrie, mais qui a vu et observé beaucoup de *sensitifs*, le nombre de ceux-ci serait représenté à Paris par une proportion de 30 o/o de la population en y comprenant particulièrement les femmes et les jeunes gens.

De ces 30 o/o, d'après le même vétéran du magnétisme, un vingtième serait apte à fournir des sujets *lucides* et un centième environ de ces derniers pourrait être, par un entraînement spécial, conduit peu à peu à la « lucidité complète, » y compris les visions d'avenir, c'est-à-dire à ce que nous avons étudié sous le nom de *psychométrie*.

Qu'on veuille bien nous dispenser de chiffrer avec précision les totaux de cette statistique, nécessairement approximative. Il en résulte cependant qu'il y aurait à Paris, sur environ 3 millions d'âmes :

Plusieurs *centaines de mille* de *sensitifs ;*

Plusieurs *dizaines de mille* de *sujets lucides ;*

Plusieurs *centaines* de sujets d'une *lucidité complète* aptes à la *psychométrie*.

Le difficile est parfois de les trouver, car nous ne dissimulons pas qu'à certains égards, pour éviter certaines critiques trop faciles, il serait peut-être préférable d'opérer sur des *non professionnels*, et, d'autre part, le *professionnel*, s'il est honnête et bien doué, a, sur le non-professionnel, le grand avantage d'un entraînement journalier qui développe singulièrement la *voyance*.

Quel que soit leur nombre, où placera-t-on, dans l'échelle humaine, ces *sensitifs*, si singulièrement doués de certaines qualités qui font le génie ou de certains privilèges des grands cœurs, par exemple, la *télépathie*. Sera-t-on tenté d'y voir des dégénérés, des malades, présentant une forme de ce qu'on appelle parfois du nom générique d'hystérie, sans qu'on soit arrivé à pouvoir jamais en fournir une définition précise ?

Pour notre part, nos propres observations ne nous permettent pas de classer nos psychomètres, ni parmi les dégénérés, ni parmi les malades ! Nous n'avons trouvé, même parmi les sujets les moins cultivés, que des natures douces, fines, sympathiques, d'une véritable délicatesse morale, enclines parfois à un certain mysticisme, mais ne manquant ni d'intelligence, ni de bon sens ; en un mot, possédant, quelques-uns au moins, des caractères moraux d'une élite, sans aucune tare apparente, ni aucun signe de dégénérescence.

Il nous paraît, d'après notre expérience, beaucoup plus sage et plus loyal de reconnaître, dans ces natures d'exception, un privilège qui serait certainement des plus enviables, s'il ne devait s'accompagner, à ce qu'il semble du moins, d'une sensibilité probablement excessive dans la conduite générale de la vie.

Après une année de patientes recherches, nous arrivons ainsi à confirmer les conclusions de notre maître et ami, M. J. Maxwell, aux dernières pages de son beau livre sur les *Phénomènes psychiques* (édition Alcan, pages 314, 315, 316).

« L'opinion des savants qui, mal informés, enseignent que les médiums sont des hystériques et des névrosés, est donc erronée ; elle en a, en outre, les plus déplorables conséquences. Je connais des sujets remarquables qui refusent absolument d'expérimenter en dehors d'un groupe très fermé et très sûr, *parce qu'ils redoutent d'être tenus pour des névropathes*... Si la perfection de leur système nerveux rend ces personnes plus impressionnables que la moyenne, on aurait tort d'en conclure qu'elles sont tarées. Ce raisonnement est aussi stupide que celui qui consisterait à considérer l'Européen comme dégénéré, parce qu'il est plus émotif et plus sensible à la douleur que certaines peuplades sauvages... Nous devrions, au contraire, les considérer comme des êtres précieux, comme les avant-coureurs du type futur de notre race. N'est-ce pas véritablement absurde de voir des dégénérés partout, et de ne pas

voir les êtres en avance sur nous, qui semblent être les jalons de la route que nous avons à suivre? Le simple bon sens nous indique, n'est-ce pas, que l'humanité n'est pas encore arrivée à la perfection, qu'elle évolue actuellement, comme elle l'a fait dans le lointain passé? Tous les hommes ne sont pas au même degré de l'évolution. Il y a des types arriérés qui représentent aujourd'hui l'état moyen d'autrefois; il y a des types avancés qui représentent aujourd'hui l'état moyen de l'avenir. Le progrès de la race semble se faire dans la direction d'une perfection plus grande du système nerveux, dans l'acquisition de sens plus délicats, d'une sensibilité nerveuse plus grande, DE MOYENS D'INFORMATION MOINS LIMITÉS. »

La psychométrie serait le privilège de la race à venir!

Conclusions générales.

Une admirable page de F. W. H. Myers (*loco citato, La Personnalité humaine*, p. 87), nous servira de guide pour arriver à formuler la conclusion générale qui se dégage de l'ensemble de nos expériences.

« Depuis que le premier germe de vie a apparu sur la terre, son histoire a été non seulement celle d'une *adaptation* progressive à un milieu connu, mais encore celle d'une *découverte* progressive d'un milieu inconnu, quoique toujours présent. Ce que nous appelons l'irritabilité primitive simple était en réalité une vague *panesthésie*, une faculté virtuelle, mais encore inconsciente de toutes les actions auxquelles elle avait à répondre. Avec le développement de ces facultés de sensation et de réaction, des milieux dont ils n'avaient jusqu'alors aucune conception se sont graduellement révélés aux organismes vivants. Pour ne prendre qu'un exemple, est-ce que l'énergie électrique n'a pas existé de tout temps, et n'a pas toujours manifesté son action avant que les organismes vivants aient découvert qu'ils possédaient l'aptitude de réagir à ces actions? Pourquoi ne pas supposer qu'il existe autour de nous d'autres milieux, d'autres énergies que nous ne soupçonnons pas, que nous arriverons à découvrir un jour, mais qui néanmoins agissent sur nous et sur les autres êtres vivants, provoquent même des réactions de notre part, dont nous ne nous rendons pas compte, parce qu'elles n'ont pas encore franchi le seuil du moi supraliminal? Qu'est-ce qui nous empêche d'admettre que les actions télépathiques ou les influences que des esprits exercent à distance sur d'autres esprits font encore partie de ces énergies non découvertes, existantes néanmoins et toujours actives? Que nous vivons dans un milieu inconcevable et sans limites, monde de pensée ou univers spirituel chargé de vie infinie, et dépassant tous les esprits humains, ce que les uns appellent l'Ame du monde, les autres Dieu? »

Pour résumer ces considérations de haute philosophie naturelle, il serait logique d'admettre en nous une *panesthésie* latente, reste de la *panesthésie* primitive du protoplasma, indépendante des organes des sens. Les appareils sensoriels terminaux ont servi, au cours de l'évolution, à différencier certaines catégories de sensations, mais, quelle que soit l'importance prise dans notre vie consciente par les sensations différenciées dans les cinq sens vulgairement admis, il ne faut pas oublier que le système nerveux central a dû conserver son aptitude à percevoir toute espèce de sensation et à réagir contre toute espèce de milieu.

N'avons-nous pas consacré l'année 1908 à étudier avec M. Warcollier sous le titre, *l'Art du repos et l'Art du travail. Influence de l'Orientation sur l'activité musculaire et neuro-psychique*, des mouvements que la force nerveuse produit, en dehors de nous, sur l'aiguille du sthénomètre de Joire?

N'avons-nous pas été conduit à étendre notre enquête à toute la série des êtres organisés, à commencer par le *cristal*, et n'avons-nous pas reconnu, après le baron de Reichenbach, une force extériorisée par tout ce qui a vie, force que l'illustre chimiste autrichien n'avait pu étudier que sur *des sensitifs, hommes et femmes*, mais que l'invention du sthénomètre nous a permis de vérifier d'une manière plus précise en mesurant ses actions en degrés (positifs ou négatifs)?

Et puisque de telles actions à distance sont perçues par *le système nerveux de certains sensitifs*, n'est-on pas conduit naturellement à admettre que le même système nerveux de ces mêmes sensitifs peut être sensible à d'autres influences extériorisées, elles aussi, par *d'autres systèmes nerveux*, et réaliser ainsi ce qui paraît prodigieux au premier abord, ces cas de vision à distance que nos expériences de psychométrie de 1909 nous forcent bien à admettre et qui doivent être relativement fréquents?

Nous croyons fermement que si chacun de nos lecteurs ou chacune de nos aimables lectrices veut bien faire, à ce point de vue spécial, l'examen de sa vie entière, ils reconnaîtront que, à un moment donné, ils auront été, eux aussi, ne fût-ce qu'une seconde, des sensitifs accessibles à une « divination, » à une « télépathie, » à un « pressentiment », qu'ils auront interprété peut-être de toute autre manière, peut-être même méprisé comme un vain produit de leur imagination, mais qui n'en constituait pas moins la manifestation d'une faculté toujours latente dans l'âme humaine, et qu'il faudra bien se décider à étudier un jour!

Nous serions heureux d'avoir pu y contribuer, comme nous l'avons déjà fait l'an dernier pour ce

qu'on peut appeler la « *sthénométrie*, » du nom de l'appareil qui sert à étudier l'extériorisation de la force nerveuse. Nous serions heureux d'encourager une vaste enquête sur la *psychométrie*, cette faculté mystérieuse, passionnante, et dont les applications ouvrent un champ merveilleux aux recherches de la psychologie scientifique, ainsi qu'aux spéculations de la plus haute philosophie naturelle!

EDMOND DUCHATEL.

Société Universelle d'Études psychiques

SECTION DE PARIS

Séance du 25 mai 1910 (1).

La séance a lieu à la salle Lemoine, rue Pigalle; plus de 200 personnes sont présentes. Présidence de M. DE FONTENAY, vice-président.

On approuve l'admission de 15 nouveaux membres.

M. le Dr J. MAXWELL fait une conférence très applaudie sur *La Méthode*. (Nos lecteurs en trouveront le texte sténographié dans ce même numéro.)

M. le Dr Léon Demonchy, vice-président, présente à l'auditoire un appareil du Dr Alrutz par l'allocution suivante :

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire l'année dernière, à l'occasion des études poursuivies avec Eusapia Palladino, un grand progrès a été accompli : les phénomènes psychiques entrent toujours davantage dans la voie de l'expérimentation et du contrôle scientifique.

Cette orientation des études psychiques est bien faite pour décourager ceux qui, admirant le Passé, ne veulent rien entendre d'une Science nouvelle dont ils ne sont pas les arbitres, et ceux qui, tenant au présent, veulent en profiter, tout en restant sur place; mais elle est d'un heureux présage pour les bonnes volontés qui, résolues aussi bien à n'égarer personne qu'à ne pas être égarées, veulent sérieusement s'instruire et entrer dans la voie du progrès.

L'an dernier, au sixième Congrès International de Psychologie, tenu du 3 au 7 août, à Genève, le docteur S. Alrutz, privat-docent de psychologie à l'Université d'Upsal (Suède), a présenté une nouvelle méthode d'investigation des phénomènes psycho-physiologiques.

Son but a été de contrôler les phénomènes psycho-physiologiques encore si peu connus; l'idée qui lui a servi de point de départ était de constater l'existence et les formes de l'énergie nerveuse dans ses rapports avec les phénomènes psychiques; et les sujets chez lesquels il propose d'étudier cette énergie nerveuse sont des individus prédisposés qu'on appelle « médiums ».

(1) Le singulier retard encouru par la publication de ce procès-verbal, vient de ce qu'on se proposait de le faire paraître en même temps que la conférence de M. J. Maxwell, faite dans la même séance; mais l'abondance des matières nous a malheureusement obligés à en renvoyer jusqu'ici la publication.

Que faut-il entendre par « individus prédisposés »?

Selon moi, — je laisse de côté la question du caractère pour ne faire allusion qu'au système nerveux — ce sont des êtres qui, au point de vue nerveux, sont très changeants, très irritables, en un mot, très sensibles.

Ce sont donc des sensitifs; mais qu'est-ce qu'un « sensitif »?

Dans le sens spécial des études qui nous occupent, je me plais à définir un sensitif « un être dont les cellules nerveuses sont très irritables et chez qui cette irritabilité spéciale a la faculté de se transformer parfois très rapidement, même très brusquement, en un dynamisme tout particulier, encore peu connu dans son essence, mais remarquable dans ses effets ».

Tout d'abord, ce dynamisme existe-t-il? et, ensuite, peut-il influencer à distance un objet extérieur, par exemple, déplacer un objet?

— Oui, répond le docteur Alrutz, et mon appareil le démontre.

(Ici se placent la description de l'appareil, sa technique et les résultats obtenus, déjà publiés dans un précédent numéro des *Annales des Sciences Psychiques*.)

Qu'exige-t-on du sujet? ajoute le Dr Demonchy. Tout bonnement ceci : faire un effet de dynamisme. Comment? En le priant d'exécuter un acte cérébral volontaire, un acte de volition qui s'inscrira sur l'appareil.

En fait, on lui demande de « *vouloir* » que le long bras de l'appareil s'abaisse.

De lui-même, le sujet peut, ou appuyer ses mains sur le petit bras de l'appareil et faire lever le long bras, ou lever les mains, et alors le long bras équilibré par les poids compensateurs restera immobile.

Il faut que, par l'effet de sa seule volonté, le phénomène contraire se produise, qu'une lévitation s'opère : c'est-à-dire que le court levier se lève et que, par conséquent, le long bras du levier s'abaisse, ce que l'opérateur ne peut faire de lui-même.

Si la Société Universelle d'Etudes Psychiques m'a prié de vous présenter cet appareil, c'est dans le but pratique de l'expérimenter.

Nous invitons donc toutes les personnes, médiums, sensitives ou autres, à venir essayer leur dynamisme. Il suffit de s'adresser à notre secrétaire général, M. de Vesme, pour prendre date en vue des expériences à tenter. (*Applaudissements.*)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le Prestidigitateur "comte de Sarâk"

Nous lisons dans le dernier numéro de « l'*Illusionniste*, journal des prestidigitateurs, amateurs et professionnels », publié par la maison Caroly, 20, boulevard Saint-Germain, à Paris, l'article suivant :

Explications des trucs du Yogui

Ayant appris, par la voie des journaux, que le Yogui comte de Sarak devait donner une séance à l'hôtel Continental, le vendredi 7 octobre, je n'eus immédiatement d'autre désir que d'assister à la réédition de ces fameuses performances qui firent assez de bruit il y a quelques années.

J'écrivis donc à l'illustre docteur, non sans lui décliner mes nom et qualité, pour lui demander une place, offrant, bien entendu, de la payer s'il le fallait. Mais il fut répondu à mon envoyé que la soirée, étant privée, n'avait lieu que sur invitations et que d'ailleurs la salle était entièrement retenue. Mon but, en agissant ainsi à découvert, était de savoir si l'occultiste accepterait un prestidigitateur dans son auditoire, et sa réponse m'ayant convaincu que la porte était close au représentant de la « Reine des Arts », je me procurai par voie indirecte une carte d'invitation qui me permit d'assister au spectacle que je vais ci-dessous vous narrer.

Quelques personnes susceptibles jugeront peut-être un peu trop cavalière ma façon de forcer la porte du trop modeste Yogui, mais celui-ci, qui clame si haut son souci de la vérité et qui dit tout sacrifier à sa recherche, ne pourra certes trouver mauvais que je partage à ce sujet sa manière de voir, même si le résultat n'est pas tout à fait celui qu'il aurait pu désirer.

De plus, devant le refus du comte de Sarak à m'accepter parmi son auditoire, je ne me trouve aucunement lié par les ordinaires devoirs accompagnant la qualité d'invité, et de ce fait toute liberté m'est rendue pour exposer la vérité telle qu'elle s'est révélée à moi dans cette mémorable séance.

Auparavant, daignez déguster la fameuse carte d'invitation dont voici la teneur :

> *Le DOCTEUR A. DE SARAK, inspecteur général du suprême conseil ésotérique de l'Orient, a l'honneur de vous inviter à la séance théorique et expérimentale « Sur les forces psychiques non définies » qu'il donnera le vendredi 7 octobre courant, dans le salon des fêtes de l'Hôtel Continental, à 9 heures du soir.*

Le programme comprenait des conférences, de la musique et des expériences ; ces dernières seules m'intéressant, et pensant qu'il en est de même pour vous, j'y arrive sans plus attendre.

La première à laquelle nous assistâmes était annoncée : « *Démonstration de la force odique vibratoire (Vril de Bulver Litton) sur une bouteille ou verre dans lequel l'opérateur projettera les rayons de la pensée humaine.* »

« *Démonstration des forces magnétiques latentes* mier et offre de l'eau à plusieurs spectateurs qui en boivent ; il prend un bouchon, le coupe en deux et en remet une partie à l'examen des membres du bureau, car il y avait un bureau ! La bouteille étant bouchée, on ouvre une fenêtre et l'opérateur se place en face, tenant la bouteille inclinée, le bouchon vers le dehors ; il l'agite et soudain une vive lueur se produit tandis que le récipient se remplit d'épaisses vapeurs... Cette entrée en matière semble susciter une grande impression sur la société. Si vous voulez obtenir le même résultat, mettez gros comme la moitié d'une noisette de sodium ou de potassium dans une cavité que vous aurez ménagée dans le bouchon du côté destiné à entrer dans la bouteille (vous pourrez donner l'autre partie à vérifier) ; quand l'eau viendra en contact avec le métal, l'effet ci-dessus se produira.

Dans certains cas, et c'est pourquoi le Yogui se plaça devant la fenêtre, le bouchon peut sauter, mais dans la séance à laquelle j'assistai, cet incident ne se présenta pas.

La seconde expérience, celle qui a suscité la plus grande curiosité, s'appelle :

« *Démonstration des forces magnétique latentes dans l'homme par la végétation du blé, faites dans les mains des invités et en pleine lumière, dans l'espace de 10 à 15 minutes.* »

De la terre, sur un plateau, est soumise à l'examen ; le Yogui en prend et la dépose entre les mains d'un spectateur complaisant ; à l'aide d'un crayon, on fait des trous dans lesquels les invités placent des grains de blé... Discours, passes magnétiques, invocations, prières faites à genoux, etc. Enfin, armé du même crayon, le mage cherche dans la terre et retire des grains dont le germe a poussé et qui sont distribués aux spectateurs.

J'avais lu qu'à l'aide des courants de haute fréquence, nos savants modernes réussissaient presque la même germination spontanée ; ici, il ne faut pas chercher ailleurs que dans la prestidigitation la clef du mystère. Des grains de froment ont été cultivés en serre, semés il y a peut-être trois semaines ou un mois dans un terrain riche en engrais et maintenus dans une atmosphère convenable ; ils ont été retirés de terre quelques heures avant la représentation. Le Yogui en forme un petit faisceau qu'il tient dissimulé

sur sa personne et qu'il ajoutera subrepticement à la motte de terreau mise dans les mains du spectateur. On comprend que ceci ne serait qu'un jeu pour n'importe quel prestidigitateur et le comte de Sarak a très bien exécuté cette *charge*. Quant aux grains ensemencés sous les yeux de l'auditoire, ils ne sont pas ramenés à la surface par le crayon et il n'en est plus question. J'imagine que, si quelqu'un d'entre eux se montrait intempestivement, on répondrait que le phénomène ne se produit pas sur tous (1).

La dernière expérience est ainsi annoncée :

« *Démonstration des pouvoirs psychiques de la clairvoyance, de la double vision et de la thélépathie* (sic) *dans différentes expériences et par le jeu du domino et la peinture d'un grand tableau à l'huile faite avec les yeux bandés.* »

Un spectateur *assis* écrit un mot sur une feuille de papier, pendant que le Yogui, les yeux bandés et tamponnés d'ouate, reste *debout* près de lui, la main tendue semblant attendre qu'il ait terminé. Le papier soigneusement plié est remis au mage qui le place sur sa tête, s'empare ensuite d'une seconde feuille et écrit le même mot. Puis il joue aux dominos et exécute enfin une peinture en conservant toujours les yeux bandés.

Tous ceux qui font la pénétration de pensée « à la Cumberland » savent qu'on peut voir, dans l'intervalle produit entre le bandeau et le visage, par la proéminence du nez.

Ici s'est terminée cette séance qui n'a changé en rien l'opinion que j'avais émise sur l'adroit truqueur dans le numéro de décembre 1907 de l'*Illusionniste*.

J. Caroly.

Au sujet de la dernière explication de M. Caroly, nous croyons utile d'observer qu'il a été réellement trop loin, en confondant *ce qui peut être en certains cas* avec *ce qui est sûrement dans le cas dont on s'occupe*. Qu'il arrive assez souvent de mal bander les yeux, ceci ne fait pas l'ombre d'un doute ; il est non moins incontestable que plusieurs tours de prestidigitateurs imitant le phénomène appelé « Cumberlandisme » ne sont fondés que sur ce truc. Mais il n'est pas moins vrai que la manière de raisonner qui est employée ici par M. Caroly est défectueuse aussi bien au point de vue du raisonnement qu'au point de vue de la méthode scientifique — ce qui devrait être d'ailleurs la même chose. Il y a des bandages défectueux, sans doute, mais M. Caroly ne peut pas affirmer que son collègue Sarâk n'ait pas été bien bandé dans le cas dont il s'agit. Nous reconnaissons d'ailleurs qu'il serait désirable que le Yogui se laissât bander par des spécialistes de la prestidigitation.



Le " Comte de Sarak "

(1) Il nous sera permis d'observer que cette explication est justement celle que, sans être prestidigitateurs, nous avions donnée dans le numéro des *Annales* d'Octobre 1908. — N. de la R.

Mais on a pu voir par la première partie du petit article de M. Caroly que « le comte de Sarâk » ne se soucie aucunement d'être contrôlé d'une manière sérieuse et par des personnes compétentes. Il y a deux ans environ, nous lui avons offert de former un Comité de savants, ayant tous déjà reconnu la réalité des faits médiumniques pour contrôler ses phénomènes. Nous lui remontrâmes la portée incalculable qu'aurait eue un verdict favorable d'un pareil Comité en faveur des doctrines auxquelles le Yogui affirme consacrer tous ses efforts; il nous répondit par un refus obstiné, alléguant des prétextes spécieux, se disant indifférent à ce que peuvent dire les savants, lui, dépositaire sacré de la Sapience de l'Orient; et il a continué à faire ses prosélytes parmi les dames riches.

Il faut reconnaître que, cette année, le comte de Sarâk ne paraît plus avoir pour lui un seul journal; il est particulièrement attaqué par la *Revue du Psychisme Expérimental*, qui se propose de faire apparaître la figure du Yogui sous son vrai jour. « Nous le trouverons, dit-elle, en Italie s'appelant de son vrai nom Sgaluppi; en 1885, à Paris, commandeur Sartini, chevalier d'Albert, chevalier Sartini de Rosarno; en 1891, à Barcelone, Alberto Das; en 1892, à Bruxelles, comte de Das; en 1895, à Buenos-Ayres, magnétiseur Sartini; en 1900, au Vénézuéla, comte Alberto de Sarâk; à New-York, Dr A. de Sarâk. Nous le trouverons également au Mexique sous le nom de Martinez, etc. »

La même *Revue* termine en expliquant plusieurs « phénomènes » produits par le « Yogui » par des tours de prestidigitation.

Enfin, elle croit pouvoir confirmer ce que nous avions dit dès 1907 et surtout dans notre livraison du 1er février 1908.

Il nous revient que le « comte de Sarâk » affirme qu'on le confond avec un personnage qui, en Amérique, aurait pris son nom, ou ses noms. Or, il est à remarquer que, quand, l'année dernière, nous publiâmes ce même portrait que nous reproduisons ici, les journaux spirites et théosophiques de l'Amérique du Sud et du Mexique, qui avaient dévoilé et dénoncé ses gestes déplorables, écrivirent aussitôt : « Les *Annales des Sciences Psychiques* publient le portrait du prétendu Inspecteur Général de l'Ordre de l'Orient; il n'y a pas de doute : c'est bien celui que nous avons connu et qui, sous les noms de comte de Sarâk, Dias, Martinez, etc., a commis chez nous tant de supercheries. »

Il paraît que, depuis la publication que nous avons faite dans notre dernier numéro au sujet du « comte de Sarâk », plusieurs honorables personnes qui, de bonne foi, avaient adhéré au groupe du mystificateur, l'ont lâché. Espérons que leur exemple sera suivi par toutes les personnes prudentes et sérieuses.

C. V.

ERRATA

Dans l'article de M. le Dr Ochorowicz du dernier numéro des *Annales :*

Sur la figure 1, on a omis la lettre A en face de la lettre B;

Les figures 6 et 7 sont interverties;

Sur la figure 8, on a omis la lettre A indiquant la position de la main;

Page 289, colonne 2, la ligne 18 doit être déplacée après la ligne 20;

Sur la figure 11, la main gauche devait être dessinée plus haut, en face de la main droite;

Page 301, colonne 2, ligne 21, lisez : « fils » au lieu de « flots ».

Dans l'article de M. de Rochas :

Par suite d'une erreur de composition, les lignes 10, 11 et 12 de la deuxième colonne de la page 192 de notre dernier numéro sont incompréhensibles; il faut les remplacer par le texte suivant :

Une lettre qui était arrivée d'une manière inconnue sur leur table et qui était écrite au crayon sur du mauvais papier gris. Je la lardai de coups de couteau (1), *puis j'endormis...*



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Drouard.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE BIMENSUELLE

20me Année | 1er et 16 Décembre 1910 | Nos 23 et 24

DOCTEUR M. FANTON

UN CAS DE VISION A DISTANCE

Le Cannet (Alpes-Mar.), novembre 1910.

Mon cher ami (1),

Vous me demandez de vous narrer par le détail le récit d'un cas de somnambulisme dont je vous ai rapidement entretenu. C'est, en effet, la plus curieuse observation que j'aie recueillie pendant vingt-sept ans d'exercice de la médecine dans une clientèle aussi nombreuse que variée.

Je ne saurais vous dire combien, chaque fois que je me remémore ces faits, je suis profondément peiné de ne les avoir observés qu'à une époque à laquelle il m'était complètement impossible de les comprendre, car je ne connaissais alors absolument pas le premier mot de l'hypnotisme, et de tous les intéressants travaux auxquels il a donné lieu. J'assistais en spectateur stupéfait, mais ignorant, à une manifestation qui aurait présenté pour moi le plus grand intérêt, si elle s'était produite lorsque j'eus fait des recherches et des expériences sur le *choréoptisme et son application à la suppression de la souffrance pendant l'accouchement et à la régularisation de la parturition.* Je maudis cette malchance, d'autant que j'ai eu dans la main, pendant cinq ans, le sujet dont il s'agit. J'aurais pu avec un tel élément faire les recherches fort intéressantes et des expériences très curieuses. Ce n'est que trois ans après que je l'eus complètement perdu de vue, alors qu'il m'était impossible de le retrouver, puisqu'il avait quitté la France, que je connus suffisamment ce qu'est l'hypnotisme pour apprécier la perte que j'avais faite. Encore aujourd'hui, malgré les résultats si surprenants et si merveilleux que j'ai pu obtenir sur des femmes enceintes, soit pendant la grossesse, soit au moment de la parturition, je reste rêveur au souvenir des faits inexpliqués et, je crois, inexplicables, dont je fus le témoin ébahi.

(1) Ce document avait été adressé à l'un de nos Directeurs, M. le professeur Ch. Richer. — N. de la R.

Avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous présenter le sujet. Epouse d'un de mes camarades de jeunesse, Mme A... était âgée de 26 ans. Je fus absolument renseigné sur tout son dossier médical qui était immaculé. L'apparition des règles n'avait pas donné lieu, chez elle, au plus léger incident, les autres échéances s'étaient toujours produites de même ; elle avait toujours eu une belle existence totalement dépourvue de maladie et même du plus insignifiant malaise. Son père avait été rhumatisant ; il mourut des suites d'un accident. Sa mère jouissait d'une admirable santé. Sa seule jeune sœur, à vingt ans, ignorait encore ce qu'est une indisposition.

En janvier 1883, j'accouchai Mme A... ; la délivrance fut très heureuse et le retour à l'existence normale très rapide, il n'y eut aucune suite, ni voisine, ni éloignée.

En mai 1884, nouvel accouchement, mais cette fois, avec une complication très grave, que l'on ne peut attribuer qu'à la négligence la plus élémentaire des précautions hygiéniques que demande une fin de grossesse. Mon sujet aimait frénétiquement la danse, c'est ce qui la perdit. Un décollement prématuré du placenta, une hémorragie qui menaçait d'emporter la mère et l'enfant, se produisirent à la suite d'une après-midi de bal. J'intervins heureusement par une application de forceps qui délivra la parturiente et sauva l'enfant. La mère eut après l'accouchement de nombreuses syncopes et demeura en très grand danger pendant trois ou quatre jours ; puis se remit assez rapidement à la suite d'une opération de transfusion de sang humain, dont je ne vous donnerai pas le récit, pour ne point allonger l'exposé. Qu'il me suffise de vous dire que la transfusion fut faite par moi avec le transfuseur de Charrière ; qu'elle eut lieu de bras à bras, qu'elle fut intraveineuse, qu'elle eut un plein et rapide succès. J'insiste sur ce fait, que la quantité de sang injecté fut de cinquante grammes ; ce sang provenait de son mari, lequel était absolument sain, n'avait

jamais présenté avant et n'a jamais présenté depuis le moindre symptôme d'affection nerveuse de quelque nature qu'elle soit, ni non plus aucun de ses parents, ni aucun de ses consanguins.

Pour fêter la terminaison de ces événements familiaux, qui dépassait toute espérance, car la malade était complètement revenue à la santé et tous ses organes étaient en parfait état, on organisa une grande fête de famille. Madame en prit plus que sa part, si bien qu'ayant nocé toute une journée, elle dansait le soir comme une écervelée jusqu'à ce que prise de syncope, on dut l'emporter dans un lit, où elle demeura sans connaissance jusqu'au matin. De minuit au jour, je mis en œuvre, tous les moyens connus pour la ramener à la vie, jusques et y compris les applications du marteau de mayor à la plante des pieds et au creux épigastrique; aucune ne me réussit. Je constatai que le cœur battait à peine, le pouls était petit, misérable, irrégulier, il présentait même quelques intermittences; la respiration stertoreuse continuait péniblement avec des accès de soupirs, le faciès vultueux d'abord, pâlissait lentement; les paupières étaient immobiles, dès que j'essayais de les soulever elles se contractaient violemment; les globes oculaires se projetaient sous les arcades sourcillières; l'abdomen était devenu progressivement ballonné et de plus en plus douloureux, si bien que la plus légère pression provoquait des mouvements de réflexe des parois; sur la physionomie, la convulsion des traits exprimait de vives souffrances; ces phénomènes étaient surtout plus marqués quand j'exerçais de la compression dans la région utéro-ovarienne. Je voulus user de ce procédé pour faire cesser cette crise qui présentait des caractères hystériques assez marqués, mais au lieu de la sédation attendue, j'obtins des cris perçants, des mouvements de défense opiniâtre, la malade sans se réveiller me saisit le bras à me le rompre et me maintint ainsi pendant environ cinq longues minutes, sans que je pusse lui faire lâcher prise; le serrement était si violent que j'en fus contus pendant plusieurs jours. Enfin la malade retomba dans un état léthargique. Le lendemain matin, après cinq heures et demie de crise, elle se réveilla, eut un vomissement alimentaire qui se produisit en deux ou trois expulsions abondantes; puis elle se déclara très bien, sauf quelques douleurs abdominales.

Le surlendemain je me trouvai en face de tout le cortège classique des symptômes d'une métro-péritonite franche à laquelle j'appliquai le traitement usuel. Bains généraux tièdes prolongés, onctions calmantes et résolutives; injections vaginales lénitives chaudes et fréquentes; application même de sangsues sur l'abdomen d'abord, sur le col utérin ensuite; potions bromo-opiacées, boissons gazeuses, diète absolue d'aliments, etc., etc. J'attribuai ce fait non seulement aux excès auxquels s'était livrée la malade, mais aussi à la coïncidence de l'époque, car nous étions au 45e jour après l'accouchement.

Le quatrième jour de la maladie, voulant aller à la selle, la malade se plaignit de pesanteur sur le périnée; je constatai alors un prolapsus utérin incomplet. Quarante-huit après, se produisit le retour de couches, l'écoulement fut abondant, il dura huit jours, suivant normalement les phases naturelles; aussitôt après tous les accidents inflammatoires se dissipèrent et seul persista le déplacement utérin avec son cortège d'inconvénients douloureux ou fonctionnels. Je conseillai d'abord l'application de tampons d'ouate imprégnés de glycérine belladonée, injections froides et astringentes plusieurs fois par jour, bains prolongés, puis l'application du pessaire en ballon de Gariel et le long repos au lit, etc., etc. Ce traitement fut prolongé pendant vingt mois. Pendant ce temps il y eut abstinence complète de tout acte sexuel, pour lesquels d'ailleurs la malade accusait une excessive répulsion depuis son dernier accident.

Enfin tout rentra dans l'ordre, peu à peu les désirs vénériens se réveillèrent chez ma malade, ils se firent même si impérieux que, son mari étant absent, pour concilier, disait-elle, ses devoirs d'épouse et la satisfaction de ses besoins, elle s'adonna d'abord follement aux mœurs lesbiennes, enfin elle glissa sur la pente et, suivant son expression, elle voulut rattraper le temps perdu, elle se livra à une vie de débauche que rien précédemment n'aurait permis de prévoir; si bien que, quelques années après les incidents que je vais narrer, elle avait descendu tous les degrés de la plus basse prostitution. Mais je ne dois pas anticiper. Permettez-moi de vous faire seulement remarquer, que ce n'est point un moraliste qui vous écrit, mais un médecin qui vous relate une observation. Je ne blâme pas la malade, mais je la plains fort d'avoir subi l'impulsion d'une crise d'hystérie érotique.

En juin 1885, la fillette aînée de ma malade avala un noyau d'abricot long, dont l'une des extrémités excessivement pointue et même tranchante, lui occasionna une perforation stomacale; puisque quelques minutes après l'enfant mourut ayant la bouche pleine d'une sanie spumeuse. Appelé en toute hâte, je ne pus que constater le décès de l'enfant, mais la mère était tombée sans connaissance. Mme A... demeura dans cet état environ six heures, sans que je pusse obtenir le moindre changement par aucun des moyens en usage, ablutions froides du visage, émanations d'éther, frictions sur l'épigastre, flagellations, compression abdominale, ovarique, compressions oculaires, applications vésicantes. Au réveil Mme A... demeura dans le délire le reste de la journée, poussant des cris intermittents, se plaignant de très violents

maux de tête. Le moindre bruit exacerbait ses souffrances ; au point que les médecins qui étaient avec moi en consultation, décidèrent de demander à l'autorité civile l'autorisation de faire répandre une épaisse couche de paille dans les rues adjacentes pour amortir le bruit des voitures, et à l'autorité militaire de faire suspendre tout bruit de musique, clairons ou tambours dans le voisinage de la demeure de ma cliente. Le diagnostic porté par moi et confirmé par MM. les Dʳˢ Magail, professeur à l'Ecole de Médecine ; Henri Nicolas, médecin des hôpitaux ; Flavard, chirurgien des hôpitaux, expert assermenté par les tribunaux, fut celui de méningite aiguë. Le traitement, application permanente de glace sur la tête, sangsues aux apophyses martoïdes, purgations quotidiennes par le calomel à doses fractionnées, lavements purgatifs, diète absolue. La guérison se fit en douze jours, très rapidement par conséquent, et six jours après, il ne restait plus aucune trace de la maladie, si ce n'est une cécité absolue. Je proposai un cautère en séton à la nuque. La malade s'y refusa ; mais sur l'assertion d'un confrère qui lui affirma que, si elle ne se soumettait pas à ce traitement, elle resterait aveugle, elle eut des convulsions, des pleurs et retomba brusquement dans une crise analogue à celle dont elle sortait. Nous eûmes de nouveau recours à la médication qui nous avait donné des résultats. Huit jours après, la malade était guérie de sa rechute, mais restait aveugle. Je lui proposai alors, avec infiniment de ménagements, l'application de courants électriques, lui persuadant que là était le salut, ce dont elle pourrait se convaincre par elle-même par une ou deux séances après lesquelles je lui promettais à tout hasard qu'elle apercevrait des phosphorescences d'abord, puis des lueurs plus accentuées et que la guérison viendrait ainsi. J'applique donc un courant au moyen du petit appareil portatif de Gaiffe, je fais des séances d'une minute ; à la deuxième séance Mme A... accuse voir des fulgurances ; je lui promets la vue pour très prochainement. Le lendemain, après une minute d'application que d'ailleurs je faisais sans conviction aucune, mais dans un but de consolation, peut-être aussi d'expérience, au moment même où je comptais terminer la séance, la malade me dit : « Il me semble que si vous prolongiez l'application, ou si vous augmentiez le courant, la vue me reviendrait plus vite. » Je cède à sa prière ; elle s'écrie de joie : « Je vois des lueurs ! des lumières plus vives ! augmentez le courant, je vous prie », et brusquement : « Oh ! je vous vois, mais je vous reconnais bien ! » Elle désigne toutes les personnes qui étaient présentes, reconnaît tous les objets grands ou petits qu'on lui présente, elle peut même lire un journal. Par précaution, je la fais demeurer tout le restant du jour et toute la nuit dans la plus complète obscurité. Le lendemain, à ma très grande stupéfaction et à la légitime surprise de mes confrères, la malade était en pleine santé ; elle y voyait parfaitement et ne parlait rien moins que de reprendre sa vie habituelle. Depuis, aussi longtemps que j'ai pu avoir de ses nouvelles, je n'ai jamais su que sa vue fût le moindrement altérée.

En octobre 1885, mon sujet avait eu à intervalles éloignés de fugaces crises hystériformes, dont elle s'effrayait beaucoup, mais qui me paraissaient sans importance, vu leur peu d'intensité et leur très courte durée ; elles se résumaient en quelques pandiculations suivies de bâillements. Cependant je conseillai les bains froids et l'usage quotidien d'une potion bromurée 10/200, à prendre matin et soir par cueillerée à potage. Le 18 octobre, vers 7 heures du soir on me fit appeler pour une crise. Je ne la crus pas plus importante que les autres et je ne me hâtais pas ; je pris même le temps de faire mon repas du soir, durant lequel je mangeai entre autres choses de l'omelette aux fines herbes. Pendant mon repas, je reçus une dépêche du mari de ma malade, lequel était à Genève ; il m'annonçait qu'il venait d'obtenir du ministre de la Guerre l'autorisation de traverser la France pour venir s'embarquer à Marseille pour Smyrne. Il indiquait son départ immédiat et son arrivée à Marseille pour le lendemain matin à la première heure. Pour l'intelligence du récit, permettez-moi de dire qu'appelé par ses affaires à de très fréquents voyages en Suisse et en Syrie, le mari n'avait pas à temps satisfait aux exigences du service militaire et venait d'être signalé comme déserteur, bien qu'il fut à Smyrne chargé de l'entreprise de travaux pour le compte du gouvernement français. Son départ eut donc lieu de Genève le soir même, par le train de 7 heures, qui passait à Culoz à 9 heures, arrivait à Lyon à 10 heures, et à Marseille le lendemain matin vers cinq heures. Sur le libellé de la dépêche transcrit à la main, les mots *ministre de la Guerre* étaient en grande partie recouverts par une tache d'encre qui les rendaient difficilement lisibles. Tous ces très minutieux détails, qui maintenant paraissent futiles, prendront bientôt chacun une très grande importance.

Donc, mon repas achevé, je me dirigeai vers le domicile de Mme A..., qui n'était guère distant du mien que de 350 mètres environ. A mon arrivée, je trouvai dans l'appartement, autour de ma cliente, huit personnes, dont six vivent encore, qui furent témoins des faits suivants :

La malade était plongée dans un état léthargique depuis une heure environ, à la suite d'une crise convulsive qui avait duré plus d'une demi-heure, au dire des assistants, pendant laquelle on l'avait abondamment arrosée d'éther. Depuis un moment, la malade avait poussé quelques grands soupirs qui faisaient

espérer le réveil, mais il n'en fut rien. Cependant toute endormie, la malade bredouillait d'abord; puis assez distinctement, elle avait annoncé à son entourage, qu'elle me voyait; que je me décidais enfin à partir de chez moi, indiquant dès lors chacun de mes gestes. Elle leur dit : « Il est à la porte, il sonne »; aussitôt, le timbre retentit. A mon entrée dans la chambre, la malade m'accueille par un très grand éclat de rire et m'apostrophie ainsi : « Ah! ah! vous ne vous pressez pas quand je vous fais appeler! Vous faites dire que vous n'êtes pas chez vous et cependant vous soupiez, vous mangiez de l'omelette aux fines herbes. » Les protestations que je m'apprêtais à faire, furent du coup refoulées dans mon gosier. Je restai estomaqué, on l'eût été à moins. Je m'approchai de Mme A..., je constatai qu'elle était absolument immobile, dans un état de sommeil profond, mais avec une demi-raideur des membres. Elle continua : « Il est inutile que vous cherchiez des excuses. Je sais ce que vous faisiez; donnez-moi plutôt la dépêche d'Alfred que vous avez sur vous, il aurait bien pu me l'adresser à moi. » Puis elle eut une violente crise d'un rire qui cependant n'avait rien de pénible, ni de nerveux. Au bout d'un moment la malade dit à haute et très intelligible voix le contenu de la dépêche qui était toujours au fond de ma poche et que nul autre que moi ne connaissait parmi les personnes présentes. Cependant, mon sujet ne put jamais dire, ou, disons mieux, déchiffrer, les mots « ministre de la Guerre ». Cette scène se déroula avec une telle rapidité et j'en étais tellement ahuri, les témoins eux-mêmes étaient si abasourdis, que je fus un moment à me remettre avant d'exposer à l'assistance que tout ce que disait la malade était exact, et de faire voir la dépêche que je venais de recevoir une demi-heure auparavant. Je m'étais d'abord assuré qu'elle-même n'en avait reçu aucune et qu'elle ignorait absolument la décision ministérielle concernant son mari, ainsi que le départ de celui-ci de Genève pour Marseille.

J'examinai très attentivement Mme A..., elle était complètement immobile et les membres raidis; allongée sur son lit, sa respiration était légèrement haletante, son cœur battait d'un rythme régulier; je ne remarquai aucun autre signe appréciable, pas même le tremblement habituel des paupières, ou les mouvements de déglutition si fréquents dans les crises hystériques. La malade restait inerte. Je fis suspendre toutes manœuvres ou toutes médications destinées à hâter le réveil. Je laissai la patiente sous la garde d'une amie, pendant que, dans un appartement voisin, nous fûmes avec les assistants commenter les faits dont nous venions d'être témoins. Il était environ 8 h. 1/2. Je vous déclare que mon étonnement n'avait d'égal que mon ignorance en matière d'hypnotisme. Je ne savais certainement pas comment expliquer ces faits et je dois dire que ni l'idée ni même le mot somnambulisme ne vinrent à ma pensée, pas plus d'ailleurs qu'à celle d'aucune des personnes présentes.

Comment Mme A..., qui n'avait pas été prévenue du retour de son mari, et moins encore des heures et de l'itinéraire de son voyage, pouvait-elle connaître le contenu de la dépêche? C'est ce que nous nous efforcions de nous expliquer sans y arriver. Tout à coup, une nouvelle crise de rire plus gai et plus bruyant encore s'empare de la malade, interrompue par ces mots : « Il dort, il dort, il ne se réveille pas! Non! non! » Puis le rire atteignit jusqu'à la suffocation et se termina par un balbutiement dans lequel nous distinguâmes assez nettement : « Il dort, il reste dans le train! il n'arrivera pas. » Il était alors neuf heures. A ce moment, nouvelle crise semblable à la précédente, mais beaucoup moins accentuée et dans laquelle ma cliente ne prononça que d'une façon intermittente des mots inarticulés et inintelligibles.

Le reste de la nuit Mme A... demeure dans le sommeil sans autre incident. Le matin, vers l'heure de l'arrivée du train qui devait amener son mari, je fus au-devant de lui avec deux de nos amis. Je recommandai tout particulièrement aux personnes qui restèrent auprès de la malade de noter très scrupuleusement et dans les plus légers détails, tout ce qui pourrait se passer pendant notre absence, de même que nous nous proposions nous autres de bien remarquer tous nos faits et gestes pendant cette démarche. Nous fûmes à la gare sans incident. Le mari n'était pas dans le train venant de Lyon et nous retournâmes auprès de ma cliente.

Peu après notre départ, une dépêche envoyée de Grenoble était venue annoncer que le mari n'arriverait que dans l'après-midi, vu qu'il avait manqué le train.

Pendant tout ce laps de temps Mme A... était demeurée dans le plus grand calme. Enfin, à neuf heures du matin, sans la moindre secousse, elle se réveilla fort étonnée de trouver tant de personnes autour d'elle, accusant seulement un léger mal de tête. Elle ne voulut jamais croire à ce qui s'était passé pendant son sommeil, affirmant qu'elle ne se souvenait de rien, ce qui était contraire à ses habitudes. « Car, disait-elle, je rêve souvent et à mon réveil, je me souviens de mes rêves dans tous leurs détails. » Elle prit connaissance des deux dépêches, puis demanda à se lever et à s'alimenter, ne se sentant nullement indisposée. Je la quittai vers onze heures.

Dès l'après-midi, je me portai au-devant du mari avant qu'il n'eût vu personne autre et sans lui laisser rien deviner. Je l'interrogeai, j'appris de sa bouche qu'à 9 heures du soir il se trouvait à Culoz et dormait dans un wagon qui fut dirigé sur Chambéry

et Grenoble, il ne se réveilla que dans cette dernière ville ; constatant que, par ce changement de direction, il arriverait à Marseille avec sept heures de retard, il avait télégraphié. Je lui fis répéter ce récit devant les diverses personnes qui avaient veillé son épouse la nuit précédente et nous pûmes constater par la narration que nous lui fîmes à notre tour que sa femme l'avait suivi pendant son voyage, aux péripéties desquelles elle nous avait fait assister.

Plus tard, lorsque je connus l'hypnotisme et son action, lorsque je sus ce qu'est la catalepsie, ce qu'est le somnambulisme, je pus constater que j'avais assisté à l'une des plus belles manifestations de cet état. Manifestation d'autant plus intéressante qu'elle était spontanée et se produisait sur un sujet que rien n'avait prédisposé à cet effet.

Je m'expliquai alors et l'apparition brusque des symptômes qui s'étaient manifestés dans les diverses maladies dont j'avais été le témoin souvent dérouté, et leur évolution aussi rapide qu'inexpliquée, et leur guérison presque spontanée. Je compris alors pourquoi à côté de signes en apparence d'un extrême gravité, je m'étais souvent rencontré avec une absence presque complète de température anormale, et des mouvements fébriles peu accentués et pas du tout en rapport avec les phénomènes concomitants.

Mais ce ne fut pour moi qu'une étude rétrospective et c'est même là mon très grand regret, car je ne pus lui donner toute l'extension qu'elle eût comportée.

ADDENDUM

Depuis que j'ai relevé cette observation, un hasard m'a fait rencontrer il y a quelques semaines l'une des personnes amies qui furent présentes aux diverses scènes que j'ai narrées et tout particulièrement à la crise de somnambulisme. J'ai appris par elle que Mme A..., après avoir divorcé, s'est jetée dans l'orgie ; elle s'est ensuite remariée et mène aujourd'hui une existence relativement calme. Cela serait assez peu intéressant pour nous sans le fait suivant :

Il y a quelques années, trois ans, environ, la dame A... fut culbutée par une automobile, projetée sur la voie, où elle demeura sans connaissance ; rapportée chez elle, elle resta dans le coma plusieurs heures, puis se réveillant elle déclara avoir le bras cassé au coude. Aucune constatation des symptômes de cette fracture ne fut possible, si ce n'est la position du coude fléchi à angle droit auquel il était absolument impossible d'imprimer le moindre mouvement sans arracher à la malade des cris perçants. Quel est au juste le diagnostic porté par les médecins qui, à divers titres, ont eu à examiner cette malade? je l'ignore, mais le fait est qu'il y a eu procès et appel, que les tribunaux ont accordé à la blessée une pension viagère de douze cents francs et que le jour où elle a touché le premier arrérage de cette pension, elle a retrouvé miraculeusement l'usage de son bras et les mouvements de son coude.

Je pense qu'elle a dû rester en contraction cataleptique pendant tout le temps qu'a duré la procédure de son affaire et que les confrères ignorant les antécédents de cette malade ont dû conclure à quelque lésion fort grave et incurable de l'articulation du coude, comme nous avions nous-même conclu autrefois tantôt à de graves lésions cérébrales, tantôt à des affections utérines ou abdominales.

Je vous ai exposé cette observation dans tous ses détails et cependant aussi succinctement que possible. Il me resterait à conclure. Je ne le ferai pas ici car cela m'entraînerait trop loin, ne serait-ce que pour démontrer les causes d'erreur nombreuses qui assaillent le médecin dans l'exercice de sa profession, mais je tiens cependant à faire cette remarque qu'à 25 ans de distance le tempérament hypnotique ne s'est nullement modifié chez mon ex-cliente.

Dr JULIEN OCHOROWICZ

LES RAYONS RIGIDES ET LES RAYONS Xx

Etudes expérimentales

(*Suite et fin, voir la livraison d'Avril et les suivantes*)

XVIII

LA PÉNÉTRABILITÉ DES RAYONS Xx

Dans le but d'obtenir quelque chose d'analogue aux rayons X, j'essayai d'imprimer les os de ma main à l'aide des rayons nouveaux.

1° Je mis ma main gauche sur une plaque 13 × 18 et le médium posa la sienne gauche sur la mienne.

Auparavant, j'avais pris la précaution de l'initier aux mystères des rayons Röntgen, en lui expliquant les radiographies obtenues à l'aide du tube de Crookes. Cela l'intéressa beaucoup, mais n'eut aucune influence sur le phénomène.

Ma main fut traversée par les rayons inconnus, comme si elle n'y avait point été, et sur la plaque apparut une superbe boule noire.

La pose dura 2 m. 30.

Croyant que peut-être avec une durée moindre on obtiendrait l'effet désiré, je diminuai le temps de pose.

2° Avec une exposition d'une minute, la main du médium étant tenue plus haut en l'air de 8 à 10 centimètres au-dessus de la mienne, et sans qu'il ressentît une sensation nette du courant, j'obtins seulement un voile général faible et plusieurs taches irrégulièrement colorées, sans trace de ma main.

3° Dans les mêmes conditions, mais avec une pose de 40'' seulement, le médium ayant senti le commencement du courant : une forte ceinture nébuleuse au coin de la plaque et plusieurs couleurs très vives.

Toujours aucune trace de ma main;

4° Les deux mains du médium sur deux plaques 13 × 18, chacune séparément, avec une pose de 20'' seulement; deux boules complètement formées, et traces de couleurs.

Voyant qu'il n'y avait aucun rapport entre le temps de pose et l'intensité de l'action, j'essayai l'influence de la *distance*, compliquée encore par d'autres obstacles simultanés;

5° Je posai par terre une boîte Lumière, contenant trois plaques 9 × 12, enveloppées, comme de coutume, dans du papier noir.

Je mis mon pied gauche, chaussé, sur cette boîte et j'ordonnai au médium de tenir sa main au-dessus de mon pied, à 1 mètre environ de distance.

La pose dura deux minutes à peu près. Pendant ce temps je tenais encore ma main droite dans l'espace qui séparait mon pied de la main du médium à 10 centimètres au-dessous de cette dernière, et je sentis à plusieurs reprises un souffle froid qui passait sporadiquement sur la ligne verticale, réunissant la main du médium et la boîte.

Toutes les trois plaques ont été influencées, *à travers le papier noir, le carton, le cuir de ma botte, mon pied et ma main*. Sur toutes les trois il y avait une ceinture nébuleuse occupant le coin des plaques en biais, et des couleurs. La ceinture diminuait depuis la première jusqu'à la troisième et les couleurs, au contraire, présentaient le maximum d'intensité sur la dernière plaque.

Je dois ajouter que je remarquai en général un certain antagonisme entre les impressions en noir (des boules surtout) et les couleurs. Plus il y avait de couleurs, moins la boule noire était forte — et réciproquement. Les rares exceptions étaient dues à une intensité exceptionnelle du courant. De sorte que je considère les rayons colorigènes comme relativement indépendants des rayons Xx proprement dits, quoique les premiers puissent aussi traverser les écrans.

A la suite de ces expériences et de quelques autres, que je trouve inutile de raconter, il fallut renoncer à l'obtention d'une radiographie des os à la Röntgen, et chercher des analogies dans une autre direction.

La plus grande différence de pénétrabilité, caractéristique pour les rayons Röntgen, concerne d'un côté le bois, traversé facilement, et de l'autre le plomb, qui est presque tout à fait impénétrable. Je voulais donc essayer comment se comporteraient sous ce rapport mes rayons nouveaux.

6° Une moitié du châssis en tôle de fer, contenant une plaque 9 × 12, avait été recouverte de plomb — sur l'autre se trouvait seulement une petite planchette carrée en bois blanc, qui laissait voir les bords libres de la seconde moitié du châssis.

Comme plomb, je me suis servi d'une bande, de 1 m/m 1/2 d'épaisseur, employée par les anthropologistes pour prendre la circonférence du crâne. En repliant cette bande plusieurs fois sur elle-même j'obtins une surface de 1 1/2 et de 3 m/m d'épaisseur alternativement.

Le médium tenait sa main gauche à 5 centimètres au-dessus du châssis. Il sentit une forte douleur et une crampe passagère. La pose dura 1 m. 10 s. On n'en devinera pas le résultat !... Le voici (fig. 1) :



Fig. 1.

a) Toute la plaque est si fortement voilée qu'elle paraît uniformément noire, si on la met sur du papier blanc.

b) On y distingue cependant des différences contre le jour : la partie recouverte avec du plomb est *plus fortement influencée* que celle où il n'y avait que la tôle de fer, avec ou sans le carré de bois;

c) Une luminosité encore plus forte avait traversé localement le côté du bois et un morceau du côté du plomb. C'en est évidemment une nébuleuse

de forme triangulaire et dont l'intensité n'est pas partout égale.

En somme, c'était comme si le plomb avait augmenté l'action des rayons X^x.

Je crois cependant plutôt à une autre explication : *un accroissement de l'action par influence psychique*. Le médium, voyant l'obstacle, et sachant que les rayons Röntgen ne traversent pas le plomb, agissait par ambition plus fortement du côté de ce métal.

Quant à la nébuleuse proprement dite, elle traversa les deux côtés sans s'inquiéter des écrans.

7° Dans une autre expérience, pour ne pas compliquer les conditions, je supprimai le châssis en tôle de fer, en chargeant la plaque de 4 bandes de différentes natures :

Une en plomb de 1 m/m 1/2.
Une en aluminium de 1 m/m.
Une en papier noir inactinique.
Une en papier blanc transparent.

Enfin, pour éviter une concentration locale de l'action, qui embrouille parfois les résultats, j'ordonnai au médium, *contrairement à toutes les expériences précédentes*, de ne pas tenir sa main immobile, mais de la promener lentement et uniformément au-dessus de la surface de la plaque.

L'action dura 6 m., pendant lesquelles le médium n'avait senti rien de particulier. Résultat (fig. 2) :



Fig. 2.

Un voile uniforme sur toute la plaque. Aucune trace des bandes qui la couvraient. Les couleurs dispersées aussi sur toute la plaque, mais faibles et qui disparurent dans l'hyposulfite. Au milieu de la plaque le germe d'une boule irrégulière, visiblement troublée dans sa formation. Cette boule avait traversé le papier et le plomb avec la même facilité ;

8° Même expérience, *la main immobile :*

Pose 2 m. Au bout de 1 m. 30 le médium sent aux bords de sa main « un courant chaud ». Au bout de 2 m. il sent un très fort « rompement » sur la ligne du pouce. Résultat (fig. 3) :

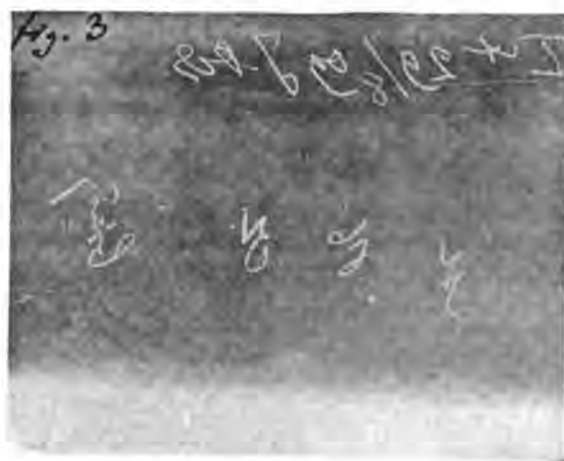


Fig. 3.

Aucune trace des quatre bandes. Des couleurs faibles, par-ci par-là.

Tout le long de la plaque, dans sa partie inférieure, sur la ligne du pouce, une forte ceinture nébuleuse, qui coupe transversalement et un peu obliquement toutes les bandes, sans distinction de degrés.

9° Voyant que cette ceinture nébuleuse formait une ligne droite, je voulus essayer si la présence d'un aimant n'influencerait pas son contour.

Deux pouces du médium furent appliqués sur la plaque en face l'un de l'autre et la pose dura environ deux minutes.

Il y eut un faible voile général et plusieurs couleurs, mais qui n'avaient pas supporté un séjour prolongé dans l'hyposulfite (trois quarts d'heure environ), sauf quelques taches d'argent métallique déposé. *Aucune perturbation pouvant être attribuée à la présence de l'aimant.*

10° Deux essais, faits le même jour, pour imiter les expériences du commandant Darget avec du papier imprimé et une plaque sensible sur le front, et puis une autre sur le cœur du médium, n'ont donné aucune trace de lettres. Sur le front il y eut un voile intense, plus fort par en bas, et point de couleurs. Sur le cœur, une sorte de flamme avec une ceinture nébuleuse en biais et la plaque fut colorée en vert assez intense, qui cependant, comme toutes les couleurs de ce jour, disparut dans l'hyposulfite.

Le papier imprimé touchait l'émulsion. Dans l'expérience du front il était mis extérieurement ; dans l'expérience du cœur, sur la peau. Les lettres imprimées ont été traversées sans ombre ; je crois donc que les rayons qui étaient en jeu dans ces expériences sont trop pénétrants pour s'incommoder de la pré-

sence du noir d'imprimerie, de l'encre ou du crayon ;

11° Pour vérifier le même phénomène sous l'action *des doigts*, j'ai mis deux plaques Jougla 9 × 12 l'une sur l'autre, enveloppée dans du papier imprimé en gros caractères. L'action dura environ 2 m. ; le médium sentit au bout de 1 m. un engourdissement et vers la fin de l'action, une crampe douloureuse.

Une seule main agissait, et cependant toutes les deux plaques furent impressionnées au même degré, ce qui prouve que *le verre a été traversé aussi bien que le papier avec son noir d'imprimerie*, car aucune lettre n'apparut ;

12° Il en fut de même, lorsqu'en agissant avec les doigts de *deux* mains du médium, sur une seule plaque, enfermée dans un châssis, je mis le bordereau imprimé *dans le châssis*, appliqué directement contre la couche sensible ;

13° J'ai cependant réussi à obtenir une impression photographique des lettres, en se plaçant exactement dans les conditions indiquées par le commandant Darget.

Une enveloppe double, contenant une vitrose 9 × 6 1/2 et une carte imprimée fut mise sur le creux de l'estomac de Mlle Tomczyk *éveillée*, durant *une heure*, pendant laquelle nous causions tout simplement et le médium ne sentit rien de particulier. Résultat (fig. 4) :



Fig. 4.

Aucun des signes caractéristiques pour les expériences précédentes, mais en revanche *une copie très nette des caractères d'imprimerie*. Les lettres noires sont reproduites en noir, malgré que toute la vitrose soit assez fortement voilée.

Mon but n'étant pas de faire en ce moment une étude des rayons V, je me borne à cette simple constatation en y ajoutant seulement une remarque d'ordre général : il me paraît impossible de confondre les radiations qui reproduisent les lettres écrites ou imprimées, avec celles qui traversent les métaux et qui par conséquent sont incapables d'une pareille reproduction.

14° Je dois cependant mentionner une expérience, entreprise dans un but différent, mais qui semble se trouver en contradiction avec l'inaptitude des rayons X^x pour une reproduction de ce genre.

Cette expérience se rattache à une autre déjà décrite.

On se rappelle qu'une pièce d'argent mise sur le châssis en tôle de fer avait été reproduite, en projection seulement, mais très nettement sur la plaque, enfermée dans ce châssis.

Tout d'abord, je ne m'expliquais pas le phénomène. Devait-il signifier que les rayons X^x traversent plus facilement le fer que l'argent ?

Il est vrai que ce dernier métal présentait une couche trois fois plus épaisse ; mais le plomb, dont la densité dépasse celle de l'argent, vient d'être traversé facilement.

Une autre circonstance avait pu jouer un rôle décisif dans ce résultat énigmatique : les mains du médium n'agissaient pas par en haut, mais de côté, et nous savons que, dans la position des quatre doigts embrassant l'objet, le courant se forme entre eux dans le même plan, et que, avant d'arriver à la formation définitive des rayons X^x, il présente les stades intermédiaires que nous connaissons déjà et dont les propriétés actiniques, beaucoup plus faibles, se rapprochent de celles des éclairs invisibles.

Pour vérifier l'hypothèse et pour simplifier l'expérience, je pris d'abord une plaque nue et une pièce de 20 couronnes en or, avec la même disposition latérale des doigts.

La plaque sensible (Radio-Brom de Guilleminot) avait été seulement mise dans une enveloppe transparente.

Après avoir tout préparé, je me rappelai que j'avais oublié de marquer la plaque comme d'habitude, et pour ne plus défaire la disposition, j'apposai mon paraphe et la date *sur l'enveloppe*.

La pose dura près d'une minute et le médium éprouva une crampe douloureuse dans les deux mains.

Au développement apparut une tache lumineuse très forte, qui avait visiblement traversé la pièce de monnaie, mais en même temps on y voyait faible-

ment l'ombre des quatre doigts et... mon écriture sur l'enveloppe!

J'en conclus qu'il y avait deux sortes de lumières invisibles dans l'action : celle des premiers stades qui avait projeté le profil des doigts et des lettres, et celle des rayons X^x proprement dits qui ont traversé le métal.

L'examen détaillé du négatif confirme pleinement cette explication.

Elle est également corroborée par d'autres expériences. C'est ainsi, par exemple, qu'un morceau de celluloïd, tout à fait transparent, donna cependant une ombre analogue à celle d'une pièce de monnaie, car il ne fut éclairé que de côté et par la faible luminosité du deuxième stade de nébuleuse;

15° En répétant l'expérience de cinq couronnes en argent sans le châssis de fer, avec une plaque orthochromatique de Barnet, j'obtins un résultat différent, mais qui n'infirme pas la règle.

La pièce de monnaie fut traversée sans trace, comme le reste, et sur la plaque apparut seulement un voile du côté gauche (où le courant fut plus fort) et quelques couleurs et taches de métallisation : *une évolution plus rapide du courant ne permit pas au deuxième stade de projeter l'ombre de la monnaie.*

Il est donc évident, qu'une couche d'argent de trois millimètres ne constitue pas un obstacle.

16° En posant sur la plaque trois pièces de monnaie différentes : une couronne autrichienne en argent, un kreuzer en cuivre et dix couronnes en or, voici ce que j'ai obtenu (fig. 5) :

La pièce d'argent du milieu (marquée à l'encre sur l'épreuve) fut traversée sans aucune ombre et céda sa place à une superbe boule des rayons X^x, deux fois plus grande qu'elle.

Le kreuzer est à peine reconnaissable au-dessus de la boule et on ne le verra certainement pas en reproduction.

On distinguera probablement la mince pièce d'or (plus bas), qui, cette fois, a été épargnée.

Ce cliché présente en outre de belles couleurs et les traces d'une luminosité latérale, surtout à gauche (sur le négatif), appartenant aux stades précédents et à laquelle j'attribue les faibles contours qui se sont conservés, en dehors de l'action principale;

17° Pour juger définitivement la question de différents métaux, j'avais mis sur une plaque Jougla 13 × 18 six lames rondes à peu près de la même épaisseur, en argent, en zinc, en étain, en cuivre, en fer, et en plomb, auxquelles j'avais ajouté encore un morceau de charbon de cornue, de caoline, de corne et un bouchon de liège.

Toutes ces matières se sont montrées transparentes, sans aucune différence de degré. La plaque est uniformément voilée avec quelques nuances de ton et de couleurs et quelques taches argentées, absolument sans rapport avec les dix objets opaques.

Pour terminer ce chapitre, je citerai encore deux expériences compliquées;

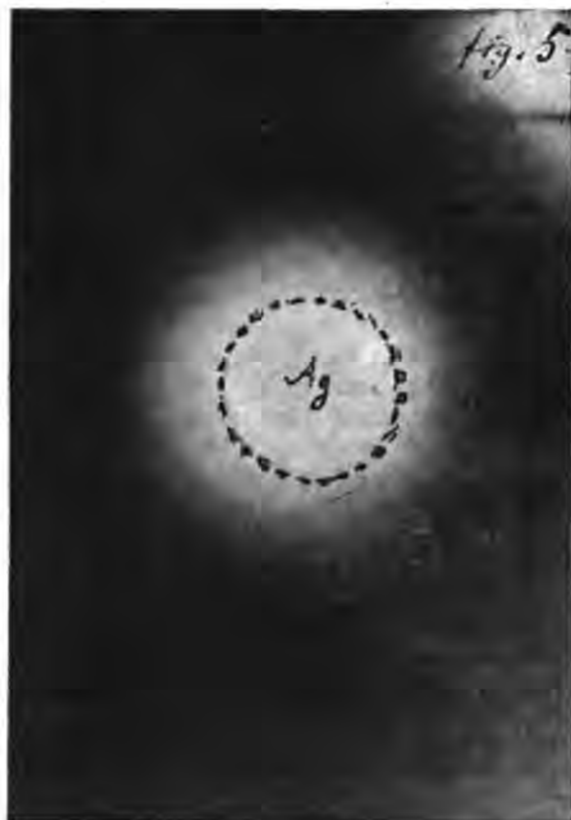


Fig. 5.

18° Je pose une plaque 9 × 12 Jougla sur la table; je la couvre avec mon coude; sur le coude je place un large écran en carton blanc, enduit d'une couche de platino-cyanure de baryum; sur cet écran je mets encore une deuxième plaque Jougla, beaucoup plus petite que l'écran; j'engage le médium à tenir sa main droite, tantôt en dessus de l'écran, tantôt en dessus de la deuxième plaque — et j'éteins la lumière rouge, pour avoir l'obscurité complète.

L'écran, qui luit si facilement sous l'influence des rayons X n'*a donné aucune fluorescence sous l'action des rayons* X^x.

Et quant aux plaques, elles furent impressionnées toutes les deux à peu près aux mêmes degrés. Celle d'en bas manifesta une lumière plus vive du côté du pouce — celle d'en haut quelques taches argentées du même côté.

Je n'avais rien senti dans mon coude;

19° Une boîte neuve contenant six plaques Gieshaber et C° 9 × 6 1/2, qui n'avait pas encore été ouverte, fut mise sur la table.

La somnambule la couvrit du creux de sa main gauche.

Au bout de quelques secondes elle fut saisie d'une crampe extrêmement douloureuse et qui persista plus longtemps que d'habitude.

Après avoir calmé un peu le médium, dont le bras gauche resta tout de même paralysé, je coupai la boîte pour l'ouvrir et je développai les plaques, deux par deux.

Toutes les six avaient été influencées, la dernière le plus fortement, mais *chacune d'une manière différente*. De sorte, qu'il n'y a aucune continuité dans les images — elle existe seulement pour les couleurs.

La deuxième est plus pâle que les autres, la cinquième et la sixième plus noires; la première et la quatrième portent les signes indubitables des quatre doigts fluidiques. Leur contact est différent sur les deux plaques — on voit seulement que deux doigts sont beaucoup mieux matérialisés que les deux autres.

Il y a aussi des taches des doigts lumineux sur la troisième plaque, toujours différente, et une empreinte plus forte d'un pouce sur la cinquième.

Sur la deuxième, la plus pâle, une boule faible et mal arrondie.

Sur la sixième, une boule plus forte et un peu mieux arrondie, mais qui, examinée à la loupe, se décompose en une spirale, prolongée en dehors de la boule et formant 4 tours fantastiques, de plus en plus faibles et de plus en plus larges. C'est un serpent roulé sur lui-même, et dont la tête (une tache plus claire que le reste) constitue comme le noyau de la boule. Tout cela recouvert de l'empreinte lumineuse d'un doigt, et de côté on voit encore d'autres petits « serpents », ne formant plus de spires, mais seulement des lignes courbes, dont un des bouts arrondis (la tête) est plus lumineux que le reste. Ils ressemblent aux « comètes », que nous avons déjà vues, avec cette différence qu'elles sont recourbées au lieu d'être droites.

En somme, l'impression est telle que si un doigt, d'où s'échapperait un effluve lumineux, avait tracé avec cet effluve une ligne serpentine et quelques lignes courbes, et ensuite pressé lui-même la gélatine, pour y faire une empreinte de l'épiderme.

Toutes les plaques, examinées à contre-jour, ont une nuance brune, plus ou moins foncée.

Le côté verre ne laisse pas voir de couleurs. Le côté de l'émulsion présente une couleur bleu argent, plus intense sur les plaques 1, 3, 4, 5 et surtout sur la 6e. Les couleurs sont toujours plus fortes au bord, où il n'y a pas d'empreintes. Ces dernières sont cependant aussi colorées sur la première et la quatrième plaques, de la même nuance bleu argent.

Les épreuves les plus lumineuses sont celles qui semblent correspondre à un contact plus fort ou plus prolongé des doigts.

Enfin, l'impression générale qui se dégage de toute cette expérience est telle que si une main lumineuse s'était efforcée de produire sur chaque plaque une preuve différente de son pouvoir — ce qui est bien étonnant, vu l'entassement si proche des plaques. Et je dois dire que c'est le seul cas où j'aie observé cette tendance spéciale; généralement, en expérimentant avec plusieurs plaques à la fois, j'observais toujours une continuité de l'influence.

Il est vrai qu'alors j'étais en présence de radiations pour ainsi dire purement physiques, tandis qu'ici elles ont pris le caractère d'une action *intelligente*.

XIX

UNE VISITE DE LA PETITE STASIA

La somnambule n'avait aucune idée de ce qui se passa dans la boîte pendant notre dernière expérience. Elle disait seulement qu'elle avait très mal au bras gauche, qui restait toujours paralysé.

La séance, par ce fait même, était déterminée, lorsque arriva la Petite Stasia. La somnambule l'annonce par son « bonsoir! ».

— Tu arrives bien à propos, lui dis-je, juste à temps « pour souffler les bougies! ».

— J'ai autre chose à faire, fit-elle gravement, et puis, comme tu ne crois pas à mon existence, ce ne serait pas la peine de venir.

— C'est une autre question. Si je ne suis pas sûr de ton existence indépendante, c'est à toi de m'en donner une preuve, et en attendant tu ferais mieux de m'apporter quelques explications, au lieu de bouder.

— Je ne boude pas, je plaisantais. Je ne suis pas venue, parce que je savais que je ne pourrais pas t'être utile. Mais c'est vrai tout de même, que j'ai d'autres occupations, et il ne faut pas en rire!

— Quelles occupations?

— Je dois veiller sur quelqu'un... Toi aussi, tu as un esprit qui veille sur toi...

— Un ange gardien?

— Non, un esprit indépendant, comme moi; je le connais... ce n'est pas une personne morte de ta famille, mais je ne puis pas t'en dire davantage. Et, je ne suis pas venue encore pour cette raison, qu'il pleuvait, et je n'aime pas venir quand il pleut...

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Je n'aime pas... il n'y a pas de pluie là où j'habite...

(L'année dernière elle disait qu'elle habitait l'Angleterre.)

— Et qu'as-tu fait pendant tout ce temps? As-tu vu quelque chose d'intéressant, as-tu appris quelque chose de nouveau?

— Je n'apprends rien.

(L'année dernière elle disait qu'eux, les esprits indépendants, apprennent continuellement.)

— Peux-tu me donner quelques explications, au sujet de notre dernière expérience?

— Je n'en sais rien.

(En général, je n'ai jamais eu de preuves que la Petite Stasia existe et pense en dehors de nos entretiens. Il n'y a aucune continuité dans ses idées et elle subit visiblement l'influence des idées « de derrière la tête » de son médium. Ses sentiments et ses désirs sont ceux du médium éveillé, surtout ceux que ce dernier n'exprime pas volontiers. Sa dépendance du médium endormi — qui représente apparemment une toute autre personne (une enfant adulte), est beaucoup moins intime. De sorte que, d'après mes observations, je considère plutôt la Stasia moyenne (la somnambule) comme une personnalité relativement indépendante, tandis que la Petite n'est qu'un reflet de l'inconscient de la Grande. Mais cet inconscient ou subconscient, comme on dit aujourd'hui, en tant qu'actif dans la vie psychique de ces deux personnes : la Grande (éveillée) et la Moyenne (endormie), peut toujours m'être utile dans mes investigations, tantôt en dévoilant les sensations inaccessibles par une autre voie, tantôt en mettant en activité les facultés occultes, dont ni la Grande ni la Moyenne ne se doutent guère. Si l'instinct des animaux pouvait nous parler d'une façon au moins aussi compréhensible que la Petite Stasia, il nous apprendrait certainement des choses autrement intéressantes, n'étant pas vicié par les influences artificielles de notre civilisation).

— Tu vois, quand tu ne viens pas, tu ne sais plus rien. Mais en tout cas tu pourrais bien me rendre un grand service, en délivrant la somnambule de sa paralysie.

— Je ne le pourrais pas encore. Il faut attendre.

Le bras gauche du médium était toujours sans mouvement et s'il essayait de remuer les doigts il en souffrait beaucoup.

Une demi-heure plus tard, la Petite dit, en s'adressant à la somnambule :

— Donne-moi ton bras!

Celle-ci tend la main à son médecin invisible, en le suivant du regard.

— Fais bien attention à ce qu'elle va faire — lui dis-je — pour me le raconter ensuite!

Le bras resta en l'air, quelques minutes, puis tout à coup il se contracta et reprit ses facultés habituelles.

— J'ai mon bras! J'ai mon bras! — cria la somnambule joyeuse.

— Eh bien, dis-moi maintenant ce qu'a fait la Petite?

— Elle a d'abord examiné mon bras attentivement, comme pour voir ce qui lui manquait. Ensuite elle prit entre ses deux doigts un pli de mon coude, du côté intérieur, et en serrant un peu et en appuyant avec force, elle prolongea lentement cette friction jusqu'à la paume de ma main. Ça m'a fait mal, mais je sentais que la force revenait... Elle rit, la Petite ..

— De quoi?

— Elle dit que maintenant elle ne pourra plus gagner sa vie... Tu vas lui faire concurrence.

— Certainement! Mais d'autant plus je lui sais gré du service qu'elle nous a rendu à tous les deux

— Il n'y a pas de quoi — répond la Petite modestement.

(Il est à remarquer qu'elle n'a pas voulu agir immédiatement. Elle savait qu'il était nécessaire d'attendre d'abord l'effet du repos, d'attendre « que le mouvement intérieur, non utilisé, s'accumule », comme disait Mesmer. Ensuite, qu'elle a bien deviné la source principale de la paralysie : l'épuisement du *nerf médian*. Elle a bien suivi le trajet des points moteurs de ce nerf, depuis le pli du coude jusqu'au pouce, et son « massage magnétique » a été couronné d'un succès immédiat. Cependant une certaine douleur dans les mouvements des doigts persista encore pendant deux ou trois jours. On peut considérer ce traitement, ou bien comme une autosuggestion inconsciente, toujours plus efficace qu'une suggestion ordinaire, qui, dans l'occurrence, n'aurait certainement rien produit — ou bien comme une magnétisation et un massage véritable, effectué sur le bras du médium par son double extériorisé. Enfin les spirites y verront une action réellement étrangère, d'un esprit. Quoi qu'il en soit, je me suis servi dans la suite de ce moyen, souvent, quoique pas toujours, avec succès.)

— Si, il y a de quoi. Mais puisque tu connais si bien les mystères du magnétisme, il faut m'aider dans les phénomènes. Je suis certain, que, si tu le voulais, tu pourrais bien me faciliter l'étude de cette force nouvelle, que tu considères toi-même comme une force naturelle. Je crois que, malgré ton pessimisme, nous arriverons tout de même à la diriger un peu. Mais le concours de ta bonne volonté est pour cela nécessaire — tâche donc d'imaginer et d'exécuter quelques expériences intéressantes et instructives pour moi.

— Je tâcherai...

On verra dans le chapitre suivant, ce qu'elle avait imaginé. Et je dois dire que, cette fois, elle avait l'air d'avoir pensé en dehors de nos entretiens.

XX

UN CONCOURS RADIOGRAPHIQUE DES ESPRITS AVEC LE MÉDIUM

Le 13 septembre 1909, la Petite Stasia arriva non seulement avant la séance, mais encore en compagnie d'un autre « esprit » nommé Woytek. Ils manifestèrent leur présence par l'écriture automatique et on les distingue facilement, car l'écriture de la Petite est serrée, et lorsqu'elle termine le message, elle soulève la main du médium, tandis que Woytek écrit en gros caractères et, en terminant, il fait glisser la main du médium jusqu'au bord du papier (1). Du reste, l'orthographe est la même dans les deux cas — celle du médium.

L'origine de Woytek est presque certainement due à une suggestion maladroite. La Petite manifeste quelquefois une force énorme, en soulevant latéralement des meubles très lourds. En présence d'un de ces phénomènes, la personne qui avait expérimenté avec Mlle Tomczyk, avant que j'eusse fait sa connaissance, s'écria :

— Il n'est pas possible que ce soit la Petite! Cela doit être un esprit masculin! Dis donc, comment t'appelles-tu : Bartek? Woytek?... (Petits noms de paysans polonais).

— Woytek, répondit la table.

Et une nouvelle entité s'installa dans l'inconscient du médium.

Je dois dire que Mlle Tomczyk elle-même admet la possibilité de cette généalogie de Woytek, tout en croyant fermement à l'existence indépendante de la Petite.

Au cours de l'année qui précéda cette séance, Woytek se manifesta rarement, car sa façon d'être répond peu aux dispositions dominantes du médium.

C'est un personnage gai, mais grossier, quelques fois même compromettant; bon garçon tout de même, et qui proteste toujours de son amitié pour le médium et pour moi sans en fournir des preuves. La Grande et la Moyenne ne l'aiment pas beaucoup. Quant à moi, je le crois incapable d'une indélicatesse, mais je m'en sers peu, vu le niveau sensiblement inférieur de son intelligence —et quant à ses promesses, dont il est prodigue, j'y attache encore moins d'importance qu'à celles de la Petite, qui quelquefois se pique de solidité. Soit dit entre parenthèses, il est assez difficile de concilier son rôle élevé dans la hiérarchie des esprits avec les farces qu'elle fait de temps en temps, et surtout avec ses tentatives d'abaisser la valeur des phénomènes en compromettant le médium. Il est vrai, que dans sa qualité de femme, elle ne perd jamais sa présence d'esprit et trouve toujours une excuse, plus ou moins plausible.

Une fois, cependant, elle a été obligée d'avouer son tort. C'était à Genève : elle m'avait promis de venir pour une séance avec le Prof. Flournoy, et elle ne vint qu'à la fin, pour gâter l'effet des phénomènes (concernant les rayons rigides) qui ont été très réussis — sans elle (1). Pour la séance suivante, elle ne vint pas du tout, et lorsque je lui fis ensuite des reproches à ce sujet, elle répondit :

— Je craignais de commettre une nouvelle bêtise...

Le jour mentionné, c'est Woytek qui ouvrit le feu, en écrivant quelques lettres au plafond, mais il fut désappointé lorsque je lui dis que cette expérience imprévue et exécutée on ne sait pas quand, ne comptait pas.

Je fis ensuite trois essais sur les plaques qui donnèrent un résultat médiocre. Alors la Petite Stasia me fait la proposition suivante :

— Vous allez rester, toi et le médium, au laboratoire, et moi je tâcherai d'influencer des plaques dans ton cabinet (il faut traverser deux portes fermées pour y arriver).

Je mets une boîte, contenant quelques plaques orthochromatiques de Barnet sur mon bureau, je diminue la flamme d'un bec à acétylène qui l'éclaire et je me rends avec le médium au laboratoire.

Nous attendons. Mais quelques minutes après, la Petite revient, en déclarant qu'elle n'a pas assez de force pour agir si loin du médium et elle me propose une autre expérience :

— Je vais rester avec vous, mais je me tiendrai à l'écart, ici, sur le divan. Tu y mettras deux plaques pour chacune de mes mains. Tu donneras une troisième au médium, sur la table, et sur la même table, un peu plus loin, une quatrième pour Woytek. Nous allons travailler simultanément et tu vas juger qui de nous trois aura travaillé le mieux.

— Excellente idée et facile à exécuter... du moins pour moi. Voici vos plaques!... J'en pose deux sur le divan, à petite distance l'une de l'autre, et je les marque au crayon. Ensuite, j'en mets une devant le médium; une autre un peu plus loin à droite, pour Woytek, je les marque également, je recule la lampe rouge au fond de la grande table et je m'assieds à droite de la somnambule, comme d'habitude.

Mais la voilà qui me regarde d'un air embarrassé.

— Qu'y a-t-il?

— C'est Woytek qui ne peut par arriver à sa place, car tu lui barres le passage...

(1) Quelques mois plus tard, la Petite oublia cette distinction, et très souvent elle écrivit de la même manière que Woytek.

(1) Elle nous imposa un rapport qui ne valait rien du tout.

— Ah ! pardon.

J'écarte ma chaise, je laisse passer Woytek (non sans un sourire d'étonnement que je garde pour moi) et nous commençons.

La petite Stasia, à croupetons sur le divan, tient ses mains, chacune *au-dessus* d'une des plaques à 10 ou 12 centimètres (je suis obligé, évidemment de la croire sur parole, car bien que j'aperçusse vaguement les deux plaques, à la lumière rouge de ma lampe photographique, je n'ai vu rien de plus).

La somnambule agissait avec une seule main, la droite, plus près de la plaque, et Woytek directement sur la sienne, aussi, paraît-il, avec la main droite.

La Petite termina sa besogne la première, au bout de deux minutes. Immédiatement après Woytek. L'action du médium dura encore environ une minute. Il eut une douleur, qui était plutôt moins pénible que d'habitude et il ne se sentit pas fatigué.

Je ramasse les plaques et je les développe.

C'est la Petite qui avait remporté le premier prix.

Son cliché gauche (fig. 6) est intéressant sous plusieurs rapports. Il est très fortement noirci, quoique moins que l'autre. Il représente une grande boule de rayons Xx, de plus de 5 centimètres de diamètre, bien ronde, quoique encore non condensée et dont le contour se dissout dans le fond d'une nébuleuse, parsemée, d'un côté surtout, de vésicules germinatives peu distinctes. Si elles avaient été toutes englobées, la boule aurait été superbe ; mais elle est peut-être plus intéressante dans cet état transitoire. Elle est trop noire, pour qu'on puisse dire si elle possède un noyau, et ne présente pas de couleurs.

Le cliché droit est encore plus noir (fig. 7), sauf dans un coin, qui reste beaucoup plus transparent et coloré. On y distingue cependant une boule, un peu plus petite que l'autre, et en partie plongée dans une très forte ceinture nébuleuse, dans laquelle, à cause de sa grande luminosité il n'est plus possible de distinguer les vésicules.

Quelques taches des doigts avec l'épiderme, mais très délicates — il faut les chercher avec une loupe.

Toute la partie de la plaque qui n'est pas occupée par la ceinture nébuleuse, présente, du côté de l'émulsion, une couleur bleue et une tache fantastique bleue, avec une belle bordure d'argent. Une partie de cette tache était vert-jaune avant le dessèchement. En transparence elle est rouge-violet à gauche et brune à droite. En général ce cliché me fait l'effet d'un courant très fort, mais qui n'a pas eu le temps de se différencier en une forme définitive. Il présente, néanmoins, tous les caractères des rayons Xx. Il est tellement noir qu'il a fallu le copier plusieurs heures au soleil pour en obtenir une pâle épreuve.

La plaque du médium (main droite) (fig. 8), ressemble au premier cliché de la Petite (main gauche). Elle représente une boule de la même grandeur, un peu plus transparente, quoique très nette, dont les contours se dissolvent graduellement dans la nébuleuse l'entourant de tous les côtés. Dans la nébuleuse on peut distinguer les vésicules, et dans la boule un noyau plus sombre et une couche qui l'entoure, plus lumineuse. Mais pour voir ces dernières particularités (déjà illustrées dans les numéros 11 et 12 des *Annales*), il faut une copie plus forte que celle reproduite par la figure 8, et alors les vésicules disparaissent.

Enfin la plaque de Woytek (fig. 9) présente une image tout à fait bizarre, unique dans son genre, et qui par conséquent ne me permet pas de lui assigner une place dans l'évolution du courant que j'avais exposée. Elle est également forte, mais plus contrastée que les autres. On y distingue comme une empreinte de cinq bouts de doigts rapprochés, sans épiderme. Avant le dessèchement de la plaque ces taches formaient un creux visible dans la gélatine. Quelques traces de l'épiderme sont reconnaissables, mais à côté et seulement avec une loupe. D'autres taches irrégulières embrouillent l'image qui ressemble aux dessins des organes intermédiaires entre les nerfs et les muscles chez certains êtres inférieurs. (V. p. ex. dans l'*Electrophysiologie de W. Biedermann*, Iéna, 1895, p. 734, fig. 224).

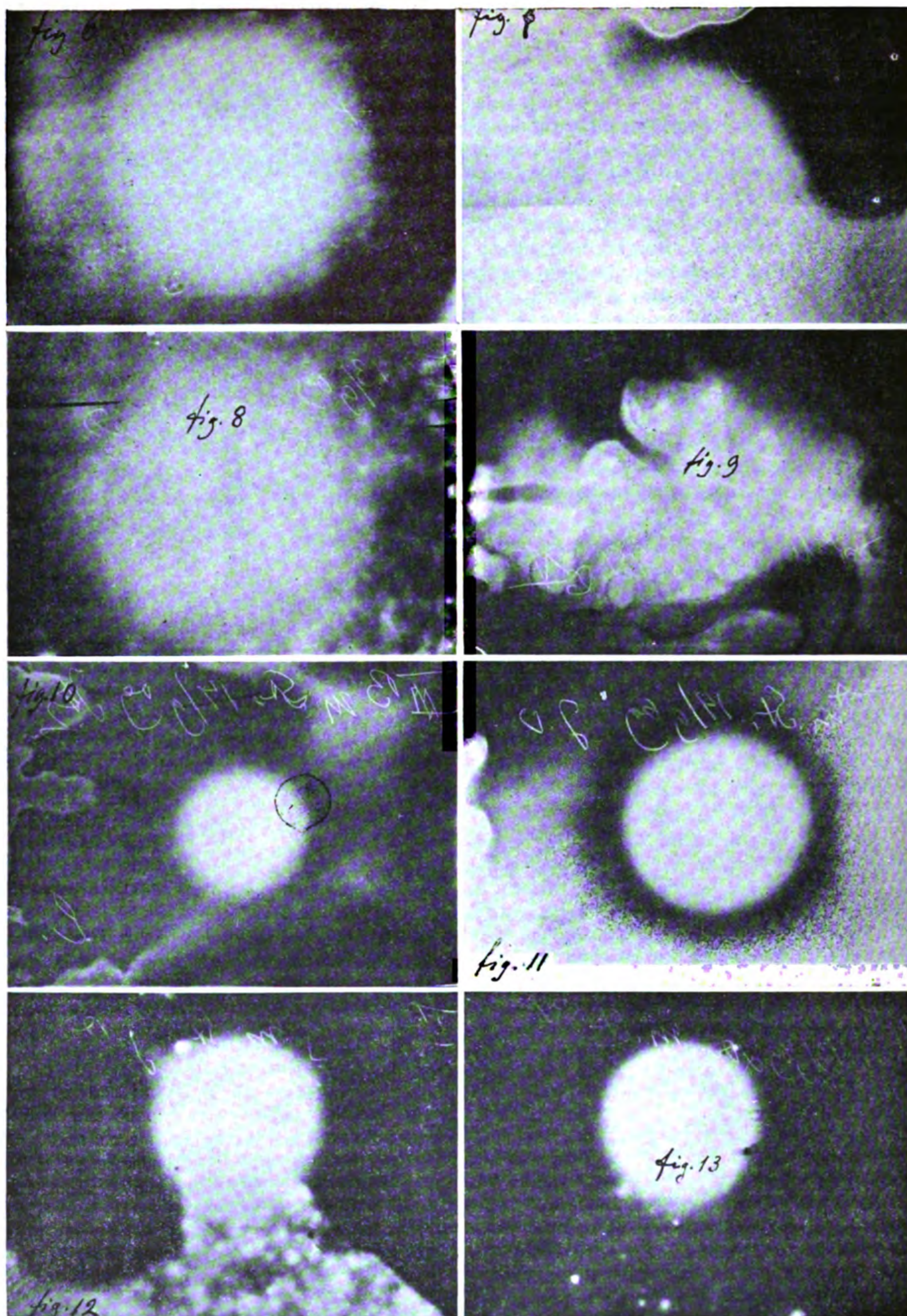
Woytek questionné, répondit :

— Je n'en sais rien. J'ai mis ma *patte* dessus et voilà tout.

Je dois ajouter que le cliché de Woytek est resté très longtemps dans l'hyposulfite, sans devenir transparent, malgré qu'il ne présentât pas de couleurs. Je fus obligé de le remettre encore une fois dans le bain fixateur, où il est resté en tout une heure environ, et ce ne fut pas trop.

La Petite ne savait pas non plus comment expliquer l'empreinte de Woytek. Elle me raconta seulement ce qui suit par rapport à sa propre action :

En tenant les mains, comme je viens de le dire, elle ne fit pas d'effort et ne sentit pas de douleur. Elle vit une lumière, mais ne se rappelle pas au juste si c'était sur les deux plaques, ou sur l'une d'elles seulement. Elle vit également une lumière sous la main de la somnambule (cette dernière et moi nous n'avons rien vu). Il lui arrive quelquefois de voir, mais pas toujours. Elle ne sait pas ce qui apparut sur la plaque (je lui montre le cliché). « Je n'y comprends rien, dit-elle. Ce sont probablement ces rayons qui traversent tout, et il me semble que, *pour la boule, il faut une sorte de matérialisation.* » *Elle avait fait l'expérience toute seule, sans puiser la force du médium ;* c'est pour cela qu'il n'a pas été fatigué.



Radio-photographies obtenues par M. le Dr Ochorowicz

— Il a eu cependant un peu de convulsion, au réveil, et il n'en avait pas depuis plusieurs mois.

— C'est vrai, mais ce n'était pas à cause de nos expériences — c'est parce qu'il a eu peur le matin...

Il faut d'ailleurs avouer que l'idée était bonne, vaincre de son indépendance et que son concours spirite avait été imaginé dans le même but.

Il faut d'ailleurs avouer que l'idée était bonne, et son exécution remarquable.

Quatre plaques influencées simultanément, dont trois à distance du médium, ce n'est certainement pas un phénomène banal !

M'a-t-il converti au spiritisme? On trouvera peut-être que je suis difficile (et je ne dirais pas moi-même le contraire), mais je ne fus pas converti.

Cette simultanéité, nous l'avons déjà vue dans l'action du médium seul sur plusieurs plaques à la fois, même dans une boîte fermée, à un mètre de la main du médium et avec des signes différents sur chaque plaque. Ce n'est donc qu'une question de degrés et d'une mise en scène plus expressive et plus difficile.

L'absence de fatigue de la part du médium aurait constitué une preuve plus valable, mais malheureusement je connais bien mon médium et je sais qu'il présente deux sortes de fatigues : l'une immédiate qui est rarement excessive, et une autre *retardée*, qui ne manque jamais, et qui est toujours longue et proportionnelle, d'un côté à l'intensité des phénomènes, et de l'autre inversement proportionnelle à l'état de ses forces. Connaissant ces deux facteurs, je peux prévoir le genre et le degré des manifestations de l'épuisement au moment du réveil, et ensuite après le réveil, ou même le lendemain.

Or, la fatigue retardée n'a pas manqué ce jour-là ; elle fut même plus forte que d'habitude, et il m'est impossible de l'attribuer uniquement à l'incident de la journée.

Mais, il n'en reste pas moins un fait acquis et difficile à expliquer, qu'un médium peut dans un laps de temps très court (trois minutes) agir sur quatre plaques, disposées séparément et éloignées l'une de l'autre de plusieurs centimètres, voire même de plus d'un mètre.

Nous avons répété le lendemain (14/9 09) l'expérience avec la Petite et sans Woytek.

J'avais mis sur le divan, à 1 m. 50 du médium, deux plaques « Royal » 9 × 12.

Au moment de l'action, la somnambule me répéta l'exclamation de la Petite :

— J'aperçois une lumière sous ma main gauche !

Et réellement il y eut une boule presque tout à fait bien formée, sur la plaque gauche (fig. 10) et les couleurs seules sur l'autre. La boule, noire-verdâtre, est petite et ornée d'un fond vivement coloré.

En même temps le médium obtint une boule toute pareille, de la même grandeur, noire-verdâtre sur un fond en couleurs, un peu différent. (On remarquera le parallélisme; dans l'expérience précédente la boule était incomplète et tout à fait similaire.)

Dans une seconde expérience, pendant laquelle la Petite « appliquait ses mains directement sur les plaques », elle dit tout à coup :

— Je vois une lumière sous chacune de mes mains !

Et de fait, il y eut deux boules complètement formées sur les deux plaques colorées. (Les couleurs seules ne se trahissent pas par une lumière, et peuvent être obtenues même sans une sensation quelconque du médium — mais le plus souvent, ce dernier ressent « un courant chaud ».) Deux boules entourées d'un remarquable tourbillon couleur cerise, surtout sur le cliché droit (fig. 11), le plus beau de ceux que je possède. Malheureusement, pour en donner une idée, il faudrait le reproduire en une douzaine de couleurs, y compris l'or et l'argent. L'auréole de la boule présente les couleurs principales de l'arc-en-ciel.

Le médium n'a pas pris part officiellement à cette expérience, mais une demi-heure auparavant il m'a donné des images analogues sur deux plaques à la fois, enveloppées dans du papier photographique au bromure. Il y avait aussi quelques traces d'action sur le papier, mais très faibles.

Cette fois, après la séance, la somnambule se réveilla plus facilement que d'habitude, sans aucune secousse convulsive, comme pour confirmer l'opinion de la Petite. Cependant dans la nuit elle dormit mal.

Je dois encore ajouter que les clichés colorés de ce jour présentaient une teinte jaune, fortement dorée avant le desséchement, et ensuite l'or se changea en partie en argent et la teinte dominante devint rouge-cerise.

XXI

L'ACTION A DISTANCE

Le 19 septembre (1909) Mlle Tomczyk dort très bien et se réveille dans une excellente disposition. J'en profite pour arranger une séance.

Après un premier essai, qui donna deux boules sur deux plaques superposées à la fois, et à travers un objet métallique, sur un fond joliment argenté et coloré, la Petite Stasia propose le tour de force suivant :

— Vous allez rester ici, toi et le médium, près du balcon (dans mon cabinet de travail), et moi j'irai influencer une plaque, que tu mettras sur la table du laboratoire (9 mètres d'éloignement, 2 portes fermées).

— C'est entendu.

Je mets sur la table du laboratoire une plaque « Royal » 9 × 12. Au milieu de la plaque je place un carré de marbre assez grand, de 8 m/m d'épaisseur, dont je marque les contours au crayon, et j'éteins la lampe rouge.

Ayant tout préparé, je reviens auprès de la somnambule et nous causons de choses indifférentes.

Cinq minutes après la Petite arrive et dit :

— J'ai tenu ma main, sans toucher la plaque, et j'ai vu une lumière au-dessus de ma main, vers le milieu de la paume. Je crois qu'il y aura quelque chose.

Pendant ce temps la somnambule n'éprouva absolument rien, et nous causâmes, comme je viens de le dire, de choses étrangères aux expériences.

Je rentre dans le laboratoire, où je ne constate aucun changement.

Au développement, la plaque présente une boule de rayons Xx (fig. 12) très noire, sur un fond faiblement coloré bleu-rose, transparent. Une vive tache dorée rose-bleu-vert, occupe un coin de la plaque.

La boule est encore un peu aplatie et réunie à une queue de nébuleuse fortement actinique, mais dans laquelle cependant on peut distinguer très bien un grand nombre de vésicules germinatives. Ce sont des petites boules, *semblables à celles qui entouraient le portrait de la Petite, avec cette différence toutefois, que celles-là étaient plus petites et présentaient un noyau plus sombre, tandis que celles-ci ont un noyau plus clair.* Assez souvent on voit deux et même trois noyaux dans une seule vésicule, ou plutôt, deux ou trois vésicules à un noyau, réunies ensemble, en une boulette plus grande. Par-ci par-là on rencontre de petits points noirs. Mais en général ces détails ne peuvent être vus que sur le négatif et sous une loupe.

Près de la boule, les vésicules, trop rapprochées les unes des autres, ne se distinguent plus.

Enhardie par le succès, la Petite propose encore une autre expérience :

— Vous irez, dit-elle, aussi loin que vous voudrez, et tu enfermeras la plaque dans une boîte...

Je prends une plaque Lumière Sigma, enveloppée dans du papier rouge et je la mets au fond d'une assez grande cassette en noyer sculpté, hermétiquement fermée. Je marque comme d'habitude la plaque et en plus sa position dans la boîte et la position de la boîte sur la table. Je laisse la lampe rouge sur la même table.

Après avoir fermé le laboratoire, nous descendons l'escalier et nous sortons dans le jardin — mais voyant qu'il pleut, nous rentrons dans une pièce du rez-de-chaussée et nous nous asseyons sur un canapé (distance en ligne droite : 13 m.).

— Je suis curieux de savoir si elle va réussir, dit le médium.

Et nous causons de la pluie et d'autres choses sans importance. Le médium est un peu ému, mais calme.

J'observe ma montre. Quatre minutes après notre sortie du laboratoire, voilà la Petite qui revient en disant :

— C'est fait. Et pour te donner une preuve que j'ai bien été là, j'ai déplacé la cassette... Vas-y voir !

Nous montons. A peine arrivé au seuil du laboratoire j'ai une drôle d'émotion en voyant que la cassette, qui était posée parallèlement au bord de la table est maintenant tournée en biais et poussée un peu à droite...

Je me rappelai le transport de la serviette et du papier buvard dans l'expérience du portrait...

Il était donc possible à la Petite de déplacer un objet, dans une pièce fermée, à treize mètres du médium !

La plaque, enveloppée dans du papier rouge, paraissait intacte.

Je la retire et je m'empresse de la mettre dans le bain révélateur.

Une image normale apparaît (fig. 13). Elle ressemble tout à fait à celle précédemment obtenue, tout en étant plus faible. Elle présente cependant un état un peu plus avancé de l'influence : la queue de la nébuleuse est déjà beaucoup plus pâle ; elle contient à peine quelques vésicules germinatives plus lumineuses et par contre, la boule elle-même est mieux condensée et mieux arrondie.

Aucune trace du marbre. Du côté où la formation de la boule était déjà terminée et où par conséquent il n'y a plus de vésicules, ni même de nébuleuse, apparaît un fil fin, non tendu, qui s'enfonce dans la boule, comme s'il la tenait en suspension.

Que faisait-il là, ce fil — je n'en sais rien ; ni la Petite non plus. Elle raconte seulement qu'elle avait mis sa main droite fluidique sur la cassette, et qu'ensuite, elle avait matérialisé un peu cette main, afin de pouvoir déplacer la cassette. Elle avoua encore *qu'elle s'épuisait, elle aussi,* et qu'en ce moment elle était trop faible pour pouvoir aller à Varsovie, où je voulus l'envoyer. Enfin elle nous dit bonsoir et s'en va par la porte du balcon (fermée).

Mais quelques minutes à peine se sont écoulées, que la somnambule me dit :

— J'entends la Petite crier : « Stasia, ouvre ! »

La somnambule *ouvre la porte* et la Petite entre :

— Me voilà encore de retour, pour vous dire que Stasia (le médium) doit absolument rester demain au lit jusqu'à midi » (elle était donc fatiguée par les exploits de son guide) « et dans l'après-midi elle doit aller se promener, mais plus loin qu'hier » (l'écho d'une réprimande que je fis la veille à Mlle Tomczyk, qui par paresse ne voulut pas se promener).

Cet aveu indirect de l'épuisement, est contredit par la somnambule :

— Je ne suis pas fatiguée du tout, du tout, dit-elle.

Néanmoins, après la séance, Mlle Tomczyk ne peut pas dormir et ne s'endort que vers 7 h. du matin. Elle se réveille à 10 h. 1/2 avec une mauvaise mine et une disposition morose. Dans l'après-midi elle a un peu de migraine pour laquelle une promenade aurait été utile, mais elle devient impossible à cause de la pluie, qui n'a pas été prévue par la Petite.

Je la magnétise (sans sommeil) et son état s'améliore un peu.

Dans la soirée, lorsqu'elle restait assise à côté de mon bureau, il me sembla tout à coup que derrière moi, à droite, une chaise remuait.

— Mais non... fit Mlle Tomczyk.

Cependant, en détournant la tête, je vois, nous le voyons tous les deux, que cette chaise fait un petit pas vers nous.

Elle était éloignée de 1 mètre à peu près et c'était une chaise de jardin, rouge, légère, absolument transparente pour la vue.

Et elle avançait toujours par petits pas, en pleine lumière...

— Est-ce toi, Petite Stasia ?

La chaise se soulève d'un côté et frappe un coup.

— Eh bien, tu fais là un bien beau phénomène ! Approche donc encore un peu !

La chaise avance de quelques centimètres comme poussée ou tirée rapidement.

— Nous allons mesurer nos forces, veux-tu ?

J'applique ma main contre le siège en y appuyant un peu. Je sens bien la force qui pousse la chaise, mais cette force est très faible et la moindre opposition de ma part l'arrête.

En retirant ma main, je vois la chaise arriver jusqu'à nous, toujours par de petits pas.

C'était un phénomène irréprochable et il m'a fait beaucoup de plaisir. La vive lumière explique le peu de force en jeu, mais les conditions du phénomène ont été pour moi excellentes.

Quelques jours plus tard eut lieu une expérience, que je dois encore citer ici, malgré que je n'en fusse pas tout à fait satisfait.

La Petite arrive et me demande de lui consacrer une plaque photographique, en la plaçant « aussi haut que possible ».

Je m'en vais en chercher une dans le laboratoire ; mais lorsque je suis de retour avec la plaque, la somnambule me dit :

— C'est fait ; la Petite est entrée dans ton armoire par la fente de la porte et en y trouvant une boite de plaques Sigma, elle les a influencées à travers la planche d'en haut...

J'étais fort irrité de cette annonce, car : 1° les plaques en question étaient les dernières Sigma que je possédais et elles étaient destinées à un autre but ; et 2° une expérience de ce genre, imprévue et exécutée dans de mauvaises conditions ne valait rien pour moi. Je le dis à la Petite, qui se fâche, se plaint de son côté, que quant à elle, elle fait tout son possible pour me satisfaire, tandis que moi je ne suis jamais content, etc.

Je persistais dans mon exigence de ne pas faire des essais qui n'ont pas été préparés par moi, vu que cela épuise le médium inutilement. Je ne pouvais pas céder sous ce rapport, ayant déjà consacré beaucoup de temps et de soins à désapprendre à la Petite à produire des phénomènes spontanés sans contrôle. La Petite s'en alla fâchée, ne voulant plus faire de phénomènes.

Je ne la retins pas, par principe.

Néanmoins, je n'ai pas cru devoir omettre ce cas dans mon récit, d'abord parce que l'armoire était fermée à clef et j'avais la clef dans ma poche, et ensuite, parce que les clichés ainsi obtenus sont en eux-mêmes intéressants.

Il y avait encore quatre plaques dans cette boîte — toutes ont été influencées, uniformément, c'est-à-dire avec continuité.

La somnambule me raconta, que la Petite, après s'être glissée dans l'armoire, s'installa accroupie sur la planche supérieure et que c'est à travers cette planche qu'elle avait agi avec sa main sur la boîte, qui se trouvait sur la planche inférieure. Et en réalité, l'action semble avoir été dirigée par quelqu'un qui ne voyait pas bien la boîte. On a dû remarquer que généralement sur mes épreuves la boule des rayons Xx se trouve à peu près au milieu de la plaque — ici elle se forma en dehors de la boîte et ce n'est qu'une partie de sa circonférence qui atteignit un coin des plaques superposées. Elle a dû également se former trop bas, car la plus large coupe se trouve sur la dernière plaque et la plus étroite sur la première. Elle a dû être très grande (d'une dizaine de centimètres environ) bien condensée, très lumineuse, mais très aplatie. On retrouve les traces de nébuleuse seulement sur la première, où l'image est la plus petite. Enfin, il est à remarquer, que toutes les quatre présentent une intensité *égale* d'impression — résultat impossible à obtenir avec une lumière ordinaire. Dans ce dernier cas, vu la faible transparence de l'émulsion, on obtient une image de plus en plus faible sur trois plaques et presque rien sur la quatrième.

J'arrête ici mon compte rendu. Sans compter les réminiscences antérieures, il embrasse un travail de deux ans presque ininterrompu. Le lecteur ne devinera pas les nombreuses difficultés qu'il a fallu

vaincre pour arriver aux résultats exposés, mais il remarquera facilement les nombreuses lacunes.

Serai-je assez heureux pour pouvoir les combler dans l'avenir?...

Je l'espère.

ERRATUM

Dans le numéro précédent, p. 338, dans la note de la première colonne, au lieu de « nationalistes », lisez : « naturalistes ».

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un cinquième tableau médiumnique d'Hélène Smith.

Nous avons toujours tenu nos lecteurs au courant des phénomènes médiumniques d'Hélène Smith, en ce qui concerne du moins ses manifestations picturales. L'intérêt que ce cas curieux et unique en son genre a suscité partout, la célébrité universelle acquise par notre sympathique « médium », les visites que lui font sans cesse les personnalités de tous les pays et de toutes les conditions sociales, tout cela nous encourage à continuer notre information qui jusque-là a toujours été la première, avant même celle des revues spéciales traitant des questions spirites. Il est inutile que nous revenions sur le processus de facture de ces tableaux; il est toujours le même. Rappelons qu'Hélène Smith a peint jusqu'à ce jour, en état d'hypnose, six tableaux, dont cinq de la série religieuse : une tête du Christ et une de la Vierge. Le Christ à Gethsémani. Le Crucifiement et celui dont nous allons parler : le Christ sur le chemin d'Emmaüs, avec son disciple saint Luc, puis le portrait de Cagliostro.

La Suisse a reproduit en son temps un article qu'avait consacré M. Hugues Le Roux, dans le *Matin*, à Mlle Smith. Il y parlait notamment du dernier tableau qui était alors déjà commencé. En 1909, Hélène eut trois visions : ce furent d'abord des ombres lumineuses qui circulaient; puis le paysage se forme et les personnages sont plus distincts. Enfin le tableau complet apparut. Le matin de Noël 1909, le premier coup de pinceau est donné. « C'était mon cadeau de Noël », nous dit Hélène Smith. Dans son ancien appartement de la rue de la Violette (Mlle Smith est actuellement rue Liotard), des voix avaient en effet annoncé que ce serait pour Noël. Au dire même du locataire qui a repris l'appartement de la rue de la Violette, des bruits constants s'y sont fait entendre, jusqu'à cette date. Puis, à partir de ce moment, plus rien, et c'est à l'appartement de la rue Liotard que les phénomènes se produisent. De Noël au 30 janvier, il n'y a pas de séance; treize se suivent alors à intervalles assez réguliers, d'une durée de trente minutes approximativement.

Le 24 mars, le paysage est terminé. La toile (ou plutôt la planche faite en buis et très solidement consolidée) mesure deux mètres soixante de haut sur un mètre soixante de large. C'est un superbe paysage oriental; la moitié du tableau est un ciel d'un jaune vert en haut et qui devient d'un rouge flamboyant — tel qu'on ne peut le voir qu'en Orient — à mesure qu'il se rapproche de la terre. Tout cela sans le moindre empâtement; tout est uni, d'un fondu et d'une gradation parfaits. A gauche, sept collines, dont les vallées sont éclairées merveilleusement par ce ciel rougeâtre. Puis une grève parsemée de pierres et de buissons d'oliviers. Le travail des pierres est d'une véracité, d'un naturel étonnants : façonnées, creusées par l'eau, elles sont savoureuses et toutes cassées ou fendues de la façon la plus naturelle. Un cours d'eau traverse cette plaine de gauche à droite. Le vert des oliviers et le rouge du ciel s'y reflètent admirablement. Une grande barque, dont on voit seulement la poupe et dans laquelle se trouvent des cordages, flotte sur la rivière. Sur la droite, le terrain s'élève : c'est une colline d'oliviers très finement dentelés et d'une ressemblance très juste.

Après chacune de ces treize séances, Hélène Smith, qui avait loué un appareil à cet effet, faisait photographier le tableau pour que l'on pût mieux juger de la facture et de ses progrès. Une fois le paysage terminé, le 26 avril, elle entendit une voix qui lui enjoignait de rendre au plus tôt l'appareil si elle voulait éviter un malheur. — « Penses-tu, dit la voix, que le Christ est un être à photographier à chaque visite qu'il fera chez toi? »

Bien à regret, mais sachant qu'elle s'est toujours mal trouvée de désobéir à la « Voix », Hélène Smith rendit l'appareil.

Jusqu'au 19 juillet, rien de nouveau ne se produit. Le beau paysage oriental, de perspective si parfaite, de couleur si juste, est l'objet de l'admiration de nombreux visiteurs. Et chacun de dire : — « Mais comment allez-vous encore peindre deux personnages sur ce paysage? Alors, la moitié de ce beau tableau a été faite en pure perte! Les couleurs vont se mélanger!... »

Et chacun déplorait de voir disparaître la moindre parcelle du tableau qui semblait complètement achevé.

Le 19 juillet donc, Hélène Smith est assise dans sa salle à manger, à 9 heures du soir, songeant et rêvant. Elle entend trois coups qui attirent son attention. C'est peut-être à la porte d'entrée? Elle n'est pas encore arrivée qu'elle entend derechef les coups

qui ne viennent pas du dehors, mais bien de la chambre où est le tableau. Elle y va et voit poindre sur celui-ci deux yeux brillants, phosphorescents. Elle contemple avec admiration ce spectacle et, au bout de quelques minutes seulement, la vision s'efface. Le lendemain même, les séances recommencent pour la peinture des personnages. Il y en eut vingt d'une demi-heure et une d'une heure.

Le 30 août, le tableau se terminait par la peinture des sandales aux pieds du Christ.

Nous avons eu l'occasion de nous trouver chez Hélène Smith au moment où, une fois le paysage terminé et sec, les deux yeux venaient d'être peints (on sait que c'est par là que Mlle Smith commence ses personnages) : l'effet était des plus bizarres et des plus saisissants. Sans dessin ni plan d'aucune sorte, sans canevas, ces yeux se trouvent placés exactement à leur bonne place. Cela tient du prodige.

La dernière impression, pour qui connaissait les tableaux précédents, est la surprise en voyant cette dernière œuvre. Cela vient de ce que le Christ n'a plus sa barbe, et, de ce fait, est considérablement rajeuni. Cette barbe avait-elle été coupée, rasée, avant la mise au sépulcre? Il faut rapprocher ce fait de la narration de tous les évangiles : il est dit que ses disciples ne le reconnurent pas. Serait-ce la raison? Rien là n'est impossible.

C'est à la troisième vision précédant les séances qu'Hélène Smith entendit les voix lui dire que son tableau représentait Jésus sur la route d'Emmaüs. Il est debout en robe courte de voyageur avec ceinture à franges. Toujours les mêmes cheveux à longues boucles bruns dorés, l'expression idéalisée, extrêmement douce. La main levée, il montre la trace des clous. Les pieds également portent les stigmates et les sandales (qui furent l'objet de la dernière séance d'une heure).

Accroupi, au coin du tableau, à droite, et de profil, se trouve le disciple saint Luc, d'un type juif admirable, portant barbe frisottante, moustaches et cheveux châtains. La main gauche levée est d'un modelé parfait. C'est ce qui frappe dès l'abord les peintres : l'anatomie absolument exacte des mains, des bras, des pieds, la transparence de la chair sur les veines, toutes les mesures justes.

Nous nous somme trouvé là en même temps que le peintre Jean Gianoli, dont le grand talent est incontestable. Il ne se lassait pas d'admirer la facture, le modelé des mains.

La scène représentait le disciple reconnaissant enfin son maître, et toute son expression en est rayonnante. Le geste semble exprimer : oui, c'est bien lui, c'est le Seigneur. La figure du Christ, à part l'absence de barbe, est bien la même que dans les autres tableaux; le nez a toujours cette forme conventionnelle, droite, moins cependant que dans les autres. Quant à la tête de Luc, elle est saisissante de réalité. Dans tout le tableau, on admire le relief de chaque pose. Toute la série gagnerait d'ailleurs à être vue à grande distance. On sent que cela est peint à cet effet et plus tard, sans doute, ces œuvres seront exposées dans le lieu qui leur sera favorable et que Mlle Smith ignore encore.

Cette dernière œuvre a passablement fatigué Mlle Smith. Elle prenait — inconsciemment toujours, et dans son état médiumnique — des poses de tout genre. Ainsi, lorsqu'elle eut à peindre le bas du tableau, elle se réveillait roulée à terre. Nous lui avons demandé comment elle pouvait se rendre compte du temps que lui prenait une séance. — « C'est bien simple, nous a-t-elle répondu. Je sais, n'est-ce pas, par la vision du pinceau dans les doigts, lorsque je m'éveille le matin, quand la séance aura lieu. Je suspends ma montre à la clef de mon secrétaire et lorsque la lueur lumineuse commence à paraître, je regarde vite l'heure. Je deviens alors inconsciente et, lorsque je m'éveille, je constate immédiatement combien de temps je suis restée endormie. »

Pour peindre ce tableau, au dire des peintres connus et appréciés, il faudrait normalement des semaines, des mois, peut-être des années. Or, c'est en dix-sept heures au total que la peinture a été parachevée. Les plus sceptiques et les plus enracinés dans le parti-pris ne peuvent s'empêcher de rester songeurs devant ce résultat extraordinaire. Cela vaut la peine d'une visite et tous ceux qui le demandent poliment — ce n'est, hélas! pas toujours le cas — sont reçus le plus affablement du monde par le plus hospitalier des médiums qui, rappelons-le, ne demande rien pour sa peine.

Les savants s'intéressent vivement à ce cas curieux. Faut-il croire qu'il y a des gens encore assez arriérés pour s'abstenir « parce qu'on perd son âme en allant voir Hélène Smith et ses tableaux »? D'autres trouvent que l'on se compromet « à cause de la situation sociale toute spéciale » que ces phénomènes créent à leur sujet! Rassurez-vous. Le diable n'a rien à voir là-dedans et cette vision dans l'inconnu, dans l'inexpliqué, ne peut que grandement attirer toute personne curieuse de connaître les forces et les richesses latentes en chacun de nous.

Ajoutons que le prochain tableau sera la « Transfiguration », et qu'Hélène Smith en a déjà eu trois visions. (*La Suisse*, du 29 octobre.)

La Pétition des " Antonistes " au Parlement belge

Une pétition de 160.000 signataires, tous Belges et majeurs, demandant la reconnaissance du culte fondé par le guérisseur Antoine, dont nous nous sommes occupés encore dernièrement, est parvenue à la Chambre des représentants à Bruxelles. Voici le texte de cette pétition :

Monsieur le président
et messieurs les membres de la Chambre,

Nous avons l'honneur de vous demander de reconnaître par une loi le culte antonin, fondé à Jemmapes

sur-Meuse par Antoine le Généreux, et qui compte actuellement plusieurs centaines de milliers d'adeptes.

Si Antoine le Généreux et ses adeptes demandent la reconnaissance de leur culte, ce n'est pas pour obtenir des subsides ou des rémunérations pour les membres de ce culte. La religion antonine est fondée sur le désintéressement le plus complet ; Antoine le Généreux et les membres de son culte ne peuvent recevoir ni subsides ni rémunérations ; mais ils veulent assurer l'existence de leur temple de Jemmapes, lequel a coûté 100.000 francs.

D'autres temples vont être érigés aux frais des adeptes. La reconnaissance du culte aura pour effet de transférer la propriété des temples aux fabriques ou consistoires qui en auront la gestion matérielle. Leur existence légale sera ainsi assurée. Il n'y aura donc ni droit de mutation, ni droit de gestion à acquitter.

Le temple de Jemmapes est administré par un comité de neuf membres composé de signataires de cette protestation. Mais le comité n'en a pas la propriété légale. Il importe que cette propriété lui soit conférée.

Il est inutile que nous insistions sur le caractère si moral et si élevé de l'enseignement d'Antoine le Généreux et sur les merveilleuses guérisons, tant morales que physiques, qu'il a obtenues et obtient chaque jour.

Un simple examen d'un des certificats joints à cette pétition fera comprendre pourquoi nous considérons Antoine le Généreux comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité qui puissent se rencontrer.

Un journaliste a demandé à un député quel accueil pouvait faire la Chambre à une semblable pétition.

Eh ! dit-il en souriant, les 160.000 signatures sont parfaitement en règle, et jamais pétition aussi importante n'est parvenue à notre Chambre, pas même quand il s'est agi de l'instruction obligatoire.

Presque tous les adhérents du culte antonin sont des gens estimés, et il y a parmi eux beaucoup d'hommes cultivés : professeurs, médecins, etc. Des milliers d'attestations de guérisons sont jointes à la pétition. Des médecins réputés en ont signé plusieurs.

Nous ne pouvons donc pas traiter légèrement un mouvement de cette importance, qui persiste et progresse depuis plus de vingt ans, d'autant plus que la personnalité de son chef est digne de tous respects.

Et puis, n'oublions pas, en ce qui concerne les pétitionnaires, que ces braves gens n'ont qu'un mot à dire pour que nous ayons à la Chambre un ou deux députés antonistes.

Il a été remarqué, au sujet de cette pétition, que l'*Antonisme* paraît être la deuxième religion de l'Etat belge, puisqu'on n'y compte que 20.000 israélites et 15.000 protestants. En réalité, la plupart des signataires de la pétition, plutôt que des « antonistes » purs, sont des spirites.

La dernière du " Comte de Sarâk "

Le 29 novembre dernier, les acheteurs du nouveau journal *Excelsior* étaient étonnés de lire un entrefilet, qui constitue un fait peut-être sans exemple dans les annales du journalisme quotidien français. Nous ne voulons pas en priver nos lecteurs.

Les Expériences du Comte Zarak

Devant une assemblée de savants et de diplomates, le professeur d'occultisme tient séance.

M. le docteur Zarak, comte de Das, avait invité, hier soir, à une séance privée, diverses personnalités éminentes qui, par leur haute situation dans le monde des sciences, par leurs études et leurs travaux notoires dans le domaine et la psychologie expérimentale, de l'occultisme, de la magie et généralement parlant, en égard aux phénomènes de l'Au-delà, pouvaient constituer un digne auditoire à un savant insulté, bafoué, désireux de se faire rendre justice par ses pairs.

Les invités étaient MM. les professeurs d'Arsonval, Camille Flammarion, les docteurs Roux, Gérard, Encausse, Lutaud, Landowski, L. Morisse, Barlet, MM. L. Simon-Juquin et Bouliech, avocats, M. Duvigneau de Lanneau, M. du Chaylard, préfet du Cher, MM. L. Giroust, le comte de Berg, MM. Saillard et Lemerle, ingénieurs, et les ministres des Etats-Unis, du Mexique, de l'Uruguay et du Brésil.

Presque tous étaient venus ou s'étaient fait représenter. Nous eûmes l'honneur d'assister à cette réunion, qui préluda par un conseil d'honneur. Le terme n'est point exagéré si l'on se souvient des attaques réitérées qu'eut à subir le comte Zarak, concernant la sincérité de ses expériences et même l'authenticité de son nom et de ses titres.

Pour en terminer avec des insinuations qui lui portaient moralement tort, le chef des Thibétains exposa aux yeux de tous tels actes d'état civil qui firent la preuve définitive de sa noblesse, de son origine hindoue, de ses études dans les sacrés collèges de sa patrie. Les juges qu'il s'était donné lui donnèrent, en fin de séance, l'assurance que toutes les polémiques dont il fut l'objet n'étaient que calomnies. Dont acte.

M. de Zarak devait, en outre, prouver qu'il n'est point un mystificateur. Cette convocation de savants n'est, au reste, que la première d'une série où l'Initié fera une à une les expériences qui doivent démontrer toute l'étendue d son savoir.

Hier, un peu fatigué par le plaidoyer qu'il dut développer, plus d'une heure durant, pour sa propre défense, il ne put tenter et réussir seulement que l'expérience de la *carte déchirée*.

Nos cartes réunies dans un plateau, l'un de nous en choisit une qui fut identifiée et lue par un des assistants. Remise aux mains du docteur Zarak, déchirée en quatre morceaux, elle devait, pour que le phénomène fût parfait, être retrouvée çà et là dans la pièce.

Maintenu par les deux plus robustes témoins présents, l'opérateur entra en transe. L'un des fragments étant conservé par une tierce personne, on en vint, après quelques tâtonnements bien légitimes, à retrouver les trois autres morceaux dans une poche de pardessus, dans un livre sur lequel quelqu'un avait, dès le début, posé un pied inamovible, et, enfin... dans une ampoule d'appareil électrique. L'expérience était satisfaisante. Le mage avait cent vingt pulsations. On s'empressa de lui souffler sur les yeux pour le tirer de son extase.

Si l'auteur de cette information estime que c'est un honneur pour lui d'avoir assisté à cette réunion, il n'aurait pas dû au moins laisser croire, par des phrases ambiguës, que des hommes comme le professeur d'Arsonval et M. Camille Flammarion ont assisté à cette séance. Je ne parle pas du corps diplomatique, dont seulement le ministre d'Uruguay était présent. Les Drs Gérard et Encausse n'en font qu'un : Papus — et ainsi de suite (1). On peut voir par là quelle est l'exactitude du récit, et quel compte on peut en faire.

Quant à l'audacieuse comédie du « jury d'honneur », elle ne trouvera certainement aucun homme assez simple d'esprit pour s'y laisser prendre. Si le « comte de Sarak, Zarak, Das, Santini-Sgaluppi » (le nom importe peu) veut faire appel à un jury d'honneur sérieux, agissant comme tous les jurys de cette sorte, qu'il le dise ; ce jury examinera ses allégations et les nôtres, et se prononcera après avoir apprécié les témoignages et les documents apportés de part et autre.

C. V.

(1) L'alinéa contenant les noms a été supprimé dans un certain nombre d'exemplaires de l' " Excelsior ", ce qui ne constitue pas la chose la moins mystérieuse de cette mystérieuse soirée.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le Congrès International de Psychologie Expérimentale à Paris.

Le Congrès International de Psychologie Expérimentale s'est réuni du 15 au 20 novembre, dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris.

Le jour de l'ouverture, M. J. Fabius de Champville, Président, prononça un bon discours inaugural, en insistant surtout sur le caractère expérimental que devaient revêtir les travaux du Congrès. Après quelques autres allocutions et communications, les congressistes visitèrent l'exposition des appareils ou des reconstitutions d'appareils imaginés par Crookes, Alrutz, etc., pour contrôler scientifiquement les lévitations de tables et autres objets, ainsi que l'exposition d'appareils imaginés par Du Bois-Reymond, Fortin, Baraduc, Jofre, etc., pour étudier les forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière. L'idée de ce recueil et de ces reconstitutions d'appareils était très opportune ; malheureusement, les descriptions que l'on possède des appareils des professeurs Hare, Faraday, Thury, sont si imparfaites, que la reconstitution n'en a pas pu être faite en temps voulu ; pour les autres appareils, on a dû se contenter de les voir sans qu'il y eût naturellement la possibilité de les étudier et comparer dans les quelques jours très surchargés que dura le Congrès ; mais on pourra le faire peut-être plus tard.

Dans une séance de la troisième Commission, on assista à une lutte homérique entre le commandant Darget, qui exposait ses recherches sur les rayons V (vitaux), et M. de Fontenay, affirmant que leur existence était loin d'être prouvée.

Une partie très importante du Congrès devait être le concours des baguettisants (rabdomanciens). Voici le règlement du concours :

Douze boîtes en bois exactement semblables ont été placées en ligne à une certaine distance l'une de l'autre, et dans l'une d'elles a été mis un morceau de métal pur, pris parmi dix métaux déterminés par le jury.

1° Dire quelle est celle des douze boîtes qui contient le morceau de métal ;

2° Dire quel est ce métal ;

3° Dire quel est le poids du métal.

Aucun rabdomancien ne se sentit de force à affronter les exigences de ce règlement draconien, et ainsi, pour avoir trop voulu prouver, la Commission du concours n'obtint aucun résultat.

Inutile de parler des simples mémoires et communications, que l'on écoute presque toujours avec un peu de résignation dans les Congrès, et qui trouveraient mieux leur place dans les colonnes d'une revue spécialiste, où l'on pourrait mieux les examiner et les apprécier.

Maintenant, on a dit que le Congrès n'avait pas



Ph. E. Pirou

PROF. E. BOIRAC



Ph. E. Pirou

M. G. DE FONTENAY



Ph. E. Pirou

M. A. Jusec

Ph. E. Pirou

De gauche à droite, debout :

MM. P. GIROD, Cte DE GROLLIER, L. CHEVREUIL, CH. LANCELIN, M. MANGIN.

Assis :

MM. G. DURVILLE, H. MAGER, F. DE CHAMPVILLE, PIERRE PIOBB, H. DURVILLE FILS.



Ph. E. Pirou

M. LE D[r] MOUTIN



Ph. E. Pirou

M. C. DE VESME

QUELQUES MEMBRES DU CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE A PARIS

réussi. Sans doute, les adhésions y ont été fort moins nombreuses qu'à d'autres Congrès psychiques récents; les délégués étrangers étaient presque entièrement absents; en dehors de M. Boirac, recteur de l'Université de Dijon, aucune personnalité ayant une position officielle en vue n'intervint. On ne pouvait s'empêcher d'être fâcheusement impressionné par l'aspect de cette vaste salle, pouvant contenir six cents personnes, et qui, la plupart du temps, n'en abritait pas soixante. L'insuccès du concours des « baguettisants », le peu de parti qu'on a su tirer de l'exposition d'appareils scientifiques, ont contribué à amoindrir l'intérêt de la réunion. Il faut reconnaître toutefois que le Congrès a présenté un caractère sensiblement plus sérieux et scientifique que les congrès spirites et spiritualistes qui ont eu lieu en ces derniers temps à Paris et ailleurs, sans exclure le Congrès qui siégea il y a deux ans à l'Hôtel des Sociétés savantes, à ce point de vue que tout ce qui n'était pas de nature expérimentale avait été banni; sans doute, il y a expérimentation et expérimentation, mais au moins les messages spirites de l'au-delà, les théories purement fantaisistes de certains occultistes, ne vinrent pas facilement ridiculiser la réunion. Pour un premier pas, ç'aurait été quelque chose; tous les efforts devaient tendre à une organisation plus complète pour un prochain Congrès, en tâchant d'englober toutes les bonnes volontés et d'obtenir l'adhésion des psychistes éminents dont l'œuvre et le prestige pouvaient assurer le succès des réunions futures, et qui n'avaient pas jugé devoir se compromettre dans une œuvre dont le caractère sérieux et scientifique ne leur paraissait pas suffisamment établi.

Malheureusement, lorsque le moment arriva d'abandonner les discussions abstraites pour aborder celles pratiques; quand on dut enfin travailler à cette organisation, au cours de la dernière séance, on vit qu'on avait savamment et même laborieusement arrangé les choses de façon à supprimer toute discussion à ce sujet; on n'avait montré qu'une préoccupation : empêcher toute possibilité que les fruits du Congrès actuel et l'organisation du Congrès futur échappassent à un groupement spécial. Les organisateurs avaient joui jusqu'alors du concours désintéressé et loyal de psychistes et spirites n'appartenant pas à leur groupement, mais désireux de contribuer au triomphe de la vérité; en cédant si manifestement à des préoccupations d'autres genres, le Bureau de Présidence leur a fait croire qu'ils travaillaient, non point pour le développement des études et des idées qui leur sont chères, mais en faveur d'un groupement privé. Celui-ci avait cru faire une manœuvre très habile, un coup de maître; on verra par la suite qu'on a fatalement condamné le futur Congrès hypothétique à être quelque chose de plus incomplet encore que celui qui vient d'avoir lieu, et qu'il aurait mieux, infiniment mieux valu ne montrer d'autres préoccupations que celles concernant ces études, auxquelles tous les congressistes, en des mesures différentes, consacrent leur talent et leur dévouement.

C. V.

Un prix de 1 000 francs au Dr Ochorowicz.

Le Comité pour la Photographie Transcendantale s'est réuni le jeudi 24 novembre dernier chez son Président, M. le Dr Foveau de Courmelles, à Paris. Etaient présents, outre le président, le secrétaire général, M. Emmanuel Vauchez; Mlle Dupin, sa nièce, secrétaire adjointe; M. le commandant Darget, trésorier; M. G. Delanne, M. le Dr Le Menant des Chesnais et M. de Vesme. MM. le Dr Joire, le colonel de Rochas et Delacroix s'étaient excusés.

La motion suivante, présentée par le commandant Darget, a été approuvée à l'unanimité :

« Le Dr Ochorowicz travaille depuis de longues » années à des expériences psychiques. C'est un sa- » vant très connu. Il a notamment, depuis deux ans, » obtenu des photographies remarquables représen- » tant des objets soutenus sur l'air, sans contact, avec » le concours d'un médium. Le Comité de Photogra- » phie Transcendantale de Paris est heureux de voter » un prix de 1.000 francs à décerner au Dr Ochoro- » wicz. »

Il est à peine besoin de dire combien nous sommes heureux de cette juste distinction et petite récompense décernée à notre savant, courageux et dévoué collaborateur.

Le prix dont il s'agit est le premier qui ait été conféré par le Comité de Photographie Transcendantale. Il a été pris sur les rentes de la somme de 50.000 francs environ recueillie jusqu'ici par le Comité, sans toucher au capital même.

Dans la même séance, le Comité a approuvé le bilan de l'année présenté par le trésorier, M. le commandant Darget.

L'Institut Général Psychologique

L'assemblée générale annuelle de l'Institut Général Psychologique a eu lieu, le 19 décembre dernier, sous la présidence de M. le professeur d'Arsonval. L'assistance était moins nombreuse que les années précédentes — à peine une quinzaine de personnes, parmi lesquelles on ne remarquait aucune personnalité du groupe « psychique », sauf M. Louis Favre, qui demanda qu'on créât une espèce de musée des fraudes médiumniques. C'est la seule allusion qu'on fit aux questions métapsychiques.

Société Universelle d'Études psychiques

Section de Paris

Séance du mercredi 2 novembre.

La séance a lieu à 5 heures, aux bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 14, Villa des Ternes. Présidence de M. le Dr L. Demonchy, vice-président.

Il est donné lecture des lettres d'excuses de M. C. Flammarion, président, M. G. de Fontenay, vice-président, Mme Monroc, bibliothécaire. On approuve l'admission de six nouveaux membres.

Le Président pose, en quelques mots, la question du local de la Société, et donne la parole à M. de Vesme pour la traiter.

M. de Vesme, secrétaire, explique que la Société ayant dû quitter le local de la rue Saint-Jacques par suite de la dissolution d'une autre Société avec laquelle elle l'avait en commun, il a pensé qu'il serait utile de recueillir dans un seul édifice indépendant la Société Universelle d'Etudes Psychiques et les *Annales des Sciences Psychiques*, son organe. Après de longues et pénibles recherches, il a fini par choisir le pavillon marqué par le numéro 14 dans la « Villa des Ternes », dont il propose de destiner à la Société le rez-de-chaussée. La localité n'est pas centrale, mais elle est placée dans la partie ouest de la ville, où habitent la plupart des sociétaires, et est desservie par plusieurs lignes de chemins de fer, métro, tramways et omnibus. Le local lui-même est gai, assez vaste, ne manque pas d'une certaine élégance et se prête admirablement à son but.

Le Secrétaire expose enfin quels seraient les termes de la location, déjà approuvés en principe par le Bureau de la Section.

M. Duchâtel propose de voter des félicitations au Bureau de la Société, et en particulier à M. de Vesme, pour l'heureux choix qu'il vient de faire. (*Approuvé.*)

M. Lemerle demande des explications auxquelles le Secrétaire répond.

Après une courte discussion, sur proposition de M. Lemerle, il est décidé à l'unanimité que la proposition de M. de Vesme est acceptée en principe, et que le Bureau de la Société est chargé de traiter avec M. de Vesme pour les détails, sous réserve d'approbation du Bureau Central et de l'Assemblée générale de la Société pour ce qui se rapporte à l'usage du local comme siège de la Société tout entière, et non pas uniquement de la Section de Paris.

Le Président, M. le Dr *Demonchy*, fait le récit d'un rêve qu'il vient de faire et dans lequel se manifeste une curieuse conservation du sens auto-critique.

Le Secrétaire annonce qu'il a reçu l'offre de quelques sujets psychiques qui paraissent assez remarquables et qui veulent bien servir pour une étude sérieuse et systématique de la « psychométrie ». Il demande que les personnes désirant faire partie du groupe qui entreprendra cette étude veuillent bien s'inscrire.

Le groupe est aussitôt formé.

La séance est levée à 6 h. 45.

Séance du 14 novembre.

La séance, présidée par M. le Dr Demonchy, vice-président, a lieu au siège de la Société, 14, Villa des Ternes, à 9 h. 20.

L'admission d'un nouveau membre est approuvée.

Quatre autres sociétaires s'inscrivent au groupe de la « psychométrie ».

M. de Vesme, secrétaire, adresse, au nom de la Société, quelques mots de salutation à M. le Dr Geley, d'Annecy, auteur de l'*Etre subconscient*, l'admirable ouvrage publié par l'éditeur Félix Alcan dans sa Bibliothèque Philosophique, et qui, de passage à Paris, assiste à la séance.

Il donne lecture de quelques lettres et procès-verbaux qui lui ont été envoyés par M. B. Corralès, père de Mlle Ophélie, le médium de Costa-Rica. Ces documents parurent ensuite presque intégralement dans le fascicule des *Annales des Sciences Psychiques* de novembre. Après la lecture, *M. de Vesme* présente deux cylindres phonographiques — les seuls restant des six qui lui avaient été envoyés par M. Corralès, les autres s'étant cassés en route. Même de ces deux cylindres, un seul est intact : c'est celui désigné par le numéro 5 dans le récit de M. Corralès. Il est le plus défectueux de tous ; appliqué au phonographe, on entend avec peine les voix qui l'ont impressionné. L'autre cylindre, portant le numéro 6, est incontestablement supérieur au précédent, mais il est brisé en partie ; il se casse complètement après deux auditions partielles qui ont été suivies par le nombreux auditoire avec beaucoup d'intérêt.

M. de Vesme termine en disant qu'il n'a certainement pas l'intention (pas plus que M. Corralès lui-même), d'attacher une importance probatoire exagérée à l'audition de ces cylindres, qui présentent toutefois un intérêt documentaire justifiant la curiosité du public.

Le Président, au sujet d'un passage du compte rendu de M. Corralès, dans lequel il est dit que, pour s'assurer de l'insensibilité du sujet, on l'a piqué et on a remarqué alors en lui une contraction nerveuse, dit qu'il aurait été utile d'observer si la peau avait présenté des phénomènes de pâleur ou de rougeur, de vaso-constriction ou de vaso-dilatation.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : C. DE VESME.

Le Vice-Président : Dr L. DEMONCHY.

Le groupe pour l'étude de la « psychométrie » a tenu des séances les soirs du 24 novembre et du 8 décembre.

La Commission chargée de décerner le prix de 1.000 francs, destiné par MM. Duchâtel et Warcollier au meilleur ouvrage sur « L'Orientation humaine » etc., s'est réunie le soir du 29 novembre.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

de la **Société Universelle d'Études psychiques** aura lieu le *Samedi 14 janvier prochain*, à 9 h. 1/4 du soir, au siège social (96, avenue des Ternes, Paris).

A l'ordre du jour :

1° Rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée ;

2° Approbation du bilan de 1910 et du budget de prévision de 1911 ;

3° Décision au sujet du siège social de la Société ;

4° Renouvellement du Bureau Central (1) ;

5° Communications différentes du Bureau.

Le Secrétaire général : C. DE VESME.

Le Président : Dr PAUL JOIRE.

(1) Nous rappelons aux sociétaires habitant la province ou l'étranger que le vote par correspondance, en enveloppe close et dépourvue de tout signe de reconnaissance, est admis.

L'Assemblée Générale sera précédée du banquet traditionnel, qui aura, cette année, un éclat spécial, étant destiné à fêter, en même temps, l'inauguration du nouveau siège social, ainsi que le XXe anniversaire de la fondation des *Annales des Sciences Psychiques*, organe de la Société.

M. le PROFESSEUR CHARLES RICHET, Président d'honneur de la S. U. E. P. et ex-directeur des *Annales;* M. le Dr PAUL JOIRE, Président fondateur de la Société ; M. CAMILLE FLAMMARION, Président de la Section de Paris ; M. le Dr XAVIER DARIEX, codirecteur des *Annales;* M. le Dr J. MAXWELL, Substitut du Procureur général, membre d'honneur de la S. U. E. P., et d'autres illustrations des sciences métapsychiques, ont promis d'honorer de leur présence le banquet de la Société.

Ce dîner aura lieu dans les locaux de la S. U. E. P. (avenue des Ternes, 96), le dimanche 15 janvier, à 7 h. 1/4. La cotisation est de 10 francs, tout compris. (Tenue de soirée, s. v. p.)

Les sociétaires, ainsi que les abonnés des *Annales des Sciences Psychiques*, qui leur sont assimilés, s'ils désirent assister à ce banquet, sont priés d'envoyer leur adhésion au Secrétariat de la S. U. E. P. avant le 12 janvier ; de préférence le plus tôt possible, les places dont nous disposons étant forcément assez limitées.

Le Secrétaire Général,
C. DE VESME.



TABLES DES MATIÈRES
de l'Année 1910

TABLE PROGRESSIVE DES MATIÈRES

1er-16 JANVIER

1er-16 FÉVRIER

1er-16 MARS

1er-16 AVRIL

1er-16 MAI

1er-16 JUIN

1er-16 JUILLET

1er-16 AOUT

1er-16 SEPTEMBRE

1er-16 OCTOBRE

1er-16 NOVEMBRE



TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Table Analytique des Matières

TABLE DES GRAVURES



Soc. an. des Imp. Wellhoff et Roche, 16 et 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris. Anceau, dir. *Le Gérant :* Drouard.

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION BIMENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent le 1er et le 16 de chaque mois. Le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. L'abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée d'au moins 16 pages. Le prix de la livraison est de 0 fr. 60.

Par suite d'une Convention conclue entre la Société Universelle d'Études Psychiques *et les* Annales des Sciences Psychiques, *les membres titulaires de ladite Société, payant une cotisation annuelle de 12 fr., reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *seront désormais assimilés aux membres titulaires de la* Sociétés d'Etudes Psychiques *et jouiront de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14) — PARIS

TÉLÉPHONE : 564-27

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques*, 39, rue Guersant (Villa des Ternes, 14). On pourra cependant aussi adreser les articles, soit à M. le Dr Xavier Dariex, 6, rue du Bellay, à Paris, soit à M. le professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Étranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, États-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer 12 francs par mandats de poste internationaux.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluña, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au *Brésil*, la Livraria da Federaçao Espirita Brazileira, à Rio de Janeiro, Rua da Assembléa, 95, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

pour la vente au numéro :

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques. — Librairie de l'**Art Indépendant**, 10, rue Saint-Lazare. — Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens. — Librairie **Moderne**, 19, boulevard Saint-Michel.

A Lyon : Librairie **MALOINE**, 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RÉLIN**, 11, rue d'Isly.— *A Londres :* Aux Bureaux des **ANNALS OF PSYCHICAL SCIENCES**, 110, St. Martin's Lane.— *A Constantinople :* **LIBRAIRIE DES ECOLES**, Péra, Place du Tunnel, 525. — *A Rio de Janeiro :* Livraria da **FEDERAÇAO ESPIRITA BRAZILEIRA**, Rua da Assembléa, N° 95 qui se charge aussi des abonnements.

Les " Annales des Sciences Psychiques " se trouvent en outre chez les principaux marchands de journaux et les principales bibliothèques des gares de Paris et de province.